ITINÉRAIRE DESCRIPTIF, HISTORIQUE, ARTISTIQUE ET INDUSTRIEL DE...

Augustin Joseph Du Pays

Digitized by Google

F (1)

Digitized by Google

Digitized by Google

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF, HISTORIQUE, ARTISTIQUE
ET INDUSTRIEL

DE LA BELGIQUE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Digitized by Google

COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF, HISTORIQUE, ARTISTIQUE
ET INDUSTRIEL

DE LA BELGIQUE

PAR A. J. DU PAYS
Auteur de l'*Itinéraire de l'Italie*

CONTENANT :

UNE CARTE ROUTIÈRE DE LA BELGIQUE ET DE LA HOLLANDE
UNE CARTE DES CHEMINS DE FER DU NORD, — UNE CARTE DE SPA ET DES ENVIRONS
ET DES PLANS DU CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO
DE BRUXELLES, DE LOUVAIN, D'ANVERS, DE GAND, DE BRUGES ET DE LIÉGE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

Droit de traduction réservé

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE.

TABLE MÉTHODIQUE ....
CARTES ET PLANS V
ERRATA. — ABRÉVIATIONS VI
PRÉFACE VII
RENVOIS ET ADDITIONS XI
BIBLIOGRAPHIE : — PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS XV

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Passe-port, XVII. — Plans de voyages, XVIII. — Chemins de fer, XX. — Bagages, XXI. — Douanes, — Billets de circulation, — Vigilantes et omnibus, XXII. — Postes, XXII. — Diligences, XXIII. — Bateaux à vapeur, XXIII. — Durée du voyage, XXIII. — Monnaie, XXIII. — Hôtels. XXIV. — Domestiques de place, XXV. — Visite aux églises, XXV. — Poste aux lettres, XXV. — Télégraphie électrique, XXVI. — Différence des horloges, XXVII.

INTRODUCTION.

APERÇU GÉNÉRAL DE LA BELGIQUE.

Divisions naturelles XXVIII
Basse Belgique, XXVIII. — Région des Landes, XXIX. — Belgique Moyenne, XXIX. — Région boisée, XXX.
Géographie physique XXX
Rivières et canaux, XXX. — Constitution géologique, XXXIII. — Climat, XL. — Agriculture, XLI. — Population, XLIII. — Langues, XLIII.
Divisions politiques XLV
Provinces, — Dénominations locales, XLVI.
Description sommaire des provinces XLVII
Anvers, XLVII. — Brabant, XLVIII. — Flandre occidentale, XLIX. — Flandre orientale, L. — Hainaut, LII. — Namur, LIV. — Liége, LV. — Limbourg, LVI. — Luxembourg, LVII.
Résumé de l'histoire de la Belgique LVIII

Digitized by Google

Administration. — Gouvernement LXXVIII
Division administrative, Division judiciaire, LXXVIII. — Religion, LXXVIII. — Gouvernement, LXXVIII. — Armée, Marine, Budget, LXXIX. Armes; Couleurs nationales, LXXIX.
Aperçu historique du commerce et de l'industrie LXXX
Commerce, XC. — Marine marchande, XC. — Industrie : houillère, XC. — Métallurgique, XCI. — Sidérurgique, XCII. — Armurière, XCII. — Nombre des machines à vapeur, XCII. — Industrie des verreries, XCIII. — Industrie drapière, Cotonnière, Dentellière, XCIII.
Aperçu historique de la peinture flammande XCV
Liste chronologique des principaux peintres de l'École flamande CXXXVIII
Tableau généalogique des princes qui ont régné sur les Pays-Bas (*Gouverneurs* et *Gouvernantes*) CXLI

ITINÉRAIRE DE LA BELGIQUE.

PREMIÈRE SECTION.

ROUTES DE FRANCE EN BELGIQUE.

Routes.
1. De Paris à Bruxelles (par Valenciennes et *Quievrain*) 1
1 *bis*. — — (par Saint-Quentin, Hautmont et Mons.) V. ADDITIONS. XI
2. — à Gand (par Lille et *Mouscron*) 9
3. — à Namur et Liége, AIX-LA-CHAPELLE et COLOGNE (par Saint-Quentin, Maubeuge et *Erquelinnes*) 15
4. — à Dinant, Namur et Liége (par Reims, Charleville et Givet) 22
5. — à LUXEMBOURG (par Metz et Thionville) .... 23 et 332
6. De Calais } à la frontière Belge { (*A*. par Saint-Omer et Lille) 25
(*B*. par Gravelines et Dunkerque) 26
7. De Dunkerque } à la frontière Belge 27

DEUXIÈME SECTION.

BELGIQUE.

8. De Quievrain à Bruxelles 28
Mons 30
Environs de Mons 35
Suite de la route (de Mons à Bruxelles) 35
9. **BRUXELLES** 38
Faubourgs et environs 91
10. *Excursion à Waterloo* 96
Campagne de Belgique (1815) 99
Bataille de Ligny 100
Bataille des Quatre-Bras 102
Bataille de Waterloo 106
11. De Bruxelles à Malines 115
12. — à Louvain { *A*. par Malines 117
B. par Cortenbergh 118
C. par Tervueren 118

Routes.
13. De Bruxelles à Anvers 118
14. — à Gand { A. par Malines et Termonde 119
{ B. par Alost 121
15. — à Bruges et à Ostende 123
16. — à Courtrai { A. par Gand 124
{ B. par Ath et Tournay 125
17. — à Tournai { A. par Ninove, Grammont, Ath 125
{ B. par Braine-le-Comte, Jurbise 126
18. — à Mons 126
19. — à Charleroy { A. par Braine-le-Comte et Manage 127
{ B. par Ottignies 128
Excursion aux ruines de l'abbaye de Villers 128
20. — à Namur { A. par Braine-le-Comte et Charleroy 131
{ B. par Ottignies et Gembloux 131
21. — à Arlon (et LUXEMBOURG) 132
22. — à Liége { A. par Namur 132
{ B. par Louvain et Tirlemont 132
23. — à Spa 136
24. — à Verviers (AIX-LA-CHAPELLE et COLOGNE) 136
25. — à Hasselt (et MAESTRICHT) 136
26. **Malines** 138
27. **Louvain** 145
Environs de Louvain 153
28. De Louvain à Diest 154
29. — à Aerschot 155
Excursions à Montaigu et à l'abbaye d'Averbode 156
30. **Anvers** 156
Environs d'Anvers 195
31. D'Anvers à Lierre et à Turnhout 196
32. — à la frontière de la Hollande 198
33. — à Gand { A. par le pays de Waes 198
{ B. par Malines (renvoi aux R. 13 et 14).
34. **Gand** 201
35. De Gand à Bruges et à Ostende (renvoi à la R. 15).
36. — à Courtrai (et à LILLE) 234
37. — à Audenarde 234
38. — à Mons (par Alost, Ath et Jurbise) 236
39. D'Alost à Termonde et à Lokeren 237
40. **Bruges** 237
41. **Ostende** 258
D'Ostende en Angleterre (V. R. 88).
42. De Bruges à Blankenberghe 264
43. — à Furnes 264
44. — à Courtrai 265
45. D'Ingelmunster à Thielt et Deynze (*Jonctions des chemin de fer de Gand et de Bruges à Courtrai*) 266
46. **Courtrai** 266
47. De Courtrai à Ypres 268
48. **Ypres** 269
49. D'Ypres à Poperinghe 270
50. De Courtrai à LILLE 270
51. De Courtrai à Tournay 271
52. **Tournay** 271

Digitized by Google

Routes.
53. De Tournay à Liége (par Mons, Charleroy, Namur)........ 277
54. — à Ath, Jurbise et Mons........ 278
55. De Mons à Manage........ 279
56. Embranchement de la Louvière à Bascoup........ 280
57. — de Baume à Binche et Erquelinnes........ 280
58. De Mons à HAUTMONT (France)........ 281
59. De Mons à Louvain (par Manage et Wavre)........ 281
60. De Mons et de Manage à Charleroy........ 283
61. **Charleroy**........ 284
Établissements industriels........ 285
Environs de Charleroy........ 285
62. De Charleroy à Erquelinnes et MAUBEUGE (France)........ 286
63. — à Vireux et GIVET (France)........ 287
Embranchements du chemin de fer de l'Entre-Sambre et-Meuse:
64. A. De Berzée à Laneffe........ 289
65. B. De Walcourt à Morialmé et Chatelineau........ 289
66. C. — à Florennes et Philippeville........ 290
67. D. De Mariembourg à Couvin........ 291
68. E. — à Chimay........ 291
69. De Charleroy à Louvain........ 292
70. — à Namur........ 294
71. **Namur**........ 295
72. De Namur à Dinant et GIVET........ 303
73. — à Arlon et LUXEMBOURG........ 308
Excursions : à Rochefort, — à la *Grotte de Han*, — dans la vallée de la Lesse........ 310
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG........ 320
Chemins de fer du Luxembourg........ 321
LUXEMBOURG........ 323
Excursions dans le grand-duché de Luxembourg........ 324
74. 1res excursions en Ardenne:
De Récogne à Bouillon........ 331
Sur les bords de la Semois........ 332
1° Depuis la Meuse jusqu'à Bouillon........ 332
2° Depuis Bouillon jusqu'à Arlon........ 333
75. 2es excursions en Ardenne:
L'ARDENNE........ 336
La Roche........ 338
De Liége à la Roche { *A.* par la vallée de l'Ourthe........ 341
B. par les vallées de l'Ourthe, de l'Amblève et de la Salm........ 342 }
Bastogne........ 345
76. De Namur à Liége........ 345
Excursions dans la Hesbaye et le Condros........ 350
77. **Liége**........ 356
Grands établissements industriels, voisins de Liége :
Seraing........ 371
Société de l'Espérance........ 373
Ougrée........ 374
Sclessin........ 374
Angleur (la Vieille Montagne)........ 374
78. De Liége à Tongres........ 376
Excursions dans la province de Limbourg........ 378

Digitized by Google

Routes.
79. De Liege à MAESTRICHT (Hollande) 379
80. — à Verviers et à AIX-LA-CHAPELLE 385
81. — à Spa 393
82. **Spa** et ses environs 395

TROISIÈME SECTION.

ROUTES DE BELGIQUE EN HOLLANDE, DANS LA PRUSSE RHÉNANE ET EN ANGLETERRE.

HOLLANDE.

Routes.
83. D'Anvers à BRÉDA et à ROTTERDAM 410

PRUSSE RHÉNANE.

84. De Liége à COLOGNE 411
85. De LUXEMBOURG à TRÈVES 417
86. De COLOGNE à PARIS 420

ANGLETERRE.

87. D'Anvers à LONDRES 425
88. D'Ostende à DOUVRES 425
89. De Bruxelles à LONDRES 426

TABLE ALPHABÉTIQUE 427

CARTES ET PLANS.

Carte physique et routière de la Belgique et de la Hollande (à la fin du volume).
Carte des chemins de fer du Nord 1
Carte de Spa et ses environs 395
Plan de la bataille de Waterloo 106

Plan de Bruxelles 38
— de Louvain 145
— d'Anvers 156
— de Gand 201
de Bruges 237
— de Liége 355

Digitized by Google

ERRATA.

Pages.	Colonnes.	Lignes.				
3	1	25	*au lieu de*	Ozzy	*lisez*	Orry.
21	2	30	—	et R. 69	—	et R. 70
42	1	28	—	astérique	—	astérisque
59	1	26	—	*Franc*	—	Franz
94	2	14	—	Cortenberg	—	Cortenbergh
130	1	36	—	Marbois	—	Marbais
154	1	19	—	(*V.* R. 68)	—	(*V.* R. 69)
169	2	1	—	1590	—	1597
203	1	dernière	—	Baudin	—	Bauduin
205	1	6	—	1845	—	1345
251	2	13	—	*santx*	—	*sanctæ*
309	2	dernière	—	Condrez	—	Condros

ABRÉVIATIONS.

Cent.... centimes.
conv.... convoi.
chem.., chemin.
dr...... droite.
env..... environ.
g....... gauche.
hab .... habitants.
h....... heure.
hôt..... hôtel.
j........ jour.
kil...... kilomètre.
m....... matin.
min..... minute.
mèt..... mètre.
R....... ROUTE.
s....... soir.
traj..... trajet.
V....... ville.
v....... village.
V....... voyez.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Cet Itinéraire en Belgique est un travail entièrement nouveau ; rien n'y a été conservé du *Guide de Richard*, qu'il est destiné à remplacer. Nous nous sommes proposé de le faire aussi complet que possible. La Belgique est un pays intéressant à des titres bien divers. D'une part : son histoire, les luttes orageuses au milieu desquelles a été fondée la puissance de ses communes; ses hôtels de ville, ses beffrois; ses vieilles églises, riches en objets d'art; les œuvres précieuses de son ancienne école de peinture, qui est un de ses titres de gloire les plus éclatants; de l'autre : la richesse minérale de son sol; son génie industriel; ses vastes établissements métallurgiques; ses chemins de fer ; ses canaux; ses villes nombreuses; ses localités célèbres, qui sont dans la belle saison le rendez-vous des baigneurs; les sites pittoresques de quelques-unes de ses provinces; ce sont là autant d'objets qui appellent l'attention ou sollicitent l'étude.

Si toutes les parties de ce programme n'intéressent pas également tous les voyageurs, aucune, cependant, ne devait être omise et quelques-unes méritaient un examen spécial.

Un des principaux attraits d'un voyage en Belgique ce sont

Digitized by Google

ses œuvres d'art, ses monuments d'architecture, et surtout les peintures de l'ÉCOLE FLAMANDE. Or, il faut le reconnaître, la plupart des voyageurs arrivent en Belgique sans posséder la moindre notion sur les origines et l'histoire de cette école. Il était donc nécessaire de présenter ici cette histoire avec des développements suffisants. Les deux principaux ouvrages français qui en traitent sont volumineux [1]. Le précis historique, placé dans notre INTRODUCTION, sera, nous l'espérons, d'un utile secours. On y trouvera les résultats des recherches récentes, d'après lesquelles ont été rectifiés les noms et surtout les dates de la naissance et de la mort des artistes, ainsi que la désignation des lieux où ils sont nés.

Nous donnons l'indication complète des tableaux des deux grands musées de Bruxelles et d'Anvers. Les articles consacrés aux peintures les plus remarquables, soit dans les églises, soit dans les musées et les collections privées, sont souvent suivis d'appréciations critiques empruntées à des écrivains compétents. Lorsque nous émettons sur des matières d'art notre appréciation particulière, afin que le public soit averti et puisse se tenir en garde contre les opinions dont nous prenons la responsabilité, nous avons soin (ainsi que nous l'avons fait dans notre ITINÉRAIRE DE L'ITALIE) de mettre entre crochets [ ] les passages qui les contiennent.

Les personnes qui s'intéressent particulièrement à l'activité industrielle et manufacturière de la Belgique trouveront dans cet Itinéraire des renseignements précis sur la constitution géologique de son sol, sur son exploitation houillère, sur ses grandes usines et leur production, sur son commerce.

Loin de l'animation bruyante de ce monde industriel, un petit coin pittoresque et sauvage y est réservé aux amateurs de courses pédestres.

1. La *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, par J.-B. Descamps, (1753), 4 vol. in-8; *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, par Alfred Michiels (ouvrage non terminé), 1847, 4 vol. in-8.

Digitized by Google

Les souvenirs de guerre formaient une dernière partie de notre programme. La Belgique n'a cessé, à toutes les époques de son histoire, d'être un champ de bataille foulé par ses voisins, ou ensanglanté par ses propres luttes intestines. Pour les armes françaises elle a été le théâtre d'éclatantes victoires et d'un épouvantable désastre. Les récits qui les rappellent, et dont quelques-uns sont si douloureux, se joignent dans l'Itinéraire à la description des lieux qui en furent les témoins.

L'étendue des développements donnés aux différents sujets est en rapport avec leur importance relative. Les localités, placées sur les trajets des chemins de fer, qui ne présentent aucun intérêt, sont seulement nommées avec les indications de distance et de population. Pour ces indications, ainsi que pour l'orthographe des noms, nous avons généralement suivi le *Dictionnaire des Communes*, de H. Tarlier (Bruxelles, 1858).

La description de *Spa et de ses environs* est presque entièrement empruntée, avec l'agrément de l'auteur, au travail publié sous ce titre par M. Adolphe Joanne. Ses excellents Itinéraires sont des modèles qu'on ne refait point après lui.

Il est nécessaire d'appeler l'attention sur un désavantage inhérent aux ITINÉRAIRES; c'est qu'ils se composent d'éléments en partie variables, et qu'on peut imputer à l'erreur ou à la négligence des indications devenues fausses par des changements survenus postérieurement à leur publication. Cette observation s'applique en particulier aux déplacements de tableaux dans les églises; nous en avons remarqué à chacun de nos voyages en Belgique. Elle s'applique, plus directement encore, aux hôtels, au service des messageries, au prix des transports, aux heures de départ et d'arrivée.— Les hôtels sont rangés, autant que possible, suivant l'ordre d'importance qu'ils avaient au moment où cet Itinéraire a été rédigé. L'indication des messageries en correspondance avec les chemins de fer se réfère au service de l'été 1859. Si la plus

Digitized by Google

grande partie de ce service reste fixe, une autre est inévitablement sujette à changer; mais la rectification sera facile à faire sur les lieux; l'important c'est que le voyageur soit averti qu'il existe une correspondance d'un point à un autre.

Outre une carte générale de la Belgique et de la Hollande et plusieurs autres cartes spéciales, le volume contient les plans des principales villes. Celui d'Anvers est provisoire jusqu'à l'achèvement des travaux de fortifications qui vont changer l'étendue et la configuration de cette ville.

A. J. Du Pays.

Paris, 20 juin 1860.

Digitized by Google

RENVOIS ET ADDITIONS.

ROUTE I *bis* (page 9)

DE PARIS A BRUXELLES,

310 kil.

par Compiègne, Saint-Quentin, Hautmont, Maubeuge et Mons.

3 conv. par j. — Trajet en 6 h. 45 m. — Prix : (express), 34 fr. 60 c.

N. B. Depuis le 1er janvier 1860, un service plus direct et plus rapide a été établi entre Paris et Bruxelles, au moyen de la ligne d'embranchement entre Hautmont, Maubeuge et Mons.

Pour la description de la première partie de la route entre Paris et *Hautmont*, voir R. 3 (p. 15-21).

Au delà de Hautmont le chemin de fer se bifurque : 1° La ligne qui continue à se diriger vers l'Est (et qui fait partie de la grande ligne de Paris à Liége et à Cologne) atteint à peu de distance Maubeuge; 2° l'embranchement qui se dirige au Nord va directement de Hautmont à Mons. Une petite ligne de raccord partant de Maubeuge vient rejoindre cette ligne d'embranchement un peu au-dessus de Hautmont.

Pour la partie de la route entre Hautmont et *Mons*, voir R. 58 (p. 281).

Pour la partie de la route entre Mons et *Bruxelles*, voir R. 8. (SUITE DE LA ROUTE DE QUIÉVRAIN A BRUXELLES, p. 35-38.)

Digitized by Google

Pages.

23 (Route 5. — De Paris à Luxembourg.) Pour le chemin de fer, *V.* p. 322 et ci-dessous, p. XIV l'addition de la page 322.

25 1re colonne : (De Thionville à Luxembourg.) Cette ligne de chemin de fer a été ouverte à la fin de 1859 (*V.* p. 322).

29 *Embranchement de chemin de fer, de Saint-Ghislain* (*V.* p. 29) *à Leuze* (*V.* p. 126) *et à Audenarde* (*V.* p. 234). — La ligne de Saint-Ghislain à Leuze doit être livrée à la circulation au mois d'août 1860; et celle de Leuze à Audenarde, au milieu du mois d'octobre.

89 (Bruxelles.) La collection de M. Van Becelaere a été vendue au mois d'avril 1860.

83 « Tous les amateurs de plantes rares savent de combien de précieuses conquêtes M. Linden, directeur du jardin royal de zoologie et d'agriculture de Bruxelles, est parvenu à doter la flore européenne. » (*Moniteur*, 28 mai 1860.)

97 *Lion de Waterloo.* — Ce fut le sculpteur Van Geel, né à Malines en 1788, mort en 1852 « dans la plus affreuse misère, » qui en fit le modèle (*V.* p. 373, au haut de la 1re colonne).

135 2e colonne. (*Awans*). — Pour la guerre des Awans et des Waroux, *V.* p. 351, à la fin de la 1re colonne.

137 (Après Saint-Trond.) *Léau* — (6 kil. O. N. O. de Saint-Trond), commune de 1730 hab.; ville du Brabant, autrefois place de guerre importante et qui a soutenu plusieurs siéges. Elle ne se recommande à la curiosité que par deux monuments intéressants. L'hôtel de ville, petit édifice rebâti sous Charles-Quint, et l'église de Saint-Léonard, dont le chœur paraît être de la seconde moitié du treizième siècle; les chapelles et les transsepts seraient des quatorzième et quinzième siècles, et le clocher du commencement du seizième siècle. On signale un tabernacle en pierre sculpté, de 1540.

148 « L'Université libre de Bruxelles [fondée en 1834] est aujourd'hui plus florissante que les deux universités de l'État, et capable de vaincre l'université catholique de Louvain, fondée à la même époque par l'épiscopat belge, bien que celle-ci, jouissant abusivement des bourses de fondation de l'ancienne université de l'État, ait une position tout à fait privilégiée. » (*Annuaire des Deux Mondes*, 1860.)

185 1re colonne (*Jean Fouquet*). N° 154. « La Vierge (sous les traits d'Agnès Sorel). » Cette peinture n'est qu'une partie du diptyque de N.-D. de Melun, dont l'autre partie est à Francfort (*Journal des Beaux-Arts*. Belgique, 31 août 1859).

195 (Anvers) *Maison de Plantin et de Moret.* — On voit dans une salle du rez-de-chaussée l'ameublement complet du curieux cabinet de

Digitized by Google

Pages.

travail du savant célèbre Juste Lipse. — On voit la bibliothèque précieuse des Moret; des milliers de clichés en bois, en plomb et en cuivre, ayant servi à illustrer les beaux in-folio publiés au seizième et au dix-septième siècle. Dans la cour est une vigne plantée il y a trois cents ans, par Juste Lipse (*Journal des Beaux-Arts*, Belgique, 16 janvier 1860).

212 A peu de distance de la *place Sainte-Pharaïlde* (p. 212, 1re colonne), entre cette place et celle du marché aux herbes, est le bâtiment de la *Grande Boucherie*. On y a découvert une peinture murale à l'huile portant la date de 1448.

214 Le célèbre tableau des *Van Eyck* a été restauré avec une rare habileté par M. Donselaer. (*Journal des Beaux-Arts*. Belgique, 15 novembre 1859.)

219 Sur Duquesnoy, *V.* la note de la page CXV.

224 (Gand. — Grand béguinage.) On peut être admis à voir plusieurs tableaux chez Mme Boelart (maison n° 113) : une tête de Christ (attribuée à Raphaël); un archer (Holbein); une Suzanne au bain (Rubens); des brigands espagnols (Breughel de Velours), etc. (*Journal des Beaux-Arts*. Belgique, 15 février 1860).

290 (Morialmé.) «Les travaux du *chemin de fer de Morialmé à Givet* sont en activité, on espère qu'il pourra être livré à la circulation le 1er janvier 1861. Les transports se composeront de bois, marbres, calamine et pierres de taille; il offrira aux charbonnages de la Basse-Sambre un nouveau et important débouché. »

258 (Environs de Bruges.) *Damme* — (6 kil N. E. de Bruges), commune de 1054 hab. Ville autrefois fortifiée et aujourd'hui déchue. Elle avait un port sur la mer du Nord, dont elle est maintenant très-éloignée par suite de l'envasement du golfe appelé le Zwyn. Son nom vient du mot flamand *Dam* (digue), à cause d'une forte digue construite en 1189 pour arrêter les empiétements de la mer (*V.* l'*Itin.*, p. 199). La mer ayant submergé en 1180 les cantons situés au N. de Bruges, on fit venir, pour réparer les digues, des terrassiers de Hollande et de Zélande, et telle était la multitude de ces ouvriers que les baraques construites pour les loger, devinrent, dit-on, l'origine de la ville de Damme. Au moyen âge, la baie de Zwyn, aujourd'hui comblée par les atterrissements, était le grand moyen de communication de la Flandre avec la mer. En 1213, Philippe Auguste ayant réuni une flotte considérable contre le roi Jean d'Angleterre, le légat du pape, qui s'était raccommodé avec Jean, engagea Philippe Auguste à diriger ses forces contre la Flandre, projet qui sourit aux gentils hommes réunis par le roi de France, attirés par l'espoir de piller ce pays industriel et animés d'une haine instinctive contre ces bourgeois enrichis, classe nouvelle qui élevait ses prétentions et ses droits à côté de la féodalité. La flotte

Digitized by Google

Pages.

de Philippe Auguste, conduite à Damme, y fut détruite en partie par les Anglais et les Flamands (1213), et comme le reste était bloqué et ne pouvait sortir, Philippe Auguste y fit mettre le feu; il fit aussi brûler entièrement la ville. Reconstruite plus tard et fortifiée, la ville de Damme soutint un siége en 1385. Le duc de Marlborough s'en empara en 1706. Il ne reste de la splendeur passée de cette ville qu'une église en ruines du treizième siècle; on y voit dans la nef de belles pierres tombales.

322 1re colonne, ligne 15. ***Supprimez les mots suivants :*** Jusqu'à Weiswampach (frontière N. du grand-duché du Luxembourg); là...

322 *Rectifications et additions relatives au réseau des chemins de fer du grand-duché du Luxembourg :* L'étendue de ce réseau est de 120 kilomètres. 1° La ligne de Luxembourg à Thionville (France), se rattachant par les lignes de l'Est à tout le réseau français (32 kil.); ouverte à la fin de 1859; — 2° la ligne à la frontière belge (18 kil.); — 3° la ligne à la frontière prussienne, dans la double direction de Trèves et de Sarrebruck, se rattachant au réseau allemand (35 kil.). Elle sera terminée au commencement de l'année 1861; — 4° la ligne du Luxembourg à Diekirch (direction nord du grand-duché) (35 kil.). Elle pourra être terminée en 1861.

Le capital social est de 33 millions (50 000 actions de 500 fr. = 25 millions; 5 millions d'obligations; subvention du gouvernement, 3 millions.) La compagnie des chemins de fer de l'Est s'est chargée à forfait pendant 50 ans, de l'exploitation et de l'entretien de la totalité des chemins de fer Guillaume-Luxembourg.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS.

Description géographique de la Belgique, par le Dr Jules Tarlier (faisant partie de l'Encyclopédie populaire). 3 v. 18.

Essai d'une géographie physique de la Belgique, par J. C. Houzeau, ancien aide de l'observatoire de Bruxelles. (Bruxelles, 1854). 1 v. 8.

Géologie de la Belgique, par d'Omalius d'Halloy (faisant partie de l'Encyclopédie populaire). 1 v. 18.

Dictionnaire des communes, hameaux, etc., du royaume de Belgique, par H. Tarlier. (Bruxelles, 1858.) 1 v. 8. Cet ouvrage a été notre guide pour l'orthographe des noms de lieux et le plus ordinairement aussi pour l'indication de la population.

Annuaire statistique et historique Belge, par A. Scheler. In-18.

Annuaires de l'industrie, du commerce et de la banque en Belgique (Bruxelles, Tarlier. — Paris, Guillaumin). In-18.

Géographie industrielle et commerciale de la Belgique, par C. A. Barlet (Malines, 1858). 1 v. 8.

Essai sur l'histoire du commerce et de l'industrie de la Belgique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Ed. Barlet (Liége 1858). 1 v. 12.

Dictionnaire universel du commerce (Paris, Guillaumin). 2 v. — Cet ouvrage important est en cours de publication.

Dictionnaire géographique de la province de Liége, par Henri Del Vaux de Fouron (Liége). 2 v. 18.

La Meuse Belge (Dinant, Namur, Liége), par le docteur Fremder (Liége, Renard. — Paris, Hachette). 1 v. 18. — On trouve en tête de cet ouvrage intéressant de nombreuses indications bibliographiques.

Itinéraire du Luxembourg germanique, ou voyage historique et pittoresque dans le grand-duché, par M. l'évêque de la Basse-Moûture (1844). 1 vol. 8.

Guide du voyageur en Ardenne, par J. Pimpurniaux (Bruxelles A. Decq, 1857 — 58). 2 vol. 18.

Les bords de la Semoy en Ardenne, par G. Podesta (Bruxelles). 1 v. 18.

Excursions en Belgique, par A. Vasse (Bruxelles). 1 gr. 8.

Guide sur le chemin de fer du Luxembourg, par E. Van Bemmel (Bruxelles, 1859).

Les *Guides* spéciaux publiés sur les principales *villes*.

Bruxelles ancien et moderne, par Eug. Bochard. 1 vol. 8.

Ruines et paysages en Belgique, par Eug. Gens. 1 vol. 18.

—

La Belgique monumentale et pittoresque, par M. M. Moke, V. Joly, E. Gens etc. (Bruxelles). 2 v. 8.

Histoire de l'architecture en Belgique, par A. G. B. Schayes. 4 vol. 18.

Histoire de l'abbaye de Villers, par A. Wauters (Bruxelles, D. Geruzet, 1856), avec vues et carte. 1 v. 8.

—

Histoire de la peinture flamande et hollandaise, par Alfred Michiels (Paris, Renouard, 1847). 4 v. 8. — Cet ouvrage, dont la publication a été interrompue par les circonstances, conduit l'histoire de la peinture flamande jusqu'à Jordaëns. — Un *complément* (de 48 pages) a été publié à Bruxelles en 1849.

The early Flemish painters, by J. A. Crowe and G. B. Cavalcaselle (London, Murray, 1857). 1 v. 8.

Hand-book of the history of painting (*German, Flemish, and Dutch Schools*), by Dr Franz Kugler, translated from the German (London, Murray, 1846). 1 v. 12.

Digitized by Google

Biographie des peintres flamands et hollandais, par C. H. Balkema (Gand 1844). 1 v. 8.

Rubens et l'école d'Anvers, par Alfred Michiels (Paris 1854), 1 v. 8.

Histoire de Rubens, par A. Van Hasselt (Bruxelles 1840). 1 v. 8.

Les musés d'Angleterre, de Belgique et de Hollande (Guide et mémento de l'artiste et du voyageur), par Louis Viardot. 3e édition (Paris, Hachette, 1860). 1 v. 18.

Les splendeurs de l'art en Belgique, par M. M. Moke, Van Hasselt, édition Fétis (Bruxelles). 1 v. 8.

Catalogue du musée d'Anvers (2e édition) 1857, publié par le conseil d'administration. 1 v. 18.

Les notices des peintres y sont pleines de recherches consciencieuses, mais arides; elles contiennent un grand nombre de rectifications de dates tirées des registres de l'état civil et des corporations, etc., des détails étendus sur la généalogie; mais elles négligent entièrement le côté moral et esthétique. Seulement les auteurs de ces notices se sont attachés à faire justice des anecdotes mensongères débitées sur les peintres flamands, de ce « long commérage envenimé par des récits calomnieux, » où ils ne voient rien autre chose que « la preuve de la méchanceté ou de la profonde ignorance du biographe. » Leur intention patriotique est louable, mais elle a le tort d'être devenue un système inflexible et absolu. Que la plupart des peintres Flamands fussent des ivrognes! c'est sans doute une exagération ridicule; mais qu'aucun, en dépit d'une longue réputation acquise à cet égard, ne l'ait été, cela n'est pas plus croyable.

Les artistes belges à l'étranger, études biographiques, historiques et critiques, par Édouard Fetis (Bruxelles, Hayez, 1857). 8.

Inventaire des objets d'art des églises et établissements publics de la Flandre occidentale, par A. Couvez (Bruges, 1852). 1 v. gr. 8.

Journal des Beaux-Arts (publication commencée en 1859). (Bruxelles, A. Decq, libr.)

La Belgique ancienne et moderne. Géographie et histoire des communes belges, par Jules Tarlier et Alphonse Wauters (Bruxelles, A. Decq, 1859) gr. 8.

Cet ouvrage considérable sera une géographie complète de la Belgique, étudiée et décrite à tous les points de vue, et enrichie de documents statistiques, puisés aux sources authentiques. Il est publié sous le patronage du gouvernement et formera dix parties : neuf seront consacrées aux neuf provinces; la dixième contiendra une description générale du royaume et un dictionnaire des noms de personnes et de lieux. Cette description géographique est une œuvre que la France pourra envier à la Belgique lorsqu'elle sera achevée.

Les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine, par Schayes. 3 v. 8.

Histoire générale de la Belgique, par Dewez (1826 — 1828). 7 v. 8.

Histoire de la Belgique, par Moke. 2 v. 8.

Histoire de la Hollande et de la Belgique, par Van Hasselt (faisant partie de l'Univers pittoresque). 1 v. 8.

Histoire politique et militaire de la Belgique (1830—1831), par le colonel Huybrecht.

Histoire du comité de Hainaut, par le baron de Reiffenberg. 3 v.

Histoire du duché de Limbourg, par Marcellin Lagarde. 1 v. 18.

Histoire du duché de Luxembourg, par le même. 2. v. 18.

Biographie nationale, vies des hommes et des femmes illustres de la Belgique, publiée sous la direction de Van Hasselt (Bruxelles, 1853-1856). 1 v. g. 8.

Histoire des églises de Gand, par Kervyn de Volkaersbeke (Gand 1858. Hebbelink). 2 v. 8.

Recherches sur les peintres gantois des XIVe *et* XVe *siècles*, par S. de Busscher, archiviste (Gand. Muquardt). 1 v. 8.

Mœurs, usages, fêtes et solennités des Belges, par Moke (Bruxelles). 2 v. 18.

Histoire de la littérature flamande, par A. Snellaert. 1 v. 18.

Digitized by Google

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Bruxelles n'est plus aujourd'hui qu'à 6 heures et demie de Paris [1]. Grâce à cette rapidité de transport, grâce au réseau de chemins de fer qui couvre le pays et qui facilite, à des prix modérés, les communications fréquentes entre les divers points du territoire, le voyage de la Belgique est une des premières excursions qu'entreprennent les Français du nord de la France, et celle, peut-être, qu'on renouvelle le plus volontiers.

Passe-port. — Les Français qui se rendent en Belgique doivent être porteurs d'un passe-port à l'étranger (10 fr.), visé par le ministère des affaires étrangères de France et par l'ambassadeur belge ; sinon il ne leur serait pas permis de franchir la frontière. Si le passe-port n'avait pas le visa de l'ambassadeur belge, le voyageur, arrivé à Quiévrain, devrait retourner à Lille pour obtenir ce visa du consul belge. Le voyageur qui entre en Belgique par Cologne, devrait, dans ce même cas, rebrousser chemin jusqu'à Aix-la-Chapelle.

Les passe-ports à l'étranger se délivrent :

Dans les départements, à la Préfecture, sur l'avis motivé des maires ;

A Paris, à la Préfecture de police, soit sur un ancien passe-port, soit sur un certificat ou bulletin du commissaire de police. Pour obtenir ce certificat, la présence et les signatures de deux

1. La voie ordinaire pour se rendre à Bruxelles est celle par Arras, Douai, Valenciennes, *Quiévrain* et *Mons* (Voy. l'*Itinéraire*, R. I). Depuis le 1er janvier 1860, un service direct, plus rapide, est établi sur la voie plus courte qui passe par Compiègne, Noyon, Saint-Quentin, Hautmont, *Quévy* (douane belge), et *Mons*. (Voy. ADDITIONS, p. XI).

Digitized by

témoins patentés et domiciliés dans le quartier de la personne qui le demande, sont absolument nécessaires.

M. François, ancien employé, se charge de faire légaliser les passe-ports dans les ambassades et légations diverses. On le trouve dans la salle où l'on délivre les passe-ports, de 9 heures et demie du matin à 4 heures de l'après-midi. Après 4 heures, place Dauphine, 14.

Les passe-ports qui lui seront remis avant 10 heures et demie pourront ordinairement être visés le soir du même jour pour la Belgique, la Hollande et le ministère des affaires étrangères. Il est pris 1 fr. de commission pour chaque visa des ministère, ambassade ou légation.

Dans les débours faits aux ambassades ou légations ci-après, le franc de commission donné pour obtenir chacun de ces visa n'est pas compris.

On doit payer pour le visa à l'ambassade de Belgique : 5 fr.

On paye en outre pour le visa de la Prusse (qui est nécessaire si l'on veut, soit aller ou revenir par Trèves, soit visiter Aix-la-Chapelle et Cologne), 5 fr.

En Belgique, le passe-port n'est demandé qu'à l'entrée du pays.

Plans de voyages. — Tantôt la Belgique est le but unique du voyage ; d'autres fois, on la traverse pour aller en Hollande ou en Allemagne ; ou bien au retour d'un voyage sur les bords du Rhin. Le réseau des chemins de fer se prête aisément à toutes les combinaisons d'itinéraires. Nous en indiquerons quelques-unes.

1er PROJET D'ITINÉRAIRE. — La plupart des voyageurs, *venant de Paris*, se rendent directement à Bruxelles (sans s'arrêter à Mons). De Bruxelles (après avoir fait une excursion à Waterloo), on peut visiter successivement, et toujours en chemin de fer, Malines, Anvers, Gand, Bruges (Ostende) ; puis, revenant par Courtrai (de Courtrai on peut faire une excursion à Ypres), Tournay et Mons, descendre le cours de la Sambre, depuis Charleroi jusqu'à Namur, et celui de la Meuse, depuis Namur jusqu'à Liége. C'est en faisant le voyage dans ce sens-là que l'on jouit le mieux de l'aspect pittoresque des bords de la Meuse. — (De Namur, avant de gagner Liége, on peut : 1° remonter la Meuse jusqu'à Dinant ; 2° prendre le chemin de fer du Luxembourg jusqu'à Arlon et Luxembourg ;

Digitized by Google

[et de là faire une excursion à Trèves (Prusse)]; — On peut aussi, dans cette tournée du Luxembourg, placer différentes excursions pédestres dans l'Ardenne, sur les bords de la Semois, de l'Ourte, de la Sûre (*V.* R. 73, 74, 75). — De Liége, on devra remonter la vallée pittoresque de la Vesdre jusqu'à Pépinster, et là prendre l'embranchement de Spa. — [De retour à Pépinster, on peut faire une excursion en Prusse, à Aix-la-Chapelle, Cologne, et revenir, par Maëstricht, soit à Louvain par Hasselt, soit à Liége en remontant la Meuse]; de Liége on gagnera Louvain et l'on reviendra à Paris, soit en repassant par Bruxelles, soit par Wavre et Ottignies (on peut s'arrêter pour visiter les ruines de l'abbaye de Villers), et l'on irait reprendre à Charleroi la route de Cologne à Paris, par Maubeuge, Hautmont, Saint-Quentin et Compiègne.

2e PROJET D'ITINÉRAIRE. — Si l'on entrait en Belgique *par Lille*, on devrait, à cause de l'importance monumentale de Tournay, se détourner à l'Est pour aller visiter cette ville; puis, revenant vers l'Ouest, à Courtrai, on continuerait son voyage en passant successivement par Bruges (Ostende), Gand, Anvers, Malines, Bruxelles; et de Bruxelles, gagnant Mons, on continuerait le voyage par Charleroi, Namur et Liége, comme il est indiqué ci-dessus.

3e PROJET D'ITINÉRAIRE. — Quand on se propose de visiter la Belgique et la Hollande dans un même voyage, on entre ordinairement en Hollande par Anvers, et l'on revient par Cologne et Liége. Dans ce cas, on pourrait combiner son voyage de la manière suivante : de Paris à Bruxelles; de Bruxelles à Gand, par Alost; Bruges, Ostende; de Courtrai gagner Tournay, Mons, Manage, Louvain, par Nivelles, Malines, Anvers, — la HOLLANDE, — (Cologne, Aix-la Chapelle), Liége, Namur, Charleroi, etc.

4e PROJET D'ITINÉRAIRE (pour les voyageurs entrant en Belgique par *Thionville* et *Luxembourg*). — Cette voie de communication, récemment ouverte, que l'on prend quand on vient de la Lorraine, nécessite une nouvelle combinaison d'itinéraire, si l'on veut éviter de revenir sur ses pas : De Luxembourg, par Arlon, à Namur; Bruxelles, Malines, Anvers, Gand, Bruges (Ostende), Courtrai, Tournay, Mons, Charleroi, Liége; le reste du voyage, comme ci-dessus (1er projet d'itinéraire). Si l'on devait revenir par le chemin de fer du Luxembourg et la Lorraine, il vaudrait mieux (pour éviter de parcourir deux fois le chemin entre Namur

Digitized by Google

et Bruxelles) adopter le tracé qui suit : de Namur gagner Liége, Louvain, Malines, Anvers, Gand, Bruges (Ostende), Courtrai, Tournay, puis Bruxelles (soit par Ath et Ninove ; soit par Jurbise [excursion à Mons ?] et Braine-le-Comte). De Bruxelles on prendrait directement la voie de retour du Luxembourg. — Une autre modification pourra être apportée à ce tracé, quand le chemin de fer sera overt entre Luxembourg et Spa.

Chemins de fer. — On devra acheter, dans la première station de chemin de fer où l'on s'arrête, le *Guide officiel des voyageurs sur tous les chemins de fer de Belgique*, contenant les heures de départ et d'arrivée des convois et des bateaux à vapeur; les correspondances directes avec l'Allemagne, l'Angleterre, la France et la Hollande. (Bruxelles, librairie Tircher), prix 20 centimes, et 40 centimes avec deux cartes des chemins de fer de la Belgique et de l'Europe. Ce petit livre, in-24, est le *vade-mecum* indispensable des voyageurs en Belgique ; il est *uniquement* rempli de renseignements utiles aux voyageurs (bien différent en cela des livrets et indicateurs de chemins de fer publiés en France, salmigondis indigestes d'indications utiles aux voyageurs et d'annonces utiles seulement à l'éditeur qui s'en fait payer l'insertion). On aura continuellement besoin de consulter ce guide officiel, surtout pour combiner les trajets dans lesquels il y a des embranchements et où l'on *change de voitures.* — La station de Malines est particulièrement un point d'entre-croisement des lignes de chemins de fer où le voyageur est exposé, s'il n'y fait attention, à commettre quelque erreur au milieu du mouvement des convois partant pour différentes directions. Ces changements de voitures ont lieu pour de certains convois à Gand, à Courtrai, à Mouscron, à Jurbise, à Braine-le-Comte, à Manage, etc.

Dans les stations on n'est point toujours obligé, comme en France, de prendre son *billet* avant de pouvoir faire enregistrer son bagage. Dans certaines stations on peut, contrairement à ce qui a lieu en France, entrer librement dans l'intérieur de la station, 15 minutes avant le départ du convoi, et prendre tranquillement sa place, au lieu de la conquérir à la course à la dernière minute, à l'ouverture des salles où l'on vous a retenus parqués.

On désigne les voitures sous les noms de : *diligences* (1re classe), *chars à bancs* (2e classe), *wagons* (3e classe). — Il n'est permis de

fumer que dans les voitures de 3e classe ; mais la race humaine, outre sa division en deux sexes, étant encore désormais divisée en gens qui fument et gens qui ne fument point, il a fallu réserver, même dans les diligences, une place spéciale à la classe importante des fumeurs. Sur les compartiments qui leur sont réservés est écrit le mot : *tabagie*. De la sorte, les affinités et les répulsions sont du moins averties ; et les personnes que la fumée de tabac incommode ne sont point exposées, une fois montées dans un wagon, à entendre cette impertinente question : « l'odeur du tabac *ne* vous incommode *point?* » proférée par un individu qui a déjà un cigare allumé à la bouche.

Il est défendu d'ouvrir les glaces des voitures du côté d'où vient le vent, si ce n'est de l'assentiment de tous les voyageurs.

Sur les chemins de fer de l'État, le *prix du kilomètre* revient à 8 centimes pour la 1re classe, de 6 centimes pour la 2e classe et de 4 centimes pour la 3e classe. Ces prix sont peu différents sur les chemins de fer appartenant à des compagnies particulières.

Enfants. — Les enfants âgés de *moins de* 8 *ans* payent demi-place ; âgés de plus de 3 ans, ils ne sont admis au transport direct pour *l'étranger* qu'en payant place entière.

Chiens. — Les chiens sont placés dans le wagon à bagage et soumis à la taxe d'un coupon de 3e classe.

Bagages. — Il est superflu de dire que plus on en a et plus l'on augmente les dépenses et l'on complique les ennuis du voyage. En cas de perte, l'administration paye 6 fr. par kilogr. On peut les faire assurer moyennant une taxe supplémentaire de 10 centimes par 100 fr. — Il est particulièrement recommandé aux voyageurs d'enlever ou de barrer en noir les anciennes étiquettes et de ne laisser subsister que leur adresse très-lisible.

Le prix du transport des bagages est fixé à 6 centimes par 100 kilogr. et par kilomètre, c'est-à-dire au même prix que le transport d'un voyageur par voiture de 2e classe. La taxe est appliquée de 10 en 10 kilogr. en négligeant toute fraction de dizaine.

Les voyageurs ne peuvent conserver près d'eux que les objets pesant moins de 25 kilogr. et qui peuvent être placés sous les bancs sans inconvénient pour les autres voyageurs. — En arrivant au lieu de destination, on n'obtient son bagage qu'en remettant le bulletin qui a été délivré au bureau du départ.

Digitized by

Douanes. — Les colis ou paquets destinés à *franchir la frontière* doivent être déposés, *sans aucune exception*, au bureau de départ pour être inscrits et enfermés dans des wagons de douane. Cette disposition comprend même les *boîtes à chapeaux*, les *nécessaires*, etc. Les bagages conservés dans les voitures jusqu'à la station frontière, nommément à Verviers, y sont réinscrits et expédiés à destination, après le départ du convoi, comme marchandise de grande vitesse (taxe élevée).

Billets de circulation, à prix réduits, valables *pour un mois*. Dans la belle saison, diverses combinaisons de *voyages circulaires*, à prix réduits, sont annoncées dans les journaux et affichées dans les gares. A partir du 1er juin (1860) on peut se procurer des billets de circulation pour visiter la Hollande, la Belgique et le Rhin (séjour facultatif à Amsterdam, la Haye, Rotterdam, Arnheim, Utrecht, Harlem, Leyde, Dordrecht, Anvers, Bruxelles, Liége, Spa, Aix-la-Chapelle, Cologne et Paris, et à toutes les villes du parcours, desservies par le chemin de fer du Nord, et en Belgique) au prix de 105 fr. en 1re classe. Pour s'arrêter à une station quelconque des lignes du Nord, autres que celles indiquées, il suffit que le voyageur dépose son billet à la gare du lieu où il désire séjourner.

Vigilantes et omnibus. — A l'arrivée des convois on trouve, aux stations des grandes villes, des *omnibus* qui transportent les voyageurs dans les principaux hôtels, prix 50 centimes sans le bagage ; et des *vigilantes* (voitures de place) dont le prix ordinaire de la course est de 1 fr. En prenant une vigilante, on évite la perte de temps que cause le chargement des bagages des voyageurs sur l'omnibus, et l'on arrive plutôt, pour choisir sa chambre, à l'hôtel où l'on veut descendre.

Postes. — Par suite des rapides communications créées par les chemins de fer, il y a aujourd'hui très-peu de personnes qui voyagent en poste. Les personnes qui useraient de ce mode de transport auront soin de se munir du *Livre de poste*, publié à Bruxelles. Il serait donc superflu d'étendre cet article. Nous nous bornerons à dire que deux lieues belges font une poste (la lieue de poste est de 4000 mètres). Le tarif est de 1 fr. 50 cent. par chaque cheval, par poste, et pour le postillon de 75 cent.; mais il est d'usage de lui donner au moins 1 fr. 50 cent. — Un droit de barrière est établi sur toutes les routes; le tarif est fixé, par lieue, à

Digitized by Google

10 cent. pour une voiture à quatre roues, et à 20 cent. pour chaque cheval, y compris le retour.

Diligences. — Des services de diligences relient entre elles toutes les localités de quelque importance; un grand nombre de ces diligences correspondent avec les heures d'arrivée des convois dans les stations des chemins de fer. On les trouvera indiquées dans le cours de l'itinéraire.

Bateaux à vapeur. — On trouvera également l'indication des services réguliers établis pour la Hollande, l'Angleterre, etc., à Anvers et à Ostende ; ainsi que celle des bateaux sur la Meuse, depuis Dinant jusqu'à Maëstricht.

Durée du voyage. — On peut faire la tournée de toute la Belgique en 12 ou 15 jours, et même plus rapidement encore, si l'on veut se borner aux villes principales et à leurs principales curiosités.

Quand on ne peut disposer que de peu de temps, les rapides communications des chemins de fer permettent de visiter, sans s'y arrêter, certaines villes dans l'intervalle de deux convois d'un point à un autre; par exemple Malines, en allant de Bruxelles à Anvers; ou Louvain, en venant de Liége à Bruxelles. Pour cela, en descendant à la station de la ville qu'on veut visiter, on doit déposer son bagage dans les salles de la gare et le confier, moyennant une rétribution de 30 à 50 cent., à la garde du concierge ou de l'employé préposé à cet effet; puis l'on prendra un des *domestiques de place* qui sont là en attente et viennent offrir, à des prix assez modérés, leurs services aux voyageurs. L'ennui d'être ainsi accompagné est bien compensé par l'économie de temps. Si l'on n'a que quelques heures à donner à une ville, le domestique de place est même indispensable; surtout si l'on arrive à une heure où les églises soient fermées (et elles ferment ordinairement à midi), parce qu'il faut aller quelquefois chercher assez loin le gardien qui a les clefs.

Monnaie. — La Belgique a adopté le système monétaire de la France. Le *franc* (= 20 sous ou 100 centimes) en est l'unité. Les pièces d'argent sont de 5 fr., 2 fr., 1 fr., 1/2 fr., 1/5 fr. (= 20 cent.). Les pièces de cuivre sont de 10 cent., 5 cent., 2 cent., 1 cent. — L'or n'a plus cours légal dans le pays.

La monnaie d'argent française a cours, mais la pièce d'or fran-

Digitized by Google

çaise de 20 fr. perd 50 cent. (juin 1860); on continue encore à la prendre pour 20 fr. dans les grands hôtels.

N. B. A certaines stations de chemins de fer, on refuse absolument de la prendre, quelque perte que le voyageur consente à subir. On devra donc avoir soin de se munir d'argent belge, ou de billets de la *banque nationale* (coupures de 500 fr., de 100 fr., de 50 fr., de 20 fr.), qui ont la valeur de l'argent comptant dans tout le royaume [1]. — La rareté de la monnaie d'argent se fait sentir en Belgique aussi bien qu'en France.

Hôtels. — On peut estimer la dépense ordinaire, dans les hôtels de première classe, de la manière suivante : chambre, 2 fr.; déjeuner (café ou thé avec pain et beurre), 1 fr. 50 cent.; diner (à table d'hôte), 3 fr. 50 cent. ou 4 fr.; une demi-bouteille de vin de Bordeaux, 1 fr. 50 cent.; service, 1 fr.; feu, 1 fr. 50 cent.; bougie, 75 cent. ou 1 fr. (Quelques grands hôtels semblent vouloir adopter une innovation, importée des grands hôtels d'Allemagne, consistant à faire fabriquer des bougies très-petites et éclairant mal, afin d'en allumer deux à la fois et d'augmenter d'autant la note. Le prix de 1 fr. pour une bougie est une contribution exorbitante, si elle n'a brûlé que quelques minutes, comme c'est le cas pour beaucoup de voyageurs qui, à peine rentrés dans leurs chambres, se couchent et l'éteignent). — Dans les hôtels de second ordre, on payera la chambre 1 fr. 50; le déjeuner, 1 fr. à 1 fr. 25 cent.; le dîner, 2 fr. 50 cent. (sans le vin); le service, 75 cent.; la bougie, 75 cent.; le feu, 1 fr. — Là ne s'arrête point la limite du bon marché qu'on peut obtenir. Dans certains hôtels il y a une table d'hôte, entre midi et 2 heures, où le dîner est moins cher que celui de 5 heures. Dans les petites villes, la table d'hôte n'a lieu qu'à cette heure-là. On ne peut pas, dans tous les hôtels, se faire servir de la bière au lieu de vin.

1. Voici, d'après le rapport du gouverneur de la Banque, fait le 22 février 1858, le relevé des billets émis et existant, soit dans la circulation, soit dans les caisses :

65 000 billets de	1000 fr. valeur	65 000 000 fr.
30 000........	500..........	15 000 000
324 000........	100..........	32 000 000
140 000........	50..........	7 000 000
350 000	20..........	7 000 000
	Total..	126 400 000 fr.

Digitized by Google

On fera bien, orsqu'on doit partir de grand matin, de se faire remettre, la veille au soir, la *note*, afin de pouvoir la vérifier et d'en faire rectifier les erreurs, s'il y a lieu, ce qu'on n'a point toujours le temps de faire lorsque, conformément à une habitude systématique des hôteliers, elle ne vous est remise qu'à la dernière minute ; en prenant cette précaution, au moment du départ, on n'a plus qu'à la faire acquitter.

Domestiques de place. — Nous avons parlé, ci-dessus, du cas où il était presque indispensable d'avoir recours à leur service. Mais, en toute autre circonstance, le voyageur, en consultant notre *Itinéraire* et un plan de la ville, doit être à même de pouvoir s'en passer. — La journée d'un domestique de place se paye, comme partout, 4 à 5 fr., et une demi-journée 2 à 3 fr. — Une bonne manière de visiter les monuments et les curiosités d'une ville, en s'épargnant l'ennui d'être accompagné et les hésitations et les pertes de temps de la recherche, consiste à louer une vigilante à l'heure, et à indiquer au cocher les divers objets qu'on veut aller voir.

Visite aux églises. — Les églises sont ouvertes le matin depuis 6 heures jusqu'à midi. On peut, dans cet intervalle, en étudier l'architecture intérieure, et aussi se faire ouvrir, par le bedeau ou clerc de l'église, les chapelles réservées, ou découvrir les tableaux couverts d'un rideau. Toutefois, si l'on veut se livrer à un examen attentif des œuvres d'art, il vaut mieux remettre sa visite aux heures où, le service divin étant terminé, les églises sont fermées. On profitera mieux de la rémunération à donner à celui qui vous y introduit, parce qu'on pourra se livrer à sa contemplation sans distraction extérieure [1].

Poste aux lettres. — L'affranchissement se fait au moyen de timbres-poste ; il est facultatif pour la France et coûte 40 cent. La lettre simple ne peut excéder 7 grammes et demi ; on ajoute un

1. Le petit trafic que font les fabriques des églises, en faisant cacher sous un voile les chefs-d'œuvre que possèdent ces édifices, afin d'avoir occasion de vendre la permission de les voir, a quelque chose de peu honorable, et que rien ne justifie. Comme le dit justement un écrivain belge : « L'église est la propriété de la communauté chrétienne de la paroisse ; tout membre y a un intérêt et les mêmes droits ; c'est pourquoi personne ne peut priver les paroissiens de voir les tableaux qui ont été donnés par eux ou leurs devanciers, ce qui revient au même. » Ou les peintures placées dans les églises contribuent à l'édification des fidèles et à

port, de 7 grammes et demi en 7 grammes et demi. — Les lettres *chargées* sont soumises au double port des lettres ordinaires de même poids. L'affranchissement est obligatoire.

Télégraphie électrique. — Les bureaux du télégraphe électrique sont ouverts de 8 h. du mat. à 9 h. du soir (7 h. du mat. du 1er avril à la fin de septembre) dans les principales villes de la Belgique. A Bruxelles, ils sont ouverts toute la nuit.

L'adresse doit indiquer le destinataire et sa résidence de manière à ne laisser aucun doute.

Les télégrammes peuvent être libellés en français, en allemand et en anglais. Le flamand est également admis dans les relations à l'intérieur et avec la Néerlande.

Compte des mots. — Tout caractère isolé (lettre ou chiffre), est compté pour un mot. — Les signes de la ponctuation ne sont pas comptés. — Les mots réunis par un trait d'union ou séparés par une apostrophe sont comptés séparément pour autant de mots. *Ex.* : c'est-à-dire = quatre mots. Les nombres écrits en chiffres comptent pour autant de mots qu'ils contiennent de fois 5 chiffres, plus un mot pour l'excédant. Les virgules et les barres de fraction comptent pour autant de chiffres. *Ex.* : 444,5 = un mot; 444 1/2 = deux mots. — On compte pour un mot le signe %. — Le nom du signataire compte pour un mot.

La date, l'heure du dépôt et le nom du bureau d'origine sont transmis *d'office*.

Conformément à la loi du 1er mars 1851, « l'État n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance par la voie télégraphique. » Cette disposition est également en vigueur dans les autres États.

Tarifs. — Les taxes indiquées dans les tarifs se rapportent au télégramme de 1 à 20 mots (adresse comprise). Moitié de la taxe est ajoutée pour chaque dizaine en sus.

Pour les bureaux frontières distants de 50 kilomètres et moins,

exciter leur dévotion; et alors pourquoi les voiler? Ou bien elles n'ont qu'un intérêt purement artistique, et alors il faut les transporter dans les musées, où on pourra les étudier à loisir et avec une pleine liberté d'esprit, au lieu de le faire, même en achetant cette faveur du bedeau, à la hâte et comme à la dérobée, avec la distraction importune causée par la présence du collecteur de l'impôt, qui, sa recette faite, n'a plus qu'un intérêt, celui d'abréger autant qu'il le pourra, le temps que vous consacrerez à l'examen. (Voy. la note au bas de la page 244.)

Digitized by Google

la taxe a été réduite à 1 fr. 50 par télégramme simple de 1 à 20 mots, et à 75 cent. par série de 10 mots en sus. *Ex.* : Tournai avec Lille, Anvers avec Flessingue, Arlon avec Luxembourg.

De Bruxelles à Paris, le prix du télégramme est de 4 fr. 50 (d'Anvers et de Liége, 6 fr.); de Bruxelles au Havre 6 fr.; à Brest 7 fr. 50; à Lyon, 7 fr. 50; à Marseille 9 fr.

Poids et mesures. — Pour les poids et mesures, la Belgique a adopté le système décimal français.

Les *lieues de Belgique* sont de 20 au degré, ou de mètres 5555.55. — On compte ordinairement par lieues métriques de 5000 mètres.

Différences des horloges. — On sait que les différences des heures dépendent de la longitude. « En réduisant les 360 degrés de la circonférence du globe en 24 heures, c'est-à-dire en prenant 15 degrés pour une heure, 15′ pour une minute de temps, on convertit les différences de longitude en différences de temps. » Par suite de la différence de longitude, il est toujours 8 minutes 6 secondes plus tard à Bruxelles qu'à Paris.

« Les chemins de fer n'emploient dans toute leur étendue qu'un seul temps, qui est celui de Bruxelles; mais en arrivant à la frontière prussienne, on trouve une autre heure, qui est celle de Cologne et que l'on suit jusqu'au Rhin. Or l'heure de Cologne avance de 10 minutes sur celle de Bruxelles. » (Houzeau, *Géographie physique de la Belgique.*)

Digitized by Google

INTRODUCTION.

APERÇU GÉNÉRAL DE LA BELGIQUE.

Divisions naturelles de la Belgique. — Nous emprunterons à l'ouvrage intéressant de M. Houzeau (*Essai d'une géographie physique de la Belgique*), en les recueillant çà et là, quelques traits propres à caractériser l'aspect général du pays : « Les Flandres et le Brabant, la Campine (*V.* p. XXIX et 378), qui se poursuit sur les terrains plats de la Hollande, font partie de la région basse du nord de l'Europe. Que l'on s'avance à travers la Westphalie, la Prusse, la Pologne, c'est toujours le même sol avec le même aspect monotone. Les plaines se poursuivent même dans toute la largeur de la Russie, sans que l'on rencontre une arête redressée. Mais cette grande région de plaines est limitée au midi par la rive Hercynienne ou de Germanie, comme la Belgique l'est par la rive de l'Ardenne (*V.* l'*Itinér.*, p. 336), et après avoir franchi la ligne de faîte, on descend de l'autre côté dans l'Europe intérieure, qui ne se termine qu'aux grandes Alpes. »

Basse Belgique. — « La lisière de l'Océan est formée d'une argile grisâtre d'une très-grande fertilité. Cette bordure toute récente a été abandonnée à l'homme par la dernière retraite de la mer. Vers les bouches de l'Escaut, ce sont de vastes plages enrichies par les atterrissements séculaires du fleuve. La mer s'y retire, à marée basse, au delà des limites mêmes de l'horizon. C'est par la conquête de ces terres unies que l'homme a étendu son domaine. Chaque laisse de marée a été défendue par une digue, afin de la soustraire au retour de l'océan. Les parties ainsi renfermées composent les *polders* [1]. » Deux fois par jour le flux de la mer, repoussant les eaux de l'Escaut, ces eaux, suspendues et

1. *Polder* a pour racine *poel*, marais (palus).

Digitized by Google

stagnantes pendant quelque temps, déposent le limon dont elles sont chargées. Ces dépôts successifs ont élevé le lit du fleuve au-dessus du niveau des terres, ce qui a mis dans la nécessité d'élever des digues sur ses rives. (Les vents, coïncidant avec les grandes marées, ont rompu plusieurs fois ces digues. On a conservé le souvenir des inondations de 1531 et 1583. Dans la nuit du 14 janvier 1808 une tempête rompit les digues, et un grand nombre de polders furent inondés). Ces terres d'alluvion, qui sont au-dessous du niveau de la haute mer, sont fertiles et couvertes de troupeaux. Aussi, malgré les dangers qui les menacent, les populations se sont établies sur le littoral. — Une chaîne de *dunes* borde le rivage de la mer; ces bancs de sable ont de 10 à 12 mèt. d'élévation. Sous l'influence du vent du N. O. les dunes envahissent l'intérieur; on cherche à les retenir en y plantant des plantes graminées traçantes connues sous le nom générique de hoyats (le froment jonciforme, des orges, l'ammophile ou roseau des sables). Le long des côtes de la Belgique, les dunes tantôt s'élargissent à une demi-lieue, vers l'intérieur du pays, comme aux environs de Nieuport, tantôt elles se rétrécissent et s'effacent presque entièrement, comme à Blankenberghe.

Région des landes. — « En quittant la lisière maritime, on pénètre dans les landes intérieures. Elles s'étendent des deux côtés d'Anvers; d'une part elles vont envelopper la ville de Thielt (Flandre occidentale); de l'autre elles s'étendent fort loin par Turnhout et par Lommel, sur le territoire voisin des Pays-Bas. La *Campine* est couverte de véritables dunes qui se déplacent au gré du vent. Vers l'E. elles vont jusqu'à la vallée de la Meuse. — Les marécages s'entremêlent avec les landes sèches dans toute la lisière inférieure du pays. Si un tuf imperméable ou des lits d'argile s'opposent aux infiltrations, la bruyère se transforme insensiblement en tourbières. On retrouve ces tourbières dans les Veen ou *fanges* de l'Ardenne. » (*V.* l'*Itinér.*, p. 337.)

Entre la ceinture des bruyères et le relief de l'Ardenne s'ouvre une contrée faiblement accidentée, formant la Belgique moyenne et centrale, où se multiplient les villages des populations agricoles, les villes et les grands établissements industriels. Puis les plaines vont finir à la limite de l'Ardenne, et l'on entre dans la région élevée et boisée.

Digitized by Google

Région boisée. — « La Thierrache, au-dessus de Couvin et de Chimay; l'Ardenne, depuis Givet jusqu'à la frontière de Prusse, offrent de grandes forêts. — Les plus grandes forêts subsistantes sont celles de Herzogenwald (entre Verviers et les Hautes-Fanges), 6600 hectares; de Couvin, 3540 hectares, etc. »

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Rivières et canaux. — Toute la Belgique appartient au versant de la mer du Nord; elle est comprise dans deux bassins hydrographiques principaux : le bassin long et étroit de la *Meuse*, qui comprend en Belgique une partie de la province de Limbourg, la presque totalité des provinces de Liége et de Luxembourg, la province de Namur et une partie de la province du Hainaut; — le bassin, presque aussi large que long, de l'*Escaut;* il comprend, en Belgique, une partie de la Flandre occidentale, la Flandre orientale, la province d'Anvers, une partie des provinces de Limbourg et de Liége, le Brabant et une partie du Hainaut.

La Meuse et l'Escaut ont leurs sources en France. Voici, sur ces deux cours d'eau, des détails empruntés à la description géographique de la Belgique, par M. Jules Tarlier.

La *Meuse* (en wallon *Mouse*, en flamand *Maes*, en hollandais *Maas*) prend sa source en France, à 25 kil. N. E. de Langres, à l'*altitude* de 409 mètres. — Ses principaux affluents sont, en France : la Semois (*V. Itinéraire*, p. 332), le Viroin; en Belgique : la Lesse (*V.* p. 306, 315), le Molignée, la *Sambre*, la Mehaigne et le Hoyoux (*V.* p. 350), l'Ourthe (Ourte) (*V.* p. 340). — Elle arrose en Belgique, les villes de Dinant, Namur, Huy et Liége. Après un parcours de 893 mèt. depuis sa source jusqu'à Gorcum (Hollande), elle se divise en deux bras entourant une multitude d'îles, avant de se jeter dans la mer. — Avant d'entrer en Belgique la Meuse traverse, dans le défilé de Fumay (département des Ardennes), des escarpements imposants, qui perdent déjà de leur importance vers Dinant; ce ne sont plus que des talus réduits entre Namur et Liége. Les rochers schisteux et les ardoises, dans lesquels elle s'est creusé un passage, font place aux marbres devant Dinant; les roches secondaires se remontrent jusqu'à Namur, accompagnées des grès houillers; elles alternent jusqu'à

Digitized by Google

Liége avec le calcaire compacte. A partir de Maëstricht, la Meuse traverse des landes et des sables. Sa largeur, en Belgique, va croissant de 80 à 140 mèt. — Indépendamment de ses affluents naturels, la Meuse communique avec plusieurs canaux : en France, avec le *canal des Ardennes*, qui la rattache à la Seine; — au-dessous de Liége, avec le *canal latéral de Maëstricht;* — à Maëstricht, le *canal de Bois-le-Duc*, après s'être rattaché à l'Escaut par l'intermédiaire du *canal de la Campine*, de la Nèthe et du Rupel, rejoint la Meuse à Crevecœur, sous Bois-le-Duc.

L'*Escaut* (en flam. et en holland. *Schelde*) prend sa source en France (15 kil. N. de Saint-Quentin), à l'altitude de 110 mèt. — Ses principaux affluents sont, en France : la Haine (*V.* l'*Itinér.*, p. 279), la Scarpe; puis, entrant en Belgique, après un parcours de 107 kil., il arrose Audenarde; il reçoit la Lys à Gand, la Dendre à Termonde, le Rupel; il passe devant Anvers, ne tarde point à sortir de la Belgique (*V.* p. 425), ayant parcouru 340 kil. depuis son origine. A peine entré dans les Pays-Bas, l'Escaut se divise en deux bras, et il enveloppe plusieurs îles de la Zélande avant de se jeter dans la mer. Le bras le plus méridional porte le nom d'Escaut occidental; le bras septentrional porte celui d'Escaut oriental. — L'Escaut communique avec plusieurs canaux : il rencontre à Cambrai le *canal de Saint-Quentin* (*V.* p. 20) qui le rattache à la Seine; — peu après, le *canal de la Sensée;* — le *canal de Condé;* — le *canal du Jard;* — le *canal de Pommerœul;* — le *canal de l'Espierre*, qui le rattache à la Lys; — enfin, à Gand, le *canal du Sas-de-Gand*, qui aboutit à la mer, à Terneusen. — Dans presque tout son cours l'Escaut traverse de vastes plaines. — Sa largeur est de 40 mèt. à Gand, de 100 mèt. à Termonde, de 600 mèt. à Anvers, de 1200 mèt. à sa sortie de Belgique. Sa profondeur est, à l'étiage, de 2 mèt. 50 à Gand; de 10 mèt. dans les passes d'Anvers (*V.* p. 165).

PRINCIPAUX AFFLUENTS DE LA MEUSE. — La *Sambre* prend sa source en France (14 kil. S. O. d'Avesnes), à l'altitude de 230 mèt. (*V.* p. 21). Son cours est extrêmement sinueux. L'importance, en même temps que la difficulté de la navigation de la Sambre, fit décider, en 1824, la canalisation de cette rivière. La Sambre canalisée appartient à l'État.

Digitized by Google

L'Ourthe (Ourte) (*V.* l'*Itinéraire*, p. 340); l'*Amblève* (*V.* p. 342); la *Vesdre* (*V.* R. 80, p. 386).

PRINCIPAUX AFFLUENTS DE L'ESCAUT. — La *Lys* (flam. *Leye*) a sa source en France (30 kil. O. de Béthune), à l'altitude de 140 mèt. environ. Son cours est extrêmement sinueux. Elle se jette dans l'Escaut à Gand, après un parcours de 215 kil. — La *Dendre* (flam. *Dender*) est formée, à Ath, par la réunion de deux branches dont les sources sont distantes l'une de l'autre de 33 kil. Elle est canalisée depuis Alost. Elle se jette dans l'Escaut à Termonde, après un parcours de 78 kil. Son cours est très-sinueux. — La *Dyle* prend sa source en Belgique, au S. E. de Nivelles, à l'altitude de 150 mèt. Elle se réunit à la Nèthe pour former le Rupel, après un parcours de 99 kil. La marée s'y fait sentir jusqu'à Malines. Elle est sujette à déborder. Elle communique à Louvain avec le canal de Louvain. — Le *Rupel* se jette dans l'Escaut, vis-à-vis de Rupelmonde, après un parcours de 12 kilomètres.

RIVIÈRES NAVIGABLES.

	Noms.	Provinces.	Longueur en kilomètr.
Bassin de la Meuse.	La Meuse....	Namur, Liége, Limbourg......	189,3
	La Sambre..	Hainaut et Namur............	94,4
	L'Ourthe....	Luxembourg et Liége.........	94,»
	L'Amblève...	Liége.......................	13,»
	La Vesdre...	Liége.......................	30,»
Bassin de l'Escaut.	L'Escaut. ...	Hainaut, Flandre or., Anvers..	230,3
	La Lys......	Les deux Flandres............	96,»
	La Dendre...	Hainaut et Flandre orientale...	74,6
	La Durme....	La Flandre orientale..........	22,»
	La Gde Nèthe.	Limbourg et Anvers..........	40,»
	La Pte Nèthe.	Anvers.......................	23,8
	La Nèthe....	Anvers.......................	16,2
	Le Demer...	Limbourg et Brabant..........	36,8
	La Dyle.....	Brabant et Anvers............	29,2
	Le Rupel....	Anvers.......................	11,2
Bassin de l'Yser.	L'Yser [1].....	Flandre occidentale..........	43,»
	L'Yperlée....	Flandre occidentale..........	15,»
		Ensemble.....	1058,8

1. L'*Yser* prend sa source en France (6 kil. N. E. de Saint-Omer), il se jette dans la mer après un parcours de 78 kil. depuis sa source.

Digitized by Google

CANAUX A GRANDE SECTION[1] : — *Canal de Gand à Ostende.* Il met Gand en communication directe avec la mer; sa longueur est de 65 kil. Le mouvement de la navigation, en 1857, a été de 11 159 bateaux; recettes, 26 416 fr.; dépenses, 44 443 fr. — *Canal de Terneuzen*, ou du *Sas-de-Gand.* Il procure à la ville de Gand l'importance d'un port de mer. Sa longueur est de 33 316 mèt. En 1857 les recettes ont été de 15 625 fr., et les dépenses de 24 105 fr. — *Canal de Willebroeck*, livré à la navigation en 1561. Dérivé de la Senne à Bruxelles, il aboutit au Rupel et met ainsi Bruxelles en communication avec l'Escaut. Sa longueur est de 28 130 mèt. — Le *canal de Louvain à Malines*, commencé en 1750, part de la Dyle, à Louvain, et se termine à la Dyle, un peu avant son embouchure dans le Rupel, qui le met en communication avec l'Escaut et la mer. Sa longueur est de 30 kil.

CANAUX A PETITE SECTION. — *Canal de Charleroi à Bruxelles.* Il part de la Sambre, près de Charleroi, et se termine au canal de Bruxelles à Willebroeck. Sa longueur totale est de 74 200 mèt. Sa pente vers Bruxelles est de 107 mèt. Le mouvement de la navigation, en 1857, a été de 25 212 bateaux; recettes, 1 389 483 fr.; dépenses, 96 500 fr. — *Canal de Mons à Condé.* Sa longueur est de 24 532 mèt. La partie supérieure du canal est seule comprise en Belgique. La pente totale est de 13 mèt. 84. Le mouvement de la navigation en 1857 a été de 12 905 bateaux; recettes, 247 433 fr.; dépenses, 30 550 fr. — *Canal de Pommerœul à Antoing*, long de 25 kil., sert de communication entre le canal de Mons à Condé et l'Escaut. Recettes en 1857, 201 088 fr.; dépenses, 96 852 fr. — *Canal de Nieuport à Dunkerque* (France), longueur 32 kil. La partie supérieure du canal (18 950 mèt.) est seule comprise en Belgique. — Il y a encore les *canaux de la Campine*, — le canal latéral à la Meuse (de *Liége à Maëstricht*), — le *canal de Maëstricht à Bois-le-Duc* (la partie centrale traverse le Limbourg belge); ce canal, relié à celui de la Campine, unit ainsi la Meuse et l'Escaut, etc.

Constitution géologique[2]. — A une certaine époque de la

1. Pouvant recevoir des bâtiments de mer.
2. Nous avons principalement consulté, pour la rédaction de cet article, la *Géologie de la Belgique*, par M. d'Omalius-d'Halloy, et l'*Essai d'une géographie physique de la Belgique*, par M. Houzeau.

Digitized by Google

vie du globe le sol de la Belgique était sous les eaux, ainsi que l'attestent les débris d'animaux fossiles qu'on trouve dans les terrains de sédiment qui la recouvrent. Des plissements survenus dans les couches de ces dépôts, sous l'influence des grands phénomènes de soulèvement dont l'Europe a été le théâtre, ont fait apparaître au-dessus de la mer des îles plus ou moins étendues, formées par la partie supérieure de ces rides du sol. — Nous allons rapidement passer en revue la série des terrains de sédiment qui constituent le sol de la Belgique, en commençant par les plus anciens et arrivant successivement aux terrains modernes.

L'*Ardenne* est une des plus anciennes terres émergées. Cet épais bourrelet est formé de terrains *primaires*, qui se sont élevés par des mouvements complexes; il est composé de roches schisteuses et quartzeuses métamorphiques (on sait qu'on appelle de ce nom des couches déposées dans les eaux sous la forme ordinaire de sédiment et altérées plus tard par la chaleur souterraine si profondément qu'elles ont acquis une nouvelle texture). Le *terrain ardennais* forme deux massifs principaux : l'un s'étend autour de Rocroy; l'autre à Stavelot pour centre, et, commençant non loin de la Roche, s'étend jusqu'à Aix-la-Chapelle. C'est dans ce terrain que sont les plus anciens dépôts connus en Belgique. Il n'a pas de fossiles déterminables. — Le terrain *rhénan* de la Belgique a beaucoup de rapports avec le terrain ardennais. M. D'Omalius-d'Halloy les réunissait d'abord sous le nom de *terrain ardoisier;* mais, à cause de la discordance de leur stratification, M. Dumont les a divisés en deux groupes. C'est la masse soulevée du terrain rhénan qui constitue le bourrelet même de l'Ardenne; il a sur sa croupe les massifs plus anciens de Stavelot et de Rocroy, dont nous venons de parler. On retrouve plus loin deux bandes étroites de ce terrain séparées par la Sambre et la Meuse. — Une formation accidentelle sur le sol de la Belgique, que l'on considère comme contemporaine du terrain rhénan, est celle de *dykes* (ou énormes culots) *porphyriques* (porphyre chloritifère), disséminés sur une ligne de l'O. à l'E. de Lessines (*V.* l'*Itinér.*, p. 125), jusqu'auprès de Liége. Les plus remarquables de ces gisements sont à Quenast (Hainaut) et Lessines; les pavés qu'on y exploite, très-recherchés à cause de leur solidité, sont exportés jusqu'en Hollande.

Au N. O. les terrains ardennais et rhénan, qui constituent le

Digitized by Google

relief de l'Ardenne confinent à un terrain (*dévonien*, de M. d'Omalius; *antraxifère*, de M. Houzeau) qui s'étend depuis les sources de l'Oise, au S. de Chimay, jusqu'à Verviers, et dont la limite septentrionale s'arrête à quelque distance de la rive droite de la Sambre et (à partir de Namur) de la rive droite de la Meuse. L'étage inférieur qui règne le long de l'Ardenne est composé de roches schisteuses et quartzeuses. « L'une des roches les plus remarquables de cet étage est le poudingue, qui s'observe notamment à Burnot, entre Namur et Dinant. L'étage moyen est principalement composé de calcaire, lequel forme, entre autres, les beaux escarpements qui entourent Givet. Ce calcaire a, en général, les mêmes caractères que celui du terrain houiller; il passe de même à la dolomie. Il fournit des marbres renommés (marbre noir de Golzinne, près de Namur; marbre gris et blanc de Sainte-Anne, près de Thuin; le marbre rouge, gris et blanc de Saint-Remy, près de Rochefort). Cet étage présente fréquemment, le long de la limite occidentale de l'Ardenne, des cavernes ou des souterrains dans lesquels se perdent des cours d'eau qui reparaissent à des distances plus ou moins éloignées (Grotte de Han, p. 312). L'étage supérieur est principalement composé de schistes et de psammites (grès micacés). Les psammites dominent dans la partie supérieure et forment notamment le sommet de la plupart des collines longitudinales du Condros. » Les fossiles sont nombreux dans les deux étages supérieurs.

Terrain houiller. — Ce terrain a une si grande importance par rapport au développement de la puissance industrielle de la Belgique, que lui seul eût motivé l'aperçu géologique que nous plaçons ici. La zone du terrain carbonifère, qui constitue une des richesses de ce petit royaume, s'étend de l'E. à l'O. sur une longueur de 120 kil., avec une largeur de 12 kil. La surface connue de ce vaste bassin (qui est vraisemblablement en relation avec le terrain houiller de l'Angleterre) est de 2500 kil carrés. — « Le système houiller, dit M. J. Tarlier, forme une série de bassins plus ou moins développés qui s'étendent des environs de Valenciennes (France) jusqu'à ceux d'Aix-la-Chapelle (Prusse), et qui sont recouverts par du terrain crétacé vers leurs extrémités, surtout vers l'extrémité occidentale. On y distingue trois bassins principaux : le bassin de Mons, qui est le plus riche et le plus étendu, quoiqu'il

Digitized by Google

n'apparaisse au jour que sur quelques points au N. et au S. de la Haine; le bassin de Charleroi, qui se montre sans interruption sur les deux rives de la Sambre, depuis Fontaine-l'Evêque jusqu'à Namur; le bassin de Liége, qui est surtout développé au N. de la Vesdre.

M. D'Omalius-d'Halloy distingue dans le terrain houiller de la Belgique (comme dans celui de la Grande-Bretagne) « trois étages qui, de même que le terrain dévonien sur lequel ils reposent en stratification concordante, sont plissés de manière à former des voûtes et des bassins tout aussi disloqués que ceux du terrain dévonien. » L'étage inférieur (compris dans le terrain anthraxifère de M. Houzeau) est principalement composé de calcaires; il fournit d'excellentes pierres de taille; la pierre bleue des Écaussines (*V.* l'*Itinéraire*, p. 36, 127). L'étage moyen a des dépôts peu développés et de nature variable. « Le plus remarquable de ces dépôts, sous le rapport économique est l'*ampélite*, qui est exploitée, pour fabriquer de l'alun, dans les environs de Liége. L'étage supérieur est le terrain houiller proprement dit.

« On peut considérer ses couches de houille[1] comme les plus riches du continent européen; elles sont accompagnées de schistes et de psammites. » Dans les environs de Liége on compte jusqu'à 85 couches combustibles; on en compte 116 à Mons. On a calculé, d'après l'inclinaison des parties plongeantes, que les couches de houille devaient descendre sous Liége à 1000 mèt. et à 1400 mèt. à Mons. L'épaisseur des couches est variable; il en est qui ont plus de deux mètres. La largeur des dépôts houillers varie de 8 à 12 kilomètres. — La texture de la houille n'est pas moins variable. Il y a, à Liége, des houilles tellement grasses que, pour les employer au chauffage domestique, on est obligé de les pétrir avec de l'argile pour en faire des boulets qui brûlent avec moins de rapidité. Les houilles sèches, au contraire, s'allument avec difficulté et brûlent avec lenteur. Le combustible de la province de Namur, surnommé terre houille [terroule] à cause de son état pulvérulent, est principalement consommé dans le pays.

Le massif formé par les dépôts dévoniens et houillers, est tra-

1. Le mot houille, dit M. Houzeau, vient du mot latin *hulla*, créé au moyen âge et tiré manifestement des langues germaniques : *hol*, *heul*, creux, profond.

Digitized by Google

versé par des filons, dont quelques-uns sont cristallins et métallifères. — Parmi les gisements accidentels qu'on trouve dans ce terrain, il faut surtout citer le minerai de zinc, dont l'exploitation est devenue une des richesses industrielles de la Belgique (*V.* Vieille montagne, p. 392). Ce minerai est répandu au plan de contact des schistes anthraxifères et du calcaire houiller (*V.* l'*Itinér.*, p. 374); et un minerai jaune, répandu dans tous les filons ainsi que dans les poches et les bassins qui les surmontent, et dont on extrait du fer de très-bonne qualité.

Le *terrain jurassique* ne s'étend que sur une petite portion de la Belgique, dans la province de Namur, entre Arlon et Florenville. Il est formé par des assises alternatives de marne, de grès ou de calcaire.

Le *terrain crétacé* ne forme pas un dépôt puissant; il présente deux massifs principaux; l'un s'étend de l'O. à l'E., depuis la Hesbaye jusqu'à Maëstricht et Aix-la-Chapelle, et du N. au S., depuis Maëstricht jusqu'à Herve; l'autre se retrouve depuis Mons jusqu'à la frontière française, et dans la direction de l'E. à l'O., il forme une bande étroite le long de cette frontière, depuis Mons jusqu'au S. de Tournay. Ce terrain se compose de deux sortes de couches : les inférieures sont formées de sable (ils ont une puissance de près de 100 mèt. dans les collines des environs d'Aix-la-Chapelle), de marnes et de grès, souvent chlorités. Les couches les plus récentes constituent la craie proprement dite, avec des lits de silex, en rognons, intercalés dans les assises. Une des assises les plus intéressantes de ce terrain est le tuffeau jaunâtre de Maëstricht, reposant sur la craie blanche, et employé comme pierre à bâtir. Ce dépôt est célèbre par ses nombreux fossiles (*V.* l'*Itinér.*, p. 385).

A mesure que l'on avance dans la série des temps, les terrains deviennent plus meubles, plus perméables à l'eau ; ils sont composés d'éléments désagrégés et remaniés par les eaux. Nous voici arrivés à l'époque dite *tertiaire*, où la nature des créations se rapproche davantage de celle que nous avons encore sous les yeux [1]. Toutefois le climat était bien différent de celui de nos

1. C'est pour exprimer ces degrés différents d'affinité avec la faune actuelle, que les géologues ont divisé le *terrain tertiaire* en trois groupes, sous les désignations tirées du grec : d'*eocène* (aurore du monde nouveau), ne comprenant encore qu'une

jours, puisque sur le sol de la Belgique fructifiaient alors les palmiers des tropiques.

« Bruxelles, dit M. D'Omalius, est, comme Paris et Londres, au milieu d'un massif tertiaire qui fait partie de l'immense plaine du milieu de l'Europe et qui n'est séparé du massif de Londres que par la pointe méridionale de la mer du Nord. Les dépôts tertiaires du massif de Bruxelles sont, comme ceux du massif de Londres, principalement composés de sables et d'argile ; le calcaire y est beaucoup moins abondant que dans le bassin de Paris. » Le terrain tertiaire forme une zone qui traverse toute la Belgique, de l'E. à l'O., de Tongres à Ypres. — Le terrain *éocène* est aujourd'hui à découvert dans les régions de la Dendre, de la Senne et de la Dyle. Il se divise en deux systèmes ; l'un quartzeux, et l'autre calcaire. On trouve les sables caillouteux du premier système au Mont-Trinité près de Tournay (V. l'*Itinér.*, p. 271), au Mont-Panisel, près de Mons. L'épaisseur totale des couches à silex dans les différentes parties du pays varie de 60 à 80 mèt. On peut les suivre depuis Saint-Omer et Lille jusqu'à Liége. — L'accident le plus curieux de l'étage *miocène* est la formation des *sables de Diest* (p. 154). Ils forment, depuis Beringen, en Campine, jusqu'à Cassel (France), une série de lambeaux, très-développés dans la partie orientale, mais qui, dans la partie occidentale, ne se trouvent que sur le sommet des collines plus ou moins isolés. Différentes circonstances ont amené à penser que ces sables (rougeâtres ou bruns, souvent mêlés de grès ferrugineux) ont été chassés du sein de la terre par voie d'éjaculation à travers une crevasse ouverte depuis Saint-Omer jusqu'en Campine. Comme la mer couvrait probablement encore les lieux où ils ont fait leur apparition, ces buttes, formées sous l'eau, se sont aplaties et étalées. « On trouve, dit M. Houzeau, ces sables sur la partie la plus élevée du Mont-Cassel et du Kemmelberg (près d'Ypres). On les suit, par le sommet des collines, de Renaix à Grammont, et par le dépôt de Groenendael, dans la forêt de Soignes jusqu'à la montagne de Fer, près de Louvain. A partir d'ici, ils acquièrent un plus grand développement et composent les mamelons du Hage-

très-petite portion d'espèces vivantes ; de *miocène* (moins récent) ; de *pliocène* (plus récent), comprenant un plus grand nombre de ces espèces.

Digitized by Google

land, entre Louvain et Diest, et se prolongent jusqu'en Campine. »

Les géologues placent à cette période de nouvelles dislocations du sol de la Belgique, reconnaissables aujourd'hui à la discordance fréquente des couches, affaissées dans une même direction et relevées dans l'autre, et formant ainsi des failles ou vallées, dans lesquelles s'écoulent les eaux de la Lys, de l'Escaut, de la Dendre, de la Sênne, de la Dyle, etc. — La masse principale de l'étage *pliocène*, qui s'étend au Nord de la Belgique, est formée par le *sable de la Campine* (*V*. p. XLVI.); il recouvre une grande partie des Flandres et des provinces d'Anvers et de Limbourg. Cette région se distingue par son horizontalité, par la mobilité et la stérilité des sables; elle s'étend aussi en Hollande.

C'est au milieu du développement de la flore et de la faune de cette époque géologique que l'on s'accorde à penser que le soulèvement des grandes Alpes est venu changer l'aspect de l'Europe. C'est alors que le terrain qui plonge maintenant dans la mer, aux bouches de l'Escaut, se serait relevé de 150 mèt. environ, près de Liége, et de 250 au midi de l'Ardenne. Par suite de ce redressement du terrain, les étendues d'eau considérables qui se trouvaient encore entre les Alpes et l'Ardenne, en s'écoulant rapidement vers la Belgique, ont creusé des sillons dans les terrains meubles des plateaux, arraché des fragments aux roches plus résistantes de l'Ardenne et transporté plus ou moins loin ces débris. « On reconnait sur les plateaux du Condros, mais surtout au-dessus des terrains tertiaires de la basse Belgique, ce dépôt de cailloux, formé aux dépens des roches quartzeuses de l'Ardenne. Dans l'Ardenne même ils sont tombés au fond des crevasses ou vallées qui lézardaient déjà ses masses disloquées. La crevasse de la Meuse en est encombrée. Le fond de Quarreux (*V*. l'*Itinér*., p. 408) est parsemé de blocs de quartz de couleur bleuâtre, qui donnent à ce vallon sévère un aspect frappant » (Houzeau).

Au S. du sable de la Campine, un dépôt puissant de limon jaunâtre occupe, de l'E. à l'O., la partie médiane de la Belgique. Il a reçu le nom de limon de Hesbaye, parce qu'il recouvre toute cette contrée, dont il produit la grande fertilité. La carte géologique de M. D'Omalius marque les limites du limon hesbayen par

Digitized by Google

deux lignes, l'une partant de Liége et suivant à quelque distance le cours de la Meuse et de la Sambre; l'autre, vers le N., passant au S. d'Hasselt, à Louvain, à Alost, au S. de Courtrai, et remontant vers Dixmude. Ce limon si fertile a généralement plusieurs mètres de hauteur. « Sa surface, légèrement ondulée, ne s'élève point à une grande altitude ; il s'appuie sur les divers dépôts qui forment le pied des collines éparses de Cassel à Diest, sans atteindre ordinairement le sommet de ces collines. »

Après ce terrain de transport ou *diluvium*, il reste à dire un mot des terrains modernes et d'*alluvion*.

Le terrain d'alluvion, outre les dépôts qui existent ordinairement le long des cours d'eau, forme, derrière les dunes (p. XIII), une bande d'environ deux lieues de largeur, horizontale et à un niveau peu différent de celui de la mer. Cette couche argileuse, dans laquelle on trouve des objets travaillés de main d'homme, a une épaisseur moyenne d'un à deux mètres, et elle recouvre ordinairement une assise de tourbe de la même épaisseur, qui se prolonge quelquefois dans le lit de la mer. L'étendue et la formation de ce terrain d'alluvion, où l'on trouve des coquilles semblables à celles de la mer actuelle, montrent que la mer, à une époque relativement moderne, s'avançait dans les terres jusqu'à Bruges, Dixmude, etc. La formation de ce dépôt argileux (argile d'Ostende), s'étendant sur toute la côte depuis les bouches de l'Escaut jusqu'à Calais, présente d'ailleurs un problème dont il paraît que la science n'a point encore trouvé la solution.

Pour les *grottes souterraines*, creusées par les eaux, voir la grotte de Han (p. 311), Remouchamps (p. 406), la grotte de Freyr (p. 307), etc. On trouvera également indiquées, dans l'*Itinéraire*, plusieurs *cavernes à Ossements*.

Climat. — « La plus haute température, observée en Belgique, s'est élevée, en juillet 1822, à 38 degrés ; la température la plus basse est descendue, en janvier 1823, à — 24 degrés. Année commune, le 31 mars est, à Bruxelles, le dernier jour des gelées après l'hiver; et le 9 novembre est le premier jour des gelées après l'été. Dans les hivers rigoureux, les rivières et même les fleuves gèlent assez profondément pour permettre le passage des voitures. Cependant l'Escaut n'est que très-rarement pris à ce point. » (Tarlier).

Digitized by Google

Voici quelques indications sur les températures observées à Bruxelles :

Températures mensuelles moyennes, de 1833 à 1842 :

Moyenne de l'année, 10° 36; janvier, 1° 8; avril, 8° 5; juillet, 18°; octobre, 11°.

Températures mensuelles minima, de 1833 à 1850 :

Moyenne de l'année, + 0 70; janvier, — 8° 5; avril, 0 0; juillet, + 9° 2; octobre, + 1° 4.

Températures mensuelles maxima, de 1833 à 1850 :

Moyenne de l'année, 20° 01; janvier, 10° 2; avril, 20° 6; juillet, 30° 3; octobre, 19° 4.

Voici maintenant, d'après M. Houzeau, quelques indications sur les quantités de *pluie* et de *neige* qui tombent, année moyenne, dans différentes régions de la Belgique :

	Somme annuelle de l'eau tombée.	Nombre de jours de pluie.	Nombre de jours de neige.
Belgique littorale....	0m,90........	190.........	15
Belgique moyenne...	0m,70........	150.........	25
Plateaux de l'Ardenne.	1m,00........	150.........	30

Dans l'Ardenne, les pluies sont plus copieuses, les jours pluvieux étant moins nombreux. Dans le Brabant et la Flandre, il pleut, année commune, un jour sur deux.

Les *vents* dominants de l'année sont ceux du S. O à l'O. S. O. et de l'E. à l'E. N. E.; les vents de l'O. dans les proportions des deux tiers, et ceux de l'E. dans celle d'un tiers seulement.

Agriculture. — On sait que le sol de certaines provinces de la Belgique est un des mieux cultivés de l'Europe. Le développement donné à l'agriculture est surtout remarquable dans la Flandre, le Brabant et la province d'Anvers. Le pays de Waes (*V.* p. 198), aujourd'hui si fertile, est une conquête de l'industrie humaine sur les envahissements de la mer. Les productions végétales sont variées et abondantes; on récolte du blé, du lin, du chanvre, toutes sortes de graines oléagineuses, du houblon, du tabac, de la chicorée, des fourrages d'excellente qualité, etc.

Malgré sa grande fertilité, le sol de la Belgique ne produit pas assez de *céréales* pour la consommation du pays. Les brasseries et les distilleries en consomment annuellement une grande quan-

Digitized by Google

tité. Les céréales prospèrent plus particulièrement dans les Flandres, le Brabant, le Hainaut; le sarrasin dans la Flandre orientale, la province d'Anvers, le Limbourg. Les plantes fourragères se récoltent dans tout le royaume. Le chanvre et le lin se cultivent plus particulièrement dans les Flandres et le pays de Waes. La production du chanvre est insuffisante pour la consommation du pays. Le lin forme un objet d'exportation important. La culture du colza est très-répandue dans la Flandre orientale. Le houblon se cultive principalement dans les Flandres. La betterave est cultivée dans la plupart des provinces. La fabrication de 6 millions de kilogr. de sucre ne correspond pas à la moitié de la consommation du pays.

La vigne est cultivée aux environs de Liége et de Huy (V. p. 349); près de Namur et de Rochefort; près de Virton (Luxembourg); à Wesemael (Brabant) [p. 118]; près de Renaix (Flandre orientale), mais les vins de ces différents crus sont de médiocre qualité.

L'horticulture se montre sur certains points (comme à Gand, à Anvers....) rivale de celle de la Hollande.

La Belgique élève des chevaux grands et vigoureux (Flandres et prov. d'Anvers); du bétail qui fournit de la viande de bonne qualité; la Campine engraisse des bœufs et des veaux; les veaux sont exportés en Angleterre. Les moutons de l'Ardenne sont particulièrement estimés. On élève des porcs dans toutes les provinces; mais ils sont, pour le Luxembourg particulièrement, l'objet d'un commerce important. Il se produit également une grande quantité de volailles. Enfin il faut compter au nombre des produits se rattachant à l'agriculture les *abeilles* et les *vers à soie*. — On estime la production annuelle des chevaux à 250 000, celle des bêtes à cornes à 900 000, celle des moutons à 753 000.

Le territoire de la Belgique est de 2 945 593 hectares. Voici quelques-unes de ses divisions suivant la nature des terrains :

Terres labourables..............	1 463 663 hectares.
Bois..........................	539 127
Bruyères, fanges, terrains vagues	308 254
Prés.........................	247 152
Pâtures.......................	98 786
Vergers.......................	61 723
Jardins et terrains légumiers....	38 761

Digitized by Google

Les terres labourables constituent 49,6 pour 100 de l'étendue superficielle de la Belgique; le maximum relatif (69 à 70 pour 100) appartient à la Flandre orientale et au Brabant, et le minimun relatif (22 pour 100) au Luxembourg.

Population.—Elle était, au 31 décembre 1856, de 4 529 460 hab.

Deux races distinctes, les *Flamands* et les *Wallons*, forment la population de la Belgique. La différence de langue (voir plus bas) et aussi celle des intérêts, maintiennent entre elles une séparation jusqu'ici radicale. Le bienfait des libres institutions politiques dont jouit ce pays n'a pu réunir ces deux éléments de manière à les fusionner et à constituer une nationalité bien tranchée. A la vérité la création politique de ce royaume est de date encore assez récente. Mais loin que l'assimilation entre les deux races fasse des progrès, elles continuent à être posées l'une vis-à-vis de l'autre; et la persistance de ce symptôme a une portée assez grave pour alarmer le patriotisme de certains écrivains belges. On en trouve la confirmation récente dans le passage suivant, extrait du *Journal des beaux-arts et de la littérature* (Belgique, 15 septembre 1859):

« Le peuple belge, appartenant à la fois à la race germanique et à la race celtique, a des langues natives qui ont des affinités, d'un côté avec la langue allemande et la langue néerlandaise, de l'autre avec la langue française. Jusqu'ici les partisans de l'élément germanique, en voulant opposer une digue à l'influence de l'esprit français dans nos provinces, ne se sont appuyés que sur la langue néerlandaise. L'expérience a démontré que cette langue n'a point de domaine assez étendu pour servir efficacement de levier de progrès et de civilisation, et, partant, est impuissante à neutraliser la domination de la langue française en Belgique. »

Un jeune écrivain, M. Vermeire, propose l'introduction dans l'enseignement du haut allemand comme langue fondamentale; sinon, dit-il, *nos compatriotes primeront de plus en plus dans la politique, dans l'administration, dans l'enseignement, dans tout ce qui regarde la vie publique et sociale.* (*La guerre des langues*, 1860, 1 v. in-12.)

Langues. — La *langue française* est la langue légale et celle des classes élevées. Elle règne à la cour, dans les régions politiques, dans l'enseignement, au théâtre (il y a aussi des théâtres exclusivement flamands).

Digitized by

Le *wallon*, idiome français, est parlé par les populations des provinces de Hainaut, de Namur, de Liége (c'est un idiome altéré), de Luxembourg et par celles d'une partie du Brabant. — Une petite portion de la province du Luxembourg parle un patois allemand.

Le *flamand* est parlé par les populations des deux Flandres, des provinces d'Anvers, de Limbourg et par celles des deux tiers du Brabant.

Les origines du flamand sont anciennes; et cette antiquité a tellement fasciné un savant du seizième siècle, Van Gorp, que dans son ouvrage intitulé: *Indo-Sythica* (Anvers, 1569, in-f°), il établit que le flamand était la langue parlée par Adam, et il invoque, à l'appui, des étymologies qui ne sont pas moins singulières que cette assertion elle-même. Des érudits belges, plus raisonnables, pensent que le flamand est pour le fond la même langue qui se partageait avec le celte le domaine de la Belgique primitive. Si cela est, il faut avouer qu'il y a dans cette opiniâtre séparation des deux langues, depuis plus de 2000 ans, un fait à faire désespérer de la fusion des deux idiomes qui les représentent et des deux races qui les parlent aujourd'hui.

« Les linguistes modernes, dit M. Léon Waïsse, classent le *flamand* dans la branche saxonne ou cimbrique, de la famille des langues germaniques; c'est, selon eux, du mélange du frison et du méso-gothique que se sont formées les deux langues néerlandaises: le hollandais et le flamand, qui, par l'effet du sort commun qu'ont eu les deux peuples pendant plusieurs siècles, se sont peu à peu écartées l'une de l'autre. » On peut dire que le flamand et le hollandais sont les mêmes langues, à quelques différences près, qui portent sur la prononciation, sur la déclinaison de l'article, sur celle des pronoms, etc.... « Le flamand s'est trouvé poli par la culture littéraire avant le hollandais. Sous le nom de *vlaesmish* ou *brabantisch*, il fut la langue écrite et générale des dix-sept provinces soumises aux comtes de Bourgogne. Après l'extinction de la dynastie de Bourgogne, et sous la domination espagnole, on vit le flamand, exclu de la littérature et des affaires, y céder le pas au hollandais dans le nord et au français dans le sud. »

A Bruxelles, on parle flamand dans le faubourg de la ville basse,

Digitized by Google

wallon dans le haut de la ville, et le français y est la langue de la classe élevée, des marchands, des hôteliers, etc.

Le *wallon*, dialecte français, ayant de l'affinité avec les patois du nord de la France, a moins d'importance linguistique que le flamand ; par sa parenté avec une langue d'un usage aussi général que le français, il est exposé à être de plus en plus envahi. Pendant la réunion de la Belgique à la Hollande, les mesures prises par le gouvernement pour établir la suprématie du hollandais furent une des causes de l'animadversion soulevée contre lui, et ce fut surtout pour la population wallonne que cette tentative impolitique fut un grief qui la poussa à la révolution. Aussi dans la constitution de 1831 est-il déclaré (article 23) que « l'emploi des langues usitées en Belgique est facultatif. »

L'antagonisme entre les deux langues subsiste donc, et il est d'autant plus vif qu'il s'y joint un sentiment politique ; le flamand, en luttant contre le wallon, a surtout en vue de résister à l'influence française.

DIVISIONS POLITIQUES.

La Belgique est située entre les 49° 27′ et 51° 30′ de latitude boréale, et entre les 0° 14′ et 3° 44′ de longitude E., rapportée au méridien de Paris.

Elle est bornée au N. par la Hollande ; à l'E. par le Limbourg hollandais et la Prusse Rhénane ; au S. E. par le grand duché de Luxembourg ; au S. et au S. O. par la France ; au N. O. par la mer du Nord. Sa plus grande longueur du N. O. au S. O. (d'Ostende à Arlon) est de 280 kil. ; sa plus grande largeur du N. au S. (de Hoogstraeten à Chimay), de 170 kil. Elle a, sur la mer du Nord, 70 kil. de côtes. Son étendue superficielle est de 2 945 593 hectares ; elle occupe, sous ce rapport, le dix-neuvième rang parmi les 54 États de l'Europe. — La capitale de la Belgique est Bruxelles.

La Belgique comprend la plus grande partie des anciens Pays-Bas autrichiens, l'ancien évêché de Liége, quelques parties du territoire appartenant autrefois à l'Empire germanique, une partie du Hainaut français, et le petit duché de Bouillon, cédé par la France, en 1815.

Digitized by Google

La Belgique est divisée en 9 provinces.

	Chefs-lieux.	Superficie en hectares.	Population.	Habitants par 100 hect.[1]
ANVERS	Anvers....	283 310	434 485	153
BRABANT.........	Bruxelles..	328 323	748 840	228
FLANDRE OCCIDENT.	Bruges....	323 449	624 912	193
FLANDRE ORIENT...	Gand	299 787	776 960	259
HAINAUT	Mons......	372 206	769 065	206
LIÉGE............	Liége.....	289 319	503 662	174
LIMBOURG.........	Hasselt ...	241 315	191 708	79
LUXEMBOURG......	Arlon.....	441 704	193 753	44
NAMUR...........	Namur....	366 180	286 075	78

Certaines parties du territoire sont désignées par des noms particuliers provenant d'anciennes démarcations politiques ; ce sont, en allant du N. au S. et de l'O. à l'E. :

Le *Pays de Waes* (Flandre orientale), entre la rive g. de l'Escaut et les *polders* (*V.* l'*Itinéraire*, p. 199), qui s'étendent le long de son embouchure ;

La *Campine* (anversoise et limbourgeoise), vastes plaines (au N. de la Nethe, entre l'Escaut et la Meuse), en parties couvertes de landes et de bruyères ; contrée très-basse et unie (*V.* p. 378) ;

Le *Hageland*, pays sablonneux et couvert de broussailles, s'étendant au S. de Diest (Brabant) ;

La *Hesbaye*, pays fertile, ondulé, à 200 mèt. d'altitude, au S. du Hageland (sur la rive g. de la Meuse, entre Namur et Liége) ;

Le *Condros*, sur la rive droite de la Meuse, au S. de Huy, entre la Meuse et l'Ourte. Cette dénomination était déjà connue du temps de César. Formé de plateaux qui atteignent jusqu'à 350 mèt. d'altitude, souvent divisés en collines longues et étroites, il est un intermédiaire entre les contrées basses du N. O. et l'Ardenne.

Le *Borinage* (Hainaut), dénomination locale pour désigner plusieurs communes où l'on exploite les mines de houille (*V.* p. 29).

La *Famenne*, au S. du Condroz, entre le Condroz et l'Ardenne (*V.* l'*Itinér.*, p. 309).

L'*Ardenne*. Ce nom [2] était déjà en usage du temps de César. Il n'a jamais correspondu à des limites politiques ou administra-

1. 100 hectares = 1 kilom. carré. — (Recensement de 1856.)
2. La racine paraît être *erde* ou *aerd* (terre).

Digitized by Google

tives ; « et on est d'autant moins d'accord sur sa délimitation que ce nom, annonçant un mauvais pays, les habitants des contrées voisines l'étendent ou le restreignent d'après leur point de départ. » Cette contrée, plus élevée que les pays qui l'entourent au N., à l'O. et au S., est partagée entre la Belgique, la Prusse, la France et le grand-duché de Luxembourg; il forme un vaste plateau auquel M. d'Omalius d'Halloy donne une altitude moyenne de 500 à 600 mèt. Quelques géographes lui donnent une élévation moindre (*V.* l'*Itinér.*, p. 336) ; il atteint 680 mèt. à la baraque Michel, près de Malmédy, aux confins de la province de Liége et de la Prusse.

La *Thierrache* (*V.* p. XXX et 336).

Flandre. — On comprend en général sous ce nom non-seulement les deux provinces belges, dont Gand et Bruges sont les capitales, mais encore la partie occidentale du département français du Nord.

DESCRIPTION SOMMAIRE DES PROVINCES.

ANVERS.

La province d'Anvers est bornée au N. par les Pays-Bas ; à l'E. par le Brabant hollandais et par le Limbourg belge, au S. par la province de Brabant, à l'O. par l'Escaut qui la sépare de la Flandre orientale. Elle renferme les villes d'ANVERS, chef-lieu de la province, *Malines*, *Lierre* et *Turnhout*.

Le sol de cette province est uni. Le nord présente en quelque sorte un désert de sable et de bruyères (*Campine*, *V.* p. XLVI). Le voisinage de l'Escaut est forme de *polders* ou terres d'alluvions endiguées (*V.* p. XXIX). — Le climat est humide et la température variable. Le sol est bien cultivé et productif. — Le commerce maritime d'Anvers est le plus important de la Belgique. L'industrie est développée.

HISTOIRE. — Le territoire, habité par une peuplade des Ménapiens, fut conquis par César. Il fut plus tard compris dans la 2e Germanique. Gothelon le Grand, duc de Basse-Lotharingie, en 1023, possédait aussi le marquisat d'Anvers. Le duché de la Basse-Lorraine, au Xe siècle, avait pour limites l'Escaut, la mer du Nord et le Zuyderzée, le Rhin et l'Yssel; et au S., une ligne s'é-

tendant de Coblentz à Cambrai. A la fin du XII^e siècle, le duché de la Basse-Lotharingie étant passé dans la maison des comtes de Louvain, ces seigneurs, appelés dès lors *ducs de Brabant*, eurent également le marquisat d'Anvers; il fut érigé, plus tard, en terre du Saint-Empire, mais il resta toujours étroitement uni au Brabant. Ce marquisat se composait d'Anvers et de sept cantons (Herenthals, Turnhout, Hoogstraeten, etc.) Le marquisat d'Anvers, avec le Brabant, dont il était une annexe, passa, en 1430, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui réunit sous sa domination toutes les provinces belges.

L'histoire de la seigneurie de Malines (*V.* p. 139) complète celle de la province actuelle d'Anvers. Cette seigneurie fut un objet de querelle entre les ducs de Brabant et les évêques de Liége. Marguerite, fille de Louis de Male, en apporta (1406) une partie dans la maison de Bourgogne par son mariage avec Philippe le Hardi, fils du roi de France Jean II. Le reste fut réuni aux domaines de Philippe le Bon, en 1463; il en fit une des 17 provinces des Pays-Bas. Un autre mariage fit passer ces provinces sous la domination de l'Autriche (*Résumé historique*, p. LX). Après la réunion de la Belgique à la France (1795), cette province forma le *département des deux Nethes;* en 1815, elle a pris le nom de *province d'Anvers.*

BRABANT.

La province du Brabant est bornée au N. par la province d'Anvers, à l'E. par celles de Limbourg et de Liége, au S. par celles de Namur et du Hainaut, à l'O. par la Flandre orientale. Elle renferme les villes de BRUXELLES, capitale de la Belgique, de *Louvain*, de *Diest*, de *Tirlemont*, de *Nivelles*, etc.

Cette province, une des plus belles du royaume, présente des collines, surtout vers le S. E. Au S. de Bruxelles s'étendent les restes de la forêt de Soignes (*V.* p. 94). Le sol est fertile. Le Brabant est à la fois agricole et manufacturier.

HISTOIRE. — Le nom de cette province vient sans doute des Francs Saliens; ils l'appelèrent *Braeckbant* (*Bracbantum*, *Bratuspantium*, etc., noms qui apparaissent pour la première fois au IX^e siècle). Une partie du territoire fut longtemps couverte d'épaisses forêts que, dans le principe, les moines contribuèrent à défricher. Sur les

Digitized by Google

bords de la Dendre, l'abbaye d'Afflighem (*V.* p. 122) transformait en champs cultivés des solitudes jusque-là inaccessibles. Fondée en 1083, elle était en partie peuplée de seigneurs ayant renoncé au monde. Le Brabant faisait partie du pays des Nerviens et il était habité par des races belliqueuses qui, encore aux XII^e^ et XIII^e^ siècles louaient leurs services militaires jusqu'en Angleterre. Aux combattants succédèrent des ouvriers et particulièrement des tisserands. Au XI^e^ siècle, le Brabant était compris dans le duché de Basse-Lotharingie (*V.* ci-contre : *province d'Anvers*). Les seigneurs de ce duché prenaient le titre de ducs de Lothier et de Brabant. Au commencement du XIV^e^ siècle, le mouvement des communes flamandes s'étant communiqué aux villes de Brabant, le duc Jean II eut à lutter contre les révoltes de ses sujets. Il leur accorda par une charte, donnée à Cortenberg, le 27 septembre 1312, des immunités qui furent confirmées par son successeur Jean III. En 1404, Jeanne, fille de Jean III, étant sans enfants, céda ses États à sa nièce Marguerite, femme de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. En 1430, le Brabant échut à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, cousin germain du dernier duc, mort sans héritier. Cette province suivit alors les vicissitudes politiques de la Belgique (*V.* ci-après, le *Résumé historique*). — Sous l'Empire français, le Brabant forma le *département de la Dyle.*

Le COMTÉ DE LOUVAIN fut le berceau du duché de Brabant. En 1106, l'empereur Henri V donna le duché de la Basse-Lorraine à Godefroid le Barbu, comte de Louvain et de Bruxelles.

FLANDRE OCCIDENTALE.

La province de la Flandre occidentale est bornée au N. par la Zélande et par la mer, à l'O. par la France, au S. par la France et le Hainaut, à l'E. par la Flandre orientale. Elle comprend les villes de BRUGES, *Ostende*, *Furnes*, *Ypres*, *Courtrai.*

Cette province présente l'aspect d'une plaine unie et basse vers la mer, où une ligne de dunes s'étend le long de la côte. Vers le S. E. il y a quelques collines. La côte de Blankenberghe, sur une largeur de 13 kil., est continuellement menacée par la mer. Pour se défendre contre ces invasions, on a longtemps travaillé, en prolongeant des jetées assez avant en mer et en accumulant du sable, à reconquérir l'estran, ou partie basse de la côte, tour à tour en-

Digitized by Google

vahie et découverte par la mer. Ces travaux et l'accroissement des dunes devant l'ancienne digue du Comte-Jean ont offert une résistance victorieuse aux ouragans. — La température est extrêmement variable. L'été, si la chaleur de midi est excessive, le soir et le matin il fait froid comme en automne.

Il y a beaucoup de tourbières depuis Blankenberghe jusqu'à Dixmude. Des bruyères couvrent le sol dans le voisinage de la mer, mais les défrichements des landes et des marais, commencés au siècle dernier par les administrations locales, par les corporations religieuses, sont continués par les particuliers. Le territoire de Furnes est riche en pâturages; de fertiles campagnes s'étendent autour d'Ypres et de Courtrai. — La fabrication et le blanchîment des toiles, la fabrique des dentelles et du linge de table sont les principales industries du pays. Courtrai, dont les toiles unies sont connues dans toute l'Europe, Bruges, Ypres, Ménin, Roulers, etc., sont les lieux où il se fait la plus grande fabrication de toiles ; les dentelles se travaillent à Bruges, à Ypres, à Courtrai, à Ménin.

Histoire. — L'histoire de cette province se confond avec celle de la Flandre, dont le résumé se trouve à l'article suivant. — Sous l'Empire français, la Flandre occidentale forma le *département de la Lys.*

FLANDRE ORIENTALE.

La province de la Flandre orientale est bornée au N. par la Zélande hollandaise, à l'O. par la Flandre occidentale, au S. par le Hainaut, à l'E. par le Brabant et la province d'Anvers. Elle comprend les villes de Gand, de *Termonde*, d'*Alost*, de *Ninove*, de *Grammont*, d'*Audenarde*, de *Lokeren*, de *Saint-Nicolas*, etc.

Dans la partie qui avoisine la Flandre occidentale, le sol est plat et uni ; il offre quelques collines dans le S. E.

La Flandre a été souvent proclamée comme la terre classique de l'agriculture. Le cultivateur actif et intelligent s'aide de tous les moyens d'amendement des terres ; il va chercher des fumiers au loin; il en fait venir de la Zélande. Le *pays de Waes* (*V.* p. 199), cultivé avec autant de soin qu'un potager, est un des plus fertiles de l'Europe. La Flandre produit un très-beau lin ; le filage et le tissage fournissent du travail aux femmes et aux enfants de la campagne. Les principales branches de l'industrie sont : les toiles,

Digitized by Google

les étoffes de laine et de coton, les dentelles, la filature de coton, etc.

Histoire. — Cette riche province, qui a joué un rôle si important dans l'histoire de la Belgique, était dans le principe appelée la Ménapie. Le pays était couvert d'immenses forêts, dont quelques restes se voient encore près d'Ypres et de Poperinghe. Sous les Mérovingiens, le pays était gouverné par des officiers *forestiers* nommés par les rois de France. Charles le Chauve, à qui la Flandre était échue après le partage de la monarchie de Charlemagne, la donna pour dot à sa fille qu'avait enlevée le forestier Baudouin (Baudouin Ier), surnommé Bras de fer, à cause de sa bravoure à combattre les Normands (V. p. 203, 239). L'empereur Henri II donna, en 1007, à Baudouin IV l'investiture du territoire de Valenciennes et des îles de la Zélande. Là commence le lien féodal entre la Flandre et l'Allemagne, lien féodal qui devient double, puisqu'elle relevait déjà de la France. Cela donna lieu, dans la suite, à des guerres sanglantes.

Plusieurs comtes de Flandre firent partie des croisades, entre autres Baudouin IX, qui hérita du Hainaut et de la Flandre. Il prit la croix, en 1201, dans l'église Saint-Donat de Bruges; il s'embarqua à Venise, et, étant entré, en 1204, à Constantinople, il fut nommé par les croisés, sous le titre de Baudouin Ier, empereur de Constantinople. (Cet empire des Latins dura 58 ans.) Il fut pris par les Bulgares, en 1205, sous les murs d'Andrinople, et jeté dans un cachot. On prétend qu'ayant résisté aux séductions de la femme du roi des Bulgares, qui lui proposait d'assassiner son mari, celui-ci, excité par la reine, fit couper à Baudouin les bras et les jambes et le fit abandonner, ainsi mutilé, dans un champ, où il périt, en 1206, âgé seulement de 35 ans. Pendant ce temps, la Flandre était livrée à l'anarchie. Le roi de France, Philippe Auguste, fit épouser Jeanne, fille de Baudouin, au comte Ferrand (de Portugal). Celui-ci, ayant gagné l'affection des Flamands, se ligua avec le roi d'Angleterre contre Philippe Auguste, qui marcha sur la Flandre et y gagna la bataille de Bouvines (27 juillet 1214). Le comte Ferrand y fut fait prisonnier et retenu captif en France. Philippe Auguste, quoiqu'il eût pu s'emparer de la Flandre, en laissa le gouvernement à Jeanne. En 1279, la Flandre fut séparée du Hainaut. A la mort de Jeanne (1244), son héritage

Digitized by Google

échut à sa sœur Marguerite, qui avait épousé, en secondes noces, Guillaume de Dampierre, seigneur de Bourgogne. La guerre, qui s'alluma entre les enfants de ses deux lits, ensanglanta le pays. Gui de Dampierre, fils de Marguerite, lui succéda (1278) dans le gouvernement de la Flandre. Ses exactions soulevèrent contre lui les communes de Flandres, qui, enrichies par l'industrie, et fortes par l'esprit d'association, aspiraient à l'indépendance. Les intrigues du roi de France, Philippe le Bel, excitèrent le mécontentement. La Flandre fut confisquée par lui, en 1300. Les villes se lassèrent bientôt du joug des seigneurs français, qui, « accoutumés à tenir les classes inférieures dans une dépendance absolue, ne comprenaient pas les droits dont elles jouissaient en Flandre. » Bruges se révolta la première (*V.* p. 239), et les Français éprouvèrent une sanglante défaite à la bataille de Courtrai (*V.* p. 266). Un des successeurs de Gui de Dampierre fut un de ses petits-fils, Louis de Crécy, qui eut aussi à lutter contre les révoltes des villes de la Flandre, où l'esprit devenait de plus en plus démocratique C'est ici que se placent les faits relatifs à Artevelde (*V.* p. 204). Louis de Male, fils de Louis de Crécy, lui succède, en 1346. Son luxe et ses impôts soulèvent les Gantois, dont une partie, nommée les Chaperons-Blancs, s'arment contre lui; le commandement est décerné à Philippe Artevelde (*V.* p. 205). Louis de Male implore le secours de son neveu, le duc de Bourgogne. Il meurt en 1384, et sa fille Marguerite épouse le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi (fils du roi de France, Jean II). Dès lors la Flandre, réunie à la Bourgogne, suivit les destinées des autres provinces (*V.* ci-après, le *Résumé historique*). — Sous l'Empire français, la Flandre orientale formait, avec quelques communes de la Zélande, le *département de l'Escaut.*

HAINAUT.

La province du Hainaut est bornée au N. par les deux Flandres et par le Brabant, à l'E. par la province de Namur, au S. et à l'O. par la France. Elle comprend les villes de MONS, *Tournay*, *Charleroi*, *Ath*, *Soignies*, etc. Le sol est fertile, il est montueux vers le S. et l'E. Le sous-sol est riche en charbon de terre ; les principaux bassins et les centres d'exploitation les plus actifs sont autour de Mons et de Charleroi (*V. Géologie*, p. XXXV-XXXVI, et

Digitized by Google

l'*Itinér.*, p. 33, p. 284). L'industrie, s'emparant de ce puissant auxiliaire,a pris de grands développements dans les provinces. A côté des houillères se sont élevés des hauts fourneaux, un grand nombre d'établissements où l'on travaille le fer, et de fabriques diverses.

Histoire. — Cette province fit anciennement partie du pays des Nerviens, l'un des vingt-quatre peuples qui habitaient la Belgique au moment de la conquête par les Romains. Elle fut comprise dans l'Empire des Francs, et Tournay en fut un moment la capitale. Ce n'est qu'au VII^e siècle qu'elle prit le nom de Hainaut, donné au territoire arrosé par la petite rivière la Haine (qui se jette dans l'Escaut à Condé (France) après un parcours de 70 kilom.). Ce pays, sous le nom de *Hanoium*, échut au roi Charles le Chauve, dans le partage de la monarchie de Charlemagne. Dès le v^e siècle le Hainaut avait des comtes particuliers; il fut érigé en comté héréditaire, à la fin du IX^e siècle, pour servir de barrière contre les incursions des Normands. Rénier, premier comte du Hainaut, fut vaincu par Rollon, chef des Normands. Il fut créé duc de Lotharingie par Charles le Simple, en 912. Le Hainaut fut momentanément réuni à la Flandre, en 1032, par le mariage de Richilde, fille de Rénier IV, avec le fils du comte de Flandre; mais par son administration tyrannique, pendant la minorité de ses fils, elle s'aliéna la Flandre. Beaudouin V réunit par un autre mariage les deux comtés (il fit mettre sur son sceau l'inscription de: *Balduini comitis Flandriæ et Hannoniæ et Marchionis Namurcensis*). Ils restèrent unis sous les comtes de Flandre depuis 1191 jusqu'en 1279. On a vu dans l'article précédent, consacré à la Flandre, que les enfants que Marguerite (fille de Baudouin IX, empereur de Constantinople) eut de deux mariages, se disputèrent son héritage: Gui de Dampierre eut la Flandre et Jean d'Avesnes, petit-fils de Marguerite, s'établit dans le Hainaut. Il conserva les comtés de Hollande et de Zélande dont il avait hérité en 1299, et qui restèrent depuis lors unis au Hainaut. Le dernier comte de Hainaut fut Guillaume VI, qui mourut en 1417, laissant pour héritière une fille âgée de seize ans, dont les aventures romanesques remplissent les dernières années de l'histoire du Hainaut. Elle se maria à son cousin Jean IV, duc de Brabant, du même âge qu'elle. L'évêque de Liége,

Digitized by Google

Jean de Bavière (*V.* p. 358), oncle paternel de Jacqueline, voulut lui enlever le Hainaut, la Hollande, la Zélande et la Frise, prétendant que c'étaient des fiefs masculins dévolus à l'empire. Jacqueline, pour lui résister, se mit à la tête de ses troupes et fit preuve d'activité et de courage, tandis que la lâcheté de son mari excitait son aversion, que de mauvais traitements rendirent bientôt insurmontable. Elle demanda au pape la cassation de son mariage ; et, étant passée en Angleterre pour implorer des secours, elle conçut une vive passion pour Humphrey de Glocester, frère du roi Henri V, et l'épousa avant que sa première union fût annulée; ils firent leur entrée solennelle dans le Hainaut. Mais le duc de Brabant, son premier époux, vint assiéger Jacqueline dans Mons; gardée à vue pendant quelque temps à Gand, elle s'échappa, gagna la Hollande et recommença la guerre. De son côté le duc de Bourgogne, Philippe le bon, s'était fait déclarer administrateur de la Hollande, de la Zélande et de la Frise. Le duc de Glocester, accourant au secours de Jacqueline, débarqua en Zélande avec 3000 Anglais et fut défait par la flotte bourguignonne. Après avoir vainement encore soutenu la lutte, Jacqueline dut faire l'abandon de ses États à son cousin germain Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1428). Jacqueline, retirée à Tergoët, s'éprit d'un jeune seigneur hollandais, Frans van Borsellen, et, ses deux premiers maris étant morts, elle l'épousa secrètement. Philippe le Bon se rendit aussitôt à la Haye et s'empara par trahison de Borsellen. Jacqueline, pour sauver les jours de son mari, fit une renonciation définitive de tous ses États en faveur du duc de Bourgogne. Elle mourut en 1436 à l'âge de trente-six ans, et n'ayant point eu d'enfants de ses mariages. Dès lors le Hainaut n'a plus d'existence propre, et son histoire se confond dans celle de la Belgique. — Sous l'Empire français, le Hainaut formait le *département de Jemmapes.*

NAMUR.

La province de Namur est bornée, au N., par la Flandre ; au N. E., par la province de Liége ; à l'E. et au S. E. par le Luxembourg ; au S., par la France, et à l'O., par le Hainaut. Elle comprend les villes de NAMUR, *Dinant*, *Philippeville*. Le sol est d'aspect varié et entrecoupé de vallées. La région du S. E., qui fait

Digitized by Google

partie de l'Ardenne, est montueuse et boisée. Les bords de la Meuse offrent des sites agréables; les plaines et les plateaux y sont bien cultivés et productifs. Le sol est riche en minerais et particulièrement en minerais de fer. L'exploitation des mines et carrières, la fabrication du fer, les forges, la coutellerie y forment des branches importantes de l'industrie.

HISTOIRE. — Quand César fit la conquête de ce pays, il était habité par les Attuatiques, l'une des vingt-quatre nations de la confédération; il fit partie plus tard du royaume des Francs. Il eut des comtes héréditaires à partir du XI^{e} siècle. Plusieurs comtes de Namur furent appelés, par leur naissance, à succéder, sur le trône de Constantinople, à l'empereur Baudouin (V. p. LI). En 1262, Baudouin II, ayant besoin d'argent pour défendre Constantinople menacée par les Grecs, vendit le comté de Namur à Gui de Dampierre, comte de Flandre, qui le transmit à ses héritiers. Le dernier comte de la race de Gui de Dampierre fut Jean III, qui vendit, en 1421, son domaine à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pour 32 000 écus d'or. Le comté de Namur a suivi depuis les destinées des autres provinces acquises par la maison de Bourgogne. — Sous l'Empire français, la province de Namur formait le *département de Sambre et Meuse*.

LIÉGE.

La province de Liége est bornée au N. par le Limbourg belge et hollandais; à l'E., par la Prusse Rhénane; au S., par les provinces du Luxembourg et de Namur; à l'O., par la province de Namur et le Brabant. Elle comprend les villes de LIÉGE, *Huy*, *Verviers*. — L'aspect du pays est très-varié; il est montueux au S. et à l'E. Il renferme des vallées fertiles et bien cultivées, et offre des sites pittoresques le long du cours de la Meuse et de la Vesdre, et vers *Spa* et la région de l'Ardenne. — La houille forme la principale richesse industrielle de la province avec des mines de fer, de cuivre, de plomb, de calamine (zinc).

HISTOIRE. — Les origines de l'ancien évêché de Liége sont très-obscures. Pour les traits principaux de cette histoire, voir l'*Itinéraire*, p. 357 et suivantes. — Sous l'Empire français, la province de Liége formait une partie du *département de l'Ourthe*.

Digitized by Google

LIMBOURG.

La province de Limbourg est bornée au N., par la Hollande ; à l'E., par le duché hollandais de Limbourg ; au S., par la province de Liége ; à l'O., par les provinces de Brabant et d'Anvers. Elle renferme les villes de HASSELT, *Saint-Trond*, *Tongres*, *Maeseyck*. — Le sol, généralement plat et uni, n'offre au N. que du sable et des bruyères, qui se rattachent à la *campine* d'Anvers. Les terres labourables y sont productives ; la culture s'y étend et fait des progrès. Les distilleries, la fabrication d'eaux-de-vie de grains, sont une des grandes industries de cette province.

HISTOIRE. — Le Limbourg a eu les limites les plus variables ; il s'est étendu fort loin du côté du Rhin et au delà de la Meuse. Après 1830, il a été séparé en deux parties dont l'une, le duché de Limbourg, appartient à la Hollande. Au milieu des changements de noms et de limites, la ville de Limbourg ne fait même plus aujourd'hui partie de la province à laquelle elle a donné son nom ; elle est comprise dans la province de Liége. — Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XIe siècle que l'histoire de Limbourg commence à se débrouiller. On regarde Waleran Ier comme le premier comte héréditaire. Ayant fait relever, en 1061, les ruines d'un château, entouré d'habitations, et situé sur la rive g. de la Vesdre, en un lieu appelé *Lymburg* ou *Leinburg* (place forte sur l'eau), il prit le nom de son château et l'étendit au territoire ; telle fut l'origine du comté de Limbourg. Ses descendants, en qualité de membres de l'empire germanique, furent impliqués dans toutes les querelles des empereurs. Le Limbourg fut érigé en duché. Le dernier duc fut Waleran IV, mort peu après en 1279, ne laissa qu'une fille, Ermengarde, qui mourut bientôt elle-même sans enfants, après avoir été mariée à Renaud, comte de Gueldre. Adolphe, comte de Berg, revendiqua l'héritage de sa cousine germaine ; mais dans l'impossibilité de défendre ses droits, il les vendit à Jean Ier, duc de Brabant. Pendant tous ces conflits, le Limbourg tomba dans l'anarchie ; une longue lutte s'engagea entre Jean et Renaud. Les princes de l'Europe essayèrent vainement d'y mettre un terme. Renaud vendit à son tour ses droits à Henri III, comte de Luxembourg. Cette substitution ralluma la guerre plus furieuse que jamais ; elle fut décidée, le

Digitized by Google

5 juin 1288, dans la sanglante bataille de Woeringen, près de Cologne, où combattit toute la chevalerie d'entre Meuse et Rhin. Le duc de Brabant et le comte de Luxembourg s'y attaquèrent avec acharnement, s'y prirent plusieurs fois corps à corps. La victoire resta à Jean Ier, et le Limbourg resta depuis annexé au duché de Brabant jusqu'en 1794. — Sous l'Empire français, cette province, avec des limites plus étendues, formait le *département de la Meuse inférieure*.

LUXEMBOURG.

La province du Luxembourg est bornée au N., par celle de Liége, à l'E., par la Prusse Rhénane et le grand-duché du Luxembourg ; au S., par la France ; à l'O., par la province de Namur. Elle comprend les villes d'Arlon, de *Bastogne*, *Marche*, *Neufchâteau* et *Virton*. — Le sol est élevé, entrecoupé de montagnes, de vallées profondes entre lesquelles s'étendent de vastes plateaux; une partie de la province abonde en forêts. L'Ardenne (*V.* p. 336) est une des parties les moins fertiles de la Belgique. Elle élève beaucoup de moutons et de porcs. Sa principale industrie est celle de l'exploitation du fer.

Histoire. — La province du Luxembourg ne se compose que d'une partie de l'ancien duché de ce nom. On pense que le premier comte héréditaire fut Sigefroid, fils du comte d'Ardenne ; il mourut en 998. Sa dynastie finit en 1136, à Conrad II; et ce fut un comte de Namur, Henri l'Aveugle, qui hérita comme proche parent, et devint la tige de la seconde race des comtes du Luxembourg. Cette seigneurie fut érigée en duché, en 1353, par le comte Charles IV, qui fut appelé à l'empire, et céda le Luxembourg à son frère Wenceslas (cette maison donna encore à l'empire Henri VII, Wenceslas II, Sigismond et Albert; trois rois à la Bohême et deux à la Hongrie). En 1442, le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui semblait destiné à englober successivement toutes les provinces qui forment la Belgique actuelle, se fit céder aussi le Luxembourg par la duchesse Élisabeth qui mourut sans enfants. — Le Luxembourg fut démembré, en 1659, par le traité des Pyrenées, qui donna à la France Thionville, Montmédy, etc.... Diminuée de certaines portions de territoires, elle forma, sous l'Empire français, le *département des forêts*. Elle subit un nouveau

Digitized by Google

démembrement en 1831 : la partie allemande (avec les villes de Luxembourg, Diekirch, Wilez, Vianden, Echternach, etc....), sous le titre de GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG, fut cédée au roi des Pays-Bas. La partie wallonne forme la province belge de Luxembourg.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA BELGIQUE.

« On s'est donné beaucoup de peine pour découvrir l'étymologie du nom des *Belges*, quant à moi, dit M. Alfred Maury (*Revue germanique*, 31 octobre 1859), je suis disposé à y voir une forme de l'allemand *volk*, *folk*, peuple; mot qui se retrouve dans toutes les langues européennes avec un sens analogue[1]. » —La confédération des Belges franchit le Rhin environ 400 ans avant l'ère vulgaire, et ils vinrent s'établir dans la Gaule, déja occupée par les Galls et autres races, qui les désignaient sous le nom de *Bolg*, *Volk* (*Volgæ* et *Volcæ* dans les manuscrits de César). On s'accorde généralement à regarder la peuplade des Bolgs comme celtique et non comme germanique. Le territoire qu'ils occupaient était bien plus étendu que celui de la Belgique actuelle. Couverts par des marais et par des forêts impénétrables, ces peuples belliqueux opposèrent une grande résistance à César qui les soumit, l'an 51. On peut lire le récit de cette lutte dans les commentaires du grand capitaine. Ce pays sous le nom de Belgique, devint une des grandes divisions de la Gaule sous César; elle comprenait d'abord les contrées qui s'étendent entre l'Océan, le Rhin, la Marne et la Seine. Ces limites furent changées sous Auguste et plus tard il y eut deux provinces Belgiques.

La domination romaine durait depuis 450 ans, lorsqu'au v^e siècle les Franks firent irruption dans la Gaule.

C'est de la Belgique que sort l'invasion de barbares qui va fonder la nation française. C'est encore la Belgique qui fut le berceau de la dynastie Carlovingienne (Pépin de Landen, *V.* p. 134, Pépin de Herstal, *V.* p. 380). Pendant cette période la dénomination de Belgique a disparu. Elle fait partie du royaume des Franks; c'est le royaume de Soissons, de Metz; c'est l'*Austra-*

1. Anglo-saxon *folc*; vieux français *foulque*, troupeau; lithuanien *pulkas*; slave *polk*; latin *vulgus*; grec ὄχλος; dialecte crétois πόλχος.

sie. En 843 elle est enclavée dans le royaume de Lothaire, la *Lotharingie* (Lorraine).

Au commencement du septième siècle la Belgique était encore païenne. (*V.* p. 203, les *Prédications de saint Amand*). Mais bientôt elle se couvrit de nombreuses fondations religieuses. « Les femmes, dit M. Moke, déployèrent le même zèle. Sainte Gertrude, sainte Begge (*V.* p. 62), sa sœur; leur mère Iduberge, veuve de Pépin de Landen, et leurs cousines sainte Waudrue et sainte Aldegonde, qui étaient toutes du rang le plus élevé, consacrèrent leurs richesses à bâtir ou à doter des monastères, dont plusieurs devinrent le berceau de villes considérables. »

La faiblesse des descendants dégénérés de Charlemagne et la désolation répandue en Belgique par les incursions continuelles des Normands au IXe siècle, enhardirent les seigneurs à se rendre indépendants de la suzeraineté soit de la France, soit de l'Allemagne. Ainsi se formèrent successivement les *comtés de Flandre,* de *Hainaut*, de *Namur*, et ceux de *Louvain* ou de *Brabant,* de *Luxembourg* et de *Limbourg*, qui plus tard furent érigés en duchés. L'histoire des différentes seigneuries entre lesquelles la Belgique fut partagée au moyen âge, présente un tableau de luttes sans intérêt et une complication embarrassante. Outre le résumé sur l'*Histoire des Provinces* (p. XLVII-LVII), on trouvera quelques détails aux articles particuliers consacrés aux principales villes.

En dehors de leurs divisions intestines, on voit les Belges prendre part en Orient aux croisades; jouer un rôle, tantôt comme auxiliaires, tantôt comme ennemis, dans les guerres entre la France et l'Angleterre et en même temps s'enrichir par le commerce et l'industrie. (*V.* plus loin : *Aperçu sur l'histoire du commerce de la Belgique*.)

L'établissement des *communes*, puis l'institution des *corps de métiers* qui finirent par dominer, introduisent à partir du XIIe siècle un nouvel élément de lutte. Toutefois, « les communes belges ne ressemblent ni à celles du nord de la France, dont la révolte était l'unique origine, ni à celles du midi et de l'Italie, où elles étaient dues au souvenir de l'ancienne municipalité romaine. En Belgique elles naquirent insensiblement du bon vouloir des princes. » Ceux-ci en échange des chartes de constitution et des privilèges accordés, obtenaient des communes des redevances

pécuniaires et un service militaire. C'est à partir de cette époque que les villes, ayant le droit d'élire leurs magistrats, bâtirent ou élargirent leurs enceintes de murailles; et construisirent des halles, des maisons de ville et des beffrois élevés. Mais si elles défendaient avec énergie leur indépendance et développaient leur prospérité, les diverses communes restaient isolées et leurs dissensions augmentaient leur faiblesse.

L'avénement des princes de la *maison de Bourgogne* changea la condition politique du pays; leur pouvoir centralisateur fit entrer la Belgique dans une ère nouvelle de prospérité. Son histoire se confond alors avec celle de la Hollande.

On sait que Jean II, roi de France, légua la Bourgogne à son fils *Philippe le Hardi*, qui avait courageusement combattu à côté de lui à la bataille de Poitiers, étant âgé de quinze ans. Ce prince fut la tige des ducs de Bourgogne de la seconde race. Par son mariage avec *Marguerite*, fille unique de *Louis de Male*, mort en 1384 (*V. Flandre orientale*, p. XLVIII), il réunit la possession des deux Bourgognes, de la Flandre et de l'Artois. La maison de Bourgogne acquit successivement les diverses provinces belges : Namur, en 1421; le Brabant et le Limbourg, le marquisat d'Anvers, en 1430; le Hainaut, la Hollande, la Zélande et la Frise, en 1436, et le Luxembourg, en 1442 et 1462. Elle resta en possession des Pays-Bas jusqu'en l'année 1477, où *Marie*, fille unique de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, épousa l'archiduc *Maximilien*, fils de l'empereur Frédéric III, et par cette alliance célèbre, qui fut cause d'une lutte de deux siècles, ces mêmes provinces passèrent à la *maison d'Autriche* qui les conserva pendant 320 ans.

Dans l'intervalle de la domination bourguignonne se placent plusieurs événements importants : La défaite de la commune de Liége par Jean sans Peur (*V.* p. 358); la révolte des Gantois sous Philippe-le-Bon (*V.* p. 205); la ruine de Liége, par Charles le Téméraire, événement célèbre et dans lequel figure peu honorablement notre roi Louis XI. (*V.* p. 358 et suivantes.) Le règne de ce dernier duc de la maison de Bourgogne fut fécond en calamités pour les villes et pour l'industrie et le commerce.

A sa mort (1477), Marie, sa fille unique, se trouva exposée tout à la fois aux révoltes de ses sujets et aux attaques de Louis XI, qui envahit la Bourgogne. Mais il se trouva arrêté dans ses projets

Digitized by Google

de conquête par le mariage de Marie avec Maximilien. Marie étant morte d'une chute de cheval, en 1482, Maximilien fut reconnu tuteur de ses enfants en bas âge; mais les Gantois, sous la garde desquels ils étaient, refusèrent de ratifier ce choix. Il soumit les villes flamandes révoltées; mais en 1488, il fut arrêté et emprisonné à Bruges (*V.* p. 241), à la suite d'une nouvelle révolte des *métiers*. (*V. Sur les métiers*, p. 44.)

Maximilien fut appelé au trône d'Allemagne en 1493; il laissa la régence des Pays-Bas à son fils *Philippe le Beau*. Bientôt le double mariage de ce jeune prince et de sa sœur Marguerite avec les enfants du roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille, contribua à étendre les relations commerciales des Pays-Bas avec l'Espagne et les Indes, en même temps qu'il préparait la grandeur future de la maison de Habsbourg. Philippe le Beau mourut en 1506 en Espagne, où il avait été recueillir la succession au trône, et sa femme, Jeanne la Folle, acheva de perdre la raison.

Leur fils, nommé depuis *Charles-Quint*, était né à Gand, en l'an 1500. (*V.* p. 205.) Pendant sa minorité le gouvernement des Pays-Bas fut confié à sa tante *Marguerite*. Sous la sage administration de cette princesse éclairée le pays jouit d'un calme heureux. Elle mourut en 1530, et Charles-Quint nomma pour lui succéder sa sœur *Marie*, veuve du roi de Hongrie, princesse ayant de l'énergie, mais moins d'habileté. En 1536, à l'occasion d'un subside demandé par elle, les métiers de Gand se révoltèrent (p. 206). Charles-Quint obtint de traverser la France; il retira à la ville ses priviléges et fit décapiter vingt-cinq des plus mutins. — Vers la fin de son règne, Henri II, roi de France, faisant alliance avec les protestants, envahit la Lorraine, et, pour se venger des ravages des troupes impériales en Picardie et en Champagne, fait entrer ses troupes dans le Luxembourg et elles exercent sur les villes des provinces de Namur, du Hainaut, du Brabant et sur les châteaux, des ravages dont on trouvera plusieurs fois les traces dans cet itinéraire.

La Belgique, ayant pour souverains des rois d'Espagne résidant au loin, était destinée à être gouvernée par des espèces de vice-rois. *Philippe II*, successeur de Charles-Quint, confia le gouvernement des diverses provinces aux principaux seigneurs, au-des-

Digitized by Google

sus desquels il plaça comme gouvernante du pays, *Marguerite*, duchesse de Parme, fille de Charles-Quint, et femme d'Octave Farnèse. Il lui donna pour guide un conseil d'État dont faisaient partie les comtes d'*Egmont* et de *Hornes*, et *Guillaume de Nassau*, qui devaient bientôt jouer un rôle politique important.

La Belgique était parvenue au plus haut degré de bien-être et d'opulence; mais la réforme religieuse, qui troublait l'Europe, vint jeter de nouveaux ferments de sédition dans les villes, si faciles d'ailleurs à se révolter. Philippe II voulut sévir contre les protestants. La duchesse chercha vainement à désarmer les mécontents par des concessions. Guillaume de Nassau, gouverneur particulier de la Hollande, de la Zélande et d'Utrecht, cachant ses desseins, excitait la résistance; il se mit secrètement à la tête des mécontents, qui rédigèrent l'acte appelé le compromis, où ils exposaient leurs griefs. Plus de deux mille signatures furent recueillies contre le rétablissement de l'inquisition. Le 5 avril 1566, plus de trois cents gentilshommes se réunirent à Bruxelles et présentèrent à la gouvernante une requête par laquelle ils demandaient l'abolition des édits contre les protestants. Marguerite de Parme fut effrayée; le comte de Berlaymont lui ayant dit qu'elle ne devait pas céder à des *gueux*, les confédérés adoptèrent ce nom, qui désigna plus tard en Belgique le parti protestant.

Vers cette époque étaient venus d'Allemagne, de France et d'Angleterre une foule de luthériens, de calvinistes et d'anabaptistes qui ameutèrent la populace et commirent d'affreux désordres (*V.* p. 160, 207), saccageant les abbayes, dévastant les églises. Anvers, Gand, Tournay ne furent pas plus épargnés que les villes du Brabant. L'horreur qu'inspirèrent ces excès affaiblit la confédération. Le comte d'Egmont chercha à les comprimer avec rigueur. Le gouvernement ayant demandé un nouveau serment de fidélité au roi, le prince d'Orange refusa de le prêter et se retira en Allemagne. On raconte que n'ayant pu décider d'Egmont à le suivre, et celui-ci, dans une dernière entrevue, lui ayant dit: Adieu, prince sans terre, » Guillaume lui répondit: « Adieu, comte sans tête, » ne se doutant pas de la prophétie terrible de ces paroles.

Philippe II envoya le *duc d'Albe* pour exercer de sévères répressions. Dix-huit jours après son arrivée à Bruxelles (22 août 1567),

Digitized by Google

il fit arrêter les comtes de Hornes et d'Egmont, auxquels il avait donné jusque-là des marques de confiance. Il institua, pour connaître des crimes politiques, un *conseil des troubles*, que le peuple désigna sous le nom de *tribunal de sang*. La duchesse de Parme se retira en Italie et abandonna le pays aux sévérités de l'impitoyable duc d'Albe. Les exécutions se multiplièrent. Le 5 juin 1568, les comtes d'Egmont et de Hornes furent décapités sur la grande place de Bruxelles. Dix-huit gentilshommes avaient également péri sur l'échafaud quelques jours avant. Avec la terreur, les émigrations redoublèrent. La révolte s'organisa de toutes parts; des bandes armées sortaient la nuit des bois et des marais pour piller les châteaux et les églises. C'étaient les *gueux des bois;* des pirates ou *gueux de mer* opéraient des descentes meurtrières sur les côtes. Le rusé prince d'Orange, exploitant à son profit toutes ces résistances et s'appuyant sur les calvinistes de France et d'Angleterre, leva l'étendard de la révolte; mais le duc d'Albe défit une partie de ses troupes, sans s'exposer aux chances d'une bataille. Il manquait d'argent; les impôts extraordinaires dont il frappa le pays exaspérèrent encore la haine que l'on portait aux Espagnols. Des plaintes furent portées à Philippe II, qui reconnut l'impuissance de la politique qu'il avait suivie. Le duc d'Albe repartit pour l'Espagne, en 1573, se vantant d'avoir fait périr par la main du bourreau plus de dix-huit mille personnes.

Requésens, qui succéda au duc d'Albe, esprit modéré et conciliant, s'appliqua vainement à faire disparaître les motifs de plaintes. Il mourut à la peine (1576), et sa mort fut le signal d'une effroyable anarchie, augmentée par les brigandages des soldats espagnols, à qui plus de six mois de paye étaient dus. Le 4 novembre 1576, leur fureur s'exerça dans la ville de Gand. (*V.* p. 160-161.)— Le 8 novembre fut signée *la pacification de Gand*, acte par lequel les diverses provinces promettaient de se secourir mutuellement, de chasser les Espagnols et d'assembler les états généraux. Le célèbre *Don Juan d'Autriche*, frère naturel de Philippe II, ayant mission de rétablir la paix à tout prix, promit une amnistie générale et éloigna les soldats espagnols et italiens. Mais les confédérés n'avaient pas posé les armes. Don Juan, menacé, s'empara par surprise de la citadelle de Namur; les états se prononcèrent aussitôt contre lui et firent alliance avec le prince

d'Orange. Don Juan mourut le 1er septembre 1578 (*V.* p. 347) et laissa le gouvernement général des Pays-Bas à son neveu ***Alexandre Farnèse***, duc de Parme, prince d'une valeur renommée et habile politique. Il ne restait à l'Espagne que les provinces de Luxembourg, de Limbourg et de Namur; mais une scission était imminente entre les provinces du Nord et celles du Sud. Farnèse sut en tirer parti, ainsi que de l'antipathie qui existait entre les *Wallons* et les *Flamands*, et de la défiance que le prince d'Orange inspirait aux Belges en général. Les provinces où dominait le parti catholique se réunirent au duc de Parme. D'un autre côté, les provinces du Nord, la Hollande, la Zélande, Utrecht, une partie de la Frise, formèrent la fameuse *union d'Utrecht* (janvier 1579) qui devint la base constitutive de la république des Provinces-Unies. Le duc de Parme prit Maëstricht, soumit Malines, s'empara de Tournay (*V.* p. 273). *Guillaume de Nassau*, dont la tête avait été mise à prix par Philippe II, fut assassiné en 1584. Son fils, *Maurice*, âgé de dix-huit ans, lui succéda dans la confiance des états. Gand, Bruxelles, Anvers (*V.* p. 161) se soumirent successivement à l'autorité du duc de Parme, qui mourut (1592), ayant rétabli sous l'autorité de Philippe II l'étendue de la Belgique actuelle.

Le monarque espagnol érigea les Pays-Bas en province indépendante de l'Espagne sous le gouvernement de son neveu l'archiduc *Albert d'Autriche*, archevêque de Tolède, qui, renonçant à ses dignités ecclésiastiques, épousa *Isabelle*, fille de Philippe II. L'administration de ces *souverains* fut douce et paternelle. Albert dut soutenir contre Maurice une guerre désastreuse et qui traina en longueurs par suite de l'épuisement des deux partis. Enfin, par l'influence de la France, une trêve de douze ans fut conclue, et les archiducs, tant en leur nom qu'en celui du roi d'Espagne, reconnurent l'indépendance des *Provinces-Unies*. Cet intervalle de repos réparateur fut un bienfait pour le pays après tant de souffrances. Cependant les Hollandais restaien maitres de la mer, tandis que les Belges voyaient leur navigation détruite et leur prospérité déchue. L'ordre fut rétabli, les églises se relevèrent. Les beaux arts refleurirent et le génie de Rubens jeta un éclat glorieux. L'archiduc mourut sans enfants en 1621 et Isabelle en 1633. La Belgique fit retour à l'Espagne, qui continua à y envoyer

Digitized by Google

des gouverneurs. Ceux-ci eurent à lutter contre la Hollande et contre la France. Par la *paix de Munster* (1648) entre l'Espagne et la Hollande, cette dernière conserva ses conquêtes et exigea la fermeture de l'Escaut. (V. p. 161.)

Onze ans plus tard, la *paix des Pyrénées* (1659) adjugea à Louis XIV l'Artois et plusieurs villes des autres provinces (Gravelines, Landrecies, le Quesnoy, Philippeville, Thionville, etc...). « C'était, dit M. Moke, le premier des traités qui devaient morceler coup sur coup la Belgique. Depuis ce temps, Louis XIV revint sans cesse à la charge pour arracher de nouveaux lambeaux de nos provinces affaiblies. » En 1666, il réclama, au nom de sa femme, en vertu du droit de dévolution, le Brabant, le Hainaut, le Limbourg, Namur, etc.... « La conquête de la Belgique paraissait une nécessité au gouvernement de Louis XIV, sa capitale se trouvant découverte du côté du Nord, tant qu'une armée pourrait y arriver en quelques jours de marche. » Le *traité d'Aix-la-Chapelle* (1668) assura à la France ses nouvelles conquêtes. Mais bientôt abandonnant la politique d'intérêts, par orgueil il ressuscita la politique de religion et se lança dans une guerre impolitique contre la Hollande. « Presque toute l'Europe s'étant armée contre lui, la Belgique devint le théâtre de la guerre pendant cinq années consécutives. La plupart de nos villes furent prises, dit M. Moke, le pays livré au pillage et la population décimée, sans que les efforts du monarque ambitieux obtinssent un résultat définitif. » La *paix de Nimègue* (1678) qui assura à Louis XIV la Franche-Comté, le Cambrésis, Valenciennes, Bouchain, Cassel, Maubeuge, etc..., ne fut qu'une sorte de trêve. Mais Louis XIV épouse secrètement en 1685 Mme de Maintenon, et, sous l'influence dévote de cette femme d'un esprit sec et étroit, qui le domine et le rapetisse, il révoque cette même année l'édit de Nantes; et cette mesure oppressive contre les protestants de France prépare sa décadence en lui aliénant l'Europe. En 1686, la *ligue d'Augsbourg* réunissait contre la France l'empereur d'Allemagne, les rois d'Espagne et de Suède, les Provinces-Unies, les électeurs Palatin et de Saxe, et bientôt après le duc de Savoie et l'électeur de Bavière. La guerre recommença plus terrible. La Belgique en fut de nouveau le théâtre. « De 1689 à 1697 des flots de sang coulèrent, et le pays souffrit des maux incalculables. » D'inutiles destructions furent exercées

Digitized by Google

contre les villes (*V*. p. 45). C'est alors qu'eurent lieu le siége et la *prise de Namur* (*V*. p. 297); que furent livrées la bataille de *Fleurus* (*V*. p. 130), la bataille de *Steenkerque* (*V*. p. 36), la bataille de *Neerwinde* (*V*. p. 134). Cette guerre sans résultat vint aboutir à la *paix de Ryswick* (1697).

Le XVIII^e siècle s'ouvre avec cette longue *guerre de la succession d'Espagne*, acceptée par Louis XIV pour son petit-fils Philippe, duc d'Anjou, et où la France allait avoir à lutter contre l'Europe. Les provinces belges en devinrent encore le champ de bataille. L'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne formèrent une coalition appelée la *grande alliance;* le duc de Marlborough prit le commandement des forces alliées dans les Pays-Bas. En 1702, les alliés s'emparent de Venloo, de Ruremonde, de Liége. Après divers échecs, la bataille de *Ramillies* (hameau sur les confins S. E. du Brabant près de la frontière de la province de Namur), perdue par l'ineptie présomptueuse de Villeroi (1706), enleva la Belgique à la France. Villeroi perdit la tête; il évacua le Brabant, la Flandre; « l'ennemi n'eut qu'à marcher en avant, étonné de ce vertige; il entra à Bruxelles, il entra à Gand, il prit Anvers, Ostende, Ménin, etc.... Il ne resta d'autres places aux Français que Mons et Namur. » La campague de 1708 fut aussi désastreuse pour la France. La ville de Lille fut obligée de capituler. On n'avait fait que « sottise sur sottise, » dit Berwich. « Voilà, dit de son côté Saint-Simon, où conduisit l'aveuglement du choix, l'orgueil de tout faire, la vanité de choisir des ministres et des capitaines tels qu'on ne pût rien leur attribuer, pour ne partager la réputation de grand avec personne; enfin toute cette façon de gouverner qui précipita dans le péril d'une perte entière cet homme pour qui l'on épuisait le marbre et le bronze, pour qui tout était à bout d'encens. »

En 1709, Villars perdit la bataille de Malplaquet (*V*. p. 35), qui nous enleva Mons; mais il obtint quelques avantages en 1711. Bientôt l'heureuse bataille de *Denain*, gagnée par Villars sur le prince Eugène, releva la fortune abaissée des armes françaises. Le *Congrès d'Utrecht* (1713) posa les bases de la paix, complétée par le *traité de Rastadt* (1714), par le *traité de la Barrière* (1715), qui maintenait au profit de la Hollande, sans parler des impôts de guerre à lui payer, un tarif désastreux pour la Belgique. « Par

Digitized by Google

ces traités la Belgique fut donnée à l'empereur d'Autriche. L'Escaut resta fermé ; les Hollandais, conjointement avec les Anglais, obtinrent le privilége de mettre garnison dans les villes de Namur, Tournai, Ménin, Furnes, Ypres, Dendermonde. Ainsi nos provinces, dit M. Moke, déjà ruinées par cette longue suite de guerres qui s'étaient succédé presque sans interruption depuis plus d'un siècle, se trouvaient encore réduites à une nouvelle humiliation. »

L'empereur *Charles VI*, à qui la Belgique était dévolue, lui donna pour gouverneur le prince Eugène de Savoie, qui se fit remplacer par le marquis de Prié, gentilhomme piémontais. Ce fut jusqu'à nos jours la condition malheureuse de ce pays d'être toujours soumis à une domination étrangère, s'exerçant d'une manière intermédiaire et par procuration. Les stipulations humiliantes du traité de la Barrière firent éclater des soulèvements à Malines, à Anvers ; ils se terminèrent à Bruxelles par le supplice d'*Anneessens* (*V.* p. 45). — En 1725, Charles VI nomma gouvernante des Pays-Bas sa sœur, *Marie-Élisabeth*, qui mourut en 1741.

A cette époque la *guerre de la succession d'Autriche* fit de nouveau de la Belgique un champ de bataille pour une lutte où les intérêts qui se débattaient lui étaient étrangers. L'Angleterre et la Hollande défendaient les droits de Marie-Thérèse, fille de Charles VI ; la France soutenait les prétentions de l'électeur de Bavière. En 1744, le maréchal de Saxe, commandant l'armée française, fit en Flandre une belle campagne défensive. En 1745, il gagna, sous les ordres de Louis XV, la bataille de *Fontenoy* (*V.* p. 277), bataille célèbre, mais qui « signifiait autant, écrivait le grand Frédéric, pour la fin de la guerre, que si elle eût été livrée sur le Scamandre. » L'année suivante, toute la Belgique était soumise à Louis XV, et le maréchal de Saxe, poursuivant ses succès, portait la guerre sur le territoire hollandais. Il gagnait la bataille de *Lawfeld* (1747) ; le maréchal de Lowandal prenait d'assaut *Berg-op-Zoom*, place réputée imprenable. En 1748, l'investissement de Maëstricht forçait les alliés à demander la paix. « Les négociations s'ouvrirent à *Aix-la-Chapelle* et elles aboutirent à un traité digne d'une guerre faite, pour ainsi dire, sans but et sans suite. On s'attendait à ce que Louis XV, qui était maître des Pays-Bas, de deux provinces hollandaises, de la Savoie, de Nice,

Digitized by Google

qui avait toutes ses frontières intactes, qui pouvait se glorifier de nombreuses victoires, demanderait quelque partie des Pays-Bas pour indemnité de guerre, et les alliés semblaient décidés à ce sacrifice ; mais, à leur grande surprise, il déclara qu'il voulait traiter non en marchand, mais en roi ; et avec ce mot absurde, par lequel il cachait son empressement à terminer une guerre qui lui dérobait l'argent de ses plaisirs, il ne demanda rien pour prix de nos victoires, rien pour cinq cent mille hommes sacrifiés, pour notre marine ruinée, pour 1200 millions ajoutés à la dette nationale (La Vallée). » Mais si la France ne retirait aucun avantage de toutes ses victoires, d'un autre côté les provinces belges étaient dévastées par les armées de ces princes qui les avaient prises pour théâtre de leurs luttes stériles.

« Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi. »

Marie-Thérèse, restée en possession de la Belgique par le traité d'Aix-la-Chapelle, en confia le gouvernement à son beau-frère, *Charles de Lorraine*, qui se fit aimer des Belges par son caractère affable et son administration débonnaire. L'ordre fut rétabli dans les finances ; l'industrie, les lettres et les beaux-arts furent protégés, et le pays jouit d'une période heureuse de paix après tant d'épreuves. Marie-Thérèse et Charles de Lorraine moururent la même année (1780).

L'empereur *Joseph II*, fils et successeur de Marie-Thérèse, vint visiter la Belgique dans l'année de son avénement, et il résolut de l'arracher au joug de la Hollande et de ranimer son commerce. Il réclama l'ouverture de l'Escaut, souleva d'autres prétentions, fit des menaces, et, avec la versatilité de son caractère, abandonna bientôt ces projets favorables à la Belgique ; se conduisant ici moins en roi qu'en marchand, il se contenta d'une somme de dix millions de florins que lui paya la Hollande.—Joseph II procéda d'une manière intempestive et sans ménagement à des réformes tant religieuses que civiles, qui, introduites brusquement et d'une manière arbitraire, achevèrent de lui aliéner le cœur des Belges, dont ces innovations froissaient les sentiments religieux, les traditions, les usages et les préjugés. Le clergé attaqué fut le premier à se soulever. Les états du Brabant et de la Flandre réclament le rétablissement des couvents supprimés. Plus tard, ils refusent de voter les subsi-

Digitized by Google

des et sont cassés (1789). — Au même moment déjà l'agitation révolutionnaire, qui se manifestait en France, se propageait à la Belgique. La résistance s'organise; la lutte s'engage; les soldats autrichiens sont forcés de se retirer; et la déchéance de l'empereur Joseph II est prononcée. La Belgique craignant une attaque de la part de l'Autriche, envoie des députés à l'Assemblée nationale de France pour réclamer son appui. Mais le mouvement révolutionnaire de part et d'autre avait un principe différent. En Belgique, l'on revendiquait pour l'ancien ordre de choses, on combattait pour la conservation des couvents; l'armée des insurgés avait nommé la sainte Vierge son généralissime. En France, au contraire, on voulait rompre avec le passé, et c'est au tocsin des idées philosophiques du XVIII[e] siècle qu'on s'assemblait pour marcher à la conquête de l'avenir.

Joseph II mourut et eut pour successeur son frère, *Léopold II*. Bien que le nouvel empereur leur offrît la paix avec le maintien de leurs institutions, les Belges, quoique dénués de secours étrangers, persistèrent dans leur résistance. Mais les provinces furent successivement remises sous la domination autrichienne. Une amnistie fut prononcée; les innovations de Joseph II furent supprimées. Mais la désaffection pour la maison impériale inclina encore vers la France révolutionnaire les espérances des mécontents. La *convention de Pilnitz* (août 1791), qui réunissait la Prusse et l'Autriche contre la France, ne fit qu'imprimer une nouvelle impulsion à l'esprit révolutionnaire. *François II* succéda à Léopold en 1792, et les hostilités commencèrent. La Belgique allait encore servir de lice aux armées ennemies. La Fayette et Rochambeau reçurent l'ordre d'envahir la Belgique. Mais nos gardes nationales pleines d'élan manquaient de discipline; le plus grand nombre de nos officiers avaient émigré; plusieurs de nos généraux attachés à la cour n'avaient pas la confiance de l'armée; nos soldats crièrent à la trahison; ils essuyèrent plusieurs échecs. Ils obtinrent bientôt d'éclatantes revanches; la bataille de *Valmy* (20 septembre 1792), gagnée par Kellermann, rejeta l'ennemi hors du territoire français, et celles de *Jemmapes* (*V.* p. 29), gagnée par Dumouriez (6 novembre 1792), ouvrit la Belgique à nos soldats, accueillis d'abord avec enthousiasme. Cet enthousiasme toutefois ne fut pas de longue durée; les Belges, blessés dans leurs croyances

Digitized by Google

religieuses et irrités des violences et de l'anarchie qu'une propagande maladroite leur apportait, se retournèrent vers l'Autriche. Le 18 mars 1793, Dumouriez perdait, contre le prince de Cobourg (oncle du roi actuel des Belges), la bataille de *Nerwinde* (*V.* p. 134),qui nous enleva la Belgique. Au mois de juin de l'année suivante, le prince de Cobourg perdit à son tour la bataille de *Fleurus* (*V.* p. 131); et cette victoire, remportée par Jourdan, assura définitivement la possession de la Belgique à la France.

Le 1er octobre 1795, la *réunion de la Belgique* et de la principauté de Liége à la *République française* fut solennellement prononcée. Le territoire conquis fut divisé en neuf départements : la *Lys* (Flandre occidentale); l'*Escaut* (Flandre orientale); *Jemmapes* (Hainaut); les *Deux-Nethes* (Anvers); la *Dyle* (Brabant); *Sambre-et-Meuse* (Namur); la *Meuse-Inférieure* (Limbourg); l'*Ourthe* (Liége); les *Forêts* (Luxembourg). Pendant vingt ans, la Belgique vécut de la vie de la France, et subit dans son organisation les mêmes changements qu'elle. Durant l'Empire, Napoléon visita plusieurs fois la Belgique (*V. Bruxelles*, p. 46; *Anvers*, p. 161), et conçut le projet de développer sa puissance maritime (p. 161).

A la chute de l'Empire, les armées de la coalition pénétrèrent en Belgique. Les Prussiens entrèrent à Bruxelles le 1er février 1814. Le général Carnot soutint à Anvers un siége mémorable, et ne rendit la place aux Anglais que sur l'ordre du comte d'Artois.

Le *congrès de Vienne*, amalgamant, avec une imprudente légèreté, qui devait causer par la suite de nouveaux déchirements, les nationalités les plus opposées, réunit la Belgique et la Hollande, ces deux anciennes rivales, et en forma le *royaume des Pays-Bas*, sous la souveraineté du prince d'Orange. *Guillaume de Nassau* ne put réussir à concilier ces deux peuples. Chez eux tout différait : esprit, caractère, mœurs, coutumes, religion, intérêts. La prédilection du gouvernement pour les Hollandais, les efforts du roi, pour faire régner la langue hollandaise et pour se rendre seul maître de l'instruction publique, lui aliénèrent les esprits.

En 1815, Napoléon, sortant de son exil, tente de ressaisir la fortune; et la Belgique devient encore une fois le théâtre d'une lutte sanglante. Vingt années de conquêtes vinrent s'abîmer sur le champ de bataille de *Waterloo* (*V. Campagne de* 1815, p. 99).

Digitized by Google

Les Belges combattirent dans les rangs des ennemis de la France. Rien ne fut changé au sort politique de la Belgique. « Seulement le duché de Bouillon (*V*. p. 331), les places de Marienbourg et de Philippeville, et quelques autres territoires du Namur et du Hainaut, furent enlevés à la France et ajoutés au royaume des Pays-Bas. »

Le roi cherchait tous les moyens de dénationaliser la Belgique. Pour la soustraire aux influences de la France, la langue française fut interdite dans les actes publics et les plaidoiries. Mais tous les efforts pour fusionner les deux peuples ne faisaient qu'accroître l'antipathie des Belges pour les Hollandais. Un des griefs les plus blessants pour le patriotisme provenait du système électoral, d'après lequel les 4 millions d'habitants des provinces du midi n'avaient que le même nombre de représentants que les 2 millions des provinces septentrionales. Un parti libéral se forma à l'instar de celui qui combattait en France les tendances de la Restauration. A côté de lui un parti catholique eut également ses journaux inspirés par les principes ultramontains. La presse toutefois était enchaînée ; mais elle avait pleine carrière pour contrôler les actes du gouvernement français. Elle répétait tous les jours que la Belgique devait s'estimer heureuse d'échapper au joug des *ultra*, de la congrégation et des jésuites. Le ministère, par sa fermeté à repousser les jésuites et à maintenir la liberté des cultes, avait neutralisé pendant quelque temps les ferments d'opposition ; « mais, dès 1828, la situation des partis belges changea de face ; les libéraux s'apercevant que l'oppression des catholiques n'avait rien de favorable à la cause de l'indépendance nationale, se rapprochèrent d'eux et mirent leurs griefs en commun. » Un publiciste, à qui ses premières publications avaient fait un nom comme ennemi du clergé, M. de Potter, entra dans cette alliance. Condamné pour un article du *Courrier des Pays-Bas*, où il demandait la tolérance même en faveur des jésuites, il fut conduit triomphalement au lieu de sa réclusion, et le peuple jeta des pierres dans les vitres du ministère de la justice (année 1828). Il écrivit dans sa prison une brochure sur l'union des catholiques et des libéraux, qui fit une grande sensation dans le pays. Le 30 avril 1830, il fut condamné à huit années de bannissement pour avoir publié dans un journal une projet de souscrip-

tion nationale, contribution permanente destinée à indemniser les fonctionnaires indépendants qui seraient destitués par le gouvernement. Le 4 juin, le gouvernement, sentant le besoin de faire une concession à l'opinion publique pour amortir l'agitation des esprits, autorisa les tribunaux des provinces méridionales à faire usage de la langue française, à la demande des parties. Mais cette concession, si vivement sollicitée depuis dix ans, venait trop tard, La révolution qui éclata à Paris eut bientôt ici son contre-coup.

Le mouvement commença à Bruxelles, le 25 août, à la sortie de la représentation de la Muette, où les allusions révolutionnaires avaient été applaudies avec enthousiasme. La foule se porta aux bureaux d'un journal ministériel et en brisa les presses. On arbora les *trois couleurs françaises*. On força les boutiques d'armuriers et on y prit des armes. Au milieu du désordre, des ouvriers brisèrent des machines à vapeur. Une garde bourgeoise s'organisa à la hâte pour réprimer les excès. L'insurrection adopta alors le vieux *drapeau brabançon* aux trois couleurs : rouge, jaune et noir. Une commission administrative provisoire demanda la séparation de la Belgique et de la Hollande. Après quelques tentatives de conciliation qui n'aboutirent point, un corps de 12000 Hollandais se présenta le 23 septembre aux portes de Bruxelles et la lutte s'engagea; à huit heures du matin ils forcèrent les portes de Louvain et de Schaërbeck et s'avancèrent jusqu'au parc, non sans avoir éprouvé des pertes. Des volontaires Liégeois apportèrent un utile secours à l'insurrection. Le 24, les insurgés établis dans l'hôtel de Bellevue et dans plusieurs maisons du voisinage, dirigèrent un feu meurtrier sur le parc. Chaque heure amenait des villes voisines de nouveaux défenseurs à la cause nationale. Les bourgeois pénétrèrent plusieurs fois dans le parc sans pouvoir parvenir à s'y maintenir. Mais le 26, au soir, les Hollandais effectuèrent leur retraite sur Vilvorde. — Le 26-27 octobre, les Hollandais, attaqués à Anvers, durent se réfugier dans la citadelle. Le général Chassé fit bombarder la ville par les forts et par les bâtiments de guerre. M. de Rogier, se transportant auprès du général Chassé, obtint de lui un armistice.

Le 10 novembre, le congrès national se réunit. Trois partis étaient en présence : l'un voulait la réunion à la France; l'autre, à la tête duquel était M. de Potter, proposait la république; le

Digitized by Google

troisième désirait une monarchie constitutionnelle. La discussion la plus importante porta sur la question de la réunion à la France. « Je suis intimement convaincu, dit M. Lardinois, que les intérêts commerciaux et industriels réclament impérieusement notre réunion immédiate ou indirecte avec la France. Oui, ni l'agriculture, ni les manufactures ne trouveront jamais l'emploi de leurs produits nombreux avec la Belgique circonscrite dans ses limites actuelles. » La politique timorée du nouveau gouvernement de la France repoussa le projet de réunion; Louis-Philippe crut devoir aussi refuser la couronne pour son second fils, le duc de Nemours, qui, à la vérité, n'avait obtenu à un second tour de scrutin qu'une seule voix de majorité dans les votes du congrès et avait été proclamé roi des Belges par le président. Si les votes eussent réuni sur le prince une majorité imposante, Louis-Philippe eût pu trouver dans cette unanimité un encouragement à se relâcher de sa réserve prudente. — L'indépendance de la nation fut proclamée, et la maison d'Orange-Nassau déchue du trône à perpétuité. Si le principe de l'indépendance de la Belgique était admis par les grandes puissances, la diplomatie intervenait pour enchaîner la Belgique dans la libre disposition d'elle-même. D'un côté, elle ne pouvait pas s'établir en république; de l'autre, en se donnant un roi, elle ne pouvait même pas le choisir à son gré parmi les nombreux candidats. Une lettre, écrite de Paris par M. Firmin Rogier au comité diplomatique et lue au congrès dans la séance du 8 janvier 1831, contenait ces passages : « Je parlai du parti belge qui voulait la réunion à la France, et je demandai si, dans le cas où ce parti viendrait à l'emporter, le gouvernement français persisterait à nous refuser un prince de la famille royale. M. Sébastiani me répondit que la réunion était impossible, qu'elle entraînerait une guerre générale, que *l'Angleterre n'y consentirait jamais*.... J'adressai à M. Sébastiani une question sur le parti républicain : « Comme république, vous ne seriez jamais reconnus « par l'Europe. » Et si nous choisissions un roi belge? « Il serait « vu avec autant de déplaisir que la république. Le prince Othon « est le roi qui vous convient.... » Mais le congrès ne voulait pas déférer la couronne à ce candidat de la diplomatie, âgé seulement de quinze ans. La Belgique, en quête d'un roi, se tourna alors vers le duc de Leuchtemberg, fils de Beauharnais. Cette fois le

Digitized by Google

gouvernement français, tout en disant « qu'il n'avait pas le projet de porter la *plus légère atteinte* à la liberté des Belges dans l'élection de leur souverain, » déclarait aussi, « de la manière la plus formelle, qu'il ne reconnaîtrait point l'élection de M. le duc de Leuchtemberg. » (Lettre de M. Sébastiani à M. Bresson, envoyé de France à Bruxelles.) La lecture de la dépêche qui contenait ces décisions fut plusieurs fois interrompue par des murmures et souleva une grande agitation. Une seconde dépêche de M. Sébastiani faisait du choix du duc de Leuchtemberg un cas d'hostilité pour la France et enjoignait à M. Bresson de quitter Bruxelles si le congrès passait outre.

La Belgique était excédée du provisoire; le malaise et l'inquiétude allaient augmentant. Une nouvelle candidature fut posée avec l'agrément de l'Angleterre et réunit bientôt la majorité des suffrages, ce fut celle du prince *Léopold de Saxe-Cobourg* [1], qui fut proclamé roi des Belges, sous le nom de Léopold Ier. Le congrès national belge, avant de se dissoudre, avait voté la plupart des lois organiques de la Constitution, calquées en partie sur celles de la France. La loi électorale en différait en ce qu'elle n'établissait point de cens d'éligibilité pour les membres de la chambre des représentants, où l'on entrait à l'âge de vingt-cinq ans. Un protocole de la conférence de Londres, connu sous le nom de *Traité des dix-huit articles*, avait posé les bases de la séparation des deux pays. Le roi de Hollande s'y refusa. Les hostilités recommencèrent. La Belgique était privée d'officiers capables et d'armée disciplinée; il était facile de prévoir que les Belges ne tiendraient point en rase campagne contre les troupes hollandaises. Cette prévision, toutefois, fut trop facilement confirmée. Léopold, dans ces tristes circonstances, se montra digne de commander des troupes mieux

1. Léopold-Georges-Christian-Frédéric, né à Cobourg, le 16 décembre 1790, entra au service de la Russie et accompagna l'empereur Alexandre au congrès d'Erfurt. Il fit la campagne de 1813, en qualité de général dans l'armée russe. Il accompagna Alexandre en Angleterre (1814); y revint après la bataille de Waterloo; y fut naturalisé Anglais, avec le titre de duc de Kendal, et il épousa la princesse Charlotte, fille du prince de Galles et héritière présomptive de la couronne. Cette princesse étant morte en couches en 1817, il reçut une pension annuelle de 50 000 livres sterling, et se retira dans sa propriété de Clermont. Le 3 février 1830, un protocole de la Conférence de Londres lui offrit le trône de la Grèce, qu'il crut devoir refuser. Un an après, le 21 juillet 1831, il prêtait serment comme roi des Belges.

Digitized by Google

organisées. Quoique l'amour-propre des partisans absolus de l'indépendance nationale se révoltât à la pensée qu'ils eussent besoin des secours de la France, le roi, malgré les opposants, envoya un courrier au maréchal Gérard, qui était sur la frontière avec 50000 Français. Il était temps que ceux-ci arrivassent, car les Hollandais venaient de s'avancer jusqu'à Louvain; et nous nous rappelons, pour notre part, le désarroi où nous trouvâmes Bruxelles ce jour-là même. Mais le soir nos premiers régiments y faisaient leur entrée.

Le 8 septembre 1831 eut lieu la première ouverture des chambres. Quoique le parti libéral comptât les hommes les plus habiles et les plus éclairés, et quoiqu'il lui revînt la plus grande part dans la révolution belge, les élections presque partout s'étaient faites au profit des catholiques. L'union passagère formée entre les catholiques et les libéraux n'existait plus et l'histoire de la Belgique devait désormais présenter continuellement le spectacle de la lutte entre ces deux partis qui divisent le pays. La discussion s'engagea sur le traité définitif, *en vingt-quatre articles*, arrêté par la conférence de Londres, le 15 novembre 1831. Le partage des deux provinces du Luxembourg et du Limbourg qu'il consacrait souleva une vive opposition. Fallait-il se soumettre à une nécessité impérieuse ou déclarer la guerre à l'Europe? « Ce que la France de juillet n'avait point osé, la Belgique pouvait-elle le tenter? » — « La nationalité belge, dit M. Nothomb, n'est pas une de ces idées larges qui rentrent dans les vastes projets de commotions universelles. C'est une idée étroite, factice peut-être, qui se rattache au vieux système de l'équilibre européen; c'est une idée de *juste milieu*. Aussi, je n'ai jamais pu comprendre ceux de mes concitoyens qui, partisans de l'indépendance belge, reprochent à la France son rôle pacifique. Quand la France sortira du lit que lui ont tracé les traités de 1815, ce sera pour submerger la Belgique. » Le traité fut accepté par les deux chambres. Mais le roi de Hollande refusa longtemps encore de le ratifier.

Le roi Léopold épousa, le 9 août 1832, à Compiègne, la princesse *Louise d'Orléans*, fille de Louis-Philippe. Une flotte anglo-française bloqua les côtes de la Hollande, et une armée française vint faire le *siége* de la citadelle d'*Anvers* (*V.* p. 163). Mais l'intervention étrangère fut l'objet de plusieurs attaques à la tribune

Digitized by Google

belge. « Lorsque nous possédons une armée pleine de courage et de patriotisme, dit M. Rodenbach, verrons-nous l'étranger s'arroger le droit de combattre seul nos ennemis? » Bientôt la citadelle d'Anvers capitulait, et les chambres belges votèrent des remercîments à l'armée française. « Mais elles ne crurent pas devoir aller jusqu'à décréter la destruction du *monument de Waterloo* (*V.* p. 97), comme l'avait proposé M. Gendebien dans la chambre des représentants. » — Ce n'est qu'en 1839 que fut définitivement accepté par la Hollande et la Belgique le *traité des vingt-quatre articles*.

La question de nationalité décidée, la Belgique put jouir des avantages de sa constitution libérale, consacrant l'égalité civile et politique, les libertés des cultes, de la presse, le droit d'association et de réunion, la séparation de la société civile et de la société religieuse, le pouvoir législatif exercé par deux chambres élues. « Modèle du roi constitutionnel, Léopold a dû s'occuper plutôt, dans tout le cours de son règne, de concilier les partis que de s'en défendre. Esclave de l'opinion publique, il est aussi habile à la connaître que prompt à la satisfaire. » — Sa liste civile a été fixée à 2 751 320 fr. et met à sa charge l'entretien et l'ameublement des résidences royales.

La révolution de 1848 n'eut qu'un faible retentissement en Belgique. A la suite de quelques mouvements républicains, Léopold offrit d'abdiquer la couronne, si la nation pensait être plus heureuse sous un gouvernement républicain; cette offre ne fit que le consolider sur le trône.

Le caractère saillant de la vie politique de la Belgique, c'est l'antagonisme des deux partis (catholiques et libéraux) qui la divisent. Les ministères mixtes, les tentatives de fusion ne l'ont jamais suspendu. Cet antagonisme s'est produit avec une grande animation dans la session 1856-57, à l'occasion d'un projet de loi sur les établissements de bienfaisance, et il a abouti à une crise parlementaire et nationale, à la suite de laquelle la chambre, où dominait le parti catholique, a été renouvelée l'année suivante par des élections[1] qui ont donné une majorité libérale. Le libéralisme était

1. Dans les élections « le parti libéral s'appuyant sur l'ardente jeunesse des villes, organisée en associations, trouve pour adversaire la puissante constitution du clergé catholique, les mandements des évêques, l'embrigadement des électeurs campagnards sous la conduite de leurs curés, la création d'une caisse

Digitized by Google

représenté par 70 voix; l'opinion catholique ne comptait plus que 38 députés. — Une autre cause de division a sa racine dans la diversité des races flamande et wallone. « Un mouvement que les classes élevées de la société belge refusaient d'abord de prendre au sérieux, le mouvement flamand (*de vlaamsche berveging*) est devenu en quelque sorte une question vitale pour la Belgique.... La constitution belge, disent les Flamands, déclare que l'emploi des langues est facultatif. Où donc est-il libre? Devant les ministres, devant les chambres! Non. Dans les conseils provinciaux et communaux, dans l'enseignement, dans les tribunaux, dans l'armée? Non. On s'élevait, avant la révolution, contre l'emploi exclusif de la langue hollandaise dans l'administration et dans l'enseignement; on se plaignait de ce que la plupart des fonctionnaires étaient Hollandais; n'avons-nous pas les mêmes motifs de nous plaindre de l'emploi exclusif d'une langue étrangère? Ne sont-ce pas les Wallons qui occupent presque toutes les fonctions publiques?

La *littérature flamande* prend tous les jours des développements plus considérables, comme pour donner un éclatant démenti à ceux qui ont relégué le flamand au rang des patois sans règles et sans vocabulaire déterminé.—On compte environ quatre-vingts journaux flamands. » (*Annuaires des Deux-Mondes.*) On réimprime les anciens monuments; et chaque année des poésies, des romans nouveaux attestent la vitalité de cet idiome. Parmi

bien garnie, destinée à payer les frais de transport et d'hébergement des électeurs ruraux, et parfois même leurs suffrages, car les élections belges se rapprochent beaucoup des élections anglaises. Les élections d'un représentant ou d'un sénateur, coûtent en moyenne de 15 à 20000 fr. » (*Annuaire des Deux-Mondes*, 1856-1857). Les passages suivants, extraits du manifeste du parti libéral aux électeurs, donnent une idée des libertés dont jouit le parti catholique. « De quoi se plaindrait le clergé? Est-il un pays au monde où sa position soit plus belle et ses libertés plus complètes? A tous les degrés, depuis le vicaire jusqu'à l'évêque et au cardinal, les ministres du culte sont nommés en Belgique sans aucune intervention du pouvoir laïque. Ils communiquent avec l'autorité religieuse au dehors, sans être astreints à aucune formalité; ils font toutes les publications qu'ils jugent convenables, sans se soumettre à aucune autorisation. Ils ouvrent des écoles primaires, des colléges, des universités, sans en devoir rendre compte à personne, ni en avertir qui que ce soit. Les associations religieuses, quelque but qu'elles se prescrivent, et quelque nombreuses qu'elles soient, s'établissent où elles veulent. Ces immunités si larges, le clergé belge continuera à en jouir avec sécurité dans toute leur plénitude.... Nous voulons que le bourgmestre soit indépendant du curé dans la maison communale, comme le curé du bourgmestre dans l'église. »

Digitized by Google

les écrivains flamands M. *Henri Conscience* a acquis une réputation européenne. Ses romans ont été traduits en anglais, en allemand, en danois, en italien; une traduction française, par M. L. Wocquier, en a été publiée à la librairie Hachette et Cie.

ADMINISTRATION. — GOUVERNEMENT.

Division administrative. — On a vu page XLVI que la Belgique est divisée en 9 *provinces*. Elles sont elles-mêmes divisées en 41 arrondissements. Chaque province est administrée par la députation permanente du conseil provincial, présidée par un gouverneur de province nommé par le roi. A la tête de chaque *arrondissement* est un fonctionnaire nommé par le roi, et appelé commissaire d'arrondissement. Les 41 arrondissements comprennent 2531 communes (dont 86 villes). Le premier magistrat de la commune est le *bourgmestre*.

Division judiciaire. — Il y a une *cour de cassation*, dont le siége est à Bruxelles; 3 *cours d'appel* siégeant à Bruxelles, à Gand et à Liége, et 26 *tribunaux de première instance*.

Religion. — Le catholicisme est la religion de la grande majorité de la population. La Belgique est divisée en 5 évêchés: Liége, Namur, Tournay, Gand et Bruges, et un archevêché dont Malines est le siége. En 1856, on comptait 962 communautés religieuses; elles renfermaient 2523 hommes et 12330 femmes. Les donations et legs, à titre religieux, s'élèvent, depuis 1831, en moyenne à 803 132 fr. par an.

Gouvernement. — Le gouvernement de la Belgique est une monarchie constitutionnelle. Tous les pouvoirs émanent de la nation représentée par deux chambres. Le pouvoir législatif est exercé par le *roi*, par la *chambre des représentants* composée de 108 membres, et par le sénat composé de 54 *sénateurs* [1]. Les sénateurs, aussi bien que les représentants, sont nommés par la nation. Les sénateurs sont élus pour huit ans et les représentants pour quatre ans. Pour être éligible à la chambre des représentants, il faut être âgé de vingt-cinq ans; pour entrer au sénat, il faut être âgé au moins de quarante ans et payer au moins 1000 fr.

1. Ces nombres ont été portés, en 1859, à 116 et à 58.

Digitized by Google

d'impositions. Pour être électeur, il faut être âgé de vingt-cinq ans et payer 42 fr. de contributions. En 1857, le nombre des électeurs était de 90 553. — Le pouvoir exécutif appartient au roi.

Armée. — La force publique se compose de l'armée et de la garde civique. A la *garde civique* appartiennent tous les citoyens du royaume, âgé de vingt et un à cinquante ans. — L'armée se recrute par enrôlement volontaire et par la voie du sort. Le contingent annuel est de 10 000 hommes. La durée du service est de huit ans. Le pied de guerre est de 84 219 hommes et 14 202 chevaux. Sur le pied de paix, l'armée est de 31 444 hommes et de 7322 chevaux. Le budget de la guerre de 1858 était établi sur la force moyenne de 40 115 hommes et de 8760 chevaux. Les budgets de la guerre ont été: en 1850, de 26 792 000 fr.; en 1852, de 39 663 000 fr.; en 1856, de 38 302 037 fr.

Marine de l'État. — Elle se compose d'un brick de 20 canons, d'une goëlette de 10 canons et de deux chaloupes canonnières.

Budget. — Le budget des recettes de 1859 a été arrêté au chiffre de 147 632 990 fr.; celui des dépenses à la somme de 136 642 607 fr. Le budget de 1860 a été évalué : en recettes, à 149 188 790 fr.; en dépenses, à 138 710 436 fr. — Les dépenses (1859) étaient ainsi réparties: dotations, 4 051 942 fr.; — dette publique[1], 38 632 555 fr.; — guerre, 32 069 380 fr.; — travaux publics, 24 344 179 fr.; — justice, 12 518 830 fr.; — finances, 11 595 361 fr.; — intérieur, 8 373 305 fr.; — affaires étrangères, 2 629 052 fr., etc.... — Voici quelques indications sur les recettes principales en 1859 : Impôt foncier, 18 886 290 fr.; personnel, 10 010 000 fr.; patentes, 4 026 000 fr.; douanes, 14 281 000 fr.; accises, 25 565 000 fr.; enregistrement, 12 900 000 fr.; droits de succession, 7 980 000 fr.; rivières et canaux, 3 170 000 fr.; chemins de fer, 25 350 000 fr.; postes, 4 860 000 fr.

Les *armes* du royaume sont le lion de Brabant, qui est d'or en champ de sable avec la légende: *L'union fait la force.*

Les *couleurs nationales* sont, depuis 1831, le rouge, le jaune et

1. La dette constituée se divise en deux catégories : 1° Elle comprend les charges résultant des traités conclus avec le gouvernement du royaume des Pays-Bas; les dépenses nécessitées pour l'organisation du pays, en 1830, 1831, 1832; celles occasionnées par les événements de 1848. Les intérêts à payer annuellement de ce chef s'élèvent à 15 556 605 fr.; 2° elle se compose des emprunts contractés pour l'exécution des grands travaux. Les intérêts à payer s'élèvent à 10 341 165 fr.

Digitized by Google

le noir (les couleurs de l'ancien duché de Brabant). Le pavillon belge les porte disposées verticalement.

Ordre Léopold.—Cet ordre civil et militaire a été institué le 11 juillet 1832. Le roi en est le grand maître. Après lui, viennent les grands cordons, les grands officiers, les commandeurs, les officiers et les chevaliers.—La *croix de fer* est une décoration créée en 1834 pour être décernée aux citoyens qui s'étaient distingués à l'époque de la Révolution.

APERÇU HISTORIQUE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

La Belgique occupe en Europe un rang très-important par son industrie. De bonne heure, ce génie industriel se révèle dans son histoire. Au moyen âge, il se développe à un haut degré dans plusieurs de ses provinces, et il fait le renom et la richesse de plusieurs de ses villes. Ce trait distinctif de la physionomie d'un peuple mérite qu'on y porte une attention particulière. Ce serait laisser une lacune trop sensible que de ne point en tenir compte parmi les renseignements divers réunis dans cette introduction. Les détails historiques qui suivent sont empruntés à l'*Essai sur l'histoire du commerce et de l'industrie de la Belgique*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. E. Barlet, docteur en philosophie et lettres, 1 vol. in-12 (Liége: Lardinois, libraire, 1858). Les personnes que ce sujet intéresse se plairont à la lecture de ce petit volume et y trouveront des indications bibliographiques pour des recherches plus étendues.

On peut, laissant de côté les temps obscurs, ne commencer qu'au XII^e siècle cette histoire du commerce et de l'industrie. C'est à partir de cette époque que la fabrication des draps flamands prend une grande extension; toutes les laines de l'Angleterre y étaient employées. La toile de la Flandre était aussi recherchée que ses draps. Gand se trouvait à la tête de tout ce mouvement manufacturier.

C'est aussi vers le XII^e siècle que le commerce maritime acquiert en Flandre de l'importance. Les croisades lui furent favorables et contribuèrent à étendre les relations. La ville de *Damme* communiquant avec la mer (*V.* additions, p. XII) servait d'entrepôt à Gand et à Bruges; elle faisait un grand commerce des vins de

Digitized by Google

Gascogne et de la Rochelle. Le port d'Ostende avait des relations suivies avec la Zélande, la Hollande et la Frise.

Une association formée entre des marchands pour protéger leur trafic au milieu de l'anarchie féodale, donna lieu, au XIII^e siècle, à la confédération célèbre et puissante de la *Hanse*, composée d'abord de Brême, de Lubeck et de Hambourg, et qui successivement embrassa un très-grand nombre de villes. Conçue dans un esprit exclusif, cette ligue recherchait le monopole et les franchises pour elle. Elle obtint en 1252 des priviléges en Flandre. Elle devint l'intermédiaire obligé du commerce; les Hanséates apportaient la laine d'Angleterre aux fabricants flamands, et c'était par leur seule entremise que les draps étaient expédiés en Allemagne et dans le nord de l'Europe. Devenue toute-puissante, la ligue hanséatique (anséatique) intervenait dans les débats entre les villes, et si quelque ville voulait résister à ses décisions, elle la mettait en interdit, en retirait ses comptoirs et ruinait ainsi son commerce (*V. Bruges*, p. 240-241). Aussi le despotisme de son monopole souleva-t-il contre elle des jalousies et un antagonisme sous lesquels elle finit plus tard par succomber.

La Hanse eut des comptoirs à Bruges et à Anvers. La ville de Bruges, au temps de sa splendeur, fut un vaste entrepôt du commerce entre le midi et le nord de l'Europe. Au XIII^e siècle, trente-quatre nations fréquentaient son port. On y trouvait la laine, le cuir et l'étain de l'Angleterre; les vins et la bière du Rhin; le blé, le lin, les gros draps des villes hanséatiques; le chanvre, les grains, le goudron, la poix, le miel, la cire de la Prusse et de la Livonie; les peaux, le fer, le cuivre et les bois de construction qui arrivaient du Nord; le lin, les vins et les métaux de la Saxe et de la Westphalie; les Lombards y apportaient de l'Orient les étoffes, la soie, le riz, le poivre, la cannelle et les parfums. Mais cet état prospère n'eut qu'un temps. Bruges fut ruinée par la translation de son comptoir à Anvers (1545).

Les *foires* contribuèrent aussi au moyen âge à l'activité des échanges. Les marchands sentirent le besoin de se grouper en des lieux sûrs pour résister au pillage exercé par les barons et leurs hommes d'armes.

Le XIII^e siècle est l'époque des grandes entreprises. La route de Gibraltar était fréquentée par les Flamands pour aller en Italie et

Digitized by Google

en Orient ; ils avaient lié des relations avec les Génois, les Pisans et les Vénitiens qui, à leur tour, venaient en Flandre. Le commerce continuait à être suivi avec l'Angleterre, dont les rois accordaient aux Flamands des immunités et des privilèges. La draperie était la principale industrie de la Flandre. Les villes brabançonnes rivalisaient avec les cités flamandes ; leur fabrication de draps avait pris une extension remarquable, surtout depuis l'émigration d'un grand nombre d'ouvriers, dispersés par les troubles fréquents qui agitaient Gand et Bruges. Cette fabrication fut pour Louvain une source de richesses (*V.* p. 147) et elle s'étendit à plusieurs villes du voisinage. — Les premières fabriques de toiles fines, connues sous le nom de batistes et linons, furent établies à Nivelles, au commencement du XIIIe siècle.

Le besoin de résister à l'oppression féodale donna lieu à l'établissement des *communes*. L'esprit d'association, développé entre les habitants d'une même ville, en même temps qu'il fit naître des sentiments d'indépendance et un besoin d'institutions libres, fut une cause d'excitation pour l'industrie. C'est à cette époque remarquable que des villes s'entourent de murailles, agrandissent leur enceinte, élèvent des beffrois, des halles, des maisons communes.

A côté des communes s'élevait un pouvoir politique qui finit par les dominer en partie, ce fut l'institution des *corporations* et *corps de métiers*, qui date de la fin du XIIe siècle. Des institutions analogues les avaient déjà précédés ; on en trouve des traces dans les lois romaines. Dès le IXe siècle, il est question de sociétés, formées dans un but d'exploitation industrielle ; tous ceux qui exerçaient la même industrie, s'unissaient par des serments et par des repas pris en commun ; d'où ils prirent le nom de *Gheldings* ou convives.

Les corporations, formées en Belgique au commencement du XIIIe siècle, s'accrurent considérablement pendant les deux siècles suivants. Charles-Quint chercha à restreindre leur indépendance. Il leur enleva leurs bannières, réorganisa les colléges et amoindrit les fonctions politiques des doyens, etc. La même pression s'exerça sous Marie-Thérèse.

Toute corporation autorisée par le souverain possédait certains priviléges; elle avait des biens en commun, mais inaliénables sans autorisation du prince ou du magistrat, un syndic chargé

Digitized by Google

de la gestion, sa bannière, son saint patron, sa maison ou lieu de réunion, sa chapelle ou son autel dans une des églises de la ville.

La création des corps de métiers avait pour but d'empêcher la vente d'objets mal confectionnés.

Une pièce d'étoffe ne pouvait être mise en vente avant d'avoir été examinée par les trouveurs (prud'hommes) qui, lorsqu'elle était reconnue de bonne qualité, y apposaient le sceau communal; sinon, la pièce était coupée en différents endroits, ce qui indiquait sa qualité inférieure.

Il fallait, pour être admis dans un corps de métier, être majeur et bourgeois de la ville, faire un apprentissage de deux à trois ans. Pour parvenir à la maîtrise, il fallait exécuter un chef-d'œuvre suivant un programme donné, et l'appréciation en était soumise à un jury, qui, souvent, commettait des injustices et écartait des ouvriers habiles par crainte de concurrence. D'ailleurs le nombre des maîtrises était limité; et il arrivait que les admissions ne s'obtenaient qu'avec de l'argent.

En Flandre et en Brabant l'industrie des draps exerçait une grande prépondérance sur les autres industries; ceux qui s'y livraient formaient une haute bourgeoisie. A Bruxelles et à Louvain cette corporation, sous le nom de *Gilde* (prononcez : Guilde) (V. p. 43-44), excluait les simples ouvriers, nommés les hommes aux mains sales. A Bruxelles, la Gilde était dirigée par deux doyens et huit membres; leurs ordres devaient être exécutés par les métiers inférieurs, tels que foulons, tondeurs, teinturiers. — Au XIV^e siècle, les communes belges, fières de leur indépendance et de leurs richesses, firent des efforts pour arracher à leurs princes d'importants priviléges; à cette époque aussi, de violents démêlés s'élevèrent entre les corporations, et l'esprit de sédition se répandit dans les villes; chacune aspirant à obtenir des priviléges exclusifs et la suprématie sur les villes rivales.

Dès le XIII^e siècle, les assurances maritimes étaient pratiquées à Bruges, et une chambre d'assurance sur terre et sur mer y fut établi en 1310. — Vers le même temps, l'usage des lettres de change commença à se répandre.

La population des villes était à cette époque plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Au XIV^e siècle, la fabrication du drap en Flandre était si impor-

Digitized by Google

tante, que cette province recevait de l'Angleterre 50 000 ballots de laine par an, sans compter ce qu'elle tirait d'Espagne. Vers la fin du xv^{e} siècle, la Flandre exportait des draps pour une somme de 8 millions. Sous Charles-Quint, la fabrication de la dentelle était déjà en activité, mais c'est après son règne qu'elle acquit un développement extraordinaire. La tapisserie de haute-lisse avait, à Bruxelles, atteint une grande renommée. Le pape Léon X paya 50 000 couronnes d'or les douze tapis qu'il y avait commandés d'après les cartons de Raphaël.

Au xvi^{e} siècle, malgré les crises que son industrie avait éprouvées, Gand occupait encore 50 000 ouvriers à la fabrication de ses étoffes de laine, draps, serges, futaines, de ses tapis, de ses toiles. Bruxelles joignait à ses tapisseries de haute-lisse ses belles armures et ses dentelles. Anvers fabriquait des toiles, des étoffes; avait des raffineries, des papeteries; les imprimeries des Plantins avaient une célébrité européenne.

Les persécutions, exercées contre les sectateurs de la Réforme, portèrent un coup funeste à la prospérité industrielle de la Belgique. Beaucoup de familles se refugièrent en Hollande, emportant avec elles leur industrie et leurs richesses. Pendant vingt-quatre années d'un blocus maritime qui ne cessa qu'en 1609, les bénéfices de la navigation belge passèrent aux Hollandais et aux Zélandais. Dans les événements qui fondirent sur la Belgique, en 1581, Anvers fut, à cause de ses richesses, tour à tour ravagée par les protestants hollandais, par les catholiques espagnols et français. Les longues guerres qu'eut à subir la maison d'Autriche, au xvii^{e} siècle, causèrent aussi d'énormes préjudices au commerce et à l'industrie. Les artisans, les armateurs, les négociants, se refugièrent en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les Provinces-Unies. L'Angleterre dut à ces émigrations la supériorité qu'elle acquit dans la fabrication des draps. En France, Henri IV et Louis XIV cherchèrent à fixer, par des faveurs, les habiles ouvriers de la Belgique. Colbert attira, en 1666, 500 ouvriers drapiers qui vinrent s'établir à Abbeville.

A la fin du xvii^{e} siècle, les draps de Verviers avaient une grande renommée. Un coup funeste leur fut porté par la révocation de l'impôt du 60^{e}, dont ils jouissaient (1722).

L'Angleterre continuant sa politique malveillante vis-à-vis de la

Digitized by

Belgique, s'unit avec les Provinces-Unies pour ruiner plus sûrement une prospérité qui excitait sa jalousie. C'est dans ce but que furent dictés les actes de la conférence de 1706. La Hollande, en cherchant à opprimer la Belgique catholique, poursuivait avec une habile persévérance son but contre l'Espagne, sa mortelle ennemie. Le commerce belge fut cruellement frappé par le traité de Munster (1648), par les actes de la conférence (1706), et le traité de la Barrière (1715). L'Escaut, le canal du Sas et les autres passes furent fermés; les Hollandais se réservaient le monopole de l'approvisionnement de denrées coloniales. Il fut défendu aux Belges de changer le tarif de douane, en ce qui concernait l'Angleterre et la Hollande, sans le consentement de ces deux puissances, dont les vaisseaux jouissaient, dans les ports de la Belgique, des mêmes droits que le pavillon national. — La Belgique avait pu se croire sauvée en passant de la domination indifférente de l'Espagne sous celle de l'Autriche; mais elle fut bien vite détrompée à la suite du traité de la Barrière, dont celle-ci fit la concession. La fabrication de la toile qui conservait encore de l'importance, et, surtout celle de la dentelle, sauvèrent le pays. La marine de la Belgique fut perdue. Le port d'Ostende sembla devoir reprendre de l'activité, lorsqu'en 1722, l'empereur Charles VI y autorisa l'établissement d'une compagnie des Indes (*V.* p. 262); mais il sacrifia bientôt les intérêts de son peuple à la politique.

Tout le temps que les Hollandais avaient imposé leur joug à la Belgique, la pêche avait été un des objets de leur monopole; mais Marie Thérèse, par suite de la défense qu'elle fit, en 1766, de l'importation du hareng de pêche étrangère (défense étendue plus tard à la morue), contribua à relever la pêche nationale.

Vers la fin du XVI^e^ siècle, on avait construit de hauts fourneaux pour convertir le minerai de fer en fonte.

Au XVIII^e^ siècle, le pays de Liége était enrichi par l'exploitation des mines de charbon (qui s'exportait par la Meuse en Hollande), et par les fonderies de fer existant depuis les temps les plus reculés. Les fabriques de tôle, vers la même époque (1772-1784), prirent aussi un grand développement. Les fabriques d'armes employaient la plus grande partie du fer; Liége, l'Allemagne, la Hollande, le Portugal et les colonies en achetaient pour une somme de 3 à 4 millions de florins. — La tannerie, comptant huit

Digitized by Google

siècles d'existence, les brasseries, les distilleries étaient aussi des branches importantes de la fabrication.

Quand la Belgique, à la fin du siècle dernier, passa sous la domination française, elle bénéficia des grands principes de liberté que la Constituante avait proclamés : de l'abolition des corps de métiers, de l'uniformité établie dans la législation civile. Elle se livra avec une ardeur croissante aux vastes entreprises : l'exploitation de la houille, le travail du fer, l'élève du bétail, la fabrication des cuirs, des toiles, des dentelles, contribuèrent à l'enrichir

Sous l'Empire, le canal de Gand, par le Sas, fut restauré ; celui de Mons à Condé fut creusé (1807-1814), ainsi que ceux de Bruges à l'Écluse (1810-1818), et celui de Bois-le-Duc à Maëstricht (1807). Une époque de prohibition désastreuse, celle du blocus continental, fut la plus prospère pour la Belgique, malgré le manque de communications outre-mer. Tous les marchés de la France et des contrées occidentales s'approvisionnèrent des produits belges.

On introduisit une coutume à laquelle jusqu'alors la population opposait une invincible résistance : ce fut de réunir en ateliers les ouvriers habitués à travailler chez eux et à la pièce ; comme cela a encore lieu à Liége pour la fabrication des armes.

L'industrie du fer, stagnante sous l'administration espagnole, peu active sous celle de l'Autriche, se ranima. Bruxelles, n'étant plus une ville de cour, déclina et n'eut plus pour ressource que sa dentelle, sa carrosserie et quelques fabriques d'impression ; elle perdit même sa manufacture de tapisseries de haute-lisse qui lui avait valu pendant longtemps une grande renommée.

La marine marchande et la pêche étaient dans un état désespéré ; Anvers, Bruges, Ostende, Nieuport, ne se sauvèrent d'une ruine complète qu'en se livrant à d'autres industries. Le commerce d'Anvers était ruiné depuis la fermeture de l'Escaut. La création de chantiers maritimes et d'un arsenal, décrétée par Napoléon en 1811, y ramena l'activité.

C'est de cette époque que date l'application des machines à l'industrie, qui devaient lui communiquer une impulsion inconnue jusque-là. (*V.* p. 371).

C'est de 1804 que date en Belgique la construction du premier chemin de fer ; il fut établi à Liége, à la fonderie de canons, et ce mode de transport fut multiplié dans les houillères.

Digitized by Google

En 1815, la Belgique se vit réunie à la Hollande qui s'était si longtemps montrée hostile pour elle. Les Hollandais étaient commerçants et navigateurs, la Belgique était agricole et manufacturière ; il semblait qu'il y eût là les éléments d'une prospérité commune. Mais les vues contraires des deux nations engendrèrent la défiance. Un brusque changement de tarifs établit une concurrence inégale entre les produits nationaux et les produits anglais.

Diverses autres circonstances contribuèrent à entretenir un état de malaise. L'irritation gagnait les esprits. En 1822, s'éleva, à Tournai, une société qui prit pour devise : Prohiber ceux qui prohibent.

La fabrication des draps était dans une situation désespérée ; un arrêté du 1er janvier 1820 ordonna d'employer les produits du pays pour l'habillement de l'armée et de l'administration. Quelques mesures utiles et favorables furent prises par le gouvernement mieux avisé ; mais l'effet en fut atténué par la mauvaise répartition des impôts, par le froissement des sentiments religieux, par l'obligation de plaider en langue hollandaise devant les tribunaux, et par une série d'abus qui devaient amener le renversement du gouvernement hollandais.

A cette époque il se forma de nombreuses sociétés pour entreprendre de grands travaux. En 1825, une société fut autorisée à exploiter les mines du Luxembourg et du Limbourg; elle obtint, en 1827, la concession d'un canal de jonction entre la Meuse et la Moselle. D'autres sociétés entreprirent la construction du canal de *Pommerœul à Antoing;* du canal de *Charleroi à Bruxelles* (1827), réclamé dès 1699, et qui avait été ordonné par Napoléon ; du canal de *Terneuzen* (1825-1827), qui devait mettre Gand en rapport avec la mer; la Sambre fut canalisée ; le canal de Bruges à l'Écluse, par Damme, rétabli. — D'un autre côté, la Belgique avait été dotée d'un établissement de crédit : la *Société générale* fut créée, en 1822, au capital de 50 millions. Elle put émettre des billets au porteur ; jusque-là il n'y avait pour le royaume des Pays-Bas que la banque d'Amsterdam.

L'exploitation des houillères devenait de jour en jour plus active ; les premiers hauts fourneaux au coke s'élevaient à Couvin et à Seraing; le district de Charleroi commençait à exploiter ses houillères et à élever des usines ; l'industrie cotonnière,

Digitized by Google

la plus florissante de toutes en 1829, exportait ses produits vers Java.

L'industrie et le commerce semblaient reprendre un nouvel essor lorsque éclata la révolution de 1830 ; la séparation de la Hollande et de ses colonies, qui en fut la conséquence, porta au pays un coup sensible. Cependant la Belgique indépendante chercha courageusement à triompher d'un état de crise inévitable.—Le 18 juin 1833, le ministre de l'intérieur, M. Ch. Rogier, présentait le projet de loi pour la construction des chemins de fer (adopté le 28 mars 1834) ; un an après, le 5 mai 1835, la Belgique inaugurait son premier chemin de fer, la *section de Malines à Bruxelles.* L'année suivante (7 mai 1836), la *section de Malines à Anvers* fut livrée à la circulation. Vingt-trois ans après la pose du premier rail, la Belgique comptait 1565 kil. de chemins de fer, exploités, en partie par l'État, en partie par des compagnies, dont le nombre s'élevait à 23.

La construction des canaux marcha de front avec celle des chemins de fer. Le canal de *Charleroi à Bruxelles* avait été ouvert en 1832 ; celui de l'*Espierre* le fut en 1845 ; celui de la *Campine*, de Bocholt à Herenthals, ainsi que l'embranchement de Turnhout, en 1846 ; le canal latéral de Liége à Maëstricht, en 1850. La navigation maritime reprit de l'activité et elle entraîna la formation d'un grand nombre de compagnies d'assurances contre les risques de la mer ; on en comptait 18 en 1858.

Des traités de commerce avec les peuples voisins, la révision des tarifs et des lois relatives au régime commercial, l'établissement d'agents commerciaux dans toutes les parties du monde, de conseils de prud'hommes, la réforme postale (on a établi deux zones : l'une à 10 centimes, l'autre à 20 centimes), des expositions à époque fixe des produits de l'industrie nationale, sont au nombre des moyens auxquels on eut recours pour venir en aide à l'industrie. L'exposition de 1835 ouvrait la série. La seconde eut lieu en 1841 ; celle de 1847 a dépassé, par le nombre des exposants et celui des produits, toutes celles qui l'avaient précédée.

Les institutions de crédit vinrent seconder le mouvement industriel ; en 1850, on en comptait quatre : la *Société générale*, fondée en 1822 ; la *Banque de Belgique* et la *Banque liégeoise*, (1835) ; la *Banque de Flandre* (1841). Elles avaient le droit d'admettre des

Digitized by Google

billets au porteur dits billets de banque. L'esprit d'association multiplia les sociétés de toute espèce : civiles, commerciales, industrielles, agricoles et financières.

On comptait, en 1840, plus de 280 000 fileuses (122 000 dans la Flandre orientale et 98 000 dans la Flandre occidentale) ; elles étaient réduites à une extrême misère. Pour venir à leur secours et trouver un moyen d'existence pour la génération nouvelle, on augmenta le nombre des écoles destinées à apprendre la fabrication des divers genres de dentelles.

Les richesses naturelles du sol et l'intelligente activité de ses habitants ont fait de la Belgique un des pays industriels les plus importants de l'Europe; malheureusement les débouchés ne s'ouvrent plus assez largement pour elle, en proportion des développements de son industrie ; et cette inégalité semble créer un malaise, qu'ont plusieurs fois signalé les écrivains nationaux. Les lignes qui suivent, empruntées à une publication belge de la fin de l'année 1859, caractérisent ainsi les difficultés et les dangers de cette situation :

« Qu'il existe en Belgique un état de pléthore menaçant pour l'avenir de l'industrie et du commerce, c'est ce que personne ne niera. Les marchés ouverts à nos grandes industries se rétrécissent peu à peu ; sur ceux dont nous sommes encore en possession, nous rencontrons chaque jour de nouveaux concurrents qui deviennent peu à peu plus redoutables. — Notre marine marchande va s'amoindrissant chaque année ; on laisse subsister dans nos ports des droits exagérés, qui les placent dans des conditions d'infériorité notoire vis-à-vis des ports rivaux de la Hollande ; notre législation commerciale est défectueuse. Quand le commerce, soutenu par le gouvernement, aura des débouchés nouveaux, une protection navale assurée à ces débouchés, des institutions de crédit et des capitaux à bon marché qui permettront de faire des avances sur consignations, le port d'Anvers retrouvera son antique splendeur. A cause de sa situation privilégiée, il deviendra port d'exportation du centre de l'Allemagne vers les États-Unis et port d'importation pour les produits des Indes, de la Chine, de la côte ouest d'Amérique, etc. La marine marchande, qui aujourd'hui se meurt, prendra un rapide développement, et

Digitized by Google

la Belgique ne sera plus, dans le monde commercial, classée très-loin après Brême et Hambourg. S'il arrivait jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, que notre commerce et notre industrie pussent retomber dans le marasme fatal qui les anéantit au XVIII^e^ siècle, c'en serait fait bien vite de la nationalité belge. On se fatiguerait bientôt d'une indépendance conservée à ces conditions, et les intérêts matériels, reprenant le dessus et refoulant les nobles idées de liberté et de patriotisme, ne tarderaient pas à nous précipiter dans les bras de la nation qui pourrait nous donner, au prix de notre existence politique, ce que nous eussions pu acquérir au prix de sacrifices insignifiants. »

Pour compléter les renseignements sur l'industrie et le commerce contemporains de la Belgique, nous ajouterons ici quelques documents empruntés aux *Annuaires de l'industrie* (publiés à Bruxelles, chez Tarlier, et à Paris, chez Guillaumin), et à quelques autres publications.

Commerce général (année 1857). — Les importations et les exportations générales réunies ont été de 1 819 200 000 fr. (*importations*, 927 200 000 fr.; *exportations*, 892 000 000 fr.). Le commerce avec la France présente : exportations, 157 000 000 ; importations, 85 000 000 ; — avec l'Angleterre : exportations, 67 000 000 ; importations, 73 000 000 ; — avec les Pays-Bas : exportations, 58 000 000 ; importations, 82 000 000.

Commerce spécial. — Exportations (produits nationaux), 414 000 000 ; importations (produits étrangers consommés en Belgique), 393 000 000.

Marine marchande belge (au 31 décembre 1858). — 145 navires. — En 1858, il est entré dans le port d'Anvers 2249 navires ; tonnage, 493 410. Dans ce nombre, les Anglais présentent le tonnage le plus élevé : 126 624 ; la France, 42 905 ; les Belges, 48 373 ; les Hollandais, 12 931.

Industrie houillère. — Le nombre des mines concédées au 1^er^ janvier 1858 était de 267 et l'étendue de 113 883 hectares. L'étendue des mines en exploitation (1857) était de 91 426 hectares.

La houille (*V. Résumé géologique*, p. XXXV), en Belgique, de même qu'en Angleterre, n'a pas été exploitée régulièrement avant le XII^e^ siècle (cela eut lieu d'abord dans la province de Liége); ce

Digitized by Google

n'est que depuis le XIXe que cette exploitation a pris une grande activité. En 1789, on ne descendait pas à plus de 180 mèt.; on descend aujourd'hui à plus de 500. L'emploi des premières pompes à feu, en Belgique, pour l'épuisement des eaux, date de 1730. L'emploi des chevaux dans l'intérieur des mines est de 1820. Comparée aux autres contrées de l'Europe, la Belgique est celle qui, toutes proportions gardées, consomme et exporte la plus grande quantité de combustible minéral. L'industrie houillère y occupait, en 1858, 72 577 ouvriers [1] (Hainaut, 53 358; Liége, 17 609, etc.). La moyenne des salaires a été de 2 fr. 36 c. — La production de la houille en 1795, ne dépassait pas 800 000 tonnes; en 1858, il en a été extrait 8 383 902 tonnes (valeur en francs : 100 470 583). La consommation à l'intérieur a été de 5 496 890 tonnes; l'exportation, en France, de 2 680 079 tonnes. (Le canal de Saint-Quentin permet aux houilles d'être exportées jusqu'à Paris; celui de la Haine à Condé relie le département du Nord à celui de la Seine-inférieure). La province du Hainaut produit les trois quarts des houilles extraites de Belgique. — Le comité des houillères évalue le capital engagé dans tous les charbonnages à une somme de 280 à 300 000 000 fr., et le produit net moyen à 4 ou 5 pour cent, évaluation qui paraît trop basse. (*V. Charleroi*, p. 284; *Seraing*, p. 372; la *Société de l'Espérance*, p. 373.)

Industrie métallurgique. — Elle s'exerce principalement sur le minerai de fer et sur la calamine; ce dernier minerai donne lieu à la fabrication du zinc. On trouvera d'amples détails sur

1. Un maître mineur, nommé *Coffin*, a acquis une grande célébrité par son courage et son dévouement. Le 28 février 1812, l'eau envahit subitement la fosse de Beaujonc (située presque aux portes de Liége, sur le chemin de Bruxelles). Coffin avait déjà une jambe dans la couffade (caisse suspendue par une chaîne, et qui sert à remonter le charbon), il tenait son fils âgé de onze ans par la main, pour le sauver. Mais le désir de sauver ses ouvriers lui fait oublier son propre salut. 22 mineurs avaient péri; 74 survivaient. Coffin dirigea leurs travaux pendant les six jours qu'ils furent engloutis; leurs lampes s'éteignirent, et ils durent travailler pour s'ouvrir un passage vers une galerie voisine. Coffin, et son jeune fils, non moins courageux que lui, ranimaient leur courage abattu. Au dehors on travaillait avec ardeur pour pénétrer jusqu'à eux. Le cinquième jour, on put leur faire parvenir des liquides. Au moment où ils sortirent, toute une population inquiète environnait la fosse. Coffin sortit le dernier, tenant par la main son jeune fils; chacun bénit son héroïque dévouement; le gouvernement lui accorda la croix d'honneur; sa belle action fut célébrée par les poëtes, et fut mise en scène sur les théâtres de Paris.

Digitized by Google

ce sujet à l'article consacré à la société de la *Vieille-Montagne* (*V.* p. 374).

Industrie sidérurgique.—Le minerai de fer est, après la houille, la plus grande richesse du pays. Les provinces du Hainaut, de Namur, de Liége, de Brabant et de Luxembourg, se partagent cette branche d'industrie. On comptait déjà, en 1560, un certain nombre de hauts fourneaux ; mais ce fut surtout pendant la réunion de la Belgique à la France que la production du fer prit de l'accroissement, et que les procédés de fabrication furent perfectionnés. La substitution de la houille au charbon a ouvert de nos jours une ère nouvelle à cette industrie. Les usines sidérurgiques se divisent en quatre catégories : les hauts fourneaux, pour la fabrication de la fonte ; les fonderies, pour l'élaboration de la fonte ; les fabriques de fer proprement dites ; les usines à ouvrer le fer. Les chiffres suivants donnent le résumé de chacune de ces industries pour tout le royaume au 1er janvier 1858 : — *hauts fourneaux :* au coke, 49 ; au bois, 17 ; valeur totale de la production, 31 619 942 fr. ; — *fonderies :* usines en activité, 103 ; valeur de la production, 11 083 182 fr. ; — *fabriques de fer :* 95 ; valeur de la production, 36 845 489 fr. ; — *usines à ouvrer* le fer : 79 ; valeur, 6 863 490 fr. — La valeur totale de la production a donc été de 86 412 403 fr. Le nombre des ouvriers occupés par l'industrie sidérurgique a été de 13 218. (*V. Établissements près de Charleroi*, p. 285 ; *Établissements près de Liége*, p. 371 et suiv.) — La *clouterie* fabriquée à la main ou à la mécanique est une industrie très-répandue aux environs de Liége et de Charleroi. Elle s'exerce dans une innombrable quantité de petits ateliers. Les habitants de la campagne y trouvent de l'occupation pendant la saison d'hiver.

Industrie armurière. — Liége peut être considéré comme le centre de cette industrie. Ses produits s'expédient dans le monde entier. Le nombre des canons de fusils (à un ou deux coups), de mousquets, de carabines, de pistolets, a été, en 1856, de 587 924 pièces ; — en 1857, de 599 208 ; en 1858, de 484 692 (*V.* p. 370).

Fonderie royale de canons (*V.* p. 370).

Nombre des machines à vapeur existant en Belgique au 1er janvier 1858 : — 4010 machines à vapeur ; force totale, 127 332 chevaux. — Voici quelques chiffres relatifs à leur distribution entre

Digitized by Google

les diverses industries auxquelles elles sont appliquées : chemins de fer de l'État, 233 locomotives ; chemins de fer des sociétés particulières, 250 locomotives ; — houillères, 854 machines ; souffleries, forges, travail des métaux, fabrication de machines, 603 ; fabriques de draps et étoffes de laine, 224 ; filatures, tissage, impression de coton, 149 ; mouture de grains, 384, etc.

Industrie des verreries (année 1857). — Nombre des ouvriers employés, 5652 ; valeur des produits, 16 494 000 fr. — Les usines étaient ainsi réparties : Hainaut, 39 ; Namur, 5 ; Liége, 2 ; Brabant, 1.

Industrie drapière. — Cette industrie est une des plus anciennes du pays. Elle s'est déplacée et a abandonné les villes dont elle faisait la richesse au moyen âge pour se fixer dans la province de Liége, et particulièrement à Verviers (V. p. 390). La valeur de la fabrication annuelle des fils et des étoffes de laine de la Belgique peut être évaluée à environ 80 000 000.

L'*industrie linière* a subi depuis quelques années une transformation radicale. Le fil à la mécanique a remplacé dans la confection des toiles le fil filé à la main. Le chiffre de l'exportation a baissé avec la France, mais il a augmenté pour le Zollverein et les Pays-Bas. Le filage à la main tend de jour en jour à disparaître. — L'exportation du lin brut et peigné va en augmentant.

L'*industrie colonnière* a son siége principal à Gand. Les filateurs ont travaillé à renouveler leur matériel. On estimait, en 1857, à environ 27 000 000 la valeur des fils de coton que cette industrie met en œuvre en Belgique, et à 26 000 le nombre des ouvriers employés.

Industrie dentellière. — « La dentelle se fabrique, aux fuseaux ou à l'aiguille sur un petit métier mobile, appelé carreau ou coussin. — Cette industrie est des plus anciennes ; elle a été importée en Europe lors du retour des premiers croisés. Elle s'est d'abord développée en Italie, en Espagne, en Belgique, (Charles-Quint ordonna que les écoles et les couvents de femmes s'occupassent de cette industrie), puis en France, ou spécialement protégée et encouragée par Colbert, elle a pris un accroissement considérable. — Cette fabrication qui occupe en Europe environ 600 000 ouvrières, emploie avec succès les mains les plus débiles, les enfants,

Digitized by Google

les femmes âgées ou infirmes; elle s'allie aux soins du ménage et aux travaux des champs.

« Deux pays sont à la tête de cette belle industrie : la France et la Belgique ; tous deux, quoique fabriquant le même tissu avec la même méthode et la même matière première, produisent des dentelles n'ayant entre elles aucune similitude. La France n'a aucune concurrence sérieuse pour ses beaux morceaux de dentelles de soie noire, ou ses brillantes blondes blanches, ainsi que pour ses dentelles de fantaisie ; de même que la Belgique est seule pour produire les riches points de Bruxelles, ou les inimitables valenciennes d'Ypres. » (Rapport du jury. Exposition universelle de 1855.)

On estime à 100 000 le nombre des ouvrières en dentelles disséminées dans toutes les provinces de la Belgique. Leur salaire varie de 60 centimes à 1 fr. 75 c. par jour. La Belgique produit certains genres qui ne se font pas ailleurs, et le bas prix de la main-d'œuvre dans les Flandres lui en assure un écoulement facile et régulier. Il se fabrique en Belgique quatre points bien différents de dentelles, savoir : en fil de lin, le point de Bruxelles, la malines, et la valenciennes; en soie, la dentelle de Grammont. La dentelle dite *malines*, se fait à Anvers, à Louvain et à Malines. Aujourd'hui ce point est, en quelque sorte, abandonné par la consommation et l'on en fabrique peu; cependant c'est une des plus jolies dentelles, elle est claire, fine, légère et a beaucoup d'apparence, pour son prix. — Grammont et Enghien faisaient, il y a une douzaine d'années, des dentelles en fil blanc ; maintenant elles ne font que des dentelles noires en soie, imitation de celle de Chantilly. Ces dentelles laissent à désirer pour la finesse du réseau, et la perfection du travail, mais les prix sont favorables à la vente. Le nombre des ouvrières est de 12 000 ; leur salaire dépasse rarement 50 centimes par jour. — « La *dentelle de Bruxelles*, appelée improprement point ou application d'Angleterre, est la plus ancienne et la plus belle de la Belgique; c'est elle qui a fait la réputation dentellière de ce pays. Avant l'invention du tulle, les fleurs de dentelles de Bruxelles s'appliquaient sur un réseau extrafin, travaillé aux fuseaux; aujourd'hui elles s'appliquent sur du tulle fabriqué à la mécanique avec du coton retors. Les fleurs de Bruxelles se font de deux manières : soit à l'aiguille, et alors elles prennent le nom

Digitized by

de point; soit aux fuseaux, et elles s'appellent plat. Le point à l'aiguille se travaille à Bruxelles; le plat à Bruxelles, Binche, Alost et dans quantité de villages où l'on a établi des écoles de dentellières.

« La fabrication des *valenciennes* forme la branche la plus importante de l'industrie dentellière en Belgique; elle s'est successivement répandue dans toutes les Flandres, où elle occupe 50 000 ouvrières. Les centres principaux de production sont : Ypres, Gand, Courtrai, Bruges, Alost, Ménin. Chaque ville a un point tout à fait spécial. En 1787, époque où le travail de cette dentelle prospérait à Valenciennes, il n'y avait à Ypres que trois à quatre fabricants, occupant 2 à 3000 dentellières, dont les produits étaient désignés sous le nom de fausses valenciennes; aujourd'hui on estime qu'il y a de 20 à 25 000 ouvrières dans cette ville et dans les environs; leurs dentelles sont les plus estimées de tout le pays. »

APERÇU HISTORIQUE DE LA PEINTURE FLAMANDE.

Si les origines de la peinture italienne sont obscures, celles de la peinture flamande sont couvertes d'une nuit plus profonde encore. Cette histoire s'ouvre au commencement du XVe siècle, avec les frères *Van Eyck*. Mais la perfection des œuvres par lesquelles elle fait son apparition suffirait seule, quelle que soit la juste part à faire au génie propre de ces deux révélateurs, à prouver que l'art n'en était point à ses débuts et qu'il avait déjà passé par de longs tâtonnements. Probablement il était resté dans cet état d'enfance, d'où la société elle-même avait tant de peine à sortir. Malheureusement les monuments antérieurs ont péri. Il ne reste, pour ainsi dire, plus une seule verrière peinte du XIIIe siècle; quelques missels ornés de miniatures, relativement modernes, fournissent des indications insuffisantes pour renouer la chaine des traditions; et cependant toute une école d'*imagiers* et d'enlumineurs, formée d'abord et exclusivement de moines et de religieux et plus tard d'artistes, organisés en confrérie, avait dû orner bien des manuscrits avant le XIIIe siècle. La peinture murale était cultivée bien avant les Van Eyck; mais les productions en ont été détruites par l'humidité ou effacées par le badigeon; à peine en trouve-t-on quelques débris isolés, tels que ceux de la peinture de l'hôpital

Digitized by Google

de la Byloque à Gand (*V.* p. 229), et une fresque découverte en 1822 à Nieuport. La disparition des monuments du passé s'explique par les désastres qu'entraînèrent à leur suite les guerres dont les Pays-Bas furent si souvent le théâtre, et surtout par les destructions des iconoclastes aux temps des troubles religieux.

Si un nombre suffisant d'ouvrages avaient surnagé au naufrage, il nous semble qu'on y trouverait déjà, à partir du XII^e siècle, les traces d'une sorte de rénovation à la suite d'un long engourdissement, et l'influence byzantine substituée, après le grand mouvement des croisades, à la barbarie antérieure. Les relations qui s'établirent alors, entre la Flandre et Constantinople, durent contribuer à répandre dans les Pays-Bas et en Allemagne les images religieuses des peintres byzantins, qui devinrent des modèles pour les peintres de Bruges et de Cologne. La même influence s'exerçait à la même époque en Italie. Mais ces semences étrangères ne devaient pas, sous le ciel brumeux des Flandres, porter d'aussi beaux fruits que sous le ciel de l'Italie, où elles trouvaient un sol classique et déjà préparé ; les types sacrés de l'art grec furent modifiés par le génie flamand.

Ici se prononcent de bonne heure les différences des deux arts, tenant à des différences de races, de mœurs, d'imagination et de goût, aussi bien qu'aux influences du climat et du sol. En Italie, l'art antique avait laissé des traces ; et le génie naturel de ses artistes ne les y eût-il pas porté, ils ne pouvaient point rester insensibles à la séduction des exemples qu'ils trouvaient dans les bas-reliefs, dans les mosaïques conservées, qu'ils avaient sous les yeux. Ces conditions monumentales créaient déjà pour l'art chrétien un idéal qu'ils n'avaient qu'à suivre et à développer. Rien de semblable pour la Flandre. Elle n'avait aucun lien avec l'art antique. Les monuments qu'elle put en recueillir à la suite des croisades n'en étaient qu'un pâle reflet ; c'était de l'art byzantin ; et quelque changement qu'il pût apporter au milieu de l'art encore barbare du pays, il n'en était pas moins un formalisme immobile et sans souffle de vie ; c'était une brise accidentelle venue de l'orient et expirant dans l'atmosphère du nord.

Les artistes flamands, libres de souvenirs imposants et de traditions, durent donc puiser leurs inspirations principalement dans la vie réelle. Aussi l'art y est-il, dès l'abord, livré au naturalisme.

Digitized by Google

Pour eux la peinture est seulement l'art de représenter. Les premiers peintres placent leurs scènes religieuses dans des paysages ou dans des intérieurs ; ce sont déjà des tableaux de genre. L'art commence comme il finira. — On pourrait signaler en opposition avec l'art italien, plus exclusivement dévoué à la personnalité humaine, une sorte de panthéisme dans l'art flamand. Ses peintures primitives sont conçues comme une grande synthèse où le ciel, la terre, les oiseaux et les fleurs épanouissent leurs magnificences à côté du drame humain; l'homme y occupe bien le premier rang, mais il n'y est point placé comme dans les œuvres italiennes de manière à masquer la scène. Ce parallélisme entre la nature et l'homme commence à s'altérer avec *Massys* (*V.* p. CX); il disparaît complétement sous l'influence de l'imitation des Italiens. Mais alors la peinture se divise en deux arts différents : l'un s'occupe exclusivement de l'homme ; l'autre n'étudie que la nature. Le paysage, la peinture d'animaux deviennent des genres cultivés pour eux-mêmes. On s'y prend avec d'autant plus d'amour, que les tristesses d'un climat sévère en rendent, par le contraste et une privation prolongée le charme plus vif et plus pénétrant. On aime à conserver, à transporter les riants souvenirs des beaux jours du printemps et de l'automne, et le tableau des scènes agrestes, dans la solitude de l'intérieur, où il faudra passer les tristes et nébuleuses journées de l'hiver. La petite dimension de ces peintures est en rapport avec celle de ces habitations du nord. Les scènes paisibles de la vie domestique deviennent elles-mêmes un but nouveau offert à l'étude, et elles donnent lieu à la création de chefs-d'œuvre qui sont les titres de gloire d'un art original, de l'art hollandais.

Une autre différence peut être observée entre l'Italie et la Flandre au point de vue de l'influence de la vie sociale sur l'art. En Italie la pompe de la cour de Rome, les magnificences d'une multitude de cours princières, l'élégance des mœurs chevaleresques, la beauté caractéristique des races, le culte idéal qu'inspiraient les femmes.... toutes ces circonstances venaient s'ajouter comme autant d'influences favorables à celles du climat et des traditions de l'art antique. Tous les contacts extérieurs sollicitaient l'artiste à des conceptions grandioses, héroïques, ou tout au moins nobles et élevées. Les conditions étaient toutes différentes ici. « On

Digitized by

devine sans peine, dit justement M. Alfred Michiels, combien la richesse et la force politique de la bourgeoisie étaient propices à la tendance vulgaire de l'art flamand. L'idéal ne tourmentait point ces graves industriels ; pour charmer les hommes du tiers-état, les corroyeurs, les tisserands, les drapiers des jurandes et des maîtrises, la peinture ne pouvait mieux faire que de suivre ses goûts empiriques. » Les corporations des corps de métiers commandaient des tableaux aux peintres pour en orner soit leurs chapelles, soit leurs salles de réunion.

Pendant que l'art flamand s'enfonçait dans son réalisme, l'Italie accomplissait dans l'art de merveilleux progrès et s'élevait à un idéal nouveau, qu'elle a légué comme un splendide héritage au monde moderne. L'art flamand ne pouvait rester entièrement indifférent et étranger à ces nouvelles conquêtes du génie. Les artistes se dirigèrent vers l'Italie pour aller étudier ses chefs-d'œuvre ; ils en furent éblouis ; et tous désormais se précipitèrent tour à tour vers cette nouvelle patrie, lui empruntèrent son style, mais non son génie et son goût. Cette imitation devenue un principe d'éducation, fut érigée en système esthétique ; l'art flamand y perdit son originalité, ses qualités natives ; il s'énerva dans ce contact; il faillit en mourir. Le génie d'un seul homme, de Rubens, lui redonna la vie, la force et l'éclat, et lui communiqua un mouvement inusité. Il semble qu'héritier de toutes les forces vives créées avant lui, il se les approprie et en tende le ressort jusqu'à la violence, pour produire des effets d'une puissance inconnue ; dans le choc qu'il imprime il fait jaillir un éblouissant sillon de lumière qui illumine non-seulement la peinture de la Flandre, mais l'art tout entier.

Les peintres purent continuer à demander à l'Italie des inspirations et des leçons pour les grandes compositions religieuses ou historiques ; mais ceux qui voulurent rester Flamands purent aussi s'en tenir à l'étude ou à l'imitation de Rubens, en qui se résumait si puissamment l'art national. Seulement il y avait dans son exubérance un entraînement dangereux ; et des imitateurs inintelligents risquaient de s'égarer à sa suite, comme les peintres italiens le firent à la suite de Michel-Ange.

Pour les genres secondaires, il n'y avait rien à apprendre à Rome et peu à Venise ; l'école pouvait s'en tenir à l'étude de la

Digitized by Google

nature et conserver son esprit naïf. Aussi est-ce dans cette direction que se fait la dernière évolution de la peinture des Pays-Bas, qui va aboutir aux peintres hollandais, les derniers venus, et qui, étrangers au culte de l'idéal, désertant les sujets religieux et héroïques, ne connaissent d'autres dieux que ceux du foyer domestique, et épuisent toute la science, toute la magie de l'art, toute la délicatesse du pinceau pour représenter des ménagères, des marchands de poissons, des mendiants, des ivrognes, des cuisines ou des cabarets, des prairies ou des troupeaux.... L'art, ainsi absorbé dans les vulgarités de la vie commune, tombe dans la trivialité et parfois dans l'ignoble et le grotesque. Cependant tels sont la merveilleuse supériorité d'interprétation de cette école, ses éminentes qualités d'exécution, son sentiment exquis du clair-obscur, que, malgré son infimité, si l'on ne considère que le choix des sujets, elle tient un rang très-important dans l'histoire de l'art en général : elle se pose en regard de l'école italienne comme la seule dont l'antagonisme soit complet; qui en diffère essentiellement. Les autres écoles française, espagnole, anglaise, etc.... appartiennent, par le caractère de leurs ouvrages, tantôt à l'une, tantôt à l'autre.

On peut, ainsi que le remarque M. Alfred Michiels, distinguer, dans l'art néerlandais, trois époques principales dans chacune desquelles il atteint les limites de l'essor qu'il peut prendre :

1° Un âge divin, correspondant à la *peinture religieuse* primitive qui eut son siége à Bruges, au temps de Van Eyck et de Memling. « Hubert et Jean Van Eyck, Memling, Van der Goes, Van der Weyden, Quintin Massys, Lucas de Leyde, Mabuse, Schoreel et leurs rivaux, forment une époque luxuriante de génie, de sentiment et d'inspiration. »

2° Un âge héroïque, où la *peinture chevaleresque* est inaugurée à Anvers par Rubens et son école. « Rubens, Van Dyck, Jordaëns, Gaspard de Crayer, Abraham Janssens, Jacques Van Oost, Érasme Quellin, Diepenbech, Van Thulden, etc..., composent une légion glorieuse dont tout un demi-siècle rayonne.... Ce n'est plus la douceur des traits, la chasteté des lignes que cette école recherche; elle traite encore des scènes puisées dans le christianisme, mais elle les traite d'une manière peu chrétienne ; l'élan spiritualiste, l'onction évangéliste n'y règnent pas. Le goût de cette école

l'entraîne vers l'aristocratie bien plutôt que vers le clergé. [Un grand nombre de ces peintres] vivent dans l'intimité de la noblesse. Plusieurs d'entre eux mènent une existence princière. »

3° Enfin l'âge humain, où la *peinture bourgeoise*, déjà abordée passagèrement par les Flamands (dès le temps même de Quentin Massys), acquiert (ainsi que le paysage), une importance extraordinaire, et forme le domaine de l'école hollandaise. Rembrandt, Van der Helst, Gérard Dov, Teniers, Adrien Van Ostade, Jean Steen, Adrien Brauwer, Metzu, Mieris, Terburg, Wynantz, Paul Potter, Berghem, Ruysdaël, Hobbema, etc..., terminent le glorieux cortége des peintres néerlandais, qui se déroule à travers trois siècles, de la fin du XIV^e siècle à la fin du XVII^e siècle.

L'histoire des développements de la peinture néerlandaise offre donc un enchaînement logique et, par cela même, demanderait à être présentée dans son ensemble. Mais pour le but spécial que nous nous proposons ici, il est nécessaire de l'étudier à part dans chacune de ses deux divisions: ÉCOLE FLAMANDE, — ÉCOLE HOLLANDAISE. La première de ces divisions est la seule qui va nous occuper ici.

Avant d'en aborder l'examen, nous citerons une appréciation de la peinture flamande par Michel-Ange; c'est un passage curieux qu'on lira sans doute avec intérêt.

Cette appréciation de Michel-Ange nous a été conservée par un architecte et enlumineur, maître François, de Hollande, envoyé en Italie par le gouvernement portugais pour y étudier les arts. (Sa relation, écrite en 1549, a été retrouvée à Lisbonne par M. Raczynski et publiée par lui dans son ouvrage sur les arts en Portugal.) Il raconte qu'un jour, pour lui être agréable, la marquise de Pescaire, Vittoria Colonna, la noble amie de Michel-Ange, envoie chercher le grand artiste; — au milieu de la conversation: « Je désire beaucoup, lui dit-elle, savoir ce que vous pensez de la peinture flamande, car elle me semble plus dévote que la manière italienne. — La peinture flamande, répondit Michel-Ange, plaira généralement à tout dévot plus qu'aucune d'Italie. Celle-ci ne lui fera jamais verser une larme, celle de Flandre lui en fera verser abondamment, et ce résultat sera dû non pas à la vigueur du mérite de cette peinture, mais tout simplement à la sensibilité de ce dévot. La peinture flamande semblera belle aux femmes, surtout aux âgées et aux très-jeunes, ainsi qu'aux moines, aux religieux et à quelques nobles qui sont sourds à la véritable harmonie. En Flandre, on peint de préférence.... ce que l'on appelle paysages et beaucoup de figures par-ci parlà.... Il n'y a là ni raison, ni art, point de proportion, point de symé-

Digitized by Google

trie, nul soin dans le choix, nulle grandeur. Enfin cette peinture est sans corps et sans vigueur, et pourtant on peint plus mal ailleurs qu'en Flandre. Si je dis tant de mal de la peinture flamande, ce n'est pas qu'elle soit entièrement mauvaise, mais elle veut rendre avec perfection tant de choses, dont une seule suffirait pour son importance, qu'elle n'en fait aucune d'une manière satisfaisante. C'est seulement aux œuvres qui se font en Italie qu'on peut donner le nom de vraie peinture.... »

ÉCOLE DE BRUGES.

L'apparition des frères Van Eyck est comme le *fiat lux* de la peinture flamande. Si l'obscurité ou la nuit qui couvrent les artistes qui leur sont antérieurs les laisse briller seuls, il faut aussi reconnaître que la supériorité à laquelle ils portent l'art provient surtout de celle de leur génie. Ils sont les Giotto de l'école flamande.—A l'occasion de ce nom, il est bon de remarquer que Giotto était mort déjà depuis trente ans lorsque Hubert Van Eyck vint au monde (en 1366).—Vers la même époque (1370 à 1380), maître Wilhelm était proclamé comme le premier peintre de l'Allemagne. On a voulu attribuer à l'école de Cologne une grande influence sur le talent d'Hubert Van Eyck, né dans le voisinage, ainsi que sur les peintres de l'école de Bruges. Toutefois, des différences de manière très-sensibles entre ces deux écoles semblent attester que cette influence ne fut point aussi étendue que certains critiques ont voulu le prétendre ; dans les peintures flamandes les têtes ont une grâce naïve et souvent aussi une vulgarité que l'on ne trouve point dans les ouvrages des peintres du Rhin, aspirant davantage à l'idéal.

LES FRÈRES VAN EYCK.

Hubert Van Eyck (1366?-1426) est l'aîné des deux grands peintres dont le nom est lié à une révolution, à une ère célèbre de l'art de la peinture. On croit qu'il naquit à Maeseyck (Limbourg). On ne sait point quel fut son maître. « Certaines réminiscences des sites des bords du Rhin avaient fait croire qu'il pouvait avoir étudié sous des maîtres de Cologne. La simple comparaison des œuvres de ces artistes et de celles de Van Eyck suffit, disent les auteurs du catalogue du musée d'Anvers, pour détruire cette supposition. » En 1412 il fut reçu membre d'une confrérie à l'église de

Digitized by Google

Saint-Bavon (Gand). « En 1421, le métier des peintres de Gand, pour complaire à la duchesse Michelle, avait admis Hubert et Jean Van Eyck à la libre pratique de l'art. » On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il vint s'établir dans la riche cité de Bruges avec ses deux frères et sa sœur Marguerite qui peignait la miniature. En 1420, les Van Eyck s'établirent à Gand pour peindre à Saint-Bavon le célèbre retable de l'agneau mystique (*V.* p. 214). La composition fut ordonnée et la peinture commencée par Hubert; elle fut achevée par son frère Jean, qui était son élève. Le talent d'Hubert Van Eyck a un caractère plus viril que celui de Jean Van Eyck. (On a fait la remarque que le premier fut peintre de la commune et le second peintre de cour.) Sa couleur est aussi plus vigoureuse. On ne connaît point d'une manière certaine d'autres peintures d'Hubert que celles qui font partie du retable de Gand. — Jean Van Eyck a peint son propre portrait et celui de son frère dans un tableau du triomphe de la foi, qui est au musée de Madrid.

Jean Van Eyck, frère du précédent et le plus célèbre des Van Eyck, naquit entre les années 1390 et 1395, ce qui établit une différence de vingt et quelques années entre lui et son frère qui fut son maître. Il entra au service de l'évêque de Liége, Jean de Bavière, qui mourut en 1425; et bientôt après, le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, le prit au sien en qualité de painctre et de varlet de chambre[1]. L'artiste fit pour le service du duc des « voïages lointains et estrangères marches. » Les frais d'un de ces voyages s'élevèrent à 720 fr., somme très-importante pour le temps, comme semble d'ailleurs le confirmer une dote de 24 fr., que ce duc donna en 1449 à sa fille « pour luy aidier à (se) mettre religieuse en l'église et monestere de Maseck (Maeseyck). » — Jean, après la mort de son frère Hubert, continua seul la peinture du tableau de l'agneau. Son travail fut interrompu en 1428 par un voyage en Portugal, à la suite de l'ambassadeur qui allait

1. D'après une pièce citée par M. de La Borde (*les ducs de Bourgogne*), et dans laquelle le nom du peintre est écrit *Jehan de Heik*, on voit que ses émoluments étaient de 100 livres parisis par an, « affin qu'il soit tenu d'ouvrer pour lui (le duc) de painture toutes les fois qu'il lui plaira, lui a ordonné de prendre et avoir de lui sur sa recepte générale de Flandres, la somme de C liv. p., monnaie de Flandres, à deux termes par an. »

Digitized by Google

demander pour Philippe la main de la fille de Jean Ier. Il acquit une maison à Bruges, y mourut en 1441 et fut enterré dans l'église de Saint-Donatien. Sa veuve lui survécut; le portrait de celle-ci, âgée de trente-trois ans et peint par Van Eyck, se voit au musée de Bruges (*V.* p. 256).

S'il ne reste presque plus rien des peintures d'Hubert, un certain nombre d'ouvrages de Jean Van Eyck ont été conservés. (On en voit au musée de Bruges, *V.* p. 256; au musée d'Anvers, p. 181; au musée de Bruxelles, p. 81; le musée de Paris possède une vierge au donataire qui lui est attribuée, etc....)

Jean Van Eyck aime la nature et copie patiemment la réalité. A ce titre, il a pu contribuer, par la haute influence qu'il a exercée, à entraîner l'art flamand dans les voies du réalisme. Ses têtes, souvent vulgaires, n'ont point la sévérité biblique de celles d'Hubert; elles respirent la douceur, le calme et la piété. L'architecture, les meubles, les accessoires sont traités avec une délicatesse extrême de pinceau. Ses paysages sont minutieusement détaillés et bien baignés de lumière.

L'admiration qu'on avait en Flandre pour Hubert Van Eyck était telle, qu'à sa mort on eut l'idée bizarre de détacher de son corps l'os du bras droit et de l'exposer à la porte de l'église dans une boîte en fer, où on le voyait encore pendant le XVIe siècle. Toutefois la renommée capricieuse lui a enlevé la gloire d'être le vrai fondateur et le chef de l'école flamande, pour la donner à son frère. C'est le nom de Jean Van Eyck qui a eu tout le retentissement et qui s'est propagé au loin. C'est de lui que parle Vasari dans sa vie d'Antonello, de Messine. Santi, le père de Raphaël, dans une chronique rimée, le proclame, avec son élève Rogier, parmi les peintres les plus célèbres de Bruges, sans nommer Hubert.

« A Bruggia fu tra gli altri più lodati,
« Il gran Jannes el discepol Rugero. »

C'est à Jean Van Eyck qu'est généralement attribuée, sinon l'invention de la peinture à l'huile, comme on le dit vulgairement, mais le perfectionnement du procédé, la préparation d'un meilleur amalgame qui permettait aux couleurs délayées dans l'huile de sécher plus rapidement que par le passé, lorsqu'il fallait ex-

poser les panneaux au soleil et attendre longtemps avant de pouvoir recommencer à peindre.

Très-probablement Hubert, le maître de Jean, eut sa part dans les premiers essais; mais on est réduit à des suppositions à cet égard; et Jean Van Eyck est resté le seul des deux frères qui soit considéré comme l'inventeur. Les Italiens ont voulu revendiquer la gloire de cette invention en faveur d'Antonello, de Messine, mais sans pouvoir appuyer ces prétentions sur des preuves assez décisives.

Les peintres se servaient déjà du procédé de la peinture à l'huile depuis longtemps. Deux manuscrits des onzième et douzième siècles (d'*Heraclius:* De coloribus et artibus Romanorum; et du moine *Théophile:* Diversarum artium schedula) parlent de la manière de préparer l'huile de lin et de s'en servir pour étendre les couleurs. Entre autres preuves qu'on en apporte encore on cite: une ordonnance d'Henri III, roi d'Angleterre, de 1239, donnée par Hor. Walpole, dans ses Anecdotes de la peinture; — un document extrait des archives de Turin, où l'on voit qu'en 1325 il fut donné au peintre florentin Giorgio d'Aquila, au service du duc de Savoie, 200 livres d'huile de noix *ad pingendum;* — un autre document, publié dans la Bibliothèque de l'École de Chartres, à la date du 25 mars 1356, contenant un ordre du duc de Normandie de payer au peintre Jehan Coste une somme équivalant à 3131 fr. 25 c. pour peindre différents sujets sacrés et profanes *de fines couleurs à l'huile.*— Lorenzo Ghiberti, dans son Commentaire sur l'histoire de l'art, qui a été conservé, affirme que Giotto peignit à l'huile: *lavorò in muro, lavorò a olio, lavorò in tavola.* Cennino Cennini, élève d'Agnolo Gaddi, écrivit en 1437 son Traité de la peinture, et il y consacre plusieurs chapitres à la manière de peindre à l'huile. — Dans le principe, du reste, et avant d'avoir été perfectionné, ce mode de peinture était très-long. Il fallait exposer le panneau au soleil pour le faire sécher avant d'apposer une couleur nouvelle: *quod in imaginibus diuturnum et tædiosum nimis est*, avoue Théophile; de la sorte, les couleurs ne pouvaient jamais se fondre ensemble. Vasari raconte qu'un jour, un panneau, peint et verni, ainsi exposé par Van Eyck, s'étant fendu par la chaleur, il chercha à obvier à cet inconvénient, et à fabriquer un vernis qui pût sécher à l'ombre; et, mêlant des résines à l'huile, il obtint un liniment à l'aide duquel les couleurs de ses tableaux acquirent et ont conservé l'éclat et la transparence qu'on y admire encore aujourd'hui.

Élèves des Van Eyck. — Les frères Van Eyck exercèrent une grande influence sur le développement de l'art. Ils eurent sans doute un grand nombre d'élèves ou d'imitateurs qui reproduisirent leur manière longtemps après eux, comme cela avait eu lieu pour l'école de Giotto. Mais, il faut l'avouer, il règne une très-grande incertitude sur cette partie de l'histoire primitive de la peinture flamande. Nous passerons en revue les noms les plus

Digitized by Google

célèbres parmi les peintres considérés (et quelques-uns bien légèrement) comme les élèves des Van Eyck.

Gerard Van der Meire, appartenant à une famille d'artistes établie d'ancienne date à Gand, fut reçu à la maîtrise en 1452. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort. On n'est pas certain qu'il ait été directement l'élève des Van Eyck. Il y a des peintures de lui au musée d'Anvers (*V*. p. 181), et à l'église de Saint-Bavon, à Gand (*V*. p. 213).

Hugo Van der Goes (Vasari le nomme *Hugo d'Anversa*), naquit à Gand. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort. En 1467, il dirigea les fêtes données à Gand pour l'installation de Charles le Téméraire. Élève des Van Eyck, il reproduisit plutôt la manière sévère d'Hubert. Il se retira du monde et devint chanoine à Rouge-Cloître, dans la forêt de Soignes. La Belgique ne possède plus de ses ouvrages; ils furent détruits en 1575 par les iconoclastes. La cour d'appel de Paris possède un Crucifiement de Van der Goes. On connaît aussi des tableaux de lui à Florence, à Munich, à Berlin.

Rogier Van der Weyden, le vieux, ou *Roger de Bruges*. (On a longtemps considéré ces deux noms comme appartenant à des peintres différents) —14..-1464.—On croit qu'il naquit à Bruxelles au commencement du xv^e^ siècle, de parents flamands. Il serait né à Tournay, s'il est réellement le même peintre qu'un certain maistre Rogier de la Pasture (traduction de Rogier Van der Weyden), qui, selon l'ancien registre de la corporation des peintres tournaisiens, commença son *apprésure* (apprentissage) chez maître Robert Canpin, le 5 mars 1426. On croit aussi qu'il étudia sous Jean Van Eyck. Il fut nommé peintre de la cité de Bruxelles (*portraiteur de la commune*). Il l'était déjà en 1436. Il exécuta pour l'hôtel de ville d'importantes peintures, qui lui valurent une grande célébrité, et les éloges d'Albert Durer. Les auteurs italiens parlent de lui avec enthousiasme. En 1449 il fit un voyage en Italie ; et il est un des premiers peintres flamands qui entreprirent ce voyage. En 1450, année du jubilé, il était à Rome. Il y admira, dans la chapelle de saint Jean de Latran, des peintures de Gentile da Fabriano, qu'il proclamait le premier des peintres italiens. Il vécut encore plusieurs années à Bruxelles avec la réputation du plus grand peintre de son temps, donnant l'exemple d'une piété

Digitized by Google

exemplaire, et dépensant ce qu'il gagnait en œuvres charitables. Il mourut le 16 juin 1464, fut enterré à Sainte-Gudule, et les magistrats de Bruxelles décidèrent qu'ils n'auraient plus désormais de peintre en titre. La plus grande composition de Rogier Van der Weyden, est le retable de l'hôpital de Beaune (France), représentant le Jugement dernier. Ses ouvrages attestent la connaissance de l'anatomie; mais il exagère la longueur de ses figures; il compose bien et a le sentiment de la nature, mais il manque d'idéal. Sa couleur est claire, sans contraste d'ombre et de lumière, et à la pâleur de ses ombres on a peine à reconnaître un élève de Jean Van Eyck; ce qui confirmerait les doutes qui se sont élevés à cet égard. Cette qualité d'élève de Van Eyck, qui lui fut attribuée de longue date (*V.* ci-dessus les vers du père de Raphaël), et celle d'avoir été le maître de Memling, qu'on lui conteste moins, donnent à Rogier de Bruges, même en dehors de ses œuvres, une importance particulière. Outre l'œuvre capitale de l'hôpital de Beaune, on conserve des peintures de cet artiste à Munich, à Francfort, à Berlin, à Londres, à Madrid. Le catalogue du musée d'Anvers (*V.* p. 181) met sous son nom un triptyque (les sept sacrements) qui lui a été aussi attribué par Boisserée et Passavant, mais que lui contestent les auteurs de *The early flemish painters.*

Josse de Gand (Jodocus ou Juste d'Allemagne). On suppose que ces deux noms (comme ceux de Van der Weyden et de Rogier de Bruges) désignent un seul et même peintre. L'opinion qu'il aurait été élève d'Hubert Van Eyck est contestée. On ne connaît que deux ouvrages bien authentiques de ce peintre : une Annonciation peinte en détrempe, à Santa-Maria di Castello (Gènes), avec l'inscription « Justus d'Allamagna pinxit 1451 », et une Cène peinte à l'huile (1468-74), dans l'église de Sainte-Agathe-d'Urbin. Le musée du Louvre possède un triptyque catalogué sous ce nom.

Tous les ouvrages de ces anciens peintres présentent un même caractère de roideur un peu barbare, qui est aussi le défaut des peintres comtemporains de l'École de Cologne. Mais voici qu'à côté de cet art sérieux, austère, s'épanouit (avec un nom nouveau, longtemps négligé, mais que l'admiration a, de nos jours, entouré d'une brillante auréole) un art plus suave, ayant plus de charme que d'énergie, et une expression plus intime et plus pénétrante. Nous avons nommé *Hans Memling.* Il arrive ici pour l'École

Digitized by Google

flamande quelque chose d'analogue à ce qui arrivait à la même époque pour la peinture en Italie, où Gentile da Frabriano et Frà Angelico inauguraient une grâce inconnue jusqu'à eux, et qui contrastait avec la science et la sécheresse florentines.

MEMLING.

Hans Memling[1] (14..-1499?). Si l'on est parvenu à savoir le nom de ce peintre, aujourd'hui si justement apprécié, on ne connaît exactement ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort, ni le lieu de sa naissance, que l'on incline cependant à placer à Bruges. Il fut élève de Van der Weyden (Rogier de Bruges), comme l'atteste Vasari, qui écrit son premier nom *Ausse* et *Hauesse*, de sorte que toutes ces variétés d'orthographe, pour désigner un même individu, forme une synonymie des plus embrouillées. Il aida Van der Weyden dans ses travaux (on trouve dans le catalogue des peintures de Marguerite d'Autriche un retable dont le milieu était peint par Rogier et les ailes par maître Hans). L'intérêt qu'inspirent les ouvrages de Memling excite naturellement la curiosité sur lui-même. On voudrait connaître sa destinée. Malheureusement l'obscurité couvre sa vie; mais à défaut de détails précis, on s'est complu à lui faire une légende romanesque. Selon cette légende, Memling aurait assisté comme soldat à la bataille de Nancy (5 janvier 1477), où périt Charles le Téméraire. Quelque temps après cette déroute, un homme, pâle et épuisé par la fatigue et la souffrance, se traînant à travers les rues tristes et couvertes de neige de Bruges, venait frapper à la porte de l'hôpital Saint-Jean; recueilli par les frères et rendu à la santé, il redemandait ensuite ses pinceaux, et, pour témoigner sa reconnaissance, il exécutait les admirables peintures restées en la possession de cet hôpital, où chaque jour affluent les étrangers pour les contempler.

Quelques documents récemment mis au jour, rendent assez problématique la présence de Memling au camp de Charles le

1. Ce nom est écrit *Van Memmelinghe* dans un document des archives de l'académie de Bruges, d'où il résulte qu'en 1483 maître Jean Van Memmelinghe reçut comme élève Passcier Van der Meersch. — La forme *Memmelinck* que l'on trouve dans Van Mander et Sanderus ne serait que la permutation fréquente en flamand du *ng* en *nk*. Les Italiens, selon leur habitude d'adoucir les mots étrangers, l'appellent *Memelino* ou *Memeglino*. — La forme *Hemling*, sous laquelle on le désignait généralement il y a quelques années, doit être abandonnée.

Digitized by Google

Téméraire. Ce sont des notes de petites avances relatives à des peintures qu'il aurait exécutées pendant cette même année 1477. Du reste, ces notes de comptes, en dehors de la légende, prouvent par leur exiguïté même que le pauvre artiste était dans une position très-gênée. — Un inventaire fait en 1499 des biens appartenant à une corporation, parle d'un triptyque peint par « feu maître Hans. » Il fournit ainsi une date approximative de sa mort.

En 1479, Memling peignit l'adoration des mages, de l'hôpital Saint-Jean (*V.* p. 251). Passavant, d'après d'anciennes traditions dont lui aurait donné communication, en 1843, le supérieur de l'hôpital à cette époque, dit que Memling fut chargé en 1480, par le supérieur Adrien Reims, de peindre la châsse de sainte Ursule; que le travail fut terminé en 1486; qu'on lui aurait fourni des fonds pour aller à Cologne (on croit effectivement reconnaître dans ses compositions des vues de Cologne, de Mayence et de Bâle (*V.* p. 249). Si ces souvenirs sont exacts, on peut présumer que Memling ne peignit point sans rémunération, comme on l'a dit, les chefs-d'œuvre qui sont aujourd hui la glorieuse propriété de l'hôpital de Bruges.

On le voit : il règne une bien grande incertitude sur tout ce qui se rattache à la vie de Memling. Des doutes émis par un critique célèbre, M. Viardot (*Musées de France*, p. 124), y jeteraient une bien plus grande confusion encore s'ils venaient à prévaloir. A l'occasion de deux petits volets d'un triptyque, représentant *saint Jean-Baptiste* et *sainte Marie-Madeleine*, faibles et uniques échantillons du maître de Bruges, à notre musée du Louvre, M. Viardot se demande à qui ils appartiennent : « Est-ce à l'auteur des *Trois adorations des Mages*, de la *Mâne dans le désert*[1], d'*Abraham devant Melchisedeck*[2], et de la *Prise de Jésus au jardin des oliviers*[3], qui

1. Les auteurs de *the early Flemish painters* considèrent comme douteuses ces attributions. Mais en se bornant aux peintures authentiques de Memling qui sont à Bruges, les différences si tranchées qui existent entre les ouvrages à l'huile et les peintures en détrempe de la châsse de sainte Ursule, suffiraient, à notre avis, pour éveiller des doutes semblables à ceux émis par M. Viardot, et à faire croire, si les traditions ne s'y opposaient point jusqu'ici, à l'existence de deux artistes différents. Il semble que cette différence de manière ne puisse s'expliquer seulement, comme nous le faisons (p. 250, 2e col.) par celle des procédés. On serait tenté d'attribuer les fraiches peintures de la châsse de sainte Ursule à une première manière de la jeunesse de Memling, et les autres ouvrages à son âge mûr ; mais encore ici le sentiment est contredit par la chronologie.

Digitized by Google

sont dans la pinacothèque de Munich, c'est-à-dire au Memling, peintre à l'huile, imitateur de Van Eyck? ou bien à l'auteur de la *Châsse de sainte Ursule*, du *Mariage mystique de sainte Catherine*, de l'*Adoration des mages*, et de la *Déposition de croix*, qu'a précieusement gardés l'hôpital Saint-Jean de Bruges, c'est-à-dire au Memling, PEINTRE A LA DÉTREMPE, ET S'OBSTINANT A CONSERVER, CINQUANTE ANS APRÈS VAN EYCK, LES VIEUX PROCÉDÉS DE LA PEINTURE BYZANTINE? Si je fais cette question, c'est qu'à mon avis l'on a confondu sous les divers noms de ce Memling, qu'on fait naître à Bruges, à Damme, à Cologne, à Brême, à Constance; c'est-à-dire qu'on fait flamand, allemand ou suisse, deux peintres différents et de différentes écoles, dont les œuvres sont partagées entre Bruges et Munich. De ces deux Memling, l'un se montre plus doux, plus timide, plus suave; l'autre plus ferme, plus résolu, plus éclatant. Vivant à la même époque, ayant un style analogue, cette différence peut tenir principalement à l'effet des procédés dont ils faisaient usage. »

Outre les ouvrages déjà signalés, nous citerons encore parmi les principales productions de Memling, une Passion, ou les *Sept douleurs de la Vierge*, au musée de Turin; les *Sept joies de la Vierge*, à la pinacothèque de Munich; à Madrid, une *Adoration des mages*, une *Adoration des anges*, une *Présentation au temple;* plusieurs peintures au musée d'Anvers (p. 182); le retable de Douai (p. 7), etc.; les miniatures du bréviaire du cardinal Grimani, à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Il y a un certain nombre de petits tableaux dans des collections particulières. Les hésitations relatives aux attributions (que nous signalons dans plusieurs endroits de l'itinéraire) montrent qu'il n'est pas toujours facile de reconnaître sûrement une peinture de Memling. Un grand nombre de peintures, exécutées dans sa manière par ses élèves ou ses imitateurs, ont compliqué la difficulté. Des qualités communes entre lui et Jean Van Eyck ont pu quelquefois faire prendre l'un pour l'autre. Probablement quelques ouvrages de Memling sont encore ainsi cachés sous des noms d'autres peintres contemporains.

La décadence de la ville de Bruges entraîna bientôt celle de l'école de peinture. Quelques rares artistes, les *Porbus*, les *Claeys*-

Digitized by Google

sens, contemporains des Pourbus, les *Van Oost* (*V*. p. CXXVII) en soutiennent cependant encore le renom. *Pierre Porbus* (*Pourbus*), né en Flandre en 1510 et mort à Bruges en 1583, résista à l'engouement qui entraînait vers l'imitation italienne. Cette ville conserve plusieurs de ses ouvrages (*V*. p. 245, 247, 257). — Son fils, *Franz Porbus* le Vieux (1540-1580-84), naquit aussi à Bruges. — *Franz Porbus* le Jeune, fils du précédent, né à Bruges en 1570, mourut à Paris en 1522.

École de Louvain. — *Stuerbout* (Thierry) (1410-1479-80). Quoique ce peintre soit né à Haarlem, nous le plaçons parmi les flamands, et immédiatement après Memling, parce qu'il se rapproche de sa manière, tellement que plusieurs de ses tableaux ont été attribués à Memling (une Cène et le Martyre de saint Érasme, *V*. p. 149; Martyre de saint Hippolyte, 243). Il eut l'office de peintre en titre de la ville de Louvain, qui rivalisait avec Bruxelles, et il y fonda une école.

Massys ou *Metsys* (Quentin) (1460-1531). Louvain dispute à Anvers l'honneur d'être le lieu de naissance de Massys; mais, de l'ensemble des témoignages discutés dans le catalogue du musée d'Anvers, il semble résulter que les prétentions de Louvain ne sont pas fondées. A Anvers, Massys habita d'abord la rue des Tanneurs, et plus tard la rue voisine des Arquebusiers (section 3, nº 1408). Il exerça d'abord le métier de forgeron ou de serrurier, comme plusieurs membres de sa famille établis à Anvers (on le désigne souvent sous le nom du *maréchal ferrant d'Anvers*). Une maladie, selon les uns, l'amour, selon les autres, le décida à se faire peintre. A en croire ceux-ci, il aurait eu une aventure romanesque semblable à celle du peintre napolitain Antonio Solario, mort en 1455, qui, laissant son état de chaudronnier, se livra à une longue étude de la peinture pour obtenir la main de la fille de Colantonio del Fiore. — On dit que Massys fut aussi musicien habile, et qu'il cultiva les lettres flamandes. Il fut lié avec Érasme, et reçut la visite d'Albert Durer.

Massys fut un peintre indépendant de la tradition; l'observation lui servit de guide. Aussi est-ce, à cette époque, le génie le plus original de l'école flamande. Il inaugura un style nouveau; il

Digitized by Google

donna à la figure humaine une importance toute nouvelle. Pour Jean Van Eyck et les peintres brugeois, ses successeurs, un tableau était une sorte de poëme indivisible devant refléter également la nature et l'homme. Aussi placent-ils leurs personnages au milieu d'un vaste horizon et d'un paysage inondé de lumière, où se dressent les rochers, les villes, les châteaux, où s'épanouissent la verdure et les fleurs. Mais avec Massys, les figures se groupent sur le premier plan, prennent plus d'ampleur et elles masquent en partie le paysage, quand celui-ci n'est pas entièremeni sacrifié. Son style sert de transition entre l'anciene manière de Van Eyck et la grande peinture de Rubens. Son œuvre capitale est la Mise au tombeau du Christ, au musée d'Anvers (*V.* p. 183). Le naturalisme de Massys l'entraîne assez souvent vers des sujets vulgaires; tels sont ses avares, ses peseurs d'or, répandus dans toutes les collections; genre vulgaire où il a eu des imitateurs (nº 127 du musée d'Anvers. *V.* l'*Itinéraire*, p. 185).

Massys devait s'égarer en prenant la réalité seule pour but de sa peinture; ce système excessif l'a fait tomber dans la trivialité. Il peut être considéré comme un des créateurs de la peinture de genre. Malgré sa célébrité, il n'a point fait école; on cite à peine quelques élèves. « Cest de lui, cependant, que l'école flamande prit le caractère qu'elle devait conserver pendant le XVIe siècle, la vigueur du pinceau sans la pureté du crayon, l'imitation fidèle de la nature, sans le choix des formes, la vivacité de l'expression sans la grandeur de la pensée ; mais, au milieu de ce mélange de qualités et de défauts, je ne sais quelle force dans l'effet, quelle fougue dans le mouvement, quelle chaleur dans le coloris. Cet homme, sorti des rangs du peuple, en a imprimé le génie à l'art tout entier. A partir de ce moment, ce n'est plus l'esprit des temps antiques qui se reflète dans la peinture flamande: elle a rompu avec le passé. Nous ne pouvons nier que l'éclat dont elle brille ne soit devenu moins pur, mais il est plus vif. » Du reste, cette transformation de la peinture flamande était pour elle une condition de vitalité, une question d'existence. « Car la supériorité que prenait alors l'art italien, favorisé par un concours de circonstances propices, menaçait d'effacer toute autre splendeur, d'éteindre tout autre génie. Tel fut le sort des peintres de Cologne, qui tombèrent bientôt dans l'obscurité. Malgré

Digitized by Google

l'apparition d'une suite d'artistes supérieurs, les Albert Durer, les Cranach et les Holbein, l'art allemand cessa d'être représenté dès le XVIe siècle. Pourquoi donc la Flandre, plus heureuse, devait-elle conserver, en face du génie italien, une école féconde et indépendante? C'est que cette école ayant pris un caractère distinct et marchant dans une route de son choix, put rester souveraine dans l'expression de l'ordre d'idées qu'elle avait conçu et du genre de beautés qu'elle adoptait. Au contraire, l'immobilité de la peinture allemande, qui ne changea point de nature, tandis que l'art et la société se renouvelaient autour d'elle, devait entrainer sa ruine. » (Moke.)

A côté du courant nouveau et original qui, à partir de Massys, entraine l'art flamand, il faut maintenant en signaler un autre qui, provenant d'une source étrangère, de l'Italie, va se mêler désormais au premier, l'épurer, mais en même temps le faire dévier de son cours naturel. L'art italien brillait alors d'une splendeur incomparable avec les Léonard de Vinci, les Raphaël, les Michel-Ange. Le glorieux retentissement des merveilles qu'il enfantait se répandait au loin, et de toutes parts les peintres étrangers accouraient à Florence où à Rome, pour s'inspirer des œuvres et suivre les leçons de ces grands maitres.

INFLUENCE DE L'ART ITALIEN SUR LA PEINTURE FLAMANDE.

Les premiers peintres flamands qui allèrent étudier en Italie Léonard de Vinci et Raphaël, firent disparaitre de l'art flamand « ces duretés dans les détails, ces irrégularités naïves que les traditions de Van Eyck et de Memling y avaient fait conserver; les figures devinrent plus grandes, plus belles et plus exactes. Mais la fusion de deux principes différents n'a jamais pour résultat que l'affaiblissement de l'un et de l'autre. » On perdit le sentiment mystique de l'école du XVe siècle sans s'approprier la grâce idéale de Raphaël. La génération suivante introduisit dans l'art flamand le principe de Michel-Ange. Elle eut pour chef Franz Floris, si inexactement nommé le Raphaël flamand. Elle tendit à devenir de plus en plus étrangère. D'autres artistes empruntèrent aux Vénitiens leur coloris. Otto Venius s'attacha surtout à Corrége. — Mais à travers toutes ces imitations se trahit une impuissance originelle de s'élever à la beauté, à la grâce, à la no-

Digitized by Google

blesse des grands peintres italiens. Les flamands n'empruntèrent à ceux-ci que des qualités purement extérieures; ils leur laissèrent leur sentiment idéal et toutes les qualités intimes qui les caractérisent.

Gossaert ou *Jean de Maubeuge*, généralement connu sous le nom de *Mabuse* (1440?-1532), est un des premiers peintres chez qui se fasse sentir l'influence italienne. Il séjourna dix ans en Italie.

Van Orley (Bernard) (1471-1541). Il vécut longtemps à Rome et y devint élève de Raphaël. De retour en Flandre, où il fut nommé peintre de la cour, c'est lui qui surveilla avec Michel Van Coxcie l'exécution des tapis, d'après les cartons de Raphaël. C'est à lui que commence l'imitation complète des maîtres italiens (*V.* p. 176, 244). Il remplaça la patiente exécution des vieux peintres de Bruges par un travail expéditif. On trouve sur plusieurs de ses tableaux ces mots flamands : *Elke syne tyt*, « chacun son temps. » L'art se sentait entraîné vers de nouvelles destinées. Un siècle auparavant, Jean Van Eyck prenait pour devise ces paroles plus modestes: *Als ikh kan*, « comme je puis; selon mes forces. »

Michel Van Coxcie (Van Coxcyen) (1499-1592), né à Malines, fut élève de son père et de Van Orley. Il résida longtemps en Italie, où il chercha à s'approprier le style de Raphaël (*V.* p. 69, 184). Il y a de la froideur, mais de la science apprise dans ses tableaux.

Susterman, dit *Lambert Lombard* (1506-1560), né à Liége, étudia en Italie sous Andrea del Sarto. Il exerça une influence marquée dans le sens italien sur l'école flamande. Son plus célèbre élève fut Franz Floris.

Franz Floris (François de Vriendt), né à Anvers vers 1520 et mort en 1570, fut d'abord destiné à la sculpture. Il alla en Italie et y étudia particulièrement les ouvrages de Michel-Ange; il chercha à imiter la sévère âpreté de son style et cependant il hérita du surnom de Raphaël flamand, dont une admiration peu intelligente se montrait prodigue, et qu'avait porté Michel Van Coxcie. Son tableau de la Chute des anges, au musée d'Anvers, est regardé comme un de ses meilleurs ouvrages (*V.* l'*Itinéraire*, p. 71-185). Une partie de ses peintures furent détruites en 1566 par la

fureur des iconoclastes. Franz Floris peignait avec facilité. Il fut aussi, au dire des biographes, un de ces « buveurs très-illustres » dont abonde, à tort ou à raison, l'histoire des peintres flamands. On porte à une centaine le nombre de ses élèves.

PRINCIPAUX ÉLÈVES DE FLORIS : — *Martin de Vos* (1531-1603), né à Anvers. En sortant de l'atelier de F. Floris, il alla en Italie et se mit sous la direction du Tintoret. Il tombe dans l'afféterie en cherchant la noblesse; il manque de couleur; il a le savoir, mais il n'a point de charme. Les productions de cet artiste fécond ont été reproduites par un grand nombre de graveurs. Le musée d'Anvers contient plusieurs ouvrages qui permettent d'apprécier son talent. — *Franz Porbus* le Vieux (1540-1584?), né à Bruges, peignit l'histoire, le portrait et le paysage. — *Franck* le Vieux (*Franz-Francken*) (1544-1616), né à Hérenthals (Campine). « Les Frank forment une nombreuse famille d'artistes, dont on confond souvent les ouvrages, exécutés à peu près dans le même goût et répandus dans tous les cabinets de l'Europe. » Ils ont une exécution précieuse, une touche spirituelle, mais ils manquent de naturel dans le choix de leurs figures, et leur couleur, également brillante, manque d'harmonie.

Parmi les peintres de la seconde moitié du XVIᵉ siècle qui se rattachent à l'imitation des maîtres italiens, il faut encore compter : *Van Mander* (Karl), né en 1548 près de Courtrai, mort à Amsterdam en 1606. (Il écrivit les vies des peintres anciens. On le considère comme le meilleur biographe des artistes des XVᵉ et XVIᵉ siècles.) — *Spranger* (Bartholomé), né à Anvers (1546-1629), fut un imitateur facile, fécond et médiocre de l'art italien, qui inclinait lui-même alors vers la décadence. La mode était au pèlerinage en Italie; c'était le complément obligé de l'éducation du peintre né en Belgique. De jour en jour les artistes qui traversaient les Alpes faisaient en Italie un séjour de plus en plus prolongé. Quelques-uns finirent par s'y établir, et *Denis Calvart*, né à Anvers en 1555, mort à Bologne en 1619, non-seulement y passe sa vie, mais il y ouvre école, et il y est le maître du Guide, de l'Albane et du Dominiquin. — C'est aussi, vers le même temps, un homme de la Flandre, *Jean Bologne*, né à Douai (1524-1599), qui tient en Italie le sceptre de la

sculpture. C'est une nouvelle invasion de l'Italie, par les hommes du nord, par les barbares[1].

Othon Van Veen, célèbre sous le nom d'*Otho Vænius* (Venius), né à Leyde en 1558, mort à Bruxelles en 1629, descendait en ligne directe d'un fils naturel de Jean III, duc de Brabant. Il fut envoyé jeune en Italie où il resta sept ans. Il étudia à Rome sous Federigo Zucchero. Son principal titre de gloire est d'avoir été le maître de Rubens. Toutefois il apportait dans la peinture flamande une qualité nouvelle : l'entente harmonieuse du clair-obscur, qu'il devait à l'étude de Corrége. Il a une couleur douce, des teintes claires et délicates, des ombres diaphanes; mais ses figures sont sans vie, ses têtes sont insignifiantes, son dessin est mou, il manque de mouvement et de caractère. Sa peinture n'a rien qui blesse, mais elle n'a aucune qualité saillante. Van Veen se fixa à Anvers; il fut le peintre d'Alexandre Farnèse, et d'Albert et d'Isabelle. Les musées d'Anvers et de Bruxelles, l'église de Notre-Dame, à Anvers, celle de Saint-Bavon, à Gand (p. 218) possèdent des ouvrages importants de ce peintre. Le musée du Louvre, à Paris, ne possède qu'un tableau, mais, quoiqu'il ne donne point idée de la manière d'Otho Venius, il est intéressant parce qu'il représente la réunion de sa famille peinte par lui-même; famille nombreuse! car si son père eut douze enfants, il eut lui-même six filles et deux fils.

C'est de la placide école de Venius que devait sortir le plus fougueux des peintres. Cependant, à voir les tableaux d'Otho Venius à côté de ceux de Rubens, on ne se douterait jamais qu'il y ait de l'un des peintres à l'autre une filiation artistique. Placez, au contraire, à côté des éblouissantes peintures du grand maître flamand tel tableau d'*Adam Van Noort* : sa Pêche miraculeuse, perdue dans une chapelle de l'église Saint-Jacques, à Anvers, et

1. Un autre sculpteur célèbre, *François Duquesnoy*, né à Bruxelles en 1594 et mort à Livourne en 1642, vint étudier à Rome, s'y lia intimement avec Le Poussin, et passa le reste de ses jours en Italie. Il a surtout excellé dans les figures d'enfants. M. Fetis (*Les Artistes belges à l'étranger*) lui attribue les deux petits génies du tombeau de l'évêque Triest, dans l'église de Saint-Bavon. (*V.* l'*Itinéraire*, p. 219). Le même auteur conteste le fait, répété partout, de l'empoisonnement de François Duquesnoy par son frère Jérôme. La mémoire de ce dernier, né en 1612 et exécuté en 1654, resterait seulement souillée de l'infamie qui le fit condamner à être brûlé.

Digitized by Google

sur-le-champ la personne la plus étrangère aux arts sera saisie de l'espèce de parenté qui existe entre cet ouvrage et les œuvres de Rubens, sous le rapport des qualités du coloris, de la tonalité vigoureuse, et de la franchise de l'exécution. Quant à nous, cette impression et ce rapprochement ont toujours été irrésistibles, toutes les fois que nous avons revu ce tableau de Van Noort (*V.* p. 173). Du reste cette communauté de manières ne pouvait être qu'extérieure. Il ne pouvait sans doute y avoir de rapport intime entre un esprit aussi distingué que celui de Rubens et le caractère farouche de Van Noort; s'il est vrai, comme on le prétend, que par ses violences il éloigna de son atelier tous ses élèves, excepté Van Baelen et Jordaëns, qui épousa sa fille. Otho Venius, au contraire, avait des connaissances étendues; c'était un esprit sage et réglé comme Rubens.

Adam Van Noort (1557-1641) passa sa vie à Anvers. Les annotateurs du catalogue du musée d'Anvers repoussent énergiquement, comme de méprisables inventions, ce que l'on raconte de sa brutalité et de ses mœurs dissolues. Quoi qu'il en soit, la négligence et l'incorrection de ses derniers ouvrages ont nui à sa réputation; mais il faut lui faire une place particulière dans l'histoire de l'art flamand, car c'est de lui que part le mouvement de la nouvelle école, et c'est déjà une gloire que d'avoir été le maître de Rubens et de Jordaëns. Contrairement aux habitudes des peintres de son temps, il n'alla point en Italie; aussi y a-t-il en lui une séve originale, absente alors de presque tous les ouvrages contemporains. Rubens passa quatre ans dans son atelier, avant d'entrer chez Van Veen, où il resta le même nombre d'années. C'est ce premier noviciat chez Van Noort qui exerça sans doute sur son génie naissant une influence puissante, et que n'effacèrent point, plus tard, ni les exemples de la froide élégance de Van Veen, ni l'éblouissement et l'entraînement vertigineux des grands maîtres italiens.

Pendant que les peintres de grands sujets, religieux ou historiques, achevaient de perdre leur caractère national en s'acharnant à imiter la manière italienne, quelques artistes mieux inspirés, et ne cherchant leurs modèles qu'autour d'eux, cultivaient les petits genres (*V.* p. CXXX) qui, traités par des pein-

Digitized by Google

tres habiles, devaient bientôt former une des gloires spéciales et une des plus charmantes séductions des écoles flamande et hollandaise.

L'usage de tendre les appartements de toiles peintes à la détrempe, en guise de tapisseries, devait, en développant l'habileté nouvelle des décorateurs, former, à un degré inférieur, un apprentissage de peinture. Un grand nombre d'ateliers de ce genre se trouvaient à Malines, à Courtrai et dans d'autres villes.

Le XVIe siècle avait été pour l'art flamand une époque de tentatives indécises et de confusion; la vogue entraînait les peintres vers l'Italie, et là, selon leurs affinités respectives, ils cherchaient à imiter, sinon la beauté et la grâce de Raphaël qui leur échappaient, le style grandiose de Michel-Ange, la fougue du Tintoret, ou la facilité d'exécution des talents secondaires. Vers la fin de ce siècle, un goût artificiel s'était substitué au sentiment naïf; la peinture flamande avait abdiqué son originalité, la vie se retirait d'elle, elle semblait devoir s'abâtardir de plus en plus et s'effacer, lorsque Rubens se leva comme un astre nouveau qui allait lui donner un éclat jusque-là inconnu. Cette révolution artistique, que le génie d'un seul homme allait accomplir, avait été précédée par une calamité funeste qui, une dizaine d'années avant la naissance de Rubens, s'était étendue sur le pays et dans laquelle avaient été englouties une grande partie des œuvres des peintres primitifs. En 1566, à la suite de l'agitation politique causée en Belgique par le mouvement de la réforme, des bandes sauvages de calvinistes, d'anabaptistes, recrutant sur leur passage une vile canaille, se ruèrent sur les églises et les couvents et détruisirent les autels, les images, les statues et les peintures religieuses. « Cette émeute fanatique prit naissance dans les villes de l'Artois et dans la Flandre occidentale. Ypres, Menin, Commines, Valenciennes, Audenarde, Tournay, etc.... furent tour à tour ravagés par les iconoclastes; Gand, Anvers surtout, où leur rage s'exerça impunément pendant plusieurs jours et plusieurs nuits aux cris de « Vive les Gueux! » durent faire des pertes incalculables. La renaissance opérée par Rubens allait apporter une compensation à toutes ces pertes. Au commencement du XVIIe siècle, s'ouvre, avec lui, la SECONDE PÉRIODE de l'art flamand, et cette seconde période relève presque tout entière de lui.

RUBENS.

Pierre-Paul Rubens naquit le 29 juin 1577. Sa famille était d'Anvers; les archives de la ville contiennent des documents sur sa généalogie qui remontent jusqu'à 1350. Des tanneurs, des épiciers, tels sont les ancêtres de l'illustre peintre. Son père, toutefois, fut un docteur en droit et échevin d'Anvers. A la suite des troubles des Pays-Bas il se réfugia, en 1568, à Cologne. Une liaison criminelle avec Anne de Saxe, femme du prince d'Orange, fut sur le point de lui coûter la vie et le retint longtemps en exil à Cologne. Pierre-Paul Rubens, son sixième enfant, naquit probablement à Siegen (duché de Nassau), et non à Cologne, comme l'indique l'inscription d'une ancienne maison de cette ville, située rue des Étoiles (Sternengasse). C'est, du reste, dans cette maison de Cologne que Rubens passa sa jeunesse et que, par une singulière dérision du sort, mourut, en 1642, Marie de Médicis, déchue des grandeurs que le pinceau de l'artiste avait illustrées. Après la mort de Jean Rubens, sa veuve rentra à Anvers. Le jeune Rubens y fit de bonnes études, et, après avoir été pendant quelque temps page au service de la veuve du comte de Lalaing, il obtint, à force d'instances, de se livrer à la peinture. Il passa quelque temps chez le peintre de paysage Verhaegt, puis chez Adam Van Noort, où il puisa sans doute sa première aptitude pour le coloris. Il entra, à l'âge de dix-neuf ans, chez Otho Venius (Van Veen), artiste érudit et homme de bonnes mœurs et de bonnes manières. En 1698, il fut reçu franc maître dans la corporation de Saint-Luc. Deux ans après il partait pour l'Italie, muni de lettres de recommandation des archiducs Albert et Isabelle, à qui Otho Venius l'avait présenté. On pense que le tableau de la Trinité du musée d'Anvers (*V.* l'*Itinéraire*, p. 189) est antérieur à son départ pour l'Italie. Il se dirigea d'abord vers Venise, vers cette ville des lagunes, qui était devenue comme une patrie d'adoption pour les peintres flamands. Bientôt il fut appelé à la cour de Mantoue; le duc Vincent de Gonzague le nomma gentilhomme, et, charmé de son instruction, de son élégance innée qui, jointe à la noblesse de ses traits, en faisait un cavalier accompli, il le choisit pour porter des présents à Philippe III, roi d'Espagne. Ce fut sa première mission diplomatique. On a pré-

Digitized by

tendu que les grands ouvrages de Jules Romain à Mantoue (palais du Té) avaient exercé une direction décisive sur son talent. Mais quoique Jules Romain soit l'élève le plus impétueux de Raphaël, « la verve de l'Italien, dit justement M. Alfr. Michiels, est du calme auprès des emportements que l'on admire dans les tableaux de son rival.... Le vigoureux talent du peintre déjoua toutes les influences, » et ses ouvrages, peints en Italie pendant son premier séjour, ne se distinguent pas de ceux qu'il exécuta plus tard. Il y règne une manière identique. Rubens visita successivement Rome, Florence, Bologne, Milan, Gênes, où il fit un long séjour. Il étudia les chefs-d'œuvre des grands maîtres, en copia quelques-uns et fit plusieurs ouvrages pour le pape et les cardinaux, pour le grand-duc de Toscane et pour diverses églises. Après un séjour de huit ans, il quitta l'Italie à la nouvelle d'une maladie dangereuse de sa mère; elle était morte quand il arriva dans les Pays-Bas. Les archiducs le retinrent et le nommèrent chambellan. Il s'établit à Anvers et, le 13 octobre 1609, il épousa Isabelle Brandt, fille du secrétaire de la ville d'Anvers. En 1611, il se fit construire une belle habitation et il l'orna de tous les objets d'art qu'il avait rapportés d'Italie (*V*. p. 194). Il vint en France, en 1621, appelé par Marie de Médicis pour décorer la grande galerie du palais du Luxembourg. Il mit trois ou quatre ans à peindre, dans son atelier d'Anvers, avec l'aide de ses élèves, les vingt et une grandes compositions de la galerie Médicis (aujourd'hui au musée du Louvre). En 1626 il perdit sa première femme. Le duc de Buckingham, qu'il rencontra à Paris, lui ayant fait part du désir de Charles Ier de voir la bonne intelligence rétablie entre l'Angleterre et l'Espagne, Rubens transmit ces désirs à l'infante Isabelle, qui l'envoya au roi d'Espagne en 1628. Contrecarré pendant quelque temps par le cardinal de Richelieu dans ses missions diplomatiques qui lui firent faire plusieurs voyages en Espagne et en Angleterre, il contribua enfin à faire rétablir la paix entre les deux gouvernements, et il fut comblé d'honneurs et de récompenses. La diplomatie n'avait point fait oublier à Rubens ses pinceaux. Il exécuta divers ouvrages pour les princes qui l'avaient accueilli. — De retour à Anvers, Rubens épousa le 6 décembre 1630 Hélène Fourment, jeune fille d'une beauté peu commune; il était âgé lui-même de cinquante-trois ans. En 1631, il

Digitized by

fut nommé doyen de l'Académie d'Anvers. En 1635, il acquit la seigneurie de Steen, où il alla depuis passer la belle saison (*V.* l'*Itinéraire*, p. 116).— Il fit, en 1633, un voyage en Hollande pour une nouvelle mission diplomatique que lui confia la régente des Pays-Bas, et qui n'eut pas de succès. Une correspondance du temps, citée par M. Michiels, fait voir que Rubens, s'il était honoré de la faveur des souverains, avait quelquefois à souffrir de la morgue insolente des grands seigneurs, pour qui le prince des peintres flamands n'était qu'un descendant d'une famille de tanneurs et d'épiciers[1].

Rubens dut abandonner avec plaisir les épines de la diplomatie, et se réfugier dans les glorieuses jouissances de son art. Malheureusement les souffrances aiguës de la goutte vinrent attrister ses dernières années; il y succomba le 30 mai 1640; il avait soixante-deux ans et onze mois. Il fut enterré dans l'église Saint-Jacques (*V.* p. 174-175). Hélène Fourment était enceinte; elle accoucha en 1641 d'une fille qui se fit religieuse; mais se trouvant trop jeune pour rester veuve à vingt-six ans, elle se remaria. Le fils aîné de Rubens et d'Isabelle Brandt n'hérita point du génie de son père. Il passa sa vie dans l'étude et dans la société des savants. La vente du précieux cabinet de Rubens produisit 280 000 florins (près de 508 000 fr.).

Rubens n'est pas seulement le chef de l'école flamande, l'illustration la plus éclatante de la Belgique, il est aussi un des plus grands maîtres de la peinture. C'est un des génies les plus puissants et les plus féconds. Dans les jugements qu'on porte sur son talent, il faut toujours avoir présent à l'esprit cette prodigieuse fécondité, qui explique, si elle ne justifie pas toujours, les négli-

1. A l'occasion de cette dernière mission en Hollande, Rubens avait cru devoir, à la suite d'une légère difficulté, écrire une lettre explicative et exprimer ses regrets et sa soumission à un seigneur d'Aremberg, duc d'Arschot, qui lui répondit en ces termes:

« Monsieur Rubens. J'ay veu par voctre billet le marryssement (regret) que vous avez de ce que j'aurais montré du ressentiment sur la demande de votre passe-port, et que vous marchez de bon pied.... J'eusse bien pu omettre de vous faire l'honneur de vous répondre.... m'important fort peu de quel pied vous marchez; tout ce que je vous puis dire, c'est que je seray bien aise que vous appreniez dorénavant comme doivent escrire à des gens de ma sorte ceux de la vostre. »

Le pauvre grand seigneur serait bien humilié s'il pouvait voir quelle triste figure des gens de *sa sorte* font, comparés à un homme comme Rubens et quelle énorme distance les sépare aujourd'hui.

Digitized by Google

gences qui furent la conséquence inévitable de la fougue de son pinceau, surtout dans les œuvres de la dernière période de sa vie, lorsque, accablé de commandes, il les jetait sur la toile comme des improvisations rapides. « A la fécondité, dit M. Alf. Michiels, il joignait la variété. Dans quel genre n'a-t-il pas fait irruption avec son bonheur et son audace habituels? Il étendit ses conquêtes sur le domaine entier de l'art. Les scènes pieuses, les sujets historiques, l'allégorie, les épisodes familiers, le portrait, les bacchanales, le paysage et les animaux (on verra plus loin qu'il se fit souvent aider par différents peintres de paysage et d'animaux), il a tout traité, sans jamais perdre sa verve intarissable.

Une des qualités les plus saillantes de Rubens, c'est la splendeur de son coloris. Il avoue dans une de ses lettres, écrite en latin, le secours qu'il trouva dans l'étude des maîtres vénitiens. « Je viens de rapporter d'Italie, dit-il, les vrais secrets du coloris; je les ai empruntés à Titien et à P. Véronèse. » Mais s'il leur a emprunté leurs secrets, il ne leur emprunte point directement leurs coloris. Son coloris ainsi que son clair-obscur lui appartiennent bien en propre. A notre avis, il n'a ni le ton profond, ni l'harmonie parfaite, ni les fines dégradations de Titien; il a plus d'éclat et emploie davantage les luisants et les reflets. Il n'a pas non plus la fraîcheur, les tons argentés, la variété des teintes de Paul Véronèse; il ne possède pas, selon nous, au même degré que ce dernier l'art d'envelopper ses figures dans une atmosphère vraie et rendue sensible par le jeu harmonieux des ombres et des lumières. Là où Titien et Paul Véronèse peignent et colorient, Rubens quelquefois enlumine. Souvent il fait un étalage trop pompeux du luxe de ses couleurs; de là vient qu'il éblouit plus qu'il ne charme.

Rubens a exercé une influence irrésistible sur les artistes de son époque et sur ceux qui vinrent après lui. Il fit révolution dans l'art flamand; il en est le Michel-Ange. Ainsi que celui-ci, mais avec moins de grandeur idéale et moins de science, il vise aux formes grandioses et mouvementées. Sans la fougue de son imagination, sans l'entraînement de sa couleur, il eût pu devenir un dessinateur très-puissant. Il dessine, non avec vigueur, mais avec verve. « A ne consulter que l'ensemble de ses compositions, dit M. Moke, leur caractère semble plutôt matériel qu'idéal; et

Digitized by Google

comme s'il était impossible à un seul homme de réunir toutes les supériorités, il ne montre point ce sens exquis de la beauté qui se révèle dans les créations de l'artiste par la noblesse des traits et la pureté des contours.... On dirait qu'il aime à représenter le plus souvent une nature un peu vulgaire, des hommes d'une stature athlétique, mais d'expression commune; des femmes d'une carnation brillante, mais d'un éclat tout matériel et chez qui la fraîcheur n'est accompagnée ni de distinction, ni de grâce. Ce choix, qui paraît si étrange, doit-il s'expliquer par un défaut naturel de goût, par un manque de délicatesse, qui portaient Rubens à des admirations grossières? Toute sa vie pleine d'élégance et de splendeur repousse cette supposition qui a été trop souvent répétée. » Sans chercher ici une explication particulière, nous pensons qu'il faut, même lorsqu'il est question d'un grand génie comme celui de Rubens, faire la part des influences originelles, et reconnaître qu'il n'était point donné à l'art flamand de s'élever à la contemplation de la beauté pure, comme ce fut un don inné, une des merveilleuses aptitudes de la Grèce antique et de l'Italie de la Renaissance. Quant à ce qu'on a dit de l'influence que durent exercer sur lui les modèles féminins aux volumineux contours qu'il reproduisit souvent : ses deux femmes, l'infante Isabelle, Marie de Médicis, qui « accablèrent sa mémoire et son imagination de leur funeste embonpoint, » il nous semble que c'est là une cause tout à fait secondaire. Il a du reste une tendance naturelle à exagérer le contour comme il exagère l'éclat de la couleur, le brillant des parties claires des carnations, comme il outre les reflets. — Il est une qualité de Rubens que nous ne saurions omettre : celle de l'expression; c'est une supériorité qu'il a sur Titien (*V.* la Communion de saint François d'Assise, au musée d'Anvers, p. 188). — Comme complément des observations précédentes, nous renvoyons aux notes que nous avons ajoutées à l'indication des œuvres principales de Rubens (*V.* les musées de Bruxelles et d'Anvers; à Anvers : la cathédrale qui contient son *Assomption*, sa *Descente de croix* et son *Élévation de la croix;* les églises Saint-Jacques, Saint-Paul, Saint-Augustin; — à Gand, l'église de Saint-Bavon, etc....).

Rubens eut un grand nombre d'élèves. Van Dyck fut le plus illustre. — (Il y a quarante toiles de Rubens au musée du Louvre.)

Digitized by Google

ÉCOLE D'ANVERS.

Si l'immense supériorité de son talent a fait proclamer Rubens le chef de l'école flamande tout entière, on peut aussi le considérer comme le chef de l'école d'Anvers, à cause de l'impulsion qu'il lui communiqua. Avant lui cependant, Anvers avait déjà compté plusieurs peintres célèbres, dont nous avons déjà parlé : *Quentin Massys*, *Franz Floris*, *Martin de Vos*, *et Van Noort*, le véritable précurseur de Rubens.

Van Dyck (Antoine) naquit à Anvers le 22 mars 1599; son père, qui était négociant et non point peintre sur verre comme on l'a dit, le plaça à l'âge de dix ans dans l'atelier de Van Balen; il y resta deux ans. Plus tard, il passa dans celui de Rubens, dont il devint bientôt l'élève le plus habile (*V*. p. 171, au bas de la 2e col., et p. 172). Il fut reçu franc maître de la compagnie de Saint-Luc, en 1618, après avoir exécuté un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres le Saint Martin de l'église de Saventhem. L'anecdote relative à ce tableau (*V*. p. 93) est contestée; il fut payé 200 florins.—Van Dyck partit pour l'Italie en 1623; il y passa plus de quatre ans et y laissa beaucoup d'ouvrages et surtout un grand nombre de portraits. Il était de retour à Anvers en 1628. Il fit alors un grand nombre de tableaux dans les Pays-Bas. Il passa en Angleterre en 1632, et il y demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 9 septembre 1641, plus encore par les excès de plaisirs que par les excès de travail. Il avait quarante-deux ans et huit mois. Sa veuve se remaria, comme avait fait celle de Rubens.— C'est surtout comme peintre de portraits que Van Dyck s'est fait une grande célébrité. Il est, avec Titien, un des grands maîtres du genre. *Il pittore cavalieresco*, comme on le nommait déjà à Rome à cause de sa bonne mine et de son élégance personnelle, était fait pour être le peintre des races aristocratiques. Ses admirables portraits reproduisent des personnages pleins de distinction, dont les types semblent avoir disparu. Il a peint plus de quatre-vingts tableaux d'histoire; la Belgique en possède quelques-uns (*V*. les musées d'Anvers et de Bruxelles; les églises d'Anvers, p. 178, 179; de Gand, p. 222; de Courtrai, p. 267.) Dans ses grandes compositions il est inférieur à Rubens; il ne

manifeste pas comme lui sa personnalité. Sa faculté de s'assimiler les manières des différents maîtres lui ôte l'unité. Son dessin est plus correct et plus sage que celui de son maître; sa couleur est moins éclatante, mais plus harmonieuse. « Tantôt son pinceau est nourri et fondu comme celui de Corrége; tantôt il est franc, vif et résolu comme celui de Paul Véronèse, » ou même énergique comme celui de Jordaëns.

Jordaëns (Jacques), né à Anvers en 1593 et mort en 1678, prend rang, après Rubens et Van Dyck, à la tête de l'école flamande de la seconde période. Il en est le plus éblouissant coloriste; il ne le cède en cela qu'à Rubens; mais sa couleur souvent dépasse celle de Rubens en intensité. C'est une sorte de Caravage flamand. Nous avons déjà dit qu'il fut élève de Van Noort, et qu'il épousa sa fille. Il est souvent d'un réalisme outré, mais il rachète la vulgarité par la vigueur de sa peinture et la franchise de son pinceau. Il a traité des scènes d'intérieur grotesques dans de grandes dimensions, et il s'y montre encore le plus puissant peintre de genre de la Flandre. Le musée d'Anvers et surtout celui de Bruxelles (*V.* p. 71) contiennent de ses productions; quelques-unes sont aussi signalées dans plusieurs églises. (Le musée du Louvre possède sept de ses tableaux.) — Jordaëns vit ses productions recherchées; il se fit construire une habitation qui rivalisait avec celle de Rubens. Les annotateurs du catalogue du musée d'Anvers, qui repoussent énergiquement, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les reproches d'ivrognerie si fréquemment adressés aux peintres flamands, se résignent ici douloureusement à avouer que Jordaëns abjura le catholicisme pour embrasser la doctrine de Calvin. Il ne faudrait point toutefois attribuer à cette abjuration l'absence de sentiment religieux dans ses peintures de sujets chrétiens; car lorsqu'il abjura, il avait déjà atteint une vieillesse avancée.

Gaspard de Crayer ou *Craeyer* (1585-1669), né à Anvers, étudia la peinture à Bruxelles auprès de Van Coxcie, fils de Michel. Plus tard il s'établit à Gand, où il mourut. Rubens, dont il fut un des imitateurs, et Van Dyck l'honorèrent de leur amitié. C'est un des brillants coloristes de l'école; dans un ton généralement assez clair, et où domine une gamme rougeâtre. Les nuances

Digitized by Google

tendres et délicates de sa peinture contrastent avec les tons de fournaise embrasée des tableaux de Jordaëns. Sa composition est sage; son style, en restant flamand, ne pèche jamais contre le goût; il exprime bien les sentiments et est parfois dramatique. « A part cette puissance de génie que la nature seule peut donner, il ne lui manqua aucune des qualités qui font l'artiste supérieur. » (*V.* musées de Bruxelles (p. 70); d'Anvers; de Lille; Saint-Bavon, Saint-Michel de Gand, etc....)

Gérard Seghers ou *Zegers* (1591-1651). On croit qu'il fréquenta les ateliers de Van Balen le Vieux, et d'Abraham Janssens. Il visita l'Italie et l'Espagne, et modifia sa manière pour se modeler sur celle de Rubens. (*V.* Notre-Dame de Bruges, p. 245). Il amassa une belle fortune par ses ouvrages. Il possède à un haut degré les qualités techniques de la peinture; il a une exécution brillante, un puissant coloris; mais la pensée lui manque, ainsi que le goût. Il réfléchit le matérialisme, qui envahissait l'art flamand, comme il avait fait irruption dans l'art italien. — Il ne faut point le confondre avec *Daniel Seghers* (1590-1661), peintre de fleurs, dit le *Jésuite d'Anvers*, parce qu'il se fit recevoir dans cet ordre. — Les *Van Oost* (*V.* École de Bruges, p. cx), peintres d'histoire et de portraits, bien que nés à Bruges, sont aussi comptés parmi les imitateurs qui se rattachent à l'école de Rubens.

Abraham Janssens le Vieux (1567-1632), né à Anvers, est un des *grands Flamands* célèbres de l'école d'Anvers. Il visita l'Italie à l'exemple des peintres du temps; et on retrouve la trace de ses études dans ses ouvrages, où il y a plus de savoir que de sentiment (*V.* Musée d'Anvers, p. 187). « Depuis Quentin Massys, dit M. A. Michiels, la Belgique n'avait pas produit un peintre aussi bien doué qu'Abraham Janssens. Aucun artiste du XVIe siècle n'a déployé autant de vigueur, n'a fait usage d'un aussi grand style. » La gloire dont il jouissait fut éclipsée lorsque Rubens revint d'Italie.

Rombouts (Théodore) (1597-1637) naquit à Anvers. On croit qu'il fut élève d'Abraham Janssens. Il alla étudier à Rome. On dit qu'il ressentit bien plus vivement encore que son maître une profonde jalousie contre Rubens. Les annotateurs du catalogue du musée d'Anvers ne manquent point de contester cette basse jalousie. Ses œuvres sont rares. On peut s'amuser à comparer sa Descente de

Digitized by Google

croix de l'église de Saint-Bavon (*V.* p. 219), avec le chef-d'œuvre du grand maître flamand.

Corneille Schut (1597-1655), né à Anvers, fut encore, selon ses biographes qui rencontrent les mêmes contradicteurs, un des envieux de Rubens. Quoique élève de Rubens, il ne se laissa point envahir par sa manière et conserva une véritable originalité et une libre inspiration; son œuvre la plus importante est la coupole de la cathédrale d'Anvers. Sa palette n'est point riche et son exécution est souvent sèche et dure.

De Vos (Corneille) (1585?-1651). Ce peintre peu connu est représenté au musée d'Anvers par des œuvres remarquables : un Portrait (n° 303) du messager de la corporation de Saint-Luc, d'un grand relief et d'une franche exécution; le tableau (n° 306) de Saint Norbert recueillant les vases sacrés, quoique postérieur de dix ans au précédent, « rappelle tout à fait, dit M. A. Michiels, les procédés, le style du XVIe siècle; on pourrait le croire de Schoreel ou de Bernard Van Orley. » — Plusieurs peintres portent le nom de De Vos.

Quellin ou *Quellyn* (Érasme) (1607-1678), surnommé ordinairement le Vieux (le catalogue du musée d'Anvers l'appelle le Jeune, réservant le titre d'ancienneté pour son père Érasme Quellin, qui était sculpteur. — Il ne faut point confondre ce dernier avec son autre fils le célèbre sculpteur *Artus Quellin* (1609-1688); ni le peintre qui fait le sujet de cet article avec son fils Jean Érasme Quellin, qui naquit en 1634). Érasme Quellin, né à Anvers, se livra d'abord à l'étude des lettres et de la philosophie, qu'il abandonna pour s'adonner à la peinture. On croit qu'il étudia quelque temps sous Rubens; il réussit dans l'histoire et dans le portrait. M. A. Michiels, qui parle de ce peintre trop peu connu avec un grand enthousiasme, vante sa finesse et sa grâce; sa couleur plus chaude, plus moelleuse, plus douce que celle de Rubens; le caractère noble et poétique de ses têtes; le sentiment profond qui les anime.... (*V.* à l'église Saint-Sauveur, à Gand : une Sainte Famille; — à Saint-Jacques, à Anvers : un tableau représentant saint Roch, etc....)

Au nombre des peintres qui se rattachent à l'école d'Anvers et de Rubens il faut encore citer les Hollandais : ***Théodore Van Tulden***, ***Van Diepenbeeck***, morts vers 1675, et ***Justus Van Egmont***, élèves de Rubens; ***Pierre Van Mol***, né à Anvers en 1580; ***David***

Digitized by Google

Téniers et *Snyders*, dont nous parlerons plus loin, etc..., et alors nous aurons à signaler l'influence de Rubens sur la peinture d'animaux et de genre; il en exerça également une très-marquée sur l'art de la gravure. Toute une école de GRAVEURS relève de lui; les chefs de cette école, formée sous sa direction, furent *P. Soutman* et *Lucas Vorsterman*. *Bolswert*, *Pontius*, *Wischer*, sont avec eux au premier rang parmi les nombreux graveurs de cette école. — Son influence s'étendit également sur les autres arts. Ainsi plusieurs sculpteurs étudièrent dans son atelier. Le plus célèbre fut *Faydherbe*, de Malines (1617-1694). Il exécuta un grand nombre de statues et fut un des meilleurs architectes de son temps.

Après avoir passé en revue les principaux peintres flamands qui se groupent immédiatement autour de Rubens, nous allons maintenant indiquer rapidement ceux qui continuent après lui le mouvement; l'histoire de ces derniers *grands Flamands* est celle de la décadence. Nous reviendrons ensuite sur nos pas pour donner un aperçu de l'histoire des *petits Flamands* ou de la peinture de genre et du paysage.

Van Oost (Jakob) le Vieux (1600-1671), né à Bruges, étudia en Italie; il subit ensuite l'influence de Rubens et de Van Dyck. Ce peintre fécond eut un fils dont il fut le premier maître et dont les tableaux se confondent facilement avec les siens : *Van Oost* le Jeune (1637-1713), né à Bruges, qui étudia aussi à Rome et vécut quarante ans à Lille.

Philippe de Champagne ou *Champaigne*, né à Bruxelles en 1602 et mort à Paris en 1674, est un peintre qu'il faut restituer à la Belgique, à cause de sa naissance, mais qui passa sa vie en France, et se rattache par le caractère de ses compositions et de sa peinture à l'école pittoresque qui régnait alors dans ce pays. Il fut le premier membre élu de notre Académie de peinture et son recteur jusqu'à sa mort. Homme de mœurs pures et sévères, il fut très-lié avec les solitaires de Port-Royal; « dans la filiation de l'art, dit M. Viardot, Philippe de Champaigne semble moins descendre de Rubens que de Simon Vouet, pour enfanter Charles Lebrun. Effectivement, dès Louis XIII il a préparé l'art du grand siècle. Son style est noble et correct.... Il abandonne l'élan et la fantaisie pour chercher l'ordonnance et se soumettre à la discipline. »

Digitized by Google

De même qu'il y a en architecture un style jésuite, on pourrait dire que Philippe de Champagne est un peintre janséniste. Il dessine bien, ses compositions sont savantes, mais froides. Ses caractères sont sans force et ses situations immobiles. Il est supérieur dans le portrait.

Le PORTRAIT est un des genres où les peintres flamands ont manifesté le plus d'habileté; et cette supériorité était une conséquence naturelle de la tendance réaliste de cette école. Ses deux plus grands peintres Rubens et Van Dyck, ce dernier surtout qui s'y adonna plus particulièrement, excellèrent, on le sait, dans le portrait. — Nous citerons encore dans l'époque à laquelle nous sommes parvenus : le célèbre portraitiste *François Hals* (1584-1666), né à Malines, qui fut élève de Carl Van Mander, et qui passa, dit-on, une partie de sa vie au cabaret.

Boeyermans (Théodore), né à Anvers (1620-1678), s'appliqua à étudier le style de Van Dyck. « Ce peintre, dit le catalogue du musée d'Anvers, est un de ces artistes qui prennent rang immédiatement après les grands modèles. » (*V.* l'*Itineraire*, p. 176, 191.)

Van der Meulen, né à Bruxelles en 1634, mort à Paris en 1690, est, ainsi que Philippe de Champagne, un peintre dont la France devint la patrie adoptive. Il fut logé aux Gobelins avec une pension de 6000 fr. et comblé de faveurs par Louis XIV, qu'il suivit dans ses campagnes comme peintre historiographe. Les liens de nationalité étaient tellement rompus pour lui, que son pinceau n'hésita point un instant à reproduire les batailles, les siéges, les assauts donnés par l'armée française, c'est-à-dire à constater les malheurs de sa patrie.

L'ÉCOLE FLAMANDE, si brillante pendant la première moitié du XVIIe siècle, tomba, dit M. A. Michiels, dans la langueur à partir de 1648. Les hommes de talent peu nombreux qu'elle produisit encore allèrent vivre au loin sous un ciel plus fortuné. L'Allemagne, l'Italie, la France, la Hollande même devinrent leur séjour; ils émigrèrent avec l'opulence et le bonheur exilés pour longtemps de leur pays. Tels furent *Van der Meulen*, *Philippe de Champagne*, *de Coninck*, *François Hals*, *Van Oost* le Vieux, *Gérard de Lairesse*, *Francisque Milé*, *Van Bloemen*, etc.... Un seul resta

Digitized by Google

fidèle à sa patrie désolée. La verve d'Érasme Quellin le Jeune entretenait le souvenir de Rubens.... Après 1715 [date du traité de la barrière, *V*. p. LXVI], ce fut bien pis encore : l'on ne trouve, dans un espace de cent années, que dix ou douze noms tout à fait obscurs. — En même temps que « la Belgique descendait ainsi les pentes de la vallée des morts, son ennemie, sa sœur d'autrefois, escaladait les pentes contraires. » Depuis l'union d'Utrecht (1579), et la déchéance de Philippe II, proclamée dix-huit mois plus tard, la Hollande avait vu grandir une partie des peintres qui l'ont illustrée. Chose étrange ! elle devint stérile postérieurement à 1715. Pas un homme nouveau ne se forma. La domination autrichienne pesa sur le pays jusqu'à la fin du siècle.

Jean Érasme Quellin ou *Quellyn* (1634-....?), né à Anvers, était fils d'Érasme Quellin, qui fut son maître et l'envoya en Italie pour se perfectionner. Il s'attacha surtout aux ouvrages de Paul Véronèse. C'est là qu'il puisa sans doute ce goût de disposition théâtrale, de vastes développements d'architecture déroulés dans des toiles immenses, qui se produit dans ses ouvrages (*V*. p. 192). Avec J. É. Quellin finit la vieille École flamande.

Gérard de Lairesse, né à Liége en 1640 et mort à Amsterdam en 1711, est ordinairement rangé dans l'École hollandaise. Cet artiste savant et fécond peignit les sujets d'histoire et de mythologie. Il se plut à introduire des palais dans ses compositions. On l'a surnommé le Poussin hollandais; mais cette dénomination n'est point justifiée. Il perdit la vue à cinquante ans, et composa en hollandais un traité de peinture qui parut après sa mort, en 2 volumes in-folio, et a été traduit en français.

Faut-il citer encore des noms, qui n'ont eu de retentissement qu'en Belgique : ceux de *Lens* (André Corneille) (1739-1822), né à Anvers et considéré comme le « régénérateur de la peinture en Belgique » selon l'inscription de son tombeau dans l'église N.-D. de la Chapelle, à Bruxelles (*V*. p. 62. Voir aussi le Musée d'Anvers, p. 192); — de *Herreyns* (Guillaume-Jacques) (1743-1827), né à Anvers et directeur de l'Académie, qui exerça une influence heureuse sur le développement de l'École moderne; — de son pâle successeur à la direction de l'Académie, *Van Brée* (1773-1839), né à Anvers.

Digitized by Google

Après le long assoupissement de l'art en Flandre, nous signalerons le réveil de l'École belge moderne, qui renoue la chaîne des traditions de l'École nationale. Les peintres d'histoire : *M. Navez*, né à Charleroi en 1787, élève de David, et jusqu'en 1859, directeur de l'Académie de Bruxelles; *M. Wappers*, né à Anvers en 1803; *M. de Keyser*, né à Sandlvied (prov. d'Anvers) en 1813, appartiennent à une époque intermédiaire, et ont aussi exercé, par leur enseignement, une influence marquée sur la peinture contemporaine. M. *Van Eycken* fut élève de M. Navez; M. *Guffens*, élève de M. de Keyser, a envoyé des tableaux à l'Exposition universelle de Paris (1855).

M. *Gallait*, né à Tournay en 1810, élève du peintre français Hennequin, directeur de l'Académie de Tournay, est aujourd'hui le premier peintre d'histoire de la Belgique; la plupart de ses tableaux ont paru aux Expositions de Paris (*Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn par le grand serment de Bruxelles*, au Salon de 1852; *Derniers moments du comte d'Egmont*, au Salon de 1853). — *M. Portaels*, né en 1820, à Vilvorde, élève de MM. Navez et de Paul Delaroche, peintre d'histoire et de portrait, a plusieurs fois, ainsi que M. Gallait, envoyé des tableaux à nos Expositions. — C'est dans la peinture de genre et dans le paysage que l'École belge moderne compte surtout un assez grand nombre de célébrités; nous en parlerons à la fin du paragraphe suivant, consacré aux *petits Flamands*.

PEINTURE DE GENRE ET PAYSAGE.

Les premiers peintres qui s'occupèrent plus spécialement du paysage furent, avec *Henri de Bles* (1480-1550?), surnommé par les Italiens *Civetta*, à cause de la chouette qu'il plaçait dans ses tableaux : *Patinir* ou *Patenier* (Joachim de) (1490? — 1548?), qui passait sa vie plus au cabaret que dans son atelier, et poussait le réalisme jusqu'à représenter souvent dans les siens un homme dans la posture la plus ignoble. — Le procédé reste minutieux comme chez Van Eyck et Memling, mais il ne reproduit pas la délicatesse des fonds lumineux de leurs tableaux.

Breughel (Pierre), dit *le Vieux*, ou le Drôle, ou le Rustique (1510 ou 1530-1600), né à Breughel près de Bréda, mort à Bruxelles.

Digitized by Google

Il fut reçu à la confrérie de Saint-Luc, à Anvers. Il suivit, comme les peintres du temps, le courant qui entraînait vers l'Italie. Mais sa nature flamande n'en fut point entamée. Plutôt que de se fatiguer à poursuivre la noble Muse du Midi qu'il n'aurait pu atteindre, il eut le bon sens, revenu dans son pays, de borner son esthétique à l'étude des sujets populaires et rustiques. — Ses deux fils, Breughel (d'Enfer) et Breughel (de Velours), acquirent à son nom une célébrité qu'il n'aurait point obtenue par lui-même ; il a, toutefois, sa valeur de position dans l'histoire de la peinture flamande, en ce qu'il forme une transition de Massys à Téniers, dont il fut le précurseur.

Il y a, sans doute, une lacune assez considérable dans l'histoire de la peinture flamande vers cette époque, car les PAYSAGISTES FLAMANDS étaient déjà renommés en Italie ; et pourtant peu de noms ont surnagé et sont venus jusqu'à nous. A côté de celui d'*Hans Bol*, paysagiste et miniaturiste, né à Malines et mort à Amsterdam en 1593 à l'âge de cinquante ans, on pourrait en citer de plus obscurs encore, entre autres *Coninxloo* (Giles de) d'Anvers (1544-1605) ; mais nous devons nous borner ici aux noms saillants et significatifs :

Bril (Mathieu), né à Anvers en 1550, mort à l'âge de trente-quatre ans à Rome, où il s'établit de bonne heure ; il est moins célèbre que son frère Paul Bril, et peignit des paysages à fresque au Vatican.

Paul Bril, né à Anvers en 1554, mort en 1626 à Rome, où il exécuta de grands paysages à fresque pour les papes. Dans ses toiles de petite dimension, sa peinture est d'une délicatesse et d'un fini extrêmes. (Notre musée du Louvre possède sept paysages de cet artiste, qui a joui d'une grande réputation.) « Il a su, dit M. Deperthes, perfectionner la manière de ses prédécesseurs ; le premier il a placé l'horizon de ses tableaux à une élévation bien moindre qu'on ne le faisait avant lui ; ses paysages de pure invention décèlent en lui une imagination riche et féconde. »

Breughel (Pierre) le Jeune, ou *Breughel d'Enfer* (1564?—1638), fils de Breughel l'Ancien, naquit à Bruxelles, fut élève de Coninxloo ; il peignit des siéges de villes, des incendies et des scènes infernales, d'où lui vint son surnom. Son talent est inférieur à celui de son frère dont l'article suit ;

Breughel (Jean), surnommé *Breughel de Velours* (1568-1625),

Digitized by

né à Bruxelles, et frère du précédent, est le plus célèbre de la famille. (Il ne faut pas confondre ces trois Breughel avec des peintres de fleurs du même nom, mais appartenant à une autre famille.) Il peignit d'abord les fleurs et les fruits avant de se rendre en Italie. Il s'adonna ensuite au paysage qu'il anima de petites figures, d'oiseaux et de fleurs, touchées avec esprit. Il peignit souvent les fonds de paysage des tableaux de Rubens, de Van Balen, de Rottenhamer; et ces artistes, à leur tour, peignirent quelquefois les figures de ces paysages. (Le musée du Louvre possède sept de ses tableaux, presque tous peints sur cuivre.) — Un de ses élèves fut *Fouquières* (Jacques), né à Anvers vers 1580, et qui mourut à Paris en 1659. Il fut un des plus habiles paysagistes de son temps. Il travailla principalement en France, après avoir fait un long séjour à Rome. Louis XIII lui accorda des lettres de noblesse, ce qui accrut singulièrement sa vanité naturelle ; il ne peignait plus que l'épée au côté. Il eut des démêlés avec Poussin pour la décoration de la galerie du Louvre.

Les paysagistes de cette période manifestent des qualités d'exécution remarquables; mais ils n'ont point le sens intime de la nature. Leurs arbres sont touchés avec finesse et dextérité, mais le feuillé en est conventionnel. C'était à la Hollande qu'était réservée la gloire de comprendre et d'interpréter dans sa grâce naïve la poésie simple et touchante des scènes champêtres. — Rubens, avec sa vive conception pittoresque, aborda passagèrement aussi le paysage et le traita avec une ampleur magistrale.

La Peinture de genre était cultivée parallèlement au paysage; mais elle ne nous offre que des noms obscurs, jusqu'à Téniers qui est une des plus grandes illustrations de la Flandre. Nous citerons seulement *Miel* ou *Meel* (Jan), né à Anvers en 1599 et mort en 1656 ou 1664 à Turin, où il fut premier peintre de Charles-Emmanuel II. (Le musée du Louvre possède cinq tableaux de cet artiste.)

La peinture d'intérieurs avait également été traitée dès l'origine. *Peter Neefs* ou *Neefts*, le Vieux (1570-1651?), né à Anvers, en fit un genre spécial et y a acquis une grande célébrité. (Le musée du Louvre possède neuf tableaux de cet artiste.)

Digitized by Google

On compte trois Téniers (prononcez Ténirss), comme trois Breughel : *David Teniers* le *Vieux* (1582-1649), né à Anvers, passa dix ans à Rome, où il fut élève d'Elzheimer; il copia les tableaux ou imita la manière des différents maîtres. Malgré ce long contact avec l'Italie, le premier des Téniers, ainsi que le premier des Breughel, redevint Flamand en Flandre; il peignit des scènes de cabarets, des charlatans, des fêtes de village, ouvrant ainsi la voie à son fils, David Téniers le Jeune, dont le talent et le renom devaient l'éclipser. Il reste peu d'ouvrages connus de Téniers le Vieux. « Ses meilleurs ouvrages, dit M. A. Michiels, ont été, selon toute vraisemblance, attribués à son fils ou à Elzheimer, plus célèbres que lui. » — Abraham Téniers, son autre fils (1608-1671), peignit les mêmes sujets, mais avec bien moins de talent que son frère.

Téniers (David) le ***Jeune*** (1610-1694) est né à Anvers. Il reçut les leçons de son père. Ce serait à tort qu'on lui donne pour maîtres Adrien de Brauwer et Rubens : d'un côté, de Brauwer fut reçu franc maître de la confrérie de Saint-Luc, d'Anvers, en 1631-1632, et David Téniers le fut l'année suivante; de l'autre, le mariage de Téniers, en 1637, avec la fille de Breughel de Velours, ayant contribué à le lier intimement avec Rubens, dont elle était la pupille et qui assista comme témoin à son mariage, c'est sans doute cette intimité qui a fait supposer qu'il avait été l'élève de Rubens. Téniers se remaria en 1656 ; il acquit par sa prodigieuse facilité une belle fortune. Il habitait, à quelque distance du château de Rubens, le château des Trois-Tours, où il mourut (*V.* p. 116). « Téniers, dit M. Viardot, fut le favori, le commensal, le maître et l'ami du second Juan d'Autriche (fils naturel et bien-aimé de Philippe IV et de la comédienne Marie Calderon, le vaincu des Dunes et d'Estremos, qu'il ne faut pas confondre avec le fils naturel de Charles-Quint, le vainqueur de Lépante); puis des archiducs Albert et Léopold Guillaume. Au nord, Christine de Suède recherchait ses tableaux et en récompensait magnifiquement l'auteur; au midi, Philippe IV d'Espagne, le plus passionné des amateurs de peinture, les aimait tant et les achetait si volontiers, qu'il en put former toute une galerie spéciale. » Louis XIV, au contraire, se détournait en disant : — Otez de là

Digitized by Google

ces magots. — « Ils ne ressemblaient guère, en effet, aux pompeuses figures académiques de Lebrun, les *Gueux* des Pays-Bas. » Ce peintre, qui peignit des mendiants, des fumeurs, des ivrognes et souvent pis que cela, paraît avoir été entiché d'idées de noblesse; il sollicita son anoblissement pendant plusieurs années. En 1657, sa demande fut accueillie aux conditions « qu'il ne lui sera plus permis d'exercer l'art de sa dite profession publiquement pour aucun gain, ni salaire, » à peine d'être déchu de noblesse. Téniers probablement se résigna à rester simplement peintre. — Il est inutile de chercher à caractériser la manière de ce peintre si connu et si facilement reconnaissable à la franchise de sa touche, ferme sans être sèche, et inimitable dans sa facilité et sa netteté.

A côté de Téniers, il faudrait, s'il n'appartenait à l'école hollandaise, parler d'*Adrien de Brauwer* (Brauer, Brower) (1608-1640), élève de François Hals, ivrogne insigne, comme son maître, et qui mourut à l'hôpital d'Anvers, à l'âge de trente-deux ans. Rubens voulut lui élever un monument, mais il mourut avant d'avoir pu l'exécuter. Brauwer se lia, à Anvers, avec un boulanger, qui devint son élève et le compagnon de ses débauches; ce boulanger, nommé *Craesbeke* (Joseph Van), né à Bruxelles en 1608 et mort à Anvers en 166.?, peignit ainsi que Brauwer des scènes de cabaret, des querelles d'ivrognes, des corps de garde et des tabagies. — *Tilborgh* (Gilles Van) (1625-1678), né à Bruxelles, fut aussi une sorte de rival de Téniers et de Brauwer, comme peintre de cabaret; il peignit également le paysage et le portrait.

Après les paysagistes et les peintres de genre, nous dirigerons un moment notre attention sur les PEINTRES D'ANIMAUX ET DE FLEURS. Dans ce dernier genre, les artistes flamands ne se sont point élevés à la même supériorité que les Hollandais. Ils comptent cependant des talents de premier ordre, tels que Snyders.

Snyders ou *Snyers*, *Sneyders* (François) (1579-1637), né à Anvers, fut élève de Pierre Breughel le Jeune et de Henri Van Balen. Il est le premier peintre d'animaux et de chasses de la Flandre. Il a exécuté ses ouvrages, le plus souvent dans de

Digitized by Google

grandes dimensions, avec une largeur de pinceau qui en fait le Rubens du genre. Il associa souvent son talent à celui du grand coloriste, qui lui portait une vive amitié. Il avait visité Rome, comme le prouve sa qualité de membre de la confrérie des Romanistes, dont il fut doyen en 1628. (Le musée du Louvre a sept tableaux de Snyders.) — *Fyt* (Jean) (1609-1661), né à Anvers, peintre d'animaux, de fruits et de nature morte, servit souvent, comme Snyders, de collaborateur a Rubens et à Jordaëns (*V*. p. 191; — il y a de lui trois tableaux au Louvre). — *Van Kessel* (Jean) (1626-16..?), né à Anvers, prit Breughel de Velours pour modèle et excella dans la représentation des fleurs et des oiseaux. — *Coninck* (David de) (1636-1689), né à Anvers, fut élève de Jean Fyt et son imitateur. — Nous citerons encore deux derniers noms de peintres de fleurs, bien connus en France, et qui nous amènent au temps moderne : ceux de *Van Spaendonck* (1746-1822) et de Redouté (1759-1840).

Il nous reste à passer en revue les PAYSAGISTES postérieurs à Breughel de Velours et à Fouquières (*V*. p. CXXXII) : *Van Uden* (Lucas) (1595-16.. ?), né à Anvers, fut encore un de ces paysagistes dont Rubens emprunta l'habileté pour orner le fond de ses tableaux. Téniers peignit quelquefois les figures de ses paysages. (Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste.) — *Van Artois* (Jacques), né à Bruxelles en 1613, est un peintre estimé et qui a beaucoup travaillé pour l'ornement des salons. Téniers a peint aussi les figures de quelques-uns de ses tableaux. On en voit plusieurs au musée de Bruxelles. Il fut le maître d'Huysmans, auquel il a transmis sa manière, et qui a des qualités plus solides. — *Huysmans* (Cornelis), surnommé *Huysmans de Malines*, né à Anvers en 1648, mort à Malines en 1727. « Ses tableaux, remarquables par une grande vigueur de coloris et par une largeur d'exécution qui rappelle fréquemment celle des meilleurs maîtres italiens, n'ont pas été pendant longtemps appréciés à leur juste valeur. » Ils sont aujourd'hui recherchés des amateurs. (Le musée du Louvre possède de lui quatre vues de forêt.) — *Van der Meulen* (*V*. p. CXXVIII), qui voulut attirer Huysmans à Paris, doit être compté aussi au nombre des paysagistes de cette époque. — *Van Bloemen* (1656-1749), né à

Digitized by

Anvers, vécut à Rome, où il fut surnommé *Orizonte.* Il a principalement représenté des sites des environs de Rome. (Le musée du Louvre possède six de ses paysages.)

Le vide se fait. Pendant un siècle l'art semble mort, aucun nom ne surgit; celui d'Ommeganck vient seul, après un long intervalle, rompre ce silence et cette solitude.

Ommeganck (Balthazar-Paul), né à Anvers en 1755 et mort en 1826, fut élève d'un paysagiste d'Anvers, nommé *Antonissen* (1737-1794). En 1802 il obtint un prix d'encouragement à l'Exposition de Paris. En 1809 il fut nommé membre correspondant de l'Institut. Paysagiste et peintre d'animaux, il a excellé à peindre les moutons. Ses paysages sont d'un ton clair, gai et lumineux. Il travaillait avec beaucoup de facilité et a laissé de nombreuses productions, qui sont toujours recherchées des amateurs. (A une vente qui eut lieu en 1843, un de ses tableaux (le Pâturage) fut vendu 6150 fr.) Le musée du Louvre possède deux tableaux d'Ommeganck et un tableau de *Denis* (autre élève d'*Antonissen*), né, comme Ommeganck, à Anvers en 1755 et qui passa sa vie en Italie. Il mourut à Naples en 1813. — Le peintre d'animaux *Verboeckhoven*, né en 1799, et qui a exposé plusieurs fois à Paris, appartient par ses ouvrages à l'école belge moderne.

Le génie artistique qui semblait avoir déserté la Belgique pendant la domination autrichienne, à partir de 1715, s'est réveillé au XIX^e^ siècle, et ce pays compte aujourd'hui un nombre assez considérable d'artistes de talent, surtout dans la peinture de genre et le paysage. — M. *Leys*, né à Anvers en 1815, est son premier peintre de genre historique. A l'Exposition universelle de Paris (1855), il exposa trois tableaux : (*les Trentaines de Bertal de Hase; la Promenade hors les murs; le Nouvel an en Flandre*), et il obtint une des grandes médailles d'honneur. Cet artiste habile semble avoir modifié dans ces dernières années sa première manière : moins préoccupé aujourd'hui du coloris et de l'effet lumineux, il s'applique surtout à reproduire dans ses compositions, empruntées au moyen âge, la physionomie, le costume de l'époque, et des types variés et caractéristiques. — M. *Madou* est né à Bruxelles en 1796. Les amateurs se rappellent les deux tableaux envoyés à l'Exposition universelle (*la Fête au château;* et *les Trou-*

Digitized by Google

ble-fêtes, scène flamande de la fin du XVIIIe siècle), d'une couleur et d'une exécution froides, mais pleines d'invention, d'esprit d'observation et de naturel. — Plusieurs peintres de genre, classés dans l'école belge moderne, appartiennent plutôt à la France, où ils se sont établis; de ce nombre sont : MM. *Hamman*, né à Ostende en 1819; *Willems*, né à Liége, chevalier de la Légion d'honneur; les deux frères *Stevens*, nés à Bruxelles, l'un peintre de genre, et l'autre peintre d'animaux; *Verlat*, peintre d'animaux. — Deux autres peintres de genre, MM. *Dillens* (Adolphe), né à Gand, et *Degroux*, né à Comines, se sont aussi fait connaître aux Expositions de Paris. M. *de Knyff*, de Bruxelles, est également un des exposants assidus. Il y aurait encore bien des noms à citer dans les différents genres de peinture : Bossuet; de Braekeleer; Brias; Van Dael; Dyckmans; Eeckhout; Geefs; Hellemans; Van Hove; de Jonghe; Kindermans; Kuytenbrouwer; Lies; La Morinière; Van Moer; de Noter; Paternostre; Pauwels; Robbe; Roffiaen; Van Schendel; Tschaggeny, etc.... dont un certain nombre ont exposé de leurs ouvrages à Paris, et dont les autres sont à peine connus en France.

L'école belge moderne doit à l'habileté de ses peintres d'occuper un rang distingué dans l'histoire de l'art contemporain; mais elle manque, à notre avis, de personnalité. Les artistes belges possèdent les ressources du métier, la science de l'exécution, et ils conservent des prétentions à la couleur, qui fut une des gloires de leur ancienne école. Placés entre l'Allemagne et la France, ils n'ont ni l'idéalisme de la première, ni la science, ni la diversité féconde et la spontanéité de la seconde; mais ils inclinent évidemment vers celle-ci, et ils en subissent les influences plus qu'ils ne consentent à l'avouer.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX PEINTRES DE L'ÉCOLE FLAMANDE.

XIVe SIÈCLE.

Hubert Van Eyck. — 1366 (?)-1426. — Maeseyck.

Jean Van Eyck. — Surnommé dans les biographies étrangères *Jean de Bruges.* — 1390 ou 1395 - 1441. — Maeseyck.

XVe SIÈCLE.

Rogier Van der Weyden, ou *Roger de Bruges.* — 14..-1464. — Bruxelles ou Tournay.

Van der Goes (Hugues). — Florissait en 1480. — Gand.

Stuerbout (Thierry), dit *Dirk Van Haarlem.* — 1410-1479. — Né à Haarlem; il a vécu à Louvain.

Memling (*Hans*). — 14..-1499. — Bruges (?).

Van der Meyre (Gérard). — Reçu à la maîtrise en 1452. — Gand.

Massys ou **Metsys** (*Quentin*). — 1432-1579. — Anvers.

Gossaert ou Jean de Maubeuge, plus généralement connu sous le nom de *Mabuse.* — 1470 (?)-1532. — Maubeuge (dont l'ancien nom était Mabuse).

Van Orley (Bernard), dit Bernard de Bruxelles. — 1471-1541. — Bruxelles.

De Bles (Henri), nommé par les Italiens *Civetta.* — 1480-1550 (?). — Bovines.

Patenier (*Joachim de Patinir*). — 1490 (?) - 1548 (?). — Dinant. — Il peut être considéré comme un des premiers peintres qui ont traité exclusivement le paysage.

Coxcie (Michel), *Van Coxcyen*, dit le Raphaël flamand. — 1499-1592. — Malines.

Susterman, dit *Lambert Lombard.* — 1506-1560. — Liége.

XVIe SIÈCLE.

Porbus ou *Pourbus* (Pierre). — 1510 ou 1513. — Gouda (Hollande); mort à Bruges, 1584.

Van Noort ou *Van Oort* (Lambert). — 1520 (?)-1571. — Amersfort. — Il fut le père d'Adam Van Noort, le maître de Rubens.

Floris (Franz), ou François de *Vriend.* — 1520 (?)-1570. — Anvers.

Breughel (Pierre), dit le Vieux ou le Drôle. — 1510 ou 1530-1600. — Breughel (près de Bréda).

De Vos (Martin), dit le Vieux. — 1531-1603. — Anvers.

Franck ou Franz *Francken*, le Vieux. — 1544 (?) - 1616. — Herenthals.

Jordaëns (Jean). — 1539-1599. — Anvers.

Porbus ou *Pourbus* (François), dit le Vieux, fils de Pierre. — 1540-1580 ou 1584. — Bruges.

Franck (Amboise), dit le Vieux, fils de Nicolas. — 1545 (?) - 1618. — Anvers.

Van Coxcie (Raphaël), fils de Michel. — 1540-1... — Malines.

Spranger (Bartholomé). — L'empereur d'Autriche l'anoblit. — Né à Anvers en 1546, mort à Prague en 1629.

Franck (Jérôme), dit le Vieux, fils de Nicolas. — 1554 (?) - 1620. — Herenthals ou Anvers.

Digitized by Google

Van Mander (Karl). — 1548-1606. — Près de Courtray. — Biographe estimé des peintres flamands.

Van Noort (Adam), fils de Lambert. — 1557-1641. — Anvers. — Il fut le maître de Rubens.

Othon Van Veen, dit *Otto Venius* ou *Otho Vœnius*. — Né à Leyde en 1558, mort à Bruxelles en 1629. — Il fut le maître de Rubens.

Josse de Momper. — 1559 (?) - 1635. — Anvers. — On l'a confondu avec un peintre du même nom, qui serait né à Bruges en 1580.

Van Balen (Henri). — 1560-1632. — Anvers.

Calvart (Denis), dit le Flamand, 1565-1619. — Anvers.

Janssens (Abraham) le Vieux. — 1567-1632. — Anvers.

Breughel (Pierre) le Jeune, ou *Breughel d'Enfer*, fils de Pierre le Vieux. — 1564 (?)-1638. — Bruxelles.

Breughel (Jean), dit *Breughel de Velours*, frère du précédent. — 1568-1625. — Bruxelles.

Peter Neefs ou *Pieter Neefts*, le Vieux, — 1570-1651 (peintre d'intérieurs d'église). — Anvers.

Porbus (Franz *Pourbus*), dit le Jeune, fils de François le Vieux. — Né à Anvers en 1570, mort à Paris en 1622.

Franck (Sébastien), fils de François le Vieux. — 1575-1636. — Anvers.

Pepyn (Martin). — 1575-1647. — Anvers.

Liemaecker (Nicolas), surnommé *Roose*. — 1575-1646. — Gand.

Rubens (Pierre-Paul). — 1577-1640. — Siegen (Comté de Nassau).

Snyders (François). — 1579-1657. — Anvers.

Fouquières (Jacques). — 1580-1659, paysagiste. — Anvers.

Franck (François), dit le Jeune, fils de François le Vieux, et frère de Sébastien. — 1581-1642. — Anvers.

Téniers (David) le Vieux. — 1582-1649. — Anvers.

De Vos (Corneille) le Vieux. — 1585 (?) - 1651. — Hulst.

Hals (François), peintre de portraits, élève de Karl Mander. — 1584-1666. — Malines.

Crayer (Gaspard de). — 1585-1669. — Anvers.

Seghers (Daniel) (s'écrit aussi : *Zegers*, *Zegeers*, *Zeghers*). — 1590-1661. — Anvers.

Seghers ou *Zegers* (Gérard). — 1591-1651. — Anvers.

Snayers (Pierre) 1593-1663; peignit l'histoire, le paysage et le portrait. — Anvers.

Jordaens (Jacques). 1593-1678. — Anvers.

Van Uden (Luc) le Jeune, paysagiste. — 1595-16. . . — Anvers.

Rombouts (Théodore). — 1597-1637. — Anvers.

Schut (Corneille). — 1597-1655. — Anvers.

Van Dyck (Antoine). — 1599-1641. — Anvers.

Eyckens (Pierre) le Vieux. — 1599-1649. — Anvers.

Miel ou *Meel* (Jean) (nommé par les Italiens *Giovanni delle vite*), né à Anvers en 1599, mort à Turin en 1656 ou 1664.

XVII^e SIÈCLE.

Van Hoeck (Jean), élève distingué de Rubens). — 1600-1650. — Anvers.

Van Oost (Jacques) le Vieux. — 1600-1671. — Bruges.

De Vos (Paul), peintre de batailles et de chasses. 1600-1654. — Alost.

Digitized by Google

Neefs (Peter) le Jeune, fils de Pierre le Vieux. — 1601-1658. — Anvers.

Philippe de Champagne. — Né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674.

Quellin ou *Quellyn* (Érasme). — 1607-1678. — Anvers.

Diepenbeeck (Abraham Van), élève de Rubens. — 1607-1675. — Hollandais.

Tulden ou *Thulden* (Théodore Van), élève de Rubens. — 1607 (?)-1676 (?). — Hollandais.

Craesbeke (Joseph Van). — 1608-1661 (?). — Bruxelles.

Fyt (Jean), peintre d'animaux et de fruits. — 1609-1661. — Anvers.

Téniers (David) le Jeune. — 1610-1694. — Anvers.

Van Bochorst, surnommé *Langen Jan* (Jean le Long), élève de Jordaëns. — 1610 (?)-1668. — Munster.

Van Artois (Jacques), paysagiste. — 1613-16... — Bruxelles.

Boeyermans (Théodore). — 1620-1678. — Anvers.

Van Tilborgh (Gilles). — 1625-1678. — Bruxelles.

Van Kessel (Jean). — 1626-16... — peintre d'oiseaux et de fleurs. Son fils, Ferdinand Léonard, naquit à Anvers en 1648. — Anvers.

Van Loon (Théodore). — 1629-1678. — Bruxelles.

Quellin (Jean-Érasme), fils d'Érasme. — 1634 (?)-1... — Anvers.

Van der Meulen (Antoine-François), né à Bruxelles en 1634, mort à Paris en 1690.

Coninck (David de) (paysage et nature morte). — 1636-1689. — Anvers.

Van Oost (Jacques) le Jeune, fils de Van Oost le Vieux. — Il passa 40 ans à Lille. — 1637-1713. — Bruges

Huysmans (Cornelis), dit : de Malines; paysagiste. — 1648-1727. — Anvers.

Eyckens (Pierre) le Jeune. — 1650 (?)-1... — Anvers.

Maes (Godefroid) le Jeune. — 1649-1700. — Anvers.

Deyster (Louis de). — 1656-1711. — Bruges.

Bloemen ou *Bloom* (Jean-François Van), dit *Orizonte.* — 1656-1749,—paysagiste et graveur; il vécut à Rome. Ses deux frères furent peintres comme lui. — Anvers.

Janssens (Victor-Henri). — 1664-1739. — Bruxelles.

Herregouts (Henri). — 1666-1724. Malines.

XVIII[e] SIÈCLE.

Lens (André Corneille). — 1739-1822. — Anvers.

Suvée (Joseph-Bernard). — 1743-1807. — Bruges.

Herreyns (Guillaume-Jacques). — 1743-1827. — Anvers.

Van Spaendonck (Gérard), peintre de fleurs, passa sa vie à Paris. — 1746-1822. — Tilburg.

Ommeganck (Balthasar-Paul), paysagiste et peintre d'animaux. — 1755-1826. — Anvers.

Redouté (Pierre-Joseph), peintre de fleurs, vécut à Paris et succéda à Van Spaendonck, au muséum d'histoire naturelle. — 1759-1840. — Saint-Hubert.

Van Brée (Mathieu-Ignace). — 1773-1839. — Anvers.

Digitized by Google

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DES PRINCES QUI ONT RÉGNÉ SUR LES PAYS-BAS DEPUIS LEUR RÉUNION AU DUCHÉ DE BOURGOGNE,

AVEC L'INDICATION DES GOUVERNEURS ET GOUVERNANTES.

MAISON DE BOURGOGNE.

Philippe le Bon. — Ce prince était fils du duc de Bourgogne Jean (1430-1467.) sans Peur, fils lui-même de Philippe le Hardi, premier duc de Bourgogne de la seconde race. A la mort du duc de Brabant, Jean IV, il lui succéda (1430) dans la possession de ce duché, comme étant son plus proche parent.

Charles le Téméraire. — Fils de Philippe le Bon; il fut tué devant (1467-1477.) Nancy, le 5 janvier 1477.

MAISON D'AUTRICHE.

Marie. — Fille unique de Charles le Téméraire, mariée à Maximilien, (1477-1482.) archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III. Elle meurt en 1482 d'une chute de cheval.

Maximilien. — Régent au nom des enfants (Philippe et Marguerite) (1482-1494.) qu'il avait eus de Marie de Bourgogne. Il est appelé au trône d'Allemagne en 1493, et meurt en 1519.

Philippe le Beau. — Fils de Marie et de Maximilien, épouse en 1496 (1494-1506.) Jeanne, surnommée la Folle, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. En 1504 il devient roi de Castille; il meurt en 1506.

Les grandes alliances que Maximilien et Philippe, son fils, firent en épousant l'un l'héritière de Bourgogne, l'autre celle d'Espagne, portèrent la maison d'Autriche au plus haut point de prospérité et de gloire.

Marguerite d'Autriche. — Sœur de Philippe le Beau (fiancée en 1483 (1506-1530.) au Dauphin, qui devint roi de France sous le nom de Charles VIII; — mariée en 1497 à l'infant de Castille, qui mourut l'année suivante; mariée en 1501, à Philibert II, duc de Savoie, qui mourut en 1504). Gouvernante des Pays-Bas pendant la minorité de son neveu Charles-Quint, de 1506 à 1530, époque de sa mort.

Digitized by Google

Charles-Quint. — Atteint sa majorité en 1515; nomme sa sœur Marie gouvernante des Pays-Bas en 1531 ; remet les Pays-Bas à son fils Philippe II en 1555; meurt en 1558.
(1515-1555.)

Marie. — Gouvernante des Pays-Bas; sœur de Charles-Quint; (veuve de Louis II, roi de Hongrie). Elle meurt en Espagne peu de jours après son frère.
(1531-1555.)

Philippe II. — Roi d'Espagne; meurt en 1598.
(1555-1598.)

Marguerite de Parme. — Gouvernante des Pays-Bas; fille naturelle de Charles-Quint; (veuve d'Alexandre Médicis, duc de Toscane, et remariée, en 1538, à Octave Farnèse, duc de Parme). Elle cède le gouvernement des Pays-Bas au duc d'Albe, et va rejoindre, en 1567, son mari en Italie; elle revient en Belgique en 1580, y reste jusqu'en 1583; mais elle refuse de reprendre le gouvernement, pour le laisser à son fils Alexandre Farnèse; elle retourne en Italie et meurt en 1587.
(1559-1567.)

Duc d'Albe (Ferdinand-Alvarez de Tolède). — Gouverneur des Pays-Bas.
(1567-1573.)

De Requesens (Don Louis de Requesens de Cuniga). — Gouverneur des Pays-Bas.
(1573-1576.)

Don Juan d'Autriche. — Fils naturel de Charles-Quint, illustré par la bataille de Lépante, nommé gouverneur des Pays-Bas par son frère Philippe II; meurt, en 1578, âgé de trente-deux ans.
(1573-1578.)

Alexandre Farnèse. — Fils de Marguerite (duchesse de Parme et gouvernante des Pays-Bas) et neveu de don Juan d'Autriche; désigné par lui pour lui succéder. Il meurt à Arras en 1592.
(1578-1592.)

Divers gouverneurs administrent, au nom de Philippe II, les Pays-Bas depuis l'année 1592, époque de la mort d'Alexandre Farnèse, jusqu'en 1596.
(1592-1596.)

Albert d'Autriche. — Sixième fils de l'empereur Maximilien II, archevêque de Tolède, quitte l'état ecclésiastique et épouse, en 1598, Isabelle (Claire-Eugénie), fille de Philippe II.

Isabelle et *Albert*, archiducs. — Isabelle, âgée de trente-deux ans, épouse l'archiduc Albert. Le 6 mai 1598, Philippe II cède à Isabelle, à titre de fief réversible, les Pays-Bas, la Franche-Comté et le Charolais. Albert meurt en 1621 et Isabelle en 1633.
(1598-1633.)

Digitized by Google

Philippe IV. — Roi d'Espagne. Isabelle n'ayant point eu d'enfants de (1633-1665.) son mariage avec Albert, après sa mort (1633), les Pays-Bas font retour à l'Espagne. Philippe IV meurt en 1665.

Divers gouverneurs administrent les Pays-Bas au nom de Philippe IV. —Un d'eux fut don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV et d'une comédienne; nommé gouverneur des Pays-Bas en 1656, il retourna en Espagne en 1659, après avoir perdu la bataille des Dunes (14 juin 1658).

Charles II. — Roi d'Espagne. Ce prince, âgé de 4 ans, succède à son (1665-1700.) père, Philippe IV, sous la tutelle et la régence de Marie d'Autriche, sa mère. Il meurt en 1700. Sa succession causa une guerre terrible qui fut terminée par le traité d'Utrecht de 1713.

Divers gouverneurs administrent les Pays-Bas au nom de Charles II.

Philippe V. — Petit-fils de Louis XIV, proclamé roi d'Espagne en (1700-1712.) 1700. — L'archiduc Charles (fils de l'empereur Léopold I[er]) lui dispute la couronne d'Espagne; il entre deux fois à Madrid et s'y fait proclamer roi sous le nom de Charles III. Il est proclamé empereur d'Allemagne en 1711 sous le nom de Charles VI. — Philippe V en 1712 cède les Pays-Bas en toute propriété à l'Électeur de Bavière. — Cette cession est révoquée par le traité de paix d'Utrecht (1713), et les Pays-Bas sont cédés à la maison d'Autriche.

Charles VI. — Empereur d'Allemagne en 1711. Les traités d'Utrecht (1713-1740.) (1713) et de Rastadt lui confirment la souveraineté des Pays-Bas. Il meurt en 1740, laissant pour héritière sa fille Marie-Thérèse.

Le prince Eugène, de Savoie. — Gouverneur et capitaine général des (1716-1724.) Pays-Bas, au nom de Charles VI, depuis 1716 jusqu'en 1724. Pendant son absence, il est remplacé par Turinetti, *marquis de Prié.*

Marie-Élisabeth. — Archiduchesse d'Autriche, sœur de Charles VI; gouvernante des Pays-Bas de 1725 à 1744.

MAISON D'AUTRICHE-LORRAINE.

Marie-Thérèse d'Autriche. — Fille et héritière de Charles VI, épouse (1740-1780.) François, duc de Lorraine et de Bar, depuis grand-duc de Toscane. Elle le fit élire empereur en 1745, sous le nom de François I[er]. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) lui restitue la possession des Pays-Bas. Elle meurt en 1780.

Marie-Anne. — Archiduchesse d'Autriche, sœur de Marie-Thérèse, est
(1744.) gouvernante des Pays-Bas, conjointement avec son mari, Charles-Alexandre, prince de Lorraine, en 1744. Elle meurt dans la même année.

Charles, prince de Lorraine. — Après la mort de sa femme, reste gou-
(1744-1780.) verneur des Pays-Bas jusqu'à sa mort.

Joseph II. — Fils de Marie-Thérèse et de François Ier, couronné empe-
(1780-1790.) reur en 1765, et souverain des États d'Autriche, en 1780, à la mort de sa mère.

Marie-Christine. — Archiduchesse d'Autriche, sœur de Joseph II, et son époux, Albert-Casimir de Saxe, sont gouverneurs des Pays-Bas de 1781 à 1793.

Léopold II. — Empereur, frère de Joseph II; meurt en 1972.
(1790-1792.)

François II. — Empereur, fils de Léopold II; meurt en 1835.
(1792-1795.)

Réunion à la France. — La Belgique est réunie à la République fran-
(1795-1815.) çaise, le 1er octobre 1795, et forme neuf départements.

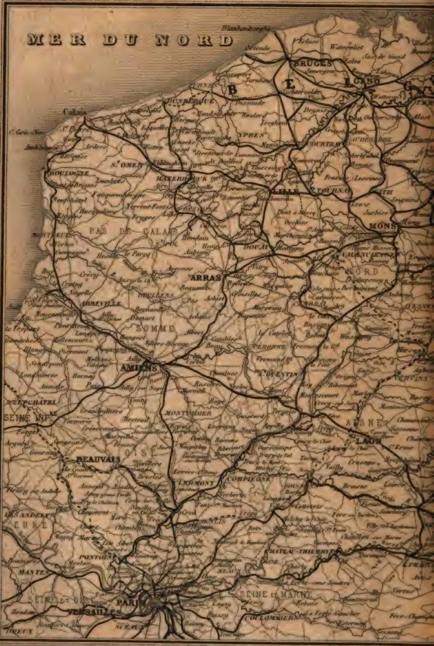
A la chute de l'Empire français, elle est annexée à la Hollande par le traité de Vienne de 1815 et forme un seul royaume : des Pays-Bas.

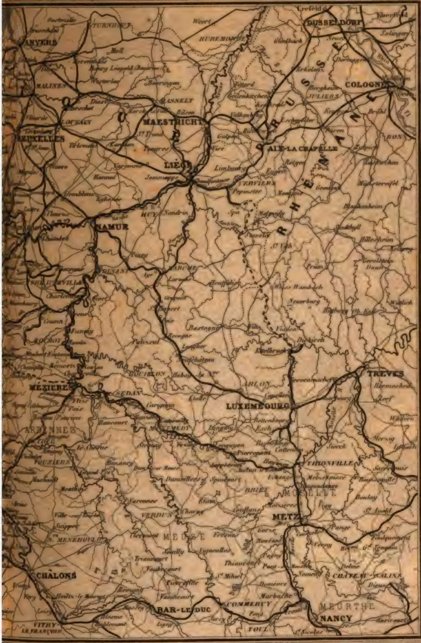
Guillaume Ier. — (Frédéric de Nassau, prince d'Orange), souverain
(1815-1830.) des Provinces-Unies en 1813; roi des Pays-Bas en 1815.

Révolution belge. — Séparation des Pays-Bas en deux royaumes : Hol-
(1830-1831.) lande et Belgique.

Léopold Ier. — Roi des Belges en 1831 (*V.* p. LXXIV), marié le 9 août 1832 à Louise, princesse d'Orléans, fille de Louis-Philippe; morte en 1850. — *Enfants :* Léopold, prince royal, duc de Brabant, né en 1835. — Philippe, comte de Flandre, né en 1837. — Charlotte, née en 1840.

Digitized by Google


MER DU NORD
Ostende
BRUGES
GAND
DUNKERQUE
YPRES
COURTRAI
Calais
S.T OMER
BOULOGNE
HAZEBROUCK
LILLE
TOURNAI
MONS
PAS DE CALAIS
DOUAI
VALENCIENNES
ARRAS
NORD
CAMBRAI
DOULLENS
ABBEVILLE
SOMME
AMIENS
PERONNE
S.T QUENTIN
MONTDIDIER
NEUFCHATEL
SEINE INF.RE
AISNE
LAON
OISE
BEAUVAIS
COMPIEGNE
SENLIS
CHATEAU-THIERRY
LES ANDELYS
EURE
PONTOISE
MANTES
SEINE ET OISE
PARIS
VERSAILLES
SEINE ET MARNE
COULOMMIERS
DREUX



Gravé par Dumaut-Bourse.

...tres.
40 60 80

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

DE

LA BELGIQUE.

PREMIÈRE SECTION.

ROUTES DE FRANCE EN BELGIQUE.

ROUTE 1.

DE PARIS A BRUXELLES,

par Amiens, Arras, Douai, Valenciennes, Quiévrain, Mons.

(En chemin de fer, 344 kil.)

Chemin de fer du Nord, embarcadère Clos St-Lazare, place Roubaix.

Plusieurs départs chaque jour. — Trajet en 8 ou 12 heures et demie. —Prix des places : premières, 37 fr. 55 c.; deuxièmes, 28 fr. 20 c.; troisièmes, 19 fr. 45 c.

Pour les heures de départs voir les *Indicateurs* publiés chaque semaine.

Les bureaux des omnibus spéciaux, dans Paris, sont :

Rue St-Martin, impasse de la planchette;
Boulevard de Sébastopol, 33;
Rue Bonaparte, 59;
Rue de l'Arcade, 17-19, hôtel Bedford;
Rue St-Honoré, hôtel de Lille et d'Albion;
Rue de Rivoli, 46, hôtel Meurice;
Rue de Rivoli, 170, hôtel des Trois-Empereurs;
Rue de Rivoli, hôtel du Louvre.

En sortant de la gare du chemin de fer du Nord on ne tarde pas à s'engager dans un tunnel (qui passe sous le chemin de ronde et le boulevard) et dans une tranchée creusée à travers le faubourg St-Denis. Après avoir croisé le chemin

Digitized by Google

de fer de ceinture et franchi les fortifications, on débouche dans la plaine St-Denis; on aperçoit à gauche, à l'horizon, le parc de St-Ouen, où Louis XVIII s'arrêta le 2 mai 1814 avant d'entrer dans Paris.

7 kil. **Saint-Denis,** — ville de 16000 habitants, chef-lieu de sous-préfecture du département de la Seine, célèbre par sa basilique qui a servi de lieu de sépulture des rois de France. Sur l'emplacement de l'abbaye est établie la maison d'éducation de jeunes personnes, filles ou parentes d'officiers de la Légion d'honneur. Un canal passant à St-Denis joint la Seine au canal de l'Ourcq. Des fortifications détachées, couvrant St-Denis au N. et à l'E. en font une tête de défense de Paris.

A partir de St-Denis, le premier tracé du chemin de fer passait successivement par la station d'*Épinay;* d'*Enghien-les-Bains;* d'*Ermont;* de *Franconville;* d'*Herblai;* de *Pontoise;* d'*Auvers;* de L'*Isle-Adam;* de *Beaumont;* de *Boran;* de *Precy;* de *St-Leu* d'Esserent, faisant ainsi un long détour vers le N. O. avant d'atteindre la station de Creil (67 kil. 1/2).

Une ligne plus directe entre Paris et Creil par Pierrefitte et Chantilly, a été ouverte au mois de mai 1849 ; c'est celle qui sera désormais suivie par les convois pour la Belgique. « Elle abrége de 17 kilomètres sur 67 le parcours entre Paris et Creil ; ce qui amène une économie d'une demi-heure de temps, et d'environ deux francs sur le prix des places de première classe. Cette ligne, d'ailleurs, emprunte au pays qu'elle parcourt une physionomie pittoresque. C'est la section monumentale et accidentée de la ligne du Nord, celle qui renferme le plus de travaux d'art.

La nouvelle voie se sépare de la ligne principale à quelque distance du canal de St-Denis, que l'on traverse sur un pont en biais d'une construction hardie. Après avoir décrit une courbe sensible à droite du *fort de la Briche*, elle s'élève, par une pente insensible, vers le plateau qui sépare la vallée de l'Oise du bassin de la Marne.

11 kil. — Une station dessert *Stains* et *Pierrefitte :* Stains, l'ancien domaine de la maison de Thou; Pierrefitte, l'ancien vignoble des moines de St-Denis. La voie contourne ensuite les hauteurs sur lesquelles est situé le beau château d'Écouen bâti par Bullant pour le connétable Anne de Montmorency; et qui est aujourd'hui occupé par une maison d'éducation pour les filles d'officiers jusqu'au grade de capitaine.

15 kil. — Une station est située entre *Gonesse*, patrie de Philippe Auguste, et *Villiers-le-Bel*, vieil apanage des Montmorency.

20 kil. *Goussainville.* — On continue de s'élever par des rampes de 5 millimètres. Le point culminant se trouve près de Survillers, à 120 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. On y accède par d'énormes remblais dont les matériaux ont été fournis par des tranchées de 40 mètres à ciel ouvert. Il a fallu remuer plus d'un million de mètres cubes de terre pour franchir ce passage. On pouvait élever les rampes à 6 ou 7 millimètres et éviter ainsi des travaux d'art considérables ; mais les ingénieurs se préoccupent avant tout de la traction; et l'économie qui résulte des pentes douces com-

Digitized by Google

pense et au delà la dépense des travaux d'art.

La ligne du chemin de fer laisse à droite :

24 kil. *Louvres*, — bourg de près de 1000 habitants, et un peu plus loin *Survillers*, situé près la limite du département de Seine-et-Oise. A quelque distance se trouve le château de *Mortefontaine*, ancien domaine de Joseph Bonaparte. De ce point, la vue est magnifique. Elle s'étend au loin sur les coteaux d'Ermenonville, sur les forêts de Coye, du Lys, et sur celle de Chantilly que dominent, à l'horizon, les clochers pointus de la cathédrale de Senlis.

30 kil. *Luzarches-Survillers*.—On laisse à gauche *Luzarches*, gros bourg de 1500 hab., et l'on pénètre par la forêt de Coye dans la région boisée qui s'étend autour de Chantilly.

36 kil. *Ozzy-la-Ville*. — Le chemin de fer franchit la vallée de la Thève, qui descend des célèbres étangs de Commelles sur un viaduc de 15 arches, portant 330 mètres de long sur 40 mètres de hauteur, œuvre capitale qui fait le plus grand honneur à M. Mansion, ingénieur chargé des travaux d'art sur cette partie de la ligne. Comme les piles du viaduc reposent sur un sol tourbeux, la maçonnerie est creuse et voûtée à l'intérieur, afin de ne pas surcharger les pilotis. Du haut du pont, la vue est admirable. En amont, on voit à ses pieds les étangs de Commelles où les cerfs ne manquent jamais de se laisser prendre, et le château néo-gothique de la reine Blanche, rendez-vous de chasse habituel. En aval, la vue s'étend jusqu'aux coteaux de l'Oise. On aperçoit l'usine et la maison de campagne de M. Andryane, qui partagea, au Spielberg, la captivité de Silvio Pellico. C'est le coin le plus souriant de la forêt.

41 kil. (station.) — Nous voici à la gare de Chantilly, petite gare monumentale construite en pierres de taille, sur la lisière de la forêt, à trois ou quatre cents mètres de cette belle pelouse où se réunit deux fois par an l'élite du sport et du monde élégant.

Chantilly — (*hôtels :* du Grand-Cerf; du Cygne; des Bains; du Lion d'or; de la Pelouse; d'Angleterre); petite ville d'environ 2600 hab., bornée au N. par une petite vallée arrosée par la Nonette, et au S. par la forêt de Chantilly. Chantilly est à Versailles ce que le nom des Condé est à celui de Louis XIV. C'est du grand Condé que datent surtout la célébrité et les embellissements de cette résidence princière. Déjà en 1331 le vieux château féodal avait dû être reconstruit. Un de ses descendants fit construire sous Louis XV les *écuries* monumentales que l'on admire encore aujourd'hui. L'avant-dernier prince de Condé fit élever avant la Révolution le *château* d'*Enghien* à peu de distance du grand château, qui fut démoli à la fin du siècle dernier par la bande noire. A la mort du dernier prince de Condé, le duc d'Aumale hérita de la terre de Chantilly. Par suite du décret rendu en 1852 par Napoléon III contre la famille d'Orléans, ce domaine fut vendu et acheté 11 millions par les banquiers anglais, Coutts et C^ie^.

Outre le château, on visite aussi : l'église, contenant un monument funéraire des princes de Condé,

Digitized by Google

consacré par le duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe; le parc et une partie réservée du parc, dite le *hameau* et le *parc* de *Sylvie*. Entre les écuries et la forêt s'étend la *Pelouse* où ont lieu les courses célèbres qui attirent de Paris les favoris du turf et tant de curieux. La forêt de Chantilly a 2449 hectares.

« Le chemin de fer franchit la vallée de la Nonette au-dessous de Chantilly sur le terrain connu sous le nom de Parc-Charlot. On a fait passer un nouveau Pont-du-Gard sur ce parc, ce qui est loin de nuire au pittoresque. Le viaduc de Chantilly est encore un ouvrage digne des Romains. Il a trente-six arches et mesure quatre cent quarante mètres de long sur vingt et un mètres de haut. Là encore l'ingénieur a rencontré d'énormes difficultés. Comment asseoir une pareille masse sur un sol tourbeux qui tremble sous le pied? il a fallu enfoncer 2200 pilotis, de véritables chênes longs de dix mètres, et les superposer, les emboîter les uns dans les autres avant de rencontrer la terre ferme. C'est sur cette forêt souterraine que reposent les arches du milieu, qui ont dû aussi être évidées intérieurement pour alléger la construction et ne pas écraser les pilotis. Par une coïncidence heureuse, le chemin de fer a fourni lui-même la pierre et les moellons.

Pour frayer un passage de Chantilly à Creil, il a fallu creuser dans le roc une tranchée de plusieurs kilomètres; d'où l'on a extrait plus de 500 000 mètres cubes de pierre de taille. On traversait les célèbres carrières de Saint-Maximin qui, au moyen âge, ont fourni les matériaux de construction à la plupart des monuments de Paris, entre autres à l'hôtel de ville. En certains endroits, le chemin de fer qui est resserré dans une tranchée à pic de 30 à 40 mètres, franchit sur des ponts les galeries souterraines des anciennes carrières. Les blocs qu'il a fallu extraire ont servi à la construction des viaducs, des ponts, des gares; on a réservé les plus beaux pour la construction prochaine de la nouvelle gare du Nord.

Au sortir des carrières de Saint-Maximin, on arrive à la vallée de l'Oise, que l'on franchit sur un pont de pierre, en aval de Creil. Ce pont présentait de grandes difficultés à l'ingénieur. Il a fallu le construire avec un biais de 40 degrés, sur un terrain peu solide, entre deux énormes remblais qui devaient peser d'un poids considérable sur les culées. A peine la maçonnerie était-elle terminée, qu'un éboulement se produisit d'un côté; de l'autre, le poids du remblai menaçait d'écraser les fondations. L'ingénieur, M. Mansion, a eu l'heureuse idée de déblayer la tête du pont et de construire en avant une maçonnerie voûtée qui supporte le poids du remblai. Tel qu'il est, le pont de l'Oise, avec ses trois arches de trente mètres, a un très-bel aspect. La pierre bleue de Belgique, qui forme les arêtes, se marie bien à la pierre grise des carrières voisines, et, dans les cadres formés par les arches, on aperçoit au loin la vallée de l'Oise et l'église pittoresque de Saint-Leu-d'Esserent.

La nouvelle ligne rejoint l'ancienne un peu avant la gare de Creil, presque en face des usines de Montataire; elle conserve néanmoins sa voie indépendante, afin de ne pas compli-

Digitized by Google

quer le service, car la station de Creil va se trouver tête de ligne de cinq voies qui se croisent à ce point d'intersection: celle de Paris, celle de Pontoise, celle de Beauvais, celle du Nord et celle de Saint-Quentin. On comprend dès lors l'importance de cette gare et de la voie nouvelle que nous venons de visiter. »

51 kil. **Creil** (buffet), 2600 habitants; petite ville de fondation très-ancienne. — Elle est située au point de jonction de cinq lignes du chemin de fer, venant: deux de Paris, une d'Allemagne par Saint-Quentin et Compiègne, la quatrième de la Belgique et de l'Angleterre par Amiens et Clermont, la cinquième de Beauvais. Creil possède une manufacture de porcelaine opaque. Au delà de Creil, le chemin de fer est tantôt sur des remblais, tantôt dans des tranchées.

58 kil. *Liancourt* (à un kil. de la stat.), 2600 hab., possède les restes du château des ducs de Laroche-foucauld-Liancourt.

66 kil. **Clermont,** — 5400 hab. On le désigne sous le nom de *Clermont-sur-Oise* pour le distinguer d'autres villes en France ayant le même nom; mais cette dénomination est impropre. Clermont est éloigné de 15 kil. de l'Oise; il est seulement sur la rive droite de la petite rivière de la Brèche qui va s'y jeter. Son hôtel de ville est surmonté d'un beffroi. Au delà de Clermont on franchit une suite de remblais et de tranchées; la campagne prend un aspect monotone.

80 kil. *Saint-Just-en-Chaussée*, — 1600 hab. Au delà de Saint-Just on avance à travers des tranchées continuelles. On ne tarde point à atteindre le point culminant du chemin de fer (126 mèt. 1/2) et de franchir la Crête qui sépare le bassin de l'Oise de celui de la Somme.

95 kil. *Breteuil* (à 6 kil. de la stat.) — Au delà de Breteuil on entre dans le dép. de la Somme. Dès l'entrée, on laisse à droite les ruines du château de Folleville. On s'engage dans une longue tranchée. Bientôt on aperçoit sur des collines à gauche la forêt de la Faloise.

112 kil. *Ailly*, — 900 hab. Papeteries. Ce petit bourg est désigné sous le nom d'Ailly-sur-Noye à cause du cours d'eau au bord duquel il est situé. A gauche du chemin on aperçoit des flaques d'eau, dont les bords sont coupés régulièrement; c'est de là qu'on tire de la tourbe pour servir au chauffage.

123 kil. *Boves*, — village où l'on remarque les ruines d'un ancien château, construit au IXe siècle et en partie ruiné en 1433. — De Boves à Amiens l'établissement du chemin de fer a présenté de grandes difficultés; il a fallu transformer les tourbières en un sol résistant.

131 kil. *Longueau* (buffet). Ici la voie se bifurque; une branche continue à se diriger au N. vers Arras et Douai; une autre se détache dans la direction du N. E., et après avoir touché, à quelque distance, Amiens, va gagner Abbeville et Boulogne.

Amiens, — 56000 hab. (*hôtels :* de France et d'Angleterre; du Rhin), chef-lieu du département de la Somme, ancienne capitale de la Picardie, et une des plus anciennes villes de France. Elle est située sur la Somme qui s'y divise en plusieurs bras et fait mouvoir plusieurs manufactures. Elle est grande et bien bâtie. La *cathédrale* est un des plus beaux édifices gothiques et le plus

Digitized by Google

vaste que possède la France. Le plan couvre une surface de 8000 mèt. environ (le plan de la cathédrale de Cologne, terminée, en couvre une de 8900 mèt.; celui de Notre-Dame de Paris n'a qu'une surface de 5500 mèt.). Sa longueur, dans œuvre, est de 134 mèt. 80 cent.; la hauteur de la nef est de 42 mèt. 50 cent. sous clef; la largeur de 14 m. 60 c. d'axe en axe des piles. Commencée en 1220 par Robert de Luzarches qui en a donné les plans, elle fut continuée par Thomas et Renault de Cormont. Les voûtes et les parties supérieures du chevet furent terminées en 1288. « Les trois porches remarquables, les pinacles qui les surmontent, la galerie à jour et la galerie des rois, datent de 1240 environ, ainsi que l'étage inférieur des tours; les parties supérieures de ces tours et la galerie entre deux sont des constructions successivement élevées pendant le XIV^{e} siècle.» La flèche du clocher, en charpente recouverte de plomb, fut reconstruite en 1529. « La cathédrale d'Amiens, dit M. Viollet-le-Duc, comme plan et comme structure, est l'église ogivale par excellence. » Cette construction hardie, mais solidement plantée, n'a subi aucune altération sensible. « L'architecture des chapelles absidales a la plus grande ressemblance avec celle de la Sainte-Chapelle de Paris; ce sont les mêmes profils, le même système de construction. Outre la beauté du vaisseau, les roses, les vitraux, on admire aussi dans l'intérieur de la cathédrale d'Amiens les stalles du chœur qui datent de 1508-1522. » — Après la cathédrale il faut citer les églises *Saint-Germain*, *Saint-Leu*; l'église *Saint-Remi* n'a rien d'intéressant, si ce n'est le mausolée de Nicolas de Lannoy dans le chœur à gauche, ouvrage remarquable du sculpteur Brasset (1682).— On visite aussi l'*hôtel de ville*, bâti par Henri IV, le *musée*, le *collége*. — Les promenades d'Amiens sont les boulevards extérieurs et en dehors de la ville le vaste cours de la Hotoie.

Continuant à suivre la ligne du chemin de fer qui se dirige vers la Belgique, on arrive, à travers un terrain plat, coupé de tourbières, et, après avoir traversé plusieurs fois la Somme, à:

140 kil. *Corbie*, — 3000 hab. On remarque son église ogivale et le portail d'une antique abbaye. Louis XIV fit raser ses fortifications.

Le chemin de fer continue à franchir alternativement des tranchées et des remblais.

156 kil. *Albert*, — 3500 hab.; située sur la petite rivière de Miraumont. Elle faisait partie du marquisat d'Ancre acquis par Concini. Son nom lui vient du duc Albert de Luynes, à qui passèrent les propriétés confisquées sur le maréchal d'Ancre.

La rampe du chemin de fer continue à s'élever pour atteindre la crête qui sépare le bassin de la Somme de celui de la Scarpe. Les tranchées et les remblais continuent à se succéder. On entre bientôt dans le département du Pas-de-Calais et on atteint la crête à :

175 kil. *Achiet*, — village, situé à 117 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce point on descend dans la vallée de la Scarpe par une suite de tranchées et de remblais.

184 kil. *Boileux*. — Au delà, les remblais et les tranchées se succèdent. Ils contribuent à rendre cette partie du parcours très-monotone

On ne tarde pas à apercevoir la flèche du beffroi d'Arras.

192 kil. **Arras**, — 26200 hab., chef-lieu du département du Pas-de-Calais, ancienne capitale du comté d'Artois; ville forte, industrielle et commerçante, située sur la Scarpe. Le monument le plus intéressant est l'*hôtel de ville*, construction gothique, surmontée d'un haut beffroi. La grande place et celle de l'hôtel de ville sont entourées de maisons du XV^e et du XVII^e siècle. La cathédrale, dédiée à saint Watt, est du milieu du XVIII^e siècle. Cette ville fut prise par César ; elle a longtemps appartenu aux Espagnols ; elle a été réunie à la France en 1640.

En quittant *Arras*, on suit le cours de la *Scarpe* qu'on traverse à *Fampoux*. Cette localité a acquis une malheureuse célébrité par suite d'un mouvement de terrain qui produisit le déraillement de quelques wagons du chemin de fer.

D'Arras à Douai on traverse une suite de plaines cultivées, mais d'aspect monotone.

201 kil. *Rœux*, 600 hab.

208 kil. *Vitry*, 2400 hab. Au delà de Vitry on ne tarde pas à entrer dans le département du Nord. Le chemin de fer traverse les fortifications de Douai.

218 kil. **Douai**, — 23000 hab. ; place de guerre importante, possédant une fonderie de canons. Ville de fondation antique, située sur la Scarpe; elle fut reprise par le maréchal de Villars en 1712. L'*hôtel de ville*, édifice du XV^e siècle, contigu à un beffroi élevé et pittoresque, fut commencée en 1373. Cette ville renferme beaucoup de maisons à façades anciennes. Elle possède un *musée*, auquel le docteur Escallier, natif de Douai, a, par son testament de 1857, légué sa galerie de tableaux et sa collection d'antiquités, à l'exception d'un retable d'*Hemling*, ou *Memling*, dont a hérité l'église Notre-Dame [1].

A Douai, le chemin de fer du Nord se divise en deux embranchements qui vont se relier au chemin de la *Belgique*, l'un à gauche par *Lille* et *Mouscron*, l'autre à droite par *Valenciennes* et *Quiévrain*. C'est ce dernier embranchement que nous continuons à suivre, comme la voie la plus directe et la plus rapide pour gagner Bruxelles.

223 kil. *Montigny*.

230 kil. *Somain*, — 3300 hab.

Un embranchement du chemin de fer, ouvert en 1858, relie Somain à Cambrai et à Busigny, c'est-à-dire la ligne de Paris à Bruxelles par Valenciennes à celle de Paris

1. Memling avait déjà peint ses beaux triptyques de l'hôpital Saint-Jean de Bruges, lorsque, vers 1490, il vint avec ses élèves, peindre ce retable pour le prieur de l'abbaye d'Anchin, près de Douai. Ce diptyque, peint sur les deux faces, représente l'Eglise triomphante, avec la Trinité au panneau central. Les figures des apôtres, des saints et saintes, sont placées au milieu de motifs d'architecture d'une grande richesse d'imagination et d'une délicatesse extrême de détails. La hauteur du retable est de six pieds et demi, sa largeur de onze et demi, ce qui fait 22 pieds de peinture pour les deux faces. En 1791, ce trésor, non apprécié, fut relégué dans un grenier. Un jour on fit vendre des objets de service qui encombraient les greniers du musée, et comme cette peinture était exécutée sur panneaux de chêne, un menuisier les estima trois francs le mètre. Huit volets de Memling furent adjugés pour 18 francs à un amateur de la ville. En 1831, le docteur Escallier, ayant trouvé par hasard chez un peintre en bâtiment le neuvième volet, acheta les huit autres de l'amateur au prix de 4000 fr. Le directeur d'un musée d'Allemagne en a offert 500 000 fr. (Voir le récit des aventures de cette peinture dans le *Journal de l'Illustration*, 3 juillet 1858.)

Digitized by Google

à Charleroi, Namur et Liége, par Saint-Quentin et Maubeuge. — Un embranchement spécial conduit de Somain, par Denain (célèbre par la victoire remportée en 1712 par le maréchal de Villars), à *Anzin*, chef-lieu de la plus grande exploitation houillère de la France, dont les mines furent découvertes en 1736. Elle emploie 7000 ouvriers, dont 6000 à l'exploitation et le reste aux chantiers de construction et d'entretien; et elle extrait environ 10 000 000 d'hectolitres de houille par an. La Cie d'Anzin s'est depuis longtemps distinguée par ses efforts pour l'amélioration matérielle et morale de la nombreuse population ouvrière qu'elle emploie. (Rapport du jury international. Exposition universelle de 1855.)

239 kil. *Wallers*. — Au delà de ce village on traverse une forêt.

245 kil. *Raismes*, — 4000 hab.; Usines métallurgiques.

250 kil. **Valenciennes** — (buffet à la gare), 24 200 hab. Place de guerre et ville industrielle possédant des usines, des fabriques de batistes, de dentelles, connues sous son nom dans le commerce. Cette ville est assise sur l'Escaut, qui la divise en deux parties inégales. Elle n'a point de monuments remarquables. Son beffroi s'est écroulé en 1843. Une statue de Froissart, né à Valenciennes, a été inaugurée en 1856. Elle est due au ciseau de M. Lemaire; elle est placée au milieu d'un hémicycle à arcades. Louis XIV reprit Valenciennes en 1677 et le traité de Nimègue la laissa à la France. En 1793 elle soutint un siége mémorable contre les armées autrichiennes et anglaises.

Musée. Il occupe des salles vastes et bien éclairées, au dernier étage de l'hôtel de ville. Le livret contient 400 numéros, au nombre desquels il y a beaucoup d'œuvres médiocres et mauvaises. Les principales peintures remarquables qu'on y signale sont : le martyre de saint Étienne (triptyque), par *Rubens*, vaste composition qui a été très-endommagée par des restaurations maladroites en 1764 et en 1838. Elle fut peinte en 1623 pour l'abbaye de Saint-Amand (Rubens était alors âgé de 45 ans); le martyre de saint Jacques de *Vandyck ;* N.-D. du Rosaire, de *Gaspard de Crayer;* Anachorète lisant, de *Téniers;* et dans l'école française : un concert, magnifique peinture de *Valentin;* le siége de Valenciennes, par *Van der Meulen*, etc. La Société des sciences et des arts a formé un *musée historique*, composé de bustes, de portraits et de tableaux destinés à rappeler les souvenirs qui se rattachent à l'histoire de Valenciennes. La collection Piérard a de la célébrité. On cite un Rubens dans l'église de St-Gery. *Anzin* est à 2 kil. de Valenciennes.

En quittant Valenciennes, on traverse jusqu'à la frontière belge une contrée riante, animée; on laisse à droite les villages de Saint-Saulve, Onnaing, Quarouble, Quiévrechain; on fait halte à *Blanc-Misseron*, dernière station française (distance de Paris, 262 kil.); puis, à la distance de 1 kil., deux poteaux, plantés près du ruisseau de l'Aunelle, indiquent la limite des deux États; à 80 kil. ou 16 lieues belges de Bruxelles (la lieue postale du pays comprenant 5 kil.).

264 kil. **Quiévrain** — (2 kil. plus loin que Blanc-Misseron). C'est ici qu'est la douane belge. Tous les voyageurs descendent de wagons,

Digitized by Google

leurs bagages sont déchargés et placés sur de longues tables dans la salle de la douane, et ils doivent se hâter d'ouvrir leurs malles, afin de se débarrasser au plus tôt des ennuyeuses formalités de la visite. Cette formalité accomplie, ils passent dans une pièce voisine et attendent qu'on leur remette leurs passe-ports, qu'on leur a préalablement demandés.

Quiévrain et de Quiévrain à Bruxelles (*V.* R. 8, page 28).

ROUTE 2.

DE PARIS A GAND, BRUGES, OSTENDE, ANVERS,

par Lille, Roubaix, Mouscron, Courtrai.

En chemin de fer.

269 kil. jusqu'à Mouscron (frontière belge) ; 325 kil. jusqu'à Gand.

Chemin de fer du Nord, embarcadère Clos-Saint-Lazare, place Roubaix.

Deux convois directs par jour.— Trajet en 11 h. environ. — Prix : premières, 36 fr. 55 c.; deuxièmes, 27 fr. 40 c.; troisièmes, 19 fr. 85. Pour les heures des départs, voir les *Indicateurs* publiés chaque semaine.

N. B. Par tous les convois venant de Belgique, il y a correspondance et changement de voitures à Mouscron pour Lille.

218 kil. De Paris à Douai (*V.* page 1-7).

225 kil. *Leforest.*

232 kil. *Carvin*, — V. de 5000 hab., éloignée de 2 kil. de la station, à laquelle on a donné son nom à cause de son importance, comme ville manufacturière.

240 kil. *Séclin*, — 3667 hab. Bourg industriel dont la fondation remonte au VIe siècle.

Au delà de Séclin le convoi laisse à gauche *Wattignies* et les *Moulins*. Ce dernier nom s'explique par la grande quantité de moulins, destinés à exprimer l'huile de colza, qui sont répandus au milieu des champs de riche culture qui entourent Lille.

Un peu plus loin on arrive à la bifurcation de *Fives*, d'où une branche se dirige à droite vers la Belgique et à gauche vers Calais et Dunkerque.

Un certain nombre de trains s'arrêtent à la bifurcation et n'entrent point dans la gare de Lille. Le chemin de fer franchit les fortifications et pénètre dans la ville par la partie S. E., à droite de la porte de Fives ou de Tournai, et le débarcadère est établi près d'un angle rentrant des fortifications, entre cette porte et celle de Saint-Maurice.

LILLE.

251 kil. **Lille** — (*hôtels :* de l'Europe, rue Basse ; de France ; de Flandre ; du Commerce, etc. Pour les voyageurs qui doivent partir de grand matin par le chemin de fer, il est plus commode de coucher à l'hôtel du Buffet, tenant à la gare. *Restaurant* et *café :* Lalubie, place du Théâtre, 22. *Bains :* rue Basse, 30, à l'hôtel de l'Europe. *Fiacres*, *vigilantes*, *cabriolets*, sur la place d'Armes.)

Lille, 78 640 hab., chef-lieu de préfecture du département du Nord ; place forte de premier ordre et considérée, à ce titre, comme un chef-d'œuvre de Vauban, est située à peu de distance de la frontière sur la Deule, dont le canal débouche dans la Lys. Elle est à 19 mètres 1/2 au-dessus de la mer.

Digitized by Google

Histoire : sa fondation remonte au x^e siècle. — En l'année 1030, Baudouin IV, comte de Flandre, commença à l'entourer de murailles. Lille fut prise, en 1213, par Philippe Auguste, qui la réduisit en cendres ; elle se releva de ce désastre, et fut bientôt augmentée du double de sa grandeur. Philippe le Bel la prit par capitulation, en 1297, après un siége de onze semaines, mais elle fut reconquise, en 1302, par le comte de Flandre, qui venait de gagner sur les Français la bataille de Courtray. En 1312, Lille fut de nouveau réunie à la France. A la fin du xiv^e siècle elle passa à la maison de Bourgogne, et par suite à l'Autriche et au xvi^e siècle à l'Espagne. En 1667, Louis XIV l'assiégea à la tête d'une armée puissante, et la prit le 28 août. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, Lille défendue par le général de Boufflers, fut attaquée par le prince Eugène et Marlborough; le siége dura trois mois; les alliés s'en emparèrent le 23 octobre 1708. Elle fut définitivement cédée à la France par le traité d'Utrecht, en 1713. En 1792 les Autrichiens ne pouvant réussir à lui faire trahir la république naissante de la France, la bombardèrent impitoyablement depuis le 29 septembre jusqu'au 7 octobre suivant ; le courage des habitants sut la conserver à la France, dont elle forma un des boulevards les plus considérables. Le 8 octobre les Autrichiens levèrent le siége. La Convention décréta que la ville de Lille avait bien mérité de la patrie.

Fortifications. De 1669 à 1672 eut lieu le dernier agrandissement de Lille ; Vauban lui donna alors cette inexpugnable ceinture d'ouvrages de toute espèce qui fait sa force. Lille, entourée de remparts et de bastions, est couverte à l'O. par une citadelle, chef-d'œuvre de Vauban. La citadelle, séparée de Lille par une vaste esplanade, n'est attaquable que du côté de la ville ; à l'extérieur elle est protégée par l'inondation.

Cependant Lille, enfermée, avec sa population toujours croissante, dans son inflexible enceinte fortifiée d'un périmètre intérieur de 6000 mètres, voyait se développer autour d'elle ses faubourgs, et dans son voisinage grandir les villes industrielles de Roubaix et de Tourcoing. A la fin elle a impérieusement senti le besoin d'agrandir elle-même son enceinte. Les considérations militaires ont été les obstacles sérieux de la question. Enfin cet agrandissement a été décidé par un décret du 13 octobre 1858, qui réunit les communes de Wazemmes, de Moulins-Lille, et d'Esquermes (canton S. O.), à la ville de Lille. La commune de Fives (canton N. E.) est supprimée et les deux sections qui la composent, Saint-Maurice et Fives, sont également réunies à Lille. La nouvelle enceinte est classée dans la première série des places de guerre. On espère que cet agrandissement de la ville permettra d'enlever de l'impasse dangereuse où elle est enfermée la gare actuelle du chemin de fer, qui pourra être établie à Vazemmes.

Lille est une ville riche, industrielle, et où il se fait un grand commerce. Elle est traversée dans le sens de sa longueur, par une grande artère, qui se compose des *rues Royale*, *Esquermoise*, aboutissant à la *grande place*, et de *Paris*, qui partant de la grande place va aboutir à la porte de Paris. La rue

Digitized by Google

Royale est la rue la plus large et la plus belle de la ville ; elle est droite et a près d'un kilomètre de long ; les rues qui y aboutissent la coupent la plupart à angle droit ; elle est bordée de riches hôtels, et les beaux bâtiments de la préfecture y sont situés. Dans la rue Esquermoise, se trouvent les magasins élégants ; la *rue de Paris* est le siége du commerce en gros et du petit commerce. Dans un grand nombre de rues l'on voit des entrées extérieures de caves ; une portion considérable de la population ouvrière habite ces sous-sols, si contraires à l'hygiène. La *grande place* ou *place d'Armes*, vers le tiers intérieur de la ville, est séparé à l'E., de la place du Théâtre par le monument de la Bourse (*V.* page 14), et dans une direction opposée, elle communique, par une petite rue avec une petite place qui s'étend devant l'hôtel de ville (*V.* ci-contre) et où stationnent des espèces de chaises à porteurs roulantes connues sous le nom de *Vinaigrettes*.

Au milieu de la place d'Armes, on a élevée en 1845 une *Colonne commémorative* du siége de 1792, d'après le plan de l'architecte Benvignat ; la statue de Lille est du statuaire Bra.

Lille ne possède pas de monuments religieux vraiment remarquables sous le rapport de l'architecture.

St-Maurice (à peu de distance de la gare du chemin de fer) daterait du commencement du XIV[e] siècle, pour les parties les plus anciennes. L'intérieur est composé de cinq nefs d'égale hauteur ; la hauteur des voûtes fait paraître grêles les colonnes sur lesquelles elles portent. Cette église était en pleine restauration au commencement de l'année 1859.

La Madeleine (près et à l'E. du quai de la Deule) date de la fin du XVII[e] siècle. Le tableau du maître autel et les quatre docteurs de l'Église latine, à l'intérieur de la coupole, sont de *Van Oost*. Une Adoration des bergers, de *Rubens*, et un christ en croix, de *Vandyck*, ont été gâtés par des restaurations maladroites.

Ste-Catherine (près des rues Royale et Esquermoise). Le tableau du maître autel, représentant le martyre de sainte Caterine, est de *Rubens*. On y voit aussi plusieurs tableaux de *Mottez*, et dans une niche au-dessus de l'autel de la nef latérale de gauche, une statue de Notre-Dame la Treille, que l'on dit huit fois séculaire.

St-André (à l'extrémité de la rue Royale). On voit dans cette église qui est la paroisse de la noblesse lilloise, une Annonciation et l'enfant Jésus, par *Van Oost*, et à l'entrée du chœur deux tableaux oblongs *d'Otto Venius*.

MONUMENTS CIVILS.

Hôtel de ville. L'ancien édifice, agrandi en 1430 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, a été démoli pour faire place, en 1846, à de nouvelles constructions, d'après les plans de l'architecte Benvignat. C'est dans cet édifice que sont établis plusieurs musées qui méritent de fixer l'attention :

Musée de peinture[1]. Ce musée, dont

1. Les musées de peinture, Wicar et Moillet, sont ouverts le dimanche et le jeudi de 10 heures à 4 heures. Les autres jours de la semaine les étrangers peuvent obtenir de les visiter. Quand on est entré sous le vestibule de l'hôtel de ville, on tourne à gauche, on monte le grand escalier d'honneur, et, parvenu en haut, on ouvre une grande porte (à gauche

le premier fonds de tableaux, recueilli à la Révolution, a été augmenté par des dons successifs, est établi depuis 1848 dans de belles salles bien éclairées, disposées pour le recevoir. Le dernier catalogue (1856) contient: ÉCOLES ITALIENNE, FLAMANDE, HOLLANDAISE, 149 numéros; ÉCOLE FRANÇAISE, 280, et tant. Parmi les peintures les plus remarquables nous citerons : *Andrea del Sarto* 1°. La Vierge, l'enfant Jésus et trois anges. *Paul Véronèse;* 39. Le Martyre de St Georges; 41-42, l'Éloquence, la Science, médaillons, provenant de la galerie Barberigo. — *Piazetta* (1682-1754) : 22. Assomption de la Vierge, bon spécimen de la peinture vénitienne du siècle dernier. — *Lanfranc :* 17. Saint-Grégoire. — *Salvator Rosa :* 31. Paysage. — *Canaletto :* 6. Pont sur un canal. — *Sustris* (École hollandaise, XVI^e siècle, un des meilleurs élèves de Titien) : 137. Judith; 138. J. C. apparaissant à la Madeleine. (Ces deux tableaux ont été attribués par l'ancien inventaire : le premier à Christophe Allori et le second à Dossi Dosso, quoique la touche soit la même dans les deux tableaux, et qu'ils soient dans le caractère de l'École vénitienne.) — *Rubens :* 107. Descente de croix (faible) ; 108. La mort de la Madeleine (tableau provenant de Gand, et donné en 1801 à la ville de Lille); 109. Saint François et la Vierge (peinture remarquable provenant également de Gand). — *Van Dyck :* 75. Le Christ sur la croix « composition de premier ordre, dit M. Cl. de Ris, dont l'émouvante et magistrale simplicité ne peut être égalée que par la richesse et l'harmonie des couleurs. Cette toile laisse une grande impression, même après celle de Belgique; » 76. Miracle opéré par saint Antoine de Padoue. — *Gaspard de Crayer :* 69. Martyrs enterrés vivants (ce tableau donné au musée de Lille en 1801, est une œuvre capitale du peintre Flamand); 70. La pêche miraculeuse. — *Jordaëns :* 91. Étude de vaches. — des tableaux de *Philippe de Champagne.* — *Van den Velde:* 132. Marine. — *Siberechts* (né à Anvers en 1625); 119. Paysage, un gué. — ÉCOLE FRANÇAISE: *Valentin :* 212. Soldats jouant aux dés la tunique du Christ. — *Claude Vignon :* 214. Adoration des rois. — *Ch. Lebrun*: 188. Hercule assommant Cacus. — *Jouvenet*: 184. J. C. guérissant les malades; 185. Résurrection de Lazare. — *Restout* : 203. Les disciples d'Emmaüs (une des bonnes compositions de ce peintre). — Plusieurs grandes compositions d'un peintre lillois, *Arnould de Vuez* (1642-1724). — 171. L'énergique et célèbre Médée d'*Eugène Delacroix.* — 204. Mort de l'espion Moris, de *Camille Roqueplan.* — 168. Une après-dînée à Ornans, de *Courbet.* — 190. Sixte-Quint bénissant les marais pontins, de *Rudolph Lehmann.* — 186. La bataille d'Hondschoote par *Eugène Lami* (paysage par Jules Dupré) ; — 192. Dépiquage des blés en Algérie, d'*Adolphe Leleux*, etc.

est celle du musée de peinture, celle au milieu du palier mène au musée Wicar). Des gardiens sont toute la journée en attente dans les salles.

Musée Wicar. — Ce musée précieux est la curiosité artistique de Lille. Il renferme une collection de dessins de maîtres italiens, que tous les musées peuvent envier à celui de Lille et qui a été léguée à sa ville natale par le peintre J. B. Wicar, né en 1762, mort à Rome en 1834. Elle a été installée dans une galerie de l'hôtel de ville, spécialement construite et convenablement éclairée. L'importance de cette collection nous

engage à entrer dans quelques détails. Le catalogue se compose de 1437 numéros; dans ce nombre on compte :

197 dessins de Michel-Ange.
68 de Raphaël.
13 de Masaccio.
3 de Léonard de Vinci.
2 de Mantegna.
5 de Ghirlandajo.
7 de Giotto.
4 de Finiguerra.
9 de Bandinelli.
10 de Frà Bartolommeo.
15 de Francia.
2 de Corrège.
8 de Titien.
2 de Tintoret.
1 de Paul Véronèse.
5 de Parmesan.
3 de Jules Romain.
6 d'Andrea del Sarto.
2 de Dominiquin.
8 d'Annibal Carrache.
8 du Guide.
6 du Guerchin.
17 de Carlo Dolci, etc.
6 de Cambiaso.
8 d'Holbein,
6 de Poussin.
13 de Callot.
56 de David.

Raphaël. — 678. La planète Mars et un ange. [Dans ce dessin à la sanguine d'un des sujets peints dans l'Église Notre-Dame du peuple, à Rome, on remarquera dans la figure de l'ange, nu ici, tandis qu'il est drapé dans la peinture, une étude de raccourci, rarement employée, comme on sait, dans les compositions du grand artiste] ; — 682. Figures d'hommes nus [esquisse à la plume d'une énergie exceptionnelle qui rappelle la manière de Jules Romain]; — 685. Étude pour l'école d'Athènes ; — 701. Étude sur nature pour le Christ qui couronne la Vierge. [Ce dessin à la plume est du plus haut intérêt ; il nous reproduit une scène intime, où Raphaël, âgé alors de 17 ans seulement, fait poser pour les figures du Christ et même de la Vierge, ses jeunes camarades d'atelier]; — 737. Couronnement de saint-Nicolas de Tolentino. [Ce dessin serait le seul reste de l'ensemble du tableau peint par Raphaël, âgé de 17 ans, pour une église de Città di Castello]; — 739. Esquisse de la Vierge d'Albe; — 741. Sainte famille. (Esquisse à la plume d'une belle composition dessinée par Raphaël, âgé de 25 ans, et envoyée par lui à un camarade d'atelier, Domenico di Paris Alfani, qui l'a exécutée à l'huile pour un hôtel des Chartreux à Pérouse. Au revers de ce dessin, qui semble attester la bienveillante facilité avec laquelle Raphaël prêtait l'aide de son talent, est une lettre de sa main où il prie son condisciple de lui envoyer certaines stances amoureuses et certain sermon, et de prier une dame Atalante, qui lui avait sans doute commandé un tableau, de lui envoyer de l'argent. « Tâchez d'avoir de l'or. »]

Michel-Ange. — On trouve dans cette collection de dessins d'un si haut prix : des études d'architecture d'après les monuments antiques; d'après les architectes des XIV^e et XV^e siècles; d'après Brunelleschi ; d'après Bramante; des projets de monuments, etc. — 580. Plan du vestibule de la bibliothèque de Saint-Laurent, à Florence. [Ce dessin est très-curieux, en ce qu'il parait établir que Vasari, chargé de terminer l'escalier de ce vestibule, laissé inachevé par Michel-Ange trente ans auparavant, interpréta mal les indications que Michel-Ange lui donne à cet égard dans une lettre qui nous a été conservée. Faute de les avoir comprises il obstrua ce vestibule par une construction bizarre et incommode]; — 606. Prométhée et le vautour, dessin à la plume; — 610. Études de têtes de caractères différents; — 612. Esquisse pour le jugement dernier.

Masaccio. — 400. Dessin à la mine d'argent, relevé de blanc. [On remarquera l'ampleur de dessin des draperies.] — 406. Tête d'homme d'un caractère antique. [Si ce dessin est de Masaccio, il est singulièrement digne d'attention à cause du serré de la forme et de l'aspect sculptural; il montrerait quelle était déjà la science de dessin des anciens maitres.]

Bandinelli. — Nous signalerons : 20. Maintenant une épée [savante étude;

dessin à la sanguine]; — Étude de femme nue [beau dessin à la sanguine].

Francia. — [Une série précieuse de dessins de petites dimensions, d'un fini d'exécution, d'une minutie de rendu extraordinaires. Il s'y trouve des compositions plus grandes de style que ne le sont d'ordinaire les compositions de Francia. On y voit aussi une série de vierges charmantes. Il est regrettable que le livret ne contienne sur ces compositions que des indications purement descriptives].

Titien. — 864. Esquisses pour son célèbre tableau de saint Pierre, dominicain, martyr (Venise). — 866. Portraits de la famille Cornaro.

Outre les dessins des maîtres, le musée Wicar possède quelques objets d'art, et, entre autres, une *tête de jeune fille, exécutée en cire*. [Cette tête est d'une suavité d'expression virginale et d'une pureté de profil idéale. On en ignore la provenance; les uns ont voulu y voir un monument antique; d'autres la croient du temps de Raphaël, ou vont même jusqu'à l'attribuer au divin artiste. Il nous semble cependant que le sentiment de cette tête et la délicatesse un peu mignarde de ses traits ne sont pas dans la manière du peintre romain; elle serait plutôt de l'école de Léonard de Vinci. Raphaël ne donne pas des yeux si petits à ses figures de femmes; il dessine les nez suivant une ligne plus droite et qui se rapproche de la manière antique. Il suffit, à notre avis, de comparer les lignes du dessin de ce buste avec celles de quelques têtes de femmes, par Raphaël (celles, par exemple, dont les dessins sont conservés dans le musée de Lille sous les nos 675, 680, 681), pour sentir et apprécier à l'instant même les différences.]

Musée Moillet. — Ce musée ethnographique porte le nom d'un habitant de Lille, mort en 1850, et qui l'a légué à la ville. Il contient un grand nombre de curiosités, de costumes, d'armes, d'objets mobiliers provenant des populations de l'Asie, de l'archipel indien, de l'Amérique, etc.

La Bourse (place d'Armes). — Cet édifice, élevé en 1652, est un des spécimens que l'architecture espagnole, ou plutôt le goût fastueux mais incorrect du XVIIe siècle a laissés dans le pays. On cite aussi plusieurs maisons de style espagnol sur la place du théâtre, au coin de la rue de Paris et de la rue des Manneliers.

Le *théâtre*. — Construit en 1785 sur les plans de l'architecte Lequeux; agrandi en 1842 par l'architecte Benvignat.

On cite encore parmi les édifices remarquables de Lille: le *palais de justice* (sur le canal de la basse Deule), construit en 1833; le *lycée*, construit en 1848.

Esplanade (vers la citadelle). — Cette longue promenade, plantée d'arbres, s'étend le long du canal de la moyenne Deule, qui la sépare du champ de Mars et de la citadelle. Au milieu est placée, au rond-point, une statue du général Négrier. En face de la statue, un pont jeté sur le canal donne accès au champ de Mars.

On a récemment construit à Varemmes-lez-Lille, une église en style romano-byzantin, pouvant contenir 4500 personnes, ayant une immense crypte, et dont la flèche en pierre s'élève à 60 mèt. au-dessus du grand portail. Cet édifice est d'un architecte lillois, M. P. Caloine.

DE LILLE A LA FRONTIÈRE BELGE.

Chemin de fer, 17 kil.

A Bruges et Ostende; — à Gand; — à Anvers; — et à Bruxelles.

LILLE, 251 kil. de Paris. — En

sortant de Lille, on laisse à dr. les communes de Mons-en-Barœul, de Wasquehal et de Croix, et l'on s'arrête à la station de Roubaix. Si l'on y arrive de nuit, soit à une heure avancée de la soirée, soit par un départ matinal de Lille, en hiver, on aperçoit de grandes maisons à cinq et six étages, dont toutes les fenêtres éclairées attestent l'activité des travailleurs.

261 kil. *Roubaix*, 39 445 habit. Cette ville, centre d'une grande activité manufacturière, fabrique principalement des étoffes de coton et de laine. Un canal qui s'étend au S. de la ville, la met en communication avec l'Escaut. Des places de l'Église et de la Mairie partent cinq à six rues divergentes. Au XV^e siècle ce n'était qu'un hameau avec un château. En 1804, sa population n'était que de 8700 âmes.

263 kil. *Turcoing*, 29 646 hab., V. de manufactures et de fabriques, ainsi que Roubaix. Elle était déjà renommée pour son commerce au XII^e siècle. Les deux villes de Roubaix et de Turcoing, situées à une très-petite distance l'une de l'autre, tendent par leur accroissement successif à se réunir pour ne former en quelque sorte qu'une seule ville.

En partant de la station de Turcoing on parcourt encore 2272 mèt. le territoire français, et l'on entre en Belgique.

268 kil. **Mouscron** (on prononce Moucron). — C'est là qu'est la première station belge, et qu'a lieu l'enregistrement du passe-port et la visite de la douane (voir p. 8-9).

De *Mouscron à Gand* (*V.* R. 36), les stations des chemins de fer belges sont les suivantes :

268 kil. *Mouscron*.
279 kil. **Courtrai** (*V.* R. 46).
285 *Haerlebeke.*
293 *Waereghem.*
298 *Olsene.*
306 *Deynze.*
311 *Nazareth.*
314 *La Pinte.*
324 kil. **Gand** (*V.* R. 34).

De *Mouscron à Bruges* (par Thourout), 64 kil., les stations du chem. de fer sont : Courtrai, Ingelmunster, Iseghem, Roulers, Lichtervelde, Thourout (*V.* R. 44) ; — *à Ostende* (*V.* R. 44 et 35) ; — *à Anvers* (*V.* R. 36 et 33).

De *Mouscron à Bruxelles* : On peut s'y rendre en chem. de fer, soit en passant par Gand, soit en passant par Tournai. Pour cette dernière route, on trouve entre *Mouscron* et *Tournai* (19 kil.) deux stations : Néchin et Templeuve. De Tournai à Bruxelles (*V.* R. 17).

ROUTE 3.

DE PARIS A NAMUR ET LIÉGE

(AIX-LA-CHAPELLE, COLOGNE).

Par Compiègne, Saint-Quentin, Maubeuge, Erquelinnes, Charleroi.

En chemin de fer

de Paris	à Erquelinnes.....	241 kil.
	à Namur..........	306 kil.
	à Liége...........	368 kil.

De Paris à Liége, plusieurs convois par jour. — Traj. en 16 h., 12 h., ou, par l'express, en 8 h. — Prix : 1res, 41 f. 70 c. ; ordin., 39 f. 20 c.; 2es, expr., 31 f. 40 c.; ordin., 29 f. 40 c.

Pour les heures de départ, voir les *indicateurs* publiés chaque semaine.

51 kil. De Paris à Creil (voir p. 1-7).

Au delà de la station de Creil, le chemin de fer se bifurque : l'embranchement de g. se dirige vers Amiens. Prenant celui de dr., on longe la rive dr. de l'Oise, dont on continue à remonter la vallée. On aperçoit à g., entre les clochers de

Digitized by Google

Nogent-lez-Vierges et de Villiers Saint-Paul, le parc du château de Villiers. De l'autre côté de l'Oise on aperçoit à quelque distance les coteaux boisés, faisant partie de la forêt de Halatte, de 4744 hectares.

62 kil. *Pont Sainte-Maxence*, — 2400 hab. V. située sur la rive g. de l'Oise. Son pont, de trois arches, de 80 mèt. d'ouverture, est un ouvrage remarquable de l'architecte Peronnet. Sainte Maxence, qui a donné son nom à la ville, y souffrit, dit-on, le martyre au vᵉ siècle. Cette ville est très-ancienne : Philippe Auguste la réunit une première fois à la couronne.

Quelque temps après avoir quitté la station de Pont Sainte-Maxence, on laisse à g. le bois du Poirier; on traverse ensuite celui des Esquillons, et l'on s'éloigne un peu de l'Oise.

72 kil. *Verberie*, — 1413 hab. Une des douze villes du royaume de Soissons. Les rois franks y eurent un palais, où mourut Charles Martel, et qui est aujourd'hui détruit. Verberie possède plusieurs fabriques.

Après la station de Verberie, on se rapproche de l'Oise, au delà de laquelle on aperçoit dans l'éloignement la forêt de Compiègne.

84 kil. **Compiègne** — (*hôt.* : de la Cloche, de France, du Soleil d'or), V. de 10364 hab., très-ancienne, et qui servit de résidence aux premiers rois mérovingiens. Elle est située sur les bords de l'Oise, et communique, par cette rivière et par les canaux qui s'y rattachent, avec Paris et avec le N. et l'E. de la France. Cette ville, de résidence royale, ne présente pas une animation en rapport avec son importance historique. Elle possède quelques monuments remarquables : les *églises : Saint-Antoine*, fondée au xiiᵉ siècle (le chœur est de la fin du xivᵉ siècle); *Saint-Jacques*, du xiiiᵉ au xvᵉ siècle, où Jeanne d'Arc communia le 24 mai 1430; *Saint-Nicolas;* l'*hôtel de ville*, de style ogival, élevé avec son beffroi au xviᵉ siècle, et restauré il y a quelques années. On y visite le *musée*, dû à M. Vivenel, architecte, et l'on y voit la grande composition de *Papety*, intitulée : le Rêve du bonheur. Mais le principal objet d'intérêt est le *château*, bâti sous Louis XV par Gabriel, et où les appartements que l'on visite sont ornés de quelques bonnes peintures (plafonds, par *Girodet;* scènes de l'histoire de Don Quichotte, par *Charles Coypel* et par *Natoire;* dans la chapelle, une Sainte famille, attribuée à *Léonard de Vinci;* Jésus chez Simon le Pharisien, par *P. Véronèse;* Adoration des bergers, du *Parmesan*....)

On visite aussi le *parc*, qui a un berceau de 1800 mèt. de longueur. La *forêt*, qui renferme plusieurs villages, des ruisseaux, des étangs, et où l'on trouve des arbres magnifiques et de beaux points de vue, est un but de promenades et d'excursions. Elle a 94 328 mèt. de pourtour ; sa contenance est de 14 509 hectares ; son revenu est évalué à 650 000 fr.

Excursion à Pierrefonds — (12 kil. de Compiègne, à l'extrémité orientale de la forêt; omnibus de Compiègne à Pierrefonds, 1 fr. 25 c.), 1500 hab. Ce bourg, de plus en plus fréquenté, est situé sur le bord d'un petit lac ; il possède une source d'eau minérale, un établissement de bains, des hôtels. — Les étrangers viennent y visiter les ruines gigantesques du château féodal de

Pierrefonds, construit en 1390 par le duc d'Orléans, époux de Valentine de Milan, et démantelé en 1617 par ordre du cardinal de Richelieu. Ces ruines, pittoresquement situées sur une colline, appartiennent à l'État; il est question de les restaurer.

C'est sur le bord de l'Oise, près de Compiègne, que, le 24 mai 1430, Jeanne d'Arc ayant traversé le pont et fait une sortie contre les Anglais qui assiégeaient Compiègne, fut repoussée et faite prisonnière.

92 kil. *Thourotte*, — 375 hab.

97 kil. *Ribecourt*, — 617 hab.

101 kil. *Ourscamps* — possède une manufacture de coton établie dans les bâtiments de son ancienne abbaye, fondée en 1129.

108 kil. **Noyon** (Noviodunum), V. de 6372 hab., située à droite et près de l'Oise, sur la petite rivière la Vorse, qui s'y divise en deux branches; elle est au pied et sur le penchant d'une colline. Cette ville antique fut érigée au VI^e^ siècle en évêché, et l'évêché de Noyon fut compris au nombre des douze pairies du royaume. Charlemagne y fut sacré. Cette ville, illustrée par de saints évêques, a donné le jour à un des ennemis les plus redoutables du catholicisme, Jean Calvin, qui naquit le 10 juillet 1509. Après la bataille de Saint-Quentin, Noyon tomba au pouvoir des Espagnols. En dernier lieu, elle fut reprise par Henri IV. — La *cathédrale* de Noyon est un monument d'un haut intérêt dans l'histoire de l'architecture; c'est un des plus beaux spécimens du style de transition, présentant un singulier mélange du plein cintre et de l'ogive. L'antique église où avait été sacré Charlemagne ayant été détruite en 1131 par un incendie qui s'étendit à la ville, l'évêque Beaudouin en fit commencer la reconstruction en 1150. Elle était complétement terminée à la fin du XII^e^ siècle. Sauf quelques adjonctions et restaurations faites après l'incendie de 1793 et après la guerre du XVI^e^ siècle, elle est parvenue jusqu'à nous à peu près dans sa forme première. Le porche est du commencement du XIV^e^ siècle et ne présente point d'intérêt. Les tours ont été défigurées par des restaurations. La porte du midi est du XIII^e^ siècle; celle du nord du XIV^e^ siècle. La cathédrale se compose à l'intérieur de trois nefs et de deux transsepts de forme arrondie, suivant l'ancien type byzantin, et comme cela a lieu aussi à la cathédrale de Tournay. Dans la nef, la galerie du premier étage est surmontée d'un triforium; au chœur, ce n'est plus qu'un triforium simulé par une arcature.

M. Vitet, qui a publié une monographie de l'église Notre-Dame de Noyon, pense que la construction en fut confiée à quelque artiste laïque. L'art tendait à s'émanciper et commençait à sortir des cloîtres. M. Viollet-le-Duc retrouve à la cathédrale de Noyon la même construction, les mêmes procédés d'appareil, les mêmes profils, les mêmes ornements qu'à Saint-Denis, dont la construction ne précède que de quelques années celle de Noyon. — La nef de Notre-Dame de Noyon est accompagnée, du côté nord, d'une belle salle capitulaire et des restes d'un cloître du XIII^e^ siècle.

A 19 kil. N. de Noyon, est la ville de

Digitized by Google

Ham, 2573 hab. La citadelle, bâtie au XIV^e siècle, a servi de prison d'État. Parmi les prisonniers célèbres qui y ont été enfermés, on compte le comte de Polignac et les trois autres ministres de Charles X; Louis-Napoléon Bonaparte, aujourd'hui empereur, qui s'en évada en 1846 après six années de captivité; et les généraux Cavaignac, Lamoricière, Bedeau, etc.

Au delà de Noyon, le chemin de fer continue à remonter la vallée de l'Oise, à quelque distance de la rivière.

116 kil. *Appily*, — 330 hab. A moitié chemin entre Noyon et Chauny, on passe du département de l'Oise dans celui de l'Aisne.

124 kil. *Chauny*,—V. de 7654 hab. sur la rive dr. de l'Oise, à l'embranchement du canal de Saint-Quentin, qui joint l'Oise à la Somme. Son voisinage avec Saint-Gobain lui a valu une collaboration dans *la fabrique* des glaces. Une vaste usine de produits chimiques a été créée à Chauny.

Saint-Gobain (7 kil. E. de Chauny), 2374 hab. Cette localité est célèbre par sa manufacture de glaces. — La fabrication des glaces coulées remonte à la fin du XVII^e siècle. L'invention des procédés employés est d'origine française. L'établissement de Saint-Gobain a été l'origine de toutes les fabriques de glaces en Europe. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 une glace de 5^{m},37 de hauteur sur 3^{m},36 de largeur. — La manufacture de glaces de Saint-Gobain occupe 2000 ouvriers. Elle a produit en 1855 environ 160 000 mèt. cubes de glaces, tant brutes que polies. (Rapport du jury international.)

Ruines du château de Coucy. — Les curieux descendent à la station de Chauny, où ils trouvent une correspondance pour Coucy-le-Château, petite ville de 840 hab. Le château féodal, dont les ruines pittoresques les attirent, fut construit sur une colline escarpée, de 1225 à 1230, par le sire de Coucy, Enguerrand III. Il a remplacé un château qui existait au X^e siècle. Il couvre une surface de 10 000 mèt. environ. Du sommet du donjon, on a une vue magnifique depuis les plateaux boisés qui dominent la ville de Laon jusqu'à la forêt de Compiègne, jusqu'à Chauny et Noyon; le donjon a 108 mèt. de circonférence et 62 mèt. de hauteur. Tout est colossal dans cette demeure féodale; les marches des escaliers, les bancs, sont à une échelle supérieure, comme pour une race de géants. Le dernier sire de Coucy mourut dans les guerres des croisades (1344), comme cela était arrivé à une douzaine de ses ancêtres. En 1400, Louis d'Orléans acquit ce beau domaine. Le château de Coucy fut pris en 1652 par les troupes royales, et Mazarin en fit démanteler les fortifications. Aujourd'hui, il fait partie du domaine de l'État. Des travaux de consolidation et de déblaiement ont été entrepris depuis 1856 sous la direction de M. Viollet-le-Duc.

A moitié chemin, entre Chauny et Coucy, est *Folembray*, 1100 hab. Le château fondé par le sire de Coucy fut reconstruit par François I^{er}, qui y séjourna, ainsi que Henri II et Henri IV. Celui-ci y donna des rendez-vous à Gabrielle d'Estrées. Une verrerie y fut établie en 1705; c'est aujourd'hui encore un établissement florissant.

« Au sortir de Chauny, les prairies qui bordent l'Oise s'élargissent et s'étendent au loin; elles sont

bordées à droite par les collines sur lesquelles se déploie la forêt de Saint-Gobain. Cette forêt offre de beaux sites et renferme des ruines et des monuments remarquables. » Entre autres les restes de l'ancienne *abbaye de Prémontré*, chef-lieu de l'ordre de ce nom, fondé par saint Norbert en 1120. Les vastes bâtiments de cette abbaye furent vendus en 1795. On y établit une verrerie qui a été achetée et supprimée par les propriétaires de la manufacture de Saint-Gobain. Au milieu de la forêt de Saint-Gobain, sont le petit village de Saint-Nicolas-aux-Bois et les ruines de l'abbaye des bénédictins; à peu de distance de ces ruines, est la croix Cœsiné, élevée au XIII[e] siècle en souvenir de trois jeunes élèves de l'abbaye pendus pour avoir été surpris chassant dans les bois du sire de Coucy. Saint Louis ne put réussir à faire punir le puissant baron.

Pendant l'hiver, les prairies qui s'étendent entre Chauny et la Fère, disparaissent sous l'inondation de l'Oise, qui prend ici un très-grand développement.

131 kil. *Tergnier la Fère*, — village de 362 hab. sur le canal de Saint-Quentin.

Le chemin de fer se bifurque : un embranchement se dirige à droite sur Laon et Reims.

140 kil. *Montescourt*, — 550 hab. village situé dans une vaste plaine ondulée. Avant d'arriver à Saint-Quentin, le chemin de fer traverse les marais de la Somme sur un long remblai, où l'on a dû enfouir une énorme quantité de terre.

154 kil. **Saint-Quentin,** — 27 661 hab. Ancienne capitale du Vermandois ; elle est bâtie sur une colline, entre la Somme et le canal de Saint-Quentin. C'est la ville manufacturière la plus importante du département de l'Aisne. On y fabrique de la toile, des tissus de coton, de la batiste, de la mousseline, du linge damassé, etc.... Au moment où éclata la Révolution, la fabrique de Saint-Quentin occupait, tant à la ville qu'à la campagne, 12 000 métiers et 60 000 fileuses. En 1800, elle n'occupait plus que 3000 métiers. Son industrie s'est relevée depuis. Centre d'un grand commerce, elle communique avec la Somme, l'Oise et l'Escaut. Elle fut régulièrement fortifiée par Vauban; ses fortifications ont été successivement démolies à partir de 1801, et ses remparts ont été transformés en promenades. Saint-Quentin possède deux monuments remarquables : l'*église de Saint-Quentin*, située sur la hauteur, est un des plus beaux vaisseaux de France. Elle aurait été rebâtie en 1114, mais le chœur n'aurait été terminé qu'en 1257, la nef en 1456 et le portail en 1477. Elle est éclairée par 110 fenêtres de 40 pieds de haut; on y admire de beaux vitraux et son buffet d'orgues. — L'*hôtel de ville*, sur la grande place, est une construction de style gothique flamand du XVI[e] siècle; cet hôtel de ville, dernière expression de l'architecture ogivale, est, avec celui d'Arras, un des plus curieux de France. — *Musée*. En 1856, on a inauguré sur une place de Saint-Quentin la statue du peintre de portraits de Latour; glorieux hommage payé par sa ville natale, avec du bronze, à l'artiste qui s'est rendu célèbre avec les couleurs légères et fugitives du pastel. On inaugurait en même temps un musée composé de quatre-vingts pastels et esquisses du

Digitized by Google

peintre, légués en 1807 par son frère à l'école gratuite de dessin de la ville. On signale comme le premier de ces pastels, par la pureté du dessin, la vigueur du modelé, la vérité de l'expression, le portrait d'un marchand de couleurs et de crayons. La collection renferme aussi des portraits de personnages célèbres : Charles Parrocel, les fermiers généraux La Popelinière et de La Reynière, le marquis d'Argenson, J. J. Rousseau à l'âge de 40 ans (ce pastel a été exposé au salon de 1753), Duclos; des masques ébauchés de Crébillon, de Mme Favart, de la Camargo.— Saint-Quentin était dans le principe une colonie romaine; elle prit au IXe siècle le nom de saint Quentin, qui y avait été martyrisé au IIIe siècle. Cette ville fut réunie à la couronne en 1191. Elle fut prise en 1557 par les Espagnols, après un siége de vingt-cinq jours, et rendue à la France, à la paix de Cateau-Cambrésis.

Le canal de Saint-Quentin forme la jonction entre l'Escaut et l'Oise. Il commence à Cambrai, passe à Saint-Quentin et finit à Chauny. En y comprenant l'embarquement sur la Fère, il a un développement de 97 180 mèt. (6777 mèt. sont en souterrain). Il s'abouche avec le canal de la Somme à Saint-Simon. Il ouvre des communications entre Paris, par la Seine et l'Oise, et le N. de la France et une partie de la Belgique. Une première partie, la jonction de l'Oise à la Somme (de Saint-Quentin à Chauny), fut exécutée en 1728. La seconde partie fut exécutée sous le consulat. En 1810 Napoléon parcourut le canal depuis Saint-Quentin jusqu'à Cambrai.

163 kil. *Essigny-le-Petit*, 380 hab. Près des sources de la Somme.

171 kil. *Fresnoy-le-Grand.* — 4177 habitants.

174 kil. **Bohain**, — 4509 hab. Bourg situé dans une plaine élevée et ondulée. Il avait été fortifié au XVe siècle par le connétable de Saint-Pol. On voyait encore les ruines de son magnifique château au milieu du siècle dernier.

A quelque distance au delà de Bohain, on passe du département de l'Aisne dans celui du Nord.

181 kil. *Busigny*, — 3044 hab.

Le chemin de fer s'y bifurque; la ligne de gauche se dirige sur Cambrai et communique avec les lignes de chemin de fer sur Lille, Calais, Valenciennes, etc....

190 kil. *Le Cateau-Cambrésis*, 885 hab. Ville située sur la Selle; a donné son nom au traité signé en 1559 entre Henri II, roi de France, et Philippe II d'Espagne.

Le viaduc de la Selle, que l'on traverse au delà de Cateau-Cambrésis, a 176 mèt. de longueur et 24 de hauteur moyenne.

202 kil. **Landrecies**, — V. forte sur la Sambre, de 4419 hab. Divisée en ville haute et ville basse; a soutenu plusieurs siéges. On remarque son église et son hôtel de ville.

A partir de Landrecies, le chemin de fer remonte la vallée de la Sambre jusqu'à Namur. Cette rivière, qui prend naissance près de la frontière des départements de l'Aisne et du Nord, se jette dans la Meuse près de Namur, après un cours d'environ 60 lieues. A Landrecies, son lit est à 135 mèt. au-dessus du niveau de la mer; à Maubeuge, il n'est plus qu'à 128 mèt. environ; et, de ce lieu jusqu'à son embouchure, sa pente est proportionnellement moins sensible encore. La canalisation de la

Digitized by Google

Sambre, réclamée pendant plusieurs siècles, a été entreprise de nos jours en deçà des frontières, à la suite des travaux effectués par le gouvernement belge sur la partie de la rivière qui traverse son territoire.

215 kil. *Aulnoye*,—1300 hab. (Correspondance pour Avesnes).

224 kil. *Hautmont*, — 2223 hab., possédait une riche abbaye dont les bâtiments ont été convertis en usine et l'église a été démolie.

Un embranchement du chemin de fer partant à gauche d'Hautmont se dirige sur Mons.

229 kil. **Maubeuge,** — 8663 hab. V. forte sur la Sambre ; possède une manufacture d'armes et divers établissements d'industrie métallurgique. Cette ville doit son origine à la fondation d'un monastère faite au milieu du VII^e siècle par sainte Aldegonde. Elle fut prise et incendiée en 1478 par Louis XI, et cédée à la France par le traité de Nimègue. De 1680 à 1684 ses moyens de défense furent complétés selon le plan de Vauban. Elle fut assiégée en 1793 par les Autrichiens que la victoire de Wattignies força à lever le siége. Elle est la patrie du peintre *Jean de Maubeuge*, dit *Mabuse*, qui y naquit vers la fin du XV^e siècle.

238 kil. *Jeumont*, — 826 habitants. Ce village tire probablement son nom de *Mons Jovis*. Il reste au sud de la commune une tour de l'ancien château.

A peu de distance au delà de Jeumont le chemin de fer entre en Belgique.

241 kil. **Erquelinnes.** — 1^re station belge. Ce village existait déjà au VII^e siècle. Le paysage ne commence à prendre de l'intérêt qu'après Erquelinnes. A partir de ce point on descend la vallée de la Sambre ; on ne perd jamais de vue cette rivière qui prend naissance en France, et que l'on traverse seize fois jusqu'à Charleroi.

La *Sambre* se jette dans la Meuse à Namur, après un parcours de 105 kil. en Belgique. A son entrée en Belgique, son altitude est d'environ 120 mèt ; elle n'est plus que de 100 mètres à Charleroi, et de 75 à Namur. Ses rives offrent tour à tour le calcaire compacte, les psammites argileux et micacés, les grauwakes calcaires et schisteuses, diversement colorées, depuis le gris verdâtre jusqu'au noir ; entre Thuin et Marchienne, le grès rouge forme un plateau très-étendu ; plus bas, près de Charleroi, la Sambre entre dans la formation houillère.

Les stations, à partir d'Erquelinnes jusqu'à Liége (*V.* R. 62), sont établies aux localités suivantes :

245 kil. *Solre-sur-Sambre*.
247 kil. *La Buissière*.
253 kil. *Lobbes*.
256 kil. **Thuin**, 4874 hab.
262 kil. *Landelies*.
267 kil. *Marchiennes* (*zone*).
270 kil. **Charleroi** (*V.* R. 61).

et R. 69, 76, la description de la route de Charleroi à Liége). Voici la suite des stations :

277 kil. *Chatelineau*.
385 kil. *Tamines*.
307 kil. **Namur** (*V.* R. 71).
314 kil. *Marche-les-Dames*.
317 kil. *Nameche*.
320 kil. *Sclaigneaux*.
325 kil. *Andenne*.
332 kil. *Bas-Oha*
338 kil. **Huy**.
341 kil. *Ampsin*.
346 kil. *Amay*.
348 kil. *Hermalle*.
350 kil. *Engis*.
356 kil. *Flémalle*.
360 kil. *Jemeppe*.

Digitized by Google

362 kil. *Tilleur*.

368 kil. **Liége** (Guillemins). (*V*. R. 77.) — De Liége à Cologne. (*V*. R. 84).

ROUTE 4.

DE PARIS A DINANT, NAMUR ET LIÉGE,

Par Meaux, Château-Thierry, Épernay, Reims, Charleville et Givet.

255 kil. jusqu'à Mézières-Charleville.

Chemin de fer de Strasbourg, embarcadère place de Strasbourg, à l'extrémité du boulevard de Sébastopol.

N. B. Une partie de la ligne est encore en construction; le parcours ne peut se faire en chemin de fer (au mois de juillet 1859) qu'entre Paris et Mézières-Charleville.

De Paris à Reims plusieurs départs par jour (pour les heures de départs, voir les *Indicateurs* publiés chaque semaine). Trajet en 4 h. 45 m. et 6 h. — Prix : 19 fr. 25 c.; 14 fr. 45 c.; 10. fr. 60 c.

De Reims à Mézières-Charleville, 3 départs par jour. — Trajet en 2 heures 45 minutes environ.

Cette route étant une voie de communication avec la Belgique beaucoup moins directe et beaucoup plus rarement prise par les voyageurs, nous nous bornons à donner quelques renseignements sommaires sur le parcours, les stations et les localités principales, et nous renvoyons pour la description plus détaillée à l'*Itinéraire de Paris à Strasbourg* et au *Guide du voyageur en France*.

9 kil. *Noisy-le-Sec* (1re section). Ici le chemin de fer se bifurque; l'embranchement de droite se dirige sur Mulhouse.

11 kil. *Bondy* (1 kil. à g. de la station). 719 hab. Ce village a donné son nom à la forêt voisine.

13 kil. *Le Raincy*,— station établie dans l'ancien parc de ce nom, dont la famille d'Orléans a été dépossédée par le décret de 1852 ; il a été morcelé et vendu par lots.

15 kil. *Gagny*, — 900 hab.

19 kil. *Chelles*,—1632 hab. Son abbaye de bénédictines, fondée au VIIe siècle et supprimée en 1790, a eu pour abbesse, de scandaleuse mémoire, une fille du Régent.

28 kil. *Lagny*, — 2817 hab.

Entre Lagny et Esbly le chemin de fer traverse deux fois la Marne.

37 kil. *Esbly*, 372 hab.

45 kil. **Meaux**,— 10491 hab. (buffet; hôtel de la Syrène). On y signale la cathédrale (du XIIe au XVIe siècle); l'église Saint-Nicolas; l'évêché, renfermant le cabinet de travail de Bossuet. — On traverse la Marne à :

51 kil. *Trilport*, — 881 hab.

On traverse le tunnel d'Armentières (672 mètres), et de nouveau la Marne entre Trilport et :

58 kil. *Changis*, — 200 hab.

66 kil. *La Ferté-sous-Jouarre*, — 4183 hab. Commerce considérable de meules de moulin; on en expédie jusqu'en Amérique.

En quittant la Ferté-sous-Jouarre, on traverse deux fois la Marne avant le tunnel (940 mètres) de :

74 kil. *Nanteuil-sur-Marne*, —450 habitants. — On y traverse de nouveau la Marne.

84 kil. *Nogent-l'Artaud*, — 1245 habitants.

95 kil. **Château-Thierry** (buffet; *hôtels :* d'Angleterre; des Messageries), 5523 hab. Patrie de La Fontaine, dont la maison existe encore rue des Cordeliers.

104 kil. *Mezy-en-Brie*, — 360 hab.

107 kil. *Varennes* — 170 hab.

Digitized by Google

117 kil. *Dormans*, — 2134 hab.

126 kil. *Port-à-Binson*.

135 kil. *Damery*, — 1740 hab.

142 kil. **Épernay** (buffet; *hôtels :* de l'Europe, de la Croix d'or, de la Syrène), 9346 hab. Centre de la fabrication et du commerce des vins de Champagne. Caves taillées dans le roc.

A Épernay le chemin de fer se bifurque : la ligne principale, celle de Strasbourg, continue à se diriger vers l'E., et un embranchement se dirige au N. vers Reims.

145 kil. *Aï*, —3268 hab. V. célèbre par ses vins mousseux.

149 kil. *Avenay*, — 3130 hab.

161 kil. *Rilly-la-Montagne.* — On traverse le tunnel de Rilly (3500 mètres), creusé dans la craie fendillée, et qui sépare les vallées de la Marne et de l'Aisne.

172 kil. **Reims** — (*hôtels :* du Lion d'or, de la Maison-Rouge, du Commerce). 51 725 hab. La *Cathédrale*, monument remarquable de l'architecture ogivale, et célèbre parce qu'elle servit au couronnement des rois de France depuis Philippe Auguste, fut bâtie en 1212, sur l'emplacement de l'ancienne église; l'architecte était Robert de Coucy. La façade ne fut terminée que vers le commencement du XIV[e] siècle. Le portail est orné de figures sculptées, ouvrages précieux de l'art du moyen âge. — Les églises *Saint-Remy* (1041), *Saint-Jacques* (1183), l'*hôtel de ville* (1627-1825), le *musée*, etc....

CHEMINS DE FER DES ARDENNES.

La *ligne de Reims à Charleville*, d'une longueur d'environ 86 kil., a été concédée au mois de juillet 1853 à la compagnie des chemins de fer des Ardennes. — La *ligne* de *Charleville* à la frontière belge, par Givet, prolongement direct de la ligne précédente vers Namur et Liége, a été concédée à la même compagnie le 10 juin 1857. Sa longueur est de 67 kil. La compagnie doit avoir terminé la construction des diverses lignes (au nombre de sept) de chemins de fer qui lui ont été concédées, dans un délai de six années, qui court du 10 juin 1857.

La partie de la ligne comprise entre Reims et Rethel a été ouverte au mois de juillet 1858.

180 kil. *Vitry-lez-Reims.*

189 kil. *Bazancourt.*

200 kil. *Le Chatelet*, — 473 hab.

211 kil. **Rethel**, — 7488 hab. Ville située sur l'Aisne.

255 kil. **Mézières** — (*hôtels :* du Palais-Royal et des Postes), 4645 h. Chef-lieu du département des Ardennes. Les fortifications sont de Vauban. — A 1 kil. de Mézières, et, réuni par un pont sur la Meuse, est :

Charleville — (hôtel du Commerce.) 9112 habitants.

De Mézières-Charleville on peut aller en chemin de fer à *Sedan* (Donchery), 17 kil., et de Sédan en diligence (14 kil. environ) jusqu'à *Bouillon* (Belgique). (*V.* R. 75.)

Près de la frontière belge la dernière ville française est :

Givet, — 5859 hab. Située sur la Meuse ; fortifications de Vauban.

De Givet à Namur (*V.* R. 74).

De Namur à Liége. (*V.* R. 76).

ROUTE 5.

DE PARIS A LUXEMBOURG,

Par Metz et Thionville.

453 kil.

Chemin de fer de Strasbourg, place

Digitized by Google

de Strasbourg, à l'extrémité du boulevard de Sebastopol.

Le parcours se fait en chemin de fer jusqu'à *Thionville* seulement (juillet 1859). Plusieurs départs par jour. Trajet en 12 h. et 15 h. 1/2. — Prix : 49 fr. 95 c. ; 32 fr. 20 c. ; 23 fr.

De Paris à Épernay (*V.* Route précédente).

142 kil. **Épernay**.

148 kil. *Oiry*, — 307 hab.

159 kil. *Jalons-lez-Vignes.*

173 kil. **Châlons** — (buffet ; *hôtels :* de la Cloche et du Palais-Royal), 16 551 hab. ; chef-lieu du département de la Marne. — La cathédrale ; les églises Notre-Dame (1157-1322) ; Saint-Alpin ; Saint-Jean. L'hôtel de ville (1772) ; la promenade du Jard. Le principal commerce est celui des vins de Champagne.

188 kil. *Vitry-la-Ville*, — 198 hab.

199 kil. *Loisy*, — 764 hab.

205 kil. **Vitry-le-François**, — 7832 hab. — Avant Blesme, le chemin de fer se bifurque ; l'embranchement à droite se dirige sur Chaumont.

218 kil. **Blesme**, — 225 hab.

226 kil. *Pargny*, — 423 hab.

231 kil. *Sermaize*, — 1802 hab. On traverse le canal de la Marne au Rhin.

239. kil. *Revigny*, — 1640 hab.

245 kil. *Mussey.*

254 kil. **Bar-le-Duc** — (buffet ; *hôtels :* du Cygne ; de Metz), 13 835 h., chef-lieu du départem. de la Meuse. Jadis capitale du duché de Bar.

259 kil. *Longeville*. — 1500 hab.

265 kil. *Nançois-le-Petit*, — 250 h.

276 kil. *Loxéville*, — 260 hab.

289 kil. *Lérouville*, — 504 hab.

295 kil. **Commercy** — (hôtel de la Cloche d'or), 4193 hab. — *Vaucouleurs* est à 20 kil. sud.

En sortant de Commercy, on traverse la Meuse.

303 kil. *Sorcy*, — 1489 hab. — On traverse un souterrain de 750 mètres à :

308 kil. *Pagny-sur-Meuse*, — 778 h. — On traverse un souterrain de 420 mètres entre Pagny et :

313 kil. *Foug*, 1484 hab.

320 kil. **Toul** — (*hôtel* : de l'Europe), 8191 hab. Ville cédée à la France par le traité de Westphalie (1648). Églises : Saint-Étienne, Saint-Gengoult. — Au delà de Toul on côtoie et on passe ensuite le canal de la Marne au Rhin.

329 kil. *Fontenoy*, sur Moselle, 400 hab.

On franchit la Moselle en deçà et au delà de :

337 kil. *Liverdun*, — 1065 hab. — Le canal de la Marne au Rhin y traverse un souterrain de 500 mètres.

345 kil. *Frouard*, — 898 hab. Au confluent de la Moselle et de la Meurthe à Frouard, le chemin de fer se bifurque : la ligne principale continue à se diriger à l'E. (vers Nancy et Strasbourg) ; et un embranchement se dirige au N. vers Metz et Thionville.

351 kil. *Marbache*, — 643 hab.

356 kil. *Dieulouard*, — 1420 hab.

363 kil. *Pont-à-Mousson* — (*hôtels :* d'Angleterre ; de France), 7709 h. Sur la Moselle. Église Saint-Martin. Maison des Sept péchés capitaux.

372 kil. *Pagny-sur-Moselle*, — 284 hab.

378 kil. *Novéant*, — 1068 hab.

383 kil. *Ars-sur-Moselle*, — 1453 h. — Dans le voisinage, restes d'un aqueduc romain.

392 kil. **Metz** — (buffet ; *hôtels :* de l'Europe ; du Nord ; de la Croix d'or ; de France), 64 727 hab. ; chef-lieu du département de la Moselle ; la plus importante place de guerre de la France. — Antérieure à la

domination Romaine; capitale du Royaume d'Austrasie; française depuis 1552. — Elle est le siége d'une école d'application de l'artillerie et du génie. — La *cathédrale*, commencée en 1014; églises : Sainte-Ségolène, Saint-Euchaire, Saint-Martin, Saint-Vincent, etc. — L'*hôtel de ville*, le *palais de justice*. — L'école d'application contient une belle collection d'armes et des plans en relief. — Belles promenades (l'Esplanade).

Le chemin de fer de Metz à Thionville a été ouvert le 16 septembre 1854.

394 kil. *Devant-les-Ponts*.

404 kil. *Maizières*, — 882 hab.

408 kil. *Hagondange*.

413 kil. *Uckange*, 783 hab.

419 kil. **Thionville** — (*hôtels :* du Luxembourg; du Commerce), 10 410 hab., chef-lieu d'arrondissement; ville située sur la Moselle. Forteresse de troisième classe.

Les travaux de la section entre Thionville et la frontière belge sont encore en voie d'exécution (juillet 1859). Cette dernière section a 16 kil. de longueur; elle doit se réunir à la ligne du chemin de fer de Luxembourg à la frontière française (18 k.)

On trouve à Thionville un service de diligence pour Luxembourg. (3 départs par jour.) — Prix des places : 4 fr. 30 c., 3 fr. 80 c. jusqu'au premier village sur la frontière du Luxembourg.

ROUTE 6.

DE CALAIS A LA FRONTIÈRE BELGE.

A. **Par Saint-Omer, Hazebrouck, et Lille.**

Chemin de fer. 104 kil. jusqu'à Lille.

Calais — (*hôtels :* Dessin; Quillacq; de Paris; de Londres; de la Marine; du Commerce; de France; de Flandre), 12 000 hab., V. forte et port de commerce. Les monuments remarquables sont : la principale église, bâtie sous la domination anglaise, l'hôtel de ville, l'hôtel des Guises, la tour de l'Horloge, la porte conduisant au port (1635), le musée possédant la Vierge au bandeau de *Corrége*. Les remparts plantés d'arbres et la jetée qui se prolonge dans la mer servent de lieux de promenades.

3 kil. *Saint-Pierre-lez-Calais*. L'industrie tullière y est très-développée. Il y a à Saint-Pierre-lez-Calais, à Calais et dans le ressort de la chambre de commerce, environ 650 métiers de différents systèmes. En 1855, l'industrie tullière calaisienne occupait 5000 ouvriers et ouvrières, et donnait du travail à 50 000 personnes, et sa production annuelle était de 14 à 15 millions de francs. On estime la fabrication annuelle des tulles en France à la somme de 20 millions. En Angleterre, celle de Nottingham (tulles et dentelles) est d'environ 100 millions. (Extrait du rapport sur l'Exposition universelle de 1855.)

A moitié chemin, entre cette station, la suivante et la petite ville de Guines, est l'emplacement du Camp du drap-d'or, où eut lieu l'entrevue entre François Ier et Henri VIII.

11 kil. *Ardres*, — 2031 hab., place forte, au milieu des marais; démantelée en 1850.

7 kil. *Audruicq*, — 2254 hab.

12 kil. *Watten*.

9 kil. **Saint-Omer** — (*hôtels :* Ferru; d'Angleterre; de la Porte d'or), 22 000 hab., V. forte et manufacturière, située sur l'Aa, protégée

par des marais et par la possibilité d'inonder les approches de la place. La *cathédrale*, commencée au milieu du XI^e siècle, est une des plus belles églises du nord de la France; elle a 100^m,55 de longueur, et 59 mèt. de largeur. Elle présente un spécimen de la transition du style plein cintre au style ogival. Église des Jésuites.— Ruines de l'église de la célèbre abbaye de Saint-Martin. On a une belle vue du haut de la tour qui a été conservée et date du XV^e siècle.

11 kil. *Eblinghem.*

9 kil. **Hazebrouck**, — 7892 hab. V. industrielle, communiquant par un canal avec la Lys. On remarque son église du XVI^e siècle, avec une tour de 84 mèt. et une flèche en pierre à jour.

Un embranchement du chemin de fer se dirige d'ici sur Dunkerque; un second embranchement qui n'est pas encore livré à la circulation doit se diriger, par Béthune vers Arras.

7 kil. *Strazeele.*

8 kil. *Bailleul*, — 10 108 hab. V. industrielle et commerçante.

4 kil. *Steenwerck*, — 4760 hab.

7 kil. *Armentières*, — 10 104 hab. V. industrielle sur la Lys.

7 kil. *Perenchies*,— bourg industriel.

9 kil. **Lille** — (voir p. 9), et de Lille à la frontière belge, voir p. 14.

DE CALAIS A LA FRONTIÈRE BELGE.

B. **Par Gravelines et Dunkerque.**

Route de poste, 42 kil. — Diligences tous les jours.

22 kil. de Calais. *Gravelines*, 5819 hab., V. à l'embouchure de l'Aa. Son origine date du XII^e siècle. Elle a été fortifiée par Vauban. Elle est entourée d'une plaine marécageuse, d'un niveau inférieur à celui de la mer et que protégent des dunes de sables. Son port est fréquenté par les navires de cabotage.

42 kil. **Dunkerque** (en flamand, *Dunkerk*, église des dunes) (*hôtel :* du Chapeau rouge) (351 kil. de Paris), 29 738 hab., chef-lieu d'arrondissement du département du Nord. V. bien pavée et bien bâtie; place forte dont les approches peuvent être submergées à l'aide de ses écluses. Beau port de commerce. Bassins, ateliers et chantiers de construction et d'armement pour les navires. La pêche y occupe un nombre considérable de marins. — On peut y visiter : l'*église Saint-Éloi*, et, en face de l'église, le *beffroi*, où est placé le célèbre carillon, établi en 1753, renouvelé en 1773, en 1824 et en 1853; l'*hôtel de ville*, le *musée*, le *phare*, la statue en bronze, par David d'Angers, de Jean Bart, né dans cette ville, et érigée en 1847 sur la grande place. — Les bains de mer de Dunkerque sont très-fréquentés. — Un canal relie ensemble Calais, Gravelines et Dunkerque. Un autre canal unit Dunkerque à *Furnes* et à *Ostende*. Un bateau remorqué par des chevaux fait ce trajet tous les jours.

La ville de Dunkerque fut fondée vers 960 par Baudoin le Jeune, comte de Flandre; elle appartint tour à tour aux Espagnols, aux Anglais et aux Français. Louis XIV l'acheta (en 1662) de Charles II pour 5 millions de livres. En 1658, Turenne y avait gagné la bataille des Dunes, contre l'armée espa-

Digitized by Google

gnole, sous les ordres de Don Juan d'Autriche et du grand Condé, alors ennemi de la France. Il n'y entra que pour en faire la remise au général anglais, commandant sous ses ordres 6000 soldats, que Cromwell avait donnés comme auxiliaires à Mazarin, à la condition que la ville de Dunkerque serait livrée à l'Angleterre. Le traité d'Utrecht obligea la France à démolir ses fortifications et à fermer son port; elles ne furent rétablies et le port ne fut rouvert qu'en 1740.

Diligences — tous les jours pour Ostende, en communication directe avec les trains des chemins de fer. Trajet en 5 heures.

Bateaux à vapeur. — Pour le Havre, départ et retour tous les samedis; trajet en 20 h.; prix : 25 fr.; 10 fr. — Pour Rotterdam, départ et retour tous les samedis; trajet en 12 h.; prix : 20 fr.; 10 fr. — Pour Hambourg. — Pour Saint-Pétersbourg. — Pour Londres.

De Dunkerque à *Furnes*, 22 kil. — Quelques kil. avant Furnes on franchit la frontière belge.

Pour Furnes et la route de Furnes à Ostende, *V.* les routes 41 et 43.

ROUTE 7.

DE DUNKERQUE A LA FRONTIÈRE BELGE.

A. **De Dunkerque à Furnes et à Ostende.** (*V.* ci-dessus, Route 6.)

B. **De Dunkerque à la frontière belge par Hazebrouck, et Lille.**

En chemin de fer, 83 kil., jusqu'à Lille.

De Dunkerque a Hazebrouck (41 kil., trajet en 1 h.), par les stations de : *Bergues*, V. fortifiée de 5665 hab. Elle est entourée de marais[1]. — *Esquelbecq*, 2000 hab.; *Arneeke; — Cassel* (*hôt.* : du Sauvage, du Lion blanc), 4180 habit. V. située sur une hauteur d'où l'on a une vue étendue. (Jardins ayant appartenu au général Vandamme).

D'Hazebrouck a Lille (42 kil. — Trajet en 1 h.), *V.* Route 6, p. 26); — de Lille a Mouscron, *V.* Route 2, p. 15.

1. De Bergues on peut gagner assez rapidement Ypres : en voiture depuis Bergues jusqu'à *Poperinghe*, où l'on prend le chemin de fer pour Ypres (*V.* R. 49). La frontière française et la douane sont à *Oest-Cappel*. Le premier village belge est *Rousbrugge*.

DEUXIÈME SECTION.

BELGIQUE.

ROUTE 8.

DE QUIÉVRAIN A BRUXELLES,

par Mons et Braine-le-Comte.

Chemin de fer. 80 kil.

N. B. Cette route est la continuation de celle de Paris à Bruxelles, par Amiens et Valenciennes (*V.* R. 1, p. 1-9).

Chemin de fer : 5 convois par jour, trajet en 1 h. 3/4 par le train express (1re cl.); prix : 8 fr.; 2e cl., 6 fr. — Par le train ordinaire, durée du trajet 2 h. 1/2; prix : 6 fr. 50 c.; 4 fr. 80 c.; 3 fr. 20 c.

[A la station de Quiévrain, la voie du chemin de fer est à 31m,62 au-dessus de la mer. Jusqu'à Mons la hauteur n'a que de faibles variations; entre Mons et Jurbise, elle s'élève de 35 mèt. à 72m,88; entre Jurbise et Braine-le-Comte, elle s'élève à 95m,23 (après avoir atteint 98 mèt.). A partir de Braine-le-Comte, la ligne va s'abaissant : elle n'est plus qu'à 32 mètres à Hal et à 16m,70 à Bruxelles.]

De Quiévrain jusqu'à quelque distance au delà de Braine-le-Comte, on traverse la province de Hainaut.

80 kil. de Bruxelles : *Quiévrain*, 2848 hab.[1], première station belge. Les voyageurs venant de France descendent ici pour faire enregistrer leur passe-port et visiter leurs bagages. — Les convois *express* venant de France continuent avec les mêmes wagons jusqu'à Bruxelles; les convois-omnibus changent de wagons. — L'église de Quiévrain, dont le clocher est assez élevé, n'a rien d'intéressant.

76 kil. *Thulin*, — v. situé à g. du chemin de fer. 2219 hab. se livrant aux travaux de l'agriculture; à l'élève des bestiaux et travaillant aux houillères du voisinage.

En sortant de Thulin, on aperçoit à g. le clocher d'*Hainin*. — Le terrain va s'élevant à dr. dans la direction du S. E. La voie est alternativement en tranchées et en remblais.

72 kil. *Boussu*, — 5730 hab. Cette terre, où s'élevait déjà un château-fort au VIIIe siècle, fut érigée en comté en 1530, en faveur de Jean d'Hénin, écuyer de Charles-Quint. C'est sur les ruines de ce manoir, détruit pendant les troubles des Pays-Bas, que fut construit le château, qui a appartenu au comte de Caraman. La station a été établie sur une partie du parc. L'église du Boussu renferme les tombeaux en marbre et en albâtre de la famille d'Hénin. Le Boussu possède des ateliers de construction de machines à vapeur, de chaudières,

1. L'indication de la population des différentes localités de la Belgique est empruntée au *Dictionnaire des Communes*, par H. TARLIER (1858), et fournie par le recencement général du 31 décembre 1856.

Digitized by Google

de métiers, de grosse serrurerie. — Le terrain fait partie du bassin houiller de l'O. de Mons. Un peu au delà du Boussu, un chemin de fer d'exploitation croise le railway pour aller rejoindre à peu de distance le canal de Mons à Condé.

70 kil. *Saint-Ghislain*, — 2308 h., V. située à g. de la station, entre la rivière la Haine et le canal de Mons à Condé. Cette situation en a fait l'entrepôt d'une grande partie des houilles du *Borinage*, nom sous lequel on désigne le canton houiller qui entoure Mons. Fabriques de savon noir; huileries, tanneries, brasseries, etc. Cette ville doit son origine à une abbaye fondée par saint Ghislain en 639. Ses fortifications ont été démolies par les Français en 1746.

Dès l'entrée en Belgique, et à partir de Quiévrain, on aperçoit des usines et des établissements industriels. — à droite, en face de Saint-Ghislain, se trouve :

Hornu, 5376 habitants, principalement occupés de l'extraction, du transport des houilles et de la fabrication de cordages et de machines (le grand Hornu, un des villages réunis, a 2571 hab.). On y remarque le bel établissement qui fut fondé par feu Degorge-Legrand, pour l'exploitation des mines et la construction des machines. Cet habile industriel, voulant réunir autour de lui près de 2000 ouvriers, avait fait construire, de 1823 à 1825, 175 habitations régulières, ayant chacune un petit jardin, et destinées à autant de familles d'ouvriers. Le nombre des maisons du grand Hornu est aujourd'hui de 406. Elles forment plusieurs rues entourant deux grandes places plantées d'arbres. Sur l'une des places se trouve la machine à vapeur destinée à l'épuisement des eaux des mines, qui en même temps distribue de l'eau froide, de l'eau tiède et de l'eau chaude aux membres de cette espèce de phalanstère. Un établissement de bains, une école pour les enfants, une bibliothèque à l'usage des ouvriers complétèrent la belle création de M. Degorge-Legrand. — Tous les chemins et sentiers sont couverts d'une noire poussière de charbon de terre.

65 kil. *Jemmapes*, — 9749 hab., V. située à dr. de la station, près de laquelle court à g. le canal de Mons à Condé. Cette localité est enrichie par l'exploitation houillère. Le nom de Jemmapes est célèbre par la bataille gagnée par le général Dumouriez, le 6 novembre 1792, sur les Autrichiens. Le général Égalité, duc de Chartres (Louis-Philippe), et son frère, le duc de Montpensier, servaient dans l'armée française. Dumouriez attaqua, avec 30 000 hommes, 20 à 25 000 Autrichiens retranchés sur les hauteurs boisées de Jemmapes et de Cuesmes, défendues par trois étages de redoutes armées de canons. Le duc Albert de Saxe-Teschen occupait, avec le gros de ses forces, les trois villages de Jemmapes, Cuesmes et Bertaimont, assis de l'O. à l'E. sur les hauteurs formant en avant de Mons un vaste amphithéâtre. Sa droite était donc appuyée au village de Jemmapes La canonnade s'ouvrit des deux côtés vers 7 h. du matin; elle dura sans succès jusqu'à 10 h. Se rendant aux instances de Beurnonville et de Louis-Philippe Égalité, qui commandaient le centre de l'attaque, Dumouriez satisfit aux vœux

de nos soldats qui demandaient à attaquer à la baïonnette. « A midi précis, dit lui-même Dumouriez dans sa lettre au ministre de la guerre, toute l'infanterie se mit en un clin d'œil en colonne de bataille.... Le premier étage des redoutes fut d'abord emporté avec la plus grande vivacité; mais bientôt les obstacles se multipliant, le centre courut des dangers; j'y envoyai le lieutenant général Égalité, qui, par sa valeur froide, rallia très-vite les colonnes et les mena au second étage des redoutes.... Notre gauche avait emporté le village de Jemmapes; notre centre avait enlevé les secondes redoutes; il fallut donner un nouveau combat sur la hauteur. A 2 h. les Autrichiens, consternés de la valeur de nos troupes, firent leur retraite. » Roquancourt, dans son cours d'histoire militaire, dit que Dumouriez eut l'idée de tourner l'ennemi du côté de Bertaimont (au S. de Mons); mais qu'il ne s'y arrêta point et qu'il attaqua de front, comme dans l'enfance de l'art, la ligne autrichienne. Il n'obtint que l'honneur du champ de bataille sur un ennemi qu'il aurait pu anéantir. L'ennemi se retira avec ordre.

Cependant cette bataille de Jemmapes eut un grand éclat et frappa l'Europe d'étonnement. « Dans la foule de nos victoires, dit Michelet, celle-ci ne peut pas se confondre. Elle est la victoire mère qui enfanta les autres. Elle fut le jugement de Dieu sur la révolution.... Celle-ci est la victoire du peuple, non de l'armée. Il y eut une armée après la bataille, il n'y en avait pas avant. » Cette bataille nous valut la conquête de la Belgique, qu'une autre bataille, celle de Nerwinde (18 mars 1793), devait bientôt nous enlever. « Dumouriez ne sut tirer aucun fruit de sa victoire. La lenteur de ses mouvements fut telle qu'il n'arriva à Liége que 22 jours après la bataille, et sans avoir entamé l'armée autrichienne avec une supériorité de 40 000 hommes. Turenne eût parcouru cette distance en quatre jours, Frédéric en 3 jours, Napoléon en 48 heures. » (Roquancourt.)

Aucun monument ne rappelle cette victoire; ni la France sauvée par elle de l'invasion, ni la Belgique affranchie du joug de l'Autriche, n'ont accordé une pierre commémorative aux vainqueurs.

A quelque distance au S. de Jemmapes sont les coteaux du *Flenu*, célèbre exploitation houillère. Un railway destiné au transport du charbon traverse la voie ferrée. — En approchant de Mons, on voit fumer les hautes cheminées du *Borinage*, partie du bassin houiller qui s'étend à l'O. de Mons. Le convoi franchit bientôt les fortifications et les fossés, et l'on arrive à la station établie dans l'intérieur et vers la partie N. de Mons.

MONS.

61 kil. de Bruxelles. 253 kil. de Paris.

HÔTELS : *de la Couronne*, sur la Grand'-Place, à côté de l'hôtel de ville ; — du *duc de Bavière*, rue d'Havré, près de la Grand'-Place ; — *Royal*, sur la Grand'-Place ; — *de l'Aigle-Noir*. — *Cafés* : sur la Grand'-Place. — *Bains* : rue Trou-Oudard, 10.

Omnibus : A la station du chemin de fer. — On y trouve aussi des *domestiques de place* pour guider dans la ville. — *Foire* : du 16 novembre au 6 décembre.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES ETC., avec indication des lieux de départ dans Mons.

N. B. Les localités où se trouve une station du chemin de fer sont indiquées par un astérisque.

Beaumont—(bureau central des postes): départ, 9 h. 30 soir; trajet, 4 h. 35; prix, 4 fr. 20.— *Malle-poste.*
Belœil—(hôtel du Cerf) : départ : 3 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. 50. — Mercredis, vendredis.
* *Binche*—(hôtel Royal) : départ, 8 h. 15 mat.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. 60.
Id. (rue de la Chaussée) : départ, 3 h. s.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. 50.
Id. (rue d'Havré, n° 99) : départ, 3 h. 30 s.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. 50.
Blaton —(hôtel d'Allemagne) : départ, 3 h. s.; trajet, 3 h. 30; prix, 1 fr. 50.
* *Charleroi*—(r. de la Chaussée): départ, 3 h. s.; trajet, 4 h.; prix, 2 fr. 50.
Chimay — (bureau central des postes) : départ, 9 h. 30 s.; trajet, 8 h.; prix, 7 fr. 20. — *Malle-poste.*
Fontaine-l'Évêque—(r. de la Chaussée): départ, 3 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 2 fr.
Givry—(bureau central des postes): départ, 9 h. 30 s.; trajet, 1 h. 30; prix, 1 fr. 50. — *Malle-poste.*
Harmignies — (bureau central des postes) : départ, 9 h. 30 s.; trajet, 1 h; prix, 90 cent. — *Malle-poste.*
* *Marchiennes* — (rue de la Chaussée) : départ, 3 h. s.; trajet, 3 h. 30; prix, 2 fr. 25.
Pâturages—(à la Lune): départ, 4 h. s.; trajet, 1 h. 30; prix, 75 cent. — Lundis, mercredis et vendredis.
Peruwelz—(hôtel d'Allemagne): départ, 3 h. s.; trajet, 3 h. 30; prix, 2 fr.
Rance — (bureau central des postes) : départ, 9 h. 30 s.; trajet, 6 h. 15; prix, 6 fr. — *Malle-poste.*
Rœulx (le)—(r. d'Havré, n° 70): départ, 4 h. s.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. — Lundis, mardis, jeudis, vendredis.
Rouvroy—(bureau central des postes) : départ, 9 h. 30 s.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. 80. — *Malle-poste.*
ivry — (bureau central des postes) : départ, 3 h. 30 s.; trajet, 9 h. 30; prix, 5 fr. 10. — *Malle-poste.*
* *Soignies* — (hôtel du Cerf) : départ, 3 h. s.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. — Vendredis.
* *Solre-sur-Sambre*—(bureau central des postes) : départ, 9 h. 30 s.; trajet, 3 h. 10; prix, 2 fr. 70. — *Malle-poste.*
* *Thuin*—(rue d'Havré, n° 99) : départ, 3 h. 30 s.; trajet, 4 h.; prix, 2 fr. 25.

HISTOIRE.

On attribue l'origine de la ville de Mons à un château construit par J. César, pour contenir les Nerviens, sur l'éminence d'où elle tire le nom latin qu'elle a conservé. Cette position militaire était abandonnée au VI^e siècle, et le pays était désert. En 650, saint Ghislain vint habiter cette solitude. Trois années après, Waudru, fille de Walbert, comte de Hainaut, voulant se consacrer au Seigneur, s'y choisit une retraite sur l'indication de saint Ghislain, et bâtit un monastère autour duquel se forma successivement une bourgade. En 975, elle fut assiégée par Hugues-Capet; incendiée en 1093; reconstruite et fermée de murailles par Baudouin IV, surnommé le Bâtisseur (1148), agrandie en 1293. Décimée plusieurs fois par la peste et de nouveau assiégée en 1425, lorsque Jacqueline essaya de la défendre contre les troupes de Jean IV, son époux, secondé par Philippe le Bon, elle succomba. En 1436, on la voit comprise dans l'apanage de la maison de Bourgogne, dont elle partagea les vicissitudes. Ce fut le 12 novembre 1515 qu'eut lieu à Mons l'inauguration de Charles-Quint comme comte de Hainaut. Sous le règne de ce prince, la ville atteignit son plus haut point de

Digitized by Google

prospérité; les manufactures de drap et de serge, dont l'établissement date de l'année 1304, étaient si nombreuses, qu'à l'heure de la sortie des ouvriers les rues, devenant trop étroites, la cloche du beffroi arrêtait momentanément la circulation des voitures. On y travaillait le fer avec une grande perfection, et l'orfévrerie excitait l'admiration des étrangers par la beauté de ses ciselures. Mais bientôt les lourds impôts dont ces industries furent frappés par le duc d'Albe les menaça d'une ruine complète, et souleva contre la domination espagnole une partie de la population, qui ouvrit les portes à Louis de Nassau. Celui-ci fut forcé de capituler (1572) avec le duc d'Albe; et les bourgeois, et les artisans soupçonnés d'avoir pris part à la révolte périrent sur le bûcher ou par la hache. Louis XIV fit invêstir Mons par le maréchal de Luxembourg, en 1678. Il l'assiégea de nouveau en 1691, et s'en empara après une énergique défense. Six ans après, cette ville fut rendue à l'Espagne par le traité de Ryswick. Les Français l'occupèrent de nouveau en 1701. Eugène et Marlborough l'assiégèrent en 1709, et la forcèrent à capituler après 24 jours de tranchée ouverte. Par le traité d'Utrecht (1713), elle échut à l'Autriche, qui la perdit après la bataille de Fontenoy, pour la recouvrer en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748. En 1792 et 1794, Mons ouvrit ses portes aux troupes républicaines commandées par Dumouriez, et devint, sous l'Empire, le chef-lieu du département de Jemmapes. — Les anciennes fortifications de cette ville avaient été rasées par ordre de l'empereur Joseph II; elles ont été reconstruites en 1815 sur de nouveaux plans, et on les entretient avec soin. Mons est une des premières places fortes de la Belgique; elle figure un polygone flanqué de quatorze bastions, et ses environs peuvent être inondés à grande distance.

Mons (en flamand *Berghen*), 23 456 habitants, 4242 maisons. Jadis la capitale de l'ancien comté de Hainaut, aujourd'hui chef-lieu de la province de ce nom. Cette ville est divisée par la Trouille (qui fait mouvoir quelques usines et se réunit à la Haine, en dehors des fortifications) en deux parties inégales, dont l'une s'élève sur les pentes d'une colline. Dans les parties basses, le sol est à $31^{m},53$ au-dessus du niveau de la mer, et à $51^{m},12$ dans les parties hautes. Le canal de Condé vient aboutir à la porte de la ville, près de la station du chemin de fer. Mons a plusieurs faubourgs : ceux d'Hâvré, de Nimy et de Bertaimont, sur les routes de Namur, Bruxelles et Maubeuge, sont les plus importants. Les rues sont pour la plupart sinueuses, en pente rapide, mais propres et bien pavées; celles de *Nimy*, du *Lombard* et de la *Chaussée* occupent le premier rang. On compte huit places publiques : la place d'Armes ou Grande-Place, la Place-Verte ou place Saint-Jean, la place Saint-Germain, celle du Petit-Marché, la Croix-Place, la place du Béguinage, la place des Carmélites et la place Claudine.

Mons, siége d'un arrondissement administratif, d'une Cour d'assises, d'un tribunal de première instance, est le chef-lieu de la quatrième division territoriale militaire. Les portes de cette place de guerre se

Digitized by Google

ferment à une heure qui varie selon les saisons. Après cette heure, il faut payer pour entrer. Mons est une ville peu manufacturière, mais c'est le centre d'une grande activité industrielle due à l'exploitation des mines de houille qui l'entourent, et qui emploient près de 30 000 personnes. La majeure partie de cette houille est exportée en France.

« La production houillère a été pendant l'année 1856, pour le bassin du couchant de Mons, de 2 545 213 tonneaux; pour la partie occidentale du bassin du centre, de 551 636 tonneaux : total, pour l'ensemble de l'arrondissement, 3 096 849 tonneaux. — Sur les 2 545 213 tonneaux du couchant de Mons, 2 124 640 tonneaux sont transportés aux rivages pour être expédiés par wagons et par bateaux; il faut donc évaluer à 420 730 tonneaux le total des quantités consommées sur place, par les machines à vapeur des houillères mêmes, par les usines, les fabriques et par la population du *borinage* (*V.* p. 29). — Le transport par chemin de fer a été (1856) : pour la Belgique, de 48 617 tonneaux de houille; pour la France, de 367,110 tonneaux. Le transport par le canal de Mons à Condé a été, pour la France, de 6020 bateaux, portant 1 131 520 tonneaux. » (*Annuaire de l'industrie*, 1858.) — Le salaire moyen d'un ouvrier de Hainaut était, en 1857, de 728 fr. par an.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Église de Sainte-Waudru. — Cette église, le monument le plus remarquable de la ville, est un des plus beaux édifices religieux de style ogival que possède la Belgique. Elle fut élevée sur l'emplacement d'une église, construite elle-même en 1113 sur les débris de l'église primitive, fondée au VIIe siècle, et détruite par l'incendie. Des documents authentiques établissent qu'elle était en pleine reconstruction en 1450 et 1452. « La construction de la nouvelle église, dit M. Schayes, dura plus d'un siècle et demi, car la consécration n'eut lieu qu'en 1582. Le chœur en est la partie la plus ancienne. Les bas côtés ne furent voûtés qu'en 1525, et la grande nef qu'entre les années 1580 et 1589. C'est donc une grave erreur que d'attribuer, comme on l'a fait souvent, le plan de l'église à l'architecte Jean de Thuin, qui mourut en 1556. Cet artiste et son fils ne firent que continuer l'œuvre commencée par un premier architecte dont nous ignorons le nom. » L'élévation de cet édifice, sous clef, est de 24m,56; la longueur du vaisseau, de 108m,60, et sa largeur, de 35m,75. Le chœur, dont les fenêtres resplendissent de vitraux magnifiques, a 32m,71 de longueur, sur une largeur de 10m,60. Ce vaisseau passe pour un chef-d'œuvre de hardiesse, d'élégance et de légèreté : des faisceaux de nervures, partant du sol, s'élancent jusqu'à la voûte sans interruption, vont y former des ogives multipliées ou se perdre dans des culs-de-lampe et dans la galerie qui règne autour de la nef et du chœur. La couleur foncée que le temps a donnée à la pierre de calcaire bleu qui revêt l'intérieur, et les verrières de couleur, qui règnent seulement à partir des transsepts, contribuent à communiquer à cette église un aspect

Digitized by Google

sombre et mystérieux. Cet intérieur ressemble à celui de l'église Saint-Pierre de Louvain, qui a à peu près la même étendue, mais il lui est supérieur au point de vue du caractère religieux. Cette église est malheureusement, comme la plupart des églises de la Belgique, encastrée dans des maisons particulières. Une tour en pierre, plus haute que celle d'Anvers elle-même, devait être élevée au-dessus du grand portail, mais ce projet hardi (dont le plan a été publié en 1844) a été abandonné faute d'argent en 1630, et la tour n'atteint que la hauteur des nefs. On remarquera à l'intérieur les vitraux du chœur; ils représentent : le Crucifiement, Maximilien d'Autriche et Marie de Bourgogne, avec leurs deux fils, Philippe le Beau et François. On signale, outre quelques tableaux de peu de valeur, un autel gothique en pierre, sculpté à jour comme de la dentelle; des bas-reliefs dignes d'intérêt.

Église de Sainte-Élisabeth, — commencée en 1516, sur le plan, dit-on, de sainte Waudru, et terminée en 1588, fut dévastée par un incendie en 1714 et rebâtie sur un autre plan en 1722. Les styles gothique et corinthien y font dans leur rapprochement hybride un mélange d'un effet fâcheux. Cette église, d'ailleurs, ne renferme rien de remarquable.

MONUMENTS CIVILS.

Hôtel de ville. — Cet édifice d'architecture ogivale, construit en 1458, est le principal ornement de la Grande-Place. La façade, percée d'un double rang de fenêtres ogivales en accolade, ne manque pas d'élégance. La toiture est surmontée d'un campanile dont l'exécution date de 1718. Le balcon placé au-dessus de la porte a remplacé, en 1777, une ancienne tribune ogivale. Les niches existant entre les fenêtres ont été dépouillées de leurs statues à la fin du siècle dernier et sont encore vides aujourd'hui; les dais qui les surmontaient ont été supprimés lors de la restauration du monument, en 1823. On signale à l'attention des curieux la serrurerie et le marteau de la porte.

Tour du Beffroi. — Elle fut bâtie en 1662 par les Espagnols, sur les dessins de Le Doux (Louis), élève de F. Duquesnoy, pour remplacer l'ancien beffroi, écroulé en 1661. Cette tour, appelée aussi le *Château*, occupe le sommet de la colline sur laquelle une portion de la ville est assise et domine toute la contrée; elle présente trois étages de différents ordres d'architecture; son couronnement est du plus mauvais style. Ce monument était en réparation au commencement de l'année 1849.

Palais de Justice. — Cet édifice, situé vis-à-vis de l'église Sainte-Élisabeth, est d'une architecture moderne.

Théâtre — (sur la grande place, à dr. de l'hôtel de ville). La façade est d'ordonnance ionique au rez-de-chaussée, et d'ordonnance corinthienne au premier étage.

ÉTABLISSEMENTS DIVERS.

Bibliothèque publique d'environ 14000 vol.; — un collége; — une école des mines; — un *musée*, de création récente; — une académie de dessin; — des *sociétés*: des amis

des sciences, des bibliophiles, de l'harmonie, etc.; — un hospice civil et plusieurs *hôpitaux*.

Mons n'a point d'autres *promenades* que celles du *Petit parc* et de ses remparts plantés d'arbres.

Mons est situé au point de rencontre de plusieurs lignes de chemin de fer :

1° *La ligne de Quiévrain à Bruxelles*, dont la description fait l'objet de cette route 8. — Sur cette ligne elle correspond, par les embranchements de Jurbise et d'Ath, avec Tournai, Courtrai, Bruges et Ostende et avec Alost, Gand et Anvers;

2° *La ligne de Mons à Hautmont* (France), près de Maubeuge (*V.* R. 58);

3° *La ligne de Mons à Manage* (*V.* R. 55).

Par cette dernière ligne elle correspond : d'une part avec Nivelles, Ottignies, Louvain, Malines, et de l'autre, avec Charleroi, Namur et Liége.

ENVIRONS DE MONS.

Malplaquet — (5 kil. S. de Mons), village célèbre près duquel se livra, le 11 septembre 1709, une bataille sanglante entre Villars et les alliés commandés par le prince Eugène et Marlborough. Villars et le prince Eugène y furent blessés. Le maréchal de Boufflers prit le commandement quand Villars dut se retirer. L'armée française, composée de milices mal habillées et mal approvisionnées, fut forcée dans les retranchements, où Villars avait eu le tort d'attendre l'ennemi; elle dut céder le champ de bataille, et se retira en bon ordre. Sur 25 000 morts les alliés en perdirent 17 000.

Le Rœulx — (13 kil. de Mons, sur la route de Nivelles). V. de 2946 hab. — Érigé en comté par Charles-Quint, c'était une des six pairies du Hainaut; il appartient depuis plusieurs siècles à l'illustre famille de Croy. Le château du Rœulx, un des plus remarquables de la Belgique, date de deux époques différentes. La façade principale a été rebâtie vers 1760; la façade opposée, très-antique, ornée de tours élevées et d'un dôme qui couvre la chapelle, donne sur un beau parc planté à l'anglaise.

SUITE DE LA ROUTE DE QUIÉVRAIN A BRUXELLES.

Au delà de Mons le chemin de fer, changeant de direction, décrit une grande courbe pour gagner Jurbise. On aperçoit à gauche le clocher de *Ghlin;* mais bientôt le chemin de fer traverse dans une tranchée de plusieurs mètres de profondeur, le bois de Ghlin; la tranchée a près de 20 mètres à la traversée de la butte dite les *Aimonds*. — On arrive à la station de Jurbise (12 kil. de Mons, 49 de Bruxelles).

49 kil. *Jurbise*, — 950 hab. — Cette station a de l'importance parce qu'elle se trouve au croisement de trois lignes de chemins de fer, se dirigeant : 1° sur Mons; 2° sur Braine-le-Comte et Bruxelles; 3° sur Ath.

En sortant de Jurbise on aperçoit à droite le clocher de *Masnuy-Saint-Jean*, et plus loin à gauche celui de *Masnuy-Saint-Pierre;* on passe ensuite sous un viaduc et on

Digitized by Google

s'engage encore dans quelques tranchées ; on passe de nouveau sous un viaduc et on arrive à la station de :

36 kil. *Soignies*, —V. de 6646 hab. agréablement située, à gauche de la station, sur la *Senne*, rivière qui prend naissance à quelque distance, au S. E., et va passer à Bruxelles. — On pense que le berceau de cette ville fut un monastère fondé au milieu du VII^e siècle par Maldegoire, époux de Waudru, qui prit le nom de Vincent. Baudouin le Bâtisseur, entoura Soignies de remparts de terre en 1150; le duc Albert, régent du Hainaut, la fit ceindre de murailles. Le monastère de Saint-Vincent ayant été détruit par les Normands fut rétablie par saint Brunon, archevêque de Cologne. L'*Église de Saint-Vincent*, reconstruite par lui en 965, mais qui ne fut probablement achevée que dans le courant du XI^e siècle, est un monument de la ville qui mérite d'attirer l'attention. « Elle est du petit nombre des églises de cette époque, dont l'architecture, tant intérieure qu'extérieure, n'ait pas été dénaturée par des travaux de restauration. L'extérieur a conservé son type primitif. Toutefois la flèche polygonale qui couronne la tour carrée placée au point d'intersection des transsepts est, ainsi que celle de la tour bâtie en tête des nefs, d'une construciion assez moderne. L'intérieur est à croix latine, et à trois nefs. Les transsepts et le chœur sont terminés par des murs plats; ils paraissent être les parties les plus anciennes de l'édifice; et ils ont moins d'élévation que le reste de l'église, particularité que l'on observe dans beaucoup d'églises Romanes. » Les stalles en bois sculpté sont un beau travail du commencement du XVII^e siècle. — L'exploitation de carrières de pierre à bâtir, d'un calcaire gris bleuâtre d'un grain très-fin, est la principale industrie de la localité. Les carrières les plus célèbres sont celles des *Ecaussines*, commune à 2 lieues de Soignies; c'est avec cette pierre que sont construits les monuments publics et les parties saillantes des façades des maisons à Bruxelles.

A 8 kil. au N. de Soignies et à 7 kil d'Enghien est *Steenkerque*, où se livra, le 3 août 1692, la bataille dans laquelle les Français, commandés par le maréchal de Luxembourg et le marquis de Boufflers, défirent les alliés sous les ordres de Guillaume III, roi d'Angleterre. Le duc de Chartres, depuis régent et encore enfant, chargea à la tête de la maison du roi et fut blessé.

De Soignies à Braine-le-Comte, l'aspect du pays est monotone. A moitié distance le chemin traverse une tranchée profonde ; aux approches de Braine-le-Comte, il est côtoyé à droite par la ligne du chemin de fer venant de Manage.

30 kil. **Braine-le-Comte**, — V. de 5725 hab., à gauche de la station. Au XII^e siècle, Braine, devenue la propriété de Baudouin le Bâtisseur, changea son nom de Braine-la-Villotte en celui de Braine-le-Comte. Brûlée en 1424 par les Brabançons, en 1583 par les confédérés belges soulevés contre les Espagnols, elle forme maintenant un foyer d'industrie où l'on brasse de l'excellente bière, où l'on s'occupe de tissage,

Digitized by Google

de filature et de teinture. L'église paroissiale est du XIVe siècle.

A quelque distance au delà de Braine-le-Comte on entre dans un *tunnel* de 550 mètres. On aperçoit ensuite à droite le clocher d'*Hennuyères;* à très-peu de distance, à gauche, les maisons sur la hauteur qui bordent la route de Bruxelles à Mons, forment le village de *la Genette*, où mourut, en exil, le poëte J. B. Rousseau, le 17 mars 1741. — Un peu au delà on entre dans la province du BRABANT.

20 kil. *Tubise*, 2791 hab.

17 kil. *Lembecq*, 2582 hab.

Un peu avant d'arriver à la station de Hal, on traverse le canal de Bruxelles à Charleroi.

14 kil. **Hal**, — 7 482 hab. Cette ville possède une jolie église ogivale commencée en 1341 et terminée en 1409. Rien de plus gracieux que la décoration du chœur et son magnifique triforium, sorte de broderie en pierre. Les fonds baptismaux présentent une disposition très-originale ; ils sont en cuivre et ciselés avec délicatesse. On y lit cette inscription : *Ces fons fist Willaume le Fevre, fondeur à Tournay, l'an* M CCCC XLVI. On signale aussi au grand autel un retable en albâtre fait en 1533 par Jean Mone, sculpteur de Charles-Quint, et un petit monument en marbre noir, élevé au dauphin de France, fils de Louis XI, décédé en 1460. Il représente un enfant couché et porte cette inscription : *Hic jacet Joachimus, Galliæ Delphinus, Ludovici* XI *filius, qui obiit circa annum* MCCCCLX — L'image miraculeuse de la Vierge de Hal, à qui le savant Juste-Lipse a consacré tout un volume (qui lui valut les dérisions des protestants), attire chaque année, dans cette église, d'innombrables pèlerins... C'est une petite statue de bois qui passe pour avoir appartenu à sainte Élisabeth de Hongrie, et qui, arrivée, de main en main, à la comtesse Alix, épouse de Jean d'Avesnes, fut placée à Hal par cette princesse dans les premières années du XIVe siècle. Selon une tradition populaire, la sainte vierge aurait, pendant un siége, recueilli dans sa robe les boulets qui tombaient dans la ville! Ces boulets sont conservés, sous une des portes de l'église, dans une caisse grillée.

En partant de Hal, le chemin de de fer côtoie la Senne, comprise entre le railway et le canal de Charleroi ; il laisse à droite les villages de Buysinghen et plus loin de Huysinghen, puis il traverse la Senne au moment où il atteint la petite station de :

10 kil. *Loth*, — 4994 hab. — Entre cette station et la suivante le chemin de fer côtoie complétement le canal. Les fabriques, les hautes cheminées se multiplient.

7 kil. *Ruysbroeck*, — 977 hab. Au nom de ce village se rattache le souvenir du voyageur Guillaume de Rubruquis ou Van Ruysbroeck, franciscain, que le roi saint Louis envoya comme ambassadeur au kan des Tartares et de l'architecte Jehan Van Ruysbroeck, auquel on doit la construction de la flèche de Bruxelles.

Au delà de Ruysbroeck, le canal s'écarte un peu sur la g. du chemin de fer. On franchit de nouveau la Senne et on arrive à la station de :

4 kil. *Forest* (Worst), — dont le joli village (1469 hab.) et les alentours pittoresques servent de but de promenade aux habitants de Bruxelles. (V. p. 95).

Digitized by Google

La Senne continue à côtoyer à à quelque distance à g. le chemin de fer ; à dr. et à g. s'étendent de riches prairies. En approchant de Bruxelles on laisse à g. le village d'*Anderlecht* (4 kil.), et un peu plus loin celui de *Cureghem*, 2885 hab. dont la tour se dessine à l'horizon.

Enfin la capitale de la Belgique elle-même développe l'amphithéâtre étendu de ses édifices, que dominent la tour Sainte-Gudule, et la flèche aérienne de l'hôtel de ville.

Le débarcadère du Midi, où le convoi s'arrête, est situé dans la partie basse de la ville, habitée par le petit commerce. Le voyageur qui veut séjourner trouve dans la cour de la gare des *omnibus* ou de petites voitures dites *vigilantes* pour le transporter lui et ses bagages à l'hôtel où il veut descendre ; s'il veut se diriger immédiatement soit sur Gand, Bruges et Ostende, soit sur Malines et Anvers, soit sur Louvain, Liége et Cologne, il doit se rendre à l'embarcadère du Nord, situé à l'extrémité opposée. Il peut faire ce trajet soit en *vigilante*, soit dans un omnibus spécial qui transporte le voyageur (le bagage ordinaire compris) pour 75 c.

N. B. Il est à désirer que le gouvernement belge consente à relier le chemin de fer du Sud à celui du Nord, de manière à faire disparaître la nécessité de ce transbordement préjudiciable au commerce et importun aux voyageurs.

ROUTE 9.

BRUXELLES.

Bruxelles (en flamand : Brussel), — capitale de la Belgique. (Par chemin de fer, 253 kil. de Paris; 236 kil. de Calais; 125 kil. d'Ostende; 58 kil. de Gand; 44 kil. d'Anvers ; 139 kil. de Rotterdam; 114 kil. de Liége; 191 kil. d'Arlon.) — *Altitude* (Boulevard près de l'Observatoire), 52 mèt. 8. — 163490 habitants (au 31 décembre 1858). — 16 843 maisons.

HÔTELS principaux :

Haute ville (dans le voisinage du parc) : *Hôtels : de Belle-Vue* (1er ordre), place Royale, 9; — *de Flandre* (1er ordre), place Royale, 7; — *de l'Europe* (1er ordre), place Royale, 1 ; — *de France* (1er ordre), montagne du Parc, 2, 4, 6; en face de l'entrée du parc; — *de la Régence*, rue de la Régence, 2; — *de Windsor*, rue de la Régence, 14; — *de la Grande-Bretagne*, montagne de la Cour, 94.

Au centre de la ville :

Hôtels : de Suède (1er ordre), rue de l'Évêque, 33; — *de l'Univers* (1er ordre), rue Neuve, 38; — *de Hollande* (1er ordre), rue de la Putterie, 61; — *de Saxe*, rue Neuve, 79; — *de Brabant*, Marché-aux-Charbons, 30; — *de Tirlemont*, petite rue de l'Écuyer, 3; — *du Grand-Monarque*, rue des Fripiers, 17; — *de la Poste*, rue Fossé-aux-Loups, 48; — *Royal*, rue Fossé-aux-Loups, 22; — *des Pays-Bas*, rue de l'Hôpital, 16; — *de la Campine*, Marché-aux-Poulets, 17; — *de Groenendael*, rue Nuit-et-Jour, 1; — *du Grand-Café*, rue des Éperonniers, 26; — *du Miroir*, rue de la Montagne; — *du Canal de Louvain*, Marché-aux-Peaux, 11. — Outre les hôtels qui précèdent, il y en a encore un grand nombre de troisième ordre. — La plupart des grands estaminets peuvent aussi loger des voyageurs; on y paye les chambres 1 fr.

RESTAURANTS : — Allard, successeur de *Dubos*, rue Fossé-aux-Loups, 69; *Dubost* frères, rue de la Putterie, 23; *Lantoine* (*Rocher de Cancale*), rue Royale, 40, vis-à-vis du parc; *les trois frères Provençaux*, rue de l'Écuyer, 15-17; le *Café de Foy*, Galerie du Roi, 7. — Taverne du prince de Galles, rue Villa Hermosa, tenant à la rue de la Montagne de la Cour. Cuisine et bières anglaises.

CAFÉS : — *des Mille Colonnes*, place de la Monnaie, vis-à-vis du Grand-Théâtre; *Suisse*, place de la Monnaie; *des Trois Suisses*, rue des Princes, 10; *de l'Europe*, rue Longue de l'Écuyer (prix modérés, — journaux français); *café Royal*, place Royale; — *Wauxhall* (*Velloni*), au parc; on y prend les glaces dans l'été.

Digitized by Google

Itineraire de la Belgique par A. J. DU PAYS.

LÉGENDE

Églises

1	du Béguinage (St Jean Bapte)	F	II
2	Ste Catherine .	E	II
3	Ste Gudule .	E	IV
4	St Jacques sur Caudenberg	D	V
5	St Joseph .	D	VI
6	des Minimes	C	IV
7	Notre Dame de bon secours	D	III
8	______ de la Chapelle	C	III
9	______ du Finistère	F	III
10	______ des Victoires du Sablon	C	IV

Edifices Publics

11	Hôtel de Ville	E	III
12	Palais de la Nation	E	V
13	______ du Roi	D	V
14	______ du Pce héréditaire	D	V
15	______ de l'Industrie et Bibliothèque	D	IV
16	Musée :	D	IV
17	______ des armures	A	III
18	Observatoire	G	V
19	Prison des Petits Carmes	C	V
20	Gd Théâtre de la Monnaie.	E	III
21	Théâtre St Hubert	E	III
22	______ du Vaudeville	E	III
23	______ du Parc	E	V
24	______ des Variétés		
25	______ des Nouveautés	G	III
26	Hôtel du Duc d'Aremberg	C	IV
27	Etabt Géogque de M. Vander Maelen	F	I
28	Musée Wiertz	D	VII
29	Galeries St Hubert	E	III
30	Manneken Pis	D	III
31	Poste aux Lettres	E	IV
32	Jardin Botanique	G	IV

Places

33	des Barricades	F	V
34	et (Colonne) du Congrès	F	IV V
35	de l'Hôtel de Ville (Grand' Place)	E	III
36	St Gery	E	II
37	St Jean	D	III
38	et (Monumt) des Martyrs.	F	III
39	de la Monnaie	E	III
40	Royale	D	IV
41	du Petit Sablon	C	IV

Dressé par A. H. Dufour.

L. HACHETTE & Cie Editeurs Paris.

Gravé par E. Lefèvre Ecrit par Langevin.

Metres
1000

Estaminets (v. p. 47). Il y a des estaminets pour ainsi dire dans toutes les rues; l'Almanach du commerce en indique plus de 400. Outre les bières de Bruxelles, de Louvain, de Diest, quelques estaminets commencent, depuis quelque temps, à débiter de la bière de Bavière. (V. p. 47.)

Patissiers : — Le plus renommé est *Marchal*, rue des Fripiers, 53, près de la place du Grand-Théâtre. — Il y a des pâtissiers et des *marchands de comestibles* dans les rues les plus fréquentées entre les places du Grand-Théâtre, de l'Hôtel-de-Ville et Royale.

Bains : — *Saint-Sauveur*, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 33; *Léopold*, rue des Trois-Têtes, 8 (école de natation); *de la Fontaine*, rue de la Fontaine, 8 (école de natation).

Théâtres : — *Théâtre Royal de la Monnaie*, ou Grand-Théâtre (place de la Monnaie); on y joue l'opéra, l'opéra-comique et le ballet (v. p. 83). Prix des places: balcons, stalles, premières loges, 5 fr.; deuxièmes loges, 4 fr.; rez-de-chaussée et parquet, 3 fr. 50 c.; troisièmes loges, 2 fr. 15 c.; quatrièmes loges et parterre, 1 fr. 50 c.

Théâtre Royal de Saint-Hubert — (aux galeries Saint-Hubert), ouvert le 19 juin 1847. Ce théâtre est en faveur. On y joue le drame, la comédie et le vaudeville. Prix des places : galerie 4 fr.; parquet, 3 fr.; parterre, 2 fr.

Théâtre des Nouveautés — (faubourg de Laeken, près du boulevard d'Anvers, au bord de la Senne), ouvert en 1844. — On y joue rarement.

Théâtre des Variétés amusantes — (salle Van Dyck, porte de Laeken), opéras comiques et vaudevilles.

Théâtre du Vaudeville — (rue de l'Évêque), inauguré le 1er février 1845. Vaudevilles.

Théâtre Royal du Parc — (au Parc et rue de la Loi). On y joue des pièces en langue flamande.

Casino des galeries Saint-Hubert. — On y joue de petits opéras comiques. — Tous les soirs, concert vocal et instrumental : entrée, 50 centimes.

Libraires : — *Bruyland*, place Saint-Jean, 12, éditeur; *Claasens*, rue de la Madeleine, 88 (langues étrangères); *Decq*, rue de la Madeleine, 9 (sciences); *Flatau*, Montagne de la Cour, 75 (lang. étrang.); *Goemaere*, rue de la Montagne, 52 (piété); *Hetzel*, rue de Brabant, 156: *Kiessling*, Montagne de la Cour, 26 (lang. étrang.); *Meline, Cans et Cie*, boulevard Waterloo, 35 (éditeurs); *Office de publicité*, Montagne de la Cour, 39; *Muquardt*, rue Royale, 2 (langues étrang.); *Perichon*, rue de la Montagne, 26 (commission.); *Rozez*, rue de la Madeleine, 87 (nouveautés); *Schnée*, impasse du Parc (éditeur); *Em. Tarlier*, rue de la Montagne-aux-Herbes-Potagères (libr. agricole); *Tarride*, rue de l'Écuyer, 8 (éducation); *Tircher*, rue de l'Étuve, 20 (libr. médicale).

Geruzet, éditeur d'estampes, rue de l'Écuyer, 27.

Principaux fabricants de dentelles : — Ferd. Washer, rue du Marais, 84; Seclet Vancutsem, rue Neuve, 89; Brunfant Carniaux, rue de la Ligne, 32; Claes Vandenkerckhove, rue d'Aremberg, 13; H. J. Dejardin Claes, rue du Parchemin, 2; L. Robyt sœurs, rue de l'Écuyer, 45; Albert Delehaye, place des Nations, 13; Vandermissen aîné, place de la Chancellerie, 7; Streel, rue Fossé-aux-Loups, 74; Mme Émilie Guioth, rue du Chasseur, 5; Mmes Marie Carpentier sœurs, rue d'Accolay, 18.

Les magasins les plus riches, les plus belles boutiques pour le détail sont situés dans les rues de la Montagne de la Cour et de la Madeleine.

Bureaux diplomatiques : — *Angleterre*, rue des Arts, 41. — *Autriche*, rue de l'Astronomie, 11. — *Bavière*, rue Montoyer, 29. — *Brésil*, hôtel Cluysenaer. — *Danemark*, boulevard de l'Observatoire, 33. — *Espagne*, boulevard de Waterloo, 53. — *États-Romains*, rue Montoyer, 32. — *États-Unis*, rue Marnix, 18. — *France*, rue de la Loi, 5. — *Mexique*, rue du Pépin, 14. — *Naples et Sicile*, rue Ducale, 1. — *Pays-Bas*, rue Ducale, 59. — *Portugal*, chaussée de Louvain, 1. — *Prusse*, hôtel de Bellevue. — *Russie*, rue de Namur, 64. — *Sardaigne*, rue Montoyer, 24. — *Saxe*, rue du Lombard, 11 bis. — *Suède et Norvège*, rue Royale, 142. — *Suisse*, rue du

Digitized by Google

Bois Sauvage, 3. — *Turquie*, rue du Commerce, 65. — *Wurtemberg*, rue du Midi, 38.

BANQUIERS : — MM. A. J. Adam, Montagne-aux-Herbes-Potagères, 29. — Adnet, rue Belliard, 54. — Benoidt, quai aux Pierres de Taille, 8. — Benoit-Spitaels, rue des Hirondelles, 9. — Bischoffshein, boulevard de l'Observatoire, 49. — Borremans, rue de Laeken, 80. — Brugmann fils, rue d'Arenberg, 9. — Caillet jeune, rue d'Arenberg, 9 bis. — Cassel et Cie, Fossé-aux-Loups, 81. — De Coghen (le comte), rue du Pont-Neuf, 44. — Delloye-Tiberghien, rue des Longs Chariots, 9. — Demoors, rue Neuve, 83. — Emérique, rue de Laeken, 67. — Eylenbosh, Fossé-aux-Loups, 37. — Huens, rue des Hirondelles, 24. — Maertens, rue des Arts, 15. — Matthieu, rue de la Chancellerie, 1. — Nieuwenhuys, Borremans et Couteaux, rue Fossé-aux-Loups, 64. — Oppenheim (Joseph), rue Neuve, 43. — Rahlenbeck et Cie, rue du Lombard, 11. — Rey frères, rue de la Montagne, 71. — Richtenberger, représentant la maison Rothschild frères, rue de l'Évêque, 33. — Salter et Bigwood, rue Royale, 8. — Spitaels, rue des Hirondelles, 19. — Ullmann, rue d'Arenberg, 11. — Van den Eynde, rue de la Braie, 28. — Van Humbeek, Rempart des Moines, 12-14. — Wachter, rue du Midi, 38. — Weverbergh frères, rue du Lombard, 15. — Yates, Montagne de la Cour, 80.

CHANGEURS DE MONNAIES : — Aerens, Montagne de la Cour, 75. — Bovens, rue Neuve, 2. — Decraene, rue des Fripiers, 37. — Deporre, coin de la rue des Fripiers, 48. — Devis, rue Neuve, 88. — Hardi, rue du Chasseur, 8. — Hartog, rue du Finisterre, 9. — Hettemas et Michez, rue des Fripiers, 38. — Mme Lecapitaine-Piet, Marché-aux-Herbes, 111. — Messel, rue de la Madeleine, 56. — Messel (S.), rue des Fripiers, 45. — Samuel, Montagne de la Cour, 7. — Saint-Paul, rue des Fripiers, 6. — Uytborck, Montagne de la Cour, 74. — Van Wanbeke, rue de la Madeleine, 68. — Yates, Montagne de la Cour, 80.

POSTE AUX LETTRES, — *bureau central*, rue de la Montagne, 82, près de la cathédrale (Sainte-Gudule). Les bureaux de l'affranchissement et de la distribution des lettres, *poste restante*, sont ouverts de 6 h. du matin à 8 h. du soir. — Le prix de l'*affranchissement* d'une lettre pour la France est de 40 cent.

Bureau annexe, rue de la Pépinière (porte de Namur), 2.

Boîtes secondaires : portes de Léopold, de Louvain, de Schaerbeek, de Cologne, de Laeken, du Rivage, de Flandre, de Ninove, d'Anderlecht, de Hal, de Namur ; — Stations du Midi ; du Nord ; — Rue Royale (ministère de la guerre) ; Grand'-Place (hôtel de ville) ; place Royale (ministère des travaux publics) ; place du Petit-Sablon ; place de la Monnaie ; galeries Saint-Hubert ; place du Palais-de-Justice.

TÉLÉGRAPHES. — *Taxe de la dépêche de 20 mots (adresse comprise), à dater du 1er février 1859, de Bruxelles pour :*

Anvers, Gand, Liége, Mons. . .	fr.	1 50
Ostende, Verviers, Arlon		3 »
Paris, Cologne, Amsterdam . .		4 50
Le Havre, Dusseldorf.		6 »
Lyon, Nantes, Francfort-sur-Mein.		7 50
Marseille, Hambourg		9 »
Angleterre, Écosse, Irlande (tous les bureaux)		9 »
Berlin, Prague, Milan		10 50
Vienne, Trieste, Venise.		12 »

Moitié de la taxe en sus pour chaque dizaine de mots au-dessus de vingt.

STATIONS DES CHEMINS DE FER : *du Midi* (Mons, *Douai*, *Lille*, *Paris*), place Rouppe ; — *du Nord* (Malines, Anvers, Gand, Ostende), place des Nations, près du boulevard du Jardin Botanique ; — *du Luxembourg* (Namur, Liége, Arlon), au quartier Léopold. — On trouve à la station des omnibus et des voitures de place.

OMNIBUS : Prix du transport des voyageurs depuis la station jusqu'à l'hôtel : 50 cent. ; avec le bagage, 75 cent. — Un omnibus transporte les voyayeurs, qui ne font que traverser Bruxelles, de la station du Midi à celle du Nord, et *vice versa*, prix : 75 cent., bagage compris.

Digitized by Google

VOITURES DE PLACE (FIACRES, VIGILANTES).

Tarif du prix des courses :

COURSES.	DE 6 HEURES DU MATIN à 11 heures du soir.		DE 11 HEURES DU SOIR à 6 heures du matin.	
	Voitures à un cheval.	Voitures à deux chevaux.	Voitures à un cheval.	Voitures à deux chevaux.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Pour chaque course dans l'intérieur de la ville, y compris le quartier Léopold et les chemins de ronde, ainsi qu'aux stations des chemins de fer.	1 »	1 50	2 »	2 50
Pour la première heure.	1 50	2 »	2 50	3 »
Pour chaque demi-heure en plus.	» 50	» 75	1 »	1 50
Pour une course dans les faubourgs, au delà des chemins de ronde et en deçà de l'enceinte des premières barrières.	1 25	2 50	2 50	3 50

POUR UNE PROMENADE à l'Allée-Verte.	VOITURE à un cheval.	VOITURE à deux Chevaux.
	fr. c.	fr. c.
La première heure.	2 »	3 »
Chaque demi-heure suivante.	1 »	1 50

Extrait du règlement du 14 juin 1858 :

Art. 43. Les prix des courses au delà des premières barrières seront réglés de gré à gré.

Art. 44. Il est défendu aux cochers des voitures de place de rien demander au delà des prix fixés ; il n'ont pas droit d'exiger des gratifications ou pourboires.

Art. 45. Tout cocher qui, dans une course, aura été detourné de son chemin par la volonté de la personne qui l'emploiera, sera censé avoir été pris à l'heure et sera payé en conséquence. Il en sera de même lorsqu'un cocher, pris sans explication, fera plusieurs courses.

Art. 46. Le cocher qui, sans être détourné de son chemin, sera invité à déposer en route une ou plusieurs personnes, n'aura droit qu'au prix de la course.

Art. 47. Tout cocher pris avant onze heures du soir et qui arrivera à sa destination après onze heures du soir, n'aura droit qu'au prix du tarif du jour,

Digitized by Google

mais seulement pour la première course ou la première heure.

Art. 27. Les cochers ne peuvent être contraints à recevoir dans leurs voitures plus de 3 personnes, lorsque la voiture est à un cheval, et plus de 4 et un enfant, lorsqu'elle est à deux chevaux.

Art. 29. Il est enjoint aux cochers de se comporter avec honnêteté et déférence envers le public. Toute impolitesse, tout acte de grossièreté de leur part sera sévèrement réprimé.

En cas de contestation entre le cocher et les personnes qui l'emploient, le cocher ne pourra refuser de conduire celles-ci au bureau de police le plus voisin, si elles le demandent. Aucune rétribution n'est due pour cette course, s'il est reconnu que la réclamation du cocher est non fondée.

Art. 31. Il est défendu aux cochers : De fumer lorsqu'ils conduisent leurs voitures.

CORRESPONDANCE DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Bruxelles

N. B. Les localités où se trouve une station de chemin de fer sont indiquées par un astérique.

* *Alost* — (A St.-Christophe, rue des Chartreux, 28.) : départ, 4 h. soir ; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. — De jour à l'autre.

Id. — (Hôtel de la Rasière, marché aux grains, 5) : départ 5 h. s.; trajet 3 h.; prix, 1 f. — De jour à l'autre.

Anderlecht. — (hôtel de Cologne, rue de la Fourche, 13) : départ, 11 h. 30 mat.; 4, h., 9 h. 30 s.; trajet, 30 min.; prix, 1 fr. — *Omnibus*, dimanche excepté.

Id. — (*Id.*) Départ 11 h. 30 mat. : 4 h., 10 h. soir; trajet, 30 m.; prix, 50 c. — *Omnibus* le dimanche.

Assche — (A St.-Christophe) : départ, 3 h. 30 soir; trajet, 1 h. 30; prix, 1 fr. — Lundis, merc., vend.

Id. — (*Id.*) Départ, 4 h. s.; trajet, 1 h. 45; prix, 1 fr. — De jour à l'autre.

Id. — (Hôtel de Dunkerque, marché aux poulets, 44) : départ, 5 h. s.; trajet, 1 h. 30; prix, 1 fr. — Merc., vend., dimanches.

Id. — (Hôtel de la Rasière) : départ 5 h. s.; trajet, 1 h. 45; prix, 1 fr.

Braine-l'Alleud — (A St-Christophe) : départ, 4 h. s.; trajet, 3 h. 30; prix, 1 fr. 50. — Les dimanches exceptés.

Caleroet — (Au duc Jean, rue de la Putterie 42) : départ, 9 h. mat.; 1; 4 15; 8 45 s.; trajet, 1 h.; prix, 50 c. — *Omnibus*, du 1er mai au 31 août.

Id. — (*Id.* Départ, 9 h. mat.; 1; 4 15; 7 15 s.; trajet, 1 h.; prix, 50 c. — *Omnibus*, septembre et octobre.

Cortenberg — (Hôtel du canal de Louvain, marché aux peaux 11) : départ, 6 h. 30 mat.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. 20.

Isque — (Hôtel de la Couronne d'Espagne, vieille halle aux blés, 12) : départ, 3 h. 30 s.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. 25.

Laeken — (Rue au Beurre, 7) : départ, 9; 11 mat.; 3; 5; 7; 9 s.; trajet, 15 m. prix, 35 c. — *Omnibus*.

Lebbeke — (A St.-Christophe) : départ, 3 h. 30 s.; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. 50. — Lundis, merc., vend.

* *Louvain* — (Hôtel du canal de Louvain) : départ, 6 h. 30 mat.; trajet, 3 h. 30; prix, 1 fr. 80.

Mercktem — (Hôtels des trois Chandeliers, vieux marché aux grains, 6) : départ, 4 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. 20. — Lundis, merc., sam., par Laeken, Meysse et Wolwerthem.

Id. — (*Id.*) Départ, 4 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 1 1 fr. 20. — Jeudis et vend., par Wemmel Osselt et Brusseghem

* *Termonde* — (Hôtel de Dunkerque) : départ, 5 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. 50 c. Mercredis, vend., dimanches.

Waterloo, *Mont-Saint-Jean* — (Hôtel de l'Univers, rue Neuve, 38) : départ, 9 h. mat.; trajet, 2 h.; prix, 5 fr. — Retour compris, du 1er juin au 3 sept.

Id. — (Hôtel de Saxe, rue Neuve, 79) : départ, 10 h. mat.; trajet, 2 h.; prix, 5 fr. — Retour compris, du 25 avril au 1er nov.

Waterloo — (A St.-Christophe) : départ. 4 h. s.; trajet, 2 h. 30; prix, 1 fr. — Les dimanches exceptés.

* *Wavre* — (Hôtel de la Couronne d'Es-

Digitized by Google

pagne) ; départ, 3 h. 30 s.; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. 50.

FÊTES POPULAIRES : La Kermesse, à la fin de juillet; et la fête anniversaire de la Révolution (les 23, 24, 25, 26 septembre).

Principales curiosités de Bruxelles. Églises : Sainte-Gudule (p. 58); Saint-Jacques-sur-Caudenberg (p. 60); du Sablon (p. 61); l'hôtel de ville (p. 64); le palais du roi (65); le palais de la Nation (p. 66); le parc (p. 90); le musée (p. 67); le palais de l'Industrie (p. 67); le musée des Armures (p. 81); le Jardin botanique (p. 83); le Jardin zoologique (p. 83); l'hôtel et la galerie du duc d'Arenberg (p. 84); atelier de M. Wiertz (p. 89); établissement géographique de M. Vander Maelen (p. 89); maisons de la place de l'Hôtel-de-Ville (p. 53); places des Martyrs (p. 55); la colonne du Congrès (p. 50); le manneken-pis (p. 57); les galeries Saint-Hubert (p. 52).

HISTOIRE DE BRUXELLES.

La plus ancienne mention de Bruxelles [1] paraît remonter au commencement du VII^e siècle. S. Géry ou Gaugerie y bâtit une chapelle dans l'île qui garde encore aujourd'hui son nom. C'est l'époque où apparaissent à la fois Gand, Bruges, Anvers, Louvain et Malines. Elle est citée également à l'occasion de S. Vindicien, évêque de Cambrai, qui y mourut en 712. Quels qu'aient été ses premiers développements, déjà en 1044 ils étaient tels que l'enceinte de murs dont elle fut alors entourée, et dont le tracé est connu, peut être estimée à 4000 mètres. Charles de France, duc de Lorraine et fils de Louis d'Outremer, se fit construire un château dans l'île de S.-Géry; c'est lui qui fit transférer en 980 le corps de sainte Gudule. Un peu plus tard les comtes de Louvain, de qui Bruxelles relevait, abandonnèrent ce château bâti sur les bords de la Senne, pour un manoir bâti sur la colline en un lieu dit Coudenberg ou Froid-Mont.

Sept lignages ou groupes de familles de la bourgeoisie se partageaient le gouvernement de Bruxelles. Une de ces familles portait ce même nom de Coudenberghe, que nous venons de citer et qui se retrouve encore aujourd'hui dans la désignation d'une église (*V.* p. 60). Mais de nouvelles familles purent sans doute s'associer facilement à cette aristocratie, car on trouve les noms de plus de 400 familles parmi les magistrats de Bruxelles pendant les cinq premiers siècles. La classe ouvrière, divisée en métiers, formait, sous le nom de commun, une sorte de deuxième ordre, qui obtint successivement des concessions, puis à mesure que ses forces s'augmentaient, réclama à son tour sa part de franchises. Les tisserands et les foulons formaient les corporations les plus importantes. Chaque métier s'imposait à son gré des taxes, et eut dès lors ses chefs, son patron, son autel, sa bannière, son lieu d'assemblée. Non content des avantages obtenus, les métiers voulurent abolir toute inégalité. Ils prirent les armes au commencement du XIV^e s. et marchèrent contre le duc Jean II; mais ils furent vaincus par la noblesse, et privés pendant quelque temps de leurs priviléges. Plus tard, à la suite d'une émeute, le commun fut réor-

1. L'étymologie du nom de Bruxelles est livrée aux interprétations les plus diverses. Ce nom est écrit dans les anciennes chartes : *Brosella, Brusola, Brussella, Brussellia, Brucsella, Bruolisela.* On le fait venir de *Broeckselen*, pont de la Senne; de *Brockselle*, chapelle bâtie près de ce pont; de *Bruysel*, nid de cygne, etc.

ganisé (1421) et divisé en neuf *Nations*. « Leurs doyens composèrent depuis lors l'arrière-conseil de la ville et furent consultés dans toutes les affaires importantes. Ils en référaient à leurs corporations, dont le vote décidait. Les nations étaient aussi organisées en milice. Outre cette bourgeoisie armée, qui formait la landwehr des villes, il existait aussi des confréries militaires, appelées *Gilden* ou *Gulden* (serments). »

L'enceinte de Bruxelles était débordée avant le milieu du XII^{e} siècle par la population qui de jour en jour s'établissait hors de la ville. Les armuriers wallons occupaient un vaste espace qui est devenu le quartier du Sablon. Bruxelles rivalisait avec Gand pour la fabrique des draps. « Le quartier voisin de la porte d'Anderlecht et toute la paroisse de la chapelle étaient presque en entier peuplés, le premier de foulons, la seconde de tisserands et de blanchisseurs. » Les drapiers flamands étaient venus s'établir à côté des drapiers wallons; les tanneurs occupaient une rue à laquelle ils ont laissé leur nom. Pendant que le sud de la ville se couvrait de maisons, des monastères, le grand Béguinage, fondé en 1250, occupaient la partie occidentale de la ville.

Après une défaite, à la suite de laquelle les Flamands qui les avaient vaincus entrèrent dans la ville, les habitants de Bruxelles se décidèrent à entourer la ville et les faubourgs d'une enceinte fortifiée, formée d'un large fossé, d'un mur percé de sept portes et garni de 74 tourelles. Cette nouvelle enceinte, commencée en 1357 et terminée en 1379, avait à peu près le même parcours que les boulevards actuels. En 1360, les rues de Bruxelles furent ensanglantées par une sédition des bouchers, des tisserands et des foulons, réprimée par les patriciens. En 1370, un grand nombre de juifs, sur l'accusation qu'un d'entre eux avait poignardé des hosties (*V.* p. 59), furent livrés aux supplices. Malgré les guerres avec l'étranger et les discordes civiles, Bruxelles continuait à développer sa prospérité, lorsqu'en 1405 un incendie détruisit 2000 maisons et 1400 métiers de tisserands. C'est en 1421 que les habitants conquirent une constitution municipale, qui porta un coup terrible aux patriciens, et dont les bases se sont maintenues jusqu'en 1795. La bourgeoisie manifesta bientôt sa puissance en faisant mettre à la torture et décapiter des patriciens qui s'étaient ligués contre elle.

La maison des comtes de Louvain s'était éteinte. La souveraineté passa à la puissante maison de Bourgogne, sous laquelle Bruxelles parvint à un haut degré de grandeur. Sous Philippe le Bon on restaura le palais des anciens ducs de Brabant (*V.* p. 54); on poursuivit avec activité la construction de Ste-Gudule, celle de l'hôtel de ville. Le duc, entouré d'une cour brillante, protégea les savants et les artistes; orna ses palais des peintures de Van Eyck et de ses élèves. Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, épousa l'archiduc Maximilien d'Autriche. Les Bruxellois se révoltèrent contre l'autorité despotique de ce prince allemand; mais ils durent se soumettre, étant décimés par une peste qui enleva 15 000 personnes (1489). Quelques années après, sous Philippe le Beau, Bruxelles devint de fait la capitale des Pays-Bas. Charles-Quint remit l'administration des Pays-Bas à sa tante Marguerite et, après la

mort de cette princesse, à Marie de Hongrie; elles continuèrent à tenir une cour brillante à Bruxelles. En 1549, Philippe II, dont le règne devait être si funeste à la Belgique, fit son entrée à Bruxelles. On raconte que ce sombre personnage se dérida en voyant une mascarade bizarre à la procession de l'Ommegang : c'était un ours assis et touchant un orgue, composé, en guise de tuyaux, de chats de différents âges enfermés dans des caisses, mais dont les queues étaient fixées par des cordes aux touches du clavier; leurs cris douloureux formaient les notes de cette affreuse musique. Les troubles religieux agitèrent le pays; le duc d'Albe, envoyé en 1567, excita la haine par ses rigueurs impolitiques. C'est alors que furent décapités les comtes d'Egmont et de Hornes (*V.* p.54). Au milieu des agitations et des luttes, le commerce et l'industrie périrent. En 1481 les progrès de la réforme furent tels que le culte catholique fut interdit, le clergé chassé, les couvents fermés. Les gouverneurs se succédaient à Bruxelles sans y ramener la prospérité. A la fin de sa carrière, Philippe II céda la propriété des provinces belges à sa fille l'infante Isabelle, qui épousa l'archiduc Albert, frère de l'empereur Rodolphe II. Leur règne, qui dura 22 ans, effaça peu à peu les traces des malheurs publics. Albert mourut en 1621 et Isabelle en 1633.

La seconde moitié du XVII^e s. fut pleine de calamités pour Bruxelles; cette ville fut agitée par de fréquentes émeutes, par suite de l'impéritie des gouvernements envoyés par l'Espagne, des pillages exercés par les soldats espagnols, mal payés. Les descendants dégénérés de Charles-Quint, laissèrent le pays dans l'abandon. « La Belgique n'avait plus ni vie politique, ni vie littéraire, son commerce était réduit à peu de chose, l'industrie y allait déclinant, ainsi que cette école de peinture qui avait brillé d'un si vif éclat du temps de Rubens. » Mais la résidence de la cour à Bruxelles entretenait encore l'activité dans cette ville. Louis XIV allait lui infliger de terribles désastres. Il venait de déclarer la guerre à l'Espagne; le maréchal de Villeroi, campé sur la hauteur de Scheut (*V.* p. 59), bombarda Bruxelles du 13 au 15 août 1695. Près de 4000 maisons furent incendiées. Une foule d'édifices religieux et civils furent endommagés; des objets d'art périrent. Quatre années suffirent pour effacer les traces de ce bombardement barbare et inutile. La paix d'Utrecht (1713) assura la Belgique à l'Autriche. Les Allemands ne trouvèrent pas l'obéissance passive qu'ils espéraient. Les *nations* de Bruxelles refusèrent les subsides. Les doyens compromis furent emprisonnés et Anneessens, tourneur de chaises, vieillard qui avait défendu courageusement les priviléges de la cité, périt sur l'échafaud (19 septembre 1719), et quelques autres furent suppliciés. En 1724, l'archiduchesse Marie-Elisabeth, sœur de Charles VI, fut nommée gouvernante. Le duc Charles-Alexandre de Lorraine lui succéda et fut le plus populaire des gouverneurs de la Belgique. En 1745 les Français s'emparèrent de la Belgique, qu'ils évacuèrent en 1749. Le gouvernement de Charles de Lorraine reprit son cours, et, pendant trente ans, il dota ce pays d'un calme favorable à sa prospé-

Digitized by Google

rité. Il mourut au château de Tervueren en 1780. L'empereur Joseph II vint à Bruxelles en 1781. Il établit la liberté de conscience, supprima un grand nombre de couvents, abolit des confréries, des kermesses; mais il souleva un mécontentement général par ses réformes administratives et judiciaires qui enlevaient les garanties des anciennes constitutions. La lutte s'engagea. En 1789 la dissolution des états et du conseil de Brabant fut prononcée. Mais le mouvement de la révolution française gagnait et divisait la Belgique. La domination autrichienne allait s'évanouir; le 14 novembre 1792 Dumouriez entrait à Bruxelles. Peu de temps après, l'empereur François II y rentrait à son tour momentanément. La Belgique fut bientôt incorporée à la France, et la capitale du Brabant devint le chef-lieu de préfecture de la Dyle. Bruxelles, associée à nos gloires comme à nos désastres, vit passer à travers ses murs le Directoire, le consulat et l'empire. Bonaparte y arriva avec Joséphine, au mois de juillet 1803, et la réception dont ils furent les objets, effaça les splendeurs de l'ancienne capitale brabançonne. En 1805, Joseph-Napoléon, qui possédait Bruxelles à titre de *sénatorerie;* en 1806, Louis-Napoléon, roi de Hollande, et sa famille; en 1807, l'impératrice Joséphine; en 1810, Napoléon et Marie-Louise, accompagnés du roi et de la reine de Westphalie, visitèrent Bruxelles et leur présence fut le signal de fêtes magnifiques. Mais le 1er février 1814 c'étaient les Cosaques qui y entraient à leur tour. Le prince Guillaume d'Orange-Nassau y faisait son entrée le 30 août et était bientôt proclamé roi des Pays-Bas. La bataille de Waterloo consolidait son pouvoir. Bruxelles avait recueilli d'utiles créations sous la domination française; elle reçut de notables embellissements sous le roi Guillaume; elle alterna avec la Haye comme résidence bisannuelle du souverain. Mais la partialité de Guillaume pour les provinces du nord amena une sourde fermentation qui finit par éclater.

« La révolution commença à Bruxelles par une émeute, dans la nuit du 24 au 25 août 1830. Attaqués ensuite par des forces considérables, les habitants se défendirent avec résolution. Dès le 23 septembre, une colonne de troupes, qui avait pénétré en ville par la porte de Flandre, fut repoussée par quelques bourgeois et mise complétement en déroute. Le corps principal pénétra par la rue de Louvain dans le Parc et les maisons voisines; mais bientôt, arrêté par de nombreux volontaires, postés dans l'hôtel de Belle-Vue et dans l'autre bâtiment placé à l'entrée de la place Royale, il ne put forcer cette position. Épuisée par une lutte sanglante contre des ennemis qui se recrutaient continuellement, l'armée royale se retira pendant la nuit du 26 au 27. Cette victoire fut suivie d'un soulèvement général en Belgique. » (A. Wauters.) Le prince Léopold de Saxe-Cobourg, appelé au trône, arriva à Bruxelles le 21 juillet 1831. Sous son règne, la ville a reçu des améliorations matérielles, s'est embellie de nouveaux édifices, et a vu s'élever de nouveaux quartiers.

Bruxelles, capitale de la Belgique, siége du gouvernement et chef-lieu de la province de Brabant, est au 50e degré 51 minutes de la-

Digitized by Google

titude septentrionale, et au 2e degré 2 minutes de longitude, à l'est du méridien du Paris. La différence de son méridien avec celui de Paris, est de 8 minutes; il est midi huit minutes à Bruxelles, quand il n'est que midi à Paris. Cette ville est construite en partie sur une éminence qui jadis appartenait à la forêt de Soignes, en partie dans une riche prairie, traversée par plusieurs bras de la *Senne*. Cette petite rivière prend sa source au sud de Soignies, et se jette, après un parcours de 103 kilomètres, dans la Dyle, un des affluents de l'Escaut; elle est sujette à des débordements après les grandes pluies et le dégel; et ces débordements contribuent à fertiliser les prairies riveraines par le limon qu'ils déposent.

Bruxelles est, sous tous les rapports, une des premières villes de l'Europe. La régularité des beaux quartiers, ses édifices publics, l'élégance des hôtels et des maisons, le nombre et la richesse des magasins, l'animation de ses rues, ses promenades, son parc, ses boulevards, tout concourt à lui donner l'aspect d'une capitale où règnent l'activité et le luxe. « On a souvent, dit M. Félix Mornand, donné à Bruxelles le nom de *petit Paris;* et, en effet, il est quelques traits communs à l'une et à l'autre capitale : une partie haute, une partie basse; ici la Seine, là la Senne, formant comme l'autre des îles. Sainte-Gudule, la cathédrale de Bruxelles, a aussi de l'analogie, par ses deux tours, avec Notre-Dame de Paris. Mais la ressemblance.... est sur la plupart des points plus nominale que réelle. La Senne, par exemple, n'est qu'un ruisseau fangeux et à peu près imperceptible; on la passe le plus souvent sans la voir; » elle forme dans la partie basse et occidentale de la ville plusieurs canaux étroits où se baigne le pied des maisons. Le parc, diminutif des Tuileries, et surtout les boulevards, formeraient un trait de ressemblance plus marqué avec Paris; on trouverait aussi des points de comparaison à établir entre les magasins des deux villes destinés à satisfaire les besoins du luxe, entre leurs marchands de comestibles, leurs pâtissiers, leurs confiseurs. Un rapprochement plus honorable, car cette fois il atteste, non plus la sensualité gastronomique, mais la culture intellectuelle, c'est la multiplicité des librairies. — Les *cafés* ne développent pas jusqu'ici à Bruxelles le luxe ruineux des cafés de Paris. Les *estaminets*, très-nombreux et très-fréquentés, sont d'apparence très-simple. Un certain nombre servent de lieux de réunion pour plusieurs des corporations si multipliées dans les villes de Belgique. On y passe la soirée à fumer et à boire de la bière. On a dit de Bruxelles que c'était le Munich du Brabant sous le rapport de la passion de la bière. Celles que l'on boit d'ordinaire dans les estaminets sont : la bière blanche de Louvain; la bière brune de Bruxelles ou *faro;* plus rarement le *lambick* (première cuvée de la bière, très-forte); l'*half en half* (moitié faro, moitié lambick) est un mélange assez recherché dans les tabagies. Au milieu de ces libations, de petites marchandes de comestibles viennent offrir aux consommateurs des noix, des noisettes, des œufs, des crevettes, etc. Outre les divers marchands tolérés par le *boze* ou *baes* (patron) de l'estaminet, c'est une

Digitized by Google

allée et venue continuelle de musiciens ambulants, de quêteurs, etc....

Sociétés particulières. Les habitants de diverses classes, les artisans de divers métiers s'associent entre eux; un grand nombre s'exercent au chant; des défis et des concours ont lieu entre les sociétés musicales d'une même ville, ou de ville à ville. Il y a des associations de toute nature, et pour les buts les plus divers : pour le tir de l'arc; pour l'élève des pigeons; pour la pêche des grenouilles.... Chaque corporation a sa salle de réunion ou son estaminet; les ouvriers n'ont qu'une modique rétribution à donner chaque mois pour leur quote-part.

La *langue française* est dans les hautes classes la langue dominante. La moyenne et la basse classe parlent entre elles le flamand. Elles peuvent aussi à l'occasion se servir de la langue française, mais elles le font rarement avec bonheur. — Les consonnes sifflantes *sch* sont une difficulté, pour le Flamand comme pour le *Westphalien*, son plus proche parent. Dans la bouche du Flamand le nom de Charles-Quint devient souvent Ssarl-Quint; le mot juge devient suse.

Bruxelles est le centre de presque toutes les grandes *lignes de chemins de fer* de la Belgique. La seule lacune importante est celle d'une voie directe avec Louvain (et par Louvain avec Liége). Deux *canaux* la mettent en communication, l'un avec l'Escaut, l'autre avec Charleroi; ils aboutissent à l'ouest de la ville à un grand bassin, dans lequel viennent s'ouvrir les canaux intérieurs. Bruxelles, devenu un centre immense par ses relations et son commerce, a un vaste *entrepôt*, un *palais de l'Industrie*, un *Conservatoire des arts et métiers*, un *hôtel des Monnaies*, *trois banques*, etc.... Ses principales industries sont : la fabrication des dentelles, la filature, le tissage, la teinturerie, la fabrication de la bière, la construction des machines à vapeur, etc.... Il y a un établissement pour la peinture sur verre par vitrification. — L'imprimerie, la librairie, la lithographie, et les diverses industries qui se rattachent à la typographie forment une des spécialités industrielles de Bruxelles.

La conformité des mœurs, le voisinage et la liberté dont on y jouit, ont contribué à faire de cette ville un asile de prédilection pour les proscrits des divers régimes politiques de la France.

Faubourgs. — Autour de l'ancienne ville de Bruxelles, qui occupe une superficie de 450 hectares, s'étendent des faubourgs qui en doublent le périmètre et dont une partie a été incorporée en 1853. Ces faubourgs, commençant au delà des boulevards sont au nord : le faubourg de *Laeken*, celui de *Schaerbeek;* à l'est le faubourg de Louvain ou *Saint-Josse-ten-Noode;* le nouveau quartier *Léopold*, réuni à la ville; au sud-est le faubourg d'*Ixelles;* au sud le faubourg de Hall ou *Saint-Gilles;* à l'ouest les faubourgs d'*Anderlecht*, de *Ninove*, de *Molenbeek* ou faubourg de *Flandre et de Laeken*. La ville de Bruxelles forme cinq divisions territoriales divisées en dix sections. Si à la population de la ville (150 204 hab.) on ajoute celle des communes limitrophes, on obtient le nombre de 235 955 habitants, composant 58 923 ménages ou familles (4 habitants par famille) et vivant dans 28 431 maisons (8 habitants par maison).

Digitized by Google

Finances communales. — Le budget de Bruxelles s'est élevé en 1858, pour les recettes, à la somme de 6 352 017 fr. (dont 1 356 211 de recettes extraordinaires provenant de ventes de propriétés ou d'emprunts), et pour les dépenses, à celle de 6 351 924 fr. (dont 1 276 203 de dépenses extraordinaires pour constructions, percement de rues, etc.).

Météorologie. — Année 1857. Température centigrade :

Maximum absolu : 35°0 (4 août).
Minimum — : 9°2 (8 janv.).

Nombre de jours de	pluie	150
	grêle	8
	neige	24
	gelée	43
	tonnerre	22
	brouillard	58
	ciel entièrement couvert	33
	ciel sans nuages.	9

Le *climat* de Bruxelles accuse, on le voit, une prédominance de l'influence humide ; il est plus froid que chaud, et la température y est variable. La partie haute de la ville est plus salubre que la partie basse, traversée par les canaux qu'y forme la Senne, et fréquemment plongée dans les brouillards qui s'en élèvent.

Éclairage au gaz. — Bruxelles est éclairée au gaz. L'entreprise de l'éclairage a été adjugée à la Compagnie impériale continentale établie à Londres. Le terme de la concession est de 31 années, à partir du 1er septembre 1844 et devant finir le 1er septembre 1875. Le prix de l'éclairage par le gaz, payé par la ville, est fixé à 2 centimes 1/2 par lanterne et par heure d'éclairage. En 1857 la ville était éclairée par 1822 lanternes au gaz et 32 à l'huile. Aux réductions éventuelles sur la taxe communale perçue à l'entrée du charbon de terre, correspondent de légères réductions progressives sur le prix de l'éclairage. Le prix du gaz par compteur est de 10 fr. les mille pieds cubes anglais.

Cadrans électriques. — Bruxelles a été récemment dotée de ces appareils si utiles, qui ont été placés dans les principales rues.

Bruxelles est divisée en ville haute et en ville basse. La ville haute, plus récemment construite, renferme les quartiers élégants, le palais du roi, les chambres, les ministères, le parc, la rue Royale, la plus longue et la plus belle de la ville, ainsi que des habitations particulières somptueuses et les hôtels de premier ordre. Cette portion de Bruxelles est prolongée, à l'E. du parc, par le nouveau quartier Léopold, dont les rues, parfaitement alignées et se coupant à angles droits, se couvrent de maisons, construites sur les données du confort moderne et contrastant par cela même avec les maisons des anciens quartiers. La plupart des maisons qui s'élèvent sont construites en briques ; les soubassements et les encadrements des portes et des croisées sont en pierre calcaire bleuâtre, provenant des Écaussines, au S. de Braine-le-Comte (terrain houiller). Les briques formant les pleins ne restent pas apparentes ; elles sont couvertes d'un enduit dont la teinte claire est maintenue dans un état de fraîcheur continuelle, par suite du badigeonnage incessant des façades, qui contribue à donner à Bruxelles l'aspect d'une ville neuve et d'une propreté singulière. En cela Bruxelles a devancé Paris, où le blanchiment des façades des maisons n'est devenu que depuis quel-

ques années obligatoire, par suite de règlements administratifs. Cette teinte uniforme, et le style tout moderne des constructions et des ornements qui les décorent ont ôté à Bruxelles toute physionomie particulière. Elle possède peu d'édifices intéressants au point de vue archéologique. « Aussi a-t-elle infiniment moins de couleur, pour parler le style des peintres, que les villes de second rang.... La ville se fait *belle* tous les jours au point de vue bourgeois et laide pour l'œil des artistes : elle met à bas ce qui reste de ses vieux pignons, de ses vénérables corniches ; elle se badigeonne.... elle s'aligne de toutes parts, remplace, dans ses constructions, la pyramide par le cube.... »

« Heureusement, Bruxelles conserve, à titre de monument public, un joyau précieux, inestimable : c'est la magnifique place attenant au plus bel hôtel de ville de l'univers ; la place où furent décapités les comtes d'Egmont et de Horne, encore tout entourée de splendides logis des XVe et XVIe siècles ; prestigieux et poétique anachronisme égaré dans la prose du XIXe. » (F. Mornand.) On retrouve encore quelques traces de l'antique physionomie de Bruxelles lorsqu'on descend des hauts quartiers pour s'engager dans ceux qui avoisinent les bords de la Senne.

PRINCIPALES RUES DE BRUXELLES.

Rue Royale. — Cette rue, la plus longue, la plus large et la plus monumentale de la ville, a une étendue de plus de 1600 mètres ; elle commence à la place Royale, longe le parc et s'étend jusqu'à la porte Schaerbeek qu'elle franchit, et, côtoyant à gauche le jardin botanique, elle se prolonge à travers le faubourg du même nom jusqu'à la place de la Reine. Elle forme ainsi dans son long parcours une des plus belles perspectives de Bruxelles. Au commencement de la rue Royale on remarquera, sur une petite place faisant face au parc, une statue par *G. Geefs*, élevée au général Belliard, mort en 1832 à Bruxelles, en reconnaissance des éminents services qu'il rendit à la Belgique. De cette petite place, dite *passage de la Bibliothèque*, on a une vue étendue sur la ville basse. Un escalier en descend dans la *rue Isabelle*, ainsi nommée parce qu'elle fut percée par l'infante Isabelle, qui ayant, en 1615, abattu l'oiseau du grand serment des arbalétriers, leur fit construire ici, contre le mur d'enceinte, un vaste édifice dans lequel on transporta, en 1754, les livres de la Bibliothèque de Bourgogne échappés à l'incendie ; ils furent déplacés plus tard. La rue Royale est bordée dans sa première partie de belles maisons. A moitié distance entre le parc et la porte Schaerbeek, elle s'élargit à gauche pour former la *place du Congrès*, d'où la vue domine un des panoramas pittoresques de Bruxelles. On élève sur cette place, en l'honneur de la Constitution, une *colonne* dont la première pierre a été posée par le roi Léopold Ier le 23 septembre 1852, et que l'on dit devoir être inaugurée cette année 1859. Le bas-relief est de M. Simonis ; la colonne doit être surmontée par une statue du roi coulée en bronze à la fonderie royale de Liége. Les quatre statues figurant les libertés principales seront également en bronze. Les travaux ont été assez longtemps re-

Digitized by Google

tardés par suite de discussions à la chambre législative. La place se termine par un mur à hauteur d'appui « en contre-bas duquel se trouve un terrain où l'on a construit un double marché couvert, et qui communique avec la place au moyen d'un vaste escalier. » Le plan de cet ensemble est dû à l'architecte Cluysenaar. — On commença vers 1776 à niveler le terrain et à paver la partie de la rue Royale qui borde le parc. La partie qui s'étend de là jusqu'à la porte de Schaerbeek fut inaugurée en 1822. Celle qui traverse le faubourg de Schaerbeek n'était avant 1824 qu'un chemin vague avec quelques rares habitations.

Rue de la Loi, — commence rue Royale, longe un des côtés du parc, et se prolonge jusqu'au boulevard du Régent. Au centre de cette rue est le palais de la Nation, faisant face au palais du Roi, situé de l'autre côté du parc. On y voit aussi les hôtels des divers ministères.

Rue Montagne de la Cour. — Cette rue, qui descend par une pente assez roide de la place Royale, est, avec la *rue de la Madeleine*, qui en est la continuation, la plus fréquentée et la plus connue des étrangers qui visitent Bruxelles. Ces deux rues forment la principale artère qui relie la ville haute à la ville basse. Il y a vingt-cinq ans la rue de la Montagne de la Cour était le quartier du commerce de luxe ; mais ce commerce a descendu rue de la Madeleine, renommée aujourd'hui pour ses magasins de détail, et *rue du Marché aux Herbes*, qui, formant la continuation de la précédente, est par sa position centrale l'une des plus animées et des plus brillantes pour tout ce qui concerne la vente des objets de luxe et de fantaisie. C'est dans cette rue qu'est une des grandes entrées des *galeries Saint-Hubert*. « Le Marché aux Herbes était la grande place de Bruxelles avant qu'on eût comblé, en 1380, l'étang, sur les remblais duquel on a assis l'hôtel de ville. » La vente des légumes n'est plus tolérée dans cette rue depuis quelques années.

Rue des Fripiers, — partant de la rue du Marché aux Herbes, aboutit à la place de la Monnaie, où est le grand théâtre. De beaux magasins modernes ont remplacé les étalages des fripiers qui lui ont donné jadis son nom. Le peintre Crayer y avait son atelier. Cette rue, placée au centre de Bruxelles, sur la ligne de prolongement de la *rue Neuve*, allant à la station du chemin de fer du Nord, et de la *rue du Midi*, allant à la station du chemin de fer du Midi, est destinée, quand on aura exécuté les percements de rues nécessaires au S. O. de la place de l'hôtel de ville, à servir de voie de communication directe entre les deux stations.

La rue Neuve, — dont il vient d'être parlé, commence place de la Monnaie et finit au boulevard du jardin botanique. Percée en 1617, sous le nom de rue Notre-Dame, elle donna naissance à un quartier nouveau. Elle formait à son extrémité un coude (aujourd'hui la rue des Malines) ; en 1839 elle a été percée en ligne droite jusqu'à la porte de Cologne et à la station du Nord. — A l'O. de la rue Neuve, la *rue de Laeken*, qui lui est à peu près parallèle, a pris de l'importance depuis l'établissement de la station de Laeken. Avant 1824, elle était longée par un grand égoût qui a été voûté.

Digitized by Google

La rue *de la Montagne*, — commençant rue du Marché aux Herbes (v^r page 51), près de l'entrée des galeries St.-Hubert, finit à la rue de la Cathédrale, près du parvis de Ste-Gudule. La poste aux lettres est à l'angle de la rue de la Montagne et de la rue de la Cathédrale.

Rue de la Régence, — commençant place Royale, ouverte en 1827. Le pont de fer, jeté au-dessus de la *rue de Ruysbroeck* facilite les communications de la place Royale avec le quartier des sablons.

Passage St-Hubert.— Ce passage est formé de deux galeries principales : celle de la Reine s'ouvrant sur la *rue du Marché aux Herbes* (v. p. 51) et celle du Roi, s'ouvrant à l'autre extrémité, au point de division des rues d'*Arenberg* et de l'*Écuyer*. Au milieu de ces deux galeries s'ouvrent : d'un côté la rue des Bouchers et de l'autre une troisième galerie dite galerie du Prince. Ce passage a fait disparaître une ancienne ruelle immonde. Outre les beaux magasins qui bordent les galeries, des salons occupés par un cercle, un casino ou café-concert occupent le premier étage Attenant à la galerie du Roi est le théâtre royal des galeries de St.-Hubert.

RENSEIGNEMENTS SUR LES NOMS DE QUELQUES RUES : — *Alexiens* (rue des), ainsi nommée des frères Alexiens ou Cellites, admis à Bruxelles, en 1368, pour soigner les malades et faire les enterrements.

Béguinage (du) : commençant rue de Laeken. — Un béguinage y fut fondé en 1250. Le grand béguinage formait une petite ville; la majeure partie a été vendue par lots en 1825.

Boiteux (des) : près de la place des Martyrs. — On attribuait à l'eau d'une fontaine située dans la maison 6 bis, réputée la meilleure de Bruxelles, la vertu de guérir les membres estropiés.

Bréderode : du nom d'un noble Bruxellois, mis à mort par le gouvernement espagnol, en 1568.

Évêque (de l') : commençant à l'angle de la rue des Fripiers (v. page 51). — Les archevêques de Malines y avaient un hôtel.

Fossé-aux-Loups (du) : entre la place de la Monnaie et celle des Martyrs. — Ce nom est attribué à un fossé rempli d'eau stagnante où les loups de la forêt de Soigne venaient se désaltérer. Cette rue date du siècle dernier.

Laines (aux) : commence place du Petit-Sablon. — « La première partie de cette rue est presque exclusivement occupée, à dr., par les hôtels des premières familles de Bruxelles, et, à g., par un mur qui sépare les jardins de l'hôtel du duc d'Arenberg. Au n. 27 est l'hôtel de Mérode. »

Marquis (du) : près le parvis de Sainte-Gudule. — Elle prend son nom du séjour qu'y fit, au commencement du XVIII^e siècle, le marquis Ambroise Spinola.

Pachéco : finit au boulevard du Jardin Botanique ; — doit son nom à un hospice bâti en 1713 par la douairière du conseiller d'État Pachéco.

Paroissiens (des) : va de la rue de Loxum à Sainte-Gudule. — Au n° 12 on voit l'ancien hôtel de Schœnfeld, bâti en 1770; le prince archichancelier Cambacérès l'habita pendant son exil.

Putterie (de la) : commençant rue de la Madeleine, était anciennement désignée sous le nom de Putenhol (trou aux puits). Cette voie était parcourue par plusieurs ruisseaux.

Ravenstein : commence rue Montagne de la Cour. — Au n° 11 est l'hôtel qui a appartenu à la famille Ravenstein. Les ducs de Saxe le possédèrent au XVII^e s. ; il fut restauré et passa à différents maitres.

Treurenberg : derrière l'église Sainte-Gudule; elle monte et aboutit à la rue Royale (v. page 50). Dans cette rue se trouvait, au XVI^e siècle, une affreuse prison, dite le Château des Pleurs, que Napoléon I^er fit démolir, et sur l'empla-

Digitized by Google

cement de laquelle on a construit des maisons.

PLACES.

Grand'-Place ou place de l'hôtel de ville — située au centre de la ville. Cet antique forum de Bruxelles, ayant la forme d'un parallélogramme assez régulier, présente l'aspect le plus pittoresque et le plus saisissant. Les styles des façades qui l'entourent et sur lesquelles les siècles ont laissé leur signature, le prodigieux élancement de la flèche de l'hôtel de ville qui en occupe un des côtés, les souvenirs des événements historiques dont cette place a été le théâtre, tout se réunit pour exciter la curiosité et l'intérêt. Dans le principe cette place était un étang; desséché et comblé successivement, ce lieu prit le nom de grand'-Place en 1380.— Vis-à-vis de l'hôtel de ville, et formant avec lui le principal ornement de la place, la *maison du roi*, fut construite en 1514 par ordre de Charles-Quint, encore infant d'Espagne, sur l'emplacement de la halle au pain (*broodhuys*, nom flamand qu'on lui donne encore aujourd'hui). Cet édifice offre un bon type de l'architecture ogivale à sa dernière période; il fut en partie détruit avec les autres édifices de la place par le bombardement de 1695. Dans la restauration, la toiture ancienne fut changée, et les côtés, construits sur le même plan que la façade, furent modernisés. Les divisions en pierres des fenêtres ont été également supprimées. On lit sur la façade cette inscription rappelant le nom de l'archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas, et dont les lettres d'or, par la grandeur de leur dimension nuisent à l'effet de l'architecture :

A PESTE, FAME ET BELLO, LIBERA
[NOS, MARIA PACIS!
HIC VOTUM PACIS PUBLICÆ ELISA-
[BETH CONSECRAVIT.

C'est dans la maison du roi que furent enfermés séparément, la veille de leur supplice, les comtes d'Egmont et de Hornes.

Plusieurs des maisons pittoresques de la place furent construites par des corporations de métiers pour y tenir leurs assemblées. A gauche en regardant l'hôtel de ville et sur la même ligne est la maison des *brasseurs*, n° 10, restaurée il y a quelques années. De l'autre côté de l'hôtel de ville, au n° 6, est la maison des *bateliers;* elle figure en haut la poupe d'un navire sur laquelle sont représentés des dieux marins. Les marchands *merciers* se réunissaient au n° 7 ; les *menuisiers* et *tonneliers* au n° 4 ; les imprimeurs et libraires au n° 3. Les bourgeois du *serment de l'arc* se réunissaient aux n° 5 et 5 bis. Au-dessus du portail est un groupe de Romulus et de Rémus allaités par la louve, exécuté par de Vos. Quatres statues d'empereurs romains, avec des inscriptions latines ornent la façade.

La maison des *tailleurs*, n° 24, est occupée aujourd'hui par le grainetier et fleuriste du roi.

Faits historiques. — Parmi les fêtes et tournois qui eurent lieu dans la Grande-Place, nous citerons : les tournois de 1409, 1421, 1435 et 1438 (deux cents trente-cinq chevaliers y combattirent, et parmi eux le duc Philippe le Bon); de 1452, 1473; de 1531 « en l'honneur de Strozzi, ambassadeur d'Alexandre de Médicis, venant au nom de son

maître recevoir l'investiture du duché de Florence. Charles-Quint y combattit ; Éverard de la Mark, Comte d'Aremberg fut désarçonné et mourut des suites de sa chute. » D'autre tournois eurent encore lieu : en 1541, lors du mariage du duc de Lorraine avec la veuve du duc de Milan; en 1544, lors de la réconciliation de Charles-Quint et de François I[er]; l'année suivante, en présence de Charles-Quint, « un chevalier se présenta pour attaquer un des tenants et gagna un rubis, prix de la lance en l'honneur des dames. Lorsque le vainqueur leva sa visière, on reconnut Philippe, fils de l'empereur, qui s'était fait armer secrètement au Broodhuys; en 1556 en l'honneur de l'archiduc Maximilien; en 1565 à l'occasion du mariage d'Alexandre Farnèse.— Mais aux fêtes vont succéder les supplices : le 1[er] juin 1568, le duc d'Albe fait décapiter dix-huit gentilshommes; le 5 juin les comtes d'Egmont et de Hornes ont la tête tranchée. En 1719, Anneessens, mourut sur l'échafaud pour avoir défendu opiniâtrément les droits politiques des corps de métiers. — Depuis 1851 les exécutions capitales qui avaient lieu sur cette place, ont été transportées à la porte de Hal. »

Place Royale, — située dans le voisinage du Parc. Cette place est la plus belle de Bruxelles. Elle forme un parallélogramme oblong entouré d'édifices réguliers. La nécessité d'établir des communications faciles entre les diverses parties de la ville, a forcé de démolir les entrées triomphales qui, du côté du Parc et de la rue de la Régence, complétaient cet ensemble. Elle fut construite en 1776, par Guymard, sur le modèle de la place Royale de Nancy. Jadis on y voyait une statue en bronze du prince de Lorraine. Elle fut abattue en 1794 par les Français. Elle a été remplacée par une statue équestre de Godefroy de Bouillon, coulée en bronze à Paris dans les ateliers de M. Soyer, d'après le modèle de M. Simonis, et inaugurée le 15 août 1848. Derrière la statue s'élève l'église St.-Jacques-sur-Caudenberg (*V.* p. 60). C'est sur cette place qu'eut lieu l'inauguration du roi Léopold I[er] le 21 juillet 1831. Dans le principe cet emplacement et celui du parc étaient occupés par le palais des ducs de Brabant, qu'un incendie réduisit en cendres en 1731[1]. Les

1. « D'abord simple forteresse feodale, bâtie vers la fin du XI[e] siècle, quand les comtes de Louvain et de Bruxelles abandonnèrent leur demeure primitive située dans le bas de la ville ; elle alla toujours en s'embellissant. Le duc Jean III, Philippe le Bon, Charles-Quint, les archiducs Albert et Isabelle, la firent rebâtir par parties. La chapelle, commencée en 1525, sur les plans de l'architecte Rombaut Van Mansdale, et achevée en 1553, était citée comme un des plus beaux édifices du style gothique de la dernière époque. La grande salle était le lieu ordinaire des séances des états généraux ; Charles-Quint y abdiqua en faveur de son fils Philippe. Devant le palais s'étendaient *les Bailles*, place entourée d'une balustrade en pierres bleues; au fond des Bailles était le *Borgendael*, domaine des châtelains de Bruxelles, et près de là, l'abbaye de Saint-Jacques-sur-Coudenberg, dont l'église était l'oratoire des ducs.

« Plus loin, jusqu'aux remparts, et depuis la rue de Namur jusqu'à celle de Louvain, un immense parc, clos de mur de tous côtés, ajoutait aux beautés de la résidence. Une cour spacieuse était reservée aux tournois et aux joutes. Il n'existe plus de vestige de cette antique résidence. Un violent incendie, qui éclata dans la nuit du 3 février 1731, réduisit tout le palais en cendres. Une quantité incroyable de richesses et de curiosités réunies par les princes de la maison de Bourgogne fut anéantie en quelques heures. » (A. Wauters.)

Digitized by Google

ruines en furent déblayées en 1769 et la place fut nivelée et pavée pour servir à la parade de la garde montante.

Place du grand Sablon. — Vaste mais irrégulière. On y remarque une fontaine construite en 1751 conformément aux dispositions testamentaires de lord Bruce, comte d'Aylesbury, en reconnaissance des longues années qu'il avait passées à Bruxelles, lorsqu'il avait dû quitter l'Angleterre à cause de ses opinions politiques. Cette fontaine est surmontée d'une statue de Minerve tenant un médaillon où est le buste de Marie-Thérèse.

Place du petit Sablon — à l'extrémité de la rue de la Régence, communiquant par la rue des Sablons avec la place précédente. Un des côtés est bordé par le palais du duc d'Arenberg.

Place de la Monnaie — renferme le théâtre royal, l'hôtel des monnaies et plusieurs beaux cafés. Cette place percée en 1531 sur les terrains de l'hôtel d'Ostrévant, a reçu sa forme actuelle en 1819.

La *place des Martyrs* — située au N. E. de la place de la Monnaie, est un parallélogramme oblong, planté d'une double rangée de tilleuils, et entouré d'édifices réguliers d'ordre dorique. Construite en 1775 par Fisco, c'est à juste titre qu'on la cite comme une des plus belles de Bruxelles. Son isolement et son air de solitude sont en rapport avec sa destination. Après les journées mémorables de 1840, son emplacement fut choisi pour la sépulture d'un grand nombre de Belges qui avaient succombé dans la lutte contre les troupes royales. Une crypte fut creusée au milieu de la place. Cette crypte est entourée d'une galerie, où sont inscrits, sur des plaques de marbre noir, les noms de tous ceux qui ont péri en combattant. Au centre de l'excavation s'élève un énorme cube de maçonnerie, qui porte un piédestal flanqué aux angles de quatre anges en prière, et sur lequel pose une statue colossale, représentant la Belgique ; sa main inscrit les dates des journées révolutionnaires de septembre ; à ses pieds sont un lion, et des chaînes brisées. On arrive au caveau par un escalier en pierres. Quatre candélabres et une balustrade de fonte entourent ce monument, dû au ciseau du sculpteur belge *Guillaume Geefs*. Les quatres faces du piédestal sont ornées de bas-reliefs en marbre.

Place des Barricades ou *Vésale;* près du boulevard de l'observatoire; au N. E. de la ville. — Cette place, de forme circulaire, était appelée place d'Orange avant la révolution de 1830. On a élevé au milieu, en 1847, la statue en bronze du célèbre anatomiste du XVI^e siècle, André Vésale; modelée par M. Joseph Geefs, frère cadet de M. Guillaume Geefs, et coulée à Liége.

Place du Congrès, — au milieu de la rue Royale (*V.* p. 50.)

BOULEVARDS.

Un des plus beaux ornements de Bruxelles, ce sont ses boulevards, formant autour de l'ancienne ville un circuit dont le parcours est de près de deux lieues, et constitue une promenade, qui de jour en jour, par l'extension et l'annexion des faubourgs, rentre, comme cela est arrivé pour Paris, dans l'intérieur de la ville. Ils sont plantés de trois à

Digitized by Google

quatre rangées d'arbres et bordés dans presque toute leur étendue d'habitations élégantes et de jardins. Le Jardin Botanique s'étend le long d'un de ces boulevards, auquel il donne son nom et dont il contribue à faire une des promenades de Bruxelles les plus fréquentées dans la belle saison. Établis sur l'emplacement d'anciennes fortifications, datant du XIVe siècle, les boulevards de Bruxelles furent commencés en mars 1818 et terminés en 1840.

PORTES.

Bruxelles communique avec ses faubourgs par dix-sept portes ; qui sont, en commençant par le N. et remontant les boulevards en se dirigeant d'abord à l'E., les portes suivantes :

Porte de l'allée verte, — près du canal de Bruxelles.

Porte d'Anvers ou *de Laeken*, — sur la route qui conduit à Malines et Anvers. A gauche se trouve le village de Laeken.

Porte de Cologne, — à l'extrémité de la rue Neuve et ouvrant sur la place des Nations où est située la station du chemin de fer du Nord.

Porte de Schaerbeek, — située au bout de la rue Royale neuve. A gauche, en sortant de la porte, on trouve le nouveau Jardin des plantes. La route qui aboutit à cette porte passe par le faubourg de Schaerbeek ; elle se bifurque à quelque distance, et la route de gauche mène au château de Laeken; celle de droite au village de Schaerbeek.

Porte de Louvain, — située au bout de la rue du même nom, qui part de la rue Royale. En sortant par cette porte, on trouve le village de Saint-Josse-ten Noode, remarquable par ses étangs, et plus loin le grand cimetière de Michel et Gudule.

Porte de la loi, — située au boulevard du Régent, sur le prolongement de la rue de la Loi, qui part du parc et se continue à travers le quartier Léopold.

Porte Gimard et *Porte Léopold*, menant au quartier Léopold.

Porte du Luxembourg, menant à la station du chemin de fer du Luxembourg.

Porte des Palais.

Porte de Namur, dite de *Waterloo*, — au bout de la rue de Namur, qui commence à la place Royale. En sortant par cette porte, on trouve deux routes, dont l'une, à gauche, conduit au village d'Eterbeek, remarquable par ses promenades; et au château de Tervueren; et dont l'autre, à droite, mène au village d'Ixelles et à Waterloo.

Porte de Charleroi, — auparavant nommée *Porte Louise*, du nom donné au nouveau quartier en construction qui s'étend au delà.

Porte de Hal, — située au bout de la rue Haute. C'est par cette porte que l'on va à Boisfort et Forêt, villages à une lieue de Bruxelles. La porte de Hal, construite en 1379, est le seul reste des anciens remparts. Sa façade principale, la seule ornée, regarde le faubourg de Hal; on va par là à la commune de Saint-Gilles. Du côté de la ville, cette tour présente une construction lourde et massive, qui a été percée de nos jours de trois croisées ogivales. La tour était jadis couronnée de créneaux. Une restauration a été faite il y a quelques années de cette construction, et on y a transporté la collection d'armures et d'antiquités moyen âge, qui se trouvaient au

Digitized by Google

palais de l'industrie ou disséminées en divers endroits.

Porte d'Anderlecht,— où commencent la chaussée de Mons et la route de France. A droite est Anderlecht, village situé sur la pente d'une colline et environné de belles promenades.

Porte de Ninove, — près du canal de Charleroi et conduisant à Ninove. Elle fut ouverte en 1816.

Porte de Flandre, — où commence la route de Gand et la nouvelle route de Ninove, que l'on prend à gauche. A un mille à peu près, on trouve un beau point de vue, sur la hauteur dite Scheutveld; à droite sont situés les villages de Molenbeek, de Koekelberg et Jette, qui forment d'agréables buts de promenades.

Porte du Rivage, — située à la jonction du canal de Charleroi et de celui d'Anvers, et vis-à-vis de l'entrepôt. A droite, on voit la promenade de l'allée verte.

FONTAINES.

Le *manneken-pis* — (au coin de la rue de l'Étuve et de la rue du Chêne; à peu de distance derrière l'hôtel-de-ville). Cette fontaine a une célébrité assez ridicule; cependant les touristes ne manquent pas de lui payer leur tribut de curiosité. Quand ils sont parvenus à la découvrir dans le vieux quartier dont elle est la joie, ils aperçoivent un petit édifice de style médiocre, composé d'une grande niche, dans laquelle est perdue une statuette de bronze, représentant un enfant nu, et beaucoup trop petite pour la niche. Cette statuette a été exécutée par *Duquesnoy;* il en sort d'une manière très-naturelle, mais peu décente, un filet d'eau qui tombe dans un bassin. On ignore l'origine de cette facétie sculpturale, bien qu'on débite diverses légendes sur le compte de cet affreux petit bonhomme, considéré comme une sorte de palladium par la population, qui l'appelle le plus ancien bourgeois de Bruxelles Le plus curieux de l'histoire de cette statue, c'est qu'on ait eu plusieurs fois l'idée de l'enlever comme si c'eût été un monument artistique. Vers 1747 ce sont des anglais, grands collectionneurs de curiosités, qui l'emportent dans un fourgon; elle est reprise par les habitants de Grammont. Puis des soldats français l'emportent à leur tour et l'oublient à la porte d'un cabaret. Elle a été volée une troisième fois au commencement de ce siècle, mais elle fut encore retrouvée; elle revint à sa place et le voleur fut condamné aux travaux forcés. Nous n'en avons pas encore fini avec l'histoire du petit homme (manneken). Il a des rentes; une dame de Bruxelles lui aurait, dit-on, laissé, il y a quelques années, mille florins dans son testament; il possède une garde-robe bien montée; huit habillements complets. Selon les temps et les circonstances il change d'opinions et de costume, comme si c'était un personnage politique. Louis XV lui fit don d'un habit brodé et de la décoration de St-Louis; il a coiffé le bonnet rouge pendant la révolution; Napoléon lui conféra la clef de chambellan; depuis 1830, les jours de fête, il revêt le costume de la garde civique, mais quelque soit son costume, il n'en est pas ni plus fier, ni plus réservé; il n'interrompt point ses fonctions de menneken-pis.

Digitized by Google

MONUMENTS RELIGIEUX.

Sainte-Gudule[1]. — L'église de Sainte-Gudule, édifice d'un aspect imposant et majestueux, est bâtie sur une colline intérieure de Bruxelles. Lambert Baldéric, comte de Louvain, en jeta les premiers fondements et la consacra à Saint-Michel; en 1047, on y transféra les restes de sainte Gudule, morte le 8 janvier 712. L'église prit alors le nom de la sainte, sans perdre celui de Saint-Michel; on l'appelle encore l'église des *SS. Michel et Gudule.* La reconstruction en fut commencée en 1220, et trois siècles s'écoulèrent avant son entier achèvement. De là la variété de styles de ses différentes parties. Le chœur est la partie la plus ancienne. L'ensemble se présente toutefois sous un aspect harmonieux.

L'édifice est en croix latine : le portail, élevé sur un perron de 40 marches, pour racheter l'inégalité du terrain, est surmonté de deux tours quadrangulaires inachevées, mais égales en hauteur (68^m,08). Leur plate-forme devait être couronnée de flèches.

Cette façade, qui vient de subir une réparation intelligente, est construite dans le style ogival tertiaire du XV^e siècle; elle se compose de trois baies ou entrées. La baie du milieu est formée de deux portes, à cintre surbaissé, accouplées et réunies sous une voussure ogivale, que surmonte un gable. Cette disposition se trouve répétée, moins la double porte, aux deux entrées latérales.

Une immense fenêtre ogivale, divisée par de nombreux meneaux, occupe la partie moyenne de la façade au-dessus de la baie centrale. Cette fenêtre est surmontée d'un grand pignon, au milieu duquel on voit, dans une niche, saint Michel, patron de la ville, terrassant le démon. L'étroitesse de la façade, resserrée entre les deux tours, et le défaut de profondeur dans les nervures d'ornementation, font que cette façade ne produit pas un effet aussi satisfaisant qu'on devrait l'attendre.

On entre ordinairement dans l'église de Sainte-Gudule par une porte latérale correspondant avec le transsept de droite, et précédée d'un porche élégant. Les statues qui le décorent, ainsi que celles du grand portail, sont modernes.

Les nefs et le chœur ont environ 110 mèt. de longueur et 50 de largeur.

A l'intérieur, la nef centrale jusqu'à la hauteur des fenêtres, et son collatéral droit sont de style ogival secondaire et ont été élevés au XIV^e siècle. Aux colonnes de la grande nef sont adossées des statues colossales qui représentent Jésus-Christ, la Vierge et les apôtres. Celle de Saint-Jacques est de *Fayd'herbe;* celles de Saint-Barthélemy, Saint-Thomas, Saint-Mathieu et Saint Paul sont de *Jérôme Duquesnoy*, frère du célèbre Duquesnoy. Brûlé vif en 1654 pour un attentat criminel, il confessa avoir empoisonné son frère, qui l'avait chassé de chez lui à cause de sa corruption. — L'intérieur de l'église de Sainte-Gudule est blanchi. — — Le collatéral et une partie du transsept gauche datent du XV^e siècle; ils diffèrent de la partie correspondante à droite par le style flamboyant des fenêtres, par les

1. L'église est fermée de midi à 4 h.

moulures prismatiques au lieu de moulures rondes, par des piliers en faisceau au lieu de colonnes.

La *chaire*, en bois sculpté, est d'une conception originale, et atteste plus d'imagination que de goût. Elle fut faite en 1699 par Henri Verbruggen pour les jésuites de Louvain. L'impératrice Marie-Thérèse la donna en 1776 à l'église de Sainte-Gudule. Elle représente Adam et Ève chassés du paradis par un ange et poursuivis par la mort. Les rampes d'escaliers sont formées de troncs d'arbres et de feuillages, où se jouent différents animaux : un perroquet, un paon, un singe, un renard, etc. L'intention satirique de l'artiste se manifeste dans la manière dont ces animaux sont placés : le paon du côté d'Ève et le perroquet du côté d'Adam.

L'immense verrière du portail, près de l'orgue, représente le jugement dernier, dessiné par *Franc Floris*. — Les vitraux des transsepts représentent d'un côté Charles-Quint et sa femme; de l'autre, Marie de Hongrie et son époux. — Au-dessus du maître autel, les vitraux peints représentent Maximilien d'Autriche et Marie de Bourgogne, Philippe le Beau et Jeanne de Castille, Charles-Quint et son frère Ferdinand, Philippe II et sa première femme, Philibert de Savoie et Marguerite d'Autriche. — Des vitraux modernes, exécutés par M. Capronnier, sur les dessins du peintre *Navez*, ont été placés en 1842 au pourtour du chœur. La chapelle située derrière le chœur est ornée de vitraux des mêmes artistes.

Dans le chœur s'élève à g. le mausolée consacré par l'archiduc Albert à la mémoire de Jean II, duc de Brabant, mort en 1312, et de son épouse Marguerite d'Angleterre. Ce monument, en marbre noir, supporte un lion de cuivre doré, qui pèse 3000 kilog. Vis-à-vis est celui de l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas, mort en 1594. — A dr. et à g. du chœur sont deux grandes chapelles, qui, bâties en hors-d'œuvre, forment en quelque sorte par leur étendue des églises à part.

A g. la *chapelle du Saint-Sacrement des Miracles*, borde dans toute sa longueur le bas-côté septentrional du chœur. Elle fut bâtie de 1533 à 1539, en mémoire d'un miracle, dont la tradition remonte au XIV^e siècle, d'hosties poignardées par des juifs, et qui jetèrent du sang. Quelques-uns des profanateurs moururent, dit-on, de terreur; les autres furent brûlés vifs entre la porte de Hal et celle de Namur. Le juif converti qui avait volé les hosties, quinze jours après ce vol, fut massacré dans son jardin par des assassins qui restèrent inconnus. (Bochart, dans son Dictionnaire historique des rues de Bruxelles, p. 144, raconte en détail les pérégrinations des seize hosties consacrées, volées par les juifs; treize disparurent dans le pillage des églises, au XVI^e siècle; les trois autres sont conservées à Sainte-Gudule). — On remarquera les vitraux peints de cette chapelle. Le premier vitrail représente : en haut la remise des hosties au juif Jonathas, et en bas, les portraits des donateurs, Catherine et Jean III de Portugal. Il a été peint, en 1542, par *Jean Haeken* ou Ack, d'Anvers, d'après les dessins de *Michel Coxie*. — Deuxième vitrail, par les mêmes artistes (1547); vérification des hos-

Digitized by Google

ties dans la synagogue; donateurs, Marie et Louis de Hongrie. — Troisième vitrail : Assassinat de Jonathas; donateurs, Éléonore et François I[er], peint par *Van Orley*. — Quatrième vitrail : Une juive convertie recevant les hosties pour les porter à Cologne; donateurs, Ferdinand I[er] et Anne de Hongrie, par *Haek* (1547). Ce vitrail a été payé 500 florins et les précédents 350 florins. Une verrière moderne, représentant l'Adoration du saint-sacrement, a été exécutée par Capronnier (1848), d'après les dessins de *Navez*.

De l'autre côté et à droite du chœur est la *chapelle de Notre-Dame de Délivrance*, bâtie en 1649, sans doute pour régulariser le plan de l'église. L'architecte, peut-être, « pour faire en quelque sorte amende honorable, dit M. Schayes, du crime qu'il croyait avoir commis contre le goût régnant en dessinant des fenêtres ogivales, fit la voûte cintrée, d'arête et avec arcs doubleaux. » Les vitraux peints de cette chapelle, représentant des épisodes de la vie de la Vierge, ont été exécutés au milieu du XVII[e] siècle, par *Jean de la Baer*, d'Anvers, sur les dessins de *Van Thulden;* ils ont coûté 1790 florins. Ils sont tellement dans le style de Rubens, qu'ils lui ont été attribués pendant un certain temps. Ils contrastent par le style avec les vitraux de la chapelle opposée, qui se réfèrent au style italien, interprété par les artistes flamands. Ces magnifiques verrières forment une décoration éblouissante; mais leur composition pittoresque et théâtrale, la complication de l'architecture qui y est dessinée, la vigueur de rendu des figures, en forment de vrais tableaux, qui s'accordent mal avec l'architecture de l'église. L'art du peintre verrier a dépassé ici ses justes limites; il s'isole; il veut briller par lui-même, au lieu de se subordonner pour concourir à l'effet harmonieux de l'ensemble. Les artistes du XIII[e] siècle suivaient les inspirations d'un goût plus sûr, quand ils faisaient de leurs verrières, non des tableaux, mais des mosaïques de couleur. — Sur le maître autel est une statue de la Vierge, par *Arnould Quellyn*. On voit en face le monument élevé à la mémoire du comte Frédéric de Mérode, tué en 1830, au milieu des volontaires belges. L'artiste, M. *Geefs*, l'a représenté vêtu de la blouse nationale, blessé mortellement et cherchant encore à soulever son arme de la main droite. On désirerait trouver plus d'expression à la figure du héros. — Au-dessus est une assomption par M. *Navez*. Non loin de là, dans la chapelle du collatéral, se trouve le monument consacré à la mémoire du chanoine Triest, ouvrage du sculpteur *Simonis* (1845).

Église Saint-Jacques-sur-Caudenberg — (place Royale), vis-à-vis de la rue de la Montagne de la Cour. Elle occupe l'emplacement d'une ancienne église démolie en 1773. Le prince Charles de Lorraine en posa la première pierre le 12 février 1776; elle fut continuée en 1785 par l'architecte Montoyer sur les plans de Guymard, qui donna aussi le modèle de la place. La façade de l'église, élevée de quinze marches, se compose d'un portique de six colonnes d'ordre corinthien, supportant un fronton triangulaire où l'on avait sculpté un bas-relief représentant un sujet religieux : les ré-

Digitized by Google

publicains français le remplacèrent par un Œil de la Providence, lorsqu'ils métamorphosèrent l'église en temple de la Raison. On y voit aujourd'hui une fresque représentant la Vierge consolant les affligés, peinte au wasser-glass en 1851 par M. *Portaels.* (Cette peinture est en émail, recouvert par aspersion d'un vernis, dont la silice est la base, et qui, formant une sorte de verre, la rend inaltérable.) — Des deux côtés du péristyle, sont deux statues : de Moïse, par *Olivier*, et de David, par *Janssens.* — L'intérieur de l'église, d'une extrême simplicité, est formé de colonnes corinthiennes engagées, et ne contient pas d'objet d'art.

Église Notre-Dame des Victoires, ou du *Sablon*, — comme on l'appelle communément, parce qu'elle est située sur la place du Sablon (au bout de la rue de la Régence), est, après Sainte-Gudule, la plus belle église ogivale de Bruxelles. Malheureusement les maisons au milieu desquelles elle est engagée ne permettent pas de jouir du bel aspect des fenêtres lancéolées du chœur. On attribue, par erreur, la fondation de cette église au duc de Brabant, Jean Ier, vainqueur en 1288 à la bataille de Woeringen, qui eut pour résultat la conquête du Limbourg. Le terrain occupé par l'église ne fut cédé qu'en 1304 au serment des Arbalétriers; et l'édifice ne remonte qu'à la seconde moitié du XVe siècle et aux premières années du XVIe. « Un beau porche à profondes voussures concentriques et une vaste fenêtre flamboyante, aujourd'hui bouchée, décorent l'entrée principale de l'église. Le porche du transsept droit pourrait bien remonter au commencement du XVe siècle. La rose qui le surmonte est d'une date beaucoup postérieure. Le transsept opposé se fait remarquer par la jolie ornementation de son gable. » Le vaisseau a 65 mèt. de longueur, 57 mèt. de largeur aux transsepts et 26 dans les nefs. Sur les côtés du chœur sont deux chapelles construites par les princes de la Tour-et-Taxis. Celle de droite, construite en forme de dôme et éclairée par en haut, est la chapelle funéraire de la famille la Tour-Taxis. Les mausolées en marbre blanc et marbre noir sont décorés de sculptures dues à *Cosyns* et à *Van Breveren.* Sur l'autel est une statue de sainte Ursule, par *Duquesnoy;* parmi les statues des niches, celle de la Charité est de *Grupello.* De l'autre côté du chœur, dans la chapelle de Saint-Marcou, on remarquera les belles boiseries qui revêtent les murs. — Un autre objet digne d'intérêt est le tombeau de Jean-Baptiste Rousseau, mort à Genette, près de Bruxelles, le 17 mars 1741. Son buste en marbre blanc a été inauguré en 1842 par les ordres de S. M. le roi des Belges et par les soins de M. le ministre Nothomb. Dans le collatéral de droite est le riche mausolée de Flaminio Garnier, secrétaire du conseil privé. La sacristie contient plusieurs tableaux qui ont été faussement attribués à Van Eyck.

Les églises qui suivent présentent beaucoup moins d'intérêt que les deux précédentes :

Église Notre-Dame de la Chapelle. Godefroid le Barbu construisit en 1134 une chapelle, qui fut érigée en paroisse en 1210 sous le nom actuel. La partie postérieure est du XIIe siècle, et la partie antérieure a été reconstruite au XVe siècle,

après un incendie. Cette église, de style ogival, se divise à l'intérieur en trois nefs, dont la principale est ornée, comme Sainte-Gudule, des statues de Jésus-Christ, de la Vierge et des douze apôtres. Celle de saint Pierre est attribuée à *Jérôme Duquesnoy* (V. p. 58) ; celles de saint Matthieu et de saint Jacques sont dues au ciseau de *L. Fayd'herbe*, de Malines. Le maître autel, en marbre de diverses couleurs, a été exécuté sur les dessins de Rubens. Le pupitre du chœur est un travail de sculpture remarquable. Dans la nef la chaire, sculptée par *Plumier*, représente le prophète Élie nourri par l'ange dans le désert. — Plusieurs monuments funéraires se font remarquer dans cette église; les principaux sont ceux de la famille de Spinola, par *Plumier;* d'un duc de Croï; du chevalier d'Howyne. Ce dernier tombeau représente un squelette indiquant du doigt l'inscription funéraire. On s'arrêtera surtout avec intérêt devant le marbre posé en l'honneur d'Anneessens, martyr de la liberté en 1719. Ce monument est dû à la libéralité des comtes de Mérode et de Beaufort (1834). On signale également l'épitaphe consacrée par Jean Breughel à son père Pierre Breughel. D. Teniers la restaura. Au côté droit de la nef, près de la porte principale, les amis de Lens, le restaurateur de la peinture en Belgique, lui ont fait élever en 1823, un an après sa mort, un monument par *Godescharles*. Dans le bas côté, la première chapelle après les fonts baptismaux contient un beau tableau de *Crayer :* Jésus-Christ apparaissant à la Madeleine. Une suite de tableaux sur la Passion ont été peints par *Van Eycken* (1844-1846). — Le tableau du maître autel, représentant un miracle de saint Boniface, est du même artiste.

Église Sainte-Catherine — (rue du même nom). Cette chapelle, dont la construction n'offre rien de notable, est un des anciens sanctuaires religieux de la ville. Sa tour, style de la Renaissance, eût été belle si on l'avait achevée. Elle possède une belle composition de *Crayer*, placée sur le maître autel : sainte Catherine reçue dans le ciel; et un tableau d'*Otto Venius :* le Christ au tombeau. C'est dans cette église qu'eut lieu la profanation d'hosties consacrées, qui attira sur les juifs de sanglantes persécutions (*V.* Sainte-Gudule). « L'état de vétusté de ce temple et les ravages que l'inondation de 1850 y a causés ont décidé l'administration communale à le remplacer par un nouvel édifice, » devant être construit sur l'emplacement du bassin de Sainte-Catherine, qui a été comblé. La première pierre de la nouvelle église a été posée en 1854 par le duc de Brabant.

Église du Béguinage ou de *St.-Jean-Baptiste* — (rue du Béguinage; ainsi nommée du grand Béguinage fondé en 1250 et dont l'église fut vendue et démolie en 1584). Les Béguinages (*Begynhof*), communautés religieuses de filles vivant dans un célibat volontaire et sans être privées de leur liberté, sont particuliers aux Pays-Bas. Ils furent institués par sainte Begge, duchesse de Brabant, sœur de Pepin de Landen, et mère de Pepin de Herstal. Le pape Clément V avait lancé une bulle contre ces religieuses, mais son successeur, Jean XXII, se plut à les favoriser et à les combler d'indulgences. L'empereur Joseph II, qui sup-

Digitized by Google

prima la plupart des couvents, conserva, protégea l'institution des béguines. Les béguinages les plus florissants sont ceux de Gand et de Bruges. Le béguinage de Bruxelles, supprimé pendant la domination française, se composait d'une douzaine de petites rues, sur l'emplacement desquelles on a construit en 1824 le grand hospice. L'église actuelle fut commencée en 1657 et restaurée en 1764. La façade est surmontée d'une statue de Ste Begge. Le portail est trop surchargé. Le vaisseau, long de 200 pieds et large de 73, a de la grandeur. Dans l'intérieur de cette église, qui d'ailleurs se recommande peu à l'attention des étrangers, on voit sur le maître autel une statue colossale de St. Jean-Baptiste, sculptée par *Puyenbroek*, et quelques tableaux : de *Crayer*, un crucifiement et une mise au tombeau; d'*Otto Venius*, une mise au tombeau; de *Van Loon*, une adoration des Mages; St. Pierre-ès-liens; etc.

Église Notre-Dame du Finisterre (rue Neuve). Ce fut d'abord une chapelle isolée dans un quartier désert; rebâtie en 1618, ouverte en 1730; restaurée en 1804; le frontispice est de 1828. Elle n'offre rien de remarquable à l'intérieur.

Église Notre-Dame de bon Secours (rue du Marché au Charbon, près de la Senne). La partie antérieure fut construite en 1664; la façade en 1772; elle a été restaurée en 1825. L'ornementation de cette église, dit M. Schayes, est d'un style généralement aussi pur qu'élégant.

Église des Minimes — (rue des Minimes), achevée en 1715. M. Schayes la signale comme la plus pure de style des églises modernes de Bruxelles. Le portail seul est en pierres de taille. (« Presque toutes les grandes églises du XVII^e siècle sont construites ou revêtues en pierre. L'emploi de la brique devient plus commun dans celles du XVIII^e siècle. »)

Église St-Joseph — (quartier Léopold). Édifice de style italien consacré en 1842 et construit par M. *Suys*. La façade est en pierres bleues; les trois nefs, d'égale hauteur, sont portées par deux rangs de colonnes corinthiennes.

On peut encore citer parmi les églises plus ou moins remarquables de Bruxelles : *St-Nicolas* (rue au Beurre, près la Grand'-Place), une des plus anciennes églises de la ville; construite au XI^e siècle, elle a été restaurée à différentes époques. Elle était surmontée d'un beffroi qui s'écroula en 1714. — *Église des Riches Claires* ou Notre-Dame des Sept Douleurs (rue Christophe, près la place St.-Géry), agrandie en 1655 par les religieuses de Ste-Claire, qui furent supprimées en 1783. C'est dans cette église que se vendirent en 1785 les tableaux provenant des établissements religieux. Elle a été restaurée en 1833. — *Église des Jésuites* (rue du Poinçon) bâtie en 1850 sur les plans du père Meganck; elle possède une rotonde élevée. — *Chapelle Ste-Anne* (rue de la Montagne, au coin de la rue des Singes), construite au XVI^e s. On voit sur l'autel un groupe de Ste Anne et de la Vierge par *Jérôme Duquesnoy*. — *Chapelle de la Madeleine* (rue de la Madeleine) dans le style gothique du XV^e siècle, rendue au culte en 1840. — *Chapelle des frères de la doctrine chrétienne*, rue Notre-Dame-aux-neiges, 97 bis, construite en 1849 et décorée de

Digitized by Google

peintures au *Wasser-glass* (v. p. 61) par M. *Portaëls*. — *Église des Augustins* (rue Fossé-aux-loups). Cet édifice, élevé sur les dessins de *Coeberger*, fut commencé en 1620. Les frontons brisés du portail attestent la décadence du goût. Cette église fut affectée au culte protestant en 1816; depuis 1830 elle ne sert qu'à des solennités publiques. On y a placé une peinture de *Decaisne*, représentant la Belgique couronnant ses enfants; une scène de la Révolution belge par le b^on *Wappers* et la bataille de Woeringen par *de Keyser*. — Les évangélistes français et allemands exercent leur culte dans la chapelle du Musée et dans celle du boulevard de l'Observatoire. Les anglicans se réunissent dans différentes chapelles. Les juifs ont leur synagogue (rue de Bavière) dans une salle qui, après avoir servi de théâtre de société, a été affectée au culte hébraïque depuis 1833.

MONUMENTS CIVILS.

Hôtel de ville — (Grand'-Place). Cet édifice, situé au centre de la ville, est, de tous les monuments de Bruxelles celui qui impressionne le plus le voyageur; c'est celui qui contribue le plus, par la grande élévation de sa tour, à donner à la ville, vue de loin, un aspect caractéristique. Il présente un quadrilatère irrégulier: la façade, longue d'environ 80 mètres et dominant la grande place (*V*. p. 53), se compose au rez-de-chaussée d'un portique de dix-sept arcades ogivales, supportant une plate-forme au-dessus de laquelle s'élèvent deux étages de fenêtres rectangulaires, surmontés eux-mêmes d'un toit très-élevé, percé de quatre rangs de lucarnes. A la naissance du toit règne une balustrade crénelée. Les angles de la façade sont flanqués d'une tourelle octogone, terminée par une aiguille en pointe. La grande porte d'entrée est entre la onzième et la douzième arcade du portique. C'est au-dessus de cette porte que s'élance la tour à une hauteur de 91 mètres 63 centimètres (en y comprenant la statue, haute de 5 mètres 2 centimètres). —M. Schayes porte la hauteur totale à 113 mètres 76 centimètres).

Rien de plus hardi, de plus svelte et de plus gracieux que cette tour. Carrée jusqu'au sommet des toits, elle devient polygonale à partir de la plate-forme; un système de contre-forts, habilement dissimulés sous l'apparence de tourelles et de clochetons, se succède d'étage en étage en se rapprochant du corps de la tour à mesure qu'il s'élève. Elle offre trois étages percés à jour de fenêtres ogivales. A chaque étage règne une plate-forme décorée d'une balustrade en pierre. C'est du troisième étage, que part la flèche, découpée comme une dentelle pyramidale. On considère cette tour comme la plus belle de toutes celles de la Belgique; « sans en excepter celle même d'Anvers. » La restauration de cette tour doit être terminée à la fin de l'année 1859; les statues seront successivement placées dans les niches. Au sommet de la flèche est une statue colossale de St. Michel, en cuivre doré, tournant comme une girouette au vent. Elle a été descendue en 1841, redorée et remontée en 1842. — Quoique la façade ait, à première vue, un aspect uniforme, les deux ailes présentent des différences qui seules attesteraient qu'elles ne sont

Digitized by Google

point du même âge, « tandis que le portique de l'aile gauche est couvert d'une voûte à nervures croisées et que ses arcades retombent sur des pieds droits qui ont la forme de contre-forts en retraite, les arcades de l'aile opposée, beaucoup plus évasées, portent une voûte surbaissée à compartiments prismatiques et posant sur des piliers contre-forts, alternant avec des colonnes cylindriques à chapiteaux historiés, représentant des scènes de la vie domestique. Les fenêtres du premier étage à l'aile gauche, moins longues que celles de l'aile droite, ne sont pas non plus, comme ces dernières, comprises sous un arc ogival simulé. » (Schayes.) La portion la plus ancienne de la façade est celle à la gauche du spectateur; elle fut commencée en 1401. L'aile à droite, plus courte que la précédente, fut commencée en 1444. On ignore la date de son achèvement. La tour ne fut entièrement terminée qu'en 1455. — On ignore le nom de l'architecte qui traça le premier plan du monument. On présume que ce fut *Jacques van Thienen*. Le nom de l'architecte de la tour, *Jean van Ruysbroeck*, est plus connu. Une légende merveilleuse, dans laquelle figure le diable comme auxiliaire obligé, a été attachée à cette construction, comme cela est arrivé pour un grand nombre d'édifices au moyen âge. Selon une tradition populaire mal fondée, Ruysbroeck se serait pendu de désespoir de ce que la tour n'était pas au milieu de la façade. — La façade latérale gauche est d'un style noble et pittoresque, mais l'étroitesse de la rue empêche de la voir convenablement. — L'édifice entoure une cour quadrangulaire dans laquelle se trouvent deux fontaines, décorées de statues de marbre, qui représentent des faunes couchés au milieu de roseaux; celle de gauche est de *Kinder;* celle de droite, la plus belle, est du sculpteur *Plumier*.

Intérieur[1] : malgré les dévastations que cet édifice a successivement subies, on y voit encore quelques salles somptueuses; entre autres celle où les états de Brabant tenaient leurs séances. Outre quelques tableaux modernes, on y voit une série de portraits historiques. La salle principale où se réunit aujourd'hui le conseil municipal est décorée de dorures et de tapisseries; le plafond, représentant l'assemblée des dieux, est de *Janssens*. L'intérieur de l'hôtel de ville appelle des travaux de restauration.

Maison du roi — (en face de l'hôtel de ville). (*V.* p. 53.)

Palais du roi — (vis-à-vis du parc). L'aspect extérieur de ce palais est assez simple. La façade en est froide et monotone. Il se compose de la réunion de deux hôtels construits dans le siècle dernier, et qui en sont devenus les deux ailes. Celle de droite était l'ancien hôtel du ministre plénipotentiaire autrichien. Cet hôtel était occupé en 1785 par le riche comte de Belgiojoso. Le palais du roi fut agrandi en 1820. L'avant-corps, décoré de six colonnes massives, qui réunit les deux ailes, auparavant séparées par une rue, fut ajouté en 1827. Ces colonnes écrasent les chétives arcades du rez-de-chaussée. Le palais du roi confine d'un côté aux bâtiments de l'hôtel de Bellevue. Un jardin de médiocre étendue est resserré entre

1. On peut le visiter en compagnie du concierge (rétribution 1 fr.).

le palais et la rue Brédérode. A défaut de grandeur et de noblesse, le palais destiné au souverain du pays semble par sa simplicité même, dit M. Moke, attester les attitudes modestes d'une royauté sans pompe et sans orgueil. Il contient quelques tableaux anciens et modernes. Il n'est visible qu'en l'absence de la famille royale (Rétribution au concierge, 2 fr).

Palais de la Nation — ou des chambres législatives (rue de la Loi). Il est séparé seulement par le parc du palais du roi; l'allée qui traverse cette promenade leur sert de communication. Ces deux palais, situés en face l'un de l'autre, semblent un symbole extérieur du bon accord qui existe entre les pouvoirs de l'État dans ce pays jouissant d'institutions constitutionnelles. Cet édifice fut commencé en 1779 sur les plans de l'architecte Guimard. Il servit d'abord aux séances de l'ancien conseil de Brabant. Les deux chambres des états généraux s'y installèrent en 1818. Il est occupé aujourd'hui par le sénat et par la chambre des représentants. Au fond d'une petite place, la façade en retraite se présente décorée de huit colonnes cannelées, d'ordre ionique, supportant un fronton triangulaire dont le bas-relief allégorique a été sculpté deux fois par *Godescharles*, à quarante années de distance, lors de la première construction de l'édifice en 1782 et en 1822, après l'incendie qui dévasta le palais dans la nuit du 29 décembre 1820. A l'entrée du palais est un vaste péristyle dorique, aboutissant à droite et à gauche à deux larges escaliers en marbre rouge de Beaumont; celui de droite mène à la chambre des représentants, celui de gauche à la salle de réunion du sénat. Dans le vestibule sont deux grandes toiles représentant, l'une la victoire de Woeringen, par *de Keyser*, l'autre, un épisode de la révolution de 1830, par *G. Wappers*.

La chambre des représentants est disposée en amphithéâtre, éclairée par le haut et entourée d'un rang semi-circulaire de colonnes de stuc, derrière lesquelles sont pratiquées les loges destinées aux spectateurs. Les bancs qui reçoivent les représentants font face au siége du président, ainsi qu'à la tribune des orateurs. — La chambre des représentants possède une nombreuse bibliothèque où se trouvent réunies des documents politiques importants. — On est admis sans billets aux tribunes publiques des deux chambres. On entre par la rue de l'Orangerie, derrière l'édifice.— Les édifices qui entourent le palais de la Nation sont occupés par les *ministères*. A chaque ministère se trouve attachée une bibliothèque.

Palais du prince héréditaire, auparavant du *prince d'Orange* (rue Ducale, près du parc). Ce palais, de style italien, fut construit, dans le voisinage du palais du roi, en 1823. Il se compose d'un soubassement rustique, sur lequel règnent une ligne de pilastres engagés soutenant une corniche et un attique. Les plans sont dus à M. Vanderstraeten et la décoration intérieure à M. Puys. Le riche ameublement et la belle collection de tableaux qu'y avait réunis le prince d'Orange étaient estimés à 20 millions. Après la révolution de 1830 le séquestre fut mis sur le mobilier; il ne fut levé qu'après le traité de 1839; et le prince d'Orange fit transporter les tableaux en Hollande. On remarque

Digitized by Google

à l'intérieur la belle salle de bal éclairée par en haut et revêtue de marbre de Carrare.

Palais de justice — (rue de Ruysbroeck). Édifice offrant peu d'intérêt et occupant l'emplacement du couvent des jésuites supprimé en 1773 par Marie-Thérèse. Mal distribué à l'intérieur, il devait être reconstruit sur de nouveaux plans; mais l'antagonisme d'intérêts privés a paralysé les projets de l'administration. Une loi présentée à la chambre des représentants, le 20 juillet 1859, contient un projet de construction d'un nouveau palais de justice dans un autre emplacement.—Dans les salles de la cour de cassation on a placé l'abdication de Charles-Quint, peint par *Gallait*, et le compromis des nobles, peint par *de Biefve*.

Archives du royaume. — Cet immense et précieux dépôt, toujours ouvert à l'étude, est placé dans la partie des bâtiments qui longe la rue de la Paille. Il contient une innombrable quantité de documents : les correspondances des souverains, les archives du conseil privé, des états de Brabant, etc.... celles des corporations religieuses supprimées et des métiers.

Palais de l'Industrie — (place du Musée)[1]. Cet édifice, construit en 1829, sert aux expositions des produits de l'industrie. En avant de la façade s'étend une cour d'honneur, fermée par une grille, et au milieu de laquelle s'élève la statue en bronze du prince Charles de Lorraine, beau-frère de Marie-Thérèse, d'après le modèle de *L. Jehotte* (1846). On y conserve les modèles de métiers et de machines. L'aile gauche est occupée par la *Bibliothèque royale*. (*V.* p. 82.)

Le musée — (au fond de la place du Musée). L'entrée principale est pratiquée dans une façade en hémicycle, d'un style orné, et surmontée d'une statue par *L. Delvaux*. Dans cette partie de l'édifice l'architecte Folte eut à vaincre des difficultés tenant à l'obliquité de l'entrée par rapport aux anciens bâtiments avec lesquels il devait se raccorder. La voûte du vestibule s'étant écroulée une première fois, il la fit reconstruire et se plaça debout au milieu du vestibule quand on retira les étais. La place du Musée était primitivement un lac que fit combler en 1336 le riche seigneur Devenvoorde pour y élever une habitation qui, agrandie postérieurement, prit le nom d'hôtel de Nassau et devint la résidence des gouverneurs des Pays-Bas, après l'incendie de la cour des Ducs, en 1731. Le duc Charles de Lorraine fit, en 1744, l'acquisition de ces bâtiments et leur fit donner l'aspect actuel. — Le rez-de-chaussée autour de la cour, qui contient encore quelques parties anciennes de l'hôtel de Nassau, est consacré aux *cabinets de physique* et aux *galeries d'histoire naturelle* (*V.* p. 81.) — A gauche du vestibule d'entrée se présente un escalier d'apparat qui conduit au musée de peinture. La statue colossale d'Hercule, placée au bas de l'escalier, passe pour le chef-d'œuvre du sculpteur *Delvaux*. Le plafond de l'escalier et celui de la rotonde sont peints par *Verschoot;* peinture qui atteste la décadence de l'art flamand au XVIII[e] siècle.

Le musée de Bruxelles a été formé par suite d'un arrêté des consuls de

1. Il est ouvert au public les mardi, jeudi, samedi, de 12 h. à 4 h., et le dimanche de 10 h. à 3 h.

la République française, an XI. Les tableaux enlevés aux églises et aux couvents supprimés en formèrent le premier fond. Un certain nombre avaient déjà été expédiés à Paris; à la demande du conservateur, M. de la Serna, le gouvernement français, non-seulement donna contre-ordre aux envois de tableaux en France, mais encore il restitua plusieurs tableaux flamands et il fit don de tableaux italiens pour en enrichir le musée de Bruxelles. On cite parmi les tableaux expédiés de Paris : l'Adoration des bergers et l'Élévation de la croix, de *Van Dyck;* l'Adoration des mages, de *Rubens;* la Mort de la Vierge, de *N. Poussin*, etc.... Le musée de Bruxelles s'ouvrit en 1801. Napoléon fit don, en 1811, de 31 nouveaux tableaux. Le musée comptait alors 295 toiles; il en compte plus de 500 aujourd'hui. Il s'enrichit encore en 1815 de plusieurs tableaux revenus de Paris. Quelques nouvelles acquisitions, et, entre autres, celles faites à la vente de la collection du roi de Hollande sont venues ajouter à la valeur du musée de Bruxelles, qui, bien qu'inférieur à celui d'Anvers, est cependant digne de l'attention des amateurs. Les peintres italiens n'y comptent ni par le nombre, ni par la valeur des œuvres. Mais en revanche il possède dix toiles de Rubens; treize toiles de Gaspard de Crayer, qu'on peut y étudier dans quelques-uns de ses meilleurs ouvrages; des peintures de Jordaëns de la facture la plus vigoureuse; seize tableaux de Philippe de Champagne; des tableaux d'Otto Venius, de Van Dyck, d'Holbein, de Rembrandt, de Gerard-Dov, etc. Il possède un nombre assez considérable de spécimens de la peinture du moyen âge. Ces œuvres des vieux maîtres, si intéressantes au point de vue de l'histoire de l'art, sont devenues rares par suite de destructions fanatiques ou de négligences. — Le dernier catalogue qu'on peut acheter au musée (prix : 1 fr.) a été publié en 1857. La critique y laisse à désirer : il maintient des attributions douteuses; on regrette de ne point y trouver les indications historiques nécessaires; il appelle enfin une nouvelle révision qui le mette à la hauteur de la plupart des nouveaux catalogues des musées de l'Europe, ou, pour citer un exemple emprunté à la Belgique elle-même, à la hauteur de celui du musée d'Anvers. — Nous allons donner l'indication de *tous* les tableaux du musée de Bruxelles (fin de l'année 1858)[1].

GALERIE DE PEINTURE.

ÉCOLES FLAMANDE, HOLLANDAISE ET ALLEMANDE.

Van Artois (Jacques) : 1, 2, 3, 568, 569. Paysages; —4. Conversion de saint Hubert (le paysage par *Van Artois*, les figures par *Crayer*, les animaux par *Seghers*). — *Asselyn* (Jean) : 5. Paysage d'Italie. — *Bakhuyzen* (Louis) : 6. Marine. — *Bakereel* (Gilles) : 7. Adoration des bergers. — *Bakereel* (Guillaume) : 8. Vision de saint Félix; 9. Saint Antoine de Padoue portant l'enfant Jésus. — *Begyn* (Abraham) : 10. Marine des environs de Naples. — *Berghem* (Nicolas) : 11. Paysage; site d'Italie.

1. Le musée est ouvert au public le dimanche, le lundi et le jeudi, ainsi que les jours de fête, de 10 h. du matin à 3 h. de relevée. Les autres jours les étrangers sont admis sur l'exhibition de leur passeport.

Digitized by Google

— *Bol* (Ferdinand) : 12. Un vieillard en méditation ; 572, 573, portraits. — *Bosschaert* (dit Thomas Willeborts) : 13. Des anges annoncent à Abraham la naissance d'Isaac. — *Brauwer* (Adrien) : 14. Dispute grotesque de joueurs de cartes. — *Breughel* (dit d'Enfer) : 577. La chute des anges.

[Composition d'une imagination fantastique et bizarre.]

Breughel (Abraham) : 15. Fleurs. — *Breughel* (Jean, dit *de Velours*), et *Van Balen* (Henri) : 16. L'Abondance et l'Amour répandent leurs dons sur la terre ; 578. La prédication de saint Norbert.

Tableau curieux. On y voit des dévots, hommes et femmes, couchés à terre, et que le saint foule à ses pieds.

Breydel (le chevalier Charles) : 17, 18. Choc de cavalerie. — *Champagne* (J. B. de) : 19. Assomption de la Vierge. — *Philippe de Champagne* : 20. Portrait de saint Charles Borromée ; 21. Sainte Geneviève ; 22. Saint Joseph ; 23. Saint Étienne ; 24. Saint Ambroise ; 25. Présentation au temple ;

[La belle tête de Siméon rappelle celle du Moïse gravé par Nanteuil. Le manteau bleu outremer de la Vierge rompt l'harmonie du tableau. On remarque dans un groupe le portrait du célèbre Pascal, ami de l'artiste, d'Arnauld et de deux autres solitaires de Port-Royal.]

26. Saint Benoît dans la grotte. Les numéros qui suivent, jusqu'à 35, se rattachent à la légende de ce saint : 27. Saint Benoît visité par un prêtre ; 28. Le pain empoisonné ; 29. Saint Benoît fait jaillir une fontaine ; 30. Saint Maur retire Placide de l'eau ; 31. Miracle de la hache perdue qui se rattache à son manche ; 32. Le démon chassé d'une pierre ; — 33. L'incendie imaginaire ; 34. L'enfant ressuscité ; 35. Sainte Scolastique visitée par saint Benoît ; 581. Portrait de l'auteur.

[Le défaut de renseignements dans le catalogue, sur la provenance des tableaux, ne permet pas d'établir le juste rapport de ce portrait avec celui du musée du Louvre (n° 89), portant également la date de 1668. Les mesures de la toile de Bruxelles sont : haut., 95 cent. ; larg., 72 ; celles de Paris : haut., 1,19 ; larg., 0,91.]

Cochels (Joseph) : 36. Retour de la chasse au cerf. — *Coène* (C.) : 37. Un soldat rentre dans la maison paternelle après la bataille de Waterloo. — *Cossiers* (Jean) : 38. Le déluge universel ; 39. La sainte famille. — *Cocxie* (Michel Van) (étudia la manière italienne sous Raphaël) : 40. Le couronnement d'épines ;

« On y loue la pureté du dessin, la fermeté du modelé, l'attitude simple et noble du Christ, l'expression de ses bourreaux, exempte de l'exagération qui est passée ensuite dans les habitudes de l'école. » Les couleurs sont mal accordées.

41. La cène (tableau avec volets).

« Les parties nues y sont traitées avec une remarquable fermeté et avec une science de dessin qui atteste la sévérité des études de l'artiste. »

— *Craesbeke* (Joseph) : 42. Tabagie flamande. — *Cuyp* (Benjamin) : 43. L'Adoration des mages. — *Cuyp* (Jac.-Gerritz) : 44. Paysage. — *Danckerse* (Pierre) : 45, 46. Portraits. — *De Bonstetter* (A.) : 47. Vue des environs de Rome. — *De Brackeleer* (Ferdinand) : 48. Vue intérieure de la ville d'Anvers ; 585. Le comte de mi-carême ; 586. Le jubilé de 50 ans de mariage.

— *De Caisne* (Henri) : 49. Agar dans le désert; 50. Sapho. — *De Cauwer :* 51. Plusieurs blessés de la bataille de Waterloo dans l'intérieur d'une ferme. — *De Clerck* (Henri) : 52. Le Seigneur appelant à lui les petits enfants ; 53. Une sainte famille (tableau à deux volets). — *De Crayer* (Gaspard). Ce peintre, élève de Michel Cocxie, mais qui subit la haute influence de Rubens, est représenté au musée de Bruxelles par 13 ouvrages, dont quelques-uns sont de sa plus belle manière; 55. Pêche miraculeuse de saint Pierre;

[Tableau d'un coloris si éclatant, « qu'on pourrait l'attribuer à Jordaëns, » dit M. Alfred Michiels, qui loue, outre la beauté de la couleur, « l'élégance des types, la vérité des attitudes et l'harmonie de l'ensemble, faisant de ce morceau une œuvre supérieure. » Nous louerons également la facilité de l'exécution, mais nous reprocherons une certaine prédominance de tons rougeâtres dans le coloris, et de la vulgarité dans les expressions.]

56. Assomption de sainte Catherine; 57. Apparition de la Vierge à saint Bernard; 58. Martyre de saint Blaise (peint par de Crayer à l'âge de 86 ans); 59. Conversion de saint Julien;

[Ce tableau qui paraît dater des premiers temps de la carrière du peintre, est un tableau de genre dans de grandes dimensions.]

60. Le chevalier Donglebert et sa femme en adoration devant le Christ mort;

Ce tableau, provenant de l'église supprimée du béguinage, était placé audessus du tombeau du chevalier. « Je crois, dit M. Viardot, que Gaspard de Crayer s'est élevé dans cet ouvrage à toute la hauteur qu'il lui a été donné d'atteindre. »

61. Saint Paul et saint Antoine; 62. Saint Paul ermite avant sa conversion; 63. Saint Paul après son martyre; 64. Saint Antoine et saint Paul, ermites; 65. Martyre de sainte Apolline ; 66. La sainte famille ; 67. Portrait d'un moine de l'ordre des Augustins; — *De Jongue* (J. B.) : 68. Vue prise aux environs de Tournai (*V.* 587). — *De Landtsheere* (Jean), père : 69. Vénus coupant les ailes à l'Amour. — *De Landtsheere* (J. B.) fils : 70. Tancrède soigné par Herminie.— *Delvaux* (Éd.) : 71. Paysage montagneux ; 588. Paysage près de Forest. — *Delvaux* (Ferdinand) : 72. Intérieur du cloître des Chartreux, à Rome; 73. Intérieur d'un couvent de femmes à Rome. — *Denis* (Simon-Joseph-Alexandre-Clément) ; 74. Combat de deux taureaux. Effet de soleil couchant. — *De Noter* (P. F.) : 75. Vue prise à Bruges ; 76. Hiver ; vue prise du pont Neuf à Gand; 77. L'église de Saint-Nicolas, à Gand. — *De Roi* (J. B.) : 79. Un convoi de bestiaux ; 80. Paysage. Effet de brouillard. — *Devadder* (Louis) : 81. Paysage. — *Devigne* (Félix) : 82. Les amours d'Abrocome et de la belle Anthia. — *Devos* (Martin) : 83. Portrait. — *Devries* (Jean Renier) : 84. Chasse au cerf.— *De Witt* (Emmanuel) : 85. Intérieur de l'église de Delft. — *Dietriech :* 86. Portrait du peintre. — *Gérard-Dov* ou *Dou :* 87. Gérard Dov dessine à la faible lueur d'une lampe un amour de Duquesnoy.

« Chef-d'œuvre de patience, de finesse, de grâce et de vérité. »

Ducq (Joseph-François) : 88. Vénus sortant des eaux. — *Du Corron* (J.) : 89. Vue-prise aux environs d'Irchonwelz, province de Hainaut.

Digitized by Google

Faber (F.) : 90. Un ouvrier au repos. — *Fabrique* (Nicolas la) : 91. Un jeune homme examinant une pièce d'or. — *Franz Floris* (François *De Vriendt* dit) : 92. Le jugement dernier;

[Les deux volets représentent l'ascension des élus et la damnation des réprouvés. Peinture grise; absence de sentiment pittoresque, mais dessin énergique.]

93. Altercation entre deux jeunes époux; 94. Sainte famille. — *Franck* (Jean-Baptiste) : 95. Décollation de saint Jean. — *François* (P. J. C.) père : 96. Marius assis sur les ruines de Carthage. — *Geeraerts* (Marius-Joseph) plusieurs tableaux peints en grisaille; 97. Le Seigneur et ses disciples à Émaüs; 98. Le Seigneur chez Simon le Pharisien; 99. Les fils d'Aaron punis par le feu du ciel; 100. La femme adultère; 101. Abraham et Melchisédech; 102. Le sacrifice d'Abraham; 103. Le sacrifice d'Élie. — *Golztius* (Hubert) : 104. Portrait de femme. *Gyzen* (Pierre) : 105. Cygne mort et Gibier. — *Heem* (David de) : 106. Bouquet de fleurs. — *Hellemans* (P. J.) : 107. Vue prise sur la lisière du bois de Soignes, chaussée de Namur. — *Van Heemskerke* (Egbert, le vieux) : 108. Intérieur d'un cabaret flamand. — *Herregouts* : 109. Saint Jérôme dans le désert. — *Holbein* (Jean) : 110. Portrait de Thomas Morus.

« M. Viardot le considère comme étant peut-être la perle du musée. »

Huysmans (Cornelis, dit de Malines) : 111. Paysage.

[Quel que soit, d'ailleurs, le mérite de cet artiste, on peut lui reprocher souvent, comme ici, la lourdeur et l'uniformité du feuillé.]

Janssens (Abraham) : 112. La Foi et l'Espérance soutiennent la Vieillesse contre les fatigues du temps. — *Janssens* (Victor-Honoré) : 113. Des anges présentent le cordon de l'ordre des chartreux à saint Bruno, pendant une apparition de la Vierge. « Peinture fade et sans couleur; » 114. Saint Charles Borromée priant pour les pestiférés; 115. Didon, accompagnée de sa sœur, faisant bâtir Carthage; 116. Sacrifice d'Énée arrivant à Carthage. — *Joly* (A. E.) : 117. Zampierro et Vanina.

Jordaëns (Jacques) : 118. Saint Martin guérissant un possédé;

[Peinture chauffée au rouge et ressemblant à un transparent.]

119. Tableau allégorique des dons et des occupations de l'automne;

[Tableau capital du musée et chef-d'œuvre du peintre, qui s'y est pleinement livré à la fougue de ses instincts matériels. C'est le réalisme brutal transporté dans la mythologie] « Le paysage, dit M. Viardot, les fruits, les acteurs de la scène, surtout un satyre qui porte un petit faune sur ses épaules, et plus encore une nymphe toute nue, qu'on voit par derrière sur le premier plan du tableau, sont d'une extrême vigueur et d'un effet prodigieux : c'est Caravage ou Ribera avec la couleur de Rubens. »

120. Le triomphe du prince Fréd.-Henri de Nassau; 121. Tête d'apôtre priant Dieu (esquisse); 596. Les vanités du monde, allégorie; 597. Le Satyre et le paysan.

[Tableau largement peint, mais dont la grosse énergie est la négation complète de l'idéal et du style.]

Klomp (Albert) : 122. Scène rurale; 123. Apparition des anges aux bergers, pour annoncer la naissance du Messie. — *Koeberger* (Wen-

Digitized by Google

ceslas) : 124. Le Christ au tombeau.

« L'outremer employé dans ce tableau coûta 1400 florins; et les draperies, qui ont occasionné une si forte dépense, font tache dans la peinture. »

Koning (Jacques) ; 125. Vue de Hollande. — *Lairesse* (Gérard de) : 127. La mort de Pyrrhus. — *Lens* (André-Corneille). : 128. Dalila coupant les cheveux à Samson ; 601. Ariane abandonnée, consolée par Bacchus ; 602. Offrande à Bacchus. — *Lens* (Jacques) : 129. Portrait de l'empereur Léopold. — *Lingelbach* (Jean) : 130. Vue de la place du Peuple, à Rome. — *Loten* (Jean): 131. Paysage boisé. — *Mathieu* (Louis) : 133. Le Christ au tombeau. — *Meert* (Pierre) : 134. Portraits d'anciens magistrats de Bruxelles. —*Milé* (François) : 135. Repos de la sainte famille. — *Molenaer* (Corneille) : 136, 137. Tabagies flamandes. — *Mommers* (Henri) : 138. Un marché aux herbes. — *Moreelse* (Paul) : 139. Portrait d'un homme tenant une pomme. — *Moucheron* (Isaac) : 140, 141. Paysages. — *Nason* (Pierre) : 142. Portrait du prince d'Orange, gouverneur du Brésil. — *Navez* (F. J.) : 143. Portrait d'Engeslspach - Larivière ; 144. Agar dans le désert. — *Peter Neef*, le vieux : 145. Intérieur de la cathédrale d'Anvers ; 689. Même sujet. — *Noël;* 146. Station de cavalerie. *Odevaere* (Joseph-Denis) ; 147. Victoire navale de Canaris sur les Ottomans ; 148. Les Athéniens s'embarquant pour Salamines. — *Ommegang* (B. Paul) : 149. Paysage des Ardennes (*V.* 609) [touche monotone]. — *Paelink* (Mme), née *Horgnies :* 150. Sujet tiré de Lamartine. — *Palamèdes* (Antoine) ; 151. Portrait d'homme. [Harmonieux ; solide de ton.] — *Pourbus* (François), le vieux : 152, 615. Portraits d'hommes. — *Quellin* (Erasme), le vieux : 153. Charles Borromée, archevêque de Milan ; 154. Le Christ, statue en grisaille sur un fond d'architecture, entouré de fleurs peintes par *Daniel Seghers.* — *Rembrandt* (Paul) dit *Van Ryn :* 155. Portrait d'homme. — *Rikaert* (David), le jeune : 156. Un chimiste dans son laboratoire. — *Ricquier* (L.) : 157. Une famille de brigands. — *Robbe* (Louis) : 158. Animaux au pâturage ; vue prise aux environs de Courtrai ; 616. La Campine avec bestiaux. — *Roos* (Jean-Henri) : 159. Un pasteur assis ;

RUBENS.

Rubens a dix toiles au musée de Bruxelles. Dans ce nombre « il y en a quatre, dit M. Viardot, la *martyre de saint Livin*, l'*Adoration des Mages*, la *Station du Christ montant au Calvaire*, et le *Christ au tombeau*, qui ont été faites évidemment, non pour un musée, où le spectateur les touche de la main, mais pour des églises, où le point de vue est non-seulement plus éloigné, mais encore dirigé de bas en haut. Enlevées ainsi à leur vraie place et à leur vrai jour, ces quatre grandes pages ressemblent trop à des esquisses, à des ébauches, exécutées à larges traits comme des décorations de théâtre. Toute l'ampleur de la composition, tout le mouvement des groupes, cessent d'être bien compris ; et le coloris même, dont les combinaisons se trouvent détruites, perd son effet et sa puissance. On voudrait, pour leur rendre pleinement la beauté et la vie, reporter ces tableaux sous les hautes nefs auxquelles ils furent destinés. »

160. Le Christ voulant foudroyer le monde ;

[Cette composition à effet est une allégorie, moitié chretienne, moitié my-

Digitized by Google

thologique. Le Christ, armé de la foudre, est un dieu de l'Olympe. La Vierge, cherchant à désarmer la colère de son fils, découvre et presse son sein maternel avec un geste d'angoisse; image terrestre et théâtrale, contrastant avec la pureté céleste qui convient à la Mère de Dieu. Saint François, pâle d'effroi, couvre de son corps le globe de la terre. — Ce tableau a été à Paris.]

161. Le martyre de saint Liévin;

[Affreux sujet! Les bourreaux arrachent la langue au martyr et la donnent à manger à un chien. Dans cette composition *ultra* tragique, le grand artiste entraîne l'art hors des justes limites que lui assigne le goût. Il veut inspirer l'horreur et il y réussit. A l'exagération du sentiment viennent s'ajouter la largeur emphatique et la facilité boursouflée de la forme et de l'exécution. Quelle que soit la célébrité de cette œuvre saisissante, on ne peut se dissimuler qu'elle blesse un goût épuré.] — Ce tableau de Rubens appartenait à l'église des jésuites de Gand; quand Joseph II supprima les couvents des Pays-Bas, il fut acheté par Louis XVI; et donné au musée de Bruxelles, d'une manière surérogatoire, à l'époque où la France restitua à la Belgique les tableaux qu'elle lui avait enlevés. (Gravé par Koukerken.)

162. Le couronnement de la Vierge;

[On retrouve dans ce tableau le beau coloris de Rubens et des groupes d'anges charmants.]

163. Le Christ montant au Calvaire;

[Œuvre d'un jet puissant, et d'une exécution enlevée, en manière d'ébauche. Sur le premier plan, les deux larrons, conduits par les soldats, sont de la plus large facture; à droite, une figure de femme blonde éblouissante; enfants joufflus et vigoureux; sainte Véronique, en robe noire, essuyant le front du Christ, contraste par l'impassibilité de ses traits inexpressifs avec la tristesse de la scène.] — Ce tableau fut peint en 16 jours pour les religieux de l'abbaye d'Afflighem. « Conformément à la règle qu'il s'était fixée, d'établir des prix de ses tableaux à raison de 100 florins par chaque jour de travail qu'il avait employé, Rubens demanda 1600 florins de ce Calvaire. Toute riche que fût l'abbaye, on marchanda le grand artiste, et ce ne fut pas sans des débats blessants pour sa fierté qu'il parvint à se faire allouer la somme à laquelle il avait estimé son noble labeur. » Cette vaste toile (5 mèt. 60 c. de haut. sur 3 mèt. 50) occupe le fond de la galerie du musée. (Gravé par Pontius.)

164. Le Christ au tombeau; 165. L'adoration des mages;

Composition de 24 figures. Une des nombreuses reproductions d'un sujet souvent répété par le peintre. Ce tableau, commandé par les capucins de Tournai, fut, pendant un des siéges de cette ville, au siècle dernier, traversé par un boulet. — [Coloris éclatant; quelques têtes sont illuminées d'une rougeur vraiment apoplectique. La Vierge n'est qu'une fraîche Flamande aux traits inexpressifs. Caractère de race, poussé jusqu'à l'expression bestiale, bien observé dans la tête du noir.] (Gravé par Vosterman et par Lauwers.)

166. L'assomption de la Vierge;

[On ne retrouve pas les qualités habituelles de Rubens dans ce tableau, qu'on croit avoir été peint en partie par ses élèves, et qui d'ailleurs paraît avoir été fatigué. Le coloris en est faible et l'exécution sans vigueur. Cependant les anges nous semblent charmants de mouvement, de jet facile et gracieux.]

.... Vénus demandant des armes à Vulcain;

[Ce tableau, d'une magnifique couleur, n'avait point encore de numéro à la fin de 1858; il provient de la vente de M. Patureau, faite à Paris au mois d'avril 1857; il a été adjugé au prix de 11 200 fr.]

167. Portrait, demi-corps, de l'ar-

Digitized by Google

chiduc Albert; 168. Portrait, demi-corps, de l'infante Isabelle [Portraits d'une grande largeur d'exécution]; 620. Le Martyre de sainte Ursule (esquisse).

Ruisdael : 169 Paysage; le même avec *Adrien Van de Velde :* 621 paysage. — *Sallaert* (Antoine): 170. Procession des corps de métiers de Bruxelles, sur la Grand'-Place, en 1620; 171. Suite de cette procession; 172. Solennité du tir à l'arbalète;

« Ce tableau rappelle le souvenir du jour où, en 1615, l'infante Isabelle, souveraine des Pays-Bas, abattit d'un coup d'arbalète l'oiseau élevé à la hauteur de la flèche de l'église du Sablon. L'infante et son époux, l'archiduc Albert, l'arbalète à la main, sont placés sur une estrade; le doyen, à la tête du grand serment, leur présente son hommage. »

173. Procession de l'Ommegang, à Bruxelles;

« L'infante Isabelle, ayant reçu du magistrat de Bruxelles, comme reine du grand serment, un don de 25 000 florins, employa cette somme à une fondation au Sablon, en faveur de douze jeunes filles, à chacune desquelles était destinée une dot, dont la collation se renouvelait tous les ans. »

174. Allégorie de la passion du Christ.—*Scaron* (Alex.): 175. Vase de fleurs. — *Schaepkens* (Théodore): 176. La prise de Maëstricht, en 1579. — *Schalken* (Godefroid) : 177. Un jeune homme tient un flambleau et fait tomber de la cire fondue sur un plateau. — *Schœvaerdts* (M.) : 178. Un marché aux poissons; 179. Le bœuf gras. — *Schut* (Corneille) : 180. Esquisse du tableau du martyre de saint Jacques; 181. Portrait de la sainte Vierge entourée de guirlandes de fleurs, peintes par *Daniel Seghers.* — *Schwarts* (Christophe) : 182. Vulcain montrant à l'assemblée des dieux Mars et Vénus qu'il a surpris ensemble. — *Seghers* (Daniel) : 183. Bouquet de fleurs. — *Siberechts* (Jean) : 184. Scène de travaux rustiques. — *Smeyers* (Gilles) : 185. Saint Norbert consacrant deux diacres; 186. La mort de saint Norbert. — *Snyders* (François) : 187. Animaux et fruits. — *Soolmaker* (J. F.) : 188. Réconciliation de Jacob et d'Ésaü; 189. Paysage d'Italie. — *Stomme* (M.B.) : 190. Nature morte. — *Stoop* (Thierry) : 191. Paysage d'Italie); 192. Halte de postillon. — *Teniers* (David), le jeune : 193. Le devant d'une maison rustique;

Le second plan et le paysage qui représente si bien les campagnes du Brabant sont peints par *Van Houten*, de Bruxelles.

624. Intérieur d'un corps de garde;

[Des singes figurent les soldats; une patrouille rentre, ramenant un chat qu'elle a arrêté. Les costumes espagnols donnés aux singes ont fait supposer que ce tableau était une satire dirigée par le peintre contre les troupes espagnoles, qui occupaient le pays. Mais les bons rapports qu'il entretint avec les gouverneurs espagnols, et particulièrement avec don Juan d'Autriche, rendent peu probable cette supposition. Il faut simplement voir dans cette composition la fantaisie d'un peintre choisissant un sujet grotesque et plaisant. La scène est habilement conçue; mais elle ne nous semble pas traitée avec toute la verve et la malice spirituelle dont elle serait susceptible.]

Du même : 625. Les cinq sens; 693. Vue de Flandre. — *Thys* (Pierre) : 194. Le martyre de saint Guillaume; 195. Portrait de femme. — *Tilborgh* (Gilles Van) : 196. Les princes de Ligne, de Chimay, de

Digitized by Google

Rubempré, de la Tour et Taxis et le duc d'Arenberg, à cheval et en grand costume de chevaliers de la Toison d'or, sortent du palais des ducs de Brabant. — *Van Asloot* (Dionel) : 197. Représentation topographique de l'ancien parc et château de Mariemont. — *Van Assche* (Henri) : 198. Cascade formée par la Toccia (canton du Tessin); 199. Paysage. — *Van Brée* (Matthieu): 200. Portrait en pied de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas (*V.* 627, 628). — *Van Brée* (Philippe) : 201. Intérieur de l'église Saint-Pierre, à Rome; 202. Sixte-Quint, pâtre. — *Vandenheuvele* (Antoine) : 203. Le martyre de sainte Amélie. — *Vandenavont* (Pierre) : 204. Assomption de la Vierge. — *Vander Helst* (Barthélemy) : 205. Portrait de l'auteur ; 206. Portrait de la femme de Vander Helst. — *Vandermeulen* (Antoine) : 207. Siége de Tournai, par Louis XIV.

« Une des bonnes compositions du peintre belge, qui fut souvent appelé à célébrer les défaites de son propre pays.»

Vandeplas (Pierre) : 208. La sainte Vierge et l'enfant Jésus, entourés des donateurs du tableau. — *Vander Poorten* (H.) : 209. Paysage. — *Vandervinne* (Vinc. Laur.), dit *le Napolitain* : 210. L'ange apparaît à saint Pierre et le délivre de la prison. — *Vendiepenbeke* (Abraham) : 211. Saint François adorant le saint sacrement. — *Van Dyck* (Antoine) : 212. Le Christ en croix;

[Dans ce sujet, qu'il a plusieurs fois répété, Van Dyck est de tous les peintres flamands du XVIIe siècle celui qui sait le mieux allier la noblesse idéale à l'expression de la douleur.]

213. Saint Antoine de Padoue tenant l'enfant Jésus ; 214. Saint François en extase devant le crucifix ; 215. Le martyre de saint Pierre [Vigoureux et peint dans la pâte]; 216. Esquisse heurtée de la tête du juif présentant le roseau dans le tableau du couronnement de ce maître; 217. Vieux Silène ivre, soutenu par un berger et une bacchante;

[Morceau de peinture *naturaliste* dans lequel Van Dyck, l'artiste gentilhomme qui déroge rarement, semble vouloir lutter avec Jordaëns par la vigueur brutale de l'exécution.]

218. Portrait de femme. (*V.* 632, 633). — *Van Everdingen* (César) : 219. Jeune femme se coiffant devant une glace. — *Van Heil* (Daniel): 220. Incendie à Anvers; 221. Hiver, scène de patineurs; 222. Incendie de l'ancien palais royal (Bruxelles); 223. Incendie à Bruxelles; 224. Vue des bâtiments de l'ancienne cour à Bruxelles; 225. Vue de l'ancien Bruxelles, prise sur les hauteurs de la porte de Flandre. — *Van Herp* (Gérard) : 226. Saint Nicolas Tolentin. — *Van Hugtenburgh* (Jean) : 227. Choc de cavalerie. — *Van Loon* (Théodore) : 228. Adoration des bergers; 229. Assomption de la Vierge; 230. Adoration des bergers. — *Van Nickele* (Isaac) : 231. Vue intérieure de la grande église de Harlem. — *Van Nieulandt* (Adrien) : 232. Le carnaval sous l'un des bastions de la ville d'Anvers. — *Van Ravestein* (Jean) : 233. Portrait de Kinna Van Hasselaer, héroïne qui défendit Harlem contre les Espagnols, en 1572. — *Van Son* (Jean) : 234. Fruits. — *Van Thulden* (Théodore) : 235. Orgies pendant une kermesse de village; 236. Le Christ à la colonne. — *Van Veen* (Gertrude), fille d'Otto *Venius* : 237. Portrait du peintre

Digitized by Google

Otto Venius. — *Van Veen* (Otto), dit *Otto Venius :* 238. Le portement de la croix; 239. Le Christ au Calvaire;

Tableau à deux volets. [Froide aspiration à l'art italien.]

240. La sainte famille; 241. Le Christ descendu de la croix entre les saintes femmes et saint Jean.

[Copie d'après Raphaël, ou plutôt d'après le tableau de Sguazzella, qui est au Louvre, nº 401.]

Verboeckhoven : 242. Un troupeau de moutons battu par une averse; 640. Animaux dans la campagne de Rome. — *Verboom* (Abraham) : 243. Le départ pour la chasse. (Les figures par *Lingelbach*.). — *Verhaghen* (Pierre-Joseph) : 244. L'adoration des mages. — *Vervloet* (F.) : 245. Le cloître de Sainte-Marie la Neuve, à Naples (*V.* 696). — *Vieillevoye* (Pierre-Joseph-Célestin) : 246. Tête de vieillard. (Étude.) — *Voordecker* (Henri) : 247. Vue du village et de la chapelle de Waterloo.— *Weeninx* (Jean-Baptiste) : 248. Portrait d'une dame. — *Wouwerman* (Pierre) : 249. Manége au pied d'un rempart. — *Wynants* (Jean) : 250, 251. Paysages; 252. Paysage sablonneux. (Les figures et les bestiaux par *Van Doncken*.)

ÉCOLES ITALIENNE ET ESPAGNOLE.

Albane : 253. Adam reçoit la pomme qu'Ève lui présente.

« A ses proportions et à son faire, on croirait ce tableau du Guide. »

Baroche : 254. Le Christ appelant à lui saint Pierre et saint Simon. — *Bassan* (Leandro da Ponte, dit le) : 255. Ascension du Christ. — *Bassan* (Jacopo da Ponte, dit le) : 256. Le Christ au tombeau. (Copie.) — *Calabrais* (*Mattia Preti*, dit le) : 257 [on ignore quel est le sujet de cette composition, pleine de vigueur et de mouvement]; 258. Job visité par ses amis. — *Canaletto :* 259. Vue de la Brenta; 260. Intérieur de l'église Saint-Marc, à Venise. — *Castiglione* (Giovanni-Benedetto, ou le *Grechetto*) : 261. Portrait d'un vieillard. — *Cigoli* (Lodovico *Cardi* da) : 262. La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean. — *Ferrari* (Gaudenzio) : 263. La sainte Vierge. — *Giorgion :* 264. Portrait d'un jeune homme. [Attribution douteuse.] — *Giotto :* 265. Le Calvaire. (Peint sur fond doré.) — *Guerchin* (Barbieri, dit : il Guercino) : 266. Un ex-voto.

« Le groupe supérieur est d'une grande beauté. » (Viardot.)

Guide (Guido Reni) : 267. La fuite en Égypte; 268. Sibylle inspirée par un génie. — *Maratte* (Carlo Maratta) : 269. Apollon et Daphné; 270. Saint François adorant l'enfant Jésus. — *Palme le Vieux* (Jacopo Palma) : 271. Le Christ au tombeau. — *Pannini :* 272. Ruines et monuments de Rome. — *Perugin :* 273. Madone. — *Procaccini* (Giulio-Cesare) : 274. Saint Sébastien protégé par des anges. — *Sagoro :* 275. Le Christ mort, la sainte Vierge et des saints. — *Sasso Ferrato :* 276. Tête de madone. (Paraît être une copie.) — *Tintoret :* 277. Le martyre de saint Marc. (Esquisse.) — *Titien* (Attributions douteuses) : 278. Portrait d'un jeune homme; 279. Portrait d'un vieillard. — *Titien* (*attribué au*) *:* 280. Le Christ chez Simon le Pharisien. — *Velasquez :* 281. Portraits de deux enfants (*V.* 694). — *Paul Véronèse* (Paolo *Caliari*, dit) : 282. La Ri-

Digitized by Google

chesse répandant ses dons sur la ville de Venise (ce tableau faisait partie d'un plafond existant à Venise) 283.; Adoration des bergers; 284. Adoration de l'enfant Jésus par sainte Catherine; 285. Les noces de Cana.

Esquisse du grand tableau que possède le musée de Paris, avec des changements considérables dans la disposition.

ÉCOLE FRANÇAISE.

Clouet (François, dit Janet). 286. Portrait d'Élisabeth, reine d'Angleterre. — *Courtin* (Jacques-François) : 287. Le Christ mort, sur les genoux de la Vierge. — *Courtois* (Jacques), dit le Bourguignon : 288. Choc de cavalerie. — *Le Poittevin* (Eugène) : 290. Naufrage. — *Le Sueur* (Eustache) : 291. Le Sauveur donnant sa bénédiction. — *Mignard* (Nicolas) [attribué à] : 292. Portrait d'Henriette d'Angleterre. — *Mignard* (Pierre, surnommé le Romain) : 293. Portrait de femme, sous la figure de Diane couchée. — *Natier* : 294. Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche. — *Tanneur* : 295. Marine. — *Vanloo* (Carle) : 296. Diane et Endymion. — *Vautier* (Alexandre) : 297. Portrait d'un gentilhomme du XVII^e siècle. — *Vouet* (Simon) : 298. Saint Charles Borromée priant pour les pestiférés de Milan.

AUTEURS INCONNUS.

299. Déposition du Christ au tombeau;

« Il existe à Rome un tableau semblable, peint par Vanderzanne, dans l'église de San Pietro in Montorio. »

300. Jésus-Christ tenant le roseau; 301. La Résurrection; 302. Le Calvaire; 303. Des anges détachent les flèches du corps de saint Sébastien; 304. Saint Pierre; 305. Sainte famille; 306. Saint François devant une tête de mort; 307. Le Christ porté au tombeau; 308. Une sainte famille (école lombarde); 309. Madone; 310. Le sommeil de Jésus [copie d'après un tableau de Raphaël qui se trouve au musée de Paris]; 311. Sainte famille; 312. Sainte famille; 313. Sainte Anne; 314. Façade latérale de l'église Ste-Gudule à Bruxelles, dans son état primitif; 315. Assemblée du parlement de Malines en 1473, présidée par le duc Charles de Bourgogne; 316. Portrait de Charles le Téméraire; 317. Portrait de François I^er; 319. Portrait de l'archiduc Albert; 320. Portrait de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas; 321. Portrait de Loquenghien, magistrat de Bruxelles, en l'an 1575; 322. Portrait de S. A. R. le prince Charles-Alexandre, duc de Lorraine et de Bar, gouverneur des Pays-Bas (copie d'après François *Stampart*); 323. Portrait de madame du Deffant; 324. Portrait d'une dame du XVII^e siècle. 325. Portrait d'un général; 326, 327. Portraits d'hommes; 328. Portrait de l'empereur Joseph II.

TABLEAUX ANCIENS.

Van Mabuse (Maubeuge) (Jean Gossaert, dit) : 329. Le Christ chez Simon le pharisien. (Tableau à deux volets.)

« Les figures manquent d'expression et de finesse. Ce qu'on ne se lasse pas d'admirer dans ce tableau, c'est l'architecture de la vaste salle où se passe la scène. L'artiste a déployé une incroyable richesse d'imagination dans l'ornementation luxueuse et contournée de ces

murs et de ces rampes sur lesquels le ciseau d'un habile sculpteur semble avoir épuisé toute sa science. La figure de la Madeleine rappelle cette phrase de Vasari : « Jean de Mabuse fut pour ainsi « dire le premier qui porta d'Italie en « Flandre l'art de peindre le nu. » Dans le volet de la résurrection de Lazare, on remarquera le beau sentiment de la figure du ressuscité. On se demande si l'homme capable de concevoir d'une manière si élevée la poésie de son art est bien celui que de honteux désordres conduisirent dans les prisons de Middelbourg. »

330. La Vierge et l'enfant Jésus. — *Grimmer* (Abel); 330 bis. Marthe et Marie.

[Les catalogues ont longtemps laissé ce tableau parmi les anonymes. Il ne fallait cependant qu'un peu d'attention pour y lire, au-dessous d'un petit tableau représentant une sainte famille, et naïvement placé derrière le Christ lui-même : ABEL GRIMER FECIT 1614.]

Grimmer (Jacques) ; 331. Histoire de la vie de saint Hubert. (Tableau à deux volets). — *Heemskerk* (Martin Van Veen, dit) : 332. Le Seigneur succombant sous le poids de la croix. (tableau à deux volets).— *Koeck* (Pierre d'Alost); 333. Le Christ descendu de la croix; avec les donateurs. — *Mostaert* (Jean) : 334. Deux volets d'un triptyque dont le panneau central est perdu.

« Ouvrages fort remarquables par leur touche délicate, par leur couleur harmonieuse et puissante, et par le sentiment naïf et vrai qui règne dans toute la composition ; ces volets, auxquels on a donné le nom populaire de *Tamis brisé*, semblent avoir fait partie d'une espèce d'*ex-voto*, offert à quelque patron de quelque abbaye en expiation d'une faute amoureuse. » (Viardot.)

Patenier (Joachim) : 335. La Vierge aux sept douleurs. — *Schoreel* (Jean) : 336. Adoration des mages, adoration des bergers et circoncision. (Tableau à deux volets.) — *Swart* (Jean Vredeman) : 337. L'adoration des mages.

Le volet de gauche représente l'adoration des bergers; celui de droite, Siméon remettant l'enfant Jésus à sa mère, après la circoncision.

Van Cooninxloo (Jean) : 338. La sainte famille (deux volets : 1° Joachim refusant l'offrande; 2° la mort de la Vierge) ; 339. La naissance de saint Jean-Baptiste ; 340. Un saint prélat au lit de mort ; 341. Les noces de Cana (volet) au revers la multiplication des pains; 342. Jésus au milieu des docteurs (volet), même revers.— *Vandergoes* (Hugo) : 343. L'adoration des bergers.

« Inférieur aux tableaux du même peintre, que l'on voit à Bruges. »

630. Le Christ en croix.— *Vander Weyden* (dit *Rogier de Bruges*) :

« Un des peintres brabançons les plus remarquables du xv^e siècle (mort en 1464). On trouve dans ses compositions un goût et une certaine pureté de forme, une science anatomique qu'on ne trouve guère dans les ouvrages de ses contemporains. » [Mais sous le rapport du coloris et de la vérité du rendu, il est inférieur à son maître Van Eyck. Les auteurs de l'ouvrage intitulé : *The early Flemish painters*, disent que les peintures attribuées ici à Roger Vander Weyden sont très-éloignées de sa manière et de son mode d'exécution.]

344. Le portement de la croix; 345. Le Christ en croix; 346. Tête de femme en pleurs; 347. La Vierge encore enfant, reçue par un ange sur les marches du temple; 348. Jésus parmi les docteurs; 349. L'annonciation; 350. La Nativité; 351. L'adoration des mages; 352. La circoncision; 353. Le Christ au tombeau;

« On loue dans la Vierge le type d'une

Digitized by Google

beauté qui ne faisait point partie des traditions de l'école. »

354. Les disciples et les saintes qui s'éloignent du sépulcre. — *Van Eyck* (Jean) (*V.* 634). — *Van Hemmessen* (Jean) : 355. Descente de croix. (Volets : Jésus entre Judas et les soldats. — Résurrection). — *Van Noort* (Lambert) : 356. Déposition de la croix ; 357. Adoration des bergers. — *Van Orley* (Bernard) (élève de Raphaël, rapporta le goût du style italien) : 358. Jésus-Christ mort au milieu de saints personnages. Les volets représentent les portraits des donateurs et de leur famille ; 359. Sainte famille.

« Trahit une imitation trop servile de la manière de Raphaël. »

Nicolas Maas ou *Maes* : une vieille femme lisant.

[Ce tableau de ce peintre hollandais peu connu, qui égale quelquefois Rembrandt, a été acquis récemment.]

TABLEAUX ANCIENS DONT LES NOMS DES AUTEURS SONT RESTÉS INCONNUS.

360. Le Père éternel tient son Fils mort sur les genoux ; 361. Le massacre des innocents ; 362. Saint Benoît (tableau à deux volets) ; 363. Jésus appelant à lui les enfants ; 364. La circoncision ; 365. La Vierge et l'enfant Jésus ; 366. Le sacre de saint Grégoire ; 367. La Vierge et l'enfant Jésus (volets représentant sainte Barbe et sainte Catherine) ; 368. L'adoration des bergers ; 369. L'annonciation.

On lit dans le livret : « En démolissant la chapelle souterraine de l'église Saint-Géry, dont les murs étaient ornés de peintures à fresque représentant les quinze mystères de la passion, on a reconnu qu'elles ressemblaient à ce tableau qui est un des plus anciens que possède le musée. »

370. La Vierge, l'enfant Jésus et saint Bernard ; 371. Deux volets d'un grand tableau, représentant l'un le Christ à la colonne et l'autre la résurrection (sur les revers : le portement de la croix et un religieux en prière) ; 372 et 373. Volets représentant deux religieux ; 374. Célébration de la messe ; 375. La Vierge et l'enfant Jésus ; 376. L'adoration des mages (les volets représentent la fuite en Égypte, et l'adoration des bergers) ; 377. La Vierge et l'enfant Jésus ; 378. La création d'Ève.

[Le peintre, évidemment, n'a point voulu en faire le plus bel ouvrage de la création.]

379. Le sacrifice d'Abraham ; 380. L'adoration des mages ; 381. Noé et sa famille devant l'arche ; 382. La rencontre d'Ésaü et de Jacob ; 383. Ésaü devant son père ;

On lit dans le livret : « Ces tableaux appartiennent à l'école allemande. Certaines figures rappellent les fresques de Jules Romain. »

384. La Vierge et l'enfant Jésus ; 385. Un guerrier, sa femme, et ses enfants agenouillés ; 386. L'adoration des mages ; 387. Le sacre de saint Grégoire ; 388. La Vierge dans une gloire ; 389. Le Christ dans sa gloire, et portraits de donateurs ; 390. L'adoration des mages ; 391. L'adoration des bergers ; 392. La sainte Vierge et l'enfant Jésus ; 393. Cavalier ; 394. Tête du Christ ; 395. Tête de la Vierge ; 396. La sainte cène ; 397. L'assomption de la sainte Vierge ; 398. Tête du Christ ; 399 Portrait d'une femme en prière. (1547) ; 400. Portrait d'homme ; 401. Portrait de femme ; 402. Portrait d'homme sous le patronage de saint Jacques ; 403. Portrait de femme,

Digitized by Google

sous le patronage de sainte Catherine; 404. Deux portraits, réunis; 405. Portrait de Guillaume de Croï, mort en 1521; 406. Portrait de Jean Barrat; 407. Portrait de son épouse; 408. Portrait d'une jeune dame tenant un œillet (1532); 409. Portrait d'homme; 410. Portrait d'Édouard, roi d'Angleterre; 411. Portrait (du czar Alexis Romanow?); 412, 413. Portrait d'une dame; du XVI^{e} siècle; 414. Portrait d'homme; 415. Portrait d'une dame, du XV^{e} siècle; 416. Portrait d'Élisabeth, reine d'Angleterre; 417. Portrait d'Élisabeth, reine d'Angleterre; 417. Portrait de la princesse Marie d'Angleterre, dans sa jeunesse; 418. Portrait de la reine Marie d'Angleterre, femme de Philippe II, roi d'Espagne; 419. Portrait d'homme; peint en 1551.

SUPPLÉMENT.

563. Une sainte famille; 564. L'adoration des mages; 565. Un évêque prêchant; 566. La Vierge et l'enfant Jésus; 567. Le Christ en croix (triptyque; les volets représentent les donateurs). *Van Artois :* 568, 569. Paysages. — *Bol* (Ferdinand) : 572, 573. Portraits. — *Bossuet :* 574. Vue de la cathédrale de Séville; 575. Vue de l'abbaye de St-Amand à Rouen. — *Both* (Jean et André) : 576. Paysage d'Italie. — *Breughel* : 577. (*V.* p. 69); 578. (*V.* p. 69.) — *Carrache* (Annibal) : 580. Diane et Actéon. — *Philippe de Champagne :* 581. Portrait de l'auteur. — *Clays :* 583. Rade de Yarmouth; 584. Naufrage sur les côtes des Schetland. — *De Brackeleer :* 585, 586 (*V.* p. 69). — *De Jonghe:* 587. Vue de Suisse. — *Delvaux :* 588 (*V.* p. 70). — *Flemalle:* 589. Héliodore chassé du temple. — *Genisson :* 590. Les archiducs Albert et Isabelle visitant la cathédrale de Tournai. — *Guaspre Poussin* (Gaspard Dughet) : 591. Paysage. — *Gudin* (Théodore) : 592. Marine. — *Hamman* (Ed.) : 593. Adrien Willaert faisant exécuter devant le doge de Venise une messe de sa composition. — *Hemling* ou *Memling* (attribué à) : 594. Descente de croix [attribution erronée] (*V.* 686). — *Jacobs* (mort en 1808) : 595. César à qui l'on présente la tête de Pompée. — *Jordaens :* 596, 597. (*V.* p. 71.) — *Kindermans :* 598. Paysage. — *Kunhen :* 599. Paysage. — *Leermans :* 600. Le Christ en croix. — *Lens :* 601, 602. (*V.* p. 72.) — *Leys :* 603. Rétablissement du culte dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. — *Linnig :* 604. Vue prise sur l'Escaut. — *Madou :* 605. Le trouble fête, scène flamande du XVIII^{e} siècle. — *Mieris* (Guil Van) : 606. Susanne et les vieillards [mauvais]. *Murillo :* 607. Moine prêchant. — *Nicolié :* 608. Intérieur de l'église St-Jacques à Anvers. — *Ommegang :* 609. Paysage. — *Parmesan* (Franc. *Mazzuola*) : 610. Ste famille; 611. Portement de la croix. — *Perlau :* 612. Paysage. — *Pietre de Cortone* (Pietro *Berettini*) : 613. Le mariage de Ste Catherine. — *Portaëls :* 614. La sécheresse en Judée. — *Robbe :* 616 (*V.* p. 72.) — *Robert :* 617. Les saintes femmes. — *Roelofs* (W) : 618. Paysage. — *Roffiaen :* 619. Vallée de l'Oberland. — *Rubens :* 620 (V. p. 74). — *Ruisdaël* : 621. (*V.* p. 74.) — *Sebron :* 622. Intérieur de l'église St.-Jacques à Anvers. — *Sturm :* 623. L'eau bénite. — *Teniers :* 625. (*V.* p. 74.) — *Thomas:* 626. Judas errant après la condamnation du Christ. —

Digitized by Google

Van Brée (Matthieu) : 627. Les Athéniens tirant au sort les victimes destinées au minotaure; 628. Régulus retournant à Carthage. — *Van Brée* (Ph.) : 629. Rubens peignant dans son jardin. — *Vandergoes* : 630. Le Christ en croix. — *Vander Weyden* (Goswin, né en 1465, un an après la mort de Roger Vander Weyden) : 631. Assomption. — *Van Dyck* (Antoine) : 632. Portrait de Dellafaille, bourgmestre d'Anvers; 633. Portrait de l'auteur. — *Van Eyck* : 634. Adoration des mages.

[Tableau remarquable par la conservation, la finesse de l'exécution et la fraîcheur du coloris. Mais une étude approfondie des maîtres flamands primitifs a signalé dans le procédé de cette peinture une sorte de compromis et de fusion entre la manière de Van Eyck et celle de Memling; elle leur serait donc postérieure. On y reconnait d'ailleurs différents morceaux empruntés à des compositions des deux maîtres, actuellement à Berlin et à Munich.]

Van Eycken (mort en 1853) : 635. — *Parmesan* : 636. Déposition de croix. — *Van Hamme* : 637. Vieille femme faisant de la dentelle. — *Van Lerius* : 638. Esmeralda.— *Verboeckhoeven* (Ch. Louis) 639. Marine. — *Verschaeren* : 641. Rébecca.—*Wouwerman* (Philippe) : 642. Les adieux; 643. Laitière hollandaise.

DEUXIÈME SUPPLÉMENT.

681. L'annonciation (triptyque). — *De Bles* (H[t]. dit Civetta) : 682. Tentation de St-Antoine. — *Devos* (Simon) : 683, 684. Portraits. — *Franck* (François) : 685. Crésus montrant ses trésors à Solon. — *Memling* : 686. Portrait. — *Jacob-Jacobs* : 687. La chute de Sarp (Norwége). — *Kuytenbrouwer* : 688. Forêt. — *Peter-Neefs* : 689. Intérieur de la cathérale d'Anvers. — *Salviati* [?] : 690. Le Christ entre deux apôtres. — *Steen* (Jean): 691. Les rhétoriciens; 692. Le Médecin du village.—*Teniers* (David) : 693. Paysage. — *Velasquez* : 694. Portrait de P. P. Rubens.—*Verlat* : 695. Godefroy de Bouillon à l'assaut de Jérusalem. — *Vervloet* : 696. Salle du couvent des chartreux à Naples. — *Nicolas Maes*, : Vieille femme lisant. (Tabl. acheté en 1859.)

GALERIE DE SCULPTURE. — Elle se compose d'environ 180 numéros.

GALERIE D'HISTOIRE NATURELLE. — Les collections du prince Charles de Lorraine ont servi à en former le noyau; considérablement augmentées depuis une trentaine d'années, elles ont acquis un développement, tel qu'une portion considérable en reste soustrait aux regards, et qu'elles appellent la construction de nouvelles galeries, que l'on ne peut tarder à élever sur les terrains libres du voisinage. Les collections zoologiques sont riches en provenances des Indes orientales; celle des oiseaux est très-considérable; on remarque une série de minéraux de la Russie donnée par la princesse Polowna, veuve du roi Guillaume II. La généalogie offre, entre autres objets intéressants une série complète des roches volcaniques du Vésuve et les célèbres fossiles de Maëstricht.

MUSÉE DES ARMURES — (à la porte de Hall. V. p. 56). — Trois vastes salles, superposées et divisées en trois nefs chacune, servent, depuis 1847, de musée d'armures et d'antiquités. (Le musée est ouvert les jeudis, les dimanches et les jours

Digitized by Google

de fête depuis 10 h. jusqu'à 4. Les autres jours, les étrangers munis de leur passeport peuvent y entrer.) Albert Durer admirait déjà de son temps à Bruxelles une collection d'armures, qui fut augmentée après lui. « Quand les autorités autrichiennes abandonnèrent la Belgique en 1794, à l'approche des Français, elles emportèrent cette riche collection avec des archives et des manuscrits qui n'ont jamais été rendus. » La plupart des armures recueillies au musée sont du XVI^e siècle. On y voit cependant une pesante armure du XIV^e. On cite parmi les curiosités des fonts baptismaux en cuivre portant la date de 1149. Des boiseries sculptées, des plats en métal repoussé, des reliquaires, des verreries sont au nombre des objets réunis. On y conserve aussi des bannières des anciennes corporations de Bruxelles. Celle des fruitiers consiste en une hampe portant une plate-forme sur laquelle ont été figurés Adam et Ève sous l'arbre du fruit défendu; le serpent y est enroulé, et Ève offre la pomme fatale au père du genre humain. Évidemment pour les braves fruitiers, la morale de l'allégorie c'était la pomme; ils ont voulu rendre à ce fruit toute son importance historique, et il est certain qu'on ne saurait faire remonter plus haut les titres de son blason.

Bibliothèque royale. — (place du musée). — La bibliothèque est située dans l'aile gauche du *palais de l'Industrie* (V. page 67). Elle est ouverte tous les jours de 9 h. à 3 h., les dimanches et jours de fête exceptés. Cette importante collection, fondée en 1837, se divise en deux sections principales, la section des imprimés et la section des manuscrits. Les imprimés, au nombre de 200 000, se composaient, dans le principe, du fonds de Van Hulthem, bibliophile gantois, acquis pour la somme de 315 000 francs; la bibliothèque communale de la ville, achetée par l'État, y a été ajoutée depuis. La section des manuscrits, dite aussi *Bibliothèque de Bourgogne*, a pour origine la collection formée au moyen âge par les princes de cette maison souveraine; elle a été augmentée de la dépouille des monastères supprimés et d'acquisitions successives, qui en portent le nombre à 20 000 numéros. Quoique très-riche encore, elle a perdu beaucoup d'ouvrages précieux. En 1746, le maréchal de Saxe, usant des droits que donne la victoire, lui enleva ce qu'elle possédait de plus rare, mais la France en fit la restitution 15 années après. En 1794, Dumouriez imita le maréchal de Saxe, et Louis XVIII rendit tout ce qu'il fut possible de retrouver; recherche qui révéla malheureusement bien des larcins. Par compensation, les manuscrits revinrent de Paris recouverts d'une riche reliure de maroquin rouge aux armes de Napoléon. L'exemplaire de la *Cyropédie* de Xénophon, perdu par Charles le Téméraire devant Nancy; les albums de musique et de poésie de Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint; le missel de Mathias Corvin, peint à Florence en 1485, sont les principaux bijoux de cette bibliothèque. On signale aussi à l'attention des curieux, la chronique du Hainault en 17 volumes, ornés de miniatures, dont quelques-unes ont mérité d'être attribuées à Memling. — A la bibliothèque se trouvent annexés un médailler de 7000 pièces et 50 000 estampes. On

y conserve une estampe trouvée il y a quelques années à Malines et portant la date de 1418; ce qui en ferait la plus ancienne gravure connue. Cette découverte a donné lieu à de longues discussions.

OBSERVATOIRE — (boulevard de l'Observatoire, entre les portes de Schaerbeek et de Louvain). — La fondation de cet établissement ne remonte qu'à l'année 1827. Le savant directeur de l'Observatoire, M. Quételet, s'est fait par ses travaux une réputation européenne.

JARDIN BOTANIQUE — (près la porte de Schaerbeek, à l'extrémité de la rue Royale). — Ce jardin longe sur un développement de 600 mètres un des boulevards de Bruxelles auquel il a donné son nom. Il a été ouvert en 1830. Au fond du jardin s'étendent les serres, flanquées aux extrémités de pavillons et ayant au centre une rotonde surmontée d'un dôme. — La société philarmonique y donne des concerts.

JARDIN ZOOLOGIQUE—(à Ixelles, derrière la station du chemin de fer du Luxembourg) formé par une société particulière en 1851. Ce jardin, bien situé et disposé d'une manière pittoresque, offre une promenade agréable; dans la belle saison on y fait de la musique plusieurs fois par semaine. On y entre moyennant une rétribution de un franc par personne.

PALAIS DE L'UNIVERSITÉ — (rue des sols). — Ce bâtiment était dans le principe le palais du cardinal de Granvelle, qui fut pillé pendant les troubles de religion. Il fut restauré en 1771 par ordre de Marie-Thérèse pour servir aux réunions du Conseil privé et du Conseil des finances. Depuis la Révolution, il a reçu diverses destinations; enfin l'université libre, fondée en 1834 par des particuliers en opposition avec l'université catholique de Louvain, y fut installée en 1842.

THÉATRES.

Théâtre-Royal, dit *Grand-Théâtre* ou *théâtre de la Monnaie* (place de la Monnaie). — Cet édifice, isolé et de forme rectangle, fut construit en 1817 par l'architecte Damesme. Un incendie l'a consumé en 1855; il a été rapidement restauré et de nouveau ouvert en 1856. L'aspect en est lourd et triste. Le péristyle est orné de huit colonnes supportant un fronton, dont le bas-relief, sculpté par M. Simonis (1853), représente l'harmonie des passions humaines; sujet qui manque de clarté! — (Pour les autres théâtres, voy. p. 39.)

HOPITAUX.

Hôpital St.-Pierre (près la porte de Hal). — Ce fut d'abord une léproserie fondée au XII^e siècle. Un quartier à part y est réservé pour les personnes aisées qui veulent y être traitées, moyennant une rétribution.

Hôpital St.-Jean (boulevard du Jardin botanique). — Les anciens bâtiments ont été démolis et remplacés par de nouvelles constructions, il y a une vingtaine d'années. On y reçoit également des malades payants.

Le *Grand Hospice pour les Vieillards.* — Sur l'emplacement de l'ancien Béguinage, qui a été supprimé, un très-grand et très-bel édifice a été ouvert à la vieillesse infirme, sous le patronage immédiat de la dernière reine. Il est situé dans le voisinage des quais et de la rue

Laeken. Les individus qui désirent y être admis doivent offrir des garanties de bonne conduite, et ne pas être âgés de moins de 60 ans. La première pierre de cet hospice a été posée en 1824. Il comprend deux belles cours carrées, entourées de galeries spacieuses en pierre de taille, avec un grand gazon au centre. Son entrée porte pour inscription : *Egenis senibus*. On y conserve plusieurs tableaux : un triptyque par *Bern. van Orley*, représentant l'histoire de la Vierge; un crucifiement par *de Crayer;* des tableaux par M. *Navez*, etc....—Les autres hospices sont : les hospices des *Orphelines*, rue du Midi 28; des *Vieillards aveugles et incurables*, rue des Laines 51 ; des *Enfants malades*, rue Keyenveld 75; des *Enfants trouvés*[1], et de la *Maternité*, rue Pachéco 8; *hospice Pachéco*, boulevard Waterloo 76 bis; *hospice Sainte-Gertrude*, vieux marché aux grains 12; des *Ursulines*, rue des Ursulines 16; *Hospices réunis*, rue des Alexiens 33; *Hôpital militaire*, rue des Minimes, 46.

« Il existe à Bruxelles un grand nombre d'établissements ayant pour but l'amélioration de l'état de la classe ouvrière et des indigents. De ce nombre sont : la caisse d'épargne pour les pauvres ménages, instituée en 1849; de nombreuses caisses de secours mutuels et notamment la caisse de prévoyance des ouvriers de la ville et des communes limitrophes; les comités de charité, composés d'habitants appartenant à la classe aisée, qui visitent les indigents à domicile, etc. — Six *écoles communales*, admirablement organisées, et d'autres dirigées par les Frères de la Doctrine chrétienne, se sont ouvertes successivement aux enfants pauvres. Sept *salles d'asile* reçoivent en outre plusieurs milliers d'enfants en bas âge. » (Alph. Wauters).

1. Ils sont placés en nourrice soit en ville soit à la campagne. « Leur nombre s'élevait au 1er janvier 1855 à 2102. »

PRISONS.

Prison des petits Carmes (rue des petits Carmes, près de l'hôtel d'Arenberg). — Cette prison a été construite de 1813 à 1819 par l'architecte français Damesme, sur l'emplacement d'un couvent de Carmes déchaussés, établis à Bruxelles en 1610. Ce couvent fut lui-même élevé sur une partie de l'emplacement de l'hôtel de Culembourg, que le duc d'Albe fit raser en 1568 en *détestation de ce que l'association des gueux y avait été conclue et jurée.* Cette prison forme un carré de 90 mètres de côté.

« En 1847, M. Dumont, architecte, a construit à côté de cette prison, une *prison cellulaire*, bâtie dans le style ogival anglais du XVe siècle dit style Tudor; sa façade, percée de meurtrières et surmontée de créneaux, offre un cachet de sévérité et de grandeur tout à fait analogue à sa destination. »

Prison de l'Amigo (rue de l'Amigo 15, derrière l'hôtel de ville), prison appartenant à la police municipale. — Le mot espagnol *amigo* serait, dit-on, une traduction erronée du mot *vrunte* (prison) que l'on aurait confondu avec *vriendt* (ami).

COLLECTIONS PARTICULIÈRES.

Hôtel de S. A. le duc d'Arenberg (place du petit sablon).—Ce palais,

Digitized by Google

la plus belle propriété privée de Bruxelles, et sa riche galerie de tableaux, sont parmi les objets les plus remarquables à signaler à l'attention des curieux. Il fut dans le principe bâti par la mère du comte d'Egmont; il portait le nom de maison d'Egmont. Il fut entièrement restauré en 1753. L'aile droite a été construite de nos jours par l'architecte Suys. Ce palais passa par alliance dans la famille des ducs d'Arenberg. Un beau jardin garni de serres, est joint à l'hôtel. Selon les ordres du duc d'Arenberg, les étrangers sont facilement admis à visiter l'hôtel.

Dans l'escalier qui conduit à la galerie, on a placé une copie moulée en plâtre d'une des magnifiques portes de bronze de *Ghiberti*, qui ferment le baptistère de Saint-Jean, à Florence. — On montre ordinairement, dans la bibliothèque du duc, une *tête en marbre antique* ayant de l'analogie avec celle du *Laocoon*. Cette tête est plutôt romaine que grecque. A la fin de 1858, on ne la voyait plus, elle avait été, disait-on, transportée à une maison de campagne du duc. La galerie de tableaux est particulièrement intéressante pour ses tableaux Flamands et Hollandais.

La galerie d'Arenberg est de formation récente. C'est au prince Auguste d'Arenberg qu'est due sa création. Il était né en 1753, et avait mené grande vie en France, sous le nom de comte de la Marck, au temps de la Révolution. (On connaît ses relations et sa correspondance avec Mirabeau.) Après 1815, il revint définitivement habiter Bruxelles; et se livra à ses goûts de collectionneur. Treize ans après son retour à Bruxelles, sa galerie comptait déjà une centaine de tableaux. Le prince Auguste mourut en 1833, léguant à son neveu sa galerie qui s'est enrichie de quelques acquisitions importantes. La galerie comprend environ cent vingt-cinq tableaux : 75 de l'école Hollandaise, 26 de l'école Flamande, forment le fond de la galerie. Quelques tableaux sont dans les appartements particuliers. Il n'y a point de catalogue. Nous empruntons quelques renseignements sur les principaux tableaux de la collection à une série d'articles, signés W. Burger, et publiés dans le journal l'Indépendance Belge, en février et mars 1859[1].

École Hollandaise : *Rembrandt :* Tobie rendant la vue à son père. (Signé et daté 1636.) — *Gerar Dov :* Vieille femme assise devant une table (1658). — *Philips Koninck :* paysage.

« Les œuvres de ce paysagiste rembranesque sont extrêmement rares. Le musée de Paris n'en a point. »

Nicolas Maes : portrait d'un savant, qu'on dit être, Nicolas Heinsius (1656).

« Ce beau portrait peint par l'artiste, qui n'avait alors que 24 ans, tient encore à l'école de Rembrandt. Un autre portrait, peint vingt ans plus tard, appartient à sa seconde manière expéditive et vulgaire. Le musée de Paris n'a rien de cet artiste, aussi peu commun que le précédent; et dont les meilleurs exemplaires se trouvent en Hollande et en Angleterre. »

Jan van der Meer de Delft : portrait de jeune fille.

« Ce grand artiste est encore plus inconnu que les deux précédents. On sait qu'il naquit à Delft en 1632, et on lui donne le nom de sa ville natale pour le

[1] Ces emprunts seront mis entre guillemets.

distinguer des autres Van der Meer, Jan le vieux et Jan le jeune, Jakob, etc. »

Peintres de marine : — *Willem van de Velde :* de fine qualité. — *Backhuisen :* mer agitée (1696), très-admiré et très cher (la flotte en pleine mer ne serait pas de lui). — *Van de Cappelle :* vue de l'Escaut.

« Un des chefs d'œuvre de ce maître, que les Hollandais estiment à peu près autant que Willem Van de Velde. »

Aart van der Neer : un panneau à peine couvert, peinture légère et spirituelle.

Paysagistes : — *Hobbema.*

[La vogue est revenue depuis quelques années aux tableaux de ce maître qu'on a quelquefois confondu avec Ruisdaël. Pour nous, la touche du feuillé nous semble monotone, toute dans un même sens; executée de pratique. Et cette remarque, que nous faisons à l'occasion du paysage de la galerie d'Arenberg, nous semble pouvoir être étendue à d'autres œuvres capitales du même maître. — M. W. Burger regarde ce tableau comme une œuvre très-secondaire pour Hobbema.]

Ruisdaël : une entrée de forêt; un effet d'hiver et un torrent.

« Il est malheureux que Ruisdaël n'ait presque jamais signé ses tableaux.... on verrait par là, je pense, que toutes ces cascades fameuses sont d'une première époque où il subissait l'influence d'Éverdingen, qui a voyagé et fait des études en Norwége. »

Everdingen: cascade, peinture magistrale.

Wijnants : excellent petit paysage; — *Jean Wouwerman* (frère puîné de Philips et Pieter), élève de Wijnants, peu connu hors de la Hollande. — *Pieter Wouwerman :* une chasse au faucon et une chasse au cerf.

« Tableaux qu'on ferait prendre pour des Philips à des amateurs de bonne volonté. »

Moucheron : paysage avec animaux, par Berchem; — *Lingelbach :* marine; — *J. Asselijn :* paysage d'Italie; — *Jean Both:* très-beau paysage d'Italie; — *Karel du Jardin :* halte de cavaliers.

Frans Hals : portrait d'un buveur.

« Cette peinture est une rareté en Belgique, et de plus un morceau de haute saveur. »

Gérard Honthorst: soldat endormi. — *Van der Helst :* deux portraits.

Pieter de Hooch : intérieur de salon avec ouverture sur une cour, d'une couleur profonde et harmonieuse. — *Brouwer :* un cabaret.

« Dulwick Gallery, près Londres, possède une répétition de cette bambochade. »

Terburg : concert (répétition du tableau du Louvre n° 528). — *Paul Potter :* le repos près de la grange, (une femme conduisant un enfant cause avec un berger; une autre paysanne trait une vache, un cheval, béliers et moutons).

Ce petit tableau, d'une naïveté de sentiment champêtre parfaite, est un des plus précieux de la collection. « C'est un des P. Potter les plus purs, les plus perlés, les plus lumineux qu'il y ait. Il a fait partie de la galerie Lucien Bonaparte et à la vente de cette collection à Londres en 1816, il fut acheté 330 guinées et revendu plus tard au prince Auguste d'Arenberg. » — Il est daté de 1653, une année avant la mort du peintre. Quand il peignait ce petit chef-d'œuvre il n'avait que 28 ans.

Philips Wouwerman : les maux de la guerre; les laitières; halte militaire; la pêche. — *Berchem :* tondeur de moutons. — *Van der Heyden :* vue d'un quai d'Amsterdam, un vrai bijou avec des figu-

Digitized by Google

rines exquises par *Adriaan van de Velde*. — *Adriaan van de Velde* : troupeau en repos. — *Jean Steen* : les noces de Cana.

[Les noces de Cana les plus drôlatiques qui se puissent imaginer. Le peintre cabaretier ne se met pas en frais d'imagination pour transporter, d'une façon plus ou moins probable, sa scène dans la Palestine. Le premier cabaret flamand venu, le sien peut-être, lui semble un lieu parfaitement convenable pour le fameux miracle du changement de l'eau en vin. Il a réuni dans sa taverne autour de Jésus une troupe joyeuse de buveurs. Le brave Steen, brasseur, buveur et peintre de son métier, s'y est représenté attablé lui-même avec sa femme et son enfant. Du reste il est bon catholique ; et catholique au milieu de la Hollande protestante ; et probablement il a pris son sujet au sérieux ; seulement comme le miracle n'a rien de mystique en lui-même, il l'a envisagé moins en dévot qu'en cabaretier. Et si la scène évangélique, telle qu'il l'a figurée, est grotesque, honni soit qui mal y pense ! pour lui il n'y a pas vu malice. Ce tableau remarquable, dont la composition est abondante et facile, a été payé en 1837 21 000 francs à la vente de la collection de la duchesse de Berry.]

A. Van Ostade (1655) : une femme qui chante, un joueur de violon et cinq hommes buvant et fumant.

« A mon goût, le second tableau de la galerie. Il n'y en a pas beaucoup de supérieur dans tout l'œuvre de Van Ostade, assez nombreux. La transparence des fonds est merveilleuse. »

Un fumeur à sa fenêtre.

[Autre excellent petit tableau du même artiste ; tête vraie ; peinture facile.]

Job Berckheyden (1637-1693) : cour intérieure de l'ancienne bourse d'Amsterdam.

« Perspective parfaite ; lumière juste ; exécution large et savante ; couleur profonde et vigoureuse. »

École Flamande. — *Rubens* : portrait de Grotius ;

« Étude pour le tableau des quatre philoso es ; le ond est repeint. »

Un homme se courbant pour soulever un vase ;

« Il parait que c'est un morceau d'une peinture presque détruite dans un incendie de l'hôtel. »

Une petite esquisse et deux portraits : de Philippe II et du confesseur de Rubens, dont l'attribution au peintre est douteuse. — *Van Dyck* : portrait de femme et une étude d'après nature, pour le portrait équestre d'Albert, prince comte d'Arenberg, mort en 1674, qui est en Angleterre. — *Jordaens* : Le repas joyeux.

« Mise en scène rabelaisienne du du proverbe : — Quand les vieux chantent, les jeunes jouent du fifre. — Sept figures de grandeur naturelle. Au milieu un vieillard à barbe blanche, derrière lui le *fou d'Anvers*, qu'on retrouve dans le satyre et le paysan (musée de Bruxelles) et, dans le concert du Louvre, et dans vingt tableaux de Jordaens. A gauche une femme décolletée (la femme de Jordaens !) ; enfant jouant du fifre et chantant. » On retrouve dans ce tableau toute la verve énergique et déréglée qui brille dans le tableau du Louvre qui vient d'être annoncé et dont il semble être une réminiscence.

Gaspard de Crayer : multiplication des pains et des poissons. — *Martin Pepyn* : portrait de femme.

Peintre à peine connu. « C'est pourtant un maître très-savant, très-vigoureux, très-personnel. » Né à Anvers 1575 ; il mourut vers 1647.

Gortzius Geldorp : portrait de Jansénius.

M. W. Burger appelle ce tableau le sphinx de la galerie d'Arenberg. Le peintre G. Geldorp, né à Louvain en 1553, fut l'élève de Pourbus le vieux et de

Franck le vieux. M. W. Burger ayant examiné de près cette peinture, lut sur un papier au-dessous de la main gauche ces mots : CORNE IANSSENIVS, LEIDE. DOCTOR ÆTATIS SVÆ 19 PROMOTUS, DEPICTUS ANNO 1604. C'est donc bien, ajoute M. W. Burger, Jansénius le docteur de Leiden, qui avait été reçu au doctorat à l'âge de 19 ans, et qui avait 21 ans en 1604, étant né en 1583. [Nous ignorons où M. W. Burger a puisé cette dernière date. Mais le dictionnaire universel de Trévoux et les biographies de Michaud et Didot indiquent l'année 1585 comme l'époque de la naissance de Corneille Jansen. Ce portrait aurait donc été fait dans l'année même ou Jansen, dit Jansénius, âgé de 19 ans seulement, prit le bonnet de docteur en théologie et sans doute à cette occasion. L'inscription mise sur le tableau serait conforme à notre interprétation.]

Gérard van Herp : intérieur de famille campagnarde. Ce peintre, né à Anvers, en 1605, fut élève de Rubens. — *David Teniers:* les joueurs de boule. « De première qualité, clair et pur ; » intérieur d'estaminet; marchand de moules.

M. W. Burger regarde comme plus que douteuse la guinguette flamande; il parle d'un autre grand tableau de Teniers dans les appartements.

Van Helmont, élève de Teniers : une Kermesse. — *Craesbeck :* son atelier.

« M. W. Burger croit qu'une figure de jeune homme, fumant, debout contre la cheminée est Adriaan Brouwer, l'ami de Craesbeck. Le tableau de la galerie d'Arenberg, dit-il, est un type de sa peinture, parfait, pur, extrêmement caractérisé.... Il prouve, de toute évidence, que le chef-d'œuvre du Louvre intitulé : Craesbeck peignant un portrait n'est pas de Craesbeck, à qui le catalogue l'attribue. Ce n'est point Craesbeck qui peint, ce n'est point son atelier, et l'homme qui pose n'est point Brouwer. Le peintre est, je pense, Brouwer lui-même, si mon souvenir ne me trompe, et le modèle, le gentilhomme en chapeau à larges bords, est certainement maitre Frans Hals ; on peut s'en convaincre par la comparaison avec ses portraits bien connus. »

ÉCOLE FRANÇAISE. — *Watteau :* le bain chaud et le bain froid.

« Ces deux tableaux sont un peu libres. C'est pourquoi peut-être ils sont conservés au fond des appartements privés. » Un troisième tableau de Watteau représente la noce de village. « Ces trois tableaux ont été peints pour l'hôtel d'Arenberg, dont les archives conservent encore le reçu du peintre. »

« La galerie d'Arenberg possède les portraits authentiques des deux dernières reines de France, avant la révolution de 89 : Mme la comtesse du Barry et Marie-Antoinette. *Mme du Barry* est peinte en bacchante, le sein nu, par P. J. C. François, élève de A. C. Lens. Figure de grandeur naturelle, en buste, sur une toile ovale. C'était au moment où, revenant d'Allemagne, elle passait à Bruxelles pour retourner à Paris, en pleine révolution. Sans doute elle ne devinait pas le sort qui l'attendait dans la grande ville où elle avait eu autrefois une si brillante existence.

« *Marie-Antoinette*, au contraire, est peinte en triste victime, déjà détachée du monde. Sur son petit bonnet tout simple est fixé un voile noir dont les bouts se croisent en avant de la taille. Son sein et son cou sont couverts d'un fichu blanc, maintenu par une épingle; le fichu et l'épingle qu'elle porta à son dernier jour ! Tout le costume est d'ailleurs celui qu'elle ne quittait plus, au Temple, après l'exécution de Louis XVI. Ces détails historiques ont été notés par le prince Auguste d'Arenberg, qui avait connu la reine

Digitized by Google

dans les splendeurs de Versailles et de Trianon. »

Le catalogue de 1829 donne les renseignements suivants sur cette œuvre précieuse : « Le peintre *Kokarski*, se trouvant deux fois de service au temple comme garde national, après la mort de Louis XVI, parvint chaque fois à y voir la reine. Il avait déjà peint le portrait de cette princesse en 1780; il traça le dessin de celui-ci bien exactement jusqu'aux détails même de ses vêtements; exécuta plus tard ce tableau, qu'il tint long temps caché; et le vendit enfin au prince Auguste d'Arenberg, lorsque celui-ci fit un voyage à Paris en 1805. »

Dans une grande pièce à part sont conservés des tableaux des peintres primitifs, italiens, flamands, de l'école de Cologne.

Outre les tableaux, l'hôtel d'Arenberg possède une collection d'Estampes, qui a une réputation méritée; des collections de médailles; de bijoux; des manuscrits des XII^e^ et XIII^e^ siècle, etc.

Deux ou trois collections particulières intéressantes, que l'on visitait il y a quelques années, ont été dispersées. — On cite, parmi les cabinets d'amateurs, ceux de *M. le marquis Théodule de Rodes*, rue Ducale, 14; de *M. le comte du Bus de Gisignies*, rue du Méridien, 10; de *M. le baron de Wykerslooth* (tableaux modernes); de *M. le chevalier Camberlyn*, etc.... — On peut être admis à visiter la collection de tableaux modernes de *M. Van Becelaere*, propriétaire du café des Mille Colonnes. — On peut également être admis à voir une réunion choisie de tableaux des peintres modernes, chez *M. Couteaux*, banquier, rue Fossés-aux-Loups, 64.

Atelier de M. Wiertz — (quartier Léopold). Lorsqu'on arrive devant la station du chemin de fer du Luxembourg, on aperçoit sur la colline située à quelque distance, à droite et en arrière de la station, de massives constructions simulant un temple dorique en ruines, une sorte de Pœstum flamand, construit avec des briques et du mortier et revêtu de stuc : c'est là la demeure et l'atelier de M. Wiertz, construit aux frais du gouvernement, qui en a donné la jouissance au peintre, à la condition d'en couvrir les murs d'œuvres de son pinceau. M. Wiertz a été l'architecte de cette habitation cyclopéenne, qu'il s'est bâtie à son goût pour y faire de la peinture colossale.

SOCIÉTÉS MUSICALES. — Bruxelles en possède un grand nombre. La plupart cultivent la musique vocale et exécutent des morceaux d'ensemble. Il y a des concours entre les diverses sociétés. La plus célèbre est la *Société de la grande harmonie*, rue de la Madeleine, 87; la *Société de la philharmonie* a son siége rue l'Évêque, 42.

ÉTABLISSEMENT GÉOGRAPHIQUE DE M. VANDER MAELEN — (à l'entrée du faubourg de Flandre, au sortir de la porte de ce nom). Cet établissement, qui a une célébrité européenne, est digne de tout l'intérêt des étrangers[1]. Il a été fondé en 1830 par M. Ph. Vander Maelen, et quand on visite les nombreuses et riches collections dont il se compose, on s'étonne qu'un particulier

1. On peut le visiter tous les jours de 9 h. à 11 h. du matin, et de 1 h. à 4 h.; les dimanches et jours de fêtes exceptés.

Digitized by Google

ait pu réussir à les réunir. Nous indiquerons sommairement les principales : la *Bibliothèque* de 30000 volumes, en toutes langues, contient des ouvrages scientifiques et est plus spécialement consacrée à ceux relatifs à la géographie. Elle possède une collection de 950 journaux belges, français, anglais, allemands, russes, etc.... — Collection de 1600 *cartes et atlas*, formant un total de 23000 feuilles; auxquels il faut ajouter les cartes publiées par l'établissement, et notamment l'atlas universel en 400 feuilles; celui de l'Europe, en 165 feuilles; la carte topographique de de la Belgique, en 25 feuilles, et celle en 250 feuilles. — Un *médailler*, composé d'environ 4000 pièces; une collection de 6000 empreintes de pierres antiques, de sceaux et de cachets. — Des *collections archéologiques* et *ethnographiques*, riches en objets curieux de toute nature. — Collections *minéralogiques* et *géologiques* présentant les variétés des classifications; une collection géologique de la Belgique; des fossiles, des empreintes de végétaux, etc. — Jardin agricole et serres, contenant 20000 plantes exotiques. On y remarque les palmiers, les pandanus, les cycas, les zammia, les latania, les bactrix, les dracena-draco; les strelitzia, qui fleurissent habituellement. — *Collections d'anatomie comparée, — de mammifères, — d'oiseaux, — de reptiles, — d'insectes, — de mollusques. — Collections de produits bruts et manufacturés.* — Une collection non moins précieuse dans son genre est celle des renseignements géographiques et scientifiques, de toute nature, recueillis chaque jour depuis plusieurs années dans les publications périodiques, et relevés en indications sommaires sur des cartes dont le nombre s'élève à plus de deux millions. C'est là un recueil inappréciable de documents, un vaste répertoire que la parfaite obligeance de M. Van-der Maelen met, ainsi que ses collections, à la disposition des travailleurs. — D'autres collections sont particulièrement destinées à l'instruction. Un grand nombre d'élèves, de l'âge de 14 à 18 ans, sont admis gratuitement à suivre différents cours dans l'établissement.

PROMENADES.

Le parc. — Ce jardin, situé dans la partie haute de la ville, entre le palais du Roi et le palais de la Nation, est pour Bruxelles ce qu'est le jardin des Tuileries pour Paris. Il forme un quadrilatère de 450 mètres sur 320 mètres; il reçut sa disposition actuelle vers 1780. Cette promenade, si bien située, mais où « l'art du fleuriste n'occupe pas une grande place, » est percée dans sa longueur de trois allées d'arbres d'une grande hauteur, et partant d'un bassin, qui leur sert de centre commun, en face et près du palais de la Nation. Des massifs, des taillis et deux bas fonds[1] disposés entre ces grandes divisions, sauvent la monotonie ordinaire des jardins français. Dans un de ces bas-fonds se trouve un bassin qui recevait autrefois l'eau d'une fontaine aujourd'hui tarie. Pierre le Grand, pendant son séjour à Bruxelles, s'amusa un jour à boire « en vrai charpentier al-

1. Dans l'un de ces bas fonds, le plus voisin de la place Royale, lors des journees de septembre 1830, un grand nombre de soldats hollandais furent tués.

Digitized by Google

téré » une bouteille de vin qu'il avait fait rafraîchir dans ce bassin. L'histoire, qui laisse échapper tant de faits importants, et qui recueille tant de niaiseries, a enregistré ici ce fait insignifiant, dont le souvenir est conservé à la postérité dans une inscription en beau style lapidaire, gravée sur le bord du bassin; grâce à elle, on sait l'année, le mois, le jour et l'heure où le *roi a bu*. Une grille en fer a été posée autour du parc en 1850. Des statues, des bustes, des vases s'entremêlent à la verdure des bosquets et des pelouses. On cite, malgré leur peu de valeur, les statues de Diane et de Narcisse par *Gripello*, de Vénus par *Olivier*, une copie de l'Apollino par *Janssens*, et surtout la Madeleine par *Jerôme Duquesnoy*. D'autres statues encore sont dues au ciseau de *Vanderhaegen*, de *Vervoort* père, de *Lejeune*, de *Godecharles*, etc.... Les *Hermès* sont pour la plupart de *Delvaux*. Ces ouvrages ont souffert des boulets et de la mitraille de 1830, plus encore que de l'intempérie de l'atmosphère.— Un kiosque en fer fondu, placé au milieu d'un bassin vert, est destiné aux concerts publics donnés les dimanches d'été, entre une heure et deux heures. Dans un massif, vers le nord, sont situés le *petit théâtre* dit *du parc*, et le café du *waux-hall*.

Le *Jardin botanique* (*V*. p. 83). — Les *boulevards* (*V*. p. 55).

L'allée verte.—Cette promenade, qui commence à une porte de la ville, longe, au nord du faubourg de Laeken, le canal de Bruxelles à Villebroeck. Elle se compose de quatre rangées de tilleuls, dont les allées extérieures sont réservées, aux piétons. Elle est pour Bruxelles ce que sont les Champs-Élysées pour Paris. Un pèlerinage à Laeken, fait en grande pompe, en 1623, par Isabelle, veuve de l'archiduc Albert, mit à la mode cette promenade. Lorsqu'en 1746 le maréchal de Saxe commençait ses opérations de siége, les dames de Bruxelles le sollicitèrent d'épargner leur promenade favorite, et elles obtinrent un gracieux acquiescement à leurs désirs. Fêtes et dimanches, en été, l'allée Verte offre un aspect animé; les riches en équipages, les humbles artisans à pied, viennent y chercher l'ombrage des arbres qui bordent le canal et les prairies. Assez ordinairement, le soir, la famille royale se promène ici en voiture et sans garde.

FAUBOURGS ET ENVIRONS.

Le *faubourg* **Schaerbeck** — (au nord de Bruxelles) s'étend en dehors des portes de Schaerbeck et de Cologne; il comptait, au 31 décembre 1858, 11 954 habitants. Aujourd'hui considérable, il ne remonte cependant qu'à un peu plus de trente ans. Le prolongement de la rue Royale, en dehors de la porte de Schaerbeck, en 1827, donna lieu à de nombreuses constructions. A l'extrémité de la longue perspective que forme cette belle rue, s'élève, sur la place de la Reine, l'église moderne de *Sainte-Marie*, de style pseudo-byzantin; les parties décoratives sont empruntées à l'époque du style ogival et même à celui de la Renaissance. La construction de la station du chemin de fer du Nord a donné une nouvelle impulsion et fait ouvrir de larges voies de communication.

Digitized by Google

Le *faubourg de Louvain* ou **Saint-Josseten-Noode** — (à l'est de Bruxelles). La commune de Saint-Josseten-Noode (18202 hab.) a longtemps compris les trois faubourgs de Schaerbeck, de Louvain et celui désigné sous le nom de quartier Léopold. Des chemins à travers des jardins, des ruisseaux et des étangs conduisent de Schaerbeck à Saint-Josse. Le faubourg St-Josse-ten-Noode, déjà si grand, doit bientôt s'agrandir encore. L'administration a décidé la construction d'un nouveau quartier, sur l'emplacement occupé par les marais Liedekerke.

Quartier Léopold. — Réuni à Bruxelles. On a commencé, en 1838, à y construire avec activité; il est percé de larges rues se coupant à angle droit, et qui sont déjà en partie bordées d'hôtels et de belles maisons. Les rues principales qui le traversent sont · la rue de la Loi, prolongement de celle qui sépare le parc du palais de la Nation; la rue de Guimard, qui mène à la place Saint-Joseph, où s'élève l'église moderne de ce nom (*V.* p. 63); la rue Belliard, qui relie Bruxelles au *faubourg d'Etterbeck*, et la rue du Luxembourg, qui aboutit à la station du chemin de fer du Luxembourg, autour de laquelle les constructions se sont rapidement multipliées. Près de la chaussée conduisant à Etterbeck est une machine hydraulique envoyant de l'eau à un réservoir établi dans une tourelle des anciens remparts, rue Ducale, d'où l'eau se distribue au quartier élevé de Bruxelles.

*Faubourg d'***Ixelles** ou *de Namur* (au sud-est de Bruxelles). — On fait remonter à près de 800 ans la création du hameau d'Ixelles. A la fin du siècle dernier, la population s'accrut, et aujourd'hui le faubourg de Namur présente un réseau étendu de rues populeuses. On y a élevé en 1847, sur les dessins de *M. Dumont*, une église (de Saint-Boniface), en style ogival, à trois nefs d'égale hauteur, et présentant une riche façade en pierre de taille, les autres parties de l'édifice étant construites en briques. Les environs d'Ixelles, d'où on a une belle vue sur Bruxelles, servent dans l'été de but de promenade aux Bruxellois. Un peu au delà sont les vastes bâtiments de l'ancienne *abbaye de la Cambre*, appartenant jadis à l'ordre de Cîteaux, aujourd'hui dépôt de mendicité.

Faubourg de Saint-Gilles ou *de Hal* — (au sud de Bruxelles). Il conduit à la forêt de Soignes et à Waterloo.

Anderlecht — (à l'ouest, et à près de 3 kil. de Bruxelles). — Ce bourg important possède une église en style ogival flamboyant, commencée en 1470. On y voit deux tableaux de *Crayer :* saint Guidon en prières et une vierge au rosaire. Mais ce qui donne un intérêt particulier à cette église, c'est sa crypte construite entre 1078 et 1092. Cette crypte était dans le principe une église au niveau du sol.

« Sur la hauteur, entre Anderlecht et Molenbeek, s'élève la chapelle ruinée de *Scheut*, détruite en 1580. On jouit de là d'une belle vue sur Bruxelles et les environs. C'est de cet endroit que l'armée française, commandée par le maréchal de Villeroy, bombarda la ville pendant les journées des 13, 14 et 15 août 1695. »

Faubourg de Flandre ou *de* **Molenbeek** —(au nord-ouest de Bruxel-

Digitized by Google

les). — C'est le faubourg le plus industriel. Un grand nombre d'usines importantes y sont en activité. C'est à l'entrée de ce faubourg que se trouve le célèbre établissement géographique de M. Van der Maelen (*V.* p. 89).

Laeken.—Le faubourg de ce nom, au nord de Bruxelles, conduit à ce village, but de promenade favori des Bruxellois et où se trouve la résidence de la famille royale. L'église, dont la fondation est très-ancienne, a été altérée par suite des restaurations. Les restes de la reine des Belges y ont été déposés, en attendant la construction d'une nouvelle église, dont le plan, dû à M. Poelaert, a été accepté en 1852 à la suite d'un concours. Dans le cimetière est le monument de Mme Malibran, contenant la statue de la célèbre cantatrice par *G. Geefs*.

Le *palais royal de Laeken*, destiné à la résidence d'été des gouverneurs autrichiens des Pays-Bas, fut bâti en 1782-1784, sous l'archiduc Albert de Saxe-Teschen et l'archiduchesse Marie, sa femme, par les architectes Montoyer et Payen, d'après les dessins de l'archiduc lui-même. La façade d'entrée, précédée d'une cour d'honneur, se compose d'un portique de quatre colonnes d'ordre ionique, soutenant un entablement orné de bas-reliefs par *Godecharles*. Les ailes sont formées de pavillons, ornés de pilastres qui embrassent le premier et le second étage. Vu du parc, ce bâtiment présente une façade en forme de rotonde, avec des pilastres qui soutiennent l'entablement décoré de bas-reliefs par le même sculpteur. De ce côté une belle pelouse, encadrée de massifs d'arbres, descend vers la Senne et le canal de Willebrock. Des parterres, des fleurs, des serres, une orangerie, des objets d'art, contribuent à l'embellissement de ce parc.

En 1792, les archiducs, obligés d'abandonner leur palais de Laeken, le dépouillèrent d'une partie des objets précieux qu'il contenait; il fut mis sous le séquestre en 1794 et vendu. Ce palais allait subir d'étranges mutilations, quand Napoléon le sauva du vandalisme. Il l'acquit moyennant 479 408 fr., le fit restaurer, le garnit de meubles envoyés de Paris, l'habita en 1811 avec Joséphine, et y conçut, dit-on, le plan de la campagne de Russie. En 1814, le château de Laeken, annexé au domaine de la couronne Hollando-Belge, reçut de notables accroissements. — En s'avançant au nord de Laeken, à 6 kil., on trouve près du village de Meysse le beau manoir de *Bouchout*, situé au milieu d'un étang.

Saventhem.—1684 hab., petit village à 10 kil. de Bruxelles, à gauche et à peu de distance de la chaussée de Louvain, se recommande par un des plus intéressants tableaux de *Van Dyck*, qui décore sa modeste église; il représente *saint Martin à cheval donnant une portion de son manteau à un pauvre*. L'histoire de ce tableau se lie à celle de la jeunesse de l'artiste. Van Dyck venait de se séparer de son illustre maître; il partait pour Rome, monté sur un beau cheval, précieux cadeau de Rubens. Il se dirigea vers la petite vallée où serpente le ruisseau de Woluwe, et s'arrêta au hameau de Saventhem pour y voir une jeune fille, Anna van Ophem, à qui la duchesse Isabelle avait donné, dit Mensaert, la surveillance de ses chiens. On sait qu'auprès des grands

Digitized by Google

les titres serviles sont titres honorifiques. Qu'importe d'ailleurs la fonction? Anna était jolie. Van Dyck était amoureux, ils étaient jeunes tous deux. Van Dyck oublia Rome et la gloire et ne songea qu'au bonheur. Anna, mêlant la dévotion à l'amour, lui demanda deux peintures pour l'église de Saventhem. La première représentait une Sainte-Famille. Le peintre amoureux donna à la Vierge les traits de celle qu'il aimait. Ceux qui ont vu le tableau, qui a été détruit au milieu des désastres militaires du pays, vantent sa gentillesse. Le second tableau existe encore; et au point de vue des souvenirs poétiques qui s'y rattachent, aussi bien qu'au point de vue de l'art, il mérite qu'on fasse ce pèlerinage de Saventhem. « Chose étonnante! dit M. Alfred Michiels, le travail ne rappelle en aucune manière le style de Rubens; il procède de son premier maître Van Baelen.... L'idéal, la grâce et l'économie de Raphaël y tiennent lieu des qualités violentes du célèbre maître Anversois. » La science, encore timide s'y allie à la charmante naïveté de Memling.—Rubens à force d'insistances parvint à arracher son élève à sa retraite. Par la suite Van Dyck revit Anna Ophem. « Mais l'ivresse du cœur ne l'inspirait plus. La poésie étant donc absente, il la représenta au milieu des chiens qu'elle surveillait. En 1763 on voyait encore ce tableau au château de Tervueren. » Le tableau de Saint-Martin qui orne l'autel de la petite église de Saventhem est pour le village un titre de gloire nationale dont les paysans sont fiers. Ils ont eu plusieurs fois à lutter pour en défendre la possession; une première fois en 1750, le curé l'ayant vendu pour 4000 florins à un marchand Hollandais, qui dut s'esquiver furtivement par les champs pour se soustraire à leur colère; une seconde en 1806; mais leur résistance dut céder à la force, et cette fois le Saint-Martin de Van Dyck fit le voyage de Paris et alla rejoindre au Louvre cette foule de chefs-d'œuvre venus de toutes parts, et que nos conquêtes y avaient réunis. En 1815 il fut rendu aux braves villageois de Saventhem.

Cortenberg.—926 hab., à moitié chemin entre Bruxelles (14 kil.) et Louvain, conserve un faible reste de l'abbaye de religieuses fondée vers 1090, par sainte Colombe. A peu de distance à l'est de Cortenberg, parc et château de la famille de Merode.

« A l'est et au midi de Bruxelles régnait autrefois une ceinture pittoresque de lacs charmants, qui depuis la porte de Louvain s'étendait jusqu'à la chaussée de Charleroi. Mais les vastes pièces d'eau, avec leurs cygnes, ont disparu comme les vieux chênes de la forêt de Soignes. » En vain chercherait-on les jolis étangs d'*Auderghem* (village situé au point où la route venant de Bruxelles se divise en deux branches à gauche vers Tervueren et Louvain, à droite vers Wavre et Namur). — Un peu au delà d'Auderghem, *Rouge-Cloître*, couvent de chanoines réguliers de l'ordre de St. Augustin, est devenu une teinturerie.

La **Forêt de Soignes**, qui commence à peu de distance au S. E. de Bruxelles, est un des débris de la forêt Ardennaise qui couvrait anciennement une partie de la gaule Belgique. Au siècle dernier elle était encore bien aménagée. Une grande quantité de chênes y ont été

Digitized by Google

coupés par ordre de Napoléon pour le service des chantiers de la marine. [Après la bataille de Waterloo, le roi de Hollande donna mille acres de bois à Wellington. Il céda ensuite la forêt à une société.] Celle-ci en aliéna une grande partie qui a été défrichée. La forêt a été rétrocédée depuis au gouvernement. « Plusieurs chaussées coupent la forêt en tout sens, entre autres celles de Bruxelles à Wavre, à Ysque, celle de Bruxelles à Namur par Gennape, et celle de Waterloo à Tervueren par Groenendael. Malgré les dévastations qu'elle a subies, malgré l'extension des villages qui l'entourent, malgré l'anéantissement des monastères qu'elle abritait, elle offre encore de charmantes solitudes. » (A. Wauters.) On y voyait autrefois de nombreux couvents : *Groenendael*, *Sept Fontaines*, *Rouge Cloitre*, *Rosendael*, *Foret*, *la Cambre*.... des chapelles, des ermitages, d'humbles chaumières de bûcherons.... — Sur la lisière N. E. de la forêt (13 kil. de Bruxelles), à un coude de la route de Bruxelles à Louvain, est :

Tervueren, — 2241 hab. (auberges : le *Renard* et l'*Empereur*), résidence favorite des ducs de Brabant. Le château fut démoli par ordre de Joseph II. Il a été remplacé par un pavillon royal, offert au prince d'Orange par les deux peuples réunis, la Belgique et la Hollande. Ce fut le Chambord de la maison de Nassau, dit M. Mornand ; ces sortes de présents ne portent pas bonheur. Ce pavillon et le beau parc entouré d'une muraille, construite sous l'archiduchesse Isabelle, sont aujourd'hui le lieu de plaisance assigné au duc de Brabant. Il reste du vieux château des écuries qui ont été converties en haras[1], et une chapelle de Saint-Hubert, dédiée par Albert et Isabelle. Selon une antique légende, saint Hubert fit le premier construire ici à la fin du VIIe siècle un rendez-vous de chasse. On montre encore, dit-on, à Tervueren son cor de chasse colossal.

Boisfort, — 1re station du chemin du Luxembourg (6 kil. de Bruxelles). Ses sites charmants et les ombrages de la forêt de Soignes, attirent pendant la belle saison beaucoup de promeneurs. C'était là qu'était au moyen âge la vénerie ducale. Charles Quint, sa tante Marguerite d'Autriche et sa sœur Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, aimaient à se livrer ici à l'exercice de la chasse dans la forêt, alors épaisse et remplie d'animaux sauvages.

Forest, — 1re station du chemin de Bruxelles à Braine Le Comte (4 kil. de Bruxelles), est aussi un lieu de promenade pour les Bruxellois. Si l'on revient de Forest par Saint-Gilles, on a de très beaux points de vue sur Bruxelles et sur le vallon de la Senne jusqu'à Anderlecht. — Un peu au delà de Ruysbroeck (2e station. — 7 kil. de Bruxelles), sont les tours en ruines du château de *Beersel*, détruit en 1488, par les Bruxellois, parce que le seigneur avait pris le parti de l'empereur Maximilien.

Gaesbeek (3 lieues S. O. de Bruxelles), château gothique couronnant une hauteur. Plusieurs fois pris et incendié dans les guerres des XVIe et XVIIe siècles.

Dilbeek, — (6 kil. de Bruxelles, sur la route Ninove), on y voit un

1. Depuis 1657, ce haras a été transporté à l'ancienne abbaye de Gembloux.

Digitized by Google

vieux manoir, dont on fait remonter les premières constructions au VIIe siècle.

On trouvera encore ailleurs la description d'autres localités situées à quelque distance de Bruxelles : *Jardins de Westpelaer* (*V.* R. 12 *A*). *Ruines de l'abbaye de Villers* (*V.* R. 19 *B*).

ROUTE 10.

EXCURSION A WATERLOO.

Malgré le nombre d'années écoulées depuis la *bataille de Waterloo* et les changements considérables qui ont eu lieu dans l'aspect du pays, la scène de cette terrible lutte ne cesse pas d'exciter la curiosité. Pour s'y rendre, lorsqu'on est en famille, on peut se procurer une voiture de place au prix de vingt francs, droit de barrières compris. Il faut faire marché pour être mené jusqu'à la Belle-Alliance, sans quoi le cocher ne dépasserait pas Mont-Saint-Jean. Un cheval de selle coûte 8 francs; un cheval avec cabriolet 10 francs. La diligence de Braine-l'Alleud (*V.* p. 42) passe par Waterterloo; mais elle ne quitte Bruxelles que dans la soirée. — Dans la belle saison, des voitures spéciales font journellement ce trajet, en partant dans la matinée et revenant à Bruxelles le soir. (*V.* p. 42.) — En arrivant au village de Waterloo on est assailli d'officieux, s'offrant pour guider les touristes ou leur vendre des reliques. On recommande comme guides belges : Martin Viseur; Martin Pierson; Jean-Jacques Pierson; Jacques Deligne. Le guide de Murray recommandait encore récemment le sergent anglais, Munday, du 7e hussards, demeurant à moitié chemin entre Waterloo et le champ de bataille. On donne environ 3 fr. au guide qui accompagne dans la visite du champ de bataille. — On fera bien de s'arranger de manière à se faire conduire par la voiture un peu au delà de Mont-Saint-Jean, jusqu'à *Hogoumont*, afin de se trouver au centre du champ de bataille.

La route de *Bruxelles à Waterloo* se fait en majeure partie à travers la *forêt de Soignes* ou de *Soignies*. Aucun des hameaux situés sur la route, à l'exception d'*Ixelles* (*V.* p. 92) ne mérite qu'on en fasse mention.

Waterloo,—15 kil. de Bruxelles, commune de 3287 hab. (hôtels de l'*Argenteuil*, *Brassine*). Le village de Waterloo est éloigné de 5 kil. du champ de bataille, mais Wellington y avait placé son quartier général, et il data de ce village le bulletin de la victoire; c'est de cette circonstance fortuite que la bataille a reçu le nom sous lequel elle est inscrite dans l'histoire. — Le village est formé d'une longue rue, bordant la chaussée d'un double rang de maisons, qui se continuent presque jusqu'au village de *Mont-St-Jean* au moyen des hameaux intermédiaires du *Petit-Paris*, de *Joli-Bois*, *des vieux Amis*. La petite église, et le cimetière de Waterloo, sont, remplis d'inscriptions tumulaires à la mémoire des officiers anglais[1].

1. « Ces inscriptions font assez foi de l'atrocité de la lutte et du véritable caractère d'extermination qu'elle prit à la fin. — Dans le seul régiment des gardes à pied, n° 1, qui soutint le choc aux Quatre-Bras et à Waterloo, on compte parmi les morts 5 lieutenants-colonels, 4 capitaines et trois enseignes. — Le second bataillon du 30e d'infanterie fut encore plus maltraité; il perdit 24 officiers et 112 soldats. Il est remarquable

Digitized by Google

A un peu plus de 2 kilomètres au delà de Waterloo, on atteint le hameau de *Mont-Saint-Jean* (50 maisons); d'où, laissant la route de Nivelles sur la droite, on suit la chaussée de Genappe et de Charleroy, et l'on arrive bientôt à la ferme de Mont-Saint-Jean (à g. de la chaussée), qui se trouvait immédiatement derrière le centre de la ligne anglaise. Plus loin, sur la route de Charleroy, apparaît la Belle-Alliance, maison de ferme et hameau situés sur la colline opposée et occupés par les Français.

De la ferme de Mont-Saint-Jean où furent recueillis, pendant la bataille, un grand nombre de blessés, un trajet de quelques minutes mène au versant du plateau sur lequel étaient rangées les troupes anglaises, belges, etc.... (*V.* le récit de la bataille de Waterloo. p. 106.)

L'aspect du terrain, dit M. Mornand, a notablement changé de face depuis le jour de la bataille. Le ravin a été considérablement atténué par le nivellement du plateau dont les terres ont servi à élever, à l'ouest de la chaussée et à la place où fut blessé le prince d'Orange, une montagne.... [pyramide ronde de 50 mèt. de hauteur et de 160 mèt. de diamètre, surmontée d'un lion colossal en fonte qui regarde la France[1]] que les Belges se sont érigée modestement en mémoire du glorieux fait d'armes. Wellington, lorsqu'il vint quelques années après à Waterloo visiter le théâtre de son triomphe, dit qu'on lui avait changé *son champ de bataille* et qu'il ne le reconnaissait plus. Un grand orme, sous lequel il se tint à cheval durant le cours de l'action, a également disparu. [Cet arbre a été coupé quelque temps après la bataille et vendu à un Anglais.]

De chaque côté de la chaussée sont deux tertres dont la hauteur indique le niveau primitif de l'emplacement, et prouve que le terrain a dû être abaissé de 10 ou 12 pieds au moins. Ces tertres ont été respectés, car ils portent deux monuments funèbres; l'un, celui des officiers hanovriens, est à g. de la chaussée; l'autre, celui du lieutenant colonel Gordon, aide de camp de Wellington, tué à l'âge de vingt-neuf ans, est à droite. — Sur la partie déclive du plateau occupé par les Anglais et à dr. de la chaussée se trouve :

La *Haie-Sainte*. — C'est le nom d'une grande maison de ferme sur la route de Mont-Saint-Jean à la Belle-Alliance. Elle occupait le centre de la position des Anglais, en avant de l'arbre de Wellington.

que partout le nombre des soldats tués est relativement de beaucoup inférieur à celui des officiers. — Le 79e montagnards perdit 18 officiers; 24 autres furent blessés, et 450 officiers non commissionnés ou soldats restèrent sur le champ de bataille, tués ou blessés grièvement. » — Une singularité puérile se mêle à ces tristes souvenirs. Un habitant montre aux curieux un monument, abrité d'un saule pleureur, et élevé, dans son jardin, à *la mémoire de la jambe* du dernier marquis d'Anglesea (lord Uxbridge) commandant de la cavalerie, qui fut amputé dans sa maison. Il revint, dit-on, quelques années après, avec sa famille, la visiter et il déjeuna de bon appétit sur la table même où il avait été opéré. Outre la jambe enterrée dans le jardin, on conserve encore la botte du noble lord.

1. Les griffes du lion ont été brisées en 1832 par des soldats français se rendant au siége d'Anvers. Un ordre du jour sévère du maréchal Gérard a empêché la destruction du monument. — Du haut de l'éminence la vue embrasse tout le champ de bataille.

Digitized by Google

Dans le voisinage de cette maison endommagée de tous côtés, la lutte a été des plus terribles. Les Français ayant enlevé de bonne heure la position, s'y maintinrent presque jusqu'à l'issue de la bataille.—A une courte distance, sur le bord opposé de la route, existe un chemin creux où quatre mille soldats et un grand nombre de chevaux ont été enfouis dans une fosse commune. — En continuant à suivre la chaussée on arrive à ;

La *Belle-Alliance*. — Maison de ferme, servant d'auberge, située à 1 kilomètre de la Haie-Sainte, à g. de la chaussée. Napoléon avait posté sa garde en face de cette ferme. Le duc de Wellington et le prince Blücher s'y rencontrèrent à la fin de la bataille. Entre la Belle-Alliance et le village de *Plancenoit*, sur une petite éminence en avant du village, on voit la colonne gothique en fonte élevée par les Prussiens.

Si l'on continue à suivre la chaussée, on arrive, 3 kil. au delà de la Belle-Alliance, à la maison dite le *gros Caillou*, où l'empereur passa la nuit, et qui fut, dit-on, brûlée par les Prussiens le jour suivant. Cette localité, placée à l'extrémité sud du champ de bataille, est à 5 kil. environ de Génappe.

Nous avons jusqu'ici parcouru le champ de bataille du N. au S.; si, maintenant, nous voulons le parcourir de l'O. à l'E., nous avons à signaler au nombre des positions stratégiques de la bataille, les localités suivantes :

Goumont ou *Hogoumont*, — ancien château, situé à peu de distance du lion belge, entre les deux chaussées qui mènent de Mont-Saint-Jean à Génappe et à Nivelles; il fut défendu avec la plus énergique opiniâtreté par les Anglais et les Écossais, et incendié en partie. (*V.* le récit de la bataille p. 107).

A l'extrémité gauche de la ligne anglaise, près du village de Smohain, sont les fermes de la *Haie-Sainte* et de *Papelotte*, qui furent également défendues et attaquées avec fureur ; et à peu de distance à l'E., le château de *Frischermont*, derrière lequel s'étendent les bois par lesquels arrivèrent les Prussiens de Brulow, dirigeant leur marche et leur attaque vers Plancenoit. Frischermont est à 3 kil. environ de Plancenoit et à égale distance à peu près du Mont-Saint-Jean. — Enfin, dans la direction E. N. E. en arrière du château de Frischemont est la route par laquelle arrivèrent les Prussiens de Blücher. — *Génappe*, par où s'effectua la retraite, après la bataille de Waterloo, est à environ 8 kil. S. de la *Belle-Alliance*.

En parcourant les lieux, témoins d'une lutte si acharnée et de si héroïques efforts, on aimera à retrouver un récit exact de la fatale journée du 18 juin 1815. Le mémorial de Sainte-Hélène et les mémoires écrits par Napoléon dans l'exil ont popularisé des récits dictés dans un but d'apologie personnelle. Depuis longtemps on en a reconnu les inexactitudes intéressées. Nous nous sommes attaché à donner sur cette rapide et désastreuse campagne de quatre jours en Belgique un récit sincère et impartial. Nous avons fait de nombreux emprunts à l'ouvrage récent et remarquable publié en Belgique par M. le colonel Charras, qui a fait une étude approfondie des opérations. Le vif et profond intérêt

Digitized by Google

qu'inspirent les événements de cette dernière campagne de Napoléon explique l'étendue que nous avons cru devoir donner ici à ces récits.

CAMPAGNE DE BELGIQUE.

(juin 1815).

Le Congrès était encore réuni à Vienne, quand il apprit l'arrivée en France de Napoléon, échappé de l'île d'Elbe. A l'instant même, un traité de coalition fut formé entre les grandes puissances; tous les États de l'Europe furent invités à y accéder. Un million d'hommes, en comptant les réserves, allait former le contingent destiné à envahir la France. On calculait qu'au 1er juillet 500 000 hommes de l'armée d'invasion auraient passé la frontière. Napoléon résolut de les prévenir et de porter la guerre en Belgique. Ce pays était occupé par 220 000 Anglo-Hollandais et Prussiens, formant deux armées obéissant à deux chefs, Wellington et Blücher. L'armée avec laquelle Napoléon allait ouvrir la campagne était de 128 000 h. et de 344 bouches à feu. Le maréchal Soult remplaçait Berthier dans les fonctions de major général.

« Ce choix, dit M. de Vaulabelle, étonna le public et excita les murmures de l'armée : le rôle malheureux du duc de Dalmatie, sous la Restauration, l'exagération de son royalisme et les rigueurs de son ministère étaient encore présents à tous les esprits. »

« Wellington avait l'âge de 46 ans, l'âge de Napoléon.... il ne s'était pas encore trouvé en face de Napoléon, mais à la vigueur des coups portés à l'Empire, en Portugal, en Espagne, en France, il avait été facile de reconnaître en lui le premier des généraux ennemis. Cependant Napoléon ne lui accordait pas les qualités de général en chef.—Esprit peu cultivé, nature rude, Blücher n'atteignait pas au premier rang; mais un caractère indomptable, un patriotisme ardent, une promptitude de coup d'œil et de résolution remarquable, une activité extrême en dépit de la vieillesse, une persévérance que rien ne lassait, en faisaient un adversaire de réelle valeur. » (Charras.) — Napoléon avait gardé la même facilité, la même force de conception, mais il avait perdu la promptitude, la fixité de la résolution. Sous les coups répétés de la défaite, son caractère s'était brisé....; il doutait maintenant de la fortune.... Sa vigoureuse organisation était d'ailleurs alors altérée, et cet affaiblissement physique était funeste en ces circonstances pleines de périls, où, pour triompher, ce n'eût peut-être pas même été assez de toute l'énergie, de toute l'activité du général d'Italie.

Napoléon dirigea les divers corps de son armée vers la Belgique, de manière à ce qu'ils fussent réunis le 14 juin, entre Sambre et Meuse, vis-à-vis de Charleroy.

Son plan était de surprendre l'ennemi, en se portant par une marche rapide sur la grande chaussée de Charleroy à Bruxelles, de manière à séparer les deux armées ennemies. Wellington était à Bruxelles et Blücher avait son quartier général à Namur, à 16 lieues du général anglais.

L'armée de Wellington comptait 95 000 h. et était ainsi composée : 32 700 Anglais; 7500 h., légion allemande au service de l'Angleterre; 15 800 Hanovriens; 25 000 Hollando-

Digitized by Google

Belges; 7300 Nassau; 6700 Brunswickois. — L'armée de Blücher était forte de 124074 hommes.

15 juin. — *Commencement de la campagne de Belgique.* — Prise de *Thuin*, de *Marchienne*, de *Charleroi*. Comme les colonnes françaises étaient en marche, le bruit se répand que le lieutenant général Bourmont, commandant la division d'avant-garde, vient de passer à l'ennemi avec tout son état-major. Cette défection, dès le premier jour d'entrée en campagne, laissa une impression pénible dans l'esprit des soldats. Le cri de trahison fut souvent répété durant cette courte et funeste campagne de quatre jours de durée. — Le maréchal Ney, appelé par une dépêche télégraphique, était parti sans équipages et avec un seul aide de camp. Il rejoignit Napoléon à Charleroy, et reçut le commandement de l'aile gauche.

Cette première journée fut incomplète; il y avait eu un retard « funeste, » a dit l'Empereur. Son intention devait être de se porter en avant, et de s'établir à dr. à *Sombreffe;* à g. aux *Quatre-Bras*, sur la chaussée qui va de Namur à Nivelles (points situés à 3 lieues l'un de l'autre), de manière à empêcher la réunion des Prussiens et des Anglais. Il a accusé, à Sainte-Hélène, le général Vandamne de lui avoir fait perdre 5 h. le matin. Mais celui-ci n'eut qu'une connaissance tardive et en quelque sorte fortuite de l'ordre général de mouvement. L'empereur Napoléon, moins circonspect que le général Bonaparte, abandonnait au chef de son état-major le soin de s'assurer si les ordres étaient parvenus, et en cette circonstance l'officier chargé de porter l'ordre à Vandamne avait été empêché par une chute de cheval d'accomplir sa mission. — Napoléon a accusé également le maréchal Ney de n'avoir pas occupé les Quatre-Bras dès le 15 au soir. — Il y avait eu du temps de perdu, mais cela pouvait se réparer encore. « Pour cela, dit M. Charras, il fallait beaucoup de décision, et il y en eut peu; beaucoup d'activité, et n'y en eut pas. »

Wellington reçut, le 15 au matin, une première nouvelle des attaques des Français. Il resta toute la journée sans donner des ordres pour rassembler les troupes jusqu'à l'arrivée d'une lettre de Blücher, à 9 h. du soir. Il se rendit ensuite au bal que la duchesse de Richemond donnait à Bruxelles, et n'y demeura point longtemps : à 10 h. il donnait un ordre, bien tardif, de se mettre en marche.

BATAILLE DE LIGNY

(16 juin).

Le matin, l'armée française reste dans une inaction qui étonne les généraux (*V.* maréchal Gérard : *Documents sur la bataille de Waterloo*, p. 49). Napoléon est hésitant; Ney, qui est venu pour s'entendre avec lui, repart de Charleroi à 2 h. du matin, sans instructions précises. Napoléon dicte, entre 8 et 9 h. une dépêche à Ney, commandant notre aile g.; Soult en adresse une à Grouchy, commandant l'aile droite. Napoléon ne reconnut pas immédiatement les forces des Prussiens, qui se concentraient trop tardivement aussi sur Ligny. Les mouvements de terrains, dit M. Charras, les massifs d'arbres, trompè-

Digitized by Google

rent son œil si exercé. Il ne s'expliquait pas d'ailleurs comment Blücher aurait massé là une grande partie de ses forces pour risquer un combat isolé, tandis que l'intérêt évident du général prussien et du général anglais était de ne combattre qu'après leur réunion. Mais ce qui lui paraissait inexplicable lui aurait semblé tout naturel, s'il eût pu savoir ce qui se passait alors en face de lui, au moulin de Bussy (11 000 mèt. environ au N. de Ligny). Là, en effet, Blücher[1], qu'il croyait encore peut-être à Namur, Wellington, qu'il croyait à Bruxelles, concertaient une action commune pour la journée même. « Mon armée se rassemble aux Quatre-Bras, disait ce dernier.... à quatre heures je serai ici.... » mais Wellington devait manquer à Blücher, comme Ney à Napoléon. Des deux côtés le temps perdu ne devait pas se retrouver

Vers 2 h. la bataille s'engage entre les Français (68 000 hommes, 210 bouches à feu), et les Prussiens (87 000 h.; 224 bouches à feu). Elle devient des plus sanglantes, surtout dans le village de *Ligny*, où les Prussiens s'étaient barricadés depuis le matin. Malgré une résistance opiniâtre, nos soldats y pénètrent, et il se livre dans le village entier une lutte des plus acharnées: de part et d'autre on s'attaque avec la fureur d'une haine personnelle; la bravoure est devenue de la rage, de la férocité. A la vigueur de la résistance Napoléon reconnait qu'il avait affaire à la majeure partie de l'armée prussienne. A 3 h. 1/4, il fait écrire à Ney de se diriger sur Brye « de manœuvrer *sur-le-champ* de manière à envelopper l'ennemi. Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement : le sort de la France est entre vos mains. » Cette belle combinaison n'était pas au pouvoir de Ney, engagé dans une lutte avec l'armée anglaise, aux Quatre-Bras. A 7 h. 1/2 du soir, la bataille restait encore indécise. Napoléon pouvait disposer encore du tiers de son armée. Blücher au contraire avait successivement fait entrer en ligne les cinq sixièmes de la sienne. Il apprend qu'il n'a plus à compter sur le secours des Anglo-Hollandais, engagés eux-mêmes aux Quatre-Bras. Loin d'être ébranlé, le vieux maréchal essaye de frapper un coup décisif, il galoppe sur le flanc de ses colonnes, les animant du geste et de la voix. De son côté, Napoléon avait dirigé sur Ligny les bataillons de la garde, qui défilent devant lui aux cris de : Vive l'Empereur ! pas de quartier ! La garde traverse ce village encombré de cadavres et de blessés. « Le soleil venait de disparaître à l'horizon enveloppé d'orageux nuages, quand elle parut de l'autre côté de Ligny, précédée par les vaillants soldats de Gérard. Blücher, conservant toute son ardeur, malgré ses soixante-douze ans, cherche vainement à conjurer la défaite; il a son cheval tué et tombe. Nos cuirassiers passent sans l'apercevoir; il n'est sauvé que par le courage de son aide de camp et un retour de ses escadrons, qui ramènent les cuirassiers. » Nous nous établissons sur le plateau, et les Prussiens commencent leur retraite; ils gar-

1. La défection de Bourmont l'avait probablement averti du danger qui le menaçait. Le général Jomini dit qu'il fut instruit le 15 à 10 h. du matin.

Digitized by Google

dent *Brye* toutefois par une forte arrière-garde.

Le début de la campagne était donc une victoire pour nos armes; mais elle avait été chèrement achetée. Nous eûmes environ 11000 h. hors de combat; les pertes des Prussiens durent s'élever à 18000 h., et dans la nuit 10000 soldats prussiens se débandèrent et prirent la fuite vers Liége; et cela même tourna au profit de l'ennemi, en accréditant l'idée d'une pleine retraite et en nous jetant dans l'erreur sur la direction que les Prussiens avaient prise. Erreur funeste! et qui exerça, une influence fatale sur la bataille de Waterloo. A 11 h. Napoléon rentrait à *Fleurus*.

Les résultats de la journée, a-t-on dit, eussent été autrement décisifs si Napoléon, montrant plus de décision, avait livré, dès 7 ou 8 h. du matin, la bataille qu'il n'entama qu'à 2 h. 1/2. D'un autre côté, il avait connu à 6 h. 1/2 du soir, comme lui-même l'a écrit, la présence du corps de d'Erlon dans le voisinage (20000 h. et 46 bouches à feu); et il n'en avait tiré aucun parti. S'il l'eût fait entrer en ligne, il pouvait changer en un désastre la défaite des Prussiens.

BATAILLE DES QUATRE-BRAS

(16 juin).

On appelle ainsi un point de croisement des grandes routes de Namur à Nivelles, et de Charleroi à Bruxelles; il est situé à 4 kil. au S. de Génappe.

Le maréchal Ney, on l'a vu, avait pris congé de l'Empereur et quitté *Charleroi* à 2 h. 1/2 du matin, pour retourner à *Gosselies*. Vers 10 h. 1/2 du matin, il reçut l'ordre de Napoléon, et, conformément à ses instructions, il dirigea ses troupes sur les *Quatre-Bras*. Cette position avait été occupée vers 4 h. par le général Perponcher (du 1er corps, commandé par le prince d'Orange). Cet officier avait reçu de Wellington, à 1 h. après minuit, l'ordre de se concentrer à *Nivelles;* mais il avait pris résolûment sur lui de ne point l'exécuter, et il fut remercié plus tard pour son intelligente désobéissance. A 11 h. du matin, Wellington, froid, impassible, arriva de Bruxelles, dont il était parti à 8 h. Après avoir examiné la position des Français, il se rendit près de Blücher, en annonçant au prince d'Orange, chargé de commander en son absence, l'arrivée des divisions en marche, divisions qui devaient se faire longtemps attendre.

A 2 h., Ney tira le premier coup de canon contre le prince d'Orange. Il disposait alors de 9000 h. d'infanterie, de 1850 chevaux. Il avait, en outre, 2000 chevaux de la garde. Vers 3 h. 1/2, la position du prince d'Orange devenait très-critique. Foy et Bachelu allaient gravir le plateau et refouler l'ennemi sur la chaussée de Nivelles; mais les renforts si attendus commencèrent à se montrer. Wellington était, vers le même temps, de retour de son entrevue avec Blücher. A 5 h. 1/2, il reçoit un nouveau renfort de plus de 6000 h. et de 18 bouches à feu, quand Ney n'a plus la moindre réserve d'infanterie.

A 6 h. parvient à Ney la dépêche, datée de Fleurus, 3 h. 1/4, par laquelle Napoléon l'appelle instamment sur le champ de bataille, où il est engagé avec les Prussiens, en lui disant: « que le sort de la

Digitized by Google

France est dans ses mains. » A cet appel solennel, Ney se décide à demander à Kellermann le concours de sa cavalerie, jusqu'ici restée en arrière; mais, respectant les recommandations de l'Empereur, qui lui défendent d'engager Kellermann et la division Lefevre-Desnouettes, il n'engage qu'une partie seulement de cette cavalerie, et se prive de l'appui de la belle réserve de la division Lefevre-Desnouettes. Kellermann, le héros de Marengo, monte la pente du coteau, lance intrépidement ses 800 cuirassiers, enfonce un régiment, en culbute un autre, poursuit les fuyards jusqu'aux Quatre-Bras; mais là, tout à coup, il reçoit d'épaisses volées de mitraille et une grêle de balles; son cheval est tué; sa troupe s'étonne, hésite, et bientôt tourne bride.... « Kellermann s'échappe à grand'-peine.... il revient à pied, tête nue, sans armes, accroché de chaque main aux chevaux de deux cuirassiers.... L'épouvante des cuirassiers ébranle les colonnes de Foy;... Ney se multiplie pour rassurer ses soldats....: il demande aux siens de faire de nouveaux efforts jusqu'à l'arrivée de d'Erlon. » Mais il est près de 7 h., et Wellington reçoit de nouveaux renforts. Abstraction faite des pertes respectives, les forces des Anglo-Hollandais montent à 37 000 h. et 70 bouches à feu; celles des Français sont à peine de 21 000 et de 38 bouches à feu. Ney essaye vainement de résister; « on vient lui apprendre qu'il ne doit plus compter sur d'Erlon. Cette nouvelle imprévue porta, a-t-on dit, le désespoir au cœur de cet homme si rudement éprouvé cependant par les crises les plus terribles de la guerre, et, au milieu des projectiles ricochant autour de lui, on l'entendit s'écrier: — Vous voyez ces boulets! je voudrais qu'ils m'entrassent tous dans le ventre. — Il se résigna à ordonner la retraite sur toute la ligne. Elle se fit en bon ordre, avec la plus grande fermeté, et si lentement qu'on mit deux heures pour reculer d'une demi-lieue. — Au moment où Ney prenait ses bivacs à *Frasnes*, d'Erlon y arrivait aussi de son côté. Il avait erré toute la journée entre Napoléon et Ney. » (Charras.) — 20 000 h. et 46 bouches à feu s'étaient promenées de midi à 9 h. du soir entre deux champs de bataille, distants de deux lieues l'un de l'autre, sans agir sur aucun [ainsi que Bernadotte l'avait fait entre les champs de bataille d'Iéna et d'Auerstedt]. Cependant ils auraient pu assurer d'un côté la perte de l'armée prussienne, et de l'autre donner à Ney la force de repousser les Anglo-Hollandais, et de se joindre à Napoléon.

Cette circonstance, si fatale pour cette journée, a soulevé des controverses nombreuses et passionnées. Il semble résulter d'un examen attentif des faits, que la faute n'est imputable ni à Ney, ni à d'Erlon, ni à Napoléon lui-même, et qu'elle fut le résultat d'une erreur. D'Erlon avait reçu, vers 11 h., l'ordre du maréchal Ney, son chef immédiat, de se diriger sur *Frasnes* et les *Quatre-Bras*. Il fut joint en route par un général qui portait à Ney l'ordre de diriger vers Napoléon, à *Ligny*, le corps de d'Erlon. Cet aide de camp dit même à d'Erlon qu'il avait, en passant, fait changer de direction à ses colonnes, qui marchaient vers *Frasnes*. Par suite de ce mouvement, ce corps arriva à *Saint-Amand*, à portée de

Digitized by Google

Napoléon, qui en eut connaissance, et qui aurait pu l'engager sur le champ de bataille de *Ligny* près de deux heures avant la fin du jour. C'est ce que l'Empereur ne fit pas. On ne sait pas en vertu de quel ordre d'Erlon se remit ensuite de nouveau en marche pour aller rejoindre le maréchal; mais évidemment il ne dut point s'éloigner de *Saint-Amand*, au moment où la bataille y était le plus acharnée, sans en avoir le consentement de Napoléon, et on peut conjecturer que l'Empereur le donna parce qu'il apprit alors, pour la première fois, que Ney était engagé aux Quatre-Bras contre des forces supérieures.

Des reproches plus graves, et souverainement injustes, ont été dirigés par Napoléon contre Ney, dans les récits de Sainte-Hélène[1]; et ils ont contribué, par la grande publicité qu'ils ont eue, à égarer l'opinion publique. S'il fallait l'en croire : « le maréchal Ney reçut l'ordre *dans la nuit* de se porter le 16, *à la pointe du jour, en avant des* Quatre-Bras.... le comte Flahaut porta ces ordres.... » (Mémoires, IX, p. 78.) Or, on sait que Ney passa cette nuit à Charleroy avec Napoléon, et qu'il n'en partit qu'à 2 h. du matin; et ce n'est qu'entre 8 et 9 h. du matin que Flahaut écrivit, à Charleroy, sous la dictée de l'Empereur, l'ordre qu'il porta ensuite au maréchal. Il ne put guère arriver (en faisant 3 lieues à l'heure), que vers 10 h. 1/2 à Frasnes. (Heymès, l'aide de camp du maréchal Ney, dit vers 11 h.) Ney ne perdit pas un moment, il écrivit ses instructions, envoya des ordres de mouvement à des troupes placées à plus de 2 lieues en arrière, fit ses dispositions, et son attaque commença à 2 h., et par son opiniâtreté il empêcha Wellinton de porter à Blücher le secours qu'il lui avait promis, et qui eût sans doute rendu désastreuse pour nos armes la bataille de Ligny.

17 juin. — La victoire de Ligny fut suivie des longs retards qui l'avaient précédée; et avec les retards, revenaient les étonnements. « Les soldats murmuraient de ce repos dont ils ignoraient les motifs.... Ils interpellaient les généraux; l'énergie et l'activité semblaient s'être réfugiées dans leurs rangs. » (De Vaulabelle.) — Le Napoléon que nous avons connu n'existe plus, disait rudement Vandamne à ses officiers; notre succès d'hier va rester sans résultat. — Napoléon croyait l'armée prussienne en déroute sur les routes de Namur et de Liége; de huit à neuf heures il sortit en voiture de *Fleurus*. A *Saint-Amand* il monta à cheval; puis il se mit à passer une inutile revue, « quand elle fut terminée, il mit pied à terre et

1. « Ney reçut l'ordre de se porter, le 16, avec 43000 hommes composant la gauche qu'il commandait, en avant des Quatre-Bras, d'y prendre position à la pointe du jour et même de s'y retrancher. Il *hésita, perdit 8 heures.* Le prince d'Orange avec 9000 hommes seulement conserva, le 16, jusqu'à 3 h. après midi, cette importante position. Lorsqu'enfin le maréchal reçut à midi l'ordre daté de Fleurus, et qu'il vit que l'Empereur allait en venir aux mains avec les Prussiens, il se porta sur les Quatre-Bras, mais seulement avec la moitié de son monde, et laissa l'autre moitié pour appuyer sa retraite, à 2 lieues derrière; il *l'oublia jusqu'à 6 heures du soir,* où il en sentit le besoin pour sa propre défense. Dans les autres campagnes ce général eût occupé à 6 h. du matin, la position en avant des Quatre-Bras; eût défait et pris toute la division Belge, etc. » (Mémorial de Ste-Hélène; édit. Delloy, t. VI, p. 124.)

Digitized by Google

causa longuement avec le général Gérard et le maréchal Grouchy de l'état de l'opinion à Paris, du corps législatif, des jacobins.... cette conversation fut interrompue par le retour d'un parti de cavalerie, tardivement envoyé en reconnaissance vers les *Quatre-Bras;* il rapportait que les Anglais y étaient encore; l'esprit hésitant de Napoléon fut fixé, sa résolution prise, mais, comme la veille, il avait perdu la moitié de la journée dans l'inaction. » A midi il fait dire à Ney d'attaquer les Anglais aux *Quatre-Bras* et qu'il allait lui-même marcher contre eux. Ney attendit ce concours. Les troupes de Napoléon arrivèrent. La pluie tombait à verse. Wellington ayant masqué sa retraite, après avoir appris tardivement la défaite de Blücher, se replia sur ses réserves. Les Anglais auraient pu être attaqués ce jour-là, six heures plus tôt, sans que les Prussiens fussent à même de les soutenir. — « Cette journée du 17 ne devait profiter qu'à l'ennemi; elle fut pour notre armée une journée complétement perdue. » (De Vaulabelle.) C'était la troisième fois depuis deux jours, dit Rocquancourt, qu'une lenteur allemande avait fait manquer l'occasion. Elle allait la faire manquer encore et abréger le dénoûment de la campagne!

Les communications entre les quartiers généraux, les reconnaissances avaient été incomplètes, insuffisantes et mal dirigées. On accuse généralement le maréchal Soult, le major général. « Soult, dit M. Charras, était un des caractères les plus détrempés par les événements. Dans cette courte campagne il ne se montra point à la hauteur de ses antécédents militaires. »

Grouchy commandant l'aile droite de l'armée fut chargé à midi par Napoléon de « poursuivre les Prussiens, de ne pas les perdre de vue, (déjà depuis quatorze heures ils étaient en retraite), de les attaquer et de compléter leur défaite. » Grouchy voulut se soustraire à cette mission, il n'avait que 33 000 hommes et 96 bouches à feu. Les forces de Blücher étaient quadruples. Grouchy conjura vainement l'Empereur de l'autoriser à le suivre. Il se mit en marche, mais, s'en tenant à la lettre étroite de ses instructions, il se rendit à *Gembloux*, fit éclairer sur les directions de *Namur* et de *Maëstricht*, et non sur celles par lesquelles Blücher pouvait se rapprocher de Wellington ou de Bruxelles. Il resta dans l'ignorance sur la direction par où s'était opérée la retraite des Prussiens, et, dans une dépêche écrite à 10 h. à l'Empereur, il suppose que le gros de l'armée de Blücher se retire sur *Liége*.

Le soir du 17, une partie de nos troupes, qui avaient suivi les Anglais en s'avançant par la chaussée de Charleroy à Bruxelles, s'était arrêtée à la hauteur du village de *Plancenoit* et en deçà de l'auberge de la *Belle Alliance*. Napoléon établit son quartier général à la ferme du Caillou, touchant au hameau dit : *La maison du roi* (1800 mèt. en arrière de la Belle Alliance). Wellington eut le sien à *Waterloo* sur le prolongement de la même chaussée. « Son armée occupait à *Mont-Saint-Jean* (4 kil. en avant de Waterloo), une position qu'il avait reconnue et signalée, depuis près d'un an, comme très-avantageuse pour y recevoir la bataille. Il comptait sur la coopération

de Blücher qui lui avait fait écrire : « J'irai vous rejoindre avec mon « armée tout entière; et si l'ennemi « ne nous attaque pas le 18, nous « l'attaquerons ensemble le 19. »

Pendant la nuit le tonnerre gronda dans le lointain et la pluie continua à tomber. A 1 h. de la nuit, Napoléon monta à cheval, il s'avança sur la chaussée et reconnut la ligne des feux des bivouacs anglais. Il fut content de voir que Wellington attendait la bataille ; il allait enfin lui faire essuyer une de ces grandes catastrophes qu'il avait prédites. « Nous avons quatre-vingt dix chances pour nous, » dit-il à ses généraux.

BATAILLE DE WATERLOO

(18 juin 1815).

L'armée française, disposée pour la bataille, comptait 72 000 h., dont 15 000 chevaux et 240 bouches à feu; l'armée anglo-hollandaise était de 70 180 hommes dont 43 332 chevaux et 159 bouches à feu et une batterie de fusées. L'armée française avait la supériorité; « mais elle avait un désavantage:... elle allait attaquer un ennemi séparé d'elle par un terrain gras, horriblement détrempé par les pluies et attendant l'attaque dans une position favorable. » En partant des hauteurs de la ferme de *Rossomme*, où Napoléon vint se placer, il y a, en s'avançant vers le nord, deux rideaux de hauteurs, dirigées du S. O. au N. E., et que coupe successivement la chaussée de Bruxelles. Le premier est vers l'auberge de la *Belle Alliance*, située au bord de la chaussée; le second est la crête occupée par Wellington et dont le centre dominait la *Haie-Sainte*, ferme située au bord de la chaussée à 1000 mèt. de la Belle Alliance. Cette crête est la limite sud d'une sorte de plateau s'étendant au N. jusqu'au hameau de *Mont-Saint-Jean* (env. 1400 mèt. au nord de la Haie-Sainte), où commence une faible inclinaison qui descend au village de *Waterloo* (4 kil. au N. de la Haie-Sainte), situé alors dans une échancrure de la forêt de Soignes[1]. La croupe sur laquelle était établi Wellington dominait une pente d'inclinaison généralement d'accès facile, même pour l'artillerie, mais présentant cependant de la roideur dans le voisinage immédiat de la Haie-Sainte sur une longueur d'environ six cents mètres. En la parcourant de l'E. à l'O. les fermes de *Goumont*, de la *Haie-Sainte*, de *Papelotte*, de la *Haie*, le hameau de *Smohain*, et le château de *Frichemont* paraissent comme autant de postes qui en défendent l'accès. Un chemin profondément encaissé longeait la crête du plateau. Les escarpements de ce chemin ont disparu depuis dans les travaux qui ont remanié le sol. Mais Napoléon ne pouvait pas les apercevoir. « Si le terrain se fût trouvé tel qu'il est aujourd'hui la bataille n'eût pas duré trois heures. » (De Vaulabelle.)

La pluie avait cessé vers 6 h. L'armée française se mit en marche sur onze colonnes, qui se déployaient avec précision sous les regards de l'ennemi. Napoléon passa devant les lignes et fut ac-

1. « Depuis 1815 toute la partie de la forêt qui entourait Waterloo a été défrichée. Maintenant le bois n'existe plus à l'O. de la chaussée de Bruxelles ; et du côté opposé, où il arrivait jusqu'à la hauteur de Vert-Coucou, la limite S. a reculé de 3 quarts de lieue. »

Digitized by Google

PLAN DE WATERLOO

Itinéraire de la Belgique par A. J. Du Pays.

L. Hachette & Cie Éditeurs, Paris

Dressé par A. H. Dufour

Gravé par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

Mètres

500 1,000 1,500

cueilli par d'enthousiastes acclamations. Cependant on touchait à la moitié du jour et aucun coup de canon n'avait été tiré. On avait voulu laisser l'armée se remettre des fatigues de la nuit et attendre que le terrain se raffermît. « Les convois de vivres, retardés par le mauvais état des chemins, ne purent arriver dans la matinée. Une partie de nos régiments, lorsqu'ils quittèrent leur campement pour se porter sur les positions de bataille, n'avaient pris aucune nourriture. » (De Vaulabelle.)

Napoléon vint se placer à la tête de sa garde, sur les hauteurs un peu à dr. de la ferme de Rossomme. De là il découvrait tout le terrain. A 11 h. 1/2 le canon et la fusillade éclatèrent à la g. de l'armée française, l'attaque fut dirigée sur la ferme (vieux château) de *Goumont* ou *Hogoumont*. C'était une diversion : Napoléon voulait attirer sur ce point l'attention de Wellington, mais c'est sur l'aile gauche de celui-ci que Napoléon voulait diriger sa principale attaque, afin de lui enlever la chaussée de Bruxelles, de le séparer de ses communications avec Blücher et de se rapprocher lui-même du corps de Grouchy.

Pendant plusieurs heures un combat acharné eut lieu autour du château de *Goumont*, où les Anglais étaient barricadés et abrités d'un côté par des murs crénelés. Le verger fut pris et perdu plusieurs fois. On ne songea point à faire sauter la porte, ou un pan de mur. Un stérile courage fut vainement dépensé dans l'attaque de cette position secondaire; le général Foy y fut grièvement blessé. Napoléon fit tardivement diriger huit obusiers contre ce château. Les bâtiments furent bientôt en feu et des centaines de blessés y furent dévorés par les flammes; mais le jardin et le verger restèrent au pouvoir de l'ennemi.

Ney avait envoyé prévenir qu'il n'attendait plus que le signal pour commencer la grande attaque, lorsque Napoléon aperçut des troupes s'avançant du côté de *Chapelle-Saint-Lambert*, village à 7 kil., N. E. en ligne droite, de la ferme de Rossomme. C'était l'avant-garde des 30 000 hommes de Bulow. Une lettre interceptée et le rapport du soldat prussien qui la portait et qui avait été fait prisonnier, apprirent à Napoléon que le reste de l'armée prussienne était réuni à *Wavre*, (3 lieues de Smohain, où s'appuyait l'extrême gauche des Anglo-Hollandais), et qu'elle n'avait aucun français devant elle. Napoléon persista néanmoins à continuer la bataille, et il détacha Lobau, avec 12 000 hommes à la rencontre de ces nouveaux adversaires, de cette seconde armée, nous menaçant en flanc.

Ney reçoit l'ordre d'ouvrir le feu d'artillerie; l'attaque avait pour but la prise du hameau de *Mont-Saint-Jean*. A 1 h. ce feu était dans toute son intensité. Malgré d'énergiques efforts, notre attaque sur la gauche de l'ennemi échoue et coûte au corps de d'Erlon près de 5000 h., dont 2000 prisonniers; et une quinzaine de pièces d'artillerie restent embourbées, ou sont absolument désorganisées. Du côté des Anglais, les pertes sont sensibles, les dragons de Ponsonby sont à moitié détruits; lui-même est tombé percé de sept coups de lance.

Pendant ce temps une de nos divisions attaquait la *Haie-Sainte*, ferme présentant un massif rectangulaire de bâtiments contigus ou

Digitized by Google

reliés par des murs autour d'une cour intérieure, et placés à l'extrémité inférieure de la pente du plateau de Mont-Saint-Jean. Un jardin et un verger attenant étaient clos par des murs et des haies vives [1]. On répète ici la faute commise à l'attaque de Goumont; on néglige de faire précéder l'attaque par les ravages de l'artillerie. La porte est « attaquée à coup de hache malgré le feu des créneaux et la mitraille des deux pièces en batterie, derrière une barricade obstruant la chaussée. [2] » Après une lutte longtemps infructueuse, nos soldats se rendirent enfin maîtres de la Haie-Sainte.

Napoléon ayant vu échouer sa tentative sur la gauche des Anglais, partie faible pourtant de leur ligne, se décide à diriger son attaque sur leur centre. Vers 4 h. Wellington avait fait reculer sa première ligne dans un pli de terrain du plateau, afin de la mettre à l'abri des effroyables ravages de notre artillerie. Napoléon crut, dit-on, à un mouvement de retraite.

Le maréchal Ney se met à la tête des escadrons (5000 chevaux); leur fait monter au trot la pente fangeuse du plateau. Arrivés sur la crète, les cuirassiers chargent les carrés anglais, les enfoncent, les sabrent, mais bientôt, à leur tour, les masses dirigées contre eux les forcent à rétrograder. Ney ramène ses escadrons au fond du vallon. Son attaque audacieuse, « à forces si inégales, avait donc échoué; comme à l'aile gauche le centre de Wellington lui avait résisté.... Cependant le découragement du champ de bataille est inconnu à Ney, » il se décide à renouveler sa vaillante attaque. Napoléon le fait appuyer par Kellermann. C'était plus de 4000 chevaux, « le choc fut terrible, au dire unanime des témoins de ce grand drame, mais il ne fut pas au-dessus de l'opiniâtre courage de Wellington et de ses soldats. En vain Ney engagea jusqu'à son dernier escadron.... en vain des carrés entiers furent écrasés,... après une lutte de près de deux heures, une lutte sans exemple dans les annales de la guerre, notre cavalerie, désorganisée par d'incessants efforts.... dut se résoudre, frémissante de rage, à redescendre la pente qu'elle avait gravie dans la conviction du succès. Des deux côtés les pertes étaient énormes. Ney laissait étendus sur le plateau ou aux mains de l'ennemi le tiers de ses hommes et de ses chevaux. » (Charras.) La lutte héroïque de Ney avait fortement affaibli l'armée anglo-hollandaise. Les hussards hanovriens, épouvantés à l'aspect de cette scène de carnage s'étaient enfuis au galop, leur colonel en tête (il fut jugé et destitué) jusqu'à Bruxelles, semant le bruit de la défaite de l'armée anglaise et hollandaise. « Tout ce qui est Anglais s'enfuit. La route d'Anvers est bientôt couverte de fourgons et de fuyards à cheval, en voiture, qui courent chercher un refuge sur les navires stationnés dans ce port. Des fonctionnaires attachés à l'administration de l'armée se sauvent dans de

1. Le relief du terrain a été un peu modifié : « on a pris sur la pente une grande partie des terres nécessaires à la construction du monticule qui supporte le lion de Waterloo. »

2. Un jeune officier du génie, le lieutenant Vieux, de force herculéenne, persiste, malgré une première blessure, à frapper sur la porte à coups redoublés; mais il est bientôt mis hors de combat. Devenu depuis chef de bataillon il a péri sur la brèche de Constantine.

Digitized by Google

simples charrettes. Le vieux prince de Condé, emporté par ce sauve qui peut, court jusqu'à Malines.... » (De Vaulabelle.) — Quels n'eussent point été les résultats, si Napoléon avait lancé les bataillons de la garde sur le plateau disputé!

Il était 4 h. 1/2, quand Bulow avait commencé sa puissante diversion. Blücher, précédant ses colonnes, arriva de *Wavre* à *Chapelle-Saint-Lambert*. En voyant les charges réitérées de Ney, il avait craint pour l'issue de la bataille et avait ordonné à Bulow de déboucher du *bois de Paris* et de se diriger sur la *Belle-Alliance*. Lobau, inférieur en nombre, avait dû reculer jusqu'au *Plancenoit*. Napoléon le fit soutenir par la jeune garde. Mais, sous de nouveaux renforts arrivant aux Prussiens, la jeune garde plia et fut rejetée hors du village. Napoléon dut y envoyer Morand avec quelques bataillons et deux batteries de la garde. Le village fut repris; la gauche prussienne alla se reformer un peu en arrière. « Il était alors plus de 7 h.; la bataille restait indécise. Il y avait encore plus de 2 h. de jour.

« La seule réserve de Napoléon consistait en 5000 hommes d'infanterie de la garde, attendant près de la Belle-Alliance. » Wellington avait plus de troupes fraîches : la division Chassé (7000 h.) et 2500 chevaux; il comptait surtout sur le concours que Blücher lui avait promis.

Deux divisions de celui-ci (30000 h.) étaient parties de Wavre à midi; les têtes de colonnes se montraient déjà en avant des *bois d'Ohain* et de *Paris*. « Napoléon, dit M. Charras, savait, depuis 1 h. après midi, la réunion opérée la veille, de toute l'armée prussienne sur Wavre; et le rapport d'un officier expédié par Grouchy et arrivé de 2 à 3 h. n'avait pu lui laisser l'espoir que le maréchal eût occupé beaucoup cette armée.... Persuadé que l'armée anglo-hollandaise était désorganisée; qu'elle n'avait plus de réserve; rassuré du côté de Bulow, qui reculait; sans la moindre prévoyance de l'intervention de nouveaux corps prussiens; croyant l'heure venue, il résolut de frapper un grand coup qui lui donnerait la victoire. »

Ney est prévenu de la volonté du chef. — Cet intrépide guerrier avait suspendu son mouvement rétrograde pour ne pas ébranler l'armée, déjà inquiète du bruit du canon en arrière, du côté de Plancenoit; et il avait retenu jusqu'ici sa cavalerie sous un feu meurtrier. — « Napoléon conduit tous les bataillons disponibles de la garde entre la Belle-Alliance et la Haie-Sainte; » il encourage officiers et soldats et leur annonce l'arrivée de Grouchy. Cette nouvelle circule dans tous les rangs, portée par les gendarmes d'élite. Ney reçoit le commandement de ces 3000 vétérans des batailles, au bras chevronné, au corps cicatrisé.... La redoutable phalange s'ébranle et défile devant l'Empereur, pleine d'ardeur et d'enthousiasme.

La situation des Anglo-Hollandais était bien critique. Wellington le voyait, mais il n'en était point ébranlé.... « Vous pouvez être tué, lui dit lord Hill, quelles sont vos instructions? — De tenir ici jusqu'au dernier homme. » Il attendait l'exécution de la promesse de Blücher.

Ney conduit l'attaque l'épée à la main. La garde culbute les bataillons de Brunswick et ceux de Nassau;

Digitized by Google

elle pousse des cris de victoire. Mais tout à coup se lève devant elle, au commandement de Wellington, à cheval derrière leurs rangs, une ligne de soldats anglais, d'où éclate un feu de mousqueterie. « Plusieurs officiers supérieurs sont renversés. Entraîné par la chute de son cheval, le quatrième tué sous lui dans cette terrible journée, Ney tombe; la garde hésite; le brave des braves s'est déjà relevé et à sa voix elle se raffermit.... Mais bientôt mitraillée, fusillée, réduite à 1500 hommes, la garde recule sous la pression du nombre, en bon ordre, sans être entamée..... Le soleil, resté caché jusque-là, projette ses derniers rayons à travers les arbres qui bornent l'horizon vers *Braine l'Alleud*. Il est près de 8 heures. »

Vers 7 h. 1/2 les Prussiens débouchent et nous forcent à abandonner les fermes de *la Haie* et de *Papelotte*. C'est une troisième armée qui entre en ligne sur notre extrême droite. Blücher se met à la tête de sa cavalerie; des cris d'alarme se font entendre dans la ligne française, surprise de voir débusquer inopinément des ennemis du côté où elle attendait l'arrivée et le secours de l'armée de Grouchy; des soldats arrivent éperdus à la *Belle-Alliance*. Napoléon arrête les quatre bataillons de la garde, qui allaient soutenir Ney, et leur fait faire face à droite. « Wellington, dit M. Charras, voyant l'entrée en ligne des Prussiens, ordonne à son tour un mouvement général en avant. Bientôt notre centre et notre gauche sont vivement refoulés; la *Haie-Sainte* est abandonnée; des rangs entiers se débandent; la confusion du reste est imminente.... Ney fait replier l'infanterie mutilée de la garde et en forme deux carrés vers la *Belle-Alliance*. L'œil en feu, la bouche écumante, les vêtements criblés de balles, souillés de sang et de boue, il excite tout le monde au devoir....

« A droite de la chaussée de Bruxelles, les circonstances sont devenues désastreuses. Ney s'y porte. Monté sur un cheval d'emprunt, tête nue, un tronçon d'épée à la main, il aperçoit quelques centaines de fantassins, débris de deux régiments, ralliés dans un pli de terrain par Durutte. « Venez, suivez-moi, mes « camarades, leur crie-t-il; je vais « vous montrer comment meurt un « maréchal de France sur le champ « de bataille. — Vive le maréchal « Ney! » répondent ces braves tout d'une voix, et ils le suivent. Mais au moment où ils paraissent hors du pli du terrain.... ils reçoivent un feu terrible...; la cavalerie prussienne se précipite sur eux, les renverse, les sabre.... Ney est tombé sous son cheval tué, mais il n'est atteint d'aucune blessure : la mort ne doit pas le prendre là! »

Cependant Wellington avait pu disposer de 2500 chevaux bien reposés, laissés toute la journée à son extrême gauche; ils achèvent de désorganiser nos divisions. Napoléon tente vainement de les arrêter : ses escadrons de service, trop faibles, sont culbutés; Guyot, qui les a conduits, tombe grièvement blessé. Seuls, les carrés de la garde ne se laissent pas ébranler. Napoléon se porte au galop près de deux bataillons de grenadiers de la garde, laissés sur les hauteurs de Rossomme; il s'efforce de rallier sur eux les fuyards, mais le soldat, nourri de soupçons de trahison, qui, au moment où il croyait à l'ar-

Digitized by Google

rivée de Grouchy, avait reçu le choc des Prussiens, est sourd aux appels des officiers et continue à fuir. Les trois corps d'armée ennemis s'avancent en nous repoussant suivant un mouvement concentrique. « La chaussée encombrée de canons, de voitures d'artillerie, d'ambulances, les unes en marche, les autres abandonnées, renversées, laissait à peine l'espoir de sauver une partie du matériel de l'armée. Les charges de la cavalerie anglaise, puis celle de Zieten, sur la masse des fuyards de toutes armes, avaient bientôt porté au comble la terreur et la confusion. Napoléon, alors, s'était éloigné à travers champs, vers *Genappe*.... Il était près de neuf heures, la nuit allait se faire. Des hauteurs de Rossomme on entendait encore le bruit du combat que soutenaient vers la *Belle-Alliance* les carrés de la garde battus en brèche par l'artillerie, fusillés par l'infanterie, chargés par la cavalerie. Ce bruit, violent tout à l'heure, diminuait rapidement; il cessa. Les carrés étaient rompus, la moitié des officiers et des soldats était hors de combat; un petit nombre prisonniers. » Le général Cambronne, qui commandait cette héroïque division, sommé de se rendre, répondit par le refus, « sublime dans son cynisme soldatesque, que la légende a traduit par les mots : LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS. » Il fut laissé pour mort sur le champ de bataille; ramassé au milieu des cadavres de ses soldats, il fut transporté à Bruxelles et de là en Angleterre. — Telle fut l'issue fatale de cette *bataille de géants*, comme l'a appelée le vainqueur, où est venue s'abîmer la plus grande puissance militaire des temps modernes.

La résistance finit aussi à *Plancenoit*. Blücher et Wellington, qui s'étaient portés jusqu'aux hauteurs de *Rossomme* pour activer le désastre, se rejoignirent, à leur retour, pour la première fois, à la *Belle-Alliance* : « ils mirent pied à terre et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se félicitant de leur victoire. Il était 9 h. 1/2, la nuit était close. » La cavalerie prussienne, qui n'était point fatiguée, fut chargée de la poursuite.

Des hauteurs de *Rossomme* à *Genappe* la distance est d'une lieue et 1/2. Napoléon avait espéré y arrêter la déroute, mais il ne put que s'y engager au milieu de la cohue. « Au bout d'une demi-heure, dit M. Charras, les vagues de la foule le poussèrent comme une épave hors du village. » Après une courte halte aux *Quatre-Bras*, il poursuivit sa route jusqu'à Charleroy, où il parvint avant le lever du soleil. « Des cavaliers l'y avaient précédé. Le trouble était déjà dans la ville.... On lui amena deux mauvaises voitures, il monta dans l'une avec Bertrand.... et se dirigea sur Philippeville, sans un cavalier d'escorte; il n'avait pris aucune disposition pour assurer la retraite.... Les équipages de pont, d'autres voitures d'artillerie furent abandonnés par les soldats du train; les chariots chargés de pain, de farines, de vin, d'eau-de-vie furent pillés par la foule affamée;... le trésor de l'armée, une somme de six millions fut dispersée en des milliers de mains; et la foule augmentant, vivres et or furent disputés à coups de baïonnette, de sabre et de fusil. C'étaient les horreurs de Vilna aux portes de la France. »— Lobau, en voulant défendre pendant la nuit *Genappe* avec

Digitized by Google

deux ou trois cents hommes, fut abandonné et fait prisonnier. — Beaucoup de nos blessés qui s'y trouvaient furent impitoyablement massacrés par les Prussiens; Duhesme fut tué par l'officier auquel il remettait son épée. Dans cette affreuse déroute, il y aurait bien des traits d'héroïsme militaire à citer. — Ney, contusionné, harassé, se traînant péniblement sur la terre fangeuse, reçut l'aide d'un soldat ignoré. Au delà de Genappe, le major Smidt lui céda son cheval au risque de sa propre vie. — Au milieu du désordre général, de petits groupes d'officiers et de soldats s'avançaient, sabre en main, et à leur cri : « Place au drapeau! » cette foule, sourde à toute discipline, s'ouvrait pour les laisser passer.

Les pertes de Wellington et de Blücher étaient de 22 000 hommes. M. Charras estime à 31 000 celles des Français. Le 18 au matin nous avions 240 bouches à feu; le lendemain il n'en restait pas 50.

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR LA BATAILLE DE WATERLOO.

Cette journée a été pour la fortune de la France et pour la gloire de nos armes, malgré l'héroïque courage de nos soldats, un désastre si terrible que l'amer souvenir en est encore, après un demi-siècle, une blessure saignante pour notre sentiment national. Le chef militaire et le souverain qui y a vu s'écrouler sa puissance et sa grandeur, a cherché dans les loisirs de l'exil, à Ste-Hélène, dernière étape de sa retraite depuis le champ de bataille de Waterloo, à justifier son habileté et sa prévoyance, et à expliquer « par un concours de fatalités inouïes, » comment une victoire assurée s'était transformée en désastre, malgré « les dispositions pitoyables » d'un adversaire inepte. L'amour-propre national a accueilli et propagé cette explication; l'opinion a accueilli également, et l'histoire, ensuite, a consacré les assertions de Napoléon cherchant, pour masquer ses fautes, à rejeter les torts sur ses lieutenants; et plus on a été facile à admettre l'apologie, plus on s'est montré sévère en accusant ces derniers. Les fautes principales, signalées par les historiens de cette campagne sont : d'avoir mal apprécié la situation de l'armée prussienne; d'avoir cru légèrement à sa déroute et par suite de n'avoir pas prévu son arrivée sur le champ de bataille; de s'être opiniâtré à continuer la bataille malgré l'arrivée de Blücher; d'avoir attaqué à midi, au lieu de le faire à 7 ou 8 h. du matin, Wellington abandonné à ses propres forces (les terrains détrempés n'ont pas empêché Bulow de quitter ses bivouacs le même jour à 4 h. du matin); d'avoir sur quelques points mal engagé ses troupes et d'une manière incohérente; de n'avoir point fait soutenir les attaques brillantes de la cavalerie conduite par Ney.

Quant à l'assertion tant de fois répétée, que Wellington, adossé à la forêt de Soignes, s'était mis dans l'impossibilité de faire sa retraite, elle est exagérée. L'armée française, plus forte en artillerie, ayant derrière elle le défilé de Genappe, était dans des conditions de retraite moins bonnes encore; et, dans son désastre, elle eût tenu à grand bonheur de rencontrer, pour se couvrir, une forêt comme celle de Soignes,

Digitized by Google

haute futaie sans taillis, qu'il était impossible à l'ennemi de tourner avec promptitude.

Dans les récriminations et les apologies soulevées à l'occasion de la bataille de Waterloo, une question domine toutes les autres: Celle relative à la conduite du MARÉCHAL GROUCHY. C'est lui qui, sous le poids des accusations de Napoléon et du ressentiment passionné de la France, porte la part de responsabilité la plus lourde dans l'issue malheureuse de cette journée.

Pouvait-il empêcher la coopération de Blücher ? L'exposé suivant des faits suffit pour démontrer le contraire.

Nous avons vu ci-dessus, p. 105, l'incertitude où était encore à 10 heures du soir, à *Gembloux*, le maréchal Grouchy sur la direction prise par l'armée prussienne. Il fit éclairer, selon les ordres de Napoléon, sur les directions de *Namur* et de *Maestricht*, par lesquelles l'empereur lui-même pensait que Blücher devait faire sa retraite. — Le 18, à 2 h. du matin, toujours dans la même incertitude, il écrit à Napoléon pour le prévenir qu'à 6 heures du matin, il fera un mouvement sur *Sart-lez-Walhain*, position intermédiaire entre Gembloux et Wavre. Devançant ses colonnes, qui avancent péniblement, Grouchy arrive à ce village, et il y apprend que l'armée prussienne était, la nuit précédente, réunie sur *Wavre*. S'était-elle retirée sur Bruxelles ou sur Louvain? on l'ignorait. Grouchy se décide à porter ses forces sur *Wavre* et en prévient l'empereur à 11 h. 1/2. Vers midi, on entendit le bruit lointain d'une violente canonnade. Le général Gérard insista fortement pour qu'on marchât au feu. Grouchy persévéra dans sa résolution de suivre les instructions, et de marcher sur Wavre[1].

Au point du jour, pendant que Grouchy restait immobile à *Gembloux*, Blücher avait envoyé les gros bagages de son armée sur *Louvain* et fait marcher le corps de Bulow sur *Chapelle-Saint-Lambert*. La lenteur de Grouchy est une faute grave. Le corps de Bulow fut retardé par un violent incendie qui éclata sur son passage à *Wavre*. A 11 heures le maréchal prussien avait quitté cette ville, gagnant Chapelle-Saint-Lambert.

Grouchy attaque *Wavre* vers 4 h., il reçoit une dépêche de Soult, datée du champ de bataille de Waterloo 1 h. après-midi : « Vous avez écrit que ce matin, à 2 heures..., votre projet était de vous porter à Wavre. Ce mouvement est conforme aux dispositions de Sa Majesté, qui vous ont été communiquées. Cependant l'empereur m'ordonne de vous dire que vous devez toujours manœuvrer dans notre direction.... P. S. Une lettre qui vient d'être interceptée, porte que le général Bulow doit attaquer notre flanc. Nous croyons apercevoir ce corps sur les hauteurs

1. Grouchy n'aurait même pas écouté les avis de ses lieutenants s'il avait eu connaissance alors de la lettre que lui avait adressée le major général Soult à 10 heures du matin : « L'empereur me charge de vous dire qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise qui a pris position à Waterloo. Ainsi Sa Majesté *désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavre, afin de vous rapprocher de nous*.... poussant devant vous les corps de l'armée prussienne, qui ont pris cette direction, et qui *auraient pu s'arrêter à Wavre, où vous devez arriver le plus tôt possible.* » Cette dépêche fut confiée par Soult à *un seul* officier, qui fit un immense détour. Elle ne parvint à Grouchy qu'à 4 heures.

Digitized by Google

de Saint-Lambert; ainsi ne perdez pas un moment pour vous rapprocher de nous et nous joindre et pour écraser Bulow, que vous prendrez en flagrant délit. » Au moment où Grouchy recevait cette dépêche, le général prussien était depuis longtemps, sur *Plancenoit*, aux prises avec Lobau, Duhesme, Morand; et Grouchy était à plus de quatre lieues de ce champ de bataille.

Le maréchal Grouchy, se décide à passer la Dyle à Limal. La manœuvre réussit. Le combat en avant de Limal et sur Wavre, ne finit qu'à 11 heures du soir. Le général Gérard fut frappé d'une balle dans la poitrine. Sa vie fut pendant quelque temps en danger. Français et Prussiens bivouaquent à portée de fusil les uns des autres. Les pertes avaient dû s'élever de part et d'autre à près de 2500 hommes.

Grouchy n'apprit que le lendemain matin à 11 heures, la perte de la bataille de Waterloo. « L'officier d'état-major expédié la veille des Quatre-Bras, par Napoléon, monté sans doute sur un cheval fatigué, avait employé 12 heures à parcourir une distance de 12 lieues, et pas un autre que lui n'avait été chargé de transmettre une nouvelle dont le retard compromettait le salut de 30 000 hommes! » (Charras). — Napoléon, dans son trouble extrême, oublia d'indiquer à Grouchy sur quel point il devait diriger sa retraite.

Le maréchal Grouchy a été vivement blâmé de n'avoir point suivi le conseil de Gérard de marcher sur la canonnade de *Mont-Saint-Jean*. Ce blâme est très-mérité; il savait que les Prussiens avaient passé la nuit à *Wavre*, et le retentissement de la bataille devait lui révéler suffisamment qu'une action commune devait avoir été concertée entre Blücher et Wellington. Il devait donc immédiatement passer la Dyle à *Mousty*, comme le proposait Gérard, afin de se rapprocher de la masse de l'armée française, de la renforcer ou de mettre obstacle, s'il en était temps encore, à la réunion des deux généraux ennemis. Maintenant, en exécutant cette manœuvre, aurait-il empêché le désastre de Waterloo? Pour soutenir cette opinion il faut ne tenir compte ni du temps, ni des distances, ni des difficultés du terrain. Gérard a écrit qu'on aurait pu parvenir, au plus tard, à 7 heures 1/2 à *Chapelle-Saint-Lambert*. « 20 000 hommes traînant avec eux de l'artillerie n'auraient pas franchi une distance de 6 lieues[1] entre midi et 7 heures 1/2, à travers tant de défilés, dans l'état affreux où la pluie avait mis les chemins à parcourir. On en trouve la preuve dans la lenteur forcée de la marche des corps prussiens, qui allèrent de *Wavre* à *Plancenoit* et à *Papelotte;* dans la lenteur aussi de Gérard lui-même et de Vandamme, le 17 juin et dans la matinée du 18; ces deux généraux avaient mis 7 heures en marchant, dit Gérard, aussi vite qu'il était humainement possible, pour se rendre du champ de bataille de *Ligny* à *Gembloux;* (3 lieues) (la chaussée qui relie aujourd'hui *Sombreffe*, *Gembloux*, *Wavre*, n'existait pas encore en 1815); ils en avaient mis 4 pour aller de *Gembloux* à *Sart-lez-Walhain* (2 l.). D'ailleurs, à *Chapelle-Saint-Lambert*, Grouchy aurait encore été séparé du champ de bataille de

1. Les corps de Vandamme et de Gérard étaient éloignés : l'un de 5 lieues et demie, l'autre de 6 et demie de Plancenoit et de Frichemont.

Digitized by Google

Napoléon, par plus d'une lieue. D'un autre côté, les distances eussent-elles pu être parcourues aussi rapidement qu'on l'a prétendu, il faudrait supposer encore : que la route eût été absolument libre, et que l'ennemi, averti du mouvement de Grouchy, n'eût pas profité de sa grande supériorité numérique pour s'y opposer. Déjà à midi Bulow avait sa division d'avant-garde massée à *Chapelle-Saint-Lambert ;* ses autres divisions cheminaient entre *Wavre* et ce point. D'autres divisions prussiennes se dirigeaient sur *Plancenoit*, etc....—35 000 Prussiens ne prirent aucune part à la bataille de Waterloo. Grouchy, avec les 29 000 h. d'Excelmans, de Vandamme et de Gérard, les aurait trouvés sur sa route.

Dans son ardeur à se justifier, Napoléon a écrit dans ses mémoires de Sainte-Hélène : «A 10 heures du soir, l'empereur expédia un officier au maréchal Grouchy, *que l'on supposait sur Wavre*, pour lui faire connaître qu'il y aurait le lendemain une grande bataille. [Grouchy fut au contraire dans une complète ignorance à cet égard, ainsi que sur la position de Napoléon.] Il lui ordonnait de détacher, avant le jour, de son camp de Wavre, une division de 7000 hommes de toutes armes et 16 pièces de canon, sur *Chapelle-Saint-Lambert;* qu'aussitôt qu'il se serait assuré que le maréchal Blücher avait évacué Wavre, *pour continuer sa retraite sur Bruxelles*, *ou dans toute autre direction*, il devait marcher avec la majorité de ses troupes pour appuyer le détachement qu'il aurait fait sur Chapelle-Saint-Lambert.... A cinq heures on reçut un rapport du maréchal Grouchy, *daté de Gembloux*, 2 *heures du matin....* (*V.* ci-dessus p. 113). « Les faits ne se prêtent point à cette justification arrangée après coup. Si Grouchy eût reçu cette dépêche, il était trop esclave d'un ordre reçu pour ne point l'exécuter ponctuellement. Cette instruction n'a laissé aucune trace sur les registres d'état-major. Si cet ordre eût été donné, la dépêche de 10 heures du matin l'aurait rappelé d'une façon ou d'une autre. Les faits démontrent que Napoléon, jusqu'à l'arrivée de Bulow, n'attacha aucune importance à la position de Chapelle-Saint-Lambert; autrement, quand il sut que Grouchy était encore trop éloigné, il l'aurait fait occuper lui-même à temps pour en disputer les approches.

Une dernière considération générale nous semble dominer irrésistiblement toutes ces discussions particulières ; nous en empruntons l'expression à un écrivain militaire, M. Rocquancourt : « La victoire pouvait, dit-il, ajourner la jonction des armées ennemies et mener les Français à Bruxelles; mais la question en eût-elle été beaucoup plus avancée ? nous ne le pensons pas. »

ROUTE 11.

DE BRUXELLES A MALINES.

En chemin de fer (section ouverte le 5 mai 1835). 20 kil.

Chemin de fer (station du Nord près du boulevard du jardin botanique). 4 convois par jour; trajet en 25 ou 30 m. Prix : express : I^re^ cl. 1 fr.; II^e^ cl. 80 c.; ordinaires : I^re^ cl. 80 c.; II^e^ cl. 60 c.; III^e^ cl. 40 c.

En sortant de Bruxelles, on laisse à dr. le faubourg de Schaerbeck

Digitized by Google

(*V.* p. 91). On franchit la chaussée de Laeken à Schaerbeck.

A gauche, on aperçoit le *château royal de Laeken*, situé sur une élévation, à l'extrémité d'une immense prairie qui descend jusqu'au bord du canal de Willebroeck. Ce palais est la résidence de prédilection de la famille royale (*V.* p. 93).

Du même côté s'étendent une plaine et des prairies bordées par les rangées d'arbres plantées sur les bords du canal de Willebroeck, ou canal de Bruxelles (*V.* la table des matières).—La Senne (*V.* p. 47), coule entre ce canal et le chemin de fer.

On voit successivement :

A droite, le village d'*Ever*, garni de maisons de campagne, — Un peu plus loin, à g., au delà de la Senne et du canal, les villages de *Over-Heembeck* et *Neder-Heembeck*, et à peu de distance de ce dernier, les vertes pentes de *Marly*. — A droite, le village de *Haeren*, avec un château, encadré dans des massifs de verdure.

Avant d'arriver à la station de Vilvorde, on voit à g. le grand édifice de la prison pénitentiaire, construit en 1776 par ordre de Marie-Thérèse, et pouvant contenir 200 détenus. Mme Deshoulières y fut enfermée comme prisonnière d'État en 1657, pour s'être exprimée trop librement sur l'inutilité de ses réclamations, auprès du gouvernement espagnol, des appointements de son mari, alors lieutenant-colonel dans un des régiments du prince de Condé. « Son mari, qui fut toujours pour elle un amant, las de solliciter en vain, depuis huit mois, la fin de sa captivité, eut recours à un de ces moyens qui conduisent aux dernières catastrophes quand la fortune en trahit le succès. Suivi de quelques soldats dévoués, il s'introduisit dans le fort, prétextant une mission du prince de Condé, enleva sa femme, et prit avec elle la route de France. »

10 kil. (1re station), **Vilvorde.** — 4739 hab. — Petite ville datant du VIIIe siècle, située à g. du chemin de fer, à l'embouchure de la Woluwe dans la Senne, sur le canal de Willebroek. L'église paroissiale est gothique et a d'assez belles stalles sculptées.

En sortant de Vilvorde, on aperçoit, à dr., à l'horizon, le clocher de *Perck*, village illustré par David Téniers le jeune, qui y avait son château des Trois-Tours (Dry Toren). « Une ferme, dit M. Alfred Michiels, a succédé à la brillante demeure de l'artiste; de vulgaires bâtiments d'exploitation font regretter l'ancien manoir.... Un pan de mur et les fossés pleins d'eau qui entouraient et délimitaient le jardin, à la manière flamande, voilà tout ce qu'il en reste. » L'église de Perck renferme un tombeau de marbre blanc portant son écusson, réuni à celui de sa seconde femme Isabelle de Fren. Elle possède aussi un tableau de *Téniers* représentant saint Dominique agenouillé devant la Vierge.

Plus loin, et du même côté, est, entre le chemin de fer et le village d'*Elewit*, le *château de Steen*, qui a appartenu à RUBENS. Ce château était situé à une lieue environ de celui de Téniers. Des rapports d'amitié existaient entre ces deux peintres. Téniers avait épousé en premières noces Anne Breughel, pupille de Rubens. Cet édifice est encore debout « et en assez bon état, avec ses robustes contre-forts, sa toiture aiguë, ses vieilles mu-

Digitized by Google

railles couvertes de vieux espaliers, son pont jeté sur une eau stagnante. »

A g. on aperçoit le village d'*Eppeghem*, situé sur la Senne, que la voie ferrée traverse. —. On laisse du même côté le village de *Sempst*, dont l'église date, dit-on, du VII^e s.

Après avoir dépassé Sempst, le railway traverse la Senne pour la troisième fois ; on entre alors dans la PROVINCE D'ANVERS, et l'on commence à distinguer la tour de St-Gombaud et les clochers de *Malines*. Le chemin de fer qu'on aperçoit ensuite est celui de Gand, Bruges et Ostende.

Bientôt le railway traverse sur un pont tournant *le canal de Louvain*, commençant au N. de cette ville et aboutissant, à quelque distance au-dessus de Malines, au Rupel, qui se jette dans l'Escaut; puis on arrive à la station de Malines.

La large station de Malines est à ciel ouvert ; il y règne un mouvement continuel et un croisement de convois arrivant dans toutes les directions. Il faut faire attention non-seulement à ne pas prendre un convoi pour un autre, mais encore à se garer, en traversant les nombreuses lignes de rails, des convois qui arrivent. — Le centre des voies ferrées de la Belgique était dans le principe à Malines.—Les voyageurs, au lieu d'être parqués comme ils le sont en France, circulent librement dans la gare, et montent à leur aise dans les wagons. Ces allures de liberté ont quelque chose de tout à fait inusité pour nous autres Français, qui, en dépit de toutes nos aspirations, avons le génie des défenses, des prohibitions, des gênes de toute nature.

20 kil. **Malines** (*V*. R. 26).

ROUTE 12.

DE BRUXELLES A LOUVAIN.

A. Par Malines.

Chemin de fer (section de Malines à Louvain ouverte le 10 septembre 1837). 44 kil.

6 convois par jour; trajet en 55 min. ou 1 h. 10 m. Prix : express. : I^{re} cl. 3 fr. 50 c.; II^e cl. 2 fr. 70 c.; ordinaires : I^{re} cl. 2 fr. 80 c.; II^e cl. 2 fr. 20 c.; III^e cl. 1 fr. 40 c.

20 kil. de Bruxelles à Malines (*V*. la R. précédente).

En partant de Malines, le chemin de fer décrit d'abord une courbe à dr., et il coupe la chaussée de Louvain au moment où il sort de la province d'Anvers et entre dans celle de Brabant.

Les localités que l'on aperçoit sont : à g., les villages de *Muysen*, 1956 hab.; d'*Hever*, et à l'horizon *Rymenam*, 1922 hab., village situé sur la Dyle, dans la province d'Anvers; — à dr. *Boort Meerbeeck*, 1609 hab. — Le convoi s'arrête à la station de :

31 kil. *Haecht*. — 2242 hab. (en y comprenant les hameaux dépendants), situé à quelque distance à g. du chemin de fer. — Bientôt après on s'arrête à la station de :

33 kil. **Wespelaer**, — hameau de 300 hab., célèbre par le beau parc qui attire un si grand nombre de visiteurs pendant la belle saison. — On aperçoit seulement, au passage, les massifs de verdure qui ombragent ces jardins. — Les *Jardins de Wespelaer* ont été chantés par Delille dans son poëme des Jardins. Ils sont plantés moitié à l'anglaise, moitié à la française, et ornés de rivières artificielles, de ponts, de grottes, de bosquets, de temples

Digitized by Google

grecs, et du luxe de statues mythologiques, et de bustes de grands hommes modernes, de vers et de sentences, qui constituent ce genre champêtre académique d'un goût suranné.

Reprenant sa course vers Louvain, on laisse à dr. *Thildonek*, 1084 hab., situé sur le bord du canal, qui se rapproche ici du chemin de fer, et qu'on continue à longer jusqu'à Louvain. — On peut aussi apercevoir à g., dans l'éloignement, au delà de la Dyle, la tour de *Rotselaer*, reste du manoir de l'ancienne famille seigneuriale de ce nom. L'église passe pour être du XIII^e^ s.

Quelques collines qui apparaissent à g., à l'horizon, annoncent le relief du terrain qui commence. — Le coteau qui s'étend vers le S. E. était autrefois planté de vignes. Le versant méridional est encore couvert de vignobles, à partir de *Wesemael* (à moitié route entre Louvain et Aerschot); le château des barons guerriers de Wesemael n'existe plus.

En approchant de Louvain, le canal, à dr., et la Dyle, à g., se rapprochent de la voie ferrée, qui franchit cette rivière et coupe la chaussée de Louvain à Aerschot, sur un viaduc élevé. — On voit à dr., au delà du canal, le village de *Wilsele*, 1204 hab., et à g. celui de *Kessel-Loo*, et l'église de l'abbaye de *Vlierbeck*, reconstruite en 1790.

Au-dessus des maisons de Louvain on aperçoit les flèches de pierre de son élégant hôtel de ville.

44 kil. **Louvain** (*V*. R. 27).

B. De Bruxelles à Louvain.

Route de voiture, par Cortenbergh environ 25 kil.

Un chemin de fer direct de Bruxelles à Louvain, qui est depuis longtemps projeté, doit raccourcir d'un tiers le trajet, tel qu'il a lieu en passant par Malines.

La chaussée qui va par Cortenbergh à Louvain, passe, au sortir de Bruxelles, par Saint-Josse-ten-Noode. A 7 kil. de Bruxelles, elle laisse à g. le village de Woluwe-Saint-Étienne, 1019 hab., un peu avant de franchir le ruisseau de la Woluwe; — Un peu plus loin, et à quelque distance à g. est le village célèbre de *Saventhem* (V. p. 93). — 10 kil. on laisse à g. *Nosseghem*, 631 hab. — 14 kil. *Cortenbergh* (*V*. p. 94). — 4 kil au delà, la route franchit le ruisseau de Molenbeck, et 4 kil. environ plus loin, elle passe près de la montagne de Fer (2 kil. 1/2 de Louvain).

C. De Bruxelles à Louvain.

Route de voiture, par Tervüeren environ 27 kil.

Une troisième route sort de Bruxelles par Etterbeck, côtoie la lisière de la forêt de Soignes, cette contrée dont les solitudes pittoresques, parsemées de couvents: *Val Duchesse*, *Rouge Cloître*, etc., ont perdu leur caractère par suite du défrichement et des dessèchements des étangs d'*Anderghem* (*V*. p. 94).

13 kil. *Tervueren* est le seul point remarquable de cette route (*V*. p. 95).

ROUTE 13.

DE BRUXELLES A ANVERS.

En chemin de fer (section de Malines à Anvers ouverte le 3 mai 1836). 44 kil.

Digitized by Google

6 convois par jour; trajet en 50 m. ou 1 h. 10 m. Prix : express : Ire cl. 4 fr. 50 c.; IIe cl. 3 f. 50 c.; ordinaires : Ire cl. 3 fr. 50 c.; IIe cl. 2 fr. 70 c.; IIIe cl. 1 fr. 75 c.

20 kil. de Bruxelles à Malines (*V*. R. 11.)

En quittant la station de Malines, le chemin de fer, côtoyant à g. la ville de Malines, coupe la chaussée de Louvain, franchit la Dyle. Le sol ne présente plus l'aspect des plaines fertiles de la Belgique; il est occupé, çà et là, par des bruyères incultes, par de petits bois de sapins, etc....

A dr., on voit le clocher de *Wavre-Sainte-Catherine*, commune de 3200 hab.

On franchit la Nethe (formée de deux bras : la grande et la petite Nethe. — Les deux Nethes ont donné leur nom à un département du 1er empire français). La Nethe, réunie à la Dyle et à la Senne, forme le Rupel, qui va se jeter dans l'Escaut. — Un peu au delà de la Nethe est, à dr. la station de :

28 kil. *Duffel*. — 443 hab., situé au bord de la Nethe, sur la route de Malines à Lierre. On aperçoit, depuis la station, le château de *Ter-Elst*. Un omnibus attend les voyageurs à la station pour les conduire à la ville. — Au delà de Duffel on voit à g. le village de *Waerloos;* on arrive ensuite à la station de :

33 kil. *Contich* (à 1 kil., à g. du chemin de fer). — Commune de 3800 hab.; nombreuses maisons de campagne; les jardins de quelques-unes bordent la voie. — A quelque distance, au delà de Contich, on voit à dr. le village de :

Hove, — 638 hab. — Point culminant (altitude 12 mèt.), entre la station de Malines (9 mèt. 6), et Anvers (4 mèt. 6). — Plus loin, à g., est :

Edeghem. — Village dont le château, appartenant à M. le baron Dubois, possède, dit-on, le pendant du célèbre chapeau de paille de *Rubens*. — On laisse à dr. le village de *Moortsel*, et l'on ne tarde point à arriver à la station de :

38 kil. *Vieux-Dieu*. — Station établie à la traverse d'une chaussée allant de Lierre à Anvers. Ce nom proviendrait, dit-on, d'une idole païenne placée sur un tertre qui subsiste encore; les mots flamands : « houten god, » dieu de bois, auraient été changés en « ouden god, » vieux dieu. — De ce point, le chemin de fer descend vers Anvers. Les maisons de campagne, qui se multiplient, annoncent l'approche d'une grande ville. — On laisse à g. :

Berchem, — commune de 4837 h., où était placé le quartier général de l'armée française pendant le siége d'Anvers en 1832. « C'est près de cette commune que le comte Frédéric de Mérode fut blessé mortellement en 1830. ».

Le flèche élevée de la cathédrale d'Anvers, qui se rapproche de plus en plus, marque le terme du voyage. — On trouve à la station des omnibus et des diligences.

44 kil. (24 kil. de Malines), **Anvers** (*V*. R. 30).

ROUTE 14.

DE BRUXELLES A GAND.

A. Par Malines et Termonde.

En chemin de fer (section de Malines à Termonde ouverte le 2 janvier 1837);

section de Termonde à Gand ouverte le 28 septembre 1837). 78 kil.

Outre les convois directs, sans changer de voiture, il y a aussi des départs des stations intermédiaires au passage des convois (*V.* le guide officiel). Convoi direct, trajet en 1 h. 35 ou en 2 h. 1/4. Prix : express : Ire 6 fr. 50 c.; ordinaires : Ire 5 fr. 30 c.; IIe 4 fr.; IIIe 2 fr. 65 c.

20 kil. de Bruxelles à Malines (*V.* R. 11).

En quittant la station centrale de Malines, on reprend, pour quelques minutes, la direction de Bruxelles; mais, dès qu'on a traversé le canal de Louvain, le chemin tourne brusquement à droite, traverse l'ancienne chaussée de Bruxelles à Malines, bientôt après la Senne, et passe devant le village de *Hombeeck*, commune de 1800 habitants.

A une petite distance de Hombeeck, on quitte la province d'Anvers pour rentrer dans celle de Brabant, et l'on traverse le canal de Wilbroeck, un peu avant d'arriver à la station de :

28 kil. *Capelle-au-bois*, — situé à droite du chemin. C'est une commune de 1500 hab. Le nom de ce village provient des forêts qui couvraient jadis ce territoire. On laisse à droite *Ramsdonck* et à gauche *Londerzeel*, commune de 4300 hab. On traverse un pays de plaines. — Les convois arrêtent tantôt à Londerzeel, tantôt à :

38 kil. *Malderen*, — 1686 hab. — Presque au sortir de la station de Malderen on passe de la province de Brabant dans la Flandre orientale.

On aperçoit à quelque distance à droite le village d'*Opdorf*, 1164 hab. puis à gauche la station de *Buggenhout*, 4288 hab. — En approchant de Termonde on aperçoit à une certaine distance, à dr., le village de *Baesrode*, 3335 hab., situé sur l'ancienne chaussée de Malines à Termonde et près de l'Escaut. Fabrique de corderie, de toiles à voiles. — Le village de *Saint-Gilles* est presque un faubourg de Termonde. — Le chemin de fer laisse cette ville à droite.

Termonde ou **Dendermonde** (Bouche de la Dendre), — (hôt. : Aigle, Demi-Lune), est située sur la rive droite de l'Escaut et au confluent de la Dendre, au milieu de riches prairies et de champs cultivés. Sa situation sur la Dendre et sur l'Escaut lui donne les plus grands avantages pour l'importation et l'exportation des marchandises.

Termonde, chef-lieu d'arrondissement de la Flandre orientale, est placée presque à distance égale des villes de Gand, Bruxelles, Malines et Anvers, avec lesquelles elle communique par de belles routes et par le chemin de fer. C'est une place stratégique importante. Le pays d'alentour peut au besoin être inondé au moyen d'écluses. Cette ville est ancienne, les premières mentions remontent au IXe siècle. Du reste on y a découvert des antiquités romaines, et, en réparant le grand pont, une petite statue de Mercure en bronze, à une profondeur de 5 pieds. Sa citatelle ne fut construite qu'en 1584, par les ordres du duc de Parme. Louis XIV mit le siége devant Termonde en 1667 avec une armée de cinquante mille hommes; mais les assiégés, ayant lâché les écluses, le contraignirent à se retirer. Le général Churchill, frère de Marlborough, s'en empara en 1705, après six jours de tranchée ouverte. Les Français la prirent en 1745. — L'empereur Joseph II la fit déman-

Digitized by Google

teler en 1784, mais de nos jours on releva ses fortifications.

Termonde n'a point de monuments remarquables. On cite dans son église collégiale une Adoration des bergers et un Calvaire, de *van Dyck* et une Vierge adorée par des saints, de *G. de Crayer*. — Cette ville possède des filatures de coton, des fabriques de couvertures de coton, d'étoffes de laine, etc.; elle fait un commerce étendu en grains, chanvre, lin, huile, eau-de-vie de grains. Dans les environs on élève des chevaux estimés.

Quelques secondes après être sorti de la station de Termonde, on traverse la Dendre (canalisée depuis Alost), et on ne tarde pas à arriver à la station d'*Audegem* (Audeghem) 1417 hab.

D'Audegem part un embranchement du chemin de fer pour Alost.

Des bois étendus couvraient autrefois le pays que le chemin traverse. La station suivante est, à g. celle de *Wichelen*, commune de 3856 habitants sur la rive droite de l'Escaut. Au nord de cette rivière, il y a des étangs assez considérables. — Au delà de Wichelen on traverse le Molenbeck, qui vient de Bruxelles et est un affluent de l'Escaut. On laisse à dr. *Schellebelle*, 1811 hab., dont le nom (*Scaldis bellum*) rappellerait le souvenir d'une expédition de César sur cette partie de l'Escaut; et à gauche *Cherscamp*, 1164 hab.; puis on chemine dans une tranchée, on passe sous un viaduc et l'on arrive à la station de:

Wetteren, — à dr. du rail-way, et sur la rive dr. de l'Escaut, commune de 9000 hab. avec les hameaux qui en dépendent. Wetteren, est une ville industrielle, elle a de jolies maisons de campagne. On y a découvert des antiquités romaines.

Entre cette station et la suivante le chemin de fer décrit une courbe pour suivre le cours de l'Escaut. (On peut apercevoir souvent les voiles des navires qui remontent ou descendent le fleuve.) Il coupe la chaussée de Gand à Alost, et touche à la station de Melle, 2289 hab., dernière station avant Gand. Cette petite ville, située sur la rive dr. de l'Escaut et sur la chaussée de Gand à Bruxelles, a de nombreuses maisons de campagne. Elles se multiplient dans le reste du trajet et annoncent l'approche d'une grande ville. La distance parcourue entre Termonde et Gand est de 31 kil.

En arrivant à la station de Gand on longe à g. le *jardin zoologique*, et l'on voit du même côté le haut clocher, de style de décadence, et le dôme de l'*église Saint-Pierre*. Si l'on regarde vers le centre de la ville on aperçoit, de g. à d., le clocher de l'église Saint-Nicolas, le beffroi pyramidal et le clocher de Saint-Bavon. — L'embarcadère de la station de Gand est couvert.

78 kil. **Gand** (*V.* R. 34).

B. De Bruxelles à Gand par Alost.

En chemin de fer. — Station du Nord près du Boulevard de botanique.

31 kil. de Bruxelles à Alost; 58 kil. de Bruxelles à Gand; 5 conv. par jour; traj. en 2 h. ou 1 h. 40 m.; Prix : I[re] 4 fr. 70 c.; II[e] 3 fr. 50 c; III[e] 2 fr. 30 c. — Jusqu'à Alost seulement : traj. en 1 h. ou 50 m. Prix : 2 fr. 50 c.; 2 fr.; 1 fr. 25 c.

Cette ligne du chemin de fer, qui abrége de 28 kil. la distance qui est entre Gand et Bruxelles si l'on passe par Malines, est une des rectifications de tracé tendant à faire

Digitized by Google

de Bruxelles le centre des voies ferrées du royaume, placé dans le principe à Malines.

On suit d'abord la voie ferrée qui mène à Malines; mais à quelque distance on prend à gauche une voie d'embranchement qui, se dirigeant vers l'ouest, franchit le canal de Willebroek et la Senne, et laisse à dr. Laeken, à g. les villages de *Jette*, 1947 hab. (point d'arrêt, — 5 kil. de Bruxelles); de *Ganshoren*, 1834 hab. — On franchit la chaussée de Bruxelles à Termonde et on voit à une certaine distance, à g. *Berchem Sainte-Agathe*, 643 hab.; à dr. *Grand-Bigard*, 779 hab.; à g. *Bodeghem Saint-Martin*, 901 hab. et à dr. dans l'éloignement *Capelle-Saint-Ulric*, 852 hab.

17 kil. *Ternath* — (point d'arrêt), 1890 hab. — On franchit le cours de la Dendre, qui sert ici de limite entre le Brabant et la Flandre orientale, et l'on arrive à :

24 kil. *Denderleeuw.* — 1950 hab., où vient également aboutir la ligne du chemin de fer d'Ath et Grammont.

Le rail-way, en quittant Denderleeuw, suit la rive dr. de la Dendre, au cours paisible et sinueux, jusqu'à :

31 kil. **Alost** (flam. Ælst). — 17 167 hab., chef-lieu d'arrondissement, situé sur la Dendre, canalisée entre Alost et Termonde. — On croit que la première mention en est faite dans une charte de la fin du IXe s. On y a trouvé des antiquités romaines. Cette ville fut incendiée en 1360, et ravagée par la peste en 1485 et 1580. Le duc d'Alençon, frère de Henri III, appelé par les États des provinces confédérées, s'en empara vers 1572. Ensuite elle tomba entre les mains des Anglais, qui étaient venus au secours des mêmes États et qui la vendirent au prince de Parme. Louis XIV ayant élevé des prétentions du chef de son épouse, Marie-Thérèse d'Autriche, envoya en 1667 Turenne former le siége de la ville, qui se rendit après 4 jours d'attaque. Les Français l'abandonnèrent aux alliés après la bataille de Ramillies, en 1706.

L'ancien *hôtel de ville* est un monument original du XIIIe siècle. « Le côté latéral droit de cet édifice, isolé et de moyenne étendue, en est la seule partie qui se soit conservée intacte depuis cette époque. — A dr. de la façade s'élève un avant-corps, richement orné en style flamboyant et bordé d'un balcon ou tribune. Cette ancienne bretèque, ou lieu où se faisaient les publications de la loi, paraît un ajoutage du commencement du XIVe siècle » (Schayes). — Le beffroi accolé au côté g. de l'hôtel de ville, est de 1487.

L'église collégiale de Saint-Martin, possède un des chefs-d'œuvre de *Rubens* : Saint-Roch, patron des pestiférés. Ce tableau est, dit van Hasselt, « regardé comme une des plus belles productions de Rubens, tant sous le rapport de l'expression que sous celui de la couleur et du clair-obscur. » Rubens le peignit vers 1631, à son retour d'Angleterre et d'Espagne; il fut payé 800 florins. D'où l'on conclut qu'il fut terminé en 8 jours. On voit aussi, dans cette église, le tombeau de Th. Martens ou Mertens, célèbre typographe. — Alost fait un commerce considérable en toiles, grains, huile de colza et houblon.

Ruines de l'ancienne abbaye d'Afflighem (5 kil. à l'E. d'Alost.) — Cette splendide abbaye, de l'ordre de St-Benoît, située dans le Brabant près de sa limite avec la Flandre orien-

Digitized by Google

tale, a été détruite à la révolution. L'église datait du XII^e siècle; les bâtiments claustraux, des XII^e et XIII^e s., furent rebâtis magnifiquement en 1770, quelques années avant l'époque de leur destruction.

A quelque distance d'Alost, se détache à d. la section du chemin de fer, qui se dirige au N. vers Termonde, et l'on continue à avancer sur la ligne d'embranchement servant de communication directe avec Gand. On laisse à dr. le village de *Hofstade* et l'on arrive à la station de :

37 kil. *Lede*, commune de 4000 h. — On passe près de *Cherscamp*, à g., et l'embranchement du chemin de fer ne tarde point à aboutir à la ligne de Termonde à Gand, décrite dans la route 14 *A*. — Après avoir franchi la station de Wetteren et de Melle, on arrive à :

Gand. (*V.* R. 34.)

ROUTE 15.

DE BRUXELLES A BRUGES ET A OSTENDE.

En chemin de fer. 125 kil. jusqu'à Ostende.

103 kil. de Bruxelles à Bruges (par Alost). Plusieurs conv. par jour. Trajet jusqu'à Bruges, environ 3 h.; jusqu'à Ostende, environ 3 h. 40 m. Prix jusqu'à Bruges : I^{re} 8 fr. 20 c.; II^e 6 fr. 20 c.; III^e 4 fr. 10 c.

58 kil. de Bruxelles à Gand (*V.* p. 120).

De Gand à Bruges, 45 kil. — Trajet en 1 h. 15 m.

En quittant Gand, le chemin de fer laisse à dr. l'église St-Pierre, le jardin zoologique et la citadelle, et bientôt, tournant brusquement à dr. vers l'O., il continue à avancer à travers les plaines cultivées et d'aspect uniforme qui s'étendent entre Gand et Bruges. Il traverse deux bras de la Lys et la chaussée de Gand à Deynze, en laissant à dr. la commune de *Tronchiennes*, 4570 h.

71 kil. *Landegem* (Landeghem), 1770 hab. — Au delà de cette station le railway franchit le canal de Deynze.

74 kil. *Hansbeke*, — 2343 hab.

81 kil. *Æltre*, — 6330 hab. — Le chemin de fer se rapproche à dr. du canal de Gand à Bruges. — A moitié chemin entre cette station et la suivante on passe de la province de la Flandre orientale dans celle de la Flandre occidentale. On aperçoit alors à d. le clocher de *St-Georges*, village situé sur le canal de Gand à Bruges.

91 kil. *Bloemendael.* — Les plaines que l'on traverse prennent un aspect moins cultivé et plus triste. — Le chemin côtoie à quelque distance à droite le canal. — On commence à apercevoir les édifices élevés de Bruges. — On laisse à gauche :

96 kil. *Ootscamp*, — 4840 hab. sur la chaussée de Bruges à Courtrai ; — et, en approchant de Bruges, le village de St-Michel.

Les édifices qui dominent la ville de Bruges, sont de g. à dr. la tour de la cathédrale avec ses quatre pyramidions; le beffroi en arrière, et le clocher aigu de Notre-Dame. — La station de Bruges est à ciel ouvert.

103 kil. **Bruges** (*V.* R. 40).

De Bruges à Ostende 22 kil. Trajet en 45 minutes.

Durant tout le parcours le chemin de fer longe à d. le canal de Bruges à Ostende. — Les vastes plaines que

Digitized by Google

l'on traverse deviennent de plus en plus arides et nues, au fur et à mesure qu'on approche de la mer.

112 kil. *Jabbeke*, — 1829 hab. — Un peu avant d'arriver à la station suivante, le chemin de fer franchit le canal de Nieuport, qui vient aboutir dans celui de Bruges.

115 kil. *Plasschendaele*.

125 kil. **Ostende** (*V*. R. 41).

ROUTE 16.

DE BRUXELLES A COURTRAI ET A LILLE.

A. **Par Gand** (Voie d'Alost).

En chemin de fer, 102 kil. jusqu'à Courtrai.

Plusieurs conv. par jour. Trajet en 3 h. ou 3 h. 20 m. Prix : Ire 8 fr. 20 c.; IIe 6 fr. 20 ; IIIe 4 fr. 05 c.

58 kil. de Bruxelles à Gand.

De Gand à Courtrai 44 kil. — traj. en 1 h. 10 m. ou 1 h. 40 m.

En quittant Gand on laisse à dr. le chemin de fer de Bruges, et à g. celui de Termonde, on franchit la chaussée de Gand à Audenaerde et l'on s'avance à travers une plaine fertile et sans accidents de terrain. — On laisse à dr. les villages de *St-Denis-Vertrem* et plus loin celui de *Deurle*, 1087 hab., situé près de la Lys, dont les méandres enferment la plaine à la dr. du railway. — Un embranchement se détache à g. de la ligne et la relie à la ville d'*Audenaerde*.

70 kil. *Nazareth*, — 5360 hab., à quelque distance à g. de la station.

75 kil. *Deynze*,—3749 hab., ville ancienne située sur la rive dr. de la Lys. Elle fait un commerce considérable de toiles, de grains et de bestiaux. Brasseries, teintureries, tanneries, etc. Distilleries : On y fait du genièvre qui est renommé.

Correspondance : (à la station) pour *Cruyshautem* 10 h. mat. et 8 h. s.; trajet en 1 h. Prix : 60 c.

A l'O. et près de Deynze, et communiquant avec la ville par un pont, est le village de *Peteghem*. — Un embranchement de chemin de fer se détache (à dr.) de Deynze par Thielt; il va se relier à la ligne de Bruges à Courtrai.

On continue à traverser des plaines unies, bornées à une certaine distance à dr. par les méandres de la Lys. — Quelques trains s'arrêtent à la station de :

79 kil. *Machelen*, — 2483 hab.

82 kil. *Olsene*, — 1943 hab. Cette commune, ainsi que la précédente, s'occupe de la culture du lin et du tissage des toiles. — On laisse à g. les vertes prairies de *Zulte*, 1800 h. — On ne tarde pas à passer de la Flandre orientale dans la Flandre occidentale, dont la limite est formée par le Grootebeke ou la Slyppe, affluent de la Lys; on le franchit avant d'arriver à g. à :

86 kil. *Waereghem*, — hameau de 1300 hab. (La commune compte 6877 hab.) — On y a trouvé en 1778 un vase contenant 200 médailles romaines des empereurs Antonin, Adrien, Commode, Trajan.... — La chaussée de Deynze à Courtrai, courant entre le chemin de fer et la Lys, va se rapprochant du railway.

95 kil. *Harlebeke*, — 4784 hab. Ville ancienne et déchue. — Après quelques minutes on atteint la station de :

102 kil. **Courtrai** (*V*. R. 46).

Digitized by Google

De Courtrai à Lille 29 kil. (12 kil. Mouscron; 5 kil. Tourcoing; 2 kil. Roubaix; 10 kil. Lille). Trajet en 1 h. environ (*V.* R. 2, p. 15).

B. **Par Grammont, Ath, Tournay.**

En chemin de fer.

De Bruxelles à Tournay (*V.* la route suivante).

De Tournay à Courtrai (*V.* R. 51).

ROUTE 17.

DE BRUXELLES A TOURNAY.

A. **Par Ninove, Grammont et Ath.**

En chemin de fer. 96 kil.

Plusieurs convois par jour. Trajet en 3 h. Prix : Ire 7 fr. 70 c.; IIe 6 fr.; IIIe 3 fr. 85 c.

24 kil. de Bruxelles à *Denderleeuw* (*V.* R. 14 *B*).

A Denderleeuw, quittant la ligne d'Alost et de Gand, on prend l'embranchement du chemin de fer qui, se dirigeant au S. O., longe la rivière de la Dendre, et traverse un pays fertile.

31 kil. **Ninove,** — 5250 hab. (42 kil. de Gand, 34 kil. d'Audenaerde); ville située sur la Dendre. Le principal commerce consiste en grains, en colza et huile, en lin et toiles. — On cite dans l'église d'une abbaye de prémontrés, démolie en 1826, un tableau de *Gasp. de Crayer :* Martyre de saint Janvier, et plusieurs sculptures de *Jérôme Duquesnoy*.

37 kil. *Santbergen*, — 1348 hab.

40 kil. *Ideghem*, — 1168 hab. — Le paysage, qui devient accidenté, présente diverses collines, à l'une desquelles s'appuie la ville de Grammont.

46 kil. **Grammont,** — 8700 hab. (*altitude* au repère de l'hôtel de ville : 30 mèt.). (En latin : Gerardi Mons; en flamand : Geeraerds-Bergen.) Ville située sur la Dendre, qui la partage en basse et haute ville. — Commerce de blé, de tabac; tous les lundis, marché aux toiles très-suivi; dentelles noires, etc.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Grammont.

N. B. Les localités où se trouve une station du chemin de fer, sont indiquées par un astérisque.

* *Audenarde*, — chez Mme Ve Struelens, départ, 6 h. m.; trajet, 3 h. 30 m.; prix : 2 fr. 50 c.; mercr. et samedis.
* *Lessines*, — à la chaussée, départ, 2 h. s.; trajet, 1 h.; prix : 1 fr.; lundis.
Nederbrakel, — chez Mme Ve Sruelens, départ, 6 h. m.; trajet, 1 h.; prix : 1 fr.; mercr. et samedis.
Renaix, — à la chaussée, départ, 2 h. s.; trajet, 4 h.; prix : 2 fr. 25 c.; lundis.

En quittant Grammont, on sort de la Flandre orientale pour entrer dans le Hainaut.

50 kil. *Acren*. (Deux Acren.)

53 kil. **Lessines,** — 5202 hab. — Ville ancienne arrosée par la Dendre. — Grande exploitation de bois des forêts environnantes et de pavés.

Cette localité est remarquable au point de vue géologique du sol. On y trouve du porphyre siliceux, dont la ligne d'éjection s'étend sur une longueur de 40 lieues avec une largeur moyenne de 3 kil. Ce porphyre est exploité en grand et à ciel ouvert pour en extraire des dalles et des pavés.

56 kil. *Parpignies*, — 700 hab.

59 kil. *Rebaix*, — 1063 hab.

Digitized by Google

64 kil. **Ath,** — 7844 hab. — 25 kil. de Mons. — (Hôt. : Cygne, Paon d'or.) Ville datant du VIe s. et située sur la Dendre, qui devient ici navigable, et au croisement des lignes de chemin de fer allant à Tournay, à Mons et à Bruxelles. On a voulu dériver son nom d'Attila ou d'Aétius. Baudouin IV, comte de Hainaut, l'entoura de murailles en 1150. Elle fut encore fortifiée par Charles-Quint, puis par Vauban; démantelée par l'empereur Joseph II; fortifiée de nouveau depuis 1815 et démantelée une dernière fois. Ath possède quelques maisons ogivales des XVe et XVIe s. — L'église St-Julien, détruite par un incendie en 1817, n'a conservé de l'architecture du XIVe s. que le chevet polygonal du chœur, le grand portail et la tour. — Le monument le plus ancien est la partie inférieure du donjon construit par Baudouin IV. — Hôtel de ville de 1600. — L'industrie principale du pays est la fabrication des toiles de lin.

69 kil. *Ligne*, — 990 hab. — On continue à s'avancer à travers un pays de plaines.

76 kil. *Leuze* (Lutosa), — 5843 h. — Ville située sur la petite Dendre, à l'entre-croisement des routes de Bruxelles à Lille et de Valenciennes à Gand. — La bonneterie au tricot et au métier est une des principales industries.

82 kil. *Maulde*, — 1245 hab.
90 kil. Havines, — 1274 hab.
96 kil. **Tournay** (*V.* R. 52).

B. **De Bruxelles à Tournai, par Braine le Comte et Jurbise.**

En chemin de fer. 97 kil.

Plusieurs convois par jour. Trajet en 3 h. environ. Prix : Ire 8 fr.; IIe 6 fr.; IIIe 3 fr. 90 c.

De Bruxelles à Jurbise (*V.* pour la description, en sens inverse, la R. 8, p. 37). — Les stations à partir de Bruxelles sont les suivantes :

4 kil. *Forest.*
7 kil. *Ruysbroeck.*
10 kil. *Loth.*
14 kil. **Hal.**
17 kil. *Lembecq.*
20 kil. *Tubize.*
30 kil. **Braine-le-Comte.**
36 kil. *Soignies.*

49 kil. **Jurbise.** — Ici on quitte les lignes du chemin de fer qui continue au S. vers Mons, et l'on prend l'embranchement qui, se dirigeant au N. O., touche aux stations suivantes :

53 kil. *Lens*, — 2242 hab. (13 kil. de Mons), v. situé sur la Dendre.

58 kil. *Brugelette*, — 1736 hab. V. sur la Dendre, dont on continue à longer le cours en le remontant jusqu'à Ath.

60 kil. *Chievres*, — 3094 hab., et *Attre*, 567 hab.

63 kil. *Maffles*, — 1191 hab.

65 kil. **Ath,** — et d'Ath à **Tournay** (*V.* R. 17, p. 126).

ROUTE 18.

DE BRUXELLES A MONS ET QUIÉVRAIN.

En chemin de fer. 80 kil. jusqu'à Quiévrain.

61 kil. de Bruxelles à Mons; plusieurs conv. par jour. Trajet jusqu'à Mons en 1 h. 10 m. ou 2 h.; jusqu'à Quiévrain en 1 h. 40, ou 2 h. 40. Prix : express : jusqu'à Mons, Ire 6 fr. 20 c.; IIe 4 fr. 70 c.; jusqu'à Quiévrain, 8 fr.; 6 fr.; ordin. : jusqu'à Mons, Ire 5 fr, IIe 3 fr. 70 c.; IIIe 2 fr. 50 c.; jusqu'à Quiévrain, 6 fr. 50 c.; 4 fr. 80 c.; 3 fr. 20 c.

Pour la description de la route et des localités, *V* R. 8.

Digitized by Google

ROUTE 19.

DE BRUXELLES A CHARLEROI.

1. Par Braine-le-Comte et Manage.

En chemin de fer. 72 kil.

Plusieurs conv. par jour. Trajet en 2 h. 15 m. environ. Prix : Ire 5 fr.; IIe 3 fr. 80 c.; IIIe 2 fr. 50 c.

30 kil. de Bruxelles à Braine-le-Comte (*V.* pour les stations p. 126 et pour la description la R. 8). — A Braine-le-Comte l'on quitte la ligne et l'on prend à g. l'embranchement qui va à Manage.

36 kil. *Écaussines d'Enghien*, — 3870 hab. — On extrait des carrières du voisinage la pierre bleue employée dans les constructions de Bruxelles. Ce calcaire, exploité également dans le voisinage de Namur, renferme des coquilles marines. — Le sol continue à s'élever. L'*altitude*, qui était de 95 mèt. à Braine-le-Comte, est de 109 aux Écaussines.

Au delà des Écaussines, le chemin de fer se bifurque : l'embranchement qui se détache à g. se dirige vers Binche et Erquelines.

On traverse plusieurs viaducs, dont l'un, à 9 arcades, est jeté sur le ruisseau de l'Hayette, affluent de la Senne. On aperçoit à g. *Marche-lès-Écaussines*, 1966 hab. et plus loin le hameau de *Familleureux*. — Passant par une succession de tranchées et de remblais, on arrive à :

45 kil. **Manage**, — 1000 hab. (*altitude*, 130 mèt.), localité qui a de l'importance par sa situation à l'embranchement de deux lignes de chemin de fer (1° de Bruxelles à Charleroi; 2° de Louvain et de Nivelles à Mons et par embranchements à Erquelines et à Bascoup). Manage est une dépendance de la ville de Seneffe, située au N., et célèbre par les batailles qui y ont eu lieu.

Le relief du terrain devient plus accidenté. En quittant Manage, on parcourt un remblai et on franchit un haut viaduc sous lequel passe un chemin de fer destiné à transporter le charbon de terre au canal de Charleroi à Bruxelles; un peu plus loin on traverse le *tunnel de Godarville* (350 mèt.). Le railway se rapproche du canal de Charleroi et il en suit les sinuosités jusqu'à Charleroi.

52 kil. *Gouy-lès-Piéton.*

55 kil. *Pont-à-Celles.*

57 kil. *Luttre.* — Après avoir traversé une tranchée profonde, on franchit une chaussée romaine et le canal. On le franchit de nouveau un peu plus loin et l'on s'engage successivement dans une suite de tranchées.

Gosselies, — 5963 hab. — Ville industrielle, située à quelque distance à g. de la station. La clouterie, la coutellerie, l'extraction de la houille sont les principaux objets de son industrie.

Au delà de Gosselies le chemin de fer continue à longer à g. le canal; entre la voie ferrée et le canal coule le Piéton.

En quittant Gosselies on laisse à g. *Jumet*, 12 484 hab., commune importante dont la population s'occupe principalement de l'exploitation des mines de houille.

65 kil. *Roux.* — Au delà de cette station, plusieurs petits railways destinés au transport du charbon et venant de la dr. coupent le chemin de fer et vont aboutir au canal. On franchit la Sambre et un viaduc, et on arrive à la station de :

68 kil. *Marchienne-au-Pont*, —

Digitized by Google

4102 hab., ville sur la Sambre, à quelque distance à dr. de la station; elle est occupée d'industrie métallurgique. Un des plus importants établissements industriels est celui de Monceau Fontaine. On entre ici dans le bassin industriel de Charleroi. De toutes parts s'élèvent les cheminées des hauts fourneaux et des usines; à la nuit elles flamboient de toutes parts comme des incendies, et sur quelques points, les noires silhouettes des ouvriers apparaissent comme des spectres bizarres s'agitant devant des fournaises.

On laisse à dr. les deux lignes divergentes des chemins de fer qui se dirigent : 1° vers Thuin et Erquelines; 2° vers Walcourt et Couvin. Cette dernière ligne suit en le remontant le cours du ruisseau qui se jette dans la Sambre à Marchienne.

72 kil. **Charleroi** (*V.* R. 61).

DE BRUXELLES A CHARLEROI.

***B.* Par Ottignies.**

En chemin de fer (station du Luxembourg, au quartier Léopold). 61 kil.

24 kil. jusqu'à Ottignies; 37 kil. d'Ottignies à Charleroi. 3 convois par jour. Trajet : jusqu'à Ottignies en 30 m. ou en 50 m.; jusqu'à Charleroi en 1 h. 30 m. ou 2 h. Prix : jusqu'à Ottignies, Ire 2 fr.; IIe 1 fr. 50 c.; IIIe 1 fr.; jusqu'à Charleroi, Ire 4 fr. 80 c.; IIe 3 fr. 70 c.; IIIe 2 fr. 50 c.

On laisse à dr. *Ixelles* (*V.* p. 92), lieu de promenade pour les habitants de Bruxelles. Le chemin de fer s'engage dans une succession de tranchées, dont l'une, avant Boisfort, a 20 mèt. de profondeur.

6 kil., *Boisfort*. — (*V.* Environs de Bruxelles, p. 95.) — On continue à avancer traversant plusieurs tranchées.

10 kil. *Groenendael.* — C'était l'emplacement d'un ancien prieuré, aujourd'hui détruit, et où les ducs de Brabant venaient faire leurs retraites religieuses.

Omnibus pour Waterloo (*Mont-Saint-Jean*), à 9 h. 25 m. mat. et à 6 h. s. Trajet en 1 h. Prix : 1 fr. 25 c.

15 kil. *La Hulpe.* — 1844 hab. — Les sites des environs sont renommés; les tranchées fréquentes, au fond desquelles on chemine, masquent la vue de la campagne. On franchit le cours d'eau de la Lasne.

19 kil. *Rixensart.* — 1523 hab. — Après avoir traversé une nouvelle tranchée, on arrive à :

24 kil. **Ottignies.** — 1502 hab. — Point de croisement des lignes de chemin de fer de Louvain à Manage et de Bruxelles à Namur. — Le pays devient plus accidenté.

27 kil. *Court-Saint-Étienne.* — 2948 hab. — Au delà de Court-St-Étienne on côtoie les nombreux méandres de la Thyle.

32 kil. *La Roche.* — On longe les ruines, célèbres en Belgique, de l'abbaye de Villers, et l'on arrive à la station de :

35 kil. *Villers-la-Ville.* — 903 hab. — A dr. du chemin de fer, et à une centaine de mètres de Villers-la-Ville, sont les ruines de l'abbaye :

Ruines de l'Abbaye de Villers[1]. — De la station du Luxembourg

1. *V.* La description publiée par ALPHONSE WAUTERS : *L'Ancienne abbaye de Villers*, 1 vol. in-8 avec vues et cartes (Bruxelles, 1856. J. Géruzet, éditeur, rue de l'Écuyer). Nous avons emprunté à cette publication les détails que nous donnons sur l'abbaye.

Digitized by Google

(Bruxelles), à celle de Villers-la-Ville, il y a 5 quarts d'heure de parcours sur le chemin de fer. (On peut loger et prendre ses repas chez M. Henneau, le locataire du moulin.) Cette abbaye fut fondée en 1147 par des religieux de l'ordre de Cîteaux, envoyés par saint Bernard. Elle acquit bientôt une fortune territoriale considérable. Les familles féodales du voisinage rivalisèrent pour la doter. La plupart des fermes qu'elle acquit successivement sont encore reconnaissables à leur importance, à leur situation sur des plateaux, loin des hameaux et des villages. Tout alentour s'étendent de grandes cultures formées en partie de terrains défrichés par les moines. Les prérogatives et les biens de l'abbaye excitèrent à l'extérieur les convoitises; le relâchement de la discipline y introduisit des dissensions intestines. La nomination des abbés devint l'objet de trafics. Les désordres les plus honteux se produisirent au XV^e s. dans les couvents de femmes de l'ordre de Cîteaux, relevant de l'abbaye, et amenèrent de nouveaux conflits. L'abbaye de Villers dut fournir à la dotation de l'évêché d'Anvers (1559). Dans le cours du XVI^e s., elle dut aliéner quelques droits féodaux, et en partie ceux de haute, moyenne et basse justice. Henrion, un des abbés, essaya vainement de rendre à l'ordre son antique splendeur. Ayant jugé deux religieuses, accusées de sortilége et de magie, et qui furent brûlées en place publique, il fut cité par elles au tribunal de Dieu. Il périt par accident au milieu des flammes (29 janvier 1620). — A la veille de sa suppression, les revenus de l'abbaye s'élevaient à 103 117 flor., et ses dépenses à 82 079 fl. — Quand les armées républicaines de la France entrèrent en Belgique, la population des environs dévasta l'abbaye, qui fut au pillage pendant plus de 15 jours. Pour se venger, les religieux excitèrent les esprits contre la république française. A la suppression des communautés religieuses, le monastère fut un des premiers frappés, et vendu le 25 juillet 1797; des paysans saccagèrent encore les bâtiments en janvier 1814. Tant d'outrages accumulés et l'action continue des pluies et des hivers les ont transformés en un ensemble de ruines où la destruction fait de jour en jour de nouveaux progrès. Bientôt, si l'on n'y prend garde, dit M. Wauters, il ne restera du noble monastère fondé par saint Bernard, que quelques vestiges informes. — Les bois qui entourent les ruines de l'abbaye s'étendaient, au moyen âge, jusqu'aux forêts qui couvraient les environs de Nivelles. Les plus belles parties des ruines sont l'église, le cloître, le grand réfectoire, la brasserie. L'*église abbatiale* date du commencement du XIII^e s. Elle appartient au style de transition par son porche et son chœur. Si l'on excepte le chœur de l'église de Pamele, à Audenaerde, dit M. Schayes, aucun édifice religieux de la Belgique n'offre un type aussi parfait de l'architecture ogivale primaire la plus ancienne, que les trois nefs de l'église de Villers. Les voûtes sont à ogives en tiers point et à nervures croisées; les sculptures des clefs paraissent accuser une époque postérieure à celle du reste des nefs. On remarquera la forme toute primitive des arcs-boutants qui soutiennent extérieurement les murs de la nef

centrale. — Le *cloître*, dont il y a encore des restes considérables, doit avoir été rebâti au XIVe s. et à la fin du XVe. Le *réfectoire*, bâti au-dessus de la Thil, est à moitié rempli de décombres et de broussailles; il doit dater du XIIIe s. — Devant l'église et les bâtiments conventuels s'étend une cour spacieuse, convertie en prairie. Vers le N. de cette cour était une longue suite de bâtiments, où l'on exerçait toute espèce de métiers. — Un corps de logis, servant de *brasserie* depuis le XVIe s., n'a point été bâti pour cet usage. Il forme un carré long de 40 m. sur 12; l'intérieur est partagé en deux nefs par 5 colonnes.— On fabriquait à Villers d'excellente bière. L'aïeul du meunier actuel, M. Henneau, a été le dernier chef de cet atelier où ses ancêtres avaient travaillé pendant plusieurs siècles. — La grande cour du quartier abbatial forme aujourd'hui une pâture. Dans un angle, un escalier d'une dizaine de marches conduit à quatre caveaux sombres et humides. Les tristes *in pace* de l'abbaye étaient adossés à la Thil. L'air n'y entrait que par une étroite lucarne s'ouvrant au-dessus de la rivière. On y voit, scellés dans le mur, les anneaux de fer servant à retenir les captifs.

---

39 kil. *Tilly*. — 800 hab.

42 kil. *Marbois-Marbisoux*. — 2007 hab.— On sort de la province de Brabant et l'on entre dans celle de Namur. On laisse à gauche :

44 kil. *Ligny*. — 1387 hab. — Célèbre par la victoire remportée par Napoléon sur les Prussiens, le 16 juin 1815 (*V.* p. 100). — A peine entré dans la prov. de Namur, on en ressort pour entrer dans celle du Hainaut.

48 kil. **Fleurus.** — 3714 hab. — A g. du chemin de fer, fabriques d'étoffes de laine. — Le nom de Fleurus est célèbre par les batailles qui s'y sont livrées :

30 *août* 1622. — Les Allemands y furent défaits par les Espagnols.

1er *juillet* 1690. — Les Français, sous les ordres du maréchal de Luxembourg, y gagnent une victoire sur les Allemands et les Hollandais, commandés par le prince de Waldeck. Le cabinet de Louis XIV ne sut pas tirer un parti convenable de 300 000 hommes réunis contre un ennemi lent et mal uni. Il divisa ses forces entre plusieurs armées qui opérèrent isolément. Luxembourg fut envoyé dans les Pays-Bas, et rassembla son armée sur l'Escaut, pendant que le prince de Waldeck, avec 40 000 h., se dirigeait de Maëstricht sur Charleroi. Luxembourg, laissant d'Humières pour contenir les Espagnols dans la Flandre maritime, se joignit à la division Boufflers, passa la Sambre, « attaqua l'ennemi dans sa position de Fleurus, tourna sa gauche par une manœuvre audacieuse et le mit en pleine déroute. 6000 morts, 8000 prisonniers, plus de 100 drapeaux, qui, envoyés à Paris, valurent à Luxembourg le surnom de tapissier de Notre-Dame, toute l'artillerie, furent les trophées de cette victoire, qui aurait dû donner au vainqueur les Pays-Bas, et dissoudre la ligue d'Augsbourg; mais Luxembourg laissa les fuyards se rallier à Bruxelles et se joindre à l'armée de Brandebourg. Alors, se voyant inférieur en forces, il resta dans l'inaction,

Digitized by Google

et se contenta de ravager le pays ennemi.

26 *juin* 1794. — Les Français, sous le commandement du général Jourdan, remportèrent une victoire complète sur les alliés, commandés par le prince de Cobourg. La ville de Charleroi s'était rendue après sept jours de siége. Cobourg, ignorant la prise de la ville, accourt pour la délivrer, arrive avec 60 000 h. à Nivelles, et attaque les Français (80 000 h.) rangés en demi-cercle en avant de Charleroi, sur un développement de 8 à 10 lieues. Les Autrichiens entreprirent de nous refouler à la fois dans toutes les directions. Kléber arrêta les progrès de l'ennemi sur la g. et Lefebvre sur la dr., pendant que Jourdan portait la réserve au secours du centre. Rebuté par ses attaques infructueuses, le prince de Cobourg, apprenant la reddition de Charleroi, ordonna la retraite, abandonnant le champ de bataille, quand la victoire était encore indécise. La seconde conquête de la Belgique fut le prix de cette victoire. C'est à cette bataille qu'au moyen d'un ballon, retenu à une médiocre hauteur, le général Jourdan était prévenu par l'aéronaute des mouvements de l'ennemi.

A Fleurus, on quitte la région agricole du Hainaut, et l'on entre dans une zone industrielle d'une grande activité.

53 kil. *Ransart*. — 3140 hab. — La clouterie est l'industrie principale.

56 kil. *Lodelinsart*. — 3159 hab. — Extraction de la houille, clouterie, verrerie, fonderies....

61 kil. **Charleroi** (*V.* R. 61).

ROUTE 20.

DE BRUXELLES A NAMUR.

A. **Par Braine-le-Comte et Charleroi.**

En chemin de fer (Station du midi). 109 kil.

4 convois par jour. Trajet en 3 h. 1/2 ou 3 h. Prix : Ire 7 fr.; IIe 5 fr. 20 c.; IIIe 2 fr. 45 c.

N. B. L'on ne prend plus aujourd'hui cette voie que si l'on a besoin de s'arrêter aux points intermédiaires : la voie directe et la plus courte de Bruxelles à Namur est la grande voie du Luxembourg, qui passe par Ottignies; elle est de 55 kil. au lieu de 109 kil. et diminue par conséquent la distance de moitié. — Les voyageurs qui prennent la voie de Braine-le-Comte trouveront les descriptions de la route ainsi qu'il suit :

72 de Bruxelles à Charleroi (*V.* R. 19 *A*.).

De Charleroi à Namur, pour la description de la route (*V.* R. 69). on passe par les stations suivantes :

79 kil. *Chatelineau.*
82 kil. *Farciennes.*
87 kil. *Tamines.*
89 kil. *Auvelais.*
95 kil. *Moustier.*
100 kil. *Floreffe.*
109 kil. **Namur** (*V.* R. 71).

DE BRUXELLES A NAMUR.

B. **Par Ottignies et Gembloux.**

En chemin de fer (station du Luxembourg, au quartier Léopold). 55 kil.

4 convois par jour. Trajet en 1 h. 40 m. ou 2 h. Prix : Ire 4 fr. 80 c.; IIe 3 fr. 60 c.; IIIe 2 fr. 40 c.

24 kil. de Bruxelles à Ottignies (*V.* R. 19 *B*, p. 128).

29 kil. *Mont-St-Guibert*. — 993 h.

33 kil. *Chastres*. — 490 hab. —

Digitized by Google

On quitte la province du Brabant pour entrer dans celle de Namur.

38 kil. *Gembloux*. — 2569 hab. — Ville située sur l'Ormeau et bâtie dans un fond. — C'était une station militaire du temps des Romains. Cette localité est indiquée, dans l'itinéraire d'Antonin et dans la table de Théodose, sous le nom de *Geminiacum*. Au moyen âge, elle fut célèbre par son abbaye de bénédictins, fondée en 933 par saint Guibert. Ce monastère possédait une des riches bibliothèques de l'Europe et un grand nombre de religieux instruits. — Commerce actif de coutellerie.

46 kil. *St-Denis-Bovesse*. — 756 h.

49 kil. *Rhisne*. — 853 hab.

55 kil. **Namur** (*V*. R. 71).

ROUTE 21.

DE BRUXELLES A ARLON ET LUXEMBOURG.

En chemin de fer (station du Luxembourg, au quartier Léopold). Ouvert au mois d'août 1858.

191 kil. de Bruxelles à Arlon. Trajet en 7 h. 40 m. Prix : Ire 15 fr. 60 c.; IIe 11 fr. 70 c.; IIIe 7 fr. 80 c.

55 kil. de Bruxelles à Namur (*V*. la route précédente).

136 kil. de Namur à Arlon (*V*. R. 73).

30 kil. d'Arlon à Luxembourg. (*V*. R. 74).

ROUTE 22.

DE BRUXELLES A LIÉGE.

A. Par Namur.

En chemin de fer (station du Luxembourg, au quartier Léopold). 125 kil.

Plusieurs convois par jour. Trajet en 4 h. ou 3 h. Prix : Ire 9 fr. 80 c.; IIe 7 fr. 40 c.

N. B. La voie la plus directe pour aller de Bruxelles à Liége, est celle par Louvain : 114 kil. au lieu de 125 kil. (*V*. la route suivante *B*).

55 kil. de Bruxelles à Namur (R. 20, p. 131).

60 kil. de Namur à Liége (*V*. R. 76).

Liége (*V*. R. 77).

B. De Bruxelles à Liége par Louvain.

En chemin de fer (station du Nord). 114 kil.

N. B. On fera bien de se placer à gauche dans le wagon, pour avoir de ce côté la vue des principales localités, et surtout celle de Liége.

Plusieurs convois par jour. Trajet en 3 h. 20 m. ou 2 h. 35 m. Prix : express : Ire 10 fr. 50 c.; IIe 8 fr.; ordinaires. Ire 8 fr. 50 c.; IIe 6 fr. 50 c.; IIIe 4 fr. 25 c.

Le sol va toujours s'élevant à partir de Louvain, où il est à 27 mèt.; il s'élève jusqu'à 180 mèt. en approchant de Liége.

44 kil. de Bruxelles à Louvain (*V*. R. 12, p. 117).

En quittant Louvain, le chemin de fer, laissant à gauche la chaussée de Tirlemont, franchit une succession de tranchées et de remblais.

55 kil. *Vertryck*, — 610 hab. — Au delà de Vertryck on continue à cheminer sur un remblai élevé. Bientôt deux clochers, élevés au-dessus des maisons, annoncent la ville de Tirlemont.

62 kil. **Tirlemont** (en flam. Thienen), 11 716 hab. (hôt.: des *Quatre-Saisons*; du *Plat d'Étain*; de *Flandre*).

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DES CHEMINS DE FER. — MESSAGERIES, DILIGENCES, etc. Avec indication des lieux de départ dans Tirlemont.

N. B. Les localités où se trouve une station de chemin de fer, sont indiquées par un astérisque.

Diest. — (Chez Mme Ve Vandebon.) Départ, 6 h. mat.; trajet 3 h.; prix : 2 fr. 25 c.; merc. et samedis.
Hannut. — (*Id.*) Départ 12 h. 15 m. s.; trajet 2 h.; prix : 2 fr.; mard. et vend.
Idem. — (Hôt. du Cerf.) Départ 2 h. s.; trajet 3 h.; prix : 1 fr. 50 c.; mard., jeud. et samedis.
* *Hasselt.* — (De la station.) Départ 11 h. s.; trajet 4 h.; prix : 4 fr. *Malle-Poste.*
* *Huy.* — (Chez Mme Ve Vandebon.) Départ 2 h. s.; trajet 6 h.; prix : 4 fr.; mard. et vendredis.
Jauche. — (*Id.*) Départ 8 h. 35 mat.; trajet 3 h.; prix : 2 fr.
Jodoigne. — (*Id.*) Départ 8 h. 35 mat.; 12 h. 45 s.; trajet 2 h.; prix : 1 fr. 25 c.
Idem. — (Hôt. de Flandre.) Départ 8 h. 30 m.; 6 h. 25 s.; trajet 2 h.; prix : 1 fr. 25 c. *Malle-poste.*
Idem. — (De la station.) Dép. 11 h. s.; trajet 1 h. 45; prix : 1 fr. 35. *Malle-poste.*
* *Louvain.* — (Hôt. du Cerf.) Départ 3 h. s.; trajet 3 h.; prix : 1 fr. 50.
Orp-le-Grand. — (Chez Mme Ve Vandebon.) Départ 12 h. 50 s.; trajet 2 h.; prix : 1 fr. 50; lund. et jeudis.
St-Michel. — (*Id.*) Départ 12 h. 45 s.; trajet 3 h.; prix : 2 fr. 25.
St-Trond. — (Café du Grand-Miroir.) Départ 5 h. m.; trajet 3 h.; prix : 1 fr. 25 c.; merc. et samedis.
Idem. — (De la station.) Départ 11 h. s.; trajet 2 h.; prix : 2 fr. *Malle-poste.*
Tongres. — (*Id.*) Départ 11 h. s.; trajet 4 h. 20 m.; prix : 4 fr. 25 c. *Malle-poste.*

Tirlemont, chef-lieu de canton, est situé sur la grande Ghette (rivière ayant sa source sur les confins de la province de Namur, et se jetant dans le Demer, près de Diest); son enceinte est trop vaste pour sa population actuelle, elle renferme des champs cultivés. Il n'est point fait mention de cette ville avant le IXe siècle. En 1635 elle fut prise par les Français et les Hollandais réunis. Un terrible incendie la détruisit en partie en 1704.—La grande place est d'une étendue remarquable. On y voit l'*hôtel de ville* et l'*église de Notre-Dame du Lac*, monument de la fin du XIIIe siècle, altéré par les restaurations; l'*église Saint-Germain*, bâtie sur une éminence qui domine la ville et intéressante pour l'histoire de l'architecture : la tour et les piliers des nefs sont romans, d'autres parties sont en styles de transition et ogival. L'*hospice des Vieillards* est un édifice également remarquable. — Commerce de grains et de bestiaux; distilleries; sucreries, papeteries, poteries; construction de machines à vapeur; fabrication d'étoffes de laine, etc. — Aux environs de Tirlemont sont disséminés plusieurs monticules qui sont des tumulus, ou tombeaux antiques.

En quittant la station de Tirlemont on domine, du haut d'un remblai très-élevé, toute la ville qui s'étend à gauche. Au delà de la ville on aperçoit du même côté trois de ces tumulus que nous venons de signaler.

68 kil. *Esemael*, — 281 hab. — Le chemin de fer franchit le cours d'eau de la petite Ghette, et peu après l'on quitte la prov. de Brabant pour passer dans celle de Liége. On entre dans la plaine de *Neer Winden*, village de 422 hab. que l'on ne tarde pas à apercevoir à quelque distance à gauche du chemin de fer, et qui est célèbre par les batailles qui furent livrées dans les environs.

29 *juillet* 1693. — Louis XIV, inquiet de la misère et du murmure universel, avait cherché à faire la paix; n'ayant pu faire accepter ses propositions, il se prépara pour la campagne de 1693. Il devait conduire en personne le siége. Il arriva le 25 mai au Quesnoy, menant avec lui les dames. Il fut pris d'un catarrhe et l'armée fut retenue immobile pendant huit jours, mis à profit par Guillaume III, qui jeta 20 000 hommes dans Liége. Cependant celui-ci s'était imprudemment engagé entre Namur et Bruxelles, avec 50 000 hommes seulement; les forces de Louis XIV étant de 110 000 hommes. Sa défaite paraissait certaine, et elle eût livré au vainqueur les Pays-Bas. Le maréchal de Luxembourg se jeta, dit-on, aux pieds de Louis XIV pour le supplier de livrer bataille. L'armée frémissait d'impatience, lorsqu'on apprit tout à coup que le roi s'en retournait à Versailles. « L'effet de cette retraite, dit Saint-Simon, fut incroyable parmi les soldats et même parmi le peuple.... Le prince de Conti me conta la retraite du roi, mourant de rire, et le chamarra bien.... » Les railleries des étrangers sur ce roi de théâtre, sans talent et sans courage, et sur sa vieille maîtresse, n'eurent plus de bornes. Le *grand roi* ne reparut plus dans les armées.

« Luxembourg chercha à retrouver l'occasion perdue; il fit mine de se porter sur Liége, et lorsqu'il crut que Guillaume avait détaché une partie de ses forces au secours de cette ville, il tourna sur lui à marches forcées; mais il le trouva retranché en avant de la petite Ghette, dans une position formidable, garnie de 100 canons, et qui s'appuyait sur les villages de Nerwinden et de Neerlanden (3 kil. N. E. de Neerwinden). Il l'attaqua de front; tout l'effort se porta sur Neerwinden, clef de la position. Trois fois ce village fut enlevé et trois fois il fut perdu. » Les deux infanteries luttèrent d'obstination et de fureur, tandis que la cavalerie française essuyait immobile le feu de 80 pièces de canon. « Oh! l'insolente nation! » s'écria Guillaume en voyant cette opiniâtreté sous le feu. Les efforts combinés des gardes françaises et de la cavalerie décidèrent la retraite de l'ennemi. La bataille de Neerwinden coûta aux alliés 12 000 hommes, 2000 prisonniers, 76 canons, 8 mortiers, 80 drapeaux. Les Français perdirent à peu près autant de monde que les alliés. Cependant Bruxelles épouvantée attendait les Français, mais Luxembourg, qui n'avait d'activité que dans le feu d'une bataille, retomba dans ses indolences et laissa à Guillaume le temps de se réorganiser.

18 *mars* 1793. — Bataille perdue par Dumouriez contre les Autrichiens, sous le commandement du prince de Saxe-Cobourg. Cet échec entraîna la retraite des troupes françaises de la Belgique. La défection de Dumouriez, arrivée peu de temps après la journée de Neerwinden mit fin à sa carrière militaire.

---

75 kil. *Landen*, — 1234 habit. — C'était autrefois une ville forte du Brabant, ayant une enceinte étendue et qui a soutenu plusieurs siéges. — Cette ville a un intérêt particulier pour les Français. Elle est le lieu de naissance de Pépin de Landen, tige de la famille des Carlovingiens. Un petit frère de ce Pé-

Digitized by Google

pin, dit le Vieux, fut père de Charles Martel et aïeul de Pépin le Bref. Maire du palais de Clotaire II, nommé par lui duc d'Austrasie (il en possédait toute la partie septentrionale), il avait un château à Landen, et y mourut en 640. Il fut enterré sous un tumulus, encore désigné aujourd'hui sous le nom de Tombe de Pépin, et ses restes furent ensuite transportés à Nivelles, dans un monastère fondé par sa fille.

De Landen part l'embranchement du chemin de fer qui, se dirigeant vers le N. E., va à Hasselt et à Maëstricht (*V.* R. 25).

Reprenant la route vers Liége, on entre pendant quelque temps dans la province de Limbourg.

78 kil. *Gingelom*, — 722 hab.

83 kil. *Rosoux*, — 543 hab. — 1 kil. environ au delà de cette station on rentre dans la province de Liége. Au delà de Rosoux on traverse une grande tranchée. Un peu avant la station de Waremme on franchit le Geer, près duquel sont, à droite, à une certaine distance, le château et le beau parc de Longchamps.

89 kil. *Waremme*, — 1265 hab. — Ville célèbre au moyen âge par l'esprit guerrier de ses habitants; elle était la capitale de la Hesbaie, dénomination d'un territoire compris entre la Meuse au S., Liége, Tongres, Saint-Trond, Landen. Cet esprit guerrier est attesté par ce dicton populaire :

Qui passe dans le Hesbain
Est combattu lendemain.

« Dans un tournoi qui fut donné à Paris, en 1351, à l'occasion du couronnement du roi Jean II, les lances hesbignonnes se signalèrent parmi celles qui fournirent les passes les plus remarquables. »

Un peu au delà de Waremme on franchit une chaussée romaine, allant à Tongres, désignée vulgairement sous le nom de chaussée de Brunehaut. — 3 kil. plus loin, on franchit le ruisseau de l'Yerne, près duquel on laisse à gauche le village de *Remicourt*. — A près d'un kilomètre au delà, le sol atteint une *altitude* égale à celle de la flèche de la cathédrale d'Anvers (142 mètr.). — On traverse une seconde chaussée romaine avant d'arriver à la station de :

100 kil. *Fexhe-le-Haut-Clocher*, 508 hab. — 2 kil. plus loin on laisse à droite le village de *Voroux*, près duquel les Français et les Autrichiens se battirent le 27 novembre 1792; et, après un autre kil., celui de *Bierset*, et à gauche celui d'*Awans*, célèbre dans les fastes du moyen âge par une guerre acharnée entre les seigneurs de ce nom et ceux de Waroux (manoir au N. E. d'Awans, dont il reste encore un donjon). Cette guerre, dont l'enlèvement d'une riche héritière fut l'origine et à laquelle fut mêlée toute la noblesse hesbignonne, dura plus de 40 ans et coûta la vie, dit-on, à 32 000 habitants.

On côtoie à gauche *Loncin*, 596 h. — Les tranchées et les remblais ne servent qu'à franchir de légères ondulations du terrain; mais en approchant de Liége on s'engage dans des tranchées profondes.

108 kil. *Ans* et *Glain*. — Ces deux villages, situés près l'un de l'autre, comptent 5429 hab. On est ici au point le plus élevé du plateau (180 m. au-dessus du niveau de la mer; 110 au-dessus du niveau ordinaire de la Meuse à Liége). Le convoi est alors détaché de la locomotive et il descend sur les plans inclinés à la

station des Guillemins. Ces deux plans inclinés, qui ont, le premier une longueur de 1900 m., le second une longueur de 1950 m. (avec une inclinaison d'un pour 33 et pour 36), rachètent la hauteur au-dessus de la ville. Le convoi descend par son propre poids, et on emploie les freins des roues pour ralentir la marche. On a du haut de la pente une très-belle vue sur la ville de Liége, et sur la campagne environnante.

114 kil. **Liége** (*V.* R. 77). *Station des Guillemins :* omnibus 50 cent., vigilante 1 franc.

ROUTE 23.

DE BRUXELLES A SPA.

En chemin de fer.

De Bruxelles à Liége (*V.* R. 22).
De Liége à Spa (*V.* R. 81).

ROUTE 24.

DE BRUXELLES A VERVIERS, (AIX LA CHAPELLE ET COLOGNE.)

En chemin de fer.

De Bruxelles à Liége, (R. 22.)
De Liége à Verviers (Aix-la-Chapelle et Cologne) (*V.* R. 80, 84).

ROUTE 25.

DE BRUXELLES A HASSELT (ET MAESTRICHT.)

En chemin de fer (station du Nord). 103 kil. jusqu'à Hasselt.

75 kil. de Bruxelles à Landen; trajet en 2 heures. (*V.* R. 22 *B.*)

De Landen 2 convois par jour; trajet de Landen : à Hasselt (28 kil.) en 1 h. 10 m.; à Maëstricht, en 2 h. 25 m. Prix : de Bruxelles : à Hasselt : Ire 7 fr. 70 c.; IIe 5 fr. 70; IIIe 3 fr. 80 c.; à *Maëstricht*, Ire 10 fr. 05 c.; IIe 7 fr. 40 c.; IIIe 5 fr.

On quitte à Landen la ligne du chemin de fer de Louvain à Liége et l'on prend à g. un embranchement qui se dirige au N.-E. — A un kil. de distance on laisse à g. *Attenhoven*, 926 hab. — On ne tarde pas à franchir la limite entre la province de Liége et celle de Limbourg. — Puis on arrive à la première station après Landen :

5 kil. *Velm*, — 828 hab. — On laisse à droite le village d'*Halmael*, à moitié chemin entre Velm et la deuxième station, qui longe à dr.:

11 kil. **St-Trond,** — 10 000 hab. en flamand (*Sint Truyen*), fait partie du premier arrondissement de la province du Limbourg. Cette ville, arrosée par le *Cincidrica*, petit cours d'eau, est située à 16 kil. S. O. de Hasselt. — Au ve siècle, St-Trond, simple village, était connu sous le nom de *Sarchinium*. Plus tard, en 655, un abbé nommé Trudo, y fonda un monastère de bénédictins. C'est de son nom qu'est venu, par corruption, le nom actuel de la ville. — Saint-Trond fut fortifié en 1058; démantelé en 1467, par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et saccagé de nouveau par le prince d'Orange en 1568. Les Français s'en emparèrent en 1794. Les anciens bâtiments claustraux et l'église furent détruits par l'incendie en 1082 et deux ans après par un second incendie, lorsque l'armée de l'évêque de Liége brûla la ville entière de St-Trond. Ces édifices, reconstruits vers l'an 1100, ont été détruits en 1799. — L'*église Saint-Martin* est dans le style de transi-

Digitized by Google

tion, où le plein cintre et l'ogive se trouvent réunis. L'église *des Récollets*, rebâtie de 1734 à 1738, passait pour une des plus belles églises de cet ordre en Belgique. — Industrie manufacturière de grosse dentelle. Commerce de dentelles et de grains.

Au delà de St-Trond, la stérilité du sol annonce qu'on s'avance vers les landes sablonneuses de la Campine.

3ᵉ station, *Cortenbosch*, hameau.

22 kil. *Alken*, — commune de 2905 hab. — A quelque distance le chemin de fer franchit la Herck, affluent du Demer, sur lequel est situé :

28 kil. **Hasselt**, — 9675 hab. Chef-lieu de la province belge du Limbourg. Cette ville ne possède aucun monument digne d'intérêt. Elle fut entourée de murailles en 1282. Sa principale industrie consiste dans ses nombreuses distilleries de genièvre. Elles produisent par an plus de 30 000 hectolitres. Les grains, résidu de la distillation, servent à engraisser une partie du bétail qu'on élève dans les plaines de la Campine. — On prétend que c'est dans la plaine voisine de Hasselt, que Pharamond, premier chef des Francs, fut élevé sur le pavois; elle a conservé le nom de *Frankryk*, camp des Francs. Tout ce territoire a été le berceau de la monarchie française.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Hasselt.

Herck-la-Ville. — (Hôt. du Verre-à-Vin.) Départ à 3 h. 30 mat.; trajet en 1 h. 15 m.; prix, 1 fr. 25 c. *Malle-poste.*

Idem. — (Hôt. du Limbourg.) Départ à 6 h. mat.; trajet en 1 h. 10 m.; prix, 1 fr. 25 c.

Liége. — (Hôt. du Lièvre.) Départ à 2 h. s.; trajet en 6 h.; Prix, 2 fr. 50 c.; mardis et vendredis.

Idem. — (Hôt. du Limbourg.) Départ à 3 h. 30 s.; trajet en 5 h.; prix, 3 fr.

Maseyck. — (Id.) Départ à 3 h. 30 mat.; trajet en 4 h. 45 m.; prix, 4 fr. *Malle-poste.*

Saint-Trond. — (Id.) Départ à 10 h. 20 s.; trajet en 1 h. 50 m.; Prix, 2 fr. (Id.)

Tirlemont. — (Id.) Départ à 10 h. 20 s.; trajet en 6 h. 20 m.; prix, 4 fr. (Id.)

Tongres. — (Id.) Départ à 3 h. 30 s.; trajet en 2 h.; prix, 2 fr. 25 c. (Id.)

Au delà de Hasselt, le chemin de fer change brusquement sa direction, qui va désormais de l'O. à l'E. Il côtoie à g. le Demer.

On continue à avancer à travers des landes de la Campine du Limbourg, que la culture est parvenue à fertiliser sur plusieurs points. — On arrive à la station de :

34 kil. *Diepenbeek*, — 2968 hab.

38 kil. *Beverst*, — 225 hab. — Le chemin de fer continue à côtoyer à g. le Demer et s'en rapproche dans le voisinage de :

45 kil. *Munster-Bilsen*, — 1126 hab.

49 kil. *Eygen-Bilsen*, — 900 hab. — On laisse à g. les plaines arides et marécageuses qui formaient l'ancienne Toxandrie.

54 kil. *Lanaeken*, — 2029 hab. (26 kil. d'Hasselt). C'est ici que se fait la visite des bagages quand on vient de Maëstricht. — On ne tarde pas à franchir la frontière qui sépare le Limbourg belge du Limbourg hollandais, et quelques kil. plus loin on arrive à :

Maëstricht (*V.* R. 79).

N. B. — Les bagages peuvent être conservés dans les voitures. La visite des bagages se fait à Maëstricht, porte de Bois-le-Duc.

ROUTE 26.

MALINES.

Malines (en flam. *Mechelen;* all. *Mecheln;* angl. *Mechlin*). *Altitude* (repère, station de chem. de fer) 9 mèt. 6. — 20 kil. de Bruxelles; 24 kil. d'Anvers et de Louvain. —30 141 habitants; 5536 maisons.

Hôtels : — *de la Grue*, sur la grande place de la Cathédrale, 731; *de Brabant*, sur la grande place, 714; *Saint-Jacques*, marché aux grains, 484; *Cigogne*, rue Notre-Dame; *Saint-Antoine*, rue d'Egmont. — A côté de la station, hôtel de *la Cour impériale*; — à la station, *buffet* tarifé. — Les prix de ces divers hôtels sont très-modérés.

La *station de Malines*, qui est à ciel ouvert, est un point central d'où rayonnent les lignes de chemins de fer Nord, E., S. et O. (*V.* p. 117).

N. B. — La cathédrale, principal objet de curiosité de Malines, est à 15 min. de la station. On trouve à la station des domestiques de place qui, pour une modique rétribution, guident les voyageurs dans leur visite aux principaux monuments de la ville.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Malines :

N. B. — Les localités où se trouve une station de chemin de fer sont indiquées par un astérisque.

* *Duffel.* — (Hôt. de la Coupe.) Départ à 4 h. soir; trajet en 45 min. Prix, 50 c.
Heyst-op-den-Berg. — (Cour de Beffere.) Départ à 7 h. 45 mat.; trajet en 2 h. 30 min. Prix, 1 fr. 25 c. *Malle-poste.*
Idem. — (Id.) Départ à 3 h. s.; trajet en 2 h. Prix, 1 fr. 25 c. Mardis et samedis.
Idem. — (Cour de Beffere.) Départ à 4 h. 30 s.; trajet en 2 h. 30 min. Prix, 1 fr. 25 c.
Itegbem. — (Hôt. de Beffere.) Départ à 3 h. s.; trajet en 3 h. Prix, 1 fr. 35 c.
* *Lierre.* — (Hôt. de la Coupe.) Départ à 4 h. s.; trajet en 2 h. Prix, 1 fr.
Putte. — (Cour de Beffere.) Départ à 3 h. s.; trajet en 1 h. Prix, 75 c. Mardis et samedis.
Willebroek. — (Hôt. de la Campine.) Départ à 8 h. mat.; trajet en 2 h. Prix, 1 fr.
Idem. — (Hôt. de la Campine.) Départ à 5 h. 30 s.; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 1 fr.

HISTOIRE DE MALINES.

Les curieux d'étymologies ont multiplié les interprétations du nom de Malines. Les savants en *us* le font venir de *maris linea* (limite de la mer), supposant que la mer, à une époque reculée, s'étendait jusqu'ici, ou plutôt à cause de la limite de l'effet de la marée. D'autres lui attribuent une origine franke, et font dériver son nom flamand *Machelen* de *Machelon*, nom par lequel les Franks désignaient les lieux où ils formaient leurs magasins de vivres. D'autres encore remontent jusqu'à la Grèce; pour eux, Malines vient de *magdelyn* (vierge), parce qu'il y aurait eu ici un temple de Diane. A l'appui de ce système, ils trouveraient de l'analogie entre le nom de la rivière la *Dyle* et celui de *Delos;* et un village voisin, celui de *Muysen*, rappellerait évidemment les muses. La question, on le voit, est fort embrouillée, et elle le devient davantage si on consulte les différentes manières dont le nom est écrit dans les anciennes chartres : *Maslinæ*, *Maghlinia*, *Machela*, *Melina*, *Mechlinia*....

Au VIIIe siècle, Malines n'était qu'une réunion de cabanes élevées autour d'une chapelle dédiée à saint

Digitized by Google

Rombaud, qui souffrit ici le martyre, le 24 juin 775. Cédée vers 910 à l'évêque de Liége par Charles le Simple, à qui elle était échue dans le partage de 870, elle fut incendiée et détruite en 882 ou 884, et rebâtie en 897. Dans le principe, cette bourgade n'occupait qu'un étroit espace sur la rive g. de la Dyle, là où fut élevée dans la suite l'église de Notre-Dame. Vers l'an 1300, elle fut entièrement garnie de murailles en maçonnerie. L'oratoire de saint Rombaud attirait un grand nombre de pèlerins.

En 1006, l'empereur Henri II confirma la cession faite par Charles le Simple aux évêques de Liége. Les seigneurs de Berthaud, de Grimberghe, chargés de gouverner la seigneurie de Malines au nom de l'évêque de Liége, devinrent si puissants, qu'ils finirent par être souverains de fait et même par prendre le titre de seigneurs de Malines. Le premier qui le porta fut Gauthier Ier, fils de Gauthier et petit-fils d'Arnould; il mourut en 1219. La maison de Berthaud agrandit la ville au delà de la Dyle, et la posséda jusqu'à ce qu'en 1333 l'évêque de Liége, Adolphe de la Marck, eût vendu à Louis de Nevers, comte de Flandre, ses droits de seigneur, qu'il était trop faible pour conserver.

Malines a essuyé divers désastres qui ont nui à son accroissement. Entre autres : le 30 mai 1342, un incendie détruisit une partie de la ville; et le 7 août 1547, la foudre tomba sur un magasin à poudre, et l'explosion fut telle que 300 maisons et plusieurs églises s'écroulèrent et qu'il y eut 800 personnes tuées ou blessées. Malines fut aussi ravagée maintes fois par la Dyle, qui, de nos jours, couvre encore quelquefois ses environs. Elle fut souvent désolée par la peste, notamment aux XVe et XVIe siècles. Devenue indépendante du vaste duché de Bourgogne, Charles le Téméraire y établit le grand *conseil souverain* ou parlement, divisé plus tard (1504) en *grand conseil*, dont le siége ne quitta point Malines, et en *conseil privé*, qui dut résider à Bruxelles. Vers la fin du XVe siècle, Marguerite de Bourgogne fixa sa résidence à Malines. Il ne reste plus qu'une humble tourelle, à côté de l'église des jésuites, du riche palais où elle se consolait de son triple veuvage dans le commerce des savants et des artistes. Le pape Paul IV, à la sollicitation de Philippe II, érigea en métropole l'église cathédrale de Malines, par une bulle du 12 mai 1559. En 1572, en 1578 et 1580, Malines fut saccagée tour à tour par les Espagnols, par les troupes du prince d'Orange et par des Anglais; ses églises, qui renfermaient de grandes richesses, furent pillées par les iconoclastes, et la religion catholique cessa d'y être publiquement exercée.

Prise en 1706 par le duc de Marlborough; en 1746 par les Français, qui la rendirent en 1748, après le traité d'Aix-la-Chapelle; reprise en 1792 par ces derniers, qui l'évacuèrent l'année suivante pour y rentrer en 1794, Malines vit détruire ses fortifications en 1804. Elle faisait alors partie du département des Deux-Nèthes, dont Anvers était le chef-lieu.

INDUSTRIE, — COMMERCE : — Au moyen âge, Malines acquit de l'importance par son industrie. « En 1370, ses drapiers faisaient travailler 3200 métiers. Les guerres que

la ville eut à soutenir contre les ducs de Brabant et contre les évêques de Liége portèrent de rudes coups à l'activité de cette corporation. » Parmi les corporations qui atteignirent un grand degré de prospérité, il faut compter aussi les tanneurs, les bouchers et les bateliers. — « Malines, jadis si renommée pour ses belles dentelles, ne compte plus qu'un très-petit nombre de maisons qui s'occupent de cette industrie, ruinée par la fabrication des tulles. Cependant les dentelles de Malines, quoique au second rang, n'en soutiennent pas moins leur ancienne réputation par leur beauté, leur solidité, leur bon goût et la délicatesse de leurs dessins. Elles diffèrent de celles de Bruxelles en ce qu'on les fabrique toutes d'une seule pièce au fuseau; mais on y emploie, comme à celles-ci, différents fonds. Elles ont aussi plus de solidité. Leur caractère particulier consiste en un fil plat, qui borde toutes les fleurs et leur donne l'apparence d'une broderie. » Les brasseries, les teintureries, les tanneries y sont assez importantes. On y fabrique aussi des couvertures, des étoffes de laine, de lin, du linge damassé, etc. « La Dyle, où la marée se fait sentir jusqu'à 5 kil. au-dessus de Malines, apporte dans cette ville, qu'elle traverse, des navires assez forts, qui font un commerce très-actif en graines, huiles, chanvre, lin et houblon. — Le canal de Louvain à Boom, qui passe près de Malines, fut commencé en 1750. Les habitants ont empêché qu'il ne passât dans l'intérieur de la ville en voulant obliger les bateliers à décharger leurs marchandises pour les charger sur les bateaux des corporations, qui étaient privilégiés. Comme ces déchargements et rechargements auraient considérablement augmenté les frais de transport, le gouvernement préféra donner au canal une direction différente de celle projetée, et la ville s'est vue privée d'un avantage inappréciable. »

Malines offre dès l'abord au voyageur le contraste le plus marqué entre l'activité de sa vaste gare centrale, à ciel ouvert, où se croisent incessamment les convois de chemins de fer, et l'aspect désert et paisible de ses rues silencieuses (dans quelques-unes on remarque des maisons du XVIe siècle). Elle pourrait contenir le double de sa population actuelle. Ce qui lui est resté d'industrie, après sa grande prospérité commerciale, semble avoir voulu se mettre en harmonie avec le calme qui y règne aujourd'hui. Sa fonderie de canons, qui fonctionnait pour Charles-Quint, ces usines où l'on travaillait ces cuivres dorés si recherchés de l'Europe, tout ce qui faisait du bruit et de la fumée a disparu; l'industrie sédentaire de ses fabricants de dentelles ne contribue pas à lui donner la vie. Le temps est loin où Marguerite d'Autriche réunissait autour d'elle une cour brillante et se donnait, avec son neveu Charles-Quint, le divertissement d'y courre le cerf en pleines rues, aux aboiements d'une meute et au bruit des clairons.—Les rues sont particulièrement désertes entre 12 h. et 2 h., heure à laquelle on dîne. Quelques rares boutiques s'essayent à un peu de luxe extérieur.

Malines ne s'annonce pas au loin, comme font d'autres villes de la Belgique, par les beffrois et les tours d'un hôtel de ville s'élançant

Digitized by Google

au milieu des clochers de ses églises. Elle ne possède pas un de ces monuments orgueilleux des franchises municipales et des luttes orageuses de la liberté au moyen âge. Malines, l'ancienne métropole religieuse des Flandres, n'élève au-dessus de ses maisons que les couronnements de ses églises; ici la coupole de Notre-Dame d'Answyck; là la flèche de Saint-Jean; plus loin les humbles clochers de Notre-Dame, de Sainte-Catherine, du Béguinage, et, au centre de la ville, la tour massive et inachevée de St-Rombaut. Son activité bruyante se révèle seulement par la musique aérienne incessante du formidable carillon de sa cathédrale.

Lorsqu'on sort de la gare du chemin de fer, après avoir franchi une porte d'entrée d'aspect monumental, on se trouve sur une place carrée, entourée de constructions régulières (*la place d'Egmont*), et on pénètre dans Malines par la rue d'Egmont, large et bien bâtie. On passe sur un pont de la Dyle, et l'on voit à dr. l'entrée du *jardin botanique*, et à g. les toits de l'église Notre-Dame. La grande rue par laquelle on continue à avancer prend le nom de rue de Brul (Brul straet); elle aboutit à la grande place.

Grande place. — On y remarque plusieurs monuments : au milieu une statue de Marguerite d'Autriche; à dr. la halle; et à g. l'église métropolitaine de Saint-Rombaut.

Statue de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et tante de Charles-Quint. Elle fut fiancée à Charles VIII, roi de France, puis à l'infant d'Espagne, fils de Ferdinand et d'Isabelle. Assaillie par une tempête pendant qu'elle se rendait en Espagne, elle composa cette épitaphe bien connue :

Cigit Margot, la gente demoiselle,
Qu'eut deux maris et ci mourut pucelle.

Elle épousa, en 1501, Philibert-le-Beau, duc de Savoie, et resta veuve, sans enfants, à l'âge de 24 ans. Comme gouvernante des Pays-Bas, elle fit preuve d'habileté politique et se montra la protectrice des arts. Elle mourut en 1530. Cette statue est due à M. *Tuerlinck*, sculpteur de Malines. Le piédestal est d'une ornementation lourde.

L'inscription porte d'un côté: *Margarethæ Austriacæ Belgio præfectæ, litterarum et artium, quas et ipsa coluit, fautrici, pacis Cameracensis auctori;* et de l'autre: *Cui Mechlinia altera patria fuit. Regnante Leopoldo I. S. P. Q. M. P. P.* 1849. — Autour de la statue, un cercle tracé sur le pavé de la place dessine la largeur des cadrans de la tour de Saint-Rombaut.

La *halle*, — édifice informe et ayant l'aspect d'une prison, fut commencée en 1340, aux frais des corporations des drapiers ; mais les dissensions civiles de cette époque n'ayant pas permis d'y mettre la dernière main, elle ne fut achevée que plus tard. Diverses constructions ajoutées ont formé un amalgame disparate, en même temps que les mutilations lui ont fait perdre son caractère primitif et ont fait disparaître ses sculptures ogivales. A l'angle et au côté latéral g., on remarque quelques débris d'un magnifique palais que Charles-Quint fit commencer en 1530 pour y loger la cour suprême de justice, et qui fut également interrompu.

Église métropolitaine de Saint-Rombaut.—Une première église fut

Digitized by Google

détruite par l'incendie de 1342. La construction de l'église actuelle date en grande partie de la seconde moitié du XIVe s. Ces constructions, continuées avec les offrandes des pèlerins visitant les reliques de saint Rombaut, ne furent entièrement terminées qu'à la fin du XVe. « Les nefs, les transsepts et les murs latéraux du chœur appartiennent au style ogival secondaire; l'intérieur et le chevet du chœur, les chapelles au collatéral gauche de la grande nef, sont de style ogival tertiaire et datent par conséquent du XVe s. » Malgré ces différences de style, l'église présente un aspect d'unité. Les fenêtres du chœur, en style rayonnant, sont des modèles pour leur pureté et leur élégance. Le style flamboyant des fenêtres du collatéral de gauche indique également des époques différentes. Saint-Rombaut offre extérieurement une masse imposante; elle s'élevait jadis au centre d'un cimetière. L'entrée principale est sur une petite place; elle se compose d'un porche ogival s'élevant au pied de la tour et commencé en 1452. Cette tour carrée et massive a 97 mèt. 1/2; elle se voit à 5 ou 6 lieues de distance. Cette masse, d'un poids énorme, n'a pour appui que des murs latéraux; le centre, évidé jusqu'à une certaine hauteur, forme vestibule. D'après le plan primitif, de la plate-forme actuelle devait s'élancer une flèche en pierre et découpée à jour, qui en aurait presque doublé la hauteur totale. Les pierres destinées à l'achèvement étaient déjà prêtes, dit-on, lorsque la ville tomba au pouvoir des Hollandais (1580); elles furent enlevées et servirent à la construction de la forteresse de Willemstad. — Quatre immenses cadrans de 48 pieds de diamètre sont attachés aux quatre faces de la tour.—Une inscription latine placée au haut de la tour rappelle le souvenir de l'ascension qu'en fit (15 mai 1746), au coucher du soleil, le roi Louis XV, que ce latin sans pudeur compare au soleil (sol alter). — A l'intérieur, l'église, dont les dimensions sont grandioses, est badigeonnée. Des statues des apôtres sont placées devant les piliers de la nef. Aux fenêtres latérales, on voit des verres blancs, et les verrières de couleur du chœur sont modernes; ses riches vitraux ont été brisés en 1580 par les protestants. La métropole perdit alors des objets d'art d'un grand prix; il en reste encore quelques-uns dignes d'attention. Nous ne dirons rien des statues et des tombeaux. Mais nous citerons plusieurs tableaux :

Le morceau capital (il est voilé; le prix pour le voir est fixé à 50 c.), est (transsept du sud) un Crucifiement peint par *van Dyck*, en 1627 (nettoyé avec soin en 1848). Cette œuvre, une des plus remarquables du peintre, pour l'habileté judicieuse de la disposition, la variété du dessin, et l'expression, atteste que van Dyck avait le génie de la grande peinture, dont il fut détourné par les nombreux portraits qu'il a exécutés. « Elle est empreinte de ce sentiment élégiaque et intime dont van Dyck, peut-être seul parmi les peintres flamands du XVIIe s., possédait le secret. » [La tête de la Vierge est expressive; le corps du larron de dr. est d'un jet de dessin bien imaginé; les mains de la Madeleine sont molles et empâtées; les vêtements noirs de la Vierge rompent l'har-

Digitized by Google

monie et font trou dans le tableau]. — *Michel van Coxcie,* né à Malines, a une Circoncision peinte par lui à l'âge de 88 ans ; une Adoration des bergers, par *Érasme Quellin*, est une de ces pages sans qualités spéciales, telle que la peinture flamande, à une certaine époque, en produisit tant. On cite encore plusieurs toiles de *G. de Crayer*, d'*Abrah. Janssens*, de *Blomaert* et d'*Herreyns* († 1827). Une suite de petits tableaux relatifs à la légende de saint Rombaut sont de maîtres primitifs inconnus. Le cinquième est attribué faussement à Jean van Eyck. —La *chaire* sculptée en bois représente comme sujet principal en bas la conversion de saint Paul, et n'a aucun mérite de style.—Une des curiosités de Saint-Rombaut est son carillon ; c'est aussi une curiosité de voir le travail musculaire auquel doit se livrer le carillonneur qui le fait jouer.

A peu de distance de la métropole de Saint-Rombaut est :

L'*église Saint-Jean.*—Cet édifice n'a point d'importance, sous le rapport de l'architecture ; mais on va y voir une œuvre capitale de *Rubens :* un triptyque (on paye 50 c. pour le voir) qui orne le maître autel. Le panneau central représente une *Adoration des mages*, sujet que le grand artiste a traité treize fois. C'est une de celles qu'il préférait lui-même, s'il faut en croire la tradition. Cette grande et riche composition, qui comprend 21 figures, fut exécutée par l'artiste à l'âge de 42 ans. C'est une peinture lumineuse et splendide de couleur. On remarque particulièrement un des mages vêtus d'une robe écarlate, un nègre qui regarde la Vierge d'une manière expressive, et un guerrier couvert d'une armure du XVII^e^ s. Parmi ces figures, c'est celle de la Vierge, d'un type flamand sans caractère, qui laisse le plus à désirer. Sur les volets, Rubens a peint *saint Jean dans l'huile bouillante* et la *décollation de saint Jean;* à l'extérieur des volets, *saint Jean dans l'île de Patmos*, *écrivant l'apocalypse* [figure d'un mouvement hardi, inspirée à Rubens par le souvenir des ouvrages de Michel-Ange. Ce saint Jean et l'aigle qui l'accompagne sont exécutés dans sa manière la plus forte] ; *saint Jean baptisant le Christ* [c'est un ouvrage inférieur. La peinture en était déjà altérée au temps de Reynold].—Dans une chapelle à g. est un tableau d'*Herreyns* (1743-1827), représentant les disciples d'Emmaüs, et un tombeau surmonté d'un groupe par *Duquesnoy*. — La chaire, représentant le bon pasteur, est du sculpteur *Verhaegen*.

Église Notre-Dame. — (La première église à g. en venant de la station.) Cette église gothique fut rebâtie dans la seconde moitié du XV^e^ s. Les fondements du chœur furent jetés en 1500 ; les transsepts sont de 1545 ; le chevet du chœur est de 1646. L'intérieur de la nef est badigeonné, et les fenêtres ont des verres blancs. Il y a des statues devant les piliers de la nef intérieure. Il y a deux portails latéraux assez jolis, en style ogival flamboyant. La tour, inachevée, est unie et flanquée d'énormes contreforts. On va admirer à Notre-Dame une des plus puissantes productions de *Rubens :* la *Pêche miraculeuse*, placée dans une chapelle derrière le chœur (on paye 1 fr. pour la voir). Rubens peignit ce triptyque à l'âge

Digitized by Google

de 41 ans, pour la corporation des poissonniers de Malines. [Il rivalise dans ce chef-d'œuvre avec le coloris des Vénitiens. C'est une composition énergique, vivante, pleine d'animation ; l'air y circule librement; les figures y ont beaucoup de relief; le dessin anatomique est large et facile; les attitudes, les gestes sont vrais: Rubens a donné aux apôtres l'aspect des vieux *loups* de mer qu'il était à même d'observer journellement à Anvers; tels sont: saint Pierre parlant à Jésus en tenant son bonnet sur sa poitrine; le pêcheur qui pousse la gaffe, celui qui tire le filet. En opposition avec ces types d'une vérité vulgaire, la tête du Christ a une noblesse peu commune dans les ouvrages de Rubens.] Les volets représentent, à l'intérieur : saint Pierre trouvant la monnaie du tribut dans un poisson, et de l'autre côté Tobie et l'ange; au revers: saint Pierre et saint André. — Ces peintures, avec trois autres petits tableaux qui ont disparu, furent exécutées, s'il fallait en croire la tradition, en 10 jours, et coûtèrent 1000 florins. Les doyens de la corporation des poissonniers en ont gardé longtemps la quittance. — Vis-à-vis de cette chapelle et derrière le maître autel est un paysage de *Huysmans*, de Malines, représentant les disciples d'Emmaüs, sous une *loggia* d'un style monumental. Le tableau du maître-autel, par *Jean Érasme Quellin*, représente la Cène. [Dans cette composition disposée par étages, le peintre a donné une importance mal entendue à des figures tout à fait secondaires, placées sur le premier plan.] — A g. du chœur est une Tentation de saint Antoine (en trois volets), par *Michel Coxcie*. — En redescendant, on pourra remarquer un tableau de *Rombouts :* le Christ porté au tombeau; et près de l'entrée un bas-relief de *L. Fayd'herbe :* l'Érection de la croix.

Notre-Dame d'Hanswyk. — On raconte qu'un bateau portant une petite statue de la Vierge, sauvée de la dévastation d'une église, s'arrêta de lui-même sur la Dyle, précisément devant l'endroit où se trouve Notre-Dame d'Hanswyk, comme pour indiquer que la mère de Dieu voulait avoir un temple sur ce rivage. Cette première église fut détruite pendant les troubles religieux de la fin du XVIe s. L'église actuelle fut construite de 1663 à 1678. La coupole octogone est portée par des colonnes à bossages. Les pendentifs sont décorés de bas-reliefs par *L. Faid'herbe*, à qui sont dues également les sculptures d'ornementation. Le portail est resté inachevé.

Le Béguinage. — Les béguines possédaient hors de Malines, depuis le XIIIe s., un vaste établissement qui s'élevait à plusieurs milliers d'habitations. Dans l'année 1572, les hérétiques l'incendièrent en partie; quelques années après, ils le pillèrent et le détruisirent presque entièrement. Enfin, les guerres civiles ayant achevé de le ruiner, les béguines achetèrent, en 1595, un emplacement dans l'enceinte de la ville, et y bâtirent le temple actuel. Il fut commencé par *Jacques Franquaërt*, architecte de Bruxelles, et continué sur ses dessins en 1640 par *Lucas Faid'herbe*, qui le termina en 1674.

On y voit un tableau de maître-autel, copié de Rubens par *Boyerlmans :* le Mariage de sainte Ca-

Digitized by Google

LOUVAIN

Itinéraire de la Belgique par J.A. DU PAYS. L. HACHETTE & C^{ie} Editeurs, Paris.

LÉGENDE

	Églises	
1	S.^t Pierre	B I
2	S.^{te} Gertrude	A I
3	S.^t Jacques	A I
4	S.^t Michel	B II
5	N.D. des Dominicains	A I
6	S.^t Quentin	A II
7	du Grand Béguinage	A II
8	Hôtel de Ville	B I
9	Université (Halles)	A B II
a	Grande Place	B I
b	Place du Peuple	B I
c	Marché aux Grains	B II

Dressé par A. H. Dufour. Gravé par E. Lefèvre. Ecrit par Langevin.

Mètres

500 1000

therine, et plusieurs saints personnages. — Au-dessus sont trois tableaux réunis de *Jean Cossiers :* Jésus-Christ en croix, et les deux larrons. — Dans la sacristie de la même église, on montre un admirable crucifix en ivoire, par *Du Quesnoy.* — L'autel, situé à gauche en sortant du chœur, présente trois tableaux sur bois attribués à *Jean de Maubeuge.* — D'autres toiles sont attribuées à *Gaspard de Crayer*, à *Érasme Quellin*, à *Van Loon.*

On cite encore les *églises de Sainte-Catherine* et de *Saint-Pierre* (jadis des jésuites), bâtie par *Faid'herbe*, sur l'emplacement du palais de Marguerite d'Autriche (1669-1676); la façade est de 1709. — On voit quelques tableaux dans le séminaire archiépiscopal, dans l'ancienne maison des frères Cellites, et à l'académie de dessin.

Promenades. — Outre le *jardin botanique* (*V.* p. 141), la ville est entourée de *boulevards* plantés d'arbres.

Communications de Malines: avec BRUXELLES (*V.* R. 11); — avec LOUVAIN (*V.* R. 12, *A*); — avec ANVERS (*V.* R. 13); — avec TERMONDE et GAND (*V.* R. 14, *A*.)

ROUTE 27.

LOUVAIN.

A deux minutes de la station de Louvain, la voie ferrée se partage en deux bras : à cet endroit, deux ponts qui se touchent forment : l'un la ligne vers Cologne, et l'autre celle vers Charleroi.

On trouve dans le plan de Louvain, gravé chez Barella, le tracé d'une ligne d'embranchement vers Charleroi, qui, partant de la station actuelle et contournant au N. la ville de Louvain, franchit la Dyle et le canal, pénètre dans l'intérieur de la ville, et achève de la contourner, d'abord au moyen d'un tunnel de 524 mèt. et en passant sous la rue de Malines, puis à ciel ouvert, et en passant successivement sous les rues de Bruxelles et de Tervueren, et sort enfin de la ville entre la rue de Tervueren et celle du Saint-Esprit.

Ce tracé a été abandonné. Les travaux de cette ligne, entrepris par une société anglo-belge, furent commencés en 1847. Le percement du tunnel, sous le mont César, lui fut fatal. Les éboulements qui s'y succédèrent sans interruption occasionnèrent la ruine de quelques maisons bâties sur le sommet. Ces fâcheux contretemps, auxquels d'autres vinrent se joindre, épuisèrent les fonds de la société, qui, devenue bientôt incapable de remplir ses engagements, fut déclarée en état de faillite. Une nouvelle société se constitua quelque temps après la déconfiture de la première. Celle-là, faisant son profit des erreurs qui avaient entraîné la ruine de la première société, adopta le nouveau tracé actuel, qui est entièrement extérieur à la ville.

En approchant de Louvain, on aperçoit les flèches de pierre de l'hôtel de ville, élégants minarets élancés vers le ciel, qui feraient naître l'idée d'une ville de l'Orient, n'était l'apparence toute moderne des maisons neuves élevées en face de la station.

La gare dans laquelle on s'arrête n'est pas couverte.

On peut visiter la ville de Louvain en quelques heures. L'*hôtel de ville* et l'*église de Saint-Pierre*, les principaux objets de curiosité, sont à un quart d'heure de la station. Le chemin direct est la rue de Diest, qui, de la grande place, vient aboutir un peu à dr. de la station.

Louvain (flam., *Loven;* allem., *Löwen*); altitude, à la station du

chem. de fer, 27 mèt. 6; — superficie, 407 hect.; — 31 359 hab. (au 31 décembre 1858); — 5772 maisons.

HÔTELS : — *de Suède*, rue de Marengo, au coin de la place du Peuple et vis-à-vis de la rue de la Station; — *de la cour de Mons*, le plus ancien et au centre de la ville, rue de la Promenade, 4; — *de l'Impératrice*, place Sainte-Marguerite, 17, près de la grande place et derrière l'église Saint-Pierre; — *de Cologne*, rue de Namur, 45, près de l'Université.

CAFÉS : — *de l'Académie de Musique*, Grande-Place, 14; — *de l'Europe*, place de l'Université, 5; — *Frascati*, rue Neuve, 22; *Maison des brasseurs*, Grande-Place, vis-à-vis de l'hôtel de ville.

PATISSIERS : — rues de Diest, de Tirlemont, de Bruxelles.

POSTE AUX LETTRES : — place Marguerite, 4.

LIBRAIRES : — Fonteyn, rue de Bruxelles, 6; — Barella, rue de Diest, 29, éditeur du GUIDE DES ÉTRANGERS A LOUVAIN (1852), 1 vol. in-12, orné de 22 gravures.

L'ouvrage le plus intéressant et le plus récent à consulter sur Louvain est celui de M. *Van Even :* Louvain monumental, in 4; 112 planches lithographiées.

FOIRES : — marchandises, le 1er dimanche de septembre; — chevaux et bestiaux, le dernier lundi d'avril et le premier lundi de septembre.

VOITURES : — Vigilante; du chem. de fer en ville, 75 c.

DOMESTIQUES DE PLACE : — On en trouve au sortir de la gare du chem. de fer.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Louvain.

N. B. Les localités où se trouve une station du chemin de fer sont indiquées par un astérisque.

Aerschot. — (hôtel de l'Impératrice) : départ, 8 h. 15 mat.; trajet en 2 h. Prix, 1 fr. 50.

Id. — (hôtel du Petit Mons) : départ, 2 h. 30 s.; trajet en 1 h. 30. Prix, 1 fr. 25. —Lundis et vendredis.

Id. — (hôtel de l'Impératrice) : départ, 5 h. 30 s.; trajet en 1 h. 30. Prix, 1 fr. 25.

Id. — (hôtel de la Cour de Mons) : départ, 6 h. 15 s.; trajet en 1 h. 30. Prix, 1 fr. 50.

* *Bruxelles* — (hôtel de l'Impératrice) : départ, 3 h. s.; trajet en 3 h. 30. Prix, 1 fr. 80.

Cortenberg — (hôtel de l'Impératrice) : départ, 3 h. s.; trajet en 1 h. 45. Prix, 1 fr. 20.

Diest — (hôtel de l'Impératrice.) départ, 8 h. 15 mat.; trajet en 3 h. 45. Prix, 2 fr. 50.

Id. — (hôtel du Sauvage) : départ, 12 h. 30 s. trajet en 3 h. 30. Prix, 2 fr. 50. — Correspond. à Diest pour Beverloo à 4 h. de relevée.

Id. — (hôtel de la Cour de Mons) : départ, 6 h. 15 s.; trajet en 4 h. Prix, 2 fr. 50

Montaigu — (hôtel de l'Impératrice) : départ, 8 h. 15 mat.; trajet en 3 h. Prix, 2 fr. 25.

Id. — (hôtel de la Cour de Mons) : départ, 6 h. 15 s.; trajet en 3 h. 30. Prix, 2 fr. 25.

* *Tirlemont* — (Marché Ste-Anne, nº 14) : départ, 6 h. 30 mat.; trajet en 3 h. Prix, 1 fr. 50.

Winghe-St-George — (hôtel du Sauvage) : départ, 12 h. 30 s.; trajet en 1 h. 45. Prix, 1 fr. 25.

HISTOIRE DE LOUVAIN.

Le nom de Louvain n'apparaît pour la première fois dans l'histoire que vers la fin du IXe siècle. Ce nom est écrit dans les anciennes chroniques : Lovanium, Louvanium, Lovannium, Loeven, Lovenen, etc. Juste Lipse et d'autres savants le font venir de *Loo-ven* (*loo*, colline

Digitized by Google

boisée, *ven*, marais). Plusieurs collines qui environnent Louvain ont conservé le nom de Loo. Vers l'an 887, les Normands, après avoir ravagé une grande partie de la Germanie et de la France, vinrent camper sur la Dyle, dans la plaine où cette ville est assise. Ils s'y retranchèrent et construisirent des cabanes pour se mettre à couvert. L'empereur Arnould, quittant la Bavière avec son armée, les détruisit et sur l'emplacement bâtit un château, pour garantir le pays des insultes de ces forbans du Nord; on le nomma le *Château de César*, c'est-à-dire de l'Empereur; et, selon Juste Lipse, ce fut là le commencement du bourg de Louvain, qu'on ceignit de murailles en 1165, et qu'on agrandit par la suite, principalement en 1361. Le château fut la demeure ordinaire des ducs de Brabant jusqu'au XIIe siècle, où ils transportèrent leur résidence à Bruxelles. Henri Ier y fut assassiné l'an 1038 par un seigneur lorrain qu'il avait fait prisonnier en 1037.

On pense que Louvain reçut l'an 1040 le droit de franchise ou de commune du comte Lambert II. Henri II fit quelques changements en 1211. La ville commença à avoir des bourgmestres en 1219. Les bourgmestres et les échevins étaient d'abord choisis parmi les familles patriciennes. Mais le peuple se révolta et obtint (1378), qu'à l'avenir le prince nommât sept échevins, dont trois tirés de la bourgeoisie.—Louvain, ainsi que d'autres villes, compta quatre compagnies de *gulden* ou *serments*, composés des principaux bourgeois. Trois de ces serments étaient anciens; deux tiraient à l'arbalète et deux à l'arquebuse; un de ces derniers ne fut institué qu'en 1506.

Louvain, défendu par des fortifications, par trente et une tours crénelées, développa son industrie et sa prospérité. La fabrication du drap fut pour la ville une source de richesse; elle occupait, dit-on, au XIVe siècle, 4000 métiers de tisserands, et la population s'élevait à près de 75 000 âmes. Mais des dissensions intestines entre la bourgeoisie et la noblesse, surexcitées par l'esprit factieux et la haine d'un patricien nommé Coutherel contre sa caste, furent exploitées par le duc de Brabant Wenceslas, qui n'y chercha qu'un moyen de rançonner ses sujets. Après avoir déchaîné le peuple contre la noblesse, il fut obligé de marcher contre Louvain pour y éteindre l'esprit de révolte. Il l'assiégea et y entra par la brèche, le 27 janvier 1383. Les habitants se soumirent à venir lui demander pardon à genoux et pieds nus. Mais la classe ouvrière, ainsi domptée, prit le parti d'émigrer. Le plus grand nombre des tisserands passa en Angleterre, et ce fut de ce moment que data la décadence rapide de Louvain. — D'autres calamités frappèrent cette ville; la peste la ravagea deux fois : en 1316, à la suite d'une affreuse famine; en 1576, 44 000 personnes y succombèrent. Des inondations, causées par le débordement de la Dyle, y causèrent des dommages considérables en 1464, 1532, 1569, et 1573. — L'université, fondée en 1426 par Jean IV, duc de Brabant, contribua à relever la ville. Peu d'universités ont été plus florissantes que le *Studium generale;* à une certaine époque, pour mettre le sceau à sa réputation de docteur, il fallait avoir passé par Louvain. L'université, au temps de Juste Lipse, était, dit-on, fréquentée par

Digitized by Google

6000 étudiants. Elle fut supprimée en 1797. Une université a été rétablie de nos jours à Louvain.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE.

Louvain, — chef-lieu de district de la province de Brabant, est situé sur la *Dyle* (qui prend sa source près de la frontière du Hainaut et se jette dans le Rupel, affluent de l'Escaut) et sur un ruisseau nommé la *Voer*. La Dyle se divise dans la ville en canaux tortueux et forme plusieurs îles. La ville de Louvain présente une forme circulaire, et ses principales *rues*, partant du centre (la grande place où sont l'hôtel de ville et l'église Saint-Pierre), rayonnent en divergeant vers les portes. Ces rues principales sont : celles de Diest, de Malines, de Bruxelles, de Namur, du Parc, de Tirlemont et de la Station, faisant face au débarcadère du chem. de fer, situé à l'E. de la ville.

La population actuelle de la ville n'est plus en proportion avec son étendue; aussi Louvain a-t-il un aspect un peu désert. Il renferme dans son enceinte des jardins et des champs cultivés.

Louvain est relié à Malines par le canal dit : de Louvain, creusé en 1750 et qui prend naissance au N. de la ville. « Sous la domination française, il fut totalement abandonné, et plus tard le chemin de fer lui porta un coup mortel. »

Industrie : — Les brasseries constituent l'une des plus anciennes et des plus importantes branches de l'industrie de la ville. Les bières de Louvain, de Diest, de Hougaerde jouissent d'une réputation étendue. Cependant le nombre des brasseries s'est accru dans les campagnes, et cette circonstance tend à restreindre la production de la ville. — Le travail de la dentelle occupe un grand nombre d'ouvrières. Les tanneries et les corroyeries y sont assez prospères.

Principales curiosités de Louvain. — Au premier rang des édifices de Louvain qui méritent l'attention, il faut citer l'*église de Saint-Pierre* et l'*hôtel de ville* qui est une des merveilles de la Belgique. Après ces deux monuments, les choses les plus remarquables sont : les églises de *Sainte-Gertrude*, de *Saint-Jacques*, des *Dominicains*, du *Béguinage*, de *Saint-Quentin*, de *Saint-Michel;* l'*hôpital civil;* la *Table ronde* (cercle et salle de concert) ; le panorama depuis la porte de Malines jusqu'à celle de Bruxelles.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Église collégiale de Saint-Pierre. — Une première église, construite au XIe siècle, fut détruite par l'incendie en 1130, et de nouveau par un incendie en 1373. « L'église actuelle, dit M. Schayes, doit dater tout entière du XVe siècle. On travaillait au chœur en 1433, et les nefs sont d'une date encore postérieure. Du reste, elle est bâtie d'un seul jet, et peu d'églises, en Belgique, présentent un ensemble aussi pur et aussi harmonieux que l'église de Saint-Pierre, comparable sous ce rapport avec la splendide église de Sainte-Waudru à Mons. Ces deux églises ont même une telle ressemblance entre elles qu'on les croirait bâties toutes deux sur les plans du même architecte. » L'extérieur ne répond pas à la beauté de l'intérieur. Les nombreux arcs-boutants qui soutiennent la grande nef et le

Digitized by Google

chœur sont lourds et massifs. L'église était d'abord isolée. Au commencement du XVIIIe siècle, l'avidité des conseils de fabrique fit envahir successivement le cimetière qui bordait l'église; et des maisons et des boutiques vinrent s'implanter entre les contre-forts. La façade (selon le modèle de pierre conservé à l'hôtel de ville de Louvain) devait avoir trois tours surmontées de flèches en pierre à jour. Celle du centre devait être plus élevée que la flèche de Strasbourg. (Le nom de l'architecte de cette construction colossale est resté inconnu). Ce projet ne fut pas réalisé; on éleva seulement une haute flèche en bois qui fut renversée par un ouragan, en 1604. — L'intérieur de l'église a trois nefs; sa longueur est de 300 pieds et sa largeur de 75. Les colonnes intérieures des piliers de la nef centrale montent sans interruption jusqu'à la voûte à nervures croisées et qui est très-élevée. Au-dessus des grands arcs ogivaux règne un triforium découpé en quatre feuilles et à arcades trilobées, et, au-dessus de celui-ci, de grandes fenêtres ogivales éclairent la nef; mais elles sont dépourvues de verres de couleur; d'ailleurs le badigeon nuit au caractère sévère de l'architecture. — Un *jubé*, chef-d'œuvre d'architecture et d'ornementation en style gothique flamboyant, sépare la nef du chœur. Les sculptures en sont fouillées avec une grande recherche; il est d'un blanc mat; quelques saillies de cette espèce de travail en joaillerie sont dorées. Au-dessus du jubé s'élève un immense crucifix. Vis-à-vis est un lustre en fer que l'on a attribué à Quentin Massys. La principale merveille d'architecture ogivale, dans l'église, est le *tabernacle*, dont la flèche, haute de 35 pieds, sculptée avec la légèreté d'une dentelle, se dresse à côté du maître autel. Une foule d'ouvrages répètent que dans ce bijou curieux l'artiste a réuni, sous des proportions exiguës, la tour d'Anvers et la flèche de l'hôtel de ville; assertion que les dates, à notre avis, rendent inadmissible, si le tabernacle est, comme on le dit, de 1435. C'est sans doute ce curieux travail de sculpture qui a donné l'idée de celui qui surmonte l'abat-voix de la chaire de la cathédrale de Liége. — L'église Saint-Pierre possède des peintures remarquables de l'ancienne école flamande. Chapelle à droite du chœur : la Cène [a été attribuée à Van Eyck; elle est signée *Memling*. Cependant une étude attentive l'a restituée à *Stuerbourt* (1410-1480). Ce sujet est le centre d'un triptyque, dont les deux ailes sont à Berlin et à Munich. La salle, dont la perspective est trop montante, représente un intérieur flamand du XVe siècle. La tête du Christ semble être inspirée de Memling. Cette peinture intéressante a été restaurée.] — Dans une chapelle voisine est un triptyque représentant le martyre de saint Érasme, (sur les panneaux, saint Jérôme et saint Benoît.) Dans le fond des compositions, on aperçoit les Alpes. [Cette scène odieuse, où les bourreaux dévident les intestins du saint, attribuée à *Memling*, est également restituée à *Stuerbourt*. Les critiques trouvent dans ce tableau une preuve des points de contact entre l'école de Louvain et l'école de Cologne.] — Dans une chapelle à dr. du chœur est un vaste triptyque de *Quentin Massys*, ornement principal de l'é-

Digitized by Google

glise, et qui a été à Paris. Le centre représente une Sainte-Famille; un des volets, Joachim en prière; l'autre volet, la mort de sainte Anne; deux autres peintures extérieures complètent cette œuvre capitale, qui est menacée de restauration, si les renseignements qu'on nous a donnés, quand nous visitions récemment l'église de Saint-Pierre, sont exacts. — Un triptyque, représentant une Descente de croix, et, sur les ailes, les portraits des donateurs, porte le nom de *Rogier Vander Weyden;* mais ce n'est qu'une des nombreuses copies (de grandeur un peu réduite) de l'original qui est à Madrid; et on considère cette copie comme faite par un peintre flamand de la décadence. — La *chaire*, sculptée en bois, a la forme d'un rocher, d'où s'élèvent, à une hauteur d'environ 10 mèt., deux palmiers. D'un côté, saint Pierre, de grandeur naturelle, est représenté au moment où il renie le Sauveur; de l'autre, est saint Paul, renversé de cheval en poursuivant les chrétiens vers Damas. Cette chaire, ouvrage du sculpteur Berger, fut faite pour l'église de Ninove, en 1742, et placée dans l'église de saint Pierre, en 1807. Les orgues ont été construites en 1634 par Golphus, artiste célèbre.

On travaille depuis quelque temps à la restauration de ce bel édifice. Mais il est surtout désirable qu'on puisse le dégager des bâtisses de toutes sortes qui l'encastrent et lui restituer son ancien isolement.

Église Sainte-Gertrude.—Elle fut, dans le principe, fondée par Henri I[er], duc de Brabant, l'an 1200. L'église ci-devant abbatiale est d'une architecture originale; informe et disparate dans ses diverses parties. La tour, de forme carrée, fut achevée en 1455. Sa plate-forme est cantonnée de clochetons octogones et couronnée d'une flèche pyramidale en pierre, percée à jour, et vantée comme un ouvrage remarquable. Nous la trouvons cependant trop courte et entièrement dépourvue de ce caractère d'élancement et d'élégance des flèches analogues, qui, au lieu d'être, comme celle-ci, en retraite sur les lignes verticales de la tour, en sont, au contraire, le prolongement et le point de convergence. La balustrade de la plate-forme est moderne. Le principal objet de curiosité de cette église, ce sont les stalles en bois de chêne du chœur; elles représentent la Passion en 28 compositions, à encadrements gothiques fouillés avec une délicatesse extrême. Les différentes scènes offrent des figurines isolées, traitées avec naturel, mais manquant de style. Parmi ces compositions, on voit le diable en habit de moine tentant Jésus-Christ. On ignore quel est l'obscur tailleur de bois à qui est dû ce patient travail. — Parmi les peintures, nous citerons : un triptyque, attribué à *Crayer* (nous croyons que c'est la répétition d'un de ses tableaux de Bruxelles); et, à g. dans la nef, un portrait en pied de sainte Gertrude, peinture des plus médiocres, mais curieuse en ce qu'elle justifie le titre de patronne des souris et des rats, sous laquelle le sacristain nous dépeignait naïvement cette religieuse du XIII[e] siècle; l'artiste y a représenté un rat montant après sa crosse d'abbesse. Les paysans ont foi à cette légende et prient dévotement la sainte de les délivrer de ces animaux malfaisants.

Digitized by Google

Église Saint-Jacques. — Située, près de la rue de Bruxelles, sur une place appelée *Bies-Pleyn* (plaine aux joncs), fut bâtie en 1200, et brûlée par le feu du ciel en 1350. On la reconstruisit aussitôt. Il ne reste de l'ancien bâtiment qu'une partie du clocher. On remarquera la Conversion de saint Hubert, de *Crayer;* le paysage et les animaux sont de deux autres peintres. Ce tableau, enlevé par les Français, fut restitué en 1816.

Église Notre-Dame-des-Dominicains. — Commencée en 1231. C'est un bon spécimen d'architecture ogivale primaire, sauf le rond-point du chœur (xv^e siècle) et quelques replâtrages du siècle dernier. Elle est à trois nefs : la nef du milieu a une voûte très-élevée; les chapiteaux octogones des colonnes ont été changés en chapiteaux doriques au XVIII^e siècle. Le couvent a été détruit en 1797, et l'église conventuelle érigée en paroisse en 1803.

Église de Saint-Michel. — Un des beaux édifices élevés par les Jésuites, au XVII^e siècle; elle fut inaugurée en 1666. M. Schayes attribue le plan de l'église à un religieux du collége des Jésuites de Louvain, le P. Guil. Hesius, amateur d'architecture. Sous le rapport du plan et de l'ensemble, il la considère comme la plus belle des églises des Jésuites en Belgique. Elle est située au point culminant de la ville, sur la rue de Namur, à quelque distance de la Grande-Place. Les sculptures de la table de communion et des confessionnaux sont d'un travail remarquable.

Église de Saint-Quentin — (xv^e siècle). Située sur une petite éminence, à l'extrémité de la rue de Namur, à peu de distance de la porte de ce nom. On y voit quelques tableaux, et entre autres, la Vierge, l'enfant Jésus et plusieurs saints, par *Gaspard de Crayer.* — Toutefois, l'intérêt de ces peintures est très-faible; et, si l'on visite à pied Louvain, nous engageons les voyageurs à s'épargner cette longue course à l'extrémité de la ville.

Église du Grand-Béguinage — (située un peu en arrière de l'église de Saint-Quentin). Commencée en 1305. On signale la ténuité des douze colonnes cylindriques qui la divisent en trois nefs. La voûte en anse de panier n'a été construite qu'au XVII^e siècle.

MONUMENTS CIVILS.

Hôtel de ville. — Cet édifice est, par l'harmonieuse élégance de ses proportions, la pureté de ses profils et la richesse de son ornementation, la merveille de Louvain et une des curiosités architecturales de la Belgique. « Lorsque, de nos jours, on jette les yeux sur ce monument qui n'a peut-être d'égal pour la richesse de l'ornementation que l'Alhambra de Grenade, on s'étonne de la magnificence et de l'instinct de l'art qui distinguaient ces assemblées de marchands du xv^e siècle. A cette époque, le doute, qui devait entrer plus tard dans l'Église par Luther, avait déjà atteint les esprits, et les belles cathédrales restaient inachevées; mais, en même temps que la foi religieuse défaillait, le sentiment de la force populaire descendait chaque jour plus avant dans les masses. Et ici ces hommes des communes.... ces drapiers, ces forgerons, ces brasseurs, se mirent à l'œuvre, et dix-sept ans

Digitized by Google

suffirent pour doter la Belgique de la perle de l'art gothique, d'un bijou architectural, qui semble plutôt fait pour être conservé dans une boîte de velours que pour être exposé aux injures du temps, aux brumes et à la pluie de l'Occident. » — L'hôtel de ville de Louvain fut construit près d'un demi-siècle après celui de Bruxelles. La première pierre fut posée le 29 mars 1448 ; l'extérieur fut achevé en 1459, et l'intérieur quatre ans plus tard. Le nom de l'architecte a été ignoré jusqu'à nos jours ; il s'appelait *Mathieu de Layens*. Son plan fut soumis à l'examen de Gilles Pauwels, architecte de Philippe le Bon. Cet édifice est un quadrilatère, isolé sur trois de ses faces ; sa façade, un peu plus large que haute, a 100 pieds, et présente trois étages de fenêtres ogivales, au nombre de dix au second et au troisième étage. Les entre-deux des fenêtres sont ornés de niches géminées, surmontées de dais sculptés à jour, et qui se rempliront successivement de statues. Les bases en culs-de-lampe de ces niches sont sculptées en bas-reliefs retraçant des scènes bibliques avec la naïveté et toute la licence grotesque du moyen âge. Une balustrade découpée, surmontée de pinacles, borde le toit, qui est très-élevé et porte trois rangées de lucarnes. Aux quatre angles de l'édifice sont des tours octogones, garnies, à différentes hauteurs, de balcons en forme de corbeilles ; ces minarets, terminés en flèches pyramidales, sont des modèles d'élégance et de légèreté. Aux deux extrémités du toit, deux autres de ces minarets, n'ayant pas de tours pour supports, dominent les quatre autres flèches et complètent cet ensemble aérien. — [Quelque étonnement et quelque plaisir que cause la vue de cet édifice, qui est le *nec plus ultrà* du style ogival fleuri, nous ne pouvons pas ne point faire remarquer qu'il manque d'une qualité indispensable dans toute œuvre d'art, savoir la hiérarchie, l'opposition entre les parties dominantes et les parties subordonnées. A cause des divisions égales des étages et de la répétition des motifs d'ornementation, il n'y a point de repos pour l'œil au milieu de cette efflorescence de la pierre, de ces stalactites de sculptures ; c'est une ruche, un décor, une dentelle autant qu'un monument. Mais la petitesse relative de l'édifice en fait un véritable joyau ; un pareil système d'architecture ne saurait sans monotonie se répéter sur une façade d'une grande étendue]. — On a restauré, dans ces dernières années, l'extérieur de l'hôtel de ville ; l'intérieur n'offre qu'un intérêt secondaire. Cependant on peut y voir quelques tableaux (s'adresser à une entrée latérale, rue de Namur) ; nous citerons : — Salle du Conseil : Adoration des bergers, par *Cossiers ;* — Salle de réception du roi : peintures sans importance ; — Cabinet du roi : Résurrection du Christ, par *Otto Venius ;* — En face, deux jeunes princes guidés par l'ange gardien, par *G. de Crayer ;* plafond, par *Leclerc* (peintre français), etc. A l'étage supérieur, dans le cabinet du bourgmestre sont deux beaux portraits par *Miereveldt*, d'un ancien bourgmestre de Louvain et de sa femme. On a aussi réuni dans une salle quelques tableaux de peu de valeur pour en former le premier fond d'un musée.

Université. — Nous avons parlé

Digitized by Google

ci-dessus p. 147 de l'ancienne et célèbre université de Louvain ; et dit qu'elle fut supprimée en 1797. En 1817 le roi des Pays-Bas établit trois universités en Belgique : à Louvain, à Liége et à Gand. En 1835, l'université de l'État fut supprimée à Louvain et bientôt l'épiscopat belge y établit l'université catholique. Les locaux de l'université sont : les Halles et plusieurs colléges.

Les *Halles*, — siége de l'Université (rue de Namur à peu de distance de l'hôtel de ville). — La première pierre de cet édifice destiné aux drapiers, fut posée en l'année 1317. L'intérieur formait une salle unique, et il n'y avait qu'un rez-de-chaussée. Mais les troubles civils ayant amené la ruine de la draperie de Louvain (p. 147), Jean IV qui avait fondé l'université de Louvain, lui concéda le bâtiment de la Halle ; l'université y fit ajouter en 1680, un second étage en style moderne. — La *bibliothèque* est installée dans un corps de logis joint aux halles, construit en 1723. Elle contient environ 70 000 vol. ; la grande salle est bien éclairée et garnie de belles boiseries. La bibliothèque est ouverte tous les j. (les samedis et dimanches exceptés) de 2 à 4 en hiver et jusqu'à 5 heures en été. — Le *jardin botanique* est à l'extrémité de la ville, à quelque distance au S. de l'église St.-Jacques d'un côté et de la porte de Tervueren, de l'autre.

Hôpital civil. — Cet édifice situé au milieu de la rue de Bruxelles, entre deux bras de la Dyle, a été construit en 1839. Outre cet hôpital, Louvain compte d'autres hospices secondaires ou spéciaux.

Galerie de tableaux de M. Vanden Schrieck (rue de Paris, *Parys-Straet*, 86). — Cette galerie, une des rares collections privées conservées en Belgique, a acquis une célébrité européenne ; et elle était pour les étrangers un des attraits de la ville de Louvain. Elle était formée d'un excellent choix de tableaux flamands et hollandais, dans lequel on aurait à citer un tripyque attribué à *Van Eyck*, deux portraits de *Memling*, rappelant ceux de l'hôpital Saint-Jean de Bruges, six *Ruysdaël*, dix *Teniers*, six *Berghem*, un *Jordaëns*, des *Cuyp*, des *Metzu*, des *Pieterneefs*, une fine composition de *Vanden Eeckhout*, représentant Jésus au milieu de rabbins, des *Van Ostade*, des *J. Steen*, etc. Cette galerie était destinée à être vendue cette année 1859, et cette perte artistique ira s'ajouter à celles que la Belgique a subies depuis plusieurs années.

La *table ronde*. — Ce bâtiment moderne (1829-1840) formant le côté E. de la grande place, est occupé par la Société de l'Académie de musique. Il a retenu ce nom d'un ancien bâtiment construit en 1480 et démoli en 1817, qui servait de lieu de rassemblement aux *gilden* (serments) et dont la porte d'entrée était surmontée d'un bas-relief représentant le roi Arthur et ses chevaliers assis à une table ronde.

Le *château de César* (*V.* p. 147). — Ce château fort ou *burgt* aurait été construit vers la fin du IX^e s. par l'empereur d'Allemagne Arnould ; et de là lui serait venu le nom de *Castrum Cesaris*. Il servit longtemps de résidence aux comtes de Louvain. Joseph II, en 1783, en ordonna la démolition et en fit vendre les matériaux. Il ne subsiste plus aujourd'hui que des restes de fortifications et le grand puits. On a du haut de la colline, où était situé le château, une belle vue sur la ville et sur les environs.

Environs de Louvain. — Ils sont assez renommés, ce sont : *Héverlé*

Digitized by Google

(2 kil. de Louvain; près de 1000 hab.). Château et parc du duc d'Arenberg. La forêt d'Héverlé; les *étangs de Steenberg*, connus aussi sous le nom des *Eaux douces ;* — l'ancienne abbaye de *Vlierbeeck ;* — *Linden* (5 kil. de Louvain) ; — sur la chaussée de Louvain à Aerschot : le *parc les Dames*; *Wessemael* (9 kil. de Louvain) ; — entre Louvain et Malines : le parc de *Wespelaer* (10 kil. de Louvain. V· p. 117).

Communications de Louvain : avec MALINES (*V.* R. 12.) ; — avec BRUXELLES (*V.* R. 12) ; — avec ANVERS (*V.* R. 12 et 13) ; — avec TIRLEMONT et LIÉGE (*V.* R. 22) ; — avec HASSELT et *Maestricht* (*V.* R. 25) ; — avec WAVRE et OTTIGNIES (*V.* R. 68), et d'Ottignies, embranchements de chem. de fer pour Mons, Charleroi, Namur.

ROUTE 28.

DE LOUVAIN A DIEST.

28 kil. — En voiture, durée du trajet, 3 h. 45 (*V.* ci-dessus : Correspondances, p. 146).

5 kil. On laisse à g. le v. de *Linden*, et plus loin :

12 kil. celui de *Winghe St.-Georges*, 222 hab. — A ce point de la route aboutit une chaussée venant de Tirlemont.

21 kil. Sur la rive g. de la route est le v. de *Becquevoort*. — Un peu plus loin une seconde chaussée venant de Tirlemont aboutit à la route.

24 kil. *Caggevine*, — 700 hab.; à dr. de la route.

28 kil. **Diest**, — 7691 hab. V. forte sur le Demer, affluent de la Dyle. Cette petite ville d'un abord pittoresque, passa en 1457 dans les maisons de Nassau. La population n'est pas en rapport avec l'étendue de la ville. L'*église de la Vierge* a une nef centrale qui date de la moitié du XIII[e] s. Les bas côtés et le portail doivent être du XV[e] s. La voûte de la nef est récente. Dans l'église de *Saint-Sulpice* (XV[e] s.) repose Philippe Guillaume de Nassau, fils de Guillaume le Taciturne, mort en 1618. — La *Halle*, aujourd'hui boucherie, édifice formant un carré long, isolé, sur trois faces, date de l'an 1346.

Industrie : Fabriques d'étoffes de laine, bonneterie. Au XIV[e] s. les draps de Diest rivalisaient avec ceux de Louvain. La principale industrie est, aujourd'hui, avec la fabrication de genièvre, celle d'une bière recherchée et connue dans le commerce sous le nom de bière de Diest (V. p. 148).

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Diest:

* *Anvers.* — (Hôtel du Coq). Départ à 5 h. mat.; trajet en 6 h. 30 min. Prix, 3 fr. 60 c.
* *Hasselt.* — (Id.). Départ à 4 h. 20 s.; trajet en 2 h. 20 min. Prix, 2 fr. 50 c. *Malle-poste.*

Idem. — (A la Commanderie). Départ à 6 h. s.; trajet en 2 h. 30. Prix, 2 fr. 50 c.

* *Lierre.* — (Hôtel du Coq). Départ à 5 h. mat.; trajet en 5 h. Prix, 3 fr.
* *Louvain.* — (Hôtel de la Couronne de France). Départ à 5 h. 45 mat.; trajet en 3 h. 30. Prix, 2 fr. 50 c.

Idem. — (Hôtel du Coq). Départ à 11 h. mat.; trajet en 4 h. Prix, 2 fr. 50 c. Correspondance de Beverloo pour Diest à 8 h. du matin.

Idem. — (Marché au Beurre). Départ à 2 h. s.; trajet en 3 h. 45 min. Prix, 2 fr. 50 c.

* *Tirlemont.* — (Hôtel de la Couronne de France). Départ à 3 h. s.; trajet en 3 h. Prix, 2 fr. 25 c. Mercredis et samedis.

Digitized by Google

ROUTE 29.

DE LOUVAIN A AERSCHOT.

16 kil., 1 h. — En voiture, 1 h. 1/2 (*V.* ci-dessus : Correspondances, p. 146).

La chaussée part de Louvain entre le canal qu'elle côtoie pendant quelque temps et le chemin de fer. Bientôt s'infléchissant à dr. elle traverse la voie ferrée et se dirige au N. E. vers Aerschot, en laissant à droite :

9 kil. Le village de *Wesemael.* Les coteaux des environs produisaient jadis un vin qui était servi sur la table des ducs de Brabant.

16 kil. — **Aerschot,** commune de 4167 hab. ; petite ville située sur le Demer, au pied de cette chaîne de collines qui commence au-dessus de Diest et s'étend autour de Louvain. « Comme c'est précisément à ces collines que commencent les basses plaines de la Campine, à quelque point qu'on les monte on découvre des points de vue d'une étendue presque sans bornes. »

Cette ville fut entourée de murailles au XIIIe s. Charles-Quint l'érigea en marquisat en faveur de Guillaume de Croy, et plus tard en duché. Elle passa ensuite à la famille d'Arenberg. L'église paroissiale fut bâtie vers 1331 par un architecte nommé Jean Pickart. C'est un bel édifice de style ogival secondaire. « Les nervures de la voûte dessinent, au point d'intersection du chœur et des transsepts, une rose d'un travail très-hardi. La tour ne paraît pas antérieure au XVe s. Renversée par un ouragan, elle a été remplacée en 1575 par la flèche actuelle. » On remarquera un beau jubé en style ogival tertiaire, sculpté avec une excessive délicatesse. Ce chef-d'œuvre a été défiguré par le mauvais goût des marguillers d'Aerschot qui, à une certaine époque, l'ont fait peindre à la détrempe, de plusieurs teintes. De belles stalles sculptées du XVIe s. ont été également mutilées par le conseil de la fabrique qui, pour se procurer de l'argent, en a fait vendre une portion, ainsi que des verrières des transsepts, accomplissant ainsi en 1833 des spoliations honteuses sur des monuments d'art qu'avaient respectés les tourmentes révolutionnaires.

Tour d'Aurélien. (On croit que ce nom est simplement un souvenir des princes de la famille d'Orléans à qui Aerschot appartenait en fief au XVe s.) Cette ruine est située sur une éminence du haut de laquelle on a une vue très-étendue : on distingue les tours de Montaigu, d'Averbode, de Gheel, de Turnhout, d'Hoogstraete, de Lierre, d'Anvers et de Malines.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Aerschot :

* *Anvers.* — (Hôtel de l'Ange), Départ à 7 h. mat. ; trajet en 4 h. 30 min. Prix, 2 fr. 50 c.

* *Lierre.* — (Id.). Départ à 6 h. 30 mat. ; trajet en 3 h. Prix, 2 fr.

* *Louvain.* — (Chez M. Vandenberg). Départ à 5 h. mat. ; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 1 fr. 25 c. Lundis et vendredis.

Idem. — (Chez M. Wuyts). Départ à 7 h. mat. ; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 1 fr. 25 c.

Idem. — (Chez M. Dewit, aubergiste). Départ à 1 h. s. ; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 1 fr. 50 c.

Idem. — (Hôtel de l'Ancre). Départ à 3 h. 45 s. ; trajet en 2 h. Prix, 1 fr. 50 c.

Digitized by Google

Sur la chaussée entre Aerschot et Diest, on trouve :

Montaigu — (6 kil. de Diest; 10 kil. d'Aerschot; 27 kil. de Louvain), petite ville de 2400 hab., située sur une colline. A la place de cette ville, il n'y avait, au XII[e] siècle, qu'une colline couverte de bruyères et couronnée d'un vieux chêne, au tronc duquel était attachée une image de la Vierge. Les miracles que la tradition en racontait attirèrent une foule de pèlerins. Cette image disparut pendant les guerres religieuses du XVI[e] siècle; une nouvelle image fut substituée, et un archevêque de Malines consacra une petite chapelle à la place du vieux chêne, en 1604. Enfin les archiducs Albert et Isabelle, par suite d'un vœu fait pour la délivrance de Bois-le-Duc, assiégé par les Hollandais, firent construire une belle église (1609-1627). Un bourg populeux se forma autour de l'église. La ville a la forme d'un heptagone régulier.

Abbaye d'Averbode — (environ 7 kil. au N. de Montaigu et à 8 kil. de Diest). Si l'on s'y rend depuis Montaigu, on se dirige vers *Sichem*, 1057 hab.; ancienne petite ville, aujourd'hui un pauvre village. L'abbaye d'Averbode est située près de la frontière d'Anvers. Cinq moines prémontrés (ordre de saint Norbert) vinrent en 1130 s'établir dans ce désert de la Campine. Les beaux arbres et la forte végétation qui l'entourent contrastent avec les maigres sapinières que l'on traverse avant d'y arriver. Cette abbaye, qui a échappé au marteau des démolisseurs, est telle, à peu près, qu'elle était avant sa suppression; des religieux prémontrés en ont repris possession. L'église fut bâtie, sur des plans de Faid'herbe, de 1664 à 1670. L'architecture en est très-incorrecte, mais elle offre une grande richesse de décoration. On conserve dans la sacristie de riches ornements sacerdotaux, dont quelques-uns remontent au XIV[e] siècle. La bibliothèque contient 20 000 volumes. — Les visiteurs sont accueillis avec hospitalité.

ROUTE 30.

ANVERS.

Anvers (flam. Antwerpen), *altitude*: 4 mèt. 6. — 100 982 hab.[1]. — 13 689 maisons.

HÔTELS, de 1[er] ordre: — *Saint Antoine*, place Verte, sur la rue du Marché-aux-Souliers, 706; — *du Grand-Laboureur*, place de Meir, 1302; — *du Parc*, place Verte, 472. — De 2[e] ordre: — *Rubens*, place Verte, (il allait être démoli, fin 1859); — *du Commerce* rue de la Bourse, 193; — *des Pays-Bas*, rue des Menuisiers, 678; — *du Rhin*, quai Van Dyck, 53, tenu dans le genre allemand; — *aux Armes de Turnhout*, rue Kipdorp, 1684, près de la station; — *au Bien-être de la Patrie*, rue des Claires, 165, près la Bourse; — *le Courrier*, rempart du Lombard, 873, près et au sud de la place verte (bien tenu et bon marché); — *de Hollande*, rue de l'Étuve, 321.

RESTAURATEURS: — Bertrand, place de Meir, 1081; — Allard, place de Meir, 1061; — Restaurant suisse, rue du Berceau, près de la place de Meir.

CAFÉS: — Français, place Verte, 475; — Suisse place Verte, 476; — de l'Empereur, place de Meir, 1107.

BAINS: — Hôtel du Grand-Laboureur, place de Meir; — du Parc, place Verte; — Vanderveken, rue de la Cuillère, 2022.

1. Le mouvement ascendant de la population s'accroît depuis quelque temps de 3000 âmes par an. (L'*Indépendance belge*, 23 juillet 1859.)

Digitized by Google

ANVE[RS]

Dressé par A.H.Dufour.

Mètres 100 200 300 400

ERS

L. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.

Gravé par Erhard et Imp. Hédin.

1000

CHANGEURS : — Godderis, place de Meir, 1082 ; — Damatta, rue du Marché-aux-Souliers, 572 ; — Suys, Marché-aux-Souliers, 569 ; — Michel Kryn, Marché-aux-Souliers, 566 ; — Eckstein, plaine Falcon, 181 ; — Keusters, rue Porte-aux-Vaches, 1178.

POSTE AUX LETTRES : — Place Verte.

LIBRAIRES : — Manceaux, canal au Fromage, 689 ; — Kornicker, rue des Tanneurs, 1054 ; — Froment, Marché-aux-Souliers, 665. — Van Mol—Van Loy, courte rue neuve, 815.

MARCHAND DE GRAVURES ET DE CARTES : — Tessario, Marché-aux-Souliers, 603.

CONSULATS : — France, place de Meir, 1142 ; Pays-Bas, rue Neuve, 1449 ; Angleterre, marché Saint-Jacques, 1614 ; Autriche, Grand'Place, 663 ; Prusse, rue Rubens, 1446 ; Russie, rue Arman, 1240.

VOITURES DE PLACE : — Les stations ordinaires des *diligentes* sont place Verte ; place de Meir ; la Grande-Place ; plaine Van Schoonebeke (près des bassins) ; plaine Sainte-Walburge ; les abords des chemins de fer.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Anvers :

N. B. — Les localités où se trouvent les stations du chemin de fer sont indiquées par un astérique.

* *Aerschot*. — (Hôtel du Miroir, Marché-au-Blé). Départ à 3 h. s. ; trajet en 4 h. 30 min. Prix, 2 fr. 50 c.

Bath. — (Quai Van Dyck). Voir les affiches des salles d'attente ; trajet en . h. Prix, 2 fr. 50. *Bateau à vapeur*.

Berg-op-Zoom. — (quai Van Dyck Id.). ; trajet en 2 h. Prix, 2 fr. 35 c. (Id.).

Boom. — (A la Licorne, Marché-aux-Chevaux). Depart à 7 h. 30 mat. ; trajet en 2 h. Prix, 1 fr. 25 c.

Idem. — (Id.). Départ à 5 h. s. ; trajet en 1 h. 45 min. Prix, 1 fr.

Diest. — (Hôtel du Miroir). Départ à 3 h. s. ; trajet en 6 h. 30 min. Prix, fr. 60 c.

Dordrecht. — (Quai Van Dyck). Voir les affiches des salles d'attente ; trajet en 5 h. 30. Prix, 4 fr. *Bateau à vapeur*.

Hemixem. — (A la Licorne). Départ à 7 h. 30 mat. ; trajet en 1 h. 15 min. Prix, 75 c.

Idem. — (Hôtel de la Cour de Flandre, champ des Flamands, 323). Départ a 4 h. 30 s. ; trajet en 1 h. 15 min. Prix, 60 c.

Heyst-op-denberg. — (Hôtel du Miroir). Départ à 3 h. s. ; trajet en 3 h. 30 min. Prix, 2 fr.

Hull. — (Quai Napoléon). Départ à 11 h. mat. ; trajet en 30 h. Prix, 18 fr. 75 c. *Bateau à vapeur*, les mercredis.

Idem. — (Id.). Départ le soir ; trajet en 30 h. Prix, 18 fr. 75 c. les samedis.

* *Lierre*. — (Hôtel du Miroir). Départ à 3 h. et à 5 h. s. ; trajet en 2 h. Prix, 75 c.

Londres. — (Quai Van Dyck). Départ à 1 h. s. ; trajet en 16 h. Prix, 25 fr. ou 33 fr. 75 c. *Bateau à vapeur*, les mercredis.

Idem. — (Id.). Départ à 1 h. ; trajet en 18 h. Prix, 25 fr. (Id.) vendredis et dimanches.

Niel. — (Hôtel de la Cour de Flandre). Départ à 4 h. 30 min s. ; trajet en 2 h. Prix, 80 c.

* *Rotterdam*. — (Quai Van Dyck). Voir les affiches des salles d'attente ; trajet en 6 h. 30 min. Prix, 5 fr. 30 c. et 8 fr. 20 c. *Bateau à vapeur*.

Schelle. — (A la Licorne). Départ à 7 h. 30 mat. ; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 75 c.

Idem. — (Hôtel de la Cour de Flandre). Départ à 4h. 30 s. ; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 75 c.

Tamise. — (A l'estaminet l'Escaut), Départ à 10 h. mat. et à 6 h. s. ; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 75 c. *Bateau à vapeur*, mai, juin, juillet, août.

Idem. — (Id.). Départ à 10 h. mat. et à 5 h. s. ; trajet en 1 h. 30 min. Prix. 75 c. *Bateau à vapeur*, septembre et octobre.

* *Turnhout*. — (Marché-aux-Œufs). Départ à 4 h. s. ; trajet en 4 h. 30 min. Prix, 3 fr.

Westerloo. — (Hôtel du Miroir). Départ à 3 h. s. ; trajet en 5 h. 30. Prix, 3 fr. 10 c. *Bateau à vapeur*.

Zype. — (Quai Van Dyck). Voir les

Digitized by Google

affiches des salles d'attente; trajet en 3 h. 30 min. Prix, 3 fr. 80 c. *Bateau à vapeur.*

BATEAUX A VAPEUR : — d'Anvers à Hambourg, les 10, 20 et 30 du mois; prix : 1re cl. 31 fr. 75 c.; 2e cl. 21 fr. 15 c.; — Entre Anvers, Dunkerque et Bordeaux, départ tous les 20 jours : pour fret et passage, s'adresser à Anvers aux agents Hautermann et van Landegem. — Entre Anvers, le Portugal, l'Espagne, Gibraltar et Marseille, départ tous les 20 jours. S'adresser aux mêmes agents.

PRINCIPALES CURIOSITÉS D'ANVERS. — La cathédrale (*V.* p. 166). — Églises : Saint-Jacques (*V.* p. 173); Saint-Augustin (*V.* p. 178); le musée (*V.* p. 180); les bassins (*V.* p. 161); le jardin zoologique. (*V.* p. 195).

HISTOIRE D'ANVERS.

L'origine d'Anvers est cachée dans les ténèbres du passé. Son nom dans les anciens monuments historiques prend diverses formes. Andoverp, Anturpia, Antwerpha, Andoverpun, Antwerp.... Plusieurs étymologies ont été proposées, mais elles ne sont pas satisfaisantes. La légende rapporte l'histoire d'un géant qui se tenait sur les bords de l'Escaut, rançonnait les voyageurs, coupait la main à ceux qui refusaient de lui payer tribut, et la jetait dans le fleuve (*hand verpen*, jeter la main). Cette fable s'appuie sur les armoiries de la ville : un château surmonté de deux mains, et sur la statue du géant, qu'on promène, de temps immémorial, dans des processions solennelles. On a des preuves certaines de l'existence d'Anvers à partir du VIIe siècle. En 641, saint Amand vint y prêcher le christianisme et bâtit l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. En 646, saint Eloi vient également travailler à la conversion des habitants. Au XIIe siècle, il fallut encore reprendre à Anvers cette œuvre de conversion. Cette fois, c'était contre la plus monstrueuse hérésie : saint Norbert et deux de ses disciples vinrent à Anvers en 1124, et parvinrent à ramener les populations égarées. Cette hérésie abrutissante avait été répandue vers la fin du XIe siècle par un simple laïque nommé Tanchelin, doué d'une certaine éloquence. Il prêchait publiquement dans les villes et dans les campagnes; il disait que les sacrements de l'église catholique étaient des inventions du diable; que les prêtres, les évêques et les papes n'étaient pas plus que les laïques, et qu'il ne fallait pas payer la dîme. Il acquit un si grand crédit sur l'esprit de la multitude, qu'il était obéi, respecté comme un souverain. Il paraissait en public escorté de trois mille hommes armés, qui le suivaient partout : il était vêtu superbement, et marchait avec la pompe et l'équipage d'un roi. Quand il allait prêcher, on portait son étendard devant lui, et ses gardes avaient l'épée nue à la main. Cet appareil frappait les yeux du peuple, qui l'écoutait comme s'il eût été un ange descendu du ciel. Pour subvenir aux énormes dépenses qu'exigeait un semblable train, il ne manquait ni de présence d'esprit ni d'adresse. Prêchant un jour devant une grande multitude, il fit placer à côté de lui un tableau de la sainte Vierge, et, posant sa main sur cette image : « *Vierge Marie*, dit-il, *je vous prends aujourd'hui pour mon épouse.* » Puis, se tournant vers l'auditoire : « *Voilà que j'ai épousé la sainte Vierge; c'est à vous présentement de fournir aux frais des fiançailles et des noces.* » Puis il ordonne qu'on apporte deux

Digitized by Google

troncs à côté de l'image, l'un à droite, l'autre à gauche. « *Que les hommes*, dit-il, *mettent dans l'un et les femmes dans l'autre ce qu'ils veulent donner : je saurai par là lequel des deux sexes a le plus d'amitié pour moi et ma nouvelle épouse.* » Aussitôt chacun s'empresse de porter son argent au tronc ; les femmes se dépouillent de leurs colliers, de leurs pendants d'oreilles, et c'est à qui des hommes et des femmes donnera davantage. A ces indécentes profanations, il joignait les mœurs les plus dépravées. Mais tel était l'état de fascination des populations, qu'il parvint à leur faire regarder ses impudicités publiques et son cynisme révoltant comme des œuvres religieuses. Cet hérésiarque fut tué par un prêtre catholique, qui lui cassa la tête. Mais les doctrines qu'il avait semées lui survécurent encore plusieurs années.

Dans un diplôme de 725, il est parlé d'une forteresse (castrum antverpis) ; il en reste encore des vestiges. Les pirates normands brûlent Anvers en 835 et le ravagent en 863, 876 et 882. Il fut soumis aux rois de France jusqu'en 980. Lothaire céda alors la Lorraine à l'empereur Othon II, roi de Germanie. Le district d'Anvers fut érigé en marquisat du Saint-Empire. Le duc Jean III annexa le marquisat d'Anvers au Brabant. Il embrassa la cause d'Édouard III, roi d'Angleterre, contre Philippe de Valois. Édouard débarqua à Anvers en 1338, et y séjourna plus d'un an à l'abbaye Saint-Michel. Ses armements ayant épuisé son trésor, il s'adressa à un marchand d'Anvers, qui lui prêta une somme qui équivaudrait à dix millions de francs. « Anvers passa, en 1369, à la maison de Bourgogne par le mariage de Marguerite, fille de Louis de Male, comte de Flandre, avec Philippe de France, dit *le Hardi*, premier duc de Bourgogne de la seconde race ; et en 1477, à la maison d'Autriche, avec toutes les provinces de la belgique, par celui de Marie (en la personne de qui s'éteignit la puissante maison de Bourgogne) avec l'archiduc Maximilien. En 1555, Charles-Quint, petit-fils de Maximilien, ayant abdiqué la souveraineté de ses États en faveur de son fils Philipppe II, roi d'Espagne, Anvers fut soumis à la domination espagnole. » Le règne de Charles-Quint est le temps de la splendeur d'Anvers. Des négociants acquirent d'immenses richesses. On rapporte que Charles-Quint accepta à dîner chez l'un d'eux, nommé Daens, et que celui-ci jeta au feu une obligation de deux millions de florins, souscrite par l'empereur, en disant : « Je suis plus que payé par l'honneur que m'a fait aujourd'hui Votre Majesté. »

L'heureuse situation de cette ville au bord de l'Escaut, la profondeur du fleuve, qui permet aux grands navires d'y arriver, l'abaissement de Bruges (*V.* l'histoire de cette ville), jusqu'alors renommée comme la Venise du Nord, et désertée par les marchands des villes anséatiques pour sa rivale de l'Escaut, avaient préparé le développement de la prospérité commerciale d'Anvers. En 1503, les Portugais y parurent pour la première fois, apportant avec eux les épices de l'Inde, dont le commerce avait appartenu jusque-là aux Brugeois. L'Escaut reçut bientôt des navires expédiés directement des îles Canaries et des Moluques.

Digitized by Google

Les Anversois étaient alors plutôt manufacturiers qu'armateurs, plutôt banquiers et commissionnaires que négociants. Les républiques d'Italie, qui faisaient le commerce de l'Inde par l'Egypte et la mer Rouge, avant que Vasco de Gama eût doublé le cap de Bonne-Espérance, transportaient les productions de l'Asie dans la ville d'Anvers; et les facteurs des villes anséatiques échangeaient ces marchandises contre celles que le Nord fournit en abondance. Les Flamands y joignaient des toiles, des tapisseries, des draps, du cuir., etc., de sorte qu'Anvers devenait l'entrepôt du Nord et du Midi, le comptoir de tous les États voisins. Après la découverte du cap de Bonne-Espérance, les Portugais, qui s'étaient emparés du commerce exclusif de l'Inde, en apportèrent également les produits dans la même ville, car ils y possédaient un bazar connu encore sous la dénomination de *Maison de Portugal*. Les noms de *quai des Anglais*, *Bourse anglaise*, donnés à l'un des quais de l'Escaut, à l'emplacement où cette nation faisait vraisemblablement ses échanges, témoignaient des rapports d'Anvers avec les royaumes unis. Les Anglais ne faisaient point alors d'expéditions lointaines; leur marine était médiocre, et sans doute Anvers leur servait de lieu d'échange entre les productions de l'Asie et celles de leur pays. « Un relevé du mouvement commercial d'Anvers vers le milieu du XVIe siècle porte à 2500 le nombre des navires que l'on voyait souvent réunis dans l'Escaut. L'Angleterre, l'Espagne et le Portugal étaient la destination la plus ordinaire de ces bâtiments. Les deux dernières contrées surtout, brusquement enrichies par la conquête des Indes et d'une partie de l'Amérique, mais dépourvues de manufactures et d'industrie, tiraient de la Flandre jusqu'aux meubles et aux ustensiles de ménage; Anvers recevait chaque semaine des provinces Wallonnes et du Nord de la France 2000 grandes voitures de roulage pesamment chargées; et il n'y avait, pour ainsi dire, aucun point de la Belgique qui ne ressentît les effets de cette activité et de cette circulation. (Moke : hist. de la Belgique.) — Un recensement de 1568 porte le nombre des habitants à 105 000 âmes.

Mais les guerres de religion allaient bientôt mettre un terme à ce développement de l'industrie et de la richesse d'Anvers. Avec les marchands étrangers, la réforme avait pénétré dans son enceinte, et elle y devint bientôt une cause de troubles, de mesures violentes, de réactions terribles. Anvers était devenu un point de réunion pour les luthériens, les calvinistes et les anabaptistes. Charles-Quint voulut sévir fortement contre les novateurs. L'inquisition fut introduite en 1550. Mais, à la faveur des agitations politiques du pays, les prédications protestantes se propagèrent de plus en plus. La fermentation devint générale, et des bandes, se désignant sous le nom de *Gueux des bois*, dévastèrent les églises et les couvents. Le 21 août 1566, ils saccagèrent la cathédrale d'Anvers. Le duc d'Albe fut chargé par Philippe II de dompter par la terreur ces provinces rebelles. Après les fureurs des iconoclastes, Anvers eut à subir celles de la soldatesque espagnole mutinée, qui, réunie aux rebelles, occupa la ville (4 novem-

Digitized by Google

bre 1576), et la mit à sac pendant trois jours. L'hôtel de ville et 500 maisons furent incendiés. 7000 personnes périrent dans ce désastre, appelé la *furie espagnole*. Quelques années après, le duc de Parme, Alexandre Farnèse, gouverneur des Pays-Bas pour l'Espagne, ayant soumis successivement la Flandre et le Brabant, vient bloquer Anvers, dernier boulevard des confédérés. Il ferma l'Escaut au moyen d'un pont établi de Calloo à Oordam. Un brûlot lancé par les Anversois l'endommagea et tua environ 800 hommes. Après un blocus d'une année, la ville dut capituler (16 août 1585). Aux agitations religieuses et politiques succéda une période de prostration. Les sources de la prospérité étaient taries. Les arts et le génie de Rubens allaient seuls jeter un dernier éclat. « Quand la paix de Munster fut conclue (1648) entre l'Espagne et les Provinces-Unies, la fermeture de l'Escaut, stipulée au profit de ces dernières, rendit irrévocable la ruine commencée, et Anvers s'endormit du même sommeil que Bruges. » Les villes de Rotterdam et d'Amsterdam élevèrent leur fortune commerciale sur la ruine d'Anvers, où les marchandises étaient transportées de Hollande par les canaux intérieurs.

Après la bataille de Romillies (1706), Anvers se rendit au duc de Marlborough. — Les Français le reprirent en 1746, et le rendirent en 1748. — En 1792, Anvers ouvrit de nouveau ses portes aux Français, qui l'évacuèrent l'année suivante. — En 1795, Anvers fut réuni à la France, et devint le chef-lieu du département des Deux-Nèthes. — L'Escaut fut rouvert par suite du traité de la Haye.

En 1804, Bonaparte visita Anvers, et résolut d'en faire un grand arsenal maritime. « Situé sur l'Escaut, vis-à-vis la Tamise, il était, dit M. Thiers, en communication immédiate avec la Hollande par la plus belle des navigations intérieures ; il pouvait recevoir sans difficulté, par le Rhin et la Meuse, les bois des Alpes, des Vosges, de la Forêt-Noire, de la Wettéravie, des Ardennes. Le premier consul fit occuper sur-le-champ les terrains nécessaires à la construction de vastes bassins, qui existent encore, et qui sont l'orgueil de la ville d'Anvers. Ces bassins, communiquant par une écluse de la plus grande dimension avec l'Escaut, devaient être capables de contenir toute une flotte de guerre, et rester toujours pourvus de 30 pieds d'eau, quelle que fût la hauteur du fleuve. » Le ministre de la marine, Décrés, avait insisté pour établir un port militaire à Flessingue plutôt qu'à Anvers; « si, par un événement possible, quoique peu probable, disait-il, la Belgique était un jour démembrée de la France, il serait à regretter que tant de dépenses eussent été faites pour la construction d'un port ennemi. » — « La Belgique, répondit Napoléon, ne peut désormais appartenir qu'à un ennemi des Anglais. »

En 1803, la ville d'Anvers n'avait pas un seul vaisseau qui lui appartînt, un seul capitaine en état de conduire un vaisseau à la mer, et déjà, en 1806, 627 bâtiments gréés en bricks, sloops, etc., faisaient le cabotage avec les différentes villes de l'intérieur.

Deux grands *bassins*, revêtus de pierre de taille, pouvant contenir, l'un 12, l'autre 40 vaisseaux de li-

gne, étaient déjà terminés. Ces bassins, dont la construction a coûté 13 millions de francs, sont situés à côté de l'Escaut, et peuvent être mis à sec, au moyen d'écluses. Le moins grand était destiné à échouer les vaisseaux pour les calfater; l'autre devait servir de retenue pour abriter l'escadre des glaces, souvent charriées en grandes masses par l'Escaut. Le vaste édifice des Oosterlings occupait le centre de ces divers établissements. — Au commencement de 1807, dix vaisseaux de ligne étaient en construction à Anvers. En 1813, une trentaine de vaisseaux de ligne dont un à trois ponts, de 120, deux de 80, les autres de 74 canons, et trois frégates, avaient été lancés du port. L'industrie de la Belgique avait alors une grande concurrence de moins qu'aujourd'hui, celle de l'Angleterre, et d'immenses débouchés de plus. On estimait à 300 millions la valeur des matériaux de construction et des munitions navales d'Anvers. C'était le point le plus important de tout l'ouest. Malheureusement la double catastrophe de 1814 et 1815 le fit descendre au rôle de simple port marchand.

En 1809, les Anglais avaient tenté vainement d'incendier les chantiers et les vaisseaux d'Anvers; ils furent obligés de quitter l'île de Valcheren où ils étaient débarqués. En 1814, Napoléon chargea Carnot de la défense d'Anvers. Ce citoyen intègre, qui seul, au tribunat, avait voté contre l'élévation de Napoléon à l'empire, s'était tenu éloigné de lui pendant la durée de sa puissance. En 1814, au moment où la France était menacée et où tous ceux qui avaient trahi la république pour Napoléon s'apprêtaient à trahir celui-ci à son tour pour de nouvelles éventualités ouvertes à leur ambition, Carnot était venu offrir ses services à l'Empereur. Il n'avait encore que le simple grade de chef de bataillon; il fallut faire passer en quelques minutes le futur gouverneur d'Anvers par les grades de lieutenant-colonel, de colonel, de général de brigade et de général de division. Il eut beaucoup de peine à pénétrer dans la ville entourée d'ennemis. Il repoussa les sommations du prussien Bulow, puis les prières de son ancien ami Bernadotte, soutint un bombardement de quatre jours, et ne rendit la place aux alliés qu'après s'être bien assuré de l'abdication de Napoléon. Les Anversois lui conservèrent une grande reconnaissance pour avoir épargné le faubourg de Borgherout, dont la démolition avait été ordonnée dans l'intérêt de la défense de la place; ils la consacrèrent par un petit monument en marbre, à l'angle de leur rue principale, à laquelle ils donnèrent son nom.

Siége de la citadelle d'Anvers. — La citadelle d'Anvers est située au S. de la ville, au bord de l'Escaut. Les fortifications élevées par le duc d'Albe, en 1568, sous la direction de l'ingénieur Paciotto, ont subi depuis plusieurs changements. Les bastions avaient reçu des noms espagnols, qu'ils ont conservés jusqu'à nos jours; ainsi l'on nommait *bastion Hernando* celui qui est du côté de l'esplanade de la ville, et qu'on désigne maintenant par le n° 1; *bastion de Tolède*, le n° 2, situé à droite et à l'E. du précédent; le n° 3 était le *bastion Paciotto;* le n° 4, le *bastion d'Albe;* et le n° 5, celui *du Duc*. La citadelle est séparée de l'Escaut par une petite digue dans laquelle se trouve une écluse

Digitized by Google

qui facilite l'introduction des eaux de la rivière dans le fossé; deux autres écluses, construites de chaque côté de la place d'armes, devant le front 4-5, permettent de faire entrer ou sortir à volonté de l'eau de l'un et l'autre côté, et d'établir ainsi dans le fossé un courant d'un sens ou d'un autre. Vers l'année 1701, et sous l'Empire français, en 1809, les fortifications, tant de la citadelle que de la ville, ont reçu de grandes améliorations, qui en ont fait une place de guerre de premier ordre. La citadelle, couverte d'un côté par la ville, de l'autre par l'Escaut, est défendue, du côté de la campagne, par plusieurs forts dont le principal est la *Lunette Saint-Laurent*. — Indépendamment de la citadelle, Anvers possède plusieurs forts qui en défendent l'accès. Ce sont : le fort de *Burght*, placé sur la rive gauche de l'Escaut, en face de la citadelle; celui de la *Tête de Flandre*, du même côté, en face de la ville; celui du *Nord*, en aval de la ville, sur la rive droite; plus bas, du même côté, les forts de *Saint-Philippe*, de *Lillo*, de *Frédéric-Henri*, et sur la rive gauche, six forts, redoutes, casemates ou positions propres à l'établissement de batteries.

Après la révolution de 1830, qui sépara la Belgique de la Hollande, les troupes hollandaises refusèrent de rendre la citadelle, brûlèrent l'arsenal, l'entrepôt et un grand nombre de maisons. Les gouvernements français et anglais avaient reconnu le nouveau royaume de Belgique, ils résolurent, en 1832, d'obtenir la reddition de la citadelle.

Nous empruntons à la *Belgique pittoresque*, en le modifiant et le complétant par des extraits d'ordres du jour de l'armée française, le récit de ce siége mémorable.

Une armée française, réunie depuis longtemps sur la frontière, sous le nom d'armée du Nord, entra en Belgique le 15 novembre. Elle était commandée par le maréchal Gérard. L'avant-garde, sous les ordres du duc d'Orléans, fit son entrée à Bruxelles le 17; et le 28 novembre, cette armée, forte d'environ soixante-cinq mille hommes, non comprise la division de réserve, était réunie devant Anvers. D'après la correspondance entre le maréchal Gérard et le général Chassé, la neutralité de la ville n'était pas reconnue expressément par l'une ni par l'autre des parties belligérantes, circonstance qui augmenta la consternation des Anversois.

La tranchée avait été ouverte dans la nuit du 29 au 30 novembre, sous le commandement du duc d'Orléans, à 300 mètres de distance des ouvrages les plus avancés de la citadelle. Le 3 décembre sa seconde parallèle était établie.

Ainsi que le commandant de la citadelle l'avait annoncé, le feu de la forteresse commença le 30 novembre à midi précis. Il était faible d'abord, ne consistait qu'en quelques coups tirés de cinq en cinq minutes. Pendant la troisième et la quatrième nuit du siége, les travaux d'approche continuèrent lentement; les tranchées furent élargies pendant le jour et rendues praticables autant que la nature du terrain le permettait; car pendant tout le temps que ces travaux durèrent, les pluies furent presque continuelles de nuit comme de jour; les tranchées se remplissaient d'eau à mesure qu'on les creusait, et il fallait des efforts inouïs pour les rendre praticables

au moyen de claies et de fascines. Le 4 décembre, les Français ouvrirent leur feu par quatre-vingt-deux pièces; vers le soir du même jour, dix mortiers furent ajoutés à ceux qui étaient déjà en batterie, et ce nombre fut encore augmenté de douze dans la matinée du 5 : ce qui fit cent quatre bouches à feu en batterie, dont soixante-deux lançaient des projectiles creux. Les journées du 6 et du 7 furent remarquables par le feu terrible des assiégeants contre la citadelle, et par la manière soutenue dont celle-ci y répondit, entravant les travaux d'attaque par son artillerie et sa mousqueterie.

Ce bombardement effroyable de l'artillerie française ne tarda pas à causer de grands dommages dans la citadelle : les bâtiments furent criblés par les boulets et les obus, les casemates réputées à l'épreuve de la bombe furent percées par les projectiles. Les pertes de la garnison ne tardèrent pas à devenir sensibles : les soldats blessés grièvement furent recueillis dans le blindage de l'hôpital et étendus sur des lits posés par terre ; ces malheureux soldats devaient subir des amputations à la lumière incertaine des chandelles, qui ne répandait qu'une clarté lugubre dans ce local étroit et privé d'air.

Dans la nuit du 10 au 11 décembre, le mineur avait été, à l'aide d'un radeau, attaché à l'escarpe de la lunette Saint-Laurent; il continua son travail dans les nuits suivantes avec beaucoup de difficultés et de peines. Malgré ces obstacles, la mine fut prête à jouer le 14. Au soir, trois radeaux nouveaux furent lancés, et avec des fascines garnies de pierres on combla le fossé pour faire un pont à la troupe qui devait escalader la brèche après l'explosion de la mine. L'établissement du pont employa une grande partie de la nuit. On eut soin d'occuper constamment l'attention de l'ennemi par un feu soutenu d'artillerie et de mousqueterie. Vers cinq heures du matin, la mine sauta et produisit une brèche praticable. Aussitôt trois compagnies du 65[e] traversèrent le fossé en silence, montèrent au sommet de la brèche et s'élancèrent à la baïonnette sur les soldats hollandais. Une trentaine parvinrent à se sauver dans la citadelle, quelques-uns furent tués et blessés, et une soixantaine faits prisonniers. Ce succès important donnait un nouvel appui à l'attaque. Le 21 décembre les batteries de brèche commencèrent leur feu et firent des ravages terribles; la brèche venait d'être ouverte, lorsque, le 23 décembre, à huit heures du matin, deux officiers hollandais se présentèrent en parlementaires aux avant-postes français du côté de la ville. A dix heures on cessa les hostilités ; vers le soir on fut d'accord sur les conditions de la reddition de la place, et la capitulation fut signée.

Le gouvernement néerlandais ayant refusé d'évacuer les forts de Lillo et de Liefkenshoek, les troupes hollandaises et le général Chassé, prisonniers de guerre, furent conduits en France. Chassé n'y resta que jusqu'en 1833. Dans ce siége, la résistance opiniâtre des Hollandais avait retenu les assiégeants dans la tranchée pendant vingt-quatre jours et vingt-cinq nuits; il avait été ouvert 14000 mèt. de tranchées; l'artillerie avait tiré 63000 coups, dont près de 20000 bombes. Les

Digitized by Google

Hollandais avaient eu 90 tués et 349 blessés.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE.

Anvers, chef-lieu de la province, est situé dans une plaine, sur la rive droite de l'Escaut. Ce fleuve ici, à une distance de 68 kil. de la mer, a une largeur de 600 mèt. vis-à-vis de la citadelle, et qui, un peu plus bas, au Werf, est réduite à 350 mèt.; il a, dans les passes, 10 mèt. de profondeur moyenne à marée basse. « Les marées élèvent les eaux, à Anvers, de 3 à 4 mèt., et même de 5 à 6 pendant les syzygies. Le pays qui borde le Bas-Escaut étant découvert, l'effet des vents sur les marées est très-sensible. Ceux de N. O. peuvent donner 1 mèt. 25 d'eau lorsqu'ils concourent avec la marée. » Les marées se font sentir dans l'Escaut jusqu'à Gand; mais la salure se perd à une petite distance au-dessous d'Anvers.

La ville a 2408 mèt. de longueur et 1392 de largeur. Son enceinte était, dans le principe, circonscrite autour du Burgt, quartier qu'on nomme encore le Bourg aujourd'hui. Un mur épais s'étendait le long de l'Escaut. Des agrandissements eurent lieu successivement en 1201, en 1298, en 1543 et en 1567, lorsque le duc d'Albe fit construire la citadelle et abattre de ce côté les anciens murs et combler les fossés.

Suivant un projet de loi présenté à la chambre des représentants le 20 juillet 1859, un ensemble de travaux pour l'agrandissement d'Anvers et de ses fortifications, s'élevant à la somme de près de 49 millions, contient les projets suivants : 1° la construction d'une enceinte fortifiée partant de l'Escaut, entre le fort du Nord et l'ancien fort Piémontel, passant entre Dam et Merxem, et entre Borgherout et Deurne, et se reliant à la citadelle actuelle; — 2° l'établissement d'un système de forts détachés, dont le plus rapproché se trouve à 2500 mèt. environ de la nouvelle enceinte; — 3° la construction d'un fort en terrassements sur la rive gauche de l'Escaut, en regard d'Austruwel, destiné à compléter la défense du fleuve.

Anvers, situé sur les limites de la province, est séparé à l'O. de la Flandre orientale par l'Escaut. Il est entouré : au N. par les communes d'*Austruwel* et *Merxem*, à l'E. par celles de *Deurne* et *Borgherout*, au S. par les territoires de *Berchem* et *Hoboken*.

Les principales *rues* d'Anvers sont assez larges et droites; elles convergent en général vers les quais. Mais, dans le voisinage même des quais, sont les rues les plus étroites et les plus tortueuses. — Les maisons sont construites en briques, avec des chaînes en pierre. — Les *quais* sont larges et ont une longueur de 1734 mèt.

Places : — la principale, celle qui est le rendez-vous ordinaire des étrangers, est la *place Verte*, plantée d'arbres, et sur laquelle s'élève la cathédrale. C'était jadis un cimetière, qui a été transformé en promenade plantée d'arbres. Au milieu s'élève la statue colossale en bronze de Rubens, par *G. Geefs*. Sur le piédestal est l'inscription suivante : PETRO PAULO RUBENS, CIVI OLIM SUO SUMPTIBUS PUBLICIS ET PRIVATIS SENATUS POPULUSQUE ANTVERP. POS. 1840. — Après la place Verte, les plus belles sont : la *place de Meir*, qui est plutôt un élargissement d'une longue rue qu'une place pro-

Digitized by Google

prement dite, et la *Grand'place*, sur laquelle est situé l'hôtel de ville.

INDUSTRIE. — Raffineries de sucre; distilleries: brasseries; en 1856, elles ont produit 50244 hectol.; la fabrication des toiles, des toiles à voiles; des dentelles; étoffes de soie, soies à coudre.... — COMMERCE. — Les principaux objets d'importation sont les bois de construction, d'ébénisterie, de teinture; le coton, le café, le riz, les tabacs, les laines, les cuirs, les viandes salées d'Amérique.... — Le nombre des navires entrés dans le port d'Anvers pendant l'année 1857 est de 1988 (1734 étrangers et 254 belges). Parmi les navires entrés, 451 étaient de 51 à 100 tonneaux: 306 de 101 à 150 t.; 220 de 151 à 200 t.; 230 de 201 à 250 t.; 725 de 251 t. et au-dessus. — Les bateaux à vapeur naviguant au port d'Anvers ont fait, en 1837, 390 voyages, et ont transporté 7952 passagers (Annuaire, 1858).

Le développement qu'a pris le commerce d'Anvers depuis 1842 fait que les bassins (*V.* p 161.) sont aujourd'hui insuffisants. Les écluses des bassins actuels sont d'ailleurs trop étroites pour donner passage aux grands steamers employés dans la navigation transatlantique. La nécessité de créer un nouveau bassin a donné lieu à plusieurs projets auxquels il sera sans doute satisfait par suite du nouvel agrandissement de la ville (*V.* p. 161).

MONUMENTS RELIGIEUX.

Cathédrale: Notre-Dame[1]. — Cette église, le plus vaste édifice religieux élevé en Belgique au XVe siècle, a 117 mèt. de longueur dans œuvre, 65 de largeur aux transsepts, et 52 aux nefs. Par une disposition assez rare, elle est partagée en sept nefs. A l'extérieur, ce magnifique vaisseau est malheureusement encastré de toutes parts dans des maisons et des constructions vulgaires au-dessus desquelles se dégagent seules les parties supérieures de l'édifice. — En 1742, on a exhaussé le pavé de deux pieds, afin d'obvier aux inondations des grandes marées qui s'étendaient jusqu'à l'église avant la construction des quais de l'Escaut. — La construction de cette église commença par le chœur, en 1380, sous la direction de l'architecte P. Appelmans (forme flamande du nom d'Amelius, architecte de Bologne), auquel succédèrent, en 1434, Jean Tac, en 1449 maître Everaert, et en 1474 Herman de Waghemakere. C'est Dominique, le fils d'Herman, qui donna à la tour le couronnement actuel. Le chœur paraît avoir été achevé vers 1411. Les autres parties de l'église furent élevées dans le courant du XVe s., et ne furent même terminées qu'au XVIe. — L'église Notre-Dame fut incendiée une première fois en 1533, et une seconde en 1560. Le 21 janvier 1555, Philippe II tint dans cette église un chapitre de la Toison-d'Or, où furent reçus Guillaume le Taciturne et le comte de Horn. Elle fut érigée en cathédrale en 1559. Beaucoup de donations l'enrichirent jusqu'au moment des

1. L'entrée par le transept de droite est sur la place Verte. Pendant les offices, on ne peut pas voir les peintures de Rubens, qui sont couvertes d'un rideau. Quand l'église est fermée, il faut s'adresser au concierge (demeurant dans une des maisons adossées à l'église, à droite de la porte d'entrée donnant sur la place Verte); il délivre, au prix de 1 fr. par personne, les billets pour entrer dans l'église et voir les tableaux.

Digitized by Google

dévastations des iconoclastes (1566), dont le chronogramme suivant consacre le souvenir :

SanCta tVa ConCULCata sVnt et ContaMInata. (Ton sanctuaire a été saccagé et souillé.)

Elle s'était relevée de ces dévastations quand la révolution française lui en attira de nouvelles. Elle fut dépouillée de ses ornements, de ses vitraux peints, de ses tableaux (la chaire gothique fut vendue à un fripier pour 17 flor. 10 sous). Peu s'en fallut que l'église, mise en vente, ne fût démolie.

En 1800, elle présentait le spectacle de la ruine. Les débris des autels et des statues encombraient la nef. L'extérieur de cette belle église n'était guère moins dégradé que l'intérieur; sa couverture était détruite en partie, et sa tour menaçait de s'écrouler par défaut d'entretien. Le préfet nouvellement nommé, M. d'Herbouville, en fit commencer la restauration; elle fut rendue au culte en 1802. 1815 lui a rendu une partie de ses tableaux. A partir de 1825, on a travaillé à restaurer différentes parties de l'édifice.

Le portail donne sur la petite place du marché aux gants. C'est là que s'élève la magnifique *tour*[1] de gauche (celle de dr. n'a point été achevée), haute de près de 123 mèt. (celle de Strasbourg en a 142 au-dessus du pavé). Cette tour, une des plus remarquables de l'Europe, fut commencée d'après les dessins d'Appelmans, vers 1422, et ne fut achevée qu'en 1118. « Elle serait bien plus belle, dit M. Schayes, si, pour la partie supérieure, qui est seule à jour on ne s'était écarté du plan primitif. Ce couronnement, d'un style flamboyant très-tourmenté, nuit beaucoup à l'effet pyramidal de la tour, qui aurait dû avoir un étage de plus.. » Quand on aperçoit à distance la flèche, elle paraît, dans certaines directions, découpée à jour et présente des profils un peu maigres et qui ne sont pas heureux. Du haut de sa dernière galerie, à laquelle on arrive en montant 622 marches, on a une vue des plus étendues sur les plaines horizontales qui entourent la ville; sur la campine, les polders de la Flandre zélandaise; sur le cours de l'Escaut, jusqu'à son embouchure (on prétend que, par un temps clair, on voit la fumée des bateaux à vapeur qui entrent dans le fleuve). On aperçoit Malines, Bruxelles, Gand, Louvain, Breda, etc. La tour a été restaurée de nos jours; ce long et difficile travail a duré plus de 15 ans. — Le *carillon* est composé d'un nombre de cloches considérable. La grosse cloche pèse 16000 livres; il faut seize hommes pour la mettre en branle. Les deux cadrans, de 36 pieds de diamètre, ont été posés en 1599. (Le concierge de la tour prend 75 c. pour une personne, et 1 fr. pour deux personnes).

A l'intérieur, l'église Notre-Dame offre de belles perspectives, tant par sa nef principale, de 10 mèt. de

1. A la base extérieure est incrustée une pierre tumulaire contenant l'épitaphe du célèbre Quentin Metsys :

QUENTINO METSIIS,
INCOMPARABILIS ARTIS PICTORI,
ADMIRATRIX GRATAQUE POSTERITAS,
ANNO POST OBITUM
SECULARI CIↃ. IↃ. C. XXIX. POSUIT.

On lit au-dessous le vers devenu célèbre qui rappelle comment il se fit peintre, de forgeron qu'il était, par amour pour la fille d'un peintre, qu'il finit par épouser :

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

largeur et à colonnettes prismatiques s'élevant entre les arcades ogivales jusqu'à la retombée des nervures de la voûte, que par les nefs collatérales, que divisent six rangées de colonnes. « On s'aperçoit, à la différence de largeur des deux derniers collatéraux, et à la manière dont ces bas-côtés débordent sur les transsepts, que, d'après le plan primitif, l'église ne devait avoir que cinq nefs; on voit aussi que le chœur, bien qu'il ait la même largeur que la partie antérieure de l'église, n'a cependant qu'un seul rang de collatéraux, mais que, primitivement, il devait y avoir un second rang, auquel on a substitué des chapelles, et enfin que les grandes chapelles adossées à ces dernières sont un hors-d'œuvre et une ajoute postérieure (Schayes). » Au-dessus du triforium de la nef, les grandes fenêtres sont en verre blanc, qu'on remplace successivement par des vitraux peints.

En entrant par le côté du grand portail, on voit : à droite (côté S.), le monument funéraire d'A. Capello, évêque d'Anvers, attribué à *Artus Quellin* le jeune. — En remontant la nef, on voit, dans la chapelle du Saint-Sacrement, un tableau des disciples d'Emmaüs, par *G. Herreyns* d'Anvers (1743-1827) [un des meilleurs ouvrages de l'ancien directeur de l'académie d'Anvers. La figure du Christ paraît empruntée à Van Dyck, et les types vulgaires des disciples accusent une réminiscence de Jordaëns. Mais la fraîcheur et la force du coloris, la vie répandue dans les carnations, attestent la fidèle persistance du peintre aux traditions de l'école flamande pendant le règne de l'école de David]. La table de communion, en marbre blanc, à enroulements de feuillages, est un bel ouvrage d'*Art. Quellin*. Le vitrail représentant la cène, par *Diepenbeek*, est un don d'un prince de Nassau, qu'on y voit agenouillé. En sortant de cette chapelle, on arrive au transsept, vis-à-vis de la Descente de croix de Rubens, dont nous parlerons plus bas.

Chapelles du pourtour du chœur : — En montant par la droite (du côté de la place Verte). — 2e chapelle : Monument du typographe Jean Moret. Au-dessus est un beau tableau de *Rubens*, la Résurrection du Christ ; et, sur les volets, à l'intérieur, saint Jean-Baptiste et sainte Catherine, et sur les revers, des anges. Un portrait de Moret, très-haut placé, est aussi de Rubens. Vis-à-vis et faisant partie du monument de la famille Rottiers, est un tableau de 1637, par *Martin Papyn* (né en 1578) : Saint Norbert adorant le saint sacrement. De cette chapelle on voit bien l'Assomption de Rubens, placée sur le maître autel. — 3e chapelle : Crucifiement, par *Otto Venius*. — 4e chapelle : Monument du célèbre typographe anversois Plantin, et Dernier jugement, par *Bakker*. — 5e chapelle : Monument en marbre blanc, par *J. Geefs*, dessiné par *Durlet*. — Au revers du maître autel : la Mort de la Vierge, par *Ab. Mathyssens* (né à Anvers, en 1570); et au-dessous des grisailles, par *Van Brée*, imitant les bas-reliefs, que l'on montre aux visiteurs comme une rare curiosité.— 7e chapelle : Résurrection de Lazare, deux tableaux par *Otto Venius*. — 8e chapelle : Copie du Christ à la paille, de *Rubens* (voir Musée, n° 268), et en face Portrait de saint Norbert, entouré d'une guirlande de fleurs, par *Ab. van*

Digitized by Google

Diepenbeek. — 9e chapelle : Belles boiseries sculptées des confessionnaux; les figures par *Verbruggen.* Descente de croix, attribuée à *Van Dyck.* — 10e chapelle : Christ en croix, de grandeur naturelle, en marbre blanc sculpté, par *Vanderneer.*— Chapelle Saint-Antoine : autel en marbre sculpté, par *A. Quellin;* à côté de l'autel sont les deux volets peints par *Francken le vieux*, représentant : saint Ambroise baptisant saint Augustin, et Élie opérant un miracle. Un des vitraux représente Henri VII, roi d'Angleterre, et sa femme, agenouillés. — Au transsept est un autre chef-d'œuvre de Rubens, l'Érection de la croix, dont nous parlerons plus bas.

Achevant le tour de l'église par le côté Nord, nous signalerons encore : l'autel de la Vierge en marbre blanc; l'Annonciation, la Visitation, la Présentation et l'Assomption, sont des bas-reliefs conservés d'*A. Quellin.*— En descendant vers le grand portail, les objets à signaler encore sont : une statue de Gédéon, par *A. Quellin*, et un monument de la famille Van Delft, les figures par *Scheemaeckers.*

La chaire, — en bois sculpté, est un ouvrage exécuté par *Michel Van der Voort* dans le goût et avec la recherche puérile qui régnaient au XVIIe siècle. L'abat-voix est posé sur un arbre au feuillage épanoui et découpé à jour. La chaire est portée par quatre figures représentant les quatre parties du monde. Divers oiseaux, paon, dindon, etc., sont sans doute les symboles des vices.

Coupole. — Dans cette coupole, élevée à l'intersection de la nef et des transsepts, *Corneille Schut*, élève de Rubens (né à Anvers en 1590), a peint l'Assomption de la Vierge, composition qui pyramide bien et manifeste l'entente de la perspective et la science des raccourcis.

Chœur. — Il est entouré de remarquables stalles, en style gothique; le dessin en est dû à M. *Durlet*, architecte de la cathédrale; les groupes et les figures sont de M. *Geerts*, de Louvain. Sur le maître autel est une Assomption, l'une des trois peintures capitales de *Rubens*, qui ne cessent d'attirer les visiteurs dans la cathédrale d'Anvers.

Assomption de Rubens.

La plus belle de toutes les *Assomptions* peintes par lui, et il a traité ce sujet une douzaine de fois. Ce tableau a été placé par quelques connaisseurs au-dessus de la *Descente de croix;* il a été comparé à un bouquet de fleurs.

« Tout en conservant, dit M. Viardot, ses fraîches carnations et son naturel, souvent trop vulgaire, Rubens a vraiment ennobli dans ce tableau ses ordinaires modèles; il a jeté sur toute la composition un parfum de poésie et de sainteté qui n'est pas commun dans ses œuvres. La Vierge est mieux qu'une blonde et rose Flamande, et les groupes d'anges qui la couronnent, ou qui poussent dans l'espace le nuage sur lequel la mère du Sauveur monte aux cieux, ne sont pas seulement de gros garçons joufflus. Cette composition, du style le plus noble qu'ait atteint Rubens, est aussi d'un coloris éblouissant. »

[Cependant la prédominance du bleu dans la partie supérieure de la composition fait que ce tableau n'a point toute la richesse de coloris qu'on trouve dans d'autres ouvrages du grand coloriste. Il a voulu faire resplendir, sans mélange d'ombre, le chœur aérien des anges qui font dans le ciel cortége à la Vierge. Toutes les lignes sont ondoyantes, tous les contours offrent de molles flexions; le jet mouvementé des draperies vient

Digitized by Google

ajouter à l'effet. Un écueil du sujet est la division de la scène en deux parties, l'une terrestre et l'autre céleste. Par la disposition qu'il a adoptée, Rubens, à notre avis, ne l'a point évité : dans sa composition, les apôtres occupent sur le premier plan une ligne horizontale; au-dessus d'eux, au contraire, la troupe des anges est disposée en cercle autour de la Vierge. Entre ces deux lignes sans convergence, les bras levés d'un des apôtres sont un trait d'union insuffisant.

Ce tableau, placé en 1642, aurait été peint, s'il faut en croire une tradition qui nous semble difficile à admettre, en seize jours, et pour la somme de 1600 florins (2902 fr.), 100 florins par jour étant le prix que Rubens mettait à ses ouvrages. L'*Assomption* a été à Paris et a été restituée à la cathédrale d'Anvers le 27 mai 1816. — On remarque avec peine une ligne noire qui traverse horizontalement la composition et est causée par la saillie de la couture de la toile.]

Transsepts. — On y voit plusieurs grands tableaux. Transsept du nord : Jésus parmi les docteurs, peint par *Francken* le vieux (mort à Anvers en 1666). L'artiste a introduit dans ce tableau les portraits de Luther, de Calvin, Erasme...; une copie de la madone de *Van Dyck*; — Transsept du Sud : noces de Cana, par *Martin de Vos* (1524-1604); la cène, par *Otto Venius*. — Deux autres peintures célèbres de Rubens, vont ici fixer notre attention :

Descente de croix, de Rubens.

Cette peinture est considérée comme le chef-d'œuvre de Rubens. La *Descente de croix* forme le panneau central d'un vaste triptyque, encore conservé sous cette forme, et offrant sur ses deux volets la *Présentation de la Vierge* et la *Présentation de Jésus*. « C'est, dit M. Viardot, une grande scène de grand caractère, où l'on sent une conception plus sévère et plus haute, un travail plus réfléchi et plus achevé que d'habitude, de la sagesse et du calme au milieu d'un mouvement énergique, et, pour cette fois, non moins de noblesse que de fougue et d'emportement. La composition se recommande par la plus parfaite unité. Tout se meut autour du centre, le corps de Jésus, corps merveilleux, adorable, plein de *morbidezza*, bien lourd, bien flasque, bien mort, et conservant néanmoins une dignité qu'on peut appeler majesté divine. Le saint Jean en manteau rouge, qui, fièrement campé, soutient les restes inanimés du Sauveur, la Vierge, absorbée par sa douleur profonde, et la Madeleine, dont les pleurs augmentent la grâce et la beauté, forment, au pied de la croix, un admirable groupe. Je ne parle ici que de la composition et du style. A quoi bon louer la couleur dans le chef-d'œuvre de Rubens? » Ce triptyque fut peint en 1612 : Rubens avait trente-cinq ans; il était revenu d'Italie au commencement de 1609.

[Il a emprunté plusieurs dispositions de sa composition à la fresque de Daniel de Volterre, qui est à Rome, à l'église Trinità de' Monti, et à une peinture sur le même sujet peinte par Baroche pour la cathédrale de Pérouse. C'est de ce dernier qu'il nous semble s'être inspiré pour le dessin de la partie supérieure du corps du Christ, un bras encore levé et la tête penchée sur l'autre bras qui est pendant; mais tandis que les jambes du Christ sont, chez l'un et l'autre des deux peintres italiens, projetées en avant et dessinées avec une savante correction, elles se dérobent dans la composition de Rubens, elles se plient sur elles-mêmes d'une manière moins pittoresque que vraie; elles accusent bien l'abandon, la prostration de ce corps privé de vie. Un des ouvriers, appuyé sur la branche transversale de la croix, et ayant les jambes rejetées en arrière, est, à de légères différences près, le même que celui de Daniel de Volterre. Si Rubens a profité pour son tableau de ses tudes et de ses réminiscences de l'Italie, il l'emporte sur ses deux devanciers par l'u-

Digitized by Google

nité. Chez Daniel de Volterre et son imitateur Baroche, l'intérêt se partage entre le corps inanimé du Christ et la Vierge évanouie sur le premier plan; chez Rubens, tout l'intérêt se concentre sur ce cadavre portant les traces des dernières souffrances et de l'agonie, et dans lequel le peintre s'est attaché, non à idéaliser, à transfigurer une image divine, mais à bien rendre les réelles défaillances, l'inertie, les altérations commençantes du cadavre. La Vierge n'est plus ici qu'un personnage accessoire, debout; pâle, contemplant dans une muette douleur les restes de son fils. Nul ne prête attention à son désespoir; tous sont occupés à soutenir et à recevoir le corps détaché de la croix. Non-seulement ce corps, au point de vue de la composition, est le centre du groupe, mais encore, au point de vue du clair-obscur, il forme, avec le blanc linceul sur lequel il repose, une sorte de foyer lumineux, qui est plutôt dans le sentiment de Rembrandt que dans celui des tableaux ordinaires de Rubens. Ce qui caractérise le grand coloriste, c'est la hardiesse avec laquelle Rubens aborde une difficulté aussi grande que celle de peindre le corps inanimé du Christ sur un drap blanc, en faisant contraster l'éclat du linceul avec la blancheur mate, les nuances ternes et froides du cadavre.]

Cette grande page de Rubens, que Joshua Reynolds signalait, vers la fin du siècle dernier, comme altérée par les lavages et les restaurations maladroites, a été restaurée avec un soin religieux il y a quelques années. On put alors reconnaître avec surprise, en l'examinant de près, « l'excessive délicatesse du travail, portée plus loin encore ici que dans l'*Élévation de la croix.* » Contrairement à sa grande manière, la peinture est ici lisse et très-finie.

Nous extrayons les lignes suivantes du rapport de la commission de surveillance pour la restauration des grands tableaux de Rubens : « Les mauvais vernis qui couvraient les tableaux ont été enlevés avec la plus grande précaution, de manière à respecter les glacis primitifs du maître; les repeints dont on avait maladroitement et en plusieurs endroits recouvert la peinture, et notamment au corps du Christ, au bras de la Madeleine, ainsi qu'au ciel du tableau, ont également disparu pour faire place à la couleur primitive. Quant aux nombreuses parties de couleur qui s'écaillaient, puis se détachaient du panneau, elles ont été refixées, et n'offrent plus aujourd'hui qu'une surface unie et solide. »

On raconte ainsi à quelle occasion fut peint ce vaste triptyque : Rubens, à son retour d'Italie, s'était fait construire des bâtiments pour son atelier et pour loger les collections qu'il avait rapportées. Un mur élevé entre son jardin et celui de la ghilde des arquebusiers empiéta sur le terrain de ceux-ci. Le bourgmestre Rockox, ami de Rubens, lui conseilla de terminer le différend par un arrangement amiable. Les arquebusiers lui demandèrent de peindre pour leur chapelle, dans la cathédrale d'Anvers, un triptyque consacré à saint Christophe, leur patron. Rubens y consentit; mais ce sujet ne lui plaisant pas il le changea, à l'aide d'une interprétation subtile s'appuyant sur l'étymologie grecque du mot *Christophe*, qui signifie : porteur du Christ; il crut qu'il les satisferait pleinement en représentant cette descente de croix, où le Christ est porté par plusieurs personnages, qui sont autant de *christophores.* Sur un des volets, il plaça une allégorie dans le même sens : la sainte Vierge rendant visite, dans sa grossesse, à sa cousine Élisabeth, et sur l'autre le prêtre Siméon tenant l'enfant divin dans ses bras. Le chef-d'œuvre ne satisfit point, dit-on, les arquebusiers, qui persistèrent à demander l'image de leur véritable patron. Rubens se décida alors à peindre, sur les volets fermés, un saint Christophe, de grandeur colossale. Le hibou qui figure dans ce dernier tableau serait, ajoute-t-on, une épigramme dirigée contre l'ignorance des arquebusiers; mais ce récit est contestable.

On raconte encore, au sujet de la *Descente de croix*, que les élèves de Rubens étant un jour, en son absence, réunis dans son atelier, devant son tra-

Digitized by Google

vail, l'un d'eux, Diepenbeek, poussé par un autre, tomba sur le tableau, et effaça le bras de la Madeleine, la joue et le menton de la Vierge, que Rubens venait de finir. Grande fut la consternation. Jean Van Hoek cependant prit la parole : « Nous avons encore deux heures de jour, dit-il ; que le plus capable de nous prenne la palette et tâche de réparer l'accident ; pour moi, je donne ma voix à Van Dyck. » Tous applaudirent. Van Dyck, cédant à leurs instances, se mit à l'ouvrage, et l'on prétend que le lendemain Rubens dit, en présence de ses élèves : « Voilà une tête et un bras qui ne sont pas ce que j'ai fait hier de plus mal. »

Pour en finir avec ce qui a rapport au tableau de la *Descente de croix*, ajoutons que, quelques années après, les arquebusiers payèrent à Rubens, comme appoint, une somme de 2400 florins et offrirent à sa femme une paire de gants qui coûta 8 florins 10 deniers.

Dans la branche N. du transsept et placée en pendant du triptyque de la *Descente de croix*, est l'autre peinture célèbre de Rubens :

Élévation de la croix, de Rubens.

Ce second triptyque, d'égale dimension, fut peint en 1610 pour le maître autel de l'église Sainte-Walburge. C'est le premier grand ouvrage de Rubens à son retour de l'Italie ; il représente la *Mise en croix* dans son panneau central ; sur le volet de droite, des soldats romains assistant au supplice, et en arrière, les deux larrons qu'on va exécuter ; sur le volet de gauche, un groupe de disciples et de saintes femmes. [Parmi elles on voit une sorte de grosse nourrice offrant son sein à un enfant, étalage de santé traité par le peintre avec plus de vigueur que de convenance. Dans le tableau central la tête du Christ est expressive et d'un beau caractère.] « Au centre de ce groupe, dit M. Viardot, est une superbe vieille, le plus beau personnage, à mon avis, de la triple composition. Quant au tableau central, beaucoup de gens le placent au niveau de la *Descente de croix*, lui trouvant même plus de verve, de chaleur et d'entraînement. Je ne puis partager cette opinion, et la *Mise en croix* me semble fort inférieure à son célèbre pendant. Le sujet est confus, dispersé, et au lieu de cette fougue si vantée, je trouve plutôt un abus de la force corporelle en jeu, des muscles tendus, de la chair nue et remuante. Toutefois, le corps du Christ est encore d'une grande beauté. » — L'affectation de science anatomique et de force atteste les réminiscences italiennes des œuvres de Jules Romain ou de Michel-Ange. Quant aux types propres à Rubens, on les retrouve dans le groupe de femmes massives et pour ainsi dire pantelantes que l'aspect du Christ prêt à mourir enivre de douleur, et dans le magnifique cheval blanc qui se dresse sur le volet opposé. Ainsi l'unité manque dans le style, comme si la pensée, encore indécise, hésitait entre des tendances diverses.... L'inégalité est plus grande encore dans le faire. Si l'on reconnaît dans quelques parties, et principalement dans cette figure admirable du Christ, la touche large, sûre et facile qui distingua plus tard le pinceau de Rubens, en revanche, le reste du tableau est traité d'une manière plus soignée que grandiose. On conçoit difficilement que l'artiste dont la composition annonce tant de puissance et de hardiesse, dont le dessin porte déjà un cachet si ferme et si mâle, pût encore garder, au moins dans ses grands ouvrages, cette exécution fine et minutieuse qui répond mal au caractère de son talent. » (H.-G. Moke.) Aussi quelques critiques modernes ont-ils attribué les volets à Sallaert et ont-ils avancé légèrement que le panneau central était seulement relevé de quelques coups de pinceau de maître. Les inégalités qu'on remarque dans cet ouvrage s'expliquent naturellement par le fait que Rubens le retoucha lui-même en 1627. Le tableau fut préalablement lavé et nettoyé, et ce nettoyage coûta 24 florins. C'est alors que Rubens ajouta ce singulier hors-d'œuvre du chien de Terre-Neuve, que les gardiens de l'église ne manquent pas de signaler à une admiration bénévole et peu éclairée.

Digitized by Google

On signale, dans une sacristie de la cathédrale, une descente de croix par *Adam van Noort*, où la tête du Christ est pleine d'expression. (Voir à l'église Saint-Jacques un tableau remarquable de ce maître, dont le musée d'Anvers ne possède rien.)

Église de Saint-Jacques. — C'est, après la cathédrale, l'église qui attire le plus l'attention des voyageurs. Elle possède des richesses artistiques d'un haut intérêt. Elle fut construite de 1429 à 1560. La tour carrée, élevée en tête de l'église en 1491, devait dépasser en hauteur la flèche de Notre-Dame, mais elle est restée inachevée; le grand portail paraît avoir été remanié au XVIIe siècle. Le portail latéral au transsept droit a une ornementation ogivale assez élégante. Les collatéraux des nefs sont flanqués de chapelles. Les vitraux attestent la décadence de l'art. C'est du reste une décoration qui manque aux églises de Bruxelles. — Commençant la visite de l'église par la nef latérale S., nous trouvons, au premier pilier à dr. l'épithaphe de *Henri Van Balen* et la Résurrection peinte par lui. Au-dessus sont les portraits du peintre et de sa femme, par *Van Dyck*.—2e chapelle : Tentation de saint Antoine, par *M. de Vos*. — 3e chapelle : Saint Roch mourant, par *E. Quellin;* quatre autre tableaux relatifs à l'histoire de saint Roch, de 1517, faussement attribués à Memling. Les deux chapelles suivantes ont chacune quatre autres tableaux de même style. — 4e chapelle : Sainte Cécile; le Christ apparaissant à la Madeleine, par *Otto Venius*. — 5e chapelle : épisode de la vie de sainte Anne, par *F. Floris* [pâle, gris, faible de dessin, mais d'un sentiment naïf]; portraits par *Franck*. — 6e chapelle : Baptême de J.-C., par *Michel Van Coxcie*; sur les volets de ce triptyque sont : J.-C. et la femme adultère; la Résurrection de la fille de Jaïre, peintures d'*Amb. Franck le vieux*, qui ont assez de style et ne manquent pas d'un certain mérite; sur les revers des volets est représenté le Christ au jardin des Oliviers.

Transsept de droite : — à droite, Érection de la croix, bas-relief par *Vervoort*; à g. chapelle du Saint-Sacrement : statues de *L. Willemsens;* table de communion en marbre d'un travail précieux, par *H. Verbruggen* et *N. Kerckx*; la Cène, retable médiocre, de *Van Dale* ; deux autres tableaux très-mauvais du même peintre.

Pourtour du chœur (côté droit) : à g. un Christ mort, par *J. Goubau*, élève de Van Dyck. — 1re chapelle : la Trinité, par *Van Balen*. On ne doit pas négliger de regarder dans cette chapelle la Pêche miraculeuse, par *Adam Van Noort*, premier maître de Rubens.

[Nous avons dit ci-dessus que le musée d'Anvers ne possède point de peinture de ce précurseur du grand coloriste. Ce tableau nous semble capital pour l'histoire de la peinture flamande, et particulièrement pour expliquer Rubens. Son puissant coloris, la largeur et la franchise de son exécution ne restent plus des faits isolés. La peinture du vieux Van Noort, c'est Rubens retrouvé à sa source; c'est aussi Jordaëns, qui fut aussi son élève, et resta plus fidèle à sa manière.]

« A côté de la vigueur qui (dans cette composition hardie et fière) éclate dans le coloris (de Van Noort) règne une extrême délicatesse de nuances tendres;... il a donné au Christ une beauté simple et mâle, et il nous le montre plein de calme, de pensée et de douceur.... Les

Digitized by Google

détails pittoresques, qui naissent d'eux-mêmes sous le pinceau de Van Noort, ont une franchise et une naïveté qui n'appartient qu'à lui parmi les grands peintres de son époque. C'est le génie flamand dans son expression la plus heureuse, et sans cette teinte de vulgarité que Jordaëns n'évite pas toujours. Nous n'hésitons pas à le regarder comme le créateur de la nouvelle école anversoise, dont il serait sans doute resté le chef, si sa violence et son inconduite n'avaient dispersé ses élèves et affaibli son talent. (Moke.)

2ᵉ chapelle : tableau d'autel par *Seghers*, représentant saint Yves. En face, Martyre de saint Jacques, par *M. de Vos;* un bas-relief en marbre blanc, par *Schee Mœeckers.* — En face de la chapelle, contre un pilier du chœur, la Vierge pleurant sur le corps de J.-C., par *Schut.*

3ᵉ chapelle : un tableau de *Cossiers*, et des bas-reliefs de *Vervoort*, sans valeur.

4ᵉ chapelle (située derrière le chœur). — Cette chapelle est le principal objet d'intérêt de l'église; elle renferme le caveau où reposent les restes de Rubens et de sa famille, et une de ses peintures les plus brillantes. L'autel élevé au fond de cette chapelle fut construit en 1642 par la veuve de Rubens; la Vierge en marbre placée à l'entablement est une statue de *François Duquesnoy*, que Rubens avait rapportée de Rome : — le tableau d'autel, par *Rubens*, représente la Vierge, l'Enfant Jésus et plusieurs saints. Il a été à Paris et a été restitué en 1815.

[Dans cette page, éblouissante de lumière et de couleur, Rubens a réuni son portrait et les portraits de plusieurs membres de sa famille; il a représenté sous ses propres traits le saint George au chaud coloris et à l'attitude cavalière, sous ceux de sa première et de sa seconde femme (Hélène Fourment, qu'il épousa en 1630, à peine âgée de seize ans, et qui elle-même, après la mort de Rubens, épousa un diplomate), Marthe et Madeleine; et ici l'éclat des carnations est si vif qu'on oublie le défaut de convenance d'une de ces figures, se présentant à la Vierge dévêtue avec un abandon immodeste. On prétend qu'il aurait donné à la Vierge les traits d'une demoiselle Lunden, dont le portrait peint par lui, et célèbre sous le nom du *Chapeau de paille*, fût acheté 3500 guinées par Robert Peel. Le saint Jérôme rappellerait son père. Son grand-père est sous la figure du Temps. Les têtes de femmes et d'enfants sont parmi les plus charmantes créées par le pinceau de Rubens. La séduction de cette merveilleuse peinture est telle que ce n'est qu'après avoir épuisé une première et longue admiration que l'on peut laisser reprendre ses droits à la critique. Nous empruntons à M. Moke les réflexions qui suivent, et qui nous paraissent justes et fondées, à la condition, toutefois, de ne pas les appliquer exclusivement à Rubens, mais de les étendre à une foule de peintures religieuses des plus grands maîtres italiens eux-mêmes, réunissant dans le même cadre, pour obéir au caprice bourgeois de ceux qui les commandaient, des personnages disparates et sans lien d'action possible, des saints ramassés au hasard dans un almanach. « Considéré sous le rapport technique, ce morceau est ce qu'on peut imaginer de plus parfait. Cette perfection matérielle, sans poésie dans l'idée, sans but dans la représentation, sans unité morale, sans signification profonde, n'est, chez le grand peintre, qu'une erreur de l'art, chez Rubens vieilli, qu'un signe de décadence.... Il ne s'adresse plus qu'aux yeux.... Il n'a pas même songé à mettre en harmonie le caractère des figures, ce qui était la plus simple des conditions d'unité. Son saint Jérôme, étranger à tout ce qui l'entoure, ne sait pas seulement qu'il a près de lui Jésus et sa mère, etc.... »

La pierre tombale de Rubens, sur le pavé de la chapelle, porte

Digitized by Google

ses armes[1] et l'inscription suivante :

PETRUS PAULUS RUBENIUS EQUES
JOANNIS, HUJUS URBIS SENATORIS,
FILIUS,
STEENII TOPARCHA
QUI, INTER CÆTERAS,
QUIBUS AD MIRACULUM EXCELLUIT,
DOCTRINÆ, HISTORIÆ PRISCÆ,
OMNIUM BONARUM ARTIUM
ET ELEGANTIARUM DOTES,
NON SUI TANTUM SECULI
SED ET OMNIS ÆVI,
APELLES DICI MERUIT;
ATQUE AD REGUM,
PRINCIPUMQUE VIRORUM AMICITIAS
GRADUM SIBI FECIT
A PHILIPPO IV,
HISPANIARUM INDIARUMQUE REGE,
INTER SANCTIORIS CONCILII
SCRIBAS ADSCITUS
ET AD CAROLUM I,
MAGNÆ BRITANNIÆ REGEM,
ANNO MDCXXIX DELEGATUS,
PACIS INTER EOSDEM PRINCIPES MOX
INITÆ FUNDAMENTA FELICITER POSUIT.
OBIIT ANNO SALUTIS MDCXL,
XXX MAIJ, ÆTATIS LXIV.
HOC MONUMENTUM,
A CLARISSIMO GEVARTIO
OLIM PETRO PAULO RUBENIO
CONSECRATUM,
A POSTERIS HUC USQUE NEGLECTUM,
RUBENIANA STIRPE MASCULINA
JAM INDÈ EXTINCTA,
HOC ANNO MDCCLV PONI CURAVIT
R. D. JOANNES-BAPTISTA-JACOBUS
DE PARYS,
HUJUS INSIGNIS ECCLESIÆ CANONICUS,
EX MATRE ET AVIA RUBENIANA NEPOS.

Pierre-Paul Rubens, chevalier, fils de Jean, sénateur de cette ville, seigneur de Steen[2], qui, entre autres qualités par lesquelles il excella jusqu'au prodige, se distingua surtout par son savoir, par ses connaissances en histoire ancienne, par le génie qu'il manifesta dans les beaux-arts et par la politesse de ses mœurs; il mérita le surnom d'*Apelle*, non-seulement de son siècle, mais de tous les âges, et sut acquérir l'amitié des rois et des grands. Nommé par Philippe IV, roi d'Espagne et des Indes, secrétaire de son conseil privé, et envoyé, en 1629, comme ambassadeur près de Charles I^er, roi de la Grande-Bretagne, il jeta entre les deux royaumes les fondements d'une paix qui se réalisa bientôt. Il mourut l'an de grâce 1640, le 30 mai, de son âge le soixante-quatrième. (Il n'avait que soixante-deux ans onze mois.)

Ce monument, consacré à la mémoire de P.-P. Rubens par l'honorable Gevaerts, savant et ami de Rubens, délaissé jusqu'à ce jour par ses descendants, dont la ligne masculine est éteinte, a été relevé cette année 1755 par le R. D. Jean-Baptiste-Jacques de Parys, chanoine de cette illustre église, descendant de Rubens par sa mère et par son aïeule.

Le caveau où repose Rubens fut ouvert en 1809; il l'a été de nouveau il y a quelques années, en présence d'un nombre restreint d'invités. Voici le récit donné à cette occasion par *le Précurseur d'Anvers* :

« Lundi, 22 octobre, à deux heures de l'après-midi, les visiteurs sont entrés dans le caveau, qu'éclairait la pâle lueur de sept à huit lampes qui y avaient été disposées. Il a les dimensions de la chapelle. On n'y voit que des débris de cercueils, des os entassés, des fragments de squelettes. Il y a eu quatorze personnes d'inhumées dans ce caveau; mais aucune trace distinctive ne permet de reconnaître l'emplacement du cercueil du grand génie qui a immortalisé, par ses œuvres, l'école flamande. Seulement, sur une grille en fer, se trouvent les débris de quatre cercueils, dont l'un a été reconnu, à des fragments d'habits sacerdotaux encore intacts, pour être celui du chanoine de Parys, inhumé en 1782. On peut, avec quelque raison, supposer que les trois autres

1. Elles sont formées d'un cor de chasse, auquel il ajouta successivement les deux roses d'Espagne, le léopard de l'Angleterre et la fleur de lis de la France.

2. On remarquera cette expression latine pédantesque, provenant du grec τοπάρχης qui signifie : le chef d'une localité.

Digitized by Google

cercueils, placés en évidence en quelque sorte à cette place distinctive, sont ceux de Rubens et de ses deux femmes. Mais, nous le répétons, aucune trace, aucun signe ne permet d'asseoir avec quelque certitude une opinion à cet égard. Procès-verbal a été dressé de cette visite. »

Continuant à faire le tour du chœur, on arrive, par la g., à la :

5e chapelle : — contenant un tableau attribué à *Jordaëns*, où l'on ne reconnaît guère sa manière; il représente saint Charles implorant la Vierge pour les pestiférés.

La 6e chapelle contenant un tableau de *Van Lint*, et la 7e chapelle (Visitation, par *Wolfwet*, élève de Rubens), n'offrent point d'intérêt.

Chapelle de la Vierge : — les vitraux au N. de l'autel sont peints par *Jean de la Baer*. Une verrière du haut est une répétition d'une des verrières de Sainte-Gudule à Bruxelles.

Transsept : — Assomption, par *Thyssens;* statue de saint Jean, par *Van Beveren*.

Achevant le tour de l'église par le bas côté septentrional, on trouve:

1re chapelle : — Sainte Hélène donnant la vraie croix à Constantin, par *Wenceslas Cobergher*.

2e chapelle : Couronnement de la Vierge, par *Martin de Vos*, un Christ en croix, par *Van Dyck*, répétition finement exécutée. Le vitrail peint par *Abrah. Van Diepenbeek*. Nous ne savons à quel titre les descriptions d'Anvers répètent que le vitrail est une reproduction de la Cène de Léonard de Vinci.

3e chapelle : — Jugement dernier, par *Van Orley*.

[Il y fait curieusement montre de savoir anatomique. Sur les volets, les portraits des donateurs sont attribués à *Van Heemsen*. Les têtes de femmes sont des types caractéristiques de race].

« C'est une des premières productions que Van Orley exécuta en Belgique vers 1515, à son retour d'Italie. En vain chercheriez-vous là le cachet allemand; on y trouve l'imitation déclarée des maîtres italiens. On sait que Van Orley fut l'élève et l'ami de Raphaël. Un coloris dur et cru laisse peu d'intérêt aux figures, savamment tracées. Le *Jugement dernier* est peint avec une main de fer. » (Moke.)

4e chapelle : — Adoration des Mages, par *Van Balen*.

5e chapelle : — Assemblée de saints, d'un peintre inconnu ; on remarquera un triptyque de *Martin de Vos*, représentant la Vierge Marie au temple, et, sur les volets, saint Marc et sainte Lucie. Nous signalerons encore aux autels du jubé : à dr., une Assomption, par *Théodore Boeyermans;* composition gracieuse, sans autre caractère qu'une sage harmonie et qu'une douceur élégante. M. A. Michiels fait un grand éloge de cet artiste, et dit en particulier de ce tableau : « C'est un vrai chef d'œuvre. Comme couleur, Van Dyck n'a rien fait de plus harmonieux et de plus délicat. » A g., la mort de saint François, œuvre de la vieillesse d'*Érasme Quellin*.

Maître autel, — il est à colonnes torses et il est décoré d'une statue de saint Jacques, par *A. Quellin*, frère du peintre du même nom. — On remarquera aussi les stalles du chœur, et parmi les blasons des bienfaiteurs de l'église, celui de Rubens.

Saint-Paul, ancienne église des Dominicains.—Elle fut reconstruite de 1540 à 1571, et exhaussée alors de quinze pieds pour la mettre à l'abri des inondations. Les bas côtés sont sans chapelles, et celui de droite seulement est percé de fenêtres. Le principal objet d'intérêt, dans cette

Digitized by Google

église, est une Flagellation, un des chefs-d'œuvre de *Rubens*.

« Il est difficile de trouver, même dans les œuvres de son pinceau, une scène plus vigoureuse et de plus merveilleuse couleur. Les bourreaux frappent bien, et avec rage. Le Christ est patient, résigné, et son beau corps blanc, tout ensanglanté, est un prodige de modelé ferme et savant. » (Viardot.)

Ce tableau est souvent couvert d'un rideau. On devra prendre garde à ne point confondre avec le chef-d'œuvre de Rubens la copie faite par M. *Ysandick*, directeur de l'Académie de Mons, qui se trouve aussi dans l'église, côté gauche.

En entrant dans l'église par la petite porte qui est à côté du Calvaire, décoration d'un goût grotesque placée dans l'ancien cloître, on voit : un tableau par *Teniers le vieux*, représentant les Sept œuvres de miséricorde; un Christ mort soutenu par la Madeleine et saint Jean, par *Gaspard de Crayer*; à l'autel du Saint-Sacrement un conseil d'évêques, par *Sallaert*. Un confessionnal, œuvre sculpturale d'*A. Quellin*.

Outre la Flagellation de *Rubens*, dont il a été parlé ci-dessus, l'église possède aussi une Adoration des bergers, dont l'attribution au grand peintre flamand est contestable. Signalons encore : la Vierge apparaissant à saint Dominique, par *G. de Crayer*.

Chœur, — l'autel et la statue de saint Paul sont de *Verbruggen*. Le tableau de retable est une descente de croix, peinture contemporaine, par *Cels*. Les stalles du chœur et les boiseries sculptées qui garnissent l'église sont estimées.

Au bas côté de gauche se trouvent : une Annonciation, par *van Balen*; la Visitation de la Vierge, par *J.-B. Franck*; la Nativité de Jésus-Christ et la Purification de la Vierge, par *Martin de Vos*; le Couronnement d'épines, par *Abraham de Bruyn*; le Portement de croix, par *Van Dyck* [ouvrage de sa jeunesse; il s'y montre encore imitateur servile de son maître Rubens]; le Crucifiement, par *Jordaëns*, rappelant la chaleur du coloris de Rubens; et enfin deux beaux tableaux de *Vinckenboom*, la Résurrection et l'Ascension.

Église Saint-André. — Le style ogival en a été altéré par des remaniements postérieurs. On y voit plusieurs beaux autels en marbre et des tableaux de l'école flamande, parmi lesquels se distinguent, dans le chœur : celui d'*Otto Venius*, représentant le Martyre de saint André; un ange gardien couvrant un jeune homme de son égide, par *Érasme Quellin*; — dans la chapelle du vénérable : les disciples d'Emmaüs, et Jésus dans la crèche, par *Er. Quellin*. L'autel est orné d'une Cène, par *Eyckens le vieux*. Contre le dernier pilier S., en face du transsept de droite, est un mausolée en marbre, élevé à la mémoire de Marie Stuart, reine d'Écosse, par deux de ses dames d'honneur, Barbera Maubray et Élisabeth Curle, qui, après l'exécution de leur maîtresse, vinrent se réfugier à Anvers. Il est surmonté d'un portrait de la reine d'Écosse, qui est attribué à *Porbus*.

On y lit l'inscription suivante :

MARIA STUARTA.
SCOT. ET GALL. REG.
JACOB. MAGN. BRITAN. REG. MATER.
ANNO 1568, IN ANGL. REFUGII CAUSÂ DESCENDENS,
COGNA. ELISAB. IBI REGNANT.
PERFIDIÂ SENAT. ET HÆRET, POST XIX CAPTIVIT. ANNOS.
RELIG. ERGO CAP. OBTRUNC.
MARTYRIUM CONSUMMAVIT ANNO D. N. 1587
ÆTAT. REGN. 45.

« Marie Stuart, reine de France et

Digitized by Google

d'Écosse, mère de Jacques, roi de la Grande-Bretagne, descendue en 1568 sur le territoire anglais pour y trouver un refuge, quand régnait Élisabeth, sa cousine, fut, par trahison de la noblesse et des hérétiques, tenue dix-neuf ans captive, puis décapitée sous prétexte de religion. Son martyre s'accomplit l'an du Seigneur 1587; de son âge et de son règne le 45e. »

Le maître autel et les bas-reliefs provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Bernard, sont de *Verbruggen*; les statues de saint Pierre et de saint Paul, à l'entrée, sont de *A. Quellin* et de *Zieglens*; la chaire à prêcher, en bois, ayant pour sujet la vocation de saint Pierre et de saint André, a été sculptée par *Van Hool* et *Van Geel*; celui-ci est l'auteur des figures.

Église Saint-Augustin, — bâtie en 1615, a trois nefs séparées par des colonnes d'ordre dorique portant des arcs plein cintre. Trois peintures remarquables recommandent cette église à l'attention des voyageurs. La première est le Mariage de sainte Catherine, par *Rubens*, placé au maître autel.

La Vierge tient l'Enfant Jésus, qui donne un anneau à la sainte agenouillée devant lui; derrière elle se tiennent, d'un côté saint Joseph, et de l'autre saint Pierre et saint Paul; sur les marches saint Jean-Baptiste, et au bas saint Augustin, saint Sébastien, saint George, saint Laurent, Paul l'hermite, et autres saints personnages. La figure de saint George est le portrait de Rubens; la tête de sainte Catherine est une des plus belles qu'il ait peintes.

Joshua Reynolds avoue qu'en présence de cette peinture il fut fasciné par l'éclat et la puissance de la couleur, par l'habileté avec laquelle Rubens avait disposé ses figures. Malheureusement, ces personnages, au nombre de plus de vingt, sont groupés sans lien possible d'action autour du motif principal. Leur inutile présence tend plutôt à obscurcir l'idée qu'à lui faire cortége et à la mettre en saillie. Cette insignifiance de la donnée est un défaut des plus fréquents dans les compositions religieuses de toutes les écoles. Les sujets sont imposés aux artistes pour des fantaisies dévotes peu éclairées. Van Hasselt dit que l'on pense que cet ouvrage est loin d'être entièrement de la main de Rubens.

La seconde peinture représentant saint Augustin en extase devant la sainte Trinité, est de *Van Dyck*.

« Première page historique, dit M. Moke, composée par le jeune peintre après son retour d'Italie. Auprès du saint, debout et la tête levée vers le ciel, se tiennent deux figures agenouillées, sainte Monime et saint Benoît, de manière à former un groupe triangulaire.

» Deux anges de grandeur humaine apparaissent derrière saint Augustin.... La symétrie même de cette disposition trahit l'étude.... Ces images, alternativement claires et sombres d'anges et de saints, dont la masse est à peu près balancée, offrent à l'œil des points épars auxquels manque un centre commun. » Cette dernière remarque critique est empruntée à Reynolds, qui avoue avoir été un peu désappointé en voyant ce tableau renommé. — Dans une grisaille exécutée par le peintre et reproduite par la gravure, saint Augustin est revêtu d'une robe blanche, qui forme alors le principal foyer de lumière.

La troisième peinture, représentant le martyre de sainte Apolline, est de *Jordaëns*. — Outre ces trois tableaux importants, il y a dans la nef un tableau de *Lens* représentant saint Siméon tenant l'Enfant Jésus; et un de *Cels* représentant la Vierge et sainte Élisabeth; au chœur, le Baptême de saint Augustin, par *van Brée*, etc. — La chaire est de *Verbruggen*.

Digitized by Google

Église Saint-Charles Borromée, —ancienne église des pères jésuites, fondée en 1614, terminée en 1621; cette église, une des plus belles et des plus riches qu'ait élevées l'ordre, fut construite, non sur les dessins de Rubens, mais d'après les plans du R. P. F. d'Aguillon, recteur du collége. La façade est dans ce caractère d'architecture particulière qui constitue le *style jésuite*. Un cordon d'instruments de musique qui règne dans sa décoration accuse la substitution d'une dévotion mondaine à l'esprit plus intimement religieux de l'art du moyen âge. On peut aussi reprocher à cette façade son ornementation maniérée et la multiplicité des niches et des fenêtres à encadrements de mauvais goût. L'intérieur resplendissait d'un luxe de marbres remarquable, tant par leur profusion que par la variété des couleurs. Mais elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était du temps de Rubens, qui s'était plu à la décorer. Le 18 juillet 1718 elle fut incendiée par le feu du ciel, et les 36 plafonds de Rubens [1], les 32 colonnes de marbre qui les soutenaient, les vases de porphyre, d'argent qu'on voyait à profusion devinrent la proie des flammes. Un père jésuite, Pierre Huyssens, reconstruisit l'édifice en utilisant tout ce qu'il avait été possible de sauver; mais les colonnes de marbre furent remplacées par des colonnes en pierre. — Elle est revêtue à l'intérieur de boiseries sculptées. Au-dessus des boiseries sont les portraits des apôtres, peints par *Ab. Janssens*.

La chapelle de la Vierge, dessinée par *Rubens*, et revêtue de marbres de couleur, donne une idée de la splendeur de l'église avant l'incendie. Le tableau d'autel représente saint Siméon par *Delin*, artiste anversois, mort en 1811. On voit, dans la même chapelle, une Adoration des bergers, par *Van Loon*, etc.

Au maître autel, dessiné par Rubens, on voit une Assomption de la Vierge, par *C. Schut;* un Christ attaché à la croix, par *Zegers;* une Invocation de la Vierge, par *M. G. Wappers*. — Dans la galerie de gauche est un saint François Xavier agenouillé devant la Vierge, par *G. Zegers*. — En 1815, cette église servit temporairement d'hôpital aux soldats alliés blessés à Waterloo.

Église de Saint-Antoine de Padoue. — L'église de Saint-Antoine ou des Capucins, bâtie en 1589, avec le couvent qui en dépendait, fut donnée aux pères capucins par Philippe II, roi d'Espagne. Elle n'offre de remarquable que deux tableaux, l'un de *Rubens*, dans le chœur, représentant saint François à genoux recevant l'Enfant Jésus des mains de sa mère; le second, de *van Dyck*, dans la nef latérale g., a pour sujet le Christ mort, appuyé sur les genoux de la Vierge; sainte Madeleine et plusieurs anges se tiennent auprès.

Église Saint-Georges. — Cette église en style ogival, construite sur l'emplacement d'une ancienne église vendue par les Français en 1797, et d'après les plans de *M. Suys fils*, a été consacrée le 5 septembre 1853.

CHAPELLES.

Au nombre des chapelles renfermant des peintures, nous signale-

1. Deux tableaux de Rubens: un saint Ignace et un saint François Xavier, ornent aujourd'hui la galerie du Belvédère, à Vienne.

rons : — la *Chapelle du Collége des Jésuites* (rue de la Chapelle-de-Grâce) : une Adoration des mages, par *van Balen; — Chapelle de la Vierge* (rue de l'Empereur) : Assomption, par *Ab. Matthyssen*; — *Chapelle Sainte-Marie* (marché aux Souliers) : Sainte-Famille, par *Er. Quellin ;— Chapelle des Orphelines* (longue rue de l'Hôpital) : Mise au tombeau, par *A. Van Noort;— Chapelle des Capucines* (rue Saint-Roch): Adoration de l'Enfant Jésus, par *Er. Quellin; — Chapelle du Béguinage* (rue Rouge) : Descente de croix, par *Jordaëns.*

Après l'indication et la description des peintures contenues dans les églises, nous croyons devoir placer immédiatement la description du *Musée d'Anvers*, afin de rapprocher tout ce qui a trait aux beaux-arts.

MUSÉE [1].

Le musée d'Anvers est le plus riche de la Belgique. Il occupe les bâtiments de l'ancien couvent des Récollets, en partie rebâti et approprié à sa nouvelle destination. La majeure partie des ouvrages qui le composent proviennent des couvents supprimés à la Révolution et des églises. Il s'est enrichi, en 1840, de la précieuse collection de tableaux des peintres flamands primitifs léguée à cet établissement par M. Van Ertborn, ancien bourgmestre de la ville. « Toutes les œuvres, à peu d'exceptions près, qui composent le musée d'Anvers, lui appartiennent autrement que par droit d'héritage ou d'acquisition; elles sont de l'école que son nom désigne; elles ont été faites dans ses murs, et par ses enfants. Comme l'*Accademia delle belle arti* de Venise, qui est un musée tout vénitien, celui d'Anvers est un musée non-seulement tout flamand, mais tout anversois. » Le Catalogue, publié en 1857, contient 524 numéros de peintures, et 17 morceaux de sculpture. Dans ce nombre, *Rubens* compte 22 ouvrages, dont plusieurs de premier ordre; *Van Dyck* 6 tableaux; *Quentin Metsys* 5, parmi lesquels est son chef-d'œuvre : l'Ensevelissement du Christ, etc....

Le Catalogue du musée d'Anvers (2857), rédigé avec le concours de plusieurs écrivains versés dans l'histoire de l'art, est un excellent travail qui fait autorité. L'étendue des recherches savantes qu'il contient contraste avec l'insuffisance du livret du musée de Bruxelles. Il consacre à chaque peintre des notices dont les documents puisés à des sources originales : aux archives de la corporation de Saint-Luc (la confrérie de Saint-Luc existait à Anvers avant 1434), aux registres manuscrits de différentes corporations, à ceux des enterrements, etc..., ont permis de relever un grand nombre d'erreurs relatives aux dates de la naissance et de la mort des peintres. « Les auteurs s'honorent d'avoir détruit le plus grand nombre des anecdotes mensongères qui remplissent les pages des prétendus biographes de l'école flamande,... des accusations d'intempérance, de mauvaises mœurs, de sordide avarice, de misère occasionnée par le

1. Le musée est ouvert gratuitement les dimanches et jours de fête. Les étrangers peuvent y entrer tous les jours, de 10 heures à 3 heures. Il faut prendre chez le concierge (à gauche en entrant) un billet qui coûte 1 fr. On trouve dans les salles du musée le catalogue, dont le prix est de 3 fr.

Digitized by Google

désordre, dirigées contre les meilleurs maîtres flamands. » Peut-être peut-on reprocher au Catalogue d'Anvers d'admettre trop facilement, ou du moins de ne pas discuter certaines attributions de peintres primitifs, contestées d'ailleurs dans des ouvrages spéciaux.

Nous donnons l'indication de tous les tableaux du musée d'Anvers. Ils sont classés dans le Catalogue suivant l'ordre chronologique.

Dans la salle d'entrée on remarquera la *Chaise de Rubens*, qui fut donnée à la corporation des peintres. Le dossier porte l'inscription : PET. PAUL. RVBENS, 1633. On croit que ni Rubens, ni Van Dyck n'ont jamais été doyens de Saint-Luc.

Giotto : 1, Saint Paul; 2, Saint Nicolas (des cabinets de Denon et de Van Ertborn). — *Simon Memmi* (1280-1344) : 3, l'Ange Gabriel; 4, la Vierge en méditation [son attitude est charmante]; 5, Descente de croix; 6, Coup de lance. — *Hubert Van Eyck* (1366-1426) : 7, la Vierge; 8, les Donateurs (diptyque, rappelant l'école de Stuerbourt, et dont l'on croit l'attribution fausse). — *Jean Van Eyck* (1390-1441) : 9, Sainte Barbe (remarquable dessin à la plume, gravé en 1769 par Corneille van Noorde); 10, Sainte Vierge; 11, la Vierge, Saint Georges et saint Donatien. — *Frà Angelico* (1387-1455) : 12, Saint Romuald reprochant à Othon III le meurtre de Crescentius. — (?) *Christophsen* (xv^e siècle) : 13, Saint Jérôme.

MAÎTRES INCONNUS DU XIV^e SIÈCLE : — 14, Calvaire; 15, Couronnement de la Vierge; 16, Saint Liénard; 17, Madone.

Thierry Stuerbourt (1410-1480) : 18, la Vierge; 19, Saint Christophe (même école). — *Josse de Gand* (xv^e siècle) : 20, Nativité. — *Antonello de Messine* (xv^e siècle) : 21, Calvaire.

Un petit cartel porte : « 1475 Antonellus Messaneus me O° (oleo) pinxt. » Antonello passe pour avoir un des premiers, en Italie, comme on sait, pratiqué le procédé de la peinture à l'huile de Jean Van Eyck. [Au nom d'Antonello de Messine, on ne peut se défendre d'étonnement en voyant la sécheresse de cette peinture, la roideur des figures et la froideur du coloris. Les figures si singulières des voleurs rappellent des figures de saints, aussi crucifiés, peintes par Carpaccio, contemporain d'Antonello. (Académie des beaux-arts de Venise : seconde salle, n° 33. *V.* notre *Guide en Italie*, 2^e édition, p. 226). Le paysage et surtout la partie droite des montagnes à l'horizon au-dessus de la tête de saint Jean nous semblent être un souvenir du golfe de Baïa, près Naples.

Antonello de Messine : 22, Portrait d'homme (du graveur Pisani ou d'Antonello lui-même?).

[Nous engageons à comparer ce portrait d'un dessin serré, d'un bon ton de couleur et d'une exécution finie, avec le portrait attribué à Memling, n° 36, placé à peu de distance. On remarquera dans le lointain, sur le bord d'une rivière, un cavalier sur un cheval blanc, rendu avec la précision du burin.]

Gerard Van der Meire (xv^e siècle) : 23, Triptyque : Portement de la croix; Volets; 24, Présentation; 25, Jésus parmi les docteurs; 26, Christ en croix; 27, Christ au tombeau; 28, Diptyque : 1^er panneau, Mater Dolorosa; 29, 2^e panneau, la Donatrice. (Ces diverses peintures ne portent aucune marque authentique.) — *Rogier Van der Weyden le vieux* ou *Rogier de Bruges* (14..-1464) : 30, 31, 32, Triptyque : les Sept Sacrements.

[L'attribution de ces peintures est

Digitized by Google

contestée par les auteurs de *The early Flemish painters*. Quoi qu'il en soit, ce triptyque est un ouvrage très-remarquable. La couleur est vive, éclatante; c'est d'un ton moins chaud que Van Eyck; c'est moins fin d'expression, moins intime que Memling. Il n'y a point d'entente de l'harmonie, mais il y a des figures d'un beau sentiment, comme celle de la Vierge succombant à sa douleur, ou d'une jolie expression comme celle de Marie Madeleine derrière la croix. L'architecture est traitée avec précision et finesse.]

33, Annonciation (longtemps attribuée à Memling).

[Charmant petit tableau dont la composition et l'exécution rappellent un tableau du musée du Louvre, nº 595, traité dans le même sentiment et d'abord attribué à Lucas de Leyde; le dernier livret l'attribue à l'école de Memling].

34, Portrait de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (tête bien étudiée).

Hans Memling ou *Hans Van Memmelinghe*, comme l'écrit le dernier catalogue de 1857 [1] : 35, Portrait d'un moine âgé; 36, Portrait de Philippe de Croï.

[Cette peinture nous paraît avoir beaucoup d'analogie avec les deux portraits attribués à Memling dans la collection Vandenschrieck de Louvain.— Les deux portraits précédents sont contestés à Memling par quelques critiques.]

37-40, Double diptyque (placé dans la baie de la porte de la dernière salle).

[Cette peinture, d'une exquise délicatesse de travail, a été jusque dans ces derniers temps attribuée à Memling. Selon les auteurs de: *The early Flemish painters*, « la dureté et la manière en quelque sorte germanique avec lesquelles sont peints les vêtements, l'insignifiance et la fadeur de la couleur qui ne rappelle ni la douceur et la sévérité de Memling, ni la solidité et la fierté de Van Eyck, suffisent à montrer que ce diptyque est d'un peintre si éloigné de Memling pour le style et pour l'exécution, qu'on hésite même à le classer parmi ses élèves. La touche a toute la monotonie d'un copiste. » Bien que cette appréciation soit en partie fondée et malgré la sévérité de ces critiques, nous pensons que peu de personnes pourraient être insensibles au charme de cette précieuse miniature. Le nº 38 est une révélation pleine d'intérêt, et avec tout son parfum d'antiquité, de la cellule et de la vie d'un abbé de l'ordre de Cîteaux. Il règne dans cette chambre, dans cet ameublement, dans cet âtre flamboyant une propreté, un bien-être discret, un comfort dévot, où la modestie du moine s'allie à la vanité nobiliaire (un des panneaux est orné des armoiries du prélat et de celles de l'abbaye des Dunes), et où certaines habitudes flamandes semblent accusées par la quantité de brocs, de canettes de grès, disposés sur un buffet. On jette un regard d'envie sur un diptyque suspendu avec une chaîne au fond du lit à rideaux gros bleu; un de ces ravissants chefs-d'œuvre de peintre miniaturiste inconnu et dont les attributions donnent lieu à tant de recherches et de discussions aujourd'hui. Dans ce même nº 38, un monogramme inscrit sur une console a fait conjecturer que l'ouvrage qui fait l'objet de cette note est d'un peintre brugeois du XVᵉ et du commencement du XVIᵉ siècle nommé *Corneille Herrebout*.]

Jérôme Bosch († 1518) : 41, Tentation de saint Antoine.

Quentin Massys ou *Metsys* (1460-1531) : 42, Tête du Christ.

« Les traits doux et majestueux ont

1. [Ce peintre, si justement apprécié aujourd'hui, a été jusque dans ces derniers temps et est encore, par un grand nombre, appelé *Hemling*. On a cru devoir restituer la forme de son nom : *Memling* (*Memelino* et *Memeglino* des Italiens). Maintenant, cette forme change encore et devient *Van Memelinghe*. Il est temps d'en finir avec cette synonymie croissante, qui, introduite dans l'histoire de l'art, y jetterait de la confusion].

Digitized by Google

encore cette immobilité absolue par lesquels on croyait alors exprimer la grandeur suprême d'une nature divine. » (Moke.)

43, Tête de la Vierge.

« Sa beauté n'est pas froide et inanimée comme dans la plupart des anciennes peintures. Au caractère mystique de l'image religieuse, le peintre mêle l'expression des émotions humaines. Encore un pas et il va sortir du cercle où la tradition l'enfermait. » Les deux peintures précédentes sont d'une exécution finie.

44, Madeleine (tableau acheté 960 fr. en 1836); 45, les Avares.

« Quand on a vu dans quelque galerie d'amateur un de ces avares ou peseurs d'or que Quintin Metzys a tant de fois répétés pendant sa longue vie comme des ouvrages de pacotille, et presque toujours dans le style sec et plat des Allemands, on n'a de ce grand artiste qu'une idée bien incomplète et bien fausse. » (Viardot.)

46-50, Triptyque : Ensevelissement du Christ; Décollation de saint Jean; Saint Jean plongé dans l'huile bouillante.

« Quentin Metzys avait près de soixante ans à l'époque où il termina cet ouvrage. Ces trois vastes compositions, réunies seulement par la forme ordinaire des tableaux de cette époque en Flandre et dont les personnages sont de grandeur naturelle, furent commandées au peintre, en 1508, par la corporation des menuisiers d'Anvers, qui les paya 300 florins. » — (Élisabeth, reine d'Angleterre, en offrit plus de 40 000 florins. Sur les instances de Martin de Vos, elles furent achetées pour une redevance de 80 florins, en 1580, époque à laquelle tous les tableaux de la cathédrale furent vendus par les hérétiques. — On lit dans le catalogue du musée, qu'en 1798, le commissaire-estimateur du mobilier de la cathédrale avait prisé ce chef-d'œuvre à 600 fr., en comprenant dans l'évaluation l'autel avec son marchepied de marbre et deux portes de cuivre). « Ce triptyque est certainement le chef-d'œuvre du maitre, et je crois qu'on peut ajouter hardiment que c'est un des chefs-d'œuvre de la peinture. Là se montre, dans tout son éclat, le travail à la fois patient et intelligent. Chaque cheveu, chaque fil de vêtement, chaque brin d'herbe, est rendu avec une fidélité merveilleuse, et pourtant, malgré ce minutieux fini des détails, l'ensemble est du plus puissant effet. On peut regarder ce tableau de près et de loin, avec une loupe ou un télescope. C'est la nature même qui se prête à tous les points de vue. Mais le travail matériel du pinceau n'est pas seul admirable ; la pensée ne se montre pas moins haute et profonde. A la vigoureuse couleur de Van Eyck, Quentin Metzys réunit cette fois la naïveté noble d'Hemling. Mouvement de scène, puissance d'expression, variété des attitudes et des physionomies, toutes les grandes qualités se trouvent dans cette œuvre, où les groupes de saints et de bourreaux montrent encore le sublime et grotesque rassemblés sans effort et s'augmentant par le contraste. » (Viardot.) [Si le corps du Christ a une roideur cadavérique d'une sécheresse désagréable, si les bourreaux qui attisent le feu sous la chaudière où est saint Jean sont d'une vulgarité ignoble et bouffone empruntée sans doute par le maréchal d'Anvers, devenu peintre, aux grossiers souvenirs de sa jeunesse quand il n'était encore que forgeron, il a su communiquer une beauté délicate à quelques figures de femmes, et s'élever à une grande hauteur de style dans la tête si vraie, si belle d'expression de la Vierge. — On admirera également dans cette peinture le brillant de la couleur, harmonieuse dans le clair.]

C. Engelbrechtsen (1468-1533) : 51, Saint Lienard; 52, Saint Georges; 53, Translation du corps de saint Hubert; 54, Saint Hubert. — *Gossaert* dit *Jean de Maubeuge* ou *Mabuse* (1470?-1532) : 55, les Quatre Maries revenant du tombeau; 56,

Digitized by Google

les Juges intègres; 57, Ecce Homo; 58, Portrait de jeune femme; 59, la Vierge et l'Enfant Jésus; 60, Portrait de Marguerite d'Autriche.

[On aperçoit des traces de l'influence italienne dans ses peintures qui sont d'un coloris vigoureux, mais où le dessin est dur et les figures anguleuses.]

Van Orley (1471-1541) : 61, Enfant Jésus; 62-64, Portraits; 65, Adoration des mages (solide de ton et finement peint). — *Albert Durer* (1471-1527) : 66, Portrait en grisaille. — *Luc Cranach le vieux* (1472-1558) : 67, Adam et Ève.

[On retrouve ici dans le corps de femme la ligne disgracieuse de l'Ève peinte par le même artiste, qu'on voit dans la tribune, à Florence.]

68, la Charité.

Ce tableau a été d'abord attribué à Cranach le jeune. [Le peintre allemand vise à la grâce; mais c'est un Corrége barbare et à qui la souplesse est interdite.]

Jean Mostaert (1474-1556) : 69, la Vierge et l'Enfant Jésus, avec plusieurs personnages.

[A droite, sur le premier plan, très-jolie tête de femme. Les mains de l'homme sont parfaitement étudiées. — Le catalogue dit que ce tableau fut acheté 23 fr. en 1826 par M. Van Ertborn à un tonnelier.]

70-71, Portraits. — *Titien* : 72, Jean, bâtard de Sforza, seigneur de Pesaro, époux en premières noces de Lucrèce Borgia, en secondes noces de Genevra Thiepola, puis évêque de Paphos, nommé amiral des galères pontificales, est présenté à Saint-Pierre par le pape Alexandre VI.

[Voilà un titre riche en contrastes bizarres et un bien étrange amalgame de fonctions, de noms et de choses!]

Henri de Bles, nommé *Civetta* par les Italiens (1480-1550) : 73, Repos en Égypte. — *Victor* et *Henri Dunwege* (1520) : 74, Sainte-Famille. — *Joachim de Patinir* : 75, Fuite en Égypte. — *Lucas de Leyde* ou de Hollande (1494-1553) : 76, l'Anneau; 77, David et Saül; 78-79, Saint Luc et Saint Marc; 80, saint Matthieu; 81, Adoration des mages; 82-84, Triptyque : Adoration des mages; Saint Georges et le Donateur.

[Les détails des lointains sont exécutés avec une finesse de burin, pour ainsi dire. On retrouve l'éclat de la peinture de Van Eyck. On a souvent l'occasion de remarquer combien les peintres de ces premières époques ont d'affinité entre eux. Du reste, l'attribution du triptyque est contestée.]

Jean Schoreel (1495-1562) : Christ en croix. — *Holbein le jeune* (1498-1554) : 86, Portrait d'Érasme; 87, Portrait (contesté). — *Van Coxcyen le jeune*, plus connu sous le nom de *Michel Coxcie* (1499-1592) : 88, Martyre de saint Sébastien.

[Cet élève de Van Orley résida longtemps à Rome; à force de copier Raphaël, il devint incapable de produire une œuvre originale. Ici on trouve de la précision dans le contour, un dessin anatomique assez correct; mais une manière froide, sèche et plate. Ce morceau fut peint du reste par l'artiste à l'âge de 76 ans.]

89-90, Épisode du martyre de saint Georges; 91 (revers du n° 90), Saint Georges (le peintre s'y est représenté); 92 (revers du n° 89), Sainte Marguerite (portrait de sa première femme); 93, Triomphe du Christ. — *Jean Van Hemessen* : 94, Conversion de saint Matthieu.

Maîtres inconnus des xv^e^ et xvi^e^ siècles (Musée Van Ertborn):

Digitized by Google

95, Ecce Homo; 96, Fête du Serment des archers; 97, Apprêts du crucifiement ; 98-99, Volets d'un tableau ; 100, Apparition de la Vierge à Constantin.

101-103, Triptyque; 104, la Bénédiction (école de Cologne); 105, la Résurrection (éc. du Bas-Rhin); 106, Sainte Vierge (éc. holl.); 107, la Vierge; 108, Baptême du Christ; 109, Portrait; 110, Philippe le Bon; 111-113, Triptyque; 114, Portrait; 115, Jean sans Peur; 116, Portrait d'un chanoine; 117, Homme en prières; 118-119, Portraits (éc. holl.); 120, Portrait; 121-123, Triptyque (école allem.); 124, Mater Dolorosa (éc. d'Albert Duver); 125, Ecce Homo (éc. de Westphalie); 126, Christ mort (éc. de Quent. Massys); 127, Femme agaçant un vieillard (*idem*); 128, un Banquier (*idem*); 129, Portement de croix (*idem*); 130, Portement de croix (éc. de Jean de Maubeuge); 131, la Vierge (*idem*); 132, Christ au tombeau; 133, Portrait (école allem.); 134, Portrait; 135, Sainte en prières; 136-137, Portraits; 138, Madone (éc. ital.); 139, Portrait (éc. du Bas-Rhin); 140, Portrait; 141, Mater Dolorosa; 142, Guillaume Ier; 143-152, Blasons : figures et rebus; 153, Sainte Famille.

Jean Fouquet (1415-1485?), le plus ancien peintre en titre d'office de la cour de France connu : 154, la Vierge (sous les traits d'Agnès Sorel). — *Quentin Massys:* 155, Sainte Face. — *Jean Massys*, fils du précédent : 156, Visitation de la Vierge; 157, Guérison de Tobie. — *Lambert Susterman*, dit *Lambert Lombard* (1506-1560) : 158, Portrait. — *P. Aertszen* (1507-1573) : Calvaire. — *François Clouet*, dit *Janet* (1510-1572) : 160, François II, dauphin de France. — *Frans Floris* (*François de Vriendt le vieux*) († 1570) : 161, Chute des anges.

[Composition curieuse comme effort impuissant d'imaginer pour les démons des laideurs terribles et qui n'aboutit qu'à des combinaisons grotesques. Remarquable science de dessin. Sous ce rapport, cette peinture se rattache à l'école d'Italie.]

« Il y a quelque chose de colossal dans son dessin, tandis que sa peinture est presque diaphane. »

162, Adorat. des bergers [naïf d'expression, mais manque de couleur]; 163, saint Luc. — *Lambert Van Noort* père du célèbre Adam Van Noort, (s'écrit aussi : *Van Oort*) († 1571) : « Dessin italien. Faire sec et dur. Point la moindre idée de la distribution de la lumière; les valeurs et les tons mis au hasard. Expression nulle. Type court. » 164-170, Sibylles; 171, Nativité; 172, Jésus-Christ lavant les pieds des apôtres [effort vers le style italien]; 173, la Cène; 174, Jardin des Oliviers; 175, Couronnement d'épines; 176, Portement de croix; 177, Calvaire; 178, Ensevelissement; 179, Résurrection. — *Martin de Vos le vieux* (1531-1603) : élève de Frans Floris et de Tintoret.

« On se lasse à la longue de l'uniformité de ses toiles, où l'on retrouve toujours les mêmes poses académiques, les mêmes airs de tête, la même nature herculéenne. C'est le triomphe de la convention sur la vérité et de la règle sur le génie. Rien de plus contraire au progrès réel que ce pédantisme de la médiocrité laborieuse. » — « On éprouve un grand étonnement en trouvant chez un admirateur des Vénitiens ces carnations laiteuses, ces tons crayeux, cette lumière blême et maladive. »

180. Christ en croix; 181-183. Triptyque : Triomphe du Christ;

Digitized by Google

Baptême de Constantin; Constantin faisant bâtir une église; 184-185 (revers des volets), St Georges et Ste Marguerite; 186-190, Triptyque: St Thomas touchant les plaies du Christ. (187, Baptême de J. C.; 188, Revers; St Thomas; 189, Décollation de St Jean; 190, St Étienne.)

« Dans le nº 86, on chercherait vainement cette distribution intelligente de l'ombre et de la lumière qui sert à détacher les figures les unes des autres. De Vos a souvent le tort de placer tous ses personnages dans le même jour et comme sur le même plan. » (Moke.) — « Dans le baptême du Christ, le Messie a un air dameret; quant au saint Jean-Baptiste, la vérité de son type, la franchise de son expression ne sauvent pas l'afféterie de son air et de sa tournure. » (A. Michiels.)

191, Nativité du Christ; 192-196, Triptyque: le Denier de César (193, le Denier de la veuve; 194, le Denier du tribut; 195-196, Revers: Abraham à Hébron); 197, St Luc peignant la Vierge [les nºs 194 et 197 tournent aux tableaux de genre]; 198, St François d'Assise; 199-209, Sujets relatifs au bienheureux Conrad d'Ascoli; 210-211, Grisailles; 212, Tentation de St Antoine.

« Différent de Fr. Floris, dont il fut l'élève, Martin de Vos est entré ici pleinement dans le burlesque, et son tableau semble un Teniers avec des personnages grands comme nature. » (Viardot.)

Crispin Van den Broeck: 213, Jugement dernier. — *Gilles Mostaert le vieux* († 1601): 214, Christ en croix. — *Gilles Congnet le vieux*, ou *Coignet* (1540-1599): 215, Portrait du tambour du vieux serment de l'arc; 216, St Georges. — *François Francken*, ou *Franck, le vieux* († 1616): 217, Étéocle et Polynice. — *Adrien Key:* 218-219, Portraits de famille; 220-221, Revers: la Cène. — *Ambroise Francken le vieux* († 1618): 222, Multiplication des pains; 223-227, Triptyque: la Cène (224, Disciples d'Emmaüs; 225, Revers du volet: Melchisedech; 226, St Paul et St Barnabé; 227, Revers: Le prophète Élie; 228, Martyre de St Georges; 229, Revers: St Georges; 230, Décollation de St Georges; 231, Revers: Ste Marguerite; 232, Martyre des SS. Crépin et Crépinien.

[Du dessin, de l'énergie, de la couleur; mais toujours le même système d'éclairer partout.]

233-236, SS. Côme et Damien; 237, Ste Catherine d'Alexandrie; 238-241, St Sébastien. — *Paul Bril:* 242, l'Enfant prodigue.

Othon Van Veen, célèbre sous le nom d'*Otto Venius* (1558-1629). Il demeura cinq ans en Italie et fut le maître de Rubens: 243, Zachée sur le figuier; 244, Vocation de St Matthieu.

[Œuvre dont le coloris rappelle l'école vénitienne; les teintes sont habilement fondues et avec une entente harmonieuse du clair-obscur. — « L'ordonnance est à la fois intelligente et régulière; l'action est simple et nettement exprimée, avec cette sobriété de moyens et d'action qui caractérise l'école romaine. » (Moke.) — Malgré le mérite de cet ouvrage, il manque d'originalité et de caractère.]

245-246, Actes de charité de St Nicolas; 247, Portrait; 248, St Paul devant le magistrat romain. — *Josse de Momper le jeune* († 1635): 249, l'Archiduc Maximilien (sujet légendaire). — *Henri Van Balen le vieux* (1560-1632): 250, Concert d'anges; (251, Revers: St Philippe; 252, Concert d'anges; 253, Revers

Digitized by Google

Ste Anne); 254, Prédication de St Jean.—*P. Breughel jeune:* 255, Portement de croix. — *Abrah. Janssens le vieux* (1567-1632) : 256, Vierge; 257, le Fleuve Escaut; 258, Adoration des mages.

[Une certaine puissance, mais une habileté mal dirigée; point de clair-obscur; lumineux partout.]

Luc Franchoys le vieux : 259, Éducation de la Vierge; 260, la Vierge apparaît à St Simon Stock, général des carmes. — *Martin Pepyn* (1575-1647) : 261, Passage de la mer Rouge; 262, Prédication de St Luc; 263 (revers, Grisaille), St Jean et St Matthieu; 264 (revers du n° 248, Grisaille), St Marc et St Luc.

Rubens (1577-1640) : 265, le Christ entre les deux larrons.

Ce tableau a été au musée du Louvre. « Avant d'arriver en France, il avait souffert des restaurations d'un peintre maladroit.» [Ce tableau, donné aux Récollets d'Anvers par le bourgmestre Rockox, ami de Rubens, est une des vastes compositions dramatiques où le peintre manifeste toute sa puissance, mais où sa fougue est contenue. Il y a triomphé de la difficulté du sujet et de l'effet disgracieux de ces trois figures attachées à la croix et occupant le haut du tableau, sans en sacrifier aucune, en faisant de chacune d'elles une belle académie ; il a opposé l'affaissement du Christ expirant aux contorsions douloureuses du mauvais larron, figure d'un mouvement énergique digne de Michel Ange, et au regard interrogateur du bon larron, dont la tête nous semble avoir été inspirée par celle du Laocoon. « Prise séparément, chacune de ces figures colossales parait empreinte d'exagération ; jetées à la place que leur assigne l'artiste, elles n'ont que la force nécessaire à l'harmonie du tableau. » Nous ne trouvons point dans la tête du Christ la beauté qu'on se plait à y voir; à notre avis, ce n'est point là un Dieu qui expire, c'est un homme dans les défaillances, dans les affres de la mort. Ses traits ne reflètent rien du ciel ; ils sont dans un sentiment Shakspearien. La tête de la Vierge est sans noblesse. La Madeleine est une grosse Flamande éplorée. Joshua Reynolds, cependant, dit que son profil est le plus beau qu'il connaisse de Rubens, ou peut-être même d'aucun peintre. Il dit d'ailleurs de cette grande page que: c'est certainement une des premières peintures qui soient au monde, pour la composition, la couleur, et, ce qu'on n'attendrait pas de Rubens, pour la correction du dessin.]

266, Adoration des mages (a été à Paris).

Ce tableau, peint en 1624, provient du maître autel de l'église de l'abbaye de Saint-Michel, à Anvers. S'il est vrai qu'il fut achevé en 13 jours, il ne faut pas s'étonner qu'il ne soit, en grande partie, qu'une puissante ébauche. « L'Adoration des mages, dit M. Moke, dépasse en quelque sorte la hardiesse de Van Noort lui-même. Ce n'est pas seulement le faire impétueux du vieux peintre, mais une facilité portée jusqu'à la négligence, une variété de couleurs qui touche à la bigarrure, et dans l'expression des caractères un mélange de naïveté et d'exagération. Et cependant le prestige de l'effet justifie le calcul du maître. Cette esquisse brutale et crue, prenez-la du point de vue où le regard l'embrasse tout entière, et elle deviendra sage et harmonieuse. » [La Vierge n'est qu'une fraiche et éblouissante nourrice. Sur le premier plan, la figure du vieillard à longue barbe blanche et couvert d'un manteau rouge, draperie théâtrale qui n'habille pas le corps, trahit la recherche du colossal et la préoccupation de Michel-Ange et de quelques figures amplement conçues par Frà Bartolommeo. M. A. Michiels dit que son nez en forme de bec, ses yeux enfoncés dans leur orbite, ses sourcils qui cachent les paupières, l'attitude de sa tête et l'expression de sa figure lui donnent absolument l'apparence d'un vautour. — Le mage abyssinien, habillé de vert, a une

Digitized by Google

expression qui tombe dans la charge. En arrière, une tête de nègre, à l'œil curieux, atteste avec quelle vérité Rubens sait saisir les types qui devaient lui être le moins familiers. De nos jours, Marilhat n'a point campé d'une façon plus pittoresque un Arabe sur le dos d'un chameau que ne le fait ici Rubens aux derniers plans de sa composition. Encore une fois, si cette vaste toile, qui contient plus de vingt figures, a été executée en 13 jours, — et ce n'est point ici le cas de dire : Le temps ne fait rien à l'affaire, — il faut reconnaître qu'une telle fougue de pinceau n'est plus au pouvoir des peintres de nos jours; et le fût-elle, elle serait incompatible avec une création aussi riche, aussi variée, d'un dessin aussi ferme et d'une couleur si éblouissante.]

267, Ste Thérèse délivrant des flammes du purgatoire Bernardin de Mendoza, fondateur d'un couvent de Thérésiennes, à Valladolid (a été à Paris).

M. Viardot met ce tableau au nombre des ouvrages de pacotille qui montrent, avant Luca Giordano, l'abus des grandes facultés réduites à une funeste habileté de main.

268-272 (triptyque) : le Christ à la paille (volet 269, la Vierge; revers 270, le Sauveur; volet 271, St Jean; revers 272, la Vierge.

Ce tableau a été à Paris. « C'est une de ses peintures les plus soignées. Les figures y ont un caractère de beauté et un style plus élevé qu'à l'ordinaire; particulièrement celle de Marie Madeleine. Rubens ne paraît complétement à son avantage que dans ses grands ouvrages. Cette peinture, de petites dimensions, fait exception. » (J. Reynolds.)

273, Communion de St François d'Assise.

Ce tableau a été à Paris. [Un des chefs-d'œuvre de Rubens, pour le sentiment et pour la couleur; et, à notre avis, son œuvre capitale au musée d'Anvers. Van Hasselt dit que ce tableau fut payé 900 flor. et qu'il fut, par conséquent, peint en 9 jours. Nous ne pensons pas qu'il faille adopter comme une règle applicable à tous ses ouvrages le prix fixé par lui à son travail, à une certaine époque de sa vie, de 100 florins par jour. Il faut se tenir en garde contre ces exagérations. Même avec l'aide de ses élèves, une telle furie d'exécution est difficilement admissible.

Rubens s'est évidemment inspiré ici du chef-d'œuvre du Dominiquin : la Communion de saint Jérôme. Sans ce *précédent*, il n'eût point osé sans doute représenter le saint agonisant complétement nu au moment où il va recevoir la communion. Son corps est exténué par le jeûne, émacié par la maladie; soutenu par deux moines, il s'agenouille sur les angles blessants des degrés de marbre. Mais la bizarrerie de cette scène s'efface devant l'impression saisissante qu'elle cause. La tête du saint respire une extase surhumaine. L'expression de l'adoration, le rayonnement de la joie religieuse s'associent merveilleusement à l'altération maladive et moribonde des traits. C'est, à notre sens, une création de génie ; quelque chose que l'on peut sûrement proclamer n'avoir jamais rien eu d'analogue dans tout l'art antique. Les moines qui entourent saint François font ressortir des contrastes pleins de vérité, mais d'un réalisme qui tombe dans la vulgarité du portrait. On y trouve des études de physionomies, des peintures de caractères admirablement saisies ; l'ascétisme , l'abêtissement , l'égoïsme étroit, les instincts brutaux, toutes les passions monacales mises en scène avec une verve qui prouve l'esprit d'observation et le sentiment pittoresque de Rubens, mais qui, mêlant le trivial et l'idéal, distrait l'attention de l'extase religieuse du sujet.]

274, l'Éducation de la Vierge (a été à Paris).

[Tableau d'une excellente couleur. Les anges sont aériens, légers, dans sa plus charmante manière. La tête de la Vierge, représentée à l'âge de 14 ans en-

Digitized by Google

viron, est vague et insignifiante. Rubens ne sait pas rendre cet âge de la femme.]

275-279 (triptyque) : Incrédulité de St Thomas (276, Portrait de Rockox, bourgmestre d'Anvers; 277, Revers; 278, Portrait de la femme de Rockox; 279, Revers) (a été à Paris).

« Les premiers ouvrages de Rubens sont loin d'annoncer cette manière large et libre à laquelle il s'éleva plus tard. La recherche du brillant et du fini en exclut toute audace d'exécution. Soit qu'il y fût encouragé par le goût de la cour, ou qu'il se laissât lui-même éblouir par cette coquetterie de son pinceau, il tomba presque dans la mignardise. Le saint Thomas, du musée d'Anvers, qui parait exécuté vers 1610..., est une toile brillante et lisse qu'on serait tenté de prendre pour une plaque d'émail. A côté de la perfection matérielle à laquelle répondent la régularité du dessin et la richesse des carnations, vous chercheriez vainement l'inspiration du génie et l'élan du pinceau. C'est de la peinture académique aussi froide qu'étudiée. On s'effraye presque en voyant se rapetisser à ce point le géant de l'école flamande. Un artiste ordinaire n'eût point eu la force de s'en relever! » (Moke.)

280, la Vierge au perroquet (a été à Paris et fut restitué en 1801).

« C'est une page soigneusement achevée et d'une extrême mignardise, où brille déjà ce sentiment de la couleur, qui est le caractère le plus frappant de Rubens. Mais elle est peinte d'un pinceau si lisse et si coquet, qu'on y reconnait mieux l'élève d'Otto Venius que l'artiste qui devait déployer un jour un génie si puissant. » (Moke.) [La Vierge et l'Enfant Jésus regardent le spectateur; ils posent pour le public, comme le Père éternel dans le n° 282.]

281, Christ en croix (a été à Paris).

[Peinture célèbre, restée un des types du genre: le dessin manque de précision; la tête est d'une belle expression.]

282, la Trinité (a été à Paris).

[Cet ouvrage, antérieur au départ de Rubens, manifeste déjà une indépendance complète de la manière de son maitre Otto Venius, et, en même temps, des qualités qu'il portera plus tard au plus haut degré de puissance. Le raccourci de la jambe gauche du Christ est hardi, mais il est tendu et d'un effet disgracieux. Un des deux anges pleure en grimaçant, et il semble regarder du coin de l'œil si le Père éternel l'aperçoit. Quant au Père éternel, il a l'air d'un bon vivant. « Il a, dit M. A. Michiels, les traits d'un vieux paysan plein de finesse; il vous regarde d'un air scrutateur, et les épais sourcils qui ombragent ses yeux en rendent l'expression plus narquoise. » De toutes les expressions que le peintre aurait pu chercher à lui donner, et qui, à la vérité, sont d'une grande difficulté à imaginer, celle à laquelle il s'est arrêté est certainement la moins concordante avec cette prodigieuse situation d'un Dieu tenant les restes inanimés de son fils, Dieu lui-même, qui vient d'être misérablement supplicié pour racheter les péchés de la race humaine.]

283, Descente de croix (belle répétition en proportions réduites du célèbre tableau de la cathédrale d'Anvers (a été à Paris). — 285-286, Esquisses de décoration pour l'entrée triomphale de Ferdinand d'Autriche à Anvers, en 1635.

Adam Willaerts (1577-1640) : 287, Fête à Tervueren, par les archiducs Albert et Isabelle. — *Jérôme Francken* (*Franck*) *le vieux* (1578-1623) : 288, Horatius Coclès. — *David Winckeboons* : 289, Kermesse. — *François Snyders* (1579-1657) : 290, Cygnes et chiens; 291, Nature morte. — *Jean Jordaens le second* (1581-1643) : 292, Mort de Pharaon. — *François Francken*

Digitized by Google

(Franck) *le jeune* (1581-1642) : 293, Miracles au tombeau de St Bruno; 294, les Œuvres de miséricordes; 295-299 (triptyque) : les Quatre couronnés condamnés au martyre. — *Déodat del Mont :* 300, la Transfiguration. — *Guill. Van Nieulant :* 301, Vue de Rome (1611).

Gaspard de Craeyer (1585-1669) : 302, Élie au désert [d'un bon sentiment et d'une bonne couleur]. — *Corneille de Vos le vieux* († 1651) : Portrait du messager de la corporation de St Luc.

[Il est décoré des médailles d'honneur remportées par la *guilde* dans les concours; devant lui, sur la table, sont les vases précieux appartenant à cette corporation. Ces vases furent fondus en 1794, à l'occasion de la contribution de dix millions de livres tournois imposée à Anvers par le conventionnel Laurent.]

304-305, Portraits; 306, St Norbert recueillant les hosties et les vases sacrés cachés pendant l'hérésie de Tanchelin (*V.* p. 158) (a été à Paris); 307, Adoration des mages; 308-309, Portraits; 310, Vœu à la Vierge (1588); 311-315, Divers traits de la vie de St Éloi. [On ignore le nom du peintre de ces tableaux où se lit la date de 1588, et qui sont remarquables sous le rapport du dessin et des portraits qu'ils contiennent.]

Daniel Zeghers (*Seghers*) (1590-1661) : 316, Guirlande de St Ignace; 317, Guirlande de la Vierge. — *At de Rycker :* 318, Portrait; 319 (revers), la Vierge; 320, Portrait (revers) (St Louis). — *Gerard Zeghers* (*Seghers*) (1591-1651) : 322, St Louis de Gonzague; 323, Mariage de la Vierge, 324. Ste Thérèse; 325, J. C. revenant des limbes; 326, Ste Claire; 327, la Vierge au scapulaire; 328, St Norbert recevant l'habit de son ordre. — *Jacques Jordaens* (1593-1678) : 329, la Cène [sans les qualités saillantes habituelles de sa peinture]; 330, les Sœurs hospitalières; 331, Christ au tombeau; 332, Pégase; 333-334, Allégories; 335, Adoration des bergers. — *Luc Van Uden le jeune :* 336, Vue de l'abbaye de St Bernard, sur l'Escaut. — *Théodore Rombouts* (1597-1637) : 337, J. C. en pèlerin reçu par St Augustin. — *Jean Wildens* (1584-1635) : 338, Ste-Famille. — *Corneille Schut* (1597-1655) : 339, la Vierge donnant un bref d'indulgence à St François; 340, Décollation de St Georges; 341. Purification de la Vierge. — *Van Hoeck* (*Jean Van den Hoecke*, 1598-1651) : 342, St François d'Assise.

Antoine Van Dyck (1599-1641) : 343, Christ en croix (a été à Paris).

[Ce tableau fut donné par Van Dyck, âgé de 30 ans, aux Dominicains d'Anvers. C'est sans doute à cause de cette destination qu'il a représenté au pied de la croix saint Dominique et sainte Catherine, rapprochement qui substitue le conventionnel à la vérité, et la fantaisie mystique au sentiment religieux. La lumière est habilement distribuée; le corps du Christ est éclairé et sa tête rejetée dans la demi-teinte; mais elle a pris, peut-être par suite de l'altération des couleurs, un aspect cadavérique, qui forme un contraste trop violent avec le reste du corps]. — A la suppression des couvents par Joseph II, ce tableau, transporté à Bruxelles, fut vendu, en 1785, 12 690 fr.

344, Beau portrait d'évêque; 345, le Christ déposé de la croix [œuvre expressive et de sentiment]; 346, le Christ au tombeau [ce tableau, d'un ton plus chaud que le précédent, a été peint en Italie]; 347, Beau portrait du prélat Scaglia; 348. Christ en croix [petite toile souvent co-

Digitized by Google

piée]. — *Adrien Van Utrecht* (1599-1653) : 349, Nature morte.— *Pierre Van Mol* (1599-1660) : 350, Adoration des mages. — *Valentin* (peintre français du XVII^e s.) : 351, le Brelan. — *Jean Cossiers* (1600-1671) : 352, Adoration des bergers; 353, Scène d'intérieur; 354, Portrait; 355, Adoration des bergers; 356, Flagellation du Christ. — *Pennemaeckers :* 357, Ascension ; 358 (école flamande) : Ensevelissement du Christ; 359-360 (idem) : Portraits. — *Jacques Van Es* ou *Essen* (1606-16..) : 361, Nature morte.— *Erasme Quellin le jeune* (1607-1678) : 362-363, Miracles de St Hugues; 364, le chartreux Molenaer sauvé par Ste Gatherine; 365-366, Portraits d'évêques. — *Théodore Van Thulden :* 367-368, Arcs de triomphe; 369, Portrait de son frère, religieux.— *Abraham Van Diepenbeeck* (1607-1675) : 370, St Bonaventure. — *Rembrandt* (1608-1669) : Portrait de femme (a été à Paris. — En 1850, acheté 7830 fr. à la vente du roi des Pays-Bas). — *Pierre Van Lint le vieux* (1606-1690) : 372, Ste Catherine; 373, Portrait; 374, le Gué; 375, St Christophe; 376, Miracle de St Jean de Capistran; 377, Franciscain.— *Jean Fyt* (1609-1661) : 378, le Repas de l'aigle [vrai de mouvement; scène sauvage, énergiquement peinte]; 379, Deux levriers. — *David Teniers le jeune* (1610-1694) : 380, Panorama de Valenciennes; 381, Buveurs flamands.

[Grâce à ce tableau, acheté en 1840 14 600 fr., ce peintre célèbre de l'école d'Anvers, dont le musée de Madrid possède soixante-seize ouvrages, a commencé à être dignement représenté dans le musée de sa ville natale.]

382, le Matin; 383, l'Après-dîner. — *Jean et André Both :* 384, Beau paysage d'Italie.— *Jean Van Bockhorst :* 385, Couronnement de la Vierge.— *Van Cortbemde* (1612-16..): 386, le Bon Samaritain. — *P. H. Francken :* 387, St François d'Assise; 388, la Coupe empoisonnée; 389. St Louis; 390, St Antoine de Padoue. — *Godefroid* ou *Govaert Flinck* (1615-1660) : 391, Portraits. — *Ant. Goubau :* 392, l'Étude des arts à Rome; 393, Place Navone à Rome. — *Pierre Thys le vieux* (1616-1680) : 394-395, Portraits; 396, St François; 397, Icare et Dédale ; 398-399, Apparition de la Vierge; du Christ. — *Murillo :* St François d'Assise. — *J. Phil. Van Thielen* (1618-1667) : 401-402, Fleurs. — *Théodore Boeyermans* (1620-1678) : 403, l'Ambassadeur; 404, la Piscine de Bethsaïde.

Grande toile, bien composée; manière onctueuse. « Les tons roses et lilas, aussi bien que l'élégance des formes, dit M. A. Michiels, trahissent au premier coup d'œil une grande analogie de manières entre l'auteur de cet ouvrage et le célèbre Van Dyck, qu'il a beaucoup étudié. »

405, la Visite, « tableau remarquable par sa grâce coquette; » 406, Anvers, mère nourricière des peintres; 407, Tête de femme. — *Thierry Van Delen :* 408, Allégorie.— *Marc-Ant. Garibaldo :* 409, Fuite en Égypte.— *François Goubau :* 410, Adoration du St Sacrement. — *J. B. Boel :* 411. Nature morte. — *Jean Peeters :* L'Escaut devant Anvers. — *H. V. Anthonissen :* 413, Une rade. « Beaucoup de rapport avec Van Goyen; grisaille; perspective profonde.» — *Jean Van Kessel :* 414, Concert d'oiseaux. — *J. Siberechts le jeune :* 415, Miracle de St François d'Assise. — *J. B. Martine Wans :* 416, Paysage. — *Guill.*

Digitized by Google

Van Ehrenberg (1630-1677) : 417, Caricine devant le roi d'Éthiopie. — *H. Van Minderhout :* 418, Port du Levant. — *Jean Érasme Quellin* (1634-....) : 419, Piscine de Bethsaïde.

[Cette toile immense, placée dans la salle d'entrée du musée, pose sur le parquet et monte jusqu'à la voûte. Elle présente une vaste disposition d'architecture théâtrale où sont perdues une foule de figures banales et lourdes.] « On voit, dit M. Moke, que l'auteur a eu l'ambition de lutter dans cette composition contre Paul Véronèse. Il y montre une connaissance parfaite des conditions d'art particulières à ces pages gigantesques, une heureuse entente de l'agencement des masses, et une hardiesse d'imagination à laquelle le talent du peintre ne fait pas défaut. Mais il y a dans son œuvre plus de science que d'inspiration. Les personnages de P. Véronèse ont une sorte d'élégance naturelle qui captive, un éclat qui séduit. Ceux de Quellin manquent d'attrait, de distinction et d'originalité. Son crayon était lourd et disgracieux, quand il prenait ses modèles dans la nature, comme le prouvent ses martyrs de Gorcum, qui tombent dans la trivialité. »

421-423, Martyrs de Gorcum; 424, Saint Bernard; 426, Jésus-Christ chez Siméon; 427, Martyre de sainte Agathe; 428, Nativité. — *Abrah. Genoels le jeune :* 429, Minerve et les Muses. — *Adrien Backer :* 430, Allégorie. — *Jacques Herreyns le vieux* (1643-1732) : 431, Dieu le père. — *Jacques Denys :* 432, Portrait; 433. Étude du modèle vivant. — *P. Ykens :* 434, Portrait; 435, Sainte Catherine disputant avec les philosophes. — *P. Ykens* et *J. B. de Wrée le vieux :* 436, Portrait. — *Godefr. Maes le jeune* (1649-1700) : Martyre de saint Georges. — *Jacques Biltius :* 438, Combat de coqs. — *J. P. Tassaert :* 439, les Philosophes. — *J. V. Penne :* 440, Une cuisine. — *Richard Van Orley :* 441, Rentrée d'Innocent II à Rome. — *Gasp. Jacques Van Opstal le jeune :* 442-443, Portraits. — *P. Rysbrack :* 444, Paysage. — *Godef. Kneller :* 445, Portrait. — *Gasp. Pierre Verbruggen le jeune* (1664-1739) : 446, Fleurs. — *H. Goovaerts* (1660-1720) : 447, le Serment de l'arbalète. — *Balth. Van den Bossche :* 448, Sujet analogue. — *P. Snyers :* 449, Paysage. — *J. Jos. Horemans le vieux :* 450, Réception au serment de l'escrime. — *Guill. Ignace Herricx :* 451, Saint Luc; 452, la Pâque en Égypte; 453, l'Agneau de Dieu. — *Franç. Xav. H. Verbeeck :* 454, Visite au serment de l'escrime. — 455 (école flamande) : Portrait. — 456 (éc. holl.) : Hiver. — 457-471 (éc. flam.) : Portraits. — 472, Ensevelissement du Christ. — 473 (éc. ital.) : Ascension. — 474 (éc. flam.) : Sainte Agnès et Dorothée. — 475 (éc. flam.) : Pastorale. — 476 (éc. flam.) : Mort d'Abel. — 477 (éc. fl.) : Vanitas. — 478-483 (éc. fl.) : Figures allégoriques. — 484 (éc. flam.) : Portrait. — 485 (éc. fl.) : Leçon d'anatomie. — 486 (éc. fl.) : la Vierge allaitant. — 487 (éc. fl.) : Christ en croix. — Le frère dominicain *Thys :* 488, Descente de croix. — *Mart. Jos. Geeraerts :* 489, Bas-relief en grisaille. — *Corn. Jos. d'Heur :* 490-495, Armoiries et allégories. — *Balth. Beschey* (1708-1776) : 496, Joseph vendu par ses frères; 497, Joseph en Égypte; 498, Portrait; 499, Portrait au pastel.

Van der Voort : 500-501, Allégories. — *P. Jos. Verhagen* (1728-1811) : 502, Agar et Ismaël chassés. — *André Corn. Lens* (1739-1822) : 503, Annonciation [le tableau le plus fade du musée]; 504, Portrait; 505,

Digitized by Google

Allégorie. — *Guil. Jacq. Herreyns* (1743-1827) : 506-509, Portraits. — *Sim. Alexand. Clém. Denis* (1755-1813) : 510-512, Paysages.— *Balth. Paul Ommeganck* (1755-1826) : 513, Paysage. — *Robert Le Fèvre* (1756-1831) : 514, Portrait de Van Dael, le peintre de fleurs. — *Fr. Smits* (1760-1833) : 515, Portrait de Guil. Herreyns. — *J. Fr. Eliaerts* (1761-1848) : 516, Fleurs. — *Math. Ign. Van Brée* (1773-1839) : 517, Mort de Rubens. — *Ferd. de Braekeleer* (1792) : 518, la Furie espagnole.— 519, Portrait de Pie VI.—520-523, Copies.—524, Portrait de M. J. Van Brée.

MONUMENTS CIVILS.

Hôtel de ville — (sur la grande place), construit en 1561, sur les dessins de Corneille de Vriendt, frère du peintre Floris, achevé en 1565, et en partie détruit par un incendie en 1476 pendant le pillage de la ville par les soldats espagnols. Il fut restauré de 1581 à 1585. Sa lourde façade a près de 84 mètres de longueur, et se compose de trois étages à pilastres, élevés sur une base rustique, et d'un avant-corps, au centre, de cinq étages. Cet édifice n'offre aucun point de comparaison avec les magnifiques hôtels de ville de Bruxelles, de Gand et de Bruges. Son style italien bâtard appartient à une époque où la liberté communale était étouffée par la domination espagnole. Cette absence d'édifice municipal est une lacune regrettable pour une ville de l'importance d'Anvers et dans un pays où le caractère de ces monuments rappelle si fréquemment cette glorieuse période de son histoire. On remarquera dans une des salles (cabinet du bourgmestre) une vaste et belle cheminée, richement décorée de sculptures dans le style de la renaissance. Le morceau principal représente les Noces de Cana. Quelque salles contiennent des tableaux d'une importance secondaire. — Au second étage est la *bibliothèque* de la ville, ouverte de 10 h. à 5 h. Elle se compose de 22 000 volumes.

La Bourse.— Cet édifice, consistant en une cour quadrangulaire de 51 mèt. 1/2 de longueur sur 40 de largeur, entourée d'un portique à voûtes surbaissées, décorées d'arêtes et de nervures, et qui était porté par 38 colonnes dont les fûts étaient couverts d'une ornementation variée, fut commencé en 1531, alors qu'Anvers était une des premières places de commerce de l'Europe. C'est sur le modèle de cette bourse que furent construites les anciennes bourses de Londres en 1566, et d'Amsterdam en 1608. En grande partie engagée dans des îlots de maisons voisines, elle avait une entrée sur ses quatre faces, correspondant à l'entrecroisement des rues. En 1853, la cour fut couverte par une toiture vitrée dont la cage et les 12 piliers de support en fonte étaient très-ouvragés. Cet édifice important a été détruit par un incendie au mois d'août 1858. Le commerce d'Anvers a résolu de le relever et de ne rien épargner pour lui rendre sa magnificence. Deux artistes anversois, MM. Swerts et Guffens, doivent, dit-on, y peindre à fresque les compositions relatives à l'histoire de la ville. Au mois de septembre 1859 rien n'était encore décidé sur la question de savoir si l'on reconstruirait la Bourse sur le même emplacement. Les nouveaux

Digitized by Google

projets d'agrandissement d'Anvers, qui ont été décrétés, vont sans doute provoquer une détermination prompte et définitive à ce sujet.

Le Palais du Roi (place de Meir). — Ancien hôtel bâti au XVII^e siècle par un patricien d'Anvers. Il fut acheté sous l'Empire pour servir de logement à Napoléon. Quelques salles sont ornées de peintures de *Vervoort le jeune*. Il n'est point visible.

La vieille Boucherie. — Cet édifice (situé à égale distance de l'église Saint-Paul et de l'hôtel de ville) fut construit vers 1502; il sert aujourd'hui d'entrepôt de grains. Il est flanqué de tourelles octogones; la façade, qui se termine en pignon, est percée de deux fenêtres ogivales au premier étage et au-dessus de six rangs de croisées carrées.

Maison hanséatique. — Édifice situé entre le grand et le petit bassin. « En 1164, dit M. Van Vyve, une confédération se forma à Brême, entre les villes maritimes de l'Allemagne, sous le nom de ligue hanséatique, dans le but de protéger le commerce et la navigation contre les pirates qui infestaient les mers du Nord, et aussi contre la rapacité féodale à laquelle les marchands étaient sans cesse exposés à cette époque encore barbare. Bruges et Anvers se hâtèrent d'entrer dans cette ligue, dont Brême, Lubeck et Hambourg étaient les principales villes. Bruges devint un des quatre comptoirs généraux de la Hanse, source pour elle d'une prospérité que sa révolte contre Maximilien lui fit perdre, et dont Anvers hérita. Les Hanséates, en effet, quittèrent peu à peu la ville de Bruges, dans les premières années du XVI^e siècle, et transférèrent leurs comptoirs dans le port d'Anvers, qui leur offrait plus de sûreté, et des débouchés plus commodes. Ce ne fut, toutefois, qu'en 1564 que la Hanse fit construire le vaste édifice connu sous le nom de *Maison des Oosterlings*, sur les dessins de Corneille de Vriendt. Il a 81 mètres de long sur 65 de large. La tour qui le surmontait servait de vigie; elle a été en partie démolie depuis, et la maison elle-même a subi de notables modifications. »

Le Théâtre royal. — Commencé en 1829, a été achevé en 1834. Les dessins sont de M. Burla, architecte de la ville.

Entrepôt. — Les trois pavillons faisant face au bassin ont été construits de 1829 à 1832. L'entrepôt est bâti sur pilotis et relié par un embranchement au chemin de fer.

Halle aux poissons (quai Van Dyck, en face du débarcadère des bateaux à vapeur anglais). — Le matin, entre 7 et 9 h., on y vend le poisson aux enchères. — Derrière est le *Steen*, ancienne demeure féodale convertie vers le XIV^e siècle en prison. L'édifice actuel, bâti en partie sur les assises du *Burgt* (ancienne forteresse), date de 1520. On voit encore des carcans dans la cour, les cachots et la salle des juges.

Maison de Rubens (rue de Rubens, n° 1450, aboutissant à la place de Meir). — Rubens ayant épousé, en 1609, Isabelle Brandt, acheta, l'année suivante, une maison qu'il fit démolir et reconstruire selon son plan. Il fit bâtir, entre la cour et le jardin, une vaste rotonde où il disposa la riche collection qu'il avait apportée d'Italie. Les frais de cette maison s'élevèrent à env. 127 000 fr. (Pour les difficultés qui s'élevèrent au sujet de cette construction, voir p. 171). C'est dans cette maison que

Digitized by Google

le grand artiste mourut de la goutte le 30 mai 1640. En 1669, son fils, Philippe Rubens, vendit cette maison à un individu portant un nom illustre dans la peinture flamande, Jacques Van Eyck. En 1680, un chanoine de Saint-Jacques l'acheta et y bâtit une chapelle. En 1763, elle passa à un nouveau propriétaire qui la rebâtit et la changea complétement. La rotonde a été détruite, il y a plusieurs années, lorsqu'on sépara l'habitation en deux.

Maison de Plantin (place du Vendredi). — Ce célèbre imprimeur, né près de Tours, en 1514, vint s'établir à Anvers, et devint premier imprimeur de Philippe II. « L'atelier, les presses, le matériel d'impression, tels qu'ils ont été délaissés par les Moretus, ses successeurs, ont été conservés comme de précieuses reliques par leurs descendants. Ceux-ci possèdent, outre de curieux manuscrits, une belle collection de dessins et croquis de Rubens, et plusieurs portraits peints par ce maître et par Van Dyck. Un cartouche, sculpté par Quellyn, orne le frontispice de la maison. On y lit la devise : *Labore et Constantia.* » (Van Vyve.)

Jardin zoologique.—Situé à l'E. de la ville, près de la station du chemin de fer de Malines. Il a été fondé par une société d'actionnaires et ouvert en 1844. Le premier fond du musée d'histoire naturelle a été formé de la collection de M. Kets, donnée par lui à l'établissement, dont il a été nommé directeur. Ce jardin, où l'on donne quelquefois des concerts, est un but de promenade agréable. (Prix d'entrée : 1 fr. pour les étrangers.)

COMMUNICATIONS D'ANVERS : avec BRUXELLES (*V.* route 13) ; — avec GAND (*V.* R. 53).

ENVIRONS D'ANVERS.

Borgerhout — (2 kil. E. d'Anvers) ; l'église bâtie en style ogival sur les plans de l'architecte Berckmans, de 1841 à 1846, est couronnée d'une tour de 45 mèt. de haut. La dépense de la construction ne s'est élevée qu'à 120 000 fr.

Berchem — (3 kil. S. d'Anvers) ; possède de jolies maisons de campagne. A l'entrée du village est la promenade dite la *Pepinière.*

Tête de Flandre — (l'autre côté de l'Escaut, vis-à-vis du quai d'embarquement). On donne ce nom à un fort qui défend de ce côté les approches d'Anvers ; il est situé au bord du fleuve et est appuyé à g. (en regardant la ville) par le fort d'Austruweel, et à dr. par celui de Burgt. « En 1853, le gouvernement a fait construire à la Tête de Flandre et sur les territoires de Deurne, Borgerhouth et Berchem, de nouveaux forts qui, avec ceux d'Austruweel et de Burgt complètent le formidable système de défense d'Anvers. En cas de siége, il suffirait d'ouvrir à la Tête de Flandre une seule écluse, pour inonder à plusieurs lieues les polders (*V.* p. 203) que ce point important domine. » Pendant le siége d'Anvers des Hollandais percèrent les digues au-dessus de la Tête de Flandre, et toute la contrée fut inondée de 4 pieds d'eau. Le sol, imprégné de sel ou recouvert de sable, fut frappé de stérilité. Pendant trois ans aucune voiture ne put parvenir jusqu'à la Tête de Flandre. Les réparations des digues coûtèrent plus de 2 millions de francs.

Hemixem — (10 kil. S. d'Anvers) ; situé sur la rive droite de l'Escaut. L'abbaye de Saint-Bernard, fondée

Digitized by Google

en 1241 par Henri II, duc de Brabant, est aujourd'hui une maison centrale de correction.

West-malle — (24 kil. E. d'Anvers); à moitié chemin et à g. de la route d'Anvers à Turnhout. Un peu avant d'y arriver, à peu de distance de la route, est un couvent de Trappistes, occupé par une soixantaine de religieux qui observent la règle sévère de l'ordre et travaillent au défrichement des bruyères au milieu desquelles ils se sont établis. Leur labeur a fécondé les terres incultes de la Campine, et leur exemple est un encouragement à entreprendre de pareils travaux. Le cimetière est situé dans leur jardin; une tombe est toujours ouverte attendant le premier qui doit mourir.

Hoogstraeten — (38 kil. d'Anvers, au N. de West-malle, près la frontière de Hollande); 1918 hab. Ce fut, dit-on, dans le principe, une forteresse bâtie par les Huns. En 1213, c'était une baronie appartenant aux seigneurs de Cuick; elle passa à ce titre dans la maison de Lalaing; Hoogstraeten fut érigé en comté par Charles-Quint, en 1532; puis en duché, en faveur du rhingrave prince de Salm. L'ancien château fut bâti avec une extrême magnificence par Antoine de Lalaing; mais il fut incendié en 1581, et ruiné pendant les guerres religieuses, en 1602. Il fut rebâti au XVIIe siècle. Depuis 1809, il a été converti en dépôt de mendicité. Les détenus s'occupent du défrichement des bruyères. — L'église paroissiale fut construite de 1540 à 1546 par le comte de Lalaing. « Sa tour se dresse au-dessus des vastes plaines sablonneuses de la bruyère qui se développe de toutes parts dans ce cercle de l'horizon. » A l'intérieur, on admire de magnifiques vitraux; un monument funèbre à la mémoire de la famille de Lalaing, et des stalles en bois où l'esprit inventif et peu sévère des sculpteurs s'est donné librement carrière.

ROUTE 31.

D'ANVERS A LIERRE ET A TURNHOUT.

En chemin de fer.

18 kil. d'Anvers à Lierre; 56 kil. d'Anvers à Turnhout. — Trois convois par jour. — Trajet en 1 h. 50. Prix jusqu'à Turnhout: Ire, 5 fr. 30 c.; IIe, 4 fr. 15 c.; IIIe, 2 fr. 60 c.

Il y a tous les jours une diligence d'Anvers à Turnhout (*V.* p. 157).

L'établissement du chemin de fer de Contich à Turnhout a été autorisé au mois de juillet 1853.

On suit d'abord le chemin de fer d'Anvers à Malines jusqu'à la station de Contich (*V.* R. 13, p. 119).

11 kil. Contich. — On prend à g. l'embranchement qui, s'avançant à travers la Campine anversoise, se dirige au S. vers Turnhout.

18 kil. **Lierre**. — 14 273 hab. V. située au confluent de la grande et de la petite Nethe, qui, réunies à la Dyle, forment le Ruppel, affluent de l'Escaut. Elle fut fondée au IXe s. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres religieuses du XVIe s. Ses fortifications furent abattues en 1784 par ordre de Joseph II. — *Église de St Gommaire*, un des édifices religieux remarquables de la Belgique, fut commencée en 1425, sur l'emplacement d'une église plus ancienne qui menaçait ruine. Le chœur ne fut terminé qu'en 1515. La tour était terminée par une haute flèche en bois qui fut détruite par la fou-

Digitized by Google

dre en 1702, et remplacée par une coupole d'assez mauvais goût. » Les fenêtres sont à meneaux flamboyants qui varient pour chaque fenêtre. » Devant le chœur s'élève un jubé construit en 1534, et sculpté dans le riche style ogival du XVI^e^ s. De beaux vitraux donnés par l'empereur Maximilien I^er^ se font remarquer au chœur par l'éclat de leurs couleurs et leur conservation. Dans une chapelle à dr. du chœur est un tableau faussement attribué à *Jean Van Eyck*, puisqu'il représente symboliquement le mariage de Philippe le Beau et Jeanne de Castille, célébré à Lierre en 1496. On remarquera deux petites toiles de *Rubens*, représentant St François recevant les stigmates et Ste Claire. Elles faisaient partie d'un triptyque peint pour la corporation des tailleurs, qui fut donné par Napoléon à la ville de Dijon. — Près de l'église de St Gommaire est la *chapelle St Pierre*, qui possède des traces d'architecture romane. — *L'hôtel de ville* a une façade moderne sans caractère. Il s'élève sur l'emplacement de l'ancienne halle aux draps, dont il reste encore le *beffroi* (1369-1411), tour carrée terminée aux quatre angles par quatre clochetons en encorbellement, et surmontée par un campanile à toit aigu. — Lierre se livre à plusieurs branches d'industrie : fabriques de gros lainage, de soies; filature de coton; coutellerie, etc.... Grand commerce de bière blanche, nommée *cavesse*.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Lierre :

N. B. — Les localités où se trouve une station de chemin de fer sont indiquées par un astérique.

Aerschot. — (Hôtel du Faucon). Départ à 4 h. 15 m. s.; trajet en 3 h. Prix, 2 fr.
* *Anvers.* — (A la Cave de l'Hôtel de Ville). Départ à 7 h. mat. ; trajet en 2 h. Prix, 68 c.
Idem. — (Hôtel du Faucon). Départ à 10 h. mat.; trajet en 2 h. Prix, 68 c.
Diest. — (Id.). Départ à 4 h. 45 min. s.; trajet en 5 h. Prix, 3 fr.
* *Duffel.* — (Hôtel du Faucon). Départ à 8 h. mat. ; trajet en 1 h. 15 min. Prix, 50 c.
Idem. — (Id.). Départ à 7 h. s.; trajet en 45 min. Prix, 60 c.
* *Herenthals.* — (A la poste). Départ à 10 h. 15 s.; trajet en 2 h. 15 min. Prix, 1 fr. 50 c. *Malle-poste.*
Idem. — (Id.). Départ à 2 h. mat.; trajet en 2 h. 15 min. Prix, 2 fr.
* *Malines.* — (Hôtel du Faucon). Départ à 8 h. mat. ; trajet en 2 h. Prix, 1 fr.
Westerloo. — (Id.) Départ à 4 h. 5 s.; trajet en 4 h. Prix, 2 fr.

24 kil. *Nylen.* — 1889 hab.

32 kil. *Bouwel.*

38 kil. *Herenthals.* — 3500 hab. Cette ville était considérée comme la capitale de la Campine aux XIV^e^ et XV^e^ s. Son église, bâtie en 1417, n'offre point d'intérêt, ni sous le rapport de l'architecture, ni sous celui des nombreuses peintures qu'elle renferme. On y remarque seulement un autel en bois sculpté du XV^e^ s.

En quittant Herenthals, le chemin de fer franchit la petite Nethe et s'avance à travers des landes entremêlées de quelques cultures et de bouquets d'arbres.

43 kil. *Lichtaert.* — 1605 hab.

46 kil. *Thielen.* — 1020 hab.

56 kil. **Turnhout.** — 14 861 hab. Au XIII^e^ s., les ducs de Brabant aimaient à y séjourner pour s'y livrer au plaisir de la chasse dans la forêt voisine. Cette ville changea souvent de maîtres. Marie, duchesse de Gueldre, fille de Jean III, duc de Brabant, y bâtit un château au

Digitized by Google

XIVe s., qui, embelli et augmenté de jardins par la sœur de Charles-Quint, puis ruiné plus tard pendant les guerres religieuses, est devenu le local du palais de justice. — *Industrie :* fabriques de toiles, de draps, de coutils, de siamoises, etc....

Diligence de Turnhout (hôtel des Sept-Étoiles) à ANVERS : départ 5 h. mat.; trajet en 4 h. 30; prix, 3 fr.

DIVERSES LOCALITÉS DE LA PROVINCE.

Gheel. — 9949 hab. (14 kil. E. d'Herenthals, 18 kil. S. de Turnhout). La commune contient depuis un temps immémorial une colonie d'aliénés.

On présume que dans le principe ces malheureux étaient réunis dans un établissement placé sous l'invocation de Ste Dympne, fille d'un roi d'Irlande, qui se réfugia dans ce pays et fut, dit-on, martyrisée aux environs de cette ville. Ils sont aujourd'hui répartis, au nombre d'environ 800, chez les cultivateurs, qui, pour une pension de 100 à 120 florins, en prennent soin, en leur laissant toute la liberté que permet leur état; habitués de bonne heure à étudier le genre de folie de leurs pensionnaires, ils les conduisent avec facilité et les emploient à quelques travaux de la campagne. La plupart des villes qui envoient leurs aliénés à Gheel y entretiennent des préposés pour surveiller, auprès des cultivateurs, les intérêts des malades. Gheel possède quatre églises; la plus importante est celle consacrée à Ste Dympne. On y voit un mausolée en marbre, érigé (1559) à Jean, baron de Merode, et deux autels en bois sculpté.

Tongerloo. — 1931 hab. (10 l. S. de Gheel; 50 kil. d'Anvers). On y voit les restes de la célèbre et riche abbaye fondée au XIIe s. Presque toute la Campine lui appartenait; elle avait fait de vastes plantations de bois. Cette abbaye fut supprimée au siècle dernier. On y voit six tableaux attribués à *Quintin Massys.*

Westerloo. — 2685 hab. (2 kil. de Tongerloo). Près de ce village est un beau château qui a appartenu aux seigneurs de Wesemael et a passé à la famille de Merode.

ROUTE 32.

D'ANVERS A LA FRONTIÈRE DE LA HOLLANDE.

En chemin de fer.

28 kil. d'Anvers à Erschen. — (59 kil. à Breda; 95 kil. à Rotterdam). Cette route sera décrite dans la troisième section. (V. R. 83 d'Anvers à Breda et à Rotterdam.)

ROUTE 33.

D'ANVERS A GAND.

A. Par le pays de Waes.

En chemin de fer. — 50 kil.

Six convois par jour. — Trajet (le passage de l'Escaut compris) en 1 h. 20 min. ou 2 h. — Prix (le passage de l'Escaut compris) : Ire, 4 fr. 50 c.; IIe, 3 fr.; IIIe, 2 fr. — Le trajet par Malines dure une demi-heure de plus.

Ce chemin de fer du pays de Waes est exploité par une compagnie particulière, autorisée en mars 1845. La durée de la concession est jusqu'en 1935.

Si le pays de Waes, que l'on traverse en allant d'Anvers à Gand, n'offre point d'intérêt sous le rapport de l'aspect pittoresque, c'est une des contrées de l'Europe les plus intéressantes au point de vue de l'agriculture. L'homme a dû y

Digitized by Google

conquérir, dans le voisinage de l'Escaut, le terrain sur les inondations et les envahissements des marées, au moyen de digues qui enferment et protégent des terrains inférieurs au niveau des hautes eaux, et nommés *polders* (de poel, *palus*, marais). La fameuse digue du comte Jean, qui protége le N. de la Flandre et le pays de Waes, depuis Damme (6 kil. de Bruges) jusqu'à Anvers, date du commencement du XIV^e siècle.

Les omnibus amènent les voyageurs à l'embarcadère (quai St-Michel) du bateau à vapeur, qui les transporte sur l'autre rive de l'Escaut. Le fleuve a ici 600 mètres. On aborde à la *Tête de Flandre* (*V*.p. 195) et l'on gagne à quelque distance la station du chemin de fer. On entre dans la FLANDRE ORIENTALE, séparée ici par l'Escaut de la PROVINCE D'ANVERS. La voie ferrée traverse pendant un certain temps les *polders*, dont les terres d'alluvion forment une multitude d'espèces d'îles ou carrés, plus ou moins étendus, dans lesquels paissent des troupeaux, ou réussissent diverses cultures. Ce sol nivelé qui s'étend jusqu'à l'horizon offre d'ailleurs un aspect monotone.

4 kil. *Zwyndrecht*. — 794 hab.

9 kil. *Beveren*. — Commune de près de 7000 hab. — Fabrication de dentelles.

15 kil. *Nieukerken*. — 2507 hab. — Le territoire que l'on traverse est un des plus fertiles de la Belgique.

19 kil. **St-Nicolas**. — 21 682 hab. (*hôtel* : de Flandre).

[Cette ville est située au centre du canton nommé le pays de Waes, un des plus peuplés de l'Europe, proportionnellement à son étendue (5210 hab. par lieue carrée), et en même temps le territoire le mieux cultivé et le plus fertile. Et cela est d'autant plus digne de remarque, que le sol par lui-même est peu favorable. Au temps des guerres civiles de la Flandre, il ne formait qu'une stérile bruyère. C'est l'assiduité soutenue et la direction intelligente apportées à la culture, qui seules ont développé sa fertilité et créé, à force d'engrais, une terre grasse et féconde. L'extension des prairies artificielles a permis au fermier d'avoir une plus grande quantité de bétail. Outre les engrais qui se produisent à la ferme, le cultivateur achète dans les villes les détritus de toute nature. « Il fait venir à grands frais des fumiers de la Zélande. » La chaux, les cendres, le plâtre..., tout lui sert à féconder son champ selon le genre de productions qu'il veut lui faire porter. La terre est très-divisée, entre un très-grand nombre de petits propriétaires. Elle est cultivée avec autant de soin que pourrait l'être un potager. Les champs, partagés en carrés, sont séparés les uns des autres par des fossés, et entourés par des haies vives, que dominent quelques arbres.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Saint-Nicolas :

Doel. — (Hôtel de de l'Ancre). Départ à 1 h. s.; trajet en 2 h. 30 min. Prix, 1 fr. 50 c. Jeudis.

Hamme. — (Hôtel des 4 Sceaux). Départs 6 h. 30 mat., 1 h. 15 et 4 h. s. ; trajet en 1 h. Prix, 75 c. *Malle-poste*.

Idem. — (A l'Étoile). Départs à 11 h. et à midi ; trajet en 1 h. Prix, 75 c. Jeudis.

Hulst. — (A la reine d'Angleterre). Départs à 7 h. 30 et à 11 h. 30 mat. ; trajet en 2 h. 15 min. Prix, 1 fr. 6 c. *Malle-poste*.

Idem. — (A la Boulangerie). Départ à 1 h. 30 s. ; trajet en 2 h. 30 min. Prix, 1 fr. 6 c. Jeudis.

Idem. — (Aux Trois Harengs). Départ à 1 h. s.; trajet en 2 h. 30 min. Prix, 1 fr. 6 c. (Id.).

Kemseke. — (A la Reine d'Angleterre).

Digitized by Google

Départs à 7 h. 30 et à 11 h. 30 mat.; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 60 c. *Malle-poste*.

Kieldrecht. — (Hôtel de l'Éléphant). Départ à 1 h. 15 s.; trajet en 2 h. Prix, 1 fr. Jeudis.

Idem. — (Hôtel de l'Ancre). Départ à 1 h. 15 s.; trajet en 2 h. Prix, 1 fr. (Id.).

Saint-Paul. — (A la Reine d'Angleterre). Départs à 7 h. 30 et à 11 h. 30 mat.; trajet en 30 min. Prix, 50 c. *Malle-poste*.

Steckene. — (Au Parc, Grand'Place). Départ à 12 h. 30 s.; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 70 c. Jeudis.

Tamise. — (Au Guillaume-Tell). Départs à 7 h., à 11 h. 30 mat., et à 5 h. 30 s.; trajet en 45 min. Prix, 60 c.

Idem. — (Hôtel du Miroir). Départ à 11 h. 30 mat.; trajet en 1 h. Prix, 50 c. (Id.).

* *Termonde*. — (Hôtel des 4 Sceaux). Départs à 6 h. 30 mat., à 1 h. 15 et à 4 h. s.; trajet en 2 h. Prix, 1 fr. 50 c. *Malle-poste*.

L'*industrie* de la ville de Saint-Nicolas a de l'importance. Le commerce embrasse les principaux produits de la contrée : les graines, le lin, le chanvre; les bestiaux et les chevaux, qui se vendent à deux foires annuelles.

On continue à s'avancer à travers un pays richement cultivé, et, après avoir franchi la *Durme*, on arrive à la station de :

25 kil. *Mille Pommes*.

32 kil. **Lokeren**. — 17338 hab. (*hôtel :* des quatre Sceaux). Ville industrielle.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Lokeren :

Beerlaer. — (Au Miroir). Départ à 11 h. 30 mat.; trajet en 1 h. 30 min. Prix, 75 c. Mercredis.

Calken. — (Id.). Départ à 1 h. s.; trajet en 1 h. Prix, 1 fr. (Id.).

Hamme. — (Au Cerf). Départ à midi; trajet en 2 h. Prix, 75 c. (Id.).

Wachtebeke. — (Au Miroir). Départ à midi; trajet en 2 h. Prix, 1 fr. (Id.).

Idem. — (A la Porte-Verte). Départ à 12 h. 30 s.; trajet en 2 h. 30 min. Prix, 1 fr. (Id.).

« La sculpture religieuse n'a reçu incontestablement nulle part autant d'encouragements que dans le pays de Waes et dans les communes qui lui sont limitrophes; à preuve les églises de Tamise, Belcele, Waesmunster, Sinay, Zele et Lokeren.

L'église de St-Laurent, à Lokeren, possède trois chefs-d'œuvre dont peu de personnes connaissent l'existence. Ce sont : le grand confessionnal; les médaillons des portes du baptistère, représentant le Baptême du Christ et le Christ et Nicodème; et surtout la chaire de vérité, due au ciseau de Théod. Verhaegen, de Malines. Il reçut pour ce travail la somme de 3500 florins. Ces sculptures datent de 1719, peu après le terrible incendie qui détruisit l'église de fond en comble. » On pense que le confessionnal, orné de quatre statues de la hauteur de 1 mèt. 47 c., doit avoir été l'œuvre des frères Philippe et Jacques Nys, de Tamise. (Le nom de ces artistes est taillé dans le confessionnal de Zele, sous la date de 1768.) (*Journal des Beaux-Arts*, 15 juillet 1859.)

Embranchement du chemin de fer — sur TERMONDE et ALOST (*V.* R. 39.)

En approchant de la station suivante, on laisse à quelque distance à dr. *Loo-Christy*, village de 1009 hab. On cite le château comme un spécimen intéressant de l'architecture domestique au XVI[e] siècle.

41 kil. *Beirvelde*. — 329 hab. — Les hauts clochers et le beffroi de Gand, que l'on commence à aper-

Digitized by Google

LÉGENDE

Églises

1.	*Cathédrale St Bavon*	D III
2	*Église St Jacques*	D III
3	*_____ St Martin*	C VII
4	*_____ St Michel*	D IV
5	*_____ St Nicolas*	D IV
6	*_____ St Pierre*	F V
7	*_____ Oratoire des Carmes*	C IV
8	*_____ des Dominicains*	C V
9	*Le Grand Beguinage*	B V
10	*le Petit Beguinage*	F III

Edifices Publics

11	*Hôtel de Ville*	D III
12	*Beffroi*	D IV
13	*Hôtel du Gouvernement*	E IV
14	*Palais de Justice*	E V
15	*Palais de l'Université*	D IV
16	*Bibliothèque*	C D III
17	*Académie _ Musée*	B III
18	*Grand Théâtre*	E IV
19	*Casino*	C V
20	*Hôpital de la Byloque*	E V
21	*Maison de détention*	C VI
22	*Jardin Botanique*	C D II
23	*Jardin Zoologique*	G IV

Antiquités

24	*Emplacement du Château des Espagnols*	E II
25	*Château des Comtes*	C IV
26	*Ruines de l'Abbaye de St Bavon*	E II
27	*Rabot*	B IV
28	*Grand Canon*	C III
29	*Poste aux Lettres*	D IV

Places

a	*Place d'Armes (Couter)*	E IV
b	*Marché aux Grains*	D IV
c	*Place Ste Pharailde*	C IV

Dressé par A. H. Dufour.

L. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris

Gravé par F. Lefèvre. Écrit par Langevin.

cevoir, annoncent l'approche de la capitale de la Fandre orientale.

50 kil. **Gand** (*V.* R. 34).

B. D'Anvers à Gand par Malines.

(En chemin de fer.)

Pour la description de cette route, *V.* les routes 13 et 14.

ROUTE 34.

GAND.

Gand (Flam. *Gend*, all. *Gent*).— *Altitude* (repère, hôtel de ville) 10 mèt. 6. — 106 641 habitants. (15 394 maisons) —(325 kil. de Paris; 73 kil. de Lille; 58 kil. de Bruxelles; 45 kil. de Bruges; 67 kil. d'Ostende).

HÔTELS : —*de la Poste*, place d'Armes près du théâtre; *Royal*, place d'Armes, 13; *de Vienne*, marché aux grains, 8; *d'Allemagne*, marché aux grains, 22; *du comte d'Egmont*, rue de Catalogne, 17; *de Courtrai*, rue aux draps; *du Lion d'or; Wellington*.

CAFÉS : — *des Arcades*, place d'Armes; *Royal*, près du théâtre et du palais de Justice.

RESTAURATEUR :— *Café des Étrangers*, marché aux Oiseaux, 3. — PATISSIER, rue du Théâtre.— MARCHAND DE COMESTIBLES, Aubry, rue du Soleil.

BAINS PUBLICS : —Place d'Armes, nº 5, ouverts depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir.

POSTE AUX LETTRES : — Près de l'Université, au coin de la rue des Foulons et de la rue Courte du Marais.

BUREAU DES PASSEPORTS : — A l'hôtel de ville.

VOITURES DE PLACE :— Vigilantes. Il n'y a pas de place fixée pour leur stationnement. Les bureaux sont situés marché aux grains. — *Prix de la course :* 1 fr.; la première heure, 1 fr. 50 c.; les suivantes, 1 fr.

BANQUIERS : — Martens-Pelckmans, quai au Blé, 26; Verhaege de Naeyer, place du Sablon, 11.

CHANGEURS DE MONNAIES : — Dael, rue de Brabant, 1; Hage Claeys, rue des Champs, 23; Onghena, rue des Champs, 14; Smetryns, quai des Récollets, 36.

LIBRAIRES : — Duquesne, rue des Champs, 81; Hoste, rue des Champs, 43; Lebrun Devigne, rue des Champs, 29; Muquardt, place d'Armes.

GRAND THÉATRE : (A côté de la Place d'Armes). — *Prix des places :* Loges de rez-de-chaussée, d'avant-scène, premier et deuxième rang, 4 fr. — Stalles retenues d'avance, 4 fr.; prises au bureau, 3 fr. 50 c. — Troisième rang, 2 fr. Parquet, 2 fr. 50 c. Parterre, 1 fr. 50 c. — *Théâtre Flamand* (rue du pont Madou.)

STATIONS DE CHEMINS DE FER : 1º de l'État : (Bruxelles, Courtrai, Bruges, etc.) au S. E. de Gand, près du jardin zoologique. — 2º du pays de Waës (Anvers) au N. E. de Gand, en dehors de la porte d'Anvers.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER. — MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Gand.

N. B. Les localités où se trouve une station de chemin de fer sont indiquées par un astérisque.

* *Aeltre* — (hôtel de la Picardie, place au Foin), départ, 3 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. — Vendredis.

Assenede — (à la Rose, rue de l'Écluse), départ, 4 h. s.; trajet 4 h.; prix, 1 fr. 10 c.

* *Audenarde* — (au Lévrier), départ, 4 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. 50 c. — Mardis et vend.

Beirlegem — (à la Bourse à l'huile), depart, 3 h. 30 s.; trajet, 3 h.; prix, 1 fr. — Mardis et vend.

Bouchaut — (hôtel de Flessingue), départ, 4 h. s.; trajet, 5 h.; prix, 1 fr. 50 c. — Vendredis.

Eecloo — (à la Demi-Lune), départ, 6 h. 30, m., 4 h. s.; trajet, 2 h. 30; prix, 1 fr. — Et le matin, 1 fr. 50 c.

Idem — (au Damier), départ, 1 h. 15 s.; trajet, 2 h.; prix, 1 fr. — Vendredis.

Idem — (aux Armes de Zélande, marché aux Grains, 16), départ, 2 h. s.; trajet, 2 h. 30; prix, 1 fr. — *Id.*

Idem — (au Lévrier), départ, 3 h. s.; trajet, 2 h. 30; prix, 1 fr.

Idem — (aux Armes de Zélande), départ, 4 h. 30 s.; trajet, 2 h. 30; prix, 1 fr.

Idem — (hôtel de la Cour Saint-Georges, rue de la Haute-Porte, 48), départ, 9 h. 45, s.; trajet, 2 h. 10; prix, 1 fr. 75 c. — *Malle-poste.*

Maldegem — (à la Picardie), départ, 3 h. 30 s.; trajet, 4 h.; prix, 2 fr. — Vendredis.

Idem — (au Lévrier), départ, 4 h. s.; trajet, 4 h.; prix, 2 fr. — *Id.*

Idem — (hôtel de la Cour Saint-Georges), départ, 9 h. 45 s.; trajet, 3 h.; prix, 2 fr. 50 c. — *Malle-poste.*

Munckzwalm — (à la Bourse à l'huile), départ 3 h. 30 s.; trajet, 3 h. 30; prix, 1 fr. 25 c. — Vendredis.

Nederzwalm — (au Pèlerin), départ, 3 h. 30, s.; trajet, 3 h.; prix : 1 fr. 25 c. — *Id.*

Nevele — (à la Picardie), départ, 3 h. 30 s.; trajet, 2 h. 30 s.; prix, 0 fr. 75 c. — Lundis et vend.

Oosterzeele — (hôtel de la Cour Saint-Georges), départ, 5 h. m., 3 h. s.; trajet, 1 h. 30; prix, 1 fr. 50 c.

Saint-Laurent — (au Lévrier), départ, 3 h. s.; trajet, 4 h.; prix, 1 fr. 80 c.

Sas de Gand — (au Cornet de Poste, rue Tortue, 9), départ, 3 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 2 fr. 50 c.

Selzacte — (hôtel de la Cour Saint-Georges), départ, 6 h. 30 m.; trajet, 2 h. 30; prix, 2 fr.

Idem — (hors la porte du Sas, à la Pomme d'Or), départ, 3 h. s.; trajet, 3 h. 30; prix, 0 fr. 32 c. — Vendredis. *Barque.*

Idem — (au Cornet de Poste), départ, 3 h. s.; trajet, 2 h. 25; prix, 2 fr.

Idem — (à la Pomme d'Or, hors la porte du Sas), départ, 4 h. s.; trajet, 3 h. 30; prix, 0 fr. 32 c. — Mardis et vend. *Barque.*

Idem — (*Id*), départ, 4 h. s.; trajet, 3 h.; prix, 0 fr. 32 c. — Vendredis. *Barque.*

Somerghem — (à la Picardie), départ, 4 h. s.; trajet, 2 h. 30; prix, 1 fr. — Lundis, merc. vend.

Sottegem — (hôtel de la Cour Saint-Georges), départ, 5 h. m., 3 h. s.; trajet en 3 h., prix, 2 fr.

Stekene — (à la Pomme d'Or, hors la porte du Sas), départ, 1 h. s.; trajet 7 h.; prix, 0 fr. 75 c. — *Barque*, vend.

Terneuzen — (au Cornet de Poste), départ, 3 h. s.; trajet, 4 h.; prix, 3 fr. 90 c.

Wachtebeke — (à la Picardie), départ, 3 h. s.; trajet, 2 h. 30; prix, 1 fr. 25 c. — Le mercredi excepté.

Waerschot — (à la Demi-Lune), départ, 6 h. 30, m., 4 h. s.; trajet, 2 h.; prix, 0 fr. 75 c. — Et le soir, 1 fr.

Idem — (aux Armes de Zélande), départ, 2 h. s.; trajet, 2 h.; prix, 0 fr. 75 c. — Vendredis.

Idem — (au Lévrier), départ, 3 h. s.; trajet, 1 h. 30; prix, 0 fr. 75 c.

Idem — (aux Armes de Zélande), départ, 4 h. 30 s.; trajet, 2 h.; prix, 0 fr. 75 c.

Idem — (hôtel de la Cour Saint-Georges), départ, 9 h. 45 s.; trajet, 1 h. 30; prix, 1 fr. 25 c. — *Malle-poste.*

Watervliet — (à la Demi-Lune), départ, 4 h. s.; trajet, 3 h. 30; prix, 2 fr. 50 c.

HISTOIRE DE GAND.

« A quelque époque qu'un premier groupe d'habitants, dit M. Moke, se soit fixé au confluent de la Lys et de l'Escaut, on peut affirmer que ce lieu avait déjà une cer-

Digitized by Google

taine importance au temps où la Belgique reconnaissait les Césars pour maîtres ; c'est ce que prouve, malgré le silence des auteurs latins, la grande quantité d'antiquités romaines trouvée dans l'enceinte de la ville et dans les environs. » On a expliqué l'étymologie de Gand, les uns par le mot de *Gwent* des anciens bretons (*Venta* des Romains), signifiant un lieu de marché ; les autres par celui du chef *Wanda*, donné par les Vandales, au v^e siècle, à la ville qui fut appelée ensuite *Gandavum Castrum*. Un des premiers écrivains qui parle de Gand est un abbé de Saint-Pierre qui vivait à la fin du VII^e siècle. En temps de guerre, les habitants se retiraient dans une enceinte fortifiée, entre la Lys et l'Escaut, dans l'espace nommé aujourd'hui *de Kuyp van Gent* (la Cuve de Gand). M. Moke pense que les deux bras de l'Escaut, qui entouraient la ville, sont des fossés creusés pour la défense. — Vers l'an 629, le roi Dagobert envoya Saint-Amand à Gand pour y prêcher le christianisme. Le saint après avoir longtemps lutté réussit à accomplir sa mission et fonda sur le mont Blandin le monastère de Saint Pierre (à l'endroit où est aujourd'hui l'église de ce nom), monastère qui fut dépouillé par Charles Martel ; et un autre, au N. E. de la ville, qui prit plus tard le nom Saint-Bavon (*V.* p. 230). Ces deux monastères contribuèrent au développement de la ville. En 811, Charlemagne vint de Boulogne sur mer à Gand, inspecter la flotte qu'il avait fait construire pour combattre les Danois et les Normands, flotte composée seulement, selon toute apparence, de *coges* ou bateaux-plats. Vers 868, Baudin-Bras-de-Fer, 1^{er} comte de Flandre, éleva le *Graveen Casteel* ou *S'Graeven-Steen* (château du comte, *V.* p. 230.) forteresse devenue le point de départ d'un vaste système défensif, à l'abri duquel fut fondée la première église, sous le vocable de Saint-Bavon.

En 968, Bauduin le Jeune, introduisit à Gand des tisserands, des foulons et favorisa l'agriculture. La ville prospérait, s'agrandissait, lorsque vers le milieu du XI^e siècle, une affreuse épidémie la dépeupla. En 1176-1178, Philippe d'Alsace confirme aux Gantois leurs droits municipaux : le droit de s'assembler pour délibérer ; d'avoir une bannière, une cloche, une juridiction ; le droit d'être gouvernés par des échevins nommés à leur choix. — Gand devint la capitale de la Flandre en 1180. Bauduin VIII et Bauduin IX, régularisèrent son administration et firent prospérer son industrie. Cependant, à la fin du XII^e siècle, Gand ne comprenait que l'espace renfermé entre la Lys et l'Escaut, protégé par des fortifications en terre flanquées d'énormes tours, notamment à ses quatre portes. Une loi (1202), qui défendait aux Gantois d'acquérir des immeubles hors de la ville, contribua beaucoup à l'élégance des constructions ainsi qu'à l'activité de l'industrie. On expulsait de la commune, quiconque ne pouvait justifier des moyens d'existence, et l'on attirait les étrangers par des concessions et des priviléges. Les prêteurs sur gages (*taefels-houders*, *lombaerd-houders*), presque tous Juifs, faisaient l'usure à 30 pour 100. Au conseil échevinal des *Treize*, dont le pouvoir permanent était devenu odieux, succéda en 1228, le conseil des *Trente-neuf*, corps politique devenu célèbre. En 1252, la

ville s'agrandit par l'adjonction de la cité de Saint-Bavon, et par celle du quartier Saint-Pierre. A cette même époque, les Trente-neuf obtinrent de la comtesse Marguerite l'autorisation de creuser un canal navigable, qui a été appelé *la Lieve;* ils construisirent une enceinte fortifiée de 2000 mètres environ. Ils acquirent et réunirent à la ville le vieux bourg (où était le Graveen-Casteel) et les terrains situés au delà.

L'incorporation du comté de Flandre à la France, sous Philippe le Bel, ne parut pas amoindrir l'activité industrielle de Gand; mais ses libertés furent restreintes et ses magistratures municipales remplacées par d'autres tribunaux. Aussi les Gantois n'hésitèrent-ils point à prendre les armes dans le soulèvement général des Flandres contre Jacques de Châtillon, leur gouverneur, et plus tard contre Louis de Crécy.

Ce fut alors qu'apparut un homme qui entreprit de diriger l'esprit remuant de ses concitoyens, et gouverna Gand pendant sept ans. Cet homme s'appelait *Jacques d'Artevelde*. Né à Gand vers 1290, il était fils de Jean, seigneur héréditaire de Tronchiennes. Quoique Jacques eût été élevé à la cour de France et qu'il eût partagé les jeux de Louis le Hutin, il sacrifia ses souvenirs à son ambition; se dévoua au peuple, déserta le parti des nobles, qui était celui de la France, et se déclara pour les Anglais.

Pour accomplir ses projets, il avait besoin d'une influence capable de contrebalancer l'autorité du comte. A l'exemple des nobles qui se faisaient admettre dans des confréries populaires, Artevelde se fit agréger à Gand au métier des brasseurs. Il en devint le doyen, et bientôt fut élu chef-doyen des cinquante-deux métiers. Aussitôt il réorganisa les corporations, et l'organisation démocratique qu'il donna à la cité, régit Gand pendant deux siècles après lui. Il forma des confréries militaires, et divisa la ville de Gand en deux cent cinquante voisinages, ayant chacun leur doyen. Par là on pouvait dans une heure, lever en armes tous les bourgeois; force imposante qui eut dicté des lois à toute la Flandre, si la mésintelligence n'avait point régné entre les corps de métiers et causé de funestes querelles, notamment le 2 mai 1345.

« Depuis longtemps un funeste différend, relatif au salaire, régnait entre les foulons et les petits métiers d'une part, et les tisserands et les négociants de l'autre. Les deux partis se livrèrent un terrible combat le 2 mai 1345. On se battit avec tant d'acharnement et de fureur sur le marché du Vendredi, que la présence même du corps de J. C. apporté sur la place ne put forcer les combattants à se séparer. Quinze cents foulons y perdirent la vie et le reste fut chassé de la ville. Ce jour malheureux fut appelé le *mauvais lundi.* »

Pendant l'éloignement du comte de Flandre, Louis de Crécy, qui s'était retiré en France, les villes de Gand, d'Ypres et de Bruges créèrent Artevelde *ruwaert*, ou régent de Flandre. Il conclut avec Édouard III un traité d'alliance et de commerce; et un commerce très-actif se fit entre ce pays et l'Angleterre. Les ennemis secrets d'Artevelde le rendirent suspect à la multitude. Gérard Denys, doyen des tisserands, insi-

Digitized by Google

nua que l'intention cachée d'Artevelde était de détruire les libertés et franchises du pays, pour s'emparer du pouvoir suprême, et l'accusa d'avoir emporté le trésor de Flandre. Le 24 juillet 1845, Artevelde, arrivant de Bruges, où l'avait conduit les intérêts respectifs de la Flandre et du roi d'Angleterre auquel il voulait faire passer la souveraineté de la Flandre, s'aperçut que ceux qui le saluaient d'ordinaire avec le plus de respect détournaient la tête, et que les gens de métiers le regardaient d'un air insolent, sans ôter leurs chaperons ou leurs bonnets. Galopant aussitôt vers la place de la Calandre, où il demeurait, il barricade sa maison, et se met en mesure de se défendre. Les cris de *mort le ruwaert!* retentissent dans les rues, et la foule, sous la conduite de Denys, menacent sa maison. Artevelde veut fuir, mais il est tué d'un coup de hache. Les meurtriers se précipitent dans la maison, qui est saccagée et livrée aux flammes, avec les archives de son administration.

Gand, au milieu de tous ces troubles, continuait cependant à prospérer. Ce fut surtout à ses fabriques de draps qu'il dut son opulence. Pétrarque qui le visita à cette époque, s'il ne soupira point sur les bords de la Lys et de l'Escaut, comme le dit M. A. Voisin, quelques-unes de ses canzoni, célébra la prospérité commerciale de la ville. Mais l'opulence développa le luxe et la licence des mœurs. Le luxe extravagant de la cour du comte Louis II lui fit lever de lourds impôts qui soulevèrent les habitants; la guerre éclata de nouveau entre lui et Gand. Les habitants conférèrent alors le commandement à Philippe Artevelde, fils du précédent. Il fit mettre à mort les meurtriers de son père; força le comte Louis à lever le siége de Gand, qui était à la dernière extrémité, et s'empara de Bruges, dont les habitations furent pillées. (Dans son expédition contre Bruges, Philippe Artevelde avait emmené 300 bouches à feu de diverses dimensions.) Le roi de France, Charles VI, embrassa le parti du comte Louis; et à la bataille de Rosebeke, les Gantois furent défaits par la cavalerie française et Philippe Artevelde périt dans la mêlée.

« Malgré tous les troubles qui avaient agité Gand pendant le XIVe siècle, cette ville n'avait rien perdu de sa prospérité. L'on rapporte qu'au commencement du XVe siècle, le nombre des métiers des ouvriers travaillant aux étoffes de laine montait à 40 000, en y comprenant les tisserands en toile. Les ouvriers en laine surpassaient de beaucoup les autres : en temps de guerre, ils fournissaient jusqu'à 18 000 hommes tirés de leur corporation. L'indépendance dont jouissait la redoutable bourgeoisie gantoise finit par lui être fatale, en devenant odieuse aux comtes de Flandre. Philippe le Bon qui, pendant toute la durée de son règne, chercha toujours à étendre ses prérogatives et à mettre un frein à cet esprit de liberté, demanda de sa seule autorité, en 1448, un impôt de 18 sous parisis sur chaque sac de sel. Les Gantois rejetèrent cet impôt, ainsi qu'un second qui fut exigé sur le blé, en 1449. Le duc persistant à vouloir établir ces impôts, ils courent aux armes, et chassent les officiers. Dans ce temps, les guerres, ou si l'on veut ces grandes émeutes populaires, coûtaient peu de préparatifs. Les bourgeois,

Digitized by Google

les hommes de métiers, armés au hasard, ne revêtaient point le costume militaire, mais conservaient leur air et leur habit. » (A Voisin.) La guerre fut opiniâtre, dura deux ans et demi pendant lesquels tout le territoire fut ravagé. Mais à la bataille de Gavre (1453) les Gantois furent vaincus et perdirent 16 000 h.

De la domination de Charles le Téméraire, Gand passa à celle de la princesse Marie, sa fille, qui octroya de grands priviléges; puis à la maison d'Autriche, en raison du mariage de Marie avec Maximilien d'Autriche, célébré à Gand dans l'année 1477. Les Gantois se refusèrent à reconnaître ce même prince comme tuteur du fils de Marie de Bourgogne; mais ils succombèrent dans un combat livré sous les murs de la ville, et demandèrent la paix, qui fut signée le 28 juin 1485.

Le 25 février de l'an 1500, Charles-Quint naquit à Gand, dans le palais nommé la *cour du prince*, détruit aujourd'hui (quelques restes sont englobés dans une filature de coton, près de la rue et de l'impasse du Prince, dans le voisinage du grand Béguinage). Celui qui devait posséder une des plus grandes monarchies modernes, naissait dans des lieux d'aisances où sa mère avait été surprise par les douleurs de l'enfantement. Ce cabinet qui fut embelli plus tard et décoré de bas-reliefs a disparu dans un incendie en 1835. Charles-Quint était fier de sa ville natale; « Paris, disait-il, ne tiendrait pas dans mon Gand. » Mais la ville qui lui inspirait ce jeu de mots se montra rebelle à son autorité. Marie, sa sœur, gouvernante des Pays-Bas, ayant demandé aux Gantois un subside de 1 200 000 florins d'or, pour soutenir la guerre contre la France, leur résistance appela des mesures de rigueur qui exaspérèrent la population.

« Alors se réveilla une faction redoutable, qui autrefois, sous le nom de *Chaperons-blancs*, avait agité toute la Flandre. C'étaient les *Cressers* ou *Alarmistes*, ainsi appelés par corruption de *Krysschen*, crier, porter le trouble et l'alarme. Cette faction, composée d'abord de gens des métiers les plus turbulents, tels que les meuniers, les tapissiers, les maréchaux-ferrants et les cordonniers, eut ensuite pour auxiliaires quelques hommes violents, qui s'étaient poussés à la tête des affaires politiques, et les chefs de quelques corporations. Secondés bientôt par la masse brutale et active du peuple, les *Cressers* s'emparent de l'administration communale, et sous l'apparence du respect pour les lois et la magistrature, emprisonnent et destituent les magistrats municipaux, chassent les nobles et font prendre partout les armes. » Charles-Quint ayant obtenu de François Ier la permission de traverser la France, fit son entrée à Gand le 16 février 1540. Le duc d'Albe, qui venait pour la première fois dans un pays dont il devait être plus tard le bourreau, lui conseillait de détruire la ville. Charles-Quint l'ayant mené au haut du beffroi, d'où l'œil embrassait l'étendue de la cité, lui demanda combien il croyait qu'il fallût de peaux d'Espagne pour faire un *gant* de cette grandeur. Les révoltés durent faire amende honorable, et la ville fut frappée d'un impôt.

Pour mettre un terme aux séditions, Charles-Quint posa, le 12 mai de la même année, sur l'emplacement du vieux monastère de Saint-

Digitized by Google

Bavon, la première pierre d'une citadelle. Le chapitre collégial fut transporté à l'église Saint-Jean, qui s'appela désormais Saint-Bavon.

Ce fut à Gand que Philippe II, au milieu d'une cour prosternée à ses pieds, entendit d'énergiques réclamations faites par Borluut, orateur-pensionnaire de la ville; et qu'il déclara régente Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint. — Bientôt l'hérésie protestante se fit jour. Les ministres calvinistes prêchaient publiquement. L'un d'eux, Hermann Stricker, moine apostat, apprenant que les magistrats de Gand ont mis sa tête à prix, vint audacieusement se livrer lui-même au président du conseil, qui n'osa pas le retenir. Quelque temps après 10 000 habitants de Gand se rendaient dans une plaine pour l'entendre. Le 22 août 1566, une troupe de populace commença la dévastation et le pillage des églises, au cri de *Vivent les gueux!* Le comte d'Egmont vint au nom de Philippe II rétablir l'ordre; mais bientôt un lieutenant du duc d'Albe remplit la ville d'exécutions sanglantes contre des nobles et des bourgeois dont les biens furent confisqués. Une foule de Gantois s'exilèrent et portèrent en Allemagne ou en Angleterre leur industrie. Manchester s'enrichit des pertes de la Flandre. Cependant le duc d'Albe avait dû quitter la Flandre, qui se souleva et entreprit de chasser les soldats espagnols. Le 8 novembre 1576, fut signé le fameux traité d'alliance connu sous le nom de *Pacification de Gand.* L'année suivante, les états généraux décrétèrent la démolition des citadelles de Gand (*V.* p. 229) et d'Anvers, que les Espagnols avaient été forcés d'évacuer.

A dater de cette époque, Gand suivit toutes les vicissitudes des autres villes de la Flandre, et son histoire, pendant vingt années, n'offrit qu'une suite non interrompue de troubles sanglants, dans lesquels le parti protestant des Gueux dirigé par des ambitieux et celui des catholiques eurent tour à tour le dessus. Les églises, les couvents furent de nouveau dilapidés. Au mois de septembre 1584, le duc de Parme, après avoir soumis toute la Flandre, prit Gand par la famine. La domination espagnole y fut de nouveau rétablie; la citadelle reconstruite; la religion catholique fut seule admise. Plus de 11 000 habitants émigrèrent encore alors et allèrent porter leur industrie et leur protestantisme en Angleterre et en Hollande. Les sources de l'ancienne prospérité furent taries pour longtemps.

Le 9 mars 1698, Louis XIV s'empara de la ville de Gand après un siége de 6 jours, la perdit en 1706, la reprit en 1708 pour la perdre en 1709. A la paix d'Utrecht, elle revint à l'Autriche. En 1745, Louis XV, voulant dépouiller Marie-Thérèse d'une partie de son héritage, entre dans les Pays-Bas, et quelques jours après la bataille de Fontenoy fait son entrée solennelle dans Gand. A la suite du traité d'Aix-la-Chapelle, Gand fit encore retour à Marie-Thérèse (1749). Son fils Joseph II y vint en 1781 et fut inauguré sur le marché du Vendredi. Il indisposa les habitants par des édits qui portaient atteinte aux priviléges du pays. — Le 13 novembre 1789 des patriotes entrent dans la ville et un combat s'engage d'abord sur le Kauter (place d'armes) et les rues voisines, contre les soldats autri-

Digitized by Google

chiens. La lutte dure 4 jours, au bout desquels la garnison autrichienne de 3000 hommes évacue la citadelle. Le 6 décembre 1790, les Impériaux rentrèrent de nouveau dans cette cité toujours en révolte. Mais deux ans après, la bataille de Jemmapes fit tomber les Pays-Bas au pouvoir de la France. Le 12 novembre 1792, le commandant La Bourdonnaie entrait à Gand, suivi de quelques troupes républicaines et déclarait, dans un ordre du jour, qu'il apportait aux Belges *la liberté, l'égalité, la haine contre la royauté*, et le 22 juin suivant, les Gantois démocrates, assemblés à Saint-Bavon, votaient la réunion des Pays-Bas à la France. Le 29, les Français évacuaient la ville; mais ils y rentraient le 4 juillet 1794, après la bataille de Fleurus qui mit fin au gouvernement de la maison d'Autriche en Flandre. De cette époque date pour la ville le régime révolutionnaire, la suppression de ses couvents, la fermeture de ses églises. Gand devint le chef-lieu du département de l'Escaut; un préfet nommé par Bonaparte, le citoyen Faipoult, réorganisa l'administration, ranima la confiance publique bannie depuis longtemps, s'attira l'estime générale en déployant dans ses fonctions autant de talent que de probité, en faisant réparer les grandes routes, en favorisant le nouvel essor du commerce et de l'industrie. La ville de Gand reconnaissante, conserve à l'hôtel de ville le portrait en pied de cet habile administrateur.

Le 14 juillet 1805, Napoléon y vint avec Joséphine et visita à l'hôtel de ville une première exposition de l'industrie. Pendant les années suivantes, l'administration fait construire de nouveaux quais et de nouveaux égouts qui contribuent à la salubrité de la ville. Le 17 mai 1810, Napoléon et Marie-Louise, accompagnés du roi et de la reine de Westphalie, firent leur entrée solennelle dans cette ville. La lutte de l'Empereur contre Rome, la conscription[1], le blocus continental indisposent les Gantois qui rêvent d'autres destinées. Aussi les troupes alliées reçoivent-elles chez eux un bienveillant accueil.

Le prince Guillaume d'Orange-Nassau est proclamé, le 10 février 1815, roi des Pays-Bas. Napoléon revient de l'île d'Elbe, Louis XVIII se réfugie le 30 mars à Gand, où il occupe, rue des Champs, l'hôtel de M. le comte d'Hane de Steenhuyse, dans lequel avait logé l'empereur de Russie. Le 18 juin 1815, à onze heures du soir, Louis XVIII apprend le désastre de Waterloo; ses voitures et 5 fourgons étaient attelés et prêts pour la fuite. Le 22 il quitte Gand pour rentrer en France.

Pendant quinze ans, Gand vit croître sa population et renaître sa prospérité; il devint la première ville manufacturière du royaume; ses rues larges s'embellirent de monuments utiles ou somptueux, et un nouveau canal, communiquant directement avec la mer, lui permit de recevoir dans son sein les productions des deux mondes. En 1830, Gand, qui avait si bien profité de la paix et du commerce avec la Hollande, sembla protester, par son

1. En 1813, les ecclésiastiques de Gand et les élèves du séminaire ayant refusé de reconnaitre un nouvel évêque, le préfet fit enrégimenter 192 de ces jeunes séminaristes. 55 d'entre eux ne revirent jamais leur patrie.

silence, contre une révolution qui le ruinait. La citadelle ne se rendit qu'après la déchéance irrévocable du roi Guillaume. Le bienfait de nouvelles institutions, celui de chemins de fer communiquant avec la mer, avec la France et avec la Prusse rendirent aux Gantois une partie des avantages qu'ils regrettaient depuis la séparation de la Hollande et durent les rallier au système de la révolution belge.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE.

Gand, chef-lieu de la province de la Flandre orientale, anciennement la capitale du comté de Flandre, est situé dans une plaine, au confluent de la Lys et de l'Escaut. La marée se fait sentir dans l'Escaut jusqu'à Gand, et sa largeur y est de 40 mètres. Gand, placé entre les villes de Bruxelles, d'Anvers, de Bruges, de Courtrai, est à l'entrecroisement de plusieurs lignes de chemins de fer qui le mettent en communication avec toutes les directions du pays. Il communique en outre avec Courtrai par la Lys, avec Anvers par l'Escaut, avec l'embouchure de l'Escaut (branche occidentale) par le canal de Terneuzen; et par le canal de Bruges avec la ville de ce nom. L'Escaut et la Lys et deux autres petits cours d'eau le divisent en vingt-six îles, reliées par plus de 88 ponts, dont un certain nombre sont en bois et tournants. La plus importante de ces îles, appelée la *Cuve de Gand*, est formée d'un côté par l'Escaut, de l'autre par la Lys. Cette rivière entre dans la ville près de la porte de Courtrai, et reçoit, au pont du Jugement, les eaux d'une coupure de l'Escaut, faite primitivement pour séparer le quartier de Saint-Pierre de celui de Gand : elle passe devant le palais de justice, longe le vieux quai aux Ognons, le quai des Dominicains, et, traversant la ville du sud au nord, va se joindre au Bas-Escaut, en face du château des Espagnols. Ses eaux sont limpides, mais elles sont quelquefois troublées après de fortes pluies par les eaux jaunâtres de l'Escaut.

La partie de la ville bâtie sur la montagne de Saint-Pierre est regardée comme la plus saine, l'air y circule plus librement, et est moins chargé de vapeurs. Le terrain le plus bas est celui d'outre-Escaut et du Pont-Neuf. Les épidémies ont toujours eu leur foyer dans cette partie de la ville; on y reléguait autrefois les femmes de mauvaise vie. — Les saisons sont plus changeantes à Gand qu'à Paris. On peut y fixer le froid moyen des hivers à 5 degrés, et la chaleur moyenne des étés à 17 degrés.

La *population* de la ville de Gand, qui était, en 1780, de 36000 âmes, s'est élevée successivement, en 1802, à 55000; en 1815, à 61000; en 1830, à 84000; en 1840, à 97000; elle est actuellement de 107000. La population est catholique.

L'aspect de la ville est des plus variés. Certains quartiers ont une physionomie toute moderne de grande ville, des rues larges et aérées, des maisons élégantes et commodes, de riches hôtels. Dans le centre de la ville au contraire les rues sont en général étroites; on retrouve encore çà et là quelques anciennes maisons à toit très-aigu pour mieux faire écouler la pluie et la neige, quelques façades espagnoles, qui conservent encore leur

caractère orginal, au milieu de l'élégance plus uniforme des constructions modernes. Une de ces maisons remarquables est celle des bateliers (V. p. 231.) Il faut aussi citer parmi ses curiosités son célèbre Béguinage (V. p. 224.) Depuis le commencement du siècle Gand, par la démolition de ses vieilles maisons, des *steenen*, ou châteaux gothiques flanqués de tourelles (V. p. 230), en s'embellissant a perdu de son pittoresque. Des rues tortueuses ont été élargies, et ces têtes de pont étroites, obstruées de maisonnettes, où l'on s'était si souvent disputé le terrain pied à pied, ont été remplacées par des ponts tournants.—Dans les rues anciennes on voit encore des entrées de caves extérieures; une certaine portion de la population vit dans ces sous-sol, comme cela a lieu à Lille. — Non-seulement la ville est éclairée au gaz depuis plusieurs années, mais elle est dotée d'*horloges électriques*.

Gand est ainsi que Bruxelles une ville ayant des goûts littéraires. La musique y est cultivée par plusieurs sociétés d'amateurs. Les *clubs* sont nombreux. Le premier cercle est celui de la Concorde (V. p. 233). Tous les soirs les hommes se rendent à leurs cercles, espèces de petits forums qui, s'ils sont favorables au rapprochement des citoyens entre eux, sont d'un autre côté pour le gynécée une cause de délaissement trop facilement établie dans les mœurs. — A Gand, de même qu'à Bruxelles, les gens de métier se réunissent et forment des sociétés de diverse nature. Le corps des mariniers paraît avoir conservé jusqu'à nos jours quelques usages des anciennes corporations. Ainsi, pour s'y faire admettre il faut préalablement recevoir le baptême d'eau froide sur la tête; et, quelle que soit la rigueur de la saison, l'aspirant marinier tient à honneur de subir ce bain dans toute la rigidité de sa température inclémente.

Les *hospices*, les établissements de bienfaisance, ceux destinés à l'enfance sont administrés avec un soin qui fait honneur à la ville de Gand. Les enfants en bas âge de la classe ouvrière trouvent des soins intelligents dans les *salles d'asile*. La propreté qu'on exige d'eux, au point de vue hygiénique, réagit d'une manière favorable sur les parents négligents. Si l'on visite ces établissements on aura lieu d'être satisfait de l'air de santé et de contentement de ces enfants. Au sortir des salles d'asile les enfants peuvent entrer dans les *écoles primaires* où ils reçoivent les éléments d'une instruction gratuite. L'administration de la ville étend d'année en année le nombre de ses écoles. Elle a sous ce rapport une lutte à soutenir contre l'influence cléricale. Elle espère arriver sous peu de temps à fournir l'éducation primaire à tous les jeunes enfants de la ville; et elle trouve un encouragement à ses sacrifices dans l'empressement avec lequel la population adopte de préférence ses écoles, aussitôt qu'elle en ouvre de nouvelles dans un quartier. Les sujets distingués des écoles primaires reçoivent des bourses pour suivre les cours de l'université.

COMMERCE ET INDUSTRIE. — Gand possède de nombreuses manufactures pour filer, tisser, blanchir le coton; dans l'industrie linière les toiles tissées avec des fils mécaniques ont presque entièrement remplacé les toiles de fils à la main. On y fabrique des dentelles qui s'ex-

Digitized by Google

portent à l'étranger; on y compte des raffineries, des distilleries, des savonneries, des fonderies de fer et des ateliers de construction de machines, etc.... Le commerce de grains, d'huiles de graines, de toiles de Flandre dont Gand est un des grands entrepôts, y est très-important. Dans l'année 1856, les arrivages par le port de Terneuzen se sont élevés à 226 navires jaugeant 30 172 tonneaux.

Port et entrepôt. — Le canal de Terneuzen, dont le projet avait été conçu par Napoléon dans un but uniquement militaire et avec des proportions plus grandioses, fut exécuté, en moins de deux ans, sous le gouvernement hollandais, de manière à pouvoir servir utilement le commerce considérable de la ville de Gand. Dans le principe il ne devait servir qu'à faire écouler les eaux de la Flandre orientale et hollandaise, de manière à remédier aux inondations. Le bassin du canal de Terneuzen, qui s'étend depuis la porte de Sas jusqu'à celle d'Anvers, a 1700 mètres de longueur, 60 en largeur moyenne et 5 de profondeur. L'ouverture du bassin eut lieu le 15 décembre 1828, et depuis cette époque il a reçu des bâtiments de toutes les parties du monde; ils peuvent y entrer avec un tirant d'eau de près de 6 mèt. Du côté de la ville, règnent trois quais de déchargement bâtis en pierre de taille, dans une longueur de 60 mèt. — Les vastes bâtiments de l'entrepôt ont été construits en 1779, aux frais de la province, après que Marie-Thérèse eut ordonné de creuser la partie du canal nommée la *Coupure*, et d'approfondir l'ancien canal de Bruges; cette opération avait pour objet d'établir une communication entre Gand et le port maritime d'Ostende. Le bâtiment actuel de l'entrepôt date d'une quinzaine d'années.

Portes : — *Porte de Courtrai.* L'ancienne porte fut détruite par ordre de Joseph II, qui fit démolir toutes les fortifications de la ville. La porte actuelle fut reconstruite en 1803, et le bâtiment de l'octroi en 1809.

Porte de la Colline (*Heuvelpoorte*) élevée en 1430, fut démolie et reconstruite en 1827. — Ce fut par là qu'après la bataille de Fontenoy, les Français, sous la conduite du comte de Lowendal, pénétrèrent dans la ville.

Porte de Saint-Liévin, patron de la ville, datait de 1300. Les derniers restes ont été démolis en 1859. Vu de cet endroit, Gand offre un coup d'œil varié.

Porte de Bruxelles ou porte de l'Empereur. — Rebâtie en 1523 et au commencement du XVII^e siècle, elle fut modifiée en 1807-1808. — Le faubourg où mène cette porte est le plus fréquenté : dans les beaux jours, ses guinguettes servent de rendez-vous à la bourgeoisie. Les villages de Gentbrugge, de Heusden, de Melle, servent de buts de promenade.

Porte d'Anvers. — Cette porte, érigée en 1830, sur les plans de M. Roelandt, se compose de deux pavillons dans le style grec. La forme octogone de ces pavillons a permis à l'architecte de les surmonter d'un trépied antique, en fer de fonte, où se réunissent tous les tuyaux des cheminées. Les prairies qui, de ce côté, s'étendent jusqu'à Meule-Stede sont couvertes d'eau en hiver et parcourues par de petites barques.

Digitized by Google

Porte du Sas-de-Gand. — Cette porte est éloignée du centre de la ville et peu fréquentée. Près de là sont les écluses pour la décharge des eaux dans le canal du Sas-de-Gand.

Porte de Bruges. — De ce point partait autrefois tous les jours pour Bruges une barque élégante. Sur les bords du canal sont plusieurs villages qui servent de buts de promenade.

Places : — La *place d'Armes* ou le *Cauter* (ancien mot flamand signifiant champ, plaine), plantée de tilleuls et garnie de bancs de pierre. — Entre onze heures du matin et une heure de l'après-midi elle forme un centre de réunion pour la société. Elle est bordée d'hôtels, de cafés, de beaux hôtels où se réunissent différentes associations artistiques et littéraires. Le soir la musique de la garnison s'y fait entendre.

Le *marché du Vendredi.*— Grande place carrée, ainsi nommée du jour où s'y tient le marché. C'était au moyen âge le forum de Gand, le lieu de réunion du peuple pour y revendiquer ses droits et y prendre les armes. Lorsque le duc de Bourgogne Charles le Téméraire y harangua les mutins(*V.* la chronique de Georges Châtelain), cette place était d'une étendue immense ; elle a été séparée en deux depuis. — Près et à l'est de cette place est la *place St-Jacques.*

Le *marché aux Grains* — est au centre de la ville. C'est là qu'est l'hôtel de l'Octroi.

La *place de Ste-Pharaïlde* — (Au N. de la précédente et au delà de la Lys). Le nom de Ste Pharaïlde donné à cette place lui vient d'une église consacrée à cette sainte qui s'y trouvait jadis. Dans un angle de cette place, on remarque une façade en style de la décadence qui sert d'entrée au *marché au Poisson.* Elle fut construite, en 1689, sur les dessins du sculpteur Arthur Quellyn. Ce monument est surmonté d'une statue colossale de Neptune. Au-dessus de l'entablement sont couchées deux figures colossales : l'Escaut et la Lys, appuyées sur leurs urnes fluviales. — A l'angle de la place et de la rue de la Monnaie est l'antique porte d'entrée du *château des Comtes* (p. 230).

Certaines places de Gand sont désignées sous le nom de plaines: telles sont : la *plaine St-Pierre*, qui s'étend devant l'église de ce nom; la *plaine St-Bavon*, petite place derrière l'église de ce nom et près du bas Escaut ; la *plaine de la Byloke*, devant l'hospice civil ; la *plaine d'Exercices*, derrière l'ancienne citadelle des Espagnols et les nouveaux abattoirs.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Cathédrale de St-Bavon. — Cette église, une des plus grandes et des plus belles de la Belgique et un des édifices les plus intéressants de Gand, était primitivement consacrée à St-Jean. Elle prit le nom de St-Bavon en 1540, lorsque Charles-Quint, voulant élever une citadelle sur l'emplacement de l'abbaye de St-Bavon(*V.* p. 206), lui donna pour chapitre les religieux de cette abbaye qui fut supprimée. L'église fut érigée en cathédrale en 1559, et St-Bavon est le patron de la ville de Gand. (Ce saint après avoir eu une jeunesse très-débauchée, et avoir fait mourir sa femme de chagrin, fit pénitence et mourut au milieu

Digitized by Google

du VII^e siècle.) La crypte qui s'étend sous le chœur est la plus vaste et une des dernières constructions de ce genre de la Belgique ; elle fut bâtie primitivement au X^e siècle et reconstruite en 1228 ; la partie postérieure qui répond au rond-point du chœur est dans le style ogival du XIII^e siècle. Le chœur paraît n'avoir été terminé qu'à la fin de ce siècle. Les nefs et les transsepts furent commencés en 1533. La tour, commencée en 1462, et terminée en 1534, n'a de remarquable que la simplicité de ses lignes et la justesse de ses proportions. Sa hauteur est de 90 m. 66 c. ; elle en avait autrefois 122. La flèche, qui la surmontait, fut détruite par le feu du ciel en 1603. Du haut de la plate-forme on découvre les tours d'Anvers, de Malines, de Bruxelles, de Bruges. St-Bavon manque de parvis et le pourtour de l'église est encore à moitié enveloppé par des bâtiments particuliers. Malgré leur grande élévation les murs extérieurs ne sont renforcés que par de minces contre-forts. Le chœur, plus élevé que les nefs, a des piliers composés de longues et minces colonnettes cylindriques en faisceau ; les colonnettes des nefs sont à moulures prismatiques. — Deux chapitres de l'ordre de la Toison d'or ont été tenus dans cette église : le premier par Philippe le Bon, fondateur de l'ordre, en 1445 ; le second en 1559, par Philippe II, roi d'Espagne. On voit encore au-dessous des fenêtres du chœur les armoiries des chevaliers. — L'intérieur de l'église et celui de la crypte sont badigeonnés. L'église de St-Bavon renferme des objets d'art précieux, que nous décrirons successivement en commençant par la droite.

1^re *Chapelle.* — On y voit une Décollation de saint Jean, par *Gaspard de Crayer.*

2^e *Chapelle.* — Sainte Colette recevant le diplôme d'une donation pour la fondation d'un couvent, peint à Rome par *Paelinck*, mort en 1839.

3^e *Chapelle.* — Baptême de Jésus-Christ par saint Jean, peinture moderne médiocre, d'un professeur de l'académie de Gand.

5^e *Chapelle.* — Le tableau d'autel est peint sur bois par *Abraham Janssens*, et représente Jésus détaché de la croix, sur les genoux de la Vierge.

6^e *Chapelle.* — La première en montant dans la haute église. — Elle possède un des meilleurs tableaux de *François Pourbus ;* il fut transporté en France et a été rendu en 1815. Il représente Jésus-Christ au milieu des docteurs ; la plupart des figures sont des portraits remarquables de personnages appartenant au gouvernement de Philippe II. Au premier plan, à gauche du spectateur, on remarque Charles-Quint ; après lui, Philippe son fils, et le troisième, qui porte sur son bonnet une inscription, est François Pourbus lui-même. — Le volet de gauche représente la Circoncision ; celui de droite le Baptême de Jésus-Christ.

7^e *Chapelle.* — Elle est ornée d'un tableau de *G. de Crayer*, le Martyre de sainte Barbe ; les figures ne manquent pas d'expression, mais elles sont d'une carnation en quelque sorte infiltrée.

8^e *Chapelle.* — On y voit une des meilleures peintures portant le nom de *Gerard Van der Meire :* le Crucifiement de Jésus-Christ. Elle rappelle faiblement, toutefois, l'école

Digitized by Google

des Van Eyck (dont Van der Meire fut élève), soit pour le style, soit pour le sentiment et le coloris.

9e *Chapelle.* — La Femme adultère, peinture moderne médiocre.

11e *Chapelle*, connue sous le nom de *Chapelle de l'Agneau*, à cause du fameux tableau des frères *Van Eyck*. Le sujet de cette composition, peinte sur bois, est tiré de l'Apocalypse ; elle représente l'Agneau céleste adoré par les anges et par les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. Sur le premier plan sont d'un côté les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi, de l'autre les apôtres et les confesseurs de la nouvelle; dans ce groupe se trouvent les portraits des deux frères Van Eyck. Dans le fond l'on aperçoit les tours bleuâtres de la Jérusalem céleste, copiées, dit-on, sur celles de Maëstricht, ville voisine de Maeseyck, où l'on pense que les deux peintres reçurent le jour. Audessus de cette composition principale sont trois autres peintures; celle du milieu représente l'Éternel assis sur un trône, couronné d'une tiare, vêtu d'habits pontificaux ruisselant d'or et de pierreries. D'une main il bénit l'assemblée des fidèles; de l'autre, il tient un sceptre de cristal. A sa droite est la Vierge, belle et sérieuse, et une des plus belles productions de l'art flamand ; à sa gauche, saint Jean-Baptiste, par l'air sombre et austère, par la mâle fermeté de ses traits, contraste avec la candeur sublime de la mère de Dieu. Ces trois figures sont d'*Hubert Van Eyck*, dont le mérite a été pendant des siècles éclipsé par la renommée de son frère.

Ce chef-d'œuvre, l'un des plus précieux monuments de l'histoire de l'art primitif en Flandre, n'est pas moins vénérable par le mérite de la peinture que par son antiquité. Quoiqu'il date de plus de 400 ans, il a conservé un éclat et une vivacité de coloris extrêmement remarquables. A cause de la haute importance de cette œuvre capitale, nous ne craignons point d'entrer ici dans des développements un peu étendus sur son histoire et sur les considérations qui s'y rapportent.

La célèbre composition de Van Eyck, réduite aujourd'hui à quatre sujets, formait dans le principe douze sujets auxquels il faut ajouter douze autres sujets peints sur les volets extérieurs. Cette grande épopée religieuse fut exécutée pour la famille Vytz et terminée le 6 mai 1432. Les vers suivants, qu'on a retrouvés sur les vieux cadres de ces volets, établissent la part qui revient dans cette composition à Hubert Van Eyck, dont il ne reste presque plus d'ouvrages, et dont par cela même le nom est bien moins connu que celui de son frère Jean :

Pictor Hubertus e Eyck, major quo nemo repertus
Incepit : pondusque Johannes arte, secundus
Frater, perfecit, Judoci Vyd prece fretus.

Il résulte de ces vers que cette vaste composition, qui couta, dit-on, dix ans de travail, fut commencée par Hubert et terminée par Jean Van Eyck. C'est le musée de Berlin qui possède aujourd'hui les huits panneaux qui complétaient (sans compter les volets de fermeture), l'ensemble des peintures de la chapelle de Saint-Bavon : 1° deux panneaux à gauche de la composition principale, représentant deux cavalcades, composées des *juges justes* et des *soldats du Christ;* 2° deux panneaux à droite : les *anachorètes* et les *pèlerins*, conduits par Saint-Christophe; 3° deux panneaux de la rangée supérieure, représentant des *anges chantant* et *sainte Cécile*, accompagnée par des anges jouant des instruments, placés de chaque côté des figures de la Vierge et de saint Jean. Deux derniers panneaux aux extrémités de la rangée supérieure représentaient

Digitized by Google

Adam et *Ève*. Ces deux figures, d'un naturalisme peu relevé, sont encore conservées dans les greniers de l'Église, où les a fait reléguer un scrupule pudibond de l'empereur Joseph II, qui, visitant un jour cette chapelle, fut choqué de leur nudité. (La collection du musée du Louvre conserve les dessins originaux de ces deux figures.) Le musée de Berlin possède également les quatre panneaux inférieurs des volets de recouvrement, représentant : les portraits du donateur Judocus Vytz (Josse Vijt, seigneur de Pamele), et de sa femme Lisbette Burlut, et les figures de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste.

Nous dirons maintenant un mot des vicissitudes par lesquelles a passé l'œuvre des Van Eyck. Des nettoyeurs l'avaient endommagee. En 1550, les chanoines résolurent de faire rendre son éclat primitif au précieux tableau. Ils appelèrent deux peintres, Lancelot, de Bruges, et Schooreel, d'Utrecht, qui s'acquittèrent de ce soin avec un succès qui leur valut une riche récompense de la part du chapitre. Philippe II convoitait la possession du chef-d'œuvre de Saint-Bavon, mais les chanoines refusèrent de le céder à aucun prix. Cependant ils firent savoir au monarque que, si son bon plaisir était d'en avoir une copie, ils accorderaient toutes les facilités au peintre qu'il aurait choisi pour cette œuvre difficile Le roi en chargea Michel Coxie, de Malines. Coxie se montra digne d'un pareil honneur; après deux années de travail il acheva sa copie qui lui valut quatre mille ducats, prix supérieur à celui qu'avait été payé l'original. Le bleu d'azur employé dans la draperie de la Vierge, alors rare, parce que les Turcs occupaient la Hongrie d'où on le tirait, fut envoyé de Venise par le Titien. Cette copie, peinte sur bois, comme l'original, fut envoyée par le roi d'Espagne à la galerie de l'Escurial. Pendant l'occupation des Français, elle passa, avec beaucoup d'autres tableaux précieux, entre les mains d'un célèbre général, qui la plaça dans son cabinet à Paris, et plus tard, elle devint la possession de M. Dansaert-Engels de Bruxelles, où elle se trouvait en 1817. Il existait une autre copie plus moderne et sur toile, qui orna la chapelle de l'hôtel de ville de Gand jusqu'en 1796. Elle fut vendue en 1796 et a passé depuis en Angleterre. L'original, après avoir échappé en 1566 au fanatisme des briseurs d'images, et à l'incendie de l'église, en 1641, après avoir été enlevé en partie du moins, par les Français, en 1794, et enfin rendu à Saint-Bavon, en 1816, fut démembré par l'ignorance et la cupidité d'un vicaire, qui engagea les chanoines à céder les ailes à un marchand, nommé Van Nieuwenhuys, qui en donnerait 6000 francs. L'autorité fut prévenue, mais malgré les poursuites et les recherches de la police, les panneaux sortirent de Belgique et furent vendus 100 000 francs à un Anglais, M. Solly. Celui-ci les revendit, avec quelques autres tableaux, au roi de Prusse, dont ils ornent aujourd'hui le cabinet, pour 410 900 francs. Enfin le roi de Prusse, pour posséder l'œuvre complète, a acheté à M. Dansaert-Engels le grand tableau de l'Agneau céleste et les volets qui lui manquaient, de la copie précieuse de Michel Coxie.

Quand on a admiré le fini merveilleux de l'exécution, la vérité du dessin, la perfection du coloris de l'œuvre des frères Van Eyck, on n'en a apprécié que le mérite extérieur; mais il reste encore à en pénétrer le sens intime, la pensée religieuse, à apercevoir le lien logique des différents sujets, à en expliquer les symboles. L'indifférence ou le dédain des modernes par rapport au but que se proposaient les artistes dans leurs peintures religieuses, sont ce qui nous sépare le plus des maîtres du moyen âge et de l'intelligence de leurs ouvrages. Nous croyons donc utile de chercher à interpréter le sens mystique de cette composition. — Le sujet est le culte de l'Agneau, l'adoration de celui qui a racheté la race humaine; il embrasse le monde entier, le ciel et la terre, Dieu, les anges et l'humanité. Dans la partie supérieure, au centre, trône majestueusement Dieu le Père. A sa gauche est la Vierge qui a enfanté le Sauveur du monde. A sa droite saint

Digitized by Google

Jean-Baptiste, à l'apocalypse duquel est empruntée l'image mystique de l'Agneau. Au delà des anges exécutant de célestes concerts, à l'extrémité des panneaux supérieurs, là où finit le monde céleste, apparait l'humanité sous les figures d'Adam et Ève, représentés dans leur nudité qui contraste avec la pompe glorieuse des vêtements de Dieu et de ses anges. Les premiers habitants de la terre sont déjà dans un état de déchéance; ils cachent leur nudité sous des feuillages; Ève présente à Adam la pomme fatale; le péché est entré dans le monde. Le premier crime y fait aussi son apparition avec les premiers fils d'Ève : au-dessus d'elle est représenté le meurtre d'Abel par Caïn; au côté opposé, au-dessus d'Adam est figuré le premier sacrifice. L'idée de rachat par le sacrifice termine ainsi ce premier acte du drame du ciel et de la terre. Ce sacrifice et la rédemption ont été opérés par le fils de Dieu, et toute la partie inférieure de la composition est consacrée à glorifier ce divin mystère. Sur un autel se tient l'Agneau sans tache, de la poitrine duquel le sang coule dans un calice. Des anges agenouillés sont en adoration autour de l'autel. Des quatre coins de l'horizon accourent des patriarches de l'ancienne loi, les confesseurs de la nouvelle, les martyrs, les saintes femmes, les papes, les évêques. Les apôtres placés sur le premier plan sont au nombre de treize; le peintre y a compris sans doute saint Mathias, appelé en remplacement de Judas Iscariote, et Judas Iscariote lui-même, à qui la miséricorde divine aurait pardonné sa trahison. En dehors de ce concours formé de la haute hiérarchie des saints, sont représentés sur les panneaux de droite et de gauche les troupes diverses des fidèles, les juges, les soldats, les anachorètes, les pèlerins, le simple peuple figuré par le personnage légendaire de saint Cristophe. — C'est ainsi qu'alors l'artiste cherchait avant tout dans la contemplation de l'idée religieuse la puissance de son œuvre, et que la peinture s'associait comme un autre mode d'enseignement à celui du sacerdoce. « Mais la période suivante, dit très-bien M. Moke, vit changer le caractère de ses œuvres, et nulle part, peut-être, le contraste entre le génie de la vieille école flamande et celui des artistes du XVII^e siècle, ne peut frapper davantage que dans la cathédrale de Gand; car les productions des deux âges viennent en quelque sorte s'y heurter; nulle œuvre des temps intermédiaires (si l'on excepte le calvaire de Van der Meire) ne rappelant par quelle transition graduelle l'art s'était transformé. A Van Eyck succède Rubens. On retrouverait à peine dans les ouvrages des deux artistes les traces d'un point de départ voisin. L'art du moyen âge, chrétien par son essence, mystique dans sa forme, s'était développé jusqu'au temps de Van Eyck, sans mélange avec aucun élément étranger. Mais dès le XV^e siècle un autre art, celui des temps antiques et de l'Italie païenne se révéla aux maîtres Florentins. Brunelleschi, en ciselant les portes d'un baptistère, faisait revivre, dès le temps de Claus Sluter et des imagiers de Bruges, les formes harmonieuses de la sculpture grecque. Michel-Ange fut le contemporain de Memling. » L'étude assidue des restes antiques, celle des modèles vivants, la science du dessin, le sentiment développé du coloris, le perfectionnement du clair obscur, opérèrent une révolution dans l'art; mais à mesure qu'il faisait des progrès, à mesure que les artistes dirigeaient leurs efforts vers l'habileté de l'exécution, vers les artifices des procédés « la pensée disparaissait en quelque sorte sous le mouvement et sous la couleur. »

N. B. [La précieuse peinture des Van Eyck ne peut être vue qu'à une certaine distance à cause de la saillie de l'autel. C'est là un inconvénient pour une œuvre d'une si délicate exécution. Les musées sont les seuls temples convenables pour des ouvrages de cette nature; c'est là seulement qu'ils pourraient être, non-seulement mis complétement à l'abri de l'humidité et religieusement entourés des soins conservateurs nécessaires, mais encore placés dans des conditions favorables pour être examinés et étudiés avec l'attention qu'ils méritent. —

Digitized by Google

Nous remarquions à la fin de l'année 1858, que la peinture est boursouflée sur quelques points : à gauche, dans les vêtements d'une figure du premier plan; à droite, dans le chœur des femmes du plan éloigné ; il est à craindre, si l'on ne cherche point à y remédier, que ces parties soulevées ne finissent par se détacher tout à fait.]

12e *Chapelle.* — Elle renferme deux tableaux. Celui de l'autel est une Descente de Croix, par *G. Honthorst;* l'autre, qui est de *Crayer*, représente Jésus-Christ sur la croix.

13e *Chapelle*, du Saint-Sacrement. — On y voit le mausolée en marbre de l'évêque P. E. Van der Voot. On l'a représenté couché, méditant sur la flagellation de Notre-Seigneur, qu'un ange lui fait remarquer. Jésus-Christ et les deux bourreaux sont de J. Boeskent : l'évêque, de Géry Helderenberg; l'ange, de Van Sutter. Vis-à-vis se trouve le mausolée d'un autre évêque, Mgr Ant. Van der Noot, dû au ciseau de T. Verschaffelt, artiste gantois. Le prélat est agenouillé devant la sainte Vierge qui porte l'Enfant Jésus.

14e *Chapelle*, dédiée à la Vierge. — Le tableau d'autel par *Van Roose*, représente la Vierge au milieu de la cour céleste. Le coloris en est peu naturel.

Un tableau médiocre de la Cène, placé vis-à-vis de la chapelle de la Vierge, derrière le maître autel, est de *Van Cleef.*

15e *Chapelle.* — Si les églises de Gand ne possèdent qu'un seul tableau de *Rubens*, au moins celui qui se trouve dans cette chapelle passe-t-il pour un de ses chefs-d'œuvre les plus renommés. Il représente saint Bavon reçu dans l'abbaye de Saint-Amand.

[La disposition de ce tableau qui pyramide, prête à l'agencement pittoresque.. Rubens y a bravé avec une audace particulière l'écueil résultant de la division du sujet en deux parties : l'une supérieure, montrant les deux principaux personnages sur un perron élevé, saint Amand qui reçoit saint Bavon à la porte de son monastère ; l'autre au-dessous, représentant la distribution des biens du saint faite aux pauvres; écueil d'autant plus sensible que les deux groupes entre lesquels se partage la composition y sont disposés suivant deux lignes diagonales superposées ; la ligne supérieure se relève seulement un peu au moyen de la figure debout dans le coin du tableau, derrière saint Bavon ; et ce léger artifice suffit au peintre pour dissimuler en partie la monotonie de la disposition. « Ce qui frappe, ce qui captive, c'est la chaleur et le mouvement que l'artiste a donnés aux diverses figures.... C'est une scène imposante et complète, où la réalité de l'imitation est portée à ses dernières limites. Elle est bien plus vraie, dans le sens de la vérité matérielle, que l'œuvre antique des Van Eyck. Étonnante de dessin, de couleur et d'ensemble, elle atteste des ressources bien plus étendues, des moyens bien plus puissants. Mais là se borne l'avantage du peintre d'Anvers...., On voit s'accomplir un fait, on ne cherche pas à lire dans une âme.... Rubens a peint admirablement un sujet donné; mais il ne s'était pas recueilli en lui-même pour arriver à l'intelligence de l'événement que célébrait l'Église ; ce n'est pas ici l'art qui lui a manqué, c'est la méditation.... « Du reste, ajoute M. Moke, ce manque de signification qui fait pâlir l'œuvre moderne à côté de celle des Van Eyck, marque l'esprit du temps et non celui de Rubens. D'autres ouvrages de ce grand artiste nous permettront de montrer ailleurs qu'il fut le plus complet et le plus profond des peintres de son siècle, par la pensée comme par le talent. » Il est inutile de faire remarquer l'anachronisme du costume, contemporain de l'époque où vivait le peintre, transporté aux temps barbares où se passe la scène. Saint Bavon, l'homme du VIIe siècle, est transformé

Digitized by Google

ici en seigneur espagnol de la suite de Charles-Quint. — Si M. Eugène Delacroix a vu ce tableau avant de peindre sa Médée, il nous semble qu'il a dû trouver ici une inspiration dans la figure de femme représentee sur le premier plan, retenant de son bras nu un enfant qui lui échappe.] — Ce chef-d'œuvre de Rubens ornait autrefois le grand autel du chœur; il fut enlevé par les Français, puis rendu à la Belgique en 1817, et placé dans le musee de Bruxelles; mais la ville de Gand obtint qu'il fût restitué à l'église de Saint-Bavon.

16e *Chapelle.* — Mariage mystique de sainte Catherine, de *Roose*. Le tableau de l'autel représente la Résurrection de Lazare, par *Otto Venius.*

On trouve dans la composition de cet ouvrage un sentiment italien. La tête du Christ rappelle Titien ou du moins Bonifazio; deux figures de femmes placées à ses côtés sont d'un pinceau suave qui rappelle l'Albane. « Les personnages, habilement groupés, dit M. Moke, se détachent bien, et chacun pris séparément, est à peu près irréprochable; enfin une touche savante donne de la vie aux chairs et de la souplesse aux étoffes, drapées avec autant d'intelligence que de soin. Mais l'artiste, satisfait d'avoir rempli ce qu'on pourrait appeler les conditions classiques d'une bonne peinture, n'a pas imprimé à son œuvre le caractère de force qui éveille la pensée et fait impression sur l'âme.... Et cependant Van Veen n'était pas un esprit vulgaire: mais l'exagération des peintres dramatiques l'avait effrayé, et une pensée de réaction semble avoir ôté toute énergie à sa main et à sa pensée. »

17e *Chapelle.* — Elle a pour retable un tableau de *G. Seghers;* le Martyre de saint Liévin. — Un peu à droite, en face de cette chapelle, est placé le mausolée de l'évêque G. Van Eersel (1778), exécuté sur les dessins de Ch. Van Poucke, de Gand, qui a sculpté la statue de la Charité; celle de la Foi est par F. Janssens.

18e *Chapelle.* — Copie d'un tableau de Rubens: Martyre de sainte Catherine.

20e *Chapelle.* — Elle a pour tableau d'autel les Sept Œuvres de la Miséricorde, par *Coxcie.*

Chapelle du transsept du nord (elle fait face à la chapelle du Saint-Sacrement); elle renferme les fonts baptismaux qui servirent à baptiser Charles-Quint. Ils ont la forme d'un globe d'azur aux étoiles d'or, supportant une croix et un serpent dorés, et soutenus par deux anges en marbre blanc. Quelques jours après sa naissance il reçut de sa ville natale un bateau d'argent massif.

21e *Chapelle* (la première à droite après la nef transversale). Le Tableau d'autel, médiocre, est attribué à *Crayer*. Il représente l'*Assomption de la Vierge.*

22e *Chapelle.* — On y voit un autre *Crayer*, bien supérieur au précédent: saint Macaire revêtu d'habits pontificaux implorant la miséricorde du ciel en faveur des pestiférés, au moment où lui-même est atteint de la contagion. La peste est figurée sous la forme d'une flamme visible qui pénètre le saint. Le devant d'autel, en marbre blanc, par Portois, représente une procession où figurent les reliques de saint Macaire.

23e *Chapelle.* — Au retable d'autel, on voit saint Lambert, apportant, pour allumer l'encens, des charbons ardents sur un surplis, sans que le linge en soit brûlé; composition de M. *Van Huffel*, directeur de l'académie de Gand (né en 1769).

24e *Chapelle.* — C'est la dernière dans l'ordre que nous avons suivi, et la première à gauche, en entrant

Digitized by Google

par le grand portail.) Elle renferme une Descente de croix, œuvre remarquable de *T. Rombouts*, au coloris duquel on peut reprocher le manque d'harmonie. Ce tableau appelle une comparaison dangereuse avec le plus grand des chefs-d'œuvre de l'école flamande. Rombouts nourrissait de la jalousie et de la haine contre Rubens et mourut de désespoir de ne pouvoir atteindre ni à son talent ni à sa fortune.

La *chaire à prêcher*, — sculptée en chêne et en marbre blanc, mélange qui n'est pas d'un heureux effet, est l'ouvrage de Laurent Delvaux, de Gand. L'arbre de vie soutient la chaire et lui forme un dôme de ses branches; au pied est assis le Temps; il soulève un voile pour contempler la Vérité, qui tient un livre où on lit ces mots : *Surge, qui dormis, illuminabit te Christus.* Au bas de chaque escalier sont deux anges. Ces diverses figures sont dans le style effacé du XVII^e siècle. Les quatre faces de cette chaire, qui a coûté 37000 florins, sont ornées de bas-reliefs en marbre blanc représentant l'Adoration des Mages, la Conversion de saint Paul, la Conversion de saint Bavon, le buste de l'évêque Triest, qui la fit exécuter. — Deux statues colossales, médiocres, de saint Pierre et de saint Paul, en marbre de Carrare, par *Van Poucke*, décorent l'entrée du chœur. — On y monte par une dizaine de degrés en marbre. Le *chœur* est revêtu d'une décoration dont le style classique et le mélange de marbres blanc et noir, font un fâcheux contraste, malgré son élégance, avec le syle ogival du reste de l'église. Devant le maître autel, se trouvent quatre candélabres en cuivre rouge, qui proviennent du garde-meuble de Charles I^er, roi d'Angleterre, vendu publiquement après la mort de ce malheureux prince. Ses armes y figurent encore d'un côté, et de l'autre celles de l'évêque Triest, qui les a données à l'église.—Le chœur renferme quatre mausolées en marbre, dont le plus remarquable est celui de l'évêque A. Triest, qui fut grand protecteur des arts. Il est dû au ciseau de *Jérôme Duquesnoy*, frère du célèbre Duquesnoy, qu'il empoisonna par jalousie. C'est pendant qu'il exécutait ce monument qu'il fut surpris dans un acte infâme qui le fit condamner à être brûlé vif (1654). L'évêque, de grandeur naturelle, est à genoux sur sa tombe, regardant la croix que porte le Sauveur. Du côté opposé se trouve la Vierge. Ces trois figures, mais surtout les deux petits anges placés au bas du monument, sont d'une exécution pleine de délicatesse.—A côté de ce mausolée est celui de l'évêque d'Allamont, par J. Delcour de Liége. Derrière la figure du prélat, agenouillé devant la Vierge, un squelette en cuivre déroule cette inscription : *Statutum est hominibus semel mori.*—Les deux autres mausolées occupent l'autre côté du chœur : celui de l'évêque Van den Bosch, à genoux devant le Christ, est l'œuvre du sculpteur Géry Van Helderenberg; celui de l'évêque Charles Maes, couché sur sa tombe, est du sculpteur italien Paoli.—Les *stalles* des chanoines, travaillées en bois de Mahony massif, sont un beau travail d'ébénisterie; elles ont coûté 46000 florins. Au-dessus, des panneaux peints en grisaille et imitant des bas-reliefs de marbre, forment une décoration mesquine.

Le maître autel, entouré de trois

Digitized by Google

portes de bronze d'un beau travail, au lieu de retable, est décoré de la statue de saint Bavon, en habit ducal, porté sur des nuages.

En 1566, une troupe fanatique de gens du peuple dévasta l'église de Saint-Bavon, brûlant, brisant les œuvres d'art. Outre l'incendie de 1641, qui dévora les toits de la grande nef, un nouvel incendie éclata en 1822, comme cela arrive si souvent dans les églises, par la négligence des ouvriers plombiers; des personnes dévouées s'empressèrent d'enlever les panneaux de Van Eyck, malgré les débris menaçants qui tombaient de la toiture.

Église de Saint Jacques — (située sur la place de ce nom, derrière le marché du Vendredi). Sa fondation remonte à l'an 1100 : brûlée avec une grande partie de la ville, en 1120, reconstruite et incendiée de nouveau et restaurée au siècle dernier, elle n'offre rien de remarquable au point de vue architectural, les différentes restaurations lui ayant enlevé son caractère primitif. Ses restes anciens se bornent aux deux tours qui cantonnent la façade et à la grande tour du centre de l'église. Les peintures de l'église, par Van Cleef, Van Huffel, etc., sont sans intérêt.

A côté de la chaire à prêcher, on remarque la statue de saint Jacques, par *Van Poucke*, et contre le dernier pilier à droite de la nef, le monument du chirurgien Palfyn, de Courtrai, célèbre pour l'invention du forceps. Sa statue est l'ouvrage du même sculpteur.

Église Saint-Nicolas — (située au centre de la ville, sur le marché aux grains). Cette église, qui passe pour la plus ancienne de Gand, fut fondée en 1051. Son étroite façade, sur un coin de la place, a un aspect sombre qui éveille plutôt l'idée d'une prison du moyen âge que celle d'un temple religieux. C'est assez généralement le caractère de toutes ces églises, noircies au dehors par la fumée du charbon de terre; mais badigeonnées au dedans. Elle fut dévastée, comme l'église précédente, par l'incendie de 1120, et reconstruite peu à près sur un plan plus vaste. « De cette reconstruction il subsiste encore la base de la tour, les murs du transsept de la nef centrale (mais les fenêtres ont été remplacées au xv^e^ siècle par des fenêtres ogivales) et le portail antérieur. » La tour en style ogival, qui s'élève à l'intersection du chœur et du transsept, a été construite en 1406, et superposée à celle du xii^e^ siècle. L'intérieur de l'église, qui présente des colonnes en faisceaux, prismatiques dans les nefs et cylindriques dans le chœur, a été refait en 1427. — Les tableaux de cette église sont d'un médiocre intérêt ; les principaux sont :

Deuxième chapelle, à droite, en entrant par le grand portail ou chapelle des fonts : une Sainte-Famille, par M. *Maes*, tableau moderne, dans le goût italien; — quatrième chapelle : saint Jérome, de *J. Janssens*. Deuxième chapelle du chœur : le Samaritain blessé, par *N. Roose*. Le tableau du maître autel passe pour le chef-d'œuvre de ce peintre : il représente le sacre de saint Nicolas. — Quatrième chapelle, à gauche, saint Antoine prêchant pendant un orage, par *Steyaert*, né à Bruges en 1765. On signale encore un Christ en croix, de *Rombouts*; une Descente de croix, par M. de *Cauwer*; le Martyre de saint André,

Digitized by Google

par *Borremans*. — Sur le pilier qui fait face au tableau de M. Steyaert, on remarque l'épitaphe d'Olivier Minjau, de sa femme Amelberge Slagen et de leurs trente et un enfants. Ils avaient vingt et un garçons et dix filles. En 1526, quand Charles-Quint fit son entrée à Gand, il remarqua dans le cortége Minjau à la tête de ses vingt et un fils en uniforme. Pour le récompenser d'avoir élevé une aussi nombreuse famille, il le pensionna, mais peu à près, au mois d'août, une maladie contagieuse importée d'Angleterre, la *suette*, s'étant répandue dans le pays, enleva au malheureux Minjau tous ses enfants l'un après l'autre; lui-même et sa femme y succombèrent dans le même mois. Ils furent enterrés dans le cimetière de Saint-Nicolas, qui entourait l'église.

Église Saint-Michel — (au S. O. et à peu de distance de la précédente, au delà du canal de la Lys). Cette église, le plus bel édifice religieux de Gand après Saint-Bavon, date de 1440-1480. Elle fut élevée sur l'emplacement d'une ancienne chapelle qui existait déjà en 1105. L'extérieur, sans arcs-boutants et d'une construction simple, n'a de remarquable que la tour et le beau porche à voussures en retraite qui le précède. La tour (1445-1515) est terminée en plate-forme. Elle devait être surmontée d'une flèche qui aurait atteint la hauteur de quatre cents pieds, mais elle n'a jamais été achevée. Le modèle en bois est conservé dans l'intérieur de l'église. La république française dépouilla l'église de Saint-Michel de tous ses ornements, et en fit un temple de la Raison; on plaça sur l'autel une statue de la déesse de la Liberté. L'église fut rendue, en 1802, au culte catholique; mais la plupart des tableaux et des objets d'art ne se retrouvèrent plus; quelques chapelles sont restées dépouillées; d'autres ont été décorées de tableaux modernes dénués de mérite. — Deuxième chapelle, à droite, en entrant par le grand portail : tableau représentant la Guérison d'un malade par l'intercession de la Vierge, par *Van Oost*. — Troisième chapelle : la Vierge pleurant la mort de son fils, par *Van den Heuvel*. — Quatrième chapelle : le Christ rendant la vue aux aveugles, de M. *J. de Cauwer*.

Transsept du sud : Annonciation, par *A. Lens*, d'Anvers; Assomption, par M. *François*, de Bruxelles.

En entrant dans le pourtour du chœur, à droite, 1re *chapelle* : — composition de *M. J. de Cauwer*, représentant une Ame délivrée du purgatoire.

2e *Chapelle*. — Louis XI, qui vient chercher sa guérison auprès de saint Vincent de Paul, par *Van der Plaetsen* (1838). On remarque également un portrait (très-noir) de François de Paule, fondateur des Minimes, par *Ribera* (l'*Espagnolet*). Le tableau qui se trouve à côté : la Vierge sur le croissant, est de *Van Cleef*.

3e *Chapelle* — (de Sainte-Catherine), belle Assomption de *Gaspard de Crayer*.

4e *Chapelle*. — Saint Grégoire enseignant le chant, de *Philippe de Champagne* (a été à Paris); Conversion de saint Hubert, de *Langen Jan* (*Van Bockhorst*, élève de Jordaëns).

5e *Chapelle*. — Saint Sébastien et saint Charles Borromée, par *Van Mander*.

6e *Chapelle* — (derrière le chœur). Tableau allégorique de *Langen Jan*,

Digitized by Google

dans lequel l'Ancien Testament est représenté par Moïse et Aaron, le Nouveau par saint Jean, saint Sébastien et le Pape.

7e *Chapelle.* — La Sainte-Famille, tableau assez remarquable de *Maes* (mort en 1856).

8e *Chapelle.* — Le Jugement et la Pénitence de David, par *Langen Jan.*

9e *Chapelle.* — Une flagellation, bon tableau de *G. Seghers.*

10e *Chapelle.* — Le Martyre de saint Adrien, œuvre de *Van Thulden*, autre élève de Rubens.

11e *Chapelle.* — La Pentecôte, faible ouvrage de *G. de Crayer.*

12e *Chapelle* (transsept du Nord). Grand tableau de *Van Dyck*, le seul que possède la ville de Gand. Il représente le *Christ mourant sur la Croix*, au moment où un soldat à cheval lui offre une éponge au bout d'une lance. La Vierge, saint Jean et sainte Madeleine se tiennent au pied de la croix; dans le haut du tableau, des anges pleurent la mort du Sauveur. Cette toile, une des œuvres capitales de Van Dyck, a beaucoup souffert. La couleur est noire et a perdu son harmonie. Ce tableau était déjà si altéré quand Josuah Reynolds le vit, que la couleur originale lui sembla entièrement perdue. Dans cette grande page de Van Dyck, l'imitation de Rubens est évidente. A côté on voit un tableau moderne de *Paelinck*, Gantois, peint dans le goût de son maître David; il représente l'Invention de la Croix, et fut exécuté à à Rome, en 1811. On signale dans la figure de l'impératrice Hélène une ressemblance avec Joséphine Beauharnais, qui nous semble assez éloignée. Nous citerons une Fuite en Égypte et un Martyre de sainte Barbe, par *Van den Heuvel;* des saints en adoration, par *G. de Crayer ;* une Assomption de *Van Baelen.*

La nouvelle *chaire à prêcher*, qui date de 1846, présente un remarquable travail de sculpture dans les rinceaux de feuillages des rampes de l'escalier; au bas sont deux figures en marbre, représentant Jésus-Christ rendant la vue à un aveugle. — L'orgue, placé vers l'an 1821, est sans contredit le plus harmonieux de la Belgique. Il passe pour le chef-d'œuvre de M. Volder, inventeur de l'orgue à *crescendo et diminuendo.* Mais il n'a point fait oublier l'ancien orgue, merveille composée de 3000 tuyaux. Son buffet est sculpté d'après les dessins de M. Roelandt, dans le style ogival.

Église Saint-Pierre — (dans le voisinage du jardin zoologique dont elle est séparée par l'Escaut). Sur l'emplacement de cette église existait autrefois un temple de Mars. Saint Amand y fonda, au commencement du VIIe siècle, l'abbaye des Bénédictins de Saint-Pierre, détruite par les Normands et rebâtie en 946 par Arnould, comte de Flandre ; elle fut ensuite presque entièrement détruite par les Iconoclastes. Le temple qu'on voit aujourd'hui, date de la fin du XVIIe siècle. Il fut commencé en 1629 sur les plans de l'architecte *Van Santen*, d'Utrecht, nommé en Italie (où il fut architecte de Paul V, après la mort de son maître Flaminio Ponzio) *Vesantio* ou *Giovan Fiamingo;* il fut achevé en 1720 par l'architecte Matheis. Il est un exemple du retour au style romain. Sa position est pittoresque; il s'élève sur l'amphithéâtre qui borde la station du chemin de fer et domine tout le reste

Digitized by Google

de la ville. On y arrive par une belle place, dont le nivellement a fait malheureusement sacrifier un perron indispensable au caractère de cet édifice. Les deux figures représentant l'Espérance et la Charité, placées au tympan du fronton sont de *Delsaert*. Le clocher qui s'élève au chevet de l'église est une lourde construction, mal terminée par une toiture de forme ridicule. L'intérieur de l'église présente un ensemble majestueux. Il est à trois nefs et se divise en deux parties : l'antérieure, couronnée d'une coupole, et ayant 36 mètres de longueur, et la postérieure n'ayant que 32 mètres. « Les voûtes en plein cintre de l'église, sont à nervures croisées et à arcs doubleaux. » La coupole, élevée en 1729, a 180 pieds de hauteur; les pendentifs sont décorés des figures colossales des évangélistes. — Les principaux tableaux de l'église sont : dans la nef à droite, une Pêche miraculeuse, d'*Abraham Janssens ;* une Nativité de *N. Roose*, et deux allégories d'après Rubens, représentant le triomphe de la Religion et de la Foi, par *Van Thulden* (Erasme Quellin?) — Dans la nef de gauche, trois tableaux de *Van Thulden*, savoir : une autre allégorie d'après Rubens; Luther et Calvin, terrassés par la religion catholique; Saint François-Xavier dans les Indes. Une toile de *N. Roose*, représente aussi ce dernier sujet. — Dans la chapelle, derrière le maître autel, tableau de *G. Seghers*, le Christ guérissant un aveugle; l'autel est surmonté d'une figure du Père éternel, par *Ch. Van Poucke*. Dans la chapelle de gauche, belle composition de *G. de Crayer :* l'écuyer de Totila, roi des Goths, reconnu par saint Bernard. Sur le mur latéral, la Résurrection de Lazare, par *G. Seghers.*

Église Saint-Martin. — L'église succursale d'*Akkerghem* ou de Saint-Martin (sur la rive gauche du canal de la Coupure, à l'extrémité O. de Gand), fut consacrée vers le milieu du xe siècle. Elle fut deux fois incendiée. En 1579, les calvinistes achevèrent de la détruire, en épargnant seulement le clocher. On la reconstruisit, en 1616, au moyen d'un impôt sur le vin. — Parmi beaucoup d'œuvres médiocres, on remarque le retable du grand autel, représentant une Résurrection de *G. de Crayer.*

Église succursale de Saint-Étienne ou *des Augustins* — (à l'extrémité N. de la ville, rue Sainte-Marguerite). Le couvent des Augustins fut fondé en 1299. L'église, vendue en 1825, par les Calvinistes, à condition qu'on la démolirait, fut rebâtie en 1607. Le 20 janvier 1838, un incendie la dévora; elle a été reconstruite depuis. Une partie des dépendances monastiques (après la suppression du couvent, en 1796) servent à une filature de coton; l'autre partie est occupée par l'Académie royale de peinture ou de dessin et par le musée. On y voit deux tableaux de *G. de Crayer :* l'un à droite, dans le chœur, représentant des saints, l'autre représentant saint Nicolas-Tolentino, distribuant des pains bénits aux malades.

Oratoire des Dominicains. — La construction de cet oratoire (situé à quelque distance, à l'O. de l'église de Saint Michel) remonte à l'année 1250; son cloître ne fut achevé qu'en 1370. L'oratoire ne se compose que d'une seule nef, dont la voûte en bois, de 20 mètres de largeur, fut construite vers 1700, par un reli-

Digitized by Google

gieux de la maison, frère Romain, qui fut appelé à Paris par Louis XIV, sur le bruit de sa réputation, pour achever le Pont-Royal. — Le célèbre peintre Gaspard de Crayer est enterré dans cette église.

Les autres monuments religieux de Gand sont : l'*Église Saint-Sauveur,* à l'extrémité N. de la ville; l'*Église Sainte-Anne*, place d'Artevelde; l'*Oratoire des Carmes déchaussés*, vers le milieu de la rue de Bruges; l'*Oratoire de Notre-Dame de Schreyboom*, près la porte de Courtrai, rempli d'*ex-voto;* et le *Temple protestant*, rue des Capucins, près la place d'Artevelde. Ces monuments ne renferment rien de curieux.

Couvents. — Depuis que la constitution belge a proclamé la liberté d'association, beaucoup de congrégations religieuses se sont organisées.

Une des curiosités de Gand est le *grand Béguinage* (Beggynhof, Beginenhof). L'institution des Béguines a pris naissance en Belgique, et remonte au VII^e^ siècle. On sait que ce sont des communautés de femmes, qui ne sont pas liées par des vœux, et vivent de leurs ressources personnelles ou de leur travail. Elles habitent de petites maisons particulières sur la porte de laquelle est tracé un nom de saint ou de sainte; l'agglomération de ces petites maisons, dont quelques-unes sont précédées d'une petite cour, constitue le Béguinage, petite ville, dont l'aspect calme et mystique transporte la pensée au temps du moyen âge. Les Béguines, pendant toute la journée, sont libres de sortir du Béguinage, mais il faut qu'elles y rentrent avant huit heures du soir. Elles conservent dans leur costume l'ancienne *faille* flamande. Lors de la suppression des couvents ordonnée par Joseph II, les Béguines de Gand furent exceptées.

Le grand Béguinage — (situé à l'extrémité de la rue de Bruges). Il forme tout un quartier séparé du reste de la ville par des murailles et des fossés parfois remplis d'eau. Il fut fondé par la comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople, en 1234. Au centre des rues paisibles du Béguinage, s'élève l'église actuelle, construite dans le XVII^e^ siècle. La communauté, composée de plus de six cents religieuses, se réunit tous les jours à l'heure de l'office; l'heure des vêpres est le moment que les étrangers doivent choisir pour les voir dans leur église.

Le petit Béguinage (près et à l'E. de la station du chemin de fer de l'État). — Il fut également fondé par Jeanne de Constantinople et sa sœur Marguerite, sur le Pré-Vert, en 1234, pour les jeunes personnes que leur pauvreté empêchait d'entrer dans les cloîtres. Il forme également un quartier séparé, et renferme environ 400 Béguines.

MONUMENTS CIVILS.

Hôtel de Ville — (au centre de la ville). Cet édifice se compose de deux édifices de styles différents : l'ancien, dont la façade donne sur la rue de la Haute-Porte, fut commencé en 1481, par Jean Stassins ou Taessens, mort en 1527. Son successeur, Eustache Polleyt, démolit la majeure partie des constructions de Stassins et il rebâtit l'hôtel de ville dans le style ogival tourmenté que l'on voit encore aujourd'hui dans cette partie du monument.

Digitized by Google

Malheureusement les troubles religieux du XVIe siècle firent suspendre les travaux, lorsqu'ils n'étaient qu'aux deux tiers de la hauteur, sur un côté seulement. (On peut voir dans l'histoire de l'architecture en Belgique, par Schayes, tome IV, page 43, la reproduction de la façade entière telle qu'elle était projetée. Si ce vaste ensemble eût été réalisé, l'hôtel de ville de Gand serait un des monuments gothiques les plus remarquables de la Belgique.) La tourelle d'angle, qui n'est point terminée, a deux galeries en pierres travaillées à jour. En 1600, les échevins firent reprendre la construction interrompue. Mais les progrès de l'architecture en Italie contribuaient à détrôner l'architecture gothique. La nouvelle façade (sur le marché au beurre) fut construite dans le goût italien. Elle est à trois étages présentant la classique hiérarchie des trois ordres dorique, ionique et corinthien, et elle semble avoir été inspirée par l'étude du palais Farnèse à Rome. — L'hôtel de ville renferme de précieuses archives remontant au XIIe siècle.

Le Beffroi (*V.* p. 232).

Hôtel du Gouvernement (près et au S. de Saint-Bavon).—Cet édifice moderne, dont l'aile gauche a été terminée en 1827, est occupé par l'administration de la province. On y conserve les *archives* du comté de Flandre et celles des abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon. Sur cet emplacement existait une résidence seigneuriale donnée en 1581 au prince Guillaume d'Orange; le passage souterrain par lequel il allait s'embarquer sur l'Escaut a disparu dans les reconstructions. Cet édifice servit ensuite d'habitation aux archiducs Albert et Isabelle, puis il devint palais épiscopal, et hôtel de préfecture sous Napoléon, qui y logea deux fois.

Le Palais de Justice — (à peu de distance à l'O. de la place d'Armes, au confluent de la Lys et du haut Escaut).—Cet édifice occupe une superficie égale à celle de la Bourse de Paris, et passe avec raison pour un des plus beaux monuments modernes du royaume. Il a été construit en pierres de taille, par *L. Roelandt*, élève de M. Percier. On y a placé la Cour d'appel, la Bourse, la Chambre de commerce. Il forme un parallélogramme avec des avant-corps au centre de chacune des façades que décore un péristyle à six colonnes. Le rez-de-chaussée, en forme de soubassement, est traité en bossage. Au premier étage, des colonnes encadrent chaque croisée, que surmonte un fronton, et qui ont une saillie extraordinaire. Le style de l'architecture affecte un caractère de force exagéré, il semble avoir été inspiré à l'architecte par le désir d'imiter la manière de San-Gallo dans le palais Farnèse de Rome. Les fenêtres des extrémités, trop serrées entre les pilastres des angles, sont d'un mauvais effet.

Palais de l'Université — (à quelque distance au N. de la place d'Armes). —Cet édifice, fondé en 1819, sur l'emplacement d'un ancien couvent des jésuites, est d'une magnificence d'architecture qui fait honneur à la ville qui s'est imposée les dépenses de cette belle création, due, comme le palais de justice, à l'architecte *Roelandt*. Élevée dans une rue, la façade n'a point l'importance et l'effet qu'elle prendrait si elle était précédée d'une place. « Elle se com-

Digitized by Google

pose de huit colonnes d'ordre corinthien à l'instar et dans les proportions du Panthéon de Rome. Les chapiteaux en sont d'une grande beauté : ils ont été copiés sur ceux des temples d'Antonin et de Faustine. Le péristyle, qui a 14 mètres d'élévation, et dont l'aire, ainsi que celle de l'intérieur du bâtiment, se trouve élevée de cinq marches au-dessus du niveau de la rue, embrasse dans sa hauteur tout le bâtiment. Il donne entrée, par un beau portique, à un vaste vestibule dans le style des salles des thermes chez les anciens. Le vestibule, entouré d'une double galerie, est orné de quatre colonnes et de huit pilastres corinthiens de 12 mètres d'élévation. Ils supportent des arcs doubleaux qui forment une voûte d'arête au centre. Cette voûte, de 28 m. de hauteur, imprime un air de majesté et de grandiose à une salle magnifique, dans laquelle le choix des ornements et des profils appartient à l'architecture la plus riche. Cette salle, éclairée par deux lunettes, chacune de 32 pieds de largeur sur 16 de haut, pratiquées au-dessus de la corniche de l'ordre, est ornée des bustes des princes du pays qui ont le plus favorisé la culture des lettres et des sciences.

«L'escalier principal, placé au fond du vestibule et en face de la grande entrée, se compose de treize marches en marbre, chacune d'une seule pièce de 20 pieds de longueur, et donnant entrée dans la salle de la rotonde, destinée aux solennités académiques. A cette hauteur, l'escalier se divise en deux rampes opposées, conduisant aux galeries qui entourent le vestibule. — La voûte en berceau des escaliers est soutenue par seize colonnes et seize pilastres d'ordre dorique, formant des balcons autour des rampes; ils sont éclairés aux deux extrémités par des lunettes demi-circulaires; une coupole, formant le couronnement du palier, est ornée dans les pendentifs de renommées distribuant des couronnes. L'artiste semble avoir épuisé dans cette partie du monument toutes les richesses et tous les ornements de l'architecture romaine. — La salle de la rotonde, dont la somptuosité a été annoncée par la magnificence des constructions qui la précèdent, est circulaire et décorée au pourtour de colonnes d'ordre corinthien, au nombre de dix-huit; elles sont d'un stuc blanc poli. L'intérieur de la salle se divise en deux parties distinctes. L'une, destinée au public, est formée de gradins disposés en amphithéâtre; l'autre, réservée au sénat académique, est composée d'une estrade à laquelle on arrive par le vestibule attenant. — Le dôme de la salle des Actes est à compartiments octogones ornés de différentes rosaces; une lanterne en abat-jour, de 20 mètres de circonférence, couronne ce dôme et éclaire cette salle qui peut contenir 16 à 1700 personnes. » (Voisin : Guide de Gand). Les bâtiments de l'Université contiennent diverses collections, parmi lesquelles, un *cabinet d'anatomie* (il n'est pas ouvert au public); un *cabinet d'ostéologie*; les *collections d'histoire naturelle*, réunies dans plusieurs vastes salles; un *cabinet d'archéologie*.... Un grand nombre de cours sont faits dans l'établissement, par des professeurs des diverses facultés des lettres, de la philosophie, des sciences naturelles et mathémati-

Digitized by Google

ques, de physique, de chimie, de médecine, de droit; on y a joint une école du génie civil.—Pour la *bibliothèque* et le *jardin botanique* dépendants de l'Université, *V.* ci-dessous.

Le grand Théâtre. — (Près de la place d'armes). — Est aussi un des monuments remarquables de la ville de Gand. Sa riche façade, dont les fenêtres et plusieurs détails sont empruntés au palais de la chancellerie, par Bramante, à Rome, aurait besoin pour son développement, d'un espace moins resserré que celui de la rue où elle s'élève. Le grand théâtre fut construit en 1837, par M. L. *Roelandt*, et décoré par MM. Philastre et Cambon, de Paris. La salle peut contenir 1800 personnes; et les sorties en sont si bien ménagées qu'en cinq minutes la foule peut s'écouler. Au premier étage, sont trois salles richement décorées, servant de foyer, de salles de bal et de concert. Pour les grandes fêtes un escalier provisoire fait communiquer ces trois salles qui se suivent, avec la salle de théâtre et elles forment alors un ensemble d'espace à parcourir comme peu de capitales peuvent en offrir pour leurs fêtes; on estime qu'alors elles peuvent contenir 6000 personnes. Un vaste vestibule couvert permet aux personnes de monter en voiture et d'en descendre à couvert.

ÉTABLISSEMENTS DIVERS.

Bibliothèque de l'Université. — (Près du jardin botanique, à l'extrémité N. E. de Gand). — Actuellement située dans l'église de l'ancienne abbaye de Baudeloo, enlevée au culte à la révolution. Elle se compose de plus de 70000 volumes, riche collection commencée en 1800 par M. Van Hulten. Outre des manuscrits précieux, provenant de couvents et d'abbayes supprimés, elle possède une série d'anciennes éditions, non interrompue de 1467 à 1499; la bible latine, in-folio, sans date (entre 1466 et 1470); la bible de Mayence imprimée en 1472 par P. Scheffer. Les incunables sont au nombre de 350. Cette bibliothèque, parfaitement bien tenue et bien disposée pour l'étude, s'enrichit chaque jour des publications les plus estimées sur les diverses branches des sciences et des lettres. Elle possède deux catalogues imprimés, l'un alphabétique, l'autre méthodique. Elle est ouverte tous les jours au public, excepté le dimanche et pendant les vacances, de 9 heures du matin à midi, de 2 heures à 5 heures de l'après-midi en été, et en hiver de 2 à 4 heures.

Jardin des plantes ou jardin de l'Université. (A l'extrémité N. E. de Gand). — Il fut fondé en 1797 dans l'ancien jardin de l'abbaye bénédictine de Baudeloo. Quoique d'une étendue peu considérable, il est un des plus riches de la Belgique; on y cultive environ 8000 espèces de plantes. Il possède une belle orangerie, construite en 1829; les serres chaudes renferment des richesses végétales très-précieuses, et de magnifiques spécimens des grands végétaux des tropiques; une riche collection de fougères qui s'augmente tous les jours d'espèces nouvelles recueillies par les voyageurs, etc....

Athénée. — Collége Royal, situé près du jardin botanique.

Académie de dessin et de peinture et *musée.* — (Rue Sainte-Marguerite et rue de l'Académie, dans la

partie N. de Gand. On peut y entrer à toute heure en s'adressant au concierge. 50 cent. par personne.) L'académie fut fondée en 1751. Depuis 1804, elle est établie dans les bâtiments de l'ancien collége des Augustins. Le musée de peinture contient 150 tableaux, anciens et modernes, parmi lesquels on distingue : n° 5. *Rubens :* Saint François recevant les stigmates ; plusieurs tableaux de *Jordaëns :* 25. la Réconciliation (Évang. saint Math. 5, 23, 24.) La femme adultère. — De *Crayer:* 4. Tobie et l'ange; 6. Jugement de Salomon; 1[illegible]. Couronnement de Ste Rosalie ; 10. François Ier fait prisonnier à Pavie, et 11. Charles-Quint faisant une descente à Tunis, deux ébauches hardiment touchées, destinées à décorer l'arc de triomphe élevé à Gand à l'occasion de la visite de l'infant Ferdinand. — De *Duchâtel* (élève de Téniers) ; 17. Installation de l'empereur Charles VI, comme comte de Flandre (1668), sur la place du marché du vendredi. — De *M. Coxcie*, 21. le Jugement dernier. — De *Pourbus :* 31. Le prophète Isaïe prédit à Ézéchias sa guérison et fait rétrograder l'ombre du gnomon. — De *Rombouts :* un ange avertit Joseph de prendre la fuite. — D'*Adrien Van Utrecht :* 3. Échoppe d'un marchand de poisson, etc.... Et parmi les modernes, des tableaux de *Gallait :* Jésus et les Pharisiens; de *Keyser :* l'Infanticide; de *Paelinck*; de *Funck* de Francfort : Un paysage du Tyrol; de *de Vigne :* une forêt, de *Verboekhoven;* de *de Noter*, etc....

Casino — (sur la rive droite du canal de la Coupure). — Cet établissement fut fondé en 1835 par la société de botanique et par la société musicale de Sainte-Cécile. L'édifice, devant lequel s'étend un jardin, a été construit par M. Roelandt; il sert à la fois à donner des fêtes et des concerts et à des expositions de fleurs, qui ont lieu deux fois par an, au mois de février et au mois de juin.

Maison centrale de détention (sur la rive gauche de la Coupure, presqu'en face du jardin du Casino). — A été élevée en 1772, et considérablement augmentée depuis; la construction en a été terminée en 1825 et a coûté en tout deux millions deux cent mille francs. Cette prison a été souvent citée avec éloges par les écrivains qui se sont livrés à des études sur le système pénitentiaire, et elle a servi de modèle pour plusieurs constructions analogues. Les bâtiments peuvent contenir 2600 individus; ils présentent la forme d'un octogone divisé en huit triangles, dont le sommet aboutit à une cour octogone centrale. Le premier bâtiment sert d'entrée et d'habitation au commandant ainsi qu'au directeur des travaux; un quartier renferme les ateliers des hommes. Au bruit de métiers et d'outils qui se fait entendre, on se croirait dans une vaste manufacture plutôt que dans une maison de force. — Les femmes occupant exclusivement un quartier séparé, cousent, filent ou tissent de la toile. Au milieu de leur cour, un bassin alimenté par le canal fournit l'eau nécessaire au blanchissage du linge de la maison. Les cellules, entretenues avec une grande propreté, contiennent chacune quatre lits. Un quartier renferme l'infirmerie et l'hôpital. Un médecin y visite les malades deux fois le jour. L'enseignement primaire est donné aux condamnés. — Un quartier servant de dépôt civil et

Digitized by Google

militaire, renferme tous les individus condamnés à moins de six mois d'emprisonnement. Ce quartier, soumis à un régime entièrement distinct, a son entrée particulière sur la rue. — On estime à 35 centimes par jour la dépense de nourriture et d'entretien de chaque prisonnier. L'établissement a longtemps coûté à l'État, qui aujourd'hui, au contraire, par suite d'une meilleure organisation y trouve un bénéfice. Une retenue est faite sur le salaire des détenus; mais il est formé une masse qu'on leur remet au moment de leur sortie de prison. Une monnaie spéciale de zinc, a seule cours dans l'intérieur de la prison. — On peut visiter la maison de détention avec un permis du gouverneur qui se délivre au bureau de la 1re division.

Hôpital civil de la Byloque — (au S. de Gand, près de la nouvelle citadelle). Cet hôpital civil occupe l'église et les bâtiments de l'abbaye de la Byloque (mot qui signifie : enclos), construits vers 1230. Des adjonctions de constructions récentes et des aménagements nouveaux intérieurs en ont totalement changé l'aspect. Mais il s'y conserve encore des spécimens remarquables de l'architecture du XIIIe siècle : tels sont la façade principale de l'hôpital, composée de deux parties à pignons, la grande salle à l'intérieur du bâtiment et l'ancien réfectoire. « La partie la mieux conservée de tous ces monuments, c'est le pignon qui fait face aux prairies; c'était l'ancien réfectoire du couvent : il est bâti en briques. L'architecte s'est plu à y répandre une richesse d'ornements, dont peu d'édifices en ce genre peuvent supporter la comparaison. Des rosaces, divisées en lobes arrondis du dessin le plus gracieux, les ornements tréflés, les larges bordures qui encadrent tout le pignon, sont ouvrés en brique, de la plus belle cuisson. Ces briques ont reçu dans leur moule, ces divers contours qui les modifient de vingt manières diverses. » C'est dans la partie interieure de l'édifice, transformé en grenier qu'a été conservée une peinture murale à la détrempe, du XIIIe siècle, monument peut-être unique en Belgique. « Cette peinture ressemble de tout point à d'autres peintures chrétiennes d'origine grecque, conservées en Italie et qui sont en général d'une époque antérieure à celle du monument gantois. » — A quelque distance de l'hôpital civil et au delà de la Lys est la :

Nouvelle citadelle—(au S. de Gand) — située sur le mont Blandin, la seule partie élevée de la ville et des environs; elle s'étend de la porte de St-Pierre à celle de Courtrai. Elle a été construite de 1822 à 1830. Elle peut contenir 10 000 hommes et commande le cours de la Lys et de l'Escaut.

L'*ancienne citadelle* ou *château des Espagnols* — (près la porte d'Anvers, au N. E. de Gand). Élevée par Charles-Quint en 1540 pour maîtriser l'opulente cité qui avait bravé sa puissance, elle fut démolie en 1577; les bourgeois, les enfants et même des femmes de qualité travaillèrent à la destruction de ce boulevard de la domination étrangère, qui venait d'être défendu vaillamment par une poignée d'Espagnols, commandés par madame Mondragon en l'absence de son mari. Les restes des bastions du côté de la ville ont été démolis en 1830

Digitized by Google

— C'est dans cet enclos que les archéologues vont visiter les ruines de l'abbaye de St-Bavon (*V.* ci-dessous)

MONUMENTS HISTORIQUES ET CURIOSITÉS.

Château des Comtes — (au coin de la place Ste-Pharaïlde et de la rue de la Monnaie). — Le château du Vieux-Bourg (*Oudeburg* ou *s'Gravensteen*) fut bâti, vers 867, par Baudoin-Bras-de-Fer, premier comte de Flandre et reconstruit en 1180 par le comte Philippe, comte de Flandre et de Vermandois. De ce château fort, habité par les souverains du pays, il ne reste plus que la porte d'entrée, flanquée de deux tours crénelées; la voûte sombre et profonde est à plein cintre. Les comtes de Flandre quittèrent ce château (entouré alors d'une enceinte circulaire que baignait un cours d'eau), pour l'immense palais de la *Cour du Prince*, où Charles-Quint vint au monde et dont il ne reste que quelques débris (*V.* histoire p. 206). Plus tard, l'ancien château des Comtes servit de prison, et l'on exécuta les criminels devant la porte que nous voyons aujourd'hui. En 1418, le conseil de Flandre, après avoir quitté Lille, s'y établit. Il servit ensuite de résidence à la cour spirituelle de l'évêque de Tournay, puis à la cour féodale du *Vieux-Bourg*. Il fut vendu, en 1779, et une fabrique fut établie dans ces ruines vénérables que Gand aurait dû tenir à honneur de conserver. Les maisons particulières enveloppent ces restes d'un autre âge dont l'aspect sévère et sombre frappe par son contraste. Déjà les derniers châtelains de ce donjon purent, en contemplant avec inquiétude les agrandissements de l'industrieuse cité qui les enveloppait peu à peu, pressentir les dangers que l'avenir et l'activité de cette bourgeoisie unie et tous les jours plus compacte préparaient à leur pouvoir féodal.

Château de Gerard le diable ou *le Maure*. — On voit encore au bord de l'Escaut, dont ils semblaient commander le cours, les anciens murs de ce château (*Steenen*, littéralement : pierres) construit par un seigneur gantois portant ce nom redoutable. Une tour carrée qui s'élevait au centre et les fortifications extérieures ont été détruites il y a longtemps. Sur cet emplacement est aujourd'hui la caserne des pompiers (rue du Bas-Escaut, derrière l'église de St-Bavon).

Ruines de l'abbaye de St-Bavon (au N. E. de Gand). — Ces ruines, que l'on a commencé à déblayer en 1832, sont une des curiosités les plus intéressantes de Gand, et sont considérées comme le plus ancien monument du moyen âge en Belgique. Elles sont situées dans l'ancien *Castrum*, berceau de la ville de Gand, où fut élevé au XVIe siècle le château des Espagnols dont il est parlé p. 229. Un monastère y fut fondé vers 629. St Bavon lui donna ses biens vers 651. On pense que les bâtiments claustraux furent rebâtis au commencement du IXe siècle par le célèbre secrétaire et historien de Charlemagne, qui présida à la construction du dôme d'Aix-la-Chapelle. « Bien que ce monastère ait été incendié à trois reprises différentes par les Normands, en 850, 851 et 881, nous ne doutons aucunement, dit M. Schayes, que les murs d'enceinte encore subsistants, du cloître et ceux de la crypte joi-

Digitized by Google

gnante, dite de Ste-Marie, bâtis les uns et les autres en blocage et en arête de poisson, ne soient un reste des bâtiments érigés sous Eginhart. » Ces bâtiments restèrent abandonnés et en ruines jusque vers 935. L'église abbatiale de St-Bavon, fut rebâtie alors, et réédifiée une seconde fois au XIIe siècle. Les fondements de la grande tour de l'église ne furent jetés qu'en 1138. Elle fut démolie par ordre de Charles-Quint pour faire place à la construction de la citadelle. « Une belle porte qui servait d'entrée à l'église par le cloître est tout ce qui reste aujourd'hui de ce monument. C'est un type fort élégant du style ogival primaire. De beaux débris subsistent encore de la reconstruction de la crypte ou église de Notre Dame. Les murs extérieurs de cette crypte quadrangulaire doivent remonter au IXe siècle. Celui qui fait face au cloître est percé de deux portes géminées et à plein cintre et de fenêtres géminées et ogivales, comprises sous un arc plein cintre. Ces types du passage de l'architecture romane à l'architecture ogivale datent indubitablement du XIIe siècle. L'intérieur de la crypte fut reconstruit en 1148. » — Un reste des plus intéressants de l'architecture romane, enfermé également dans le cloître de l'abbaye de St-Bavon, c'est la tour octogone dite *chapelle de St-Macaire*, qui aurait été construite selon les uns l'an 1179 et selon d'autres en 1067. M. Schayes dit que l'architecture de ce joli oratoire accuse évidemment un age antérieur à la partie de la crypte voisine de Ste-Marie, rebâtie en 1148. Le rez-de-chaussée est couvert d'une voûte qui porte encore des traces de peinture. A l'étage supérieur on a réuni quelques fragments recueillis dans les fouilles : des médailles romaines, des carreaux en terre cuite émaillée (un certain nombre sont encore en place), des fragments de squelette avec des anneaux de fer.... — En face de la porte d'entrée des ruines de l'abbaye de St-Bavon sont les :

Nouveaux abattoirs que la ville de Gand a fait récemment construire, et devant lesquels est une place réservée pour le *marché au bétail.*

Le Rabot — (au N. E. et près du grand Béguinage) est une redoute élevée en 1488 par les Gantois pour immortaliser la victoire des 53 métiers sur les troupes de Frédéric III, qui était venu assiéger Gand à la tête de 40 000 Allemands.

Maison des Bateliers — (quai aux Herbes, sur la Lys, à quelque distance au N. E. de l'église de Saint-Michel). Cette maison, construite en 1531, pour servir d'assemblée à cette puissante corporation, offre par sa forme pyramidale, par la variété de disposition de ses fenêtres et par son ornementation, un aspect des plus pittoresques. — On voit sur le même quai une maison à façade nue et de forme pyramidale, percée de fenêtres plein cintre. Cette maison, qui porte le caractère d'architecture romane, régnant à la fin du XIe ou au commencement du XIIe siècle, serait cependant, à ce que l'on croit, de 1323. Les fenêtres du premier étage éclairent une galerie à laquelle on montait au moyen d'une échelle. Cette maison, si curieuse par son aspect et son ancienneté, était une *halle au blé*, où les habitants, pour se mettre à l'abri de la disette, déposaient la quatrième partie du blé qui entrait en ville.

Digitized by Google

Beffroi — (à peu de distance de l'hôtel de ville, au coin de la rue Saint-Jean). — Parmi les principeaux priviléges accordés dans l'établissement des communes, on comptait celui d'établir un beffroi portant une cloche destinée à rassembler les bourgeois pour l'élection des magistrats et à avertir de l'approche de l'ennemi. La commune de Gand, constituée par Philippe d'Alsace en 1178, commença, cinq années après, la construction de son beffroi, si l'on s'en rapporte à l'inscription du plan original conservé aux archives. Cependant le style de la partie supérieure et non construite de ce plan (reproduit dans l'histoire de l'architecture, en Belgique par Schayes, tom. IV-15) appartient à la fin du XIII[e] siècle. La construction n'en fut terminée qu'en 1339. Les cinq tourelles en bois qui le couronnaient ont été démolies, il y a quelques années; et après l'avoir redoré, on a replacé sur la flèche pyramidale en fer l'énorme dragon de cuivre qui sert de girouette. On prétend, sans preuves bien certaines, qu'au temps des croisades, il fut enlevé à l'une des mosquées de Constantinople. Les Gantois, commandés par Phil. Artevelde, le prirent, en 1382, aux Brugeois, à qui Baudoin l'avait donné. Pour célébrer la naissance de Charles-Quint, on avait établi une galerie de cordages entre le sommet du beffroi et celui de la tour Saint-Nicolas : les bourgeois traversèrent, pendant plusieurs jours, cette promenade aérienne, que l'on illuminait la nuit avec des torches et des lanternes. Charles-Quint monta au beffroi avec le duc d'Albe dans une circonstance solennelle pour la ville (*V.* p. 206). — La vue qu'on a du haut de cette tour est très-étendue. Il faut pour y monter payer 2 francs au gardien.

Grand Canon — surnommé la *Merveille de Gand* et *Marguerite l'Enragée* (Dulle Griete). (Sur une petite place, au bord de la Lys, et à l'angle de la rue de la Monnaie et de la place du marché du vendredi). Tant sous le rapport de ses dimensions que sous celui de sa construction, cet ancien pierrier passe pour un chef-d'œuvre de l'art du forgeur. Il a 6 mètres de longueur sur 3 mètres 66 cent. de circonférence; son ouverture est de 90 cent. de diamètre : il est forgé de lattes de fer, entourées de cercles du même métal, et pèse 16803 kil. Sa construction date des premières années de l'invention de l'artillerie. On croit que ce fut au siége d'Audenarde (1382), que les Gantois s'en servirent pour la première fois, et on se fonde pour cela sur la description donnée par Froissard : « Pour plus ébahir ceux de la garnison d'Audenarde, ils (les Gantois) firent faire et ouvrer une bombarde merveilleusement grande laquelle avait 53 pouces de bec, et jetait carreaux merveilleusement grands et gros pesants, et quand cette bombarde descliquoit (déchargeait), on l'ouïoit (l'entendait) par jour bien de cinq lieues loin, et par nuit de dix, et menoit si grande noise (bruit) au descliquer, que il sembloit que tous les diables d'enfer fussent en chemin. » Il est certain du moins que les Gantois se servirent de ce pierrier à l'attaque d'Audenarde en 1452. Forcés de lever le siége, ils l'abandonnèrent, et il resta au pouvoir des bourgeois d'Audenarde jusqu'en 1578, époque

Digitized by Google

à laquelle les Gantois le reprirent. Ce canon est d'une telle dimension, que le général anglais Congrève croyait impossible d'en faire un semblable dans la Grande-Bretagne. Il servait à lancer des boulets en pierre, ou des barils contenant une espèce de mitraille composée de morceaux de pierre, de fer, de verre, etc. La chambre se sépare de la vollée, et s'y réunit de la même manière qu'aux pièces de bronze qui défendent l'entrée des Dardanelles. Celles-ci ont à peu près la même forme et la même dimension que la pièce de Gand, regardée comme la plus grosse de toute l'Europe. Le canon qui, dans l'arsenal de Saint-Pétersbourg, attire l'attention des étrangers, a 7 mètres de longueur, mais il ne pèse que 16872 kil.

PROMENADES : *La Coupure.* — Ce canal, destiné à joindre les eaux de la Lys au canal de Bruges, fut creusé en 1738. Les quais qui le bordent et qui sont plantés d'arbres, forment la principale promenade de Gand. Elle est très-fréquentée pendant l'été. C'est sur un des quais qu'est situé le jardin du Casino (*V.* p. 228). Les remparts qui font le tour de la ville, et particulièrement le *Rempart de Plaisance*, au N. de Gand, servent aussi de lieu de promenade. Dans l'intérieur de la ville, la *Place d'armes* (*V.* p. 212), est le lieu de rendez-vous habituel. — Outre le *Jardin Botanique*, dont nous avons parlé p. 227, les étrangers ne manquent point d'aller visiter le :

Jardin Zoologique — (près du chemin de fer, au sud de Gand ; prix d'entrée : 1 fr.). On y voit des animaux vivants, une galerie consacrée aux oiseaux et aux singes, etc.

Serres. — Le goût de la culture des fleurs est très-répandu à Gand. Plusieurs riches particuliers ont des serres remarquables. Parmi les établissements d'horticulture, la pépinière de *M. Van Houtte* et Cie jouit d'une ancienne réputation (prix d'entrée : 1 fr.). — Il faut signaler particulièrement aussi à l'attention des amateurs celle de *M. Ambroise Verschaffelt*, rue du Chaume, 50.

SOCIÉTÉS ET CERCLES. — Les associations sont très-nombreuses. Gand compte plusieurs sociétés littéraires ou scientifiques. Outre la grande *Société Philharmonique* qui donne des concerts tous les ans, il y a un certain nombre de sociétés de chant. Les *cercles* ou simples réunions d'agrément sont également très-nombreux; les principaux sont situés sur la place d'armes. Quelques-uns ont une installation très-élégante. Le plus remarquable est celui de *la Concorde*. On y admire particulièrement une longue galerie dans laquelle on donne des banquets de 400 couverts, et qui est très-richement décorée de statues en marbre, par *Geefs*. Un cercle situé à peu de distance de la société de la Concorde est plus particulièrement celui de la noblesse ; d'autres sociétés appartiennent à diverses nuances politiques. — Il y a plusieurs sociétés de tir : l'Escaut, Guillaume Tell, Saint-Antoine, Saint-Georges, Saint-Sébastien.

Communications de Gand : avec BRUXELLES (*V.* R. 14) ; — avec TERMONDE et MALINES (idem) ; — avec ALOST (idem) ; — avec ANVERS (*V.* R. 33) ; — avec BRUGES et OSTENDE (*V.* R. 15 ; — avec COURTRAI et LILLE (*V.* R. 36) ; — avec AUDENARDE (*V.* R. 37) ; — avec MONS (*V.* R. 38) ; — avec PARIS (*V.* R. 2).

Digitized by Google

ROUTE 35.

DE GAND A BRUGES ET A OSTENDE.

En chemin de fer.

Pour la description de la route, *V.* la route 15.

ROUTE 36.

DE GAND A COURTRAI ET A LILLE.

En chemin de fer.

De Gand à Courtrai, 44 kil. — Plusieurs convois par jour; trajet en 1 h. 1/4 environ. Prix : Ire 3 fr. 50 c.; IIe 2 fr. 70 c.; IIIe 1 fr. 75 c.

Pour la description de la route, *V.* R. 16.

De Courtrai à Lille, 29 kil. Trajet en 1 h. environ (*V.* R. 50).

ROUTE 37.

DE GAND A AUDENARDE.

En chemin de fer. 27 kil.

Trois convois par jour. Prix : Ire 2 fr. 20 c.; IIe 1 fr. 60 c.; IIIe 1 fr. 10 c. L'établissement de ce chemin de fer a été autorisé le 14 juillet 1854.

En quittant Gand, on laisse à dr. le chemin de fer de Bruges, et à g. celui de Termonde; on franchit la chaussée de Gand à Audenarde, et l'on s'avance à travers une plaine fertile et sans accidents de terrains. On laisse à dr. le village de *St-Denis Westrem*. Parvenu à la station de *la Pinte*, on quitte la ligne de Courtrai, et l'on prend à g. l'embranchement qui mène à Audenarde.

9 kil. *La Pinte*. — On continue à glisser à travers des plaines.

14 kil. *Eecke*. — 1785 hab. — Ici on se rapproche de l'Escaut, dont les méandres enferment la plaine à g. de la voie. — On aperçoit à g. également le village de *Semmersaeke* (900 hab.), situé près de la rive dr. de l'Escaut.

18 kil. *Gavere* (Gavre). — 1330 hab. — Le duc de Bourgogne Philippe le Bon y battit une armée de 20000 h. envoyée contre lui par la ville de Gand révoltée.—Le comte d'Egmont, décapité à Bruxelles (*V.* p. 54), portait le titre de prince de Gavre. — On passe près du village d'*Asper*, qu'on laisse sur sa g., et on ne tarde pas à atteindre la station de :

20 kil. *Synghem*. — Commune de 2309 hab. — Plus loin, la voie ferrée côtoie à dr. le village de *Heurne* et se rapproche à g. de l'Escaut.

25 kil. *Eyne*. — 2139 hab.

On aperçoit à g. *Neder-Eename* (524 hab.), situé sur la rive dr. de l'Escaut, puis, en approchant d'Audenarde, *Eename* (797 hab.), v. qui fut brûlé par les Normands en 880. En face d'Eename, on voit à dr. du chemin de fer *Bevere* (1679 hab.). On a trouvé des médailles romaines dans les diverses localités entre Gavre et Audenarde.

27 kil. **Audenarde** (flam. *Oudenaerde*). — 5485 hab. (*hôtels :* Casselrij; Lion-d'Or). Chef-lieu d'arrondissement, situé sur l'Escaut, au pied d'une montagne qui la domine à l'E. — L'origine de cette ville est très-ancienne. On y a trouvé une grande quantité de médailles romaines et gauloises. Dans le principe, elle longeait la rive g. de l'Escaut seulement. Mais un des seigneurs d'Audenarde, descendant des comtes de Narbonne, ayant épousé l'unique héritière de la maison de Pamele, dont les terres s'étendaient de l'autre côté du fleuve, un pont en pierre jeté sur le bras

Digitized by Google

principal de l'Escaut, rattacha à la ville le quartier de Pamele. En 1272, la comtesse Marguerite de Constantinople lui donna une constitution municipale. Les Gantois l'assiégèrent inutilement en 1452 et y laissèrent leur fameux pierrier (*V.* le gros canon de Gand, p. 232), qu'ils reprirent en 1578. C'est près d'Audenarde que fut livrée, le 11 juillet 1708, une bataille où les Français, maladroitement mis par Louis XIV sous le commandement de deux chefs aussi antipathiques l'un à l'autre que le duc de Bourgogne et le duc de Vendôme, furent battus par le prince Eugène et Marlborough. L'indolence de Vendôme laissa surprendre ses soldats, qui, fatigués par la marche, s'engagèrent sans ordre et sans artillerie. Si la nuit ne fût venue, l'armée eût été détruite. Elle se retira sur Gand, et l'ennemi vint mettre le siége devant Lille. — Les fortifications d'Audenarde ont été démantelées par les Français en 1745. — La ville d'Audenarde possède plusieurs monuments remarquables, parmi lesquels il faut citer en première ligne son hôtel de ville.

Église Notre-Dame de Pamele, — commencée en 1235 et terminée en 1239, est un des types les plus précieux du style de transition en Belgique. « Ce monument révèle, dit M. Schayes, l'existence du plus ancien architecte belge que l'on connaisse jusqu'ici. Une inscription lapidaire du temps, posée au chevet du chœur, apprend que le 4 des ides de mars de l'année 1234 (1235 nouveau style), on posa la première pierre de ce temple, élevé sur les plans de maître Arnould de Binche. Il est à regretter que l'intérieur de ce monument ait été défiguré par de prétendus embellissements modernes.

Église Ste-Walburge, — fut élevée en 1150 sur l'emplacement d'une église brûlée en 880 par les Normands, et par les Gantois en 1127. Il subsiste encore de cet édifice les deux bas côtés du chœur. La nef centrale du chœur actuelle, fut, après un nouvel incendie causé par les Gantois, reconstruite à la fin du XIV^e s. : les bas côtés ne furent achevés qu'en 1515. « La tour, dit M. Schayes, est une des plus belles de la Belgique. » Elle a 295 pieds de hauteur. Avant 1803, elle était surmontée d'une flèche en bois haute de 78 pieds.

Hôtel de ville. — Ce monument est la merveille d'Audenarde et un des édifices célèbres de la Belgique. Cette ville, enrichie par ses fabriques de draps et de tapis, voulut rivaliser de magnificence avec les riches cités flamandes, et doter ses magistrats d'un palais municipal. On s'adressa, pour cela, à Jean Stassens, l'architecte de la ville de Gand. Mais, peu satisfaits de son plan, les échevins recoururent, en 1527, à *Henri Van Peede*, architecte bruxellois, dont le plan, sauf de légers changements, fut adopté et exécuté. On lui imposa l'obligation de se conformer, pour certaines parties, à ce que l'on connaissait de mieux dans les édifices des villes voisines. « Ainsi l'on fit mesurer et dessiner à Courtrai la galerie qui couronnait l'hôtel de ville et les belles cheminées qui décoraient les salles. D'autres détails furent empruntés à des châteaux, et notamment à celui du comte d'Egmont à Sotteghem. Enfin on exigea de Van Peede qu'il refît son escalier principal, que les connaisseurs avaient

Digitized by Google

trouvé mesquin, et l'on fit venir de Malines, pour le consulter à ce sujet, Rombaut Van Gansdaele, dit Kelderman, maître architecte général de Charles Quint. » On a signalé des points de ressemblance entre l'hôtel de ville d'Audenarde et ceux de Bruxelles et de Louvain. « Celui d'Audenarde est le seul où certaines parties de la façade semblent se dégager et faire saillie sur l'ensemble, ce qui, dit M. Moke, lui donne à nos yeux une grande supériorité d'effet. — La construction coûta 86 658 livres parisis, qui feraient en monnaie d'aujourd'hui 700 000 fr. Cette somme énorme, payée en quatre ans par une ville dont la population ne s'élevait qu'à 8000 âmes, permet de juger de la richesse qui régnait alors dans les communes flamandes. » Cet édifice, ayant la forme d'un trapèze, isolé sur trois de ses côtés, présente à sa façade une largeur de 25 mèt.; le côté g. a 21 mèt., et le dr. 12 mèt. seulement. La partie postérieure est adossée à l'ancienne halle, aujourd'hui salle de spectacle. — L'intérieur, dont la simplicité contraste avec la riche décoration extérieure du monument, offre à la curiosité le portail de la chambre du conseil, chef-d'œuvre de sculpture en bois exécuté en 1531 par *Paul Van der Schelden*, et une cheminée sculptée par le même artiste.

Il se fait à Audenarde un *commerce* considérable de toiles, de graines, de beurre et de cuirs tannés.

CORRESPONDANCES AVEC LES CHEMINS DE FER ET LES MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Audenarde.

Avelghem.— (Hôtel du Saumon.) Départ à 3 h. 40 min. s.; trajet en 2 h. 30 min.; prix, 1 fr. 50 c.

Renaix. — (Hôtel de la Couronne.) Départ à 10 h. 40 min. mat., 3 h. 40 min., 9 h. s.; trajet en 1 h. 30 min.; prix, 1 fr.

ENVIRONS D'AUDENARDE.

12 kil. *Renaix.* — 11 502 hab. Marché de toiles fréquenté.

21 kil. *Sottegem* (Sotteghem). — 2400 hab. (19 kil. d'Alost). Ville industrielle. On y voit les restes de l'ancien château du comte Lamoral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles (*V.* p. 54). Ses dépouilles mortelles y furent déposées dans un caveau sépulcral de sa famille. Le 17 octobre 1804, par suite de la reconstruction du principal autel, ce caveau fut découvert et l'exhumation en fut faite en présence de témoins. Le procès-verbal en fut déposé à la mairie de Sottegem.

ROUTE 38.

DE GAND A MONS PAR ALOST ET JURBISE.

En chemin de fer (de Dendre et Waes). 103 kil.

Ce trajet se fait par correspondance à Ath.

Trois convois par jour. (Consulter le guide officiel sur le temps variable du trajet.) Prix : I[re] 8 fr. 30 c.; II[e] 6 fr. 20 c.; III[e] 4 fr. 10 c.

27 kil. **Alost** (*V.* p. 122).

34 kil. *Denderleuw.* — 1950 hab.

Pour la description de la route jusqu'à *Ath* (*V.* R. 17).

41 kil. **Ninove.** — 5250 h. (R. 17).

47 kil. *Santbergem.* — 1348 hab.

50 kil. *Ideghem.* — 1168 hab. (R. 17.)

52 kil. *Schendelbeke.*

Digitized by Google

BRUGES

Itinéraire de la Belgique par A. J. DU PAYS. L. HACHETTE & C.ie Editeurs, Paris

LÉGENDE

1	*Cathédrale St Sauveur*	A II	8	*Hôpital St Jean*	A II
2	*Notre-Dame*	A II	9	*Halle et Beffroi*	A II
3	*St Jacques*	A I	10	*Hotel de Ville*	B II
4	*Eglise de Jerusalem*	B I	11	*Palais de Justice*	B II
5	*Chapelle des Dames Anglaises*	B I	12	*Academie — Musee*	A I
6	*Chapelle du St Sang*	B II			
7	*Beguinage*	A II	a	*Grande Place*	A II
			b	*Place de Simon Stevin*	A II
			c	*— du Marche du Vendredi*	A II

Dressé par A. H. Dufour *Gravé par* F. Lefévre. *Écrit par* Langevin.

56 kil. **Grammont.** — 8700 hab.
61 kil. *Acren.*
63 kil. **Lessines.** — 5202 hab.
66 kil. *Papignies.* — 700 hab.
70 kil. *Rebaix.* — 1063 hab.
74 kil. **Ath.**—7844 hab. (p. 126).

Au delà d'Ath, on a sur la g., à quelque distance, la rivière de la Dendre, dont on remonte le cours jusqu'à Lens.

77 kil. *Maffles.* — 1191 hab.

80 kil. *Chievres.* — Commune de 3094 hab. Chievres est située à dr. à quelque distance du chem. de fer. A g., sur le bord de la Dendre, est *Attre*, 550 hab.

82 kil. *Brugelette.* — 1736 hab. V. située près de la Dendre.

87 kil. *Lens.* — 2242 hab. — Un peu au delà de Lens, le chemin de fer franchit la Dendre.

91 kil. *Jurbise.* — 950 hab. (*V.* p. 35). — Le chemin de fer qui, d'Ath à Jurbise, avait décrit une courbe dans la direction du N. O. au S. E., se redresse au S. et décrit un S entre Jurbise et Mons. Il s'avance d'abord à travers une plaine où sont disséminées des usines; en approchant de Mons, il s'engage dans des tranchées peu profondes, mais qui masquent cependant la vue du pays.

103 kil. **Mons.** — (*V.* p. 30.)

ROUTE 39.

D'ALOST A LOKEREN PAR TERMONDE.

En chemin de fer. — 26 kil.

Plusieurs convois par jour. — Trajet en 1 h. Prix : I^re 1 fr. 70 c.; II^e 1 fr. 20 c.; III^e 85 c.

Cet embranchement forme la voie la plus directe pour aller au centre du pays de Waes (*V.* p. 198), en partant de *Denderleuw* (7 kil. d'Alost. — *V.* p. 122), soit qu'on vienne de Bruxelles, soit qu'on vienne d'Ath.

7 kilom. *Gysegem* (Gyseghem) — 1253 hab.

Continuant à traverser les plaines fertiles de la Flandre, on arrive à la station de :

10 kil. *Audegem* (*Audeghem*) — 1817 hab.

13 kil. **Termonde** — (*V.* R. 14, p. 120). — (Correspond. pour Malines et Anvers).

La voie ferrée franchit l'Escaut et s'avance au milieu du fertile pays de Waes.

21 kil. *Zele*, — commune de 11 796 hab., V. industrielle : fabriques de toiles d'emballage, de toiles à voiles, de calicots, de toiles peintes, etc. — On continue à glisser sur le chemin de fer au milieu d'un sol plat uni et d'une grande fertilité, jusqu'à :

27 kil. **Lokeren** — 17 338 hab. (*V.* R. 33, p. 200). — Correspondance du chemin de fer avec Gand et Anvers.

ROUTE 40.

BRUGES.

Bruges (flam. Brugge). — Chef-lieu de la Flandre occidentale, 47 575 hab.; 8651 maisons. — Altitude (repère station du chemin de fer), 8 mèt. 6.

HÔTELS : — *de Flandre*, rue Nord-du-Sablon; — *du Commerce*, rue Saint-Jacques; — *Fleur du Blé*, rue Flamande; — *Panier-d'Or*, Grand Marché.

CAFÉS : — *de Foy*, Grand Marché; *des Étrangers*, idem.

CHANGEUR : — Bay, rue Flamande.

LIBRAIRE : — Denoor, rue Philipstock, 1.

VIGILANTE : — la course, 1 fr.; la première heure, 1 fr. 50 c.; les autres heures, 1 fr.

Digitized by Google

Correspondances des chemins de fer, messageries, etc., avec indication des lieux de départ dans Bruges.

Ardoye. — (Au Cornet-d'Or.) Départ 3 h. 30 min. s.; trajet en 3 h.; prix, 2 fr.; mercredis et samedis.

Blankenberghe. — (Bureau de la poste aux lettres.) Départ 6 h. 30 min. mat.; trajet en 1 h. 30 min.; prix, 1 fr. 30 c. *malle-poste.*

Idem. — (A la station.) Départ 10 h; 30 min. mat., 6 h. 30 min. s.; trajet en 2 h.; prix, 1 fr.; du 15 juin au 30 septembre.

Idem. — (Id.) Départ 2 h. 30 min. s.; trajet en 2 h.; prix, 1 fr.; du 15 juin au 15 septembre.

Idem. — (Id.) Départ 3 h. s.; trajet en 2 h.; prix, 1 fr.; du 15 juillet au 30 septembre.

Eecloo. — (A l'Ours-d'Or.) Départ 2 h. 30 min. s.; trajet en 3 h.; prix, 1 fr. 50 c.; mardis.

Idem. — (Id.) Départ 4 h. s.; trajet en 3 h.; prix, 1 fr. 50 c.; samedis.

Idem. — (A la Demi-Lune.) Départ 3 h. 30 min s.; trajet en 3 h.; prix, 2 fr. 10 c.; mardis et 4 h. les samedis.

L'Écluse. — (A la Porte de Damme). Départ 8 h. mat.; trajet en 4 h.; prix, 60 c.; lundis et mercredis. *Barque.*

Idem. — (Bureau de la poste aux lettres.) Départ 3 h. 15 min. s.; trajet en 2 h. 45 min.; prix, 2 fr. 50 c.; *malle-poste.*

Idem. — (A la Porte de Damme.) Départ 4 h. s.; trajet en 4 h.; prix, 60 c.; jeudis, vendredis, samedis. *Barque.*

Maldeghem. — (A l'Ours-d'Or.) Départ 2 h. 30 min. s.; trajet en 2 h.; prix, 1 fr.; mardis.

Idem. — (Id.) Départ 4 h. s.; trajet en 2 h.; prix, 1 fr.; samedis.

Idem. — (A la Demi-Lune.) Départ 3 h. 30 min. s.; trajet en 2 h.; prix, 1 fr.; mardis et samedis.

Idem. — (Id.) Départ 4 h. s.; trajet en 2 h.; prix, 1 fr.; samedis.

Nieuport. — (A Schipsdaele.) Départ 7 h. mat.; trajet en 6 h.; prix, 1 fr.' dimanches, jeudis. *Barques.*

Principales curiosités de Bruges: la Grand'Place et la tour de Halles (p. 257); la Cathédrale (Saint-Sauveur) (p. 242); Notre-Dame (p. 244); Hôpital Saint-Jean (p. 248); Hôtel de Ville (p. 253); Palais de Justice (p. 254); chapelle du Saint-Sang (p. 254); Musée (p. 255).

N. B. Si l'on ne veut pas séjourner à Bruges, on peut déposer son bagage à la station du chemin de fer. On trouve en sortant de nombreux domestiques de place qui s'offrent à guider les voyageurs dans la ville, moyennant une rétribution qui varie de 1 fr. à 3 fr., selon la saison et le temps qu'on les garde. Bruges offre d'ailleurs, sous le rapport des beaux-arts, des objets assez intéres sants pour mériter que les personnes qui ont le temps lui accordent un examen moins rapide.

La rue qui fait face à la station du chemin de fer mène en quelques instants à la *cathédrale.* A peu de distance et au S. E. de la cathédrale sont *Notre-Dame* et l'*hôpital Saint-Jean.* La grand'place, où est le curieux monument des *halles*, est un peu plus loin au N., vers le centre de la ville. Au N. E., et à une courte distance encore du monument des halles, on trouve réunis sur une petite place l'*hôtel de ville*, la *chapelle du Saint-Sang* et le *palais de justice.* L'*académie* est un peu plus éloignée, vers le N. O.

Nulle part en Belgique le voyageur n'est exposé comme à Bruges aux importunités des mendiants.

HISTOIRE.

La plus ancienne mention de Bruges se trouve dans la vie de saint Éloi, écrite en 678. — Le terrain où cette ville s'établit était très-marécageux. Les habitants de cette con trée, les *Menapii*, sont au nombre de ceux que César ne put dompter pendant son occupation de la Belgique. C'est aux cantons situés autour de Bruges que s'appliquait dans le principe, prétend-on, le nom spécialde Flandres (*Flandriæ*)

Digitized by Google

désignant des plages submergées ou du moins coupées par de grandes flaques d'eau. Le nom de Bruges (*Brugæ*, *Bruzziæ*, en flamand *Bruggen*) paraît tirer son étymologie des ponts qui servaient en cet endroit à traverser cette contrée marécageuse. Les pirates du nord étendirent leurs ravages dans le pays. Pour s'opposer à leurs incursions, le comte Baudouin, bras de fer, fit construire, en 867, à Bruges, un *burg* (*Burghum*) ou château fort entouré de fossés. Ayant épousé la fille de Charles le Chauve, il reçut de son beau-père le pays de Flandre à titre de comté souverain. Les hordes du nord continuèrent cependant à saccager de temps à autre le pays et à en massacrer les habitants. Cette désolation dura jusqu'à l'époque où Charles le Simple céda la Neustrie, en 912, à leur chef Roland. En dehors, et sans doute sous la protection du château féodal, où les anciens comtes de Flandre résidèrent fréquemment, se développa la ville bourgeoise (*Voortburg*, faubourg). Elle fut agrandie en 1270. Puis elle fut successivement décimée par la peste, ravagée par une inondation de la mer (vers l'an 1214), et détruite en partie par des incendies en 1215, 1218, 1228. Celui de 1280 consuma le beffroi, qui n'était qu'une tour de bois, avec les archives et les chartes municipales qui contenaient les titres des franchises et des priviléges. Le comte Gui de Dampierre voulut profiter de cet événement au détriment des habitants, ce qui produisit plusieurs révoltes. Philippe le Bel prit Bruges au comte de Dampierre, et rendit à cette ville ses priviléges en 1300; néanmoins elle se révolta bientôt contre la domination française. L'esprit d'indépendance de ces communes naissantes rappelle celui des républiques de l'antiquité. « Il paraît que les magistrats de la ville étaient choisis même dans la dernière classe du peuple; car en 1240 Thomas de Savoie, marié à la comtesse Jeanne, ordonna aux habitants, tant de Gand que de Bruges, de ne plus admettre dans la magistrature des gens du peuple, à moins qu'ils n'eussent cessé tout travail depuis un an et un jour. » (Guide dans la ville de Bruges.)

Jacques de Châtillon, nommé par Philippe gouverneur de la Flandre, la traite en pays conquis, accable le peuple d'exactions et manifeste dans ses relations avec les corps de métiers le mépris qu'il ressentait, comme gentilhomme, pour ces artisans qui prétendaient parler de leurs droits. Il fit arrêter trente chefs des corporations de métiers qui étaient venus lui faire de justes réclamations. Parmi eux était Jean Bride, consul des bouchers, et Pierre König, consul des tisserands; ce dernier âgé de 60 ans, petit, maigre, borgne, mais d'un caractère intrépide, et exerçant une grande influence sur ses compatriotes par son éloquence. Les métiers se soulèvent et délivrent les prisonniers, quoique la haute bourgeoisie eût embrassé le parti du gouverneur. L'année suivante (1302) nouvelle révolte à Bruges; Châtillon y entre à la tête de 1500 cavaliers. Mais Pierre König et Jean Bride, qui battaient le pays, rentrèrent pendant la nuit avec leurs troupes dans la ville, dont Philippe le Bel avait fait raser les murailles; les corps de métiers, qui les attendaient, prirent les armes, tendirent des chaînes dans les rues, et, le 21 mars, les Français

Digitized by Google

furent réveillés par les cris de *Vive la commune, mort aux Français.* Le massacre continua trois jours; 1200 cavaliers et 2000 sergents y périrent; Châtillon put se sauver à l'aide d'un déguisement. Les Flamands se liguèrent, et le 11 juillet 1302 Robert d'Artois fut tué, à la bataille de Courtrai, avec une grande partie de la noblesse française. Philippe le Bel marcha lui-même contre les Flamands et les défit à la bataille de Mons-en-Puelle (1304). Cependant ils reparurent bientôt avec une troisième armée considérable; tous les bourgeois de Bruges, de Gand, d'Ypres avaient quitté leurs métiers pour courir à l'armée. Philippe crut prudent de faire la paix avec des gens qui défendaient si opiniâtrément leur liberté.

Au commencement du XIII^e^ siècle Bruges devint, par son industrie et par son commerce, une des villes les plus florissantes de l'Europe. Les villes anséatiques, qui venaient de former leur puissante association, choisirent Bruges pour y établir leur entrepôt, et elles y placèrent un comptoir. Les négociants italiens, désignés alors sous le nom de Lombards, y apportaient les productions des Indes et venaient y échanger les marchandises italiennes contre celles du Nord, et ces produits étrangers étaient ensuite transportés par les commerçants anséatiques dans les ports de la Baltique et dans l'intérieur de l'Allemagne. Bruges était devenue, au N., le grand marché de l'Europe, comme Venise l'était au midi. Elle était l'entrepôt des toiles de la Flandre, des laines d'Angleterre. Livrée tout entière au commerce maritime, cette ville « jouissait déjà d'une prospérité remarquable, dit M. Moke avant la conquête de l'Angleterre par les Normands. Ses relations avec ce royaume se multiplièrent par la suite à tel point, que les marchands de Bruges formèrent une *hanse de Londres*, société commerciale à laquelle, plus tard, seize autres villes se firent agréger, en reconnaissant la suprématie des Brugeois. L'activité qu'elle donna au négoce et à la navigation, créa une nouvelle ville à une lieue de Bruges, autour d'un large bassin où s'arrêtaient les navires. Ce fut le célèbre port de Damme. Beaucoup de commerçants établirent à Bruges des comptoirs et vinrent eux-mêmes y résider. Ainsi se formèrent des corporations de marchands qui furent appelées *nations*.... Elles prirent tant d'importance qu'elles intervinrent quelquefois comme médiatrices entre les souverains du pays et les communes de Bruges et de Gand.... Six à sept cents négociants étrangers venant ainsi résider dans une même ville et y portant leur expérience et leurs capitaux, offraient un spectacle jusqu'alors unique dans le monde septentrional.... Chacune de ces *nations* voulut bientôt avoir sa maison commune, occupée par ses syndics, et servant à la fois de bourse et d'entrepôt.... Ces édifices existent encore pour la plupart, mais dépouillés de leurs ornements, qu'a mutilés le cours des siècles ou l'insouciance des nouveaux possesseurs. »

Les Gantois ayant refusé de payer de nouveaux impôts dont les frappait Louis de Male, les Brugeois consentirent à les acquitter, à la condition que le comte leur permettrait de creuser un canal passant par Deynze, pour relier leur ville à

Digitized by Google

la Lys. Cette concession leur fut accordée ; mais les Gantois marchent contre les ouvriers Brugeois et en tuent une partie, ce qui amena la guerre entre les deux villes rivales. (V. p. 205).

Marie de Bourgogne ayant laissé deux enfants en bas âge, Maximilien dut partager la tutelle avec les États de Flandre. En 1488, dans une révolte des métiers de Bruges, Maximilien fut pris et gardé à vue pendant deux mois dans la maison appelée le *Cranenburg* (grande place), d'où il entendait les cris de douleur de ses partisans, mis à la torture. Des marchands osterlings avaient été emprisonnés au milieu des troubles ; d'un côté le mécontentement de la hanse et les troubles intestins, de l'autre les communications avec la mer devenues, par suite de l'ensablement graduel des ports de l'Écluse et de Damme, plus difficiles, depuis qu'on faisait usage de plus grands navires, ces circonstances et quelques autres encore expliquent la translation du comptoir de Bruges à Anvers, en 1545. Ce fut un coup mortel pour Bruges. La ligue hanséatique, si prospère au milieu du xv^e^ siècle, était en décadence à la fin du même siècle. « Les causes qui amenèrent la chute du comptoir de Bruges se trouvent dans l'organisation même de la Confédération. Plusieurs villes de Hollande, du Rhin et de la basse Saxe commencèrent à se soustraire à l'obligation de contribuer aux frais assez considérables qu'exigeait l'entretien du comptoir.» D'un autre côté une classe de marchandises ne pouvaient être vendues que dans le dépôt, moyennant un droit ; d'autres marchandises étaient libres de cette servitude. Les villes s'efforcèrent de faire passer successivement certaines marchandises de la première classe dans la seconde. Les négociants des villes hanséatiques préférèrent consigner leurs marchandises à des maisons particulières, plutôt que de les placer dans un entrepôt coûteux. « A toutes ces causes se joignit la ruine toujours croissante du monopole des Hanséates dans les pays du Nord, pour lesquels l'entrepôt de Bruges perdit de son intérêt, à mesure que les Hollandais et les Anglais obtinrent une part au commerce de Bergen et à celui de la mer Baltique. Successivement, les factoreries que d'autres nations entretenaient à Bruges, quittèrent cette ville dont le commerce déchut complétement (*Schœll*, Hist. des États européens, t. XV). » Les persécutions religieuses et l'administration inintelligente de l'Espagne furent une dernière cause de ruine ; certaines industries émigrèrent en Hollande et en Angleterre. Les luttes du pays contre l'Espagne et la Hollande achevèrent de le ruiner. «Toutefois, dit M. Moke, une dernière industrie sauva du moins une partie de la population de la misère qui la menaçait : ce fut la fabrication des dentelles, qui donna du travail aux femmes et suppléa ainsi à l'insuffisance du gain de l'artisan. »

Le canal d'Ostende et celui de Gand ayant été mis en communication par l'intérieur de Bruges, un navire fit, le 24 décembre 1753, pour la première fois, le trajet d'Ostende à Gand, en traversant la ville. Mais l'amélioration des voies de communication ne put rappeler la splendeur et l'activité de son passé dans cette ville que l'industrie et le commerce avaient cessé de vivifier, mais qui conservait seulement dans

Digitized by Google

ses édifices l'empreinte originale de son antique grandeur municipale, alors que sa population était triple et quadruple même, dit-on, de ce qu'elle est aujourd'hui.

« Quand, au commencement du XIVe siècle, Philippe le Bel visitait avec sa femme la Flandre nouvellement conquise, ils furent éblouis du luxe qu'y déployaient les riches marchands. Toutes les richesses de l'Orient, dont Bruges partageait le monopole avec Venise, y étalaient leurs splendeurs et faisaient de ces bourgeois autant de princes fastueux. Comme conséquence de cette prospérité, les beaux-arts vinrent ajouter leur éclat à celui du commerce et de l'industrie. »

L'école de PEINTURE DE BRUGES tient un des premiers rangs dans l'histoire de l'art flamand. (*V.* dans l'introduction : l'aperçu historique sur l'histoire de l'art.)

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE.

Bruges, située au milieu d'une plaine, a près de 7 kil. de circuit ; elle est entrecoupée de canaux. Ses édifices seuls attestent son ancienne opulence ; son commerce s'est tari ; le paupérisme est aujourd'hui une plaie de cette ville déchue. Là, plus qu'ailleurs, une foule de gens semblent n'avoir d'autre clientèle que le voyageur et s'acharnent à vouloir le conduire. Si l'on veut jouir de sa liberté et parcourir seul la ville, on est assailli d'offres de services, dont parfois l'insistance est importune. On se croirait en Italie, n'était le langage. Bruges conserve plus qu'aucune autre ville en Belgique la physionomie du moyen âge. Cet aspect d'un autre âge, ses édifices, les objets d'art qu'elle possède, et, entre autres, les précieuses peintures de ***Memling***, font de la visite de cette ville une des plus intéressantes excursions de la Belgique. Une ancienne renommée lui attribue encore un dernier genre de mérite qui ne serait pas le moindre de ses attraits, si la réalité est d'accord avec la tradition ; c'est la réputation de beauté de ses femmes : ***Formosis Bruga puellis.***

MONUMENTS RELIGIEUX.

Cathédrale de St-Sauveur.—Cette église, bâtie en briques, et sans portail, comme beaucoup d'églises de Belgique, occupe l'emplacement d'une première église détruite par l'incendie en 1116, qui, elle-même, aurait remplacé, dit-on, une antique chapelle consacrée par saint Éloi. Elle fut bâtie dans ses grandes dimensions actuelles et consacrée de nouveau en 1127. Un nouvel incendie, causé par la négligence des plombiers, la consuma en 1358 ; mais la tour et les murs de la nef et des transsepts furent conservés. Un dernier incendie détruisit complétement, en 1839, l'intérieur de la tour et la toiture. La tour carrée qui s'élève à l'origine de la nef est de style roman. Ses deux étages supérieurs avec leurs tourelles ont été ajoutés en 1843, sur les plans de MM. Chantrell, archit. anglais, et Bucky. A l'intérieur règne le style ogival. Les chapelles, autour du rond-point du chœur, sont du commencement du XVIe siècle. La nef, qui n'a que quatre travées, paraît ne pas avoir tout son développement, et semble tronquée à la tour d'entrée, où elle se termine brusquement. De mauvaises statues des apôtres sont adossées à l'intérieur des piliers. Un

Digitized by Google

jubé en marbre blanc et noir, de style moderne, la sépare du chœur; le buffet d'orgue qui le surmonte et qui se profile en ombre sur la clarté du chœur, est d'un effet pittoresque. On remarque au jubé une statue, en marbre blanc, du Père éternel, par *Artus Quellin*. (Elle a coûté 500 liv.). Cette église possède un grand nombre de peintures (Les noms des peintres sont inscrits en or sur les tableaux). A droite: Gilles *Backereel* (né à Bruges 1570): St. Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés. — Jacques *Van Oost :* le Triomphe du Christ sur la mort et l'enfer, triptyque ancien que conservait avec soin la corporation des tanneurs, et représentant le Christ en croix, Ste Barbe et Ste Catherine.

« Le fond d'or gauffré sur lequel se dessinent les figures annonce une époque où les traditions byzantines régnaient encore. »

Zegers, Adoration des Mages (réduction du tableau de l'église de Notre-Dame). — Jean *Schoreel*, la Mort de la Vierge. — Dans la deuxième travée, panneau, attribué légèrement à *Van der Meire*, et représentant: 1° le Portement de croix; 2° le Christ en croix; 3° le Christ sur les genoux de sa mère.

Cette peinture est détériorée. Comme sentiment, comme dessin et comme couleur, on la trouve inférieure au Crucifiement de Gand (église St Bavon, 8e chapelle). [Selon nous, cependant, quoique cet ouvrage appartienne à un art encore barbare, il offre des choses remarquables, telles que l'expression de la douleur de la Vierge et le dessin du larron de gauche, renversé et vu de dos.]

Jean *Maes* (né à Anvers, 1660), Baptême de Constantin, Ste Agathe et Ste Dorothée (ayant appartenu à la corporation des jardiniers fleuristes). — Martyre de St Hippolyte, triptyque, faussement attribué à *Memling*. Un article critique du *Journal* (belge) *des beaux-arts* (15 août 1859) considère ce tableau polyptique comme l'œuvre de Thierry Bout ou *Stuerbout*.

Cette peinture (qui appartenait à la corporation des porteurs de chaux) a été retouchée. Le caractère des têtes et des figures est défectueux, les attitudes sont exagérées. Les panneaux des ailes sont mieux conservés et plus dans le style de Memling que le panneau central. Les chevaux qui sont dans ce tableau ont servi d'argument en faveur du séjour de ce peintre en Italie, parce qu'on a voulu y voir, quoiqu'ils ne justifient pas cette supposition, une copie des fameux chevaux de Venise.

Transsept de droite. — *Van Orley*, trois grandes toiles, d'une ordonnance facile : 1° le Christ au milieu des docteurs; 2° l'Entrée à Jérusalem : 3° le Portement de croix, (Elles ont servi de modèles pour des tapisseries; *V.* plus loin.) — A l'entrée du chœur, à dr. : *Martin de Vos*, le Sacre de St Éloi; et à g. : *J. Van Oost* (le fils?) : St Hubert recevant l'étole de la Vierge.

Chœur. — Tableau du maître-autel : *Janssens*, la Résurrection. Sur les bas côtés de l'autel : *Van Thulden*, Jésus et la Vierge; *Van Oost* père : têtes de St Pierre et de St Jean ; deux bonnes productions du peintre. — Mausolées en marbre par *Pulinx* (né à Bruges, 1698), de deux évêques de Bruges, morts au milieu du XVIIe siècle. — Les stalles sont de deux époques différentes, 1478 et 1608. Au-dessus sont des armoiries de chevaliers de l'ordre de la Toison-d'Or.

Chapelles du pourtour du chœur. — A droite, 1re chapelle : Triptyque

Digitized by Google

du temps de Memling (Purification ; Présentation ; *nunc dimitis;* Circoncision). — 2ᵉ chapelle : Mater dolorosa, tête expressive sur fond d'or, attribuée à *Jean Van Eyck.—J. Van Oost*, le Christ montre à sa mère les instruments de sa passion ; Adieux du Christ à sa mère. — Portrait de Philippe le Beau, père de Charles-Quint, faussement attribué à *Van der Goes*, 1480. (A cette date Philippe n'avait que deux ans). — 3ᵉ chapelle (dite du St-Sacrement, derrière le maître autel) : *Pourbus* (Franz, le vieux), panneaux représentant la Cène ; Élie ; Abraham et Melchisédech. — A dr. et à g.: *Van Orley*, la Pêche miraculeuse ; Madeleine chez le pharisien. — Quatre petits panneaux : la Manne : David dansant devant l'arche ; la Pâque ; les Disciples d'Emmaüs. — 4ᵉ chapelle (de la Ste-Croix) : *J. Van Oost*, Fuite en Égypte.— *Deyster* (né à Bruges, 1656), Scènes de la passion. — A gauche, 5ᵉ chapelle (de St-Joseph): *J. Van Oost*, St Joseph et l'Enfant Jésus jouant avec des copeaux. — Un Christ en croix (copie de Van Dyck). — 6ᵉ chapelle : *Roose* (Liemaecker, né à Gand, 1574), Institution du Rosaire. — *Janssens*, Adoration des bergers. Avant de quitter le pourtour du chœur, on remarquera un triptyque d'*Ant. Claeyssens*, Descente de croix.

Transsept de gauche.—Trois toiles de *Van Orley* : 1° Adoration des bergers ; 2° Noces de Cana ; 3° la Résurrection.

Ces trois tableaux, avec ceux du transsept correspondant et de la chapelle du Saint-Sacrement, ornaient anciennement le chœur de la cathédrale de Saint-Donat (antique église, reconstruite au XIIᵉ s. et détruite en 1799). Ces huit tableaux avaient été peints pour servir de modèles à des tapisseries que l'on tend dans le chœur les jours de fête. « Ce sont plutôt des peintures de décoration que des œuvres achevées. »

Ici s'ouvre la *chapelle des SS. Crépin et Crépinien*, qui renferme d'anciennes pierres tombales.

Près de l'entrée de la chapelle des fonts baptismaux, triptyque de 1609, par *Claeyssens* : Ecce homo ; et sur les volets, St Jean et un abbé de l'abbaye de l'Eeckhoutte. — Dans la chapelle, un Crucifiement peint à la colle (du commencement du XIVᵉ siècle).

En continuant à redescendre vers le grand portail, on trouve : une Résurrection, panneau de 1585, de *Claeyssens*. Il faut encore signaler un Crucifiement de *Van Hoech* (né à Anvers, 1600, élève de Rubens), et une Descente du St-Esprit sur les apôtres (1658), toile de *J. Van Oost*, haute de près de 5 mèt. Le peintre s'y est représenté, dit-on, sur les marches du temple, et il aurait donné les traits de son fils à un jeune homme qui ouvre un rideau.

Notre-Dame[1]. —Cette église occupe l'emplacement d'une ancienne chapelle, bâtie en 745 par St Ni-

1. « AVIS. Par résolution du bureau des Marguilliers en date du 21 décembre 1856, le clerc de l'église est autorisé à percevoir de tous ceux qui désireront voir les tombes de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, une rétribution préalable, *fixée à 1 franc* pour un visiteur se présentant seul, et à 50 centimes par personne pour deux ou un plus grand nombre de visiteurs qui se présenteront simultanément.

Par cette même résolution, ledit clerc a été également autorisé à exiger une rétribution identique de ceux qui visiteraient l'église durant les heures de fermeture, mais à condition que pour lors il ne sera pas exigé une seconde rétribution de ceux qui voudront entrer dans la chapelle des tombes. »

Digitized by Google

colas. Le chœur fut commencé en 1119; mais la majeure partie de la construction date du XIII[e] et du XIV[e] siècle. Les chapelles des bas côtés sont du XV[e] siècle. L'architecture ne présente rien de remarquable à l'extérieur, si ce n'est son portail de style ogival secondaire. La tour, qui date de 1230, est une lourde construction carrée, flanquée de contre-forts, et placée au bas côté gauche de l'église. « C'est la plus colossale de toutes les tours en briques de la Belgique, et en même temps une des plus hautes du royaume. » La flèche qui la couronne a été reconstruite au XVI[e] s. Quatre tourelles en pierre de taille, placées à chaque angle, qui en masquaient la nudité, ont disparu en 1760[1]. A l'intérieur, un triforium dont les arceaux sont à cintres surbaissés règne sur les arcs en tiers-point de la nef et s'étend autour du chœur. De médiocres statues des apôtres sont adossées, dans des niches, aux piliers de la nef. Les vitraux ne sont point colorés. L'église Notre-Dame est particulièrement intéressante par les objets d'art qu'elle renferme (les noms des artistes sont inscrits sur les tableaux). Commençant la visite de l'église par la droite, on voit :

Adoration des Mages, grande toile et chef-d'œuvre de ***Gérard Zegers***.

[Riche peinture qui vise à rivaliser avec Rubens, mais qui n'en a point l'élan, si elle en a en partie la couleur.] M. Alfred Michiels compare justement Zegers à ces vassaux du moyen âge qu'on prenait pour des rois quand on les voyait chez eux, mais qui relevaient d'un suzerain plus puissant.

Bas côté à droite : Immense triptyque; panneau central: Crucifiement, par ***Pierre Pourbus***. [La peinture est noire; on a attribué les volets à divers peintres.]

Chapelle à dr. du chœur : Sur le maître autel, groupe en marbre blanc, de la Vierge et de l'Enfant Jésus, attribué à ***Michel-Ange***.

Selon la tradition, cette statue destinée à la ville de Gênes, fut prise par un corsaire hollandais, et donnée à l'église par Pierre Mouscron, mort en 1571. Horace Walpole en offrit, dit-on, 30 000 florins.

« C'est, dit M. Viardot, un très-beau groupe, d'un style élevé, noble, saint. La Vierge, assise, est couverte jusqu'au cou par sa robe, et jusque sur la tête par son voile, comme le serait une *Madone* byzantine ; mais toutes ces draperies sont légères, fines et charmantes. L'Enfant Jésus est debout entre ses jambes, comme celui de Raphaël, dans le tableau de la *Vierge au Chardonneret*

1. En 1711, on plaça sur cette flèche, pour girouette, une espèce de coq de 5 mètres de hauteur, avec une croix en fer de la même dimension. On raconte qu'un charpentier nommé Stevens, s'étan trouvé absent de la ville quand on exécuta ce travail, à son retour ses camarades le raillèrent de son absence. Piqué de leurs moqueries, Stevens résolut de leur donner un éclatant démenti. Après avoir recommandé son âme à Dieu, il se munit d'un paquet de cordes et arrive à la dernière ouverture de la tour, séparée encore de la girouette par un intervalle de 1; mètres. Il passe ses cordes autour de son corps, les attache successivement aux têtes de corbeaux en saillie qui garnissent le haut de la tour, et s'élève ainsi suspendu sur l'abîme, jusqu'à ce qu'il ait atteint le pied de la girouette. Il parvient enfin à se placer à cheval sur le coq. En ce moment le vent vint à changer, la girouette décrivit rapidement un cercle immense, et le pauvre charpentier se crut lancé dans les airs. Cependant son sang-froid ne l'abandonna point. Il attendit avec courage que le vent eût cessé, pour se préparer à descendre. Il fut assez heureux pour regagner la lucarne par où il était sorti, et la foule le reçut au pied de l'église pour le porter en triomphe à sa demeure.

Digitized by Google

de Florence; il est nu; son mouvement est plein de grâce, sa chair parfaite. A tout prendre, l'on peut donner à ce beau groupe le nom trop prodigué de chef-d'œuvre.

Mais est-il de Michel-Ange? Ici le doute est plus permis, et, pour mon compte, je n'hésite point à douter. Où est la preuve historique? Les œuvres de Michel-Ange, depuis le masque de Faune qu'il sculptait à quinze ans, jusqu'à la coupole de Saint-Pierre, qu'il terminait à quatre vingt-sept ans, sont toutes connues dans son pays, et mentionnées par ses biographes. La *Madone* de Bruges n'est nommée nulle part....

Si la preuve historique manque, celle de l'art existe-t-elle au moins? La *Vierge* de Bruges porte-t-elle l'empreinte du maître?... Ici, assurément, le ciseau se montre plus doux, plus fin, plus délicat que celui de Michel-Ange. Si, par impossible, ce groupe était de Michel-Ange, il appartiendrait à sa jeunesse, lorsque le triple artiste mettait à ses travaux plus de patience et de soins minutieux que de fougue et de hardiesse.... Une autre observation, qui porte sur un fait matériel et palpable, doit, à mon avis, trancher la question; et je m'étonne que personne encore ne l'ait faite devant cette *Madone*, pour révoquer en doute l'opinion commune qui l'attribue à Michel-Ange: c'est que ni la Vierge, ni l'Enfant, n'ont de prunelles aux yeux [à demi fermés], et je ne crois pas qu'il y ait, dans l'œuvre entière du grand Florentin, une tête quelconque de statue ou de buste qui soit sans prunelles. Cette remarque me paraît décisive. Comme le style du groupe, quoique plein de noblesse et de dignité, n'est pas extrêmement sévère, qu'il y a dans plusieurs détails une délicatesse un peu coquette [nous signalons, entre autres la jolie petite main de l'Enfant, avec son petit doigt écarté], je ne crois même pas qu'il soit de l'époque terminée par Michel-Ange, et qu'on puisse l'attribuer, par exemple, à Donatello, à Giam-Bologna, à Della Robbia....

Cette *Madone* de Bruges ne serait-elle pas l'œuvre du Florentin Torrigiani, qui, fuyant son pays par jalousie des succès de Michel-Ange, voyagea en France, en Flandre, en Angleterre, et alla mourir en Espagne?

Dans cette même chapelle : la Cène (1562), panneau de *Pierre Pourbus*. — Un peu plus loin, à dr. du chœur, est une chapelle contenant les :

Tombeaux de Charles le Téméraire († 1477), *duc de Bourgogne, et de sa fille Marie* († 1482), *épouse de Maximilien.*

Le tombeau de Charles le Téméraire fut érigé par ordre de Philippe, en 1558, et terminé en 1562. La statue du duc est en cuivre doré. Il est couché sur un lit doré, en costume de guerre, ayant sur la tête une couronne ducale, au cou l'ordre de la Toison-d'Or: un lion est à ses pieds, son casque à sa droite, ses gantelets sont à côté de lui. On lit la devise de ce prince aventureux: *Je l'ai empris, bien en avienne.* La dépense de ce mausolée incrusté d'émaux s'éleva à 24 395 florins, plus une gratification aux ouvriers devenus impotents ou privés de leurs dents par suite de l'emploi du mercure pour la dorure. C'est Jacques Jongelinckx qui coula et cisela l'effigie du monarque, d'après les dessins de Marc. Gheraerds. Des anges, exécutés de la même manière, soutiennent les rameaux d'un arbre généalogique, auquel sont appendus les écussons des maisons de l'Europe auxquelles il était allié.

L'inscription suivante couvre la face intérieure du monument :

« Cy gist tres havlt tres pvissant et « magnanime prince Charles dvc de « Bovrgogne de Lothrycke de Brabant « de Lembovrg de Lvxembourg et de « Gveldres conte de Flandres d'Artois « de Bovrgogne Palatin et de Hainav de « Hollande de Zeelande de Namvr et de « Zvtphen marqvis dv sainct empire « seigneur de Frise de Salins et de Ma- « lines, leqvel estant grandement dové « de force constance et magnanimité « prospera longtemps en havltes entre- « prinses batailles et victoires tant à

« Montlheri en Normandie en Arthois « en Liege que avltrepart jvsqve à ce « que fortvne lvi tovrnant le doz lo- « pressa la nvict des Roys 1476 devant « Nancy fvt depvis par le tres havt tres « pvissant et tres victorievx prince « Charles emperevr des Romains Vme « de ce nom son petit nepvev heritier « de son nom victoires et seignories « transporté à Brvges ov le roi Philippe « de Castille Leon Arragon Navare etc. « fils dvdict emperevr Charles la faict « mettre en ce tombeau du côté de sa « fille et vnique héritiere Marie femme « et espevse de tres havlt et tres pvissant « prince Maximilien archidvc d'Avstrice « depvis roi emperevr des Romains — « Prions Diev povr son ame. — Amen. »

Le mausolée de Marie, duchesse de Bourgogne, qui mourut à 25 ans d'une chute de cheval, élevé vers la fin du xve s., est le meilleur des deux. Le nom de l'artiste est resté inconnu. La statue de la duchesse, couchée sur un lit d'honneur, est également en cuivre doré au feu: deux chiens sont à ses pieds. La dalle noire qui la supporte n'est point en pierre de touche, comme on le dit communément. Les figurines en cuivre ciselé et doré qui ornent les côtés sont d'un travail remarquable. Quel que soit, du reste, le mérite de ces mausolées, ils sont loin d'égaler les fameux tombeaux des ducs de Bourgogne Jean sans Peur et Philippe le Hardi, que l'on admire au musée de Dijon. Autour du mausolée se trouvent les écussons des principautés que cette riche héritière avait apportées en dot à la maison d'Habsbourg. On lit l'inscription suivante :

« Sépulture de très-illustre princesse « dame Marie de Bourgogne, par la « grâce de Dieu archiduchesse d'Autri- « che, duchesse de Bourgogne, de Lo- « thryc, de Brabant, de Limbourg, de « Luxembourg, de Gueldres, comtesse « de Flandres, d'Artois, de Bourgogne, « palatine de Haynau, de Hollande, de « Zélande, de Namur et de Zutphen, « marquise du Sainct-Empire, dame de « Frise, de Salins et de Malines, femme « et épouse de très-illustre prince « Mgr Maximilian lors archiduc d'Au- « triche et depuis roi des Romains, fils « de Frédéric, empereur de Rome; la- « quelle dame trespassa de ce siècle en « leage de vingt-cinq ans, le xviie jour « de mars, l'an mil quatre cent vingt- « cinq, et demoura d'elle son héritier « Philippe d'Autriche et de Bourgogne, « son seul filz en leage de trois ans et « neuf mois, et aussi Marguerite sa fille « en leage de quatorze mois et cinq « jours. Fut dame des pays dessus « d' quatre ans et neuf mois, fut en ma- « riage vertueusement et grat amour « vescut avec mondit Sr son mary, re- « grettée, plainte et plorée fut de ses « sujebtz et de tous autres qui la con- « naissoient autant que fut oncques « princesse. Priez Dieu pour son âme. « — Amen. »

Napoléon, en 1810, accorda 10000 fr. pour la restauration de ces deux tombeaux.

Chapelle du côté gauche derrière le chœur : statue de la Vierge et de l'Enfant Jésus.

[Contrastant par sa mollesse flamande et son manque de style avec celle attribuée à Michel-Ange.]

Près de là est la *tribune des sires de Gruythuyse*, en bois de chêne du Rhin, d'une architecture gothique. Elle communiquait avec l'église de l'ancien hôtel de ce nom. Les armoiries y sont sculptées. — En continuant le tour du chœur, on voit sur le mur une Adoration des bergers, triptyque de Pierre *Pourbus* (ordinairement couvert d'un rideau), avec les portraits des donateurs sur les volets. Les revers des volets, peints en grisaille, représentent l'Adoration des Mages et la Circoncision.

[Ce triptyque, peint en 1574, et donné par Philippe II, est une production distinguée. P. Pourbus fait preuve dans cet ouvrage de style et d'habileté

comme dessinateur. La Vierge a une belle tournure tout à fait italienne.]

On signale encore de ce côté : les disciples d'Emmaüs, toile attribuée à *Michel-Ange de Caravage*. — Vision et couronnement de Ste Rosalie, bonne copie, d'après *Van Dyck*, par *J. Van Oost*. — Vision de St Thomas d'Aquin, par *E. Quellin* (on l'attribue à *G. de Craeyer*). — Mariage mystique de Ste Catherine de Sienne, par *E. Quellin*. — En achevant le tour de l'église on voit, près de la porte d'entrée, une toile de *G. de Crayer* : l'Enfant Jésus dans la crèche, entouré de sa mère, de St Joseph, de saints et de religieuses.

Parmi les autres églises de Bruges, nous citerons :

Chapelle du St-Sang (*V.* p. 254).

Église St-Jacques.—Reconstruite à la fin du xv[e] siècle. Tableaux de *Van Oost*, *Bockhorst* (Langen Jan, né à Munster, 1610), *Pourbus*, etc.

Chapelle du couvent des dames anglaises. — L'autel est décoré d'une profusion de marbres précieux. On peut être admis à y entendre chanter le service divin. — Près de là est :

Église de Jérusalem. — Bâtie au xv[e] siècle; cette église n'a de remarquable que la singularité de son plan. La réputation erronée qui lui a été faite d'être une imitation de l'église du St-Sépulcre, à Jérusalem, attire quelquefois des visiteurs dans cette partie éloignée de la ville.

Le Béguinage — (à quelque distance au S. de l'hôpital St-Jean), n'a ni l'étendue ni l'importance de celui de Gand.

Hôpital St-Jean [1]. — Les merveilleuses peintures de *Memling* qui y sont conservées et y brillent dans toute leur grâce naïve et leur éclat primitif, font de la visite à l'hôpital St-Jean un des plus grands attraits de Bruges. Nous ne dirons rien ici de ce charmant artiste, longtemps méconnu; on trouvera tous les détails qui le concernent dans l'introduction : (*V.* Aperçu historique de la peinture flamande). Nous allons passer en revue ses ouvrages exposés dans une salle de l'hôpital Saint-Jean.

PEINTURES DE MEMLING.

N° 1. (Notice de 1854.) Triptyque (haut. 1 m. 74 ; largeur 3 m. 34). Panneau du milieu : *Mariage mystique de Ste Catherine*. — Volet de gauche : *Décollation de St Jean.*— Volet de dr. : *St Jean écrivant l'Apocalypse*. — Revers des volets : 1° Portraits de deux frères hospitaliers, Jacques de Keuninck, boursier, et Ant. Seghers, maître directeur de l'hôpital, avec leurs patrons, St Jacques de Compostelle et St Antoine, ermite ; 2° portraits des sœurs hospitalières, Agnès Cazembrood, la supérieure, et Claire Van Hultem, avec leurs patronnes Ste Agnès et Ste Claire. — La signature : *Opus Johannis Memling*, 1479, a été ajoutée postérieurement.

[Ce triptyque, exécuté dans les plus grandes proportions dont on usât alors, est considéré comme le chef-d'œuvre de Memling, avec le baptême de J. C. qui est à l'académie de Bruges. Outre la perfection de l'exécution et l'éclat du coloris, on y admire l'expression morale donnée par l'artiste à ses figures;

1. A côté de l'église N.-Dame. On franchit la porte extérieure, ouverte dans la journée, et l'on sonne à une porte intérieure fermée. On est admis à visiter la salle où sont les peintures de Memling, de 9 h. à midi et de 1 h. à 6. On donne 50 c. ou 1 fr.

Digitized by Google

on se sent doucement attiré par leur placidité et leur candeur religieuses. La disposition symétrique de la composition rappelle encore la manière byzantine. On y trouve réunie dans un même cadre une série de scènes épisodiques exprimant divers moments du sujet. — Les plis des étoffes forment encore des cassures un peu roides. — Dans le panneau central, à g. de la Vierge et derrière sainte Barbe et saint Jean, est représenté, en costume de frère hospitalier, Jean Floreins (Van der Rüst). Cette tête est d'une naïveté parfaite. On remarquera aussi à la dr. du Christ une tête charmante d'ange, en habits sacerdotaux, jouant d'un orgue portatif. — On a voulu voir dans l'amphithéâtre placé par Memling dans son paysage, un souvenir du Colysée et par suite une preuve qu'il aurait été à Rome. Toutes ces conjectures sont plus qu'incertaines. — Dans le volet de gauche, Memling a donné à la jeune Salomé, qui reçoit dans un plat la tête de saint Jean, une pudique figure de jeune fille, sans confondre cette pudeur avec la chasteté d'une vierge. Ce sentiment des nuances nous semble une chose alors nouvelle dans l'art flamand. — La tête de saint Jean (volet de dr.) est belle, grave et expressive. Sa vision, réalisée par le peintre, est d'une invention tout à fait fantastique. — Nous signalerons encore à l'attention (revers des volets) l'opposition des portraits des moines, rendus dans leur vérité vulgaire, avec le type idéal des saints patrons. Par l'importance de la place que ces religieux occupent, il est probable que ce sont eux, et non Jean Floreins, qui ont commandé cet ouvrage à Memling. C'est cette partie extérieure du triptyque qui a le plus souffert des restaurations.]

2° *Châsse de Ste Ursule.* — Le plus renommé et le plus séduisant des ouvrages de Memling.

« C'est un morceau d'orfévrerie orné de ciselures et de peintures, alors destiné à contenir des reliques....

« Qu'on se représente une petite chapelle gothique, formant un carré long, et n'ayant pas deux pieds de hauteur entre sa base et le sommet de son toit aigu. Les deux façades, si l'on peut se servir de ces grands mots d'architecture, les murs latéraux et la toiture même forment, de leurs bordures d'or finement découpées, les cadres des peintures d'Hemling, plus fines et plus précieuses encore, qui sont les fresques de ce temple en miniature.

Sur l'une des façades est représentée la *Madone*, entre deux religieuses qui l'adorent. C'est une figure d'un pied de haut, et les religieuses sont plus petites de moitié. Sur l'autre façade est sainte Ursule, grande comme la Vierge, tenant à la main la flèche, instrument de son martyre, et cachant sous son ample manteau [dix] jeunes filles rapetissées à la taille des religieuses. Elle représente ainsi ce personnage des comédies enfantines qu'on appelle la mère Gigogne. Les deux pentes du toit contiennent chacune trois cadres ronds: l'un au centre; les autres, plus petits, sur les côtés. Sainte Ursule est peinte dans les deux cadres du milieu : là, parmi ses compagnes, qu'elle semble mener, sa flèche en main, à la gloire du martyre; ici, agenouillée entre le Père et le Fils qui la couronnent, tandis que l'Esprit saint plane sur sa tête. Les petits cadres latéraux contiennent quatre anges, qui forment un concert céleste. L'un joue de la mandoline, l'autre du violon, ou plutôt d'une guitare à archet ; celui-là d'un orgue portatif, celui-ci d'un instrument inconnu de nos jours, espèce d'*armonica* à cordes pincées. Enfin, sur les deux flancs de la châsse, divisés en six compartiments, qui ont la forme d'arceaux en ogive, est représentée toute la légende des vierges de Cologne. D'un côté, leur départ de cette ville [on croit reconnaitre, outre la célèbre cathédrale, les églises Saint-Séverin, Saint-Cunibert, Saint-Pierre et Saint-Paul et la tour dite Beyen-Thurn]; leur arrivée à Bâle sur de gros bateaux ronds [on a argumenté de ce que Memling n'avait point peint les Alpes couvertes de neige pour prouver qu'il ne les avait point traversées. M. Alfred Michiels écarte la difficulté en disant qu'il

se rendit en Italie par la France]; puis leur entrée à Rome, et la réception que leur y fait le pape sous le péristyle d'un temple; de l'autre, leur départ de Rome, ramenant le pape au milieu d'elles; leur retour à Cologne, et leur martyre enfin, sous les coups des soldats, qui les percent à coups de flèches, de lances et d'épées.

« Dans les six chapitres de cette légende peinte, il y a bien deux cents figurines en action, dont les plus grandes, celles des premiers plans, n'ont pas au delà de quatre pouces; et je ne compte point dans le nombre les personnages microscopiques des derniers plans, qui n'atteignent pas six lignes de hauteur. Il faudrait une loupe pour contempler à l'aise ce monde lilliputien. Je n'ai pas besoin de dire que le peintre a transporté l'histoire de sainte Ursule des commencements du christianisme à son époque: édifices, paysages, costumes, armures, tout est du XV[e] siècle. On reconnait sans peine dans ses personnages une foule de portraits. Ursule et son armée de vierges sont de belles filles flamandes, blondes, fraîches, gracieuses, élégamment parées; et certes, ce dut être sans beaucoup de peine qu'Hemling trouva tant de charmants modèles dans une ville riche alors, largement peuplée, et qui comptait la beauté des femmes parmi ses titres de gloire.

« On devrait croire, en lisant cette courte description, que la peinture d'Hemling, au moins sur cette châsse de sainte Ursule, n'est rien de plus qu'un chef-d'œuvre de patience, de fini, de léché, de minutieuse perfection dans tous les détails; on se tromperait. C'est un grand et magnifique ensemble, plein de vigueur, de noblesse, d'expression religieuse et pathétique. Pour comprendre ce travail surprenant, qu'on se figure des tableaux d'histoire qu'aurait conçus Fra Angelico dans son plus haut style, qu'aurait exécutés Gérard Dow dans sa plus fine manière. Et c'est encore trop peu dire: car, en réunissant à lui seul dans ses ouvrages, sans effort et sans contraste, la touche de Gérard Dow à la pensée de Fra Angelico, Hemling les a faits plus naïfs, plus forts et plus complets. » (Viardot.)

[Quelle que soit notre déférence pour le jugement si éclairé et si juste du critique célèbre que nous venons de citer; quelle que soit, d'ailleurs, notre admiration pour le chef-d'œuvre de Memling, nous ajouterons cependant ici quelques observations de détail que l'étude de la châsse de sainte Ursule nous a suggérées: Cette peinture confine à l'art imagier des miniaturistes du moyen âge. La science du clair-obscur fait défaut. Les couleurs ont de l'éclat et de la fraîcheur, mais l'emploi des ombres est timide; elles ne se fondent point avec la teinte et y font à part un petit travail égratigné. Dans la majeure partie des figures, il n'y a qu'un léger frottis dont la transparence voile à peine le fond. Cela est particulièrement sensible pour les vêtements. Les mains, pour la plupart, sont seulement indiquées et d'un dessin défectueux. Les yeux de toutes ces petites figures, qui ne sont pas toujours ensemble, sont allongés à la manière des yeux chinois. Le ciel, le paysage sont d'une légèreté, d'une fraîcheur de teinte charmantes. L'architecture est traitée avec une délicatesse merveilleuse. Entre cette peinture, qui semble maniée à la façon de l'aquarelle, et celle du tableau n° 1 et des tableaux du musée de Bruges, il y a une différence marquée qui doit en grande partie provenir de la différence du procédé. On ne trouve plus autant dans ces derniers la maigreur d'exécution, le manque de sûreté du pinceau, qu'on remarque dans la châsse de sainte Ursule, tout séduit qu'on soit de l'éclat du coloris, du fini gracieux de ces petites figures, de la vérité des caractères, du charme naïf et de l'intérêt de la composition. — La petitesse relative des figures de religieuses, agenouillées au pied de la Vierge, ou des dix vierges autour de sainte Ursule qui les dépasse beaucoup en proportion, est un procédé enfantin de l'art, très-fréquemment employé par les anciens dans leurs œuvres religieuses et que l'art byzantin a conservé.]

[Nous ajouterons encore quelques détails sur la *Légende de sainte Ursule* et

Digitized by Google

des 11000 vierges. D'après la légende de Sigebert (qui vivait en 1111), Ursule était la fille d'un roi de l'Heptarchie. Elle fut élevée dans la religion chrétienne. Parvenue à l'âge de 16 ans, elle excita par sa beauté l'amour du fils d'un roi païen du voisinage. Pour se soustraire à cette union et obéissant à un avertissement du ciel, elle quitta l'Angleterre ; de jeunes filles du pays la suivirent dans son pèlerinage ; et des chevaliers et des pages, ayant fait vœu de chasteté, les accompagnèrent. Leur flotte, poussée par le vent à l'embouchure du Rhin, remonte ce fleuve et aborde à Cologne, où Ursule reçoit un bon accueil de la reine Sigilandis; mais le ciel lui ordonne de poursuivre son voyage jusqu'à Rome. La troupe s'embarque de nouveau pour Bâle, d'où elle se dirige à pied vers les Alpes, et arrive à Rome. Le pape, qui l'accueille avec joie, reçoit, à son tour, un ordre du ciel de l'accompagner. A leur retour à Cologne, la face des choses a changé : le cruel empereur romain, Maximien, persécute les chrétiens, et tous succombent sous le glaive ou sous les flèches des païens. — Les versions relatives à cette légende varient beaucoup, quant aux faits et quant aux dates (du IIIe au Ve siècle). Quant au nombre de onze mille vierges qui accompagnaient Ursule, comme on a pensé que c'était beaucoup de vierges à la fois, on a cherché divers modes d'explication. On a voulu expliquer ce nombre, un peu fabuleux, par une erreur provenant du nom d'*Undecimilla*, porté par l'une des martyres. Mais les critiques, qui veulent bien s'occuper de ces matières, ont rejeté cette interprétation forcée. Une explication plus admissible serait celle d'une méprise venant des abréviations XI. M. V. (dans le manuscrit de Sigebert), qu'on aurait lues : *Undecim millia virginum*, et qu'on propose de lire: *Undecim martyrum virginum.* Memling a conçu sa composition dans cette donnée de onze vierges seulement, plus conforme au sens commun, mais qui ne cadre point avec les prétentions de la ville de Cologne à posséder dans l'église de Sainte-Ursule, où l'on peut les voir encore de nos jours, les reliques des onze mille vierges martyres. Pour compléter les renseignements qui ont trait à la légende de sainte Ursule et de ses compagnes, nous citerons un fait aussi singulier que la légende elle-même, savoir, qu'un jésuite de Cologne, nommé Crombach, mort en 1680, ait pu réussir à écrire sur ce sujet deux grands volumes in-folio, qui ont eu une seconde édition : *Ursula vindicata....* Cologne, 1647 ; sans compter un vol. in-4° de supplément : *Auctarium sanctæ Ursulæ vindicatæ, contra quosdam impugnatores.* Cologne, 1669.]

3. L'*Adoration des Mages*, triptyque (hauteur 0m,47 ; largeur du panneau du milieu, 0m,58 ; largeur des volets, 0m,25). — Volets intérieurs : à gauche : *Adoration de l'Enfant Divin ;* à dr., *Présentation au temple.* — Volets extérieurs : *Saint Jean-Baptiste* et *Sainte Véronique.* (Selon l'inscription, cette adorable peinture aurait été faite pour frère Jean Floreins, en 1479).

[Suivant les auteurs de l'ouvrage : *The early Flemish painters*, dans cette peinture de Memling, les groupes sont disposés et les figures sont placées exactement comme dans le tableau de l'Adoration des Rois de Van der Weyden (galerie de Munich); mais la scène est arrangée d'une manière moins symétrique. On voit, dans le panneau central, un charmant portrait du frère Floreins, âgé de 36 ans, absorbé dans la prière ; et du côté opposé, à une lucarne, derrière le roi nègre, une tête aux lignes caractéristiques, que la tradition dit être celle de Memling lui-même. Cette figure au teint bronzé est maigre, et, à travers son expression de douceur, elle porte les traces d'une vie qui a eu ses épreuves et sa part de souffrances. La tête du roi nègre est d'un noir d'encre bleuâtre et sans relief. Il fallait Rubens pour donner aux nègres des tons bruns et chauds, ne faisant point dissonance avec l'harmonie générale du tableau. Dans le paysage lointain, on aperçoit

Digitized by Google

les rois mages cheminant vers Bethléem, petites miniatures délicatement touchées à la fine pointe du pinceau. — On admirera (au volet de g.) la tête de St Joseph, pleine de vérité, chaude de ton et exprimant une paisible joie intérieure; et (au volet de dr.) celle de la Vierge, sérieuse et pure. Mais la plus merveilleuse création de Memling est pour nous (malgré une légère inégalité dans la hauteur correspondante des yeux) la figure de Ste Anne, qui doit être le portrait d'une femme âgée contemporaine du peintre; c'est tout un caractère : elle respire le charme de la bonté, la sérénité d'une âme occupée de pieuses pensées; c'est d'une extrême séduction.]

4. Diptyque. ***La Vierge et l'Enfant Jésus*** et ***Portrait du seigneur de Nieuwenhove***, jeune homme qui fit faire ce tableau.

[Les deux figures sont repétées en sombres silhouettes dans le miroitement d'une petite glace; patiente recherche de l'effet précieux.]

5. ***Sibylle persique***, ***Sambetha***. (Panneau.)

[Tête sans ombre; point de relief; couleur mince; exécution fine. Figure inexpressive, froidement flamande, et par conséquent nullement persique et encore moins sibylle. Des bagues aux diverses phalanges. — Pour l'exécution, ce portrait se rapproche entièrement de ceux de la collection Van der Schrieck, de Louvain. *V.* p. 153.]

6. Triptyque. (Haut. 0m,44; larg. 0m36). La Sainte-Famille autour du corps du Christ, et s'apprêtant à le mettre au sépulcre. — Volets intérieurs; à gauche : *Sainte Barbe;* à dr. : *Adrien Reins*, jeune frère supérieur de l'hôpital et patron de Memling. — Volets extérieurs : l'*Impératrice Hélène* portant la croix; *Sainte Marie Égyptienne* passant le Jourdain.

Nous compléterons l'indication des autres tableaux, dont un grand nombre sont médiocres d'ailleurs et d'attributions douteuses.

7. Repas chez Simon le Lépreux.

[Ce panneau, qui ne manque point d'intérêt, a été tout à fait faussement attribué à Memling.]

8. Adoration des Mages. — 9. Le Christ sur les genoux de son père (triptyque postérieur à Memling). — 10. Sainte-Famille (peinture ancienne sur fond d'or). — ***Van Oost l'ancien :*** 11. Philosophe méditant.

[Belle exécution de la tête; couleur chaude et solide. On y remarque l'écorché de Michel-Ange.]

12. Descente de croix.

Triptyque peint sur toile. Les figures de Van Oost père et fils sont représentées debout.

13. Saint Augustin; 14. La Maternité; 15. La Vierge et l'Enfant Jésus; 16. Sainte Apolline; 17-22. Portraits. — ***Van Oost***, le fils : 23. La Vierge et l'Enfant Jésus; 24. L'Ange gardien; 25-28. Portraits. — 29. Madone (bonne copie de *Van Dyck*). — 30. Ecce Homo (esquisse attribuée à *Van Dyck*); 31. Portrait (*idem*). — ***D. Téniers le jeune :*** 32. Pêche miraculeuse; 33 et 34. Portraits. — ***L. de Deyster :*** Résurrection de Lazare; 36. Portrait. — ***J. B. Franck :*** 37. Calvaire; 38. La Vierge aux Anges. — ***Van der Straeten :*** 39. Le bon Samaritain. — ***Nicol. Maes:*** 40-42. Portraits. — ***Achtschelling :*** 43. Paysage. — ***J. Van Artois :*** 44. Paysage. — ***Josse Momper :*** 45. Paysage. — ***Cracsbeke :*** 46-47. Fêtes de village. — ***Rombouts :*** 48. Ecce Homo; 49. Mater Dolorosa. — ***P. Claeyssens :*** 50. Portement de croix. — ***Herregouts, le vieux :*** 51. Saint

Digitized by Google

Augustin; 52-53. Portraits. — *Peeters :* 54. Marine. — *Van der Kerkhove :* 55. Portrait. — *De Visch :* 56. Portrait. — *Beerblock :* 58. Intérieur de l'hospice Saint-Jean. — *Van den Berghe ;* 59. Portrait. — *Rémaut :* 60. Portrait, etc....

MONUMENTS CIVILS.

Hôtel de ville. — S'il n'a ni la grandeur ni la richesse des hôtels de ville de Bruxelles et de Louvain, il est particulièrement remarquable par son élégance. A une époque où l'architecture du moyen âge était tout à fait en défaveur, Napoléon, bien qu'il partageât les préventions de son temps contre l'art gothique, faisant une exception en faveur de cette construction plus simple et plus symétrique, aurait, dit-on, exprimé son regret de ne pouvoir le placer sur des roulettes et le faire transporter à Paris. Cet édifice, le plus ancien peut-être des hôtels de ville bâtis en Belgique dans un style monumental, date du XIVe siècle. Le comte de Flandre, Louis de Male, en posa la première pierre en 1377. Sa façade, la seule partie apparente, n'a que 26 mèt. 30 cent. de développement, avec une hauteur de 19 m. 15 cent. jusqu'à la naissance du toit. Les trois tourelles octogones, terminées par un toit aigu, qui partent en encorbellement des angles et du centre de la façade, contribuent par leur élancement à lui donner de la légèreté. Les quarante niches placées entre les fenêtres étaient garnies des statues en pierre, peintes et dorées, des comtes et comtesses de Flandre, depuis Baudouin Bras de fer; ces statues ont été détruites à l'époque de la Révolution. Outre les statues, on y voyait vingt-quatre écussons où étaient peintes les armoiries des villes soumises à la juridiction de Bruges. On travaille depuis quelques années à la restauration de l'hôtel de ville de Bruges, et l'on fait à Louvain les statues qui doivent être successivement restituées aux niches. — L'intérieur n'offre de remarquable que la vaste salle du premier étage, éclairée par quatre des fenêtres ogivales de la façade, et dont le plafond forme une voûte en bois à ogives et à pendentifs. Les pierres qui servent de culs-de-lampe, à la naissance des ogives, sont du sculpteur *Van Oost*, sans doute un des ancêtres du célèbre peintre brugeois de ce nom: elles représentent les attributs des douze mois de l'année, et les parties qui occupent le centre des ogives offrent des sujets de l'Ancien Testament. La voûte, ainsi que les ornements des portes anciennes de la salle, conservent encore leur peinture décorative. — Dans cette salle est établie la *bibliothèque* de la ville, composée de plus de 10 000 volumes et de 600 manuscrits, et ouverte de 10 h. à 3. On conserve aussi un dépôt précieux d'archives, de comptes de la commune (le plus ancien remonte à 1280); une collection de chartes, d'ordonnances de police, etc.... — L'hôtel de ville possède aussi quelques tableaux, d'une médiocre valeur du reste: une grande toile allégorique, peinte par *A. Claeyssens* en 1590, dans le fond de laquelle on distingue une vue de Bruges avec ses différentes tours et la maison aux sept tours, qui se trouvait dans la rue Haute; le *Repas d'Esther*, par *A. Claeyssens;* un Saint Martin, par *Van Oost* le père; quelques portraits; deux grands paysages, de *Lucas Acht-*

schelling (fin du XVIIe siècle); plusieurs toiles italiennes : une vue du Bourg et une autre de la Grand'-Place, en 1600; des plans anciens de Bruges; une carte coloriée du territoire du ci-devant Franc de Bruges, peinte en 1562 par *Pourbus*. Cette carte ayant près de 12 m. carrés, indique toutes les villes, seigneuries, chemins, ponts, rivières, dunes, etc.... Le peintre reçut pour salaire une somme équivalant à 20 000 fr. environ. — Sur la place de l'Hôtel-de-Ville se trouvait autrefois le *Bourg*, ancienne citadelle construite, selon les chroniques, par le comte de Flandre, Baudouin Bras de fer. Cette place, fermée de trois côtés par des portes bien fortifiées, présentait au S., l'hôtel de ville et la chapelle de Saint-Basile ou du Saint-Sang; à l'E., le palais des Comtes et le siége du magistrat du Franc; à l'O., un grand bâtiment appelé *le Steen;* au N. s'élevaient les bâtiments de la prévôté et l'église de Saint-Donat, démolie sous le gouvernement français. (*V.* ci-contre.)

Chapelle du Saint-Sang. — (On paye 50 c. pour la visiter.) Elle est située dans l'angle de la place et est attenante au côté g. de l'hôtel de ville. L'oratoire du bourg primitif était dédié à St Basile ; il changea de nom et fut rebâti, tel qu'il existe aujourd'hui, par Thierry d'Alsace, comte de Flandre, en 1150, pour y placer une fiole que le patriarche de Jérusalem avait donnée au prince flamand, comme contenant quelques gouttes du sang de Jésus-Christ. Selon les récits légendaires, il se liquéfiait tous les vendredis. Ce miracle cessa en 1310. Cette église est composée d'une chapelle basse que quelques-uns prétendent être très-ancienne, et d'une chapelle haute; toutes les deux sont de style roman. La tour, qui est d'une forme originale, « appartient au style de transition. » Cet édifice a été restauré de 1829 à 1839 et orné de vitraux de couleur (médiocres) exécutés à Malines et figurant les princes des maisons de Bourgogne et de Habsbourg. On est admis à voir dans la sacristie la châsse du St-Sang, pièce d'orfévrerie, d'un très-mauvais goût, exécutée en or et argent et enrichie de perles et de pierres précieuses, par Crabbe, orfévre de Bruges (1617). — La seule chose vraiment intéressante, à notre avis, c'est l'élégante façade en style ogival de la drenière période, formée de trois portiques superposés et exécutée en pierres bleues (1533). Les sculptures de cette riche façade, qui contribuent à l'embellissement de la place, ont été également restaurées dans ces dernières années. « La façade que l'on remarque à dr. de celle de la chapelle est celle de l'ancien greffe du tribunal de Bruges; elle date de la même époque. »

En face de l'hôtel de ville et de l'église du Saint-Sang était l'église de Saint-Donat, où fut enterré Jean Van Eyck. Cette église fut détruite par les Français. C'est à Napoléon qu'est due la conservation de l'église du Saint-Sang, qu'un maire de Bruges voulait faire démolir.

Palais de Justice. — C'était autrefois, en grande partie, le palais des comtes de Flandre, qui pouvaient de là se rendre à couvert, d'un côté, à l'église Saint-Donat, de l'autre, à la chapelle du Saint-Sang, en traversant les salles de l'hôtel de ville. Ce bâtiment, où les souverains se trouvaient trop à l'étroit, fut abandonné au magistrat du Franc

Digitized by Google

par Philippe le Bon, quand il eut fait construire celui où naquit Philippe le Beau. Le palais actuel fut rebâti en 1722; il n'a rien à l'extérieur qui le recommande à l'attention des voyageurs; mais il possède à l'intérieur une curieuse relique du passé, la fameuse *cheminée*, avec sculptures en chêne, de la salle où le magistrat du Franc de Bruges tenait ses séances. Cette vaste décoration (dont le musée du Louvre possède une reproduction) fut exécutée en 1529. Selon une tradition fabuleuse, c'est un *ymagier* du nom d'Haltsmann, qui, condamné à mort, aurait demandé la faveur d'entreprendre ce travail avant de mourir, et qui, l'ayant achevé avec l'aide de sa fille, obtint sa grâce. Mais il résulte d'une pièce trouvée dans les archives que l'exécution de cette cheminée est due à divers ouvriers : « Herman Glosencamp, Rogier de Smet et Adrien Raset ou Ras, dont tous les travaux s'exécutaient sous la direction de Guizot de Beaugrant et de Lanceloot Blondeel, le premier de Malines et le second de Bruges. Les détails d'architecture, dont ce dernier a orné tous ses tableaux, auraient dû mettre sur la voie de la découverte.

« Quant à Guizot de Beaugrant, dont le nom nous est moins connu que celui de Lanceloot Blondeel, il est incontestable que c'est à son habile et gracieux ciseau que nous devons, dans ce monument, et les ornements de la frise et toute cette histoire de la chaste Suzanne, qui couvre le cadre de chambranle. » (Delepierre, *Guide de Bruges.*) — Les statues dont la cheminée est ornée sont celles de l'empereur Charles-Quint, de Maximilien et Marie de Bourgogne ; de Charles le Hardi et de Marguerite d'York (on varie sur les noms de quelques-unes de ces statues). Aux deux côtés et au-dessus des statues sont des écussons aux armes d'Espagne, de Bourgogne, de Flandre, d'Angleterre, etc. Dans la niche, derrière la statue de Charles-Quint, on aperçoit, en médaillon, le profil de Philippe le Bel, son père, et celui de Jeanne d'Espagne, sa mère. Les petits génies qui décorent la frise, ainsi que le bas-relief représentant l'Histoire de la chaste Suzanne, le Jugement et la condamnation des deux vieillards, sont en marbre blanc. Toute cette cheminée a été restaurée en 1850 par M. *Geerts.* — Dans la salle où siége le tribunal de police, on remarque un tableau représentant le Jugement d'un criminel, faussement attribué à *Van Oost* le père, et qui est de *Ghillis Thilbrugge* (1659). Sur la cheminée, on voit un paysage avec animaux, manière de Momper et de Breughel de Velours. Dans la salle des Conférences, une vue de l'ancien Bourg, etc. — La façade du palais, qui donne sur le Bourg, date de 1722. On prétend que la partie latérale, située sur le canal, subsiste encore telle qu'elle a été bâtie, avec quatre petites tourelles intactes.

Académie des beaux-arts et *Musée.* — (L'entrée est dans la rue de l'Académie. Les étrangers peuvent visiter le musée en tout temps sous la conduite du concierge. Un côté de l'édifice est situé sur une place, faisant face à un canal, et où a été élevée une vulgaire statue de Van Eyck.) Le monument était autrefois la Loge des bourgeois, édifice fondé au XIVe siècle, mais dont l'architecture fut sans doute renouvelée à la fin du XVe siècle. Après avoir

Digitized by Google

servi de lieu de réunion et de plaisir pour les bourgeois de Bruges et avoir passé à diverses sociétés, il fut concédé en 1719 à l'Académie des beaux-arts. Dans quelques salles de cette école, au deuxième étage (au premier étage sont placés des tableaux modernes sans intérêt), on a réuni un petit nombre de tableaux, parmi lesquels plusieurs peintures très-remarquables des anciens maîtres méritent une attention toute spéciale.

Nº 1 (Catalogue de 1855). *Jean Van Eyck :* la Vierge, St Georges et St Donatien.

[Cette peinture, dont le musée d'Anvers possède une répétition avec quelques variétés dans les détails (nº 11, *V.* p. 181), a été exécutée en 1446 pour le chanoine de la Pala (Van der Paele), qui y est représenté agenouillé, et dont la grosse figure à chairs pendantes, sillonnée de veines et de rides, est si singulière. Près de lui, St Georges debout, bardé de fer, soulève sur son front un casque lourd et laid de forme, et regarde le petit enfant Jésus avec l'attendrissement niais d'un grossier soldat. A g. de la Vierge, St Donat, en costume d'archevêque, est la meilleure figure de la composition. Les restaurations ont un peu altéré cette peinture; les fonds sont bien conservés. Pour la vigueur de la couleur, elle se rapproche du tableau (nº 11) attribué à Memling. La conformité de manière, de coloris et d'exécution est une circonstance que l'on a continuellement l'occasion de remarquer, lorsque l'on étudie les maîtres primitifs.] Ce tableau de Jean Van Eyck et la répétition, du musée d'Anvers, ornaient jadis l'église de Saint-Donat à Bruges.

2. Portrait de la femme de *Jean Van Eyck* (à l'âge de 33 ans), peint par lui-même.

[Ce portrait est modelé dans le clair avec précision et avec une grande finesse. Nul peintre, à cette époque, ne songe à l'effet pittoresque. Le procédé est plus ou moins habile, mais il est identique chez les divers artistes. — Ce portrait, peint en 1439, était jadis à la chapelle des peintres; il a été donné à l'Académie en 1808. — On remarquera les deux cornes singulières que forment au-dessus des tempes les nattes de sa coiffure, qui ne contribuent pas à donner de l'agrément à cette tête de femme, aux lèvres minces et serrées, et dont les traits ont de la sécheresse.]

3. Tête du Sauveur (1440).

[Tête froide, sans vie, dénuée de noblesse et de sentiment. On conteste l'attribution de cette peinture à *Jean Van Eyck.*]

Rogier de Bruges (élève de J. Van Eyck) : 4. Adoration des Mages; 5. Adoration des bergers.

[Attributions douteuses. Peintures fatiguées par les restaurations.]

6. Adoration des Mages (1400, auteur inconnu). — 7. Histoire de la vie de St Jacques de Compostelle (inconnu). — 8. Le jugement de Cambyse. — 9. L'exécution de Cambyse.

Ces deux tableaux, peints en 1498, ont fait partie du musée du Louvre.

Memling : 10. Triptyque : St Christophe portant l'enfant Jésus ; à dr. est S. Benoît; à g. St Éloi ;—volets : à gauche, le Donateur et ses fils; à dr., sa femme et ses filles; — volets extérieurs : grisailles, St Jean et St Georges (1484).

[Peinture plus forte de ton, plus chaude de couleur, exécutée plus largement (surtout pour la manière de distribuer les ombres) que les petites compositions de la chasse de Ste Ursule, à l'hôpital Saint-Jean. Elle a été altérée en plusieurs points par les restaurations; le St Jean-Baptiste est une des figures qui a le plus souffert. La tête de la donatrice, dans le volet de dr., nous semble rappeler un peu la sibylle per-

Digitized by Google

sique (*V.* p. 252). Il y a parmi ses filles quelques têtes assez jolies et naïves. Les yeux offrent encore cette disposition allongée, à la manière des Chinoises, que nous avons déjà signalée (p. 250) dans les figures de Memling.]

11. Triptyque : Baptême de Jésus-Christ ; — volet de g. : le Donateur et St Jean l'Évangéliste ; — volet de dr. : la Donatrice avec quatre petites filles et Ste Claire ; — volets extérieurs : la Vierge et l'enfant Jésus tenant une grappe de raisin ; une femme agenouillée et une petite fille sous la protection de Ste Madeleine.

[Ce que l'on admire particulièrement dans cet ouvrage, c'est le paysage splendide qui forme le fond des trois panneaux. Le coloris en est vif et vigoureux. Les fleurs, le feuillé des arbres, les eaux du Jourdain, les nombreux détails qui animent la scène sont traités avec une délicatesse de pinceau et une précision parfaites. On reproche au groupe du Christ et de St Jean un dessin incorrect et une couleur inharmonieuse. Le docteur Waagen et les auteurs de l'ouvrage : *The early Flemish painters*, adoptant ses conclusions, regardent ce précieux triptyque comme l'ouvrage d'un élève ou imitateur immédiat de Memling.]

École de Memling : 12. L'Avare et la mort. — 13-14. Volets (du tableau n° 12) représentant les donateurs.

Pierre Pourbus : 15. Jugement dernier.

[Cette composition de couleur grisâtre manifeste, dans un sujet analogue à celui traité par Floris (*V.* p. 71), un égal savoir anatomique. On remarquera un corps de femme assez élégant. L'homme nu, grimpant sur le tertre du premier plan, est d'un bon caractère de dessin. Michel-Ange n'a rien de plus terrible qu'une figure de mort, se levant dans son suaire, les yeux fixes et caves.]

P. Pourbus : 16. Descente de croix (en grisaille) ; 17. Trois panneaux : Nativité, Annonciation et Circoncision ; 18-19. Portraits remarquables d'homme et de femme (1551). — ***Blondeel Lanceloot :*** 20. St Luc peignant la Vierge. — ***J. Schoreel :*** 21. La mort de la Vierge. — ***P. Claeyssens :*** 22. Pacification de Gand. — ***Meyrop :*** 23. Nature morte. — ***Minderhout :*** 24. Bassin de Bruges au XVII^e siècle. — ***Van Oost*** le vieux : 25. St Augustin lavant les pieds de J.-C. en pèlerin ; 26. St Antoine en extase ; 27. St Antoine ressuscitant un mort ; 28. Madone (copie d'après Van Dyck). — ***Van Oost***, jeune : le P. Labbe, jésuite ; 30. Jugement dernier (composition remarquable dont l'auteur est inconnu) ; 31. Madone (copie d'après Raphaël) ; 32. Dessin à la plume (d'après le n° 9 du musée d'Anvers. *V.* p. 181). — ***J. B. Franck :*** Nos 33-37. — ***Van Goyen :*** 38-39. Paysages. — ***V. Artois :*** 40. Paysage. — 41-45. Paysages. — ***Diepenbeke :*** 46. Jacob et Ésaü ; 47. Samson et Dalila. — ***J. B. Herregouts :*** 48. Portrait du peintre ; 49. Portrait de son père David. — ***V. Breedal :*** 50-51. Foires. — ***G. Segers :*** 57. La Ste Trinité. — ***Van der Kerckhove :*** 58. Ste Catherine en extase, etc., etc.

La Halle et *le Beffroi.* — Le beffroi ou la tour de la halle est, parmi les anciens édifices élevés par les communes, un de ceux dont l'aspect est le plus original et le plus saisissant ; c'est lui qui contribue le plus à caractériser l'aspect de la ville de Bruges, vue à distance. Cette tour a 107 mèt. 43 centim. de hauteur. On prétend qu'elle incline un peu vers le S. E. Elle était, dit-on, isolée dans le principe, et les ailes auraient été postérieurement adaptées

Digitized by Google

à sa base. M. Schayes dit au contraire, dans son Histoire de l'architecture en Belgique : « Quadrilatère isolé, de 84 mèt. de longueur sur 43 mèt. 53 centim. de largeur, ce vaste édifice, construit en briques et en pierres, fut commencé en 1284, et le magnifique beffroi qui occupe le centre de la façade, en 1291. De nouveaux travaux y furent encore exécutés en 1364. Le côté postérieur de la halle ne fut même élevé que deux siècles après. La façade, dont les ouvertures inférieures sont de style ogival tertiaire, a dû subir plusieurs modifications au xv^{e} siècle. » La tour, déjà si élevée, était surmontée d'une flèche en bois, haute de 19 mèt., qui fut incendiée par la foudre en 1741; les grosses charpentes alimentant l'incendie, les cloches du carillon tombèrent et furent fondues. Ce carillon fut rétabli et augmenté ; on le dit un des meilleurs de l'Europe. (On peut le visiter moyennant une rétribution de 50 c. à 1 fr.)

Édifices de la Grande place ou *Marché* (groote Merkt). — Le bâtiment moderne qui occupe le côté E. de la grande place a été construit en 1789 sur l'emplacement d'une ancienne *halle aux draps*, nommée *water halle*, parce qu'elle était bâtie sur un canal. Cette halle, fondée au XIII^{e} siècle, fut probablement restaurée au xv^{e}. Le gouvernement autrichien la fit démolir en 1787. — Vis-à-vis de ce long bâtiment moderne, dont le bas est occupé par des cafés et des magasins, sont des *maisons* d'une architecture singulière, dont quelques-unes étaient les hôtels consulaires et les comptoirs des nations de la hanse établis à Bruges (*V.* p. 240). M. Schayes donne le dessin de plusieurs de ces maisons (consulter aussi Gaillard, *Ephémérides brug.*, p. 73). — Au coin de la rue St-Amand, un estaminet occupe l'emplacement du *Craenenburg*, où fut emprisonné Maximilien (*V.* p. 241). — A l'autre coin opposé est la maison qu'habita Charles II pendant son exil d'Angleterre.

Place Simon Stévin (près et au N. E. de la cathédrale). — Elle est décorée d'une statue de l'illustre Brugeois de ce nom, savant mathématicien et ingénieur, né vers le milieu du XVI^{e} siècle. Cette statue, exécutée par M. Simonis, a été inaugurée en 1847.

Place du Marché du Vendredi (place de la station). — « Qu'on se rappelle, dit M. Delepierre, que c'est là que, le 30 mars 1128, les communes proclamèrent comte de Flandre, Thierry d'Alsace, et que les Brugeois assemblés firent cette énergique réponse aux envoyés du roi de France : « Allez dire à votre « maître que nous nous sommes « choisi un autre comte ; que ce n'est « point au roi de France à y trouver « à redire, parce que c'est à nous « seuls, peuple et nobles de Flandre, « qu'il appartient de choisir nos sei« gneurs. »

ROUTE 41.

OSTENDE.

Ostende, — 22 kil. de Bruges (*V.* R. 15, p. 123). 15 020 habitants.

N. B. — Il y a des omnibus à la station; mais si l'on n'a point de bagages, on peut, en sortant à dr., prendre le pont jeté sur le *bassin du Commerce*, et, entrant dans la rue en face, traverser la ville d'Ostende, en quelques minutes, jusqu'à un des deux ponts qui franchissent

Digitized by Google

les fossés des remparts et mènent sur la digue de mer.

HÔTELS : — d'*Allemagne*, près de la station ; — de l'autre côté du bassin, vis-à-vis de la station, *hôtels du Commerce* et de la *Couronne*, quai de l'Empereur, 15 ; — *Fontaine*, rue Longue, 75, à l'extrémité de la ville, dans le voisinage de la digue ; il est fréquenté par les Français ; — des *Bains*, rue du Quai, 13 ; — du *Lion d'or*, place d'armes, 1 ; — *Marion*, rue de l'Église, 26 ; — *Mertian*, rue d'Ouest, 14 ; — *St-Denis*, rue de la Chapelle, 18 (prix modérés) ; — *Ship-Hotel*, près de l'Entrepôt, quai des Pêcheurs, 15.

RESTAURANTS : — L'Antoine (*Rocher de Cancale*), rue des Capucins, 3 ; — *grand restaurant de Paris*, près du jardin des Princes ; — *Cadran bleu* ; — *Ship-Hotel*, etc.

Des restaurants sont aussi établis dans plusieurs maisons qui sont situées sur la digue de mer : le *Kursaal*, bâti en 1852, près du Pont-Neuf (il faut être abonné) ; — le *Pavillon Royal* ; — le *Pavillon des Dunes* et le *Pavillon du Rhin* sont à l'extrémité S. de la digue, dans une situation isolée. On y loue des appartements.

MAISONS BOURGEOISES : — Pendant la saison des bains (du 1er juillet au 15 octobre) on trouve des chambres et des appartements à louer chez des particuliers. Les prix augmentent à l'époque des vacances. Le déjeuner, café ou thé, s'y paye ordinairement 75 centimes.

CASINO, ou Société littéraire : — à l'hôtel de ville, sur la place d'armes ; journaux, billard, café ; dans la saison, plusieurs bals par semaine. Abonnement : 12 fr. pour la saison. Les étrangers y sont admis pendant une semaine.

LIBRAIRE : — *Ferd. Claessen*, au coin du Marché-aux-Veaux.

CONSULATS : — *France*, place d'Armes ; *Angleterre*, rue Longue, 36 ; *Pays-Bas*, rue du Lait battu, 34 *a* ; *Prusse*, rue des Capucins, 29.

Vigilantes : — à la station du chemin de fer et sur la place d'Armes. Prix de la course : 1 fr.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Ostende.

N. B. — Les localités où se trouve une station de chemin de fer sont indiquées par un astérisque.

Douvres. — (Quai des Pêcheurs.) Départ à 6 h. 30 min. s. ; trajet en 4 h. 30 min. ; prix : 12 fr. 75 c. *Bateau à vapeur*. Les samedis exceptés.

* *Dunkerque.* — (Bureau Van Gend et Cie). Départ, 12 h. ; trajet en 6 h. 30 min. ; prix : 5 fr.

* *Furnes.* — (Id.). Départ, 12 h. ; trajet en 3 h. 30 min. ; prix : 2 fr. 50 c.

Idem. — (De la station). Départ, 9 h. 30 min. s. ; trajet en 2 h. 42 min. ; prix : 3 fr. *Carriole*.

Ghistelles. — (Id.). Départ, 7 h. mat. ; trajet en 1 h. 17 min. ; prix : 1 fr. 25 c.

Londres. — (Quai des Pêcheurs). Départ, mardis et vendredis soir ; trajet en 10 h. ; prix : 17 fr. 75 c. *Bateau à vapeur*.

Nieuport. — (Bureau Van Gend et Cie.) Départ, 12 h. ; trajet en 2 h. ; prix : 1 fr. 50 c.

Idem. — (De la station.) Départ, 9 h. 30 min. s. ; trajet en 1 h. 45 min. ; prix : 2 fr. *Carriole*.

La ville d'Ostende, chef-lieu d'arrondissement de la Flandre occidentale, est située au bord de la mer du Nord, à une extrémité des canaux qui conduisent à Bruges, à Gand, à Nieuport et à Dunkerque. Elle est bâtie sur un promontoire médiocrement avancé dans l'Océan ; elle oppose à ses flots une digue longue de 1100 pas, haute de 30 pieds, construite en pierres de taille et revêtue de briques unies, semblables au parquet d'un appartement. Cette digue, sans poussière, rafraîchie, matin et soir, par les brises maritimes, forme le promenoir des étrangers ; elle communique avec les rues au moyen de deux ponts intermédiaires aux remparts qui ceignent la ville. On ne se lasse point d'y admirer le spectacle de

Digitized by Google

l'Océan, dont les flots viennent se briser, à chaque marée haute, contre les dalles de cette digue. A l'extrémité N. est le phare élevé en 1771. On peut monter au haut du phare, moyennant une rétribution de 50 cent. au gardien; on y jouit, par un temps clair, d'une vue excessivement étendue. Un nouveau phare (1859) vient d'être construit plus au nord et au delà de de l'entrée du port. Des dunes monotones s'étendent à dr. et à g. le long des côtes. Aux heures consacrées aux bains, on jouit, du haut de la digue, de l'aspect animé de la plage, des ébats d'une foule de baigneurs de tous âges au milieu des vagues, et de l'allée et venue des voitures-baignoires qui les conduisent ou les ramènent. « La marée basse laisse voir une belle plage de 200 à 400 mètres de largeur, s'étendant à perte de vue à l'orient et à l'occident. Cette plage, où l'on se promène comme sur un vaste tapis, est formée d'un sable bien blanc, compacte, offrant une surface plane, en pente douce insensible, qui doit ôter aux plus timides toute crainte de danger. » (*Les Bains d'Ostende*, par le docteur Verhaeghen.)

« Les nombreux étrangers, dit M. Moke, qu'amène aujourd'hui à Ostende le chemin de fer auraient peine à se représenter l'ancienne ville, formant comme un îlot battu de tous côtés par les flots. — Les belles écluses de Slykens, par où se déversent aujourd'hui les eaux de l'intérieur, ne furent commencées qu'en 1670, et leur reconstruction, en 1758, coûta 1 330 000 florins. Avant l'exécution de ce grand ouvrage, tout l'espace compris entre Ostende et Paschendale était un véritable golfe que les navires ne pouvaient traverser qu'à l'aide d'un vent favorable; mais depuis que l'écluse eut été posée à Slykens, on regagna peu à peu du terrain sur les inondations, jusqu'à ce qu'enfin les digues furent rétablies et l'ancienne *gueule* fermée (1744). C'est depuis ce temps que les alentours de la place ont pris à peu près leur aspect actuel. »

Ostende est parmi les villes de Flandre, la plupart riches en vieux monuments, une ville exceptionnelle; elle ne se recommande à la curiosité des voyageurs par aucun édifice public, ou par quelques objets d'art. C'est à ses bains de mer qu'elle doit la vogue qu'elle a acquise et qui y fait affluer chaque année un nombre considérable de visiteurs étrangers. Le roi des Belges y vient souvent dans la belle saison avec sa famille. On remarquera seulement dans la *nouvelle église* un monument consacré à la mémoire de la reine Louise, morte à Ostende le 11 octobre 1850; il est formé d'un groupe de trois figures sculptées par *Fraikin*.

INDUSTRIE. — Fabriques de toiles à voiles, de cordages; construction de navires; la pêche de la morue et du hareng y est active, celle des huîtres est l'objet d'un commerce important.— Bien que quelques industries y prospèrent, Ostende est une ville commerçante et non manufacturière. On y fait des armements pour la navigation de long cours. Son commerce toutefois, diminue; Anvers l'a accaparé.

HISTOIRE D'OSTENDE.

Ostende, au commencement du IXe siècle, n'était qu'un petit vil-

Digitized by Google

lage habité par des pêcheurs et dépendant des domaines de l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer. « D'anciennes chartes l'appellent en flamand *Oostende-ter-Streepe*, c'est-à-dire la pointe orientale de la bande. En effet, cette partie de la côte offrait jadis, non pas une plaine partout asséchée, mais une langue de terre étroite, appuyée aux dunes et resserrée entre la mer et une longue suite de marais. Elle s'étendait jusqu'aux environs de Nieuport; le village de *Westende* (la pointe occidentale), situé à plus de deux lieues à l'ouest, désigne encore l'endroit où elle se terminait. Cette bande avait pour habitants des bergers et des pêcheurs. Elle n'était pas à l'abri des débordements qui, à plusieurs reprises, engloutirent soit les dunes, soit des espaces naguère cultivés, soit même des hameaux, comme celui de Notre-Dame, qui fut détruit par la mer en 1334. Le seul endroit voisin qui eut d'abord quelque importance était le bourg de Steene, qui se trouve aujourd'hui au milieu des terres, à une demi-lieue de la côte, mais qui dominait alors un vaste bassin où se réunissaient les eaux de l'intérieur. On en vit partir, à l'époque des croisades, les gros navires de Flandre. Mais les atterrissements finirent par combler le bassin et par rattacher l'isthme aux plaines environnantes. — Le havre, ou, comme on l'appelait, la *gueule*, qui servait de port dans les premiers temps, était une sorte de crique située à l'O. de la ville et qui n'avait que peu d'étendue et de profondeur (elle est aujourd'hui fermée); mais en 1443 les habitants obtinrent de Philippe le Bon le droit de creuser un nouveau port et un nouveau bassin, en tirant parti d'une branche que la mer venait d'ouvrir dans le rivage du côté de l'est. Ce grand travail fut exécuté avec succès, et Ostende devint alors accessible aux grands navires. » (Moke.)

En 1445, Philippe le Bon l'entoura de murailles et fit agrandir le port; mais ce ne fut qu'en 1583 que le prince d'Orange lui donna des fortifications régulières, fatal présent qu'Ostende paya bien cher. Un siége mémorable de trois ans au commencement du XVII^e siècle détruisit tous ses anciens monuments. D'ailleurs, la ville lui dut sa reconstruction telle qu'on la voit aujourd'hui. En 1792, elle fut considérablement augmentée. — Les maisons y sont en général d'un goût et d'une architecture plus modernes que dans les autres villes de la Flandre. — Ostende fut attaquée de nouveau par l'archiduc Albert en 1601; les Hollandais la rendirent aux Espagnols commandés par Ambroise Spinola, en 1604, après un investissement de plus de 3 ans, où les assiégés et les assiégeants firent des pertes immenses, qui ont été évaluées à 100 000 morts. La plupart des habitants, fidèles au parti pour lequel ils avaient combattu, se retirèrent en Hollande. Ostende fut rebâtie en quelques années; la vieille ville, située vers la mer, acheva alors de disparaître. Les alliés s'en rendirent maîtres en 1706; elle fut cédée à l'empereur en 1715; en 1745, après un siége de dix-huit jours qui détruisit encore ses édifices, elle tomba au pouvoir des Français, qui la rendirent, trois ans après, à l'Autriche. En 1766, une compagnie gantoise y forma le premier parc

d'huîtres. Le nouveau bassin, encore en usage aujourd'hui, fut creusé en 1775. En 1781, son port, déclaré port franc, devint un entrepôt, qui cessa d'exister du moment que les Français s'en furent emparés de nouveau. Les Anglais l'attaquèrent en vain en 1798. Ostende continua à appartenir à la France jusqu'en 1814. Cette ville ne serait plus aujourd'hui en état de soutenir un siége. Assez régulièrement fortifiée du côté de la mer, elle n'a, du côté de la terre, qu'une enceinte assez faible.

L'empereur Charles VI, ayant établi une compagnie des Indes, choisit Ostende pour son entrepôt. Mais les puissances voisines, et particulièrement l'Angleterre et la Hollande, s'étant opposées à cet établissement, il fut réglé en 1731, par le traité de Vienne (auquel les États généraux accédèrent en 1732), que la compagnie d'Ostende ne ferait plus le commerce des Indes orientales, ce qui nuisit beaucoup à la prospérité de cette ville.

Depuis 1830 et la séparation de la Belgique et de la Hollande, Ostende est, après Anvers, le port le plus important de la Belgique; les communications journalières avec l'Angleterre y entretiennent un grand mouvement. Pendant l'hiver une colonie d'Anglais viennent s'y établir pour y vivre économiquement.

PORT.

Le port d'Ostende présente une entrée dangereuse par les gros temps; cependant ce port est fréquenté par de nombreux bâtiments de tous pays et de toute grandeur. Il a deux bassins : le premier, revêtu de charpente dans tout son pourtour, divisé en trois compartiments, où l'eau se trouve retenue par une écluse, mesure 55 000 mètres carrés de superficie. Le second, bassin d'échouage, a une superficie de 900 mètres carrés. Le chenal qui conduit de la mer dans ces bassins est fermé par deux longues jetées en charpente, ou estacades : celle qui est à l'E. dépasse de 60 mètres celle de l'O., et elle se termine par la hutte où se tient le pilote. Ces deux estacades, qui s'avancent en mer, servent également de promenades aux baigneurs. « Le chenal présente à son entrée une ouverture de 150 mètres de largeur, qui se réduit à 100 vis-à-vis de l'écluse des bassins. Dans les eaux vives, la marée monte à 5 mètres dans le port; de sorte que le radier de son écluse étant établi à un mètre au-dessous de la basse mer, il y a, à haute mer, 6 mètres d'eau sur ce radier. Le port est barré de bancs sur lesquels il n'y a que 3 mètres d'eau environ, mais en dedans de la barre il y en a suffisamment, même à basse mer, pour de très-gros vaisseaux. Au dedans de la barre, le mouillage est bon, mais comme les bancs sont sujets à changer de position par l'effet des marées, il convient d'y prendre des pilotes. » Le port s'envase tous les jours. La construction d'une nouvelle écluse de chasse, plus puissante encore, servira à le nettoyer. Tous les jours, au moment de la marée basse, on ouvre les écluses et l'eau retenue s'échappe et coule rapidement vers la mer.

L'eau qu'on boit est de l'eau recueillie de la pluie et filtrée. — Au mois de novembre 1859, les travaux du puits artésien avaient été pous-

Digitized by Google

sés jusqu'à 306 mèt. de profondeur, sans qu'on eût encore atteint de couche aquifère.

BAINS DE MER D'OSTENDE.

Les bains d'Ostende jouissent d'une réputation méritée. La saison des bains commence le 1er juillet. Aux extrémités et au pied de la digue, en face du phare et en face du pavillon des dunes, se trouvent les carrés réservés pour les bains et séparés pour les deux sexes. Cependant l'usage de cette séparation des sexes est presque généralement tombé en désuétude. Pour se baigner il faut prendre une carte au bureau situé au bas de l'escalier qui mène à la plage. Le prix d'un seul bain est, pour la *voiture-baignoire* et pour le costume, de 75 c. par personne. Si l'on se fait accompagner d'un *baigneur* ou d'une *baigneuse*, on lui donne un petite rétribution à part. La voiture ne peut s'avancer en mer que jusqu'à une distance fixée par le règlement (Un joli pavillon, situé sur la crête de la digue, renferme un restaurant, une salle de réunion. Il présente un péristyle couronné d'une galerie couverte, d'où la vue s'étend au loin le long de la côte.). La durée d'un bain est de trois quarts d'heure ; passé ce temps, il sera payé en sus, pour chaque demi-heure et par personne, moitié prix du bain. En descendant de la voiture dans la mer, on devra noter le numéro de sa voiture pour la retrouver facilement si l'on s'en écarte. — On conseille aux baigneurs inexpérimentés de tourner d'abord le dos aux vagues afin de se familiariser avec le choc et pouvoir mieux y résister. — La pente générale de la plage se prolonge assez loin d'une manière peu prononcée ; ce n'est qu'à une certaine distance de la côte qu'elle acquiert tout à coup une profondeur de 40 mètres. — Les personnes qui, d'après l'ordonnance de leur médecin, doivent recevoir le contact immédiat de l'eau de mer sur le corps, pourront se soustraire aux exigences du costume, en se baignant à l'extrémité ouest de la digue de mer, où se trouve toujours un certain nombre de voitures-baignoires. Le nombre total de ces voitures-baignoires est de six cents.

Huîtrières. — Les huîtres d'Ostende sont célèbres ; on en fait à Paris une grande consommation et bien des gens, sans doute, peuvent croire qu'elles sont pêchées dans le voisinage de cette ville ; il n'en est rien. L'absence de rochers sur tout le littoral de la mer du Nord écarte les mollusques de ces côtes. Les huîtrières d'Ostende ne sont pour les huîtres qui portent ce nom que des parcs d'engraissement. Ces huîtres sont apportées d'Harwich, de Colchester et de plusieurs autres points des côtes anglaises. Il y a autour d'Ostende plusieurs de ces huîtrières ; l'une d'elles est à quelque distance à droite du pont de charpente qui sert de communication entre l'extrémité de la digue et la jetée. — Il y a des réservoirs particuliers pour les *homards*, qui proviennent en partie de la Norvége.

Coquillages. — On peut s'amuser à en ramasser à marée basse. C'est particulièrement le long des digues de pierre qui servent de contre-forts à la grande digue que la mer en dépose la plus grande quantité. — Il y a dans la ville plusieurs maga-

Digitized by Google

sins de coquilles provenant des pays étrangers.

ENVIRONS. — On va visiter au petit village de Slykens (2 kil. sur la route de Bruges) un cabinet d'histoire naturelle appartenant à M. Paret.

C'est à *Middelkerke* (33 kil. de Bruges, à moitié chemin entre cette ville et Nieuport) qu'aboutit le fil du télégraphe sous-marin établi entre l'Angleterre et la Belgique.

D'OSTENDE EN ANGLETERRE. (*V.* Route 89.)

ROUTE 42.

DE BRUGES A BLANKENBERGHE.

13 kil. N. de Bruges.

Route de voiture (malle-poste; omnibus partant de l'hôtel du Panier d'or (Bruges) et de la station. (*V.* p. 238.)

Une bonne route bordée d'arbres mène de Bruges à :

Blankenberghe, — 1908 hab.

Hôtels : Royal; de Bellevue; de Bruges; plusieurs maisons garnies; maison des bains, chez le docteur Verhaeghen. — *Café restaurant :* le Curhaus (sur la plage). Les cartes de bains : 50 c.; un abonnement de 12 cartes : 5 fr.

Voitures pour Bruges, partant des hôtels : du Lion d'or; de la Maison de ville; trajet en 2 h.; prix : 1 fr.; *malle-poste*, partant du bureau de la poste aux lettres, trajet en 1 h. 1/2; prix : 1 fr. 80 c.

Ce petit village, situé au bord de la mer du Nord, principalement habité par des pêcheurs, est devenu, depuis une vingtaine d'années, ainsi que celui de Scheveningen, près de la Haye, avec lequel il a plusieurs points de ressemblance, un lieu de plus en plus fréquenté par les personnes qui viennent prendre des bains de mer. Sous le rapport de la tranquillité et surtout du bon marché, Blankenberghe n'offre plus, comme dans le principe, les avantages qui le faisaient préférer à Ostende.

ROUTE 43.

DE BRUGES A FURNES.

En chemin de fer, 56 kil.

De Bruges à Lichterwelde, 22 kil.; trajet en 35 ou 55 min.; prix : 2 fr., 1 fr. 50 c., 1 fr. (*V.* R. 44.)

De Lichterwelde à Furnes, 34 kil.; trajet en 1 h. 1/4; prix : 2 fr. 70 c., 2 fr. 05 c., 1 fr. 35 c.

Ce trajet se fait à travers des plaines unies et monotones.

Les stations au delà de Lichterwelde sont : *Cortemarck; — Handzaeme*, 761 hab. A partir d'Handzaeme on longe le canal de ce nom qui relie cette commune rurale à Dixmude. — *Zarren; — Eessen*, et un peu au-delà :

Dixmude, — 4113 hab., sur la rive droite de l'Yser. L'église St-Nicolas possède une Adoration des Mages, œuvre capitale de *Jordaëns* (1644). Elle a été transportée à Paris et restaurée par M. Cauwers en 1841. On y voit aussi un beau jubé en style flamboyant, du commencement du XVIe siècle, et construit en pierres d'Avesne.

Un peu au delà de la station de Dixmude, on franchit le canal qui relie Ypres à Nieuport. On s'arrête à la station d'*Oostkerke*, 244 hab., et, après un trajet de 15 min., on arrive à :

Furnes (Flam. Veurne), — 4700 hab. (*Hôtels :* Noble Rose; Waterloo).

Digitized by Google

Cette ville existait déjà au IXe siècle; elle fut prise plusieurs fois par les Français. L'empereur Joseph II la démantela. Elle est située à l'embranchement des canaux de Dunkerque, de Bergue, de Loo et de Nieuport, et à 4 kil. environ de la mer. L'église de Sainte-Valburge serait un remarquable monument de style ogival primaire, si elle avait été terminée; elle n'a ni façade ni tour.

CORRESPONDANCES; MESSAGERIES, avec indication des lieux de départ dans Furnes:

* *Dunkerque.* — (Hôtel de la Noble Rose). Départ, 11 h. mat., 5 h. 15 s.; trajet en 2 h. 30; prix: 1 fr.

Nieuport. — (Id.). Départ, 8 h. mat.; trajet en 1 h. 15; prix: 1 fr.

Idem. — (Id.). Départ, 1 h. 30 s.; trajet en 57 min.; prix: 1 fr. 25 c. *Carriole.*

Ostende. — (Id.). Départ, 8 h. mat.; traj. en 8 h. 30 min.; prix: 2 fr. 50 c.

Idem. — (Id.). Départ, 1 h. 30 s.; trajet en 2 h. 42; prix; 3 fr. *Carriole.*

* *Poperinghe.* — (Id.). Départ, 2 h. 30 min.; trajet en 3 h.; prix: 2 fr. Mercredis.

* *Ypres.* — (A la Belle Alliance). Départ, 6 h. mat.; trajet en 4 h. 30; prix: 3 fr.

Idem. — (Hôtel de la Couronne). Départ 1 h. s.; trajet en 4 h.; prix: 3 fr.

A 9 kil. de Furnes et relié à cette ville par un canal est:

Nieuport, — 3123 hab., petite ville fortifiée, située sur l'Yser et près de son embouchure dans la mer. Les habitants se livrent à la pêche du hareng et de la morue. — Le beffroi, accolé à l'hôtel de ville, est de 1480.

ROUTE 44.

DE BRUGES A COURTRAI.

En chemin de fer (compagnie particulière), 53 kil. inauguré en 1847. 4 conv. par jour; trajet en 1 h. 1/2 ou 3 h.; prix: 1re cl. 4 fr., 2e cl. 3 fr., 3e cl. 2 fr.

(Ce trajet est un de ceux qui se font avec le plus de lenteur sur les chemins de fer belges.)

L'*altitude*, qui est à Bruges (repère: station du chemin de fer) de 8 mètres 6, n'est encore à Courtrai (repère: hôtel de ville) que de 16 mèt. 16.

Le chemin traverse un pays plat et monotone, dans lequel sont disséminés quelques bois de sapins. — On laisse à quelque distance, à g. *Zedelghem*, commune de 3457 hab.; l'église contient des fonts baptismaux en pierre, dont les sculptures sont du XIIe s.

On arrive par un fort remblai à la station de:

17 kil. *Thourout*, — 7935 hab. On prétend que son nom provient d'un bois qui était consacré en cet endroit au dieu Thor (Thor holt ou hout).

22 kil. *Lichtwerelde*, — 1400 hab. — C'est d'ici que part l'embranchement du chemin de fer de Furnes (*V.* R. précédente).

32 kil. *Roulers* (flam. *Roslaer*), — 11 155 hab., V. située sur la Mandel et qui fait un commerce étendu en toiles, en grains et en beurre.

La toile de Courtrai, si connue par sa blancheur, se tisse à Roulers et dans les villages voisins.

39 kil. *Iseghem*, — 7600 hab.; fabrication de toiles.

42 kil. *Ingelmunster*, — 5351 hab. V. située sur la rive g. de la Mandel.

De ce point part un tronçon de chem. de fer qui, se dirigeant au N. E., va par Thielt et Deynze (*V.* R. suivante), se relier au chem. de fer de Courtrai à Gand.

La voie ferrée franchit la Lys, avant d'arriver à:

Courtrai (*V.* R. 46).

Digitized by Google

ROUTE 45.

D'INGELMUNSTER PAR THIELT A DEYNZE.

En chemin de fer, 25 kil. 3 conv. par j.; trajet en 50 min.

Ce tronçon de raccordement de chem. de fer, dont nous venons de parler à la fin de la route précédente, s'avance à travers un pays de plaine. Il touche à *Meulebeke*, commune de 8200 hab., à moitié chemin entre Ingelmunster et :

10 kil. *Thielt*,—11.000 hab., V. commerçante ; marché de toiles fréquenté. — On franchit la Lys un peu avant d'atteindre la station de :

25 kil. *Deynze*, — 3749 hab., ville située sur la Lys, à 17 kil. de Gand. (*V.* p. 124).

DE DEYNZE A GAND. (V. R. 16.)

ROUTE 46.

COURTRAI.

Courtrai (flam. Kortryck),—22 147 habitants; 5528 maisons.

(Buffet-restaurant à la station.)

Hôtels : de l'Aigle Noir (et café restaurant), à dr. en sortant de la station ; — du Lion d'Or, sur la Grande place, près de l'hôtel de ville ; table d'hôte à midi 1/2 ; — du Damier, Grande place.

CORRESPONDANCES ; MESSAGERIES, avec les indications des lieux de départ dans Courtrai :

Ardoye. — (A l'Apen Stoel). Départ, 4 h. s.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. 50 c. Lundis.

Avelghem. — (Hôtel du Commerce). Départ, 7 h. 45 mat. et à 3 h. 30 s.; trajet en 1 h. 45; prix : 1 fr. 50 c.

Idem. (Hôtel des Trois Nègres). Départ, 4 h. s.; trajet en 1 h. 45; prix : 1 fr. Lundis.

Dottignies. — (A Saint-Amand). Départ, 4 h. s.; trajet en 1 h. 30; prix : 1 fr. 50 c. Lundis et jeudis.

Saint-Genois. — (Hôtel du Damier). Départ, 4 h. 30 s.; trajet en 3 h.; prix : 75 c. Lundis.

Swevezeele. — (A l'Apen Stoel). Départ, 3 h. 30 s.; trajet en 2 h. 30; prix : 2 fr. Lundis.

HISTOIRE DE COURTRAI.

HISTOIRE. — Courtrai existait déjà du temps des Romains, sous le nom de *Cortoriacum*. Dès le VII^e siècle c'était une ville municipale. Sur des monnaies de Charles le Chauve (IX^e siècle), elle est désignée sous le nom de *Curtriaco*. C'est sous les murs de Courtrai que fut livrée la célèbre bataille de ce nom (de Grœningue ou des Éperons), dans laquelle l'armée française envoyée par Philippe le Bel et commandée par Robert, comte d'Artois, fut en partie détruite par les Flamands et principalement par les corps de métiers de Bruges et de Gand. (Une petite chapelle, en dehors de la porte de Gand, construite il y a une trentaine d'années, marque le centre du champ de bataille.) Les Flamands y recueillirent une très-grande quantité d'éperons dorés des chevaliers français. En 1382, Charles VI vengea par la ruine de Courtrai la sanglante défaite de 1302. Ce fut alors, dit-on, que le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, fit enlever et transporter à Dijon une horloge de la tour des Halles, avec les figures célèbres de Jacquemart et sa femme, qui frappaient les heures. Courtrai fut pris par les Français en 1643, 1646, 1667 et 1683; il fut rendu à l'Espagne en 1697. En 1744, les Français s'en emparèrent de nouveau. Après les guerres de la Révolution, quand la Belgique fut réunie à la France,

Digitized by Google

il fit partie du département de la Lys.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE. — La ville de Courtrai est traversée par la Lys, rivière qui la met en communication avec les principales villes des Flandres et le département du Nord (France); d'un autre côté les chemins de fer la relient à Gand, à Tournai, à Ypres, à Lille. C'est une ville manufacturière, particulièrement renommée pour la fabrication des toiles et du linge de table. Le quartier nouvellement construit dans le voisinage de la station contribue à donner une belle apparence à l'abord de la ville de ce côté. Elle est du reste bien bâtie, a des rues larges et une grande place dont le principal ornement est l'hôtel de ville.

L'*hôtel de ville*, — construit en 1527, a perdu son caractère primitif. Il était encore en 1859 en voie de restauration. Dans ses fenêtres à cintre surbaissé on vient de placer des croisées en menuiserie à compartiments ogivaux. L'attention des curieux est attirée par deux cheminées sculptées, restes de la riche ornementation de l'ancienne maison échevinale. Les sculptures de la cheminée qui est au rez-de-chaussée sont lourdes et sans style. La cheminée du premier étage est la plus curieuse, tant pour l'exécution que pour le dévergondage grotesque de l'invention. Les sujets sont disposés au-dessus de la cheminée dans trois rangées de niches superposées : à celle du haut sont des figures symboliques de différentes vertus; au-dessous celles des péchés capitaux : la paresse (un homme monté sur un âne); la gourmandise (une femme tenant un broc et montée sur un pourceau); la luxure (un homme et une femme montés sur un bouc, etc.) La rangée inférieure contient des diableries, dont le sens échappe.

Vis-à-vis l'hôtel de ville est l'ancien *beffroi*, en avant duquel est un corps de garde. — Dans une autre direction on remarque le clocher élevé de l'église Saint-Martin, surmonté au centre d'un toit d'ardoises, à formes renflée et bulbeuse, et cantonné de quatre petits clochetons à toit pareil; le tout historié de girouettes.

Église Saint-Martin. — Elle fut commencée en 1390. La construction de sa tour, dont nous venons de parler, fut terminée en 1439. Un beau porche ogival est placé à sa base. Les transsepts sont d'une époque postérieure. Dans le transsept de g. est un triptyque de *Porbus* le vieux : Descente du Saint-Esprit; volet de dr., Baptême de J. C.; volet de g., la Création de l'homme. [On lit dans l'inventaire des objets d'art de la Flandre occidentale publié à Bruges en 1852, que ce tableau porte l'inscription suivante : *De Ryckere pinxit et solus fecit*, 1587. C'est sans doute une erreur.] On remarquera encore un haut tabernacle en grès d'Avesne, que l'on croit être du XV^e siècle. — Près de l'église Saint-Martin est :

Notre-Dame. — Cette église bâtie, dit-on, par Baudouin, comte de Flandre et empereur de Constantinople, a aujourd'hui perdu le caractère de son architecture ogivale, remplacée par un revêtement de marbre. On va voir, dans une chapelle derrière le chœur, une œuvre de *Van Dyck*, l'Élévation de la croix (1631).

[Cette toile, un des derniers ouvrages

Digitized by Google

de Van Dyck, avant son départ pour l'Angleterre, était d'abord placée au maître autel. Elle fut commandée à l'artiste par un chanoine de la Collégiale et payée 800 florins.

L'aventure racontée par Descamps, suivant laquelle le chapitre aurait d'abord trouvé que cette peinture était l'œuvre d'un barbouilleur, ce qui lui aurait attiré plus tard la réponse de Van Dyck, qu'il voulait désormais travailler pour des hommes et non pour des ânes, est tout à fait apocryphe. — Tout en admirant le caractère expressif de la tête du Christ, on remarquera que la peinture de cette toile est d'une exécution lâchée.]

Bâtie en hors-d'œuvre contre le côté dr. de l'église Notre-Dame est une *chapelle* dite de *Sainte-Catherine* ou des Comtes de Flandre, élevée en 1374 par Louis de Male. A la voûte (en tiers-point) étaient suspendus jadis les éperons des chevaliers français tués à la bataille de Courtrai (*V.* p. 266). « Ce que cette belle chapelle offre de plus curieux, ce sont les bas-reliefs des panneaux en arcades trilobées et simulées qui décorent les murs au-dessous des fenêtres. Ils représentent les sept péchés capitaux. Ce sont de vraies caricatures, parfois assez indécentes. » (Schayes.)

Anciennes tours et *pont* dit *du Broel*, sur la Lys. Ces deux tours (*Broelen Toren*), construites, l'une en l'année 1413, et l'autre en 1465, ont huit pieds d'épaisseur. Elles faisaient partie des remparts de Courtrai, qui furent démolis par ordre de Louis XIV en 1684.

Communications de Courtrai avec: BRUXELLES (*V.* R. 16); — GAND (*V.* R. 36); — BRUGES (*V.* R. 44); — YPRES et POPERINGHE (*V.* R. 47); — LILLE (*V.* R. 50); — TOURNAY (*V.* R. 51).

ROUTE 47.

DE COURTRAI A YPRES.

En chemin de fer, 32 kil.

4 conv. par jour; traj. en 1 h. 5 et 20 min.; prix: 1re cl., 1 fr. 60 c., 2e cl., 1 fr. 20 c., 3e cl., 80 c.

En s'éloignant de Courtrai, le chemin de fer continue à s'avancer à travers des plaines; il longe jusqu'à Comines-la-Lys, dont les méandres s'éloignent ou se rapprochent à gauche. On laisse du même côté *Wevelghem*, 4073 hab., et, 4 kil. plus loin, on s'arrête à la station de :

12 kil. *Ménin* (flam. *Meenen*), — 8703 hab. (*Hôtel:* du Faucon); V. située sur la Lys, qui lui fournit un double moyen de communication avec la France et la Belgique. Ses fortifications ont été démolies dans ces derniers temps. Au XIVe siècle, c'était un bourg de médiocre importance. En 1578, Philippe II le fit fortifier régulièrement. Pris par Turenne en 1658, il fut restitué aux Espagnols par le traité de Nimègue en 1685. Vauban en fit une des plus fortes places de la Flandre. Ménin fut ensuite rendu à l'Autriche. En 1744, les Français détruisirent ses fortifications; les Autrichiens construisirent des ouvrages en terre sur les vestiges des anciens ouvrages, faible barrière, qui n'arrêta l'impétuosité républicaine ni en 1792 ni en 1794.

Ménin fait le commerce de bestiaux, de grains, de tabac (dont la culture est répandue dans cette partie frontière de la France), de toiles, etc.

17 kil. *Wervicq*, — 6879 hab.

Digitized by Google

Ville frontière de la France sur la rive g. de la Lys. Son église rebâtie à la fin du XIVe siècle est remarquable par les dimensions de ses trois nefs et par l'élégance des proportions. — Commerce de tabac.

21 kil. *Comines* (flam. *Comen*). 3571 hab. Cette V. frontière de la France, située sur la Lys, est la patrie du célèbre Philippe de Comines, conseiller de Charles le Téméraire et de Louis XI. — A partir de Comines le chemin de fer, changeant sa direction, remonte vers le N. O.

32 kil. **Ypres** (*V.* R. suivante).

ROUTE 48.

YPRES.

Ypres (flam. *Yperen*), — 16517 hab. (*Hôtel :* Tête d'Or). V. située dans une plaine vaste et fertile, conquise sur des marais transformés en riches cultures, et sur l'Yperlée, rivière canalisée qui va se jeter dans la mer près de Nieuport.

La ville d'Ypres n'était encore au VIIIe siècle qu'un château fort. Le comte Baudouin la fortifia en 958. Elle fut prise par les rois de France, Louis VI (1128), Philippe Auguste (1213), Philippe le Bel (1297). Sa population au XIVe siècle était considérable. On prétend qu'elle s'élevait à 200000 habitants, et qu'il y avait 4000 métiers de tisserand. La peste de 1490 et celle de 1552 la diminuèrent considérablement. Condé et Turenne s'en emparèrent successivement. Louis XV la prit en 1744; elle retourna à l'Autriche. En 1749 les Français s'en emparèrent de nouveau.

A Ypres, comme à Bruges, à côté de maisons d'architecture moderne, on en voit d'autres dont le toit se termine par des gradins, ou dont la façade en bois présente différentes sortes de sculptures. On en cite deux comme remontant au XIIIe siècle.

La *halle*, construite en briques, est l'édifice le plus intéressant de la ville d'Ypres et le plus vaste qui existe en ce genre. Ce monument, dans sa sévère et forte unité, porte ce caractère de grandeur que les villes du moyen âge jouissant de libertés politiques ont imprimé, soit en Italie, soit en Flandre, à leurs constructions municipales. La halle présente la forme d'un trapèze irrégulier, ayant 133 mètres de longueur; elle se compose de deux étages de fenêtres ogivales, au-dessus d'un rez-de-chaussée. Baudouin de Constantinople en posa la première pierre en 1200, mais elle ne fut achevée qu'en 1304. Sa façade présentait autrefois 12 statues colossales de comtes et de comtesses de Flandre; mais, le 13 décembre 1792, les républicains français, commandés par quelques démagogues de la localité, brisèrent ces vénérables effigies, qui ont été remplacées par des statues modernes. Un lourd perron à deux rampes, qui avait été ajouté à l'entrée, a été démoli, à l'époque de la restauration qui a eu lieu, il y a quelques années. Une aile de ce vaste édifice sert aujourd'hui d'***hôtel de ville***.

Un *beffroi*, ou tour carrée, flanquée de quatre tourelles surmonte la halle. Il passe pour être la partie la plus ancienne de l'édifice.

L'église de Saint-Martin, cathédrale depuis l'an 1559 jusqu'en 1801,

Digitized by Google

époque à laquelle le siége d'Ypres fut réuni à celui de Gand, rivalise d'intérêt avec l'hôtel de ville. Le chœur date de l'année 1221 ; Schayes regarde le chœur comme la construction la plus grandiose de style romano-ogival, existant dans la Belgique. Les nefs et les transsepts sont de 1254, mais la tour ne remonte qu'au XVe siècle. Il existait un vaste cloître dont les dépendances furent converties en palais épiscopal, en séminaire, ou comprises dans d'autres constructions. « L'entrée latérale au transept du midi est décorée d'un très-beau porche surmonté d'une magnifique rose. Ce porche ne paraît dater que du XIVe s.; resté inachevé, il a été restauré et complété il y a quelques années sur les dessins de M. Dumont. » Le chœur renferme, entre autres épitaphes ou tombeaux, la pierre tumulaire du fameux Jansénius, mort en 1638. L'église Saint-Martin possède un tableau en six compartiments, le Paradis terrestre, faussement attribué à Jean Van Eyck et que l'on pense être l'ouvrage de *P. Porbus*.

CORRESPONDANCES ; MESSAGERIES, avec indication des lieux de départ dans Ypres :

• *Dixmude*. — (A la Poste aux chevaux). Départ, 6 h. 15 mat.; trajet en 2 h. 30; prix : 2 fr.

Idem. — (A l'Épée Royale). Départ, 3 h. s.; trajet en 2 h. 30; prix : 1 fr. 50 c. Samedis.

Idem. — (Hôtel des Trois-Rois). Départ, 4 h. s.; trajet en 2 h. 30; prix : 2 fr.

• *Furnes*. — (A la Poste aux chevaux). Départ, 5 h. 45 mat.; trajet en 4 h.; prix : 3 fr.

Idem. — (Hôtel du Soleil). Départ, 4 h. 30 s.; trajet en 4 h. 30; prix : 3 fr.

• *Roulers*. — (Hôtel du Petit-Ypres). Départ, 3 h. s.; trajet en 2 h. 30; prix : 1 fr. 75 c. Samedis.

ROUTE 49.

D'YPRES A POPERINGHE.

En chemin de fer (continuation de l'embranchement de Courtrai à Ypres), 9 kil.; trajet en 20 min.; prix : 80 c., 60 c., 40 c.

On laisse à dr. *Vlamertinghe*, — 2711 hab.

9 kil. **Poperinghe**, — 11033 hab. Cette ville, déchue de son ancienne prospérité, fait un grand commerce de houblon. Les houblonnières sont très-répandues dans les environs.

De Poperhingue : à DIXMUDE, voiture les lundis mat.; traj. en 3 h.; prix : 2 fr. 50 c.; — à FURNES, les mercredis mat.; traj. en 2 h.; prix 2 fr.; — à ROUSBRUGGE (près de la frontière française dans la direction de Bergues), deux départs par jour; traj. en 1 h. 1/2; prix : 1 fr. (V. p. 27).

ROUTE 50.

DE COURTRAI A LILLE.

En chemin de fer, 29 kil.

4 conv. par jour; trajet en 1 h. 20 environ; prix : 1re cl., 3 fr. 20 c.; 2e cl., 2 fr. 20 c.; 3e cl., 1 fr. 60 c.

L'altitude qui est de 19 mèt. 50 à Courtrai, est de 39 mèt. 81 à la station de Mouscron.

En partant de Courtrai, le chemin de fer (ouvert en octobre 1842) traverse un pays fertile; jusqu'à la frontière de France, il franchit une suite nombreuse de remblais ou de tranchées. A quelque distance de Courtrai on se rapproche de la Lys à dr., au delà de laquelle on laisse le village de *Bisseghem;* à g. on dépasse le village de *Marcke*. Parvenu

Digitized by Google

à la hauteur du village de *Lauwe*, 2163 hab. (à droite), le chemin de fer décrit une courbe et reprend la direction S. O.

12 kil. **Mouscron**, — 6819 hab. (*V*. R. 2, p. 15), situé à dr. à quelque distance de la station où est le bureau de douane belge. — A g. est *Luingne*, 1483 hab.

En sortant de la station de Mouscron on voit se détacher à g. l'embranchement du chemin de fer de Tournai. On ne tarde pas à franchir la frontière de France.

Pour la suite de la route jusqu'à **Lille** (*V*. R. 2).

ROUTE 51.

DE COURTRAI A TOURNAY.

En chemin de fer (ouvert le 24 octobre 1842), 31 kil.

4 conv. par jour; trajet en 1 h. environ; prix : 1re cl., 2 fr. 50 c.; 2e cl., 1 fr. 80 c.; 3e cl., 1 fr. 25 c.

De Courtrai à Mouscron (*V*. R. précédente).

De Mouscron à Tournay (19 070 mèt.) la ligne, un peu infléchie à ses extrémités et droite dans le milieu de son parcours, présente une pente générale dans la direction de Tournay; l'altitude étant de 39 mèt. 81 à la station de Mouscron et de 8 mèt. 58 à celle de Tournay.

En quittant la station de Mouscron, on laisse à dr. l'embranchement du chemin de fer qui se dirige vers Lille. On s'avance à travers une contrée bien cultivée. On laisse à g. la commune industrielle de *Herseaux*, 2109 hab.; puis un peu plus loin (en longeant pendant 2 kil. la frontière de France et après être entré dans le Hainaut) celle d'*Estaimpuis*, 1187 hab. On franchit, au milieu d'un fort remblai, le canal de l'Espierre (de Roubaix à l'Escaut); il est bordé d'arbres.

10 kil. *Néchin*, — 1845 hab. V. s'étendant à quelque distance à dr.

13 kil. *Templeuve*, — à dr., commune agricole de 3456 hab. — A mesure qu'on avance le pays perd son aspect monotone de plaine et devient plus accidenté. On commence à apercevoir quelques collines à g. à l'horizon, où domine le mont Saint-Aubert (146 mèt.), désigné sous le nom de *Trinité* à cause de la petite chapelle qui est au sommet. (On s'y rend de Tournay en 1 h. 1/2 à pied. On a du haut une très-belle vue.) Les fermes, les châteaux se multiplient. On aperçoit les cinq clochers de Notre-Dame de Tournay, ce monument, l'orgueil de la Belgique, et un peu à dr. celui du beffroi. — Laissant à dr. la commune de *Froyennes*, on franchit l'Escaut, qu'on longe jusqu'à la station de **Tournay** (*V*. R. suivante).

ROUTE 52.

TOURNAY (TOURNAI).

Tournay (*Turnacum;* en flamand Doornick), — 29 067 habitants; 4180 maisons (*Hôtels* : du Singe-d'Or (rive droite de la ville; rue de la Tête d'Or); — de l'Impératrice, près de la Grande place (rive gauche); — Bellevue, près et à g., en sortant de la station; — de la Petite Nef (rive dr.), à peu de distance de la station.

On trouve, à la station, les *omnibus* des hôtels.

CORRESPONDANCES ; MESSAGERIES, avec indication des lieux de départ dans Tournay.

Blaton. — (Au duc de Bavière). Départ,

Digitized by Google

3 h. 30 s.; trajet en 3 h.; prix : 1 fr. 50 c. Mardis et samedis.

Celles.—(Au petit Capucin). Départ 4 h. 30 s.; trajet en 2 h. 30; prix : 1 fr.

Idem. — (Au Soleil Levant). Départ, 10 h. 30 s.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr.

Escanaffles. — (Au petit Capucin). Départ, 4 h. 30 s.; trajet en 3 h.; prix : 1 fr. 25 c.

Frasnes. — (Chez M. Van Temsche, rue Duquesnoy). Départ, 3 h. 30 s.; trajet en 2 h. 30; prix : 1 fr. Samedis.

Idem. — (Id.). Départ 4 h. s.; trajet en 2 h. 30 ; prix : 1 fr. Samedis et dimanches exceptés.

Idem. — (Au Valet de Pique). Départ, 4 h. 30 s.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. Mardis, jeudis et samedis.

Pecq. — (A l'Enflé). Départ, 5 h. s.; trajet en 1 h.; prix : 75 c.

Peruwelz. — (Au bailly du Hainaut). Départ, 5 h. s. ; trajet en 3 h.; prix : 1 fr. 50 c. Lundis, mercredis et samedis.

Renaix. — (Rue Saint-Jacques). Départ, 9 h. mat.; trajet en 3 h.; prix : 2 fr.

Idem. — (Au Chapeau Vert). Départ, 4 h. s.; trajet en 3 h.; prix : 2 fr.

Saint-Amand. — (Marché aux Poteries, n° 32). Départ, 4 h. s.; trajet en 2 h. 30; prix : 1 fr. 55 c.

Saint-Genois. — (Hôtel du Miroir). Départ, 4 h. 30 s.; trajet en 2 h. 30; prix : 1 fr. 25 c. Samedis.

HISTOIRE DE TOURNAY.

Quelques antiquaires ont voulu établir que Tournay était l'ancienne capitale des Nerviens avant César; mais cette opinion est très-contestée. Cependant plusieurs faits attestent l'antiquité de la ville : des médailles gauloises avec la légende *Dvrnacos*[1] (Durnacum, Turnacum); des restes d'un cimetière romain. Au milieu du IIIe siècle, saint Piat, de Ravenne, y prêcha l'Évangile. Au milieu du Ve siècle, les chefs francs y ont un palais et y battent monnaie. Selon la tradition, ce palais aurait été situé sur la rive dr. (près de l'église de Saint-Brice). C'est là, qu'en démolissant de vieilles maisons, on découvrit en 1653 le tombeau de Childéric qui mourut ici en 481. On y trouva : une agrafe d'or et un sac de cuir pourri, contenant une centaine de médailles d'or; puis deux cents médailles d'argent, deux têtes de mort et quelques os, des dents, la mâchoire d'un cheval et un fer à peu près intact; ensuite, dans un espace d'environ cinq pieds carrés, une épée dont la lame, quand on la leva, tomba en plusieurs morceaux; diverses parcelles d'or qui servaient d'ornement au baudrier et au fourreau de l'épée, etc.; le fer d'une hache et celui d'un javelot rongés par la rouille; une petite tête de bœuf en or émaillé; un grand nombre d'abeilles d'or et émail; une petite boule en cristal; enfin un anneau d'or portant un grand cachet avec la figure de Childéric et ces mots gravés à l'entour en caractères romains : CHILDERICI REGIS. Tous ces objets précieux furent donnés à Louis XIV; ils furent déposés à la Bibliothèque royale de Paris, où une partie a été volée il y a quelques années (*V.* plus bas église Saint-Brice). Tournay servit de refuge à Chilpéric et à Frédégonde. Il fut saccagé de fond en comble en 882 par les Normands. Jusqu'à Philippe-Auguste la ville occupait seulement la rive g. Ce fut lui qui, en lui octroyant une charte de commune, réunit à Tournay, en 1187, le bourg Saint-Brice et son église. De 1251 à 1295, Tournay prit un grand dé-

1. Une de ces médailles gallo-romaines porte la légende DVRNAC (avec une tête de Pallas ou de Rome casquée), et au revers : EBVRON (avec un cavalier armé de la lance) V. l'*Athenæum français*, août 1854, p. 799.)

Digitized by Google

veloppement, sans doute par suite des troubles causés par la rivalité des d'Avesnes et des Dampierre, qui firent affluer des habitants venant y chercher la tranquillité. En 1295, Tournay obtint de Philippe le Bel la permission d'entourer de murailles les nouvelles paroisses. En deux ans l'enceinte fut terminée par le zèle des habitants sur un développement de 5450 mèt., comprenant les deux rives. « Cette enceinte, à quelques parties près, est encore celle que nous voyons aujourd'hui. Les tours existent encore sur la rive dr. »

Dans les guerres du XVe siècle entre la France et la Bourgogne; dans celles du XVIe siècle entre la France et l'Angleterre, Tournay ne put rester neutre. Henri VIII, Charles-Quint s'en rendirent maîtres; François Ier le posséda quelque temps, mais le traité de Cambrai l'incorpora (1529) dans le royaume des Pays-Bas. Assiégé en 1581 par le prince de Parme, Tournay ne se rendit qu'après une vigoureuse défense dirigée, en l'absence de son mari, par la princesse d'Épinoy, née Lalaing. En 1566, les réformés chassèrent le clergé et les moines et pillèrent les églises. — Louis XIV s'empara de Tournay en 1667, reconstruisit une partie de la ville sur un large plan, et fit élever des fortifications. En 1708, cette ville tomba au pouvoir des alliés; la bataille de Fontenoy (1745) la soumit de nouveau aux Français; Louis XV la fit démanteler, ainsi que la citadelle que Louis XIV avait fait construire. Le traité d'Aix-la-Chapelle la rendit aux Autrichiens. — L'armée républicaine s'empara de Tournay le 8 novembre 1792; Pichegru y entra en 1794. Enfin il fut évacué par les Français le 7 février 1794. — La *citadelle* a été reconstruite depuis cette époque sur le plan de celle d'Anvers; elle est située sur une hauteur qui domine la ville au sud.

DESCRIPTION. — La ville de Tournay est divisée dans la longueur en deux parties par le canal de l'Escaut. La partie occidentale, ou rive gauche, s'élève en amphithéâtre depuis le quai de l'Escaut; c'est le quartier le plus animé; les quais larges et plantés d'arbres forment une agréable promenade. Vers le milieu de ce quartier est la :

Grande place, — de forme triangulaire. On y voit l'édifice de la *grande garde;* et à une des extrémités l'*église de Saint-Quentin*, et à l'autre le *beffroi*. Cette tour élevée, ainsi que les clochers de l'église Notre-Dame, forment un bel effet, vus de cette place. — Un peu plus loin en se dirigeant du côté de la citadelle, et à quelque distance du beffroi est la :

Place du Parc. — On remarque à l'entrée une rotonde à colonnes, servant de salle de concert; et à dr., à l'autre extrémité, la promenade du *Parc.*

Le *beffroi* — est une tour carrée isolée, flanquée aux angles de contre-forts; on croit que la partie inférieure est du commencement du XIIIe siècle. Cet édifice a été restauré en 1852; la flèche qui le termine est une addition toute moderne.

Tournay, ville industrielle et florissante, n'a plus cependant l'importance qu'il avait au commencement du XVe siècle. S'il est déchu de sa grandeur, il est encore par ses monuments et particulièrement par sa cathédrale, Notre-Dame, une des villes les plus intéressantes de la Belgique. Il possède aussi quelques maisons curieuses à étudier

Digitized by Google

sous le rapport de l'architecture domestique au moyen âge.

Cathédrale (Notre-Dame). — Cette vaste et splendide église est le plus beau monument d'architecture romane que possède la Belgique. On pense que c'est au XIe siècle, vers 1030, que commença la reconstruction de l'église actuelle de Notre-Dame; l'ancienne ayant été détruite par les Normands. La nef et les transsepts seraient du XIe siècle; les portails latéraux de la seconde moitié du XIIe; le chœur ogival de la seconde moitié du XIIIe. La nef centrale, d'abord couverte d'un plafond, n'a été voûtée qu'en 1777. L'église est en croix grecque; le vaisseau est divisé en trois nefs. La longueur est de 124 mèt.[1]. La hauteur du chœur est de 33 mèt.; la largeur est de 27 mèt. et de 69 aux transsepts. La nef centrale a ses arcades en fer à cheval, qui reposent sur des piliers courts et trapus. Au-dessus de ces arcades du rez-de-chaussée, est un second rang d'arcades également en fer à cheval et formant une galerie qui règne au-dessus des collatéraux. Les arcades de cette galerie supportent à leur tour les arcades plein ceintre d'une seconde galerie plus basse, ou triforium, surmontée elle-même de fenêtres plein ceintre. Le bas côté de droite, dans le principe destiné aux hommes, est plus large et plus haut que celui de gauche. Les transsepts terminés par des absides[2] sont, avec leur ceinture de colonnes, la partie la plus majestueuse de l'église. A cause de leur caractère byzantin, quelques auteurs considèrent ces transsepts comme la partie la plus ancienne de l'église. Les colonnes, au lieu d'être trapues comme les piliers de la nef, sont très-élancées au rez-de-chaussée, plus courtes à la galerie supérieure, et les arcades, au lieu d'être en fer à cheval, sont ici à ceintre surhaussé. Au-dessus de la seconde galerie est un triforium, et au-dessus de celui-ci la claire-voie, où les fenêtres sont séparées par des nervures d'une grande saillie, qui convergent vers un arc ogival. « La grande arcade qui encadre l'abside était primitivement semi-circulaire et a été ainsi modifiée lors de la construction du nouveau chœur au XIIIe siècle, afin de la raccorder avec l'arcade d'entrée de ses collatéraux. » Chaque transsept est composé : 1° d'une abside; 2° d'une travée à laquelle les faces opposées de deux clochers servent de parois; 3° d'une troisième division qui sert, à l'E., d'entrée aux collatéraux du chœur, à l'O., de sortie aux collatéraux de la nef. Au centre des transsepts s'élève à la hauteur de 48 mèt. 50 c. une lanterne carrée, couverte d'une voûte qui supporte le clocher central. Quatre autres tours plus élancées s'élèvent aux angles des transsepts.

Le *chœur* avec la légèreté aérienne de ses colonnettes élancées et de ses grandes croisées ogivales (aux verrières modernes, par *Capronnier*), par où ruisselle le jour, forme un heureux contraste avec la sévé-

1. La longueur de la cathédrale de Reims est de 138; celle de la cathédrale d'Amiens, de 134; la hauteur du chœur d'Amiens est de 42 mèt. 88; celle du chœur de Reims, de 38 m.

2. La forme arrondie des transsepts a été conservée dans la construction de la remarquable cathédrale de Noyon, commencée vers 1150, sans doute en souvenir de la cathédrale de Tournay. La réunion des deux évêchés de Tournay et de Noyon fut maintenue jusque vers 1135.

Digitized by Google

rité de la nef romane qui lui sert d'introduction et comme de repoussoir. Les deux styles purs de tout mélange, sont ici en présence et sont d'autant plus curieux à étudier dans leur opposition, qu'ils sont des modèles parfaits de deux formes de l'art du moyen âge parvenus à leur point culminant. La nef romane, sombre, austère et froide, sent le cloître; l'architecture du chœur, où éclatent toutes les hardiesses du style ogival du XIII^{e} siècle, atteste, que ce ne sont plus, comme jadis, les moines seulement qui dessinent les églises, mais que les gens des communes, les francs-maçons, rivalisent de glorieuses et libres inventions. « L'admirable vaisseau du chœur de Notre-Dame égale en étendue et en hardiesse de construction le chœur de la cathédrale de Cologne.... Lorsqu'on la bâtit, on forma le projet (comme l'attestent les pierres d'attente, les commencements de voûtes ogivales dans les toitures à l'attache du chœur) de reconstruire l'église entière dans le style ogival et de sacrifier ainsi au goût nouveau les superbes nefs et transsepts de style roman. »

Le *jubé*, en marbre blanc et noir, placé en avant-corps à l'entrée du chœur, forme un portique percé de trois arcades plein-cintre, dont les archivoltes retombent sur des colonnes de marbre de couleur. Il fut élevé en 1566, par *Corneille de Vriendt* ou *Floris*, (l'architecte de l'hôtel de ville d'Anvers), aidé pour les fines sculptures qui le décorent, du ciseau de son frère. Au-dessus du jubé est un Saint Michel terrassant le démon, figures en bronze exécutées par *Lecreux*, artiste tournaisien.

A gauche du maître autel est une châsse de Saint-Éleuthère (évêque de Tournai au VI^{e} siècle), remarquable travail d'orfèvrerie, portant la date de 1247. Une autre châsse gothique est, dit-on, celle de Sainte-Ursule. — Outre ses anciennes verrières le chœur a perdu ses belles stalles du XV^{e} siècle. Au-dessus des stalles actuelles on voit des peintures en grisaille peu en harmonie avec le style sévère de ce magnifique édifice. — Les peintures dignes d'être remarquées sont: à gauche, dans la nef latérale, un Purgatoire, de *Rubens*, tableau d'une bonne couleur, mais altéré par les restaurations; dans une chapelle derrière le chœur, un Christ couronné d'épines, attribué à *Quentin Massys*; à droite, dans une chapelle avant les transsepts, un crucifiement, de *Jordaëns*, la Vierge fait la moue, la Madeleine grimace la douleur; on remarque aussi un tableau de *L. Gallait*, Jésus-Christ guérissant les aveugles. On conserve dans la sacristie quelques ornements curieux.

Extérieur. La cathédrale de Tournay est malheureusement, dans une grande partie de son développement, engagée dans des constructions particulières qui la masquent et obligent à faire un grand détour si on veut l'examiner de tous les côtés. La *façade*, située sur la petite place de l'Évêché, est liée à gauche avec le bâtiment de la bibliothèque et un établissement fondé pour les vieux prêtres; à droite, elle communique par une construction, au-dessous de laquelle on passe au moyen d'une voûte, avec le bâtiment de l'archevêché (en traversant cette voûte et se dirigeant par le côté droit de l'église, on arrive un peu à droite au *beffroi*, p. 273). Cette façade,

d'un style bâtard, ne fait nullement pressentir les beautés architecturales qui vont frapper les yeux à l'intérieur. Un pignon central, avec un oculus, s'élève entre deux tourelles romanes nues, à toiture d'ardoise, au-dessus de la terrasse d'un péristyle en avant-corps, à arcades ogivales d'inégale ouverture. Sous ce portique ont été prodigués des statues et des bas-reliefs de mauvais goût. Cette fâcheuse addition, qui date du XVII^e^ siècle, et qui a été récemment restaurée, masque la façade primitive, que M. Renard, architecte, a recomposée dans sa forme primitive. (*V.* Schayes, *Hist. de l'Architecture en Belgique*, t. II; au frontispice et p. 114.) — On varie d'opinion sur l'âge des cinq *clochers* qui dominent la cathédrade. Ces quatre tours sont percées de plusieurs étages de croisées, toutes à plein cintre à la tour placée au S. du chœur, mais, aux trois autres, alternant avec l'ogive. Ces trois dernières ne remonteraient pas au delà du XII^e^ siècle, suivant M. Schayes. Une remarque, qui se rattache à la différence d'époque de construction de ces diverses tours, c'est que celles placées à l'occident des transsepts sont portées sur des piliers, tandis que les autres sont sur des murs pleins avec voûtes de décharge.

Églises : *Saint-Quentin.* — (Sur la Grande place.) La façade offre un des types les plus élégants du style de transition, tel qu'il a régné en Belgique. On restaurait cette façade à la fin de l'année 1859. Le côté g. de la nef et le chœur sont éclairés par des fenêtres plein-cintre; les fenêtres des bas côtés du chœur paraissent être de la fin du XV^e^ siècle. Cette église doit son origine à un temple bâti au VII^e^ siècle par saint Éloi, et qui fut détruit en 882 par les Normands.

Saint-Piat. — L'ogive a été substituée au plein-cintre dans plusieurs parties de cette ancienne église, particulièrement dans le grand portail et dans la grande fenêtre de la façade. (*V.* Schayes, *Hist. de l'Archit. en Belg.*, t. III, p. 33 : le dessin de la façade romane primitive.)

Saint-Brice.—(Rive droite de l'Escaut.) Cette église, défigurée par des remaniements postérieurs, n'offre rien d'intéressant au point de vue de l'architecture. L'extérieur est nu; le clocher a été alourdi par des contre-forts en briques. La décoration intérieure est de mauvais goût. On y voit, derrière le maître autel, une Descente de croix, tableau de *Van Oost*, dans lequel, pour notre part, nous ne trouvons à signaler que la roideur des figures infiltrées, que le peintre a représentées pleurant autour du Christ. — C'est en face du porche septentrional de cette église qu'on a découvert le tombeau de Childéric (p. 272).

Saint-Jacques. — Cette église bâtie au XIII^e^ siècle, à l'exception du chœur construit en 1365, présente dans son architecture quelques particularités intéressantes pour les personnes qui étudient l'architecture du moyen âge.

Tournay possède quelques maisons anciennes; une, entre autres, antérieure au XIII^e^ siècle, de construction romane, située en face de de l'église Saint-Piat, à l'angle de la rue des Cordes.

L'*hôtel de ville* occupe les bâtiments construits au XVIII^e^ siècle pour le prieur de l'abbaye de Saint-Martin, et qui sont les seuls restes de cette célèbre abbaye. L'église, dont Louis XIV posa la première pierre,

Digitized by Google

a été démolie en 1801. Sur l'emplacement des jardins, on voit aujourd'hui le *parc* de la ville (*V.* p. 273) et le *jardin botanique.*

Musée. — Une collection de tableaux, récemment formée, est déposée à l'hôtel de ville. Parmi ces tableaux est celui de *M. Gallait*, représentant les corps des comtes d'Egmont et de Horn, après leur supplice. Ce tableau a été exposé à Paris.

INDUSTRIE. — Tournay est principalement renommé pour sa fabrication de tapis et pour la bonneterie. Ses tapis s'exportent au loin sous le nom de tapis de Bruxelles. La manufacture royale, la plus importante de la ville, a introduit dans le pays une fabrication anglaise: celle des tapis imprimés sur chaîne. La filature de laine et l'industrie linière, occupent un assez grand nombre d'ouvriers. La fabrication des tissus nouveautés en laine, soie et coton se développe d'une manière remarquable. Il faut aussi tenir compte de la fabrication de la porcelaine et de la faïence. Le canton de Tournay fait une exportation considérable de chaux en France.

Communications de Tournay avec :

BRUXELLES (*V.* R. 17); — avec COURTRAI (*V.* R. 51); — avec MONS (*V.* R. 53 ; — avec LIÉGE (*V.* R. 53); — avec *Lille* (19 kil. jusqu'à Mouscron, où l'on change de voiture, et où l'on trouve, à tous les convois, une correspondance pour Lille. De Mouscron à Lille, 17 kil.).

ENVIRONS : *Antoing*, 2526 hab. (7 kil. S. E. de Tournay), sur une éminence qui domine l'Escaut, dont les eaux servent à l'irrigation des prairies. Ruines du château féodal, bâti en briques au commencement du XVIe siècle, et qui passa à la maison de Ligne. — L'église, située dans l'enceinte du château, a été rétablie au XVIIIe s., mais la tour est une construction remarquable dans le caractère des clochers de la cathédrale de Tournay. — De l'autre côté de l'Escaut est :

Fontenoy, — 835 hab.; célèbre par la sanglante bataille qui s'y livra le 11 mai 1745, entre les Français commandés par Louis XV et le maréchal de Saxe, et les Autrichiens, Hollandais et Anglais réunis sous les ordres du duc de Cumberland, du prince de Waldeck et du comte Kœnisegg. La victoire, très-disputée, resta aux Français. — Un peu plus au S., en remontant l'Escaut, on trouve la :

Pierre Brunehaut. — Célèbre monument druidique, situé entre les villages de ***Hollain*** et de ***Rongy.*** Cette pierre debout a 18 pieds hors de terre et est enterrée de 5 p.; sa largeur est de 13 p. et son épaisseur de 4 p. 1/2.

ROUTE 53.

DE TOURNAY A LIÉGE.

En chemin de fer; plusieurs convois par jour.

1° De *Tournay à Mons* (*V.* R. 54 et p. 237); traj. en 2 h. environ.
2° De *Mons à Manage* (*V.* R. 55); traj. en 1 h.
3° De *Manage à Charleroy* (*V.* R. 60); traj. en 1 h. environ.
4° De *Charleroy à Namur* (*V.* R. 70); traj. en 1 h. environ.
5° De *Namur à Liége* (*V.* R. 76); traj. en 1 h. 1/2 ou 2 h.

A ce trajet de 7 h. environ, il faut ajouter le temps perdu aux stations pour attendre les correspondances.

Digitized by Google

ROUTE 54.

DE TOURNAY A ATH, JURBISE ET MONS.

En chemin de fer.

De *Tournay à Jurbise* — (48 kil.); 4 conv. par jour.; trajet en 1 h. 1/2 ou 2 h.; prix : 1re cl., 4 fr.; 2e cl., 3 fr.; 3e cl., 1 fr. 90.

De *Jurbise à Mons* — (12 kil.); plusieurs conv. par jour; trajet en 25 min.; prix : 1re cl., 1 fr.; 2e cl., 70 c.; 3e cl., 50 c.

L'altitude est à la station de Tournay de 18 mèt. 58; entre Havinnes et Barry elle s'élève à 56 mèt.; à Ath, elle est de 35 mèt.; à Jurbise, de 72 mèt.; depuis Jurbise elle diminue jusqu'à Mons. (*V.* p. 32.)

En partant de Tournay on trouve successivement :

6 kil. *Havinnes*, — 1274 hab., station située au commencement d'une grande courbe que le chemin de fer décrit sur la g. et qui vient se terminer à la station suivante :

8 kil. *Barry-Maulde*, — station desservant deux communes situées à quelque distance : à dr. celle de *Barry*, 869 hab.; à g. celle de *Maulde*, 1245 hab. — On franchit la chaussée de Tournay à Leuze ainsi que le cours d'eau de la petite Dendre, et l'on arrive à :

6 kil. *Leuze* (*V.* p. 126).

Belœil. — Château et parc célèbres du prince de Ligne. C'est de Leuze qu'il peut être le plus facile de s'y rendre. Belœil, hameau de 1474 hab., est à environ 12 kil. de Leuze et à 21 kil. de Mons. Le parc de Belœil est une des plus belles propriétés qui soient en Europe. Le château, d'architecture ogivale, bâti en 1146, se compose d'un vaste bâtiment carré, flanqué de tours et baigné par un large fossé. La grande avenue de la forêt a 4 kil. d'étendue. Les jardins furent dessinés par Le Nôtre, qui métamorphosa une vaste forêt en un parc magnifique, aux pelouses verdoyantes, aux arbres séculaires, aux perspectives variées, coupé de nappes d'eau et encadré d'épaisses futaies. On admire surtout les charmilles qui s'élèvent à une très-grande hauteur. — Le prince de Ligne (né à Bruxelles en 1735, mort à Vienne en 1814, et connu par les grâces de son esprit, par ses succès à la cour de Versailles et par des succès de plus d'un genre à la cour de Catherine de Russie qu'il accompagna dans son voyage en Crimée) reçut cette propriété de son père; mais il l'embellit singulièrement : il l'a décrite dans son *Essai sur les jardins.* L'orangerie et les serres ont été construites par le prince actuel, en 1830; elles se prolongent sur une étendue de plus de 290 mètres et sont peuplées des plantes les plus rares. La terre de Belœil, ancienne pairie du comté de Namur, appartient à la maison de Ligne depuis 1394. Le château renferme une bibliothèque où l'on peut admirer quelques manuscrits précieux; une collection d'armes à feu, depuis l'invention de la poudre jusqu'à nos jours; une galerie de portraits des princes de la maison de Ligne, au nombre de 125, indépendamment de ceux qui ornent les chambres à coucher, et dont quelques-uns sont dus aux pinceaux d'Holbein, de Van Dyck, etc.; une collection de tableaux; une foule de curiosités, parmi lesquelles on cite le glaive qui trancha la tête aux comtes d'Egmont et de Horn.

Entre Leuze et Ath le chemin de fer franchit plusieurs fois la Dendre.

6 kil. *Ligne*, — 990 hab.; berceau de l'illustre famille de ce nom. L'église conserve des pierres tumulaires de plusieurs membres de cette famille princière.

5 kil. **Ath**, — (*V.* p. 126).

De cette ville part à g. l'embranchement du chemin de fer allant à Ninove, Alost (et Bruxelles). (*V.* R. 17 et 38.) Laissant cet embran-

Digitized by Google

chement et inclinant au S. E., on continue sa route vers Jurbise. (*V*. p. 35.)

17 kil. d'*Ath à Jurbise* et *Mons*. (*V*. R. 38, p. 237.)

MONS.

Pour la description de Mons (*V*. p. 30).

ROUTE 55.

DE MONS A MANAGE.

En chemin de fer, 25 kil.

4 conv. par jour.; trajet en 1 h.; prix: 1re cl., 2 fr.; 2e cl., 1 fr. 50 c.; 3e cl., 1 fr.

L'*altitude*, qui n'est que de 31 mèt. 13 à la station de Mons, est de 129 mèt 84 à la station de Manage.

Le chemin de fer de Mons à Manage fut commencé le 11 mars 1846. La ligne entière, ainsi que l'embranchement de la Louvière au viaduc de Bascoup (R. 56) étaient livrés à la circulation à la fin de 1849. — La construction de la ligne de Mons à Manage, avec l'embranchement de la Louvière, a couté 9 450 000 fr.

Mons est un point de rencontre de plusieurs lignes de chemin de fer (*V*. p. 35). Mais c'est surtout autour de Manage et de Charleroi que la multiplicité des lignes de chemin de fer qui se rencontrent et se croisent est la plus grande.

La partie du Hainaut qui comprend les villes de Mons et de Charleroy est la contrée de la Belgique qui est le plus sillonnée de chemins de fer; ce qui s'explique par le grand nombre d'exploitations houillères, de hauts fourneaux, de grands établissements industriels qui s'y trouvent réunis.

En quittant Mons on passe à:

2 kil. *Nimy*, — commune industrielle de 2777 hab.

On franchit la Haine (petite rivière qui a donné son nom au comté de Hainaut, et qui va se jeter dans l'Escaut à Condé, après un parcours de 70 kil.) avant d'arriver à la station de:

6 kil. *Obourg*, — 1190 hab., v. entouré de riches prairies.

Continuant à cheminer à travers des plaines unies, on aperçoit à dr., à quelque distance, la Haine qu'on franchit de nouveau avant:

10 kil. *Havré*, — 2019 hab. — On découvre à dr., au milieu d'un parc, le château de la famille ducale des Croy et Havré, bâti en 1603.

Cette station est un des points le plus rapprochés pour aller gagner *le Rœulx* (environ 5 kil) et y visiter la belle résidence appartenant aux princes de Croy-Solre (V. p. 35).

Des collines commencent à accidenter le terrain entre Havré et:

15 kil. *Bracquegnies*, — hameau situé sur la rive dr. de la Haine et à g. du chemin de fer. — A partir de Bracquegnies le pays est coupé par de nombreuses collines. Les exploitations de houillères se multiplient.

19 kil. *La Louvière*, — 550 hab. — D'ici part un embranchement pour *Bascoup* (*V*. p. 280), ham. faisant partie de la commune de *S.-Waast* (2 kil. au S. du chem. de fer) centre d'extraction houillère. Tout le sol qu'on traverse est ici noir de poussière de charbon de terre, jusqu'à la station de:

25 kil. **Manage**.—Ce hameau n'a d'importance que parce qu'il se trouve à l'entre-croisement de quatre lignes de chemin de fer menant à Mons, à Charleroy, à Nivelles et Ottignies, à Braine-le-Comte (*V*. p. 127).

Digitized by Google

ROUTE 56.

EMBRANCHEMENT

DE LA LOUVIÈRE A BASCOUP.

(8 kil.)

3 conv. par jour; trajet en 20 min.

Un tronçon de chemin de fer particulièrement destiné à desservir des centres houillers et industriels se détache de la Louvière (*V.* ci-dessus). On se dirige à l'Est vers :

Mariemont, — ham. de 208 hab., dépendant de la commune de ***Morlanwelz***, 8396 hab.; territoire riche en charbonnages et traversé par une chaussée romaine, dite de Brunehaut. On remarquera à Mariemont la belle résidence de M. Warocqué.

La sœur de Charles-Quint, Marie, gouvernante des Pays-Bas, avait fait bâtir à Mariemont un magnifique château. Cette résidence princière fut détruite par Henri, II roi de France en représailles de l'incendie, ordonné par cette princesse, du château royal de Folembray, construit en Picardie, par François Ier. Il fit mettre sur les ruines l'inscription suivante :

Royne folle, souviens toy de Folembray.

Le nouveau château reconstruit par les archiducs Albert et Isabelle et embelli par les archiducs d'Autriche fut encore livré aux flammes en 1794 par les Français.

L'Olive, — 499 hab. Commune de Morlanwelz.

Bascoup, — 26 hab. Commune de *Chapelle-lez-Herlaimont*, 2432 h. Ici se termine ce tronçon du chemin de fer.

ROUTE 57.

EMBRANCHEMENT

DE BAUME A BINCHE ET ERQUELINNES.

Chemin de fer, 23 kil.

4 conv. par jour; trajet en 1 h. environ; prix : 1re cl., 1 fr. 85 c.; 2e cl., 1 fr. 40 c.; 3e cl., 90 c.

Baume est un hameau de 268 hab., dépendant de la commune de Haine-St-Paul. La station de Baume est située à l'entre-croisement de plusieurs lignes de chemin de fer. Par *la Louvière* (*V.* R. 55), dont il n'est éloigné que de 2 kil., il est en correspondance avec Manage et Mons.

4 kil. ***Morlanwelz***, (*V.* R. 56).

8 kil. **Binche**, — 6391 h. Cette ville fut entourée de murs en 1110, par Bauduin le Bâtisseur; elle servait de dot aux filles aînées des comtes de Hainaut. Dans la guerre de Charles-Quint contre Henri II, roi de France, en 1554, Binche fut livré aux flammes avec le magnifique château de Marie, reine de Hongrie, sœur de l'empereur. — Binche est bâti sur le penchant d'une colline; on vante la beauté des sites qui l'environnent. — *Industrie :* forges, coutellerie, taillanderie, fabrication de dentelles.

12 kil. *Bonne Espérance*, — 92 hab.

17 kil. *Peissant*, — 781 hab.

23 kil. **Erquelinnes**, — 671 hab. V. située près de la frontière française.

Ici l'embranchement de Baume à Erquelinnes se joint à la grande ligne de Charleroy à Paris par Maubeuge et St-Quentin (*V.* R. 62).

Digitized by Google

ROUTE 58.

DE MONS A HAUTMONT (FRANCE).

En chemin de fer, 25 kil.

3 conv. par jour; trajet en 1 h.; prix: 1re cl., 2 fr. 45 c.; 2e cl., 1 fr. 90 c.; 3e cl., 1 fr. 30 c.

L'*altitude*, qui est à la station de Mons de 31 mèt. 13, s'élève jusqu'à 150 mèt. à la frontière française.

3 kil. au delà de Mons est :

Cuesmes, — commune de 4715 hab. — Tout le territoire qu'on côtoie à dr. est celui où se trouvent les charbonnages du *Flenu* (*V.* p. 30). — Plusieurs voies ferrées d'exploitation viennent s'embrancher sur le chemin de fer.

7 kil. *Frameries*, — 7144 hab. — A quelque distance, le chemin de fer coupe une chaussée romaine.

15 kil. *Quévy* (douane belge). Quévy-le-Petit, 1020 hab.; Quevy-le-Grand, 850 hab.

19 kil. Feignies (douane française).

25 kil. Hautmont (département du Nord). — La Compagnie du Nord a pris à bail à partir du 1er juillet 1858 les lignes de Hautmont à Mons et Saint-Ghislain, moyennant une indemnité annuelle de 1 200 000 fr. La ligne de Hautmont doit s'embrancher à Maubeuge avec la ligne de Paris à Charleroy par Saint-Quentin.

ROUTE 59.

DE MONS A LOUVAIN PAR MANAGE ET WAVRE.

En chemin de fer.

N. B. Le trajet total avec le temps perdu aux stations de correspondance est de 5 h. environ. Tous les convois ne correspondent pas; il faut consulter le *Guide officiel des voyageurs*, pour s'assurer de ceux qui correspondent.

Le Trajet de Mons à Louvain se divise en trois sections :

1° De *Mons à Manage* (*V.* R. 55). — Le dernier convoi partant le soir de Mons ne va au delà de Manage que jusqu'à *Nivelles*.

2° De *Manage à Ottignies* (36 kil.).

3 conv. par jour; trajet en 2 h.; prix: 1re cl., 2 fr. 95 c.; 2e cl., 2 fr. 20 c.; 3e cl., 1 fr. 50 c.

L'*altitude*, qui est de 129 mèt. 84 à la station de Manage, n'est plus que de 62 mèt. à Ottignies.

4 kil. *Seneffe*, — 4960 hab. La Samme et le canal de Charleroy à Bruxelles côtoient à dr. cette station. — Une avenue d'arbres conduit à un magnifique château.

C'est dans la plaine à g. que le prince de Condé, très-inférieur en forces au prince d'Orange, battit l'arrière-garde alliée, le 11 août 1674. Cette bataille de Seneffe, bien que peu décisive, fit échouer cependant le projet conçu par la coalition d'envahir la France.

Le chemin de fer franchit la rivière la Samme, ici très-encaissée, ainsi que le canal de Charleroy près de la station suivante :

8 kil. *Arquennes*, — 2182 hab. — L'extraction de pierres bleues et la fabrication de la chaux sont les principales industries du pays.

Continuant à avancer au moyen d'une suite de remblais et de tranchées, on arrive à :

14 kil. **Nivelles**, — 8269 hab. Cette ville doit son origine à un monastère fondé en 645 par la femme de Pepin de Landen et dont sa fille Gertrude fut la première abbesse. Au moyen âge les environs

étaient couverts d'épaisses forêts qui s'étendaient jusqu'à celles de l'abbaye de Villiers (p. 128). Le bourg de Nivelles prit le nom de ville en 1220; la ville relevait de l'abbaye. Les magistrats étaient à la nomination de l'abbesse, princesse du Saint-Empire.

La *Collégiale de Sainte-Gertrude* bâtie par la sainte de ce nom et détruite par les Normands fut reconstruite au XI^e siècle. L'intérieur de l'église a été complétement modernisé en 1754; mais l'extérieur, à l'exception de la façade et de la tour carrée, élevée au XV^e siècle, a été en partie conservé. La crypte a aussi été presque détruite. — Cette église était en pleine restauration lorsque, le 8 mars 1859, dans la soirée du mardi gras, sa flèche fut foudroyée; l'incendie se propagea rapidement dans les charpentes du clocher qui fut détruit. — On remarquait au maître autel une châsse de Sainte-Ursule en orfévrerie du XV^e siècle; et dans l'église deux chaires exécutées par le sculpteur *Delvaux*: l'une représentant Élie dans le désert; l'autre en bois et en marbre, d'une ornementation contournée, ayant pour sujet le Christ assis près d'un puit et causant avec la Samaritaine. — A g. de l'église de Sainte-Gertrude on peut voir les restes d'un cloître dont les colonnettes supportent des arcades cintrées sur trois des côtés. Les arcades d'un des côtés sont légèrement ogivales et doivent être du XII^e ou du XIII^e siècle.

Une figure en bronze placée à la tour de la collégiale et frappant les demi-heures avec un marteau était désignée sous le nom de Jean de Nivelles. Quant au dicton populaire : « Il ressemble au chien de Jean de Nivelles, qui fuit quand on l'appelle, » tel en serait, dit-on, l'origine : Jean II, de Montmorency (1414-1477), s'étant attaché au parti de Charles VII, fut dépouillé par Henri VI, prétendu roi de France, de ses terres en Ile-de-France, en Brie et en Normandie; il y rentra par suite de l'expulsion des Anglais. S'étant remarié en secondes noces, deux fils qu'il avait de sa première femme, héritière de Nivelles et de Fosseux en Brabant, s'étant brouillés avec leur belle-mère, passèrent du côté du duc de Bourgogne, ennemi de Louis XI. Indigné de cette trahison, Jean II, fit sommer l'aîné, Jean, seigneur de Nivelles, de rentrer dans le devoir; sur son refus il le traita de chien et le déshérita ainsi que son frère. Ces deux fils du premier lit fondèrent les branches des seigneurs de Nivelles, comtes de Hornes et des marquis de Fosseux. Son troisième fils, Guillaume, lui succéda à l'exclusion des aînés; et, des droits de sa mère Marguerite d'Orgemont, il acquit Chantilly et d'autres terres; le fils de celui-ci fut le connétable Anne de Montmorency (1531-1567).

Le chemin de fer, qui en approchant de Nivelles décrit une courbe vers l'est, continue à avancer dans cette direction à travers de grandes plaines.

23 kil. **Genappe,** — 1665 hab. On entre ici au centre de la contrée qui servit de théâtre à la désastreuse campagne de Napoléon en 1815. La chaussée qui se dirige au nord de Genappe, aboutit au champ de bataille de *Waterloo* (8 kil.). La chaussée que le chemin de fer traverse se dirige à dr. sur les *Quatre-Bras* (5 kil.), où Ney livra bataille le 16 juin (*V.* p. 102). Enfin Genappe lui-même est le point par lequel, le soir de la bataille de Waterloo, s'écoulèrent les malheureux débris de notre armée; que traversèrent Napoléon, Ney, etc..., et où Lobau, en essayant vainement de le défendre pour protéger la retraite, fut fait pri-

Digitized by Google

sonnier (p. 111). — A Genappe on entre dans la vallée de la Dyle, et le chemin de fer côtoie jusqu'à Louvain cette rivière qu'il franchit plusieurs fois. — Un peu au delà de la station on laisse, à dr., à quelque distance, le hameau de *Baisy*, qu'on prétend être le lieu de naissance de Godefroy de Bouillon et les restes de son château.

28 kil. *Bousval*, — 1388 h. Au delà de Bousval le chemin de fer prend une direction plus septentrionale.

33 kil. *Court-Saint-Étienne*, — 2948 hab. Ici vient aboutir à dr. l'embranchement de la ligne de Charleroy. — On continue à côtoyer à g. les méandres de la Dyle.

46 kil. **Ottignies**, — 1502 hab. Ici se coupent les lignes de chemin de fer de Namur à Bruxelles et de Charleroy à Louvain.

3° D'*Ottignies à Louvain* — (29 kil.). 3 conv. par jour; trajet en 1 h. 20 min.; prix : 2 fr. 30 c., 1 fr. 80 c., 1 fr. 15 c.

Pour la description de la route d'Ottignies à Louvain, V. R. 69.

ROUTE 60.

DE MONS ET DE MANAGE A CHARLEROY.

En chemin de fer.

1° De *Mons à Manage* — (*V*. R. 55).
2° *Manage à Charleroy*, — 27 kil.; 5 conv. par jour; trajet en 1 h. environ; prix : 1re cl., 1 fr. 50 c.; 2e cl., 1 fr. 10 c.; 3e cl., 70 c.

L'*altitude* est, à la station de Manage, de 129 mèt. 84; après s'être élevée, à l'issue du tunnel de Godarville, à 138 m. 38 c., elle n'est plus que de 103 m. 68 à la station de Charleroy.

A deux kil. au delà de Manage, après avoir parcouru un fort remblai, on franchit un haut viaduc, sous lequel passe le chemin de fer particulier des houillères de Bascoup, qui va aboutir, à quelque distance à g., à un embranchement du canal de Charleroy à Bruxelles; on franchit immédiatement le ruisseau de la Samme, puis on ne tarde pas à s'engager dans le *tunnel de Godarville*, long de 350 mèt. Au delà du village de Godarville le chemin de fer se rapproche du canal qu'il longe longtemps à g. et dont il suit les sinuosités jusqu'à Charleroy. — On laisse à dr. les communes de :

7 kil. *Gouy-lez-Piéton*, — 3725 h.

10 kil. *Pont-à-Celles*, — 2354 hab. — On laisse à gauche :

12 kil. *Luttre*, — 1018 hab.

A partir de ce point le chemin de fer s'engage dans une suite de tranchées monotones. Au débouché de la première, qui est très-profonde, on traverse le canal deux fois à peu d'intervalle, et on continue ensuite jusqu'à Charleroy à l'avoir à gauche.

17 kil. *Gosselies*, — 5963 hab. Un omnibus conduit à cette ville située à près de 2 kil. à g. de la station.

20 kil. *Roux*, — 4131 h. — L'industrie de cette commune est la clouterie et l'exploitation des charbonnages, dont les chemins de fer particuliers viennent couper la voie en se dirigeant vers le canal. — Le ruisseau le Piéton coule entre le canal et le chemin de fer. — Après avoir traversé une plaine, on s'engage dans une tranchée, on franchit un viaduc et l'on arrive à la station de :

23 kil. *Marchienne-au-Pont*, — 4102 hab. Cette ville située sur la Sambre est au centre de nombreux

établissements industriels. — Le chemin de fer franchit la Sambre et presque immédiatement le ruisseau de l'Heure.

Les hauts fourneaux, les usines qui se multiplient, annoncent l'approche de Charleroy, dont on aperçoit les fortifications à travers les arbres.

27 kil. (de Manage), **Charleroy**. Cette ville s'étend à g. de la station.

ROUTE 61.

CHARLÈROY.

Charleroy (Charleroi),—9429 hab. (*Hôtels :* des Pays-Bas; Grand Monarque; de France; Lion d'Or.)

Cette ville toute moderne est un des principaux centres industriels de la Belgique; mais elle n'offre sous le rapport des monuments et des arts aucun intérêt au voyageur. Ce n'était encore qu'un petit village nommé *Charnoy*, lorsqu'en 1666 le gouverneur des Pays-Bas bâtit sur la rive g. de la Sambre une forteresse à laquelle il donna le nom de Charleroy, en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne. Les Espagnols, forcés d'abandonner la nouvelle forteresse aux Français, firent sauter les fortifications. Elles furent relevées par Louis XIV, qui fit bâtir la basse ville (1676). Charleroy a subi plusieurs siéges et a été plusieurs fois démantelé. La citadelle fut reconstruite sur un nouveau plan en 1816. L'église Saint-Louis a été bâtie sous Louis XIV. Près de la station on a élevé en 1852 une prison monumentale d'un style gothique.

La ville de Charleroy s'élève en amphithéâtre depuis le bord de la Sambre jusqu'aux faubourgs qui forment la banlieue. Elle est divisée en : ville basse située sur la rive dr. de la Sambre; l'entre-ville sur la rive g., et la ville haute entourée de fortifications.

Le *canal de Charleroy* forme un trait d'union entre la Sambre et l'Escaut; sur le territoire français la Sambre est en communication avec l'Oise, par un canal de jonction, avec la Seine et le canal de Saint-Quentin. C'est la voie suivie pour le transport en France des charbons de Charleroy expédiés par eau. — Les nombreux embranchements de chemin de fer qui se croisent à Charleroy (*V.* R. 62-67) étendent dans toutes les directions le rayonnement de ses communications et sont de puissants auxiliaires qui contribuent au développement de la richesse industrielle.

Industrie. — L'arrondissement de Charleroy est le centre d'un mouvement industriel très-considérable, consistant principalement dans les charbonnages, dans la métallurgie, et les verreries. Ces trois industries emploient plus de 40 000 ouvriers et leur production s'élève à plus de cent millions par an. — La production de houille de l'arrondissement de Charleroy a été, en 1857, de 3 217 934 tonneaux, qui ont coûté 33 000 000 de fr, en frais ordinaires et extraordinaires et ont produit 37 059 378 fr. Cette production a nécessité l'intervention de 24 303 ouvriers. Le salaire pour chaque ouvrier a été de 773 fr. La moyenne du prix de vente du tonneau a été de 11 fr. 50 cent.; et le prix de revient de 10 fr. 25 c. Le bénéfice général réalisé par tous les charbonnages du district, déduction faite des pertes éprouvées par quelques-uns et des dépenses occasionnées par des créations nouvelles, s'est élevé, en 1857, à la somme de 4 059 378 fr., c'est-à-dire de 1 fr. 26 c. par tonne. La France

Digitized by Google

est toujours le débouché principal, à l'extérieur, des houilles belges. L'extension des relations de Charleroy avec Paris et la basse Seine va croissant, et, par suite, elle restreint le développement des charbonnages du couchant de Mons. L'importation totale de Charleroy, en France, en 1846, ne dépassait pas 3 millions de quintaux métriques; en 1856 elle a été pour Paris seulement de 3 132 920; en 1857 elle a été de 2 586 390 pour Paris, et de 1 001 940 pour la basse Seine. Rouen est devenu un marché très-important. Pour le coke, au contraire, les charbonnages du centre et du couchant de Mons paraissent appelés à en alimenter à l'avenir, au détriment de Charleroy, les établissements sidérurgiques du département du Nord, depuis l'ouverture des chemins du centre à Erquelinnes et de Mons à Hautmont.

La production de l'industrie métallurgique a été, en 1856 (elle a peu varié en 1857), pour l'arrondissement de Charleroy, d'une somme de 37 245 000 fr. Cette industrie a occupé 4902 ouvriers. L'exploitation du minerai de fer est peu importante dans l'arrondissement; c'est la province de Namur qui en fournit la plus grande partie aux hauts fourneaux; celle de Liége fournit une certaine quantité de fer oligiste.

Charleroy est, avec Liége, un des grands marchés des fers belges. « L'industrie de la clouterie commune a pris autour de Charleroy et de Liége un immense développement. Cette industrie offre aux populations une ressource d'autant plus précieuse, qu'elle se pratique dans les chaumières et se combine avec les travaux de l'agriculture. Les clous belges s'exportent dans le monde entier. » (Dictionnaire du Commerce et de l'Industrie. Paris, 1859; Guillaumin.) — Un seul fait suffit à donner une idée de la grande activité industrielle de l'arrondissement de Charleroy : c'est qu'on compte dans cet arrondissement 660 machines à vapeur d'une force de 25 404 chevaux.

Après les aperçus qui précèdent sur l'industrie du district de Charleroy, nous allons donner l'indication de quelques-uns des principaux établissements situés autour de cette ville.

(Au nord.) Charbonnages de *Lodelinsart* (5 kil. de Charleroy). Cette société fait partie de la nouvelle société anonyme des charbonnages de Charleroy, capital 6 700 000 fr. — Au pied des collines où ils sont situés, sont les usines de la Providence.

(A l'est.) *Montigny-sur-Sambre* (4 kil.). Hauts fourneaux: la production de la fonte a été de 20 208 630 kil. pendant l'année expirant au 30 avril 1857. Sur l'exercice finissant le 30 avril 1858, le bénéfice brut a été de 468 899 fr. Les actions, outre l'intérêt de 5 °/₀ (sur 3 000 000 de fr.) ont reçu 15 fr. de dividende.

Châtelineau — (7 kil.). Hauts fourneaux, usines, charbonnages.... Capital 12 000 000.

(Au sud-est.) — *Couillet* (3 kil.). Principal établissement à visiter et un des premiers de Belgique comme fonderie de fer, laminage, construction de machines. Société anonyme des hauts fourneaux de Couillet et des charbonnages de *Marcinelle* (2 kil.), capital 12 000 000. « La nouvelle fabrique d'acier établie à Couillet produit déjà environ 2000 kil. d'acier fondu par jour. » (*Annuaire de l'industrie*, 3ᵉ année, 1859.)

(Ouest.) *Marchienne-au-Pont* (3 kil). Laminoirs, forges, hauts-fourneaux, fonderies et usines de la société anonyme de la Providence. Capital 4 000 000. « Depuis cinq ans cette société a distribué 68 °/₀ à ses actionnaires. » (*Annuaire de l'industrie*, 2ᵉ année, 1858.)

Monceau-sur-Sambre — (5 kil.). Laminoirs, hauts fourneaux, charbonnages.

ENVIRONS DE CHARLEROY.

10 kil. *Fontaine-l'Évêque* — (voiture partant de Charleroy, rue Moll, 3, à 7 h. du mat.; trajet en 1 h.; prix : 1 fr.) 3271 hab. Cette ville jadis fortifiée a été longtemps un sujet de contestation entre les

comtes de Hainaut et les princes de Liége. Clouterie, coutellerie, tanneries, carrières de pierres bleues, fours à chaux.

10 kil. *Ruines de l'abbaye d'Alne*. — (On peut prendre le chemin de fer d'Erquelinnes, jusqu'à la station de Landelies, et de là on remontera (2 kil.) les bords pittoresques de la Sambre.) Cette abbaye, fondée au VII^e siècle, reçut son nom des aulnes qui croissaient en abondance dans le voisinage. Les bâtiments reconstruits au XVIII^e siècle étaient les plus vastes de toute la Belgique, après ceux de l'abbaye d'Orval (Luxembourg). L'église datait du XIII^e et du XV^e siècle. Cette abbaye fut brûlée en 1793 par une division de l'armée française de Sambre et Meuse. Les ruines qui en restent sont les plus belles de la Belgique après celles de l'abbaye de Villers.

3 kil. *Couillet*, — 2916 hab. (*V.* p. 285); mérite d'être visité à cause de son vaste établissement industriel.

ROUTE 62.

DE CHARLEROY A ERQUELINNES.

En chemin de fer, 30 kil.

5 conv. par jour; trajet en 35 min. (express), ou en 1 h.; prix, express : 3 fr. et 2 fr. 30 c.; ordinaire : 2 fr. 40 c., 1 fr. 60 c.

L'*altitude*, qui est de 103 mèt. 68 à la station de Charleroy, est de 127 mèt. 46 à celle d'Erquelinnes.

Cette voie ferrée, qui fait partie de la grande ligne de chemin de fer de Cologne à Paris, par Aix-la-Chapelle, Liége, Namur, Erquelinnes, Maubeuge et Saint-Quentin, remonte la vallée de la Meuse, dont elle suit les contours et qu'elle franchit quinze fois entre Charleroy et Erquelinnes. En quittant la station de Charleroy on remarque à dr. la prison monumentale, dont il est parlé p. 284. On remarquera aussi une série de fourneaux à faire du coke. A peine le convoi a-t-il cheminé qu'on arrive à la bifurcation de la voie; on laisse à g. l'embranchement qui se dirige sur Vireux (R. 63).

Marchienne-au-Pont.—(V. p. 285.) On remarque sur la g. les ruines de l'abbaye d'Alne (*V.* ci-dessus). Un peu de verdure vient distraire les regards de l'aspect des hauts fourneaux, de la fumée, du sol noirci par le charbon de terre. L'herbe des prairies est toute noircie dans le voisinage des usines. A Marchienne on quitte la la formation houillère pour entrer dans le terrain du grès rouge, qui forme un plateau étendu entre Marchienne et Thuin. Les rochers et les bois qui se multiplient donnent au paysage un aspect varié et agréable; on remarquera à g. des rochers pittoresques. Les usines nombreuses qu'on aperçoit çà et là attestent l'activité industrielle qui s'unit dans la contrée à l'exploitation agricole.

9 kil. *Landelies*, — 643 hab.

Un peu au delà de Landelies, on traverse un tunnel de 420 mèt.

15 kil. **Thuin**, — 4874 hab. Cette ville, dont on voit à g. le clocher dominant une hauteur en amphithéâtre, est située sur la rive dr. de la Sambre et se divise en ville haute assise sur un rocher élevé et en ville basse. Au IX^e siècle c'était une simple bourgade, qui fut donnée en 888 à la cathédrale de Liége, avec l'abbaye de Lobbes. — On fabrique à Thuin des draps communs et des étoffes de laine. Dans les en-

Digitized by Google

virons on exploite du marbre, du minerai et les bois. Il y a aussi des usines et de hauts fourneaux.

Le 15 juin 1815 le lieutenant général Reille, presque au sortir de ses bivacs, donne à Thuin sur les avant-postes prussiens, à 4 h. du matin, et les chasse après une courte résistance; la campagne de Belgique était commencée; elle se terminait trois jours après d'une manière désastreuse à Waterloo.

17 kil. *Lobbes*, — 2737 hab. On voit les restes de la célèbre abbaye de Lobbes. Elle fut fondée au VII^e^ s. et enrichie par Clovis II. Ce monastère, détruit par les Hongrois en 954, fut reconstruit et tellement embelli qu'au XIII^e^ s. il devait être un des plus beaux édifices romans de la Belgique. Il fut de nouveau détruit par un incendie en 1541. Reconstruits de 1568 à 1576 l'église et le cloître furent un des derniers édifices religieux importants en style ogival, que la fin du XVI^e^ siècle vit élever en Belgique. L'armée française les incendia en 1793. Il ne subsiste plus que les communs bâtis au XVIII^e^ siècle.

Un oratoire bâti sur une hauteur à la fin du VII^e^ siècle, par saint Ursmer, abbé du monastère de Lobbes, puis reconstruit au XI^e^ siècle et transformé en église, est aujourd'hui la paroisse du village de Lobbes. Elle est curieuse à visiter à cause du caractère roman de son architecture, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. On y monte par un grand nombre de marches depuis le bas de la colline.

25 kil. *Ghoy-Labuissière*. — Quelques historiens pensent que c'est ici que César livra aux Nerviens la célèbre bataille dont il parle dans ses commentaires (II, chap. XIX et suiv.). — On continue à traverser de riantes campagnes.

27 kil. *Solre-sur-Sambre*, — 1449 hab.

30 kil. **Erquelinnes**, — 671 hab. C'est ici qu'est la douane de la frontière belge, et que vient également aboutir la ligne du chemin de fer de Manage ou de Baume à Erquelinnes (R. 57).

On ne tarde pas à franchir la frontière française et au bout d'un quart d'heure le convoi s'arrête à *Jeumont* (Douane française).

Pour la suite de la route jusqu'à Paris (*V.* R. 3 et 86).

ROUTE 63.

DE CHARLEROY A VIREUX (ET GIVET.)

En chemin de fer (de l'Entre-Sambre-et-Meuse), 63 kil.

2 conv. par jour; trajet en 3 h. 1/2 et 5 h. 1/2; prix : 1^re^ cl., 6 fr. 70 c.; 2^e^ cl., 4 fr. 70 c.; 3^e^ cl., 3 fr. 35 c.

L'*altitude*, qui est de 103 mèt. 68 à la station de Charleroy, s'élève successivement, à 152 mèt. à Berzée; à 180 mèt. à Silenrieux; à 250 mèt. environ entre Cerfontaine et Mariembourg, pour redescendre à 110 mèt. à Vireux

Ce chemin de fer remonte, pendant la première partie de son parcours, la vallée arrosée par la rivière de l'*Heure* (eau d'heure), qu'il longe et franchit plusieurs fois. Cette rivière qui prend sa source près de Cerfontaine se jette dans la Sambre, à Marchienne, après un parcours de 41 kil.

Marchienne-au-Pont — (p. 285). Les divers villages et hameaux devant lesquels on passe sont en par-

Digitized by Google

tie occupés par des cloutiers, des carriers et des chaufourniers.

10 kil. (de Charleroy) *Jamioulx*, — 823 hab. Le sol est accidenté et coupé de collines, dont un certain nombre boisées. Un peu au delà de Jamioulx on traverse un tunnel de 120 mèt., et plus loin, un autre tunnel de 445 mèt. avant la station de :

14 kil. *Hameau*, — dépendant de la commune de Ham-sur-Heure, 1955 hab., dont la majeure partie sont cloutiers et forgerons. 3 kil. 1/2 plus loin, on sort de la province de Hainaut et l'on entre dans celle de Namur.

19 kil. *Berzée*, — 679 hab. Une tour carrée, qu'on aperçoit sur une hauteur, est l'ancien manoir de Berzée. — En sortant de la station, on laisse à quelque dist. à g. sur une hauteur *Thy-le-Château* (*V.* p. 289) et l'embranchement de chemin de fer qui se dirige vers cette localité et va aboutir à *Laneffe* (*V.* R. 289). — On longe à dr. les ruines de l'ancienne abbaye du Jardinet, en arrivant à la station de :

22 kil. *Walcourt*, — 1319 hab. (de Charleroy à Walcourt, prix des places du chemin de fer : 2 fr. 50 c., 1 fr. 75 c., 1 fr. 25 c.). Walcourt a une gare couverte assez spacieuse. Ville de fondation ancienne, située sur une éminence à g., dont le pied est baigné par l'eau d'Heure. Son église possède un beau jubé en pierre de 1531, et des boiseries remarquables. — Forges, carrières de marbre.

De Walcourt part un embranchement qui, se dirigeant à l'est, se bifurque bientôt lui-même et conduit : 1° au nord, par *Morialmé* à *Châtelineau* (*V.* R. 65); 2° à l'est, à *Florennes* (*V.* R. 66); et au sud, à *Philippeville* (*V.* R. 66).

On passe au-dessous de la grande route de Philippeville à Beaumont; avant d'arriver à :

26 kil. *Silenrieux*, — 1074 hab. occupés de l'industrie du fer. — Le sol est accidenté de collines boisées. On y a trouvé beaucoup de tombes de l'époque gallo-romaine.

33 kil. *Cerfontaine*, — 1430 hab. Exploitation de marbre. — En s'éloignant de Cerfontaine, le chemin de fer se dirige vers l'est. — 4 kil. plus loin, on traverse un tunnel de 460 mèt. de longueur. C'est ici le point le plus élevé de la ligne.

47 kil. *Mariembourg*, — 720 hab. Petite ville entourée de remparts et de fossés, fondée en 1542 par Marie, sœur de Charles-Quint, et gouvernante des Pays-Bas. Elle fut prise par Henri II, roi de France; démantelée par Louis XIV; fortifiée de nouveau. Cette ville avait été laissée à la France par le traité de 1814; elle a été annexée aux Pays-Bas, par celui de 1815. — Il y a dans l'Entre-Sambre-et-Meuse beaucoup de manoirs ruinés, dont la destruction date de l'invasion de ce pays par le roi de France, Henri II, en 1554.

De Mariembourg partent deux embranchements de chemin de fer : 1° un tronçon, qui se dirige au S. sur *Couvin* (*V.* R. 67); 2° une ligne, qui se dirige à l'O. sur *Chimay* (*V.* R. 68).

Au delà de Mariembourg la voie que nous suivons se dirige à l'est et descend la petite vallée pittoresque et accidentée du *Viroin*, rivière formée par la jonction de l'eau blanche et de l'eau noire et qui se jette à Vireux dans la Meuse. A 4 kil. de Mariembourg on traverse un tunnel de 460 mèt. de longueur.

Digitized by Google

52 kil. *Olloy*, — 967 hab. — Le chemin de fer franchit plusieurs fois le Viroin jusqu'à Vireux.

56 kil. *Vierves*, — 681 hab. — (douane belge).

Continuant à avancer à travers un pays boisé on ne tarde point à atteindre (4 kil. plus loin) la frontière française (département des Ardennes).

63 kil. VIREUX, village français partagé en deux par la Meuse (7 kil. de Givet).

Cette ligne de chemin de fer doit se joindre plus tard (par Givet et Charleville) au chemin de fer des Ardennes, qui de Charleville va à Paris en passant par Reims, par Épernay et Château-Thierry.

CORRESPONDANCES DU CHEMIN DE FER, avec indication des lieux de départ dans Vireux.

Givet. — (Hôtel du chemin de fer.) Départ, midi; trajet en 1 h. 15; prix : 1 fr. 15 c. Malle-poste.

Idem. — (Chez M. Lefebvre.) Départ, 1 h. s.; trajet en 1 h. 15; prix : 1 fr. Malle-poste.

Idem. — (Hôtel du chemin de fer.) Départs, 7 h. 15 s.; trajet en 1 h.; prix : 1 fr. Omnibus.

Idem. — (Hôtel du chemin de fer.) Départ, 8 h. s.; trajet en 1 h. 15; prix : 1 fr. 25 c.

Idem. — (Chez M. Lefebvre.) Départ, 9 h. s.; trajet en 1 h. 15; prix : 1 fr. 25 c.

Fumay. — (Chez M. Lefebvre.) Départ, 7 h. m.; trajet en 1 h. 30; prix : 1 fr. Malle-poste.

Mézières. — (Chez M. Lefebvre.) Départ, 5 h. et 10 h. m.; trajet en 6 h.; prix : 5 fr. Malle-poste.

Idem. — (Hôtel du chemin de fer.) Départ, 11 h. 45 m.; trajet en 6 h.; prix : 6 fr. 50 c. Malle-poste.

Idem. — (Hôtel du chemin de fer.) Départ, 11 h. s.; trajet en 6 h.; prix : 6 fr. 50 c. Malle-poste.

Embranchements du chemin de fer de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

A. ROUTE 64.

TRONÇON DE BERZÉE A LANEFFE.

8 kil.

1 conv. par jour.; trajet en 1 h. 5 min.; prix : 2 fr. 50 c., 1 fr. 75 c., 1 fr. 25 c.

De Charleroy à Berzée, 19 kil. (*V*. R. précédente).

Le tronçon de Laneffe, se détachant du chemin de fer de Charleroy à Vireux, se dirige à l'est et longe, en le remontant, le ruisseau de Thiria, affluent de l'eau d'Heure.

2 kil. (de Berzée) *Thy-le-Château*, — 1318 hab. Village situé à dr. entre des collines. Extraction de minerai de fer, et affinage.

8 kil. *Laneffe*, — 718 hab. Même genre d'industrie.

B. ROUTE 65.

DE WALCOURT A MORIALMÉ ET CHATELINEAU.

32 kil.

2 convois par jour.

L'altitude, qui est de 165 mèt. à la station de Walcourt, s'élève près de Morialmé à 264 mèt. et s'abaisse de là, jusqu'à Chatelineau, à 100 mèt.

De Charleroy à Walcourt, 22 kil.; trajet en 50 min. ou en 1 h. 40 min.; prix : 2 fr. 50 c., 1 fr. 75 c., 1 fr. 25 c. (*V*. R. 63.)

1° De Walcourt à Morialmé.

(12 kil., trajet en 30 min.)

De la station de Walcourt un embranchement se dirige vers le sud-

est, remonte le ruisseau d'Yves, affluent de l'eau d'Heure; après un parcours d'environ 4 kil., il se bifurque lui-même; une des branches continue à remonter le cours de l'Yves jusqu'à *Florennes* (*V.* R. suivante); une autre remonte vers le nord le long du ruisseau de Fairoul (jusqu'à Fraire); c'est cette dernière ligne, parallèle à celle de Walcourt à Charleroy (décrite dans la route 63), que nous continuerons à suivre.

8 kil. (de Walcourt) *Fraire*, — 1499 hab. Exploitation de minerai de fer.

12 kil. *Morialmé*, — 1750 hab. Hauts fourneaux et exploitation de minerai de fer.

2° De Morialmé à Chatelineau.

(20 kil.)

De Morialmé un chemin de fer concédé, à une seule voie (ayant coûté à construire 3 155 380 fr.), redescend vers le N. jusqu'à Chatelineau, où il aboutit à la ligne de Charleroy à Namur. — 2 conv. par jour; trajet en 1 h. 1/2.

Le railway longe, en le descendant (à partir d'Hanzinne), le cours de l'Acoz. La vallée que cet affluent de la Sambre arrose offre des sites agrestes, au milieu desquels règne le bruyant contraste d'une grande activité industrielle. Après 15 min. de parcours on arrive à la première station :

15 min. *Oret*, — 695 hab.

25 min. *Hanzinne*, — 715 hab. Industrie métallurgique. — Au delà d'Hanzinne on rentre dans le Hainaut.

10 min. *Gerpinnes*, — 1954 hab.

15 min. *Acoz*, — 804 hab. Hauts fourneaux et laminoir.

20 min. *Bouffioulx*, — 1894 hab. — Un trajet de 5 min. seulement sépare cette localité industrielle de Chatelineau où l'on rejoint le chemin de fer de Charleroy à Namur.

Chatelineau (*V.* p. 294).

A la sortie de Chatelineau le chemin de fer n'a que 116 mèt. de rayon; un grand nombre de ses courbes n'ont que 150 mètres.

C. ROUTE 66.

DE WALCOURT A FLORENNES ET A PHILIPPEVILLE.

En chemin de fer.

14 kil. jusqu'à Florennes. — 12 kil. jusqu'à Philippeville.

2 conv. par jour; trajet : en 30 min. jusqu'à Florennes; en 50 min. jusqu'à Philippeville.

De Charleroy à Walcourt. — (*V.* R. précédente.)

Nous venons de voir dans la route qui précède, que l'embranchement partant de Walcourt se bifurque à 4 kil. de cette station; la branche à gauche est celle qui conduit à Morialmé et à Chatelineau; la branche de droite, que nous allons suivre, continue à remonter le long du ruisseau d'Yves jusqu'à Florennes. Toutes les communes qu'on rencontre sur ce parcours se livrent à l'exploitation du fer et aux travaux des usines.

7 kil. (de Walcourt) *Saint-Lambert*. — On laisse à droite la commune de *Saint-Aubin*, 770 kil., 3 kil. avant d'arriver à :

14 kil. *Florennes*, — 2110 hab. Cette petite ville est le terme de l'embranchement que nous venons de parcourir. Les habitants se livrent à l'extraction du minerai de fer et à l'exploitation des bois.

Digitized by Google

A un kil. 1/2, au delà de Saint-Lambert, première station de l'embranchement, qui vient d'être décrit, part à droite un autre tronçon de chemin de fer qui se dirige au sud, et, après un parcours d'un peu plus de 4 kil., aboutit à :

Philippeville, — 1569 hab. (hôtel du Commerce.) Cette ville située sur une éminence qui domine les environs est de création moderne. Elle fut bâtie, près d'un village de Corbigny, sous Charles-Quint (1555), qui lui donna le nom de son fils Philippe II. Elle fut cédée, par le traité des Pyrénées, à la France, qui l'a restituée en 1815. C'était une place forte de 3e classe, qui a été démantelée dans ces derniers temps. Philippeville est traversée par une route qui à la sortie de la ville, à l'est, se bifurque et se dirige d'un côté sur Givet, de l'autre sur Dinant, situé à 28 kilomètres.

CORRESPONDANCE pour *Dinant*. — (Hôtel du Commerce à Philippeville.) Voiture partant à 5 h. mat.; trajet en 3 h. (ou 8 h. s., trajet en 4 h.); prix : 3 fr.

Il y a aussi des services partant du même hôtel pour *Chimay*, *Couvin*, *Florennes*.

D. ROUTE 67.

TRONÇON DE MARIEMBOURG A COUVIN.

En chemin de fer. 5 kil.

2 conv. par jour; trajet en 15 min.

L'altitude, qui est d'environ 155 mèt. à la station de Mariembourg, est de 180 à celle de Couvin.

De Charleroy à Mariembourg, — 47 kil. (*V.* R. 63).

De la ligne de Charleroy à Vireux se détachent à Mariembourg deux embranchements : l'un allant à Chimay (route suivante), l'autre se dirigeant au S. S. E. sur Couvin.

52 kil. (de Charleroy) *Couvin*, — 2222 hab.; situé sur le ruisseau de l'Eau-Noire et sur la grande route de Charleroy à Rocroy. L'industrie du fer est une des principales de la commune; le territoire est sillonné de coteaux à pente rapide. — Dans le voisinage de Couvin une branche de l'Eau-Noire exécute dans le terrain anthraxifère un trajet souterrain, connu sous le nom de *Pont d'Avignon*.

CORRESPONDANCES DU CHEMIN DE FER, avec indication des lieux de départ dans Couvin :

Charleville. — (Hôtel du chemin de fer.) Départ, midi 15, 5 h. 40; trajet en 5 h.; prix : 5 fr.

* *Chimay*. — (Idem.) Départ, 8 h. 30 m. mat.; trajet en 1 h. 45; prix : 1 fr. 80 c. Malle-poste.

Dinant. — (Id.) Départ, 5 h. 30 s.; trajet en 6 h. 30; prix : 5 fr. 40 c. Malle-poste.

Mezières. — (Id.) Départ, midi 15 min., 5 h. 40 m. s.; trajet en 5 h.; prix : 5 fr.

* *Philippeville*. — (Id.) Départ, 5 h. 30 s.; trajet en 1 h. 30; prix : 2 fr. 50 c. Malle-poste.

Rocroy. — (Id.) Départ, midi 15 min., 5 h. 40; trajet en 2 h.; prix : 2 fr.

E. ROUTE 68.

DE MARIEMBOURG A CHIMAY.

En chemin de fer, 17 kil.

2 conv. par jour; trajet en 45 min.

L'altitude, qui est d'environ 155 mèt. à la station de Mariembourg, est de 246 à celle de Chimay.

Ce chemin de fer doit être prolongé de Chimay à la frontière française.

De Charleroy à Mariembourg, — 47 kil. (*V.* R. 63.)

Digitized by Google

De Mariembourg une ligne d'embranchement se détache et se dirige vers l'O., en côtoyant à quelque distance à g. le ruisseau de l'Eau-Blanche.

10 min. (de Mariembourg) *Boussut-en-Fagne*, — 557 hab. On désigne sous le nom de *Fagne*, des cantons incultes au nord de Chimay.

15 min. *Aublain*, — 575 hab. — On ne tarde pas à entrer dans la province du Hainaut.

6 min. *Lompret*, — 154 hab. — On laisse à quelque distance à dr. l'étang de Virelles et le village de ce nom, 600 hab.

14 kil. **Chimay**, — 2920 hab. La ville de Chimay occupe une situation pittoresque entre les forêts de la Fagne et de la Thierrache. Elle est à 9 k. de la frontière de France. La seigneurie de Chimay était une des plus anciennes de la province. Érigée en comté par le duc de Bourgogne (1473) en faveur de Jean de Croy, elle fut élevée treize ans plus tard en principauté par l'archiduc Maximilien, depuis empereur d'Allemagne. Les Espagnols cédèrent cette ville à la France en 1684. Par le traité d'Utrecht, elle revint à l'Autriche, elle fit encore retour à la France qui la céda aux Pays-Bas, par suite des derniers traités. Le château de Chimay, qui appartient au prince de ce nom, occupe le centre de la ville, sur un rocher de 16 mètres de hauteur, entouré de précipices et baigné par le ruisseau de l'Eau-Blanche, qui prend naissance près de Séloignes dans la forêt de Thierrache et arrose dans sa longueur le parc de Chimay. Ce fut là que mourut, bénie des pauvres, une femme bien célèbre dans nos annales révolutionnaires, la veuve de Tallien, devenue princesse de Chimay par suite de son mariage, en 1805, avec M. de Caraman. (La famille de Caraman qui descend de Riquet, fondateur du canal de Languedoc, se divise en deux branches : celle des Caramans, créés ducs par Charles X et celle des princes de Chimay. Le château de Chimay passa en 1750 aux comtes de Caraman.) — *Industrie :* Exploitation des bois, usines, raffineries de fer. Les quatre cinquièmes du territoire sont boisés.

CORRESPONDANCES DU CHEMIN DE FER: Malle-postes et voitures partant de l'hôtel du Commerce à Chimay pour : *Couvin*, *Philippeville*, *Florennes* (tr. en 4 h. 1/4, prix : 4 fr. 20 c.) ; *Mons* (trajet en 8 h. ; prix : 7 fr. 20 c.).

ROUTE 69.

DE CHARLEROY A LOUVAIN.

En chemin de fer, 66 kil.

3 conv. (directs) par jour ; trajet en 3 h. ; prix : Ire cl., 5 fr. 30 c. ; IIe, 4 fr. ; IIIe, 2 fr. 65.

L'*altitude* est de 103 mèt. 68 à la station de Charleroy ; elle est de 155 mèt. à Fleurus ; au delà elle va en s'abaissant successivement : à Ottignies elle n'est plus que de 62 mèt. ; de 44 mèt. à Wavre, et de 27 mèt. 6 à Louvain.

En partant de Charleroy, on trouve :

5 kil. *Lodelinsart*, — commune de 3159 hab. Industrie : clouterie, verreries, fonderies de fer et exploitation des charbonnages (*V.* p. 285).

8 kil. *Ransart*, — 3140 hab. L'industrie principale est la clouterie.

13 kil. **Fleurus**, — 3714 hab. Fabriques d'étoffes de laine ; filatu-

Digitized by Google

res; carrières de marbre, de pierres bleues à bâtir.

Fleurus est célèbre par plusieurs batailles qui furent livrées sur son territoire (*V.* p. 130).

En arrivant à Fleurus on quitte la zone de l'industrie métallurgique et des bassins houillers qui s'étendent autour de Charleroy et on entre dans la région agricole du Hainaut.

Le chemin de fer traverse pendant quelques instants un territoire de la province de Namur, auquel appartient :

17 kil. *Ligny*, — 1387 hab. V. située à quelque distance à dr. de la station et célèbre par la sanglante bataille qui y fut livrée entre les Français et les Prussiens le 16 juin 1815 (*V.* p. 100). — Un peu au N. E. de Ligny est :

Sombreffe, 2458 hab.; localité qui eut momentanément une importance stratégique dans cette même campagne de 1815.

De la province de Namur on rentre pour quelques minutes dans celle du Hainaut, puis on entre dans celle du Brabant.

19 kil. *Marbais-Marbisoux*, — 2007 hab. — A Marbais le chemin de fer coupe la chaussée de Namur à Nivelles. C'est à la rencontre de cette chaussée avec celle de Genappe qu'est (9 kil. à g. du chemin de fer) la localité des *Quatre-Bras*, également célèbre dans la campagne de 1815.

22 kil. *Tilly*, — 800 hab.

26 kil. *Villers-la-Ville*, — 903 h. On longe les célèbres ruines de l'*abbaye de Villers* (*V.* p. 128).

29 kil. *La Roche*.

34 kil. *Court-Saint-Étienne*, — 2948 hab.

Depuis Court-Saint-Étienne le chemin de fer suit jusqu'à Louvain, à quelque distance, les méandres de la Dyle, qui, après un parcours de 99 kil., réunie à la Nethe forme le Rupel.

37 k. **Ottignies**, — 1502 h., est le point d'intersection des lignes de Bruxelles à Namur et de Louvain à Manage et à Charleroy.

39 kil. *Limal*, — 1580 hab. — Beau château de la famille d'Hooghvorst. — C'est à Limal que Grouchy passa la Dyle (*V.* p. 114).

42 kil. *Wavre*, — 5868 hab. C'est à Wavre, que Grouchy, le jour même de la bataille de Waterloo, attaqua le corps prussien du général Thielmann, que Blücher y avait laissé pour masquer son mouvement si fatalement décisif sur Waterloo. (*V.* p. 114.) — Dans les environs de Wavre on cultive le tabac. Commerce de bestiaux et de grains.

On continue à descendre la vallée de la Dyle, en ayant à dr. cette rivière jusqu'à Gastuche, où on la franchit, pour la longer ensuite à g jusqu'à Louvain.

46 kil. *Gastuche*. — 2 kil. plus loin on laisse à dr. Archennes; et à g., au delà de la Dyle, les restes de l'antique abbaye féminine de Florival, qui appartenait à cette commune. Le paysage que l'on traverse offre à la vue des prairies et des champs cultivés parsemés de bouquets de bois.

54 kil. *Weert-Saint-Georges*, — 646 hab. — On longe à dr. le bois de Meerdael et plus loin celui d'Heverlé.

62 kil. *Heverlé*, — près de 1000 hab. La commune est de 2085 hab. C'est là qu'est le parc et le château d'Heverlé, résidence de la famille d'Arenberg (p. 154).

66 kil. **Louvain**. (*V.* p. 145.)

Digitized by Google

ROUTE 70.

DE CHARLEROY A NAMUR.

En chemin de fer, 37 kil.

7 conv. par jour; trajet en 50 min. ou en 1 h. 15 min.; prix : 2 fr., 1 fr. 40 c., 95 c.

L'*altitude*, qui est de 103 mèt. 68 à la station de Charleroy, est de 86 mèt. 90 à celle de Namur.

Entre Charleroy et Namur le chemin de fer suit le cours de la Sambre, et, à cause de ses nombreux détours, il la franchit treize fois. Les jolis aspects de la vallée arrosée par la Sambre préparent aux beautés pittoresques des bords de la Meuse, de Namur à Liége.

Peu de temps après avoir quitté la station de Charleroy on passe devant le grand établissement sidérurgique de *Couillet* (*V.* p. 285), à g. de la voie. Du même côté on aperçoit sur une hauteur le village de *Montigny-sur-Sambre*, s'occupant de l'industrie des charbonnages, de la clouterie, de la verrerie, etc. Bientôt, franchissant un pont, on longe la Sambre qui coule à dr. au pied de collines boisées et l'on s'arrête à la première station :

7 kil. *Chatelineau*, — 3167 hab., situé à g. du chemin de fer et dont les hauts fourneaux attestent l'activité industrielle (*V.* p. 285). Sur la rive dr. de la Sambre, divisée ici par une île, est *le Châtelet*, 5551 h., autre commune industrielle où les charbonnages, les usines, la clouterie, la fabrication des poteries occupent une grande partie de la population. — Le chemin de fer traverse une tranchée, côtoie un instant la Sambre à dr.; puis après une nouvelle tranchée le convoi s'arrête à :

10 kil. *Farciennes*, — 2825 hab. Au sortir de cette station on s'avance sur un remblai; on franchit la Sambre sur un pont de 12 mèt. d'élévation, puis on parcourt une longue tranchée, au delà de laquelle, traversant de nouveau la Sambre, on entre dans la PROVINCE DE NAMUR.

A l'issue de la tranchée on aperçoit à dr. le village d'*Oignies*, dont les monuments de l'ancienne abbaye de Sainte-Marie sont aujourd'hui transformés en une fabrique de glaces, la première de ce genre qui ait été établie en Belgique. Le convoi aboutit par une nouvelle tranchée à :

15 kil. *Tamines*, — 1735 hab. On retrouve ici le mélange des sites champêtres et des fabriques, des vertes prairies et des usines, qu'on a souvent lieu d'observer dans toute la région industrielle qui s'étend de Charleroy à Liége. — Un remblai du haut duquel on domine des prairies, un pont sur la Sambre et une tranchée amènent au village industriel d'Auvelais.

17 kil. *Auvelais*, — 3273 hab. A la suite de plusieurs alternances de remblais, de tranchées et de ponts sur la Sambre, pendant lesquelles on peut apercevoir une jolie vallée où la Sambre décrit son cours sinueux, on arrive à la station de Moustier, après avoir dépassé les villages de *Jemeppe*, 1887 hab., à g., et celui de *Ham-sur-Sambre*, 1415 hab., à dr.

23 kil. *Moustier*, — 920 hab.; village devant son nom à un couvent de religieuses fondé au VII^e s. Une nouvelle succession de remblais, de tranchées et de ponts conduit à

Digitized by Google

la station suivante. Pendant le trajet on continue à apercevoir un riant et frais paysage, dont les vertes prairies s'élargissent à g. et sont bornées à dr. par des mamelons boisés. Les aspects agrestes reposent de la vue des noires cheminées obscurcissant l'air de leurs épais tourbillons de fumée. On aperçoit à dr. de grands bâtiments de l'abbaye de Floreffe et un clocher pittoresquement situé sur une éminence. Cette abbaye, fondée au milieu du XIIe s., fut reconstruite en 1770. C'est aujourd'hui un séminaire.

28 kil. *Floreffe*, — 2497 hab.; village bâti sur un coteau et dominé par les bâtiments de l'abbaye. — En quittant Floreffe on entre dans une tranchée, puis l'on traverse la Sambre une dernière fois. La plaine s'élargit à g. On côtoie quelque temps la rivière qu'on a désormais à sa dr.; on passe au-dessous de *Flawinne*, commune de 2010 hab. Du haut de Flawinne on a une très-belle vue sur Namur et les vallées de la Sambre et de la Meuse. Le chemin de fer continuant à avancer, dans la vallée de la Sambre, que limitent à dr. et à g. des collines boisées, passe devant les châteaux de *Salzinne* (à g.), en suivant le contour d'une sinuosité de la rivière. Près du village de *Sainte-Croix*, la Sambre s'en éloigne et, s'infléchissant vers le S. E., contourne Namur, y met en mouvement quelques usines et va se jeter dans la Meuse entre la ville et la montagne qui porte la citadelle. Après avoir franchi un petit tunnel, le chemin de fer, contournant Namur, au N., comme la Sambre le contourne au S., entre dans une tranchée profonde au-dessous des remparts et le convoi s'arrête à la station de Namur.

ROUTE 71.

NAMUR.

Namur (flam. Naemen), — 22 939 h. 2197 maisons.

HÔTELS : *d'Harscamp* (omnibus pour le chemin de fer, 50 c.; diligences, *V.* plus bas : Correspondances); — de *Bellevue*, rue de Bruxelles.

LIBRAIRES : Anciaux, Leroux, place d'Armes. — Tessaro, marchand d'estampes et de cartes.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER. — MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de depart dans Namur.

(*N. B.* Les localités où se trouvent des stations du chemin de fer sont indiquées par un astérisque.)

* *Andennes*. — (Porte de Gravère.) Départ, 6 h. mat. et 3 h. s.; trajet en 1 h.; prix : 1 fr. Bateau à vapeur.

Beauraing. — (Port de Grognon.) Départ, 11 h. 30; trajet en 8 h.; prix 2 fr. 25 c. Bateau à vapeur jusqu'à Dinant.

Idem. — (Place de la Monnaie.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 6 h. 40; prix : 6 fr. 60 c. Malle-poste.

Bierwaert. — (Au Comte de Flandre.) Départ, 2 h. 30; trajet en 2 h. 30; prix : 1 fr. 25 c., mardis, jeudis et samedis.

Boninne. — (Id.) Départ, 2 h. 30; trajet en 1 h. 30; prix : 75 c., mardis, jeudis et samedis.

Bouillon. — (Place de la Monnaie.) Départ, 9 h. 15; trajet en 12 h. 75; prix : 9 fr. Malle-poste.

* *Chimay*. — (Id.) Départ, 9 h. 15; trajet en 13 h.; prix : 10 fr. 80 c. Malle-poste.

* *Couvin*. — (Id.) Départ, 9 h. 15; trajet en 11 h. 15; prix : 9 fr.; malle-poste.

Dinant. — (Au péquet de Hollande.) Départ, 6 h.; trajet en 3 h. 15; prix : 3 fr. Ce service n'a lieu que quand la navigation est interrompue.

Idem. — (Id.) Départ, 5 h. s.; trajet en 3 h.; prix : 3 fr. (même observation).

Idem. — (Hôtel d'Harscamp.) Départ, 5 h. 30 m.; trajet en 3 h.; prix : 3 fr.

Idem. — (Port de Grognon). Départ,

Digitized by Google

6 h. 30 et 11 h. 30 m., 2 h. 30; trajet en 3 h.; prix : 1 fr. 25 c.; bat. à vap.

Idem. — (Id.) Départ, 10 h. m., 4 h. s.; trajet en 3 h.; prix : 1 fr. 75 c. (idem).

Idem. — (Place de la Monnaie.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 3 h. 30; prix : 3 fr. 40 c. Malle-poste.

Eghezée. — (Hôtel d'Harscamp.) Départ, 6 h. 15 min. mat.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. 80 c. Malle-poste.

Idem. — (Id.) Départ, 4 h.; trajet en 2 h. 30; prix : 1 fr. 25 c. (idem).

Idem. — (A Saint-Gilles.) Départ, 3 h. 45 min. s.; traj. en 2 h. 15; prix : 1 fr.

* *Florennes.* — (Place de la Monnaie.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 7 h. 40; prix : 7 fr. Malle-poste.

Gedinne. — (Id.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 9 h.; prix : 8 fr. Malle-poste.

Givet. — (Id.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 7 h. 35 m.; prix : 5 fr. 50 c. Malle-poste.

Heer. — (Id.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 6 h. 45 m. s.; prix : 5 fr. 20 c. Malle-poste.

* *Huy.* — (Porte de Gravère.) Départ, 6 h. m. et 3 h. s.; trajet en 1 h. 45; prix : 85 c. Bateau à vapeur.

* *Jemelle.* — (Place de la Monnaie.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 7 h. 45. Bat. à vapeur.

* *Jemeppe.* — (Porte de Gravère.) Départ, 6 h. m. et 3 h. s.; traj. en 3 h. 30; prix : 1 fr. 50 c. Bat. à vapeur.

Liége. — (Id.) Dép., 6 h. m. et 3 h. s.; trajet en 4 h.; prix : 1 fr. 50 c. Bat. à vapeur.

* *Mariembourg.* — (Place de la Monnaie.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 10 h. 30; prix : 8 fr. 40 c. Changem. de voiture à Philippeville.

* *Philippeville.* — (Id.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 8 h. 45; prix : 6 fr. Chang. de voit. à Dinant.

Rochefort. — (Id.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 7 h. 10; prix : 7 fr. 20 c. Changem. de voiture à Dinant.

Sédan. — (Id.) Départ, 9 h. 15 s.; trajet en 16 h.; prix : 15 fr. 90 c. Changem. de voiture à Dinant.

Spy. — (Au Cheval blanc.) Dép., 4 h. s.; trajet en 2 h. 15; prix : 1 fr.; mardis, jeudis et samedis.

Tavière. — (A Saint-Gilles.) Départ, 3 h. 45 s.; trajet en 3 h.; prix : 1 fr. 25 c.

On entre dans Namur par la porte de Fer (côté N.) et l'on prend en face la rue de Fer; cette rue et celle de l'Ange qui en est la continuation conduisent à la Grande place, non loin, et au S. de laquelle se trouve la jonction de la Sambre et de la Meuse. Ces deux rues partagent Namur en deux parties à peu près égales. A dr. (en allant à la Sambre), sont l'église St-Loup, l'église St-Aubin, le collége, l'arsenal, le palais de justice, le séminaire, le palais épiscopal, le palais du gouverneur, l'Athénée, etc.; à g., on trouve l'hôpital militaire, l'hospice d'Harscamp, l'académie de peinture, la prison, la salle de spectacle.

HISTOIRE. — On croit que c'était, du temps de César, la place forte des aduatiques (*oppidum aduaticorum*), dont il vante la position fortifiée par la nature. Son nom est écrit au moyen âge : *Namon*, *Navinucum castrum*, *Namucum*, *Namurcum*, et enfin Namur dans une lettre écrite au XIIe s. par le comte de Soissons à Louis VII, roi de France. A la fin du IXe s. cette ville n'occupait encore que l'espace autour du château entre la Sambre et la Meuse. Après les invasions normandes, elle devint le lieu de résidence des comtes de Namur dont l'histoire est peu connue. En 1213, Namur fut affranchi et érigé en commune. Le dernier comte de Namur vend, en 1420, ses droits à la maison de Bourgogne; Namur passe plus tard à la maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien.

Namur a soutenu de nombreux siéges au moyen âge et pendant les

Digitized by Google

luttes de la France et de l'Autriche. En 1692, Louis XIV, commandant en personne, prit la ville le 5 juin après sept jours de tranchée. « M. de Vauban, écrit à Boileau Racine, qui assista au siége en qualité d'historiographe, a fait lui seul toute l'expédition. » Le château ne se rendit que le 30. Ce siége, raconté en prose par Racine, fut célébré par Boileau dans une ode célèbre et pitoyable, qui fut très-laborieusement composée, comme l'atteste sa lettre à Racine du 4 juin 1693. « J'ai *pris*, dit-il, pour sujet la *prise* de Namur comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours et comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un poëte. J'y ai jeté, autant que j'ai pu, la *magnificence des mots;* j'y ai employé les *figures les plus audacieuses*, jusqu'à y faire un *astre de la plume blanche* que le roi porte ordinairement à son chapeau, et qui est comme une espèce de *comète fatale à nos ennemis*, qui se jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent! » Dès le début il s'adresse aux muses :

. . . .
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.
Marquez-en bien la cadence.
Et vous *vents!* faites silence :
Je vais parler de Louis.

Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer les monts!
Quel bruit, quel feu l'environne!
C'est *Jupiter en personne*,
Ou c'est le vainqueur de Mons.

Le siége de 1695, à son tour, est célébré moins pindariquement, mais d'une façon plus amusante dans le roman de Tristram Shandy, de Sterne. Raconter ce haut fait d'armes devint, comme on sait, la marotte de *mon oncle Tobie*, qui y avait reçu une blessure.

En 1695, le prince d'Orange investit Namur, défendu par le maréchal de Boufflers, et le reprit après un siége très-meurtrier. Sous Louis XV, en 1746, le comte de Clermont s'en empara de nouveau, après huit jours de tranchée ouverte. Rendu à l'Autriche en 1748, les Français le reprirent en 1792, le perdirent de nouveau en 1793 et y rentrèrent en 1794. Namur devint alors et resta jusqu'en 1814 le chef-lieu du département de Sambre-et-Meuse. — Après le désastre de Waterloo, Vandamme, pour arrêter quelque temps les Prussiens, fit remplir de bois l'espace compris entre le pont et la porte de Dinant, et y fit mettre le feu. Pendant ce temps il se retirait le long de la Meuse, sous la chaîne de rochers qui se prolonge jusqu'à Dinant.

RÉCIT DU SIÉGE DE NAMUR (1692),

extrait de Racine, historiographe de Louis XIV.

« Le 24 mai 1692, le roi alla camper dans la plaine de Saint-Amand entre Ligny (*V.* p. 100) et Fleurus.

« La nuit suivante, il détacha le prince de Condé, avec 6000 chevaux et 1500 hommes de pied, pour aller investir Namur entre le ruisseau de Rhisne et la Meuse, du côté de la Hesbaie. Le sieur Quadt, avec sa brigade de cavalerie, l'investit depuis ce ruisseau jusqu'à la Sambre. Le marquis de Boufflers, avec quatorze bataillons et quarante-huit escadrons, parut en même temps devant la place, de l'autre côté de la Meuse; et enfin le sieur Ximénès, avec les troupes qu'il venait de tirer de Philippeville et de Dinant, auxquelles le marquis de Boufflers ajouta encore douze escadrons, investit la place du côté du château, occupant tout le terrain qui est entre la Sambre et la Meuse : en telle sorte que Namur

Digitized by Google

se trouva en même temps entourée de tous côtés. (*V.* à la bibliothèque de Namur le plan indiquant la position des troupes).

« Le 26, le roi arriva sur les six heures du matin devant Namur; il examina la disposition du pays. Il donna ses ordres pour la construction de ponts de bateaux sur la Sambre et sur la Meuse. Il choisit son quartier entre le village de Flawinne et une métairie appelée la *Rouge-Cense*, un peu au-dessus de l'abbaye de Salzinne.... Il ordonna au comte d'Auvergne de se saisir de cette abbaye et des moulins qui en sont proches, ce qui fut aussitôt executé.

« Les ennemis craignaient surtout pour Charleroy, pour Liége et pour Bruxelles même. Mais, à l'egard de Namur, l'Électeur de Bavière, se confiant et à la bonté de la place et à la grosse garnison qui était dedans, souhaitait qu'il prît envie au roi de l'assiéger. Le rendez-vous de leur armée était près de Bruxelles. Les troupes des confédérés faisaient déjà près de 100 000 hommes.

« L'armée devant Namur était séparée par les deux rivières en trois principaux quartiers, dont le premier, c'est à savoir : celui du roi, occupait tout le côté du Brabant, depuis la Sambre jusqu'à la Meuse; le second, qui était celui du marquis de Boufflers, s'étendait dans le Condroz, depuis la Meuse, au-dessous de Namur jusqu'à cette même rivière au-dessus; et le troisième, sous le sieur Ximénès, tenait le pays d'Entre-Sambre-et-Meuse.

« Le roi, dès le premier jour, donna ses ordres pour faire tracer les lignes sur un circuit au moins de cinq lieues.

« Le 27, le lendemain de l'arrivée du roi devant la place, il alla visiter le quartier du prince de Condé, entre le ruisseau de Vedrin et la Meuse, et y vit les parcs d'artillerie et de munitions. De là, s'étant avancé avec le sieur de Vauban sur la hauteur du Tienne-de-Bouges, qui commande d'assez près la ville, entre la porte de Fer [côté N.] et celle de Saint-Nicolas [à l'extrémité E. de Saumur], la résolution fut prise d'attaquer cette dernière porte. Ce même jour les ponts de bâteaux furent partout achevés, et la communication des quartiers entièrement établie. Il restait encore les quartiers de Boufflers et de Ximénès à visiter : le roi s'y transporta le 28, et ayant passé la Sambre à la Blanche-Maison, et la Meuse au-dessus du village de Wépion, reconnut tout le côté de la place qui regarde le Condroz; reconnut aussi le faubourg de Jambe, où les assiégés s'étaient retranchés au bout du pont de pierre qu'ils y avaient sur la Meuse ; et ayant remarqué le long de cette rivière une hauteur d'où on voyait à revers les ouvrages de la porte Saint-Nicolas, qui est de l'autre côté, il commanda qu'on y élevât des batteries. Ces derniers jours et les suivants, les convois d'artillerie et de toute espèce de munitions arrivèrent de Philippeville par terre, et de Dinant par la Meuse.

« Ce fut vers ce temps-là que plusieurs dames de qualité de la province, qui s'étaient réfugiées dans Namur, et plusieurs des dames même de la ville, firent demander par un trompette la permission d'en sortir; ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accorder. Mais ces pauvres dames se confiant à la générosité du roi, et la peur des bombes l'emportant en elles sur toute autre considération, elles sortirent à pied par la porte du château, suivies seulement de quelques-unes de leurs femmes qui portaient leurs hardes et leurs enfants, et se présentèrent à la garde prochaine. Les soldats les menèrent d'abord à la Blanche-Maison, près des ponts qu'on avait faits sur la Sambre, d'où le roi, qui eut pitié d'elles et qui les fit traiter favorablement, les fit conduire le lendemain à l'abbaye de Malonne, et de là à Philippeville.

« 20 900 pionniers, commandés dans les provinces conquises, étant arrivés alors à l'armée, ils furent aussitôt employés aux lignes de circonvallation, aux abatis de bois et aux réparations des chemins.

« La garnison était de 9280 hommes, en dix-sept régiments d'infanterie, de plusieurs nations, savoir : cinq allemands des troupes de Brandebourg et de Lunebourg, cinq hollandais, trois espa-

Digitized by Google

gnols, quatre wallons, et un régiment de cavalerie, et quelques compagnies franches.

« Le prince de Barbançon, gouverneur de la province, l'était aussi de la ville et du château, et toutes ces troupes avaient l'ordre de lui obéir. On ne doutait pas qu'étant pourvue de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siége, et ayant à défendre une place de cette réputation, également bien fortifiée par l'art et par la nature, une garnison si nombreuse ne se signalât par une vigoureuse résistance, d'autant plus qu'elle n'ignorait par les grands apprêts qui se faisaient pour la secourir.

« Le roi, pour ne point accabler ses troupes de trop de travail, n'attaqua d'abord que la ville seule. On y fit deux attaques différentes; mais il y en avait une qui n'était proprement qu'une fausse attaque, et c'était celle qui était au delà de la Meuse; la véritable était en deçà. Il fut résolu d'y ouvrir trois tranchées, qui se rejoindraient ensuite par des lignes parallèles : la première sur le bord de la Meuse; la seconde à mi-côte de la hauteur de Bouges; et la troisième par un grand fond qui aboutissait à la place du côté de la porte de Fer. Toutes les choses étant préparées, la tranchée fut ouverte la nuit du 29 au 30 mai. Trois bataillons avec un lieutenant général et un brigadier montèrent à la véritable attaque, et deux à la fausse avec un maréchal de camp; ce qui fut continué jusqu'à la prise de la ville. Le comte d'Auvergne, comme le plus ancien lieutenant général, monta la première garde; dès cette nuit, on avança le travail jusqu'à quatre-vingts toises du glacis. On travailla en même temps avec tant de diligence aux batteries, tant sur la hauteur de Bouges que de l'autre côté de la Meuse, que les unes et les autres se trouvèrent bientôt en état de tirer et de prendre la supériorité sur le canon de la place.

« La nuit du 31 mai, on travailla à s'étendre du côté de la Meuse, pour resserrer d'autant plus les assiégés et les empêcher de faire des sorties.

« Le 1er juin, on continua les travaux à la sape; l'artillerie ruinait cependant les défenses des assiégés, qui, étant vus de front et à revers de plusieurs endroits, n'osaient déjà plus paraître dans leurs ouvrages.

« La nuit du 1er au 2 juin, on se logea sur un avant-chemin couvert, en deçà de l'avant-fossé que formaient les eaux des ruisseaux de Vedrin et de Rhisnes. On tira ensuite une ligne parallèle pour faire la communication de toutes les attaques, et on éleva de l'autre côté de la Meuse, sur le bord de l'eau, deux batteries qui commencèrent à tirer dès la pointe du jour contre la branche du demi-bastion et contre la muraille qui règne le long de cette rivière. Ce même jour, sur les huit heures du matin, le marquis de Boufflers fit attaquer le faubourg de Jambe, que les assiégés occupaient encore, et s'en rendit maître. Sur le midi, l'avant-fossé de la porte Saint-Nicolas se trouvant comblé, et toutes choses disposées pour attaquer la contrescarpe, les gardes suisses et le régiment de Stoppa, de la même nation, y marchèrent l'épée à la main, et l'emportèrent. Ils prirent aussi une petite lunette revêtue, qui défendait la contrescarpe, et se logèrent en très-peu de temps sur ces dehors; sans que les assiégés, qui faisaient de leurs autres ouvrages un fort grand feu, osassent faire aucune tentative pour s'y établir. On leur tua beaucoup de monde en cette action. Le soir du 2 juin, le marquis de Boufflers étant de garde à la tranchée, on s'aperçut que les assiégés avaient aussi abandonné une demi-lune de terre qui couvrait la porte de Saint-Nicolas. Comme le fossé n'en était pas fort profond, il fut bientôt comblé. Quoique la demi-lune fût fort exposée, et que les ennemis tirassent sans discontinuer de dessus le rempart, on se logea encore dans cette demi-lune sans beaucoup de perte.

« La Meuse s'enfla tout à coup par les grandes pluies qui survinrent, et qui ne discontinuèrent presque plus jusqu'à la fin du siége.

« L'artillerie ne cessa, pendant le 3 et le 4 juin, de battre en brèche la face et

Digitized by Google

la branche du demi-bastion de la Meuse, et y fit une ouverture considérable. Les assiégés témoignaient à leur air beaucoup de résolution, et travaillaient même à se retrancher en dedans; mais on les voyait qui, dans la crainte vraisemblablement d'un assaut, transportaient dans le château leurs munitions et leurs meilleurs effets. A la fin, comme ils virent qu'on était déjà logé sur la pointe du demi-bastion, le 5 de juin au matin, le duc de Bourbon étant de jour, ils battirent tout à coup la chamade et demandèrent à capituler. Après quelques propositions qui furent rejetées par le roi, on convint, entre autres articles; que les soldats de la garnison entreraient dans le château avec leurs familles et leurs effets; et qu'il y aurait pour cela une trêve de deux jours; et que, pendant tout le reste du siége, on ne tirerait point de la ville sur le château, ni du château sur la ville, sauf liberté aux deux partis de rompre ce dernier article lorsqu'ils le jugeraient à propos, en avertissant néanmoins qu'ils ne le voulaient plus tenir.

« La capitulation signée, le régiment des gardes prit aussitôt possession de la porte Saint-Nicolas.

« La garnison du château, après la plus vigoureuse défense, ne se rendit que le 1er juillet.

TOPOGRAPHIE. — Namur, chef-lieu de la province de ce nom, est une assez jolie ville, fortifiée, située au confluent de la Sambre et de la Meuse, et sur la rive gauche de cette dernière rivière. Plusieurs rues sont larges et les maisons sont bien bâties. Les places les plus spacieuses sont la place d'Armes, la place de Saint-Aubin et celle de Lillen. Elle communique par deux ponts en pierre, l'un sur la Sambre, l'autre sur la Meuse. Celui du chemin de fer est en aval de ce dernier. Vus de la rive droite de la Meuse, les hauteurs sur lesquelles s'élève la citadelle, le confluent des deux rivières et la ville de Namur présentent un aspect pittoresque.

INDUSTRIE. — La situation de Namur, au croisement de deux lignes du chemin de fer et au confluent de deux rivières navigables, la Sambre et la Meuse, qui prennent leur source en France, est favorable à l'écoulement de ses principaux produits : pierres calcaires, ardoises, houille et fer. La fabrication du cuivre y est considérable. Mais la principale branche de son industrie est la coutellerie, qui est renommée, et la fabrication d'armes blanches. La fabrication de la chicorée à Namur et dans la banlieue est d'environ 400 000 kilog. (1858).

Par suite des siéges nombreux et des bombardements que Namur a subis, il n'y reste qu'un petit nombre d'édifices du moyen âge, et ils sont d'un faible intérêt.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Les seules églises à citer sont : La *cathédrale*, — sous l'invocation de saint Aubin, une des belles églises modernes de la Belgique. Elle fut commencée en 1751 sur le plan de l'architecte milanais *Pizzoni* et achevée en 1767. Elle fut élevée sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale, remontant au XIe s. Sa longueur est de 78 mètres, La largeur des nefs est de 35 mèt., et aux transsepts de 53 mèt. Elle est surmontée d'un dôme, placé au centre de l'édifice. La façade forme un placage aux lignes courbes dans le goût décoratif et théâtral de la décadence; elle est bien balancée comme masses, mais l'effet est gâté par quelques détails mesquins d'ornementation; le portail est orné

Digitized by Google

de vingt colonnes corinthiennes. Ce même ordre se continue à l'intérieur.

Le vaisseau est clair et peint à deux tons : blanc jaunâtre pour les fonds et blanc de neige pour les saillies. La nef, avec sa haute coupole, ne manque pas de grandeur, mais l'ornementation est d'un goût incorrect et présente de la surcharge à la voûte. A dr. et à g. du maître autel sont deux statues en marbre blanc de Carrare, de saint Pierre et de saint Paul, par *Delvaux*, provenant de l'abbaye de Floreffe. Derrière l'autel est le mausolée, élevé par son neveu Alexandre Farnèse à la mémoire du vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, mort à son camp de Bouges, à 1 kil. N. E. de Namur, le 20 août 1578. Son corps, transporté en Espagne, fut inhumé dans le tombeau de Charles-Quint. A dr. de l'autel est le tombeau de l'évêque Pisani de La Gaude (en 1826). Sa statue en marbre de Carrare est du sculpteur *Parmentier*, de Gand. Vis-à-vis est une copie du *Crucifiement*, de *Van Dyck*, dont l'original est au musée de Lille. La chaire en bois de chêne, ouvrage correct et froid du sculpteur anversois *Ch. Geerts* (1848), représente la Vierge protégeant Namur contre l'esprit du mal. L'orgue, placé au-dessus de la porte d'entrée, et sa tribune portée par des colonnes de marbre de couleur à chapiteaux de marbre blanc, ont été restaurés en 1848. On y a dépensé 100000 fr. — La tour séparée qui s'élève derrière la cathédrale est un reste de l'ancienne cathédrale.

Sur la place Saint-Aubin et presque en face de la cathédrale est le palais du gouverneur, l'ancien palais épiscopal (1726-1760). — De cette place on voit vers le S. les hauts talus gazonnés de la citadelle.

St-Loup — (autrefois des jésuites). Cette église est la principale curiosité de Namur. (Étant sur la place St-Aubin, on prendra la rue du Collége, à l'angle du palais du gouverneur, on passera devant l'*Athénée Royal* (ancien collége des jésuites), situé à g., et près duquel est l'église *St-Loup*.) Cette église est une fondation somptueuse des jésuites (1645). « Quand les bons pères, dit le Dr Fremder, étaient venus s'établir à Namur en 1610, ils n'avaient qu'une pauvre demeure. Trente années suffirent pour les rendre riches. »

La façade est lourde et déplaisante, mais l'intérieur a un caractère original et sévère qui impose. « Douze colonnes doriques, de marbre rouge, forment la division de ses trois nefs; et au-dessus de l'entablement, qui surmonte des arcs en plein cintre, s'étendent des voûtes fort élevées et couvertes d'ornements d'un dessin élégant et varié, sculptés par un religieux du couvent [1]. Des tables en porphyre et des pilastres doriques en marbre noir revêtent les murs du chœur.

[La couleur sombre de la pierre ajoute encore à l'aspect sévère, et l'emploi général des bossages contribue à exagérer le caractère de force de l'architecture. Mais l'abus de ces bossages, de ces renflements multipliés dans les colonnes, les pilastres, les archivoltes, nous semble accuser hautement la re-

1. Les joints apparents (plus blancs) des pierres sont, à notre avis, d'un effet désagréable et forment comme une sorte de réseau à travers cette ornementation.

Digitized by Google

cherche, le goût tourmenté et la décadence de l'art au XVII^e^ siècle.]

L'*église paroissiale de Notre-Dame*, — bâtie par les Récollets, en 1756 (près de l'hospice d'Harscamp, un peu au-dessous de la jonction de la Sambre et de la Meuse), renferme les tombes de Guillaume I^er^ et de Guillaume II, comtes de Namur. Les autres églises de Namur ne méritent ni une visite, ni une mention.

MONUMENTS CIVILS.

Les édifices civils sont encore moins remarquables au point de vue architectural que les édifices religieux. Il doit suffire de nommer ici l'*hôtel de ville* (sur la Grande place), le *théâtre* (sur la place du Spectacle), le *collége de la Paix*, fondé par les jésuites, en 1830 (rue de Bruxelles), le *palais de justice*, ancienne résidence des gouverneurs du comté de Namur (près de la cathédrale. — Depuis 1840 Namur possède un pénitencier de femmes.

Namur est une ville forte, protégée par des murailles et des fossés, ouvrages qui ne sauraient résister longtemps, surtout du côté de la Meuse. Sa véritable défense consiste dans la *citadelle*, située sur la montagne qui forme un promontoire à la jonction de la Sambre et de la Meuse. Elle s'élève en amphithéâtre et commande la ville. Elle est divisée en deux parties : la citadelle, proprement dite, et le donjon ou vieux château, compris dans la première, mais formant un ouvrage séparé par des fossés et ne se reliant que par un pont. C'est la partie qui avance le plus sur la ville. On monte à la citadelle par une rampe longue et fatigante (c'est l'entrée principale) ou par un escalier qu'on trouve au bas de la prison militaire adossée au fort. On obtient du commandeur de la citadelle la permission de la visiter. On a d'en haut une très-belle vue. — Une partie de la citadelle occupe l'emplacement du château des comtes de Namur, mais il n'en reste plus le moindre vestige depuis la démolition complète opérée en 1784 par ordre de l'empereur Joseph II, le grand destructeur des monuments historiques de la Belgique. Depuis 1817, les fortifications de la citadelle ont reçu de notables agrandissements. Des ouvrages extérieurs ont été construits des deux côtés de la Meuse et de la Sambre.

Il existe à Namur une société archéologique, et un *musée* assez récemment formé et installé, en 1855, dans l'ancien bâtiment qui servait de halle à la viande. Il renferme : au premier étage, des fragments de poterie gallo-romaine trouvés dans les environs, un sarcophage, des armes et armures ; au second, la bibliothèque, quelques vieux portraits, des plans de la ville ancienne, la position des troupes de M. de Boufflers lors de l'attaque et une petite armoire numismatique.

Promenade de la Plante. — Cette promenade renommée, située au dehors de la ville le long de la Meuse, avait, il y a quelques années, de beaux ombrages. Mais, malgré les protestations des habitants, l'autorité municipale décréta la vente de ses arbres séculaires. Elle s'étend le long de la rive g. du fleuve, au pied de collines boisées formant une chaîne à l'extrémité de laquelle est construite la citadelle. Il faut près de 20 min. pour s'y rendre depuis Namur. De

Digitized by Google

la place de l'Hôtel de ville on se dirige vers le pont sur la Sambre, et, après l'avoir traversé, on gagne à quelque distance les bords de la Meuse; on tourne à droite et laissant à gauche le vieux pont de neuf arches (qui aboutit à la commune industrielle de *Jambes,* sorte de faubourg de Namur), on suit le quai, en remontant le cours de la Meuse, et on aperçoit bientôt les arbres de la promenade.

Communications de Namur avec : Bruxelles (*V.* R. 20); — avec Dinant (*V.* R. 72); — avec Arlon et Luxembourg (*V.* R. 73, 74); avec Liége (*V.* R. 76).

ROUTE 72.

DE NAMUR A DINANT ET A GIVET.

A. De Namur à Dinant.

Par la Meuse en bateau à vapeur.

De Namur à Dinant, départs : 6 h. 30, 10 h. et 11 h. 30 mat.; 2 h. 30 et 4 h. s.; trajet en 3 h.; prix : 1 fr. 75 c., 1 fr. 25 c.

De Dinant à Namur, départs : 6 h., 7 et 11 h. 30 mat.; 1 h. 30 et 4 h. 30 s.; trajet en 1 h. 3/4; prix : 1 fr. 75 c., 1 fr. 25 c.

Par la malle-poste (*V.* p. 296).

La *diligence de Dinant à Givet* est en correspondance avec les arrivées du bateau à vapeur[1].

On s'embarque sur le *Port-à-Grognon,* ainsi nommé à cause du voisinage d'une porte autrefois surmontée d'une tête de porc (groin, en italien : *grugno*).

1. Un chemin de fer doit être construit de Namur à Dinant et à la frontière française. La section entre Namur et Dinant doit être achevée dans un délai de trois ans, à partir du 25 mars 1859.

La Meuse, dans la partie de son cours que l'on remonte de Namur à Dinant, est resserrée entre des collines boisées et rocheuses. En s'éloignant de Namur on laisse à droite : les hauteurs de la citadelle, la *promenade de la Plante* (p. 302), et en arrière de celle-ci le rocher vulgairement appelé la *montagne qui rote* (qui marche) à cause des blocs qui s'en détachent de temps à autre; un peu plus loin, *la Pairelle,* et *Wépion,* 1374 hab., avec ses amas de scories; au-dessus s'étendent les restes de l'antique forêt la Marlagne.

Après avoir contourné une île qui divise ici la Meuse, le bateau laisse à g. : *Dave* et son château; des amas de minerais de fer indiquent le voisinage d'exploitations; et plus loin : *Tailfer,* avec son rocher plongeant dans la Meuse, et *Frêne,* hameau, près duquel on a trouvé des médailles romaines; le rocher de Frêne force ici la Meuse à faire un détour. De l'autre côté du fleuve est *Profondeville,* 998 hab. Au delà de Profondeville est l'embouchure du Burnot.

Le village de *Godinne,* 693 hab., est situé à g. dans une nouvelle sinuosité de la Meuse; après l'avoir contournée on passe à dr. devant *Bouillon* et *Annevoie,* 663 hab., que domine un haut mamelon. On remarquera la masse calcaire, désignée sous le nom de la *Roche blanche aux chauwes* (corneilles). Continuant à remonter, le bateau dépasse le hameau de *Hun* et son parc situé près de la rive. A cet endroit du fleuve est une des barres en gravier qui rendent la navigation de la Meuse si difficile.

On laisse ensuite à g. *Yvoir,* 713 hab., qui possède des forges et une

Digitized by Google

fontaine intermittente. Un peu au delà, la Meuse reçoit le ruisseau le Boucq; puis à dr. *le Molignée* dont les eaux alimentent les usines de *moulin*. A peu de distance, du même côté, sur le bord du fleuve, sont *Anhée*, 588 hab., et *Houx*.

A g., après les *rochers de Champaul*, sont les ruines du château de *Poilvache* (pille vache). Ce château très-ancien, que quelques auteurs ont prétendu avoir été celui des quatre fils Aymon, fut saccagé par les Liégeois en 1430, et la destruction en fut achevée lors de l'invasion de Henri II, roi de France. Le paysage des bords de la Meuse continue à avoir un aspect très-pittoresque.

Le bateau à vapeur approche du terme de son voyage; il franchit encore une passe difficile vis-à-vis de la *Tour de Crèvecœur*, située à dr. sur la colline et menacée d'être entièrement démolie à cause de son état de délabrement. — Du même côté est :

Bouvignes, — 979 hab. (2 kil. de Dinant). Avec ses rues étroites, ses restes de remparts, ses maisons de bois, cette petite ville qui date du VIIe siècle « rappelle la commune du moyen âge. » Bouvignes et Dinant, faisant concurrence pour le commerce de la chaudronnerie, furent souvent en guerre. Les Bouvignois élevèrent leur tour de Crèvecœur; les Dinantais, celle de Montorgueil, remplacée aujourd'hui par trois tilleuls. « En 1554, les deux vieilles antagonistes furent enveloppées dans une commune disgrâce, dit le Dr Fremder, les troupes de Henri II les saccagèrent impartialement l'une et l'autre. »

Parvenu au terme de sa course, le bateau à vapeur longe le faubourg de *Lesse*, et aborde au quai de Dinant, situé sur la rive dr. de la Meusé.

Dinant, — 6530 hab. (27 kil. de Namur). (*Hôtels :* de la Poste; de la Tête d'Or; du Lion d'Or; des Voyageurs; l'auberge du Sanglier, près du pont, probablement la plus ancienne enseigne d'hôtellerie de la ville, car il en est parlé, dit-on, dans un roman du XIIIe siècle).

CORRESPONDANCES, avec indication des lieux de départ dans Dinant.

* *Ciney*. — (Hôtel de la Poste.) Départ, 2 h. m.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. 80 c. Malle-poste.

Idem. — (Hôtel de la Tête d'Or.) Départ, 7 h. m.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. 50 c.

Idem. — (Hôtel du Lion d'Or.) Départ, 3 h. s.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. 50 c.

* *Couvin*. — (A la poste aux lettres.) Départ, 2 h. m.; trajet en 6 h. 30; prix : 5 fr. 40 c. Id. Malle-poste.

* *Florennes*. — (Hôtel de la Poste.) Départ, 2 h. m.; trajet en 2 h. 55; prix : 2 fr. 40. (Idem.)

Idem. — (Id.) Départ, 3 h. s.; trajet en 2 h. 30; prix : 2 fr.

* *Namur*. — (A la poste aux chevaux.) Départ, 12 h. 55 m.; trajet en 3 h. 15; prix : 3 fr. 40 c. Malle-poste.

Idem. — (Port du Grand rivage.) Départ, 6 h. m., 1 h., 30 s.; trajet en 1 h. 45; prix : 1 fr. 25 c. Bateau à vapeur.

Idem. — (Id.) Dép., 7 h. 15, 11 h. 30 m., 4 h. 30 s.; trajet en 1 h. 45; prix : 1 fr. 25 c. Id.

Idem. — (Id.) Départ, 11 h. m.; trajet en 3 h.; prix : 3 fr. Ces services n'ont lieu que quand la navigation est interrompue.

Idem. — (Hôt. de la Poste.) Départ, 1 h. 45 s.; trajet en 3 h. 15; prix : 3 fr. Id. (Même observation.)

Idem. — (Id.) Départ, 3 h. s.; trajet en 1 h. 45; prix : 1 fr. 50 c.

Philippeville. — (Id.) Départ, 2 h. m.; trajet en 4 h.; prix : 3 fr.; mal.-poste.

Idem. — (Id.) Départ, 3 h. s.; trajet en 3 h. 30; prix : 3 fr.

Digitized by Google

Dinant (*portus Dinantis*) est pittoresquement situé au pied d'un haut massif de rochers escarpés, couronné d'une citadelle. Des escaliers taillés dans le roc conduisent à la plate-forme.

On ignore d'où provient le nom de Dinant; les étymologies qui ont été proposées sont ridicules. Dès le VIe siècle cette ville était le domaine patrimonial de l'évêque saint Monulphe.

En 1465 le pays de Liége ayant proclamé la déchéance de l'évêque Louis de Bourbon, neveu du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, celui-ci battit les Liégeois, et les Dinantais engagés dans la querelle ne purent être soutenus ni par eux ni par Louis XI. La duchesse de Bourgogne, sur laquelle ils avaient répandu des propos outrageants, jura qu'elle ferait brûler Dinant et passer les habitants au fil de l'épée. « En l'an 1466, dit Comines, fut pris Dinand, ville assise au pays de Liége, très-forte de sa grandeur, et très-riche à cause d'une marchandise, qu'ils faisaient de ces ouvrages de cuivre, qu'on appelle *dinanderie;* qui sont pots et poisles et choses semblables. Le duc de Bourgogne Philippe s'y fit mener, en sa grande vieillesse, en une litière; tant avoit de haine contre eux pour les grandes cruautés dont ils usaient contre ses sujets en la comté de Namur, et par espécial contre ceux de Bouvines (*V.* ci-contre, p. 304). Ladite ville fut bruslée et rasée; et les prisonniers jusques à 800, noyez devant Bouvines, à la requete de ceux dudit Bouvines. Je ne sais si Dieu l'avoit ainsi permis pour leur grande mauvaiseté, mais la vengeance fut cruelle sur eux. » (Comines, II, c. Ier).

Pendant sept mois entiers les populations des environs travaillèrent à la démolition de la ville. Dinant cependant se relevait de ses ruines, lorsqu'un nouveau désastre vint fondre sur la malheureuse cité en 1554. Ils payèrent cher la folie qu'ils avaient commise de répondre, par des plaisanteries et des outrages, à l'offre que Henri II leur avait faite de rester neutres entre Charles-Quint et lui. On peut en voir le triste récit dans les commentaires de Fr. de Rabutin (collection des mémoires relatifs à l'histoire de France). On le voit, dit le Dr Fremder, les anciens bourgeois de Dinant s'engageaient parfois dans d'assez mauvaises affaires. Aussi quand les Namurois voulaient parler d'une gaucherie, d'un pas de clerc, ils appelaient cela une *copérie; coperes*, étant le sobriquet familier donné aux citoyens de Dinant, sobriquet qui selon quelques-uns viendrait de *koper* (cuivre), et rappellerait leur principale industrie de chaudronnerie. — En 1577, Marguerite de Valois, à son retour de Spa (*V.* R. 82), vint à Dinant dans le temps de la révolte des Pays-Bas contre la domination espagnole. « Nous allasmes, dit-elle, coucher à Dinan, où par malheur ils avaient fait le jour mesme les bourgemaistres. Tout y étoit ce jour-là en débauche, tout le monde yvre, point de magistrats connus, bref un vray cahos de confusion. Cette ville, quand ils sont en leurs sens rassis, tenoit pour les Etats [les Etats généraux qui travailloient à expulser les Espagnols], mais Bacchus y dominant, ils ne tenoient pas pour eux mesmes, et ne reconnaissoient personne. Soudain qu'ils nous voyent approcher les faubourgs avec une

troupe grande, comme estoit la mienne, les voila allarmez. Ils quittent les verres pour courir aux armes, et tout en tumulte au lieu de nous ouvrir ils ferment la barrière; je me lève debout dans la littière, et ostant mon masque, je fais signe au plus apparent que je veux parler à lui; je leur représentay qui j'étois et l'occasion de mon voyage. »

En 1692, pendant le siége de Namur, Mme de Maintenon, qui avait suivi Louis XIV, s'était logée à Dinant. Dans une de ses *Lettres édifiantes* adressées aux dames de St-Louis, elle fait une description peu agréable de la ville. « Elle est crottée, dit-elle, à ne pouvoir s'en tirer, le pavé pointu à piquer les pieds; et les rues étroites où les carrosses ne sauraient passer, tiennent, je crois, lieu de privés pour tout le monde. Suzon assure que le roi a tort de prendre de pareilles villes. » Le vainqueur de Mons, *Jupiter en personne* (*V*. p. 297) avait, à ce que nous apprend Mme de Maintenon, la goutte aux deux pieds, et sa grandeur ne l'attachait point tellement au rivage de Namur, qu'il ne vînt lui rendre visite à Dinant.

Au milieu des destructions exercées à Dinant, plus d'une ancienne église a du disparaître. L'*église Notre-Dame* est la principale de celles qui ont survécu. Son architecture est de la belle époque du XIII^e siècle. On peut remarquer dans sa construction quelques restes conservés d'une église romane primitive. Elle a deux beaux porches; celui de la façade est surmonté d'une tour carrée, bâtie en grès, haute de 110 pieds, et dont la flèche en bois, élancée et à renflement bulbeux, qui date sans doute du XVII^e siècle est, avec le rocher de sa citadelle, le trait le plus saillant de l'aspect de Dinant.

Un pont de cinq arches réunit à Dinant le faubourg de *St-Médard*, situé sur l'autre rive de la Meuse.

On visite dans l'intérieur de la ville la *grotte de Monfat*.

Industrie. — La chaudronnerie, jadis l'industrie principale de Dinant, est presque nulle. Les tanneries, les savonneries, les verreries, la coutellerie, les scieries de marbre, la fabrication d'étoffes de laine, forment aujourd'hui les industries variées du pays.

Un produit gastronomique de la ville de Dinant a une certaine célébrité sous le nom de *couques* (koeken), espèce de pain d'épices, composé de farine d'épeautre et de miel.

B. De Dinant à Givet.

(FRANCE.)

En diligence, environ 20 kil.

A quelque distance de Dinant, en suivant la route qui mène à Givet (rive dr. de la Meuse), on arrive à un passage étroit nommé le *Pas-à-Bayard* ou la *Roche-à-Bayard*, nom donné par la légende au cheval des quatre fils d'Aymon, et appliqué, on ne sait pourquoi, à ce défilé, élargi par Louis XIV, et qui laisse un espace suffisant pour le passage d'une diligence entre le rocher et l'aiguille rocheuse qui en est isolée, et se dresse sur le bord de la Meuse. — C'est par là que passèrent les soldats de Grouchy après la défaite de Waterloo. — Les rochers qui bordent cette partie de la Meuse contribuent à l'aspect pittoresque.

On ne tarde pas à traverser la Lesse qui se jette ici dans la Meuse

Digitized by Google

après un parcours de 84 kil., pendant lequel elle s'engouffre dans la caverne calcaire si célèbre sous le nom de *grotte de Han* (*V.* p. 311). — On laisse à dr. *Anseremme*, 774 hab., v. situé sur la rive dr. de la Meuse et où des forges sont en activité.

Au-dessus d'Anseremme et sur la rive g. de la Meuse, est le hameau de *Freyr* (6 kil. de Dinant), dont le château, pittoresquement situé, a été témoin de la signature d'un traité de commerce entre Louis XIV et Charles II d'Espagne (1675). — Vers 1820, un petit chien en poursuivant un renard dans une excavation y fit découvrir une grotte qui attire les visites des curieux.

L'élévation de la *grotte de Freyr*, audessus du niveau de la Meuse, dépasse 24 m. L'air y circule librement. Le thermomètre de Réaumur y reste constamment à 8 degrés au-dessus de zéro pendant l'été comme pendant l'hiver. Plusieurs salles, communiquant entre elles par des galeries, forment une promenade souterraine, variée à chaque pas par le nombre et la richesse des blanches stalactites qui en tapissent les voûtes et les parois. On prétend qu'on a trouvé dans cette grotte des vestiges de l'exercice d'un culte païen que l'on suppose avoir été celui de la Vénus scandinave *Freya*, d'où viendrait le nom de Freyr.

Plus haut et toujours sur la rive g. est *Waulsort* (Walchierre), (8 kil. de Dinant), 382 hab., dont l'antique abbaye fut détruite en 1793. — Avant Waulsort, et sur l'autre rive, sont les ruines du *Château-Thierry*, démantelé en 1554 par les Français. Ces ruines forment un des aspects agrestes de la Meuse. — Ce fleuve, au-dessus de Waulsort, fait un grand détour et divise en deux le village de *Hastière* (9 kil. de Dinant) où il y a des carrières et des scieries de marbre.

Après l'embouchure de la Lesse, la route de Dinant à Givet cesse de côtoyer la Meuse, qui s'éloigne de plus en plus vers l'O. à cause des sinuosités qu'elle décrit. Elle passe (8 kil. de Dinant) à *Falmignoul*, 565 hab.; traverse plus loin le bois de Blaimont, et se rapprochant de la Meuse, atteint (17 kil.) *Heer*, 521 habitants.

Vis-à-vis de Heer, sur une hauteur, de l'autre côté de la Meuse, est situé le village d'Aigemont (Agimont), où l'on peut voir quelques vestiges de l'ancien manoir qu'Henri II, roi de France, fit raser durant la campagne de 1554; campagne « qui rappelle les ravages exercés plus tard dans le Palatinat par les armées de Louis XIV. »

A peu de distance de Heer on arrive à la frontière française, marquée ici par le ruisseau de Massandre et l'on entre ici dans le long promontoire que le département des Ardennes projette au milieu du territoire belge. Enfin, à 3 kil. environ de Heer, on arrive à Givet-Notre-Dame.

GIVET (France), — 4000 hab. (*hôtels :* du Cygne; du Mont d'Or), est une place de guerre du département des Ardennes, que la Meuse divise en deux parties : Givet-Notre-Dame (sur la rive dr.) et Givet-Saint-Hilaire (sur la rive g.) au bas de la montagne sur laquelle est la forteresse de Charlemont.

CORRESPONDANCES, avec les indications des lieux de départ dans Givet.

**Namur*. — (Hôtel du Mont d'Or.) Départ à 4 h. s.; trajet en 12 h. 10 min.; prix : 5 fr. 50 c. Malle-poste.

**Vireux*. — (Hôtel de l'Ancre.) Départ à 5 h. mat.; trajet en 1 h. 15 min.; prix : 1 fr. 25 c.

Idem. — (Chez M. Collin.) Départ à 5 h. 30 min. mat.; trajet en 1 h. 15 min.; prix : 1 fr. Malle-poste.

Idem. — (A la poste aux chevaux.) Départ à 10 h. 45 min. mat.; trajet en 1. h.; prix : 1 fr. Omnibus.

Idem. — (Hôtel du Mont d'Or.) Départ à

Digitized by Google

11 h. 50 min. mat.; trajet en 1 h. 15 min.; prix : 1 fr. 25 c.

Idem. — (Hôtel du Mont d'Or.) Départ à 9 h. 30 min. s.; trajet en 1. h. 25 min.; prix : 1 fr. 25 c. Malle-poste.

A Vireux on rejoint le chemin de fer de Charleroy (*V.* R. 63).

ROUTE 73.

DE NAMUR A LUXEMBOURG.

En chemin de fer, 165 kil. (une seule voie.)

Trajet en 5. h. 15. min.; prix : I^re^ cl., 14 fr. 20 c.; II^e^ cl., 9 fr. 30 c.; III^e^ cl., 7 fr. 10 c.

N. B. Cette ligne est une section de la grande ligne de Bruxelles à Luxembourg (*V.* R. 20, 21). Il y a un seul convoi direct par jour; le trajet de Bruxelles à Luxembourg est de 7 h.

A. De Namur a Arlon.

En chemin de fer : 136 kil.; trajet en 4 h.; prix : I^re^ cl., 10 fr. 80 c.; II^e^ cl., 8 fr. 10 c.; III^e^ cl., 5 fr. 40 c.

L'altitude, qui est de 84 mèt. à la station de Namur, est de 247 mèt. 66 c. à celle de *Ciney;* de 233 mèt. à celle de *Grupont;* de là, s'élevant rapidement, elle atteint 485 mèt. à celle de *Recogne;* s'abaisse ensuite jusqu'à 350, et se relève à Arlon à 418 mèt. environ.

Entre Namur et Arlon le chemin de fer franchit de nombreux remblais et traverse également beaucoup de tranchées dont quelques-unes sont très-profondes. Malgré les accidents de la contrée montagneuse que parcourt le chemin de fer, il n'y a point de tunnel entre Namur et Luxembourg.

Le parcours offre fréquemment des points de vue étendus sur de vastes plaines et sur des plateaux montueux des Ardennes; entre *Aye* (*V.* p. 309), et *Recogne* (*V.* p. 318), les accidents du passage se multiplient d'une manière très-pittoresque.

N. B. Jusqu'à la station d'Aye (Marche) (trajet d'une 1/2 h.), le voyageur devra se placer de manière à avoir la vue de droite; à partir de ce point il convient de se placer à gauche, parce que c'est de ce côté principalement que le paysage offre le plus d'intérêt.

En partant de Namur on franchit le pont jeté sur la Meuse; on devra jeter un dernier regard sur le panorama de la ville, de la citadelle qui la domine, des collines boisées qui bordent la Meuse et, à l'horizon, des hauteurs de Belgrade, à l'O. de Namur. Une tranchée et des plis de terrain dérobent bientôt ce tableau. En quittant les bords de la Meuse, on commence à gravir les rampes occidentales du plateau des Ardennes. On franchit plusieurs remblais et des tranchées au sortir desquelles la vue découvre des plaines et quelques bois. Dans une grande partie de ce trajet, la voie ferrée, qui marche parallèlement aux cours de la Meuse, offre une rampe de 0,016 sur 6416 mètres.

8 kil. (de Namur) *Nannine* (1^re^ station), hameau dépendant de la commune de Dave.

Entre cette station et la suivante les tranchées et les remblais se multiplient; et avec ces alternances se multiplient également les surprises des points de vue sur des plaines ondulées et des bois (à g. bois de Dave et bois d'Arche). A quelque distance de Nannine le chemin de fer traverse la chaussée qu'il laisse pendant quelque temps à dr.; à partir de ce point, il offre une rampe de 0,016 sur 5245 mèt.

Digitized by Google

18 kil. *Assesse* (2ᵉ station), comm. de 1586 hab. — A dr. la vue s'étend sur une plaine ondulée sans intérêt; à g. on aperçoit des mamelons boisés en approchant de :

22 kil. *Natoye* (3ᵉ station), comm. de 854 hab. — Une succession de tranchées, dans l'intervalle desquelles la vue est un peu récrée par la verdure d'un petit vallon sinueux qu'arrose un ruisseau, se répètent d'une manière monotone entre Natoye et Ciney. — Un peu avant on voit, à une petite distance du chemin de fer, le château, simple d'apparence, du célèbre géologue belge, M. d'Omalius d'Halloy.

28 kil. *Ciney* (4ᵉ station). — 2463 hab. Ce bourg, jadis la capitale du bas Condroz, est situé à g. sur une hauteur isolée. Il fut pris et brûlé en 1149 par le comte de Namur dans la *guerre de la Vache* (*V.* R. 76 p. 348); assiégé en 1276 par le comte de Luxembourg et saccagé. L'église paroissiale d'une construction grossière paraît être très-ancienne.

CORRESPONDANCES, avec indication des lieux de départ dans Ciney :

Dinant. — (Hôtel du Condroz.) Départ à 7 h. mat.; midi 1/2 s.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. 50.

Idem. — (Id.) Départ, 8 h. 30 s.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. 80. Malle-poste.

Havelange. — (Id.) Départ à 4 h. mat.; trajet en 1 h. 45 min.; prix : 1 fr. 80 c. Malle-poste.

Idem. — (Chez M. Masseaux.) Départ à 4 h. mat.; trajet en 2 h.; prix : 1 fr. 50 c. Lundis, mercredis, samedis.

Huy. — (Id.) Départ à 4 h. mat.; trajet en 4 h.; prix : 3 fr. Lundis, mercredis, samedis.

Au delà de Ciney l'on traverse des prairies qu'arrose le même ruisseau, puis une nouvelle série de tranchées et de remblais; on laisse à g. (3 kil. de Ciney), le v. de *Leignon*, 411 hab. Du même côté la vue s'étend sur une longue plaine boisée. Une dernière tranchée amène à :

39 kil. *Haversin* (5ᵉ station). — A l'issue d'une longue tranchée on découvre à dr. une vaste plaine et des bois; les horizons appartiennent au Luxembourg. Le parcours devient très-accidenté : ce sont des tranchées qui bornent les regards, puis des points de vue étendus qui se révèlent soudainement. — On laisse à dr. à quelque distance *Serinchamps*, commune de 858 hab. dont dépend Haversin; et à g. *Hogue*, 173 hab., où l'on remarque une grande propriété particulière entourée de sapins. On ne tarde pas à passer de la province de Namur dans la PROVINCE DE LUXEMBOURG. Quelques intants après le convoi s'arrête à :

48 kil. *Aye* (Marche, 6ᵉ station), — 873 hab. C'est ici qu'au retour on attend dans une voie d'évitement le convoi venant de Namur.

On aperçoit à 2 kil. à g. le clocher et la flèche d'ardoise de la ville de :

Marche, 2201 hab., — capitale de la Famenne [1] (*hôtel* de la Cloche d'Or). Les fortifications furent rasées en 1688 par ordre de Louis XIV. La contrée est fertile en froment.

A 2 kil. S. de Marche est le v. de *Waha*, 438 hab., remarquable par son vieux château et sa petite église romane qui remonte au XIᵉ siècle (23 juin 1051, date constatée par une inscription lapidaire qui se voit dans l'église). « La nef du milieu, dit M. Eug. Gens, est séparée de ses bas côtés par une épaisse muraille percée de trois

1. La Famenne est une contrée qui s'étend entre le Condrez et l'Ardenne.

Digitized by Google

arcades en plein cintre. Le chœur, dont le plafond est beaucoup plus bas que celui de la nef, est terminé par un mur droit. »

A 21 kil. de Marche est *la Roche* (*V.* R. 75). En 1859 une voiture partait le soir de Marche pour la Roche; trajet en 4 h.; prix : 3 fr. 50; une voiture à un cheval, 10 à 15 fr.

N. B. C'est à partir d'Aye qu'il convient de se placer à gauche dans le wagon, afin de mieux jouir de la vue du paysage.

Au delà d'Aye la voie ferrée franchit une rampe de 0,016 sur 2900 mèt. — 12 minutes environ après avoir quitté la station, on laisse à g. *Hargimont*, au milieu des prairies et des peupliers d'une petite vallée. — Un peu avant d'arriver à la station suivante on passe devant une petite maison, genre chalet, placée à l'entrée de la *grotte de la Wamme*, nouvellement découverte et qui offre des curiosités naturelles dans le genre de la fameuse grotte de Han; le prix d'entrée est, dit-on, de 3 fr. pour une personne et de 5 fr. pour deux. — Peut-être quelque habile entrepreneur parviendra-t-il également à donner la notoriété qui leur manque encore à d'autres grottes naturelles qu'on signale à Jemeppe, à On (3 kil. N. E. de Jemelle); à Rochefort (4 kil. O. de Jemelle). — On rentre, pour un court trajet, dans la province de Namur et, après avoir traversé une profonde tranchée, on arrive à :

57 kil. *Jemelle* (Rochefort, 7e station), — 366 hab. v. situé au confluent de deux rivières poissonneuses, la Wamme et l'Homme. Cette dernière rivière (ainsi que la Lesse dont elle est un affluent, et plusieurs autres cours d'eau de la contrée) se perd plusieurs fois dans les cavernes du terrain calcaire dont le sol est formé. — La *grotte de Jemelle* se trouve dans une grande propriété heureusement située dans le joli vallon appelé les Vaux de Jemelle.

Pour la continuation de la route de Namur à Arlon voir p. 316.

Excursions à Rochefort, — à la grotte de Han, — dans la vallée de la Lesse entre Han et Dinant.

A Jemelle (hôtel de Londres) *omnibus* pour Rochefort; plusieurs départs par jour, en correspondance avec l'arrivée des convois; trajet en 50 min.; prix : 50 c.

Un *omnibus* (même hôtel) attend les voyageurs pour les conduire au village de *Han* (aller et retour, prix : 3 fr.); durée du trajet : de Namur à Jemelle, 2 h.; de Jemelle au village de Han, 1 h.; du village à la grotte, 30 min. à pied.

A. ROCHEFORT.

Rochefort, — Ville de 2862 hab., sur les bords de la rivière l'Homme, qui disparaît près de là et « passerait tout entière sous la partie méridionale de la ville, si l'on ne détournait une partie de ses eaux en un bras qui fait marcher des moulins. » C'était au moyen âge une ville importante, dont l'enceinte fortifiée s'étendait jusqu'à Behogne. Le château, qui datait du XIIIe siècle, a été démoli dans les premières années du siècle. Rochefort, déchu de son antique importance, dépourvu de voies de communication, restait isolé et en dehors du mouvement moderne. Grâce à sa route nouvelle et surtout au voisi-

Digitized by Google

nage du chemin de fer de Luxembourg, il deviendra un entrepôt pour l'Ardenne et le Luxembourg. L'ouverture de la route nouvelle a fait disparaître ces vieilles maisons en bois dont on admirait encore, il y a quelques années, les élégantes charpentes. — Le pays est riche en mines de plomb, de fer, de cuivre, en carrières de marbre et de pierres de taille.

B. Grotte de Han.

Cette grotte, désignée d'abord sous le nom de *Trou de Han*, est la curiosité naturelle la plus célèbre de la Belgique. On la proclame bien supérieure en beauté à la fameuse grotte d'Antiparos. Les descriptions qu'on en a publiées sont nombreuses [1].

Cette grotte naturelle est creusée dans un calcaire appartenant aux terrains profonds de sédiment (terrain Rhenan ou Dévonien, au-dessous du terrain carbonifère). Cet étage calcaire, qui fournit des marbres recherchés, présente souvent des cavités souterraines dans lesquelles se perdent des cours d'eau qui reparaissent plus loin; tel est le cas de la grotte du Han, dans laquelle la Lesse (qui prend sa source un peu à l'O. de Recogne à l'altitude de 460 mèt. et se jette dans la Meuse au-dessus de Dinant, *V.* p. 307, après un parcours de 84 kil.), s'engouffre pour ne reparaître que 8 heures après y être entrée, et même, dit-on, lorsque les eaux sont basses, après 24 h., comme on s'en serait assuré au moyen de matières colorantes. L'auteur du *Guide-album* du voyageur dit que « la formation de la grotte du Han date *évidemment* du déluge. » C'est là une assertion assez singulière. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'il s'est fait ici, à une époque inconnue, une dislocation du sol par suite de laquelle la rivière a abandonné son ancien lit autour du promontoire formé par le rocher d'Anfaule. D'ailleurs les cavernes, si fréquentes dans les terrains calcaires, n'ont point pour unique cause une action mécanique; mais les eaux chargées d'acide carbonique en attaquent et rongent les parois en dissolvant le calcaire.

1. L'abbé de Feller qui y descendit en 1771, en donna une description en 1776. Voici l'indication des écrits principaux sur la grotte de Han : Kickx et Quetelet, relation d'un voyage fait à la grotte de Han au mois d'août 1822 (Bruxelles), in-4. — Alleweireldt : description pittoresque de la grotte de Han (Bruxelles, 1829), in-4. — Alph. Wauters : Guide pittoresque du voyageur à la grotte de Han (Bruxelles, 1841), in-4. — A. Vasse : voyage à Rochefort et à la grotte de Han (Bruxelles, 1846), in-4 — La plus récente publication est celle du *Guide-Album du voyageur à la grotte de Han*, accompagné d'un plan où sont indiquées de nouvelles découvertes, et orné de 12 vues (Bruxelles, 1859, Phil. Hen, libr.); prix : 2 fr. 50.

Un prospectus affiché dans les gares des chemins de fer (1859) s'évertue à tracer un pompeux tableau de cette grotte « renfermant des merveilles de tout genre, inconnues jusqu'à ce jour; des pyramides, des tombes antiques, des ruches en marbre blanc, des fontaines aux bords dentelés, de triples rangées de draperies, des stalactites sonores, des cascades pétrifiées, des colonnes diaphanes, des groupes de *chouxfleurs*, des poissons *marins* et mille autres curiosités impossibles à décrire.... — La sortie se fait par eau sur une nacelle large et bien conditionnée. Le nautonier fait retentir les échos de la voûte des accents les plus mélodieux.... — La torche à la lueur vacillante n'obscurcira plus ces lieux enchanteurs d'une fumée incommode ; elle sera remplacée par d'immenses lampes solaires à réflecteurs d'argent. »

Digitized by Google

Quant aux stalactites, une des principales curiosités de la grotte du Han, on sait que le mode de formation en est très-simple. Ce sont des dépôts provenant du suintement des eaux chargées de carbonate de chaux, à la voûte supérieure de la cavité. L'eau, en s'évaporant, laisse un petit résidu calcaire. Par une action longtemps répétée, ces concrétions vont augmentant et prennent la forme de cônes allongés, qui pendent à la voûte; c'est là ce qui constitue la stalactite. D'un autre côté les gouttes qui tombent sur le sol y forment aussi par les mêmes causes un dépôt, qu'on nomme stalagmites, et dont l'accroissement se fait en sens inverse, c'est-à-dire de bas en haut. S'il prend un grand développement, il peut se joindre avec celui de la stalactite et donner lieu alors à des colonnes de formes irrégulières, comme cela a lieu ici.

DESCRIPTION DE LA GROTTE DE HAN.

A quelque distance (600 mèt. environ du clocher de l'église), au S. E. du village de Han-sur-Lesse (413 hab.), est l'ouverture de la caverne connue sous le nom de *Trou de Han* et par laquelle sort la Lesse, après son trajet souterrain sous un rocher boisé, nommé le bois de Boëm, qui est élevé de 92 mèt. au-dessus de la rivière. Le point par lequel entre la rivière à l'autre extrémité est le gouffre, ou le *Trou de Belvaux;* les eaux s'y précipitent dans deux cavités ou entonnoirs, dans l'un desquels le comte de Robiano se fit descendre en 1818, mais au fond duquel il n'aperçut aucune issue. On devra, en côtoyant la montagne, aller visiter cette ouverture située à un demi-kil. du *Trou au Salpêtre* qui forme l'entrée actuelle. Entre les deux est le *Trou d'Enfaule*, qui jusqu'en 1857 servait de sortie aux visiteurs et qui est interdit aujourd'hui. Nous allons indiquer rapidement les divers passages souterrains que les visiteurs traversent avant d'aller ressortir par le Trou de Han, après avoir parcouru un espace qn'on estime à 1562 mèt.

Le *Trou au Salpêtre* par lequel on descend est un des plus élevés. Au fond est le *Caveau:* on y voit des blocs de pierre derrière lesquels, à dr., est une ouverture basse par laquelle on a découvert, en 1858, une galerie (*des Aventuriers*) qui, se repliant plusieurs fois sur elle-même, va aboutir aux *Mystérieuses* (*V.* plus bas). Laissant à dr. ce passage on commence sa course; on remarque successivement les stalactites des *salles Marée*, des *Scarabées* et des *Renards*, ainsi nommées à cause des ossements de ces animaux qu'on y a trouvés. Dans le principe le Trou au Salpêtre était connu comme un terrier de renards. De là une galerie mène à la *salle de la Grenouille*, ainsi nommée parce qu'on y trouva une grenouille vivante quand on pénétra pour la première fois, en rampant, dans ce réduit. Elle renferme de curieuses stalagmites diversement colorées par la présence d'un oxide de fer. Continuant à marcher dans la même direction, on arrive, par le passage Colette, à la *salle Vigneron*, portant le nom de celui qui l'a découverte, et qui est très-remarquable.

Les curieux peuvent d'ici faire sur la droite une excursion intéressante et pénétrer dans la *galerie du Précipice*, où ils admireront sur-

Digitized by Google

tout deux pyramides de stalagmites et de stalactites, s'élevant du sol au plafond et rappelant la forme des clochers gothiques. De cette galerie on peut, au moyen d'une échelle, descendre par un trou profond de 8 mèt. dans la *salle du Précipice*, également curieuse par ses cristallisations. Au fond de cette salle on a découvert en 1857 un couloir menant à une salle nommée l'*Incomparable*, mais qui est d'un accès difficile. Cette excursion depuis la galerie du Précipice reste en dehors de la tournée ordinaire que l'on fait faire aux visiteurs.

Retournons à la salle Vigneron pour continuer de là notre exploration de la grotte de Han. Laissant à gauche la *galerie Perdue*, impasse de 150 mèt. de long et dont le fond est en terre glaise, on avance par le *passage de la Bûche*; on laisse encore à g. la *Grande Rue*, galerie conduisant à différentes salles sans intérêt, et aboutissant au *Trou d'Enfaule*, l'ancienne sortie. Quelques pas plus loin, on laisse encore à g. les *salles d'Antiparos* et *des Priapes*, et inclinant à dr. on prend la *galerie de l'Hirondelle* (ainsi nommée parce que MM. Kickx et Quételet y ont vu une hirondelle qui s'était probablement égarée dans ces souterrains, où l'on n'aperçoit d'autres animaux vivants que des chauve-souris); on laisse à dr. les cinq galeries du *Labyrinthe*, où est un gouffre dont on n'a pu sonder le fond; et l'on s'avance par la longue *salle des Mamelons*, qui à son extrémité se divise en deux branches divergentes : l'une à g. est la *galerie Centrale* (*V.* plus bas); l'autre à dr. est la *salle du Trophée*, dont la voûte ogivale laisse pendre de magnifiques stalactites en forme de draperies. Cette salle se bifurque; laissant à droite un couloir par lequel on reviendra tout à l'heure, on continue sa route par la *salle de la Cascade*, dont les concrétions calcaires imitent les aiguilles de glace d'une chute d'eau congelée; elle se lie à la *salle de l'Abîme*, ainsi nommée à cause de l'entassement de rochers qui s'y sont éboulés.

De cette dernière salle on revient sur ses pas au *Trophée*. De là un passage découvert par le guide Lannoy et tournant à gauche à angle aigu conduit aux *Mystérieuses*, salles découvertes en 1859, et d'où une longue galerie tortueuse ramène au *Caveau*, près de l'entrée de la grotte (*Trou au Salpêtre*. *V.* p. 312).

Les salles dites *Mystérieuses* se composent de 4 salles : 1° le *Portique*, présentant une entrée soutenue par un pilier de stalactites en colonnettes accouplées et surmonté d'une foule d'aiguilles en pendentifs; 2° la *Mosquée*, également hérissée de stalactites en pendentifs et en colonnettes; 3° la *Merveilleuse*; 4° *l'Ahambra*, nef fantastique, dont le milieu est soutenu par deux hauts piliers tout hérissés de dentelles de stalactites, et dont les parois sont tendues de draperies calcaires.

Après avoir admiré les Mystérieuses, on revient à la *galerie du Trophée*, et, continuant sa route par la *galerie Centrale* (*V.* ci contre) et la salle voûtée *en fer de lance*, on arrive sur le bord de la rivière. On la traverse sur un pont, au bout duquel on se trouve dans la *place d'Armes*, ayant 54 mèt. de diamètre et 20 mèt. de haut, et la plus vaste du souterrain après celle du Dôme.

Digitized by Google

De là on passe, au moyen d'escaliers, dans la *salle de la Sentinelle;* puis, par le corridor, appelé le *Courant d'Air*, dans le *portique des Draperies*, si remarquable par ses tentures de stalactites pendantes, mais dont l'albâtre est malheureusement sali par le limon de la rivière, qui, dans les moments de crue, remplit la capacité de la galerie. Après avoir admiré diverses curiosités, que les guides indiquent ici aux touristes, on voit, un peu plus loin, un autre espace, décoré du nom de *Boudoir de Proserpine*. L'eau qui tombe de la voûte continue, en se déposant, son travail de cristallisation. C'est ici que l'on dépose les petits objets que l'on veut faire pétrifier.

La *salle du Dôme*, qui s'étend depuis le portique des Draperies (*V.* plus haut) jusqu'au lieu d'embarquement (ci-dessous), est la plus gigantesque du souterrain. Sa longueur est de plus de 150 mèt. et sa moindre largeur de 135 mèt. On y arrive en gravissant des pentes semées de débris; on estime que sa voûte immense domine de 50 mèt. le plateau ou plutôt une pyramide toute formée de blocs de pierre et élevée elle-même de 56 mètres.

(Le 23 février 1828 un tremblement de terre a causé un grand éboulement dans cette grotte). On signale à l'attention des curieux une masse de cristallisations désignée sous le nom de *Trône de Pluton*.

« A l'extrémité du plateau qui couronne le fond de la *salle du Dôme*, on descend un escalier en pente rapide qui se partage en deux branches : l'une conduit à la *salle des Draperies*, et l'autre à la *salle de l'Embarquement.* » Avant de venir à cette dernière, on se dirige à g. vers la *salle des Draperies*, dont la voûte est couverte d'une foule de stalactites pendantes; éclairées par les lampes, elles sont reflétées par l'eau de la rivière, qui apparaît ici à travers les interstices des rochers. Traversant un pont formant un coude, on arrive par le *passage Flavie* à la *salle du Trône*, ainsi nommée d'une masse cristalline en forme de dais, suspendue à la voûte. On pense que c'était dans le principe une stalagmite reposant sur des couches de glaise que les eaux ont creusées et entraînées.

Revenant alors sur ses pas, on remonte l'escalier jusqu'à l'embranchement, et l'on descend au *passage du Diable*, au bout duquel on arrive à la *salle de l'Embarquement*. La profondeur de l'eau y va jusqu'à 12 mèt. On descend lentement en barque le cours de la Lessè, sous les voûtes de rocher, d'où pendent çà et là des stalactites. Bientôt on passe devant l'ouverture de la *galerie des Petites-Fontaines*, à dr.; plus loin, près de l'endroit de débarquement, s'ouvre à g. la *galerie des Grandes-Fontaines*.

La détonation d'un petit canon, dont les bruyants échos retentissent au loin en se répercutant de galeries en galeries, met fin aux émotions de ce voyage souterrain.

« Au débarcadère, dit le Guide-album à la grotte de Han, le visiteur a à sa disposition un *Chalet* composé de deux petits appartements distincts, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. C'est là qu'il dépose la tunique et les socques dont il a eu soin de se munir, et qu'il *répare le désordre de sa toilette.* »

Digitized by Google

D. Cours de la Lesse.

Entre Han et la Meuse (près de Dinant [1]).

Nous avons dit (p. 311) que la Lesse prenait sa source à Ochamps, un peu à l'O. de Recogne (Province de Luxembourg) et qu'elle se jette dans la Meuse, après un parcours de 84 kil.

« La vallée de la Lesse, dit l'auteur du Guide du voyageur en Ardenne, est plus accidentée, plus étroite, plus sauvage dans son cours inférieur que dans son cours supérieur, et conserve ce caractère jusqu'à son embouchure. Les parties les plus pittoresques se trouvent entre Resteigne (quelques kil. au S. de la grotte de Han) et Han, puis au-dessous de Houyet (voir ci-dessous).

Au sortir de la grotte de Han et jusqu'à Houyet (21 kil. de Dinant), la Lesse coule dans un bassin très-large; au-dessous de ce village, excepté sur quelques points, son lit traverse de nouveau des montagnes escarpées. Son cours décrit de nombreux méandres, « et il est coupé par des barrages destinés les uns aux usines, les autres aux pêcheries et à l'irrigation des prairies. A quelque distance au-dessous de Han la Lesse reçoit la rivière de l'Homme (p. 310) un peu au-dessous, d'*Éprave*, 420 hab. (5 kil. de Rochefort, p. 310). — Plus bas on passe à *Villers-sur-Lesse*, 580 hab. (10 kil. de Rochefort); on peut visiter son château (ancien donjon sur une éminence escarpée, et qui a conservé son pont-levis) et son parc étendu et accidenté. La vue rencontre fréquemment dans la direction du N. O. le *pavillon Royal de Ciergnon*, situé sur une crête au-dessus de la Lesse et dominant au loin le pays. « La route de Rochefort traverse le parc et les jardins, accessibles au public. » *Ciergnon* est un hameau de 200 hab. (12 kil. de Rochefort). — On peut aller directement en voiture de Ciergnon à *Ardenne*, autre domaine royal, par la grande route de Dinant à Arlon. Lorsqu'on quitte l'embranchement qui vient de Ciergnon, et qu'on prend la grande route, on a, du point élevé où l'on se trouve, un panorama vaste et varié sous les regards. Un peu avant Ardenne on trouve un bon hôtel à *Sensinne*. Si l'on préfère explorer le pays à pied, on prendra le chemin suivant : — On se dirigera vers *Waulin*, 325 hab. (2 kil. plus loin). Si l'on va directement de Villers-sur-Lesse à Waulin, vers le point où l'on coupe la route royale de Dinant à Arlon ; on passe entre des murailles formées par des masses de schiste argileux, creusées à plus de 100 pieds de profondeur pour y pratiquer la route. — Laissant à dr. la Lesse, qui « fait un de ses plus grands circuits entre des coteaux accidentés et boisés, au milieu de vertes prairies et de plantations, » on se dirige par *Havenne* et *Hour-la-Petite* sur *Houyet*, commune de 781 hab. (6 kil. environ de Waulin). Des divers plateaux sur lesquels on chemine entre Waulin et Houyet, on

1. Rochefort est, par la grande route, à 30 kil. et Han à 32 kil. de Dinant. L'excursion que nous décrivons ici est beaucoup plus longue. Les touristes qui voudraient explorer les bords de la Lesse doivent être avertis qu'ils ont à traverser un pays peu fréquenté jusqu'ici; ils doivent prendre des guides pour se diriger de la manière la plus directe au milieu des sinnosités de la rivière, qu'il faut parfois franchir sur des ponts rustiques, et qui, sujette à des crues rapides, inonde souvent ses rives.

Digitized by Google

peut toujours, en se retournant, apercevoir le pavillon Royal de Ciergnon. Du pont de Houyet le chemin monte en serpentant à Ardenne. Le domaine d'*Ardenne* a été acquis par le roi Léopold qui l'a considérablement agrandi. Il faut être muni d'une permission pour visiter le pavillon Royal, le parc et ses dépendances. Sur un point culminant le roi à fait élever une tour du haut de laquelle on embrasse un vaste panorama. Entre Ardenne et Houyet les bords de la Lesse offrent de charmants paysages. — Il est indispensable d'avoir un guide dans cette dernière partie de l'excursion, pour se bien diriger vers les ponts jetés sur les petits affluents de la Lesse et pour éviter d'être arrêté par quelques-uns de ces *passages interdits* contre lesquels se dépite M. J. Pimpurniaux. On peut, à l'aide d'un guide, au lieu de prendre la grande route, laisser à g. une grande sinuosité de la Lesse et se diriger par *Gendron* sur le *château de Celles*. Ce vieux château, que l'on prétend avoir été bâti par Pépin d'Héristal, dit M. A. Vasse[1], est assis sur un plateau. Le cours d'eau qui vient du village de Celles, 586 hab. (11 kil. de Dinant), baigne le pied de ce coteau. La situation du château fait valoir cet intéressant monument du moyen âge qui présente ses murailles encore formidables; il est flanqué de cinq tours, avec un donjon. — De là par *Furfooz* on redescendra vers la Lesse à *Châleux*, remarquable par sa double chaîne de rochers. — 2 kil. plus bas est le *château de Walzin*, situé sur la crête d'un rocher à pic, dont la Lesse ne cesse de ronger le pied; point de vue bien dessiné. « Les rochers ne discontinuent pas; un peu plus loin, voici à g. la *roche à Mouzon;* à dr. celle du *Trou Marguerite*, qui domine les jardins et la maison de campagne appelée château de Lesse. » — 3 kil. au-dessous de Walzin est *Pont-à-Lesse*, où l'on remarquera encore de belles masses rocheuses; à très-peu de distance est l'embouchure de la Lesse dans la Meuse (*V.* p. 306).

1. Voyage à Rochefort et à la grotte de Han par le cours de la Lesse. (Bruxelles), gr. in-8.

Continuation de la route de Namur a Arlon.

A partir de la station de Jemelle (57 kil. de Namur), on remonte la vallée où coule la petite rivière de l'Homme (ou Lomme, *Lumna*); on la suit jusque près de Recogne, c'est-à-dire pendant plus de trois myriamètres. « La vallée, extrêmement sinueuse, forme mille zigzags, dont on s'est borné à couper les angles par des tranchées dans le roc vif. Cette partie du parcours, dit M. Van Bemmel, est certainement la plus intéressante et elle ne cède en rien, malgré l'absence de tunnels, au fameux chemin de la Verdre (*V.* R. 80).

De la station de Jemelle, on continue à franchir de distance en distance les ondulations du sol au moyen de tranchées et de remblais. On laisse à g. des mamelons boisés. Derrière ceux-ci, à moitié chemin entre les deux stations, et à 5 kil. environ du chemin de fer, est la commune de *Nassogne*, 1180 hab. (13 kil. de Marche), où se

Digitized by Google

fabrique la vaisselle de bois à l'usage des gens de la campagne. Après avoir dépassé à dr. une verte et longue vallée, et franchi encore plusieurs tranchées, on arrive à :

66 kil. *Grupont* (8e station), v. situé à dr. dans un fond. — Une route conduit (14 kil.) à Saint-Hubert (*V.* ci-contre).

CORRESPONDANCES : On trouve à la station des voitures pour :

Saint-Hubert. — Départ à 2 h. ; trajet en 1 h. ; prix : 1 fr.

Wellin.—Départ à 1 h. 45 min. ; trajet en 1 h. 45 min.; prix : 1 fr. 25 c.

On franchit la petite rivière de l'Homme, et l'on continue à la côtoyer jusqu'au château de Mirwart, dont nous allons parler et au delà duquel les ponts se multiplient et la rivière est tantôt à droite, tantôt à gauche. On laisse à gauche, puis à droite, des collines boisées. Plus loin on traverse un petit vallon encaissé au pied des rochers et des bois. On aperçoit à gauche, sur une hauteur, le *château de Mirwart*, « grand bâtiment carré, avec quatre tours aux angles et une cinquième plus forte et plus élevée entre les deux tours du levant. » Pittoresquement situé au sommet d'une montagne sous laquelle la rivière de l'Homme décrit un demi-cercle, il domine le pays et fut autrefois une position militaire importante. Dès le Xe siècle les comtes de Hainaut y avaient un manoir, qu'ils fortifièrent avec soin. Il fut détruit à deux époques différentes, à cause des déprédations que les soldats exerçaient de là sur le territoire de l'évêque de Liége. La voie ferrée contourne les collines boisées que couronne le château de Mirwart, de sorte qu'on le perd de vue et qu'on le retrouve plusieurs fois. Les bois et les terres qui s'y rattachent occupent une grande étendue. Cette partie de la route est la plus accidentée et celle qui offre les aspects les plus pittoresques et les plus jolis; c'est une succession de bois, de petits vallons verdoyants et encaissés. On traverse quelques tranchées profondes.

76 kil. *Poix* (St-Hubert), (9e station). — A gauche une jolie route nouvelle conduit à :

St-Hubert, — 2497 hab., petite ville, située à 8 kil. de la station, et célèbre par la translation qui s'y fit en 825 des reliques de saint Hubert, l'apôtre des Ardennes et le patron des chasseurs, jusque-là déposées (depuis cent ans) dans l'église Saint-Pierre à Liége. La ville prit le nom du saint à cette occasion et elle devint bientôt un lieu de pèlerinage fréquenté, où l'on venait invoquer sa châsse contre la rage. « Les restes du saint s'y trouvent-ils encore? La chose est douteuse, dit M. J. Pimpurniaux. Et dans tous les cas, on ignore l'endroit précis où ils reposent ; ce doit être dans un des caveaux de l'église. » Ce vaste édifice de style flamboyant est de 1538; il a été restauré il y a peu d'années; la façade est du commencement du XVIIIe siècle. Dans une chapelle à gauche le roi Léopold a fait placer un mausolée en style ogival, sculpté par M. *G. Geefs.* On conserve, dit-on, dans une chapelle l'étole et le cor de chasse de saint Hubert. L'ancienne abbaye est aujourd'hui un pénitentiaire pour de jeunes condamnés.

Au delà de la station de Poix le chemin de fer, remontant toujours la petite vallée, a, tantôt à droite, tantôt à gauche, la petite rivière de

Digitized by Google

l'Homme, dont le filet d'argent brille au soleil sur le velours vert des prairies. Puis à gauche on aperçoit des landes, sur lesquelles on voit errer des moutons et des vaches d'une petite espèce. (Les agriculteurs du pays pensent que ces vagues pâtures et les troupeaux qui les couvrent doivent disparaître en partie de l'Ardenne dans un certain avenir, lorsque ce sol trop froid sera amendé et fécondé au moyen de la chaux.) Les bois se multiplient ; on aperçoit aussi, au sortir des tranchées, quelques tourbières. Les forêts des deux côtés deviennent plus étendues ; à gauche est celle de Warinsart. Dans le moment où il la côtoie, le chemin de fer gravit une rampe de 0,016 sur 5266 mèt. ; il cesse de côtoyer le ruisseau de l'Homme, dont la source est à droite à peu de distance, et il franchit la chaussée de St-Hubert à Recogne. On aperçoit de nouveau alors des plaines et des landes sur la droite.

89 kil. *Libramont* (Recogne), (10ᵉ stat.).

Recogne, commune de 662 hab., est à 2 kil. à droite de la station.

« A la station de Libramont, dit M. Van Bemmel, nous sommes en pleine Ardenne, et précisément sur la ligne du partage des eaux qui vont à la *Lesse* et de celles qui vont à la *Sémois*. Changeons alors de place pour la seconde fois depuis Namur ; c'est vers la droite que va se trouver tout l'intérêt du paysage. » — Reprenant sa course, on voit alternativement des plaines étendues, des landes et des bruyères interrompues par quelques cultures; puis à droite, à l'horizon, la forêt de Hucqueny. — On aperçoit aussi à droite devant soi, dans le lointain, le clocher de *Neufchâteau*.

98 kil. *Longlier* (Neufchâteau), (11ᵉ station), — 130 habitants.

CORRESPONDANCES : On trouve à la station des voitures pour :

Bastogne. — (28 kil. de Neufchâteau.) Départ à 3. h. 15 min. s.; trajet en 3 h. ; prix : 2 fr. 50 c.

Bouillon. — Départ à 6 h. 20 min. s. ; trajet en 5 h.; prix : 4 fr. 50 c.

Florenville.—Départ à 3 h. 15 min., et 6 h. 20 min.; trajet en 3. h.; prix : 3 fr.

Le chemin de fer coupe ici la chaussée qui va de Bastogne à Neufchâteau, situé à 2 kil. de la station.

Neufchâteau, — 1792 hab. Ville située près d'un vallon, avec des prairies et des bois dans le voisinage. On exploite des ardoisières. Cette ville est mentionnée dans des actes du VIIIᵉ siècle. Ses fortifications furent détruites en 1555 par les Français.

A l'hôtel de la Poste : omnibus pour *Florenville*, trajet en 3 h.; prix : 3 fr.

En quittant Longlier, après une vallée verte et boisée, on retrouve des landes, alternant avec des cultures, des plateaux ondulés, des mamelons monotones à dr. et à g., puis un ruisseau pittoresquement bordé de bois et qui, en s'élargissant, forme un étang poissonneux que traverse plusieurs fois le chemin de fer sur des remblais élevés.

114 kil. *Marbehan* (12ᵉ station).

La vue s'étend sur de longues plaines, et à droite sur quelques rares villages. (Les maisons sont couvertes en ardoises.) On se retrouve au milieu d'un pays bien cultivé. A gauche de la voie coule un ruisseau, affluent de la Semois

121 kil. *Habay* (13ᵉ station).

L'horizon devient de plus en plus vaste ; c'est surtout à droite que les

Digitized by Google

plaines unies s'étendent à perte de vue. Le chemin de fer traverse le ruisseau de la *Sémois*, dont les sources sont peu éloignées. A gauche sur un plateau, on distingue de loin les maisons d'Arlon, qui s'élèvent en amphithéâtre. On ne l'aperçoit plus quand on est dans la station ; la vue est bornée à gauche par une tranchée.

135 kil. **Arlon** (14[e] station). — 5465 hab. (*hôtels :* du Nord ; de l'Europe), chef-lieu de la province belge du Luxembourg. L'étymologie de cette ville antique : *Ara Lunæ*, est très-contestable, et le prétendu autel de Diane, qui en a été le prétexte, ne l'est pas moins ; il paraît que c'était simplement une pierre tumulaire. Ce monument était conservé dans l'église des Capucins ; les Français le détruisirent à la Révolution. Arlon est mentionné dans l'Itinéraire d'Antonin, sous le nom d'*Orolaunum vicus ;* un grand nombre de fragments antiques trouvés dans les fouilles attestent son antiquité ; ils ont été recueillis dans une salle de l'hôtel de ville. Arlon était au point de jonction des voies romaines allant de Namur et de Reims à Trèves. Plusieurs incendies et les événements de la guerre ne lui ont laissé aucun monument ancien. En 1558 Arlon fut détruit par le duc de Guise ; en 1604 il fut ravagé par les Hollandais ; saccagé par les Français en 1651 ; en 1671 ses fortifications furent rasées. — On a une vue très-étendue du haut de la terrasse de l'ancien couvent des Capucins. — Quand on vient de Luxembourg, on voit en avant l'hôtel de ville d'Arlon, bâti en pierre jaunâtre. Toutes les maisons sont couvertes en ardoises. (Il y a des carrières dans le voisinage.)

CORRESPONDANCES, avec indication des lieux de départ dans Arlon

Aubange. — (Hôtel du Nord.) Départ à 7 h. 15 min. mat. ; trajet en 1 h. 20 min. ; prix : 2 fr. Malle-poste.

Etalle. — (Id.) Départ à 7 h. mat. ; trajet en 2 h. 15 min. ; prix : 2 fr. Malle-poste.

Florenville. — (Id.) Départ à 7. mat. ; trajet en 5. h. 15. min. ; prix : 4 fr. Malle-poste.

* *Liége.* — (Id.) Départ à 6 h. 30 min. s. ; trajet en 15. h. ; prix : 14 fr. 50 c. Malle-poste.

Longwy. — (Id.) Départ à 7 h. 15 min. mat. ; trajet en 2. h. 40 min. ; prix 3. fr. Malle-poste.

Saint-Léger. — (Id.) Départ à 5. h. s. ; trajet en 1. h. 50 min. ; prix : 1. fr. Malle-poste.

Sedan. — (Id.) Départ à 7 h. mat. ; trajet en 9 h. ; prix : 7 fr. Malle-poste.

* *Spa.* — (Chez M. Rogister.) Départ à 6 h. 30 min. s. ; trajet en 15 h. 45 min. ; prix : 14 fr. Malle-poste.

Virton. — (Hôtel du Nord.) Départ à à 5. h. s. ; trajet en 3 h. 15 min. prix : 1 fr. Malle-poste.

B. D'ARLON A LUXEMBOURG.

En chemin de fer, 30 kil.

2 convois par jour. Trajet en 1 h. 10 min. ; prix : I[re] cl., 3 fr. ; II[e], 2 fr. 10 c. III[e], 1 fr. 50 c.

En partant de la station d'Arlon, le chemin de fer traverse la route, bordée de peupliers, qui mène à Longwy. On aperçoit des plaines ondulées parsemées de petits bois ; le sol paraît bien cultivé. A droite, à l'horizon, la vue s'étend sur quelques plans de collines.

10 kil. (d'Arlon), 145 kil. (de Namur), *Sterpenich* (15[e] et dernière station belge).

C'est ici qu'a lieu, lorsqu'on vient de Luxembourg, la visite de la douane belge. Nous l'avons trouvée, dans les

Digitized by Google

premiers temps de l'ouverture de la voie, bien plus minutieuse que la douane luxembourgeoise, et faisant subir aux voyageurs des pertes de temps bien regrettables dans un si court trajet. Nous souhaitons que le service ait été modifié dans un sens plus favorable à la rapidité du parcours.

Le même convoi continue jusqu'à la station suivante. Peu de temps après avoir quitté Sterpenich, il franchit les frontières (les bornes se voient à peu de distance de la voie), et il ne tarde point à s'arrêter à :

Bettingen (Bettange, selon la prononciation des gens du pays), (1re station du grand-duché du Luxembourg), v. situé à droite au pied d'un petit mamelon boisé.

On change ici de convoi, à l'aller et au retour. Visite rapide de la douane; on ne demandait pas de passe-port (automne 1859). A la même époque, on donnait à la station de Luxembourg des billets pour Bettingen seulement; et là les voyageurs devaient prendre de nouveau leurs billets pour leur destination ultérieure. Une meilleure organisation du service aura sans doute aussi fait disparaitre cet inconvénient.

Le train repart, franchit une tranchée et traverse des plaines bordées de petits bois. Les stations et les villages sont plus rapprochés que dans la partie du Luxembourg belge qu'on vient de parcourir. Après une nouvelle tranchée on trouve la petite station de :

Mamer, village qui date de la période romaine. On voit une maison de campagne en style pseudo-gothique. — A gauche on passe devant de vastes prairies qui sont couvertes de troupeaux dans la belle saison. On atteint encore une autre station:

Bertrange, village près duquel on a découvert, il y a une vingtaine d'années, beaucoup de débris de poteries romaines et soixante-dix vases tumulaires, urnes cinéraires, etc. — On traverse des plaines cultivées où l'on voit plusieurs villages. On arrive à la station de Luxembourg, bâtiment assez élégant, en style de chalet.

Cette station est à 2 kil. de la ville. Les omnibus qui transportent les voyageurs (50 c. par personne; 10 par colis) sont obligés de faire un long détour. Par suite des travaux qui sont en cours d'exécution, le chemin de fer doit bientôt être poussé jusqu'à la ville.

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

L'ancien duché de Luxembourg comprenait : 1° le grand-duché de Luxembourg actuel ; 2° la Province belge de ce nom ; 3° cette partie de la Lorraine (réunie à la France en 1656) qui s'est appelée le Luxembourg français, et dont Thionville était le chef-lieu. Le grand-duché de Luxembourg est borné au S. par la France ; à l'O. et au N. O. par la Province belge du Luxembourg ; au N. E. et à l'E. par le grand-duché du Bas-Rhin (à la Prusse), dont il est séparé au N. E. par l'Our, affluent de la Moselle, et au S. E. par la Moselle elle-même.

Pendant la période franque, le territoire luxembourgeois fit partie de l'Austrasie, dont Trèves et Metz furent les capitales ; puis de la Lotharingie. Il fut érigé en duché en 1354 par l'empereur Charles IV. Il subsista comme État indépendant jusqu'en 1451, époque à laquelle il fut réuni aux vastes domaines de la maison de Bourgogne. Le traité d'Utrecht le céda en 1713 à la maison d'Autriche. La France s'empara

Digitized by Google

de Luxembourg en 1795, et le duché lui fut cédé par le traité de Campo-Formio. « En 1815 le Congrès de Vienne le déclara partie intégrante de la Confédération germanique et le donna au roi des Pays-Bas, sauf quelques parcelles qui furent attribuées à la Prusse. En 1830, le mouvement qui rendit à la Belgique sa nationalité excita une vive fermentation dans le Luxembourg, dont une grande partie se déclara indépendante, sauf ses rapports avec la Confédération. Lorsque le roi des Pays-Bas eut accepté le traité qui lui attribuait la possession de la majeure partie du Luxembourg, la publication de ce traité excita une grande émotion dans le pays, qui n'avait cessé d'avoir des représentants dans les deux chambres belges, et s'était de plus en plus identifié avec la Belgique sous la protection des institutions communes. Les chambres votèrent des adresses au roi en faveur du maintien de l'intégrité du territoire; les villes signèrent des pétitions dans le même but. Il ne fallut rien moins que l'intervention des principales puissances de l'Europe pour calmer cette irritation. Le traité des 24 articles fut enfin signé. Le pays fut divisé à peu près selon la démarcation tracée par les deux idiomes allemand et wallon. La Belgique obtint la partie wallonne du grand-duché du Luxembourg (elle dut aussi abandonner la majeure partie du Limbourg et Maëstricht avec sa banlieue); le roi des Pays-Bas forma de la partie qui lui était attribuée un nouveau grand-duché auquel il donna une organisation indépendante. » La maison souveraine du Luxembourg a fourni à l'Allemagne cinq empereurs; des rois à la Bohême, à la Pologne, à la Hongrie; des reines, des connétables et des maréchaux à la France.

Le grand-duché du Luxembourg appartient à la Hollande et est en même temps un État de la Confédération germanique. Sa population est de près de 180 000 hab.; son contingent de 3721 soldats et 8 canons. — On attribue une origine saxonne à la population allemande du Luxembourg, dont le dialecte particulier s'arrête aux frontières de la France et de la Belgique. La religion catholique est presque la seule professée.

Une partie du sol est couverte de forêts. « Les villages ont, pour la plupart, leurs bois communaux, où annuellement chaque famille puise gratuitement sa provision de chauffage. » Le pays, à l'exception de la partie du N., présente l'aspect de la richesse agricole. Sur les bords de la Moselle, entre Grevenmacher et Remich, la vigne produit un vin léger assez estimé dans le pays. Le sous-sol possède de riches gisements de minerais de fer. Il y a des hauts fourneaux dans le voisinage de la ville de Luxembourg.

Chemins de fer du Luxembourg.

(Guillaume-Luxembourg.)

Le Grand-Duché de Luxembourg, enclave séparée de son territoire par les traités politiques, et étroitement resserrée entre la Belgique, la France et la Prusse, était jusqu'ici privé des grandes communications de chemins de fer, qui portent l'industrie et la richesse dans toutes les contrées de l'Europe; il vient d'être doté d'un réseau d'autant plus précieux, qu'il va dans un bref délai le mettre en communication dans diverses directions, avec plusieurs lignes de chemins de fer, qui déjà, depuis

Digitized by Google

plusieurs années, sont en pleine activité. Le roi de Hollande attache une si grande importance à l'exécution de ce réseau, qu'il a autorisé la Société concessionnaire à lui donner le nom de *Guillaume-Luxembourg*. La concession se compose de quatre lignes :

1° De la ligne de Luxembourg à la *frontière de France* (à Thionville);

2° De la ligne de Luxembourg à la *frontière belge*, dans la direction d'Arlon; se raccordant avec le chemin de fer belge de Bruxelles à Arlon par Namur;

3° De la ligne de Luxembourg à la *frontière prussienne*, jusqu'à Weiswampach (frontière N. du grand-duché du Luxembourg); là elle se reliera à trois voies ferrées dans les directions de Spa et Liége, d'Aix-la-Chapelle et de Cologne;

4° De la ligne de Luxembourg à *Trèves* (Prusse).

Inauguration du chemin de fer Guillaume-Luxembourg.

Le 5 octobre 1859 a eu lieu avec une grande solennité, en présence du prince d'Orange, l'inauguration des deux sections de Luxembourg à Arlon et de Luxembourg à Thionville.

C'est la France qui s'est chargée de prolonger l'embranchement de Thionville (ligne de Paris à Metz. *V.* R. 5) jusqu'à la frontière du grand-duché; la ligne belge s'est avancée de son côté d'Arlon jusqu'à la frontière; le Guillaume-Luxembourg a fait le reste, c'est-à-dire soudé les deux lignes, belge d'un côté, française de l'autre.

De Thionville à Luxembourg (32 kil. 900). — Quoique cette partie n'ait pas de travaux d'art, elle a présenté cependant des difficultés à cause des terrains glaiseux qu'elle traverse. La partie de la ligne de la frontière française à Luxembourg (16 216 mètres) a des travaux d'art assez importants : d'abord le *souterrain de Dudelange*, qui a 380 mètres de longueur sur 8m,50 d'ouverture en plein cintre, dans un terrain schisteux tendre; il est entièrement maçonné. On traverse ensuite l'Alzette sur le pont de Bettembourg; il est à trois arches, et sa longueur est de 45 mètres environ. La ligne de Thionville à Luxembourg a été construite dans le délai d'une année. Elle s'élève, à partir de Thionville, dans les coteaux du bassin de la Moselle, pour atteindre le point de partage des bassins de la Moselle et de l'Alzette. A partir de ce point, situé près de la frontière, la ligne suit la vallée de l'Alzette jusqu'à Luxembourg.

De Luxembourg à Arlon, où il se relie aux voies belges, le chemin de fer a une longueur de 30 kilomètres, dont 9 sur le territoire belge. Cette ligne a aussi été construite dans le délai d'une année. Elle n'a point présenté de difficultés sérieuses d'exécution; à Gosperich seulement, près de Luxembourg, il a fallu drainer un coteau glaiseux. L'ouvrage d'art le plus remarquable est le pont sur l'Eisch. Ce pont a trois arches en plein cintre, de 4 mètres d'ouverture. Tous les ouvrages d'art de ces deux lignes ont été exécutés sous la direction de M. Grenier, ingénieur français, nommé ingénieur en chef de la Cie Guillaume-Luxembourg. — C'est sous sa direction que se poursuivent les importants travaux dans la traversée de la forteresse et à Cruchten pour les lignes de Luxembourg à Trèves et à Diekirch, qui relieront le grand-duché à la France, à la Prusse et à la Belgique. Ces travaux doivent être terminés dans l'année 1860. — Dans le rayon de la forteresse, ces deux lignes présenteront des ouvrages d'art très-remarquables; ils traversent trois fois la vallée de l'Alzette, au moyen de grands viaducs. Le *viaduc de la Pulwermülh* (dans la portion commune à Trèves et au nord), a treize arches plein cintre de 15 mètres d'ouverture; sa longueur est de 290 mètres, et sa hauteur, au-dessus de l'étiage, de 40 mètres. Il va en ligne droite du fort Verlorenkost, jusqu'à la dernière pile où se trouve la bifurcation des deux chemins. Le *viaduc de Clausen* (il est entièrement sur la ligne du Nord); il est courbe et ne comporte que neuf arches. Sa hauteur est de 32 mètres. Un troisième coude

Digitized by Google

de l'Alzette a nécessité un viaduc au faubourg de Paffenthal; il a la même longueur que celui de Pulwermühl; sa hauteur est de 33 mètres. Un quatrième viaduc, celui du Grünenwald, de 70 mèt. de longueur, a sept arches de 16 mètres de hauteur.

« Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour se rendre compte de l'importance des lignes concédées à la Société Guillaume-Luxembourg. En outre d'un trafic considérable dans le pays, les chemins de fer du Grand-Duché sont destinés à profiter d'un mouvement de transit considérable en reliant non-seulement entre elles la Belgique et la France, mais encore en reliant ces deux pays à l'Allemagne. La Compagnie des chemins de fer de l'Est (de France) s'est chargée à forfait, pendant cinquante ans, de l'exploitation et de l'entretien de la totalité des chemins de fer Guillaume-Luxembourg. Au terme de la convention intervenue entre les deux Compagnies, la part revenant à la Compagnie Guillaume-Luxembourg ne peut être inférieure à 35 pour 100 de la recette brute, et peut s'élever jusqu'à 60 pour 100 de cette recette. »

La ligne nouvellement ouverte entre Thionville et Arlon, en passant par Luxembourg, relie, par les voies ferrées de la Belgique et de la France, la mer du Nord au Rhin, à la Suisse et à la Méditerranée; elle met notre Alsace en communication directe, tant avec le cœur de la Belgique qu'avec les plus riches bassins houillers, ceux de Charleroy et de Liége, et avec les vastes gisements de minerais de fer du duché du Luxembourg. — Outre le puissant intérêt qu'offre le réseau luxembourgeois pour le transit, il est d'un précieux avantage pour le Grand-Duché, en ce qu'il sera le trait d'union indispensable entre le minerai qu'il possède en abondance et la houille, dont il n'a point assez.

Luxembourg — (*hôtels* : de Cologne; du Luxembourg; des Ardennes), capitale du grand-duché de Luxembourg et forteresse de la Confédération germanique, — 12 000 h. (et 6000 Prussiens formant la garnison). C'est une des plus fortes places de l'Europe; les Espagnols, les Autrichiens, les Français (1684 et 1795) et les Hollandais y ont successivement travaillé. Des sommes considérables ont encore été consacrées à ses fortifications, depuis 1830, par la Confédération germanique. La partie la plus remarquable des fortifications est le *Bouc*, assis sur un rocher proéminent dans lequel sont creusées des casemates de haut en bas. Le Bouc sépare les faubourgs Clausen et Grund. La ville est enfermée dans un triple rang de remparts et entourée de trois côtés de rochers à pic de 60 mèt. environ de hauteur. Elle est divisée en ville haute et ville basse. La première est bâtie sur un roc et occupe un plateau dont les côtés semblent plonger dans un précipice d'une grande profondeur. Les faubourgs ou villes basses, le *Clausen* et le *Grund* (vallée) au S. et le *Paffenthal* au N., sont baignés par l'Alzette, dans laquelle afflue, à la porte de Thionville, la rivière torrentielle de Pétrusse. Des rampes d'escaliers et une ruelle en pente rapide, la plus fréquentée de la ville, plongent au fond des bas quartiers. Des tanneries et différents genres d'industries donnent de l'activité à cette vallée. C'est du côté de Grund que l'on construit le viaduc du chemin de fer de Trèves. La ville haute occupe un espace restreint; ses rues sont bien percées; du bout d'une rue on aperçoit à l'autre bout le talus de gazon des remparts.

La ville de Luxembourg n'offre rien d'intéressant aux étrangers, si ce n'est la singularité de sa situation et la beauté de ses fortifications. Deux places servent de

Digitized by Google

lieux de promenade aux habitants de la ville haute : la *place d'Armes*, plantée d'arbres, et la *place Guillaume* ou Grande place. Une courte galerie (le passage Vivienne de la ville) sert de communication de l'une à l'autre. Au-dessus de la grande place s'élève le clocher aigu de la cathédrale que l'on aperçoit au-dessus des arbres des boulevards, quand on arrive par le chemin de fer d'Arlon. Sur la place Guillaume est situé l'*hôtel de ville*, qui date de 1828. Le *palais des États* (rue du Gouvernement) est un petit édifice nouvellement construit, dont la façade présente un mélange de styles de différentes époques. Luxembourg possède une *bibliothèque*, un *musée archéologique*, un *cabinet d'histoire naturelle*. — C'est de la porte de Trèves qu'on embrasse le mieux la vue générale de la ville. Les étrangers devront aussi se faire indiquer le *casino militaire :* du haut de la longue terrasse plantée d'arbres qui s'élève derrière cet établissement, et où sont placées des tables pour prendre des rafraîchissements dans la belle saison, on domine un côté des fortifications et une vallée étroite avec ses mille accidents pittoresques.

CORRESPONDANCES : — Diligence pour *Trèves*. Deux départs par jour; trajet en 5 h.; prix : 6 fr., 5 fr. 50 c., 4 fr. 50 c. Le chemin de fer en construction doit être ouvert à la fin de l'année 1860.

De *Luxembourg à Liége* et *Spa*. A la poste aux chevaux.) Départ. 12 h. 15 m. s.; trajet en 21 h. 25 min. et 22 h.; prix : 17 fr. Malle-poste.

Spa. (Hôtel des Postes prussiennes) Départ à 1 h.; trajet en 19 h.; prix : 14 fr. 95 c.

Diekirch. — Traj. en 4 h.; prix: 3 fr.

Echternach. — Traj. en 4 h. 1/2; prix 3 fr.

Remich. — Traj. en 3 h.; prix : 1 fr. 75 c.

Excursions dans le grand-duché de Luxembourg.

N. B. Dans le grand-duché de Luxembourg on trouve de ville en ville, outre un service organisé pour prendre les voyageurs, des voitures particulières dont le prix est peu élevé.

De Luxembourg à Diekirch (vallée de l'Alzette) — 32 kil. (Une voiture publique part de Luxembourg deux fois par jour. Traj. en 4 h. Prix : 3 fr.) On sort de Luxembourg par la porte d'Eich. Des hauteurs de *Weimerskirch* on découvre à l'O. le *Muhlenbach*, vallon agreste jadis, aujourd'hui animé par de nombreuses manufactures, et qui vient aboutir au pied des glacis de la citadelle. On aperçoit à l'horizon devant soi les montagnes de Mersch (*V.* plus bas). Le chemin que l'on suit jusqu'à Mersch (14 kil.) est une promenade dans une sorte de jardin; il traverse de nombreux villages, « côtoie à dr. des coteaux, des rochers, des châteaux, des bosquets; à g. de magnifiques prairies. » On passe à *Walferdange*, village situé au milieu d'un pays de culture et sans intérêt; puis à *Lorentzweiler* (environ 10 kil. de Luxembourg). Ici, quittant la route, on peut aller visiter un monument curieux à *Altlinster* (6 kil. E.), situé sur un coteau boisé (haertchen) que l'on gravit après avoir traversé le village.

Le *monument d'Altlinster* est connu sous les noms de : l'homme et la femme sur la roche (de man and fra op der loe), ou de roche de Herta (divinité germanique). Sur ce rocher ont été grossièrement sculptées deux figures de 2 mèt. 30 et 60 de hauteur. La plus grande représente une femme, la plus petite un homme, dont la tête a été dé-

Digitized by Google

truite depuis près d'un siècle, ce qui a valu à ce groupe le surnom de *méchante femme*, parce qu'on l'accuse d'avoir coupé la tête à son mari. On croit que c'est un monument celte ou germain. Dans le bois où se trouve ce monument singulier, on voit une autre roche nommée Freyley (rocher de Frey). — Fréy ou Freir est, dans la mythologie scandinave, le dieu qui dispense le soleil, la pluie, etc.... il est frère de Freya, déesse de l'amour. Le vendredi, dit-on, lui était consacré. C'est partout le jour de Vénus, le Freitag des Allemands, le Vryday des Flamands, le Friday des Anglais. On a trouvé près d'ici des antiquités romaines et celtiques.

Vallée de l'Erenz noire. — D'Altlinster, les voyageurs à pied pourront aller visiter à 8 ou 10 kil. la vallée sauvage et bordée de montagnes escarpées où coule l'*Erenz noire* (affluent de la Sûre). On vante le caractère pittoresque de la partie de cette vallée appelée le *Müllerthal*. Peut-être trouvera-t-on plus facile de venir visiter les bords de cette rivière en partant de Diekirch (*V.* p. 326).

Continuant sa route, on dépasse *Lintgen* et *Rollange*, et l'on arrive (14 kil.) à *Oudin* (Uding), faubourg de Mersch.

Mersch, bourg de près de 3000 hab. (*hôtel :* du Nord), formant une longue avenue de maisons rustiques, est situé à quelque distance de la grande route, entre le Mamer et l'Eischen, au confluent de ces deux cours d'eau dans l'Alzette. Il était connu au IX^e s. sous le nom de Marisca. Son ancienne église, en style byzantin, a été démolie en 1851 et remplacée par une église moderne de mauvais goût.

A une demi-heure de chemin de Mersch on peut, en remontant le long du Mamer, aller visiter à *Schœnfeltz* un château gothique dont les restaurations ont un peu altéré le caractère. Un rocher qui le domine à l'O. contient une caverne garnie de stalactites, appelée *Vichterloch*, trou des Nains ou *Nutons* (*V.* p. 344). Les légendes relatives à ces gnomes sont très-répandues dans le pays.

Vallee de l'Eischen. — En se dirigeant vers *Marienthal* (2 kil. O. de Schœnfeltz), localité où était anciennement une abbaye de dames nobles ; supprimée une première fois par Joseph II, et détruite dix ans après, à la Révolution française, on arrive à l'étroit vallon où coule l'Eischen, que l'on traverse pour monter au château d'*Hohlenfeltz* (Rocher creux) bâti sur un escarpement de rocher vertical et tout rempli d'excavations. Il fut canonné en 1684 par le maréchal de Boufflers. — En vingt minutes de marche on arrive à *Ansembourg*, où l'on aperçoit au haut d'un rocher les restes d'un château abandonné depuis plus de deux siècles aux fermiers. — En se dirigeant vers l'O. on arriverait (16 kil.) à *Arlon* (*V.* p. 319).

Au delà d'Oudin (Mersch) on laisse sur la rive g. de l'Alzette, *Pittange*, nom illustre dans les annales du Luxembourg. Il n'offre rien de curieux que les ruines du manoir féodal, bombardé en 1684 par les troupes de Louis XIV. — On atteint *Colmar*, près du ruisseau de l'Attert, qui prend naissance dans le Luxembourg belge et vient se jeter ici dans l'Alzette.

Vallée de l'Attert. — Elle contient des ruines de châteaux dignes d'intérêt : *Useldange* (12 kil. de Colmar), village séparé par la rivière de l'enceinte des ruines de l'ancien château, dont une partie est habitée pas le fermier. communiquait, dit-on, au moyen d'un souterrain, passant sous la rivière et où l'on pénétrait encore, en 1784, avec le château de Rothburg, situé à 200 pas à l'O. et dont il reste à peine des vestiges. — Entre Useldange et Everlange, l'Attert coule entre des rochers, des bois e des vallons; du haut du chemin qui circule constamment sur les hauteurs, la vue s'étend sur ses détours capricieux

Digitized by Google

A peu de distance, au N. O. de Colmar, est le *Château de Berg*, construit à mi-côte dans une jolie situation; il a été acquis et réparé par le roi Guillaume II.

Continuant sa route vers le N. on arrive (5 kil. N. de Colmar) à *Ettelbruck*, bourg assez bien bâti. Des étymologies fantastiques ont voulu attribuer son pont au terrible Attila (Ettel ou Etzel en allemand). — C'est près d'Ettelbruck que l'*Alzette*, qui prend sa source en France (près de la frontière), après avoir baigné les murs de Luxembourg et fertilisé la plus belle partie de la province, vient se jeter ici dans la Sûre (affluent de la Moselle). Ausone, dans son poëme sur la Moselle, après avoir parlé de la Sûre, consacre à l'Alzette deux vers où l'on retrouve la faconde élégante et creuse de ce poëte de la décadence :

Nec minor hâc, tacitum qui per sola [pinguia labens,
Stringit frugiferas felix Alisuntia ripas.

Près d'Ettelbruck est *Ingelsdorf*, où les Romains avaient construit un pont et, 4 kil. plus loin :

Diekirch (*hôtel :* des Ardennes), « gros bourg, élégant, coquet, paisible, dit M. Van Bemmel; contenant des villas et une jolie promenade bordée de tilleuls. »

De Diekirch par Beaufort à Echternach. — On se dirige à l'E. en longeant la Sûre jusqu'à Bettendorf (4 kil.); de là un chemin conduit à dr. par des hauteurs et des bois à l'étroite vallée de la haute Erens. « Des rochers bizarres, en assises horizontales, figurent des murailles cyclopéennes. » Sur l'autre rive on aperçoit *Eppeldorf*. « Un plateau qui domine des paysages immenses et variés sépare la haute Erens de l'Erens noire. » (*V.* p. 325.) A 4 kil. au delà d'Eppeldorf on atteint *Beaufort* (env. 10 kil. de Diekirch) où l'on remarque un château en ruines, situé au fond d'un vallon qui conduit à l'Erens noire, et qui est bordé de rochers ronds couverts d'une riche végétation. Il y a environ 3 kil. de Beaufort à *Berdorf*, où l'on conserve sous le maître autel de l'église un autel antique, sur les faces duquel sont sculptées les figures d'Hercule, de Junon, d'Apollon et de Minerve. — De Berdorf à Echternach il y a 4 kilomètres.

Echternach—(*hôtel :* du Cerf), 3600 hab. (30 kil. de Luxembourg), est situé sur la rive dr. de la Sûre, au milieu d'un vaste bassin encadré de hautes collines couvertes de bois, de vergers et de vignes. L'ancienne forme de son nom est *Epternach*. Il doit son origine à saint Wilbrod, né en 658, un de ces moines anglo-saxons, dont le zèle infatigable contribua si puissamment à faire pénétrer le christianisme dans le N. E. de la Gaule et dans la Germanie.

L'*Abbaye d'Echternach*, — fondée par saint Wilbrod, fut confisquée au profit de l'État à la Révolution. Une procession célèbre attire annuellement, le mardi de la Pentecôte, 8000 pèlerins venant à Echternach de plusieurs lieues à la ronde. « Elle consiste à sauter trois pas de bourrée en avant et deux pas d'assemblage en arrière » et s'exécute sur un air particulier qu'on appelle la danse des Saints Sauteurs. Les pèlerins, divisés par paroisses, sous leurs bannières particulières, et sans mélange d'âge ou de sexes,

Digitized by Google

marchent par trois, écartés les uns des autres et se tenant par des mouchoirs. Les enfants marchent en tête, les vieillards viennent les derniers, et cette danse incessante et sans pause est surtout pénible pour ceux-ci, car la procession doit parcourir environ 1200 mèt., depuis le pont de la Sûre jusqu'à l'église. On prétend que cette procession fut instituée au VIII[e] siècle à l'occasion d'une épizootie dans laquelle les animaux sautaient convulsivement jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés. On vint invoquer saint Wilbrod, et elle cessa. Joseph II en ordonna vainement la suppression.— L'église de l'abbaye est un édifice roman, construit de 1017 à 1031, et conservé dans son état primitif à l'exception des quatre tours reconstruites en style ogival au XIII[e] s., ainsi que les voûtes des bas côtés et de la nef centrale. (Cette voûte est supportée par douze colonnes corinthiennes. Le docteur Kügler présume qu'elles proviennent d'un temple romain antérieur.) Les fenêtres de l'église furent élargies à la même époque. Trois des tours se sont écroulées. Une partie de l'édifice a été transformée en fabrique. Il a été question de restaurer ce monument intéressant. — Le mur d'enceinte de la ville présente encore des portions de remparts qui datent du XIII[e] s. Des maisons neuves, construites dans un style pseudo-roman, attestent le goût entretenu chez les habitants, par la vue des antiquités de leur ville.

Il y a une diligence d'Etchernach à Luxembourg : trajet en 4 h. 1/2; prix : 3 fr.

D'Etchernach, on peut remonter le long de la Sûre (8 kil.) jusqu'à BOLLENDORF, petite ville prussienne, où l'on trouve une bonne auberge. Le chemin de hallage est quelquefois impraticable par suite des crues subites de la Sûre.

Dans le voisinage de Bollendorf, on va visiter un ancien autel de Diane, situé dans le bois de Niederburg.

De Diekirch à Vianden (8 kil.). — *Vianden* (Veyanen; Vienne en Ardenne), 1600 hab. (*hôtel :* du Luxembourg), « ancienne petite ville toute caractéristique, pleine de jolies maisons du XVI[e] siècle, » située sur l'Our (affluent de la Sûre), près de la frontière prussienne. Un pont relie la ville basse ou moderne à la ville haute, qui s'étend sur la montagne du château. Dès le XII[e] siècle, les comtes de Vianden sont cités comme de puissants seigneurs; à la fin du siècle dernier, Vianden était en la possession de la maison de Nassau. Les remparts et les tours de la ville ont disparu, et le *château de Vianden*, qui est une des curiosités du Luxembourg, a beaucoup perdu de sa magnificence, par suite des outrages des hommes et du temps. En 1810, Napoléon le comprit dans le majorat du baron de Marbœuf. En 1820, Guillaume I[er] laissa adjuger, pour 3200 florins, ce domaine de sa famille à un échevin de la ville, qui abattit les toits, vendit la charpente, le fer, le plomb, les portes, les fenêtres.... et abandonna ce manoir ainsi ouvert à toutes les intempéries des saisons. Guillaume II racheta ces ruines en 1841, pour le prix de 3000 francs. On arrive par une forte rampe au château, qui domine la ville. Il avait trois enceintes. La voûte de la salle des chevaliers s'est

Digitized by Google

effondrée il y a quelques années. Outre le vestibule, on admire surtout la chapelle, qui est un intéressant spécimen de l'architecture du moyen âge, et qui a été restaurée. Elle est longue de 50 pieds et large de 36. « Un fait curieux, c'est que cette nef n'avait point de pavé, mais que le centre était entièrement ouvert, et présentait ainsi une large ouverture bayante, donnant sur des souterrains qui servaient de prisons. D'après la tradition, cette disposition avait été ainsi établie afin que les prisonniers eussent la facilité d'assister au service divin sans sortir de leur prison. » (Schayes.) On a, des terrasses du château, une belle vue sur la vallée de l'Our.

De Vianden, on peut remonter les bords de l'Our jusqu'au *château de Falkenstein* (5 kil.), dont les ruines pittoresques se dressent au haut d'un rocher isolé. On laisse, avant d'y arriver, *Bivels*, agréablement situé sur le bord de l'Our, vers lequel ses maisons et ses jardins descendent en étages. Les seigneurs de Falkenstein étaient riches et puissants dès le xe siècle. C'est une des nobles familles du Luxembourg qui n'a plus aujourd'hui de représentant.

Si de Falkenstein on continue à remonter au N. la vallée de l'Our, qui sert de limite entre le grand Duché et la Prusse, on arrive (12 kil.) à DASBOURG, ville prussienne, où un pont de pierre unit les deux rives.

Ce trajet offre des perspectives variées; mais tout ce pays, peu fréquenté, n'offre point de ressources aux voyageurs.

En amont de Dasbourg, l'Our coule dans une gorge boisée, et les bords présentent un caractère de sauvagerie uniforme jusqu'à l'extrémité N. du grand-duché.

Vallée de la Sûre (Sauer).— Cette rivière prend sa source dans la province du Luxembourg (environ 3 kil. S. de Bastogne); elle sert pendant quelque temps de limite entre cette province et le grand-duché de Luxembourg, où elle reçoit la Wiltz (rive g.), l'Alzette (rive dr. à Ettelbruck, *V.* p. 326), l'Erens-haute (rive dr.) et l'Our (rive g.). Ainsi que cette dernière rivière sert, jusqu'à son embouchure, de limite entre le grand-duché et la Prusse, la Sûre continue à former la limite jusqu'à Wasserbilig, où elle se jette dans la Moselle, après un parcours de 173 kil. dans la direction de l'O. N. O à l'E. S. E. — La vallée où coule la Sûre, large et bien cultivée à l'E. d'*Erpeldange* (3 kil. S. O. de Diekirch, *V.* ci-dessous) devient plus sauvage en remontant. Des rochers à pic la bordent sur quelques points et offrent des difficultés aux piétons. Une autre difficulté consiste dans le patois allemand des habitants, presque inintelligible à un Allemand lui-même. On visite à *Erpeldange*, le château, qui est relativement moderne et appartient à la commune. — A 7 kil. d'Erpeldange, est le village de *Michelau*, dont la rivière baigne les jardins et les prairies, et, 2 kil. plus loin, sur une hauteur, les ruines du *château de Bourscheid*, qui a été canonné en 1684, mais peu endommagé, par le maréchal de Boufflers. — A une lieue vers l'E., sur un mamelon escarpé, au milieu d'un étroit vallon, s'élèvent les ruines du *château de Brandenbourg*. Mais le

Digitized by Google

trajet entre ces deux points est montueux et pénible. Il vaudrait mieux y aller depuis Diekirch. Au moyen âge, les seigneurs de Brandenbourg rivalisaient de faste et de valeur avec les sires de Bourscheid. — Si l'on continue à remonter la vallée de la Sûre (en évitant de suivre les sinuosités de la rivière), on dépasse successivement *Schlindermanderscheid*, puis, au delà de l'affluent de la Wiltz, *Bockholtz*, *Tadler*, *fond de Heiderscheid*, et on arrive à *Esch-sur-la-Sûre*. Le vallon de la Sûre est âpre et tourmenté en approchant de cette ville. — Pour cette dernière course, un peu longue, on devra avoir recours à un guide.

Esch-sur-la-Sûre (Esch-le-Trou). — On n'aperçoit cette petite ville, pittoresquement située au fond d'une gorge profonde, qu'au moment où l'on y arrive. Au delà du pont, bâti d'une seule arche, la rivière décrit une courbe et disparaît derrière une haute montagne. « La ville, dit M. Pimperniaux, est étagée sur les flancs d'une autre montagne, avec de sombres rochers à dr. et à g. et des ruines pour couronner le tout. Tel se présente Esch en aval. Les touristes qui aiment les rochers dans le paysage, trouveront à se satisfaire ici; on en a mis partout. » En amont, il a fallu, à cause de l'encaissement de la vallée, faciliter l'accès de la ville au moyen d'un tunnel. Outre sa situation pittoresque, Esch est un centre d'industrie. Il ne reste du château que des ruines éparses, et des restes de tours dont la forme quadrangulaire atteste l'antiquité. La dévastation, cette fois encore, n'est pas imputable à la Révolution, elle est l'œuvre d'un habitant d'Arlon, qui a acheté pour démolir et vendre les matériaux.

Les touristes amateurs d'excursions pédestres pourraient continuer à remonter la vallée de la Sûre jusqu'à *Martelange*, bon village du Luxembourg belge, près de la frontière du grand-duché; on y trouvera des moyens de transport. Il faudrait pour ce trajet être accompagné d'un guide connaissant bien les localités et sachant éviter les circuits sans sacrifier le pittoresque. D'Ersch à *Boulaide*, on compte au moins 12 kil. de marche; et autant de Boulaide à Martelange. C'est entre Boulaide et Erpeldange que la Sûre présente les aspects les plus pittoresques.

D'Esch-sur-la-Sûre, si l'on veut se diriger au N. pour rentrer en Belgique par Bastogne ou Houffalize (*V.* p. 344), on gagnera (6 kil.) *Wiltz* (*hôtel :* des Ardennes), chef-lieu de canton, ville industrielle et commerçante, qui possède un grand nombre de tanneries et de manufactures de draps. A la fin du siècle dernier, le comté de Wiltz appartenait à la famille des Custine de Metz, dont deux membres furent guillotinés à la Révolution. — De Wiltz à *Bastogne* (*V.* p. 345) (17 kil.), la route est sans intérêt. Cette partie septentrionale du grand-duché à laquelle nous sommes parvenus participe de plus en plus du plateau élevé de l'Ardenne, dont elle se rapproche.

15 kilomètres au delà de Wiltz on atteint le bourg de *Clervaux*, (*hôtel :* de M. Keip) entouré de montagnes boisées et situé dans un ravin profond, dont le ruisseau alimente plusieurs tanneries. Le château de

Digitized by Google

Clairvaux, bâti sur un rocher, a appartenu à la famille Lannoy.

De *Clervaux à Houffalize*, il y a environ 26 kil. Cette route permet d'apprécier parfaitement la différence d'aspect qui existe entre les deux Luxembourg, ou plutôt entre les deux versants de l'Ardenne.

De *Luxembourg à Igel* par *Grevenmacher*. — Se dirigeant à l'E., on suit la route de Luxembourg à Trèves; on passe à *Senningen*, à *Niederanwen*, v. situé à 3 h. de marche de Grevenmacher, à *Roodt*, etc.

Grevenmacher (Grevenmacheren) à environ 25 kil. de Luxembourg; 3600 hab. (*hôtel:* de la Poste). Cette ville, dominée à l'O. par un sol montueux, et cachée sur les bords de la Moselle, ne se laisse apercevoir que lorsqu'on peut pour ainsi dire la toucher du doigt. Le vin des environs est assez estimé. — De Grevenmacher la route, suivant la vallée de la Moselle, passe au joli village de *Mertert* (4 kil.), situé au confluent de la Syre, au milieu de vergers et de prairies. La rive dr. de la Moselle qui lui fait face est rocheuse et escarpée. — 2 kil. plus loin est *Wasserbilig*, au confluent de la Sûre (*V.* p. 328), sur la frontière prussienne. — Entrant ici sur le territoire prussien et suivant la grande route de Trèves, on arrive au petit v. d'Igel (3 kil. de Wasserbilig), situé sur la rive g. de la Moselle, non loin du confluent de la Sarre. C'est là que se trouve le célèbre monument romain qui attire tant de curieux dans ce modeste village.

Colonne d'Igel (Igelsœule). — Cet édifice ayant la forme d'un piédestal carré et élancé, reposant sur un socle, élevé sur quatre degrés, est couronné par une sorte de pyramide renflée dont l'amortissement portait une figure d'aigle. Il a 24 m. de hauteur, et la largeur des côtés est de 5 mèt. sur 4. La disposition se répète sur les quatre faces. Presque tout le monument est chargé de bas-reliefs très-endommagés, dont les sujets sont mythologiques ou se rapportent à la vie privée ou publique des personnages auxquels il était consacré. D'après l'opinion la plus accréditée, cette construction pyramidale, construite en pierres de grès, reliées sans ciment, serait un mausolée de la famille romaine des *Secundini*, riches fournisseurs de l'entreprise des vivres, de l'habillement, des transports de l'armée, des postes, etc. Cette famille était très-répandue dans les environs de Trèves, comme l'attestent les inscriptions lapidaires qui rappellent leur nom et qui ont été découvertes sur plusieurs points. On peut prendre une idée de ce monument d'après un dessin donné par Schayes dans son *Histoire de l'architecture en Belgique*, I, 79. Les antiquaires, du reste, sont loin de s'accorder sur l'époque et l'usage de la colonne d'Igel. Les uns ont prétendu qu'elle avait été élevée en mémoire du mariage de Constantin et d'Hélène; d'autres en souvenir de la naissance de Caligula. Un décret de Napoléon, relatif à la ville de Trèves, rendu lors d'une visite à ce monument, porte « donné au pied de la colonne de Caligula, etc.... » Cependant, le style de l'architecture donne plutôt à penser que ce monument doit appartenir à l'époque des Antonins.

A quelque distance d'Igel (8 kil.), des souvenirs d'une bien plus haute

Digitized by Google

importance attendent le voyageur; s'il se rapproche de la Moselle, il ne tarde pas à apercevoir les tours et les clochers de Trèves, qui furent le séjour habituel de plusieurs empereurs romains.

TRÈVES (*V.* R. 85).

De Grevenmacher on peut gagner Remich (20 kil.), en longeant la Moselle bordée de collines en pente douce, couvertes de vignobles. — *Remisch*, 2000 habitants (hôtel de M. Schorn). — Au village prussien de *Nennig*, situé sur la rive dr. de la Moselle, on a découvert en 1852 une villa antique contenant de belles mosaïques.

Diligence tous les jours; trajet en 3 h. Prix : 1 fr. 75 c.

De Remisch à Luxembourg, 24 kil.

ROUTE 74.

1res EXCURSIONS EN ARDENNE.

DE RECOGNE OU DE LONGLIER A BOUILLON.

Route de voiture.

A la *station de Recogne* (89 kil. de Namur par le chemin de fer de Luxembourg. *V.* p. 318), une voiture conduisait à Bouillon (environ 33 kilomètres) en 4 h. Prix, 3 fr. 60 c. — Cé service a cessé sans doute d'avoir lieu en concurrence avec le suivant :

A la *station de Longlier* (*V.* p. 318), une voiture part pour Bouillon à 6 h. 20 m. du soir; elle fait le trajet en 5 h. Prix, 4 fr. 50 c.

Bouillon, — (*hôtels :* de la Poste, près du pont ; du Nord); 34 kilom. O. de Neufchâteau; 64 kilom. O.N.O. d'Arlon. — 2534 hab. Ancienne capitale du duché de Bouillon, la ville de Bouillon est très-pittoresquement située au fond d'une gorge, dans une sorte de presqu'île formée par la Sémois (Semoy), qui décrit une courbe autour de la ville et du rocher où s'élève la forteresse ou château. Cet ancien château, modernisé à l'intérieur, domine la ville, mais il est dominé lui-même par les collines boisées voisines. Il a été réparé de 1827 à 1830, et sert aujourd'hui de prison. « Je ne crois pas, dit l'auteur du *Guide du voyageur en Ardenne*, qu'il y ait nulle part ailleurs un tel luxe d'ouvrages souterrains. C'est un vrai labyrinthe de caves, de casemates, d'oubliettes, etc., appartenant à l'ancien château. En descendant un escalier on aperçoit, à gauche, un petit couloir en forme d'impasse qui aboutit à une fenêtre; il contient, taillé dans le roc, une sorte de siége qu'on appelle le *fauteuil de Godefroid.* » Cette dénomination traditionnelle n'a sans doute aucun fondement sérieux : Bouillon ne fut ni le lieu de naissance, ni la résidence de Godefroid de Bouillon. Cette ville a cessé d'être une place de guerre ; ses remparts sont devenus des promenades. — On ne connaît point l'origine de Bouillon ; très-probablement le château précéda la ville. La première mention qui en soit faite est du IXe siècle. Le duché de Bouillon a été un état indépendant depuis le Xe siècle jusqu'à la Révolution française. Godefroid de Bouillon, le héros de la première croisade, vendit cette seigneurie à l'évêque de Liége pour subvenir aux frais de son expédition dans la Terre sainte. Il s'éleva par suite des contestations entre les héritiers de Godefroid et les princes de Liége. La possession du château leur fut disputée par les La Marck d'Aremberg et les La Tour d'Auvergne; ces derniers, soutenus

Digitized by Google

par la France, furent mis en possession du duché par les traités de Nimègue et de Ryswick, et ils le conservèrent jusqu'en 1795, époque à laquelle il fut réuni à la France. Le traité de Paris, de 1815, enleva tout le territoire de Bouillon à la France et le donna au roi des Pays-Bas, grand-duc du Luxembourg. Il a été depuis (1839) cédé, avec la partie wallonne du Luxembourg, au roi des Belges.

CORRESPONDANCES DE BOUILLON (*hôtel:* de la Poste) avec *Namur:* départ à 3 h. 15 m.; trajet en 13 h.; prix: 12 fr. 80 c.; — avec *Longlier:* départ à 2 h.; trajet en 5 h.; prix, 4 fr. 50 c.; — avec SÉDAN (France) environ 15 kil.; deux départs par jour.

EXCURSIONS SUR LES BORDS DE LA SEMOIS.

COURS DE LA SÉMOIS (affluent de la Meuse). — La Sémois (Sémoy), rivière de l'Ardenne, traverse de l'E. à l'O. l'extrémité méridionale de la province belge du Luxembourg, et une des extrémités de celle de Namur, avant de se jeter (en France) dans la Meuse. Elle prend sa source à Arlon, à 380 mètres environ d'altitude. Son parcours, qui forme une infinité de replis, est de 198 kil. Elle est interrompue par un grand nombre de barrages. Dans la première partie de son cours jusqu'au moment où elle reçoit, près de Les Bulles (31 kil. O. d'Arlon), la Vierre (venant de Longlier), elle coule sur un terrain d'alluvion et bien cultivé. « Depuis la Vierre jusqu'à sa sortie du pays, elle a son lit creusé dans le roc vif, et les montagnes schisteuses qui la bordent en rendent les abords difficiles et quelquefois impossibles. »

La vallée de la Sémois passe pour une des plus jolies vallées de la Belgique; les voyageurs qui voudraient l'explorer doivent se résigner à faire la majeure partie de la route à pied; ils pourront s'aider, pour faire certains trajets, des rares voitures qu'ils trouveront dans le pays, et ils devront prendre des guides pour éviter les incertitudes et les contre-marches. Les sinuosités capricieuses de cette rivière et les rochers qui l'encaissent fréquemment, ne permettent pas, même aux marcheurs les plus déterminés, d'en suivre toujours les bords. Nous allons indiquer les points les plus remarquables et les plus intéressants de ces excursions, en remontant la Sémois depuis son embouchure jusque vers sa source.

1° Depuis la Meuse jusqu'à Bouillon.

La Sémois se jette dans la Meuse en France (départ. des Ardennes), à 9 kilom. environ, en ligne droite, de la frontière belge. Cette première partie de son cours est sans intérêt. Le premier village belge (province de Namur) que l'on rencontre en remontant la Sémois est : *Bohan* (50 kilom. S. de Dinant), village auquel sa sale apparence donne un air de fraternité avec les derniers villages français riverains de la Sémois. Des ponts de claies servent en plusieurs points à la traverser. Laissant à gauche un long circuit de la rivière, on gravit une colline et l'on descend au petit village de *Membre*, 167 hab., très-bien situé, près de la route qui va par *Gédinne* (14 kil.) à Beauraing et à Dinant. — De Membre à *Vresse*, 172 hab., (environ 4 kilom.), on suit la rive droite. Ici la vallée s'élargit jusqu'au delà de *Laforet*, 280 hab., « situé sur la rive gauche, derrière une vraie muraille de rochers. » — 5 kil. au delà de Vresse on trouve *Alle*, 450 hab., le seul lieu de la contrée où l'on puisse, au besoin, trouver un gîte convenable. — Traversant la Sémois, on entre dans la PROVINCE DU LUXEMBOURG et l'on se dirige vers *Rochehaut* (2 ou 3 kilom.), d'où l'on

Digitized by Google

a une vue étendue sur le cours de la rivière. — De là on se dirige, au S., sur *Poupehan* et *Corbion* (5 kil.), 850 hab. Une montagne longue et étroite s'étend de Corbion jusque près de Rochehaut. — « De Corbion à Bouillon (5 ou 6 kilom.), dit M. Podesta, dans son enthousiasme ardennois, le panorama est éblouissant et la nature merveilleuse. »

Bouillon (*V.* p. 331).

2° Depuis Bouillon jusqu'à Arlon.

On compte 64 kilom. de Bouillon à Arlon par la grande route; il faut augmenter de moitié cette distance si l'on veut visiter les parties pittoresques de la vallée qu'arrose la Sémois entre ces deux points. On quitte la rivière, on la retrouve, et à chaque instant elle s'offre aux regards en formant mille perspectives capricieuses.

De *Bouillon* à *Florenville* (environ 8 kil. par la grande route). — Au lieu de suivre la grande route, le touriste préférera suivre au N. la Sémois, en la coupant fréquemment pour éviter les sinuosités dans lesquelles elle se plaît à s'égarer. Il se dirigera vers *Dohan* (5 kilom.). Le château, du XVII^e siècle, est sur un petit plateau qui domine la Sémois; à l'extrême horizon l'on aperçoit des montagnes boisées. De beaux rochers s'élèvent dans le voisinage. Ici commence à se dérouler le panorama des Ardennes, avec ses montagnes hérissées de sapins ou couvertes de genêts et de bouleaux; ses forêts peuplées de chevreuils et de sangliers. Il est bon d'avoir un guide pour gagner de là, en passant par un escalier taillé dans le roc et appelé la Roche-Trouée, le hameau des *Hayons* (3 kilom.), où il y a une scierie, et près duquel le ruisseau des Alleines vient se jeter dans la Sémois.

Dans cette partie de l'excursion on a quelquefois des passages à gué à effectuer, à moins qu'on ne traverse la rivière porté à dos d'homme. Sur plusieurs points on trouve des habitants exercés à rendre ce genre de service aux passants.

A 3 ou 4 kilom. de là, entre Auby et Cugnon, on va visiter la *Grotte de saint Remacle*, creusée dans un rocher escarpé. Ce saint, né dans l'Aquitaine au VII^e siècle et qui fut disciple de saint Éloi, est en grande vénération dans le pays, où se transmettent des récits légendaires sur ses miracles. Un paysan raconte à M. Podesta, auteur d'un opuscule sur les bords de la Sémois, qu'un loup ayant un jour mangé l'âne qui portait au saint ses provisions, le saint ordonna à ce loup de lui servir d'âne désormais; le loup obéit. « On ne dit pas, dit M. Podesta, si le saint poussa sa vengeance jusqu'à donner au loup les oreilles de l'emploi. »

Cugnon (8 ou 9 kil. de Dohan) est une commune de 1078 hab. Cugnon est situé sur la rive droite de la rivière, vis-à-vis de *Mortehan*, 463 hab., qui en dépend. On se trouve ici au milieu d'une des sinuosités les plus pittoresques de la Sémois.

« Il y a une lieue et demie de Mortehan à Herbeumont. Si vous aimez les petits chemins mystérieux, les allées feuillues et les fraîches senteurs que Dieu a mises au sein de la végétation des campagnes, évitez la grande route (de Bertrix à Herbeumont), et prenez par les landes et les bois. » (G. Podesta.)

Herbeumont, 1097 hab. On y trouve une bonne auberge. Au haut

Digitized by Google

d'un rocher qui domine la rivière sont les ruines d'un château qui date du XIe siècle et qui fut détruit pendant les guerres de Louis XIV. On a de là un beau panorama sur les capricieux méandres de la rivière, sur les rochers sauvages qui la bordent, et sur les plans de montagnes qui dessinent au loin la succession des vallées dans lesquelles elle coule.

A quelques kilomètres au N., en se dirigeant vers Bertrix, on trouve les *ardoisières d'Herbeumont*, une des curiosités de la contrée.

Dans une direction opposée (3 ou 4 kilom. en amont) « les beautés naturelles se multiplient jusqu'à la ravissante vallée de *Conques*, où sont les ruines d'un prieuré qui servait en quelque sorte de thébaïde aux moines de l'abbaye d'Orval » (*V.* 335). C'est un des sites les plus charmants de l'Ardenne méridionale. Ce prieuré fut vendu, comme propriété nationale, à la Révolution.

Entre la vallée des Conques et Florenville (*V.* ci-contre) la Sémois fait des détours si excentriques qu'on se décidera difficilement à les suivre tous. On fera bien, du reste, de se procurer un guide si l'on veut faire une partie de ce trajet autrement que par la grande route. On signale de beaux rochers entre *Azy* et *Martué*, vers Florenville.

A 9 kil. environ de Conques, est, près de la frontière, le village de *Muno* (11 kilom. de Florenville), 1091 hab. Il existait déjà sous le nom de Musnau, au Xe siècle et on y conserve le souvenir fatal d'un drame judiciaire et de l'exécution à mort des deux frères Signorel, en 1730, victimes de la haine des jésuites (la seigneurie de Muno, depuis 1574 appartenait à leur collège établi à Liége). Le procès fut revisé plus tard, leur mémoire réhabilitée, et leurs biens confisqués, ainsi que des dommages et intérêts, furent restitués à la famille. (*V.* Pimperniaux : *Guide en Ardenne*, 1re partie, p. 347 et suiv.)

Florenville, — 25 kil. de Bouillon; 39 kil. d'Arlon. — (*Hôtels* : du Commerce; d'Angleterre). « Le service de Messageries entre Bouillon et Florenville, dit M. Van Bemmel, est aujourd'hui supprimé, mais la route est fort belle et traverse presque constamment une forêt majestueuse, aux fourrés épais, dominés par des chênes et des hêtres énormes. Cette ville qui compte environ 2000 hab., est avantageusement située à l'entre-croisement de plusieurs routes et peut être choisie pour centre d'excursions. Elle domine tous les environs et l'on a, du cimetière, situé derrière l'église, un beau panorama sur le cours sinueux de la Sémois.

CORRESPONDANCES : — Pour *Arlon* : départ à 10 h. 45 min. mat.; trajet en 5 h. 15 m.; prix : 4 fr. — *Longlier* : départ à 6 h. mat. ; 2 h. 5 min.; trajet en 3 h.; prix : 3 fr.

De Florenville on peut aller visiter :

1° (6 kil. N.) *Chiny*, — environ 1200 hab.; autrefois capitale d'un comté, aujourd'hui un misérable village. Son origine remonte au Xe siècle; c'est un centre d'exploitations métallurgiques. — A l'E., au delà des méandres de la Sémois et d'un de ses affluents, la Vierre, s'étend la forêt de Chiny, magnifique débris de la vieille forêt des Ardennes. Les immenses forêts de cette contrée « sont incontestablement les plus belles de la Belgique.

Digitized by Google

Le chêne, le hêtre surtout, y arrivent à des dimensions inconnues dans le Brabant, où la spéculation trop avide ne laisse pas aux arbres le temps d'atteindre leur entier développement. Ces forêts s'étendent, presque sans interruption, sur les deux bords de la Sémois jusqu'à Bouillon et jusque sur le territoire de la France. La forêt de Chiny est une des plus giboyeuses du Luxembourg. Le chevreuil, le sanglier, le lièvre et le renard y abondent. Les loups y sont communs et s'y montrent souvent redoutables. »

2° *Ruines de l'abbaye d'Orval.* — (près de la frontière de France, 8 kil. S. de Florenville; la route traverse la forêt d'Orval). Une vaste enceinte et un immense entassement de décombres couvrent l'espace qu'occupait autrefois l'abbaye. Au milieu de ces débris, quelques restes romans et ogivaux de l'ancienne église commencée au XII^e siècle, sont encore debout. Le plus remarquable est le portail percé de trois fenêtres romanes, surmontées d'une rose du style le plus élégant. La nef avait été reconstruite en 1525. Ces ruines, dont l'aspect rappelle celui des ruines de l'abbaye de Villers (p. 128), sont situées dans une vallée entourée de forêts. L'abbaye d'Orval était une des plus grandes de la chrétienté ; bien plus étendue, plus peuplée et plus riche que Villers. Elle possédait 300 villages, hameaux ou fermes, et ses revenus s'élevaient à plus de 1 200 000 fr. Elle nourrissait un nombre considérable de pauvres ; logeait les passants durant trois jours, etc. L'ancien monastère, qui datait du XII^e siècle, ressemblait, dit-on, à une ville; il fut en partie détruit en 1637 par les troupes du maréchal de Châtillon. De nouveaux bâtiments plus vastes furent construits au XVIII^e siècle par l'architecte Dewez; ils étaient à peine terminés qu'ils furent détruits, en 1793, par les Français, lorsque Carnot envoya une armée de 85 000 hommes contre les Autrichiens cantonnés dans le Luxembourg. « Le général français Beauregard avait été repoussé une première fois à Orval par des dragons de La Tour; la brigade du général Loison se chargea de la vengeance, et, du 13 au 23 juin, le monastère fut dévasté, ravagé, puis incendié et ce qui en restait renversé à coups de canon. » Dès que l'abbaye avait été occupée, les pillards y étaient accourus de tous les environs. Le nom du général Loison fut compromis d'une manière fâcheuse. « Il fut accusé, dit la *Biographie universelle*, de s'être livré à d'odieuses exactions dans l'abbaye d'Orval. Il allait être jugé par un tribunal peu disposé à l'indulgence, lorsqu'un représentant en mission le fit réintégrer dans ses fonctions. » Il est mort en 1816 au château de Chokier (*V.* p. 352).

On peut, depuis les ruines de l'abbaye d'Orval, se diriger au S. E. vers Virton, en traversant un pays qui cesse d'être pittoresque et qui participe par ses cultures au caractère du versant méridional de l'Ardenne :

Virton — (27 kil. de Florenville; 26 kil. d'Arlon), 2090 hab.; ville ancienne, à qui les savants du XVII^e siècle ont cherché à donner une docte étymologie tirée d'un prétendu temple de Jupiter tonnant, et qui reçoit simplement son nom de la rencontre de deux ruisseaux, le Vir et le Ton.

Digitized by Google

On trouve à *Virton* (à l'hôtel du Cheval-Blanc) une malle-poste pour *Arlon*, partant à 4 h. 35 m. du mat. et à midi 1|2; trajet en 3 h. 15 m.; prix, 2 fr.

Les environs de Virton (dans la direction du S. O.), Vieux-Virton, Dampicourt, Mont-Quentin, sont cités pour leur aspect agréable. En allant vers l'E. on trouve, à 3 kil. environ, les *ruines du château de La Tour*, qui avait de l'importance au XIII[e] siècle. Ce nom, qui fut celui d'une famille illustre du pays, fut porté « par un des meilleurs régiments de cavalerie que possédait la monarchie autrichienne; c'est ce régiment vallon des dragons de La Tour qui se distingua pendant les guerres de la révolution et dont les glorieux restes allèrent se faire écraser à Marengo. »

En continuant à suivre la même direction orientale, la route de Virton conduit à *Aubange* (environ 23 kil.), commune de 1127 hab. (assez bonne auberge). Ce village est situé près de la frontière hollandaise du grand-duché de Luxembourg, et près de la frontière française (6 kil. de Longwy).

On trouve à *Aubange* une malle-poste pour *Arlon*, partant à 4 h. 15 m. du soir; trajet en 1 h. 37 m.; prix: 2 fr.

Si, au lieu de se diriger au S. et vers l'abbaye d'Orval, on veut continuer depuis Florenville à se diriger à l'E., en remontant le cours de la Sémois, on pourra gagner *Jamoigne*, soit par la grande route (8 kil. de Florenville), soit en suivant les sinuosités de la rivière par *Chiny* (*V.* p. 334), *Moyen* et *Izel*. C'est ici cependant que cessent les beautés pittoresques des bords de la Sémois; et si le touriste, parvenu à ce point, est pressé de rentrer dans les grandes voies de la circulation, il trouvera : (au château de Jamoigne) une voiture partant pour la station de *Marbehan* (*V.* p. 318) :

Départ, 7 h. 40 min. mat.; trajet en 1 h. 20 min.; prix : 1 fr. 50 c.

ROUTE 75.

2[es] EXCURSIONS EN ARDENNE.

L'ARDENNE est une région montueuse et boisée qui s'étend en Belgique, en France et dans le duché du Bas-Rhin. Cette contrée s'étendait beaucoup plus loin jadis; elle se confondait avec l'Hercynie. Elle est la partie extrême d'une grande ligne de faite, dirigée comme la chaîne des Alpes de l'E. à l'O., et qui, partant des monts Carpathes et de la Gallicie, traverse la Silésie, franchit le Rhin entre Bonn et Coblentz, traverse la Belgique (provinces de Liége, de Luxembourg et de Namur), et se dirige en France, vers Mézières et Amiens. La contrée belge de l'Ardenne, dans sa dénomination générale, a pour limites, au N. la Vesdre (ou le chemin de fer de Liége à Verviers, qui en suit le cours); au S. la Sémois (*V.* p. 332) et la Lorraine; à l'E. la Prusse rhénane; à l'O. le Condros (*V.* p. 350). Les plateaux humides du nord de l'Ardenne ont reçu le nom de *Hautes-Fanges* ou *Fagnes*. L'Ardenne forme un massif de 300 à 400 mètres d'élévation, et d'environ 60 kilomètres de largeur. « La partie centrale du massif, entre la Meuse et l'Amblève, constitue l'Ardenne proprement dite. La partie occidentale, qui va en s'abaissant au delà de la rive gauche de la Meuse, est quelquefois nommée la *Thierrache*. L'Ardenne, depuis Givet jusqu'à la frontière de la Prusse, offre de grandes forêts. Dans les éclaircies naturelles se développent de longues zones stériles, couvertes seulement de plantes basses ou rabougries, qui donnent à la croupe des plateaux un caractère remarquable de tristesse et de maigreur. Mais de l'autre

Digitized by Google

côté de cette région sévère, les paysages sont coupés. En descendant vers Virton par le versant du midi, la nature prend quelque chose de plus riche et de plus varié. Déjà commencent les belles campagnes de la Lorraine. — Les forêts se déploient sur la plupart des bandes quartzeuses qui s'étendent du S. O. au N. E. Dans des intervalles s'ouvrent de larges croupes de schiste argileux, recouvertes seulement de tourbes et de bruyères. La nudité des Fanges offre le plus triste des tableaux. La pâte imperméable que fournit la désagrégation du schiste argileux, retient les eaux sur le dos du plateau. On rencontre de vastes marécages sur les croupes les plus élevées, comme entre Malmédy et Verviers, entre Houffalize et Stavelot. Ces fanges ont depuis quelques pouces jusqu'à 3 et 4 mètres de profondeur. Dans quelques endroits la tourbe est exploitée.... De gros troncs de bouleaux y sont couchés horizontalement dans un état de conservation remarquable et encore propres à la charpente. Ce qui atteste pourtant l'ancienneté de ce travail, c'est la présence des noisettes au milieu de la tourbe, dans des cantons comme à Bihain, qui, de temps immémorial, sont privés de noisetiers. — Les crêtes anguleuses des ardoises n'offrent pas un aspect plus riche. » (*Houzeau:* Géographie physique de la Belgique. — (*Passim.*) — Des crêtes décharnées; des vallées encaissées et sinueuses dominées par d'âpres rochers, de vastes plateaux couverts de bruyères et de marécages, des forêts immenses entrecoupées de landes, tel est l'aspect sévère que présente cette âpre nature. On marche quelquefois pendant des 5 à 6 lieues dans les bruyères. — C'est en approchant des limites de l'Ardenne, vers le Condros, et surtout vers le bas Luxembourg, que les rivières s'encaissent de plus en plus. Là et dans le grand-duché quelques cours d'eau sont contenus dans des tranchées tout à fait abruptes. — La température moyenne de l'Ardenne est plus froide que celle du reste de la Belgique. L'air y est vif; les races animales y sont petites et vigoureuses; on y élève beaucoup de porcs. Le sol froid de l'Ardenne a été jusqu'ici peu favorable à la culture; mais ses collines et ses plateaux non cultivés nourrissent de nombreux troupeaux de moutons. Cette contrée, jusqu'ici fermée au mouvement industriel et au progrès de l'agriculture, est destinée à subir de grands changements; par suite des défrichements, les vagues pâtures iront diminuant d'étendue; et, si elle perd ses nombreux moutons, elle acquerra des champs rendus à la culture et amendés par la chaux. — Les forêts de l'Ardenne servent de retraite à des cerfs, des chevreuils, des sangliers, des loups, des renards.... « On trouve le sanglier, comme le loup, depuis la Vesdre jusqu'à la Sémois.

« Plusieurs routes passent d'un côté à l'autre de l'Ardenne, soit en profitant des cols ou dépressions qu'on y rencontre, soit en franchissant les bosselures les plus élevées qui la couronnent. L'une des plus intéressantes et la plus caractéristique, sans doute, est la *route de Spa à Malmédy* (Prusse). En quittant le joli vallon de Spa, dont les flancs roides et élevés sont couverts de sombres sapins, on s'élève vers le plateau par une route d'une rampe facile, mais dont la montée se prolonge à perte de vue. La vue (lorsqu'on est arrivé sur les hauteurs), s'étend à une grande distance sur des croupes sauvages et nues. C'est surtout d'une auberge isolée, appelée Maison-Leloup, et située à près de 600 mètres d'altitude, que cet horizon sévère se déroule. — La *route de la Roche à Vielsalm* part des bords de l'Ourthe, dont elle gravit les rives pittoresques, et traverse d'abord une zone de bois. Au delà de Samrée, les bois sont bientôt remplacés par des croupes unies dont la verdure trompeuse cache des fanges. C'est le plateau des Tailles, sur le sommet duquel on traverse la chaussée de Liége à Houffalize. — La *route de Rochefort à Bastogne* par St-Hubert ne passe pas sur des faîtes aussi élevés, mais elle donne peut-être une idée plus nette du contraste des différentes régions. Jusqu'au passage de

Digitized by Google

l'Homme à Grupont, la contrée est riante et cultivée; mais aussitôt qu'on a franchi la rivière, l'Ardenne commence avec ses forêts et ses deserts. C'est seulement au delà de St-Hubert qu'on franchit la croupe la plus elevée, qui ne va pourtant pas à 600 mètres. On s'enfonce de nouveau dans les bois. Le plateau ne reprend un caractère nu et et fangeux qu'en approchant de Bastogne. » (*Houzeau* : Géographie physique de la Belgique. — (*Passim.*)

Toute cette contrée, comme on peut s'y attendre d'après les descriptions précédentes, n'offrira point d'intérêt au voyageur sous le rapport monumental; mais, en revanche, elle est riche en paysages pittoresques, en sites d'un aspect sauvage. Quelques ruines d'abbayes ou de vieux manoirs perdues dans les bois ou perchées au haut des rochers, mériteront de fixer son attention, en même temps que sa curiosité sera éveillée par les antiques récits et les légendes superstitieuses dont la tradition a gardé le souvenir.

EXCURSIONS EN ARDENNE.

Cette contrée, la plus pittoresque de la Belgique, et la moins fréquentée jusqu'ici, sera sans doute visitée plus souvent à l'avenir, à cause des facilités qu'offre actuellement l'ouverture du chemin de fer du Luxembourg. Nous réunirons seulement ici des indications utiles et quelques tracés d'itinéraires, en laissant à chaque touriste le soin de combiner ses courses selon la direction qu'il lui convient de suivre. Nous commencerons notre description par la petite ville de *La Roche* (province du Luxembourg), non-seulement parce qu'on regarde cet endroit comme un des plus pittoresques de la Belgique, mais à cause de sa position centrale dans l'Ardenne, qui en fait un point de départ commode pour les excursions.

La Roche. — 67 kil. d'Arlon; 21 kil. de Marche, ville située elle-même à 2 kil. du chemin de fer du Luxembourg. — *Altitude*, 220 mèt. — Commune de 1478 hab. (*hôtels* : des Ardennes; du Nord; la Cloche). Voici comment M. Eug. Gens (*Ruines et paysages en Belgique*) parle de cette ville du Luxembourg belge située à l'embranchement de six ou sept vallées. « Au milieu d'un bourg situé dans le fond de la vallée de l'Ourthe, s'élève un rocher aux flancs noirs ou verdis par la mousse. Sur ce rocher se dressent les ruines d'une forteresse carlovingienne, qui a eu un jour l'insigne honneur d'être assiégée par Godefroid de Bouillon, et de résister victorieusement à l'épée qui devait faire tomber les murs de Jérusalem. Pour la sévérité de leur aspect, pour le charme romantique du site qu'elles décorent, ces ruines n'ont rien à envier à celles des bords du Rhin. Le bassin qu'elles dominent, se creuse au milieu du plateau de l'Ardenne, à sa plus grande élévation; en sorte que les montagnes de La Roche, à ne prendre que leur hauteur relative, sont les plus hautes du pays. Les vallées de deux ruisseaux y viennent converger avec la vallée de l'Ourthe et former un large entonnoir aux perspectives les plus variées. De quelque côté qu'on l'aborde, le paysage se compose, avec les vieilles maisons de la bourgade, groupées au pied du vieux château, sa rivière qui les contourne et les enserre comme dans les replis d'un gigantesque serpent, ses montagnes aux flancs tantôt arides, tantôt boisés, ici couverts de vergers, là-bas hérissés de pointes de roc, ailleurs ornés de jardins étagés en terrasses, de manière à frapper à la fois le

Digitized by Google

regard de surprise et d'admiration. »

On ne sait rien de certain de l'origine de La Roche et de son château, bâti sur la roche vive. A l'époque des guerres de Louis XIV les Français l'occupèrent et le fortifièrent. L'état de ruine dans lequel il est tombé date des démolitions ordonnées par l'empereur Joseph II; la conservation en est aujourd'hui confiée à l'État qui l'a acquis. — Un pont de fer suspendu est jeté sur l'Ourthe.

Après l'histoire la légende. Nous en emprunterons le récit, en l'abrégeant, aux nombreuses traditions locales racontées par l'auteur du *Guide du voyageur en Ardenne*.

Un seigneur de La Roche avait une fille nommée Berthe, dont la beauté et la douceur captivaient tous les cœurs. Dans l'embarras de choisir entre les nombreux prétendants à sa main, il fit publier un tournoi, où la main de sa fille serait la récompense du vainqueur. Waleran, fils du comte de Montaigu, fiancé à la fille du comte de Salm, avec laquelle il devait bientôt s'unir, ayant eu connaissance des conditions de ce tournoi, voulut voir Berthe, s'éprit de sa beauté, et, à force d'assiduités, lui inspira aussi de tendres sentiments. Marie de Salm était aussi belle que Berthe, mais d'un genre de beauté tout à fait différent, car elle était brune, et ses noires prunelles trahissaient la violence de son caractère et de ses passions, tandis que les traits de sa blonde rivale étaient pleins de suavité. Ulcérée de l'infidélité de Waleran, Marie jura de venger son outrage. Le tournoi eut lieu, et Waleran de Montaigu y fut vainqueur. Il attendait le moment où les hérauts allaient proclamer son bonheur, lorsqu'un nouveau combattant se présenta dans la lice. Il était de petite taille; son coursier, ses vêtements, son armure, jusqu'aux plumes qui flottaient sur son casque, tout était noir. Waleran, souriant de dédain à l'aspect de ce chétif adversaire, dut recommencer le combat. Après plusieurs passes d'armes, frappé en pleine poitrine, il fut désarçonné et précipité à terre. Berthe éplorée, dut se soumettre au sort et accepter pour époux le chevalier noir. Le mariage fut célébré dans la chapelle du château. Après le repas et les danses, les époux furent conduits dans la chambre nuptiale. Au coup de minuit, un cri de suprême angoisse se fit entendre, et il fut suivi du bruit que faisait la chute d'un corps lourd dans la rivière. On se précipite, on frappe; point de réponse; on enfonce la porte; la chambre était vide. Mais une fenêtre est ouverte, et, à la clarté de la lune, on put apercevoir le corps de Berthe, brisé par sa chute sur les rochers et la poitrine percée d'un coup de poignard, qui roulait entraîné par les eaux de l'Ourthe. Quant au chevalier noir, on n'en retrouva aucune trace. On sut plus tard que ce chevalier n'était autre que Marie de Salm, qui avait vendu son âme à Satan, pour obtenir de lui les moyens de venger son injure. Waleran partit pour la croisade et mourut sous les coups des infidèles. Parfois l'ombre de Berthe vient errer la nuit autour de ces ruines; et, à l'heure de minuit, on entend un cri lugubre, et l'on voit un blanc fantôme qui, du haut des rochers, se précipite dans la rivière.

COMMUNICATIONS : — Voiture partant de La Roche (*hôtel* : des Ardennes) pour *Aye* (station du chem. de fer de Luxembourg, *V.* p. 309); départ à midi 40 m.; trajet en 4 h. Prix, 3 fr. 50 c. — Pour *Liège* (ibidem); départ à midi 50 m.; trajet en 8 h. 50 minutes.

Environs de La Roche. — On vante les promenades des environs de La Roche. De bonnes routes macadamisées, en pente douce, permettent, au sortir de la ville, de gravir sans fatigue les collines qui l'entourent; ou bien l'on peut suivre des sentiers agréables qui, à travers les prairies ou le long des

Digitized by Google

ruisseaux, s'engagent dans les différentes vallées qui convergent vers La Roche. On cite particulièrement : sur la montagne de Courmont, en face de la ville, une excavation dans un rocher, désignée sous le nom de *Siége du roi Pépin;* on a de là une très-belle vue sur les ruines du château. Plus haut, on croise un autre sentier, appelé le *Chemin des morts,* parce que les habitants du hameau d'Harzé passent par là pour aller enterrer leurs morts au cimetière de Beausaint. Quelquefois pendant les gelées de l'hiver, le pied manquant aux porteurs, le cercueil roula dans le gouffre de l'Ourthe (Harzé-Goffe), situé au pied de cet étroit sentier. Parvenu au point culminant où est plantée une croix, on jouira d'une vue étendue sur La Roche et sur la vallée de l'Ourthe, à l'aval de La Roche. « Au bout de cette vallée solitaire, en face des montagnes de Jupille, une belle pyramide de verdure porte à son sommet une petite chapelle blanche : c'est l'*Ermitage de Saint-Thibaut,* bâti sur les ruines du vieux château des comtes de Montaigu. » Cette famille s'éteignit au xv^e siècle; au xvii^e siècle il n'y avait plus que des vestiges de son antique manoir. — « Si vous allez, dit M. E. Gens, vous perdre dans les profondeurs du bois de La Roche, une des plus belles forêts du Luxembourg, vous trouvez au bord d'un vallon sauvage un immense amoncellement de pierres grises. C'est le *Diab' Château.* » Le diable avait eu la fantaisie de se construire là une résidence féodale; mais Dieu mit obstacle à ses projets de gentilhommerie. — On peut aller vers le S. à Hives et à *Ortho* (8 kil.) et visiter à quelque distance les *Cailloux de Mousny,* blocs de quartz blanc; des savants ont prétendu que c'étaient des pierres druidiques; selon une vieille légende qui a cours dans le pays, ce seraient un berger, son chien et ses moutons qui auraient été pétrifiés. Ce berger, non content de refuser l'eau de sa cruche, à un pèlerin harassé de fatigue, qui allait faire ses dévotions à Saint-Thibaut, lui jeta une pierre pour le forcer à s'éloigner plus vite. Le dévot pèlerin, qui était Jésus-Christ lui-même, ramassa la pierre et la lança contre le berger, qui fut pétrifié; et avec lui, bien qu'innocents de son manque de charité, son chien et ses moutons. — Si l'on remonte la vallée de l'Ourthe, on trouve, entre les hameaux d'Hubermont et d'Ollemont (environ 8 kil.) une suite de rochers à pic d'une grande élévation. — Dans la direction de l'O. on fera encore une excursion agréable, en gagnant par Beausaint le *Petit* et le *Grand-Halleux* (7 kil.) et revenant par Queue-de-Vache et les bords de l'Ourthe.

COURS DE L'OURTHE (affluent de la Meuse). — Cette rivière prend naissance dans l'Ardenne (province de Luxembourg) de deux sources, distantes d'environ 48 kilom.; le bras oriental qui passe à Houffalize (*V.* p. 344), a son origine dans la commune de Beho, près de la frontière prussienne et de l'extrémité N. du grand-duché du Luxembourg; le bras occidental a la sienne dans la commune de Ste-Marie, à 12 ou 15 kil. S. O. de Bastogne (*V.* p. 345). Les deux bras se réunissent à environ 5 kil. E. d'Ortho (*V.* ci-contre). L'Ourthe reçoit plusieurs rivières, entre autres : l'*Amblève*, à Comblain-au-Pont, et la *Vesdre*, à Chênée (*V.* ci-contre), et se jette dans la Meuse, à Liége, par trois bras, dont le principal a son confluent en amont du pont de la Boverie, après un parcours de 157 ou 166 kil. « L'Ourthe coule d'abord dans

Digitized by Google

une vallée profonde, resserrée entre des rochers schisteux presque à pic. Au-dessous de La Roche, le calcaire succède au schiste; le bassin s'évase, et les deux rives offrent des pentes douces et fertiles qui ne se redressent d'une manière abrupte que de distance en distance. La pente totale d'Ortho à Liége est de 206 mètres, ce qui donne une pente moyenne d'un millim. et 73 centièmes par mètre. La profondeur moyenne de l'eau est de 65 centim.; mais sur les *Maigres*, il n'y a pas plus de 15 à 20 centim. en basses eaux, tandis que les *Goffes* ou *Mouilles* ont toujours plus de 80 centim. » (J. Tarlier). Le cours de l'Ourthe aux bords accidentés et pittoresques, « tout peuplés de châteaux, de ruines et de légendes, » forme un contraste singulier avec la monotonie et l'aridité des paysages du grand plateau de l'Ardenne.

DE LIÉGE A LA ROCHE.

A. Par la vallée de l'Ourthe.

Il y a une voiture, allant de Liége (*hôtel* de Dinant) à La Roche, qui part à 4 h. du soir et fait le trajet en 8 h. 35 m. — Si l'on veut explorer, à pied, une partie du trajet, on pourra n'aller en voiture que jusqu'à *Esneux*. On prendra la voiture à Liége (chez M. Sauvage); départ à 4 h. du soir; trajet en 2 h. 30 m.; Prix : 1 fr. 50 c.

12 kil. (de Liége) *Tilff*, — village de 559 hab. (*hôtel :* de l'Amirauté) situé sur le bord de l'Ourthe. On y a construit un pont de fer tubulaire.

Entre Tilff et Esneux, sur la rive droite de l'Ourthe est l'entrée d'une *grotte* étroite et longue, découverte en 1837, qui attire des curieux. — Sur la hauteur est le *château de Brialmont*, construit sur l'emplacement d'un manoir du XIII[e] siècle.

18 kil. (de Liége) *Esneux*, — village de 639 hab. situé sur une hauteur (*auberge* de M. Cobus). Les touristes qui en auront le temps feront bien d'aller explorer l'espèce de promontoire autour duquel tourne la rivière de l'Ourthe.

Le 18 septembre 1794, les Français, commandés par le général Jourdan, battirent les Autrichiens à Esneux.

D'Esneux, un sentier conduit à travers des prairies, par la rive dr., jusqu'au pont de *Poulseur*. Des carrières de pierre bleue, qui se multiplient, gâtent l'aspect des bords de l'Ourthe. Une tour ruinée, sur la rive g., est un reste du château de Poulseur; sur l'autre rive, les ruines du château de Montfort ont disparu. Selon les traditions locales c'est à Montfort que les quatre fils Aymon auraient bravé la puissance de Charlemagne. Mais de nombreux châteaux se disputent ce haut renom de chevalerie : Renarstein, sur la Warge; Neufchâteau, sur l'Amblève (*V.* p. 343); Montfort, sur l'Ourthe; Duy, sur la Mehaigne; Aigremont et Poilvache, sur la Meuse.

3 kil. S. de Poulseur, on arrive au confluent de l'Ourthe et de l'Amblève; une chaîne de rochers se prolonge entre les deux rivières.

35 kil. (de Liége) *Comblain-au-Pont*, joli village de 480 hab. sur la rive g. de l'Ourthe, dans une situation rendue pittoresque par les rochers. — En 1794, les Autrichiens furent chassés par les Français des positions qu'ils occupaient ici.

4 kil. plus loin, on laisse *Comblain-la-Tour* sur la rive dr. A partir de ce point l'Ourthe entre dans une sorte de défilé entre des montagnes arides et décharnées jusqu'à *Fairon*, rive g.; une courte distance sépare Fairon de :

40 kil. (de Liége) *Hamoir*, — 632 hab. — Les bords de l'Ourthe

Digitized by Google

sont pittoresques entre Hamoir et *Palogne*, point où l'on sort de la province de Liége pour entrer dans celle du Luxembourg.

51 kil. (de Liége) *Barvaux* (19 kil. de Marche), — 1062 hab. (*hôtels* : de Liége; de l'Aigle noir.) C'est à Barvaux que l'Ourthe devient navigable. On peut, moyennant une petite rétribution, descendre à Liége avec quelque bateau partant de ce point. La navigation a surtout lieu le lundi.

CORRESPONDANCES : — De Barvaux (*hôtel* : de Liége) à *Liége*. Départ à 4 h. mat.; trajet en 5 h. 40 m. Prix : 4 fr. 50 c.; — à *Aye* (*station de Marche*); départ à 6 h. 30 m. du mat. et 4 h. 5 m. du soir; trajet en 2 h. 30 m. Prix : 2 fr.

Le trajet entre Barvaux et Hotton (10 kil.) n'offrant point d'intérêt, on peut le faire par une des deux voitures de Barvaux à Aye (*V.* ci-dessus). On s'éloigne alors de l'Ourthe, qui fait un grand détour à l'O., en passant à *Durbuy*, 339 hab. (*hôtel* : de la Bonne Société), situé au milieu d'un cirque de rochers. Cette petite ville a été démantelée par ordre de Louis XIV.

61 kil. (de Liége) *Hotton*, — village de 740 hab.

Environ 16 kil. séparent Hotton de La Roche. On suit à quelque distance le cours de l'Ourthe. On passe à *Hampteau*, 375 hab. On aperçoit, 6 kil. plus loin, sur la rive dr., le village de *Marcourt* (8 kil. de La Roche), 287 hab., patrie de la fameuse Théroigne de Méricourt, qui joua un triste rôle pendant la révolution française et est morte en 1817 dans un état de démence et d'abrutissement complet. Le nom de Marcourt aurait été changé en celui de Méricourt, et aurait été ajouté, dans une intention aristocratique, à celui de Théroigne ou plutôt Terwagne, nom de localité et de famille commun dans la province de Liége.

77 kil., environ de Liége, **La Roche** (*V.* p. 338).

DE LIÉGE A LA ROCHE.

B. Par les vallées de l'Ourthe, de l'Amblève et de la Salm.

Cette excursion pédestre, à laquelle on peut consacrer une huitaine de jours, est recommandée comme une des plus intéressantes à faire en Belgique. De bonnes auberges, convenablement échelonnées sur le trajet, permettent de diviser les étapes à volonté. Jusque dans ces derniers temps, du moins, le taux des dépenses y était modéré.

35 kil. de Liége à Comblain-au-Pont (*V.* p. 341). — Ici on quitte la vallée de l'Ourthe pour prendre à l'E. celle de l'Amblève.

COURS DE L'AMBLÈVE (affluent de l'Ourthe). — L'Amblève prend sa source dans la Prusse rhénane, et elle se jette dans l'Ourthe à Douflamme (commune de Comblain-au-Pont), après un parcours de 85 kil. « Au village de Coo, elle se divise en deux branches, dont la gauche va rejoindre, après un long circuit, la branche droite, à l'endroit même où celle-ci se précipite en cascade d'un roc de 20 mètres de hauteur. Le lit de l'Amblève est encaissé entre des rochers quelquefois disposés verticalement en forme de murs. La pente totale de Stavelot à Comblain est de 225 mètres; ce qui donne une pente moyenne d'environ 4 millim. par mètre. » (J. Tarlier). — La *Salm* a sa source à Beho (ainsi que le bras oriental de l'Ourthe (*V.* p. 340). Elle se jette dans l'Amblève à Wanne, après un parcours de 30 kilomètres.

Parvenu au confluent de l'Ourthe et de l'Amblève, on peut choisir entre deux directions :

1° Traverser l'Ourthe vis-à-vis de

Digitized by Google

Douflamme et, passant par *Fraiture*, revenir traverser l'Amblève à *Halleux*, suivre la rive g. jusqu'à *Martinrive*, où l'on repassera sur la rive dr., que l'on suivra jusqu'au pont suspendu d'*Aywaille*, en visitant entre ces deux derniers points les :

Ruines du château d'Amblève, situées au haut d'un rocher escarpé, ce manoir, dans lequel l'auteur du *Guide du voyageur en Ardenne* veut voir le *Neuf-Château* (*Novum Castellum*), où, suivant le récit d'Éginhard, Pépin et Carloman reléguèrent leur frère Grippon, né d'un second mariage de Charles-Martel. C'est aussi un des nombreux châteaux attribués aux quatre fils Aymon par les légendaires (*V.* p. 341). « Au xv[e] siècle, ce manoir passa dans la famille du Sanglier des Ardennes. Sur la fin du siècle suivant, Philippe II le fit démolir, à la grande satisfaction des villages voisins, qui avaient conservé le souvenir des rapines exercées par ses habitants. » Du haut des ruines, on jouit d'une belle vue.

2° On peut traverser l'Ourthe à *Comblain-le-Pont* (*V.* p. 341) et se diriger par *Oneux* sur *Chambralles* et *Sept-Trous*, puis, descendant sur le bord de l'Amblève, en face des ruines du château de ce nom, dont nous venons de parler, on suivra à travers les prairies le sentier qui mène à :

Aywaille, — (9 kil. de Comblain-au-Pont; 20 kil. de Liége), environ 1000 hab. (*hôtels :* de la Poste; du Luxembourg). Son nom provient de deux mots wallons : *Aywe* (eau) et *waie* (passage à gué). Ce village a beaucoup souffert pendant la bataille d'Esneux (*V.* p. 341), livrée en 1794 par les Français aux Autrichiens; « placé entre deux armées, il fut dévoré par les flammes et ne se releva que lentement. »

On trouve (chez le maître de poste et à l'hôtel du Luxembourg) des voitures pour *Liége ;* départ à 6 h. 50 m. mat. et 4 h. s.; trajet en 3 h. ou 3 h. 30 m. Prix : 2 fr. 50 c.

A 4 kil. environ d'Aywaille, on arrive à *Remouchamps* (*V.* sur ce hameau et la grotte, R. 82, Spa et ses environs).

De Remouchamps, on se dirigera sur *Sédoz* (3 kil.); de là, remontant le long de la rive dr. de l'Amblève, on atteint le site sauvage, dit le *Fond de Quareux* (*V.* R. 82); puis, 6 kilom. plus loin (soit en suivant le bord de la rivière, soit en traversant un bois), *Targnon*, situé au-dessus du point où la Lienne vient, à l'issue d'une petite vallée étroite et sauvage, se jeter dans l'Amblève. — De Targnon, on va à (2 kil.) *Stoumond* (10 kil. de Stavelot), où l'on trouve une auberge; puis, par *la Gleize* (3 kil.), dont on vante les environs, on poussera jusqu'à *Coo* (3 kil.); on visitera la cascade de Coo (*V.* R. 82). Continuant à marcher vers le S., on gagnera, soit par la forêt sur la rive droite, soit par une traverse plus courte sur la rive g. (moins de 3 kil.), *Trois-Ponts* (bonne auberge), village situé un peu au-dessus du confluent de la Salm et de l'Ourthe.

On peut depuis Trois-Pont aller en une heure à *Stavelot* et à *Spa* (*V.* R. 82).

Se dirigeant maintenant au S., on longera la rivière de Salm depuis Trois-Ponts jusqu'à (12 kil.) :

Viel-Salm, commune de 2454 hab. (*hôtel :* de Belle-Vue). — Entre ces deux localités on passe par le *Grand-Halleux*. Près de Viel-Salm on ex-

Digitized by Google

ploite des carrières d'ardoises et de pierres à aiguiser.

Continuant à longer la rivière, bordée des deux côtés par des collines d'où l'on extrait des ardoises, on arrive (2 kil. 1/2 au delà de Viel-Salm) aux *ruines de Salm-Château*. On trouve une auberge à Salm-Château.

On peut, en continuant à longer la Salm jusque près de *Beho*, où elle prend sa source, et à se diriger au S. E., entrer bientôt, par la route de Diekirch, dans le nord du GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG, qui participe de l'infertilité de l'Ardenne. Le premier bourg important que l'on rencontre (24 kil. de Salm-Château) est *Clervaux*, situé dans une sorte de ravin. La seule chose à y signaler est le château flanqué de tours féodales, avec son parc. (*V.* p. 329.)

De Viel-Salm deux routes s'offrent au voyageur à pied pour se rendre à La Roche :

1re ROUTE (*par la Baraque de Fraiture*). — Cette route directe traverse les plateaux les plus élevés de l'Ardenne (*V.* p. 336); le point culminant, 648 mèt., est à la *Baraque de Fraiture*, où l'on croise la route de Liége à Houffalize. Pendant ce trajet monotone on a continuellement d'immenses horizons sous les regards. Outre l'absence d'agrément pittoresque, il faut aussi tenir compte de la distance de 25 kilom. à franchir depuis Viel-Salm jusqu'à *Samrée*, 274 hab., le seul point où l'on trouve une auberge. De Samrée, dont l'altitude est encore à près de 550 mèt., on descend jusqu'à La Roche, dont l'altitude n'est plus qu'à 220 mèt. Cette dernière partie de la route est plus agréable.

2e ROUTE (*par Houffalize*). — Ce trajet est triste et monotone jusqu'à Houffalize. A Salm-Château on laisse à droite la route précédente et l'on suit celle de Diekirch (grand-duché du Luxembourg) jusqu'au delà de *Cierreux*, où l'on prend un chemin communal qui, par *Bovigny*, 375 h. (8 kilom. de Viel-Salm), *Cherain* (6 kilom. — auberge) et *Sommerain* (5 kilom.), vient rejoindre la route de Liége à Bastogne, et 4 kilom. au delà de Sommerain on arrive à Houffalize.

Houffalize, — (17 kilom. de Bastogne), 1208 hab. (*hôtel* : des Ardennes). — Cette ville est pittoresquement située au fond d'une vallée, au milieu d'une des nombreuses sinuosités de la rivière de l'Ourthe, que nous retrouvons ici après l'avoir quittée à Comblain-au-Pont (*V.* p. 343). Les murs ont été rasés par les Français en 1688. La tannerie forme une des industries principales de la ville.

CORRESPONDANCES : — D'Houffalize (chez le maître de poste) pour *Liége*; départ à 1 h.; trajet en 8 h. 30 min. Prix, 7 fr. 80 c. — (Chez Mme Ve Hallet) pour *Spa*; départ à 1 h. mat.; trajet en 9 h. Prix : 8 fr.

D'Houffalize à La Roche (environ 24 kilom.), l'Ourthe offre encore des aspects sauvages pittoresques, mais on ne peut songer à s'engager dans ses interminables méandres ; les sentiers feraient trop souvent défaut et l'on serait dans la nécessité de la traverser plusieurs fois à gué ; et d'ailleurs, dans ce pays infréquenté, on est exposé à rester pendant des demi-journées sans rencontrer un seul individu. On se dirige d'Houffalize sur *Nadrin* (*auberge* : de Bellevue) en montant presque continuellement. Nadrin, situé à moitié chemin d'Houffalize à La Roche, peut être pris comme centre d'ex-

Digitized by Google

cursions intéressantes sur les bords de l'Ourthe et au confluent des deux Ourthes ; on ne devra les entreprendre qu'avec un guide. On se dirige de Nadrin vers *Berismenil* (env. 4 kil.). Un peu au-delà du village on arrive à un point culminant d'où la vue s'étend sur un immense horizon. On redescend à *Maboge*, au bord de l'Ourthe, que l'on traverse; puis gagnant la *ferme du Vivier* on rejoint le chemin d'Ortho à La Roche, et on ne tarde point à arriver à cette dernière ville.

La Roche (*V.* p. 338).

BASTOGNE.

La ville de Bastogne, située dans la partie de l'Ardenne la plus désolée, près de la frontière du grand-duché de Luxembourg, loin du chemin de fer et des centres d'activité industrielle, doit tout à fait rester en dehors des excursions à tracer, en vue du pittoresque, dans la province belge du Luxembourg. On ne saurait toutefois, à cause de son importance relative, passer sous silence ce chef-lieu d'arrondissement, surnommé dérisoirement *Paris en Ardenne*, sans doute à cause du contraste de cette oasis avec les solitudes environnantes et avec l'aspect chétif des localités du pays.

Bastogne est située au point de rencontre des routes de Namur et de Liége dans le grand-duché de Luxembourg.

De *Liége*, la malle-poste partant à 4 h. du soir va à *Bastogne* en 10 h. 15 m. Prix : 9 fr. 80 c.

De *Longlier* (Neufchâteau. — Station du chemin de fer du Luxembourg, *V.* p. 313), une voiture part à 3 h. 15 m.; trajet en 3 h. Prix : 2 fr. 50 c.

Il a été déjà question (*V.* p. 337) des contrastes d'aspects que présente la route de Rochefort à Bastogne. Au delà de Saint-Hubert, après avoir franchi la croupe la plus élevée, on s'enfonce dans les bois qui couvrent la majeure partie du faîte. Le plateau ne reprend un caractère nu et fangeux qu'en approchant de Bastogne. Tout le pays entre Houffalize (*V.* p.344) et Bastogne est empreint d'un cachet de tristesse stérile. « Rien de plus morne que l'aspect de ces immenses bruyères au sol noir, de ces fanges élevées, de ces croupes de montagnes arides qui ne portent plus même de forêts. »

Bastogne, — (60 kil. de Liége; 39 kil. d'Arlon ; 28 kil. de Neufchâteau; 30 kil. de Rochefort; — *altitude*, repère de l'hôtel de ville : 502 mèt.), 2675 hab. (*hôtel* : de l'Europe). Cette ville est d'une origine très-ancienne, mais inconnue. Childebert, roi d'Austrasie, y tint, dit-on, un plaid en 585. A une époque elle fut fortifiée, mais ses fortifications furent détruites par les Francais en 1688. On y remarquera une église en style ogival primaire, remaniée à différentes époques. La voûte couvrant les trois nefs est élégamment sculptée et peinte à fresque. On lit sur une des clefs, en caractères gothiques : « L'an 1536 fut faicte cette vouste par de Jean Killyn. » — Il se fait un commerce considérable de grains et de bestiaux. « Bastogne est renommée pour la succulence de ses jambons, qui passent pour les meilleurs de l'Ardenne. Les jambons de ce pays, fumés avec des feuilles de genévrier, ont un arome distinct. Peut-être la chair des porcs y doit-elle sa supériorité à ce que ces animaux, chassés pendant toute l'année dans les pâturages, parti-

Digitized by Google

cipent presque de la sauvagerie des sangliers. » — On a plusieurs fois trouvé des antiquités romaines dans la région comprise entre Bastogne, Arlon, Neufchâteau et Virton.

CORRESPONDANCES : — Pour *Liége*; dép. à 11 h. s.; trajet en 10 h. 25 m. Prix : 9 fr. 80 c. *Malle-poste.*

Longlier (Neufchâteau. — Station du chemin de fer du Luxembourg (*V.* p. 318); départ à 6 h. mat.; trajet en 3 h. Prix : 2 fr. 50 c. *Malle-poste.*

Spa, — départ à 11 h. 15 s.; trajet en 11 h.; Prix : 10 fr.

De *Bastogne* à *Wiltz* (17 kil.) chef-lieu de canton du grand-duché du Luxembourg. La route passe sur une croupe très-élevée. — Pour Wiltz et les excursions dans le LUXEMBOURG HOLLANDAIS (*V.* p. 324 et 329).

ROUTE 76.

DE NAMUR A LIÉGE.

En chemin de fer (60 ou 61 kil.).

CHEMIN DE FER : 6 convois par jour ; trajet en 2 h. 10 min. ou 1 h. 25 ; prix : express : Ire cl. 6 fr. 20 c.; IIe cl. 4 fr. 70 c. ; ordinaires : Ire cl. 5 fr; IIe cl. 4 fr. 80 c.

N. B. En venant prendre à la station de Namur sa place pour Liége, on déclare si on la prend pour la *station des Guillemins*, (rive gauche de la Meuse) ou pour la *station de Longdoz*, (rive droite). Par cette dernière direction on traverse Seraing, où sont les célèbres établissements industriels de la société de John Cockerill. (*V.* p. 371.) — En été il y a des convois où les wagons ont une plate-forme ou galerie, d'où l'on jouit de la vue du paysage qui se déroule à mesure qu'on avance.

BATEAU A VAPEUR : On peut aussi aller de Namur à Liége et de Liége à Namur en bateau à vapeur. On descend la Meuse en 4 h., et on la remonte en 6 h. — Tous les jours, 2 bat. à vap. partent de Namur pour Liége à 6 h. du matin et à 3 h. de l'après-midi, et de Liége pour Namur à 6 h. du matin et à midi. — Le prix des places, de Namur à Liége est de 2 fr. 50 c., et de 1. fr. 50, et de Liége à Namur, de 2 fr. et de 1 fr.

Le chemin de fer de Namur à Liége, commencé en 1846, fut ouvert en 1850 et 1851. Les frais de construction se sont élevés à 21 millions 990,000 fr. Il a été acheté par la Compagnie du chemin de fer du Nord (France). Il se raccorde avec les chemins de fer de l'État à Namur et à Liége. — Dans son trajet il suit presque constamment la Meuse, dont le cours et les collines qui s'élèvent sur ses deux rives présentent, surtout en approchant de Liége, des aspects pittoresques. Les Belges les vantent avec une emphase dont M. Joanne a justement signalé l'exagération : « Les bords de la Meuse, il faut avoir le courage de l'avouer, n'ont absolument rien d'enchanté ; ils sont même très-inférieurs aux bords de beaucoup d'autres rivières moins connues et moins vantées. Toutefois, ils offrent de jolis paysages, un peu nus, un peu froids, mais agréablement variés par la rivière qui les forme, les rochers et les châteaux qui les dominent, les nombreux villages qui s'y succèdent, l'agriculture qui les fertilise ou l'industrie qui utilise leurs richesses naturelles pour enrichir leurs nombreux habitants. Les épithètes de grandiose, de sauvage, de sublime en donneraient une idée complétement fausse à ceux qui viendraient les visiter, sur le témoignage de ces enthousiasmes impossibles. Restons dans le vrai ; il en plaira davantage, et l'effet de ses charmes sera d'autant plus vif qu'ils nous

Digitized by Google

auront causé une plus grande surprise. »

Au sortir de la gare de Namur, le chemin de fer de Liége (d'où se détache bientôt à droite la ligne du Luxembourg, qui traverse la Meuse à l'extrémité E. de Namur) laisse à gauche la *montagne de Bouges*, hameau dans lequel est mort don Juan d'Autriche; il longe les *Grands-Malades*, bâtiments de l'ancienne léproserie, situés au pied d'escarpements calcaires et dont l'église fut construite en 1153. Puis il se rapproche de la Meuse, dont il ne doit plus s'écarter. A gauche, dans le rocher est la chapelle rustique dite l'*Ermitage de Saint-Hubert*; à dr. est *Beez*, hameau de 262 hab., et, sur la rive opposée de la Meuse que suit la route de terre, se dressent les hauteurs que couronne *Erpent*, et au-dessous desquelles se montre *Live*. Des montagnes boisées relient Live à *Brumagne*, dont le joli château se découvre au milieu des ombrages.

9 kil. *Marche-les-Dames*, — 823 h. v. qui date du temps des Croisades. Sous le règne d'Albert III, des femmes de croisés se réfugièrent dans le vallon voisin pour y attendre ensemble le retour de leurs maris partis pour la Palestine. Celles qui restèrent veuves résolurent de finir leurs jours dans la retraite qu'elles s'étaient choisie, et elles y fondèrent une abbaye. — Au bout des mamelons dentelés que longe le chemin de fer, le château de Marche-les-Dames a été construit par un maître de forges; il appartient actuellement au prince d'Aremberg. — Sur la rive droite: *château du Moisnil*; — rochers et ruines de l'ancien *château de Samson*, démantelé en 1691. « A une faible distance du ruisseau de ce nom, s'ouvre dans le rocher une grotte d'un accès difficile et qui se nomme le Trou de la Biche. » Presque en face, sur la rive gauche, est la station de :

11 kil. *Nameche*, 712 hab. — En face, dans les rochers de la rive dr., sont des excavations qui, selon les récits populaires, ont dû servir de refuge aux *nutons*, petits êtres trapus, noirs, et participant, selon la légende, de l'homme et de la divinité [1].

15 kil. *Sclaigneaux*, — ham. où est une usine pour la fabrication du plomb. Le sol est coloré par la poussière des minerais de fer oligiste oolitique. — Sur la rive droite est *Sclayn*, 1673 hab. — Les îles de la Meuse deviennent de plus en plus nombreuses. — On traverse un *tunnel* de 170 mèt., percé dans les rochers qui s'avancent jusque sur le bord de la Meuse. — On quitte la province de Namur pour entrer dans la PROVINCE DE LIÉGE. — On remarque à droite le *château de Seilles*, construit avec les débris d'une métairie, dans le style du XV[e] siècle. A gauche s'élève la tour romane de l'église de Seilles.

21 kil. **Andenne**, — commune de 5772 hab.; ville fort ancienne, située sur la rive droite de la Meuse. Un beau pont de trois arches la

1. « Il n'y a point dans une partie des provinces Wallonnes si mince bourgade, où n'existe un trou de *nutons*. » Quelques auteurs veulent voir en eux les premiers forgerons du pays; d'autres les premiers habitants de la race aborigène forcés de se réfugier dans les cavernes; le plus probable, c'est que ces petits gnomes bienveillants, venant en aide à la misère des pauvres, accomplissant leur tâche à leur place, ne sont que des mythes sans réalité enfantés par les imaginations superstitieuses du moyen âge.

Digitized by Google

réunit à la station. On voit encore dans le fleuve quelques vestiges de son ancien pont détruit vers le milieu du XIIe siècle, dans la guerre que le comte de Namur, Henri l'Aveugle, soutint contre l'évêque de Liége, Henri II. Andenne, prise alors par les Liégeois, fut pillée et incendiée. — En 1273 commença la *guerre de la vache*, ainsi nommée à cause d'une vache volée par un paysan, qui fut pendu et dont l'exécution donna lieu à un conflit de juridiction. La querelle s'envenima, et de proche en proche l'évêque de Liége. le duc de Brabant, le comte de Luxembourg, etc..., y furent engagés. Cette guerre dura deux ans et causa la perte de 15000 hommes. — Andenne est aujourd'hui une ville industrielle. Elle possède des fabriques de briques, de creusets réfractaires, de porcelaine, une filature de coton, des papeteries importantes. Dans les environs sont différents établissements métallurgiques et entre autres les usines de zinc et de plomb de *Haye-Monet*, appartenant à la société de Corphalie (*V.* p. 350) La mine de Haye-Monet produit des sulfures et des carbonates de plomb, des calamines (silicates d'oxyde de zinc), des carbonates et sulfures de zinc, ainsi que des pyrites. Une machine de la force de 400 chevaux y fonctionne pour l'épuisement des eaux.

Près d'Andenne, sur la rive droite de la Meuse, est le hameau d'*Andenelle*, dont les archéologues aiment à visiter la petite église romane. — Continuant à avancer sur la rive gauche, le chemin de fer dépasse *Reppe* et traverse la commune de *Javaz* (en face de *Gives*, rive dr.), célèbre par ses vergers et ses vignobles, « dont les crus bourguignons, dit plaisamment le docteur Fremder, affectent de n'être pas jaloux » (*V.* p. 349). Puis les collines, qui s'étaient écartées et abaissées, se rapprochent et se relèvent.

Sur la rive droite, au-dessus du village de *Ben*, des rochers et des coteaux boisés attirent les regards. Les tours en ruine du *château de Beaufort* couronnent un de ces rochers. Ce château, plusieurs fois ruiné, fut détruit en 1554 par les Français. — Dans le voisinage les habitants indiquent l'ouverture d'une grotte, connue sous le nom de *trou-manteau*, et encore vouée à des légendes de *nutons*; on n'en a point exploré le fond. — Un peu plus loin, sur une sorte de promontoire formé par une courbe de la Meuse, est le village d'Ahin.

28 kil. *Bas-Oha*, — commune de 922 hab. On y exploite des minerais de fer. L'ancien château a été restauré en 1827.

Le chemin de fer, en cet endroit, décrit une courbe autour de la sinuosité de la Meuse et franchit la Méhaigne. On aperçoit, sur la dr., les bastions de la citadelle de Huy, puis l'on s'enfonce dans un *tunnel* de 338 mèt., au-dessus duquel se dresse l'église de *Statte*, faubourg de Huy.

33 kil. **Huy** (en flamand *Hoey*), — (*hôtels* : de la Poste, de l'Aigle noir), V. de 9706 hab., située sur la rive droite de la Meuse. Son fleuve, sa rivière, ses collines parsemées de vignobles, de vergers, de bois et de maisons de campagne, sa citadelle, son ancienne collégiale, ses établissements industriels forment un des paysages les plus pittoresques que l'on rencontre dans le trajet de Namur à Liége. Le Hoyoux, qui vient

Digitized by Google

s'y jeter dans la Meuse, y alimente un grand nombre d'usines et les inonde quelquefois.

Les annalistes ont donné à cette ville une origine antique contestable. Le célèbre Pierre l'Ermite, à son retour de la Croisade, y fonda un monastère dont il fut le supérieur pendant dix ans; il y mourut en 1115. Dès le moyen âge Huy, devenu une place de guerre importante, fut souvent attaqué : il fut assiégé en 997; pillé et brûlé au XIe siècle; assiégé en 1196; puis en 1328 par les Liégeois; pris et repris en 1595, en 1675; pris d'assaut et brûlé en 1693, par les Français; repris en 1694, par les Espagnols; rendu à l'évêque de Liége par le traité de Ryswick en 1697; pris par les Français en 1701; repris par les alliés en 1703; pris par les Français et les Bavarois en 1705; repris par les alliés la même année; démantelé en 1718 par les Hollandais, qui, après y avoir tenu garnison, le rendirent au prince-évêque de Liége. Ses fortifications ont été restaurées depuis 1815; la citadelle a été bâtie en 1822.

ÉGLISES : *Notre-Dame* (jadis égl. collégiale), — commencée en 1311. Les voûtes de la nef, du chœur et des transsepts furent reconstruites en 1523 et 1526. Schayes la proclame « la plus belle de toutes les églises de style ogival secondaire de la Belgique actuelle. » L'extérieur, très-simple, est loin d'annoncer la richesse d'ornementation et la beauté de l'intérieur. On remarquera seulement la belle rose à meneaux rayonnants de la façade. Le chœur est éclairé par des fenêtres à meneaux rayonnants; les fenêtres des nefs, en style ogival flamboyant, datent peut-être du XVIe siècle, après l'incendie de l'église en 1499. — Un *portail de la Vierge* isolé, placé au chevet du chœur et décoré de statues et de hauts reliefs, mérite d'attirer l'attention. On croit que ce portail date de la seconde moitié du XIIIe siècle et qu'il servait d'entrée au cloître chapitral.

Les Huttois vantent leur *pont* reconstruit en 1714, après avoir été détruit en 1693 par le maréchal de Villeroi; et la *fontaine* de la grande place, à bassin de cuivre et orné de figures grotesques.

Neuf-Moustier. — Ce monastère fondé par Pierre l'Ermite, situé au N. E. dans un faubourg, « est actuellement à M. Ch. Godin, de Huy, qui, sur l'ancien caveau où reposèrent jusqu'en 1794 les restes de Pierre l'Ermite, a fait élever une statue représentant cet apôtre guerrier. » (Dr Fremder.)

Parmi les établissements industriels de Huy, il faut principalement citer les importantes papeteries de M. M. Godin.

La *culture de la vigne* est répandue sur les coteaux qui environnent Huy, ainsi que la ville de Liége. En 1857 le vin a été acheté à la vendange, à raison de 200 fr. la pièce de 228 litres. Plus de 2000 hectolit. ont alimenté la seule commune de la ville de Huy. Il existe plusieurs établissements pour la préparation du vin mousseux; industrie qui a pris une grande extension depuis 1848. Un seul de ces établissements a produit 100000 bouteilles en 1857. Ce vin se vend de 2 fr. 50 c. à 3 fr. la bouteille. Une fabrication particulière à un de ces établissements consiste à mélanger le vin indigène avec le vin du Rhin; mélange qui enlèverait, dit-on, au premier le goût de terroir qu'on lui reproche.

Digitized by Google

EXCURSION DANS LA HESBAYE ET LE CONDROS.

La Meuse reçoit près de la ville de Huy, deux rivières; à gauche la *Mehaigne* qui arrose le canton de la HESBAYE; à droite, le *Hoyoux*, appartenant au CONDROS (Condroz). Les vallées qu'arrosent ces deux rivières sont souvent explorées par les touristes.

Château de Modave. — Si, sortant de Huy et du long faubourg qu'il étend vers le sud, on remonte le vallon pittoresque, et d'abord resserré, où coule le Hoyoux, on trouve une succession d'usines jusqu'à *Waldor*, où l'on passe sur la rive droite, qu'on continue à suivre jusqu'au *château de Modave* (12 kil. de Huy), situé sur un rocher qui domine la vallée. Cette demeure seigneuriale fut bâtie au XVIIe siècle par le comte de Marchin, et passa ensuite aux Montmorency. On y voit, outre des plafonds sculptés et couverts d'écussons, des chambres où ont été conservés l'ameublement et les tapisseries du temps. La rivière traverse le parc. A 1 kil. est le village de Grand-Modave, dont l'église renferme de beaux mausolées des seigneurs du château.

Château de Fallais. — On monte la longue rue qui conduit à la Statte, faubourg de Huy, sur la rive gauche de la Meuse. Remontant la rivière de la Mehaigne, on arrive (5 kil. de Huy) à *Moha*, 1136 hab. où l'on voit sur un rocher escarpé les ruines d'un château d'origine très-ancienne, s'il faut en croire les légendaires. Au XIIIe siècle, Gertrude, fille du comte de Moha, veuve à dix-sept ans d'un premier mari, épousa le célèbre Thibaut, comte de Champagne, divorça; convola à de troisièmes noces et mourut à vingt ans. — Des montagnes escarpées qui bordent la Mehaigne, donnent un caractère assez pittoresque à une partie de la vallée; mais en avançant par *Huccorgne* (8 kil.) et en suivant les plateaux pour éviter les méandres de la rivière, on trouve un paysage monotone. — *Fallais*, 497 hab., est à 14 kil. de Huy. A l'entrée du village est le château, qui a conservé son pont-levis. Le donjon, remarquable par l'épaisseur de ses murailles, est un curieux débris de ce manoir, où logea Louis XIV en 1675. En le quittant il donna ordre de l'abattre; une des tours d'angle fut détruite.

Reprenant sa course vers Liége on devra reporter encore une fois ses regards vers Huy, qui se présente sous un aspect très-pittoresque. Bientôt, devant soi des fumées blanchâtres qui s'élèvent annoncent les usines importantes de :

Corphalie — société formée en 1846, au capital de 5500000 fr. Exploite des mines de calamine, de plomb, de fer, d'alun, ainsi que les houillères qui lui appartiennent. Elle tire ses minerais de ses propres concessions de Corphalie, Seilles et Landelle, Marche-les-Dames et pour le surplus de l'Allemagne. En 1857 la société de Corphalie a produit : zinc brut 2603 187 kil.; plomb 919 402. Elle employait 1066 ouvriers, représentant avec les autres membres de leurs familles une population de 3728 personnes, vivant presque exclusivement du travail que leur assure Corphalie. Une caisse de secours est annexée à cette société. (*Annuaire de l'Industrie* 1859.)

Sur la rive dr. les regards sont attirés par le village de *Tihange*, 351 hab., qui s'étend en amphithéâtre et forme un agréable point de vue. Le chemin de fer longe la route de terre, qui à partir de Huy quitte la rive dr. et se continue sur la rive g. On traverse le *tunnel de Loyable*, long de 370 mèt. et au sortir duquel on s'arrête, dans un bassin plus vaste, à la 7e station depuis Namur :

36 kil. *Ampsin*, — 1451 hab. Le donjon du château d'Ampsin, bâti

dans l'eau, est flanqué d'une grosse tour ronde. — Les collines de la rive g. sont plantées de vignes, celles de la rive dr. sont agréablement boisées.

Sur la rive dr. le château de Neuville, à moitié caché par les arbres, fait face à Ampsin.

39 kil. *Amay*, — commune de 2824 hab., qui s'occupe de la culture des vignobles. L'église se fait remarquer par ses trois tours carrées contiguës, surmontées de trois flèches. Sa fondatrice, sainte Ode, fille de Childebert, roi d'Austrasie, y est ensevelie. — Au-dessus d'un rocher peu éloigné, s'élève une petite chapelle où reposerait, dit-on, saint Pompée, qui partage avec sainte Brigitte le privilége de guérir les bestiaux malades.

En face d'Amay, sur l'autre rive de la Meuse, est le village d'*Ombret*.

On s'était éloigné de la Meuse vers Amay, on s'en rapproche près de :

Flône, — 202 hab. à l'extrémité duquel se trouve la célèbre *abbaye* de ce nom. Cette abbaye, fondée en 1080, saccagée en 1568, fut reconstruite en 1660. Le gouvernement français l'a supprimée. Son dernier abbé est mort en 1808. Elle est maintenant une propriété particulière.

Sur la rive droite, vis-à-vis de Flône, on aperçoit le bourg et le château de *Hermalle*, 772 hab. La 9e station est à *Hermalle*, (43 kil.)

A l'ancien château seigneurial de cette commune se rattache le souvenir d'un sanglant épisode de la guerre civile des Awans et des Waroux, (*Voy.* p. 135) née comme celle de la vache, (*Voy.* p. 348) d'un conflit de juridiction, à l'occasion de l'enlèvement d'une riche héritière, vainement réclamée par le sire d'Awans, dont elle était la vassale (1297), au seigneur de Waroux son cousin, dont l'écuyer avait enlevé la jeune fille. Celle-ci n'était pas noble, mais elle était riche. Une foule de seigneurs entrèrent dans la querelle des deux lignages; de part et d'autre il y eut de sanglantes représailles.

« En 1325, la plupart des anciens chefs qui avaient commencé la lutte étaient morts ou avaient été remplacés par d'autres. Le capitaine des Awans était, à cette époque, Guillaume, châtelain de Waremme, « démesurément fort, et le plus puissant chevalier de corps, de membres et de grandesse de stature qui fut en ce pays. » Henri, seigneur de Hermalle, commandait les Waroux. « Il était petit, mais courageux outre mesure. » Ces deux puissants barons, que divisait une haine profonde, étaient sans cesse à s'épier et s'efforçaient de se nuire le plus possible. Un jour que Henri de Hermalle, accompagné de ses gens, se rendait au village de Herck, près de Tongres, il tomba dans une embuscade que lui avait dressée le châtelain de Waremme, et y fut tellement maltraité, qu'il ne donna bientôt plus signe de vie. Ses assassins, le croyant mort, l'abandonnèrent à ses valets, qui recueillirent leur maître et le transportèrent à Herck, où il guérit de ses blessures. Le chef des Waroux ne songea plus alors qu'à se venger. Il envoya défier son ennemi et lui fit savoir que le jour de la Saint-Barthélemy, il irait abattre la porte de son château de Haneffe. Des deux côtés on se prépara à la guerre, et, de tous les points de la Hesbaye et du Condroz, les barons accoururent avec leurs gens d'armes et leurs vassaux. Les deux troupes ennemies se rencontrèrent le 25 août 1325, dans la plaine de Dammartin (*V.* p. 352). Le premier choc fut terrible et coûta la vie à plus d'un baron. Les gens de pied donnèrent à leur tour; ils se jetèrent résolûment au milieu des chevaux, des lances et des armures, s'efforçant de désarçonner les cavaliers et les assommant ensuite à grands coups de maillet. Les deux chefs des partis opposés se rencontrèrent enfin et s'attaquèrent avec un acharnement inouï. La lutte durait depuis quel-

Digitized by Google

ques instants, lorsque le cheval du sire de Hermalle s'abattit et renversa son cavalier. Aussitôt Arnould de Jehain saute à terre, monte sur le corps du capitaine des Waroux et lui brise la tête d'un coup de hache ; mais il tombe lui-même frappé mortellement par Raes et Eustache de Chantemerle, cousins de Henri de Hermalle. Alors le combat devint une vraie boucherie, où la victoire finit par appartenir aux Awans.

Depuis cette sanglante rencontre les chevaliers des deux lignages se renfermèrent dans leurs châteaux et il n'y eut plus entre eux que des défis isolés et des escarmouches sans grande importance. Enfin, après trente-huit années de guerre, les chefs des deux partis, au nombre de douze, s'étant assemblés à l'abbaye de Saint-Laurent, près de Liége, y conclurent, le 15 mai 1335, un traité qu'on nomma la *Paix des Douze*. Cet arrangement brisa les liens qui jusqu'alors avaient uni entre eux les membres d'un même lignage, et précipita la ruine de la chevalerie liégeoise, dont la puissance, à dater de ce moment, alla déclinant de jour en jour. » (Polain : *Histoire de l'ancien pays de Liége.*)

Après avoir dépassé le pauvre village de *Mallieu* (Male-Leue, la mauvaise lieue), de hautes cheminées et la fumée qui s'en échappe annoncent les usines de :

La *Nouvelle-Montagne*. — Cette société, fondée en 1845 au capital de 3 000 000 de fr., fabrique du zinc et du plomb et exploite des mines de calamine (silicate d'oxyde de zinc) et de plomb d'Engis, de Prayon et de la Nouvelle-Montagne. — La 10^e station est à :

46 kil. *Engis*, 1187 hab. — On y a trouvé des cavernes d'ossements fossiles (d'éléphants, de rhinocéros, d'hyènes, d'ours etc.). — Un chemin taillé dans le roc mène, dans la direction du N., au château de Warfusée, dont le nom figure dans des chroniques du XII^e siècle. C'est un seigneur de Warfusée, le comte Renesse, qui, gagné par l'évêque de Liége Ferdinand de Bavière, invita par trahison à dîner le bourgmestre La Ruelle, qu'il fit massacrer par des soldats espagnols. (*V. Histoire de Liége.*)

Plus loin, au N. O., est *Dammartin*, où fut livrée, en 1325, la bataille des Awans et des Waroux dont il vient d'être parlé ci-dessus.

Rive droite : — En face d'Engis est *Engihoul* avec son château.

Un peu plus bas est le parc de *Ramioulle* et de *Ramet*. Ramioulle appartint au célèbre Godefroid de Bouillon, qui le donna au chapitre de Saint-Servais, de Maestricht.

Une dépression entre la chaîne de collines que longe le chemin de fer laisse apercevoir au haut d'un rocher le *château d'Aigremont*, dont le nom est mêlé aux légendes des preux de Charlemagne et des quatre fils Aymon; ils étaient cousins de Maugis, fils du duc de Beuves, seigneur de ce château. La vaste façade du château moderne se déploie sur une terrasse faisant face à la Meuse. En 1474, l'évêque de Liége, Louis de Bourbon, alla y attaquer Guillaume d'Aremberg, prince de La Marck, surnommé le *Sanglier des Ardennes*, qui s'y était retiré après avoir tué de sa main le secrétaire de l'évêché de Liége. Le *Sanglier des Ardennes*, ne le jugeant pas assez fort pour s'y défendre, y laissa une garnison qui ne put pas résister à l'assaut des Liégeois. Aigremont fut pris, démantelé, et donné au comte de Chimay.

A peu de distance d'Aigremont s'élève à 100 mèt. environ au-dessus de la Meuse, sur un rocher escarpé, le *château de Chokier*, dont le

principal corps de logis, reconstruit dans le goût moderne, domine une vaste terrasse. Malgré ses abords difficiles, ce château fut saccagé en 1346 par les Hutois et en 1490 par les soudards du *Sanglier des Ardennes*. — On a découvert dans les environs des ossements fossiles précieux pour l'étude de la géologie et qui ont été déposés dans les collections de Liége. — On atteint ensuite la 11e station :

50 kil. *Flemalle-Haute*, — en deçà de laquelle on s'arrête ensuite, est un village de 700 hab.

Ici le chemin de fer se bifurque : Un bras (celui de dr.) franchit la Meuse et conduit à Liége, (*station de Longdoz*, *V.* p. 354); « Cet embranchement est surtout destiné à établir une communication entre les grandes houillères de la rive g. et les nombreux établissements sidérurgiques de la rive dr.; » l'autre bras reste sur la rive g. du fleuve, et arrive à Liége à la *station des Guillemins*.

A partir de ce point les établissements industriels se multiplient sur les deux rives, et les hautes cheminées qui deviennent de plus en plus nombreuses à mesure qu'on approche de Liége, communiquent une physionomie particulière au paysage. Le soir il prend un aspect tout à fait fantastique; il semble qu'on s'avance vers un terrain volcanique où les flammes s'échappent d'une quantité de bouches. Parfois on aperçoit un brasier ardent devant lequel les noires silhouettes des ouvriers s'agitent comme des démons occupés à attiser le feu éternel.

A la dr. du pont que traverse l'embranchement du chemin de fer, il faut remarquer :

Val Saint-Lambert, — ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux fondée en 1202, où s'est établie une cristallerie et une verrerie depuis 1825. Cette fabrique, dont la production est considérable, occupe 1500 ouvriers. « On s'efforce au Val Saint-Lambert, dit le docteur Fremder, comme dans d'autres établissements industriels de la Belgique, de procurer le bien-être moral et physique aux ouvriers. Une caisse de secours, une école, un cours spécial de dessin, une société d'harmonie ont été institués pour eux. De plus chaque verrier a son logement et son petit jardin. »

A. — Rive droite de la Meuse.

(Direction de la station de Longdoz.)

Continuant à suivre la rive droite jusqu'à Liége, on passe successivement à la houillère de *Marihaye*, à laquelle font suite les charbonnages et hauts-fourneaux de l'*Espérance*, société formée en 1836; elle a plusieurs puits d'extraction; un de ces puits atteignait en 1858 une profondeur de 506 mètres. On trouvera, p. 373, des détails étendus et pleins d'intérêt sur cet établissement, que nous devons à une communication officieuse.

Bientôt une forêt de hautes cheminées et les torrents de fumée qu'elles versent dans l'air annoncent l'approche d'un des plus grands centres d'activité industrielle qui soit en Belgique :

55 kil. **Seraing**, — vaste atelier de construction de machines dont la création est due au célèbre John Cockerill (*V.* p. 371 d'amples détails sur cet établissement). Un pont suspendu de 120 mètres fait, depuis 1843, communiquer Seraing avec la rive gauche, où il aboutit entre

Jemeppe et Tilleur, deux autres foyers de travail dont nous parlerons tout à l'heure. A gauche, vers le pont, s'élèvent l'église et l'ancien palais de plaisance des évêques de Liége, qui sert de portique aux bâtiments d'exploitation; du même côté s'étend le village, qui fume et travaille. Les hauts fourneaux, les blanches vapeurs des chaudières qui se mêlent dans l'air aux noires et épaisses fumées du charbon, les maisons de briques enfumées, tout contribue à donner un aspect sévère à cette ruche, retentissant du bruit des métaux, et où s'agitent de rudes et incessants labeurs. A droite pyramident encore des cheminées en activité; et des montagnes de scories et de laitier attristent et refoulent la verdure. — A un kil. plus loin le convoi s'arrête à une autre agglomération d'usines :

56 kil. *Ougrée*, — 4407 hab. — (*V.* p. 374 des détails sur cet établissement industriel.) Le village est à la gauche du chemin de fer; à droite on voit quelques maisons de campagne; en arrière s'étendent des collines boisées.

On traverse un tunnel de 150 m., à la sortie duquel on aperçoit à g. le *château d'Ougrée*. Le chemin de fer décrit une courbe entre la Meuse et les coteaux boisés de *Quiquempoix*, dont on laisse à droite le château, appartenant à M. Desoer, de de Liége, qui y a réuni des objets d'art.

On croise le chemin de fer de Liége à Verviers, qui, à quelque distance à droite, passe près d'Angleur, la célèbre usine de la société de la Vieille-Montagne (*V.* p. 374). Puis le chemin de fer, inclinant de plus en plus sa courbe vers le N., traverse plusieurs bras de l'Ourthe, qui, venant de l'Ardenne et accrue de l'Amblève et de la Vesdre, se jette ici dans la Meuse.

Pendant qu'on contemple la perspective changeante de la ville de Liége, de ses maisons, de ses usines qui s'étagent sur un hémicycle de collines, le convoi s'arrête à la *station de Longdoz* (Longdos).

63 kil. **Liége.**

Vigilantes pour aller en ville, prix de la course 1 fr. — En sortant de la station on suit la rue Grétry dans la direction N. O.; on traverse le pont de Longdos, jeté sur un bras de l'Ourthe; puis, continuant à avancer dans la même direction, on trouve à une très-petite distance le pont de la Boverie, qui aboutit aux beaux quais de Liége.

B. — Rive gauche de la Meuse.

(Direction de la station des Guillemins.)

Si, au lieu de prendre l'embranchement dont nous venons de décrire le parcours, qui, partant de *Flémalle* (*V.* p. 353), va traverser la Meuse, on continue à suivre la rive gauche, on rencontre encore plusieurs usines importantes, mais dont aucune ne peut être comparée au vaste établissement de Seraing (rive droite).

50 kil. *Flémalle-haute*, — v. de 700 hab., possède des mines d'alun. On y voit un château moderne. — On passe ensuite à :

Flémalle-grande, — v. de 578 h. Il y existe plusieurs charbonnages. Le château, reconstruit au XVIII[e] s., est flanqué de quatre grandes tours.

54 kil. *Jemeppe*, — V. de 1250 h. (même mot que Jemmapes), située vis-à-vis de Seraing, avec lequel elle communique par un beau pont (*V.* p. 353) et aux usines duquel est attachée une grande partie de la

LIÈ

LÉGENDE

Églises

1	*S.t Paul Cathédrale*	D	III
2	*S.t Jacques*	C	III
3	*S.t Barthelemy*	F	IV
4	*S.te Croix*	E	III
5	*S.t Martin*	E	II
6	*S.t Christophe*	D	II
7	*S.t Denis*	E	III
8	*S.t Jean*	E	II
9	*S.t Nicolas*	D	V
10	*S.t Pholien*	E	IV
11	*S.t Servais*	F	III

Edifices Publics

12	*Palais de Justice*	F	III
13	*Hotel de Ville*	E	III
14	*Université Bibliotheque-Galeries*	D	III
15	*Musée*	F	III
16	*Theatre Royal*	E	III
17	*——— du Gymnase*	C	III
18	*Prison Cellulaire*	F	V
19	*Passage Lemonnier*	E	III
20	*Marché*	F	III
21	*Fonderie de Canons*	G	VI
22	*Manufacture d'Armes*	G	VI
23	*Fonderie de Zinc (Vieille Montagne)*	G	VI
24	*Poste aux lettres*	E	III
a	*Fontaine des Trois Grâces*	E F	III
b	*Statue de Grétry*	D	III

Dressé par A. H. Dufour.

GE

L. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.

Gravé par F. Lefèvre, Écrit par Langevin.

opulation. La commune de Jemeppe st de 3800 hab. — Derrière Jemeppe 'ouvre à travers les rochers une ;orge où coule un petit ruisseau ;ui alimente plusieurs fabriques. ;ur la hauteur est l'établissement le *Valentin-Coq*, mines, fonde-ies, et fabrique de zinc de la so-iété de la Vieille-Montagne (*V.*). 375). — Une suite de maisons ınit Jemeppe à :

56 kil. *Tilleur*, — com. de 2236 h. — On remarquera sur le bord de la Meuse des fours à coke. — Les collines que le chemin de fer côtoyait s'abaissent et s'écartent ; elles sont cultivées et encore couvertes çà et là de vignobles. — Le chemin de fer s'éloigne ici de la Meuse, qui décrit une sinuosité; il laisse bientôt à droite, sur le bord du fleuve, les hauts fourneaux de :

Sclessin, — un des grands établissements sidérurgiques de la Belgique, situé en face d'Ougrée (*V.* ci-contre). — Des maisons de campagne viennent cà et là égayer tout ce sombre appareil d'usines enfumées, et les collines qui s'éloignent de la Meuse encadrent un vallon fertile nommé le *Val-Bénoit*. — Laissant à droite le pont de ce nom et la ligne de chemin de fer qui franchit la Meuse et se dirige vers Verviers et l'Allemagne, le convoi décrit à gauche une courbe vers le N. et s'arrête à la *station des Guillemins.*
61 kil. **Liége.**

Vigilantes : course en ville, 1 fr. — En sortant de la station on descend par la rue de la Station, vers la Meuse, sur le quai d'Avroy; là, tournant à gauche, on peut, en continuant à avancer dans la même direction, parcourir le boulevard d'Avroy et à son extrémité prendre la rue du pont d'Avroy (à droite) pour pénétrer dans le centre de Liége; ou bien suivre la ligne des quais et pénétrer dans Liége par une des rues qui descendent vers la Meuse, entre le pont de la Boverie et le pont des Arches.

ROUTE 77.

LIÉGE.

Liége (en flamand *Luik;* allem. *Lüttich*). — 84 925 hab.; 10 686 maisons. — *Altitude* (à la station des Guillemins) 65 mèt. 6.; chef-lieu de la province.

A la station des Guillemins il y a un petit *buffet-restaurant* tarifé.

Hôtels : — *de Bellevue*, quai de l'Université, au bout du pont de la Boverie; — *de Suède*, à côté du théâtre; — *de l'Europe*, place du théâtre; — *d'Angleterre*, place du théâtre, (grands appartements pour familles); — *de la Pommelette*, rue du Souverain-Pont; — *de France*, rue du Dragon d'or; — *du grand Cerf*, rue du Dragon d'or; — *de Londres*, rue de la Comédie; — *Schiller* (hôtel d'Allemagne), place Verte; — *des Deux Fontaines*, rue Haute-Sauvenière; — *de l'Univers*, à la station des Guillemins.

Restaurants : — *Hôtel de la Pommelette;* — *des Deux Fontaines*; — *Schiller*, etc. — *Café de la Renaissance*, au passage Lemonnier; — *Bolland*, rue de la Régence.

Cafés : — *de la Renaissance*, au passage Lemonnier; — *Vénitien;* — *des Divans*; — *du Midi* (place du Théâtre).

Pâtissiers : — Rue Pont-d'Ile, etc.

Changeurs : — Romedenne, place du Théâtre; — Romedenne, rue de la Régence; — Michel, place Verte.

Libraires : — Desoer, place St.-

Lambert, 9; Gouchon, rue de la Régence, 10; Gauthier, rue Vinave-d'Ile, 40; Grandmont Donders, rue Vinave-d'Ile, 20; Gnusé, place de la Comédie, 15.

Poste aux lettres : — Place St-Denis, N° 7, derrière l'église.

Théâtres : — Royal du *Gymnase* (p. 369).

Voitures de place (*Vigilantes*). — Course dans la ville; voiture à un cheval : pour une personne 50 cent.; pour plus d'une personne 1 fr.; voiture à deux chevaux : 1 fr., 1 fr. 50 c.; — à l'heure 1 fr. 50 c.; chaque quart d'heure en sus : 25 c.

Correspondances des chemins de fer, messageries, etc., avec indication des lieux de départ dans Liége [1].

* *Andenne.* — (Quai de l'Université). Départ à 6 h. mat. et midi; trajet en 5 h. Prix. 85 c. *Bateau à vapeur.*
* *Arlon.* — (Hôtel de Dinant). Départ à 4 h. s.; trajet en 14 h. 55 m. Prix : 14 fr. 50. *Malle-poste.*

Aubange. — (Id.). Départ à 4 h. s.; trajet en 16 h. 50 m. Prix : 16 fr. *Idem.*

Aywaille. — (Hôtel du Grand Monarque). Départ à 6 h. 30 m. mat.; trajet en 3 h. 30 m. Prix : 2 fr. 50.

Idem. — (Hôtel de Dinant). Départ à 4 h. s.; trajet en 2 h. 50 m. Prix : 2 fr. 50. *Malle-poste.*

Barvaux. — (Id.). Départ à 4 h. s.; trajet en 5 h. 45 m. Prix : 4 fr. 50.

Bastogne. — (Id.). Départ à 4 h. s.; trajet en 10 h. 15 m. Prix : 9 fr. 80. *Malle-poste.*

Battice. — (Cour des Mineurs). Départ à 4 h. s.; trajet en 3 h. 30. Prix : 2 fr. *Malle-poste.*

Blegny. — (Sur la Batte). Départ à 5 h. s.; trajet en 1 h. 30. Prix : 1 fr.

* *Chênee.* — (Café du Point de Vue). Départ à midi, 4 h. 30 et 7 h. s.; trajet en 1 h. Prix : 50 c.

Esneux. — (Chez M. Sauvage). Départ à 4 h. s.; trajet en 2 h. 30. Prix : 1 fr. 50 c.

Glons. — (Hôtel des Messageries, Place Verte). Départ à 5 h. s.; trajet en 2 h. Prix : 1 fr. 25.

* *Hasselt.* — (A Ste-Walburge). Départ à 2 h. 30 mat.; trajet en 6 h. Prix : 2 fr. 50. Les mardis et vendredis.

Idem. — (Rue Souverain-Pont). Départ à 5 h. 30 mat.; trajet en 5 h. Prix : 3 fr.

Herve. — (Cour des Mineurs). Départ à 4 h. s.; trajet en 3 h. Prix : 1 fr. 75.

Houffalize. — (Hôtel de Dinant). Dép. à 4 h. s.; trajet en 8 h. 15 m. Prix : 7 fr. 80. *Malle-poste.*

* *Huy.* — (Quai de l'Université). Départ à 6 h. et midi; trajet en 3 h. Prix : 65 c. *Bateau à vapeur.*
* *Jemeppe.* — (Quai de l'Université). Départ à 6, 7, 9, 11 h. et midi; 1, 3, 5 et 7 h. soir; trajet en 45 min. Prix : 30 c. *Bateau à vapeur.*

Idem. — (Quai d'Avroy). Départ à 7 et 11 h. mat.; 2 et 6 h. s.; trajet en 1 h. Prix : 50 c.

Idem. — (Rue de la Régence). Départ à 7 h. 45 mat. et 3 h. 30 s.; trajet en 1 h. Prix : 50 c.

Idem. — (Rue sur Meuse). Départ à 3 h. s.; trajet en 1 h. Prix : 50 c.

La Roche. — (Hôtel de Dinant). Départ à 4 h. s.; trajet en 8 h. 35.

Liery. — (Sur la Batte). Départ à 5 h. s.; trajet en 2 h. Prix : 90 c.

Longwy. — (Hôtel de Dinant). Départ à 4 h. s.; trajet en 17 h. 40 m. Prix : 17 fr. 50.

* *Luxembourg.* — (Id.). Départ à 4 h. s.; trajet en 18 h. 45 m. Prix : 17 fr. *Malle-poste.*
* *Maëstricht.* — (Café de l'Entrepôt). Départ à 1 h. 15 mat.; trajet en 3 h. 30 m. Prix : 3 fr. *Malle poste.*

Idem. — (Quai de l'Université). Départ à 6 h. 30, 11 h. mat. et 5 h. s.; trajet en 2 h 15 m. Prix : 1 fr. *Bateau à vapeur.*

Idem. — (Quai de la Batte). Départ à

1 Nous avons conservé dans ce tableau l'indication des *malles-postes* sur la route d'Arlon et de Luxembourg (partant de l'hôtel de Dinant, à Liége). L'ouverture du chemin de fer du Luxembourg aura sans doute modifié un partie de ce service.

Digitized by Google

5 h. 30 mat.; trajet en 2 h. 30 m. Prix : 1 fr. *Bateau à vapeur* les dimanches, mercredis et vendredis.
Idem. — (Id.). Départ à 9 h. mat. et 5 h. 30 m. s.; trajet en 3 h. Prix : 1 fr. *Bateau à vapeur.*
Idem. — (Id.). Départ à 4 h. s.; trajet en 4 h. Prix : 40 c. *Barque.*
Manhai. — (Hôtel de Dinant). Départ à 4 h. s.; trajet en 6 h. 40. Prix : 5 fr. *Malle-poste.*
Martelange. — (Id.). Départ à 4 h. s.; trajet en 12 h. 40 m. Prix : 12 fr. 20.
Montmédy. — (Id.). Départ à 4 h. s.; trajet en 26 h. 30 m.
* *Namur.* — (Quai de l'Université). Départ à 6 h. et midi. Trajet en 6 h. Prix : 1 fr. *Bateau à vapeur.*
Nandrin. — (Rue sur Meuse). Départ à 3 h. s.; trajet en 3 h. 30 m. Prix : 2 fr. 25 c.
Oreye. — (Café des Pays-Bas). Départ à 4 h. s.; trajet en 3 h. Prix : 1 fr. 50.
Roclenge. — (Hôtel des Messageries, Place-Verte). Départ à 5 h. s.; trajet en 3 h. Prix : 1 fr. 50.
Saint-Léger. — (Hôtel de Dinant). Dép. à 4 h. s.; trajet en 19 h. 55 m. Prix : 16 fr.
Seny. — (Rue sur Meuse). Départ à 3 h. s.; trajet en 5 h. Prix : 3 fr.
* *Seraing.*—(Id.). Départ à 3 h. s.; trajet en 1 h. 30 m. Prix : 75 c.
Tinlot. — (Id.). Départ à 3 h. s.; trajet en 4 h. Prix : 2 fr. 50.
Tongres. — (Rue Souverain-Pont). Dép. à 5 h. 30 mat.; trajet en 2 h. 15 m. Prix : 2 fr.
Idem. — (Hôtel du Grand-Monarque). Départ à 5 h. s.; trajet en 2 h. 30 m. Prix : 1 fr. 75.
Val-Saint-Lambert. — (Rue sur Meuse). Départ à 3 h. s.; trajet en 2 h. 30 m. Prix : 1 fr.
Virton. — (Hôtel de Dinant). Départ à 4 h. s.; trajet en 21 h. 30 m. Prix : 18 fr. 50.
Visé. — (Quai de l'Université). Départ à 6 h. 30 et 11 h. mat.; 5 h. s.; trajet en 1 h. Prix : 60 c. *Bateau à vapeur.*
Idem. — (Café de l'Entrepôt). Départ à 1 h. 15 mat.; trajet en 1 h. 50 m. Prix : 1 fr. 50. *Malle-poste.*
Idem. — (Id.). Départ à 4 h. 30 s.; trajet en 2 h. 45 m. Prix : 1 fr. 50.

HISTOIRE DE LIÉGE.

L'origine de Liége est assez obscure; l'étymologie de son nom ne l'est pas moins. Dans les anciens documents on trouve ce nom sous les formes diverses de *Leodicus*, *Leodium*, *Vicus publicus*, *Legia.* Son nom flamand : *Luik;* haut allemand : *Lüttich*, seraient des contractions de Leodik, et auraient, selon quelques auteurs, pour radical le mot tudesque *Leod* (peuple). Il faut évidemment laisser au XVIe siècle le roman étymologique qui rattacherait l'origine de Liége à un certain Leodes, dont il est parlé dans l'Odyssée d'Homère. L'opinion le plus généralement admise, sans pour cela être la plus vraisemblable, c'est que Liége provient de Legia, *la Légie*, ruisseau qui, descendant du faubourg de Sainte-Marguerite, pénètre dans la ville par un canal souterrain et se divise en deux branches, qui vont se jeter dans la Meuse, et dont l'une traverse le palais de Justice, le marché, et passe par l'hôtel de ville. On sait qu'au VIe siècle saint Monulphe fit construire un oratoire. Saint Lambert, évêque de Tongres, s'y retirait souvent pour prier. Il fut assassiné pour avoir voulu faire des remontrances à Pépin de Herstal sur ses liaisons adultères. Son successeur lui éleva une église, et saint Lambert devint désormais le patron de Liége. Pépin le Bref aimait à visiter cette ville. Charlemagne y tint souvent des assemblées. Dans le principe, les évêques de Liége relevaient des ducs d'Austrasie, mais par suite des prérogatives qu'ils obtinrent des

rois de France et des empereurs d'Allemagne, leur autorité prit un grand accroissement, et ils devinrent de véritables souverains. Notger peut être considéré comme le premier prince-évêque (971-1008); rude prélat qui, s'appuyant sur le peuple, s'appliqua par force ou par ruse à détruire les châteaux autour de la ville. Il ne traitait pas moins rudement les bourgeois, quand ils lui résistaient, que les nobles. Un jour, revenant d'Allemagne, il entra dans la ville, fit cerner la maison commune et y mit le feu : « 240 bourgeois s'y trouvaient assemblés; les uns furent massacrés, les autres pris et pendus aux portes de leurs maisons. » Nonobstant, et peut-être à cause des nombreuses églises qu'il bâtit, un poëte monacal s'écrie : « O Liége, tu dois Notger au Christ, et le reste à Notger! »

Pendant le XIII^e et le XIV^e siècle, l'histoire de Liége n'est remplie que des luttes intestines de l'évêque, du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie ou du menu peuple; tantôt séparés, tantôt coalisés et se disputant incessamment le pouvoir. Des émeutes terribles sont suivies d'affreuses représailles. En 1313, pour ne citer qu'un seul fait, on se bat pendant deux jours, et le peuple vainqueur brûle trois cents nobles, qui s'étaient réfugiés dans l'église Saint-Martin (*V.* p. 365). La lutte est de temps en temps interrompue par des conventions et des traités qu'on désignait sous le nom de *paix* et dont se forma à la longue la constitution liégeoise.

Vers la fin du XIV^e siècle, la vie politique était descendue dans toutes les classes. Le mouvement de cette cité orageuse est, selon l'expression de M. Michelet, « une rapide initiation du paysan à la vie urbaine, de l'ouvrier à la vie bourgeoise, de la bourgeoisie à la noblesse. » On marchait vers l'établissement d'une république démocratique. Ce mouvement fut arrêté par les princes bourguignons. Le pays devint un de leurs champs de bataille. Dans un des soulèvements, si fréquents à Liége, le peuple, ayant chassé son évêque, Jean de Bavière, âgé de 17 ans, celui-ci obtint l'assistance du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui marcha sur Liége à la tête de 35 000 hommes. Les Liégeois sortirent à sa rencontre : ils étaient 15 700, dont 700 cavaliers. La bataille eut lieu le 22 septembre 1408, à Othée, 2 h. 1/2 au N. O. de Liége. Elle fut terrible. 15 000 Liégeois y perdirent la vie, et les vainqueurs souillèrent leur victoire par les plus cruelles exécutions. Heureusement pour Liége, son évêque sanguinaire se maria en 1417; les deux successeurs de Jean de Bavière lui rendirent un peu de tranquillité. Mais Jean de Heinsberg, le second de ces deux évêques, effrayé des dangers qu'il prévoyait dans l'avenir, abdiqua en faveur de Louis de Bourbon, neveu du duc de Bourgogne, âgé seulement de 19 ans, qui fit son entrée à Liége en 1456, suivi de 1500 gentilshommes.

Les prodigalités du nouvel évêque, « homme de bonne chère et de plaisirs, » dit Comines, ses exactions, la rapacité de ses officiers, soulevèrent de nouvelles révoltes. Louis de Bourbon, chassé de Liége, invoque le secours du duc de Bourgogne son oncle. Le roi de France, Louis XI, pour susciter des embarras à Charles le Téméraire, dont il

Digitized by Google

voit avec effroi grandir la puissance, fait alliance avec les Liégeois et leur envoie de l'argent. Le 28 août 1467 ceux-ci sont complétement défaits à la bataille de Brusthem (Limbourg. — 3 kil. de Saint-Trond). Le bruit commun fait monter leur perte à 9000 hommes. « Ce qui semble beaucoup, dit Comines, à toutes gens qui ne veulent point mentir. » Le duc de Bourgogne entre dans Liége par une brèche et abolit les priviléges de la bourgeoisie, les chartes, les anciens tribunaux de la cité, ainsi que les 32 bons métiers. Les bourgeois, pour se soustraire à une insupportable tyrannie, se précipitèrent de nouveau dans la sédition. Ils enlèvent à Tongres leur évêque, le ramènent à Liége et tuent en route six de ses chanoines les plus affidés. On sait quelle fureur cette nouvelle causa au duc de Bourgogne, et qu'il fut sur le point de faire payer de son sang ses perfidies à l'astucieux Louis XI, qu'il regardait comme l'instigateur de ces troubles et qui s'était étourdiment mis en son pouvoir à Péronne; il se contenta de le déshonorer, en l'entraînant à sa suite au châtiment de la ville rébelle. Les Liégeois « n'avoient, dit Philippe de Comines, ny chevaliers, ny gentils-hommes avec eux, car ce petit qu'ils en avoient auparavant deux ou trois jours, avoient été tuez ou blessez; ils n'avoient portes, ny murailles, ny fossez, ny une pièce d'artillerie, qui rien vausist; et n'y avoit rien que le peuple de la ville et 7 ou 800 hommes de pied, qui sont d'une petite montagne au derrière de Liége, appelée le pays de Franchimont (*V*. R. 82); et à la vérité ont toujours esté très renommés et très vaillants ceux de ce quartier. » Ces rudes hommes des bois, alliés des Liégeois, firent la nuit une sortie désespérée et furent sur le point de pénétrer jusqu'aux tentes du roi et du duc.

« J'étoys couché, ajoute Philippe de Comines, en la chambre du duc de Bourgogne (qui estoit bien petite), et deux gentils-hommes qui estoient de sa chambre, et au-dessus y avoit douze archers seulement qui faisoient le guet; et estoient en habillement et jouoient aux déz. Son grand guet estoit loin de luy, et vers la porte de la ville. L'hoste de la maison attira une bande de ces Liégeois, et vint assaillir sa maison, où le dict duc étoit dedans; et fut cecy tant soudain, qu'à grande peine pusmes nous mettre au dict duc la cuirasse sur luy et une salade en teste, et incontinent descendîmes le degré. Nous trouvasmes nos archers empeschés à deffendre l'huis et les fenestres contre les Liégeois, et y avoit un merveilleux cri en la rue. Les uns: Vive le roi! Les autres : Vive Bourgogne... Nous ne sçavions en quel estat estoit le Roy, ni *des quels il estoit, qui nous estoit grand doute.* » Les braves Franchimontois périrent presque tous.

L'armée bourguignonne (40 000 hommes) entra le lendemain (31 octobre 1468) sans résistance dans la ville, marcha vers la place, puis se divisa pour le pillage en quatre quartiers. Le duc, ayant conduit le roi au palais, se rendit à Saint-Lambert, que les pillards voulaient forcer : ils l'écoutaient si peu, qu'il fut obligé de tirer l'épée, et il en tua un de sa propre main.

« Vers midi, dit Michelet, toute la ville était prise, en plein pillage. Le roi dînait au bruit de

Digitized by Google

cette fête, en grande joie, et ne tarissant pas sur la vaillance de son bon frère. « Le duc vint le trouver et lui dit: « Que ferons-nous de Liége? » Louis XI répondit : « Mon père avait un grand arbre, près de son hôtel, où les corbeaux faisaient leur nid : ces corbeaux l'ennuyant, il fit ôter les nids, une fois, deux fois; au bout de l'an, les corbeaux recommençaient toujours. Mon père fit déraciner l'arbre, et depuis il en dormit mieux. »

« L'horreur, dans cette destruction d'un peuple, c'est que ce ne fut point une furie de vainqueurs, mais une longue exécution qui dura des mois. Les gens qu'on trouvait dans les maisons étaient gardés, réservés; puis, par ordre et méthodiquement, jetés à la Meuse. Trois mois après on noyait encore. La ville fut aussi brûlée en grand ordre. Le duc fit commencer à Saint-Hubert, anniversaire de la fondation de Liége, — « et fut dit qu'on la brusleroit à trois fois et furent ordonnez trois ou quatre mille hommes du pays de Limbourg pour faire cette désolation. » Ceux de Maëstricht et d'Huy, en bons voisins, vinrent aider, et se chargèrent de démolir les ponts. Pour la population il était plus difficile de la détruire; elle avait fui en grande partie dans les montagnes. Le duc ne laissa à nul autre le plaisir de cette chasse. Il partit le jour du premier incendie, et il vit en s'éloignant la flamme qui montait. Il courut, franchissant, brûlant les villages, fouillant les bois. Ces bois sans feuilles, l'hiver, un froid terrible lui livraient sa proie. Le vin gelait, les hommes aussi; tel y perdit un pied; un autre deux doigts de la main. Si les poursuivants souffrirent à ce point, que penser des fugitifs, des femmes, des enfants? Comines en vit une morte de froid, qui venait d'accoucher. »

L'évêque Louis de Bourbon rentra dans la ville sur laquelle il avait appelé cette désolation. La ville se repeupla et se rebâtit à la hâte et sans ordre : et c'est de là que provient l'irrégularité des rues de certains quartiers. En 1482, Guillaume de La Marck, seigneur d'Aremberg, surnommé le Sanglier des Ardennes[1], fondit sur Liége avec une troupe de soudards, levés avec l'argent que lui avait fourni l'artificieux Louis XI, et tua près du moulin de Wez l'évêque, dont le cadavre resta deux jours abandonné dans une mare. Pendant deux ans le malheureux pays de Liége fut encore plongé dans l'anarchie.

Jean de Hornes, successeur de Louis de Bourbon à l'évêché de Liége, affecte de se réconcilier avec Guillaume de la Marck, ils étaient ensemble de toutes les parties, n'avaient souvent qu'un même lit et une même table. L'an 1485, l'évêque invite Guillaume de la Marck à

1. Le roman de *Quentin Durward* a raconté d'une manière dramatique et populaire les événements de cette période historique de Liége. Walter Scott a si bien mis en relief les figures de Louis XI, du duc de Bourgogne et du Sanglier des Ardennes, l'impression qu'on en garde est si vive, que la fantaisie du romancier altère et prime même dans les souvenirs la vérité historique. Walter Scott ne s'est point astreint à l'exactitude; dans son ouvrage, la confusion des dates est évidente. Ainsi, le siége de Liége par Charles et Louis XI est de l'année 1468, et le meurtre de l'évêque par Guillaume de La Marck est de 1482. On chercherait vainement aussi dans le roman une peinture exacte des lieux; Walter Scott ne connaissait pas Liége, et sa description de la ville est toute d'imagination.

Digitized by Google

un grand repas, et le fait arrêter et conduire à Maëstricht où il eut la tête tranchée. Ce prélat « ne connut de bornes ni dans ses plaisirs, ni dans son faste, ni dans sa colère. On raconte de lui des traits de violence qui font horreur. » (Art de vérifier les dates.)

Liége, ne rencontrant point de bons souverains dans ses princes-évêques, ne cesse d'être en lutte avec eux. Mais l'énergie des caractères se détend au XVI[e] s., et la lutte dégénère en débats mesquins. Au commencement du XVII[e] s., les attentats de l'évêque Ferdinand de Bavière contre les droits de la cité réveillent dans la population l'amour de la liberté et les fureurs des partis : l'un sous le nom de *Chiroux*, tenant pour l'évêque, l'autre sous celui de *Grignoux*, tenant pour la ville[1]. En 1637, le bourgmestre La Ruelle, dévoué au parti populaire, est assassiné au milieu d'un repas, que lui donnait le comte de Warfusée (*V.* p. 352), par la faction espagnole, appuyée par le prince-évêque. Le peuple furieux exerce dans Liége de sanglantes représailles. Les lourds impôts d'une part, et de l'autre les restrictions apportées à l'élection des magistrats, qui se renouvelaient tous les ans, occasionnèrent longtemps encore des agitations intestines dans Liége. Dans un de ces conflits, l'évêque Maximilien Henri de Bavière (1650-1688) étant venu la nuit à Liége et ayant fait distribuer de l'argent à la garnison allemande, fit saisir les principaux auteurs de l'émeute, et le lendemain matin on en trouva plusieurs pendus aux grilles des maisons. Le bourgmestre Bex, âgé de 80 ans, porta sa tête sur l'échafaud.

Le 28 mars 1676, les Français, alors en guerre avec la Hollande, vinrent attaquer Liége, s'en emparèrent et démolirent la citadelle. Les bourgeois en témoignèrent de la joie, « parce que les évêques ne l'avaient fait bâtir que pour les tenir en bride. » Elle fut rebâtie dans la suite. En 1691, le maréchal Boufflers la bombarda parce que l'évêque avait osé déclarer la guerre à Louis XIV, et la força de se rendre. En 1702, le duc de Marlborough prit d'assaut la citadelle. L'évêque fut rétabli dans ses États par la paix de Bade (1714), et de longues années de tranquillité succédèrent enfin à tant de désastres. — Mais en 1789, une révolution nouvelle éclata. L'évêque, chassé de la ville, y rentra en 1791, pour y mourir l'année suivante. Son successeur, le dernier prince-évêque de Liége, se vit bientôt forcé d'émigrer, car les armées républicaines de la France envahirent sa principauté. Le 28 novembre 1792, les Français, commandés par Dumouriez, s'emparèrent de Liége ; et, s'ils durent l'abandonner peu de temps après, ils la reprirent, en 1794, aux Autrichiens qui, en se retirant, ruinèrent une partie du quartier d'outre-Meuse, et incendièrent tout le faubourg d'Amercœur. L'année suivante, la Convention nationale forma le département de l'Ourthe d'une grande partie de l'ancienne principauté de Liége.

En 1815, Liége fut réunie au royaume des Pays-Bas. En 1830, elle prit une part active à l'insurrection

1. Le sobriquet de *Chiroux* (nom wallon des hirondelles) fut donné à des jeunes gens de la haute bourgeoisie, à cause de leurs chausses noires et de leurs bas blancs; ils donnèrent à leur tour à leurs adversaires celui de *Grignoux* (grognards).

Digitized by Google

qui eut pour résultat la séparation de la Belgique et de la Hollande.

La principauté de Liége, comprise, lors de la division qui fut faite en 1500 de l'Empire germanique, dans le cercle de Westphalie, se partageait en cinq provinces principales, — la Hesbaye, le Condroz, la Famène, l'Ardenne et la Campine; comptait vingt-huit villes, s'étendait de la Gueldre à la Champagne, et, par les villes de Maëseyck, de Visé, de Liége, de Huy et de Dinant (sur la Meuse), par Lobbes, Thuin, Marchienne-au-Pont, Châtelet et Malonne (sur la Sambre), commandait en quelque sorte le cours de ces deux rivières sur une longueur de près de quarante lieues.

Liége est le siége d'un évêché suffragant de l'archevêché de Malines; d'une cour supérieure de justice, dont le ressort s'étend sur les provinces de Liége, Limbourg, Luxembourg et Namur; d'une université; la résidence du gouverneur et du général commandant la province.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE.

L'immensité et la beauté du paysage où Liége est située, les courbes gracieuses des vertes collines, qui l'entourent, toutes parsemées de maisons de campagne et de manufactures, sa disposition en amphithéâtre au pied et sur la pente des terrasses où elle s'étage, le fleuve qui la traverse, les dômes, les clochers de ses églises, la tour carrée et la haute nef de la collégiale de Saint-Martin qui, sur une éminence, dominent les toits de la populeuse cité, puis, à l'O. de celle-ci, et à l'écart au milieu des vergers, l'immense façade de l'abbaye de Saint-Laurent, convertie en caserne, qui attire les regards; plus loin, vers le N., les hauteurs couronnées par la citadelle, tout cet ensemble forme un aspect des plus pittoresques et qui charme ou surprend, soit qu'on arrive à Liége de Namur en longeant la Meuse, soit que, venant du N. E. (*V.* R. 22) et fatigué de la monotonie des plaines et des tranchées que l'on vient de traverser, on découvre tout à coup au fond de la vallée le panorama saisissant de la ville et de ses monuments. Mais ce qui contribue à donner une physionomie toute particulière à ce riche tableau, c'est la forêt de hautes cheminées, qui, de de toutes parts autour de la ville et au loin à l'horizon, répandant dans l'air des nuages de vapeur et de fumée, attestent la prodigieuse activité manufacturière des habitants.

Les principales *Collines* qui avoisinent Liége sont à l'O. celles de ***Saint-Gilles*** et de ***Saint-Laurent;*** au N. celle de ***Sainte-Walburge***, qui forme le point culminant d'une suite de hauteurs dont le dernier gradin est ***la Sauvenière***, où s'élève l'église Sainte-Croix; et à l'E. le ***Mont-Cornillon***, qui domine la lisière du faubourg d'Amercœur.

La ville de Liége, dans sa partie la plus considérable et la plus importante, est située sur la rive g. de la Meuse. Le quartier de l'est, sur la rive dr., est principalement occupé par des manufactures et habité par des ouvriers. On y voit encore des ruelles hideuses, que de salutaires trouées devront successivement assainir. La rivière de l'Ourthe, un peu après avoir reçu elle-même la Vesdre à Chénée, se jette à Liége dans la Meuse par trois bras, dont le principal a son confluent en

amont du pont de la Boverie. Deux *ponts* jetés sur la Meuse mettent Liége en communication avec les faubourgs des îles de la rive dr. Le principal est le *pont de la Boverie*, conduisant de Liége au quartier de la Boverie et à la station du chem. de fer de Namur (station de Longdoz). Ce pont, ouvert à la circulation en 1837, fut, peu de temps après, démoli à cause de son peu de solidité. Un nouveau pont fut inauguré à la place le 15 octobre 1843. L'autre pont est, en aval, celui *des Arches*, bâtie de 1648 à 1657; il fut, le 27 juillet 1794, le théâtre d'un combat sanglant entre les Autrichiens et les Français qui le nommèrent pont de la Victoire, nom qu'il a gardé jusqu'en 1815. Ce pont a été démoli dans l'été de 1859. On le reconstruisit d'une manière plus conforme aux besoins de la navigation et à la commodité des voitures et des piétons. La chaussée qui lui fait face, après avoir traversé deux ponts sur les bras de l'Ourthe, conduit au faubourg d'Amercœur.

Une belle ligne de *quais*, qui appellent des améliorations dans le voisinage du pont des Arches, s'étend le long de la rive g. de la Meuse.

Une ligne sinueuse de *boulevards*, qui circule à l'intérieur du quartier du Sud, mais dont les plantations sont trop maigres, forme aussi un des traits particuliers de la physionomie de Liége. L'un, le boulevard d'*Avroy*, prend naissance près du bassin du Commerce et sépare du faubourg Saint-Gilles la partie de la ville qui aboutit au pont de Boverie; la continuation de ce boulevard est celui de *la Sauvenière*, qui, se repliant sur lui-même, vient aboutir à la place du Théâtre et sépare le S. de la ville, du faubourg Saint-Laurent. Du milieu de ce boulevard on voit en face s'élever l'éminence pittoresquement couronnée par l'église Saint-Martin, dont les noires murailles et l'amphithéâtre de maisons qu'elles dominent rappellent Lyon.

La ville de Liége était autrefois divisée en ville haute et en ville basse; elle est aujourd'hui divisée en quatre quartiers : Sud, Nord, Ouest et celui de l'Est situé au delà de la Meuse.

L'aspect de la ville à l'intérieur, si l'on excepte la ligne de ses quais, manque de grandeur et n'est point en rapport avec la richesse que l'industrie manufacturière y a développée. Les constructions privées n'y ont point d'importance architecturale ; les façades des maisons sont noircies par la fumée de charbon de terre dont l'atmosphère est toujours imprégnée. La partie du quartier du sud comprise entre les boulevards, les quais, la place de l'Université, la place Verte et la place du Théâtre, est celle dont l'habitation est la plus agréable, la mieux aérée et la plus paisible; au contraire le quartier du nord, tout peuplé d'ouvriers, s'est transformé en un vaste atelier. C'est là que sont les houillères, les établissements métallurgiques, les fabriques. La *rue Feronstrée* (elle va de la place du Marché à la prison cellulaire), ainsi que les rues latérales qui y aboutissent, forment les quartiers populeux de la vieille ville; au delà de la prison cellulaire, elle se continue par le *faubourg Saint-Léonard*, où est la fonderie de canons de l'État ; au nord de ce faubourg, au pied des rampes de la citadelle, est le *faubourg de Vivegnis*. — Liége, ville de travailleurs, ne

Digitized by Google

semble pas envahie encore par la sensualité gastronomique, ainsi que Bruxelles et Gand, ou même des villes secondaires.

PRINCIPALES CURIOSITÉS DE LIÉGE : — Les eglises Saint-Jacques (p. 365); Saint-Paul (*V.* ci-dessous); palais de Justice et les Cours (p. 367); la Citadelle (p. 370); la prison cellulaire (p. 369); la manufacture d'armes de l'État (p. 370); la vue de la Meuse et des quais, et celle du boulevard de la Sauvenière.

MONUMENTS RELIGIEUX.

L'ancienne cathédrale de Liége était l'église de Saint-Lambert, patron du peuple liégeois; bâtie vers la fin de ce désastreux x^e siècle, lorsque l'Europe attendait avec effroi la fin prochaine du monde, et détruite par l'incendie en 1185, elle fut reconstruite en style ogival au commencement du XIII^e siècle. Cette église, située sur l'emplacement actuel de la place Saint-Lambert, fut détruite en 1794 par les révolutionnaires liégeois; les décombres furent déblayés et le sol nivelé en 1808.

Cathédrale Saint-Paul — (ancienne collégiale). Cette église, la plus belle de Liége, est située sur la place Saint-Paul, au centre du quartier du sud. Elle fut primitivement fondée au XI^e siècle par l'évêque Notger, qui, avec son prédécesseur Éracle, fut un des grands bâtisseurs d'églises du temps. A l'extérieur son aspect est froid; les contre-forts sont d'un maigre dessin; un pauvre clocher singeant le gothique et surmonté, en 1813, d'une flèche en bois, imitation grossière de celle du clocher de l'ancienne église de Saint-Lambert, s'élève sur la façade. Ainsi que cette ancienne cathédrale, l'église Saint-Paul n'a que deux entrées latérales: celle sur la grande place est d'un aspect mesquin et manque d'unité, à cause du mélange de gothique et de style de la Renaissance. En entrant latéralement, au lieu d'entrer par la façade, on échappe à l'impression saisissante que feraient éprouver les vastes proportions du vaisseau. La nef avec ses fenêtres en style flamboyant, ainsi que ses collatéraux, paraissent avoir été refaits au commencement du XVI^e siècle. La voûte est couverte d'arabesques peintes, représentant une feuillée où se jouent des oiseaux. Cette décoration, qui rivalise avec les impressions de toiles peintes, s'harmonise mal, à notre avis, avec le caractère de l'architecture. Le chœur, sans collatéraux, est du XIII^e siècle; un beau travail de serrurerie le sépare de la nef. Les fenêtres en verre blanc de la nef seront sans doute successivement remplacées. On devait, en 1859, placer au transsept de gauche un vitrail de couleur, exécuté par *Capronier*. — On remarque la *chaire* en bois sculpté, ornée de statues de marbre. Cet ouvrage du style ogival le plus luxuriant est du sculpteur *Guillaume Geefs*. L'abat-voix se termine en flèche élancée qui s'élève à la hauteur de 57 pieds (*V.* St-Pierre de Louvain, p. 149). Un Christ au tombeau, en marbre blanc, placé dans une chapelle latérale, est une sculpture finie de l'artiste liégeois *Delcour* (1696), dans le style amolli du XVII^e siècle. Le Christ en bronze au-dessus de la grande porte est du même artiste. L'église de Saint-Paul possède quelques tableaux; les plus remarquables sont: dans la nef, à droite, un Baptême du Christ, par *Carlier*, assez bon ouvrage, mais d'un ton

Digitized by Google

noir; saint Grégoire, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin, par *Érasme Quellyn*, tableau d'une bonne couleur; au maître autel, une Descente de croix, peinture noire et vulgaire de *Gérard Zegers ;* avant le chœur, à gauche, une Assomption de la Vierge par *Lairesse*.— Le trésor de la cathédrale conserve un buste de saint Lambert, pièce d'orfévrerie exécutée par Henri Zutmann en 1513 et qui aurait coûté, dit-on, cent mille écus. Elle provient de l'ancienne cathédrale, ainsi que le carillon. — Le cloître adossé à l'église est du commencement du XVIe siècle.

Sur la place est une *fontaine* dite *de la Vierge* (*V.* p. 369).

De la *place derrière Saint-Paul*, en se dirigeant au S. E. par la *rue Saint-Rémi*, on arrive bientôt à la *place Saint-Jacques*, sur laquelle est l'église de ce nom.

Église Saint-Jacques. — C'est la plus curieuse des églises de Liége à visiter. Sa fondation date de l'an 1016; la dédicace eut lieu en 1030. La tour, construite vers la fin du XIIe siècle, est la seule partie qui rappelle l'église romane, remplacée au XVIe siècle par l'église ogivale qu'on y admire aujourd'hui. Le portail est de 1516; c'est un hors-d'œuvre en style capricieux de la Renaissance, accolé à un vestibule gothique. « L'église Saint-Jacques, dit l'auteur de l'Histoire de l'Architecture en Belgique, est un des types les plus parfaits qui existent dans l'Europe entière du style ogival tertiaire parvenu à son apogée, et déployant toute la richesse de son ornementation, si variée, sans donner dans ces écarts que le bon goût réprouve et que l'on n'y observe que trop fréquemment. » [Quant à nous, quelle que soit la surprise que cause la vue de l'intérieur de l'église Saint-Jacques, nous trouvons que l'on y est trop offusqué par l'exubérance des détails, par cette efflorescence de la pierre tourmentée de mille façons, par la recherche coquette des dentelures, des broderies pendantes, formant comme des lambrequins aux grands arcs de la nef, et surtout par le bariolage de couleurs sur la voûte et sur le réseau de ses arêtes, peintes en jaune, avec des bracelets bruns, blancs ou rouges qui les tronçonnent et qui, combinés avec les fonds bleus décorés d'arabesques qu'elles encadrent, font ressembler le tout à un plat de faïence de Bernard Palissy.]

Au milieu de cet ensemble éblouissant, on remarquera les belles fenêtres élancées du chœur et leurs verrières, les immenses fenêtres du transsept, un curieux escalier double en pierre conduisant à une tribune, et les stalles du chœur. Les nombreuses statues de cette église sont de *Delcour*, de *Simon Cognoulle*, etc

Église Saint-Martin.— (Du boulevard de la Sauvenière, qu'elle domine d'une manière pittoresque au N. O., on peut y monter par l'escalier des Bégards.) Cette église, achevée en 1542, est de l'architecte liégeois *Paul de Rickel*, « qui périt assassiné, victime de la jalousie de ses confrères. » On loue l'imposant développement des grandes lignes architecturales et la parfaite harmonie qui règne dans toutes les parties de ce noble vaisseau. Le chœur, qui n'a point de collatéraux, produit un très-bel effet par sa largeur, son élévation et ses longues et belles verrières. L'église primitive, fondée en 962, fut incendiée le 4 août 1312,

Digitized by Google

dans une émeute du peuple contre les nobles. Ceux-ci avaient formé le projet de recouvrer les priviléges que leur arrachait le commun peuple et d'abolir les droits politiques des métiers. Ils se réunirent la nuit sur le marché, occupèrent le pont des Arches, dont ils levèrent le pont-levis. Nonobstant, les drapiers et les tanneurs passèrent la Meuse en bateaux, et réunis aux autres métiers, surprirent et tuèrent beaucoup de nobles dans la rue Féronstrée. Après une lutte sanglante, les nobles se réfugièrent dans l'église Saint-Martin; mais le peuple y mit le feu et la voûte de l'église, en s'écroulant, en ensevelit un grand nombre.

Si depuis l'église Saint-Martin on suit la rue *Mont-Saint-Martin* et la rue *Saint-Hubert*, qui en est le prolongement, on trouve à droite l'église Sainte-Croix.

Église Sainte-Croix — (située à l'extrémité de la rue Haute-Sauvenière, qui part de la place du Théâtre), fondée au x^e siècle, reconstruite au xiv^e siècle. La tour, de style romano-byzantin, bâtie en briques et restaurée par l'architecte Delsaux, est du x^e siècle. Cette église, remarquable par la hardiesse de sa construction, est la seule en Belgique présentant l'exemple de trois nefs de la même hauteur, soutenues par des colonnes très-sveltes. Le portail latéral date du siècle dernier. Au maître autel est une Invention de la croix, peinte par *Bertholet*. Les vitraux du chœur ont été placés en 1854. — L'église primitive du x^e s. fut construite par Notger, le célèbre évêque de Liége (de 971 à 1008), au moyen d'une ruse (il s'en permit quelquefois de plus cruelles), et en profitant de l'absence d'un baron, qu'il avait emmené avec lui en Allemagne, pour faire transformer en église son château.

Église Saint-Barthélemy — (place de ce nom, à l'extrémité de la rue Féronstrée). — Cette église romane, consacrée en 1015, avec ses fenêtres en plein cintre et ses tours massives, « a conservé extérieurement sa forme et son appareil primitifs, sauf le portail latéral, rebâti au siècle dernier. L'intérieur, à l'exception du triforium, a été moderné au xviii^e siècle. » Il y a en avant des nefs un narthex, ou vestibule, disposition que nous retrouverons à Saint-Servais, de Maëstricht et à Notre-Dame-de-Ruremonde (*V.* R. 79). Les fonts baptismaux, dans une chapelle à droite du chœur, sont dignes d'attention. Cet ouvrage en cuivre coulé « date de l'an 1112 et est dû à Lambert Patras, l'un de ces artistes dinantais qui se rendirent si célèbres au moyen âge par les vases, les candélabres en cuivre coulé dont ils enrichirent les églises. Dessiné à l'imitation du cuvier d'airain du temple de Salomon, il est posé sur douze bœufs de cuivre. Sur le bassin sont représentées cinq scènes de la vie des Apôtres. Le relief des figures est extrêmement saillant. Les têtes ont beaucoup souffert. Les poses et le mouvement des personnages sont d'une franchise et d'une animation telles qu'on dirait que le souffle de quelque réminiscence antique a passé sur cette œuvre. » (A. Van Hasselt.)

Parmi les autres églises de Liége nous citerons : *Saint-Antoine* (à l'extrémité de la rue des Mineurs, tenant au marché), xvii^e siècle. La peinture des volets de l'orgue a été attribuée à *Van Dyck*. Les vitraux sont couverts d'armoiries. — *Saint-Christophe* (à l'O. du boulevard de

Digitized by Google

la Sauvenière), fondée en 1179. Cette église a subi beaucoup de changements. Au maître autel, tableau de la Trinité d'un faible coloris, par *Pierre Baelen*. — *Saint-Denis* (sur la rue de la Cathédrale, entre la place du Théâtre et le quai de Meuse), consacrée en 990 par l'évêque Notger: reconstruite plusieurs fois. On y remarque un grand retable en bois sculpté, un des rares ouvrages de ce genre restés en Belgique; aux deux côtés du maître autel, les statues en marbre de la Vierge et de saint Denis, par *Delcour*. — *Saint-Jean* (place Saint-Jean, entre le théâtre et le boulevard de la Sauvenière), reconstruite après 1757. La tour romane est peut-être contemporaine du fameux évêque Notger, qui fit bâtir encore cette église, et dont les restes sont conservés dans la sacristie. « Ils seraient mieux, dit le docteur Fremder, dans son tombeau qui orne une des chapelles de droite. » Ces débris humains donnent l'idée d'une belle organisation : crâne vaste, corps bien proportionné. — *Saint-Nicolas* (outre-Meuse), consacrée en 1507, incendiée et rebâtie vers 1717. — *Saint-Pholien* (outre-Meuse), bâtie en 1189. Cette église avait été supprimée. On a reconstruit la tour il y a quelques années, et le chœur a été refait dans le style du XIIIe siècle, d'après les dessins de M. Halkin. — *Saint-Servais* (à quelque distance au N. de l'église Sainte-Croix. *V.* p. 366). On y voit quelques vitraux gothiques et des peintures d'artistes liégeois.

MONUMENTS CIVILS.

Palais de Justice et Hôtel du gouvernement provincial (sur la place Saint-Lambert), — ancien palais des princes-évêques, et l'édifice le plus considérable de Liége. Commencé en 1508, par l'évêque Erard de La Marck, qui s'en occupa pendant trente ans, il ne fut achevé que par son successeur. Marguerite de Valois, femme de Henri IV, qui y fut reçue en 1577, par le prince-évêque, en parle comme du palais « le plus beau et le plus commode qui se pust voir; ayant plusieurs belles fontaines et plusieurs jardins et galeries, le tout tant peint, tant doré, et accommodé avec tant de marbre, qu'il n'y avait rien de plus magnifique et de plus délicieux. » Ce palais, un des derniers édifices civils de l'ère ogivale, construits en Belgique, fut gravement endommagé par un incendie qui, en 1734, consuma les étages supérieurs de deux ailes de la première cour. La façade sur la place Saint-Lambert fut reconstruite par l'architecte *Annessens* (1737) en style moderne. L'espace que ce vaste édifice renferme est d'un hectare 44 ares 21 cent. A l'intérieur il est divisé en deux cours carrées: la plus grande entourée de portiques; l'autre n'en ayant que sur deux côtés. Ces galeries à voûte surbaissée d'une grande portée, présentent une série d'arcades dont l'ogive est écrasée, et qui reposent sur des colonnes, d'un style lourd et irrégulier (au nombre de 60 dans la première cour), unies dans leur moitié inférieure, renflées en balustre dans l'autre moitié et terminées par des chapiteaux fantastiques à arabesques variées. Les sculptures de ces colonnes furent exécutées par F. Borset, sculpteur liégeois du XVIe s. Le portail nouveau qui regarde l'ouest est de l'architecte *Delsaux* (1848). — Un *Musée archéologique* de formation

récente a été installé dans une partie du palais.

La première demeure épiscopale, élevée par l'évêque Notger (973), fut brûlée avec la cathédrale Saint-Lambert, en 1185. Un palais réédifié fut de nouveau incendié en l'année 1505.

Près de l'ancien palais des princes-évêques est l'hôtel de ville. Entre ces deux édifices s'élevait jadis la cathédrale Saint-Lambert et son puissant chapitre. « Il semble qu'en se resserrant ainsi sur un étroit espace les trois pouvoirs voulaient rester en présence et s'observer réciproquement. Aujourd'hui la cathédrale a disparu, la maison communale s'est transformée; le vieux palais des évêques est resté debout. Des trois puissances, la seule qui soit détruite est celle dont la création subsiste. »

Hôtel de ville (place du Marché). — Cet édifice, dans le style de Mansart, fut reconstruit (1714-1718) à la place de la maison communale, élevée en 1493, et qui fut détruite en 1691 dans le bombardement que le maréchal de Boufflers fit subir à la ville de Liége.—Vis-à-vis-de l'hôtel de ville, sur la place du Marché, est la *Fontaine des trois Grâces* (*V.* p. 369).

Université (près de la Meuse). — Elle a été créée en 1816 par le roi des Pays-Bas, Guillaume Ier. Les bâtiments, d'une architecture sèche et froide, où elle est installée datent de 1817-1820; ils ont remplacé l'ancien couvent des Jésuites; leur église, abattue en 1820, a fourni les colonnes ioniques du péristyle de la salle académique, qui est éclairée par en haut. L'Université, qui compte plus de 40 professeurs, des diverses facultés de l'enseignement, possède des collections précieuses : la *bibliothèque* (ouverte tous les j. de 9 h. à 1 h. et de 2 h. 1/2 à 4 h.) compte près de 100000 volumes et 565 manuscrits, provenant pour la plupart de l'abbaye de Saint-Trond; — une collection d'environ 2600 *médailles;* — un *cabinet de physique;* — un *musée de mécanique appliquée;* — un *laboratoire de chimie;* — une *galerie de minéralogie*, classée d'après Beudant, et *de géologie* (une *collection des roches indigènes*, distribuées par provinces); — un *cabinet de zoologie*, où sont les ossements fossiles de Chokier (restes nombreux d'ours de caverne, de rhinocéros, des dents d'éléphants, des os d'hyènes, de loups); des débris de tortues fossiles de Maëstricht; les os d'éléphants de Smermaes; des coquilles fossiles; — un *cabinet d'anatomie végétale, de carpologie et de plantes fossiles* (dissection des plantes; injections au mercure des vaisseaux des plantes, etc....); — un *cabinet d'anatomie pathologique*, etc....

Sur la place de l'Université, appelée place Grétry, s'élève une *statue de Grétry*, en bronze, ouvrage de M. *G. Geefs.* On lui a reproché ses formes colossales trop robustes, peu en harmonie avec l'idée qu'éveille le nom de Grétry. On a dit avec raison que la place de cette statue n'était point devant l'Université, mais qu'elle aurait dû être en face du Conservatoire, ou devant le théâtre. On voit dans la rue des Récollets (rive dr. de la Meuse) la maison où naquit André-Ernest-Modeste Grétry, le 11 février 1741, comme une tablette de marbre le rappelle aux passants. Ce charmant compositeur est mort en 1813 près Paris, à Montmorency, à l'ermitage

Digitized by Google

qu'avait habité J. J. Rousseau. Le cœur de Grétry fut, après un long procès soutenu par M. Flamand, son neveu par alliance, restitué en 1828 à la ville de Liége, et renfermé dans le socle de la statue.

Musée. — C'est un titre trop ambitieux sans doute pour une collection encore peu nombreuse de peintures, réunie dans l'ancienne église Saint-André (entre le palais de Justice et l'hôtel de ville). On y voit : la Vierge au pied de la croix, de *Paul Delaroche;* un joli portrait de femme (nº 56), par *Godefr. Maes*, (mort en 1722); saint Bruno en extase, par *J. B. Mola;* un Bonaparte, Ier consul, de M. *Ingres* (1805); des tableaux de *Gallait*, *Schrader* (de Dusseldorf), *Nicol. Verkolie* (mort en 1746); *Vieillevoie*, *Jules André*, *Le Potterin*, etc....

Théâtre Royal. — Il fut construit en 1818. Mlle Mars assistait à la pose de la première pierre. Il est situé sur une place, au centre de la ville, à l'extrémité du boulevard de la Sauvenière. Il occupe l'emplacement d'une ancienne église de Dominicains. L'église d'un autre couvent, celle des Chartreux (*V.* plus bas : la Chartreuse) a fourni les 8 colonnes de la façade, donnée à la ville de Liége par M. Le Couteux de Canteleu, pair de France. Ces colonnes ornaient le maître autel ; les bases et les chapiteaux sont en fer coulé. « Ce théâtre, dit le docteur Fremder, est de lourde apparence, comme presque toutes les salles de spectacle. Nos architectes, par je ne sais quelle fatalité, ont toujours soin, quand il s'agit d'une de ces constructions destinées aux plaisirs d'une ville, de prendre modèle sur un tombeau romain. »

Théâtre du Gymnase. — (Derrière l'église Saint-Jacques.) Petite salle où l'on joue le vaudeville.

Passage Lemonnier. — la seule galerie couverte de Liége, sert de communication entre l'extrémité de la rue de l'Université et la rue Vinave-d'Ile, qui aboutit à la place Saint-Paul. Ce passage, long de 160 mèt. et large de 4 mèt., porte le nom de l'architecte qui l'a construit ; il a été livré à la circulation en janvier 1839.

Fontaine des trois Grâces (place du Marché), — érigée en 1696, réparée en 1849. Le dessin de ce monument, de style tourmenté, et la sculpture sont de *Delcour.* Les trois figures des Grâces supportent une pomme de pin, emblème de l'association. Une fontaine construite au commencement du XIVe s. était surmontée d'une colonne symbolique de la liberté liégeoise. Ce monument cher aux Liégeois et célèbre sous le nom de *Perron*, fut enlevé en 1468 par Charles le Téméraire, et transporté à Bruges; Marie de Bourgogne le leur restitua en 1477; un ouragan le renversa en 1693.

Fontaine de la Vierge. — Cette fontaine, œuvre de *Delcour*, fut élevée en 1696. Elle a été transférée, il y a quelques années, de la rue Vinave-d'Ile, a la place qu'elle occupe aujourd'hui devant l'église Saint-Paul.

Prison cellulaire. — Cette prison, qui s'élève à l'entrée du faubourg Saint-Léonard, entre les rues du *Nord* et *sur les Fossés*, offre le style d'un vaste château féodal, entouré de murs élevés et crénelés, et surmonté d'un haut donjon, au-dessus de l'entrée principale. Elle a été construite il y a quelques années sur les dessins de M. Dumont. Cette

Digitized by Google

vaste construction, d'un aspect un peu théâtral, et que domine vers le N. la citadelle, est le seul édifice pittoresque de ce quartier de fabriques.

Citadelle. — La ville de Liége est défendue par deux forts : celui de la *Chartreuse* sur la rive dr. de la Meuse (*V.* ci-dessous), et la citadelle au sommet de la montagne de Sainte-Walburge, qui domine, à g., la ville et le cours du fleuve. Un fort y fut établi pour la première fois en 1255, par l'évêque Henri de Gueldre; les bourgeois y pénétrèrent par surprise en 1269 et le démolirent. Il fut ensuite plusieurs fois reconstruit et démoli; pris par Marlborough en 1702, et par les Français à diverses époques. Il a été reconstruit en 1820. Les Liégeois s'en emparèrent en 1830. Il faut, pour visiter la citadelle, obtenir la permission du commandant de place. — Même sans pénétrer dans la citadelle, on a, en avant des remparts, une très-belle vue sur le cours de la Meuse. Du côté de Maestricht elle s'étend jusqu'à la montagne Saint-Pierre (*V.* p. 384) et aux plaines du Limbourg; dans une direction opposée jusqu'aux montagnes de l'Ardenne.

La Chartreuse, fort reconstruit en 1818, défend la rive g. de la Meuse, et a remplacé le magnifique couvent des Chartreux, bâti en 1705. Déjà en 1357 une colonie de Chartreux s'était établie sur ce plateau. Mais son importance comme point stratégique, fit que souvent les cloîtres furent convertis en bastions. En 1794, les Autrichiens foudroyèrent de là la ville, comme le maréchal de Boufflers l'avait fait en 1691.

Fonderie royale de canons (à l'extrémité du quai Saint-Léonard). — Cet établissement fut fondé en 1803 par un mécanicien de Paris, nommé Perier. Sous le Consulat et l'Empire, il en sortit 7000 bouches à feu en fonte pour la marine et les batteries de côte. En 1830 on ajouta à la fonderie des bouches à feu en fonte la fabrication de bouches à feu en bronze. De 1840 à 1858, la fonderie royale de Liége a expédié 2991 bouches à feu en fonte et bronze, et 123 000 projectiles (valeur 3 644 000 fr.). — Le docteur Bodmer raconte que Blücher trouva un refuge dans cette fonderie, en 1814, contre la mutinerie des soldats saxons que le congrès de Vienne venait de faire passer sous la domination du roi de Prusse. « Lorsque Blücher vint à eux pour leur prescrire de changer leur cocarde, ils le reçurent à coups de baïonnettes, et, comme il tournait bride, se mirent à le poursuivre au pas de course. Heureusement pour lui, la porte de la manufacture était ouverte; il se réfugia dans cet asile avant d'être aperçu. Sans cette porte hospitalière, c'était fini de l'homme qui, quelques mois plus tard, s'illustra pour toujours sur le champ de bataille de Waterloo. »

La manufacture d'armes de guerre — est à quelque distance de la fonderie de canons; entre celle-ci et la prison cellulaire. Elle fut fondée en 1840 par le gouvernement. On y fabrique des armes de luxe et de guerre.

La fabrication armurière de la Belgique, dont Liége et ses environs sont à peu près le centre unique, a été, en 1858, de 484 692 pièces (armes de guerre 62 563; armes de chasse, canon à un coup 198 211; à deux coups 74 723); en 1857, cette

fabrication s'était élevée à 599 208 pièces.

Fonderie de zinc de la Vieille-Montagne (près de la manufacture d'armes). — Cette fonderie est une des plus anciennes de la société (*V*. p. 374).

Le Jardin botanique (situé rue *Louvrex*, à l'O. de la ville), fondé, en 1841, par M. le professeur Morren, dépend de l'Université. Il occupe une étendue de 4 hect. 73 ares. On remarque ses belles serres et ses rotondes octogones, qui renferment les palmiers et les plantes d'orangerie.

Dans une direction opposée, au delà de la Meuse, entre le faubourg d'Amercœur et la station de Longdoz, on a construit, en 1839, un *Casino*, destiné aux fêtes d'été. Le jardin au milieu duquel s'élève cet édifice, de style italien, est adossé à une colline et offre de beaux points de vue sur la ville. — « Près de là est l'endroit nommé *Wez*, où l'évêque Louis de Bourbon fut rencontré et tué par le sanglier des Ardennes. (*V*. p. 360.) »

A peu de distance et à l'est du Casino, sur une hauteur qui domine la Meuse et Liége, est la Chartreuse (*V*. p. 370).

Jardiniers-fleuristes. — Liége en compte un assez grand nombre. On recommande aux amateurs de fleurs les serres de l'horticulteur Makoy et Cie, rue de Joie, n° 7.

GRANDS ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS DANS LE VOISINAGE DE LIÉGE.

1° Au S.-O. de Liége, sur les bords de la Meuse:

Seraing. — 8 kil. (15 min.) de la station de Longdoz (rive droite); 6 départs par j. — En bat. à vapeur; traj. 40 min.; prix : 50 c.; 35 c. — Si l'on désire visiter l'établissement, il faut se munir d'une lettre de recommandation pour le directeur, M. Pastor. — Cet établissement grandiose, fondé par M. John Cockerill, est un des plus importants de l'Europe pour l'industrie du fer [1].

John Cockerill, l'homme de génie qui a fondé ce gigantesque établissement, était d'origine anglaise; il naquit en 1790. Son père, William Cockerill, habile ouvrier mécanicien, vint à Verviers en 1799 avec sa nombreuse famille. Il construisit pour des fabricants de cette ville des machines à carder et à filer la laine qui eurent un grand succès. Il était tellement dénué de ressources pécuniaires, qu'il fallut lui fournir les matières premières pour la confection des machines. En 1807 il s'établit à Liége et y monta un atelier de constructions de machines. Dès l'âge de dix-huit ans, John Cockerill dirigeait l'atelier de son père. En 1812, William se retira des affaires et ses deux fils lui succédèrent. En 1817 John Cockerill acquit avec son frère le château de Seraing et le parc qui servaient de résidence d'été aux évêques de Liége; il en devint le seul propriétaire en 1823. Il y établit une filature de lin et un atelier de construction de machines industrielles. En 1821, il y construisit un haut fourneau et, aidé par le roi Guillaume, qui s'associa pour moitié dans l'entreprise, il commença à donner à Seraing le vaste développement qui devait en faire un établissement sans rival. La révolution de 1830 lui porta une première atteinte; à la suite de la séparation de la Belgique et de la Hollande qu'elle amena, il dut racheter la part du roi de Hollande. La crise financière de 1839 fut pour lui un coup plus funeste encore. « Au moment où cet homme, doué de tant d'énergie, offrait d'entreprendre à lui seul le chemin de fer de Paris à la frontière belge, des retraits de capitaux

1. On consultera avec intérêt la *Description de l'établissement John Cockerill*, par A. Lecocq. (Liége, 1854, librairie Gouchon.) Nous avons fait à ce volume quelques emprunts.

arrêtèrent subitement son essor.... Il fallut liquider ; — la liquidation, c'était pour lui la ruine[1]. C'est alors qu'on vit l'illustre créateur de tant de merveilles se débattre contre l'adversité : il alla jusqu'à offrir à la Russie de lui vendre toute son œuvre, plus son expérience, plus son génie.... et la Russie le marchandait, quand le chagrin, le découragement, le dégoût vainquirent cette âme puissante ; et John Cockerill mourut à Varsovie (1840). La Belgique ne lui tendit pas la main. » Elle a depuis inscrit sur des médailles et sur des monuments ce nom dont elle est justement fière ; car c'est à John Cockerill qu'elle doit le rang qu'elle occupe parmi les nations industrielles.

Les établissements Cockerill, de Seraing et de Liége, furent repris, en 1842, par une société au capital de 12 millions et demi. — L'industrie y embrasse l'exploitation des houillères (on extrait le charbon du sous-sol même), le travail des hauts fourneaux, des forges, des laminoirs, des fonderies, la confection des machines. (Il y a une précieuse collection de modèles de machines, amassée depuis l'origine de l'établissement). Ce vaste atelier de production est situé sur deux grandes voies de communication : d'une part, le chemin de fer (il y a une station à Seraing) ; de l'autre, la Meuse, à laquelle il s'unit par un canal pouvant contenir cinquante grands bateaux. Outre ces deux grandes voies par lesquelles s'écoulent ses produits, une suite de chemins de fer particuliers relient entre eux les divers ateliers. — La population de cette ruche de travailleurs s'élevait, en 1854, à 5200. La population de Seraing, qui ne comptait en 1827 que 2226 hab., en compte aujourd'hui 13 262.

Voici sur les principaux immeubles et le matériel de la Société Cockerill, au 16 février 1860, quelques détails que nous devons à des communications officieuses : « Les immeubles se composent de la concession des mines de houille, d'une étendue de 195 hectares 25 ares ; des bâtiments d'habitation, des ateliers de construction, d'une infirmerie pouvant contenir 120 malades, avec cour et jardin, etc., d'une superficie totale de 63 hectares. — Dans le matériel nous signalerons : 6 hauts fourneaux, 2 fours à griller le minerai, 194 fours à coke, 46 fours à réverbère pour le traitement du fer, 5 pour celui de l'acier, 2 pour celui de la fonte, 24 fours à fondre l'acier, 13 à fondre le cuivre, 5 cubilots, 235 feux de forge, 12 laminoirs, 216 tours et alésoirs, 241 machines à raboter, à fendre, à percer, etc., 123 grues (trois d'entre elles assez fortes pour lever un poids de 25 000 kilogr.). — Une force motrice de 2512 chevaux s'y trouve répartie en 127 *machines à vapeur*, alimentées par 109 chaudières, dont 48 sont chauffées par la chaleur perdue des fours. » — Les détails qui suivent sont extraits de la description de M. Lecocq (1854).

Houillères. — Un des puits d'extraction a une profondeur de 417 mètres. Les couches exploitées sont au nombre de 15. Elles offrent alternativement et avec une régularité surprenante des parties verticales et des parties inclinées. Les voies de roulage, munies de rails en fer, sont assez larges pour qu'un cheval de petite taille puisse y circuler aisément. Les chevaux, une fois descendus dans la mine, n'en sortent plus, à moins de maladie ou de blessure. Les affections auxquelles ils sont le plus sujets sont la cécité et les affections de poitrine. Un millier d'ouvriers sont employés aux travaux intérieurs.

Fonderie. Fabrique de fer. — La production des six hauts fourneaux est de 80 000 kilogr. par jour. La quantité des matières qu'absorbe l'alimentation de la fonderie et des hauts fourneaux s'élève annuellement à 60 millions de kilogr. de minerai et à 39 millions de kilogr. de coke. La production annuelle de fer fini est de plus de 15 millions de kilogr. Chaque année l'établissement de Seraing consomme 118 millions de kilogr. de charbon. Le fer y entre à l'état de minerai et en sort à l'état de machines à va-

1. L'actif était estimé à 26 millions et le passif à 18. Mais la liquidation réduisit de beaucoup l'excédant présumé de 8 millions de l'actif sur le passif.

Digitized by Google

peur. — C'est dans l'établissement de Seraing qu'a été coulé en fonte le lion de Waterloo (*V.* p. 97), ayant 4 mèt. 50 c. de longueur sur 4 mèt. 45 de hauteur, et un poids total de 28 000 kilogr. — Le produit brut des opérations monte annuellement à plus de 17 millions de francs.

Nous empruntons à l'Annuaire de l'industrie, de 1859, les renseignements suivants sur la situation financière de la Société : « Le bénéfice sur les houillères, en 1857-1858[1], a été de 432 967 fr. 25 c.; celui sur les hauts fourneaux, fabriques de fer et d'acier, de 844 968 fr. 19 c. Les ateliers de construction ont réalisé un bénéfice de 633 219 fr. 86 c. Le chantier naval a donné un gain de 160 719 fr. 53 c. Le chantier des navires en fer de la Société John Cockerill, à Anvers, emploie 460 ouvriers; en 1858, il a terminé un navire de mer de 616 tonneaux; et 18 bateaux à vapeur pour rivières d'Europe et d'Asie, représentant une force réunie de 1220 chevaux. Une somme de 897 142 fr. 50 c. a été affectée aux dividendes à répartir entre 9968 1/4 actions (soit 90 fr. par action). L'actif réalisable est évalué à 9 923 127 fr. 46 c.; le passif exigible, à 4 515 719 fr. 04 c. Solde actif, 5 407 408 fr. 42 c.

Société de l'Espérance (à Seraing). — (Charbonnages et hauts fourneaux). Cette Société, fondée le 1er août 1836, est constituée pour une durée de 99 années. Elle a pour objet l'exploitation des charbonnages de l'Espérance, la production du coke, celle de la fonte et la transformation de celle-ci en fin métal, objets moulés et fers laminés, battus ou étirés. La fabrique de fer n'a pas encore été établie jusqu'ici (février 1860). Le fonds social, fixé d'abord à 2 500 000 fr. a été porté à 4 000 000 de fr. Les actions au porteur sont de 1000 fr. chacune. Par une autre modification du 25 novembre 1856, 800 nouvelles actions ont été émises au taux de 1100 fr. chacune, ce qui porte le nombre des actions en circulation au chiffre de 4800.

Les couches de charbon de terre de la Société de l'Espérance s'étendent sous la commune de Seraing; elles ont une étendue de 219 hectares et 33 ares. Ces couches sont exploitées par 3 puits. Un quatrième vient d'être abandonné. Mais, si les besoins du commerce l'exigeaient, on pourrait facilement, à l'aide de certains travaux, porter l'extraction actuelle de 1 800 000 hectolitres à 2 800 000 hectolitres.

Les machines à vapeur, aux 3 houillères, sont au nombre de sept, savoir : 3 machines d'extraction d'une force totale de 145 chevaux; 2 machines d'épuisement d'une force de 295 chevaux; 2 machines d'aérage d'une force de 39 chevaux; soit une force totale de 479 chevaux.

La puissance des couches varie de 0 m. 40 à 1 m. 18; elles sont au nombre de 40. Le charbon de l'Espérance est de première qualité.

Les charbonnages occupent 1200 ouvriers dans l'intérieur des travaux et 300 à la surface.

La profondeur des puits est de 530 mètres pour le puits Hainchamps; 283 mètres pour le puits Morchamps; 170 mètres pour le puits Fanny. Ce dernier puits est de construction récente.

Les minerais de fer qui alimentent les 4 hauts fourneaux de la Société sont de deux espèces : minerais de fer oligiste et de fer hydraté. Les premiers sont extraits de gîtes puissants, dans les environs de Namur, par puits et galeries, de la même manière que les charbons. Ce minerai est très-riche et convient principalement pour la fabrication des fers de qualité ordinaire. La Société de l'Espérance possède de vastes exploitations de minerai oligiste à Ville-en-Waret, à Wartet et à Isnes-Sauvages.

Les minerais de fer hydraté sont employés à la production des fontes fortes. Ce minerai est exploité sur les bords de l'Ourthe et dans les environs de Theux, près de Spa.

La production des quatre hauts four-

1. L'année 1857 a été une année défavorable, tant pour le ralentissement général des affaires industrielles, que pour l'abaissement des prix des fontes et des fers.

neaux de l'Esperance s'est élevée à 28 000 000 kil. de fonte, pendant l'exercice de 1858.

Les machines soufflantes sont au nombre de quatre et d'une force totale de 320 chevaux-vapeur. — Une machine fixe de 15 chevaux élève les minerais au niveau du magasin et du gueulard des hauts fourneaux.

340 ouvriers sont employés au travail et aux différents services des hauts fourneaux.

Des améliorations importantes ont été apportées récemment aux transports intérieurs de l'établissement. La position exceptionnelle des usines de l'Espérance sur le flanc d'une colline, nécessite des transports par plans inclinés. La création des plans automoteurs a réuni, dans un système général, des transports qui, jusqu'à ce jour, étaient effectués par voitures. Une locomotive de 20 chevaux transporte les charbons dans l'intérieur de l'établissement.

La consommation annuelle des minerais est de 80 000 tonnes.

Les bénéfices de l'exercice 1858 ont permis de distribuer aux actionnaires un dividende de 8 pour 100, tout en consacrant à des amortissements une somme de 83 000 fr.

Ougrée. — (7 kil.; rive droite de la Meuse.) Charbonnages et hauts fourneaux.

L'ensemble des usines, ne formant qu'un seul corps, est situé à Seraing, sur la limite de la commune d'Ougrée, où se trouve le siége de la Société. Cet établissement, formé en 1825, a été mis en société anonyme en 1836. Le capital social est de 3 500 000 fr. divisé en actions de 1000 fr. L'établissement d'Ougrée comprend : 1° l'extraction du charbon de terre. Le puits d'extraction, dans l'enceinte même de l'établissement, a 180 mèt. de profondeur; on prépare un nouvel étage d'exploitation à 206 mètres. On extrait par an 400 000 hectolitres. Le nombre des ouvriers employés dans la houillère est de 500. Une machine à vapeur de 250 chevaux sert à l'épuisement, et une de 45 chev. à l'extraction. A cette houillère sont annexés 24 fours à coke, destinés seulement à utiliser le charbon menu qui ne peut être employé dans la fabrication du fer; — 2° des usines et forges pour la fabrique des fers et aciers, des tôles laminées. Elles emploient 600 ouvriers et renferment 9 machines motrices principales, dont une de 150 chevaux, et 4 marteaux-pilons de 1200, 1800, 3000 et 6500 kilogrammes; — 3° une fonderie; — 4° des ateliers de construction spécialement appropriés à la fabrication du matériel des chemins de fer, et produisant environ 1800 paires de roues de voitures montées sur essieux, des chaudières, etc ; — 5° une vaste usine récemment créée, sous la direction des inventeurs eux-mêmes, pour la fabrication des bandages sans soudure, d'après les procédés privilégiés de MM. Jackson, etc.... à Rive-de-Gier (France). Elle peut produire 7000 tonnes de bandages de voitures ou 3000 tonnes de bandages de locomotives en fers divers et en acier. Ces produits nouveaux ont déjà acquis une grande réputation.

En face d'Ougrée est :

Sclessin. — (5 kil., rive g. de la Meuse). Charbonnages et hauts fourneaux, société fondée en 1836, au capital de 8 millions. Production de fonte, de fer; fonderie de cuivre. Bassin de chargement et de déchargement, etc.

2° Au S. de Liége

Angleur-Chénée (5 kil. Voit. *V.* p. 356.) *Usines de la Vieille-Montagne*; célèbre établissement métallurgique, le plus important dans ce genre de toute l'Europe.

La Société de la Vieille-Montagne extrait ses divers minerais (calamine, blende et galène) de ses mines de Belgique et d'Allemagne. « Le métal, à l'état de carbonate, de silicate ou de sulfure, se trouve ou en amas, au plan de contact des schistes anthraxifères et du calcaire houiller, ou en filons, dans la grauwache et dans le calcaire. Les gîtes de minerai, en Belgique, sont répandus depuis *Stolberg* (près et à l'E. d'Aix-la-Chapelle) jusqu'à Engis et à Huy. L'amas de la

Vieille-Montagne, à *Moresnet*, sur la frontière des deux pays, est le gîte le plus considérable; il occupe 400 mètres de long sur 150 ou 200 m. de large. » Dans le principe, la concession des mines de calamine de la Vieille-Montagne (Moresnet), sur une étendue de 9 lieues carrées, fut accordée au sieur Dony, par décret impérial de 1806. En 1813, M. Mosselman devint acquéreur de cette concession des mines de la Vieille-Montagne, ainsi que de la fonderie de zinc de Saint-Léonard (*V.* p. 371). En 1837, les héritiers de M. Mosselman, représentés par M. le comte Lehon, mirent leurs établissements en Société anonyme, au capital de 5 millions de francs. Alors Angleur vit s'élever son importante usine. — La Société exploite des mines de calamine, de blende, de plomb, de houille. Elle est à même de pouvoir extraire annuellement plus de 60 millions de kilog. de minerais divers. Elle distille, fabrique et lamine le zinc; elle produit le blanc de zinc. Elle possède des établissements en Prusse; en France (une usine de laminage à Bray, Seine-et-Oise; une usine à blanc de zinc à Asnières, près Paris), dans le duché de Bade. En Belgique, elle a cinq fonderies de zinc : à Angleur, à Saint-Léonard (Liége), à *Valentin-Cocq* (Mons), à Flône (à 9 kil. N. E. de Huy) et à Moresnet; deux usines de laminage, à Angleur et à Tilff; une usine à blanc de zinc à Valentin-Cocq; trois houillères à Flône, Valentin-Cocq, Baldaz-Lalore; trois exploitations de mines à Moresnet, Welkezraedt et Flône.

La Société de la Vieille-Montagne fabrique annuellement 24 000 à 25 000 tonnes de zinc brut. Elle lamine, en zinc de sa production ou de provenance étrangère, 25 000 tonnes; sa fabrication en blanc de zinc s'élève à 5000 tonnes; ses extractions de minerais s'élèvent annuellement à 50 000 tonnes de calamine; 10 000 tonnes de blende; 2000 de minerais de plomb, fer, cuivre, etc.... Ses charbonnages produisent 150 000 tonnes. Les ventes de la Vieille-Montagne dépassent ordinairement sa production (en 1859, l'excédant a été de 35 000 tonnes); elle y supplée au moyen d'achats étrangers ou d'apports en participation. Les chiffres de ses ventes correspondant à ceux de sa propre production, donnent pour ses produits fabriqués une valeur de :

Pour 20 000 tonnes de zinc, au prix moyen brut de vente de 70 fr. les 100 kil.	14 000 000
Pour 4000 tonnes de blanc de zinc, au prix moyen de 75 fr.	000 000
En minerais de plomb, etc.	500 000
Ensemble.	17 500 000

En y comprenant 10 000 tonnes de zinc, en dehors de sa propre production, qu'elle convertit en produits manufacturés, l'industrie de la Vieille-Montagne s'exerce sur une quantité de 35 000 000 kilog. de zinc, que manipulent près de 7000 ouvriers, représentant une population de 20 000 âmes.

Dans l'espace de 13 années (de 1847 à 1860), la production propre de la Vieille-Montagne en zinc brut a augmenté de 6 millions à 25 millions de kilog., et sa vente générale de 7 millions à 35 millions de kilog. — Au 1er janvier 1859, la Société occupait dans ses divers établissements 6140 ouvriers : 3847 en Belgique (y compris Moresnet, territoire neutre); 1626 en Allemagne; 148 en France; 167 dans le grand-duché de Bade, et 342 en Suède. — On peut évaluer à 12 000 le nombre des personnes de leurs familles qui vivent de leurs salaires.

La Vieille-Montagne a payé en salaires, en 1857, dans ses divers établissements (non compris l'agence des mines de Suède et le charbonnage de New-Wesel), une somme de 4 041 857 fr. 64 c. — L'exercice 1857 présentait un excédant des recettes brutes sur les dépenses générales de 6 242 421 fr. 20 c., sur lequel le bénéfice net a été de 3 161 554 fr. 64 c. En 1857, le prix de vente a varié en France, de 80 à 100 fr. Le dividende distribué aux actionnaires (soit 25 fr. par coupure) a été de 2 250 000 fr. — Le bénéfice de l'exercice 1858, a été de 4 154 928 fr. 21 c. — Le chif-

Digitized by Google

fre des amortissements opérés de 1837 à 1858, s'élève à 21 500 000 fr.

La Société de la Vieille-Montagne a cherché, depuis son origine, à améliorer le sort des ouvriers; et elle a créé diverses institutions pour arriver à ce but. Une caisse des ouvriers a été formée, destinée à donner des secours aux ouvriers de la Société et à leurs familles. Elle se divise en deux branches : l'une, répondant à des besoins de tous les jours, s'appelle *Caisse de secours*: l'autre, créée dans un but d'avenir, *Caisse de prévoyance*. Les revenus de ces deux caisses réunies se composent : 1° d'une retenue de 3 pour 100 sur toute espèce de salaire des ouvriers; 2° d'une subvention de la Société, consistant en une somme égale à la moitié de ce prélèvement; ce qui fait ensemble, pour les deux caisses, 4 1/2 pour 100 de la somme distribuée en salaires. La Caisse de prévoyance profite encore de divers soldes et des dons volontaires. La Société a, enfin, établi une *Caisse d'épargnes* pour les ouvriers; et elle accorde un intérêt de 5 pour 100 aux placements. Elle a, en outre, fait construire des habitations dont elle facilite l'acquisition aux ouvriers. Elle s'est également occupée des questions alimentaires; de l'instruction; elle a organisé dans ses principaux centres de travail des Sociétés d'harmonie et de chant (*Annuaire de l'Industrie*, 1838 et 1839). La Caisse de secours a fonctionné, en 1858, pour un personnel de 5162 ouvriers (4782 hommes, 188 femmes, 192 enfants) ayant subi la retenue, c'est-à-dire en y comprenant les membres de leurs familles, pour un nombre de 16 000 personnes environ. Le nombre des ouvriers incapables de travail pour la vie, et subventionnés à titre permanent, s'élevait, au 1er janv. 1859, à 43, ayant à recevoir chacun, en *moyenne*, 360 fr. par an [1].

1. « Plusieurs grands établissements industriels, en Belgique, ont des institutions spéciales en faveur des ouvriers qui y sont attachés; nous citerons, entre autres : l'usine John Cockerill; les ateliers Pauwels, à Bruxelles; les fabriques Godin, à Huy, et Biolley à Verviers; les exploitations de Corphalie (page 350); de Sclessin et d'Ougrée (p. 374). »

ROUTE 78.

DE LIÉGE A TONGRES.

Route de voiture. — 20 kil.

Voiture partant de Liége (rue Souverain-Pont) à 5 h. 30 mat.; trajet en 2 h. 15 m. Prix, 2 fr.; — ou (hôtel du Grand-Monarque) à 5 h. s.; trajet en 2 h. 30. Prix : 1 fr. 75 c.

On laisse à dr. (6 kil. de Liége) *Rocour*, 315 hab., village célèbre par la victoire remportée, le 11 octobre 1746, par les Français, commandés par le maréchal de Saxe, sur les Impériaux et leurs alliés. Cette bataille est plutôt désignée sous le nom de *Rocoux*.

(9 kil.) *Juprelle*, 649 hab., et, 3 kil. plus loin, *Paifve*, 298 hab.

Un peu au delà on entre dans la PROVINCE DE LIMBOURG. On laisse à g. (5 kil. de Tongres) *Heur-le-Tiexhe*, 260 hab., et un peu plus loin on laisse à dr. *Freeren*, 460 habitants.

Tongres — (20 kil. d'Hasselt); *altitude*, 90 mèt.; 6858 hab. (*hôtel* du Paon), V. située sur le Jaer (affluent de la Meuse), et une des plus anciennes de la Gaule Belgique. On croit que c'est l'*Atuatuca* de César; elle prit le nom d'*Atuatuca Tongrorum* lorsque les *Tungri*, peuplade germanique, s'établirent en Belgique. Cette ville acquit une grande importance sous la domination romaine. La chaussée qu'Auguste avait fait construire de Bavay à Cologne, la traversait. Tongres fut détruit par les Francs-Saliens, vers la fin du IVe siècle; par Attila en 451; pendant deux siècles ce ne fut qu'un monceau de ruines servant de repaire aux bêtes fauves. Il commençait à se relever et à se repeupler lorsque les Normands, en 881, le

Digitized by Google

détruisirent de nouveau. Il eut beaucoup à souffrir pendant les guerres du moyen âge. Il fut saccagé par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. En 1677, il fut incendié par les Français, irrités de ce que les habitants favorisaient le prince d'Orange. Cette suite déplorable de dévastations explique la rareté des monuments anciens dans la malheureuse cité.

L'*église Notre-Dame*, — reconstruite au XIII[e] siècle, est un édifice remarquable et précieux pour l'histoire de l'art en Belgique; parce que les remaniements postérieurs n'ont que peu altéré le caractère de son architecture, appartenant à ce style ogival primaire, dont les exemples ne sont point très-nombreux dans ce pays. La tour date du milieu du XV[e] siècle. L'église Notre-Dame conserve un beau *cloître*, digne de toute l'attention des archéologues et signalé comme un des plus intéressants spécimens d'architecture romane du royaume. On croit qu'il date du XI[e] siècle. Le préau est entouré de galeries non voûtées, à arcades plein cintre, portées par des colonnettes alternativement accouplées et isolées. Les chapiteaux sont d'un dessin riche et varié. «Quelques-unes des figures symboliques sculptées sur les chapiteaux présentent, dit M. Eug. Gens, beaucoup d'analogie avec celles qui décorent l'extérieur de l'abside de l'église de Saint-Gervais, à Maëstricht. Cette similitude et la proximité des deux villes nous font regarder ces deux constructions comme contemporaines, c'est-à-dire comme appartenant à la première moitié du X[e] siècle.» Le trésor de l'église conserve plusieurs objets précieux, des châsses, des reliquaires, des coffrets..., appartenant à l'époque byzantine ou au moyen âge; on cite, entre autres, un manuscrit du XI[e] siècle, dont la reliure offre d'un côté un bas-relief sur ivoire d'un travail remarquable. Les reliques qu'il se vante de posséder seraient bien autrement curieuses, si elles étaient susceptibles d'authenticité; ce sont, dit-on, celles d'Élie et d'Élisée, des fragments de la verge de Moïse et du buisson ardent; une côte des Machabées, une amphore des noces de Cana, etc.»

Fontaine de Pline. — Cette fontaine, située à 1 kil. 1/2. O. de Tongres, est ainsi nommée à cause de la description suivante, qu'on trouve dans l'*Histoire naturelle*, de l'écrivain romain: «La cité de Tongres, dans les Gaules, a une fontaine fameuse, dont l'eau toute petillante de bulles, a un goût ferrugineux, qui ne se fait sentir que quand on finit de boire. Cette eau est purgative, guérit les fièvres tierces, et dissipe les affections calculeuses. La même eau, mise sur le feu, se trouble et finit par rougir.» (Traduction de M. Littré [1].) Comme le pays de Liége était compris dans l'étendue de la ville de Tongres, cette description de Pline doit probablement être appliquée à l'eau de Spa. Quoi qu'il en soit, une fontaine minérale portant le nom de Pline, et qui se trouvait près de Tongres, fut détruite pendant les guerres des Liégeois contre l'évêque Louis de Bourbon. La source

1. Tungri civitas Galliæ fontem habet insignem, plurimis bullis stellantem, ferruginei saporis; quod ipsum non nisi in fine potus intelligitur. Purgat hic corpora, tertianas febres discutit, calculorumque vitia. Eadem aqua igne admoto turbida fit, ac postremo rubescit (XXXI, c. VIII).

Digitized by Google

disparut sous les décombres et fut oubliée pendant plus d'un demi-siècle. Vers la fin du XVIe siècle, on la recueillit de nouveau et on y fit plus tard des constructions et des embellissements.

« La tradition populaire prétend qu'autrefois la mer baignait les murs de Tongres. On montrait dans les murs des anciens remparts des anneaux que l'on disait avoir servi à amarrer les vaisseaux. Enfin, on conservait à l'abbaye de Herckenrode une ancre de fer déterrée auprès de cette digue, en 1560. Le simple aspect des lieux suffit pour renverser cette assertion ; il est à regretter que Buffon, qui avait lu ce conte dans le livre de Hubert Thomas, y ait ajouté foi et se soit hâté, un peu légèrement, de citer ce fait à l'appui de son système, comme une preuve du mouvement progressif de la mer d'Orient en Occident. » (Eug. Gens.)

CORRESPONDANCES, avec les indications des lieux de départ dans Tongres :

N. B Les localités où se trouve une station de chemin de fer sont indiquées par un astérisque.

* *Hasselt.* — (Hôtel du Paon.) Départ à 7 h. 45 mat.; trajet en 2 h. Prix : 2 fr. 25 c. *Malle-poste.*
* *Liége.* — (Hôtel du Casque.) Départ à 7 h. mat.; trajet en 2 h. 30 m. Prix : 1 fr. 75 c.

Idem. — (Hôtel du Paon.) Départ à 6 h. 25 s.; trajet en 2 h. 15 m. Prix : 2 fr.;

* *Maëstricht.* — (*Id.*) Départ à 8 h. mat.; trajet en 2 h. 15 m. Prix : 2 fr. 25 c.
* *Munsterbilsen.* — (*Id.*) Départ à 5 h. 15 mat. et 2 h. 30 s.; trajet en 1 h. 30 m. Prix : 1 fr. 25 c.
* *Saint-Trond.* — (Hôtel du Casque.) Départ à 5 h. 15 mat. et 5 h. 30 s.; trajet en 2 h. 30 m. Prix : 2 fr. 50 c.

Idem. — (Bureau de la poste aux lettres.) Départ à 10 h. 15 s.; trajet en 2 h. 15 m. Prix : 2 fr. 50. *Malle-poste.*

* *Tirlemont.* — (A la poste aux lettres.) Départ à 10 h. 15 s.; trajet en 6 h. 45 m. Prix : 4 fr. 50 c. *Malle-poste.*

EXCURSIONS DANS LA PROVINCE DE LIMBOURG.

Cette province de la Belgique est peut-être une des moins fréquentées par les étrangers. Ils la traversent seulement en chemin de fer, de Saint-Trond à Hasselt et à Maëstricht. C'est au S. de cette ligne, c'est-à-dire dans la partie méridionale du Limbourg belge, que le sol est fertile et que les villages sont assez multipliés. Mais, plus on avance vers le N., plus les villages deviennent rares et le sol se couvre de bruyères, d'étangs, de marais à tourbe. Là commence cette portion de territoire sablonneux et stérile connu sous le nom de *Campine*, et qui s'étend dans le N. de la province d'Anvers.

Le manque de chaussées y met obstacle au développement de l'industrie. Toutefois, le canal de Maëstricht à Bois-le-Duc, qui côtoie la lisière orientale de la province dans la direction du S. au N., et celui de la Campine, qui, s'embranchant sur le premier et se dirigeant de l'E. à l'O. et au N. O., est destiné à relier entre elles les provinces de Limbourg et d'Anvers, doivent répandre peu à peu la vie dans les territoires qu'ils traversent. Déjà les transports par le canal de la Campine prennent de l'accroissement. Cette nouvelle voie de transport et de communication est destinée à devenir une source de richesse pour le commerce et l'industrie de Hasselt et de la Campine.

Nous avons décrit (*V.* R. 25) le trajet du chemin de fer de Saint-Trond à Maëstricht, et plus particulièrement les villes de Saint-Trond et de Hasselt : nous citerons encore au nord de cette ligne les villes de Maeseyck et de Beverloo.

Maeseyck (Maseyck), — chef-lieu d'arrondissement. Cette ville de 3367 hab. (41 kil. N. O. d'Hasselt; 47 kil. de Tongres; 26 kil. de Maëstricht) est située sur la rive g. de la Meuse, qui sert ici de limite entre le Limbourg belge et le Limbourg hol-

Digitized by Google

landais, et elle est traversée par la route de Maëstricht à Venlo (Hollande).

Maeseyck doit, dit-on, son origine à une abbaye fondée au VIIIe siècle. Elle fut autrefois fortifiée; mais ses fortifications furent détruites en 1803 par les Français. — On pense que cette ville fut le berceau des célèbres peintres Van Eyck.

CORRESPONDANCES, avec indication des lieux de départ dans Maeseyck :

• *Hasselt.* — (Hôtel de l'Agneau.) Dép. à 4 h. 30 s.; trajet en 4 h. 45. Prix : 4 fr. *Malle-poste.*

• *Lanacken.* — (Rue de l'Église.) Dép. à 7 h. 30 mat.; trajet en 3 h. 30. Prix : 3 fr. *Malle-poste.*

• *Maëstricht.* — (Au port.) Départ à 9 h.; trajet en 5 h. Prix : 3 fr. *Bateau à vapeur.*

Idem. — (*Id.*) Départ à 8 h. 30; trajet en 4 h. Prix : 2 fr. 10 c. *Bateau à vapeur*, les lundis, jeudis et samedis.

Beverloo, — 558 hab. (22 kil. N. d'Hasselt), situé au milieu des plaines de bruyères de la Campine, à quelque distance de la province d'Anvers et de la frontière hollandaise, a acquis de l'importance depuis quelques années, à cause de l'établissement d'un camp d'observation et de manœuvres au nord du village. Tous les ans à l'automne on y fait de grandes manœuvres. « Je n'ai vu nulle part en aucun endroit de la Campine, dit M. Liagre, membre de l'Académie de Belgique, de grands espaces de terrain entièrement dénudés; partout j'ai vu le sol souffreteux, mais doué de vie végétative; j'en excepte les dunes mouvantes du camp de Beverloo. »

CORRESPONDANCES : On trouve, à Beverloo (hôtel Royal), une voiture pour *Hasselt*. Départ à 3 h. 15 mat. et 6 h. 20 s.; trajet en 3 h. 30. Prix : 3 fr.

ROUTE 79.

DE LIÉGE A MAËSTRICHT (HOLLANDE).

22 kil.

Route de voiture, — Bateau à vapeur.

Pour les moyens de transport de Liége à Maëstricht (*V.* p. 356). — On peut aussi aller en chemin de fer de Liége à Landen, et là on prendra le convoi pour Maëstricht. (*V.* R. 25.)

En bateau à vapeur. — La partie de la Meuse que l'on parcourt en descendant de Liége à Maëstricht, bien que présentant encore des sites remarquables, est loin d'être aussi pittoresque que celle entre Namur et Dinant. Les collines sont moins rapprochées; et les plaines qui s'étendent déjà çà et là le long des bords de la Meuse annoncent le pays plat du duché de Limbourg qu'elle va bientôt traverser.

On peut descendre en bateau à vapeur par la Meuse jusqu'à Maëstricht, et revenir à Liége, soit par la Meuse, soit par le canal latéral (les prix sont les mêmes; durée du trajet, 2 h.). — Si l'on est pressé, on peut, en partant le matin de Liége, déjeuner sur le bateau à vapeur; aller, dès l'arrivée, visiter la *montagne de Saint-Pierre;* revenir dîner à Maëstricht; visiter la ville et repartir pour Liége par le canal latéral. On devra avoir soin de ne point s'embarrasser de bagage, afin de s'épargner les pertes de temps des visites de la douane hollandaise à Maëstricht, et de la douane belge au retour.

On s'embarque à Liége sur le quai de la Batte, on laisse à g. les tours de l'église Saint-Barthélemy, puis le quai Saint-Léonard et la fonderie de canons. On aperçoit du même côté l'ouverture du canal latéral. Sur cette même rive g. une belle promenade

Digitized by Google

relie Liége à Coronmeuse et Herstal (*V.* ci-dessous). De tous côtés, en amont, en aval, la vue est bornée par les collines qui entourent Liége. En avançant on aperçoit successivement :

(Rive dr.) 5 kil. de Liége, *Jupille*, — 2082 hab. Ce village fut une des villas (Jopilla) des ancêtres de Charlemagne ; Pépin de Herstal possédait de vastes domaines le long de la Meuse, dans le pays liégeois et dans l'Ardenne. Cette villa était habitée par Alfeïde, sa seconde femme (suivant les coutumes polygames des princes franks), et mère de Karle Martel.

Un jour Landebert (Saint-Lambert), évêque de Maestricht, fut invité par Pepin à un banquet dans la metairie de Jopille. Quand on lui présenta les coupes des convies à bénir, suivant l'usage, il refusa de bénir celle de la *concubine* du duc (il ne reconnaissait pour épouse légitime, suivant la loi chrétienne, que la première femme, Plectrude). La nombreuse et puissante famille d'Alfeïde vengea cette insulte en ravageant les terres de l'évêque, et en venant l'assiéger sur le territoire de Liege, où il fut tué. Pepin, consterné, se rapprocha de Plectrude et mourut bientôt à Jopille.

Plusieurs autres récits des anciens chroniqueurs rappellent les souvenirs que les Carlovingiens ont laissés sur ce territoire de la Belgique. Charlemagne résida fréquemment à Jopille; il y tint une cour plénière en 773.

Ici le lit de la Meuse est divisé par plusieurs grandes îles. La route qui côtoie la rive dr. passe à *Souverain-Wandre*, situé au pied de collines couvertes de vergers; les maisons de campagne, les cheminées des fabriques se multiplient sur les deux rives.

(Rive g.) *Herstal*, — 2532 hab., autre berceau des princes Carlovingiens qui dispute, assez vainement à Jupille l'honneur d'être la patrie de Charlemagne; puisqu'on le fait naître soit à Aix-la-Chapelle, soit à Saltzbourg (Bavière), à Carlstadt (Franconie), etc.... mais ce fut une villa de Pépin le Gros (petit-fils de Pépin de Landen) qui prit de là le surnom de Pépin d'Héristal. Charlemagne y célébra les fêtes de Pâques en 771, 772 et 773. Ce village, habité principalement par une population ouvrière, se prolonge vers Liége et en forme en quelque sorte un des faubourgs. On y travaille le fer et l'acier pour les armuriers. — Herstal passa dans la maison de Nassau, puis à la couronne de Prusse. Le grand Frédéric le vendit au prince-évêque de Liége. — Il y a plusieurs charbonnages autour de Herstal; le terrain houiller s'étend jusqu'au territoire de Chératte.

(Rive dr.) *Chératte* — (8 kil. de Liége), 890 hab. « Ses vignes, dont nous ne voulons pas autrement vanter les produits, dit le Dr Fremeder, seraient les plus septentrionales de l'Europe, si les ceps de Visé (*V.* plus bas) ne lui disputaient cette gloire avec une verdeur opiniâtre. »

(Rive g.) *Vivegnis*, v. de 454 hab., — et un peu plus loin : *Oupeye*, commune de 977 hab. On remarque la grosse tour carrée du château, de construction très-ancienne; — puis, au bord de la Meuse, *Hermalle-sous-Argenteau*, commune de 1300 hab. Presqu'en face est situé :

(Rive dr.) *Argenteau*—(13 kil.). On vante la magnifique maison de campagne appartenant au riche Cte Mercy d'Argenteau. L'ancien château situé sur un rocher fut détruit par les Français, en 1674. Le château actuel est bâti sur une esplanade voisine,

réunie par un pont au rocher. Ce point est un des plus pittoresques que l'on rencontre entre Liége et Maëstricht. — Un peu plus loin le bateau à vapeur s'arrête pour prendre ou descendre des voyageurs à Visé.

Visé — (16 kil.), V. de 1557 hab. Cette petite ville, d'un aspect assez pittoresque, est très-ancienne. On lit sur des pièces d'argent de Charles le Chauve (876) : *in vico Visato*. Louis XIV y établit son quartier général pendant le siége de Maëstricht, et il en fit raser les fortifications. L'hôtel de ville, construit en 1574, est d'une architecture modèste, mais qui ne manque pas d'originalité.

A partir de Visé, les collines qui bordent la vallée de la Meuse s'abaissent de plus en plus et s'effacent, et la vue s'étend sur des prairies et des plaines cultivées. — On côtoie plusieurs îles et bientôt, un peu au delà du confluent de la rivière de la Berwinne, qui se jette à dr. dans la Meuse, on franchit, de ce côté, la frontière hollandaise : à *Eysden* (riv. dr.) on s'arrête pour la visite de la douane hollandaise. — Presqu'en face est, sur la rive g. de la Meuse, *Lanaye* (Limbourg), 678 habitants.

Sur la rive g. se dresse une nouvelle chaîne de collines calcaires à pentes presque verticales, et sur le versant opposé desquelles s'ouvre la vallée où coule le Jaer ou Geer, qui, venant du N. de Huy, se jette dans la Meuse à Maëstricht. C'est dans cette chaîne que se trouve, un peu avant cette ville, la célèbre *montagne St-Pierre*, dont les cryptes ou vastes galeries souterraines sont si intéressantes à visiter (*V*. p. 383). On remarque sur le haut de ces collines le *château de Caster*. Dans les jardins s'ouvrent des entrées des cryptes. Plus loin est la tour de *Lichtenberg* ou de César, près de laquelle est une des ouvertures des galeries d'exploitation.

A l'extrémité N. de cette chaîne se dresse la citadelle ou *fort Saint-Pierre*, qu'on laisse à gauche ; et le bateau à vapeur s'arrête avant le pont de Maëstricht, qu'annonçaient de loin ses tours élevées au-dessus des forticatious.

Aussitôt qu'on sera débarqué, on fera bien (les hôtels étant très-éloignés du débarcadère), de se mettre en route tout de suite pour les cryptes de Saint-Pierre (*V*. p. 384).

MAËSTRICHT (Maastricht), — env. 25 000 hab. Capitale du Limbourg hollandais. (*Hôtels :* du Lévrier (Hasenwind) ; le Casque (de Helm); l'Aigle (de Arend) ; — *Café des Pays-Bas*, au Vrythof (place d'Armes). C'est une des villes les mieux fortifiées de l'Europe; les environs peuvent être inondés à volonté. Elle est divisée en deux par la Meuse (Maas) ; la partie la plus considérable, ou la ville proprement dite, est située sur la rive g., et réunie par un pont de 9 arches (167 mètres) au faubourg de Wyck sur la rive dr. Plus bas est le pont du chemin de fer d'Aix-la-Chapelle.

Maëstricht était connue du temps des Romains sous le nom de *trajectum Mosæ* (passage de la Meuse). Les évêques de Tongres choisirent cette ville pour leur résidence au IVe siècle. L'importance de sa situation et plus tard la force de ses moyens de défense lui valurent de nombreux siéges et de grandes calamités. Les évêques de Liége, qui venaient y chercher un abri contre la révolte de leurs sujets, provoquèrent plusieurs fois contre elle

les attaques des Liégeois. Le siége le plus désastreux fut celui de 1559. La garnison se composait de 100 soldats français et anglais et de 1200 hab. Les Espagnols, commandés par le duc Alexandre de Parme, s'emparèrent de la ville après 4 mois de siége et y exercèrent d'atroces vengeances. Une partie de la population fut massacrée ou noyée, ou périt dans les incendies. Cette ville, clef de la Meuse, fut prise en 1632 par les Hollandais; en 1673 par Louis XIV; et rendue par la paix de Nimègue aux provinces unies en 1678. Assiégée en 1748 par le maréchal de Saxe, elle tomba au pouvoir des Français qui la gardèrent pendant quelque temps. Assiégé en 1794 par Kléber, Maëstricht resta depuis cette époque jusqu'en 1814 à la France, comme chef-lieu du département de la Meuse inférieure. En 1815 il fut réuni au royaume des Pays-Bas; depuis 1830 il fait partie du royaume de Hollande; mais sa position près du territoire belge qui l'enveloppe de toutes parts, excepté du côté de la Meuse, n'est point favorable; et le commerce de consommation en a, dit-on, beaucoup souffert. La ville possède des fabriques de draps, de faïence et de verrerie, des armureries, des brasseries, des distilleries, des corroieries.

Parmi les monuments remarquables de Maëstricht deux églises, St-Servais et Notre-Dame, sont particulièrement intéressantes au point de vue de l'architecture du moyen âge.

Église St-Servais.—Basilique en croix latine, dont les nefs et la crypte doivent être de la fin du x^e ou du commencement du xi^e siècle; le reste de l'église est postérieur. A l'extérieur elle est ornée de cinq tours. « Elle est partagée en trois nefs par deux rangs de piliers à angles coupés et primitivement carrés, réunis par des arcs plein cintre. Ces trois nefs ont complétement perdu leur caractère primitif depuis le xv^e siècle. On substitua alors une voûte ogivale au plafond en bois de la nef centrale; on mura les fenêtres romanes qui éclairaient cette nef, pour les remplacer par de grandes fenêtres ogivales et on bâtit un rang de chapelles le long des bas côtés. » La crypte fut presque entièrement démolie en 1806. Le chœur était dans le principe fermé par un mur plat; l'abside hémisphérique et les deux tours carrées qui l'accompagnent latéralement ne doivent pas remonter au delà du xii^e siècle. « Le grand vestibule, ou *Narthex*, placé en avant et en travers des nefs, est indubitablement la partie romane la plus récente de l'église St-Servais. » Schayes, à qui nous empruntons ces citations, vante le porche latéral, bâti en hors-d'œuvre à l'extrémité du collatéral droit de la grande nef, comme étant comparable pour sa richesse architecturale aux plus beaux porches des cathédrales de France. Le style accuse l'époque de la première moitié du xiii^e siècle.—Un tableau de la Descente de croix a été attribué à Van Dyck (?). —On y voit le tombeau du général Tilly. — Un cloître ogival remplaça au xv^e siècle un premier cloître d'architecture romane.

Église Notre-Dame.—Cette église, convertie en arsenal en 1794, a été rendue au culte en 1838. Une singularité de sa construction, c'est le massif carré et uni, flanqué de deux longues tourelles, qui s'élève en tête des trois nefs et en occupe toute la

Digitized by Google

largeur. Les cloches sont logées au haut de cette bâtisse. Les nefs sont la partie la plus ancienne de l'édifice. On pense que le chœur date du XII^e^ siècle. Au-dessous du chœur s'étend une crypte semblable à celle de St-Servais.

L'hôtel de ville, — construit en 1664, est situé au centre du marché.

L'Athénée royal. — On y a recueilli des curiosités géologiques provenant des carrières de la montagne St-Pierre.

Le *Vrijthof*, — servant de place d'armes, est une belle place carrée, plantée d'arbres, sur l'un des côtés de laquelle est le chevet de l'église St-Servais. C'est sur cette place que fut décapité, en 1485, Guillaume de Lamarck, dit le Sanglier des Ardennes.

Le *Parc* — s'étend vers la porte de St-Pierre.

CORRESPONDANCES, avec indication des lieux de départ dans Maëstricht :

Bois-le-Duc. — (Au bassin, porte Notre-Dame.) Départ à 7 h. mat.; trajet en 24 h. Prix : 2 fr. 65 c. *Barque*, le dimanche excepté.

Idem. — (Au bassin du Canal.) Départ à 1 h. s.; trajet en 20 h. Prix : 5 fr. 50 c. *Bateau à vapeur*, dimanche excepté.

Galoppe. — (Rue de la Batterie.) Départ à 3 h. 30 s.; trajet en 2 h. Prix : 1 fr. 50 c.

* *Liége*. — (porte Notre-Dame.) Dép. à 5 h. 30 mat., midi et 3 h. s.; trajet en 3 h. 15. Prix : 1 fr. *Bateau à vapeur*.

Idem. — (*Id*.) Départ à 5 h. 30 mat. et 1 h. 30 s.; trajet en 3 h. Prix : 1 fr. *Bateau à vapeur*.

Idem. — (*Id*.) Départ à 6 h. mat.; trajet en 4 h. Prix : 40 c. *Barque*.

Idem. — (*Id*.) Départ à 2 h. 30 s.; trajet en 3 h. Prix : 1 fr. *Bateau à vapeur*, lundi, jeudi et samedi.

Idem. — (Chez M. Dengelis.) Départ à 7. h. s.; trajet en 3 h. 30. Prix : 3 fr. *Malle-poste*.

Maeseyck. — (Porte Notre-Dame.) Dép. à 9 h. mat.; trajet en 4 h. Prix : 2 fr. 10 c. *Bateau à vapeur*, dimanche, mercredi et vendredi.

Idem. — (*Id*.) Départ à 11 h. mat.; trajet en 2 h. 30. Prix, 3 fr. *Bateau à vapeur*.

Nimègue. — (Rue des Blanchisseurs.) Départ à 6 h. 15 s.; trajet en 14 h. Prix : 16 fr. 80 c. *Malle-poste*.

* *Rotterdam*. — (Porte Notre-Dame.) Départ à 9 h. mat.; trajet en 20 h. Prix : 10 fr. *Bateau à vapeur*, dimanche, mercredi et vendredi.

Idem. — (*Id*.) Départ à 11 h. mat.; trajet en 20 h. Prix : 10 fr. 50 c. *Bateau à vapeur*, le samedi excepté.

Ruremonde. — (*Id*.) Départ à 9 h. mat.; trajet en 5 h. Prix : 3 fr. 70 c. *Bateau à vapeur*, dimanche, mercredi et vendredi.

Idem. — (Porte Notre-Dame.) Départ à midi; trajet en 4 h. Prix : 5 fr. 30 c. *Bat. à vapeur*.

Sittard. — (A la Bourse, au marché.) Départ à 3 h. 30 s.; trajet en 2 h. 30. Prix : 1 fr. 60 c. le dimanche excepté.

Idem. — (Chez M. Kies-Knapen.) Départ à 4 h. s.; trajet en 3 h. Prix : 2 fr. 11 c.

Tongres. — (Rue de la Batterie.) Dép. à 2 h. 45 s.; trajet en 2 h. 30. Prix : 2 fr. 25 c.

Vaals. — (*Id*.) Départ à 3 h. 30 s.; trajet en 3 h. 30. Prix : 2 fr. 60 c.

Venlo. — (Porte Notre-Dame.) Départ à 9 h. mat.; trajet en 9 h. Prix : 4 fr. 80 c. *Bateau à vapeur*, dimanche, mercredi et vendredi.

Idem. — (*Id*.) Départ à 11 mat.; trajet en 5 h. 30. Prix : 7 fr. 40 c. *Bateau à vapeur*.

Visé. — (*Id*.) Départ à 5 h. 30 mat., midi et 3 h. s.; trajet en 1 h. 30. Prix : 60 c. *Bateau à vapeur*.

Idem. — (Chez M. Dengelis.) Départ à 7 h. s.; trajet en 1 h. 40. Prix : 1 fr. 50 c. *Malle-poste*.

Vroenhoven. — (Rue de la Batterie). Départ à 2 h. 45 s.; trajet en 1 h. Prix : 1 fr.

Montagne de St-Pierre. — La grande curiosité de Maëstricht c'est la montagne de St-Pierre, située au sud de

la ville, et ses vastes galeries souterraines. (Arrivé à Maëstricht, on se dirigera vers la porte St-Pierre, à peu de distance de laquelle on trouvera un des guides assermentés. Le prix pour la visite des carrières est de 5 fr. (4 fr. pour le guide et 1 fr. pour les torches. Une voiture pour aller jusqu'à l'entrée coûte 6 fr. — Le parcours ordinaire des galeries dure 1 heure ou une heure et demie).

Les carrières souterraines ou *cryptes de Maëstricht*, sont doublement curieuses à cause de leur immense étendue et au point de vue des débris fossiles qu'on y a trouvés. Creusées dans la montagne de Saint-Pierre, elles ont, par suite de la limite arbitrairement tracée par la politique, quelques-unes de leurs entrées en Belgique et les autres en Hollande. Elles occupent une longueur de quatre lieues sur deux lieues de largeur. On estime à 16 000 le nombre des passages ouverts dans ces carrières, auxquelles on travaille depuis des siècles. On croit que les galeries les plus anciennes, celles dont l'entrée est près du château de Caster (*V.* p. 381), ont été percées par les Romains. Dans ces galeries, dont le plan est plus régulier, le plafond est égalisé avec soin, et une sorte de corniche sévère leur donne un caractère monumental, que l'on ne retrouve plus dans les galeries grossièrement taillées par les peuples qui ont succédé aux Romains. Ces galeries se coupent en général à angle droit et sont séparées par des milliers de piliers ou massifs carrés; de sorte qu'elles forment un labyrinthe dans lequel peuvent seuls servir de guides des ouvriers qui ont passé leur vie dans ces carrières et sont habitués à se diriger au moyen de marques faites sur les parois et qui leur servent de repères. On a conservé le souvenir de plusieurs individus qui, s'étant imprudemment aventurés dans ce labyrinthe souterrain, s'y sont égarés et y sont morts de faim. On cite entre autres quatre moines Récollets qui y périrent en 1640. Ils voulaient y établir un ermitage dans un lieu reculé; ils avaient eu la précaution de se munir d'une pelote de fil dont ils attachèrent le bout près de l'entrée; mais le fil se rompit. Malgré d'actives recherches on ne retrouva leurs corps qu'au bout de sept jours. Ces souterrains ont plusieurs fois servi de refuge en temps de guerre aux paysans des environs qui s'y cachaient avec leurs troupeaux. En 1815, le célèbre naturaliste français M. Bory de Saint-Vincent, porté sur les listes de proscription et traqué par les polices de l'Europe, chercha une retraite dans ces carrières. Ce fut pour lui une occasion de les étudier et il en publia, en 1823, une description in-8°, avec cartes et planches, intitulée : *Voyage souterrain.* La température des galeries se maintient à 10° Réaumur.

Le terrain dans lequel ont été creusées ces innombrables rues souterraines[1] appartient à la série des terrains (de la craie) dite crétacée supérieure. Il forme une assise puissante qui repose sur la craie blanche et est constituée par un calcaire tendre et jaunâtre d'environ 15 mèt. d'épaisseur, d'où l'on extrait dans les portions qui sont les plus cohérentes des blocs de construction. Dans les autres, sa friabilité le fait rechercher pour l'amendement des

1. On peut voir un plan de ces carrières dans le *Bulletin de la Société geologique de France*, 1re série, tome XII.

terres. Vers ses assises inférieures il est plus blanc et contient accidentellement des nodules de calcédoine. Au-dessus de ce calcaire, à la montagne de Saint-Pierre, est une couche de 6 mèt. environ d'épaisseur qui abonde en coraux. — Le calcaire de Maëstricht a depuis longtemps attiré l'attention des naturalistes par ses nombreux fossiles et surtout par une tête gigantesque, découverte en 1770, qui a donné lieu à de longues discussions, et dans laquelle on a reconnu un reptile marin, nommé *Mosasaurus*. Ce saurien pouvait avoir près de 8 mèt. de longueur et sa tête armée d'un formidable appareil dentaire n'avait pas moins de 1 mèt. 1/2 (un modèle moulé de ce fossile est exposé dans les galeries de géologie du Jardin des Plantes de Paris). On a encore recueilli dans les couches de la montagne de Saint-Pierre un grand nombre de restes organiques marins. — (On peut consulter à la fin du volume de la géologie de la Belgique par M. d'Omalius d'Halloy, publié dans l'Encyclopédie populaire, une liste étendue des fossiles de Maëstricht.) — On signale aussi comme une des curiosités de ces carrières beaucoup de cavités cylindriques ou puits naturels verticaux ou un peu inclinés, de un à plusieurs pieds de diamètre et remplis d'argile, de sable et de débris. Ces cavités auxquelles on a donné le nom d'*Orgues géologiques*, et qui se retrouvent d'ailleurs souvent dans les dépôts calcaires, sont rarement aussi régulièrement disposées que celles de Maëstricht. Un des carrefours présente une autre curiosité très-remarquable : un petit bassin rempli d'eau qui se renouvelle par les gouttes tombant de la partie supérieure d'un tronc d'arbre fossile restée fixée à la voûte et séparée de la partie inférieure par la scie des carriers, quand ils ont exploité la pierre en cet endroit. — Parmi les milliers de noms inscrits sur les piliers, on en cite un datant de l'année 1037. — La pierre à bâtir provenant des carrières, apportée par des voitures au bord de la Meuse et chargée sur des bateaux, va approvisionner une partie des Pays-Bas.

Le duché du Luxembourg offre encore, dans la ville de *Ruremonde* (40 kil. de Maëstricht ; — on s'y rend en bateau à vapeur par la Meuse, *V.* p. 383), un monument très-intéressant au point de vue de l'architecture du moyen âge : cet édifice, de style romano-byzantin, est l'église Notre-Dame. (*V.* l'*Itinéraire de Hollande*.)

ROUTE 80.

DE LIÉGE A VERVIERS (AIX-LA-CHAPELLE).

En chemin de fer.

De Liége à Verviers (25 kil.). 8 convois par jour; traj. en 40 min. (expr.) ou 1 h. 10 min. ; prix : (express), 2 fr. 70 c., 2 fr. ; (ordinaire), 2 fr., 1 fr. 50 c., 1 fr.

De Liége à Aix-la-Chapelle. (55 kil.) 5 conv. par jour; traj. en 2 h. 5 m. (expr.) ou 3 h. 35 m. ; prix : (express), 7 fr. 75 c., 5 fr. 75 c. ; (ordinaire), 6 fr. 75 c., 4 fr. 95, 3 fr. 30 c.

La *frontière* est à 39 kil. de Liége. — L'*altitude*, qui est à Liége (station des Guillemins) de 65 mèt. 6, ou 67 mèt. 37, va toujours augmentant jusqu'à la frontière ; à Verviers, elle est de 166 mèt. 64; à la frontière, de 254 mèt.

Ce chemin de fer, ouvert en 1843, qui, jusqu'à Dolhain (8 kil. au des-

Digitized by Google

sus de Verviers), suit la vallée de la Vesdre, est la plus remarquable des voies ferrées de la Belgique, une entreprise colossale qui fait honneur à son génie industriel, et où, par une heureuse alliance, se trouvent réunies les difficultés surmontées qui excitent l'étonnement du voyageur, et les beautés pittoresques du paysage faites pour le charmer. Ce chemin de fer relie l'Escaut au Rhin (à Cologne), et met Anvers en communication directe avec l'Allemagne. — La *Vesdre*, le long de laquelle il se déroule, prend sa source dans la Prusse Rhénane et se jette dans l'Ourte, à Chénée, après un parcours de 71 kil., et 4 kil. seulement avant l'embouchure de cette dernière rivière dans la Meuse, à Liége. Le lit de la Vesdre est encaissé entre des collines dans presque tout son cours. « En quelques endroits l'eau se perd sous des rochers calcaires pendant 1 ou 2 kil. Comme son parcours n'a point un grand développement, elle monte quelquefois, en 3 h., de 2 mèt. 1/2. La hausse des eaux est moins brusque dans la vallée inférieure de l'Ourte, dont le développement est plus long. Ces deux rivières, réunies à la Meuse, font monter les eaux de 5 mèt. à Liége dans les grandes inondations. » — C'est à travers les obstacles de toute nature que présente le cours sinueux de la Vesdre, que le chemin de fer s'avance en franchissant les cours d'eau, perçant les montagnes, taillant les rochers, comblant les vallées, multipliant les tranchées, les remblais, les tunnels. On en compte dix-huit jusqu'à la frontière. Pour donner une idée de ces travaux difficiles et coûteux, il suffit de rappeler que les frais de premier établissement ont dépassé, dans ce court trajet, la somme de 25 millions.

En quittant Liége (station des Guillemins), on se dirige vers la Meuse; on longe et on traverse plusieurs propriétés, puis on laisse à gauche l'ancien couvent du Val-Benoît et la houillère qui le domine, avant de franchir la Meuse sur le pont du Val-Benoît. Ce pont, un des plus beaux ouvrages d'art des chemins de fer belges, se compose de cinq arches qui ont chacune 20 mèt. d'ouverture. Il a 158 mèt. de long. Large de 16 mèt.; il est divisé en deux parties par une grille qui sépare le chemin de fer de la voie réservée aux piétons et aux voitures.

Le pont du Val-Benoît franchi, on est dominé à dr. par les collines boisées de *Quinquempoix* (la promenade favorite des Liégeois les jours de fête), au pied desquelles le château du même nom attire les regards, plus par sa situation que par son architecture. A gauche, l'Ourthe forme plusieurs îles avant de se jeter dans la Meuse. Du même côté et au delà de la rivière, un haut fourneau et un château font remarquer le v. de *Grivegnée*, 2934 hab.

Bientôt le chemin de fer, qui longe ici la chaussée, passe devant les usines et fonderies de zinc du célèbre établissement de la *Vieille-Montagne*, qui occupent à droite et près du pont de l'Ourthe un assez vaste espace sur le territoire de la commune d'Angleur (*V.* p. 374). Le convoi franchit ce pont et s'arrête à la station de :

4 kil. *Chenée*, — v. de 1626 hab. (la commune est de 3237 hab.) (*altitude*. 71 mèt. 43), près de la jonction de l'Ourthe et de la Vesdre. La chaussée de Liége à Arlon (après avoir coupé le chemin de fer) y tra-

Digitized by Google

verse la Vesdre sur un beau pont de pierre de trois arches, commencé en 1811 et achevé seulement en 1829. On remarque, outre le *château de Chenée*, proprement dit, le *château de Beaufraipont*, qui dominait jadis le cours de l'Ourte. Ce dernier château, brûlé en 1691 par le marquis de Boufflers, lors du bombardement de la ville de Liége, fut rebâti tel qu'on le voit aujourd'hui au commencement du siècle suivant.

A peu de distance du pont de l'Ourte apparaît, à gauche, sur une hauteur boisée, la *chapelle de Vaux-sous-Chèvremont*, que fréquentent de nombreux pèlerins. Le village de ce nom (1/4 de lieue de Chenée, 1/2 lieue de Chaudfontaine) compte 1006 hab.; il est fort ancien.

« Dès 897 il existait au même lieu une abbaye royale. En 922 et 939, Gislebert, le duc de Lorraine, se défendit dans son château contre Charles le Simple et Othon Ier, qui ne purent le forcer à se rendre. Ce château devint plus tard un repaire de brigands. L'évêque de Liége, Notger, résolut de s'en emparer et de le détruire, pour satisfaire aux plaintes trop souvent justifiées de ses sujets. L'entreprise était difficile. La force ne pouvant suffire, le prince-évêque dut employer la ruse. L'occasion qu'il cherchait se présenta d'elle-même. La dame de Chèvremont donna le jour à un fils, et son époux, le sire châtelain, fit prier le prince-évêque de vouloir bien venir baptiser son enfant. Notger, affublant aussitôt une troupe de soldats de costumes et d'ornements sacerdotaux, accourut au château. A peine cette procession, en tête de laquelle il marchait avec le recueillement le plus exemplaire, eut-elle pénétré dans l'intérieur des cours, que toutes les chasubles, tombant tout à coup, laissèrent voir les cottes de mailles. Notger, changeant de rôle, donna lui-même le signal du massacre, et tous les défenseurs du château périrent victimes de leur confiance imprudente. Quant au château, il fut rasé à la grande satisfaction des Liégeois, qui se montrèrent peu scrupuleux sur l'emploi des moyens dont leur souverain temporel et spirituel s'était servi pour les débarrasser d'une bande de voleurs dignes de la potence. »

Le chemin de fer, élevé sur des remblais, traverse la Vesdre sur un pont et s'engage presque aussitôt dans le *premier tunnel* (*de Hooster*) qui a 220 mèt. de longueur. — Au sortir du tunnel on se trouve dans le joli vallon de Chaudfontaine, qu'on franchit sur un remblai (la pente est ici de $\frac{1}{220}$) et l'on s'arrête à la station de ce nom; on aperçoit à droite au delà de la rivière :

3 kil. *Chaudfontaine* — (7 kil. de Liége), v. de 450 hab. (*hôtels* : des Bains; d'Angleterre). C'est un des sites les plus charmants qu'on rencontre dans le trajet de Liége à Verviers. Cette localité est « une des promenades favorites des Liégeois, qui viennent y respirer un air pur et sain et y prendre des bains d'eaux minérales. Les *eaux* thermales de Chaudfontaine (la source est dans une île de la Vesdre; une pompe mise en mouvement par le cours d'eau distribue l'eau dans les hôtels) étaient déjà connues au commencement du XIIIe siècle, car une charte de 1250 en fait mention. Oubliées et négligées pendant des siècles, elles ne furent utilisées de nouveau qu'en 1676. Elles sont inodores, douces, limpides, sans saveur aucune; elles ont une température constante de 32° 50 centigrades. (Elles doivent provenir de plus de 700 mèt. au-dessous du sol.) On les administre surtout en bains, mais on les boit aussi. Elles ne paraissent pas avoir des propriétés médicinales bien positives. On les dit calmantes.

Digitized by Google

« D'après les analyses, 100 livres de cette eau contiennent :

Hydrochlorate de magnésie.	15	grains.
— de chaux....	5	—
— de soude ...	88	—
Sulfate de chaux..........	14	—
Carbonate de chaux.......	91	—
Alumine..................	12	—
Silice....................	15	—
	240	grains.

« Chaudfontaine possède, outre son bel établissement de bains, des usines à polir les canons, une fabrique d'armes, un laminoir à tôles de fer, une ferblanterie, de belles carrières de pierres et diverses exploitations de houille et de minerai de fer. Son église a été bâtie en 1838-1839. Ses environs offrent de nombreuses promenades. A droite s'élève, derrière l'hôtel des Bains, le *Ninane*, dont le point culminant est à 234 mèt. au-dessus de la mer, et à 164 mèt. au-dessus de la Vesdre. »

A peine a-t-il quitté la station, le convoi franchit la Vesdre sur un pont et entre dans le *deuxième tunnel (de Chaudfontaine)*, long de 100 mèt. — Au sortir du tunnel, on aperçoit à g. le *château de la Rochette*, agréablement situé sur la rive dr. de la Vesdre, au milieu de collines boisées « et dont les jardins étagent sur les rochers leurs verdoyantes pelouses. »

On arrive à la troisième station :

4 kil. (11 kil. de Liége) *Le Trooz*. — Dans l'ancien château gothique adossé contre les rochers, a été été établie une fabrique de canons de fusils.

Le chemin de fer franchit deux fois et à peu de distance une sinuosité de la Vesdre, et, dans l'intervalle, il traverse le *troisième tunnel (du Trooz)*. Un fort remblai et une tranchée l'amènent à l'entrée du *quatrième tunnel* (de Fraipont), long de 220 mèt. — *Fraipont*, commune composée de deux villages séparés par la Vesdre, compte 1144 hab. Son vieux château, détruit en 1784, a été remplacé par une vaste maison moderne située sur un rocher calcaire, au pied duquel coule la Vesdre. On la laisse à dr. après l'avoir franchie, et, avant de la traverser de nouveau, on laisse à dr. le *château Morivaux*, et l'on s'arrête à la station de Nessonvaux :

4 kil. *Nessonvaux* (14 kil. de Liége), — v. de 475 hab. situé au milieu d'une vallée pittoresque et accidentée. — Des usines, des filatures continuent à être distribuées le long du cours de la Vesdre, qui cesse ici d'être navigable.

A une petite distance de la station on entre dans un *cinquième tunnel (de Pont en Vaux)*, ayant 192 mèt. de longueur, et presque immédiatement au sortir de celui-ci, on s'engage dans le *sixième tunnel (d'Halinsart)*. Ce tunnel, le plus long de ceux que l'on rencontre entre Liége et Aix-la-Chapelle, a 637 mèt. ; il forme la corde de l'arc que décrit à g. la Vesdre autour d'une des collines les plus élevées de la route.

Les ponts et les tunnels se multiplient et se rapprochent ; à chaque moment on découvre un nouveau et joli vallon encadré dans des collines boisées. On franchit deux fois la Vesdre et l'on entre dans le *septième tunnel (de Becoen)* de 180 mèt. ; deux fois encore, et l'on atteint le *huitième tunnel (de Louhau)* de 100 mèt. — A l'issue de ce dernier tunnel, on franchit de nouveau la Vesdre et on laisse à dr., au

delà de cette rivière, *les Masures*, château bâti dans un style gothique conventionnel. Ce pastiche de manoir féodal fut créé par un industriel de Verviers, M. Raymond de Biolley. — Un nouveau pont et un *neuvième tunnel* (*de Pepinster*), de 212 mèt., mènent avec une pente ascensionnelle de $\frac{1}{160}$ à la station de Pepinster établie sur un remblai élevé.

5 kil. *Pepinster* (20 kil. de Liége), — 1864 hab. (*Altitude :* 140 mèt. 28.) Ce village, qui s'étend à dr. de la station et au fond de la vallée, est le point d'où part l'embranchement du CHEMIN DE FER DE SPA. *V.* R. 81.).

Continuant à se diriger vers Verviers, le chemin de fer côtoie à g. la Vesdre, la franchit deux fois, traverse une tranchée ouverte dans de beaux rochers et atteint la station d'Ensival; à dr. on aperçoit une petite vallée étroite et des collines boisées.

3 kil. (23 kil. de Liége.) *Ensival*, — 3208 hab., V. renommée pour ses draps, située à g. de la station, sur la Vesdre. — Au delà de la station, on entre aussitôt dans le *dixième tunnel* (*d'Ensival*), long de 385 mèt. Après en être sorti, on a à peine le temps de voir à g. les encaissements pittoresques de la rivière, que l'on arrive à la station de Verviers, où se font, quand on vient d'Aix-la-Chapelle, l'examen des passe-ports et la visite de la douane.

2 kil. (25 kil. de Liége) **Verviers**, — 27 503 hab. (Buffet, — restaurant tarifé à la gare, l'une des plus belles de la Belgique; — *hôtels :* du chemin de fer, près de la station; des Pays-Bas.) Ville industrielle, s'étendant le long des rives de la Vesdre, à quelque distance à l'est de la station. La fabrication des draps y fait vivre un grand nombre d'ouvriers; cette population étiolée de travailleurs sortant des fabriques, des filatures, des teintureries, inonde les rues et particulièrement la partie orientale de la ville aux heures de récréation. Verviers ne se recommande point par ses monuments à la curiosité des voyageurs. *L'église de St-Remacle*, consacrée en 1838, est d'une grande simplicité; l'*hôtel de ville*, bâti en 1774, n'offre également aucun intérêt. Au local de la société de l'*Harmonie* est joint un jardin bien entretenu et qui offre d'agréables promenades et de jolis points de vue; le *théâtre* (sur la place Verte) a été restauré en 1854. Un *cirque*, au style mauresque, pour les spectacles équestres, a été construit en 1860.

Au XIVe siècle, Verviers n'était qu'un hameau entouré de bois, et qui, après avoir fait partie du marquisat de Franchimont, avait été cédé au XIe siècle à l'évêque de Liége. C'était, au milieu du XVIIe siècle, un bourg célèbre par ses fabriques de draps. Le 4 décembre 1651, ce bourg fut élevé au rang de ville, et il jouit dès lors des priviléges accordés aux autres villes. « Cet honneur ne l'avait pas délivrée, dit M. Henri des Vaux de Fouron, dans son *Dictionnaire géographique de la province de Liége*, du petit tribut auquel elle était assujettie du temps de l'évêque Érard de La Mark, mais elle continuait de le payer, avec une cérémonie dont on ignore l'origine et la cause, et qui était connue sous le nom de *Croix de Verviers*. Cette procession singulière consistait à venir danser dans l'église cathé-

Digitized by Google

drale à Liége et à y offrir trois pièces de monnaie, une de métal, une d'argent et une d'or, en jurant de revenir l'année suivante faire la même cérémonie; à briser, au milieu du pont des Arches, un setier de bois et à le jeter dans la Meuse, etc. » A dater de cette époque, malgré les guerres et les pestes qui le désolèrent à diverses reprises, Verviers ne cessa pas de s'agrandir et de s'embellir.

Ses draps, bien connus dans le monde entier sous le nom de *draps de Verviers*, sont d'un prix inférieur à celui des draps de même qualité fabriqués soit en France, soit en Angleterre. Ses principaux débouchés sont les États-Unis, la Hollande, l'Italie, la Suisse, la Turquie. Verviers place également des draps en Angleterre et en Espagne. La France est, pour ses draps, un pays de transit. Ses exportations se sont élevées en 1856, une des meilleures années que l'industrie verviétoise ait traversée, à 126 000 pièces de draps.

L'arrondissement de Verviers seul produit des draps et similaires pour 60 millions et des filés pour 12 millions; la matière première entrant pour moitié, une somme de 36 millions se distribue en frais généraux, intérêts, bénéfices et salaires. — La Belgique, avec ses 4 millions 1/2 d'habitants, et à peu près un seul centre d'industrie drapière, exporte presque autant de draps et similaires que la France avec ses 36 millions d'habitants et ses différents centres d'industrie. — L'exportation des fils de laine a été, en 1856, de 450 000 kil. En cette même année, celle de la France n'a pas dépassé 576 000 kil. (*Annuaire de l'industrie*, année 1859, p. 202, 203.)

Nous emprunterons au même annuaire (années 1858-1859) les renseignements qui suivent:

« Au commencement de ce siècle, sauf le foulage ou le feutrage du drap, toutes les opérations se faisaient à la main. Alors Verviers comptait une population de 8000 à 10 000 âmes et les ouvriers étaient répandus à la campagne, tandis qu'aujourd'hui la population s'élève à plus de 40 000 âmes en y rattachant la population des communes industrielles voisines. On n'employait comme force motrice que la roue hydraulique; la *machine à vapeur* a été introduite en 1816 [1]. Le *cordage* et le *filage* se faisaient à la main, principalement dans les campagnes; le même individu cordait et filait. MM. Hodson et Cockerill ont introduit vers 1803 les premières filatures à la mécanique. L'assortiment construit en grande partie en bois, coûtait de 15 000 à 18 000 fr. Aujourd'hui l'assortiment modifié, établi principalement en fer, coûte environ 5000 fr. Le premier *Mull-jenny*, qui devait faire disparaître les fileurs *au métier fin*, a été placé à Verviers en 1818. Celui qui l'a importé a risqué sa tête; à cette époque l'Angleterre défendait, sous les peines les plus sévères, l'exportation des machines. Le métier à filer *en gros* a été remplacé en 1841 par un nouvel appareil. C'est de 1840 à 1845 que datent les premiers essais du métier mécanique pour le tissage. Déjà en 1448 il existait des *fouleries* à Verviers. De nombreux perfectionnements ont été apportés aux appareils dans ces dernières années. — C'est la main qui manœuvrait les *forces*, espèces d'énormes ciseaux pour le *tondage du drap*, que l'on étendait sur une table rembourrée. La première tondeuse mécanique inventée en France par M. Collier, importée en 1819, provoqua à Verviers une émeute qui devait se renouveler en 1830. Depuis, ces machines et d'autres encore ont pu pénétrer dans les ateliers sans exciter de murmures. La machine à laver la laine qui supprime les laveurs à la main a été introduite en 1848; l'échardonneuse, qui supprime un grand nombre d'éplucheuses à la main, en usage depuis les mêmes années, a permis d'em-

1. En 1854, de 194 machines à vapeur employées dans toute la Belgique à la fabrication des draps et des étoffes de laine, l'arrondissement de Verviers en comptait 143, d'une force de 2077 chevaux, indépendamment des moteurs hydrauliques qui ne peuvent être évalués à moins de 500 chevaux.

Digitized by Google

ployer avec avantage les laines de Buenos-Ayres, infestées de semences hérissées de crochets; et Anvers est devenu un marché d'arrivage pour ces laines. Avant la guerre de Crimée, ce port recevait des quantités considérables de laine de la Russie méridionale. Par l'interruption des rapports avec Odessa, ces laines tentèrent d'arriver par terre; mais l'Allemagne orientale les retint, et ce commerce prit ainsi un nouveau courant. Nos fabricants les remplacèrent, non trop désavantageusement, par les belles qualités d'Australie. En même temps des importations de laine de la Plata en Belgique, qui étaient, en 1851, de 313 126 kilogr., étaient de plus de 3 000 000 de kilogr en 1856. Il n'y a plus aujourd'hui une seule fabrique qui n'ait de machines à échardonner; celles qui sont en activité dans l'arrondissement de Verviers font une somme de travail qui exigerait au moins, étant fait à la main, une armée de 20 000 ouvriers, qui gagnaient précédemment 50 à 60 cent. par jour, et dont le salaire aujourd'hui est plutôt au-dessus qu'au-dessous de 1 fr. »

La station de Verviers étant établie au fond d'une des sinuosités décrites par la Vesdre, le convoi au départ retourne d'abord dans la même direction, mais reprend bientôt la voie ferrée qui se dirige vers la frontière; il franchit bientôt le *onzième tunnel* (de *Chic-Chac*), long de 100 mèt.: puis, s'avançant en laissant à g. la ville de Verviers, il traverse successivement le *douzième tunnel* (*de Bioley*) et la chaussée de Verviers à Spa, et, un peu plus loin, le *treizième tunnel* (*de la Basse-Grotte*). Après avoir franchi la Vesdre sur un pont de cinq arches, de 18 mèt. de haut, il s'engage presque aussitôt dans le *quatorzième tunnel* (*du Chantoire*), de 155 mèt. de long; puis, dans le *quinzième tunnel* (*de Nasproue*), à l'issue duquel il traverse la Vesdre sur un pont de six arches. On a à peine le temps, dans toute cette partie du trajet, d'admirer entre deux tunnels les riants paysages qui se succèdent et disparaissent si rapidement. On côtoie à g. la Vesdre, et après un *seizième tunnel* (*de la Fontaine*), long de 135 mètres, on trouve un nouveau travail d'art, le *pont viaduc de Dolhain*, long de 270 mèt., ayant 21 arches de 10 mèt. d'ouverture chacune et de 20 mèt. de haut. On traverse un petit vallon pittoresque aux collines boisées, qui s'élargit dans la direction de Verviers et présente plusieurs ouvertures de vallées. Le *dix-septième tunnel* (*de Dolhain*) n'a que 50 mèt. de longueur.

La station de Dolhain (8 kil. de Verviers; 33 kil. de Liége) est la huitième station depuis Liége. Dolhain et Limbourg sont à dr. de la station, au delà de la Vesdre.

Dolhain-Limbourg, — 1600 hab. Limbourg est la ville ancienne, située au haut d'un rocher de 90 mèt. Dolhain est la ville basse et moderne, devenue plus considérable et communiquant avec la ville haute par un chemin escarpé taillé dans le roc. « Ancienne capitale du duché de ce nom, que Jean Ier réunit en 1288 à son duché de Brabant, Limbourg, disent les auteurs de la *Belgique monumentale*, ne mérite guère notre attention que par ses malheurs et sa position pittoresque sur les bords de la Vesdre. Saccagée par les Normands en 895, par les troupes de l'empereur Henri V en 1106, incendiée par les Liégeois en 1457, pillée en 1654, et de nouveau brûlée et démantelée par les Français en 1677, assiégée en 1701 et 1702, occupée par les patriotes belges en 1790, cette ville vit en-

Digitized by Google

core sous ses murs, le 19 messidor an IV, Bernadotte vaincre l'armée des coalisés. Après tant de désastres et de vicissitudes, c'est en vain que nous y chercherions quelques débris de son ancienne splendeur. Capitale déchue, elle semble aujourd'hui aller se cacher dans la vallée, où elle a pris le nom presque inconnu de Dolhain, tandis qu'un de ses quartiers, conservant le nom de Limbourg, continue à occuper le rocher escarpé que la ville couronnait autrefois. Au lieu de son antique château et de ses hautes murailles, dont il ne reste que d'insignifiants débris, Limbourg n'a plus que quelques usines, et, pour remplacer sa gloire ducale, la célébrité de ses fromages. » Sa vieille église gothique de St-Georges, incendiée en 1834, et restaurée depuis, contient un élégant tabernacle gothique de 1520 et un monument d'une princesse de Bade († 1672).

A partir de Dolhain, on perd de vue la Vesdre, qui forme ici un repli sur elle-même autour d'une langue de terre étroite, et se dirige au S. E., tandis que le chemin de fer se dirige vers le N. E.

On traverse encore un *dix-huitième tunnel* (*le Ruyff*) avant *Welkenraedt*, village de 315 hab. qu'on laisse à g. un peu avant d'atteindre la frontière, qui établit ici une ligne de démarcation à la fois politique et ethnographique : en deçà on parle le wallon, au delà l'allemand. Elle établit également une démarcation tranchée entre les pentes de la voie ferrée. La pente, toujours ascensionnelle depuis Liége, atteint son point culminant (254 m.) au moment où la voie arrive à la frontière; à partir de là la ligne devient horizontale. Une suite de tranchées amène à la 1re station prussienne :

40 kil. (de Liége), HERBESTHAL. Ici les passe-ports sont demandés aux voyageurs qui vont à Aix-la-Chapelle ou à Cologne, et ils leur sont rendus à leur arrivée dans ces villes. Au retour, les douaniers belges prennent possession du convoi jusqu'à Verviers.

On laisse à g. *Astenet*, et un peu plus loin on traverse la vallée arrosée par la Gueule, sur un viaduc long de 204 mèt., haut de 36 mèt., et soutenu par 17 arcades à deux étages; construction remarquable qui a coûté 1 500 000 fr. « A g. on aperçoit le village de Hergenraed, et au sommet d'une éminence les ruines d'un vieux château (*Eineburg* ou *Emmaburg*), qui, selon la tradition, aurait été le théâtre des amours d'Emma, la fille de Charlemagne, et d'Eginhard. » — A quelque distance à g. s'étend, sur l'extrême frontière de la province de Liége jusqu'à l'endroit où commence celle du Limbourg, le territoire neutre de *Moresnet*, ayant une lieue du S. au N. C'est sur ce territoire que se trouve la fameuse mine de calamine, d'*Altenberg* ou de la *Vieille-Montagne*, exploitée par l'établissement de ce nom (*V.* p. 374). « A l'extrémité d'une tranchée on entre dans un tunnel de 168 mèt., pratiqué sous le bois d'Aix-la-Chapelle, et bientôt après on en traverse un second, long de 740 mèt., au sortir duquel on se trouve à la station de *Ronheide*, construite au sommet du plan incliné, long de 3500 mèt., qui descend à Aix-la-Chapelle. Une machine à vapeur fixe remonte sur cette pente les convois qui viennent d'Aix-la-Chapelle. » (Ad. Joanne, *Itinéraire de*

Digitized by Google

l'Allemagne.) On remarque à dr. les deux tours de la campagne, dite le *Bodenhof*.

55 kil. (de Liége), AIX-LA-CHAPELLE (*V.* R. 84).

ROUTE 81.

DE LIÉGE A SPA.

En chemin de fer, 33 kil.

7 convois par jour dans la saison des eaux; trajet en 1 h. ou 1 h. 1/2.; prix: express, Ire, 3 fr. 80 c.; IIe, 2 fr. 85 c.; ordinaire, Ire, 3 fr. 30 c.; IIe, 2 fr. 35; IIIe, 1 fr. 70 c.

De Pepinster à Spa (12 kil.); trajet en une demi-heure; prix: 1 fr. 80 c.; 1 fr. 35 c.; 90 c. L'*altitude*, qui est de 140 mèt. 28 c. à Pepinster (point d'embranchement du chemin de fer de Spa), s'élève à Spa à 247 mèt.

N. B. On peut prendre directement des billets et faire inscrire ses bagages pour Spa, aux stations de Paris, à celles des principales villes de la Belgique, ainsi qu'à Dusseldorf, Cologne, Aix-la-Chapelle.

De Liége à Pepinster (*V.* la Route précédente).

Le trajet de Pepinster à Spa se fait, surtout à partir de Theux, entre des montagnes boisées; il offre des sites variés et pittoresques. Quittant à Pepinster la ligne qui continue vers Aix-la-Chapelle et Cologne, on prend à dr. la ligne d'embranchement qui se dirige au S. vers Spa. Après avoir traversé une tranchée creusée dans le roc, passé au-dessous d'un rocher, et franchi deux fois la rivière qui fait un détour au fond de la vallée et qu'on longe ensuite à dr., on voit s'ouvrir à g. un vallon boisé, où est situé, à peu de distance, *Sohan*, dont le château a servi de retraite au comte de Las Cases. On aperçoit ensuite sur la droite le parc du château de *Justenville*, dont une chapelle gothique bâtie sur un rocher domine la voie. Cinq kil. au delà de Pepinster, on arrive à la 1re station:

(7 kil. de Spa) *Theux*,— commune de 3625 hab. C'est de ce bourg, ancienne capitale du marquisat de Franchimont, que partirent, en 1488, les 600 braves Franchimontois qui allèrent attaquer le camp du duc de Bourgogne (*V.* p. 359). On exploite, dans les environs, des carrières de marbre noir.

Au delà de Theux, la vallée se rétrécit et devient boisée; on laisse bientôt à dr. le hameau de Marché, et l'on aperçoit du même côté les belles ruines du château de Franchimont.

Ruines du château de Franchimont. — Il est déjà question de cet ancien manoir au milieu du XIIe s. Guillaume de *La Marck*, dit le Sanglier des Ardennes, en releva les murs; l'évêque de Liége lui en confia la garde. Après qu'il eut assassiné Louis de Bourbon et qu'il eut péri à son tour (*V.* p. 360, 361), ses frères se retranchèrent à Franchimont. L'évêque de Liége, Jean de Hornes, les y assiégea vainement. Ils retinrent le château jusqu'en 1503.

« Depuis Guillaume d'Aremberg, dit M. Gens, le château de Franchimont n'eut plus que des gouverneurs nommés à vie, avec le titre de châtelains.

« Dans les dernières années qui précédèrent la révolution française, la forteresse, déjà presque en ruine, servait de prison d'État. Sous la République, on y établit une fabrique de salpêtre dont les explosions l'ont mise en l'état où elle est aujourd'hui.

Digitized by Google

« On pénètre dans le château par une seule porte, haute, large, solide comme une porte de ville. Au-dessus de la clef de voûte, se lisent les écussons de Franchimont et de Liége-Bavière. Entre le corps du château et le rempart extérieur, règne tout autour un espace vide, communiquant avec l'intérieur par une seconde porte dont le cintre est écroulé. Un escalier dresse encore sa spirale de pierre bleue fréquemment interrompue par des lacunes qu'aucune enjambée ne saurait franchir; puis à la hauteur des étages, dont les planchers ont disparu, on reconnaît des manteaux de cheminées encore conservés et les effets du feu sur l'âtre noirci. »

Le château de Franchimont a sa légende fantastique, dont Walter Scott a fait le sujet du récit poétique suivant :

The towers of Franchimont,
Which, like an eagle's nest in air
Hang o'er the stream and hamlet fair.
Deep in their waults, the peasqnts say,
A mighty treasure buried lay.
Amass'd through rap'ne and through wrong
By the last lord of Franchimont.
The iron chest is bolted hard,
A hunstman sits, its constant guard ;
Ar'ound his neck his horn is hung,
His hanger in his belt is slung ;
Before his feet his bloodhounds lie :
An't were not for his gloomy eye,
Whose withering glance no art can brook,
As true a huntsman doth he look
As bugle ere in brake did hound,
Or ever halloo'd to a bound.
To chase the fiend and win the prize
In that same dungeon, ever tries
An aged necromantic priest.
It is a hundred years at least
Since' twixt them first the strife begun,
And neither yet has lost or won.
And oft the conjuror's words will make
Thestubbron demon groan and quake,
And oft the bands of iron break,
Or bursts one lock that still amain
Fast as'tis open'd shuts again.
Thus magic strife within the tomb
May last until the day of doom,
Unless the adept shall learn to tell
The very word that clench'd the spel,
When Franchimont lock'd the treasure cell
A hundred years are pass'd and gone.
And scarce three letters has he won.

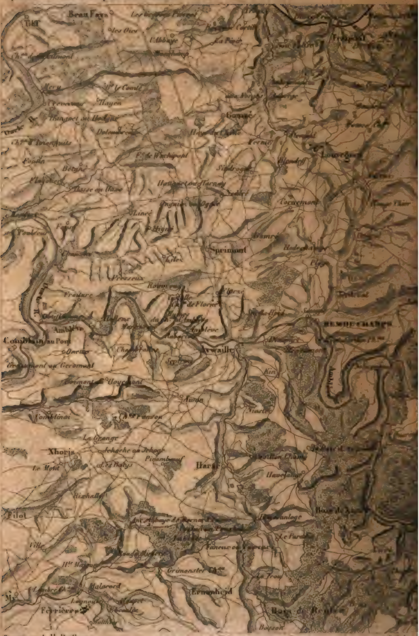
« Les tours de Franchimont, qui, semblables à un nid d'aigle perché dans les airs, dominent le torrent et le hameau. Au dire des paysans, un immense trésor, amassé par le dernier seigneur de Franchimont, le fruit de ses rapines et de ses brigandages, est enseveli sous ses voûtes profondes. Le coffre-fort qui le renferme est solidement verrouillé ; un chasseur veille constamment à côté. Le cor de ce gardien est pendu à son cou ; à son côté il porte son couteau de chasse ; à ses pieds sont étendus ses limiers. N'était son œil cadavéreux, dont on ne peut supporter le regard fixe, on le prendrait pour un chasseur aussi plein de vie qu'aucun de ceux qui ont sonné du cor sur les bruyères voisines ou répondu aux aboiements des chiens.

« Dans ce même cachot, un vieux prêtre, adonné à la nécromancie, s'efforce constamment de chasser cet ennemi pour conquérir le trésor qu'il garde. Il y a cent ans au moins que cette lutte commença entre eux, et depuis ni l'un ni l'autre ne l'a emporté sur son adversaire. Souvent les paroles magiques du nécromancien font tressaillir et rugir le génie inflexible qu'il attaque. Souvent les barres de fer qui entourent le coffre-fort se brisent; souvent vole en éclats une serrure qui se referme violemment presque aussitôt qu'elle a été ouverte. Ce combat magique que se livrent ces deux cadavres durera jusqu'au jour du jugement dernier, à moins que le prêtre n'apprenne le mot fatal qui a rivé l'enchantement lorsque Franchimont enferma son trésor dans ce souterrain. Plus d'un siècle s'est écoulé, et à peine s'il a conquis trois lettres. »

A Marché, le chemin de fer franchit la rivière. On voit à g. la vallée arrosée par la *Hoegne* (*V.* p. 409) ou *Polleur*, qui prend sa source à la frontière prussienne et reçoit ici le *Wayai*. Les deux cours d'eau réunis

Digitized by Google

SPA ET SE



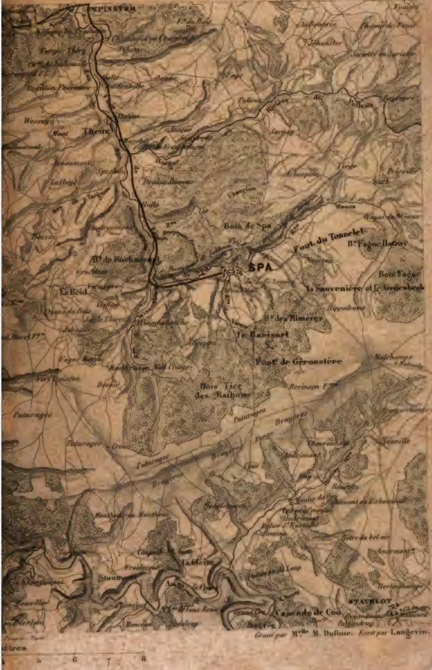
Dressé par A. H. Dufour.

Kil

1 2 3

ENVIRONS.

L. HACHETTE et Cie Paris.



Gravé par Mlle M. Dufour. Écrit par Langevin.

vont se jeter, à Pepinster, dans la Vesdre.

La vallée devient, à partir de Marché, de plus en plus étroite, boisée et pittoresque.

(4 kil. de Spa), station de *la Reid*, commune de 1700 hab. (*altitude :* 270 mèt.). — On laisse à g. le vallon boisé d'où descend le *Chaurion*. Bientôt le chemin de fer, quittant la direction du S., tourne à g. vers l'E., et suit la belle avenue du Marteau jusqu'à la station de Spa.

ROUTE 82.

SPA ET SES ENVIRONS[1].

HÔTELS de 1re classe : *de Flandre*, rue du Wauxhall; — *d'York*, rue de la Sauvenière; — *de l'Orange*, rue Royale; — *des Pays-Bas*, rue du Marché. Ces trois premiers hôtels ont des *omnibus* qui attendent ou mènent les voyageurs à la station du chemin de fer. — D'autres omnibus desservent indifféremment tous les hôtels de 2e classe ; — *de Belle-Vue*, avenue du Marteau ; — *Grand Hôtel Britannique*, rue de la Sauvenière.— 2e classe : *du Palais-Royal*, rue du Marché ; — *de Limbourg*, place Royale; — *des Deux-Fontaines*, place Pierre-le-Grand ; — *du Midi*, place Pierre-le-Grand ; — *de la Cour de Londres*, rue du Marché.

Les prix des hôtels de première classe sont ainsi établis : chambre, 2 fr. 50 c. et au-dessus ; bougie, 75 c.; service 75 c. ou 1 fr.; thé ou café, 1 fr. ou 1 fr. 50 c.; dîner à 4 h., 3 fr. (vin, 3 fr.); dîner particulier, 5 fr.; à l'hôtel *des Deux-Fontaines* le dîner est de 2 fr. 50 c sans le vin ; le déjeuner (des œufs, du café, du pain et du beurre) de 1 fr.

1. Cet article est extrait de l'excellent travail publié sous ce titre, à la librairie Hachette et Cie, par M. Adolphe JOANNE. Un très-petit nombre d'additions ont été motivées par les changements survenus. Les autres sont mises entre [ ].

MAISONS MEUBLÉES. — La plupart des étrangers qui viennent prendre les eaux de Spa ou qui y font un long séjour, se logent dans des maisons garnies, et dînent soit dans leur appartement, soit dans les hôtels ou dans les restaurants. Les restaurants portent des dîners en ville à volonté (5 fr. par jour pour deux personnes).

CAFÉS. — RESTAURANTS. — *Café de Paris*, *au Rocher de Cancale*, place Royale ; café et restaurant français à la carte et à prix fixe ; magasin de comestibles; vins et liqueurs ; glaces ; — *de la Redoute*, restaurant à la carte, glaces, etc.; — *Hôtel des Deux-Fontaines* ; — *Café de l'Aigle noir*, etc. — *N. B.* Il y a de bons restaurateurs à la Géronstère et à la Sauvenière.

POSTE AUX LETTRES, — rue du Moulin. Le bureau est ouvert depuis 7 h. 1/2 du matin jusqu'à midi, et depuis 2 h. jusqu'à 6 h. du soir. La levée des lettres, pour la France, a lieu à 11 h. du mat.; la distribution des lettres de 10 à 11 h.

MÉDECINS. — MM. Lambert Lezaack, inspecteur des eaux minérales de Spa, place Royale, 355 *bis* ; — Jules Lezaack, rue de l'Hôtel-de-Ville ;—Wiliam Rouma, avenue du Marteau, 4 ;— Charles Dennis, m. d., *the resident English*.

LIBRAIRES. — CABINETS LITTÉRAIRES. *Bruch-Maréchal*, rue du Marché, 139, Spa. Assortiment de livres français, anglais, allemands etc.; cartes géographiques, atlas, albums et plans. Vues de Spa. Articles pour le dessin. Cabinet de lecture. Bureaux d'annonces et de renseignements. — *Mad. Dommartin*, cabinet littéraire, place Pierre-le-Grand.

VOITURES. — CHEVAUX. — Les principaux loueurs de voitures sont MM. *Jehin* et *Gernay*.

TARIF DES COURSES : 1° 1 chev. seul ; — 2° voit. à 1 chev.; — 3° voit. à 2 chev.

Tour des Fontaines.........	3 f.	5 f.	8 f.
Tour des Montagnes par le chemin de Rekheim......	3	5	8
Grotte de Remouchamps...	6	15	25
Cascade de Coo............	6	15	25
Malmédy.................	6	15	25
Franchimont..............	4	6	9
Trèves....................	»	100	140

Pendant les mois de juin, de septembre et d'octobre, les prix des voitures et des chevaux subissent une diminution.

ANES. — 1 fr. la première heure; 50 cent. les heures suivantes.

MARCHANDS D'OBJETS DE BOIS. — On trouve des objets en bois de Spa dans presque tous les magasins.

CORRESPONDANCES DES CHEMINS DE FER, MESSAGERIES, etc., avec indication des lieux de départ dans Spa.

* *Arlon.* —(A la Station). Départ à 2 h. 15 m. s.; trajet en 16 h. 40 m.; prix : 14 fr.

Bastogne. —(Idem). Départ à 2 h. 15 s.; trajet en 12 h.; prix : 10 fr.

Diekirch. — (Place du Marché). Départ à 1 h. 40 s.; trajet en 15 h.; prix : 11 fr.

Ettelbruck.—(Idem). Départ à 1 h. 40 s.; trajet en 16 h.; prix : 12 fr.

Fraiture. — (A la Station). Départ à 2 h. 15 s.; trajet en 6 h. 45 m.; prix : 6 fr.

Houffalise.—(Idem). Depart à 2 h. 15 s.; trajet en 10 h.; prix : 8 fr.

Luxembourg. — (Place du Marché). Départ à 1 h. 40 s.; trajet en 18 h. 30 m.; prix : 14 fr. 92 c.

Idem.—(A la Sation). Départ à 2 h. 15 s.; trajet en 20 h. 30 m.

Malmedy. — (Place du Marché). Depart à 1 h. 40 s.; trajet en 3 h.; prix : 1 fr. 88 c.

Saint-Vith.—(Idem). Départ à 1 h. 40 s.; trajet en 5 h. 30 m.; prix : 3 fr. 94 c.

Stavelot. — (A la Station). Départ à 8 h. 45 mat.; trajet en 2 h. 30 m.; prix : 2 fr.

Idem.—(A la Sation). Départ à 2 h. 15 s.; trajet en 2 h.; prix : 2 fr.

Thionville. — (Place du Marché). Départ à 1 h. 40 s.; trajet en 22 h.; prix : 18 fr. 42 c. — Changement de voiture à Luxembourg.

Trèves (par Luxembourg). — (De la Station). Départ à 2 h. 15 s.; trajet en 23 h : prix : 19 fr. 42.—Changement de voiture à Luxembourg.

Idem (par Malmedy). — (Place du Marché.) Départ à 1 h. 40 s.; trajet en 14 h.; prix : 13 fr. 40 c. — Changement de voiture à Bütgenbach.

Vielsalm.— (A la Station). Départ à 2 h. 15 s.; trajet en 4 h. 10 m.; prix : 4 fr.

Spa, — ville et chef-lieu de canton. Son *altitude* est de 247 mèt. à la plaine inférieure, et de 272 mèt. au vallon de Spa. Spa est situé sur quatre ruisseaux : le Weay, la Picherotte, le vieux Spa et l'Eau-Rouge, au pied d'une colline schisteuse et boisée qui s'appelle le *Spaloumont*, et dans une vallée qu'entoure, d'un cercle de forêts et de bruyères, la chaîne élevée des *Hautes-Fanges*. Sa *population* fixe, qui était, en 1820, de 3400 hab., s'élève aujourd'hui à 4774 hab., mais elle est souvent presque doublée pendant la saison des eaux. Spa a un aspect propre, simple, riant, et, à de certaines heures, animé, qui plaît à la première vue. Ses petites maisons lavées, peintes, vernies, sont coquettement tenues et plus anglaises que françaises.—Sans doute, on y chercherait en vain les prairies, les torrents, les forêts, les vallées, les châteaux, les panoramas, les palais de Bade : la nature y est bien plus humble; mais, quand on y prolonge son séjour, on finit par lui découvrir des beautés qui lui sont propres. Le climat, quoique exposé à des variations subites, dangereuses pour les poitrinaires, se fait remarquer par sa salubrité. A aucune époque, le choléra, qui a décimé les populations de Liége, de Verviers, de Pepinster, de Malmédy, d'Aix-la-Chapelle, et même de Theux, n'est entré à Spa.

Les salons de Spa s'ouvrent dans la première quinzaine du mois de mai, et ne se ferment qu'à la fin du mois d'octobre. Les *fêtes* de la saison sont toujours inaugurées par un bal offert aux étrangers. Il y a de plus *deux bals* par semaine, le mercredi et le samedi.

Digitized by Google

La *salle de spectacle* est ouverte pendant une partie de la saison ; on y joue, en français, la comédie, le vaudeville ; les représentations ont lieu trois fois la semaine, le mardi le jeudi et le dimanche.

Tous les soirs il y a *réunion* à la Redoute ; — des morceaux de musique d'harmonie sont exécutés par un orchestre nombreux et exercé : les jours très-rares où le bal et le concert laissent reposer les buveurs, on danse au piano.

La musique d'harmonie se fait entendre toute la semaine, tantôt le matin, à la fontaine du Pouhon, tantôt dans l'après dîner, sous les beaux ombrages de la *Promenade de sept heures.*

Enfin des *courses de chevaux* ont lieu chaque année à Spa dans la huitaine qui suit celles d'Aix-la-Chapelle. L'hippodrome est établi entre la Sauvenière et le Tonnelet.

HISTOIRE DE SPA.

Spa doit son nom à un vieux mot, *espa*, qui signifie fontaine. On ne sait pas à quelle époque il fut fondé. Les Romains ont *peut-être* connu ses eaux[1] que, dans l'opinion de certains historiens, Pline aurait décrites sous le nom de *Fontaine de Tongres* (*V.* p. 376), car les eaux ferrugineuses de Tongres ne possèdent pas les mêmes propriétés physiques et chimiques que celles de Spa. Le premier fait positif dont les historiens nous aient légué le souvenir est la fondation du nouveau Spa, au commencement du XIV^e^ s. En 1326, un industriel de Breda, nommé Collin Wolf, ou le Loup, obtint d'Adolphe de La Marck, prince-évêque de Liége, la concession de douze *bonniers* de bois; en fit défricher deux auprès de la fontaine du Pouhon, et bâtit une maison côté de cette fontaine, qui, plusieurs années auparavant, avait rétabli sa santé. D'autres habitations se construisirent bientôt autour de la sienne, et formèrent la place du Marché. Les habitants des pays voisins qui venaient prendre les eaux, étaient souvent obligés de se loger, faute de places, dans des tentes dressées sur la prairie du Pouhon.

Augustino, un Vénitien, devenu le médecin de Henri VIII, roi d'Angleterre, fut le premier étranger célèbre qui vint demander aux eaux de Spa le rétablissement de sa santé (1545). A cette époque, Spa ne possédait encore qu'une chapelle, fondée en 1400, et qui ne fut érigée en paroisse qu'en 1573, par Gérard de Groesbeck, évêque de Liége. Mais quelle que fût au seizième siècle l'importance de Spa, la réputation de ses eaux s'était répandue dans toute l'Europe, et les plus grands écrivains de tous les pays célébraient à l'envi leurs vertus souveraines : Guichardin, le neveu de l'historien[1]; André Baccio[2], Bernard Palissy[3], etc.

En 1577, Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre, première femme de Henri IV, entreprit ce voyage sous le prétexte de sa santé, [tant pour être éloignée de la cour de France, à la veille de la guerre que son frère Henri III se proposait de faire à son mari, qu'en vue d'intrigues politiques secrètes pour enlever la Flandre à la domination espagnole, but qui fut

1. En 1851, le 15 février, on a découvert, près du puits du Pouhon, que l'on restaurait, une médaille de l'empereur Nerva (96 ans après J. C.) assez bien conservée.

1. *Description des Pays-Bas.*
2. *De Thermis libri septem.*
3. *Des Eaux et Fontaines.*

Digitized by Google

complétement manqué.] Il faut lire dans ses *Mémoires* le récit détaillé de son voyage : « J'allois, dit-elle, dans une littière toute vitrée et les vitres toutes faites à devise, y ayant, ou à la doublure ou aux vitres, quarante devises toutes différentes, avec les mots en espagnol et italien, sur le soleil et ses effets; laquelle estoit suivie de la littière de Mme de la Roche-sur-Yon et de celle de Mme de Tournon, ma dame d'honneur, et de dix filles à cheval avec leur gouvernante, et de six carrosses ou charriots où alloit le reste des dames et femmes d'elle et de moi. » A cet escadron féminin se joignaient toute une suite de gentilshommes et d'écuyers. Elle raconte ses réceptions à Cambrai, à Valenciennes, à Mons, à Namur, à Huy, à Liége. « Les eaux de Spa, ajoute-t-elle, n'estans qu'à trois ou quatre lieues de là, et n'y ayant qu'auprès un petit village de trois ou quatre méchantes petites maisons, Mme la princesse de la Roche-sur-Yon fut conseillée par les médecins de demeurer à Liége, et d'y faire apporter son eau, l'asseurans qu'elle auroit autant de force et de vertu estant apportée la nuict avant que le soleil fust levé. De quoy je fus fort aise, pour faire nostre séjour en lieu plus commode et si bonne compagnie.... Estant conviée ou par l'évesque, ou par ses chanoines d'aller en festin en diverses maisons et divers jardins, comme il y en a dans la ville et dehors de très-beaux, j'y allay tous les jours, accompagnée de l'évesque, dames et seigneurs étrangers, comme j'ay dit, lesquels venoient tous les matins en ma chambre pour m'accompagner au jardin où j'allois pour prendre mon eau, car il faut la prendre en se promenant, et bien que le médecin qui me l'avoit ordonnée estoit mon frère, elle ne laissa toutefois de me faire bien, ayant depuis demeuré six ou sept ans sans me sentir de l'érésipèle de mon bras. Partant de là nous passions la journée ensemble, allans disner à quelque festin, où après le bal nous allions à vespres en quelque religion; et l'après soupper se passoit de mesme au bal, ou dessus l'eau, avec la musique. Six semaines s'écoulèrent de la facon, qui est le temps ordinaire que l'on a accoustumé de prendre des eaux. »

Parmi les plus illustres malades qui sont venus demander aux eaux de Spa le rétablissement de leur santé, nous citerons seulement : Charles II, roi d'Angleterre; Christine, reine de Suède ; Pierre le Grand; Joseph II, etc...

SPA IL Y A CENT ANS. — Voici quelques détails empruntés à l'auteur des *Amusements de Spa* (Amsterdam, 1740). « Il régnait partout une certaine uniformité dans la mise comme dans l'humeur; tous avaient des crosses ou des bâtons à la main, et portaient une espèce de médaille, les hommes à la boutonnière, les dames à leur ceinture ou à leur côté; je m'imaginai que c'était quelque ordre de chevalerie badine, inventé pour marque de la conformité d'humeur qui devait régner parmi les personnes que les eaux y rassemblaient. Mais j'appris que c'étaient des petits cadrans, la plupart tournés en ivoire, quelques-uns guillochés et de nacre de perles, avec des nombres, depuis un jusqu'à seize ou dix-sept et une aiguille, qu'on tourne sur les points pour marquer le nombre des verres que l'on boit. On peut s'imaginer tous les petits contes badins qu'on se fait les uns aux autres dans cet exercice. »

Tous les *Bobelin*[s] — les gens de Spa

Digitized by Google

donnaient ce nom aux étrangers — portaient alors des cannes, parce que la rue, « l'unique promenoir des buveurs, était si mal pavée que la fatigue qu'elle causait faisait une partie de l'exercice si nécessaire aux eaux. » De temps en temps les buveurs s'échappaient *dans de petits appartements*, les hommes d'un côté, les dames de l'autre ; on avait le privilége de se quitter brusquement et de se rejoindre sans aucune excuse. A peine un étranger était-il arrivé à Spa, qu'il recevait la visite de deux pères Capucins qui venaient, « au nom de leur couvent, lui faire compliment sur son arrivée, en l'assurant des vœux de la communauté pour le bon succès des eaux, et en lui offrant en même temps la promenade dans leur jardin et tout ce qu'ils pouvaient avoir à leur disposition. » Ces souhaits finis, ces offres faites, les pères s'empressaient d'insinuer « que leur couvent était pauvre et n'avait d'autres ressources que les bienfaits des étrangers pour subsister pendant toute l'année. » Il était d'usage de leur donner au moins un ducat.

La *promenade de Sept heures* existait déjà ; « on l'avait nommée ainsi parce que le soleil y donnait jusqu'à cette heure-là. Autrefois ce n'était qu'une prairie qu'on avait réduite en promenade publique.... »

Avant la plantation de la promenade de Sept heures, le jardin des Capucins était l'unique promenade de Spa. On y trouvait de beaux berceaux et un coup d'œil qui le rendait agréable. Cependant il était peu fréquenté, parce que la pente en était trop forte, et parce que les allées en étaient trop étroites pour de grandes compagnies, surtout lorsqu'elles venaient à se rencontrer. Du reste, le jardin avait l'avantage de pouvoir servir à toute heure du jour, et c'était l'unique de l'ordre des Capucins où les dames pussent entrer.

ÉDIFICES PUBLICS.

Spa n'a pas, à proprement parler, d'édifices publics. Son *église*, dédiée à saint Remacle et rebâtie en 1719, n'offre rien d'intéressant. Mais les étrangers y visiteront avec intérêt la Redoute, le Waux-Hall et la salle Levoz.

La *Redoute*, — située malheureusement dans la rue principale de Spa, et entourée de maisons qui ne lui permettent pas de se faire un jardin, a été construite de 1764 à 1769. Elle coûta 800 000 fr. à la société qui la fit bâtir, après avoir acheté à la commune le privilége exclusif que lui avait accordé, en 1762, l'évêque de Liége, Jean-Théodore de Bavière, « de tenir les assemblées publiques, les jeux, et de donner des bals, des concerts et autres divertissements. » Au rez-de-chaussée est un élégant café-restaurant avec estaminet et billards. Au premier étage sont de magnifiques salons reliés par une galerie. La grande salle de bal [dont la décoration laisse à désirer (1859)] forme un carré long de 25 mètres, sur 14 mètres 33 centimètres de largeur. Le théâtre communique avec cette salle par un plancher mobile que l'on y établit les jours de bal.

C'est dans les salons de la Redoute que l'on joue à la roulette et au *trente et quarante*. Les étrangers, qui y sont admis gratuitement, peuvent y lire les journaux français, anglais, belges, allemands, etc., et y jouer entre eux à des jeux de société. On y donne des concerts, des bals, etc.

Depuis 1859, l'administration délivre gratuitement des cartes de bal aux personnes qui en font la demande au secrétariat, rue du Marché.

Le *Waux-Hall*, — date de 1770. Une société, s'étant constituée avec un capital considérable, fit bâtir une salle plus vaste, plus belle, mieux située que celle de la Re-

Digitized by Google

doute, où le jeu, la musique, des fêtes de tout genre attirèrent bientôt tous les étrangers. Une lutte éclata entre les deux établissements rivaux. Elle ne se termina qu'en 1774. Le 26 janvier de cette année, le comte de Velbreck, prince-évêque de Liége, obligea les deux sociétés de *fusionner*, — ce mot n'était pas inventé alors, — en se réservant toutefois 30 pour cent sur les bénéfices.

Le Waux-Hall, situé dans la rue de ce nom qui conduit à la Géronstère, est un vaste bâtiment, entouré d'un charmant jardin et d'une belle cour où jaillit un immense jet d'eau. On y compte trois salons : l'un très-grand, où se donnent les soirées, les bals, les concerts; l'autre plus petit, plus riant, plus coquet, où se tiennent les jeux. De leurs nombreuses croisées on découvre une jolie vue.

La *Salle Levoz* a eu la même origine que le Waux-Hall. Elle fut construite en 1784 par une société qui n'avait d'autre but que de contraindre celle de la Redoute à lui payer une grosse somme d'argent pour la déterminer à se désister de ses prétentions. Le mot de *chantage* n'existait pas non plus. Un sieur Levoz était à la tête de cette société. Les deux sociétés se firent une guerre ignoble dans laquelle le sang coula, dit-on, plus d'une fois. Ce fut seulement en 1802 qu'elles signèrent un traité de paix préparé par le préfet du département de l'Ourthe. L'extérieur de la salle Levoz est plus que simple, mais ses salons l'emportent par leur grandeur et leur décoration sur ceux de la Redoute et du Waux-Hall. On y donne des fêtes brillantes pendant la saison. Un *Gymnase* pour les enfants a été établi dans le charmant jardin qui l'entoure.

LES EAUX[1].

Les eaux minérales de Spa sont froides, limpides et gazeuses; ce sont des eaux ferrugineuses acidules. Elles sont employées principalement en boisson, de 3 à 4 verres par jour, et même à des doses bien supérieures.

La durée ordinaire d'un traitement est de six semaines ou deux mois consécutifs. La saison commence au 15 mai et finit au 15 octobre.

[C'est au médecin qu'il appartient de décider quelles sont les maladies spéciales pour lesquelles l'usage des eaux de Spa peut être favorable; il y aurait légèreté et imprudence à donner ici des indications de cette nature.] Qu'il nous suffise de dire que les eaux sont principalement indiquées dans les cas de faiblesse ou d'atonie générale, et qu'elles sont contre-indiquées dans toute affection aiguë, dans la pléthore, dans les congestions sanguines, [dans les affections du cœur]; en un mot, elles agissent à la manière des ferrugineux.

L'eau doit être bue à la source; transportée, elle perd une partie de ses propriétés. Le choix des sources et la dose ne sauraient être indiqués *a priori*. La constitution des malades et l'expérience peuvent seules guider le médecin à cet égard. [En général, on doit d'abord user des eaux modérément et en consultant son estomac. Pour facili-

1. On peut consulter le volume publié en 1860, à la librairie Hachette et C^e^, et intitulé : *Bains d'Europe*, par MM. Ad. Joanne et A. Le Pileur.

Digitized by Google

ter la digestion de ces eaux froides, les anciens médecins conseillaient de se couvrir chaudement la région de l'estomac. Les eaux se digèrent mieux dans les temps chauds. Il est inutile de rappeler que l'hygiène et le régime à suivre doivent venir en aide à l'action curative des eaux.]

Sources. — Les sources minérales sont très-multipliées à Spa et dans ses environs. [Les ruisseaux qui courent dans la campagne laissent sur leur lit un dépôt rougeâtre qui provient de la présence du fer dans leurs eaux.] Un grand nombre de sources sont tout à fait inusitées au point de vue médical; d'autres, au contraire, portent des noms devenus célèbres.

La source du *Pouhon*—(autrefois *Pouxhon*), située au centre même de la ville, à 344 m., est la source la plus célèbre de Spa, une des plus abondantes, des plus gazeuses, la plus riche en fer et en sels; [enfin elle fournit presque seule à l'exportation.] La date de sa découverte est inconnue. Spa lui doit probablement son origine.

La source du Pouhon ne tarit jamais: elle sort en bouillonnant des fentes de roches micacées qui sont dans le fond du puits. Des bulles de gaz acide carbonique traversent l'eau avec rapidité et viennent crever à la surface, en laissant échapper un bruit léger, qui augmente sensiblement lorsqu'il doit pleuvoir.

Dans les temps chauds et secs, l'eau du Pouhon est parfaitement transparente, petillante, d'une saveur acidule, piquante et ferrugineuse. Sa température ordinaire est de 8° Réaumur. L'eau du Pouhon est, comme celle des autres sources, moins active dans les temps froids et pluvieux que dans les temps chauds et secs.

La *Geronstère* — jaillit, à 3 kil. au S. de Spa, sur la lisière d'un bois. Une belle route de voitures, construite en 1765, et bordée d'arbres, y conduit. Cette route, qui monte constamment, car la Géronstère est à 144 mèt. au-dessus du Pouhon, offre d'agréables points de vue. Un peu avant d'arriver à la source, on rejoint à dr. la route du Barisart (*V.* p. 403). Au milieu d'un jardin anglais, orné de beaux massifs de fleurs, jaillit la source sous une petite niche de marbre datant de 1651, et élevée par le comte de Burgsdorf, conseiller d'État de l'électeur de Brandebourg.

La Géronstère a été découverte en 1580, mais on commença à l'utiliser vers 1612. Elle se trouvait alors dans un endroit peu accessible. A la suite du tremblement de terre de 1692, elle changea de place.

L'eau de la Géronstère a une saveur ferrugineuse, qui est moins acidule, moins piquante que celle des autres eaux de Spa. Elle répand une odeur désagréable qui est celle du gaz hydrogène sulfuré. Versée dans un verre, elle paraît parfaitement transparente; elle devient ensuite trouble, et peu à peu il se forme au fond du verre un dépôt de couleur roussâtre. Sa température est de 7°55 Réaumur. — Cette eau ne se transporte pas.

Des routes de voitures relient la Géronstère au Barisart et à la Sauvenière (*V.* ci-dessous, promenades).

La *Sauvenière* et le *Groesbeck* — sont situés à 2500 mètres au S. E. de Spa à 141 mèt. au-dessus du Pouhon, sur la belle route plantée d'arbres

Digitized by Google

qui conduit à Stavelot et à Malmédy. Connue de temps immémorial, la Sauvenière jouit à une certaine époque d'une vogue incroyable. Cette eau a une saveur acidule, piquante, agréable et moins ferrugineuse que celle du Pouhon. Elle exhale une odeur un peu sulfureuse, qui disparaît presque aussitôt qu'elle est puisée. Elle petille dans le verre, et se trouble ensuite en déposant une poudre roussâtre pâle. Sa température est de 7° 77 Réaumur. Elle ne se boit qu'à la source.

N. B. On déjeune fort bien et à des prix modérés ***au café de la Sauvenière.***

A dr. de la Sauvenière, et à 8 ou 10 pas au-dessous d'un beau bouquet de hêtres, se trouve le *Groesbeck.* Cette source a dû son nom à un baron de Groesbeck, qui fut guéri d'une maladie des reins très-grave, en 1651, par les eaux de cette fontaine.

L'eau du Groesbeck, plus agréable à boire que celle de la Sauvenière, est recommandée comme diurétique et résolutive.

C'est dans la pierre qui entoure le puits de la Sauvenière que se trouve le trou appelé le *Pied de saint Remacle.* D'après la tradition, il suffit à une jeune femme, pour cesser d'être stérile, de boire, pendant neuf jours consécutifs, de l'eau de la Sauvenière, en posant son pied sur l'empreinte de celui de saint Remacle.

A quelques pas de la Sauvenière, une colonne de marbre noir, entourée d'une grille de fer, porte l'inscription suivante : A LA RECONNAISSANCE.

« Au mois d'août 1787, les eaux de la Sauvenière ayant rétabli la santé de Mme la duchesse d'Orléans, ses enfants ont voulu consacrer le souvenir d'un événement si cher à leurs cœurs, en érigeant ce monument au bout du bois dont ils avaient eux-mêmes tracé et fait les allées, pour la promenade de leur mère chérie. »

Ce monument, détruit le 6 décembre 1792, a été rétabli par ordre de S. M. Louis-Philippe I^{er}, roi des Français, le 1er juillet 1841, et inauguré le 16 août suivant.

Des routes de voitures et des sentiers mettent la Sauvenière et le Groesbeck en communication avec la Géronstère et le Tonnelet.

Le *Tonnelet* ou plutôt les *Tonnelets* [car il y a trois sources presque contiguës], jaillissent à 30 min. environ de Spa, à l'E., [à 76 mèt. environ au-dessus du niveau du Pouhon.] On suit pour y aller la route plantée d'arbres qui, au delà de la salle Levoz, se détache de la Sauvenière; et, avant d'y arriver, on passe devant la belle propriété de M. de Rottermund.

Les eaux du Tonnelet jaillissent au fond de deux puits taillés dans la roche schisteuse, et qui autrefois avaient la forme d'un tonneau sans fond, d'où est venu le nom de Tonnelet. Elles sortent avec abondance des fentes de la roche avec un bruit qu'on entend à quelque distance, en laissant échapper une très-grande quantité de gaz acide carbonique, qui leur donne l'apparence d'une eau en ébullition. Elles répandent une légère odeur de soufre; leur saveur est piquante et agréable. La température de ces sources est de 7° 77 Réaumur.

« Ce qu'il y a de plus remarquable dans les eaux du Tonnelet, dit M. le D^{r} Lezaack, c'est la grande quantité d'acide carbonique qu'elles contiennent. Ce gaz est si abondant

Digitized by Google

dans le terrain qui avoisine ces sources, que dans certains états de l'atmosphère, et notamment lorsque le vent change au nord, les caves du village voisin, le Nivesée, en sont si remplies que les chandelles s'y éteignent, et que nul animal ne peut y entrer sans être asphyxié. »

C'est près du Tonnelet que naquirent Annette et Lubin, dont l'histoire a fourni à Marmontel le sujet de l'un de ses *Contes moraux*.

Le *Barisart* — jaillit à 2600 mèt. au S. O. de Spa, entre Spa et la Géronstère. [Cette source avait été complétement oubliée par suite de la négligence de l'administration. Elle est très-fréquentée aujourd'hui ; mais elle appelle des améliorations.]

[Quoique la connaissance de la composition chimique des eaux minérales ne fournisse point un moyen absolu d'apprécier leur efficacité comme agents thérapeutiques, cependant cette analyse de leurs principes minéralisateurs est le moyen d'étude essentiel. Nous consignerons donc ici les résultats qu'elle a fournis.]

Analyse faite en 1830, *par M. Plateau : le poids de l'eau étant représenté par* 1,000.

FONTAINES MINÉRALES.	Acide carbonique libre en poids	Bicarbonate de soude.	Bicarbonate de potasse.	Bicarbonate de chaux.	Bicarbonate de magnesie.	Bicarbonate de fer.	Sulfate de soude.	Chlorure de soude.	Silice.
Pouhon......	2,1409	0,1266	0,0105	0,1730	0,1674	0,0714	0,0203	0,0256	0,0629
Géronstère...	2,1089	0,0368	0,0064	0,1572	0,1212	0,0420	0,0031	0,0065	2,0150
Sauvenière...	2,2664	0,0379	0,0058	0,1115	0,0489	0,0715	0,0043	0,0057	0,0107
Groesbeck....	2,1815	0,0136	0,0059	0,1133	0,1137	0,0718	0,0094	0,0051	0,0049
Tonnelet.....	2,2350	0,0011	0,0023	0 0625	0,0395	0,0613	0,0191	0,0079	0,0207

La Géronstère a des traces d'hydrogène sulfuré, 0,0002.— Sources rangées selon le degré de leur *température :* Groesbeck, 6°,1; Sauvenière, 6°5; Géronstère, 6°,7 ; Pouhon, 7°; Tonnelet, 8°.

Les eaux de Spa s'administrent surtout en boisson. On se baigne fort peu à Spa. Une maison de *Bains*, qui laisse beaucoup à désirer, a été construite en 1841. La maison du Dr Lezaack vient d'être achetée par la ville (1859). On doit y installer l'établissement de bains.

PROMENADES ET EXCURSIONS.

La *place Royale*, — sur laquelle se trouve l'établissement des bains et le *café de Paris* (bonnes glaces), est, surtout le soir, la promenade favorite des étrangers et des Spadois. A son extrémité, à dr., commence la belle :

Promenade de Sept heures. — Elle s'étend jusqu'au pied de la montagne d'Annette et Lubin; elle a été plantée, en 1750, par l'archevêque d'Augsbourg. Elle est surtout

Digitized by Google

fréquentée dans l'après-midi. Presque tous les jours on y fait de la musique.

Le ***Marteau*** — est cette triple avenue, pour les piétons, les cavaliers et les voitures, qui conduit en droite ligne de Spa jusqu'à la maison de campagne à laquelle elle doit son nom. Elle a plus de 2000 mèt. de long. [La ville de Spa a acquis de l'État toute la partie boisée qui longe le Marteau. Ces terrains, divisés par lots, deviendront, dans un temps donné, un prolongement de la ville.]

La montagne d'Annette et Lubin : — Le *Spaloumont*, — montagne schisteuse, boisée, accidentée, qui domine Spa au N., est souvent désignée sous ce nom. De nombreux sentiers la sillonnent dans tous les sens. L'orchestre s'y transporte quelquefois pendant la belle saison.

Les Fontaines. — Ne passât-il que quarante-huit heures à Spa, un étranger ne manque pas de faire ce qu'on appelle le tour des Fontaines. C'est une promenade de 2 h. 30 m. à 3 h. à pied (*V.* p. 395, le tarif des chevaux et des voitures). En général on commence par (30 min.) le *Barisart*, qui ne vaut pas une visite (*V.* p. 403). Pour y aller on passe par le vieux Spa. 20 à 25 min. suffisent pour monter du Barisart, par une route en zigzags, à la Géronstère (*V.* p. 401). Une belle avenue de bouleaux et d'arbres verts réunit la Géronstère à la Sauvenière (*V.* p. 401), éloignées de 25 à 30 mèt. l'une de l'autre. A 1242 mèt. de la Géronstère et à 1046 mèt. de la Sauvenière, on traverse un petit ruisseau (la Picherotte), le long duquel on peut descendre à Spa par la Promenade des Artistes (*V.* ci-contre). De la Sauvenière on a, pour revenir à Spa, le choix entre la belle route de Malmédy et le joli petit ravin boisé qui s'ouvre au-dessous et qu'arrose un charmant ruisseau. Ce ravin conduit aussi au Tonnelet (*V.* p. 402) Du Tonnelet à Spa, par la route de voitures, on compte de 25 à 30 min.

La *Promenade des Artistes* ou de *Meyerbeer*, — une des plus agréables de Spa, ne peut se faire qu'à pied dans sa partie supérieure. Elle demande environ 1 h. 30 min. aller et retour. On l'appelle la Promenade des Artistes parce que les artistes peintres vont souvent y faire des études. Elle a été tracée dans un petit ravin ombragé, au fond duquel la Picherotte coule et fait de petites chutes sur des blocs de rochers. On peut se rendre à ce charmant ravin, soit par la route de la Sauvenière que l'on suit jusqu'au chemin de Belhez, qui s'ouvre à dr. et qui descend au bord de la Picherotte, soit par le chemin, moins bon mais plus direct, que l'on trouve au milieu de l'allée de peupliers, dont la salle Levoz et le Waux-Hall occupent les deux extrémités. La Promenade des Artistes se termine à la route indiquée ci-dessus, qui relie la Géronstère à la Sauvenière. On peut prendre cette route pour rentrer à Spa, si l'on ne veut pas revenir par le même chemin.

La *Promenade de Rekheim*.— (De 1 h. 30 min. à 2 h. à pied, aller et revenir. *V.*, p. 395, le tarif des chevaux et des voitures). On monte sur le Spaloumont par la route dite du Cimetière, et, quand on atteint le sommet de la montagne, on tourne à g. Une route, parallèle à l'avenue du Marteau qu'elle domine, et appelée la Promenade de Re-

Digitized by Google

kheim, longe la crête de la montagne jusqu'au point où le Weay, changeant brusquement de direction, coule au N. Elle offre de beaux points de vue. Du Marteau où elle aboutit on peut revenir à Spa par l'avenue du Marteau.

La *Promenade Forestière* — (de 2 h. 30 min. à 3 h.) diffère peu de celle de Rekheim, car on suit la route de Rekheim jusqu'à la quatrième allée forestière que l'on trouve à dr. On prend alors cette allée, qui va aboutir sur la route de Pepinster, à peu près à égale distance du ruisseau du Chaurion, à dr., et du Marteau, à g. On peut revenir à Spa par le Marteau, ou, si l'on est fatigué, aller prendre le chemin de fer à la station de la Reid (4 kil. de Spa, 4 conv. par j., traj. en 10 min. pour 60 c., 45 c. et 30 c.).

Ruines de Franchimont — (*V.* p. 393). On peut aller les visiter de Spa par le chemin de fer. Il faut en ce cas se faire conduire jusqu'à Theux (7 kil.) et revenir à pied à la station de la Reid reprendre un autre convoi.

Le *vallon du Chaurion* — (de 2 h. 30 min. à 3 h.), un des plus jolis vallons [en partie cultivé] des environs de Spa; il est peu fréquenté, car il est peu praticable. Le chemin qui le descend, ou qui le remonte, disparaît en plusieurs endroits dans le ruisseau ou dans des prairies marécageuses. On ne comprend pas que le conseil municipal de Spa le laisse dans cet état. Pour y aller, on monte d'abord sur la montagne d'Annette et Lubin. Parvenu au point culminant, on continue à marcher en ligne droite, en tournant le dos à Spa, et on ne tarde pas à descendre dans un joli vallon boisé, au fond duquel coule un petit ruisseau. Ce vallon descend à celui du Chaurion, qui est plus grand, et dont les deux versants sont couverts de bois de haute futaie, remarquables par leur végétation. Le point de jonction est à une h. de Spa environ. En descendant le vallon du Chaurion, on atteint en 45 min. la station de la Reid. On peut prendre un convoi du chemin de fer pour revenir à Spa.

La *grotte de Remouchamps* et le *château d'Amblève* (des quatre fils Aymon[1]). — Pour aller de Spa à la grotte de Remouchamps, on suit la route de Pepinster jusqu'au delà de la station de la Reid. Là on la quitte, pour remonter, à g., dans la direction du S. O., une jolie vallée, où l'on trouve le hameau de *Hestroumont*, avant d'atteindre la *Reid* (*V.* p. 395). On passe ensuite à *Turon*, ham. près duquel finit la montée. Le plateau sur lequel on se trouve alors et le vallon du Renoufasse, dans lequel on ne tarde pas à descendre à Remouchamps, sont presque entièrement couverts de bruyères.

Remouchamps — (hôtel des Étrangers; de la Grotte), est un hameau pittoresquement situé sur la route de Liége et sur la rive dr. de l'Amblève (*V.* p. 342), qui y devient navigable. Le beau château de *Montjardin* domine la rive opposée.

La commune de Remouchamps prélève un impôt de 1 fr. et quelques centimes sur les personnes qui

1. Route de voiture, 4 h. 15 m.—Une voiture à 1 chev. se paye 15 fr., à 2 chev. 25 fr.; 1 chev. 6 fr. — *N. B.* Les piétons peuvent gagner 1 h. sur le trajet s'ils prennent, derrière le Marteau, le chemin qui va directement à la Reid en passant pas Vieux-Pré.

visitent sa grotte. Les guides et les chandelles se payent à part. On fera bien avant d'entreprendre cette expédition, d'en régler les frais, pour ne pas s'exposer, au retour, à des réclamations exagérées. On trouve dans la grotte des passages glissants, escarpés et boueux, que deux ou trois journées d'un travail peu coûteux suffiraient pour rendre commodes, secs et presque unis.

La *grotte de Remouchamps* — est inférieure à celle de Han (*V.* p. 311), [ses stalactites ont été écornées ou enfumées par les nombreux touristes qui la visitent.] Elle s'ouvre à 16 mèt. au-dessus du niveau de l'Amblève, dans une paroi de roche calcaire. L'entrée a 2 mèt. de hauteur sur 2 mèt. de largeur. Quand on l'a franchie, on se trouve sur une espèce de plate-forme circulaire, d'une hauteur de 7 mèt. et d'une superficie de 150 mèt. carrés. A dr. est un passage latéral qui n'a pas d'issue; au fond, en face de la porte d'entrée, commence le chemin qui conduit dans les premières galeries. Ce chemin change quatre fois brusquement de direction avant d'atteindre le point où, à 80 mèt. environ de l'ouverture, il descend plus brusquement encore dans le Précipice. Avant 1828, on n'avait pas pu pénétrer plus avant. Cette année-là, M. Léon Wilmar descendit, avec quelques-uns de ses amis, dans le *Précipice*, franchit le *Rubicon* et explora pour la première fois la partie supérieure de la grotte. En 1834, M. le chevalier Hoy découvrit les grottes intermédiaires et inférieures. Dans sa description de la grotte de Remouchamps, M. Delhasse, de Spa, signale à l'admiration des touristes : l'*arcade du Rubicon*, le *rocher Géant*, la *Sentinelle*, la *salle des ruines*, le *trou du souterrain*, par lequel on revient, le *rideau de lit*, le *saule pleureur*, l'*orgue*, le *boudoir des fées*, la *salle de la cascade*, le *jet d'eau*, le *tombeau*, la *salle d'Endymion*, la *vierge Marie*, la *salle de la Dame blanche*, le *temple de Delphes*, la *colonne de Pompée*, le *boudoir d'Eudonie*, etc.; la *descente de l'Érèbe*, la *voûte de Pluton*, le *cabinet de Linnée*, le *salon de Buffon*, le *lac Pactole*, — ce lac, situé à 540 mèt. en ligne droite de la porte d'entrée, au fond de la grotte, a jusqu'à ce jour empêché de pénétrer plus avant. — Au retour, les guides attirent encore l'attention des visiteurs sur l'*arcade d'Endymion*. On remonte par l'échelle du *trou du souterrain*.

Les étrangers qui visitent la grotte de Remouchamps ne doivent pas manquer d'aller jusqu'au château d'Amblève ou des quatre fils Aymon, situé à 1 h. 25 min. de Remouchamps. Au delà du ham. de Sougné, qui tient à Remouchamps, on traverse l'Amblève, dont la vallée, assez large, est bordée à dr. et à g. de coteaux rocheux et nus, et, laissant à dr. les *forges de Dieupart*, on passe à Dieupart avant d'atteindre (3 kil. env. de Remouchamps) *Aywaille* (*V.* p. 343). D'Aywaille, continuant à suivre en descendant les bords de la rivière, on arrive au hameau d'Amblève, près duquel sont les *ruines du château d'Amblève* (*V.* p. 343).

Stavelot et la cascade de Coo. — Deux chemins, l'un de voitures, l'autre de piétons, conduisent de Spa à la cascade de Coo, [« merveille un peu déflorée du reste, comme l'avoue M. E. Gens lui-

Digitized by Google

même.] La route de voitures passe par Stavelot (*V.* ci-dessous). On suit d'abord la route de Malmédy jusqu'à Francorchamps. Dans ce trajet on passe devant la Sauvenière et l'hippodrome, et, au haut de la montée, du milieu des fanges, on découvre un beau panorama.

Francorchamps, — comm. de 909 hab., est à peu près à moitié chemen de Spa à Stavelot (1 h. 30 min. de ces deux villes). Il doit, dit-on, son nom, *Francorum Campus*, à un camp de l'armée de Chilpéric, qui fut défaite par Charles Martel. [« Cette bataille se livra probablement sur le plateau de bruyères qui s'étend entre Spa et Stavelot. » (Gens: *Ruines et paysages.*) Il y a à Francorchamps un poste de douaniers.] — Au sortir de Francorchamps, se dirigeant au S. O., on laisse à g. *Amermont*, avant de descendre à :

Stavelot, — V. de 3859 hab. (à 311 mèt. et à 3 h. de Spa), sur la rive dr. de l'Amblève et sur les dernières pentes d'une montagne en partie couverte de bruyères. Elle fut autrefois la capitale de la principauté de ce nom, dont Malmédy faisait partie, et qui fut réunie à la France en 1793. Les événements de 1814-1815 ont donné Malmédy à la Prusse et Stavelot aux Pays-Bas. Son ancienne abbaye de Bénédictins, fondée, en 650 ou 651, par saint Remacle qui y mourut abbé, et située sur le bord de l'Amblève, est devenue une maison particulière. Il ne reste de l'église qu'une tour et un clocher carré. En 1688, la ville de Stavelot fut saccagée et incendiée par les troupes de Louis XIV. — L'église paroissiale, dédiée à saint Sébastien, renferme la châsse de saint Remacle. — Les tanneries de Stavelot sont renommées.

Voitures de Liége à Stavelot (v. p. 396).

Il ne faut qu'une heure pour aller, par la vallée de l'Amblève, de Stavelot à la *cascade de Coo*, cascade, en partie artificielle, formée par l'Amblève, qui vient de recevoir la Salm près du hameau de Trois-Ponts. Contrainte de faire un long détour à la base d'une montagne pour revenir au même endroit, mais à un niveau inférieur de 15 à 20 mèt., l'Amblève a essayé de prendre le chemin le plus direct. Une partie seulement de ses eaux, la plus faible, parvient à faire cette chute qui abrége ainsi son parcours; l'autre continue à rouler dans son ancien lit. L'île qu'entoure la rivière renferme le v. du *grand Coo*. Près de la cascade se trouvent le *petit Coo*, une chapelle, un moulin et des cafés restaurants. Malheureusement on y est assailli par d'affreuses mendiantes, qui, pour divertir les touristes, veulent absolument jeter dans la cascade des chiens vivants; ils ne meurent pas toujours des suites de ce bain forcé.

Un autre chemin, moitié de voitures, moitié de piétons, est plus intéressant que la route de voitures. On va d'abord de Spa à (30 m.) la Géronstère, puis on prend à dr., sur la route de la Sauvenière, un sentier qui croise cette route. En 20 min. on traverse le bois et on entre sur la *Fange* (*V.* p. 336), du haut de laquelle on découvre une fort belle vue. Se dirigeant au S., on passe par le ham. de *Cour* et par le *Moulin du Ruy* ou *Neuf Moulin*. L'église *Saint-Eustache*, dont le clocher est couvert en ardoise, et qui s'élève, entre Roanne et Heil-

Digitized by Google

rimont, sur le versant opposé de la vallée, indique la direction à suivre. Quand on a traversé le Roanay, on monte à cette église, puis à *Roanne*. Le paysage devient de plus en plus pittoresque. Enfin, près de la *fontaine du Loup* (*V.* la carte), on descend, au fond d'une gorge boisée, sur la rive dr. de l'Amblève, que l'on suit jusqu'à la cascade (1 h. env. de Roanne; — de 2 h. 45 min. à 3 h. de Spa pour un piéton qui fait 6 kil. à l'heure).

[5 kil. au S. de Stavelot, près de *Wanne*, on voit, sur une montagne, un bloc de quartz, isolé et n'ayant aucun rapport avec les blocs qui l'entourent. Le géologue Dumont en évalue le volume à 800 mèt. cubes. On l'appelle *le Faix du diable*; ce bloc a sa légende qui donne une idée de l'esprit tout à la fois goguenard et superstitieux du moyen âge :

Quand saint Remacle eut bâti l'abbaye de Stavelot, un ange, envoyé par saint Martin, vint le prévenir que le diable, irrité des succès de l'apôtre, avait ramassé au loin la plus grosse pierre qu'il avait pu trouver et qu'il avait l'intention de la lancer sur le toit de l'église, au moment où celui-ci y serait avec ses moines pour en faire la dédicace. Saint Remacle fit ramasser tous les vieux souliers, toutes les vieilles semelles qu'on put trouver, les fit mettre dans une hotte et en chargea un de ses moines à qui il donna ses instructions. Le moine rencontra le diable au moment où, sous le poids de son énorme fardeau, il venait de gravir une côte qui en a conservé le nom de *Thier du diable*; il suait sang et eau. Le moine feignit, de son côté, une extrême fatigue. « Camarade, lui dit le mauvais, y a-t-il encore loin d'ici à l'abbaye de Stavelot? — S'il y a loin ! Jugez-en plutôt : voici, dit-il en vidant sa hotte, toutes les chaussures que j'ai usées depuis que j'en suis parti. » A ces mots, le diable désespérant d'arriver à temps, lâcha un gros juron et laissa tomber la pierre à l'endroit où elle est encore aujourd'hui.

L'histoire de ces vieux souliers traine d'ailleurs dans d'autres légendes, car on la retrouve dans les *Sagas* islandaises et dans le roman du *Renart*.]

La *Gleize et Targnon*. — Cette intéressante promenade (5 h. env.) ne peut se faire qu'à pied ou à cheval. On se dirige vers le ham. de *Cour* (p. 407); on remonte à *Borgoumont*, ham. qu'un autre ruisseau, appelé *Na Bonne*, sépare de (30 min.) la *Gleize*, commune de 1406 hab., située à 2 h. de Spa. — A la Gleize, on quitte la direction du S. et l'on prend celle de l'O. On gagne en 15 min. la *chapelle Sainte-Anne*, chapelle fort ancienne, agrandie en 1666, et d'où 15 à 21 min. suffisent pour atteindre *Stoumont*, commune de 590 hab. De Stoumont on peut descendre, par le *moulin de Targnon* (30 min. aller et retour), sur les bords de l'Amblève, qui offrent de beaux paysages. On revient à Spa par la Croix des Bruyères, la ferme de *Brouremme*, à dr. (45 m.), le v. de *Desnié* (15 min.), *Winamplanche* et (15 min.) le Marteau, qui n'est qu'à 20 min. de Spa.

Le *Fond*, ou *Trou de Quareux*. — Cette autre promenade (de 4 h. 30 min. à 6 h., aller et retour), préférable encore à celle qui vient d'être indiquée, ne peut se faire également qu'à pied ou à cheval. On va d'abord au (20 min.) Marteau, d'où l'on gagne (15 min.) le ham. de *Winamplanche*. L'eau rouge ou le ruisseau de Winamplanche descend du ham. de *Mont Cras* ou *Mon Crasse*. On le laisse à g. pour gagner, par (15 min.) *Fagne-Maron*, (15 min.) le ham. de *Vert-Buisson*. De ce hameau on se dirige en ligne dr. au S. O., par

Digitized by Google

les bruyères et les pâtures, sur celui de (1 h.) *Quareux*, situé près de la rive dr. de l'Amblève, dans une des plus belles parties de cette vallée profonde et boisée. On peut trouver du lait et des fruits à la ferme et chez le passeur, car il y a un bac. En face du *moulin de Quareux* est le ham. appelé le *bois d'Aywaille*. Le trou de Quareux se recommande surtout aux paysagistes. [« Une profonde solitude, une nature tourmentée; un large cours d'eau, obstrué d'une foule de blocs de toutes dimensions contre lesquels l'eau bat en grondant; des collines arides, des rochers moussus, des chênes rabougris et de hautes fougères, voilà, dit M. Van Bemmel, la physionomie générale du paysage que vous ayez sous les yeux. » — (*V.*, à l'introduction, l'aperçu géologique, vers la fin.]

Polleur — est un v. de 664 hab., agréablement situé à 207 mèt., dans la vallée de la Hoëgne, à 1 h. 15 m. au N. de Spa, à 1 h. 15 m. de Theux et à 1 h. 30 m. de Verviers. Charles le Téméraire vint y camper après le sac de Liége pour ravager tout le pays environnant. On peut aller de Spa à Polleur, soit par la route directe qui traverse les fanges (de 1 h. à 1 h. 15 m.), soit par Arbespine (1 h. 30 m., *V.* ci-contre), soit par Sart (de 2 h. 30 m. à 3 h., *V.* ci-dessous). De Polleur on peut descendre à (1 h. 15 m.) Franchimont (*V.* p. 393) par la vallée de la Hoëgne. La route passe par *Sasserotte* et *Sassor*.

Sart, — commune de 2490 hab., v. industriel, situé à 1 h. 15 m. de Spa, à 1 h. 15 m. de Polleur. Le hameau de *Coquinfange* qui en dépend a une élévation de 506 mèt. au-dessus de la mer. Avant 1467, on exploitait à Sart des mines de fer; mais ses forges et ses usines, détruites par Charles le Téméraire, ne se sont jamais relevées. On peut y aller : 1° en passant par (1 h.) *Arbespine*, ham. près duquel on découvre de superbes points de vue. Sart n'est qu'à 15 ou 20 min. d'Arbespine; 2° par le Tonnelet, le ham. de *Nivezée*, et de là en se dirigeant à travers les fanges sur le ruisseau Weay, qu'on traverse au-dessous de *Weayai* ou *Weaux* (à dr.) avant de monter à Sart.

De Sart on peut aller à Polleur, en 1 h. 15 m. par le *moulin de Jalhay*, situé dans la vallée de la Hoëgne. A moitié chemin du moulin de Jalhay à Polleur, on remarque une jolie cascade. On met 45 m. à pied, de Sart au Moulin, et 30 m. du moulin à Polleur. — La vallée de la Hoëgne n'est pas moins intéressante que celle de l'Amblève. [« La Hoëgne descend des *hautes-fanges* (höhe Venne) situées en partie sur le territoire prussien (*V.* p. 336) et au sommet desquelles passe la ligne de faîte des bassins du Rhin et de la Meuse. D'abord petit ruisseau formé de la réunion des filets d'eau sortant des marais, son lit se creuse et forme une gorge aux bords escarpés, encaissée profondément entre des berges presque verticales. Au sortir de ce défilé, les eaux ont à franchir une série de gradins d'où elles se précipitent en cascades. » — Gens : *Ruines et paysages*.]

Digitized by Google

TROISIÈME SECTION.

ROUTES DE BELGIQUE EN HOLLANDE, DANS LA PRUSSE RHÉNANE ET EN ANGLETERRE.

HOLLANDE.

—

ROUTE 83.

D'ANVERS A BRÉDA ET A ROTTERDAM.

La communication la plus directe et la plus ordinaire entre la Belgique et la Hollande a lieu par Anvers.

On peut aller d'*Anvers à Rotterdam* (95 kil), ou par mer, ou par le chemin de fer jusqu'au *Moerdyck* (prononcez Mourdec), et depuis le Moerdyck en bateau en vapeur. — D'Anvers à Breda, on va en chemin de fer.

En bateau à vapeur : — Départ tous les jours dans la belle saison (il est interrompu en hiver) ; il faut consulter les affiches des salles d'attente (quai Van Dyck, nº 1) pour les heures de départ qui varient suivant les marées — Durée du trajet environ 7 h.; prix : 5 fr. 30 ; 3 fr 20. — Par un temps orageux le mal de mer est assez fréquent dans cette traversée. — Pour la description de la route, *V.* notre *Itinéraire de la Hollande.*

En chemin de fer (et en bateau à vapeur depuis le Moerdyck). — 2 conv. par jour ; traj. en 4. 1/2 ; prix : Ire cl., 9 fr. 90 c. ; IIe cl., 7 fr. 90 c. ; IIIe cl., 4 fr., 95 c. (On peut prendre à la station du chemin de fer à Anvers son billet pour Rotterdam, le bateau à vapeur compris.)

D'Anvers à la frontière belge (*Esschen*), 28 kil.

Dans ce trajet le chemin de fer traverse des plaines basses et d'une horizontalité monotone, des landes de bruyères, coupées de taillis, et des sables, au-dessus desquels s'élèvent quelques lignes de dunes.

La première station est :

7 kil. *Eeckeren*, — commune de 4075 hab. — On aperçoit quelques cultures entremêlées de jeunes plantations de chênes, auxquelles succèdent ensuite des semis de pins, puis des bruyères et des sables qui alternent. On s'arrête successivement aux stations de :

11 kil. *Cappellen*, — commune de 2500 habitants.

20 kil. *Calmpthout*, — commune de 2914 habitants.

28 kil. *Esschen*, — commune de 2752 hab.; près d'une petite rivière. — Un peu au delà de cette station on franchit la frontière et on arrive à la première station hollandaise.

36 kil. ROOSENDAAL (Rozendaal). — C'est ici qu'on demande les passeports et que les douaniers hollandais visitent les bagages. — Les plantations de petits bois se multiplient. — De Roosendaal à Moerdyck, trajet 45 min.

45 kil. OUDENBOSCH. — Au delà de cette station on aperçoit de vastes prairies couvertes pendant la belle saison de troupeaux de vaches,

Digitized by Google

d'une race à poil noir et blanc, qui semble être la race dominante dans une grande étendue de la Hollande.

L'horizontalité du sol est complète et continue.

53 kil. ZEVENBERGHEN, — joli petit village qu'on laisse à gauche.

58 kil. MOERDICK (hollandais : *Moerdijk*). C'est ici que vient aboutir le chemin de fer. Au sortir de la station on descend immédiatement (à dr.) vers le bateau à vapeur qui attend les voyageurs sur le bord et à l'extrémité d'un canal qui vient déboucher dans le large bras de la Meuse, appelé *Hollandsch diep*.

N. B. En cas d'interruption de la navigation par les glaces, un service par terre sera organisé entre Moerdyck et Rotterdam, en correspondance avec le train partant d'Anvers à 7 h. 45 mat., de Breda à 6 h. 50 mat., et de Rotterdam à 10 h. mat. — Les autres trains n'auront pas de correspondance entre Moerdyck et Rotterdam.

De Moerdyck, le bateau à vapeur va en 1 h. à :

77 kil. DORDRECHT; et il met une autre heure pour aller de Dordrecht à :

95 kil. **Rotterdam** (*V.* l'*Itinéraire de la Hollande*).

EMBRANCHEMENT DU CHEMIN DE FER SUR BRÉDA.

59 kil. d'Anvers. Trajet en 2 h. ou 2 h. 30 m. Prix : Ire cl., 6 fr. 10 c.; IIe cl., 4 fr. 85 c.; IIIe cl., 3 fr. 05.

De Roosendaal à Breda, 9 kil.; trajet en 40 min. — On se dirige au N. E. La seule station est à *Etten*.

BREDA (hôtels : de Flandre; Goude leeuw). Pour la description : *V.* l'*Itinéraire de la Hollande*.

—

PRUSSE.

—

ROUTE 84.

DE LIÉGE A COLOGNE [1].

En chemin de fer, 126 kil.

5 conv. par jour; traj. en 4 h. 40 m. (express), ou 5 h. 35 min. : prix : Express, 17 fr 25 c.; 12 fr. 50 c. Ordin. : Ire cl., 16 fr. 25 c.; IIe cl., 11 fr. 70 c.; IIIe cl, 8 fr. 05.

55 kil. de Liége à Aix-la-Chapelle (*V.* R. 80).

Monnaie de la Prusse :

Th. — **Thaler** (écu), se divise en 30 silbergroschen, et vaut 3 fr. 75 c.

Sgr. — **Silbergroschen** (gros d'argent) se divise en 12 pfenningen; vaut c. 12 1/2.

Pf. — **Pfennig** (denier) vaut à peu près 1 centime.

Aix-la-Chapelle (allem. *Aachen*), 54 000 hab. — 5000 protestants. (hôtels : Nuellens, en face de la fontaine Élise; Grand-Monarque; Bellevue; des Quatre-Saisons; de l'Empereur, etc.; *Cafe-restaurant* à côté de la fontaine Élise). — Cette ville, connue des Romains qui y tinrent garnison, acquit de l'importance et devint une des capitales de l'empire sous Charlemagne, qui y mourut en 814 et y fut enterré. De 814 à 1226, trente-sept empereurs y furent couronnés et sacrés.

1. Nous croyons utile de joindre à l'*Itinéraire de la Belgique* cette excursion en Allemagne, parce que souvent des voyageurs, parvenus à Liége ou à Spa, se décident volontiers, à cause du voisinage et de la rapidité des transports, à aller visiter Aix-la-Chapelle et Cologne. Cologne est d'ailleurs un point de départ pour deux directions importantes : l'une au N., pour aller en HOLLANDE par Dusseldorf, Arnheim et Utrecht; l'autre pour remonter le Rhin. (*V.* billets de circulation, p. XXII.)

Digitized by Google

Elle fut ravagée par les Normands en 891, essuya de nombreux désastres dans lesquels ont dû disparaître ses monuments antiques. Un incendie la détruisit presque entièrement en 1656. Aix a vu se tenir dans ses murs 25 diètes de l'empire, 11 conciles, un congrès (1818); deux traités de paix célèbres (1668 et 1748) y ont été conclus. Prise par Dumouriez en 1792, elle resta à la France en 1794; elle appartient à la Prusse depuis 1815.

Les *eaux thermales* (43° 1/2) d'Aix-la-Chapelle, qui jaillissent à l'intérieur de la ville, y attirent chaque année environ 3500 voyageurs. Ces eaux exhalent une forte odeur d'hydrogène sulfuré (*V.* les *Bains d'Europe*, par MM. Joanne et Le Pileur. Librairie Hachette et Cie).

Cathédrale ou *chapelle* (Münster ou Domkirche). Cette église se compose de deux parties d'époques et de styles différents : la nef octogone à l'intérieur, spécimen du style byzantin au delà des Alpes, occupe l'emplacement de l'église élevée par Charlemagne, et qui fut détruite par les Normands. L'empereur Othon III la restaura en 983, et fit élever le dôme à fronton triangulaire au-dessus du tombeau de Charlemagne. Le chœur est une addition moderne du XIVe s. « Le XVe et le XVIe s. n'ont rien fait pour cette église; les siècles suivants l'ont gâtée. Quand on a franchi les antiques portes de bronze, on aperçoit une rotonde en pierre noire sur laquelle est l'inscription en lettres de cuivre CAROLO MAGNO.

« Rien de plus choquant et de plus effronté, dit M. Victor Hugo, que cette chapelle rococo, étalant ses grâces de courtisane autour de ce grand nom carlovingien. » La lampe suspendue à la voûte fut donnée par Barberousse au XIIe s. Certaines parties en ont été renouvelées.

« Charlemagne n'est plus sous cette pierre. En 997 l'empereur Othon III fit ouvrir son tombeau. On y trouva Charlemagne assis sur un trône de marbre recouvert de lames d'or, paré des ornements impériaux, l'épée au côté, la couronne en tête, les Évangiles sur ses genoux; le sceptre et le bouclier étaient à ses pieds; le manteau impérial recouvrait ses épaules, et la panetière de pèlerin, qu'il porta constamment dans ses voyages à Rome, était attachée à sa ceinture. Othon fit de nouveau sceller le tombeau après en avoir retiré les objets suivants: le trône, une croix d'or, la couronne, le sceptre, le globe, le livre d'Évangiles et l'épée. Ces derniers objets, qui ont constamment servi depuis au sacre des empereurs d'Allemagne, sont aujourd'hui déposés à Vienne (sauf le trône). En 1165, Frédéric Barberousse voulut voir les restes de Charlemagne, et il viola son tombeau. Le trône de marbre servit depuis aux couronnements. Quant au corps, dont on montre à la sacristie des os ou fragmens d'os, on l'ensevelit dans un sarcophage romain de marbre de Paros, sur lequel est sculpté l'enlèvement de Proserpine. »

Les principales curiosités de l'église sont : 1° la *chaire*, « prodige de la sculpture et de l'orfévrerie du XIe s., donnée par l'empereur Henri II; 2° le *sarcophage* où sont déposés les restes de Charlemagne; 3° le TRÔNE ou la CHAISE de Charlemagne, large, à dossier arrondi, formé de quatre lames de marbre blanc, nues et sans sculptures, assemblées par des chevrons de fer

Digitized by Google

(des plaques d'or, couvertes de sculptures byzantines et conservées dans le trésor de la Chapelle, l'ornaient autre fois). Il a pour siége une planche de chêne recouverte d'un coussin de velours rouge. Il est exhaussé sur six degrés dont deux sont de granit et quatre de marbre blanc. C'est sur ce fauteuil que Charlemagne resta 352 ans, de 814 à 1166, assis dans son tombeau, au haut d'une estrade de pierre à laquelle conduisaient ces quatre marches de marbre blanc. C'est sur ce fauteuil que trente-sept empereurs ont été couronnés (de Frédéric Barberousse à Ferdinand Ier), — Pour voir ces trois objets, s'adresser au Suisse ; prix : 15 sgr. (de 1 à 3 personnes).

Le trésor de la cathédrale possède un grand nombre de reliques, divisées en *grandes reliques*, qui ne sont exposées à la contemplation des fidèles que tous les 7 ans, du 15 au 27 juillet. Une exposition aura lieu en cette année 1860. Elles sont conservées dans une châsse d'argent doré, remarquable travail d'orfévrerie du XIIe s., donnée à l'église par Frédéric Barberousse. Les *petites reliques* sont exposées tous les ans à la Fête-Dieu, mais on peut les voir en tout temps (S'adresser à la petite porte de la sacristie, qui s'ouvre à l'entrée du chœur à dr. Prix : 1 thaler de 1 à 8 personnes.). L'inventaire de ces diverses reliques serait aussi une curiosité à citer; on y trouve de la manne, dont les Hébreux se nourrirent dans le désert ; des fragments de la verge d'Aaron ; la robe que portait la Vierge lors de la naissance de J. C. (L'église d'Argenteuil, bourg de l'Ile-de-France (Seine-et-Oise), possède également une robe de la Vierge); les langes qui enveloppèrent le divin enfant dans la crèche, etc....

L'*hôtel de ville* (*Rathhaus*) — est situé à peu de distance de la cathédrale, sur la place du Marché. Il occupe l'emplacement de l'ancien palais des rois franks. Il est surmonté de deux beffrois. On y visite particulièrement la salle impériale de 54 mèt. de long, qu'on travaille encore en ce moment à restaurer. Elle est décorée de 8 grandes peintures relatives à l'histoire de Charlemagne ; les premiers sujets ont été exécutés à fresque par M. *Rethel*; les autres sont exécutés à l'huile par M. *Kehren*. Il y a une disparate très-marquée, pour le style et pour la couleur, entre ces deux séries.

La *nouvelle Redoute* (*Kurhaus*) renferme des salles de jeu (les jeux de hasard sont supprimés depuis 1855), de lecture, de bal et de concert (Prix d'entrée par j., 4 sgr.).

Collection remarquable de tableaux de M. Surmondt.

Aix-la-Chapelle est une ville manufacturière. La fabrication des draps y occupe 14 000 ouvriers.

Près de la ville s'élève une colline boisée, appelée le *Louisberg*, surmontée d'un obélisque élevé en 1804 par les ingénieurs français, et du haut de laquelle on découvre une jolie vue. Un peu au-dessous du sommet est un café-restaurant.

D'AIX-LA-CHAPELLE A COLOGNE [1].

En chemin de fer. 71 kil.

6 conv. par jour ; traj. en 1 h. 40 m. ou 2 h. ; prix : Ire cl., 2 th. 15 sgr ; IIe cl., 1 th. 25 sgr ; IIIe cl., 1 th. 8 sgr.

En quittant Aix-la-Chapelle, on traverse la vallée de la Wurm sur

1. Voir, pour plus amples détails, l'*Itinéraire de l'Allemagne du Nord*,

Digitized by Google

un viaduc long de 298 mèt. On passe devant le château de Frankenburg; on franchit le *tunnel de Nirm*, long de 766 mèt. On s'arrête à la station de Stolberg qu'on laisse à dr., à quelque distance.

Stolberg, — 3600 hab., ville industrielle renommée; houillères, mines de zinc (*V*. p. 374), de plomb, de fer.

Après avoir traversé un *tunnel* de 266 mèt. on arrive à :

ESCHWEILER, — V. industrielle de 3000 hab.; — puis à la station de :

LANGERWEHE. — Au delà on franchit sur un viaduc la vallée de la Wehe. On laisse à dr. le *château de Mérode*, flanqué de 4 tours; berceau de la famille belge de ce nom.

Après avoir franchi la Roer, on atteint :

DUREN, — V. manufacturière de 8000 hab. — Après avoir dépassé HORREM, et traversé le *tunnel de Kœnigsdorf*, long de 1333 mèt., on entre dans la vallée du Rhin. — On passe ensuite devant KŒNIGSDORF et MUNGESDORF, et l'on arrive à la station de Cologne, située sur la rive g. du Rhin. — (*Omnibus* des hôtels, 5 sgr. par personne.)

Cologne (allem. *Köln*), — ville forte de 105 000 hab., — 10 000 protestants (hôtels, sur le quai du Rhin : Royal; de Hollande; de Cologne; — dans la ville : Disch; du Rhin; de Vienne, etc.... — A DEUTZ, sur l'autre rive du Rhin (hôtels : de Bellevue; du prince Charles). — Cologne est la ville la plus importante des bords du Rhin (rive g.). Elle communique avec la rive dr. par un pont de bateaux de 466 mèt. et par un pont de fer, à passage double pour les convois de chemin de fer, droit et porté sur trois piles seulement. Ce hardi travail, nouvellement terminé, est un triomphe de l'industrie, mais l'art, mais l'esthétique n'ont rien à y voir. Après avoir franchi le Rhin, le chemin de fer décrit à dr. une légère courbe pour atteindre la station située à peu de distance sur le bord du fleuve; un large viaduc va en droite ligne de la tête du pont à une place nouvellement déblayée derrière l'abside de la cathédrale (*V*. p. 415). Cette abside, avec ses contre-forts nus et ses croisées resserrées, ne fait pas un bon effet, vue de cette place; elle gagne à être vue, soit depuis le port, soit de l'autre côté du Rhin. — Ce fleuve présente ici un aspect des plus animés à cause des bateaux à vapeur qui le sillonnent continuellement[1].

Cologne doit son origine à un camp retranché établi contre les Suèves par Marcus Agrippa, et qui prit le nom de *Colonia Agrippina*, d'où est venue Cologne. Agrippine, mère de Néron, naquit dans ce camp. Vitellius y fut proclamé empereur. Au IVe s. les Franks la ravagèrent; Julien l'Apostat la leur reprit. En 1212, Cologne devint ville libre impériale; et bientôt une des villes les plus riches du Nord et de la ligne Anséatique. Mais des persécutions stupides exercées contre les juifs (1425), contre les protestants (1618), qui causèrent l'émigration de la population

par M. Adolphe Joanne. 1 vol. in-18 (Paris, Hachette et Cie, libr.).

1. Les noms des rues parallèles au cours du Rhin (S. et N.) sont en lettres noires; ceux des rues qui y descendent (O. et E.) sont en lettres rouges.

Digitized by Google

la plus industrieuse, ainsi qu'une révolte des tisserands à la suite de laquelle les magistrats firent brûler 1700 métiers, amenèrent la décadence de cette ville. La fermeture de la navigation du Rhin, par les Hollandais, au XVI^e s., acheva de la ruiner. Cologne appartint à la France de 1794 à 1814; le traité de Paris l'a donnée à la Prusse.

Cathédrale (Dôme).—Ce merveilleux spécimen de l'architecture ogivale est resté inachévé, et à la lenteur avec laquelle on y travaille on peut supposer qu'il se passera encore bien du temps avant qu'il soit terminé. Longtemps encore un des traits, en quelque sorte sinistre, de l'aspect de Cologne, vue à quelque distance, sera cette ligne oblique que dessine sur le ciel la grue, destinée à élever les pierres, qui surmonte une des tours de l'édifice, comme lui inachevée. Dès l'année 1437, la tour méridionale avait déjà la hauteur où on la voit aujourd'hui.

Selon M. Boisserée, qui a publié une splendide monographie de cet édifice, il aurait été commencé en 1248; mais selon d'autres archéologues, seulement en 1270. Le chœur fut consacré en 1322. Si cet édifice, dédaigné pendant des siècles, est aujourd'hui justement admiré, ce sont les publications de M. Boisserée qui ont particulièrement ramené sur lui l'attention. Mais, entraîné par son enthousiasme, l'auteur en vint à le glorifier comme le prototype de l'art ogival, imité ensuite par les artistes qui élevèrent les églises d'Amiens, de Beauvais, de Chartres, de Strasbourg, etc. Cette opinion extrême a été fortement combattue, depuis qu'on a acquis une connaissance plus approfondie de l'art de l'architecture en France au moyen âge. M. Félix de Verneilh (*V.* la *Cathédrale de Cologne*, in-4°, Paris, 1848, lib. V^{ve} Didron), entre autres, a revendiqué la priorité d'invention pour l'art français. « Le maître de l'œuvre de Cologne, dit-il, n'a pas seulement connu et imité la cathédrale d'Amiens (les plans du chœur sont presque identiques dans les deux édifices), mais celle de Beauvais, mais la Sainte-Chapelle de Paris. Il a pris en France, partout où elle se trouvait, cette architecture ogivale qui n'existait point en Allemagne; il l'a prise uniquement en France, parce qu'elle y était née, parce que nulle part ailleurs elle n'était parvenue au même degré d'avancement et de perfection. » La cathédrale d'Amiens a été bâtie de 1220 à 1288. Saint Louis posa la première pierre de la Sainte-Chapelle en 1245. Au bout de trois années, Pierre de Montereau, son architecte, avait élevé ce merveilleux oratoire, c'est-à-dire en 1248, l'année même à laquelle M. Boisserée place la première fondation de l'église de Cologne. Or, il résulte clairement de la simple vue de la gravure donnée par M. de Verneilh, que les fenêtres du dôme de Cologne et de la Sainte-Chapelle de Paris sont d'un dessin presque identique. Mais à Cologne les meneaux, qui divisent les fenêtres dans leur hauteur, n'ont plus à leurs chapiteaux ces crochets qui, aux chapiteaux de la Sainte-Chapelle, sont conservés comme de derniers restes de la colonne corinthienne. La sculpture de ces chapiteaux appartient à l'époque suivante où l'on s'attacha à imiter le feuillage naturel. Plusieurs autres points de comparaison donnent lieu à des remarques analogues.

Les travaux furent souvent interrompus pendant deux siècles; ils cessèrent complétement à partir de 1509. Longtemps abandonnée, cette belle cathédrale fut mutilée par le mauvais goût du XVIII^e s. La Révolution française en fit un magasin à fourrages. Le temps amenant des dégradations, il fut un instant question de la jeter bas. 40 000 f. demandés à Napoléon pour consolider ces restes précieux furent refusés. Après 1814,

Digitized by Google

un appel fait par la presse allemande ne fut pas écouté. Mais une nuit, l'ancienne grue placée au haut de la tour tomba de vétusté. Cet accident, qui enlevait aux bourgeois de la ville un point de vue auquel ils étaient habitués, réveilla l'intérêt. Le Conseil municipal vota des fonds pour la rétablir. Le roi de Prusse fit entreprendre les réparations les plus urgentes, et une société se forma sous son patronnage, pour l'achèvement de la cathédrale. L'architecte, M. Zwirner, a dirigé ces travaux d'après le plan primitif.

Les heures du service divin sont : 7-8, 9-10 et 2-3 h. 1/2; le dimanche 10-11, 5-6; pendant ce temps, la cathédrale est ouverte, mais on n'en montre point les curiosités. On peut y entrer lorsqu'elle est fermée, moyennant une rétribution fixée. Pour voir le trésor et la châsse des trois rois, il faut payer 1 thaler et 15 sgr. de 1 à 5 personnes. A l'intérieur, on remarquera, dans le bas côté S., les vitraux donnés par le roi de Bavière en 1848; dans le chœur, des vitraux de 1288; les statues des apôtres, du Christ et de la Vierge; des fresques restaurées où peintes par *Steinle* (1844). — La grande curiosité est la *chapelle des trois Rois Mages*, d'architecture bizarre et mêlée (style Louis XIII et Louis XV), tout à fait en désaccord avec le caractère d'architecture du Dôme. La châsse qui renferme les trois Rois est estimée 2 000 000 de thalers. On montre par des ouvertures, des crânes couronnés de diadèmes dorés. — La cinquième chapelle renferme, outre un tombeau d'une comtesse de Zuphten († 1100), le *Dombild*, remarquable tableau à volets, peint à détrempe, d'un maître inconnu de l'école de Cologne et portant la date de 1410. — Dans la chambre du Trésor sont conservés un grand nombre d'objets précieux.

Les principales églises de Cologne dignes d'une visite sont : l'*église des Jésuites* (près et au N. de la cathédrale); — *saint Cunibert* (près du quai, au N. E. de la précédente), église de style byzantin, consacrée en 1248. On admire ses vitraux, les plus anciens qu'il y ait à Cologne; — *Sainte-Ursule* (au N. O. de l'église des Jésuites). On y voit le tombeau de la sainte et les reliques des onze mille vierges, ses compagnes (*V.* la légende de sainte Ursule, p. 250-251); — *Saint-Géreon* (à l'O. de cette dernière et près d'une porte de la ville), église élevée en 1212, sur une basilique bâtie par sainte Hélène; restaurée en 1434 et 1683. Les cryptes en sont la partie la plus ancienne. On admire sa coupole, mélange harmonieux des styles byzantin et gothique; — *des Apôtres* (à quelque distance au S. de Saint-Géreon), église du XI^e s.; rebâtie en partie au XIII^e s., qui a des rapports avec Sainte-Sophie, de Constantinople, et offre de l'intérêt aux architectes et aux antiquaires. M. Quast, conservateur des monuments en Prusse, a démontré dans un excellent article sur la chronologie des monuments de Cologne, que l'édification de l'abside et des tours revient au XII^e s. (1121-1156); — *Saint-Pierre* (à l'E. des précédents et près de l'hôpital), possède des vitraux de 1528; le martyre de saint Pierre, tableau de *Rubens*, et des peintures de *Lucas de Leyde* (on paye pour voir l'*original* de Rubens 15 sgr. et pour le Lucas de

Digitized by Google

Leyde 5 sgr.); — *Santa Maria di Capitolio* (à l'E. de Saint-Pierre). Cette église occupe l'emplacement du capitole des Romains; fondée en 700, par Plectrude, mère de Charles Martel, elle fut rebâtie en l'an 1000. On y voit une belle peinture attribuée à *Albert Durer*.

Musée Wallraf. — (à côté du Dom; trankgasse, nº 7; ouvert le dimanche de 10 à 12 h. 1/2; visible les autres jours moyennant une rétribution de 10 sgr.). Ce musée, légué à Cologne par le professeur Wallraf, contient des antiquités et une collection de tableaux, dont un certain nombre appartiennent à l'ancienne école de Cologne; parmi les plus remarquables, nous citerons : la Mort de la Vierge, par *Schoreel;* un Jugement dernier, de maître *Étienne*, etc... On y voit aussi des peintures de *Martin Schœn*, d'*Albert Durer*, de *Cranach*, d'*Holbein*, de *Memling* [?]; le Ravissement de saint François, par *Rubens*; les Juifs captifs de Babylone, par *Bendemann;* quelques peintures italiennes dont les attributions nous semblent contestables.

La ville de Cologne possède un assez grand nombre de *collections particulières*.

L'Hôtel de Ville (Rathhaus) — (au S. et à peu de distance de la cathédrale), offre un curieux mélange des styles de différentes époques.

La maison où mourut Marie de Médicis (1642) et où Rubens passa sa jeunesse, est située nº 10, Sternengasse (en descendant de l'église Saint-Pierre à Sainte-Marie du Capitole).

L'eau de Cologne, dont la fabrication occupe 24 fabriques, est un article de l'industrie de la ville, connu dans le monde entier.

ROUTE 85.

DE LUXEMBOURG A TRÈVES.

Diligence, deux départs par jour; trajet en 5 heures. Prix : 6 fr.; 5 fr. 50 c.; 4 fr. 50 c. — Le chemin de fer est en construction (mars 1860).

Pour la route de Luxembourg à Trèves, v. p. 330 : de *Luxembourg à Igel*, par *Grevenmacher* (Grevenmacher).

Trèves (allem. *Trier*), — 26 243 hab. (17 322 *intra muros*, dont 1350 protestants) (hôtels : *Trierscher Hof* (hôtel de Trèves); *Rothes Haus* (la Maison rouge); *Stadt Venedig* (la ville de Venise); de Luxembourg. — Restaurants : M. Junk, Marché aux bestiaux; M. Fischer, au café de l'Étoile). — Cette ville, une des plus anciennes de l'Europe, est située (à l'*altitude* de 125 mèt.) sur la rive g. de la Moselle. — L'industrie est peu développée à Trèves. Les vins des crus des environs donnent lieu à la seule branche de commerce importante.

Trèves était la capitale de la nation des *Treviri*, quand J. César y arriva en l'an 58 avant l'ère vulgaire. Elle devint le chef-lieu de la *Belgica prima* et fut habitée par plusieurs empereurs. Elle fut visitée par Athanase, qui s'y abrita pendant deux ans; par saint Martin de Tours (384); par saint Ambroise, qui y est né; par saint Jérôme (360). « Ce qui attire saint Jérôme, c'est la science. Trèves, en effet, siége d'une manufacture d'armes, entrepôt des laines de l'Angleterre et fournissant des vêtements aux légions, possédait une école des plus renommées. » (Le baron de Roisin, *Annales archéologiques*, 1852). « Sous Constantin,

ajoute le même archéologue, les Franks avaient fait leur entrée à Trèves. Deux princes captifs, premiers noms inscrits dans l'histoire, furent livrés aux bêtes de l'amphithéâtre pour y être dévorés. » Les Franks et les autres barbares en tirèrent vengeance en ruinant la ville[1]. Au XII[e] s., saint Bernard vint également à Trèves et célébra la messe dans sa cathédrale. — En 923, cette ville fut réunie à l'empire germanique. Les troubles de la Réforme lui furent funestes. Elle fut assiégée en 1522, par Franz de Sickingen; incendiée, en 1552, par Albert de Brandebourg. Les Français la prirent en 1673 et 1688; en 1704, ils l'enlevèrent aux Anglais; ils s'en emparèrent de nouveau en 1734 et en 1794; ils la gardèrent jusqu'en 1814. Trèves fut réuni à la Prusse en 1815. L'archevêché de Trèves fut sécularisé en 1801.

Des restes d'antiquités romaines et des édifices du moyen âge font de Trèves une des villes de l'Allemagne les plus curieuses à visiter.

Cathédrale (Dom).—La construction de ce monument curieux appartient à plusieurs époques. Le vaisseau forme un carré long divisé en une triple nef. Aux deux extrémités de la nef centrale sont deux absides, occupées, l'une par le chœur de l'est, l'autre par le chœur de l'ouest. Les murs de la nef, depuis le chœur de l'est jusqu'à la hauteur des avant-derniers piliers de la nef centrale, en s'avançant vers le chœur de l'ouest, sont de construction romaine et auraient fait partie du palais d'Hélène, mère de Constantin. Le second et le troisième rang de piliers, en partant du même point (il y a 5 rangs de piliers d'un chœur à l'autre), datent du XI[e] siècle. Ces quatre maîtres piliers furent édifiés par l'archevêque Poppo; trois sont formés de maçonneries enveloppant des colonnes romaines; un quatrième est un pilier plein; il remplace une colonne qui venait de s'écrouler à l'avénement de Poppo à l'évêché de Trèves[1]. Ces colonnes de calcaire, emmuraillées au XI[e] s., avaient été substituées, lors d'une première restauration au VI[e] s., aux colonnes monolithes en granit de l'époque de Constantin, détruites par l'in-

1. Au V[e] siècle, Salvien fait une peinture énergique des malheurs de cette cité. « Trois fois la première ville des Gaules a été détruite, trois fois elle a été comme le bûcher de ses habitants. Ceux qui avaient échappé à la destruction mouraient de faim ou succombaient sous la rigueur du froid. J'ai vu la terre jonchée de morts; j'ai vu les cadavres des hommes et des femmes confondus sans sépulture, nus, déchirés, exposés aux oiseaux et aux chiens. L'infection que ces corps répandaient devenait contagieuse pour les vivants.... Qu'est-il arrivé à la suite de cet épouvantable désastre? Une partie de la noblesse de Trèves, échappée aux ruines de cette ville, présente requête aux empereurs pour en obtenir, quoi? des spectacles!... Pour qui? pour une ville réduite en cendres, où à peine il reste pierre sur pierre! Pour qui? pour un peuple qui gémit dans l'esclavage, pour un peuple tombé dans un tel degré de misère, qu'il donne lieu de douter si la condition des vivants n'est pas pire que celle des morts. » Les trois dévastations dont parle le prêtre Salvien devaient être suivies d'une quatrième.

1. De sorte, dit une chronique, que nul ouvrier n'osait se hasarder sur les toits, et que par suite du long abandon de ce sanctuaire désolé, après les dévastations des Normands, l'on y donnait la pâture aux bestiaux. « Propter quod « diutino neglectu ad id rerum devene- « rat, ut jam domus orationis non dice- « retur, sed a pastoribus pecus ibi pas- « tum minaretur. »

cendie des barbares. L'archevêque Poppo restaura cette antique basilique et lui donna une forme nouvelle. Au XII^e s., l'archevêque Hillin prolonge l'édifice à l'orient et ajoute les deux tours et le chœur de l'est. (La Rotonde ou chambre du trésor, accolée à l'abside orientale, est une addition de la fin du XVII^e s.). « En 1675, le maréchal de Créqui fit de la cathédrale une forteresse ceinte de palissades et le maître autel servait de mangeoire aux chevaux de son armée. En 1717, un incendie consuma les toits, et la restauration entraîna de fâcheuses modifications. En 1794, ce temple devint un magasin à fourrages. Enfin, à partir de l'année 1843, M. le chanoine de Wilmousky entreprit de restaurer et de restituer, autant que possible, dans leur état primitif, d'abord le *cloître* du XIII^e s., adossé au sud de la basilique, puis la cathédrale elle-même. — Outre des tombeaux des électeurs, la cathédrale possède des reliques qui attirent la vénération des fidèles. Parmi ces reliques, on cite la *tunique* de Jésus-Christ (la *robe* de la Vierge est à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, *V.* p. 413). Cette tunique fut exposée en 1844, et pendant les sept semaines que dura l'exposition, « plus d'un million de personnes, dit M. Delahaye (*guide du Touriste à Trèves*, 1860), ont défilé une à une devant ce vêtement. »

L'église Notre-Dame, — située à côté de la cathédrale, est unie d'un côté à cette basilique, et de l'autre au cloître dont il est parlé ci-dessus. On pense qu'elle fut construite de 1227 à 1243. Le portail est orné de sculptures dignes d'intérêt.

Basilique de Constantin, — temple protestant, le plus grand peut-être que possède le culte évangélique, établi dans une construction romaine, dont les murs de briques ont été conservés; les antiquaires ont cru y reconnaître tour à tour un palais, un théâtre, une basilique, des bains. En faisant les fouilles pour les nouvelles constructions, on a découvert un *hypocaustum* (calorifère souterrain). Ce vaste temple, dont la reconstruction doit être terminée, dit-on, à la fin de la présente année 1860, a pour voûte la charpente de la toiture. Cet édifice fut habité par les rois Franks; il a été un archevêché et une caserne.

Église Saint-Paulin — (faubourg du même nom, en sortant par la porte Romaine), antique église, plusieurs fois rebâtie; la dernière fois, en 1756, dans le goût et avec la recherche coquette du XVIII^e siècle.

La bibliothèque de la ville — (dans le bâtiment du gymnase, — ouverte depuis 10 h. jusqu'à midi seulement); 96 000 volumes. — Dans des salles contiguës sont les *Musées* : collections d'antiquités, de médailles, etc.

ANTIQUITÉS ROMAINES. — *Porte Romaine* (*porta nigra;* de Siméon). Cette porte, située au N. de la ville, est construite en blocs énormes, posés sans ciment, et qui étaient retenus par des crampons. Un escalier intérieur conduit à une salle haute, transformée en *Musée d'antiquités*. On ignore la date de la fondation de ce monument, que quelques-uns ont considéré comme une construction gallo-belge antérieure aux Romains. On croit plus généralement que c'est un ouvrage romain du temps de Constantin. L'archevêque Poppo, en 1035, transforma cette porte en église, en

l'honneur d'un moine grec canonisé, nommé Siméon, qu'il avait ramené d'Orient après un pèlerinage à la terre sainte, et qui s'y était tenu enfermé pendant 7 ans. Le gouvernement Prussien, en 1817, a fait rendre cet édifice, autant que cela était possible, à sa forme primitive.

Bains (*Thermæ*)—(à l'angle S. E. de l'enceinte de la ville). Jusqu'en 1817, ce monument était tellement enfoui, qu'une des fenêtres servait de porte d'entrée de Trèves. M. de Roisin, secrétaire du Congrès archéologique de France à Trèves, en 1846, s'exprime ainsi sur l'incertitude des savants relativement à la destination de ces restes antiques: « Dans le grand hémicycle, dit-il, un groupe nombreux dévouait son attention à M. le professeur Steininger, démontrant que les bains étaient un théâtre. Un autre auditoire se pressait autour de M. Reichensperger, développant, avec grande animation, le système de M. Schmidt, d'après lequel les bains étaient un palais. Enfin, à quelques pas, un troisième groupe déclarait que les bains étaient des bains. »

Amphithéâtre — (à peu de distance à l'E. des bains, sur la colline du Marsberg). Cet amphithéâtre, de forme elliptique, a 75 mèt. de longueur et 52 mèt. de largeur. On croit que la construction en est postérieure au règne de Trajan. Le gouvernement prussien l'a fait déblayer en 1817. Il ne reste plus de traces des gradins. « En l'an 306, Constantin y fit dévorer par des bêtes féroces plusieurs milliers de prisonniers qu'il avait faits sur les Franks, avec leurs chefs Ascarich et Ragais. Ces mêmes scènes de carnage furent renouvelées en 313, sur des prisonniers bructères, dont le nombre était si grand que les bêtes féroces furent fatiguées de ce régal. » Les survivants s'entre-tuèrent sans combattre, privant ainsi d'un dernier spectacle la curiosité cruelle des spectateurs.

Pont de la Moselle. — Ce pont, dont les piles seules sont romaines, fut construit sous Auguste. Les Français le firent sauter sous Louis XIV.

ROUTE 86.

DE COLOGNE A PARIS [1].

PAR LIÉGE, NAMUR, CHARLEROI, ERQUELINNES, MAUBEUGE, SAINT-QUENTIN ET CREIL.

En chemin de fer, 494 kil.

Convoi express; trajet en 12 h. environ. 57 fr. 15 c.— L'embarcadère du chemin de fer, à Cologne, est près du Rhin et de la porte dite Trangassenthor, à peu de distance, à l'E., de la cathédrale.

De Cologne a Aix-la-Chapelle. 71 kil.; trajet (express), 1 h. 40 m.

1. Ce long parcours en chemin de fer se trouve déjà décrit dans cet itinéraire, mais dans un ordre inverse, aux routes 3, 62, 70, 76, 80 et 84. A cause de l'importance de cette ligne de chemin de fer, comme voie de retour, de la Hollande, des bords du Rhin, ou pour les voyageurs qui terminent par Cologne une tournée en Belgique, nous indiquons ici sommairement tout ce trajet, pour épargner au lecteur l'ennui de le chercher à travers le fractionnement des routes (3 à 76), et la difficulté de le suivre en le parcourant dans un sens inverse de celui où il est décrit. Toutefois, pour que ce double emploi ne soit pas trop long, nous nous bornons aux indications principales, en renvoyant aux différentes pages pour les détails.

Digitized by Google

A partir de Cologne, les stations sont : *Königsdorf* (tunnel de Königsdorf, 1333 mèt.); *Horrem; Buir*; *Düren*, 8000 hab.;—on franchit la Roer. On voit à g. le château de Merode, flanqué de 4 tours. — *Langerwehe*, *Eschweiler* (tunnel, 266 mèt.). — *Stolberg*, 3600 hab. Cette ville industrielle, célèbre par ses mines de zinc, est à quelque distance à g. de la station.

• D'Aix-la-Chapelle a Liége : — 55 kil; trajet (express), 1 h. 40 min. ordinaire, 3 h. : Prix : (express) 7 fr. 75 c.; 5 fr. 75; (ordinaire) 6 fr 75 c.; 4 fr. 95 c.; 3 fr. 30 c. — L'*altitude*, qui est àla frontière de 254 mètres, est à Liége (station des Guillemins) de 67 mètres.

En partant d'Aix le convoi remonte la pente au sommet de laquelle est la station de *Ronheide;* on traverse un tunnel de 740 mèt., et bientôt après un autre de 168 mèt. — à quelque distance, à dr., sur la frontière belge, s'étend le territoire neutre de *Moresnet*, où se trouve la mine de calamine de la *Vieille-Montagne* (*V*. p. 374); on franchit la Geule sur un viaduc de 17 arches et 36 mèt. de hauteur. — *Station d'Astenet*. — *Stat. d'Herbesthal*, située à la frontière; les douaniers belges prennent possession du convoi jusqu'à Verviers. Entré en Belgique, on laisse à dr., *Welkenraedt*, 315 hab., et l'on traverse le tunnel de Ruyff (55 mèt.). Station de *Dolhain-Limbourg* (*V*. p. 391), 33 kil. de Liége. — Depuis Dolhain jusqu'à Liége, le chemin de fer suit la vallée de la Vesdre (*V*. p. 386), dont il franchit fréquemment le cours sinueux. Cette route est la plus curieuse et la plus pittoresque de la Belgique. — On traverse successivement un tunnel de 50 mèt., un viaduc de 21 arches, long de 270 mèt., puis six autres tunnels (*V*. p. 391), et on arrive à **Verviers** (25 kil. de Liége), 27 503 hab., V. renommée pour ses fabriques de draps. (*V*. p. 389.) C'est là qu'ont lieu l'examen des passe-ports et la visite des bagages par la douane belge. (La salle de visite donne sur la gare libre; au bout de celle ci, à dr., est la salle d'attente où l'on trouve un buffet-restaurant). — En partant de la station de Verviers on s'engage dans un tunnel de 385 mèt. On voit à dr. le v. d'*Ensival*. Les tranchées du chemin de fer sont ouvertes entre des collines boisées. — *Pépinster*, 1864 hab., à g. de la station. D'ici part l'embranchement du chemin de fer de Spa (*V*. R. 81). On traverse un tunnel de 212 mèt., on aperçoit à g. le *Château-des-Masures* (*V*. p. 389); on franchit plusieurs fois la Vesdre; les tunnels se multiplient, on en franchit deux, de 100 et de 180 mèt., puis celui d'Harlinsart, le plus long de ceux que l'on rencontre entre Aix-la-Chapelle et Liége, et un autre encore de 192 mèt. avant d'arriver à la station de *Nessonvaux* (14 kil. de Liége). — On traverse le tunnel de Fraipont, de 220 mèt., puis un de 20 mèt. avant la *station du Trooz*. — On aperçoit à dr. le château de la Rochette. Une muraille crénelée montre l'entrée du tunnel de Chaudfontaine, long de 100 mèt. A l'issue du tunnel, on admire le charmant vallon où est situé *Chaudfontaine* (station à 7 kil. de Liége), V. célèbre par ses eaux thermales (*V*. p. 387). — On arrive bientôt à un dernier tunnel de 220 mèt. — A dr., sur une colline, est la chapelle de Vaux-sous-Chevremont (*V*. p. 387); après avoir franchi la Vesdre, on s'arrête à la

Digitized by Google

station de Chénée. — On franchit un pont jeté sur l'Ourte et on laisse à g. *Angleur* et les usines de la *Vieille-Montagne* (*V* p. 374); à dr., au delà de la rivière, Grivegnée, 2936 hab. — A g. on est dominé par les collines boisées de Quinquempois, lieu de promenade des Liégeois; on franchit la Meuse sur le beau pont du val Benoît, et l'on arrive à **Liége** (station des Guillemins) (*V*. p. 355).

DE LIÉGE A NAMUR : 60 kil.; trajet (express), 1 h. 25 min. — Parcours agréable le long des rives de la Meuse.

A partir de Liége, les stations sont: *Tilleur* (*V*. p. 355), à dr. Valentin-Coq (fabrique de zinc); *Jemeppe* (p. 354); *Flemalle*. — Sur un rocher escarpé à dr., château de Chokier (p. 352), — *Engis; Hermalle* (p. 351); *Amay; Ampsin* (p. 350); — **Huy,** 9706 hab. (p. 348) (tunnel de 338 mèt.); *Bas-Oha; Andenne*. — On passe de la province de Liége dans celle de Namur. *Sclaigneaux* (p. 347); *Nameche; Marche-les-Dames;* — **Namur** (p. 295).

DE NAMUR A CHARLEROI : — 37 kil.; trajet (express), 50 min. — Le chemin de fer suit le cours sinueux de la Sambre et la franchit treize fois.

A partir de Namur, les stations sont : *Tamines*, 1735 hab., V. industrielle (p. 294); *Châtelineau*, 3167 hab., hauts fourneaux. — On passe devant le grand établissement industriel de Couillet (à g.) (p. 285); — **Charleroi** (p. 284), un des grands centres d'activité industrielle en Belgique.

DE CHARLÉROI A ERQUELINNES (*V*. R. 62, p. 286).

Un peu au delà d'Erquelinnes, le convoi franchit la frontière française.

D'ERQUELINNES A PARIS : 241 kil.; trajet (express), 5 h. 30 min.

A partir d'ici jusqu'à Paris, les distances seront comptées en nombres décroissants de kilomètres.

238 kil. (de Paris) *Jeumont*, — 826 hab. Visite à la douane française. — Le chemin de fer traverse des prairies et des plaines cultivées.

229 kil. **Maubeuge,** — V. fortifiée, de 8663 hab. (hôtels : du Grand-Cerf; du Nord; du Faisan.) — Omnibus (*V*. p. 21). L'église n'a qu'une tour carrée basse; le clocher qui la surmontait a été démoli par le bombardement. — En quittant la station de Maubeuge, on aperçoit plusieurs usines. On franchit la Sambre (p. 21) et on ne tarde pas à atteindre la station de:

224 kil. *Hautmont*, — v. situé à g. de la voie; puis, 5 kil. plus loin, la station d'*Aulnoye*, v. situé à dr. — Dans ce trajet, on traverse une suite de tranchées; puis la vue s'étend sur des plaines et sur de belles prairies, qui, en approchant de Landrecies, alternent avec des bois étendus bordant le chemin de fer.

202 kil. *Landrecies*, — 4419 hab., ville forte, à g. du chemin de fer (*V*. p. 20). Depuis la station on voit très-peu la ville. — Au delà de Landrecies, on aperçoit des prairies entourées d'arbres. Une des plaines au milieu desquelles on avance présente une longue et forte tranchée. — Viaduc de la Selle, de 176 mèt. de longueur, haut de 24 mèt.

190 kil. Le *Cateau-Cambrésis*, 890 hab., v. à dr. de la station. — Des alternances de plaines à niveau et de tranchées se rencontrent entre le Cateau et la station suivante:

181 kil. *Busigny*, — 3044 hab. — Un embranchement du chemin de

Digitized by Google

fer se dirige à dr. vers Douai. — En partant de Busigny on laisse à dr. des bois.

175 kil. *Bohain*, —4509 hab.; à g. de la voie (p. 20).

171 kil. *Fresnoy-le-Grand*, —4177 hab. Plaines avec alternances de tranchées et de remblais.

163 kil. *Essigny-le-Petit*, — à g. de la voie.—On est ici à peu de distance des sources de la Somme et de l'Escaut. — On voit à dr. le canal de Saint-Quentin, et la belle cathédrale de Saint-Quentin dont la masse domine la ville. On ne tarde pas à entrer dans la gare couverte de:

154 kil. **Saint-Quentin,** — à dr. de la voie (p. 19).

Au delà de Saint-Quentin, le chemin de fer traverse les marais de la Somme sur un long remblai; on chemine plusieurs fois dans des tranchées. — Établissement industriel à dr., avec jolies petites maisons d'ouvriers bâties en briques et couvertes en ardoises. — Une suite de nouvelles tranchées amène à :

141 kil. *Montescourt*, —550 hab., à g. de la voie. — On franchit le canal et une série de tranchées avant d'entrer dans la grande gare, à ciel ouvert, de :

131 kil. *Tergnier-la-Fère*, —à dr. de la voie. — Les convois stationnent ici quelque temps. Un embranchement se dirige d'ici vers Laon et Reims.

Pendant l'hiver, les prairies entre Chauny et la Fère disparaissent sous l'inondation de l'Oise.

124 kil. *Chauny*, — V. de 7654 hab., située à dr. de la voie (p. 18). Dans le voisinage sont les *ruines du château de Coucy* (p. 18); il y a une voiture de correspondance.

Le pays prend un aspect riant, offrant des collines boisées à l'horizon. A g. un rideau de peupliers borde le canal.

116 kil. *Appily*, —à dr. de la voie. — On aperçoit devant soi les deux tours de la célèbre église de Noyon.

108 kil. **Noyon,**—6372 hab. (hôtels: des Chevalets; du Nord) (p. 17). On continue à avancer à travers un riant paysage.

101 kil. *Ourscamps*, — à g. de la voie (p. 17).

On longe à quelque distance le canal. Du même côté, on voit des collines à l'horizon. Après avoir dépassé les stations de *Ribecourt* et de *Thourotte*, on arrive à:

84 kil. **Compiègne**—(p. 16).

Le paysage prend un aspect varié et pittoresque.

72 kil. *Verberie*—(p. 16). Les plaines que l'on parcourt sont assez boisées. On traverse le bois des Esquillons.

62 kil. *Pont-Sainte-Maxence* — (p. 16). On aperçoit de l'autre côté de l'Oise les coteaux boisés de la forêt de Halatte.

51 kil. *Creil*—(buffet) (p. 5). Un embranchement du chemin de fer se dirige à dr. sur Amiens.

De Creil partent deux embranchements se dirigeant sur Paris: celui de dr. (plus long de 17 kil.), passe par Saint-Leu, Précy, Boran, Beaumont, l'Isle-Adam, Auvers, Pontoise, Enghien, Épinay, Saint-Denis; — celui de gauche, nouvellement ouvert, par *Chantilly*, Orry-la-Ville, Luzarches et Survilliers, Louvres, Goussainville, Villiers-le-Bel et Gonesse, Stains et Pierrefitte, Saint-Denis, —**Paris.**

Cette nouvelle voie est décrite au commencement de l'Itinéraire (pages 1-4).

Digitized by Google

Pour compléter les renseignements relatifs à cette partie du parcours, nous plaçons ici la description sommaire de l'ancienne voie, que certains convois suivent encore au retour. Sur cette voie, plus longue de 17 kil., Creil se trouve à 68 kil de Paris.

68 kil. *Creil.*

61 kil. *Saint-Leu-d'Esserent* (à dr.), 1200 hab., v. situé au pied et sur les pentes d'un coteau qui borde la rive dr. de l'Oise. Ce coteau et celui de la rive g. qui lui fait face, sont percés de carrières de pierre, dont l'exploitation est l'industrie principale du pays. La pierre qu'on en tire est connue dans le commerce sous le nom de pierre de Saint-Leu. L'église, pittoresquement située sur une terrasse élevée, est un monument intéressant du moyen âge.— Au delà de Saint-Leu, on laisse à dr. Villers-Saint-Leu et son église du XIII^{e} siècle.

58 kil. *Précy*—(à dr.), 700 hab. Un pont suspendu y est jeté sur l'Oise.

53 kil. *Boran*—(à dr.), 880 hab. De l'autre côté de l'Oise, sur laquelle est jeté un pont suspendu, est la forêt du Lys.

47 kil. *Persan*—(à dr.) et *Beaumont-sur-Oise* (à g.). Beaumont, 2200 hab., petite V. industrielle, située au delà de l'Oise. Dans le voisinage est la forêt de Carnelle. — Au delà de la station de Persan-Beaumont, on passe devant le v. de Champagne possédant une vieille église digne d'intérêt.

40 kil. L'*Isle-Adam*—(à g.), V. de 1702 hab., située sur la rive g. de l'Oise et communiquant par trois ponts avec la station. Son nom lui vient du connétable Adam, qui y fit bâtir un château en 1019.—Au S. E. de l'Isle-Adam s'étend la forêt du même nom, dans la direction de celle de Montmorency.—Le paysage que le chemin de fer traverse est d'un aspect varié.

34 kil. *Auvers*—(à dr.), 1550 hab. L'église, qu'on aperçoit au haut d'une terrasse, fut rebâtie au XVI^{e} siècle; la nef est des XIII^{e} et XIV^{e} siècles; une chapelle romane est du XII^{e} siècle.—Le chemin de fer suit le contour que forme la rivière à la base de petits coteaux; il franchit l'Oise sur un pont de trois arches.

29 kil. *Pontoise*—(à quelque distance à g. de la station; omnibus; voitures de correspondance), V. de 5637 hab. Commerce considérable de farines et de céréales. Cette ville, qui existait déjà avant l'invasion de la Gaule par les Romains, a été le théâtre d'importants événements historiques. L'église Saint-Maclou mérite d'être visitée; elle a des parties qui datent du XII^{e} siècle.—Au delà de la station, le chemin de fer, s'enfonçant dans une tranchée, décrit une grande courbe, quitte sa direction N. O. et se dirige vers le S. E.—On laisse successivement à g. le v. de Pierrelaye, puis Herblay (à quelque distance à dr. de la station), 1605 hab.; Franconville (à 1 kil. à dr.), 1222 hab.; Ermont (à g.), 582 hab.—Pendant ce parcours la vue est agréablement attirée à g. sur les collines boisées qui forment l'horizon et qui portent la forêt de Montmorency.—On entrevoit à dr. le lac d'Enghien avant d'arriver à la station :

12 kil. *Enghien.*—*Montmorency.* Le village moderne d'*Enghien-les-Bains*, situé à dr. de la station, est un v. des environs de Paris très-renommé, pour ses eaux thermales,

Digitized by Google

pour son lac, les charmantes villas qui bordent ses rives, et les fêtes qui s'y donnent. — *Montmorency*, v. bâti sur la colline à g. (2 kil. d'Enghien-les-Bains), rappelle les souvenirs du connétable de Montmorency, et ceux de J. J. Rousseau, qui vécut quelque temps dans le voisinage. La forêt de Montmorency est un lieu de promenade très-fréquenté des Parisiens.

10 kil. *Épinay*, — v. situé près des bords de la Seine, à 1200 mèt. à dr. de la station.

7 kil. *Saint-Denis* (*V.* p. 2).

Paris (gare du chemin de fer du Nord; clos Saint-Lazare; — omnibus, *V.* p. 1).

ANGLETERRE.

ROUTE 87.

D'ANVERS A LONDRES.

en 20 heures

Des *bateaux à vapeur* (belges et anglais) font le trajet d'Anvers en Angleterre, en 20 h. environ, le mercredi, le vendredi et le dimanche. Prix : Ire cl., 33 fr. 75 c.; IIe cl., 25 fr. 50.

Le bateau, descendant l'Escaut, après une double sinuosité du fleuve, passe devant les *forts de Liefkenshoek* (rive g.) et *Lillo* (rive dr.), restés après la révolution belge au pouvoir des Hollandais jusqu'en 1839; ils les rendirent en échange de Venloo. L'Escaut cesse ici d'être un fleuve, et, s'élargissant de plus en plus, devient un bras de mer. Quelque temps après on franchit la frontière hollandaise.

On laisse à dr. l'étroit canal nommé *Creeke bak*, défendu à l'entrée par le fort de *Batz*, et faisant communiquer les deux embouchures de l'Escaut. A l'O. de ce canal s'étend un pays submergé. On s'avance, à partir de là, entre les terres de la Zélande, séparées par le bras de mer appelé le *Hond* ou *Wester Schelde* (Escaut oriental). Ces terres sont protégées contre la mer par des amas de sable ou défendues par des digues d'un entretien coûteux. — Après un long détour on laisse à g. TERNEUZEN, où vient aboutir le canal de ce nom (*V.* p. 211).

Plus loin, et un peu avant de sortir de l'embouchure de l'Escaut pour entrer dans la grande mer, on laisse à dr. l'*île de Walcheren*, où est située Middelburg, capitale de la Zélande. Le climat de cette île est malsain au printemps et à l'automne. 7000 soldats anglais y furent décimés par les fièvres en 1809 (*V.* p. 163). On passe devant *Vlissingen*, ville forte de 7000 hab., où naquit l'amiral de Ruyter.

A Londres, on débarque au quai Sainte-Catherine, près de la Tour, où les bagages sont visités sans délai; on évite ainsi un long retard à la douane.

ROUTE 88.

D'OSTENDE A DOUVRES.

en 5 h.

Bateaux à vapeur. — Il y a une communication journalière entre Ostende et Douvres, par des navires appartenant aux gouvernements anglais et belge, et faisant alternativement le service de la poste. Un bateau part d'Ostende tous les soirs à 6 h., après l'arrivée du convoi de Cologne Bruxelles, etc. (les sa-

Digitized by Google

medis exceptés); il arrive à Douvres à 11 h. Prix : I^re cl., 19 fr. 15 c.; II^e cl., 12 fr. 75 c.

ROUTE 89.

DE BRUXELLES A LONDRES.

PAR CALAIS ET DOUVRES.

10 ou 12 h.

Billets directs valables pour un mois et par toutes les directions, et donnant la faculté de s'arrêter dans les principales villes qui se trouvent sur le parcours (entre Bruxelles, Gand, Lille, Calais); prix (y compris la gratification au *stewart* à bord des bateaux) : I^re cl., 64 fr. 90 c. ; II^e cl. 46 fr. 50. — Trois départs journaliers en correspondance avec les 3 bateaux qui partent de Calais. La traversee de la Manche peut s'y faire de jour. — Pour les renseignements, s'adresser à l'agence du *south eastern Railway*, à Bruxelles, rue de la Montagne de la Cour, n° 74. — Pour le trajet direct, les bagages (il est accordé 25 kil. de transport gratuit) sont inscrits jusqu'à destination, et le voyageur n'a plus à s'en occuper.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Acoz, 290.
Aeltre, 123.
Aerschot, 155.
Afflighem (Abbaye d'), XLIX, 122.
Aigremont (Château d'), 352.
AIX-LA-CHAPELLE (Prusse), 411.
Albert (France), 6.
Alle, 332.
Alne (Abb. d'), ruines, 286.
Alost, 122.
Altlinster (Duché de Luxembourg), 324.
— (Monument d'), 324.
Alzette (rivière), 326.
Amay, 351.
Amblève (Cours de l'), 342.
Amblève (Ruines du château d'), 343.
Amiens (France), 5.
Ampsin, 350.
Andenelle, 348.
Andenne, 347.
Anderlecht, 38.
Angleur, 374.
Ansembourg (Duché de Luxembourg), 325.
Antoing, 277.
ANVERS (province d'), XLVII.
Anvers. — Renseignements, 156. — Histoire, 158. — Topographie : rues, quais, places, 165. — Industrie, 166. — Eglises, 166. — Musée, 180, — Hôtel de ville, 193. — Bourse, 193. — Palais du roi; vieille boucherie ; maison hanséatique, 194. — Théâtre, 194. — Maison de Rubens, 194. — Maison de Plantin, XII, 194. — Jardin zoologique, 195. — Environs, 195.
Anzin (France), 8.
Arbespine, 409.
Ardenne, XXXIV, XLVI, 336.
Ardenne (Domaine royal), 315.
Ardoisière d'Herbeumont, 334.
Ardres (France), 25.
Argenteau, 380.
Arlon, 319.
Arquennes, 281.
Arras (France), 7.
Assesse, 309.
Ath, 126.
Attenhoven, 136.
Attert (Vallée de l'), 325.
Aubange, 336.
Aublain, 292.
Audenarde, 234.
Auvelais, 294.
Averborde (Abbaye d'), 156.
Awans, 135.
Aye, 309.
Aymon (Château des Quatre fils), 341, 352.
Aywaille, 343.

Baraque de Fraiture, 344.
Bar-le-Duc (France), 24.
Barry-Maulde, 278.
Barvaux, 342.
Bas-Oha, 348.
Bascoup, 280.
Bastogne, 345.
Batailles de :
— Fleurus, 131.
— Fontenoy, 277.
— Jemmapes, 28.
— Ligny, 100.
— Malplaquet, 35.
— Neerwinden, 134.
— des Quatre-Bras, 102.
— *Rocoux*, 376.
— Seneffe, 281.
— Steenkerque, 36.
— Waterloo, 106.
Baume, 280.
Beaufort (Luxembourg), 326.
Beaufort (Château de) 348.
Beaumont-sur-Oise (France), 424.
Béguines, 62, 144, 224, 248
Belges, LVIII.
Belle-Alliance, 98.
Belœil (Château de), 278
Berchem, 119, 195.
Berdorf, 326.
Berg (Château de), 326.
Bertrange, 320.
Berzée, 288.
Bettingen, 320.
Beveren, 199.
Beverloo, 379.
Binche, 280.
Bivels (Luxembourg), 328.
Blanc-Misseron (France), 8.
Blankenberghe, 264.
Bloemendal, 123.
Bohain (France), 20.
Bohan, 332.
Boisfort, 95.
Bondy (France), 22.
Boort-Meerbeeck, 117.
Borgherhout, 195.
Borinage (le), XLVI, 29.
Bouffioulx, 290.
Bouillon, 331.
Bourscheid (Château de), 328.
Boussu, 28.
Boussut-en-Fagne, 292.
Bouvignes, 304.
Boves (France), 5.
BRABANT (province de), XLVIII.

Digitized by Google

Bracquegnies, 279.
Braine-le-Comté, 36.
Brandenbourg (Château de), 328.
Brialmont (Château de), 341.
Brugelette, 237.
Bruges. — Renseignements, 237. — Histoire, 238. — Topographie, 242. — Eglises, 242. — Hôpital Saint-Jean(peintures de Memling), 248. — Hôtel de ville (bibliothèque, 253. — Palais de justice, 254. — Chapelle du Saint-Sang, 254. — Musée, 255. — Halle et beffroi, 257. — Grande place ; place Stévin ; place du marché du vendredi, 258.
Brumagne, 347.
Bruxelles. — Renseignements, 38. — Fêtes et principales curiosités 43. — Histoire, 43. — Aspect, 47. — Faubourgs, 48. — Météorologie, 49. — Rues principales, 50. — Passage Saint-Hubert, 52. — Places, 54. — Boulevards, 55. — Portes, 56. — Fontaines, 57. — Eglises, 58. — Hôtel de ville, 64. — Palais du roi, 65. — Palais de la nation, 66. — Palais ducal, 66. — Palais de l'industrie, 66. — Musée, 67. — Galerie d'histoire naturelle, 81. — Musée des armures, 81. — Bibliothèque, 82. — Observatoire, 83. — Jardin botanique, 83. — Théâtres, 83. — Hôpitaux, 83. — Prisons, 84. — Hôtel du duc d'Arenberg, 84. — Collections particulières, 89. — Atelier de M. Wiertz, 89. — Sociétés musicales, 89. — Etablissement géographique de M. Vander Maelen, 89. — Promenades, 90. — Faubourgs et environs, 92.

Caggevine, 154.
Calais (France), 25.
Campagne de Belgique (1815), 99.
Campine, XXIX, XLVI, 378.
Canaux, XXXIII.
Canal de Charleroy, 284.
— de Saint-Quentin (France), 20.
Capelle-au-Bois, 120.
Carvin (France), 9.
Cascade de Coo, 407.
Cassel (France), 27.
Cateau-Cambrésis (France), 20, 422.
Cavernes, XXXV, XL.
Celles (Château de), 316.
Cerfontaine, 288.
Châleux, 316.
Châlons (France), 24.
Chantilly (France), 3.
Charleroy, 284.
— (Canal de), 284.
— Industrie, environs, 285.
Charleville (France), 23.
Château-Thierry (France), 22.
Châtelineau, 285, 294.
Chaudfontaine, 387, 421.
Chauny (France), 18, 423.
Chelles (France), 22.
Chenée, 386.
Chératte, 380.
Chièvres, 237.
Chimay, 292.
Chiny, 334.
Chokier (Château de), 352.
Ciergnon, 315.
Ciney, 309.
Clermont (France), 5.
Clervaux (Luxembourg), 329.
Coffin (maître mineur), XCI.
COLOGNE (Prusse), 414.
Colonne d'Igel (Prusse), 330.
Comblain-au-Pont, 341.
Commercy (France), 24.
Communes, LIX.
Compiègne (France), 16, 423.
Condros, XLVI.
Conques, 334.
Contich, 119.
Coquinfange, 409.
Corbie (France), 6.
Corphalie, 350.
Corporations, LXXXII.
Corps de métiers, LXXXII, LXXXIII.
Cortenberg, 94.
Coucy (Ruines du château de) (France), 18.
Couillet, 285.
Court-Saint-Etienne, 128, 283.
Courtrai. — Renseignements, 266. — Histoire, 266. — Topographie, 267. — Hôtel de ville ; beffroi, 267. — Eglises, 267.
Creil (France), 5, 423.
Crèvecœur (tour de), 304.
Cryptes de Maëstricht, 384.
Cuesmes, 281.
Cugnon, 333.
Cureghem, 38.

Dammartin, 352.
Damme (V. Additions), XIII.
Dave, 303.
Denderleuw, 122.
Dendermonde, 120.
Dendre (la), rivière, XXXII.
Dentelles, XCIV-XCV.
Deynze, 124.
Diekirch (Luxembourg), 326.
Diepenbeek, 137.
Diest, 154.
Digue du comte Jean, 199.
Dilbeck, 95.
Dinant, 304.
Dixmude, 264.
Dohan, 333.
Dolhain, 391.
Douai (France), 7.
Duffel, 119.
Dunkerque (France), 26.
Durbuy, 342.
Duren (Prusse), 414.
Dyle (la), rivière, XXXI.

Ecaussines (les), 36.
— d'Enghien, 127.
Echternach (abbaye d'), 326.
Edeghem, 119.
Eecke, 234.
Eename, 234.
Eischen (Vallée de l'), 325.
Enghien (France), 424.
Engis, 352.
Ensival, 389.
Epernay (France), 23.
Erenz noire (Vallée de l'), 325.
Erpeldange(Luxembourg), 328.

Digitized by Google

Erquelinnes, 21, 280.
Escaut (fleuve), XXXI.
Esch-sur-la-Sûre (Luxembourg), 329.
Esneux, 341.
Établissements industriels et mines de : Charleroy, 284. — Chatelineau ; Couillet, 285 ; — Corphalie, 350 ; — Flénu ; 30 ; — Haye-Monet, 348 ; — Hornu ; 29. — L'Espérance, 373 ; — Liége (armures), 370 ; — Lodelinsart, 285 ; — Marchienne-au-Pont ; Monceaux - sur - Sambre ; Montigny-sur-Sambre, 285 ; — Ougrée, 374 ; — Providence, 285 ; — Seraing, 371 ; — Sclessin, 355, 374 ; — Tournay (tapis), 277 ; — Valentin Coq, 355 ; — Verviers (draps), 390 ; — Vieille Montagne, 374.
Ettelbruck, 326.
Eysden, 381.

Falkenstein (Château de), 328.
Fallais (Château de), 350.
Famenne, XLVI, 309.
Fampoux (France), 7.
Fanges (Hautes) ou *Fagnes*, 336.
Farciennes, 294.
Ferté-sous-Jouarre (La) (France), 22.
Fexe-le-Haut-Clocher, 135.
Flamands, XLIII.
Flandre, XLVII.
FLANDRE OCCIDENTALE, (province), XLIX.
FLANDRE ORIENTALE (province), L.
Flawinne, 295.
Flemalle-Grande, 354.
— Haute, 353.
Flénu, 30.
Fleurus, 130, 292.
— (*Batailles* de), 130.
Flône, 351.
Floreffe, 295.
Florennes, 290.
Florenville, 334.
Folembray (France), 18.
Fontaine-l'Evêque, 285.
Fontaine de Pline, 377.
Fontenoy, 277.
— (*Bataille* de), 277.
Forest, 37, 95.
Fraipont, 388.
Fraire, 290.
Fraiture (Baraque de), 344.
Frameries, 281.
Franchimont, 393.
Francorchamps, 407.
Freyr, 307.
— (*Grotte* de), 307.
Frouard (France), 24.
Furnes, 264.

Gaesbeek, 95.
Gand.—Renseignements, 201. — Histoire, 203. — Topographie, 209. — Port, 211. — Portes, 211. — Places, 212. — Eglises, 213. — Le Béguinage, 224. — Hôtel de ville, 224. — Palais de justice, 225. — Université, 225. — Théâtre, 227. — Bibliothèque, 227. — Jardin des plantes, 227. — Musée, 228. — Casino, 228. — Maison de détention, 228. — Hôpital de la Byloque, 229. — Citadelle, 229. — Château du Vieux-Bourg ; château de Gérard le Diable, 230. — Ruines de l'abbaye de Saint-Bavon, 230. — Rabot, 231. — Maison des bateliers, 231. — Beffroi, 232. — Grand canon, 232. — Promenades : la *Coupure*, 233. — Jardin botanique, 227. — Jardin zoologique, 233. — Serres, 233. — Sociétés et Cercles, 233.
Gastuche, 293.
Gavere (*Bataille* de), 234.
Gembloux, 132.
Genappe, 98, 282.
Genette (la), 37.
Gerpinnes, 290.
Gheel, 198.
Ghoy-Labuissière, 287.
Gilde (Guilde), LXXXIII.
Givet (France), 23.
Glain, 135.
Godarville (Tunnel de), 283.
Godinne, 303.
Gosselies, 127.
Gouy-lez-Piéton, 283.
Grammont, 125.
Grand-Halleux, 343.
Gravelines (France), 26.
Grevenmacher (Luxembourg), 330.
Groenendael, 128.
Grotte de Freyr, 307.
— de Han, 311.
— de Jemelle, 310.
— de Remouchamps, 406.
— de Saint-Remacle, 333.
— de Wamme, 310.
Grupont, 317.
Guerre des Awans et des Waroux, 351.
— *de la Vache*, 348.
Gueux, LXII.

Haecht, 117.
Hageland, XLVI.
Haie-Sainte (la), 97.
HAINAUT (province), LII.
Haine (la) (rivière), 279.
Hal, 37.
Hameau, 288.
Han (*Grotte* de), 311.
Hanse, LXXXI.
Hanzinne, 290.
Harlebeke, 124.
Hasselt, 137.
Haumont (France), 21, 422.
Haversin, 309.
Havinnes, 278.
Havré, 279.
Haye-Monet, 348.
Hayons, 333.
Hazebrouck (France), 26.
Hemixem, 195.
Hemling. Voir *Memling*.
Herbesthal, 392, 421.
Herbeumont, 333.
Herenthals, 197.
Hermalle, 351.
Herstal, 380.
Hesbaye, XLVI.
Héverlé, 154.
Hogoumont, 98.
Hoogstraeten, 196
Hornu, 29.
Houffalize, 344.
Houille, XXXVI, XC, 32.
Hove, 119.
Hoyoux (*le*), rivière, XXX, 350.
Hulpe (la), 128
Huy, 348.

Ideghem, 125.

Igel (*Colonne d'*) (Prusse), 330.
Industries : houillère, xc; métallurgique, xci; sidérurgique, xcii; armurière, xcii; verrière, xciii; drapière, linière, cotonnière, dentellière, xciii.
Ingelmunster, 265.
Ingelsdorf (Luxembourg), 326.
Iseghem, 265.
Isle-Adam (France), 424.
Ixelles, 92,

Jamioulx, 288.
Jamoigne, 336.
Javaz, 348.
Jemelle, 310.
— (*Grotte* de), 310.
Jemeppe, 354.
Jemmapes, 29.
— (*Bataille* de), 29.
Jeumont, 422.
Jupille, 380.
Jurbise, 35.

Laeken, 93.
— (Château de), 93, 116.
Lanaeken, 137.
Landen, 134.
Landes, xxix.
Landrecies (France), 20, 422.
Laneffe, 289.
Langues, xliii.
La Roche, 338.
Latour (château de), 336.
Léau (V. Additions), xii.
Lede, 123.
Leignon, 309.
Lens, 237.
Léopold Ier, lxxiv.
Lesse (*la*), rivière, 306, 315.
Lessines, 125.
Leuze, 126.
L'homme (rivière), 316.
Liancourt (France), 5.
Liège (province de), lv.
Liége.— Renseignements, 355. — Histoire, 357. — Topographie, 362. — Principales curiosités, 364. — Eglises, 364. — Palais de justice, 367. — Hôtel de ville, 368. — Université, 368. — — Musée, 369. — Théâtre, 369. — Passage Lemonnier, 369. — Fontaines, 369. — Prison cellulaire, 369. — Citadelle, 370. — Fonderie de canons et manufacture d'armes, 370. — Fonderie de la vieille montagne, 371. — Jardin botanique; jardiniers-fleuristes, 371. — Grands établissements industriels près de Liége, 371.
Lierre, 196.
Ligne, 278.
Ligny, 293.
— (*Bataille* de), 100.
Lille (France). — Histoire, 10. — Colonne, 11. — Eglises, 11. — Monuments civils, 11. — Musée, 12. — Bourse, théâtre, 14.
Lillo (fort), 425.
Limal, 293.
Limbourg (province), lvi.
Limbourg, 391.
Lion de Waterloo, 97, 373.
Liverdun (France), 24.
Lobbes, 287.
Lodelinsart, 131, 285, 292.
Lokeren, 200.
Lompret, 292.
Longlier, 318.
Longueau (France), 5.
Loo-Christy, 200.
Louvain. — Renseignements, 146. — Topographie; principales curiosités, 148. — Eglises, 149. — Hôtel de ville, 151. — Universités, 152. — Halles, 153. — Bibliothèque, 153. — Galerie Van den Schrieck, 153. — Table ronde, 153. — — Château de César, 153. — Environs, 153.
Louvres (France), 3.
Louvière (la), 279.
Luxembourg, lvii, 323.
— (Grand-duché), 320.
— (Chemins de fer du), 321.
Luzarches (France), 3.
Lys (*la*) (rivière), xxxii.

Machelen, 124.
Maeseyck, 378.
Maestricht (Hollande), 381.
— (*Cryptes de*), 384.
Malderen, 120.
Malines. — Renseignements, 138. — Histoire, 138. — Industrie, 140. — Aspect, 140. — Grande place, statue, halle, 141. — Eglises, 141. — Promenades, 145.
Malplaquet, 35.
— (*Bataille* de), 35.
Mamer, 320.
Manage, 127, 279.
Marbais-Marbisoux, 130, 293.
Marbehan, 318.
Marche, 309.
Marche-les-Dames, 347.
Marchienne-au-Pont, 127 283, 285.
Marcourt, 342.
Mariembourg, 288.
Mariemont, 280.
Martelange (Luxembourg), 329.
Maubeuge (France), 21, 422.
Meaux (France), 22.
Mehaigne (*la*), rivière, 350.
Memling, cvii, 182, 248-252, 256
Ménin, 268.
Mersch (Duché de Luxembourg), 325.
Mertert (Luxembourg), 330.
Metz (France), 24.
Meuse (*la*) (fleuve), xxx.
Mézières (France), 23.
Mirwart (Château de), 317.
Modave (Château de), 350.
Moerdick (Hollande), 411.
Monceau-sur-Sambre, 285.
Monnaie, xxiii, 411.
Mons.— Renseignements, 31. — Histoire, 31. — Monuments religieux, 33. — Monuments civils, 34. — Environs, 35.
Montagne de Saint-Pierre, 383.
Montaigu, 156.
Montigny-sur-Sambre, 285.
Mont-Saint-Jean, 97.
Moresnet, 392, 421.
Morialmé, 290.
Morlanwelz, 280.
Mouscron, 15, 271.
Mousny (Cailloux de), 340.
Moustier, 294.

Digitized by Google

Muhlenbach (Duché de Luxembourg), 324.
Muno, 334.

Nadrin, 344.
Nameche, 347.
NAMUR (province), LIV.
Namur. — Renseignements, 295. — Histoire, 296. — Topographie, 300. — Industrie, 300. — Eglises, 300, — Citadelle, 302. — Promenade de la Plante, 302.
— (*Siege* de), 297.
Nassogne, 316.
Natoye, 309.
Nazareth, 124.
Neerwinden, 133.
— (*Bataille* de), 134.
Nessonvaux, 388.
Nethe (la) (rivière), 119.
Neufchâteau, 318.
Nieukerken, 199.
Nieuport, 265.
Nimy, 279.
Ninove, 125.
Nivelles, 281.
Nouvelle-Montagne, 352.
Noyon (France), 17, 423.
Obourg, 279.
Olloy, 289.
Olsene, 124.
Oostcamp, 123.
Orval (Abbaye d'), 335.
Ostende. — Renseignements, 259. — Aspect, 260. — Histoire, 260. — Port, 262. — Bains de mer, huitrières, coquillages, 263. — Environs, 264.
Ottignies, 128, 293.
Ougree, 354.
Ourscamps (France), 17.
Ourthe (Cours de l'), 340.

Pepinster, 389, 421.
Perck, 116.
Philippeville, 291.
Pierre Brunehaut, 277.
Pierrefonds (France), 16.
Plasscendaele, 124.
Poilvache (Château de), ruines, 304.
Poix, 317.
Polders, XXVIII, 199.
Polleur, 409.
Pont-à-Celles, 283.
Pont-à-Lesse, 316.
Pont-à-Mousson (Fr.), 24.
Pont-Sainte-Maxence (Fr.) 16.
Pontoise (France), 424.
Poperinghe, 270.
Prémontré (abbaye) (Fr.), 19.
Profondeville, 303.
PROVINCES DE LA BELGIQUE, XLVI-LVII.

Quareux (Trou de), 408.
Quatre-Bras (*Bataille* des), 102.
Quévy, 281.
Quiévrain, 8, 28.

Raincy (le) (France), 22.
Ransart, 131, 292.
Recogne, 318.
Reims (France), 23.
Remisch (Luxembourg), 331.
Remouchamps, 405.
— (*Grotte* de), 406.
Renaix, 236.
RIVIÈRES NAVIGABLES, XXXII.
Roche-à-Bayard, 306.
Rochefort, 310.
Rochehaut, 332.
Rochette (Château de la), 388.
Rocour, 376.
— (*Bataille* de), 376.
Rœulx (le), 35.
Roosendaal (Hollande), 410.
Rotselaer (Tour de), 118.
Roubaix (France), 15.
Roulers, 265.
Roux, 283.
Rupel (*le*) (rivière), XXXII.
Rubens, CXVIII, 72-73 (musée de Bruxelles); 122, 147, 169 (Assomption); 170 (Descente de croix); 172 (Elév. de la croix), 174, 175 (son tombeau); 177, 178, 179, 187-189 (musée d'Anvers); 194 (sa maison); 217.
Ruysbroek, 37.
Rymenam, 117.

Saint-Denis (France), 2.
Saint-Ghislain, 29.
Saint-Gobain (France), 18.
Saint-Hubert, 317.
Saint-Jossé-ten-Noode, 92.
Saint-Leu-d'Esserent (Fr.), 424.
Saint-Nicolas, 199.
Saint-Omer (France), 25.
Saint-Pierre-lez-Calais (France), 25.
Saint-Quentin, 19.
— (Canal de), 20.
Saint-Trond, 136.
Saint-Waast, 279.
Salm (rivière), 342.
Salzinne (Châteaux de), 295.
Sambre (rivière), XXX, 20, 21.
Sandes, XLIII.
Sart, 409.
Saventhen, 93.
Schaerbeck, 91.
Schellebelle, 121.
Schœnfeltz (Duché de Luxembourg), 325.
Sclaigneaux, 347.
Sclessin, 355.
Séclin (France), 9.
Sémois (Cours de la), 332.
Seneffe, 281.
— (*Bataille* de), 281.
Seraing, 353.
Sièges : d'Anvers, 163, — de Namur, 297 — 300.
Silenrieux, 288.
Sociétés, 48, 233.
Soignes (Forêt de), 94.
Soignies, 36.
Solre-sur-Sambre, 287.
Sombreffe, 293.
Sotteghem, 236.
Spa. — Renseignements, 395. — Topographie, 396. — Histoire, 397. — Spa il y a cent ans, 398. — La Redoute, le Waux-Hall, 399. — La salle Levoz, 400. — Les eaux, 400. Les sources, 401. — Analyse des eaux, 403. — Promenades et excursions, 403, 409.
Stavelot, 407.
Steen (Château de), 116.
Steenkerque, 36.
— (*Bataille* de), 36.
Sterpenich, 319.
Stolberg (Prusse), 414, 421.
Stoumond, 343.
Sûre (Vallée de la), 328.
Synghem, 234.

Tamines, 294.
Targnon, 343.
Templeuve, 271.
Tergnier-la-Fère (France), 423.
Termonde, 120.
Ternath, 122.
Terneuzen (Canal de), 211.
Tervueren, 95.
Tête de Flandre, 195.
Theux, 393.
Thielt, 266.
Thierrache (la), 336.
Thionville (France), 25.
Thourout, 235.
Thuin, 286.
Thulin, 28.
Tilff, 341.
Tilleur, 355.
Tirlemont, 132.
Tongerloo, 198.
Tongres, 376.
Toul (France), 24.
Tournay. — Renseignements, 271. — Histoire, 272. — Grande place, 273. — Le beffroi, 273. — Cathédrale, 274. — Eglises, 276. — Hôtel de ville, 276. — Musée, 277. — Industrie, 277. — Environs, 277.
TRÈVES (Prusse), 417.
Trinité (Mont), 271.
Trois-Ponts, 343.
Trooz (le), 388.
Tubise, 37.
Turcoing (France), 15.
Turnhout, 197.

Vache (Guerre de la), 348.
Val Benoit, 355.
Valenciennes (France), 8.
Valentin-Coq, 355.
Val Saint-Lambert, 353.
Van Dyck, CXXII, 75, 142, 178, 179, 222, 267.
Van Eyck, CI, 81, 214, 256.
Vaux-sous-Chèvremont, 387.
Verberie (France), 16.
Verdre (*la*) (rivière), 386.
Verviers, 389, 421.
Vianden (Château de), 327.
Vieille-Montagne, 374, 392.
Viel-Salm, 343.
Vieux-Dieu, 119.
Villers (Abbaye de), 128.
Villers-sur-Lesse, 315.
Vilvorde, 116.
Virton, 335.
Visé, 381.
Voroux, 135.
Waereghem, 124.
Waes (Pays de), XLVI, 199.
Waha, 309.
Walcourt, 288.
Wallons, XLIII.
Walzin (Château de), 316.
Wamme (*Grotte* de), 310.
Wasemmes, 135.
Wasserbilig (Luxemb.), 330.
Waterloo (village), 96.
— (*Bataille* de), 106.
Waulsort, 307.
Wavre, 293.
Wavre-Sainte-Catherine, 119.
Wépion, 303.
Wervicq, 268.
Wesemael, 118, 155.
Wespelaer, 117.
Westerloo, 198.
West-Malle, 196.
Wetteren, 121.
Willebroeck (canal de), XXXIII, 116.
Winghe-Saint-Georges, 154.

Ypres, 269.
Yvoir, 303.

Zele, 237.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA
DEL
CENTRE EXCURSIONISTA
DE
CATALUNYA

Núm. 9180
…0.4(493)"18"
Pay

1301000

Digitized by Google

Digitized by Google